3 1761 09941325 4

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME XIII.

L'HOMME A PROJETS.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.

LP
P628

OEUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

Guillaum
charles Antoine Pigault de l'Épinoy,
called

TOME TREIZIÈME.

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE M. PICARD ET DE M. ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, N° 51, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1822.

421588
6.4.44

9659

L'HOMME
A PROJETS.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Faisons connaissance avec notre héros.

« VANITAS *vanitatum*, *omnia vanitas.* Vanité « des vanités, tout est vanité, nous dit, en mau- « vais latin, la Sainte-Écriture, qui n'est pas écrite « par Cicéron, mais qui, dans cet aphorisme, ne « nous offre pas moins un trait sublime de morale, « que nous ne méditons pas assez.

« En effet, mes très-chers frères, tout est va- « nité. Quoi de plus vain que nos projets, qui « souvent tournent à notre honte, ou dont le « succès même n'est pour nous qu'un nou- « veau moyen de perdition? Hé! à quoi aboutis- « sent-ils ces malheureux projets auxquels vous « sacrifiez votre salut? A la fortune? il faut l'aban-

« donner à la mort; la laisser à des enfans qui « n'en connaissent pas le prix, parce qu'ils ne l'ont « point acquise par leur travail ; qui la dissipent « promptement, non en œuvres pies, ce qui se- « rait méritoire, mais en péchés mortels, qu'on « peut compter par sacs de douze cents francs, « et même de quelque chose de moins, car il y « a des péchés à tout prix.

« Vos projets vous poussent-ils vers l'amour? « Trompés, tourmentés par votre maîtresse ou « par votre femme, vous verrez que vous n'avez « saisi qu'une ombre ; vous vous écrierez que tout « est prestige et vanité, et cependant vous pè- « cherez par pensée, si vous renoncez à pécher « par action, car enfin, comment vous soustraire « à la puissance du *croissez et multipliez?* Il est « encore dit : *L'homme quittera son père et sa « mère pour s'attacher à sa femme*, et ceux qui « ont dit cela, savent bien que vous descendez « toutes d'Ève, mes très-chères sœurs, qu'Ève a « damné le genre humain, et que vous ressemblez « plus ou moins à votre grand'-maman. Comment « donc se marier, ou comment se passer du ma- « riage? c'est ce que je ne vous dirai pas, parce « que je n'en sais rien.

« Vos projets vous portent-ils à une grande « place? Semblable à un danseur de corde, vous « ne serez plus occupé qu'à garder l'équilibre, « et vous n'aurez devant les yeux que la culbute, « qui parfois a des suites fâcheuses.

« Arrivez-vous, en clochant, jusqu'au faîte des « grandeurs? C'est alors que vous répèterez, et « que vous répèterez encore : *Vanitas vanitatum,* « *omnia vanitas;* car enfin notre divin maître a « dit : *Il n'y aura parmi vous ni premier ni der-* « *nier.* Il est vrai qu'il a dit aussi : *Rendez à César* « *ce qui appartient à César,* et ces deux maxi- « mes ne sont pas faciles à concilier. Ne concilions « pas, et adorons. *Ave, Maria.*

« Ne formez donc point de projets, mes très- « chers frères; c'est tenter la Providence, sans la « permission de laquelle rien n'arrive jamais. Il « est encore écrit : *Bienheureux celui qui s'a-* « *baisse, car il sera élevé.* Attendons donc dans « l'obscurité et la méditation ce qu'il plaira à la « Providence d'ordonner de nous, et certes, la « main qui, après avoir abaissé Job, le combla de « richesses, saura nous trouver, comme lui, sur « du fumier.

« Restons sur le fumier, mes très-chers frères, « et jeûnons-y, ce qui est très-facile. C'est sous « des haillons, des cheveux gras, des ongles longs « et crasseux, que l'Eternel trouvera et exaltera « celui sur lequel il aura laissé tomber un regard « de miséricorde. Gardons-nous surtout... »

Ainsi parlait, le 15 août 1734, le révérend père Salomon de Pontoise, capucin indigne, qui, en agitant sa lèvre inférieure, donnait à sa barbe grise un mouvement tout-à-fait gracieux. Digne père Salomon! que n'eût-il pas dit sur le danger

des projets, si un ronfleur ne l'eût distrait d'abord, et ne lui eût fait perdre enfin le fil de son discours! Le père Salomon sua à grosses gouttes, s'essuya le visage à plusieurs reprises, et la mémoire lui manquant tout-à-fait, et n'ayant pas le talent d'improviser, et voulant finir par un coup d'éclat, il descendit de la chaire en s'écriant de toute la force de ses poumons : *Vanitas vanitatum, omnia vanitas.*

Le ronfleur qui avait privé l'auditoire de la suite de ce fameux sermon, que le père Salomon tenait du père Chrysostôme de Poissy, lequel l'avait reçu du père Bonaventure de Villers-Coterets, lequel l'avait escamoté de la manche du père Fiacre de Quimper, qui l'avait volé au père Ovide de Paris, qui en était réellement l'auteur, et qui, en raison de son rare talent, avait été promu à la dignité de Provincial de la province d'Artois, où il débitait une fois l'an le fameux sermon, qui n'empêchait pas les bons Artésiens de former le projet de devenir gens d'esprit, mais dont les vains efforts... Où en suis-je donc ?... Ah! le ronfleur était un petit bonhomme de dix ans, que madame sa mère menait régulièrement aux offices, les jours où les chaises n'étaient pas aussi chères que les billets de spectacle.

Ce n'est pas que madame Robert fût réellement une femme selon Dieu; c'était une chrétienne, comme tant d'autres, qui mettent une grande différence de la profession à la croyance, et de la

croyance à la conviction. Comme tant d'autres, elle ne s'était jamais donné la peine d'examiner sa religion. Elle ne voulait point que son directeur l'affligeât quand elle se portait bien; elle lui permettait de la consoler quand elle était malade. Du reste, elle tenait rigoureusement aux pratiques extérieures : cela aide à passer le temps, et donne une sorte de considération aux yeux de certaines gens. Or, chacun veut être considéré, et tel va chercher aux Vêpres ou au Salut ce qu'on lui refuse dans un salon.

Madame Robert s'était donc fait une haute réputation près de messieurs du bas clergé. En conséquence, ils avaient la bonté de trouver sa soupe succulente, son maquereau excellent, la poularde cuite précisément au degré nécessaire. A la fin du dîner, on déclamait contre les athées, les hérétiques; on les damnait de pleine autorité; on eût voulu les griller, *ad majorem Dei gloriam*, et madame Robert pleurait d'attendrissement en pensant aux plaies profondes que font ces malheureux à l'église *triomphante*.

Le moka venait ranimer les imaginations fatiguées. On parlait tous à la fois, ce qui est un sûr moyen de s'entendre, et quand on avait assez vociféré *anathême* sur ceux qui osaient être d'une autre opinion, on se quittait très-satisfaits les uns des autres. Le directeur de madame Robert restait, parce qu'elle était veuve, ce qui ne laisse pas d'être commode, et qu'elle était d'âge cano-

nique, ce qui n'est pas sans quelques avantages.

Le petit Robert était un espiègle qui préférait la société à l'église, parce qu'il tenait un coin parmi ses camarades. Il se souciait fort peu des offices, parce qu'il ne les entendait pas ; des processions, parce que c'est toujours la même chose; des sermons contre les projets, parce qu'il se trouvait fort bien d'en faire et de les exécuter.

Ses projets, à lui, n'étaient pas de ceux qui divisent, qui bouleversent un royaume ou une province. Ses vues ne s'étendaient pas encore si loin. Lorsqu'il s'endormit, il projetait une partie de barres, et il attendait, en ronflant, qu'il plût à madame sa mère de lui rendre l'usage de ses jambes.

Les choses ne tournèrent pas précisément selon ses projets. La partie de barres eut lieu; mais le petit Robert fit une chute, d'où s'ensuivit une déchirure à sa culotte. La chute et la déchirure provoquèrent les railleries; les railleries mirent en fermentation l'humeur bilieuse du petit Robert. Il cessa de jouer aux barres, pour jouer des poings. Il projetait de rosser son adversaire, et son adversaire lui pocha un œil et lui cassa le nez. *Vanitas vanitatum !*

On se console aisément, à dix ans, d'avoir reçu deux taloches et d'avoir déchiré sa culotte; mais on ne sait trop ce qu'on dira en rentrant chez soi. Mentir est le premier moyen qui se présente; mais une figure ensanglantée, un œil poché, dé-

posent contre la violence du porteur, et le petit Robert projeta de ne rien dire du tout, et de laisser dire madame sa mère.

Madame Robert, très-échauffée d'une conversation mystique, qu'elle ne comptait pas terminer sitôt, eut à son tour beaucoup d'humeur en voyant rentrer son fils, et cette humeur trouvant un prétexte tout simple de s'exhaler, elle se répandit en reproches amers sur l'inconduite du petit bonhomme, qui ne répondait rien, ainsi qu'il l'avait projeté, parce qu'il n'avait rien de bon à dire. Son silence faisant supposer ses torts plus graves qu'ils n'étaient, les gourmades suivirent les reproches. Robert jeta les hauts cris, et madame sa mère cria au scandale.

Le directeur observa, d'un ton mielleux, à la dame, que son état approchait de la colère, qui est, comme on sait, un des sept péchés capitaux; qu'il suffisait d'envoyer le marmot dans sa chambre, de l'y tenir au pain et à l'eau, et, comme l'oisiveté est la mère de tous les vices, qu'il serait bon, pour qu'il employât bien son temps, de lui enjoindre d'apprendre un ou deux chapitres de l'Ange Conducteur, ouvrage excellent, très-propre surtout à former un jeune homme pour le monde.

Le conseil fut écouté, suivi dans toutes ses parties, et madame Robert et son directeur reprirent la conversation où elle en était restée.

Le petit Robert prit patience le premier jour, parce que ses arrêts le dispensaient d'aller à l'école. Le lendemain, il s'emporta contre le régime qu'on

lui faisait suivre, et quant à l'Ange Conducteur, il forma le projet de ne pas l'ouvrir.

Le troisième jour, Robert regarda son pain et son eau, n'y toucha point pendant la moitié de la journée, et projeta enfin de punir madame sa mère en se laissant mourir de faim; mais un estomac irrité est plus fort que tous les projets : à la fin du jour, Robert dévora sa ration tout entière, se promettant de faire bonne chère le lendemain.

En effet, il se leva vers minuit, il ouvrit doucement sa porte, plus doucement encore celle de madame sa mère, qui couchait seule, à son grand regret, et qui réparait, au sein d'un profond sommeil, les fatigues de la journée. Il décrocha ses poches du grand fauteuil, fit passer la bourse dans son gousset, descendit sur la pointe du pied, entr'ouvrit la fenêtre de la cuisine, et sauta dans la rue.

CHAPITRE II.

Premier voyage de Robert.

Il commença par marcher tout droit devant lui, et plus il s'éloignait du toit maternel, plus il était leste et gai. Il allait sans savoir où, et il était près des Champs-Elysées lorsque la bienfaisante aurore vint guider ses pas incertains.

Il s'assit sur l'herbe, et commença l'inspection de ses finances. Cinq écus de six francs, deux petits écus, trente à quarante sous de monnaie!...

avec cela on peut commencer son tour de France.

Une laitière et une marchande de gâteaux de Nanterre passèrent à propos. M. Robert déjeuna comme un prince pour ses huit sous, et comme il avait passé la nuit à faire des projets et à les exécuter, il s'endormit profondément dès qu'il eut l'estomac garni.

Le soleil était déja haut lorsqu'il s'éveilla, fortement tiraillé par un bras et une jambe. C'était le petit Rifflard, son camarade chéri, qui avait dormi tranquillement dans son lit, parce qu'il ne faisait pas de projets, qu'il était au mieux avec ses parens, dont il suivait aveuglément les conseils, et qu'ainsi il vivait toujours en paix avec lui-même, et sans inquiétude du lendemain.

Le petit Rifflard marchait d'un air délibéré, ses livres sous le bras, et il était entré aux Champs-Elysées pour y répéter encore une fois sa leçon du jour, afin d'obtenir de son maître le sourire d'approbation accoutumé.

Rifflard, plus âgé de deux ans que Robert, avait aussi plus de pénétration. Il avait jugé qu'on ne dort pas sur l'herbe à huit heures du matin, quand on a dormi ailleurs, et il venait de réveiller son camarade, pour lui faire des représentations amicales, s'il voulait les écouter, ou pour lui rendre service, si cela était en son pouvoir.

« Que fais-tu là? — Je dors. — Que vas-tu faire?
« — M'en aller. — Où? — Je n'en sais rien. — Tu
« veux quitter Paris? — Pour toujours. — Ta mère

« y consent-elle? — Non; je m'enfuis. — Et tu ne « crains pas de lui faire de la peine? — A-t-elle « craint de me nourrir trois jours de pain et d'eau? « —Le méritais-tu? — Non. — Hé bien, ne parlons « que de toi. — Oh! moi, je serai bien partout. « — Mais de quoi vivras-tu? — J'ai de l'argent. — « D'où te vient-il? — Je l'ai pris. — A ta mère? — « A qui donc! — Robert, Robert, voler ses pa- « rens! — Je n'emporte pas ce que je lui coûte en « un mois. — Et quand cela sera dépensé? — Alors, « je verrai. — Robert tu vas te perdre. — Oh! que « non. — Je veux te prouver que je suis ton ami. « — En partant avec moi? — En t'empêchant de « faire une grande faute. — En ce cas, étudie ta « leçon, et laisse-moi partir. Le beau temps, pour « courir le monde!

« — Écoute-moi, Robert, ton affaire peut s'ar- « ranger facilement. Notre maître a de l'affection « pour moi; je lui parlerai, il ira trouver ta mère; « elle t'aime, elle pardonnera. — Et à quoi cela « me mènera-t-il? Il y a quatre ans que j'apprends « à lire, à écrire et à compter; six ans à passer « au latin et au grec; deux ans de logique et de « théologie, et puis la tonsure, et puis les quatre « mineurs, le sous-diaconat, le diaconat, la pré- « trise : monsieur le directeur l'a décidé ainsi, et « rien de tout cela ne me convient. — Hé! sais-tu « à dix ans ce qui te conviendra à trente? Mon « ami, nos parens voient pour nous, jusqu'à « ce que nous puissions voir nous-mêmes. Il est

« possible qu'ils se trompent quelquefois; mais « nous devons nous tromper bien plus souvent « qu'eux. Robert, mon cher Robert, reviens avec « moi. Je te le répète, ton affaire s'arrangera... Tu « t'éloignes! tu ne m'aimes plus, tu ne m'as ja- « mais aimé. »

Robert s'éloignait en effet, et il marchait très-vite, parce que son camarade, beaucoup plus fort que lui, pouvait employer la force, après avoir épuisé le raisonnement. Robert se retourna, après avoir fait une centaine de pas; il vit Rifflard à la même place, les bras étendus vers lui, ayant toujours l'air suppliant. Une larme coula des yeux de Robert; il s'arrêta, il fut sur le point de rétrograder... Une chaise de poste passe; le bruit des fouets fixe son attention. La gaîté d'une jolie dame qui folâtre avec un joli monsieur, ranime, dans le cœur à demi vaincu de Robert, le goût des voyages. Il court, il s'attache aux ressorts; il retombe une fois, deux fois; un effort plus puissant lui porte le pied à l'étrier de derrière, d'où il s'élance sur une malle, aux courroies de laquelle il se cramponne avec les deux mains.

Robert avait cessé de voir ce monument auguste qui rappelle tant de choses, et que tant de rois n'ont pu finir. L'indépendance, ce premier sentiment de l'homme, cette impulsion de la nature, à laquelle il est si difficile de renoncer entièrement, l'indépendance s'offrait à lui, parée des charmes qu'y ajoutait son imagination. Plus d'é-

cole, plus de pain sec, plus de souvenirs du passé, point de regrets, moins d'inquiétudes encore de l'avenir. Parcourir l'espace avec rapidité, voir fuir derrière soi les hameaux, les forêts, les villages, les villes; tout admirer; jouir de tout avec cet abandon qu'inspirent la nouveauté et la possession de soi, tel était l'état de Robert.

La voiture avait pris un chemin à gauche; elle avait roulé une partie de la journée; elle s'arrêta enfin à Evreux. Les voyageurs avaient besoin sans doute de quelques restaurans, et Robert avait au moins autant d'appétit qu'eux. Il saute lestement à terre, parce que, si le sentiment de l'indépendance nous est naturel, celui de la propriété nous vient de la même source, et Robert craignait que les propriétaires ne lui prouvassent trop énergiquement qu'il n'avait aucun droit sur leur voiture.

Il est assez difficile de concilier le goût de l'indépendance absolue et le respect des propriétés. Aussi ceux qui n'ont rien ne les respectent-ils que pour s'épargner certains désagrémens dont la justice a soin de multiplier les exemples.

La jeune dame, jolie comme un petit ange, et légère comme l'hirondelle, s'était si prestement élancée de la voiture, que trois ou quatre pirouettes, suite nécessaire du saut précipité de Robert, ne lui avaient pas échappé. Elle l'interrogea avec cet air de bonté qui encourage toujours. Robert balbutia d'abord; mais le plus doux sourire lui arracha son secret. « Mon ami, ce pauvre enfant

« se sauve de chez sa mère. — Ah, ah! voilà un « singulier rapport... — Rapport qui m'insipre un « véritable intérêt. — Mais, Louison, tu ne te « proposes pas de prendre avec nous ce petit « garçon? — Pourquoi pas? — Il paraît bien né : « tu n'en feras pas un jockei? — Fi donc! — Qu'en « veux-tu donc faire? — Il courra avec nous, et « nous chercherons les moyens de le placer en « route. — Placer quelqu'un en courant la poste! « — Je le veux, mon ami — Je n'ai rien à répli- « quer à cela. Dis-moi, petit, sais-tu quelque « chose? — Monsieur, je sais lire et écrire. — Il « sait lire et écrire, mon ami! — Et compter, ma- « dame. — Et compter! Si nous ne trouvons rien « de convenable d'ici à Amsterdam, nous le met- « trons, à notre arrivée, chez quelque négociant. « — Mais, Louison, il est encore trop jeune... — « Je vous dis, monsieur, que je le veux. — Allons, « qu'on nous serve, et qu'il se mette à table. »

Robert s'applaudissait de son évasion; Robert enchanté va faire bonne chère, et courir la poste sans toucher à son petit pécule. Il s'inquiète peu de ce qu'il fera chez le négociant d'Amsterdam: il est loin de là, le présent lui suffit, et il n'a pas d'autre projet que d'en profiter.

L'appétit passe comme autre chose, surtout à une bonne table. Robert, las de manger, examina le jeune monsieur. C'était un beau garçon de dix-huit à vingt ans, qui, du moment où il était descendu de voiture, n'avait cessé de parler morale,

vertu, bienséances, et qui n'avait cessé de s'interrompre, de minute en minute, pour embrasser la séduisante Louison, qu'il appelait sa petite femme. La petite femme rendait exactement les baisers, et se mêlait de parler sagesse à son tour. Elle ne pardonnait pas une faiblesse à un individu de son sexe, parce qu'il est impardonnable de se donner autrement qu'en légitime nœud. Elle ne croyait pas à l'adultère, parce que ce crime affreux ne lui paraissait pas dans la nature. Tout ce qui est exagéré, est insignifiant, et tout cela était fort égal à l'hôtesse et aux garçons qui servaient. L'hôtesse, qui connaissait l'Évangile et le plaisir, trouvait assez étrange que la jeune dame fût plus sévère que le Dieu sauveur; mais, pensait-elle, en faisant sa carte d'avance, la jolie dame est nouvellement mariée, probablement, et elle en rabattra, comme bien d'autres.

Les valets retirés, on commença à parler folie. En parler, c'est n'être pas loin d'en faire, et on pria monsieur Robert de s'aller coucher.

Il allait gagner son modeste cabinet, lorsqu'on entendit dans la cour un bruit confus de voix et de chevaux. Le beau garçon tressaillit, sa petite femme s'évanouit, et Robert les regarda, incertain, et ne sachant quel projet former.

« Vous vous trompez, monsieur, disait une « femme, ce sont de jeunes mariés, bien respec- « tables, et qui ont édifié tous les gens de la mai- « son par la moralité de leurs discours. — Oh! je

« connais de ces moralistes-là. Qu'on me suive ; « voyons ces jeunes mariés, et si je me suis trompé, « j'en serai quitte pour des excuses. »

Le beau garçon, frappé du son de cette seconde voix, reste d'abord pétrifié. Il se lève ensuite, il va, il vient, il ne sait à quoi se résoudre, et comme on montait l'escalier, il sentit la nécessité de se décider, et promptement. Il prit les draps de son lit, il les attacha l'un au bout de l'autre, et il allait s'en servir pour se glisser dans la rue, lorsque la porte s'ouvrit brusquement.

« Ah! vous voilà donc, mon drôle! ah! vous « avez cru faire impunément une telle équipée! « Je vais vous apprendre ce qu'on gagne à se jouer « à moi. » Le beau garçon, plus mort que vif, tombe aux pieds du harangueur, cherche à pallier sa faute, et à en obtenir le pardon. « Pas de « défaites, pas d'excuses. Allons, messieurs, les « menottes à cet égrillard-là. Qu'on le fouille et « qu'on lui reprenne ce qu'il m'a volé. — Quoi! « mon oncle!... — Votre oncle! je ne vous suis « plus rien. Je vous abandonne, je vous déshé- « rite. Comment, morbleu! vous m'emportez « mille louis, et vous enlevez la femme de cham- « bre de votre tante! Vous êtes sans probité, sans « mœurs, et vous osez m'appeler votre oncle! « Mon argent, messieurs, mon argent d'abord, « et qu'on le conduise ensuite à Saint-Lazare. »

Ces messieurs étaient quatre cavaliers de la maréchaussée, que le cher oncle avait demandés

à l'exempt d'Evreux, de qui ils avaient reçu l'ordre de lui obéir exactement.

Pendant qu'ils exécutaient à la rigueur celui que venait de leur donner le cher oncle, celui-ci écrivait au supérieur de Saint-Lazare de garder son neveu, jusqu'à l'obtention de la lettre de cachet, que le ministre ne pourrait lui refuser. Il détaillait des faits si graves, si importans, qu'il était à présumer que le Lazariste ne se refuserait pas à ses instances. (1)

On avait retrouvé ce qui restait d'argent. La somme était un peu diminuée, parce qu'on ne va pas de Paris à Evreux pour rien, et le cher oncle, qui ne réfléchissait pas à cela, faisait continuer les plus sévères perquisitions.

Il aperçoit enfin Robert, toujours immobile, toujours incertain. Il l'interroge d'un ton à le faire trembler. L'air rebarbatif de l'oncle, l'aspect de la maréchaussée, les fers, la douleur du beau garçon, étaient plus que suffisans pour troubler une tête aussi jeune et obtenir la vérité. Le pauvre petit raconta son histoire, simplement, naïve-

---

(1) On recevait, pour un temps, à Saint-Lazare, de très-jeunes gens, sur le simple exposé des familles, et on les nommait pensionnaires. On leur faisait prier Dieu quatre heures par jour; on leur faisait apprendre de mémoire l'Imitation de Jésus-Christ, et on les fustigeait vigoureusement soir et matin. Quelques-uns y sont devenus fous, et sont restés pensionnaires le reste de leur vie.

ment. Il se repentait sincèrement, disait-il, et il formait le projet de rentrer avec sa mère, si on voulait le reconduire à Paris. L'oncle, qui avait ses vues, et qui n'aimait pas l'embarras, protesta que ce petit coquin ne pouvait être qu'un filou, pris sur le pavé par son neveu, pour l'aider à le voler, à transporter ses espèces, et à le servir en route. Cependant il se borne, par pitié pour son âge, à le prendre par une oreille, à le fouiller lui-même, et à lui ôter ses dix ou douze écus, qu'il met dans sa poche. Il lui applique ensuite un coup de pied dans le derrière, et le jette à la porte. La maréchaussée enlève le beau garçon, le fait remonter dans sa chaise, et prend avec lui le chemin de la capitale. Quelle nuit en comparaison de celle que se promettait l'impétueux jeune homme ! *Vanitas vanitatum !*

CHAPITRE III.

Mademoiselle Louison sera-t-elle toujours évanouie ?

Ces différentes opérations avaient pris une demi-heure au moins, et Louison ne retrouvait pas l'usage de ses sens, soit que la frayeur eût agi sur ses organes avec une extrême violence, soit, et ce qui est plus vraisemblable, qu'elle continuât à jouer l'évanouissement, pour se dispenser d'entrer en scène. Le cher oncle resta seul avec

elle, et on n'eut pas l'air d'y prendre garde dans la maison. Argent et complaisance, voilà la devise qui n'est écrite sur aucune enseigne, mais qui est gravée dans le cœur de tous les cabaretiers, logeurs, traiteurs, restaurateurs, et que l'amateur découvre sous ces grandes lettres jaunes ou blanches, annonçant CABINETS PARTICULIERS.

Tout le monde sait combien les ligatures sont nuisibles dans tous les temps, et combien surtout elles sont dangereuses dans l'état où se trouvait Louison. Le cher oncle, pénétré de cette vérité, s'approcha de la jeune personne, s'empressa d'ôter des jaretières placées sur le genou; il détacha très-lentement ensuite les rubans du corset. Louison jugeant, à ces soins affectueux, et au jeu d'une main caressante, que le ressentiment qu'inspirait le neveu ne s'étendait pas jusqu'à elle, Louison crut pouvoir ouvrir ses grands yeux, et, les tournant languissamment sur le parent officieux : « Quoi! c'est vous, monsieur d'Estival! « —Oui, mademoiselle, c'est moi, qui vous ai- « mais tendrement, que vous avez dédaigné pour « suivre un freluquet... —Je vous proteste, mon- « sieur, qu'il m'a attirée hors des barrières sous « un prétexte qui vous eût abusé comme moi, et « qu'ensuite.... —Point de phrases, s'il vous plaît. « Je ne vous en ai que trop fait, et les vôtres « ne réussiront pas plus que les miennes. Vous « êtes revenue à vous, vous avez soupé, vous

« n'avez besoin de rien. Voilà deux lits, ainsi « point de scandale. Couchez-vous, croyez-moi, « c'est ce que vous pouvez faire de mieux. — « Comment, monsieur, vous prétendez.... — Oui, « mademoiselle, je le prétends. — Et vous croyez « que je me prêterai... — Finissons en deux mots. « Vous avez deux ans de plus que mon neveu : donc « vous êtes la séductrice. Vous avez égaré un en- « fant de famille, vous l'avez porté à voler ses « parens et à les fuir : vous savez où cela mène. « Choisissez de ce gîte-ci ou de l'autre, et dépê- « chez-vous. »

L'argument était pressant. La petite aimait le beau garçon, mais elle aimait encore plus sa liberté. Je ne m'attendais pas à ce dénouement-là, pensait-elle en mettant son bonnet de nuit. Quelle différence, hélas! de l'oncle au neveu! *Vanitas vanitatum*, eût encore dit le père Salomon.

Le petit Robert, chassé sans un sou, avait gagné la rue, et, ne sachant où aller, il s'était couché sur un banc de pierre qu'il avait trouvé assez à propos à l'extérieur de la maison. Il s'était mis à pleurer : c'est la première ressource de l'enfance. Bientôt il avait cessé de pleurer, parce qu'il avait vu que cela ne lui servait à rien. « Ah! « disait-il dans l'amertume de son cœur, si j'avais « écouté mon ami Rifflard, je ne serais pas ré- « duit à coucher sur une pierre, je ne serais pas « exposé à mourir de faim demain, ou un autre « jour. Malheureux projets! J'avais bien besoin

« de m'ingérer d'en faire ! ah ! ah !... si jamais... « ah !.... ah !.... » Et à force de faire ah ! ah ! la bouche ouverte et les bras étendus, Robert avait fini par s'endormir.

Sans doute le beau garçon faisait d'aussi tristes réflexions sur le chemin de Saint-Lazare ; sans doute il n'eût pas pensé au repos pendant cette première nuit, si désirée, si attrayante auprès de Louison, et qui s'était changée en une nuit de deuil. Il n'en était pas de même du cher oncle, petit homme de cinquante ans, aux joues rubicondes et au ventre rebondi. Son premier succès avait provoqué un sommeil réparateur, et il s'y livrait avec la sécurité que lui inspiraient les droits qu'il venait d'acquérir, et les précautions qu'il avait prises.

Il s'était endormi très-content de lui-même ; mais sa compagne était loin d'être satisfaite ; elle ne dormait pas. Vive, très-vive, elle aimait le plaisir, et elle ne sentait que la dépendance à laquelle les circonstances venaient de la soumettre, et dont un coup d'éclat pouvait seul la tirer.

Quel coup imaginer, quel coup tenter ? imiter la prude Judith était le plus court, et non le plus sûr parti. Il n'est pas donné à toutes les femmes de traverser impunément une armée ennemie avec la tête de son général dans un sac, et les gens d'Evreux pouvaient y voir plus clair que ceux d'Holopherne. Louison, d'ailleurs était une bonne fille, qui ne se souciait pas de couper le

cou à un homme, qui, après tout, avait fait ce qu'il avait pu.

Elle se glisse doucement, très-doucement hors du lit; elle cherche ses vêtemens; elle commence à s'habiller... Si M. d'Estival s'éveille, elle sera prise de certain besoin que nos élégantes françaises n'aiment pas à satisfaire dans leur chambre à coucher; s'il ne s'éveille pas, elle verra comment lui échapper.

Elle passe un bas, et prête l'oreille; elle passe sa robe, elle écoute encore; M. d'Estival ronfle toujours. La toilette se termine à travers ces alternatives d'espérances et de craintes. Enfin il ne reste qu'à sortir de la chambre, et pour cela il faut en avoir la clef, que l'oncle prévoyant a mis sous son chevet. Louison avance une main timide, elle retient son haleine, elle cherche, elle tâtonne, elle ne trouve rien. L'imperturbable dormeur la favorise enfin par des mouvemens répétés, qui semblent indiquer que l'instant du réveil n'est pas éloigné. Louison tremble de tous ses membres; mais, ferme dans son dessein, elle ne cesse de chercher. La bienheureuse clef se trouve enfin au milieu du lit, dérangée probablement par l'agréable exercice qui avait précédé le sommeil.

Louison marche sur la pointe du pied; elle craint de fouler le parquet. Elle va droit à la porte, et passe devant la table sur laquelle était l'or destiné à ses plaisirs, et qui avait si prompte-

ment changé de mains. Elle s'arrête, elle regarde à la lueur d'une bougie ; elle soupire. Laissera-t-elle cet or ? S'exposera-t-elle à la misère, ou se livrera-t-elle à un libertinage ouvert? Partir les les mains vides, c'est se réduire à l'un ou à l'autre parti. Emporter quelques louis ne lui paraît pas un grand crime, car enfin elle a droit à une vacation. Mais on est puni pour prendre dix louis, comme pour en emporter mille. Où est alors l'inconvénient de tout prendre ? et puis, avec une jolie figure, de l'activité, de l'esprit, on doit faire fortune, et Louison ne manquera pas de rembourser le capital et les intérêts. Ainsi, M. d'Estival n'aura fait que prêter, et tout le monde emprunte.

Cet admirable raisonnement n'était pas terminé, que mademoiselle Louison avait déja le sac sur le bras, et qu'elle avait fourré adroitement et sans bruit la clef dans le trou de la serrure.

Elle ouvre la porte, elle ôte la clef, elle se glisse, et n'oublie pas de mettre M. d'Estival dans l'impossibilité de la suivre de sitôt : elle l'enferme à double tour. Vive Louison pour la présence d'esprit !

Elle descend rapidement l'escalier, elle traverse la cour plus vite encore, parce qu'elle sait que dans les maisons de poste, quelques postillons dorment toujours habillés, en attendant les coureurs de nuit. La grande porte est ouverte selon l'usage; Louison sort, elle rase le mur, elle s'élance, elle court. Des jambes s'embarrassent dans

les siennes, quelqu'un tombe sur le pavé. Elle recule, elle retient un cri qu'allait arracher la frayeur. L'individu culbuté se relève.... c'est un enfant, Louison se rassure; il s'approche; elle reconnaît Robert.

Le petit la reconnaît de son côté. Il veut lui parler; elle lui met une main sur la bouche : ce n'était pas le moment de causer. Il présente les siennes en suppliant; elle continue de marcher, et Robert de la suivre. La ville d'Evreux est grande comme une table de dix couverts; ils la traversent en un instant, l'un toujours suppliant, l'autre continuant à le forcer au silence.

Ils arrivent sous des arbres assez épais, à trente pas de la grande route. Louison pose son sac, s'assied dessus; Robert se met auprès d'elle, et l'explication commence. « Où veux-tu aller, mon « ami?—Avec vous, madame.—Je ne sais moi-« même où je vais.—N'importe, je ne vous quitte « pas.—Tu m'embarrasseras, mon petit, et je ne « peux te servir en rien.—Je ne vous embarras-« serai pas, je vous obéirai.—Retourne plutôt « obéir à ta mère. Je vais te donner quelques « louis....—C'est ce que je voulais faire tout à « l'heure; mais ma mère me met au pain sec, « et vous me caressez.—Retourne, mon ami, « retourne chez ta mère, puisque tu as le bon-« heur de l'avoir, et suis aveuglément ses con-« seils.—Vous avez déja le bras fatigué, madame; « vous êtes à pied, vous ne pouvez porter long-

« temps ce petit sac. Je le porterai à mon tour, « et vous ne renverrez pas Robert après qu'il vous « aura rendu service. Madame, ma belle dame, « ne me repoussez pas! ne soyez pas insensible « à mes prières! » Robert tenait les deux mains de Louison, il les baisait, il les mouillait de ses larmes. « Je ne résiste plus, dit-elle; mais « nous faisons chacun une faute, toi de m'ac- « compagner, et moi de le permettre. Allons, « lève-toi, et marchons : nous ne sommes pas « bien ici. »

Louison ne raisonnait pas ainsi dans les bras de son amant, quand la fortune lui souriait, lui présentait l'image du bonheur, et lui dérobait l'avenir. L'adversité nous force à descendre dans notre cœur, et nous rend justes envers nous et envers les autres. Louison, inquiète pour elle-même, ne se dissimulait plus le tort qu'elle faisait à Robert; mais sa raison était toujours soumise à son cœur.

Ils étaient à peine levés, qu'ils entendirent plusieurs chevaux galopant sur le pavé et venant droit à eux. Ils se jettent dans les terres, ils marchent à travers les champs, et le sac passe fréquemment du bras de Louison sur celui de Robert, et de Robert à Louison, trop faibles l'un et l'autre pour le porter long-temps.

Le jour commençait à paraître, lorsqu'ils se trouvèrent sur une grande route qui conduisait ils ne savaient où. Un jeune berger commençait à lever les claies de son parc, pour mener paître

ses moutons. Louison, excédée de fatigue, l'aborde et lui demande s'il n'y a pas d'auberge dans les environs. « Là, à cent pas, sur le che-
« min de Rouen, répond le pâtre, étonné de voir
« une belle dame courir à pied à cette heure. —
« Y est-on bien? — Oh! je le crois, madame:
« c'est là qu'arrête la diligence de Rouen. — Et
« quel est ce village, là-bas sur la droite? —
« Pacy, madame. — Et quel en est le seigneur?
« — Monsieur d'Amberville. »

Louison s'éloigne, et Robert la suit en haletant. Il ne lève plus les jambes qu'avec peine. Il faut marcher, ou languir là d'inanition, et cette réflexion lui rend des forces.

Ils arrivent à l'auberge. Louison vient de Pacy; elle est attachée à madame d'Amberville; un cheval de la maison l'a conduite jusqu'à la grande route; elle vient attendre la diligence de Rouen, et elle va déjeuner en l'attendant. Quoi de plus vraisemblable?

On la fait entrer dans la plus belle chambre, et elle se met à table avec Robert. En allant et venant, l'hôte la regardait en souriant, et Louison ne voyait, dans ce sourire répété, qu'un hommage rendu à ses charmes : Louison se trompait. L'hôte était le filleul de M. d'Amberville; il connaissait la maison et tous les commensaux, et il y avait huit ans qu'il avait assisté aux funérailles de madame la comtesse. Il n'en servait pas Louison

avec moins d'exactitude, parce que son argent valait celui d'une femme qui eût dit la vérité.

C'est ainsi que les gens du bon ton ne lèvent pas les épaules lorsqu'ils entendent un fripon d'importance parler probité, une prude s'échafauder sur sa vertu, un capitaine jurer que c'est à lui seul qu'est dû le gain de dix batailles, un magistrat protester qu'il a toujours été insensible aux charmes de ses solliciteuses, et cette modération de gens qui savent vivre n'a rien d'étonnant : il en est si peu qui n'aient à leur tour besoin de l'indulgence des autres !

La diligence se fit bientôt entendre, et un instant après, elle arrêta devant l'auberge. Quatre voyageurs en descendirent, et se disposèrent à déjeuner aussi. C'était un abbé d'une très-jolie figure, qui avouait qu'il n'avait pris le petit collet que par amour des bénéfices; une marchande de modes, très-passable encore, et qui avouait avec la même franchise, qu'un joli homme est un meuble dont une femme ne peut se passer; un officier qui s'appliquait le principe de la marchande; enfin un marchand de bœufs qui ne parlait ni de son métier ni de ses ancêtres, mais qui disait à tout venant qu'il avait été à Paris acheter une charge de secrétaire du roi, pour faire entrer ses petits-enfans à Malte, avec *dispense*.

Point de voitures publiques qui n'aient un original servant aux plaisirs des autres. Le marchand

de bœufs était le plastron de l'officier et de l'abbé, lorsqu'ils ne cajolaient pas la marchande de modes, qui leur répondait à tous deux avec esprit et vivacité, et qui n'attendait peut-être que la couchée pour mieux faire.

L'aspect de mademoiselle Louison changea tous les projets. L'officier s'attacha exclusivement à elle; la marchande de modes se trouva réduite à son abbé, et ne s'en plaignit pas: une connaisseuse sait ce que vaut un abbé. Le marchand de bœufs causa avec Robert, dont l'esprit était précisément à sa portée. On ne s'ennuyait pas, on allait grand train, et on ne prévoyait rien de fâcheux.

Laissons rouler la diligence, et retournons un moment à Paris. Nous avons laissé le petit Rifflard dans les Champs-Elysées, les bras étendus vers son ami, qui courait, juché sur la malle des jeunes amans.

CHAPITRE VI.

Voyons un peu ce qui se passe chez madame Robert.

Rifflard ne voyait plus Robert, et ses yeux le cherchaient encore. N'écoutant que son amitié, ne suivant que l'impétuosité de son âge, Rifflard fait un à-droite, et prend sa course. Il oublie sa leçon du jour, les prix qu'il a reçus l'année précé-

dente, ceux auxquels il prétend à la distribution prochaine; Robert seul l'occupe; il n'a qu'un désir, qu'un but, c'est de le sauver.

Son maître le voit entrer, couvert de sueur, de poussière, les cheveux et les vêtemens en désordre. Il aimait sincèrement cet élève, qui répondait parfaitement à ses soins, et qui honorait son école par des succès distingués. Il s'inquète, il interroge, il presse. Rifflard était aussi empressé de parler, que le maître de l'entendre; mais il fallait qu'il reprît haleine, avant de raconter ce qu'il avait vu, ce qu'il avait dit, ce que son ami lui avait répondu. Il finit par supplier son maître de courir chez madame Robert, et de la décider à prendre les mesures nécessaires pour retrouver le malheureux fugitif. Rifflard désigna la voiture derrière laquelle courait Robert, la malle sur laquelle il était perché; il n'oublia pas même la couleur des roues et des brancards.

M. Morisset, qui n'allait guère que de sa classe aux Champs-Élysées, et des Champs-Élysées à sa classe, présuma cependant qu'un exprès, de quelque manière qu'il partît, ne rejoindrait pas une chaise de poste qui avait deux heures d'avance, et qui pouvait avoir pris la route de Versailles, comme celle de Saint-Germain. Il pensait pourtant qu'on pourrait prendre des informations fructueuses dans les villes des environs, et que, puisque Ulysse avait retrouvé Achille, il n'était pas impossible de retrouver Robert.

M. Morisset fait sa barbe, et passe la chemise blanche : un maître d'école doit tout faire méthodiquement. Il se rend enfin chez madame Robert. Elle était mère, elle pleurait ; quoi de plus naturel ? Monsieur le directeur n'était point père ; il craignait même de le devenir, car s'il eût tenu à la société, il eût cessé d'appartenir exclusivement à l'église. Monsieur le directeur combattait froidement les affections douloureuses qui agitaient madame Robert, lorsque M. Morisset entra.

Monsieur Morisset avait épousé une petite mère fraîche et dodue, qu'il aimait bien, à qui il avait fait cinq enfans, qu'il élevait de son mieux, et auxquels il était très-attaché. M. Morisset devait partager les peines de madame Robert, et il commença par s'affliger avec elle : c'était le moyen le plus sûr de se faire écouter.

Il passa ensuite aux réflexions, aux maximes, et il convainquit madame Robert que l'excessive sévérité n'est propre qu'à aliéner le cœur des enfans, à leur aigrir le caractère, à leur monter la tête, et à les jeter dans une suite d'erreurs et de fautes que des leçons douces, des manières affectueuses préviennent communément.

Le directeur répliquait que, puisque Jephté avait sacrifié sa fille innocente, on pouvait abandonner un mauvais sujet à son sort. Madame Robert répondit très-sèchement, que Jephté avait fait ce qu'il lui avait plu, et qu'il ne lui plaisait pas, à elle, de sacrifier son fils, parce qu'il avait

déchiré sa culotte. Le directeur, pénétré de cet axiome, qu'il faut savoir reculer pour mieux sauter, parut céder un moment. Mais comme l'administration d'une maison dévote appartient de temps immémorial au directeur, à commencer par Tartuffe, qui était le directeur d'Orgon, celui de madame Robert se hâta de prendre des demi-mesures suffisantes pour la rassurer, et propres à favoriser les petits projets qu'il formait pour la suite.

Il fit monter le portier, asthmatique et boiteux, lui donna ses instructions, une lettre ouverte et pathétique, adressée à tous les maires des villes et villages par où il passerait. Il lui mit douze francs dans la main pour ses frais de route, et pria Dieu de bénir ses recherches.

Madame Robert n'avait pas oublié cette autre maxime : Aidez-vous, et Dieu vous aidera. Elle suivit jusque sur l'escalier le messager boiteux, glissa quatre louis dans la poche de sa veste, lui recommanda de monter en lapin sur toutes les voitures qui le dépasseraient, de ne se laisser manquer de rien, et de faire diligence.

Monsieur le directeur, très-pénétrant, devina à peu près ce qu'elle venait de faire, et parut ne se douter de rien. Le fameux *compelle* n'est en usage qu'à l'égard de ceux qu'on peut et qu'on veut écraser. Or, une béate qui a une bonne table, l'esprit faible, du tempérament et des formes, est une femme à ménager : ainsi pensaient

du moins messieurs les directeurs de l'an 1734.

Celui-ci se rapprocha mollement, bénignement, saintement des affections maternelles. Il flatta, caressa ; il arracha un sourire qu'obscurcissait une dernière larme. Femme qui sourit n'est pas fâchée qu'on la console, et monsieur le directeur avait toujours une consolation à ses ordres.

Vous sentez que le portier voyageant tantôt à pied, tantôt à côté de l'humble conducteur d'une triste guinguette, ne devait pas joindre le petit bonhomme courant en poste et en diligence. Ajoutez aux moyens insuffisans de l'exprès, les visites qu'il rendait scrupuleusement à tous les maires existans sur la route, le temps perdu en colloques inutiles, et vous ne serez pas surpris qu'à la fin du troisième jour, le courrier, fatigué de ne rien voir, de n'obtenir aucun renseignement, s'en revint clopin-clopant, comme il s'en était allé.

Il ne restait qu'une ressource à madame Robert, c'était de faire insérer des avertissemens dans les Petites-Affiches, très-bien faites alors par l'abbé Aubert, j'entends la partie littéraire, car pour le reste il suffit de savoir à peu près l'orthographe. Ces avertissemens ne produisirent aucun résultat, parce qu'il est difficile de reconnaître un enfant à son signalement; parce qu'en arrivant à Rouen, Louison avait remplacé la culotte déchirée et l'habit crasseux, par un habillement complet et décent, enfin ; parce qu'on prend peu d'intérêt aux

maux qu'on n'éprouve pas, et que personne ne se donna la peine de s'enquérir du petit Robert.

Que fit madame sa mère? ce que tout autre eût fait à sa place. Elle prit son parti, et elle eut raison, car enfin son directeur lui restait, et une privation ne rend pas insensible à une jouissance.

Il y a toujours, d'ailleurs, un bon côté dans les évènemens les plus fâcheux. Il est clair qu'un enfant de dix ans, qui se permet une telle équipée, doit être à vingt un détestable sujet, et quel tourment plus cruel pour une mère, que d'être constamment témoin des déportemens de son fils? La Providence ne s'occupait-elle pas visiblement de cette mère infortunée, en lui épargnant un spectacle qui eût empoisonné ses derniers jours? Hé! quel moyen plus sûr de marquer sa reconnaissance à cette Providence, toujours attentive, que de donner chaque année aux pauvres ce qu'eût coûté un méchant garnement? Ainsi raisonnait monsieur le directeur, et les pauvres dont il parlait n'étaient pas ceux des hôpitaux, qui ne manquaient de rien alors, comme chacun le sait, mais ces pauvres qui ne sont connus que des ecclésiastiques, et auxquels ils remettent très-fidèlement les aumônes qu'ils reçoivent.

Madame Robert n'était pas précisément de l'avis de son directeur. Elle lui faisait observer que tous les jours elle mettait tant au plat des pauvres malades, tant à celui du saint Sacrement, sans parler

de la broutille, telle que les plats de saint Roch, de saint Polieucte, et de sainte Marie l'Égyptienne. Elle voulait bien ajouter quelque chose à sa contribution journalière; mais sept à huit cents francs par an lui paraissaient un impôt exorbitant. Le directeur répliquait que plus grande est l'offrande, plus grand est le mérite. Madame Robert ne prétendait pas à un mérite transcendant; cependant, comme une femme qui prend un directeur se met en tutelle, celle-ci fut amenée insensiblement à transiger : il fut convenu qu'elle donnerait cinquante francs par mois pour aumônes secrètes, et elle paya le trimestre d'avance.

Cela n'empêchait pas d'envoyer à monsieur le directeur tantôt une pièce de toile de Hollande, tantôt quelques aunes de ras de Saint-Maur. Un autre jour, c'était le fin castor de Paris, ou la douzaine de rabats et la calotte luisante. Quant aux vins de dessert et aux liqueurs des îles, il les prenait à la maison, et madame s'en trouvait toujours bien.

Elle coulait doucement la vie entre Dieu et son ministre. Elle se trouvait si bien, qu'elle ne désirait rien de plus pour l'éternité. *Vanitas, vanitatum!* Ces douces illusions devaient s'évanouir avant l'âge où une femme renonce au plaisir; âge malheureux, et pourtant inévitable, où on nous refuse inhumainement ce que nous ne pouvons plus procurer.

Madame Robert venait de congédier, avec une

pension honnête, une vieille cuisinière qui ne pouvait plus remplir ses importantes fonctions. Elle avait pris, pour la remplacer, la petite *Cocote*, sa filleule, poulette de dix-huit ans, qui venait de finir son apprentissage chez un fameux restaurateur de la rue St.-Honoré. Le chef de cuisine était un égrillard, et on sait quel ascendant a un supérieur sur ses subordonnés.

Cocote était jolie, et monsieur le directeur connaissait tant madame Robert! Il voulut s'assurer si la petite remplacerait dignement Geneviève, et il descendait vingt fois par jour à la cuisine. Il levait les couvercles des casseroles; il voyait Cocote opérer; il lui donnait des conseils, les joues enluminées et les yeux baissés; mais ces yeux se levaient furtivement; ils dardaient le feu du désir au fond du cœur de la jolie cuisinière, et si elle rougissait à son tour, notre béat cherchait un bras arrondi, une main qui n'était pas très-mal. Il fallait quelque prétexte : les gens d'une certaine espèce n'avancent qu'avec précaution. C'était quelquefois une piqûre dont il fallait étancher le sang; c'était une lardoire qui manquait de régularité, et qui avait besoin d'être guidée. Alors on faisait mettre des gants, pour ménager des doigts dignes d'être employés à un tout autre usage.

Homme qui attaque, et fillette qui aime le plaisir, sont bientôt d'accord. Monsieur le directeur prévit son triomphe, et il hasarda de passer du bras arrondi à la direction du fichu. L'épingle

de modestie était toujours trop haut ou trop bas, et pour la placer précisément où il fallait qu'elle fût, une main hardie se glissait sous le tissu. Si Cocote avait l'air de s'en apercevoir, on n'avait d'autre intention que de garantir le plus beau sein de la traîtresse épingle, et quelle élève de la rue St.-Honoré peut prendre de tels soins en mauvaise part (*)?

Pendant que tout cela se faisait en bas, madame récitait en haut le petit office de la Vierge, et comme monsieur n'avait encore rien de particulier avec Cocote, madame ne remarquait en lui aucun décroissement de ferveur.

Cependant un certain jour, ce jour-là madame assistait au Salut, monsieur le directeur rentra toup à coup, pour prendre son bréviaire... non, c'était pour prendre une pêche à l'eau-de-vie. Cocote, qui n'aimait pas que les affaires traînassent en longueur, le prit par la calotte, et... et... et... etc. etc.

Ce soir-là, l'abbé se retira de meilleure heure que de coutume, et madame s'étonna un peu. Elle réfléchit pourtant que le plus brave homme peut n'être pas en état de *biner* tous les jours. Elle se coucha, comptant pour le lendemain sur un dédommagement qu'elle n'obtint pas, et elle

---

(1) La rue Saint-Honoré était alors ce qu'est à présent le Palais-Royal.

s'étonna beaucoup. Le troisième jour, elle s'étonna bien davantage. Elle sentit qu'on la réduisait à l'unité en faveur d'une beauté qui distribuait une *circulaire*, et elle éclata.

Monsieur le directeur, très-embarrassé, essaya de se tirer d'affaire avec ses moyens usités. Il voulut persuader à madame qu'ils devaient tous deux s'applaudir d'avoir quelque rapport avec le saint homme Job. Madame répliqua vivement que Job, qui avait une femme acariâtre, avait pu courir la pretentaine; mais qu'elle, douce, belle et fraîche encore, ne devait pas attendre un tour aussi diabolique d'un homme pour qui elle avait trop fait. Le directeur se piqua, et madame, furieuse de la manière dont il prenait ses justes reproches, trouva dans sa colère la force de lui donner son congé.

Le directeur, désespéré de son imprudence, et pénétré de ce qu'il perdait, entra à la cuisine, aborda Cocote, et éclata.

Cocote exaspérée, fut trouver son chef de cuisine, et elle éclata.

Le chef fut trouver sa bourgeoise, et il éclata.

La bourgeoise fut au salon trouver un mousquetaire, et elle éclata.

Le mousquetaire fut trouver la femme d'un fermier-général, et il éclata.

La femme du fermier-général fut trouver un duc et pair, et elle éclata.

Le duc et pair fut trouver une marchande de modes, et il éclata.

La marchande de modes fut trouver un père carme, et elle éclata.

Le père carme ne fut trouver personne, parce que certaine ursuline était morte pour n'avoir pas osé éclater.

Après tous ces éclats, il fallut que chacun prît un parti conforme aux circonstances. Laissons le père carme, la marchande de modes, le duc et pair, la femme du fermier-général, le mousquetaire, la bourgeoise, et le chef de cuisine, qui nous sont étrangers. Cocote fut chassée, comme de raison, et un écrivain du charnier des Innocens, qui la prit sous sa protection, la fit entrer aux étuves de Bicêtre. Monsieur le directeur, après une retraite de quarante jours, fut obligé, par ses supérieurs, de quitter Paris; mais ils avaient eu soin de lui faire donner la direction d'un couvent de nonnes à Bordeaux. A la vérité, il fut obligé d'avoir quelques complaisances pour la vieille supérieure; mais, par reconnaissance, elle fermait les yeux sur les assiduités de l'abbé près de madame de la Conception, et de certaine novice qui annonçait de grandes dispositions: ainsi tout le monde était content.

Madame Robert, dégoûtée des amours clandestins, et convaincue que le commerce des gens du monde n'est pas plus dangereux qu'un autre, épousa, après le délai nécessaire, un payeur de rentes, qui lui rendit la vie si douce, que, quatre ans après, elle fut emportée d'une indigestion,

contre laquelle l'émétique et le thé se trouvèrent impuissans. N'anticipons point sur les évènemens. Nous reviendrons à la succession de madame Robert, quand il en sera temps.

CHAPITRE V.

Retournons à la diligence.

Louison écoutait, avec beaucoup d'intérêt, les douceurs que lui débitait l'officier. Elle l'avait toisé d'un coup d'œil : c'est toujours par là que commence une femme qui a de l'usage, et l'examen avait valu au jeune homme un surcroît d'attention.

Il attaquait, Louison se défendait, et elle grillait de se rendre. Elle n'opposait plus que cette molle résistance qui prépare une défaite. Le jour tombait, on approchait de Rouen, et il est facile de prévoir les suites d'une pareille conversation.

Tout à coup on entend une voix forte crier : Arrête, arrête ! Les postillons obéissent. Sont-ce des voleurs, ou la justice est-elle à la recherche de quelqu'un de ceux qui se sont réunis sans se connaître, et qui vont se quitter sans se regretter ?

L'abbé pâlit, parce qu'il était poltron... comme un abbé.

La marchande de modes pâlit, parce qu'elle était femme.

Louison pâlit, parce qu'elle n'avait pas la conscience nette.

Le marchand de bœufs pâlit, parce qu'il avait une sacoche passablement garnie.

Robert pâlit, parce qu'il craignait d'être reconduit à l'école.

L'officier les prit tous sous sa protection, parce qu'il était brave.

La portière s'ouvre : c'est M. d'Estival qui se présente.

Il s'était éveillé, étendant les bras et cherchant sa Louison. Étonné de ne pas la trouver, il s'était mis sur son séant, et sa première remarque fut que son sac était disparu avec la belle. Louison lui plaisait beaucoup ; mais il tenait plus encore à ses espèces, et il lui semblait que mille louis pour une nuit, c'était payer un peu cher.

Il s'était levé. Il avait tant frappé à sa porte, qu'enfin on était venu lui ouvrir. Il avait envoyé chercher des chevaux de poste, et pendant qu'on les mettait à sa voiture, il s'habillait, et réfléchissait au parti qu'il allait prendre.

Il n'était pas probable que Louison fût retournée à Paris. Elle y était connue, et la police sait y trouver ceux même qu'on ne connaît pas. Il n'était pas probable qu'elle eût pris des chemins de traverse, à pied, chargée d'un sac qui devait donner des soupçons. Il était plus vraisemblable

qu'elle avait trouvé quelque occasion pour Rouen, d'où elle irait au Hâvre s'embarquer pour l'Angleterre. Ainsi raisonnait M. d'Estival, et il raisonnait juste.

Il avait fait partir un courrier en avant. Il payait bien les guides; il allait comme le vent, et il ne lui avait fallu que quatre heures pour rejoindre la diligence. Il s'était proposé d'abord de la suivre jusqu'au bureau, d'examiner ceux qui en descendraient, et de faire arrêter Louison, si elle s'y trouvait. Cette mesure était sage; mais l'impatience de se remettre en possession de sa belle et de son sac, et cette fatalité qui fait échouer les vains projets des hommes... *Vanitas Vanitatum!*

« Mademoiselle Louison est-elle ici? — Qu'est-« ce que c'est que mademoiselle Louison? reprit « l'officier. — Monsieur, c'est une jolie fille qui « m'emporte mille louis, à qui je veux bien par-« donner pour la dernière fois, si elle veut s'ar-« ranger franchement avec moi. » Les mille louis firent ouvrir les oreilles à l'officier. « Il n'y a pas « ici de Louison, fermez la portière, et fouette, « cocher! — Pardonnez-moi, monsieur, mademoi-« selle Louison est là, à côté de vous, une main « dans la vôtre. Je la reconnais à merveille à la « lueur du crépuscule. — Madame est mon épouse, « monsieur. Allez rêver plus loin. — Ah! elle est « votre épouse, monsieur? et mon argent est « sans doute aussi à vous, ce sac qui est là-bas,

« dans le coin? — C'est une partie de la masse du « régiment; c'est une somme destinée aux re- « montes. — Le prouveriez-vous, monsieur? — « Faquin, prouveriez-vous le contraire? — Qui « êtes-vous, monsieur, qui me parlez ainsi? — « Hé! morbleu, qui êtes-vous, vous-même? — Je « suis d'Estival, fermier général, et même hon- « nête homme. — Attendez, je vais vous parler à « l'oreille. »

L'officier saute à terre, et tire le cher oncle à l'écart. « Vous portez une épée. — Depuis trente- « deux ans, monsieur. — Flamberge au vent, et « en garde! — Mais je ne me bats jamais. — Vous « vous battrez. — Cela vous plaît à dire. — Vous « vous tairez donc? — Comme il vous plaira. — « Ici et ailleurs? — Soit. — Votre parole d'honneur. « — Je vous la donne. — Si vous y manquez, « j'irai vous chercher jusqu'au tapis vert, et je vous « couperai la figure en présence de tous vos con- « frères. Vous vous nommez d'Estival : je ne l'ou- « blierai pas.

Et en parlant ainsi, monsieur l'officier faisait siffler son épée nue autour du corps tremblant du pauvre financier. Il n'en fallait pas tant pour lui imposer silence. Il se retira les mains jointes, les genoux ployés, marchant à reculons jusqu'à sa voiture, dans laquelle il remonta, et il reprit aussitôt le chemin de Paris.

Il retrouva l'usage de ses sens dès qu'il fut éloigné de son officier. Il pensa qu'en le désignant

aux bureaux de la guerre par son uniforme, sa taille, son âge, il serait facile d'en obtenir justice; mais il réfléchit en même temps que sa position n'était plus celle où il se trouvait en arrivant à Évreux. C'était un oncle justement irrité des déportemens de son neveu, et qui le faisait arrêter pour prévenir les suites de son libertinage: quoi de plus moral? Ici, d'Estival n'était qu'un vieux libertin qui courait après une fille et de l'argent qu'elle lui avait escroqué. L'affaire ferait du bruit, les rieurs ne seraient pas de son côté, et madame d'Estival n'était pas endurante. C'était une fille de qualité, sans fortune, qui avait daigné descendre jusqu'à lui, qui avait pris dans sa maison le ton le plus tranchant, et qui ne lui permettait qu'une fois l'an d'user de ses droits de mari. Le pauvre d'Estival crut qu'il était prudent de se taire; mais il résolut de se venger sur son neveu de cette série de disgraces. En effet, il l'eût laissé jusqu'à sa majorité à Saint-Lazare, si madame, qui avait des vues sur lui, n'eût exigé sa liberté après un mois de détention.

La marchande de modes et l'abbé trouvaient un peu extraordinaire que monsieur l'officier eût retrouvé tout à coup sa femme, qu'il n'avait point paru connaître au déjeûner, et à laquelle il faisait la cour d'une manière qui n'annonçait pas les habitudes conjugales, lorsque monsieur d'Estival parut. Cependant, comme il est toujours prudent de ne pas se mêler des affaires d'un ta-

pageur, et qu'il était égal à madame et à l'abbé que l'officier fût ou non l'époux de Louison, ils voulurent bien avoir l'air de croire la fable assez mal arrangée qu'il leur débita à ce sujet. Le marchand de bœufs s'endormit pour s'épargner la peine de penser. Robert ouvrait les yeux et les oreilles : il croyait sa compagne mariée au beau jeune homme avec qui il avait couru la poste. Il n'y comprenait rien.

Louison, à qui l'officier venait de rendre un service signalé, ne pouvait lui donner un démenti sans blesser à la fois la reconnaissance et son cœur. Louison sentait l'avantage de marcher à l'avenir à l'ombre de cette redoutable épée; Louison enfin, consentant à passer pour épouse, ne pouvait plus se dispenser d'agir en conséquence, et elle bénissait la force des circonstances qui supprimaient les simagrées. Elle et son officier étaient parfaitement d'accord avant d'arriver à Rouen, et ils ne se doutaient pas que la marchande de modes et l'abbé fussent arrangés de leur côté. Le petit collet donne une adresse, une dissimulation!... Souvent une petite fille n'entend rien à un coup d'œil, ne sent pas l'intention d'une pression du genou ou du bout du pied; mais une marchande de modes de trente ans!...

On arrive au bureau des diligences; on s'empresse, on descend : personne n'a de temps à perdre. Louison s'étonne un peu en voyant son

officier mettre ses épaulettes dans sa poche, et elle ne peut s'empêcher de lui en demander la raison. Il lui déclare franchement qu'il n'a pas le droit de les porter; mais qu'il n'en est pas moins un homme d'importance, maréchal des logis, et recruteur sur les quais de Rouen. Louison fait d'abord la grimace; mais elle réfléchit à l'instant qu'il était très-douteux qu'un officier l'épousât tout-à-fait, et qu'une fille un peu hasardée, mais fraîche et jolie, de plus propriétaire de mille louis, est un parti brillant pour un recruteur. Or, il n'est pas de fille faible qui ne désire remonter au rang des femmes estimables.

Notre recruteur habitait un modeste cabinet aux environs de la rivière. Il ne jugea point à propos de conduire sa nouvelle conquête dans ce réduit: il était bien aise de lui donner une certaine idée de sa magnificence... c'est elle qui devait payer. Il la conduisit à la meilleure auberge de Rouen. Il s'était galamment chargé des espèces, et il avait donné son paquet à Robert.

La marchande de modes était assez embarrassée. Elle craignait de conduire son abbé chez elle, à cause de ses demoiselles, qui pouvaient jaser; elle craignait, par la même raison, d'être reconnue dans une auberge, et ses craintes étaient fondées. Les caquets auraient donné de l'humeur à certain président au parlement, qui l'entretenait assez bien, et qui, pour être tout-à-fait à son aise,

avait procuré au mari un emploi lucratif dans nos colonies.

Cependant son abbé ne pouvait l'introduire au séminaire, et il fallait se décider à quelque chose. Femme galante n'est pas long-temps embarrassée. Celle-ci couvre sa tête et ses épaules d'une énorme machine faite de taffetas et de baleines, et qu'on nommait alors une *calèche*. Elle court après l'officier; elle prend, en riant aux éclats, le bras dont il pouvait disposer; elle conseille à l'abbé de marcher seul, pour éviter le scandale, et ils entrent tous ensemble à l'auberge.

Personne ne s'entend aussi facilement que ceux qui ont les mêmes goûts, et qui font les mêmes folies. Le recruteur se chargea de commander le souper, de l'arrangement des lits, et pendant qu'on disposait tout, la marchande de modes s'était étendue sur un sofa, et avait ajouté à la précaution de la calèche, celle d'un grand mouchoir blanc dont elle se couvrait le visage, en se plaignant d'un mal de dents affreux.

Les filles de chambre, qui allaient et venaient, terminèrent enfin leur service, et permirent aux quatre amans de se mettre à leur aise. L'ardent abbé dénoua, arracha le ruban de la calèche, embrassa sa divinité, et lui présenta la main. Le recruteur plaça sa Louison; Robert prit la place qui restait, et on commença à souper gaîment.

Chacun, occupé de ses affaires, ne pensait pas à

ce petit Robert, qui entendait, qui voyait bien des choses qu'il n'avait encore vues ni entendues. Il lui parut très-joli de faire l'amour, et, sans savoir encore précisément ce que c'était, il n'en forma pas moins le projet d'avoir une maîtresse aussitôt qu'il le pourrait.

On allait se retirer et procéder à la consommation de deux mariages qui n'étaient encore qu'ébauchés, lorsqu'il passa par la tête de la marchande de modes de réfléchir au lendemain. A dix heures du soir, c'est beaucoup qu'une nuit heureuse; c'est peu de chose à six heures du matin : l'égrillarde avait éprouvé cela, et elle jugeait assez bien de son petit abbé, pour croire qu'il lui conviendrait au moins trois mois. Elle prononça que monsieur le maréchal des logis devait s'indigner de n'être pas au moins sous-lieutenant, et que ce qu'il avait de mieux à faire était de déserter; que Louison ne serait jamais en sûreté en France, et que ce qu'elle pouvait faire de mieux, était de s'expatrier; que l'abbé, qui aimait les femmes, et qui avait raison, finirait cependant par se faire enfermer, et que ce qu'il avait de mieux à faire était d'apostasier; que, liée elle-même à un président passablement libertin, mais qui n'était que cela, ce qu'elle avait de mieux à faire, était de l'abandonner à sa bonne ou à sa mauvaise fortune. Ces observations furent trouvées très-judicieuses par des têtes déja un peu

échauffées par le bon vin; en conséquence, et après une discussion assez bruyante, il fut arrêté à l'unanimité :

Que le recruteur et l'abbé se procureraient le lendemain des habits bourgeois, l'abbé pour se cacher, le recruteur pour vendre secrètement le mobilier et les marchandises de la modeuse; qu'on prendrait la poste jusqu'au Hâvre; qu'on donnerait cinquante louis à un pêcheur qui passerait frauduleusement la société en Angleterre; qu'on leverait, avec les fonds communs, un superbe magasin de modes à Londres; que Louison attirerait les chalands par ses charmes, jusqu'à ce qu'elle sut travailler; que le recruteur et l'abbé feraient, au fond, l'amour à leurs femmes, et, pour la forme, les yeux doux aux douairières qui fréquenteraient la boutique; que Robert porterait en ville, d'abord les adresses, et ensuite les bonnets, pour donner de la maison une opinion de décence, que n'obtiennent jamais les marchandes de modes, qui font trotter de jolies filles, ordinairement très-complaisantes.

Le quatuor, déja ivre d'espérances, se divisa pour prendre un avant-goût des délices dont un plan aussi sage que lucratif assurait la continuité... *Vanitas vanitatum!*

CHAPITRE VI.

Aventures de nuit.

Robert dormait profondément; le recruteur et Louison, très-satisfaits l'un de l'autre, se disposaient à dormir; l'abbé, qui avait encore besoin d'un guide, et qui en avait trouvé un excellent dans sa modeuse, avait mérité un honorable repos. Le sommeil réparateur allait distribuer également ses pavots, lorsque la marchande entendit quelques mots très-significatifs, qui partaient d'une chambre, séparée seulement de la sienne par une assez mince cloison.

Elle croit reconnaître une voix qui ne lui était pas très-chère, mais avec laquelle son oreille était dès long-temps familière. Elle se met sur son séant, et l'abbé aussi; elle écoute encore, et l'abbé a peur.

Elle jette draps et couverture au milieu de la chambre, et l'abbé tremble. Elle rallume sa bougie à la lampe à l'esprit de vin, qui ménageait un demi-jour utile aux amans, et favorable à des appas de trente ans, et l'abbé se jette sous le lit. Elle s'habille avec la recherche et la décence les plus scrupuleuses, et l'abbé s'accroche, des pieds et des mains, au fond sanglé, le long duquel il se colle, et où il se croit invisible. Elle ouvre la porte et sort, et l'abbé, fatigué d'une contraction

de nerfs de cinq minutes, tombe de huit pouces de haut, et s'imagine que le bruit de sa chute va répandre l'alarme dans toute la maison. Il se roule, il se relève, il va, il court. Sa bonne fortune le pousse dans la chambre du maréchal des logis, qui dédaignait de fermer sa porte, parce que sa *colichemarde* était là, sur sa table de nuit.

Une colichemarde était une lame d'épée, très-large par le haut, et qui diminuait de moitié, à un pied de la monture, par deux biais qui avaient la vertu d'écarter considérablement le fer ennemi, ce qui facilitait la riposte, lorsqu'on avait eu l'adresse de parer. J'ai cru vous devoir cette courte explication.

Une fesse de l'abbé éperdu rencontre la pointe de la redoutable épée. Il jette un cri; il croit que l'ange exterminateur le poursuit, et va le punir de son incontinence. Il se jette dans le lit du recruteur, il s'y enfonce en disant d'une voix mourante : « Monsieur l'officier, protégez-« moi! »

Monsieur l'officier se lève, passe son caleçon, prend son épée, frappe d'estoc et de taille, et s'étonne de ne rencontrer que des meubles et des lambris. Sa lampe d'une main, sa flamberge de l'autre, son bonnet de police sur l'oreille, les jambes et les pieds nus, il sort, il enfile une longue galerie. Il écoute, il n'entend que deux ou trois personnes, qui causaient avec aigreur, mais qui paraissaient ne s'occuper que d'elles.

Qui diable a donc tourmenté, effrayé, lutiné ce pauvre petit abbé ? L'officier s'approche de la chambre qui renfermait les causeurs ; il prête de nouveau l'oreille ; il est frappé de l'organe flûté de la marchande de modes, qui adressait des reproches sanglans à un homme qui la conjurait de se modérer, et qui implorait son indulgence. L'officier ne doute plus que cet homme n'ait enlevé la dame des bras impuissans de l'abbé, et, fidèle à ses devoirs envers les membres de sa nouvelle société, il ouvre, il entre, déterminé à faire sauter le ravisseur par la fenêtre.

Il voit la marchande de modes, qu'il croyait en chemise, comme lui, aussi soigneusement vêtue que si elle allait entendre une messe en musique, ou un opéra nouveau. Il voit deux hommes habillés de noir de la tête aux pieds, le chef couvert d'une volumineuse perruque artistement peignée, et plus loin, deux demoiselles, interdites, confuses, assez jolies, et un peu chiffonnées. Il ne sait que penser de tout cela.

Le sort de tout homme qui achète le plaisir, est d'être trompé ; mais femme qui trompe ne veut pas l'être : l'amour-propre, en ce cas, tient lieu des sentimens du cœur. La marchande en avait assez entendu pour juger que son président était en partie fine. Elle savait l'avantage que donne sur un homme la conviction d'une infidélité. Il subit avec docilité le joug qu'on veut lui imposer ; il perd le droit d'éclairer la conduite

de celle qu'il a offensée. Ces principes sont communs aux femmes de toutes les conditions, et ce qui était particulier à notre modeuse, c'est que ses reproches devaient amener le repentir, et le repentir un pardon, dont elle comptait toucher le prix comptant. Elle trouvait plaisant de faire payer à monsieur le président les frais du voyage, et une partie de ceux de l'établissement projeté.

Elle avait pris, en entrant, le maintien et le ton d'une femme outragée; elle avait éclaté; elle soupçonnait depuis long-temps, disait-elle, l'affreuse vérité; elle faisait suivre le président. Avertie par ses espions, elle sortait de la maison où elle se tenait cachée depuis quinze jours; elle venait confondre un infidèle, et rompre avec lui sans retour.

Le président, attaché à sa maîtresse, en proportion de ce qu'elle lui coûtait, le président, qui la croyait à Paris, et qui n'avait pas tort, n'avait pu résister à l'épreuve de l'absence. Il s'en dédommageait avec une petite actrice, que les bienséances de son état ne lui permettaient pas de voir chez elle, et qu'il trouvait le soir à cette auberge, dont le maître avait l'honneur d'être huissier, et était, par conséquent, le très-humble serviteur de tous les membres du parlement.

Celui-ci n'avait d'abord su que répondre aux reproches de sa belle : il était pris sur le fait. Il jugea pourtant qu'elle aimerait mieux pardonner une peccadille, que renoncer au traitement qu'il

lui faisait, et il voulut à son tour prendre un certain ton. La dame éleva la voix de manière à lui faire craindre que l'explication ne donnât une scène aux gens de la maison, et même aux passans. Un soufflet, appliqué avec dignité, par l'amante trahie, à la déité nouvelle à laquelle le perfide rendait hommage, ajouta aux craintes du président, et le disposa à acheter la paix. « Ma bonne, ma toute bonne, mille écus ne peuvent-ils pas... — Hé! monsieur, c'est bien d'argent qu'il s'agit! » Et elle fait voler la perruque magistrale au plafond. La perruque retombe sur un lustre qui portait six bougies, et le feu la consume en un instant. Le président, coiffé en enfant de chœur, le président désolé tombe à genoux. « Ma bonne, ma toute bonne, cinq mille francs, six mille francs... » Voilà où on en était lorsque le recruteur parut.

« Ah! faquin, vous interrompez le repos d'hon-
« nêtes voyageurs, et vous insultez des femmes!
« — Au contraire, monsieur l'officier, madame a
« souffleté mademoiselle, et a brûlé ma perruque.
« — Madame a sans doute eu ses raisons. Allons,
« qu'on l'apaise, et que tout cela finisse — Hé!
« je ne demande pas mieux, monsieur l'officier.
« J'offre six mille francs... — Et madame les re-
« fuse? c'est n'être pas raisonnable. — Je les re-
« fuse, monsieur l'officier, parce que l'argent ne
« guérit pas les plaies de l'ame, et que... — Il
« guérit tout, madame. Terminons. Que monsieur

« compte ses espèces, et vous me direz après de « quoi il s'agit. Ah! je vois ce que c'est. Vous « êtes son épouse, sans doute; vous le surprenez « avec ces donzelles; il vous fait des offres qui « apaiseraient une femme plus jeune et plus jo- « lie que vous, et vous êtes récalcitrante! Cor- « bleu!... » La marchande allait sérieusement se fâcher de ce compliment saugrenu, si elle n'eût réfléchi à l'instant qu'il éloignait toute idée de collusion. « Allons, décidez-vous, madame, reprit « l'officier. Empochez vos six mille francs, et sor- « tez tous : je veux dormir.

« — Mais, monsieur, je n'ai pas la somme sur « moi. — Faites votre billet, payable demain à « heure fixe. » Vous remarquerez qu'alors l'usage très-utile du papier marqué n'était pas aussi étendu qu'aujourd'hui.

Le président fait ce qu'on exige de lui, et il observe avec timidité qu'il est sans perruque, et que la nuit n'est pas assez avancée pour qu'il se hasarde à se retirer ainsi.

« J'arrangerai tout, dit le recruteur, quand « ces demoiselles seront parties. Vous avez bien « soupé, mes petites princesses, je le vois; allez « vous dégriser ailleurs. » Les petites princesses, fort aises de se retirer de cette bagarre, ne se font pas répéter l'invitation.

Le recruteur s'approche alternativement du président et de son compagnon, qui se tenait silencieusement à l'écart, à demi-caché dans une

large et profonde bergère. Il les regarde sous le nez... « Hé! mais, que je me rappelle... Hé! oui, « ce sont eux. Vous avez servi, messieurs? — Ja- « mais, monsieur. Je suis depuis trente ans pré- « sident au parlement. — Et moi, conseiller-clerc. « — Chansons, messieurs, chansons : je vous « remets à merveille. Vous êtes déserteurs des « dragons de Schomberg. — Je vous proteste, « monsieur... — Un président, un conseiller! « c'est bien dans le corps respectable du parle- « ment qu'il se trouve des libertins à parties de « filles! Qu'on marche, et qu'on me suive en « prison. — Je vous jure, monsieur, que vous « vous trompez, et que... — Si je me trompe, je « vous relâcherai demain. — Et pensez-vous à « l'esclandre abominable?... — Et que m'importe « à moi? — Un président sans perruque, un con- « seiller-clerc trouvés avec des filles! — Ce sont « vos affaires. — Celle-ci nous perdra de réputa- « tion. — Je m'en moque. — Ne peut-elle pas s'ar- « ranger avec de l'argent? — Je suis sourd. — « Cinquante louis? — Je suis sourd, vous dis-je. « — Quatre mille francs? — En prison. — Cinq? « — Marchez. — Dix? — Faites vos effets.

« Nous espérons au moins, monsieur, dirent, « en écrivant, le président et son conseiller, que « notre acquiescement à vos volontés nous tirera « de vos mains? — Soyez tranquilles, messieurs, « je suis homme d'honneur. — Mais, encore une « fois, comment sortir d'ici sans perruque? — Je

« vais vous habiller en dragon, et personne ne « vous regardera sous le nez. Vous donnerez le « bras à madame, et si vos domestiques jugent « qu'elle introduit furtivement un galant, le pis- « aller sera de passer pour ce que vous êtes peut- « être, et ce que sont tant de gens qui valent « mieux que vous. »

Le recruteur reçoit les lettres de change, et retourne chez lui prendre un uniforme complet.

Une demi-heure s'était écoulée, et le calme profond qui régnait dans l'auberge avait dissipé la frayeur de l'abbé. Il est un âge où on a le don des miracles, et la chaleur du lit, et la fraîcheur des formes de Louison, et le charme de la variété, tout concourait à amener des effets dont le recruteur, en rentrant, resta stupéfait.

« Ventrebleu, l'abbé, nous sommes convenus « de mettre nos biens en communauté; mais il « n'est pas arrêté qu'elle s'étendrait jusqu'aux « femmes : vous êtes un fripon. — Monsieur l'of- « ficier, je dormais. — Ah! vous êtes somnam- « bule? Allez, monsieur le drôle, allez dans votre « chambre, où je vais vous enfermer à clef. Vous « êtes bien heureux d'avoir notre secret : je vous « mettrais dans l'impossibilité de jamais cocufier « personne. Et vous, mademoiselle, que direz- « vous pour votre défense? — Mon cher Belle- « Pointe, si on n'a pas arrêté la communauté des « hommes, on ne se l'est pas interdite, et j'avais « une furieuse envie de savoir ce que vaut un

« abbé. — Voilà de la franchise, au moins. Mais, « ma belle, vous allez solennellement renoncer à « l'église, ou par la mort... — Mon ami, ce n'é- « tait qu'un mouvement de curiosité. Ces gens-là « ont plus de réputation que de mérite, et ma foi, « vivent les dragons! — Je te pardonne, mon « cœur. Aussi bien ne faut-il pas qu'une querelle « de ménage nuise aux affaire essentielles. »

Monsieur Belle-Pointe prend l'accoutrement militaire, enferme le petit abbé, et retourne chez le président. Il le déshabille en un tour de main, et le fait entrer de force dans un habit trop long d'un pied, et trop étroit de six pouces. Il lui enfonce un chapeau bordé sur les yeux, lui met un sabre au côté, et lui souhaite le bonsoir. Le président, suffoqué dans son habit, roide comme un pieux, inhabile à remuer les bras, se laisse conduire par sa fidèle marchande, et le conseiller-clerc ferme la marche.

Belle-Pointe a grand soin de s'emparer de l'habit noir, qui servira à prouver le délit, dans le cas où ses magistrats penseraient le lendemain à lui contester sa créance, ce à quoi ils ne pensaient guère, et il retourne près de mademoiselle Louison, sceller la paix et soutenir la réputation de son corps.

Le conseiller-clerc s'en alla tout bonnement chez lui. Mais vous sentez que le président ne pouvait rentrer à son hôtel dans le grotesque équipage où il était. Il suivit sa maîtresse, chez

qui il avait une portion de garde-robe, et surtout des perruques, pour remplacer celle du jour, qui était communément décoiffée.

Un souper poussé un peu loin, et des préliminaires très-piquans avec son actrice, devaient tourner au profit de la marchande. Elle marqua toute la vivacité que devaient faire attendre un raccommodement et une abstinence de quinze jours : il est des femmes infatigables.

CHAPITRE VII.

Départ de Rouen.

Notre pauvre Robert paraît irrévocablement lié à une troupe de fripons, qui doivent en peu de temps lui communiquer des vices, et qui ne lui donneront pas l'exemple d'une vertu. La Providence, ou sa bonne étoile, ne le tireront-elles pas de leurs mains? Les étoiles ne se mêlent pas de nos affaires, et la Providence...

De moment en moment le petit fugitif se croyait plus heureux. Rien à faire; aller et venir à volonté; n'avoir d'autre obligation que de se trouver aux heures des repas, obligation à laquelle nous soumet facilement un bon appétit; bonne chère, bon vin; quelques caresses de mademoiselle Louison; avec cela, un paresseux gourmand peut supporter la vie.

Le recruteur ne perdit pas un moment, et par-

tout il trouva des facilités. La ville de Rouen a sa friperie, qui ne vaut pas celle de Paris, mais où on peut cependant se donner à bon compte une tournure d'honnête homme, et c'est par là que Belle-Pointe commença. Il se rendit ensuite chez le conseiller et le président, auxquels il fit valoir le soin qu'il avait pris de se mettre décemment, pour qu'on ne soupçonnât point leurs relations avec des recruteurs. Ces messieurs balbutièrent une espèce de remercîment, et comptèrent les espèces en faisant la grimace.

Belle-Pointe, qui était plaisant parfois, leur fit observer, en mettant leur or dans sa poche, que lorsqu'on doit l'exemple de la décence, et qu'on veut être libertin, il faut s'attendre à certains accidens qui tournent toujours au profit de ceux qui n'ont rien à perdre. Le président et le conseiller eussent payé le double pour le petit plaisir de faire pendre l'observateur; mais ils n'avaient pour eux que le fond, la forme leur manquait, et alors, comme aujourd'hui, la forme emportait le fond.

Madame du Rézeau, très-sûre que de quatre jours son président n'aurait de velléités, avait commencé par écarter les témoins, au moyen d'une sotte querelle intentée à ses filles de boutique. Celles-ci, assez jolies pour compter sur la Providence, qui se composait pour elles des officiers de la garnison et des clercs de procureurs, avaient fait aussitôt leur malle dans un mouchoir,

et étaient parties gaîment, persuadées que jamais elles ne pourraient manquer de rien.

Belle-Pointe, maître du terrain, fondit dans la boutique, à la tête d'une douzaine d'escrocs et de coquines qui n'avaient pas précisément mérité la corde, mais qui étaient dignes d'être admis à l'intimité d'un recruteur.

Il leur parla en ces termes : « Canailles, je vous « ai souvent fait faire de bonnes affaires, parce « que vous m'en avez avez procuré d'excellentes. « Ce qu'il y a ici vous convient à tous; mais je « suis l'ami de madame, j'entends que vous vous « comportiez en honnête gens, et vous paierez « les choses les deux tiers de ce qu'elles valent. « Mesdemoiselles, qui avez des bonnets sales et « des rubans reteints, vous les changerez contre « du neuf. Toi, qui as gagné, il y a huit jours, « cent cinquante louis à un nigaud, et qui ne « possèdes qu'un habit assez propre, tu prendras « le lit, la commode, les deux glaces, et les six « chaises d'acajou. Toi, qui, pour faire mourir de « faim les malheureux à qui tu prêtes sur gages, « es intéressé à donner à ton taudis un extérieur « décent, tu prendras ces rideaux de taffetas, ce « secrétaire, cette ottomane, ces fauteuils et le « linge de lit et de table. Toi, qui vis aux dé- « pens des enfans de famille, que tu mènes à grands « pas à Saint-Yon ou à Bicètre, et qui dois finir « au moins par les galères, tu prendras ces habits

« noirs et ces perruques, dont tu n'as que faire,
« j'en conviens ; mais je le veux ainsi.

Je vais fixer le prix de tous ces objets.

« Mais, monsieur Belle-Pointe, dit le prêteur « sur gages, il est clair que madame médite une « banqueroute frauduleuse, ou une fugue, et, « en pareil cas, vous savez qu'il n'est pas d'usage « de payer les choses... — *L'usage est fait pour le « mépris du sage.* Paix, faquin ! Qu'on lise les « étiquettes que je mets à chaque objet, qu'on « paie, et qu'on vienne enlever ce soir, deux « heures après le coucher du soleil.—Mais, mon- « sieur Belle-Pointe... —Aimez-vous mieux que « j'aille vous dénoncer à la police ? Vous savez « qu'elle a des bontés pour moi, depuis l'aven- « ture de cet inspecteur que j'ai fait boire pour « l'enrôler, et le rendre gratuitement à son chef. »

Cette menace fit trembler l'auditoire, sur lequel Belle-Pointe exerça dès ce moment un empire absolu.

L'argent palpé, les acquéreurs sortis, Belle-Pointe ferma la porte, et emmena madame du Rézeau à l'auberge, sans s'inquiéter de quelle manière ils se mettraient en possession du mobilier acheté. Un fripon n'est fidèle à ses semblables qu'autant qu'il en a encore besoin, et Belle-Pointe comptait sortir de Rouen dans deux heures, et n'y rentrer jamais. Il ne restait plus, en effet, qu'une voiture à louer, et l'abbé à travestir.

Le bon vin donne des idés heureuses. Belle-Pointe pensa, en déjeûnant, que l'abbé venant d'Étampes, pour entrer au séminaire de Rouen, n'était connu de personne en Normandie; que son habit et son petit air modeste donneraient une sorte de considération à la troupe; qu'il faudrait même l'*enfroquer*, s'il ne l'était pas; que de Rouen au Hâvre, il serait... le jour, le neveu de madame du Rézeau, qui jouerait la retenue et la dévotion... autant qu'elle le pourrait.

Après ces derniers arrangemens, Belle-Pointe fit, en présence des sociétaires, l'agréable récapitulation des fonds de la société.

Environ 23,000 livres, provenans de M. d'Estival, ci.....	23,000 liv.
Escroqué au président par madame du Rézeau, 6,000 livres, ci...	6,000
Escroqué, par lui Belle-Pointe, au président et au conseiller-clerc, 10,000 livres, ci.....	10,000
Escroqué à des escrocs, par vente de mobilier, 3,000 livres, ci.....	3,000
TOTAL...	42,000 liv.

Tous les membres de la société se réjouirent à l'aspect de cette somme très-rondelette, et qui ne leur coûtait pas cher, et tous sentirent qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour suivre leurs projets, parce qu'enfin monsieur d'Estival pourrait faire quelque nouvelle tentative, les mem-

bres du parlement essayer quelque coup de dessous, et les acquéreurs du mobilier s'étonner de voir la maison de madame du Rézeau fermée. Belle-Pointe, qui avait tout mené, était de tous celui qui risquait le moins, parce que son régiment était à Besançon, qu'il était son maître à Rouen, et que la police de ce temps-là fermait les yeux sur certains tours de passe-passe des recruteurs qui avaient l'adresse de procurer de beaux hommes au roi.

Convaincu cependant de la nécessité de disparaître avec ceux auxquels l'attachaient l'intérêt et l'amour, Belle-Pointe alla sur-le-champ s'arranger avec un loueur de carrosses, de chez qui il revint dans une bonne berline tirée par deux vigoureux chevaux.

La vache reçut les effets de corps de la société, qui ne ressemblaient pas mal à ceux d'une troupe de comédiens ambulans. Une épée et des rabats, des dentelles et des souliers, des chapeaux à plumes et des chemises sales : il ne manquait qu'un singe et un perroquet.

On allait monter en voiture avec la sécurité de gens qui comptent maîtriser la fortune; mais ici devait commencer le chapitre des accidens : celui-là est long pour bien du monde.

Le père de notre petit abbé n'avait pas préféré sans raison le séminaire de Rouen à celui de St.-Sulpice. Le supérieur des Lazaristes de Rouen était son frère, et il y avait lieu d'espérer qu'il

surveillerait la conduite du jeune homme, et qu'il pousserait ses études avec plus de soins que ne lui en eût vraisemblablement accordé un étranger

Le papa avait conduit, jusqu'à Paris, l'enfant précieux destiné à être un jour l'un des flambeaux de la sainte église ; il l'avait mis dans la diligence, après lui avoir donné sa bénédiction, et lui avoir recommandé d'avoir toujours devant lui la crainte de Dieu.

L'enfant avait promis tout ce que le papa demandait, et en eût tenu quelque chose, si le diable, sous la figure de madame du Rézeau, n'eût combattu la grace suffisante qui finit par ne pas suffire.

La diligence partie, une larme paternelle furtivement essuyée, le cher père avait pensé qu'il ferait bien de prévenir son cher frère de l'arrivée de son cher fils, et il avait pris chez le premier épicier la feuille de papier à lettre et le pain à cacheter. Il était entré au premier café, où il avait écrit longuement, en prenant un petit verre.

L'épître avait été jetée dans la boîte, précisément une demi-heure après l'expédition des paquets, ce qui fit que le cher oncle ne l'avait reçue que vingt-quatre heures après l'arrivée du cher neveu.

Le Lazariste était un bon homme, qui ne s'entendait qu'à mener son séminaire, qui le menait bien, qui sortait peu, et qui, hors de son en-

ceinte, ressemblait assez à un voyageur égaré dans un bois.

Il était allé aux diligences, et, la lettre de son frère à la main, il avait demandé son neveu, comme il eût réclamé une somme expédiée par la poste. On lui avait répondu qu'on ne trouvait pas les voyageurs à bureau restant ; que tel nom était effectivement porté sur la feuille ; mais que l'individu et sa valise n'étaient plus au bureau. Le cher oncle s'inquiète ; il ne comprend pas comment son neveu, très-simple et très-pur, à ce que disait son père, ne s'est pas fait conduire au séminaire, et il se décide à le chercher dans les auberges, dans les cafés, dans les bouchons.

Après mille et une courses, et autant d'informations inutiles, le bonhomme entra enfin dans la cour de notre auberge, devant laquelle il était passé dix fois, ne supposant pas qu'un enfant, qui n'avait d'argent que ce qu'il lui en fallait pour se conduire, pût s'être logé dans une maison d'une telle apparence.

Les premiers objets qu'il aperçoit, près de la berline, sont deux femmes très-éveillées, très-jolies, et il baisse les yeux. Il les relève cependant, parce qu'il sait que les yeux baissés, on ne trouve que des épingles. Les siens se portent sur un jeune homme de bonne mine, qu'il va aborder et questionner, le dos courbé et le chapeau à la main, lorsqu'il voit à quatre pas l'amour en

cheveux ronds et en petit collet. Il appelle l'abbé par son nom; l'abbé se tourne, et frémit en reconnaissant l'uniforme de Saint-Lazare.

Le jeune homme de bonne mine était M. Belle-Pointe, qui n'avait rien perdu de cette scène préliminaire, et qui prévit aussitôt quel dénouement elle pouvait amener. Il prit le cher oncle à part.

« Monsieur, j'ai mangé ici à table d'hôte avec « ce petit abbé, qui paraît vous intéresser, qui « n'a pas de vices, et qui n'est retenu ici que par « les attraits de cette dame, que vous voyez là-« bas, que je crois très-sage, et qui n'en est que « plus dangereuse pour ce jeune homme. Il nous « a confié qu'il devait entrer au séminaire de « cette ville, dont son oncle est supérieur. — Cet « oncle, monsieur, c'est moi. — Moi, monsieur, « je suis notaire apostolique, et je ne néglige au-« cune occasion d'être utile au clergé. J'allais vous « trouver et vous instruire de ce qui se passe. « Vous voilà : entendons-nous sur les moyens de « ramener votre neveu à la résipiscence. — Mais, « monsieur, rien ne me paraît plus simple. Je « vais me nommer, lui ordonner de me suivre, « et lui infliger une pénitence de huit jours, pour « avoir levé un œil profane sur madame. — Non, « monsieur, non, ce n'est pas cela qu'il faut faire. « La tête de votre neveu est montée. Il pourrait « joindre à des torts, jusqu'ici assez légers, le « tort plus grave de la désobéissance; et quelles « seraient vos ressources, si votre autorité était

« méconnue? — Vous avez raison. — Retirez-vous.
« Je vais lui proposer une promenade... — Mais,
« monsieur... — Retirez-vous. Il ne connaît pas la
« ville... — Mais, monsieur... — Retirez-vous. Je le
« conduirai au séminaire; j'y entrerai sous un pré-
« texte quelconque; il me suivra, je le consignerai
« au portier; vous paraîtrez; une remontrance
« douce, et l'absence de l'objet aimé feront le reste.
« — Ah! monsieur, que de remercîmens!... — Vous
« ne m'en devez aucun, je vous assure. J'ai un
« fils, monsieur, qui dans quelques années,
« peut-être, aura besoin, à son tour, d'un ami
« sage et prudent... — Vous le destinez à l'église?
« — C'est, je crois, l'etat le plus parfait. — Avec
« quel plaisir je vous rendrais ce que vous faites
« aujourd'hui pour moi! — Retirez-vous donc;
« n'ayons pas l'air d'intelligence. — Je me retire,
« monsieur, et je vais vous attendre. »

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean!

Belle-Pointe saute sur une roue; il ouvre la vache; il prend au hasard une robe, un bonnet et des souliers de femme : « Louison, l'abbé, sui-
« vez-moi : il n'y a pas un instant à perdre. »

Il remonte avec eux dans sa chambre. « Ma-
« demoiselle, faites-moi, en deux tours de main,
« une jolie fille de ce beau garçon-là. » On jette la calotte dans un coin, le rabat dans un autre, le manteau et l'habit au feu. On détache les épingles noires; on transforme la couronne de cheveux en chignon; on couvre le fer-à-cheval du

bonnet, un peu de travers, mais qu'importe? L'abbé s'enfile dans la robe; Louison chausse un pied, Belle-Pointe l'autre. Il les prend tous deux, il les pousse devant lui jusque dans la voiture; madame du Rézeau s'élance; le recruteur la suit, la portière se ferme. Les voilà partis.

CHAPITRE VIII.

Jusqu'où iront-ils?

Après le plaisir de manger l'argent des dupes qu'on a faites, le plus piquant est de s'en moquer, pour d'honnêtes gens comme ceux qui roulaient dans la berline. Aussi Louison, Belle-Pointe et madame du Rézeau ne cessaient de rire, et de M. d'Estival et de sa pacifique épée, et du président et de sa perruque, et du conseiller-clerc et de sa continence, et des petites actrices houspillées et non payées, et des coquins qui avaient acheté des meubles dont probablement ils n'auraient jamais rien, et du lazariste qui attendait son neveu au séminaire. Les éclats de rire n'étaient interrompus que par des baisers donnés par Belle-Pointe à Louison, et par madame du Rézeau à son abbé, qui ne les recevait plus avec la même sensualité, depuis que Louison la curieuse avait bien voulu lui servir d'objet de comparaison. Robert riait quand il voyait rire, et il eût volontiers baisé, s'il eût eu sa baiseuse, car son entendement se perfection-

nait d'heure en heure, et puis nous apportons en naissant certain je ne sais quoi, que les bonnes gens appellent péché originel, dont on nous purge, pour un petit écu et des dragées, avec un peu d'eau et un grain de sel, qui n'empêchent pas le péché originel de devenir mortel, et de se multiplier à l'infini, jusqu'à ce que nous devenions saints par l'impuissance de pécher.

En riant, et en baisant, la troupe joyeuse arriva dans la capitale d'un ancien royaume, bien supérieur à l'empire des Assyriens, car Babylone est perdue sous les ronces, et Ivetot est plus florissant que jamais.

Je sais que l'histoire ne place aucun roi d'Ivetot à côté de Sémiramis; je ne sais même si elle nous a transmis le nom d'un de ces illustres souverains; mais je sais qu'un village debout, vaut mieux que cent villes ruinées.

Nos voyageurs ne se souciaient pas de s'arrêter dans cette ville, qui n'offre à l'étranger aucun monument digne de sa renommée. Ils avaient d'ailleurs, pour suivre leur route, de bonnes raisons, détaillées dans le chapitre précédent.

Leur cocher avait les siennes pour arrêter. Ses chevaux et lui avaient besoin de dîner, et partout on est soumis aux fantaisies d'un cocher de louage, qui trotte, ou va le pas, qui descend pour monter une côte, ou s'arrête pour pour boire le petit coup. On crie, on tempête, il n'entend rien. A une demi-lieue des barrié-

res, il est absolu comme un capitaine de vaisseau au sortir de la rade. Il n'y a de différence que dans les formes, et on sait bon gré au cocher qui veut bien mettre dans les siennes un peu d'aménité.

Il fallut donc dîner à Ivetot, et on dîna si bien, qu'il était très-tard lorsqu'on arriva à Bolbec.

Il eût été fort agréable d'entrer au Hâvre la nuit, de n'être remarqué de personne, de vaquer le lendemain à ses affaires, comme si on eût été dans la ville depuis trois mois; mais l'intraitable cocher prétendit que ses chevaux ne pouvaient aller plus loin.

On arrangea le coucher comme la veille, à cette différence près, que l'abbé avait eu, pour la forme, son cabinet particulier, et que madame du Rézeau venait tout simplement de se faire donner un lit pour elle et sa nièce, parce qu'elle avait peur. La nièce avait regardé, en soupirant, Louison qui se retirait avec Belle-Pointe; mais à dix-huit ans l'objet présent est toujours préféré, et la tante en fit la douce expérience. Du reste, pas d'évènemens jusqu'au lendemain, que ceux que vous pouvez prévoir, et dont une plume chaste ne parle jamais.

Il était environ midi lorsqu'on arriva au Hâvre. C'est l'heure où les oisifs et les curieux courent les rues d'une ville tumultueuse et bruyante. L'auberge où s'arrêta la berline était sur le quai. Elle fut aussitôt entourée d'une race d'hommes qu'on

trouve partout, et qu'à Paris on nomme *des badauds*. Belle-Pointe sentit la nécessité d'inspirer de la considération, pour éviter les questions dangereuses et le bavardage. Il savait que l'admiration exclut le raisonnement, et voilà pourquoi on admirait, en 1734, des gens qui n'eussent pas soutenu l'examen de la raison. Notre déserteur n'avait pas oublié qu'un petit abbé, prêt à monter en voiture à Rouen, avait été remplacé par une demoiselle tombée des nues, et, pour prévenir une indiscrétion, il paya au cocher le double du prix convenu, à condition qu'il sortirait à l'instant même de la ville. Il jeta une poignée de monnaie blanche à quelques gueux qui le serraient de près, et qui l'appelèrent *monseigneur*. Il demanda le bel appartement, et commanda un grand dîner. Il monta l'escalier, les épaules élevées, l'air dédaigneux, questionnant sans cesse, et n'attendant pas la réponse. Les observateurs se retirèrent, persuadés que les arrivans étaient des personnages d'importance, et les égards de l'hôtelier furent en proportion de la dépense qu'on annonçait devoir faire. Tout était prévu, tout allait de suite; que pensez-vous qu'on eût à craindre?

A l'un des balcons qui donnaient sur le port, était un chef d'escadre, nommé capitaine général de la Martinique et des îles voisines. Il n'attendait qu'un vent favorable pour s'embarquer à bord de la frégate la Minerve, qu'on avait frétée au Hâvre pour le porter à son nouveau gouvernement.

Il était difficile à nos aventuriers d'en imposer à un homme qui tenait à la première noblesse, et qui avait le ton le plus distingué. La grandeur un peu gauche de M. Belle-Pointe, l'air assez bourgeois des dames, quelques tournures de phrases qui n'annonçaient pas une éducation soignée, une voiture de louage enfin, ne s'accordaient pas avec les prétentions qu'affichait la petite société.

Cependant, comme la beauté exerce partout un empire indépendant du rang, M. d'Estouville avait lorgné la petite nièce, qui descendait de voiture, et qui lui avait paru assez bien pour qu'il s'empressât de passer à une croisée qui ouvrait sur la cour.

Ce second examen fut plus favorable encore à la prétendue demoiselle, et messieurs les marins ne connaissent guère de l'amour que la jouissance. La rapidité de leurs courses, l'incertitude du lendemain, leur font dédaigner ces préliminaires si séduisans pour nous, habitans des cités, et qui pourtant ne sont pas d'une nécessité indispensable. M. d'Estouville, qui pouvait s'embarquer le soir, le jour même, crut n'avoir pas de temps à perdre, et pouvoir brusquer l'aventure avec des femmes qu'il jugeait d'une condition très-inférieure à la sienne.

En conséquence, il envoya son valet-de-chambre saluer de sa part les dames, et leur demander la permission de se présenter chez elles.

Il était difficile qu'elles se refusassent à l'honneur que voulait leur faire un officier-général, cordon rouge, gouverneur de quatre à cinq colonies, et le valet-de-chambre n'avait oublié aucune qualité.

M. d'Estouville entra avec l'aisance et les graces d'un homme de cour, et il se plaça près de la petite nièce, dont la toilette avait été calculée à l'effet, d'abord à Ivetot, et perfectionnée à Bolbec.

On se rappelle combien nos seigneurs étaient aimables, quand ils voulaient plaire, et avec quelle adresse ils faisaient passer une proposition impertinente. Après un quart d'heure de conversation, la petite savait que le chef d'escadre voulait coucher avec elle, et madame du Rézeau, qu'il comptait sur sa complaisance, quoiqu'il n'eût rien dit de tout cela.

Oh! si le petit abbé eût été réellement une nièce!... Madame du Rézeau n'était cruelle, ni pour elle, ni pour les autres; mais dans l'impuissance où elle était de favoriser les vœux de M. d'Estouville, elle crut n'avoir rien de mieux à faire que de jouer la matrone vigilante et pudique, et elle sauta à cheval sur sa vertu. M. d'Estouville rit, plaisanta, persifla, en donnant à entendre qu'il ne tenait pas à cent louis, ni à une fort belle bague qu'il portait au doigt. Oh! si ses vœux avaient pu se tourner vers la tante, comme il eût été pris au mot! c'est une réflexion que

faisait madame du Rézeau, et elle soupirait, en jouant tant bien que mal l'indignation, et en priant, d'une manière assez crue, le cordon rouge de se retirer.

M. d'Estouville, à travers les propos, les gestes, les mines, avait cru entrevoir du manége. Il jugea, en sortant, ou que ses offres avaient paru modiques, ou qu'on voulait lui donner une certaine idée de soi, en différant sa victoire. Dans l'un ou l'autre cas, le succès ne lui paraissait pas douteux; mais il fallait se hâter de vaincre, et il se consultait avec son valet-de-chambre, homme aussi utile qu'intelligent, lorsque le vent changea.

Le limier trouva très-plaisant de frustrer la tante des honoraires sur lesquels elle comptait peut-être déja, et de faire passer la bague à la petite. Il conseilla à son maître d'écrire aux dames un billet qui exprimerait le regret qu'il avait de les avoir mal jugées, le plus vif désir de réparer ses torts, et l'invitation de venir lui en accorder le pardon à un dîner qu'il donnait en rade à madame l'intendante, et au corps des officiers de la marine.

Les fripons ne se défient guère que de la justice, dont les membres vivent de procès et de pendaisons. Ils se croient fort au-dessus des autres hommes, qu'ils dupent si facilement! ainsi nul soupçon des menées du valet-de-chambre, et le moyen de ne pas saisir l'occasion de jouer une fois en sa vie la femme comme il faut, et de re-

fuser de dîner avec madame l'intendante de la marine, et la première noblesse de France? Belle-Pointe, d'ailleurs, compta tirer un grand parti de cette circonstance. Il résolut de sortir le soir du port, avec son argent, sous le prétexte d'aller prendre sa femme à bord de la Minerve, et de composer ensuite, l'épée à la main, avec le patron de la barque, lorsque les dames y seraient descendues.

On répondit donc au billet par un autre, sans orthographe, qu'on oubliait volontiers un écart fait sans réflexion, que partout on rencontrerait avec plaisir monsieur le chef d'escadre, rendu à la décence et à la raison, et qu'on avait l'honneur d'accepter l'invitation.

La tournure du billet convainquit monsieur le gouverneur qu'il ne s'était pas trompé dans ses conjectures, et qu'il n'enlèverait qu'une grisette, peccadille que pouvait alors commettre un homme comme lui avec impunité.

Pendant les allées, les venues, les dissertations, les toilettes, la marée montait, et le capitaine de la Minerve faisait mettre sous voiles. On tira le coup de canon de départ, et le chef d'escadre fut offrir la main aux dames.

Il fallait voir madame du Rézeau se rengorgeant au bras de M. d'Estouville, qui donnait l'autre à la nièce, à qui il pressait amoureusement le bout des doigts; il fallait voir Louison, souriant de l'air le plus gracieux aux sornettes que lui débitait monsieur le secrétaire; il fallait voir l'em-

barras et la rougeur de l'abbé, qui ne savait que répondre aux petits mots et aux tendres œillades qu'on lui adressait.

Le valet-de-chambre avait pris les devants, et lorsque l'officier-général et ses dames furent passés sur la frégate, on démarra, et on sortit du port à pleines voiles. Le temps était superbe. On devait, après le dîner, mettre en panne et pêcher, en jouissant de la vue pittoresque des côtes du Hâvre et de Honfleur. Madame l'intendante se récriait sur les agrémens que promettait cette soirée; elle protestait que le chef d'escadre était un homme divin; elle proposait de terminer la fête par un bal gai et sans prétention, qu'elle donnerait à l'intendance. Le corps des officiers de la marine, composé de ceux qui montaient la frégate, était instruit par le valet-de-chambre. Empressés de faire leur cour au chef, ces messieurs se prêtaient à cette comédie, et contribuaient, par la plus aimable politesse, à tourner la tête à nos friponnes et à écarter le soupçon. Enfin on se rendit à la chambre du conseil, où un dîner somptueux était effectivement servi.

La bonne chère, une pointe de vin, les fumées de l'amour-propre, faisaient oublier à nos dames la traversée d'Angleterre. La marchande de modes, qu'on cajolait moins que Louison, fit enfin un retour sur elle-même, et s'avisa de penser aux affaires essentielles. Elle jugea que l'heure à laquelle Belle-Pointe et sa barque devaient paraî-

tre, était peut-être écoulée. Elle réfléchit que le coquin pouvait saisir l'occasion de s'approprier les fonds communs. Ce que c'est que se bien connaître ! La dame frémit, pâlit, et sa pâleur lui fournit le prétexte d'aller sur le gaillard respirer le grand air. Dès ce moment chacun jeta son masque.

Il était inutile de feindre davantage, puisque l'éloignement des côtes dévoilait un projet quelconque, qu'il fallait finir par déclarer. Or, qu'importait une heure de plus ou de moins? Madame du Rézeau, instruite, jetait les hauts cris, et messieurs de la marine lui riaient au nez. Louison accourut, écouta et tempêta. Elle était jolie ; on l'embrassa, en lui claquant... non, les deux joues. L'abbé voulut suivre ses compagnes. On lui montra la chambre qui lui était destinée ; on le pria d'y entrer, et on l'y enferma. Il collait ses lèvres vermeilles au trou de la serrure. Il disait, en pleurant : « Vous vous trompez, monsieur le mar-« quis ; je ne suis pas ce que vous pensez. — Si « fait, si fait, ma petite, je juge de la nièce par « la tante. Nous nous reverrons ce soir, et pas de « simagrées, je ne les aime pas. » L'abbé continuait de parler, et monsieur le gouverneur s'était tourné vers madame l'intendante, qui chantait, en vidant un grand verre de rhum, et en jurant qu'elle ferait volontiers le voyage des deux Indes. M. d'Estouville lui mit un louis dans la main, lui dit qu'on n'avait plus besoin de ses services, et qu'on la

descendrait à Dive avec les tapageuses de là-haut.

Il était égal à madame l'intendante d'être à Dive ou ailleurs. C'était une vertu, usée par messieurs les gardes de la marine, qui se trouvait bien partout où il y avait des hommes et de l'argent. Louison et la du Rézeau pensaient un peu comme cela. Mais les quarante-deux mille francs! une fortune toute faite ! Retrouveraient-elles Belle-Pointe, ne le retrouveraient-elles pas? Quel fonds inépuisable de conjectures!

M. d'Estouville, qui les avait jugées, mais qui n'était pas au courant de leurs affaires, ne pensa point à renouveler l'offre des cent louis, si fièrement rejetés, et qui pourtant seraient venus fort à propos. Il fit mettre le canot à la mer, et il pria très-sèchement les dames de s'y laisser porter.

Des vociférations, des juremens, des égratignures, et pas un mot de cette nièce, à laquelle on prenait tant d'intérêt quelques heures auparavant, telle fut la dernière scène que donnèrent madame du Rézeau et Louison. Madame l'intendante riait et chantait, et nos trois belles, riant, chantant, pestant, jurant, furent débarquées et livrées à leur bonne fortune sur le strand de Dive, d'où le canot s'éloigna à force de rames, pour prévenir certaines explications par-devant le greffier du lieutenant criminel du lieu.

CHAPITRE IX.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre... Je n'ai fait que passer, il n'était déja plus.

Nous avons vu Belle-Pointe enchanté de n'être pas d'un dîner qui lui donnait le temps de terminer ses préparatifs, et un prétexte naturel de sortir du port quand cela lui plairait. Il s'était arrangé publiquement avec un pilote du Hâvre, qui devait le conduire à bord de la Minerve pour y prendre et ramener sa femme, qui avait l'honneur de dîner en rade avec les personnes de la ville les plus distinguées.

Cependant la frégate était à peine sortie du port, que l'imagination du recruteur avait été frappée de la facilité et des avantages de s'emparer de la totalité des fonds. Louison lui plaisait beaucoup; mais Belle-Pointe savait faire des sacrifices à la gloire, et qu'y a-t-il de plus beau, que de vaincre ses passions? il pensait d'ailleurs que partout on trouve de jolies femmes, et que rien n'est aussi piquant que la nouveauté. Pour le petit Robert, qui n'était qu'un témoin dangereux de beaucoup de fredaines, il jugea prudent de l'oublier à l'auberge.

La Minerve, qui s'éloignait vent arrière, lui suggéra l'idée heureuse d'ajouter encore à la crédulité générale. Il se mit à courir les quais en le-

vant les yeux au ciel, en faisant semblant de s'arracher, de la main qui ne portait pas sa valise, une ou deux poignées de cheveux, et en criant que monsieur le gouverneur lui enlevait sa femme et deux dames de ses amies. On avait vu passer M. d'Estouville donnant le bras à l'abbé et à madame du Rézeau, et la frégate manœuvrait de manière à justifier les plaintes du recruteur.

Le peuple ne manque jamais de se soulever contre les grands, quand il peut le faire avec impunité, et M. d'Estouville était loin. Belle-Pointe fut bientôt entouré d'une populace qui l'escortait en le plaignant, et en invoquant, contre le chef d'escadre, la justice divine et humaine.

L'attroupement augmentait de minute en minute; les plaintes se convertissaient en menaces; on parlait déja d'incendier les vaisseaux du Roi, si on n'en faisait à l'instant partir un ou deux pour arrêter et ramener la Minerve. Belle-Pointe trembla de ne pouvoir plus partir, lorsqu'il entendit quelques voix désigner l'époux outragé en qualité de chef des insurgés. Il se repentit amèrement d'avoir porté trop loin la vraissemblance.

Le capitaine de port, effrayé de ce mouvement, prit un piquet de la garde, fendit la presse, s'avança vers Belle-Pointe, et lui ordonna de sembarquer à l'instant : il ne demandait pas mieux. Le capitaine savait bien qu'une chaloupe à rames ne joindrait pas la Minerve; mais il savait aussi que lorsque les mutins auraient perdu la barque

de vue, ils se disperseraient insensiblement, et ce moyen de rétablir l'ordre lui paraissait préférable à celui des baïonnettes et de la mousqueterie.

Belle-Pointe, toujours se plaignant, se désespérant, descendit dans la chaloupe avec sa valise, que sa douleur lui faisait serrer plus étroitement que jamais.

Le pilote qui le conduisait, pensait comme le capitaine de port, que les trois dames allaient voir le bonhomme Tropique; mais il avait reçu, à l'oreille et en deux mots, l'ordre de rentrer à la nuit, et Belle-Pointe devait, à son retour, recevoir celui de sortir aussitôt de la ville. Vains projets! *Vanitas vanitatun!*

Belle-Pointe, qui n'oubliait rien, s'était muni d'une excellente paire de pistolets à deux coups, et il avait l'épée au côté. A une demi-lieue du port, il tira ses armes de dessous son habit, et il s'exprima ainsi : « Vous êtes cinq et je suis seul; « mais voilà de quoi en expédier quatre, et mon « épée me fera raison du cinquième, si vous me « résistez. Je veux passer en Angleterre : choisis- « sez, de vingt-cinq louis ou de la mort! »

L'argument était pressant. De pauvres matelots ne sont jamais sincèrement fâchés qu'on les force, le pistolet sur la gorge, à gagner vingt-cinq louis. Le pilote, sans résistance, et même sans réflexions, mit la barre sur Portsmouth, où il arriva à la pointe du jour suivant.

On était alors en paix avec l'Angleterre, et le

pilote pouvait, là comme en France, réclamer contre la violence qui lui avait été faite. Belle-Pointe, aussi savant dans l'art de pourvoir à sa sûreté que dans celui de faire des dupes, se hâta de payer le prix convenu. Ses louis furent reçus avec autant de satisfaction qu'il les donna, et on se quitta bons amis.

Belle-Pointe, désormais certain de la possession de son trésor, se livra à la joie, et ne pensa plus qu'aux plaisirs. Il employa deux jours à visiter la ville et le port, et il se délassait de ses courses à table, ou dans les bras de ces belles dont la complaisance est la même partout. Ennuyé enfin de la contemplation des vaisseaux, des cordages, des arsenaux, et des jouissances faciles, il loua une chaise de poste qui devait le porter à Londres.

Belle-Pointe connaissait les ressources qu'offrent les grandes villes aux intrigans, et l'intrigant qui peut débuter avec une sorte de magnificence, trouve bientôt les moyens de travailler en grand. Or, Belle-Pointe joignait aux talens que vous lui connaissez déja, ceux de filer très-bien la carte, de piper et d'escamoter le dé.

Il avait déja passé Winchester, en roulant dans sa tête et en nourrissant les plus sublimes projets. Il devait prendre un appartement somptueux et un remise, se faire une riche garde-robe, et il ne se proposait rien moins que de se présenter chez l'ambassadeur de France, sous le nom de

M. de Lusignan. Chez l'ambassadeur il rencontrerait des lords avec lesquels il se lierait insensiblement; il ferait ensuite leur partie; il perdrait pendant deux ou trois jours; il regagnerait le quatrième de quoi couvrir sa perte et payer sa dépense, et il attendrait ainsi quelque grande partie où il finirait sa fortune.

Alors il retournerait en France. Il achèterait vers les Pyrénées, où il était tout-à-fait inconnu, une très-belle terre, dont il serait le seigneur, à la faveur de laquelle il épouserait une riche héritière, qu'il n'aimerait pas, à qui il ferait une pension modique, et dont il mangerait le revenu...

« Hé bien! hé bien! postillon, pourquoi arrêtes-« tu? Veux-tu marcher, maraud! » Le postillon, qui ne savait pas un mot de français, ne répondit rien et resta en place. Les deux portières s'ouvrirent à la fois, et deux messieurs, qui ne parlaient aussi que l'anglais, mais qui savaient parfaitement se faire entendre, se présentèrent à droite et à gauche.

Ces messieurs étaient ce qu'on nomme dans ce pays-là *high-way-men*, et ce que nous appelons en France voleurs de grand chemin.

Le pistolet au poing, ils firent signe au voyageur de descendre. Un soldat français est toujours brave, quelque mauvais sujet qu'il soit d'ailleurs. Belle-Pointe descendit, non pour obtempérer à la notification, mais pour se défendre, et il tira ses pistolets.

Les voleurs anglais sont d'assez bons diables, quand on ne les contrarie pas; mais ils sont dans l'usage de tuer ceux qui font résistance. En conséquence, ils lachèrent à M. de Lusignan deux coups de feu, dont l'un lui cassa une cuisse, et l'autre une épaule. Le voyageur tomba : on tomberait à moins. Pendant qu'il se débattait sur le sable, qu'il teignait de son sang, ces messieurs firent l'inventaire des effets que renfermait la voiture, et ils s'éloignèrent à travers champs, la précieuse valise sur l'épaule.

Le postillon ne savait que faire de son blessé. Il jugea pourtant que le parti le plus court était de le ramener à Winchester, et, à l'aide de quelques charretiers, qui passèrent une heure après, il coucha le Belle-Pointe en travers de la voiture, la tête sortant par une portière, et les jambes par l'autre.

Il fut ainsi ramené au petit pas, et lorsqu'on eut reconnu qu'il ne lui restait pas de quoi payer l'hôte, le chirurgien et l'apothicaire, on le porta à l'hopital.

Deux membres cassés, le sang perdu, une heure écoulée sans aucune espèce de secours, et la douleur causée par les cahots de la voiture, lui avaient donné une fièvre de cheval, qui l'emporta le troisième jour. Ainsi périt, obscurément, ce grand homme, si digne de finir en public.

Cependant madame l'intendante et ses deux compagnes, délaissées, à nuit close, sur le bord

de la mer, et ne possédant à elles trois que le louis qu'avait donné M. d'Estouville, sentaient combien leur position était embarrassante. Madame du Rézeau et Louison parlaient de retourner au Hâvre; le louis aurait à peine suffi aux frais de route, et madame l'intendante n'était pas femme à se dépouiller pour des inconnues. Elle n'était pas non plus sans une sorte de sensibilité, et conformité de biens et de maux nous rapprochent promptement. L'intendante consentit à aider les deux autres, à condition que son louis lui en rendrait deux. Cette espèce de sensibilité est ce qu'on appelle, en bon français, de l'égoïsme, et nous en avons tous une nuance plus ou moins foncée.

Il eût été difficile pour une femme vulgaire, de faire deux louis avec rien; mais madame du Rézeau était fertile en expédiens, et voici le nouveau plan qu'elle proposa à ces demoiselles.

« Nous revenons de Sicile, et nous sommes les « restes d'une troupe de comédiens qui repassait « de Palerme en France. Le vaisseau qui nous « portait, battu par la tempête, a péri sur les ré- « cifs... Sur quels récifs? Y en a-t-il à la rade de « Dive? — Ma foi, je n'en sais rien. Périssons « sur un banc de sable : il y en a partout. — Sur « un banc de sable, soit. Le bâtiment s'entr'ouvre, « se brise, nous nous sauvons sur une planche, « et nous voilà. Notre histoire se répand, nous « intéressons, on nous plaint, on est disposé à

« tout faire en notre faveur. Fières, comme des « femmes à talens, nous ne voulons rien devoir « qu'à nous. Nous prenons une grange, une re- « mise, une écurie, une table, des trétaux, des « paravents, et nous jouons la comédie. Sais-tu « quelque chose, Louison? — Certainement. Je « sais le récit de Théramène. — Bon, voilà un « intermède. Je sais, moi, le second chant de « la Henriade : ce sera la grande pièce. Et toi, « madame l'intendante? — Oh! moi, je sais la « fameuse ode de Piron... — C'est trop cru, ma « petite, c'est trop cru. — Aimes-tu mieux le « conte des *deux Rats?* — Non, non, cela ne se « conte pas en public. — Ah! *Tout est bien comme « il est,* romance en vingt-deux couplets. — C'est « encore un peu leste; mais les petites filles fe- « ront semblant de n'y rien comprendre, et les « mamans joueront la distraction. Nous termi- « nons le spectacle par un *passe-pied* et une *ga- « votte :* voilà qui est arrangé.

« Avant qu'on ait baissé ou tiré le rideau, nous « avons tourné la tête aux bourgeois de Dive, « et, sans soins, sans embarras, nous vivons de « nos ressources ordinaires, jusqu'à ce que nous « ayons retrouvé Belle-Pointe, si nous devons, « hélas! le retrouver jamais! Vous voyez, madame « l'intendante, que vous recouvrez vos déboursés « à deux cents pour cent d'intérêt.

« Commençons par donner à la fable le co- « loris de la vérité. Humectons d'eau de mer nos

« robes et nos bonnets. — Autant de flambé, ma-
« man; et avec quoi jouerons-nous la comédie?
« — Avec les effets des dames de Dive. Vous ne
« connaissez pas, ma chère intendante, les avan-
« tages de jolies naufragées. Je vois bien que vous
« n'avez jamais fait naufrage que sous des cour-
« tines. »

Ces dames s'arrosent mutuellement; elles couvrent de vase le coin d'un bas de soie, le quartier d'un soulier vert ou rouge; elles introduisent dans les carcasses des bonnets quelques feuilles de plante marines, et, bras dessus, bras dessous, cherchant leur chemin au milieu des ténèbres, elles aperçoivent enfin la chandelle de madame la présidente de l'élection, dont le jeu n'était pas fini à neuf heures

Ce faible fanal, semblable à l'étoile des trois Rois, sert de guide à nos trois coureuses. Elles entrent à Dive, et s'arrêtent à une auberge qui ressemblait assez encore au lieu où notre Sauveur voulut naître. Il n'y a de différence essentielle que dans le miracle. Ici, tout est simple, naturel.

On soupa très-légèrement, par deux raisons : il fallait jouer la douleur et ménager le louis unique. Madame du Rézeau, qui s'était arrogé le droit de la parole, racontait l'histoire du naufrage, non à l'hôte, mais à l'hôtesse, qui s'attendrit jusqu'aux larmes, et qui s'affligeait plus sincèrement encore que ses commères fussent couchées. Comment attendre jusqu'au lendemain pour leur

raconter un évènement aussi extraordinaire ? Elle ne put y tenir, et courut les réveiller : c'est ce que voulait l'orateur.

Louison, de son côté, écrivait à Belle-Pointe. Elle n'aimait, elle ne regrettait que lui; elle mourrait, si elle n'était bientôt réunie à l'objet de ses plus chères affections. Pas un mot du trésor : l'amour et la cupidité ne s'allient jamais. La friponne savait cela; mais elle savait aussi que Belle-Pointe et sa valise devaient être inséparables.

On se coucha comme on put, c'est-à-dire assez mal. On en fut levé plus matin : à quelque chose malheur est bon. Déja la nouvelle du naufrage avait fait trois fois le tour de la ville. Déja la renommée faisait madame du Rézeau belle comme Amphitrite, et Louison et l'intendante semblables en tout aux Néréides. Déja les petits-maîtres de Dive mettaient plus de soin à leur toilette. Déja les femmes grillaient de savoir si nos donzelles étaient en effet aussi bien qu'on le disait.

Quelques-unes de celles qui n'étaient pas très-sûres de la fidélité de leurs époux, observaient que les détails sentaient furieusement l'aventure; que depuis trois mois il n'y avait pas eu de bourrasque, et que les autres circonstances pouvaient n'être pas plus vraies que celle de la tempête. Les hommes, toujours disposés à donner gain de cause aux jolies femmes, répondaient qu'un grain avait dû suffire pour effrayer celles-ci; que le pilote, ignorant ou mal-adroit, avait pu les mettre

sur un banc, et qu'enfin il était clair qu'elles avaient fait naufrage, puisqu'elles étaient entrées au *Veau-qui-Tette*, mouillées et couvertes de fange. Les épouses hochaient la tête; les maris se la creusaient pour aborder nos actrices à petit bruit, et obtenir la priorité.

Jamais M. Boniface n'avait eu de pareille aubaine. A chaque instant, il entrait quelqu'un qui demandait de ces grillades que madame Boniface apprêtait si bien, quoique jusqu'alors personne n'eût parlé de madame Boniface, ni de ses grillades. La conversation s'engageait insensiblement entre les arrivans et nos dames. On sut enfin que le soir il y aurait spectacle à Dive, mais que les costumes manquaient.

Les plus empressés courent chez les femmes de la ville qui ont la réputation d'aimer les arts. Ils comptaient rapporter robes, mantelets, boîtes à mouches, éventails. On eût tout accordé si les naufragées eussent été laides; mais quelle femme s'est jamais prêtée volontairement à en faire valoir une autre?

Quelques maris, qui ne gâtaient pas leurs moitiés, et il y a de ces maris-là partout, escamotèrent de la garde-robe de leurs femmes plus qu'on ne leur avait demandé. Nos actrices, plutôt travesties que parées, se promenaient en long et en large dans la salle enfumée du crapuleux cabaret, se donnant des airs de princesses, et estropiant à haute voix les plus beaux vers de la litté-

rature française. Elles prenaient un verre de cidre avec l'un, un doigt de Bordeaux avec l'autre; elles adressaient une œillade à celui-ci, pressaient tendrement la main à celui-là : il n'en fallait pas tant pour incendier la petite ville de Dive.

M. l'Elu glissait un billet qui renfermait des propositions passables; monsieur le Conseiller au présidial faisait mieux, il glissait sa bourse; un jeune médecin, qui ne pouvait glisser que sa personne, se mêlait de la décoration de la salle, et à défaut d'imprimeur, le tambour de la ville attendait le moment d'assembler, au bruit de sa caisse, le public impatient.

La joie renaissait dans le cœur de nos aventurières. La nuit, qui s'approchait, leur promettait du plaisir et de l'argent, et le lendemain au point du jour elles devaient aller en poste à la recherche de leur chère valise.

Le tambour a battu. La foule se presse, paie et se place. Deux ménétriers font jurer leur violon. Les rideaux de lit d'un marchand de draps, qui forment la toile d'avant-scène, se tirent au moyen d'une ficelle; le silence règne dans la salle; madame du Rézeau paraît.

« Comment donc, voilà ma robe! s'écrie une « grosse dame en se trémoussant sur sa planche. « Parbleu! monsieur mon mari, il est bien extra- « ordinaire... — Paix, madame, paix! — Hé! paix « vous-même, monsieur. Je vous trouve plaisant, « de disposer ainsi de ma robe. Je veux ma robe;

« qu'on me la rende. —Mais, madame, vous allez « vous donner un ridicule... — Le ridicule est « pour vous, monsieur, qui mettez sur le corps « de je ne sais qui les vêtemens d'une femme « comme il faut. » A Dive, comme ailleurs, on ne veut avoir la comédie au parterre que jusqu'à ce qu'elle commence au théâtre. Les *silence !* les *paix là !* les *à la porte !* partent de tous les coins. Un lieutenant de police, au corps fluet et à la voix grêle, tire de sa poche ses rubans ponceau, en décore son chapeau et son épée, et monte sur son banc pour se mettre en évidence. Il fait signe qu'il va parler; on écoute. Il invite, en fausset, le public à la décence; il observe que jamais a Paris le spectacle n'a été troublé pour la robe d'une actrice; il ajoute que rien n'est provincial comme une conversation quelconque entre une femme et son mari, et qu'à Dive où on se pique d'imiter la capitale, on doit avoir un meilleur ton.

Le public applaudit le lieutenant de police. La dame, outrée d'être traitée de provinciale, de femme de mauvais ton, s'agite en tout sens sur son banc. Ce banc, fait à la hâte, ainsi que les autres, avec des planches de sapin, clouées sur des bouts de bois debout, ce banc vacille, crie, et tombe; la dame crie, et fait la culbute; son mari et dix à douze autres crient et roulent sous les bancs voisins. L'un d'eux saisit la basque de l'habit du lieutenant de police; celui-ci se sent

renverser, et s'accroche au collet du manteau du président de l'élection, qui était placé devant lui; le président attrape la bourse à cheveux d'un négociant; le négociant, le chignon d'une jolie fille; la jolie fille, la ceinture de culotte d'un joli garçon qui venait de se retourner au bruit, et qui voulait jouir de cette scène; tous quatre tombent, et entraînent les quatre bancs. On se relève avec précipitation; on frappe, on est frappé; les égratignures, les contusions abondent de toutes parts; la bagarre augmente à chaque instant; l'effroi devient général. Tous veulent sortir à la fois, et renversent ce qui restait de bancs. Les uns se sauvent par la porte; d'autres s'élancent aux fenêtres; ils marchent sur ceux qui n'ont pu se relever encore, et qui leur mordent les jambes pour se dégager. Le théâtre seul est libre, et la foule se porte bientôt de ce côté. Les ménétriers sont blessés, les violons cassés, les chandelles éteintes. Un tréteau casse, et le théâtre manque sous les pieds des fuyards.

Les actrices, tremblantes des suites que peut avoir cette catastrophe, s'évadent les premières, et se jettent dans un grenier à foin. Elles se laissent couler dans la cour, à l'aide de la corde qui sert à monter le fourrage. Les voilà sur le pavé, les mains et les bras écorchés, mais ne perdant pas de vue l'objet principal. Elles font main-basse sur la recette, qui va bien à vingt écus. Elles fuient à travers les rues; elles courent

sans savoir où ; elles trouvent une porte ouverte, elles demandent un asile, et elles attribuent tout le désastre à l'imprévoyance du menuisier.

La maîtresse de la maison n'était pas une femme du bon ton. Elle ne courait ni les bals, ni les concerts, ni les spectacles. Elle avait les idées tellement rétrécies, qu'elle se bornait à aimer son mari, et à inspirer à ses enfans le goût de la sagesse et du travail.

Elle crut aveuglément les billevesées que lui débita la du Rézeau : les honnêtes gens sont si faciles à tromper! La femme de mauvais ton mit nos princesses dans une chambre réservée pour les vrais amis de la famille, et qui, par conséquent, n'était pas souvent occupée.

La dame joignait aux ridicules que vous lui connaissez déja, celui de ne rien cacher à son mari. Ce mari était un capitaine de cabotage, dont le vaisseau était en chargement au Hâvre, qui venait passer deux jours de la semaine avec sa femme et ses enfans, qui les préférait à toutes les princesses de théâtre possibles, et qui mettait sa carotte de Virginie fort au-dessus d'Athalie et du Tartufe. Cependant, entraîné par l'exemple, il avait porté ses quinze sous au théâtre du *Veau-qui-Tette.*

Trés-vigoureux et très-irascible, il avait joué des coudes et des poings pour se tirer de la mêlée. Il avait jeté à droite et à gauche tout ce qui s'était trouvé sur son passage, et il était rentré

chez lui sans autre accident que la perte d'un gras de jambe déchiré, mâchonné par un malheureux qu'il étouffait sous ses pieds.

Vous prévoyez comment il reçut la confidence de la retraite accordée aux auteurs de ce vacarme infernal. Il fait rouler à terre, sel, eau et compresse ; il court à sa chambre d'amis ; il va en expulser nos actrices avec des expressions et des gestes analogues à sa situation ; il ouvre, il regarde... il s'arrête stupéfait.

« Par la corbleu ! c'est Catherine, ou le diable « m'emporte ! » Il parlait de madame l'intendante. « Ah ! tu arrives de Palerme, et tu étais hier au « Hâvre ! ah ! tu as fait naufrage, et tu sors de « faire la débauche à bord de la Minerve ! ah ! tu « es cause que j'ai perdu la moitié d'un gras de « jambe, et tu t'imagines que je te cacherai chez « moi, que je serai complice de tes sottises pas- « sées et futures ! Je vais t'envoyer où tu as déja « été plusieurs fois, et d'où j'espère que tu ne « sortiras plus. » Il ferme sa porte à la clef, et il envoie sa cuisinière chez le lieutenant de police.

Il y avait des croisées à cette chambre ; mais elle était au second étage ; mais le lit n'était pas couvert, ainsi point de draps, point de couvertures dont on pût s'aider, et de tous les risques qu'on courait, le plus terrible sans doute était celui de se casser les reins sur le pavé : nos dames se tinrent coi.

Un homme public est jaloux de ses préroga-

tives, en proportion du peu d'importance de sa place. Jugez combien dut être piqué le lieutenant de police de Dive, lorsqu'il apprit qu'il avait donné comme un sot dans les fadaises que lui avait débitées la première actrice du Veau-qui-Tette; lorsqu'il se rappela ces égards, ces attentions fines qu'il avait prodiguées, comme les prodiguent la plupart des hommes, à ces princesses belles ou laides, bêtes ou non, et cela par un sentiment qui ne ressemble à aucun autre, qui, bien analysé, cesserait peut-être d'en être un, et qui, par cela seul, est inexplicable. Jugez des craintes du petit magistrat, lorsqu'il se rappela certaines privautés qu'avait souffertes Louison, qui croyait ainsi payer son privilége, et qu'il avait considérées comme une bonne fortune faite pour flatter son amour-propre, car enfin, après les théâtres de Paris, de Bordeaux, de Marseille, de Rouen, c'était celui de Palerme. Que de motifs de vengeance avait le petit lieutenant de police! Il voulut bien prendre pour haine vigoureuse du vice, celle que lui inspirèrent deux femmes qui l'avaient complètement joué.

L'affaire de Catherine ne traîna pas en longueur. Un homme domicilié et probe déposait contre elle, et souvent alors on envoyait une fille à l'hôpital sur un témoignage qui ne valait pas celui-ci : Catherine fut enlevée et logée.

Mais quelles étaient les deux autres qu'on brûlait de châtier aussi? On les envoya provisoire-

ment en prison, et on remit l'instruction au lendemain, parce qu'il faut qu'un magistrat dorme, et que si l'innocence est mal à son aise sous les verroux, elle y est au moins en sûreté.

Le lendemain ces dames comparurent, et essayèrent encore de se tirer de là avec des fables. On prit acte de leurs *dires*, et on leur notifia qu'elles garderaient prison, jusqu'à ce que les faits dont elles arguaient fussent éclaircis.

Huit ou quinze jours de prison sont toujours bons à économiser, et Louison et la du Rézeau trouvèrent à propos de déclarer *vérité*, qu'il faudrait enfin finir par dire à *monsieur*.

Que risquaient-elles, après tout? M. d'Estival avait repris ses mille louis en présence de la maréchaussée, et on ne pouvait convaincre Louison de les avoir réescamotés, puisqu'elle n'avait pas le sou. Madame du Rézeau, maîtresse de ses actions, avait voulu voyager. Elle avait vendu pour cela un mobilier qui était bien à elle, puisque son président le lui avait donné. Les acquéreurs avaient sa quittance, et tant pis pour eux s'ils ne s'étaient pas mis en possession. Il est bien vrai que Belle-Pointe avait escroqué le président et le conseiller-clerc; mais ils ne se plaignaient pas. D'ailleurs, dans ce monde, chacun répond pour soi : que Belle-Pointe s'arrange avec la justice, s'il tombe sous sa main. Le seul délit réel est d'avoir déclaré qu'on venait de Palerme, lorsqu'on arrivait du Hâvre. Or, un mensonge n'est un

crime qu'aux yeux d'un confesseur, qu'on apaise avec un *Pater* et un *Ave Maria*.

C'est ainsi qu'avait rédigé la défense de ces dames un jeune avocat qui avait été un an clerc de procureur à Coutances, et qui avait été acheter à Reims ses lettres de licence, qui lui donnaient le droit d'être toujours à côté de la question, comme l'aspirant en médecine y achetait la prérogative d'assassiner impunément ses malades.

Cependant le lieutenant de police, qui voulait et se venger et se faire honneur de cette affaire, en écrivit les détails à son supérieur monseigneur de Paris, et à son collègue de Rouen. En attendant leurs conseils, qui pouvaient être très-utiles à Dive, il tenait toujours nos dames en prison. Monseigneur de Paris et monsieur de Rouen trouvèrent très-déplacé que le petit juge d'un petit trou donnât suite à des niaiseries qui pouvaient compromettre des personnes considérables, qui avaient à peu près alors le droit de tout faire, et ils invitèrent le lieutenant de Dive au silence. Celui-ci prit très-mal la leçon, et, persuadé qu'il pouvait être magistrat chez lui, comme ces messieurs l'étaient chez eux, il se décida à frapper un grand coup, et il prit le parti vigoureux de faire *assigner pour être ouïs* le fermier-général, le président et le conseiller-clerc.

Malheureusement pour ces messieurs, madame Geoffrin, qui commençait à tenir un bureau d'esprit, entendit parler de cette affaire. Son valet-

de-chambre, qui vendait des nouvelles à la main, recueillies à travers le trou de la serrure, entendit, à peu près, ce qu'on disait de tout cela chez madame Geoffrin. Au bout de quatre jours, on savait dans tout Paris que ces messieurs aimaient passionnément les petites filles, et que, selon l'usage, ils en étaient complètement dupes. Un bel esprit de la coterie Geoffrin mit l'histoire en vaudeville. On la chanta sur le Pont-Neuf, d'où elle passa sur le pont de bateaux de Rouen.

Madame d'Estival signifia noblement à son mari, qu'après cet esclandre, il était plus que jamais indigne de l'honneur de sa couche, et la conduite de madame d'Estival eût été louable, si elle eût banni son époux pour coucher seule; mais!... les confrères de monsieur le fermier-général lui notifièrent qu'on peut se ruiner avec une fille d'opéra; mais qu'avoir une affaire suivie avec une grisette, c'est rentrer dans la crasse, dont on a eu tant de peine à se tirer. Ils lui fermèrent leurs maisons, comme sa noble épouse lui avait fermé son lit; les femmes honnêtes lui fermèrent leur porte, parce qu'elles ne peuvent décemment recevoir un tel homme; et en effet, quel encouragement pour les maris, si celui-ci n'était marqué du sceau de la réprobation!

Le conseiller-clerc fut publiquement réprimandé par son chef apostolique, qui n'entendait pas raillerie, et qui croyait qu'où il y a eu scandale, il faut publicité à la réparation, ce qui, selon moi, n'est

qu'entasser scandale sur scandale ; mais enfin les choses se passèrent ainsi.

Le président reçut, à *huis-clos*, une mercuriale de ses confrères, non pour avoir péché, mais pour avoir compromis l'honneur de la toge.

Ainsi ces trois messieurs, qui croyaient avoir étouffé, à prix d'argent, une aventure déshonorante, se trouvèrent, lorsqu'ils y pensaient le moins, traduits au tribunal du public, qui tolère une faiblesse, mais qui ne veut pas que les gens en place soient vicieux.

Le petit lieutenant de Dive avait acquis une célébrité de tous les diables ; mais sa joie fut de courte durée. Arrêt de la cour du parlement de Rouen, qui condamne à *réclusion perpétuelle* deux femmes de mauvaise vie, qui, méchamment et calomnieusement, ont voulu flétrir la réputation d'un de *messieurs*, et l'arrêt fut exécuté, quoique deux femmes de mauvaise vie puissent quelquefois dire vérité. Autre arrêt qui ordonne au lieutenant de police de Dive de se défaire de son office, pour avoir fait assigner par-devant lui un membre d'une cour supérieure. Le petit magistrat, qui avait raison quant au fond, car enfin il ne pouvait pas courir de ville en ville pour chercher et entendre des témoins, le petit magistrat se rendit appelant au conseil ; mais le roi était alors assez bien avec ses parlemens, qui laissaient dormir la bulle *Unigenitus*, qui ne se mêlaient ni de sacremens, ni d'inhumations, et l'arrêt de mes-

sieurs de Rouen fut confirmé. Encore un libertin attrapé. *Vanitas vanitatum, omnia vanitas!*

O mes amis, vivons en bons chrétiens;
C'est le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre.

Hé! n'avons-nous pas assez de nos femmes, quand nous avons bien choisi? Où trouver une amie plus sincère, qui partage aussi vivement nos plaisirs et nos peines, qui supporte avec autant de résignation notre humeur, et quelquefois nos brusqueries? A qui devons-nous le plaisir si doux d'être pères? Qui console notre vieillesse? qui nous aide à mourir? Malheureux pécheurs! vous convenez de tout cela, et un cotillon, sur un bâton à roulettes, vous fait faire le tour de Paris.

Mais, pendant que je raconte, la *Minerve* sillonne majestueusement l'onde amère. Volons après elle, et sachons un peu ce que devient notre petit abbé. Si des sens neufs et la facilité de jouir n'excusaient bien des écarts, avec quelle aigreur je lui reprocherais d'avoir préféré, un moment, un joli minois à un supérieur de séminaire! Rappelons-nous cependant qu'il n'est entré pour rien dans les manœuvres de Belle-Pointe, et qu'il ne fallait peut-être qu'une nuit ou deux de plus de madame du Rézeau pour le rendre à lui-même, et à la raison.

Que faisait-il, que pensait-il ce pauvre abbé, que M. d'Estouville, empressé de se défaire de

la tante et de Louison, n'avait pas voulu écouter? Que devint-il, lorsque monsieur le gouverneur entra dans sa chambre, les bras ouverts et l'air triomphant; qu'il voulut être le valet-de-chambre de la jolie nièce, qui s'efforçait en vain de s'expliquer, et dont les mots expiraient sur les lèvres de son impétueux amant? M. d'Estouville lutine, tourmente le pauvre petit; il a déchiré fichu, robe, chemise. L'abbé exaspéré fait un dernier effort, s'échappe et saute par-dessus la table; M. d'Estouville la renverse pour avoir plus tôt fait. L'abbé se réfugie sous le lit; M. d'Estouville s'y précipite.

Là commence un nouveau combat, qui doit tourner à l'avantage de l'assaillant. L'abbé, serré contre une cloison, n'a plus de moyens de s'échapper. Le marin, déterminé à vaincre, n'importe où, ni comment, renouvelle, multiplie ses attaques, avec un acharnement sans égal. L'abbé s'agite dans tous les sens; M. d'Estouville suit ses mouvemens, le presse, le fixe; il se croit vainqueur..... Que devient-il, à son tour, lorsqu'il trouve sous sa main... ce qu'il ne cherchait pas, ce qu'il n'attendait pas, ce qui faillit à le faire donner au diable.

C'est lui maintenant qui recule, qui s'éloigne, qui se relève, et qui, les bras pendans et la bouche ouverte, regarde l'abbé avec cet air bête que doit avoir un homme en pareil cas. L'abbé, tremblant que la stupéfaction ne fût suivie de la tem-

pète, restait tapi dans son coin, et attendait ce qu'il plairait au ciel d'ordonner de son sort.

Après un silence très-prolongé, M. d'Estouville prit le seul parti convenable à la circonstance : il se mit à rire comme un fou, et il demanda à la nièce prétendue l'explication de ce *quiproquo*. L'abbé, rassuré, balbutia, en rougissant, son histoire. Il était si humilié d'être volontairement resté en mauvaise compagnie! Le chef d'escadre, toujours généreux avec les hommes, quoiqu'un peu scélérat avec les femmes, et toutes les femmes ne haïssent pas ces gens-là, le chef d'escadre lui promit d'arranger son affaire, de le remettre dans les bonnes graces de son oncle le lazariste, et, dès ce moment, il chercha par toutes sortes de bons procédés à faire oublier des desseins, des transports... qu'il se reprochait... parce qu'ils n'avaient mené à rien.

Il fit relâcher aux Açores, sous le prétexte de faire de l'eau, dont on n'avait pas besoin. Accueilli avec distinction par le gouverneur de Tercère, son premier soin fut de s'intéresser au sort de son petit abbé. Il arrangea son histoire de la manière la plus piquante, à la réserve cependant de certaines particularités, dont vous prévoyez bien qu'il ne parla pas du tout. L'officier portugais, qui commandait sous le révérendissime évêque d'Angra, soumit la chose à monseigneur; monseigneur, qui trouva matière à un prône édifiant et à une pénitence publique, cérémonie très-

agréable à la populace, qui pourtant préfère une pendaison, monseigneur voulait faire comparaître l'abbé en belle robe blanche, un cierge de six livres à la main, lui faire abjurer ses erreurs, et renouveler le serment de son baptême. M. d'Estouville dit qu'il ne souffrirait pas qu'on traitât ainsi un sujet du roi de France. Monseigneur répliqua que l'abbé était devenu sujet du pape. Le chef d'escadre envoya paître monseigneur; monseigneur excommunia le chef d'escadre, et le chef d'escadre rit au nez de monseigneur.

Monseigneur, très-irascible, mit en interdit toutes les églises d'une île portugaise, parce qu'un officier français s'était moqué de lui. Le peuple, tremblant de manquer de messes, courait les rues, s'attroupait, s'agitait, parlait déja de mettre à mort M. d'Estouville et l'abbé; et monseigneur, du haut de son balcon, bénissait ce bon peuple.

M. d'Estouville et ses officiers furent tentés un moment de tomber, l'épée à la main, sur cette canaille. Mais comme il n'appartient pas à un particulier de troubler, à propos de bottes, ou d'un abbé, l'harmonie qui règne entre les souverains, le chef d'escadre jugea plus prudent de regagner son bord, en écartant à grands coups de canne ceux qui l'approchaient de trop près.

La marée qui montait favorisait sa retraite, et par le plus heureux hasard, un vaisseau bordelais, qui revenait de Saint-Domingue, et qui avait aussi relâché aux Açores, mettait à la voile et

partait. M. d'Estouville s'arrangea avec le capitaine pour le retour de l'abbé ; il donna à celui-ci, pour son oncle le lazariste, une lettre par laquelle il recommandait son neveu à son indulgence, et lui promettait, dans le cas où il en userait bien avec le jeune homme, de le recommander pour le premier évêché qui vaquerait dans son gouvernement : promesse propre, dans tous les temps, à rendre docile un moinillon.

Il donna à l'abbé ce qui lui était nécessaire pour se rendre commodément de Bordeaux à Rouen, et il lui recommanda, en l'embrassant cette fois sur les joues, de ne jamais quitter son habit noir, qui, à coup sûr, éloignerait de lui les gens aimables et entreprenans.

Profitez de la leçon, jeunes gens frivoles et inconsidérés. Fuyez le danger : *Qui quærit periculum peribit in illo.* Sachez que le repentir ne vient souvent qu'après le déshonneur, et croyez qu'on ne trouve pas beaucoup de chefs d'escadre disposés à tirer les gens des griffes de Satan.

CHAPITRE X.

Revenons à nos moutons.

Robert était resté à l'auberge, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'apprendre, pendant que Belle-Pointe exécutait des projets, dont le résultat devait être si fâcheux. Le petit bonhomme digérait

un excellent déjeuner, en faisant des capucins de cartes; et comme des capucins de cartes ne sont guère plus intéressans que des capucins vivans, Robert les quitta pour jouer à la balle avec la pelotte aux épingles de madame du Rézeau. La balle lancée avec force, rencontre un chandelier qui était sur la cheminée; le chandelier tombe sur la glace, et la brise. Robert effrayé, ne sait quel parti prendre. Il s'est aperçu que Belle-Pointe ne le voit pas de bon œil; il craint la correction, et il forme le projet de s'y soustraire. Mais où ira-t-il? cela lui est égal. De quoi vivra-t-il? ceci lui paraît mériter quelques considérations.

Nécessité, dit-on, est mère d'industrie. Les yeux de Robert se portent sur deux paires de poches que Louison et sa compagne ont jetées sur un lit, pour en ceindre de blanches. Peut-être la précipitation avec laquelle elles ont fait leur toilette, leur aura fait oublier quelque menue monnaie qui suffira aux besoins du jour, et le lendemain... Ma foi, le lendemain... le lendemain, on verra.

Inventaire fait de quatre poches, Robert se trouve propriétaire de deux gros écus, de trois petits, d'une pièce de vingt-quatre sous, et d'une de douze. Or, comme on aime assez composer avec sa conscience, Robert pensa que puisque M. d'Estival, fermier-général, lui avait volé à force ouverte trente-huit livres, il pouvait bien, lui, pauvre petit, en escamoter vingt-trois à des

gens qui en avaient tant pris. Et puis, si nécessité est mère d'industrie, il est au moins aussi vrai que nécessité ne connaît point de loi.

A la suite de ce raisonnement, plus fréquent qu'on ne pense, mais que de très-honnêtes gens ne font jamais qu'en *à parte*, Robert ouvrit la porte, sortit, la referma, prit la clef dans sa poche, de peur qu'on ne s'aperçût de la fracture faite à la glace, avant qu'il fût hors de portée. Il marche, il trotte, il se retourne; il a perdu de vue les clochers du Hâvre. Il s'assied, commence une chanson, et s'endort. Heureux âge!

Oh! si Rifflard passait là! Rifflard, si sage, si aimant, et qui donnait de si bons conseils, eût peut-être ramené Robert, qui aimait l'indépendance, mais qui en avait peu joui sous Belle-Pointe, et qui ne devait pas tirer de ses aventures passées d'inductions bien favorables de l'avenir. La Providence ne permit pas que Rifflard, qui était à Paris, se trouvât en même temps sur la route de Goderville. D'ailleurs, elle ne nous accorde, dit-on, qu'un moment, et ce moment, Robert l'avait laissé échapper aux Champs-Élysées. Gardons-nous de l'imiter, mes très-chers frères, eût très-judicieusement dit le révérend père Salomon de Pontoise.

Robert se réveilla, et se remit à marcher. Toujours marchant, s'asseyant, dormant, se relevant, mangeant, il arriva à Dieppe, sans savoir où il était.

Il s'était arrêté à la porte d'une auberge, et son œil cherchait à pénétrer l'intérieur de la cuisine, à entrevoir le costume des gens, pour juger si l'hôtellerie était de celles qui conviennent à un voyageur qui n'a que vingt-trois livres dans sa poche. Une voiture qui entrait au grand trot de quatre forts chevaux, mit fin à ses observations d'une manière un peu brusqne. Le moyeu d'une roue de derrière l'accrocha par la poche de son habit, et le jeta à dix pas de là.

Robert, en reprenant l'usage de ses sens, se trouva dans un bon lit, entre un homme qui lui tâtait le pouls, et un autre qui lui répéta trois ou quatre fois : Hé bienne, mon petite, *how do you do ?*

Robert ne répondit rien à l'how do you do, qu'il n'entendait point. Il remarqua une bande à son bras, de laquelle il conclut qu'il avait été saigné; mais comme il sentait qu'il se portait bien, il sauta hors du lit, et se mit à s'habiller. Bienne, mon ami, bienne, reprit le baragouineur. Cette petite gâçon être couradjous.

Le chirurgien prétendait que le *petite* devait garder le lit quelques jours encore; il avait ses raisons pour cela. L'Anglais soutenait qu'il fallait laisser faire la nature, et Robert adopta l'avis qui s'accordait avec ses dispositions.

Cet Anglais était milord Allisbad, le plus grand philosophe des Iles-Britanniques, qui venait de visiter les ports de Bretagne et de Normandie, et

qui retournait gober l'air épais de son pays. Or, comme il n'est pas impossible qu'un philosophe soit un homme sensible, quoique tous les jours on imprime le contraire, et que tous les jours *un sot trouve un plus sot qui l'admire*, milord Allisbad, pénétré de l'accident dont il était cause, avait fait mettre Robert dans le meilleur lit, avait envoyé chercher le meilleur chirurgien, et servait lui-même de garde au malade, pour être bien sûr qu'il ne manquerait de rien.

Si l'on s'éloigne des gens en proportion du mal qu'on leur a fait, on s'y attache aussi par les services qu'on leur rend, et bien que milord pût se croire quitte envers Robert, il était loin de penser qu'il eût assez fait encore. Quel dommage qu'un philosophe ait cette façon de penser, n'est-il pas vrai, messieurs du parti ?

Milord, s'intéressant de plus en plus à Robert, dont la figure seule était attachante, milord voulut savoir qui il était, ce qu'il faisait à Dieppe, comment il s'y trouvait seul, et milord avait acquis ces connaissances préliminaires de l'aubergiste, qui l'avait assuré, au moment de l'accident, que l'enfant n'était pas de la ville, parce que sa mise annonçait quelqu'un bien né, et qu'il avait l'honneur de connaître tous les gens comme il faut de l'endroit.

Milord, qui parlait très-mal le français, l'entendait très-bien, et il écoutait avec plaisir le petit Robert racontant avec naïveté son histoire. Il

ne se posséda plus lorsque l'enfant s'étendit sur son goût pour l'indépendance, et son aversion pour les sciences. Il le serra dans ses bras, et lui donna de suite trente baisers. Il faut vous expliquer ces baisers-là.

Milord avait une philosophie un peu exagérée, et même originale. Par exemple, il croyait que nous naissons tous égaux : aussi n'exigeait-il pas qu'on l'appelât monseigneur, mais il le souffrait.

Il disait que les fruits de la terre sont à tous, que la terre n'est à personne, et il avait près de Londres une terre de dix mille livres sterling de revenu. A la vérité, il ne poursuivait ni les braconniers, ni les voleurs de fruits et de légumes ; mais milord, son père, lui avait laissé son bien clos de murs, et il n'empêchait pas son intendant de les entretenir.

Il ne voyait dans le mariage qu'un contrat civil en opposition avec la nature, car, disait-il, si le mariage est dans la nature, pourquoi ne suis-je plus amoureux de milady ? Il voulait que les femmes, comme les fruits, appartinssent à tout le monde. Je ne sais trop ce qu'il eût dit, s'il eût su que milady appuyait ses goûts du même raisonnement

Il prétendait que les arts sont inutiles ; qu'il y a de la sottise à admirer un tableau, ou un groupe de marbre, lorsqu'on peut jouir à chaque pas du spectacle de la nature vivante, et il avait été, à Paris, à l'Opéra et à des concerts, mais par pure

complaisance. Il avait chez lui des statues et une galerie de tableaux; mais il ne les conservait que par respect pour ses pères, qui les avaient chèrement et longuement rassemblés.

Il protestait que les sciences sont la ressource des sots, parce qu'il n'est pas de sot qui, avec de la mémoire, ne puisse devenir savant, et il avait lu, comme un pur passe-temps, Newton, Locke, Warburton, Toland, Swift, Adisson, Bolingbrocke. Il n'en avait pas perdu une pensée; mais il n'en parlait jamais.

Il s'élevait contre les lois, qui sont l'appui des demi-probités, et dont le juste n'a pas besoin. Il ne faut, disait-il à l'homme de la nature, qu'un bâton pour repousser l'agresseur, et un bâton n'est pas aussi cher que des huissiers, des procureurs, des avocats et des juges. Son intendant gagnait ou perdait pour lui dix à douze procès par an; mais milord n'en savait rien.

Il déclamait contre le luxe, qu'il ne considérait que comme un moyen offert à l'homme nul d'écraser l'homme qui vaut quelque chose. En conséquence, milord était toujours très-simplement mis, et il attribuait à la frivolité de milady la richesse de sa livrée et de ses équipages.

Il affirmait, il répétait que toutes les religions du monde ne sont bonnes qu'à faire manger la poularde à ceux qui les enseignent, en les pratiquant tant bien que mal. Il eût été difficile de le

battre là-dessus, parce qu'il n'en professait aucune, ce qui est très-malheureux.

Vous sentez quel cas un tel homme devait faire de Robert. Il ne l'appelait plus que l'enfant de la nature. Il lui proposa de le suivre en Angleterre, où il habiterait un petit bien qu'il avait en Écosse, sur le bord de la mer. Là, il ne trouverait ni papa ni maman, ni directeur, ni maître d'école, ni d'ami contrariant, ni mets qui piquent la sensualité, en appauvrissant le corps. Tout à lui, Robert y serait le maître absolu de ses actions, et dispensé de toute espèce de soin. Par exemple, il n'aurait pas la peine de faire son lit, parce qu'on enleverait ceux qui étaient dans la maison; il serait dispensé de faire la cuisine, parce qu'on ne lui laisserait ni fourneaux, ni charbon. Il mépriserait ce vil métal, devant lequel l'Univers est à genoux, parce que n'ayant pas le sou, il n'aurait pas d'idée de ce qu'on appelle commerce, et qui n'est que l'art avec lequel le plus adroit trompe celui qui l'est moins. Il gagnerait sa vie au bout de son bâton, avec lequel il casserait ailes ou pattes aux oiseaux qui se laisseraient approcher, et dont il mangerait la chair dans toute sa saveur, avantage que n'ont pas les viandes cuites. Pas d'embarras de toilette; il s'habillerait de la dépouille des oiseaux aquatiques, dont il joindrait les peaux avec des filamens d'écorce, moyen tout simple de se tirer

de la dépendance d'un tailleur, d'une lingère, d'une blanchisseuse. A la vérité, il rencontrerait de loin en loin quelques montagnards, mais qui, aussi agrestes que lui, ne le dérangeraient pas dans ses habitudes. Enfin, dans quatre ou cinq ans, il accointerait la première montagnarde qui lui plairait, pour en accointer ensuite une seconde, une troisième, et cela sans remords, parce que les femmes doivent seules être chargées des enfans, puisque la nature leur a donné un sac pour les porter, et des mamelles pour les nourrir. Lorsque Robert aurait vingt-cinq ans, milord l'irait voir, pour s'assurer qui des deux serait le plus heureux, et il offrait d'avance de parier pour Robert.

Milord parlait avec chaleur; il avait le ton, la figure d'un homme persuadé, et rien ne se communique aussi facilement que l'enthousiasme. La tête de Robert s'exaltait à chaque mot; il était enchanté. Ne dépendre de personne au monde! être dispensé de tout, et même de faire son lit! manger de la viande à laquelle le feu n'a rien fait perdre de son goût! s'habiller de ces plumes éclatantes, dont les vives couleurs se nuancent si bien dans les boutiques de Paris! Régner dans tout le canton, son bâton à la main! faire fuir ou tuer tout ce qui se présenterait devant lui! détruire, détruire sans cesse! quel enfant n'est pas séduit par cette idée-là, et quelle preuve plus évidente que l'homme est né bon?

Ajoutez à ces scènes de bonheur, ces petites

montagnardes qui se présentaient à son imagination, telles que madame du Rézeau avec l'abbé, et Louison avec Belle-Pointe; jolies, tendres, faciles, point exigeantes, et lui toujours infidèle, voilà de quoi se composaient les nouveaux projets de Robert. Il étendait le plan de milord, il y ajoutait à chaque instant quelque chose, et milord et lui déliraient de plaisir.

Qu'on vienne me parler de Robinson! s'écriait le bon anglais. Un friand, un gourmet qui ne savait se passer de rien, pas même d'un ami, qui avait beaucoup vu, et qui imitait tout, tant bien que mal. Cet enfant ne sait rien, ne cherchera aucune de ces jouissances factices, dont l'habitude nous a fait des besoins. Il sera vraiment l'homme de la nature, car enfin de quoi se compose le vrai bonheur, et que nous faut-il réellement? Un abri, du gland, une femelle. Rousseau l'a écrit, et quel homme que ce Rousseau!

Milord avait eu l'intention de prendre un paquet-boat qui le conduirait à Londres, en remontant la Tamise. Il désirait revoir encore ces rives si riantes, si riches et si variées, que n'oublie jamais celui qui les a vues une seule fois. Mais comment s'occuper de plaisirs, qui ne sont que le résultat des institutions humaines, lorsqu'il s'agit de ramener l'homme à son état primitif, et d'avoir l'honneur de lui offrir un jour, dans Robert, le modèle vivant de ce qu'étaient ses aïeux, il y a... il y a... oh! il y a long-temps. Milord arrêta

un bâtiment qui devait le porter directement à Wick, près des îles Orcades, c'est-à-dire, dans la partie de l'Écosse la moins habitée, et la moins habitable.

Pendant qu'on frétait le navire, nos hommes de la nature faisaient grande chère, parce qu'il était indifférent que la réforme de Robert commençât huit jours plus tôt ou plus tard. Quant à milord, il gémissait d'avoir passé l'âge où notre estomac se prête à tout, et c'est en sablant les meilleurs vins de France, que ces messieurs faisaient l'éloge de l'eau.

Milord, dont les digestions étaient quelquefois laborieuses, ne manquait pas, en sortant de table, de conduire Robert sur le galet de Dieppe. Il voulait que ces promenades lui fussent utiles; en conséquence, il se faisait suivre par deux domestiques chargés de bâtons gros et courts, qu'ils présentaient successivement à l'enfant de la nature. Milord trottillait sur ses pas, et applaudissait à la légèreté de sa course, et à la grace avec laquelle il lançait son bâton contre les oiseaux qu'il n'approchait que de loin, et qu'il ne tuait jamais. Robert se dépitait. Milord le consolait, en l'assurant que les oiseaux des îles Orcades, en général beaucoup plus gros, étaient plus faciles à toucher, et que moins défians, parce qu'ils voient rarement des hommes, ils se laisseraient tuer à volonté. L'avantage réel que procuraient ces courses, c'est que milord et Robert rentraient dispo-

sés à bien souper, et soupaient bien, en parlant toujours de la nécessité d'être sobre.

Le vaisseau est prêt, le vent est favorable; on s'embarque gaîment. On se complaît à parler de ses projets; on ne cesse d'en parler que pour se mettre à table, d'où on passe dans de bons lits, auxquels Robert va renoncer avec tant de satisfaction! On découvre enfin la pointe nord de l'Écosse. Un sol pierreux et presque inculte, peu de verdure et pas un arbre, des masses de roches d'un gris uniforme, une nature morte enfin, voilà ce qui frappe d'abord Robert.

Milord jugea, à certain air de tristesse, que le jeune camarade n'était pas séduit par le spectacle qui s'offrait à ses yeux. Il jugea à propos de réveiller cette belle chaleur, qui ne l'avait pas quitté encore, et qui allait lui être si nécessaire. « Voyez, disait milord, voyez ces masses « respectables qui bravent, depuis l'enfance du « monde, la foudre et les tempêtes; voyez la faux « du temps gravée dans ces cavités; ces cimes « qu'il a détachées et précipitées dans l'abîme; « ces oiseaux monstrueux qu'on ne trouve qu'ici, « et dont le vol rapide et vigoureux annonce la « puissance. Voyez-les, tantôt se balançant dans « les airs, tantôt se reposant fièrement sur la « pointe la plus élevée de la roche, ou se précipi- « tant dans l'onde, cherchant, trouvant partout « leur nourriture, jusqu'à ce qu'ils servent à la « vôtre. Saluez cette terre vierge, que n'a pas défi-

« gurée la main insensée et avide de l'homme. Féli-
« citez-vous, vous qui seriez admiré de tout l'U-
« nivers, si l'Univers connaissait votre résolution
« noble et généreuse. »

Oui... oui, répondait Robert à chaque phrase, et sa voix faiblissait à mesure qu'on approchait de la côte. Sa paupière devenait humide, sa tête tombait sur sa poitrine. Le vaisseau entre dans une espèce de baie. Milord, qui craint que l'enfant de la nature ne s'avise de vouloir redevenir homme social, se hâte de faire débarquer son carrosse, ses chevaux, et douze à quinze faisceaux de bâtons qui devaient former l'arsenal, l'ameublement, le magasin de Robert, et qu'il avait été sage d'apporter dans un pays où on ne trouve pas un chêne.

On monte en voiture, on part, on arrive à un château qui n'a pas été habité depuis la catastrophe de Marie-Stuart; que depuis on n'a ni entretenu ni réparé, et qui était bâti sur un domaine de deux mille arpens, qui ne rapportaient pas cinquante guinées par an.

Robert, en entrant dans ces masures, trouva d'abord une partie de la société avec laquelle il devait vivre en Écosse. Le bruit de la voiture fit enlever une nuée de corneilles, de hiboux, de chouettes, dont le cri n'était pas propre à ramener la joie dans un cœur déja navré. Un concierge aussi triste, et qui paraissait aussi vieux que les roches qui bordent la côte, se présenta, courbé

sur sa béquille, fit de son mieux pour bien recevoir son seigneur, et ce mieux se réduisit à un morceau de pain d'orge, et à quelques pommes de terre cuites sous la cendre.

Si du moins on eût laissé à Robert le concierge et ce qui restait d'orge et de pommes de terre! mais on chargea tout inhumainement, provisions et concierge, tout, jusqu'aux portes et aux croisées, sur quatre chariots que milord envoya prendre à Wick, et qu'il expédia pour Londres à petites journées. Et lui, après avoir fait semblant de dormir sur une natte, après s'être récrié sur l'excellence de deux pommes de terre charbonnées, qu'il avait reçues de la main crasseuse de son concierge, il remonta dans sa berline, où il s'endormit réellement, en achevant une volaille froide et une bouteille de vieux Bourgogne qu'il n'avait pas demandées, mais qu'il ne fut pas fâché de trouver dans une poche de la voiture. Un sourire d'approbation, adressé à son valet-de-chambre, fut le prix de sa prévoyance.

Robert avait eu un moment l'envie de sauter derrière le carrosse, et de déclarer tout bonnement, au premier relais, qu'il renonçait à être l'enfant de la nature; mais l'amour-propre, ce mobile si puissant de la conduite des hommes, l'emporta sur le sentiment de ses plus chers intérêts. Comment oser dire qu'on a changé tout à coup de manière de voir et de penser? comment oser blâmer ouvertement ce qu'on a loué avec exagéra-

tion? Robert se tut, et resta. Il regarda, avec un soupir, le vieux concierge, juché sur un des chariots, et couché commodément sur ce qu'on avait trouvé de matelas au château; il soupira au coup de fouet des charretiers; il soupira en voyant prendre le galop aux chevaux qui entraînaient milord et sa berline; il regarda autour de lui, et se trouva seul au monde.

CHAPITRE XI.

L'homme réduit à ses seules ressources.

Tout est bien, tout est mal. On soutient, on défend les deux opinions avec un égal avantage, ce qui fait que jamais personne ne prouvera que tout soit mal, que tout soit bien. Le terme moyen, quel est-il? Il peut exister entre deux extrêmes; mais les gens à système n'en reconnaissent pas. Celui-là le trouve, sans le savoir, qui prend le temps comme il vient, les saisons à leur tour, les hommes comme ils sont; qui travaille un peu, qui agit toujours, qui remplit ses devoirs par goût, par habitude; qui ne compte pas sur la reconnaissance, qui lui sourit s'il la rencontre; qui meurt pleuré, béni de sa femme et de ses enfans, et qui s'aperçoit alors qu'il a réellement vécu... Diable! mais n'aurais-je pas esquissé ici le bonheur qui nous est propre, le seul que nous puissions trouver? Pourquoi donc le chercher, comme un astronome se fatigue pour trouver une étoile nou-

velle, toujours au-dessus de lui? Baissons la tête, il est à nos pieds.

Robert, qui n'avait qu'à se baisser pour être à peu près heureux, Robert, qui, en fuyant de chez sa mère, avait laissé son bon génie assis à sa porte, Robert, qui allait de projets en projets, et d'infortune en infortune, Robert pensif, rêveur, abattu, se promenait au milieu des ruines, et faisait une reconnaissance générale du château : on aime à connaître son domicile, quand il est agréable; on veut savoir à quoi s'en tenir, quand il ne l'est pas.

Le résultat de l'inspection ne fut pas plaisant. Des murs dégradés, des planchers percés et pourris, pas une escabelle pour se reposer, la terre pour lit de plume, de mauvais plafonds pour couverture, et nul moyen d'empêcher l'oiseau nocturne de le réveiller d'un coup d'aile qui lui rasera l'oreille ou le bout du nez. Robert s'affligea peu de tout cela; mais une heureuse expérience lui avait appris qu'à son âge on dort partout.

Mais aussi à son âge on ne dort pas l'estomac vide, et lorsqu'on a soupé, la veille, avec deux pommes de terre, on doit avoir besoin de déjeuner à midi. La faim, très-humble servante du riche, ennemie irréconciliable du pauvre, se faisait vivement sentir, et il n'était pas prudent d'attendre qu'elle devînt insupportable pour chercher de quoi l'appaiser.

Robert délie un de ses faisceaux, prend sept à huit bâtons sous son bras, et se met en campagne. Intéressé à bien voir, il voudrait pénétrer au-delà de son hémisphère; il en recule les bornes en continuant d'avancer; il démêle enfin dans l'éloignement des monstres ailés, dont le vol pesant le fait sourire. Il oublie un moment les idées sombres, produites par une solitude absolue, et par des sites que le soleil semble éclairer à regret. Il marche fièrement; il menace le cormoran, le héron, qui habitent les bords d'un étang immense, et qui trouvent, au bout de leur long bec, la subsistance que Robert attend de son bâton.

Il s'approche, les genoux ployés, les épaules basses; il retient son haleine, il craint de toucher la terre; il va lancer le bois homicide... Ceux qu'il a cru surprendre, l'ont aperçu depuis long-temps; ils l'ont observé, ils ont suivi tous ses mouvemens. Ils s'envolent, ils traversent l'étang, ils se posent sur la rive opposée. Robert, abusé par un espoir qui ne doit pas se réaliser, les suit avec opiniâtreté. Vingt fois il est prêt à frapper, vingt fois ses victimes rusées lui échappent. Elles fuient, elles s'éloignent enfin pour ne plus revenir. Robert désolé, excédé, mourant de faim, s'assied, et se consulte sur le parti qu'il va prendre : l'enfant de la nature est vraiment embarrassé.

Quelques plantes au vert pâle, à la feuille épaisse et longue, se montrent ça et là, et piquent sa sensualité : on n'est pas difficile quand on

manque de tout. Robert saisit, tire avec effort; la terre cède; une racine noirâtre vient avec les feuilles. Il la mange, il la dévore; il passe à une seconde, à une troisième, et s'aperçoit de l'amertume insoutenable du seul mets que lui offre cette terre vierge, que la main de l'homme n'a pas défigurée.

Il rejette ce qui lui reste dans la bouche. Il cherche à ranimer son courage, et il se décide à marcher vers la mer. Sans doute le courlis, l'oie sauvage, l'aigle marine, seront moins farouches que le héron et le cormoran. Milord lui a juré qu'il les tuera à volonté, et milord doit en savoir quelque chose, puisqu'il a un château dans le pays.

Il n'y avait qu'une petite difficulté à ce nouveau projet, c'est que Robert ne savait trop de quel côté tourner. Il marche au hasard; il marche longtemps sans découvrir l'Océan, par la raison très-simple qu'il lui tourne le dos.

Un buisson touffu frappe ses regards. Il est chargé d'un petit fruit rouge, dont le coloris semble annoncer la saveur. L'enfant affamé cueille; il goûte... une chair filandreuse et sèche, et le suc, qu'il en peut exprimer, d'une acidité aussi prononcée que l'amertume des racines que lui a offert la nature. Trompé, exaspéré, désespéré, il s'en prend de ses fautes à l'innocent buisson; il le frappe, dans sa fureur aveugle... Un lapin part, Robert lance un bâton, et le manque; un second coup succède au premier. L'animal frappé se roule,

se débat, expire. Vous voyez que les leçons que Robert a reçues sur le galet de Dieppe, n'ont pas été inutiles.

Concevez aussi quel transport il éprouva, passant tout à coup de l'extrême disette à la grande abondance. Il s'arrêtait devant sa proie, étendue à ses pieds; il la regardait avec complaisance, l'œil animé, rouge de plaisir. Les convulsions d'un estomac souffrant se communiquent à ses mâchoires, qui s'ouvrent et se referment par un mouvement rapide et machinal... Il va apaiser la faim qui le tourmente.

Hélas! hélas! et quatre fois hélas! on peut manger un lapin cru, mais le manger avec la peau et le poil, oh! ma foi, c'est trop fort. Cependant Robert n'a pas de couteau, et ses ongles ne sont pas assez longs, assez durs encore pour lui en tenir lieu. Si un caillou tranchant... Il regarde autour de lui; il fait quelques pas à droite, à gauche... du sable, toujours du sable.

Ventre affamé n'a pas d'oreilles, dit La Fontaine. J'ajouterai qu'il ne connaît pas d'obstacles. Robert prend son lapin par les pattes de devant et de derrière, il alonge, il tend ainsi la peau du ventre; il y fait une incision avec les dents. Il introduit ses mains dans l'ouverture; il déchire la peau, il la met en pièces. Ses genoux lui servent de table. Le voilà à son petit couvert.

Bientôt son visage est couvert de sang. Il coule de son menton sur sa veste, dans sa chemise,

dans et dessus sa culotte. Mais il mange, il se repaît, il retrouve des forces. Sa voracité apaisée, il reconnaît que cette viande, tant vantée, est fade et dégoûtante. Les entrailles qui tombent sur ses cuisses, sur ses jambes, les lambeaux sanglans qu'il a autour de lui, ajoutent à son dégoût. Son cœur se soulève, il est prêt à rendre ce qu'il a mangé avec tant de volupté. Il se lève, il s'éloigne; il revient bientôt, ramené par cette réflexion, qu'on ne trouve pas tous les jours des lapins qui se laissent tuer à coups de bâton, et que le plus grand malheur qu'il ait a redouter, c'est de mourir d'inanition. Il ramasse soigneusement les débris de sa chasse, et les serre dans sa poche.

Qui aurait reconnu dans ce boucher, dans ce farouche antropophage, ce joli petit Robert que Louison avait si élégamment vêtu à Rouen, et dont tout le monde admirait la gentillesse?

L'homme de la nature, lorsqu'il a apaisé sa faim, ne cherche plus que le repos. Robert, qui entrevoyait encore le haut des tourelles du château, se dirigea de ce côté. Son premier soin, en arrivant, fut de défendre des attaques des rats ce qui lui restait de provisions. Un trou, une pierre pour le couvrir, voilà tout ce qu'il fallait, et cela se trouve partout. L'endroit où il reposerait lui était assez indifférent: aucun ne méritait de préférence marquée. Il se mit dans le premier coin, s'étendit à terre tout habillé, et pour cause.

Un sommeil réparateur allait fermer sa pau-

pière, lorsque le mal de cœur se renouvela de manière à l'effrayer. Milord eût dit que l'indigestion n'était causée que par le peu d'habitude de vivre de viande crue. J'eusse répondu à milord qu'un sauvage ne mange son ennemi qu'après l'avoir fait cuire.

Un copieux vomissement soulagea Robert; mais un frisson pénible succéda à l'évacuation. Forcé de se lever et de marcher, pour rappeler un reste de chaleur, il se livrait aux plus cruelles réflexions. « Ah! si j'avais écouté mon ami Rifflard!... » Pan! une tape à la tête lui coupe la parole. « Si au lieu « de faire des projets... » Un autre coup au genou lui fait faire encore une réticence. Il passe une partie de cette triste et longue nuit en alternatives de regrets et de contusions, de contusions et de regrets. Le cri monotone et lugubre des oiseaux nocturnes ajoute encore à l'horreur de sa situation.

Robert cherchait à fuir ces glapissemens sinistres. Il allait, il venait, il essayait de sortir de ce château infernal : il semblait qu'un esprit malin le conduisît toujours vers des angles saillans, et l'éloignât de la porte. Grelottant, furieux de se heurter de tous les côtés, il se met à battre la semelle contre un mur, et bientôt ses membres engourdis se raniment « Oh! oh! dit-il, il n'est pas « si mal que les hommes vivent en société, car « enfin, si je n'avais pas de souliers, je n'aurais pu

« battre la semelle, et si je n'avais battu la se-
« melle, je serais mort de froid. »

Après cette courte digression, la plus sage qu'il eût faite de sa vie, il se recoucha, et s'endormit d'un sommeil profond. Le soleil darda enfin sur lui ses rayons bienfaisans, et le rappela entièrement à la vie. Robert, en s'éveillant, sentit son cœur calme, sa tête libre, et son corps assoupli.

Dans sa position, un besoin nouveau succédait à un besoin satisfait. Il avait rendu son dîner, et son estomac tiraillé indiquait à la fois le mal et le remède. Il a encore la moitié de son lapin; mais s'exposera-t-il à une indigestion nouvelle, ou à tomber de langueur? Il faut opter cependant.

« Si j'avais un briquet, disait-il, de l'amadou,
« des allumettes, je brûlerais ces lambris, ces
« chambranles, ces planchers; je grillerais ma
« viande sur des charbons. Un briquet, de l'ama-
« dou, des allumettes, dont on fait si peu de cas
« dans le monde, et qui me seraient si utiles,
« doivent être l'ouvrage de bien des mains. Seul,
« je n'en peux produire la plus petite partie;
« seul, je m'ennuie, je souffre; la vie n'a nul
« charme pour moi. Oh! n'en déplaise à milord, il
« est bien que l'homme vive en société. »

Si Robert avait eu moins de répugnance pour la lecture, il eût su, peut-être, que les arts ne sont que la perfection des moyens naturels, aussi sûrs que lents. Il eût fait du feu en frottant deux

morceaux de bois l'un contre l'autre, et si quelqu'un se fût trouvé là pour lui faire cette observation, il eût avoué de bonne foi que l'instruction est bonne à quelque chose, car il commençait à raisonner très-juste; mais des raisonnemens ne changeaient rien à son état. Bon gré, malgré, il fallut à tout risque avaler le reste du lapin cru, et essayer de le digérer à l'aide d'un violent exercice.

Il n'avait pas trouvé la mer en allant, la veille, à gauche; il était tout simple de la chercher à droite : il ne faut pour cela ni avoir lu, ni être logicien. Robert, armé de ses bâtons, prend sa course, boit un coup, en passant près d'une source, et arrive sur la crête de la falaise.

Une multitude d'oiseaux de toute espèce se balançaient entre le ciel et l'eau. Robert attend qu'ils s'approchent. Une heure, deux heures s'écoulent. Robert pense enfin que les oiseaux écossais ne se soucient pas plus que ceux de Dieppe du voisinage de l'homme. Il sent qu'il faut ruser ici comme ailleurs. Il observe la roche, il cherche une cavité qui puisse dérober et sa personne et ses desseins. Il tourne, il descend, il monte, il gravit, pour redescendre et remonter encore. Une ouverture vaste et profonde se présente au-dessus de lui. Il y parvient péniblement, en s'accrochant des pieds et des mains aux fentes, aux pointes formées par des fractures dans la pierre. Il entre, et il n'a pas fait quatre pas, qu'il entend un cri

aigu; l'air s'agite fortement autour de lui; un oiseau de la plus grande envergure le renverse en passant, et va planer au-dessus de la mer.

Robert, étourdi du plus vigoureux soufflet que jamais figure humaine ait reçu, se relève, secoue les oreilles, et ne pense bientôt qu'à la faute qu'il a commise, en ne saisissant pas l'oiseau par une aile ou par la queue : il se fût vengé, et il eût assuré sa subsistance pour quatre jours. Combien de gens, de beaux diseurs surtout, ne trouvent ce qu'ils auraient dû faire ou répondre, qu'un quart d'heure trop tard!

Il s'avance dans cette espèce de grotte; il espère pouvoir s'y cacher et surprendre l'oiseau brutal, ou tel autre qui y aurait fait élection de domicile. En tournant, en tâtonnant, il porte la main sur quelque chose de chaud. Il approche la tête, il regarde attentivement : « Des œufs, « des œufs! s'écrie-t-il; vite, mangeons des œufs. « Quelle fortune, quel régal! » Il en casse un, gros comme son petit poing; il hume une substance molle, gélatineuse, sanguinolente, dont l'odeur lui blesse l'odorat. « Je comptais sur des « œufs frais, dit-il avec un soupir, et ceux-ci « sont couvés. J'en avais en abondance chez ma « mère, et je n'y faisais pas la plus légère attention. « Si du moins je pouvais me faire ici une petite « basse-cour! mais pour cela il faudrait démolir « une partie du château, cuire de la chaux, ou- « vrir la terre, bâtir; il faudrait des outils, réu-

« nir l'expérience de dix à douze artisans différens,
« et chaque jour, chaque minute me pénètrent
« du malheur d'être seul. Et puis, comment avoir
« des poules? elles n'habitent pas les déserts; elles
« cherchent l'homme, elles vivent de son super-
« flu; elles sentent le besoin de la société, dont
« je me suis éloigné comme un sot. »

Quand un solitaire parle ainsi, il n'est pas loin de l'idée de se réunir à la grande famille, et elle fût probablement venue à Robert, s'il ne se fût cru privé de tout moyen d'exécution: point de désir sans espoir. Souffrir et se plaindre, voilà quel lui semblait alors son sort présent et futur.

Robert avait vu, aux bois de Boulogne, de Romainville, de Vincennes, la fauvette, la mésange, la linotte, revenir au nid dont sa cruelle curiosité les avait éloignées. Le gros oiseau devait donc revenir au sien, et Robert, tapi dans l'endroit le plus obscur de la grotte, attendait impatiemment son retour. En effet, la mère alarmée rentre à tire d'aile, et vient féconder et défendre les fruits chéris de ses amours. Elle se pose sur ses œufs; celui qui manque l'éclaire sur le danger qui menace les autres.

Elle voit Robert. Leurs yeux se rencontrent, se fixent. Elle a cédé, quelques minutes avant, à une terreur panique. Le sentiment de sa force, la faiblesse de l'agresseur la rassurent; elle attend son ennemi.

« Comment donc, monsieur, vous accordez

« du raisonnement aux bêtes ! — Sans doute,
« monsieur, puisque vous raisonnez. Les animaux
« n'ont-ils pas évidemment leur cri de joie, d'in-
« quiétude, de douleur, d'alarme ? et si leur
« langue pouvait articuler, que d'animaux parle-
« raient plus sensément que le père Malebran-
« che ! »

Robert, qui craint bec et ongles, mais qui est réduit à tout entreprendre, Robert se lève, se présente en avant du nid, les jambes ouvertes, les bras étendus. La mère attentive suit ses mouvemens; son bec recourbé s'aiguise, ses nerfs s'étendent, ses ongles aigus s'alongent.

Robert sent l'impossibilité d'attaquer à force ouverte, et la nécessité d'une tactique. Il se baisse, il se traîne sous le nid; il alonge vivement un bras; il saisit l'oiseau par le cou. Il était vainqueur, s'il n'eût cédé à la crainte; mais aux premiers mouvemens de la mère irritée, il lâche sa proie; il ne pense qu'à se dérober à son ressentiment. L'aigle, en liberté, fond sur lui, et l'attaque avec fureur. Robert n'a qu'un moyen, c'est de se mettre le visage contre terre. En un instant ses habits sont en lambeaux, sa tête est dépouillée de ses cheveux, elle est couverte de blessures. Tout malheureux qu'il est, il tient encore à la vie. Il se relève furieux, il a retrouvé un de ses bâtons. Éperdu, hors de lui, il frappe au hasard, mais il frappe sans relâche. L'aigle vaincue tombe à ses pieds, et lui paraît redoutable encore.

Il la traîne, il la porte, fier de sa victoire. Il se hâte de sortir de ce lieu... car enfin le mâle peut paraître, vouloir venger sa malheureuse famille, et Robert n'est plus en état de soutenir un second combat.

Oh! combien, pensait-il, il est plus commode de nourrir, d'engraisser cette volatile imbécille, qui se laisse égorger sans résistance, et à laquelle un cuisinier habile donne une forme si ragoûtante! Il faut ici que je me nourrisse de cette chair noire, dure, huileuse ; que je remplace mes habits déchirés par cette peau emplumée, sans apprêt et puante! Oh, milord! milord! combien vous avez abusé de ma jeunesse, de mon inexpérience! Milord n'était pas là pour répondre, pour remédier au mal qu'il avait fait.

Robert voudrait laver ses blessures. Le ruisseau qui l'avait désaltéré, coule à travers les roches, et se jette dans la mer. Il faut, pour s'en approcher, vaincre les obstacles qu'offre à chaque pas un terrain inégal, et souvent coupé à pic. Robert, à qui ses deux mains suffisent à peine pour conserver l'équilibre, est gêné dans sa marche par le poids de son aigle, par un long cou, qui tantôt traîne derrière lui, tantôt s'embarrasse dans ses jambes. Il dépose son fardeau sur un tertre, et va chercher du soulagement à la douleur brûlante qu'il ressent à la tête.

Comment arrivera-t-il? quelquefois le ruisseau

est à deux pas de lui ; quelquefois il est forcé de s'en éloigner de dix toises. Il voit, à trente ou quarante pieds sous lui, un bassin de cette eau, qui joue, qui s'arrête dans une cavité de la roche. La pente est rapide, mais unie ; il n'a qu'à se laisser glisser. Il s'assied, il se laisse aller, il arrive. Un bain salutaire étanche son sang et en calme l'ardeur. Oh! s'il avait des ciseaux! il couperait ses cheveux qui vont retomber, se sécher dans ses plaies, les irriter encore. Mais que de mains employées, avant que le fer deviné, tiré de la terre, coulé, forgé, limé, poli, devienne enfin un instrument tranchant ! Robert avait vu des maçons, et n'avait pas d'idée de l'exploitation des mines ; mais il désirait des ciseaux, et il sentait qu'il ne pouvait en faire.

Lavé à grands flots, pansé tant bien que mal, désaltéré, rafraîchi, il leva les yeux vers l'endroit où il avait laissé son aigle. Ce talus, qu'il avait descendu, en sacrifiant son unique culotte, lui offre une roche presque droite et unie sur toute sa surface. Nul homme ne la remonterait sans échelle, autre instrument si nécessaire, si simple, et dont il faut encore qu'un enfant de la nature apprenne à se passer.

Quand on ne peut pas remonter, il faut s'arrêter, ou continuer à descendre. S'arrêter là où il n'a que de l'eau pour toute nourriture, et que le ciel pour toit! Robert se tourne une dernière

fois vers son aigle, qui lui coûte si cher, qui est en ce moment son unique ressource, et il se décide à l'abandonner et à descendre.

Il espère trouver au bas de la falaise un chemin praticable qui le ramènera au point d'où il est parti. Il se promet bien, s'il surmonte tant de difficultés, de s'éloigner à jamais de ce malheureux château, et d'aller chercher des hommes. Ils peuvent être rares dans ce canton; mais enfin l'Écosse n'est pas un désert. Oh! s'il avait eu plutôt cette bonne idée! mais l'expérience est ordinairement le fruit du malheur, et celle des pères est perdue pour les enfans : un savant, je ne sais plus lequel, nous a déja dit cela.

Aux dépens de la peau de ses genoux, de ses mains, de la doublure naturelle de sa culotte, Robert glissant, s'accrochant, sautant de pierre en pierre, s'arrête tout à coup sur une vaste plate-forme, et là, cessant de craindre pour sa vie, il porte la vue autour de lui... Un banc d'huîtres, blanches et dodues, qui s'ouvrent à l'approche du flux qui va leur apporter une eau nourrisante et nouvelle!... « Passe pour des huîtres, « disait-il, cela peut se manger cru. » Et en effet il en avait mangé à Paris, sans savoir d'où elles viennent, comme tant de bonnes gens ignorent par quels travaux se prépare leur petit pain au lait. Labourer, semer, herser, sarcler, moissonner, battre, faner, moudre avec une mécanique, à laquelle ont concouru le charpentier, le me-

nuisier, le carrier, le serrurier, le fabricant d'étamine, le chamoiseur; et puis le maçon qui a construit le four; le mitron qui a pétri et fait lever la pâte; le bûcheron qui a fourni de quoi la cuire; le commissaire qui veille à ce que la mitronne ne vole pas le public; que de choses à faire avant de tremper la flûte dans la bavaroise au lait!

Robert, qui a renoncé à ses aises, ne pense ni à la flûte, ni au pain mollet. Il se console, à l'aspect des huîtres, de la perte de son aigle, qui, après tout, n'était pas fort à regretter. Il insinue un doigt dans un de ces coquillages ouverts. L'animal le reploie, s'enferme. Robert veut retirer son doigt; l'huître, qu'on enlève de la roche sur laquelle elle est née, sur laquelle elle a crû, l'huître serre plus fort, et Robert pousse des cris qu'étouffe le mugissement des vagues.

Cette roche, jusqu'alors si perfide, lui devient pourtant favorable. Il frappe contre la pierre l'impitoyable étau dans lequel son doigt est broyé; il frappe à coups redoublés, et avec tant de violence, que la charnière qui unit les deux parties se brise. Il a rendu la liberté à son doigt, mais à un doigt coupé jusqu'à l'os. Plaies à la tête, plaies aux reins, aux fesses, aux coudes, aux genoux, à la main, Robert n'était qu'une plaie, et toujours, toujours de tous ses maux la faim était le plus cruel.

Ces fables de La Fontaine, que les enfans ré-

pètent comme des perroquets, avec les gestes et les minauderies de leur institutrice mère; ces fables que doit écouter tout venant, auxquels il doit applaudir, et dont il faut se défier comme de la fortune du pot, du gigot qui a bon goût, du vin du crû, d'une femme d'un bon caractère, des talens de la demoiselle de la maison; ces fables si naïves, si instructives pour l'âge mûr, furent inutiles à Robert. Il n'avait ennuyé les amis de maman que du *maître Corbeau* et de la *Cigale*: il n'avait pas poussé ses études plus loin. S'il eût appris la fable du *Rat* et de *l'Huître*, il s'en fût souvenu dans cette circonstance. Il la connut plus tard, et l'appliquant à des objets d'une autre importance, il en recommandait la lecture, avec l'enthousiasme que mettait le bon La Fontaine à préconiser Baruch.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Il faut pourtant le tirer de là.

Des milliers d'huîtres, entr'ouvertes, s'offraient de toutes parts au malheureux affamé. Il les regardait, il les convoitait. Un penchant irrésistible le pousse, et il tremble pour ses doigts. Que deviendra-t-il, s'il se met dans l'impuissance de se servir de ses mains! Que deviendra-t-il encore, s'il ne mange pas d'huîtres?

O! bienheureux rocher de Cancale, où les gourmands se gorgent de ce coquillage, sans avoir même recours au couteau que Robert, en ce moment, eût préféré aux trésors de Golconde; où on prévient les désirs, où on vous épargne jusqu'aux moindres soins, où on mâcherait pour vous, si vous le désiriez, où on digèrerait même pour le prochain, si la chose était possible! Il est vrai que chaque mangeur doit, pour sa part, payer le loyer, les garçons servans, monsieur le chef de cuisine, le triste feu du poèle, les viandes qui ne sont pas consommées. Il faut qu'il paie le blanchissage, le vigneron, les droits d'en-

trée, le boulanger, l'écailleuse et sa marchandise. Il faut encore qu'il paie sur tous ces objets, étrangers à la maison, vingt-cinq pour cent de bénifice au maître. Oh! c'est une grande économie que de manger des huîtres au rocher de Cancale!

Voyons enfin comment Robert mangera les siennes. Il tournait non autour du pot, qui naguère cuisait pour lui, sans qu'il s'en mêlât, mais autour de l'immense cloyère qui s'offrait à lui. Il avançait, il reculait; ... un caillou, auquel le bout de son pied a communiqué du mouvement, tombe entre deux coquilles qui se resserrent sans pouvoir se fermer. Robert s'approche, il examine, il observe; il s'assure, par différens essais, que le caillou est aussi fortement comprimé que l'a été ce pauvre petit doigt. Il en hasarde un second, un troisième, il arrache l'huître à sa retraite, il l'avale... Oh! qu'elle lui parut bonne! oh! combien lui parut précieuse cette multitude de cailloux que jusqu'alors il avait foulés avec dédain! Il en remplit ses poches, il va d'huître en huître, et il insinue chaque caillou avec le sourire de la sensualité.

Bientôt il n'a plus qu'à se baisser et prendre, bientôt il commence son repas. La délicatesse du mets, sa faim inextinguible, eussent fait de ce dîner l'emploi du reste de la journée, si l'Océan, sans considération pour l'innocent dévastateur, ne fût venu mouiller successivement le bout de son

pied, sa cheville, et une partie de ses petites jambes. Convaincu de la nécessité de faire retraite, Robert regarde derrière lui : toujours les mêmes difficultés pour remonter. Il faut gravir pourtant, ou être submergé.

Il mesure de l'œil les différentes roches qui sont accessibles encore. Il a retrouvé des forces et du courage ; il fait des efforts inouis. Il recule, il monte, il retombe ; il parvient enfin à la surface d'une pierre, où il n'a rien à craindre de la fureur des vagues, où il peut se coucher, sur laquelle même il peut se promener par trois pas dans tous les sens.

Il regarde au-dessus de lui ; ... nul moyen de monter plus haut. Il regarde à droite, à gauche ; nulle apparence de sentier. Partout, une roche perpendiculaire, ou saillante, lui ôte jusqu'à l'espérance. Si du moins ce banc de coquillages s'étendait au loin, il le suivrait à la marée basse, il trouverait probablement quelques ouvertures praticables ; mais ce banc est borné ; son œil en a embrassé l'étendue, et il n'a vu aux deux extrémités que les flots battant, dégradant le pied de la falaise.

Heureusement son ruisseau est à sa portée. Ses huîtres sont, à la vérité, abondantes et d'un goût excellent ; mais s'il doit passer là sa vie, exposé aux injures du temps, cloué douze heures par jour sur cette pierre, c'est devenir huître lui-même.

La nuit qui s'approchait, rendait de moment en moment ses réflexions plus sombres et plus douloureuses. Un vent de bise qui s'élève tout à coup, une pluie froide, le glacent jusqu'à la moelle des os. « Pas un abri, s'écriait-il, et mes habits « sont en lambeaux ! »

C'est alors qu'il regrette ce misérable château, qu'une heure auparavant il voulait fuir sans retour; c'est alors qu'il maudit milord, qu'il lui attribue ses maux présens, et ceux qui lui sont réservés. Il appelait à grands cris sa mère, qu'il gémissait alors d'avoir abandonnée, et qui, même en le punissant, était si loin des rigueurs de cette implacable nature, dans les bras de laquelle il s'est imprudemment jeté. Il invoque, il supplie, il regrette son ami Rifflard, qui, sage et heureux au sein de sa famille, jouit de l'industrie de ses contemporains, en attendant l'époque où il pourra, à son tour, payer sa dette à la société. Ces souvenirs lui arrachent des pleurs; ses yeux remplis de larmes ne lui permettent plus de distinguer les objets. Il les essuie cependant; il craint de franchir, sans s'en apercevoir, le court espace qui le sépare du précipice et du néant : tout malheureux qu'il est, il tient encore à la vie.

Ciel ! ô ciel !... se trompe-t-il?... est-ce une illusion, un songe ? une barque à voiles et à rames longe la côte, et va passer à cent verges de lui ! Il ne peut en croire ses sens. Il essuie ses yeux

encore, il les frotte, il les rouvre... « Oui, oui! « c'est bien une barque, c'est un sauveur qui « s'offre à moi. »

Mais les vents qui sifflent lui permettront-ils de se faire entendre? Il s'élance sur la pointe des pieds, il élève les bras, il appelle, il crie. L'espérance soutient, nourrit cette voix grêle, dont les sons se perdent dans l'immensité. La barque suit sa route; quelques minutes encore, et elle aura dépassé le malheureux. Robert juge qu'il n'est pas entendu, qu'il ne peut l'être, et le désespoir s'empare de lui Il achève de mettre en pièces ses vêtemens, dont les restes devaient lui être si précieux! il en jette les lambeaux çà et là; il s'arrête à la pensée de se précipiter lui-même, et de terminer en un instant ses malheurs.

Sa chemise percée, déchirée de toutes parts, s'attache à une pointe de la roche; le vent la soulève et la fait voltiger à son gré. Cette chemise, déplorable reste de son opulence passée, devient le gage de son salut. Elle a été vue par le maître de la barque, qui soupçonne quelque chose de la vérité. Il cherche à pénétrer les ténèbres qui s'épaississent à chaque instant; il croit distinguer un être nu et souffrant : il cingle droit sur la falaise.

Oh! de quel horrible poids Robert fut délivré, lorsqu'il vit cette barque protectrice s'approcher de lui! Il ne pense plus à mourir; la vie lui re-

devient chère. Il croit que la sienne peut être fortunée encore; il jouit surtout de l'idée de la passer avec des hommes.

« (1) What do you do here, lui dit le patron? « Par grace, sauvez-moi, lui répond l'enfant. (2) « You don't speak english, réplique le marinier? « — Mon bon monsieur, je suis à demi-mort de « froid. — (3) Since it is so, I must speak « scotch. » Je ne vous rendrai pas ce que le bonhomme dit en écossais, parce que je ne l'entends pas plus que Robert n'entendait l'anglais. Je vous apprendrai seulement que l'honnête marin prit l'infortuné dans ses bras, le porta dans son bateau, le roula dans une vieille capote, lui fit prendre deux doigts de rum, et remit à la voile.

La belle chose que la société, pensait Robert réchauffé, transporté mollement! A peine ai-je rencontré un homme, que mes malheurs sont finis!... Projets insensés, où m'aviez-vous réduit!

La barque s'arrête dans une anse près de Sincler, endroit misérable, habité par des gens dont la plupart arrachent à la mer une subsistance que le sol leur refuse, mais dont la misère n'a pas éteint la sensibilité.

Le bon pêcheur reprit l'enfant, et le porta à sa cabane. Des murs enfumés, de la terre battue

---

(1) Que faites-vous ici?

(2) Vous ne parlez pas anglais?

(3) Puisque cela est ainsi, je vais vous parler écossais.

pour plancher, un toit de roseaux, en voilà la description. Une femme, des enfans en guenilles, mais frais, gaillards, dispos, se nourrissaient d'un peu de pain noir, de poisson grillé, assaisonné d'un grain de sel, et de quelques topinambours qui croissent dans le sable comme ailleurs. Ils avaient pour lit la paille de l'orge dont se nourrissait la famille. Si le poisson abondait, on allait en vendre le superflu à Wick, et l'épouse attentive en rapportait quelques douceurs, uniquement réservées pour son mari, qui s'exposait à tout, qui bravait tout pour soutenir son humble ménage. Les femmes de ses compagnons avaient pour leurs époux les mêmes soins, les mêmes égards. La pauvreté, le travail et l'éloignement des villes, produisent ordinairement des mœurs et des vertus.

Cette cabane, ses habitans qui, dans des temps plus fortunés, eussent révolté la délicatesse de Robert, lui paraissaient alors un séjour enchanté, les premiers des humains. Il est accueilli, caressé, fêté, soigneusement pansé; il revoit du feu, du pain; le gril est placé sur la braise; on prépare le poisson; Robert en mangera sa part, et il la mangera cuite! Pour concevoir son ravissement, il faut, comme lui, s'être tiré d'une situation désespérante.

Le pêcheur et sa femme se parlaient, paraissaient se consulter, pendant qu'ils soupaient tous, assis sur de mauvaises bancelles, autour d'une table vermoulue. Ils adressaient de temps en temps

la parole à Robert, qui branlait la tête et qui ouvrait les bras, ce qui veut dire partout : Je ne vous entends point. Franecis, Franecis, moutsiou? s'avisa enfin de baragouiner le mari. Oui, oui, répondit Robert, je suis français. Nos bons Écossais parlèrent quelques instans encore, firent signe à Robert de s'aller jeter sur la paille à côté de leurs enfans, et se retirèrent dans leur coin, entre le sommeil et l'amour.

Nous trouvons extraordinaire, nous autres gens du bon ton, que ce qu'il nous plaît nommer la canaille, connaisse aussi l'amour. Aucune de ces tournures de phrases si délicates, si sentimentales; aucun de ces préliminaires charmans, qui tiennent lieu à l'homme usé de ce qu'il envie au fort de la halle. Veux-tu, mon cœur, dit celui-ci? je le veux, Jacques, répond la fille aux joues rebondies et colorées, et leurs plaisirs les mettent fort au-dessus de tant de jolis messieurs, de belles dames, qui soupirent les vers de Tibulle, de Pétrarque, du Gentil-Bernard, et qui souvent s'en tiennent là, faute de pouvoir faire mieux.

Robert dormit d'un profond sommeil, et cela devait être; mais comme les nuits sont longues, lorsqu'on se couche immédiatement après souper, et qu'on soupe à sept heures, Robert éveillé avant le jour, repassait dans sa mémoire les différens évènemens de sa vie : notre mémoire est notre bourreau dans le calme et l'obscurité. Très-près du malheur encore, il gémissait de ses fredaines,

il regrettait ce temps heureux, où il avait à peine repassé le seuil de M. Morisset, qu'il se livrait avec ses camarades à ses saillies, à sa gaîté, en attendant un excellent dîner, dont les apprêts ne le regardaient pas. Il est vrai qu'il fallait étudier, ou en faire le semblant, deux heures le matin et autant l'après dîner; mais que M. Morisset, que sa mère fussent satisfaits ou non, il n'était jamais réduit à manger du lapin cru, à se battre avec des aigles, à vivre sur une pointe de rocher. Voilà pourtant, pensait-il, où m'a conduit la manie des projets : je n'en ferai de ma vie.

Je vais me lever avec le soleil. Le bon pêcheur me laissera sa grosse capote; il me donnera la chemise d'un de ses enfans, la culotte d'un autre... Oui, mais des bas et des souliers?... Ses enfans n'en ont pas, et je puis m'en passer comme eux. Je me mettrai en route; je trouverai sûrement à Wick le paquet-boat qui m'a apporté ici. Le capitaine me reconnaîtra, il me prendra à son bord, et me conduira à Dieppe, d'où je me rendrai à Paris... Et la voiture? j'ai l'habitude d'aller à pied... Mais les auberges? il me restait neuf francs, et je les ai jetés à la mer avec le dernier morceau de ma culotte. Imbécille, insensé !... Bah, bah, je suis joli garçon, mademoiselle Louison me l'a dit, et un joli garçon intéresse toujours. Je rencontrerai quelque dame, quelque lord qui n'aura pas la manie d'être l'homme de la nature, et j'arriverai commodément chez ma mère. Ma mère

grondera... Non, elle ne grondera pas; elle sera trop aise de me revoir, et puis si elle a de l'humeur, qu'en résultera-t-il de pis? du pain et de l'eau. J'en aurai du moins en abondance, de ce pain si blanc, si beau, qui me paraîtra délicieux, puisque j'ai trouvé si bon ce vilain quignon noir dont j'ai soupé hier.

Je retournerai chez M. Morisset. Je suivrai en tout l'exemple de Rifflard. Je me vois d'ici le plus fort écolier de ma classe, de ma pension, de l'Université. A la fin de chaque année, j'enlève tous les prix. Mon nom devient célèbre; on ne parle que de moi. Monsieur le recteur me présente partout.

Un président au parlement m'engage à faire mon droit; un maréchal de France à entrer au service; un archevêque à prendre mes degrés en Sorbonne. Je me décide pour le barreau. Mon éloquence me fait des protecteurs puissans, on m'offre une charge de conseiller... A propos, cela se donne-t-il, cela se vend-il, une charge de conseiller? N'importe, me voilà membre d'une cour souveraine. Mes rapports étonnent, séduisent, entraînent. Le Roi me mande chez lui, me dit de très-jolies choses, et me fait son chancelier. Oui, oui, voilà qui est supérieurement vu, et qui vaut bien mieux que des projets.

Pendant que Robert en enfantait de puérils et d'invraisemblables, le maître pêcheur était sorti,

et rentra accompagné d'un homme qui portait une robe de bure grisâtre, un bonnet, jadis noir, qui tombait sur ses oreilles, des guêtres et de gros souliers ferrés. Il s'approcha de Robert, courbé sur son bâton, et lui parla français.

Avec quel plaisir notre aventurier entendit sa langue maternelle ! avec quel empressement il répondit! Un mot, une question amenait une histoire qui ne finissait pas. Le vieillard écoutait avec intérêt, avec sensibilité. Au bout d'une heure, il n'ignorait rien de ce que Robert avait fait, dit et pensé.

« Je suis bien pauvre, lui dit-il; mais j'ai tou-
« jours quelque chose en réserve pour celui qui
« a moins encore. Levez-vous et suivez-moi. »

Robert ne fait pas répéter. Il prend la capote sous un bras, la culotte du fils aîné sous l'autre; il s'en est accomodé, il va s'en vêtir... Le pêcheur lui parle avec douceur, avec bienveillance, et le vieillard traduit avec un ton plein de bonté. Le pêcheur avait dit à Robert que son fils ne possédait qu'une culotte, et qu'il était assez naturel qu'il la conservât; qu'une capote est très-utile en mer, en temps de pluie, et que lorsqu'on ne peut en acheter une neuve, il faut garder celle qu'on a.

Robert devenait industrieux. Ne pouvant avoir de vêtemens à lui, il s'avisa de partager ceux d'autrui. Il lève la jaquette du bon vieillard, s'en-

file dans sa soutanelle, se colle à lui, et sort sa tête par la fente de sa poche, afin de pouvoir respirer et de voir à se conduire.

Il suivait gaiment son nouveau patron. Celui-ci s'arrête en sortant de la chaumière, et lui montrant du doigt l'Océan et la roche, d'où il avait été tenté de se précipiter : « Voilà, dit-il, l'en-« droit où vous étiez hier, où vous pensiez termi-« ner votre misère et votre vie. Un homme qui « ne vous devait rien, s'est exposé pour vous ar-« racher à la mort; il vous a conduit dans sa ca-« bane; sa femme vous a reçu comme un de ses « enfans, et déja ce bienfait est effacé de votre « mémoire ! Robert, l'étourderie est l'écume que « jette une bonne tête qui fermente encore; l'in-« gratitude est un vice du cœur : êtes-vous étourdi, « ou ingrat? »

Robert ne réplique pas un mot. Il rentre sa tête, s'échappe de dessous la robe du digne homme, court à travers la chaumière, embrasse tous ceux qu'il rencontre, les embrasse encore, en leur criant : Je vous remercie. On n'entendait rien de ce qu'il articulait; mais son teint animé, ses gestes expressifs, son œil humide, disaient tout. Il est un langage que les mille et une grammaires n'enseignent pas, et qui est senti par les hommes de tous les lieux et de tous les temps. Le pêcheur secoua la main et le bras de Robert; sa femme le pressa sur son sein. Le bon vieillard

regardait de la porte, et une larme de plaisir coulait sur ses joues, sillonnées par le temps.

CHAPITRE II.

Le bon prêtre.

Le protecteur et le protégé arrivèrent à une habitation qui n'était pas fort au-dessus de celle du pauvre pêcheur. Une vieille gouvernante grogna, en voyant arriver un petit être absolument nu, que sans doute on allait habiller de la tête aux pieds. Le bonhomme la laissa dire; il ne transigeait pas avec ses devoirs, et il croyait la charité le premier de ceux qu'il eût à remplir. Par ménagement pour la chasteté de Betty, il passa Robert dans une vieille culotte de panne noire, dont la jarretière descendait à mi-jambes, et dont la ceinture montait jusque sous les aisselles. Le costume n'avait rien d'élégant ; mais il était économique, car enfin, un gilet, une vieille paire de souliers avec cela, et voilà le petit malheureux équipé de pied en cap.

Pendant que le vieillard cherchait, dans ses guenilles, de quoi compléter l'ajustement de Robert, l'enfant regardait du coin de l'œil le reste d'une éclanche de mouton, flanquée de carottes et de navets. Le brave homme intercepta un de ces regards de convoitise; il suspendit ses recherches pour mettre le plat devant Robert. « Avec quoi

« dînerez-vous ? lui dit l'acariâtre Betty. — Ses be-
« soins sont plus pressans que les miens, répon-
« dit le bonhomme. »

Betty était prévoyante, et elle avait deviné juste. Robert festoya si bien le gigot, qu'elle et son maître ne trouvèrent à midi que des os à racler. Le vieillard mangeait un morceau de pain de seigle, et sa figure était rayonnante. « Du pain « sec ! gromelait Betty entre ses dents. — Il est dé-
« licieux par le bien que j'ai fait à cet enfant.
« Voyez comme il est gai, comme il joue ! — Bah !
« croyez-vous que ces évêques, qui ont cuisinier,
« laquais, équipage.... — Betty, ne condamnons
« personne, et prions pour tous. »

Il faut enfin vous faire connaître cet homme extraordinaire, qui honorait une profession qu'on regarde comme honorable ; qui, sans faste, sans orgueil, pratiquant la vertu par penchant et par goût, était digne de servir de modèle à tous ses confrères... Il vécut et mourut pauvre, heureux et ignoré.

Son père, William Cammeron, avait suivi le roi Jacques, détrôné, fugitif, pour avoir manqué des qualités nécessaires à un roi, à qui il en faut tant pour prévenir ou calmer les convulsions du corps politique ! Cammeron aimait son prince. Brave officier, homme sage, éclairé, mais abusé par ses désirs, il espérait aider à rétablir Jacques sur le trône, ou mourir à ses côtés.

Son fils avait vingt ans. C'est l'âge où l'on com-

mence à juger ; c'est aussi celui où l'on s'égare. Le jeune homme prédit que Guillaume, brave, actif, entreprenant, ayant pour lui les vœux du peuple anglais, l'emporterait enfin sur son rival. Il est dur, pour un grand cœur, de recevoir des bienfaits d'un prince qui ne se soutient que de ceux d'une cour étrangère, et qui renonce à la gloire, à vingt ans, est capable de tous les sacrifices. Cammeron se dévoua. Il prit les ordres, et repassa en Écosse, après quelques années de séjour en France. Il trouva des infortunés à qui on voulait ôter tout, jusqu'à leurs opinions religieuses. Il les consolait, il les encourageait, il maintenait, il rétablissait la paix dans les familles. Quelquefois il manquait du nécessaire ; il prenait patience, en pensant au bien qu'il avait fait.

Robert joignait à sa jolie petite mine une imagination vive, la repartie juste et prompte, et la véritable vertu se plaît quelquefois à sourire. M. Cammeron s'attachait de jour en jour à l'enfant. En revanche, l'aversion de la vieille Betty croissait en proportion de l'amitié de son maître, et avait-elle tant de tort ? Quand on n'a entre deux personnes que la moitié de ce qu'il faut, et qu'un intrus, riant, sautant, caressant, dévore à lui seul les deux tiers de cette moitié-là, il est assez naturel d'avoir de l'humeur, à moins qu'on ne soit un ange, et Betty n'avait rien d'angélique, rien absolument. Elle eût été une admirable gouvernante d'évêque, si la dignité de ces

messieurs pouvait se borner aux services d'une vieille fille. Elle eût engagé monseigneur à donner son superflu, si elle eût pu le déterminer à en avoir; elle eût été enchantée d'être le canal des graces, de jouer un rôle dans les alentours de la cathédrale, de recevoir les révérences des bonnes femmes, et le salut de protection du suisse, qui par toute la chrétienté se croit un personnage, parce qu'il a un peu de galon, un nœud d'épaule et un baudrier qui ne lui appartiennent pas, parce qu'il porte une rouillarde en dépit de ces paroles expresses : *Quiconque tire l'épée, périra par l'épée...* Il est vrai que les suisses d'église ne la tirent jamais.

Mais, sans scrupule et sans danger, ils donnent de la pointe du bâton de leur hallebarde sur les pieds de ceux qui ne se rangent pas assez vite, et les contorsions de l'inconcevable patient ne leur font rien perdre de leur grand sérieux. C'est l'âne chargé de reliques, qu'un suisse de paroisse.

Où en étais-je donc?... A Betty, qui n'était pas digne d'être la gouvernante d'un pauvre prêtre écossais, qui haïssait Robert, qui le lui rendait bien.

Quel plaisir pour M. Cammeron, de calmer les inquiétudes d'une mère! Son premier soin avait été d'écrire à madame Robert. Il faisait l'éloge des qualités physiques et morales de l'enfant; il le croyait propre à tout; il ne doutait pas qu'il fût un jour l'honneur de sa famille; enfin il avouait que ses moyens ne lui permettaient pas de le ren-

voyer; mais s'il plaisait à madame de lui adresser une lettre-de-change sur Edimbourg, il y conduirait l'enfant, le mettrait dans le coche de Londres, où il serait reçu par un pauvre prélat, condamné d'avance, comme lui, à être pendu, s'ils étaient surpris disant la messe, ce qui ne les empêchait pas de la dire tous les jours. Les hommes sont de bizarres animaux. Ils pendent ici ceux qui disent la messe; ils brûlent là-bas ceux qui n'y vont point... Pas de réflexions là-dessus : Dieu a fait l'homme à son image.

Où en suis-je encore? Ah! le pauvre évêque de Londres ne manquerait pas d'envoyer le petit à Douvres, d'où la maison Minet, qui est de tous les pays et de toutes les religions, l'embarquerait pour Calais, d'où le père gardien des capucins le mettrait en route pour Paris. En attendant la réponse de madame Robert, M. Cammeron avait soin de faire employer le temps à son fils. Il commençait la journée par servir, dans une cave, une messe qui en valait une chantée dans une basilique, si tant est.... Après la messe, le déjeuner; après le déjeuner, la lecture, l'écriture et la déclinaison de *musa;* ensuite, une heure de récréation; puis le dîner, et jusqu'au coucher, répétition, à la messe près, des exercices du matin.

Robert se prêta d'abord très-volontiers à tout cela : il se doutait bien que pour être chancelier il faut savoir un peu de latin. Mais à mesure que l'aigle et le lapin cru s'effaçaient de sa mémoire,

l'ennui de la science se faisait sentir, et le goût de la simarre et des sceaux s'affaiblissait sensiblement. Bientôt le travail lui parut pénible, et enfin il ne fit plus rien, qu'autant qu'il y était forcé par la présence de M. Cammeron.

Et comme il fallait qu'il fût toujours occupé de quelque projet, il chercha, avec l'ardeur infatigable de la vengeance, les moyens de rendre à Betty les niches secrètes qu'elle lui faisait.

Betty n'osait contrarier ouvertement son maître; mais elle faisait les portions, et elle manquait rarement de glisser dans celle de Robert une poignée de sel ou de poivre. Robert s'en apercevait à merveille, et mangeait toujours, en prenant note, dans sa mémoire, de chacun des tours que Betty lui jouait. M. Cammeron prétendait ne pouvoir avaler sa modique pitance, et il passait à Robert ce qu'il lui plaisait d'appeler son superflu. Si le maître et l'élève regardaient la porte ou la croisée, une mouche ou un hanneton, crac, une pincée de cendres tombait dans l'écuelle. Robert, sans se démonter, prenait le coin d'une grosse serviette qui servait ordinairement pendant la quinzaine, il en faisait une espèce de chausse, et il trempait son pain dans la sauce qu'il avait clarifiée. M. Cammeron, en voyant le manége du petit, disait doucement à sa gouvernante : « Votre vue « s'affaiblit, ma bonne; vous laissez souvent tom- « ber quelque chose dans la casserole » Betty ne répondait rien, et en continuant d'apprêter le

dîner de son chat, elle se promettait bien de recommencer.

Un jour Robert trouvait du crin haché dans ce qu'on appelait son lit. Le lendemain matin, le fond de sa culotte était farci de têtes de chardons. Il était furieux ; il se contenait à peine. Les égards que marquait M. Cammeron à une ancienne domestique, qui lui avait sacrifié toute sa vie, balancèrent pendant quelque temps ses projets de vengeance ; mais une pierre que Betty avait eu l'air de jeter à un chien, de six pouces de haut, et qui le frappa à la tête, le fit passer sur toutes les considérations.

Il commença par cacher une jarretière, que Betty, sans mot dire, remplaça par un bout de ficelle. Il jeta au feu un bas, que Betty remplaça par un chiffon. On attaquait, on se défendait sans éclat, et cette guerre sourde état toujours subordonnée au respect qu'on portait au maître.

Cependant l'impassibilité apparente de Betty avait un but que Robert ne soupçonnait pas. Elle voulait lui inspirer la confiance de l'impunité, et l'amener à quelque espièglerie assez grave pour qu'elle pût l'attaquer avec avantage dans le cœur de M. Cammeron. Robert donna dans le piége. Il enrageait qu'on eût l'air de ne s'apercevoir de rien. Qu'est-ce en effet que la vengeance, si on ne jouit pas des angoisses de son ennemi? Robert, piqué au jeu, se décida à frapper les grands coups. Il jeta dans le puits une paire de poches

neuves et un tablier qui ne l'était pas. Il était fait d'un morceau de taffetas vert, que la reine, femme de Jacques second, avait, à l'aide de son aiguille et d'un peu de fil d'or, transformé en un bel étendard, qu'elle avait confié au père Cammeron. Celui-ci, en mourant, l'avait envoyé à son fils, et comme il ne savait pas broder, et que l'on conduit difficilement sa plume lorsqu'on est à l'agonie, il avait écrit, tant bien que mal, sur l'étendard : *Apprenez à mourir pour vos rois.* Le jeune Cammeron, persuadé que sa mort ne pouvait être utile à personne, et que sa vie l'était à ses pauvres Écossais, avait religieusement baisé l'étendard, et l'avait serré dans son tiroir.

Betty était jeune et jolie lorsqu'elle était entrée à son service, et il n'avait que des privations à lui faire partager. Un montagnard, beau, bien fait, avait offert sa main; il plaisait à Betty, et Betty lui dit : « Je vous crois nécessaire à mon « bonheur; mais je suis plus nécessaire encore à « M. Cammeron, et je reste avec lui. » Si le bon prêtre eût pu, en ce moment, disposer d'un trésor, il l'eût offert à Betty. Son morceau de taffetas vert était ce qu'il avait de plus précieux; il le lui présenta en disant : *C'est le denier de la veuve.*

Betty s'en parait aux bonnes fêtes de l'année, et l'enfermait soigneusement, de la Toussaint à Noël, et de Noël à Paques. Qu'on juge de son chagrin, de ses exclamations, lorsque, le jour

de la Pentecôte, elle chercha son tablier, et le chercha en vain ! M. Cammeron lui représentait, avec sa douceur ordinaire, que tout ici bas est périssable, et qu'attacher un instant de bonheur à telle ou telle parure, c'est descendre au-dessous de soi. Robert, allant, venant, jouissait des clameurs, des gémissemens de Betty. Le petit coquin !

Cependant l'heure de l'office approchait, et il fallait laver la casserole, qui servait aussi à M. Cammeron de cuvette et de plat à barbe. Betty, pleurant, grondant, fut tirer un seau d'eau au puits, et elle ramena ses poches et son tablier pendans au crochet de la corde. Ce n'était ni elle, ni M. Cammeron qui avait jeté ces belles choses-là dans le puits : ce ne pouvait être que Robert. Sa douleur se changea en joie ; elle rentra triomphante, pièces de conviction à la main, et elle accusa son ennemi.

Robert voulut se défendre. Sa négligence, sa paresse, avaient réfroidi son patron, et le rendaient facile aux insinuations de sa gouvernante. Il interrogea le coupable avec un ton sévère qui l'intimida. Robert hésita, balbutia, et confessa son crime. Betty exigeait qu'il fût chassé à l'instant. « Non, répondit M. Cammeron. Il est sans « ressources, et je ne réduirai pas au désespoir « un enfant qui peut se corriger. »

On attendait toujours la réponse de madame Robert, qui ne répondait point, par une excel-

lente raison : elle n'avait pas reçu la lettre du bon prêtre. Le paquet-boat de Douvres avait été surpris à moitié chemin par un grain, qui bientôt devint une tempête, et qui jeta le bâtiment sur un banc de sable à la côte de Middelbourg. Il talonna, il s'entr'ouvrit; les matelots se désespérèrent, prièrent, se noyèrent, et la malle aux lettres vogua sur la mer du Nord, qui n'est pas du tout le chemin de Paris.

« Voyez, disait le bon prêtre à Robert, voyez « à quel point vos fredaines ont indisposé ma- « dame votre mère! elle ne daigne pas me répon- « dre, à moi, qui ne peux avoir d'autre tort à « ses yeux que de vous avoir recueilli. Vous êtes « un mauvais sujet, Robert, et cependant je ne « vous abandonnerai point, car enfin, ne faire « du bien qu'à ceux qu'on aime, c'est vouloir « toujours jouir, et il n'y a pas de mérite à cela. »

Robert était d'un caractère irascible. Persuadé de la légitimité du droit de représailles, il croyait n'avoir rien à se reprocher envers Betty, et je suis tenté de penser comme lui. Persuadé encore que rien ne le rétablirait dans les bonnes graces de M. Cammeron, il cessa de se contraindre, et il se livra à des excès... mais à des excès!... vous allez voir.

Je vous l'ai dit, Betty avait un chat, un chat maigre comme elle et son maître, parce que comme eux il avait toujours faim. Après M. Cammeron, *Love* était, de tous les animaux, le plus

cher à Betty, et elle ne prévit pas, elle toujours si prévoyante, à quel point la vengeance peut pousser l'atrocité. Enhardie par l'impunité et la confiance absolue de M. Cammeron, elle ne cessait de faire à Robert des niches plus ou moins piquantes. Un soir il trouva au bout de sa paillasse un fagot d'orties, qui lui mit en cloches les pieds et la moitié inférieure des jambes. Robert dévora sa douleur. Il eût mieux fait, allez-vous dire, de jeter les hauts cris, et de convaincre Betty, comme elle l'avait convaincu, lorsqu'elle tira du puits ses poches et son tablier. Vous n'y êtes pas, vous ne réfléchissez pas, vous ne connaissez pas les ressources d'une fille vieille, dévote, et qui a le diable au corps. Betty avait préparé ses moyens de défense. Celui qui avait été capable de jeter à l'eau ses effets les plus précieux, ne se lassait pas de la poursuivre, et voulait enfin la calomnier. Il n'avait pas balancé à se faire un peu de mal, pour lui causer le plus cruel de tous, la perdre dans l'esprit de son maître, et auquel des deux eût cru M. Cammeron, déja très-prévenu contre Robert?

La pénétration du petit n'allait pas jusqu'à deviner un tel coup. Il enragea en silence le reste de la nuit, et roula dans son petit cerveau des projets plus sinistres les uns que les autres. Enfin il condamna *Love* à mort, et se leva au point du jour pour vaquer à l'exécution.

Love était leste comme un chat maigre, et il

se défiait de Robert, qui, à la sourdine, lui allongeait, de temps en temps, quelques coups de pied. Robert l'appelait d'un ton caressant; *Love* le regardait fixement, assis sur son cul, et sautant à l'autre bout de la chambre dès que Robert était à quatre pas de lui.

M. Cammeron avait à sa cheminée un reste de jambon rance, dont on coupait une tranche quand on voulait se régaler. Robert, à l'aide d'un bâton, jeta le jambon dans la cendre, le prit et le présenta à *Love*, aussi friant qu'affamé. *Love* ne savait trop s'il devait avancer ou reculer. Robert termina ses irrésolutions en jetant, au milieu de la chambre, l'os à demi décharné, et en se tirant à l'écart.

Love saisit l'occasion unique de faire un bon repas, et ce n'est pas sans cause qu'on a classé la gourmandise au rang des péchés capitaux : celui-ci le perdit. Robert, armé d'un cordeau, s'approchait sur la pointe du pied; il jeta un nœud coulant au cou de l'animal. *Love* voulut fuir, mais trop tard. Ses efforts n'aboutirent qu'à serrer la corde. Robert tira de son côté, et le chat du sien, jusqu'à parfaite suffocation.

La vengeance de Robert eût été incomplète, s'il fût resté le moindre doute à Betty. Il accrocha *Love*, étranglé, de manière que la gouvernante, sortant de son galetas, se frappa le front contre le crâne de l'animal chéri. Betty cria, et de sa bosse à la tête, et de la douleur que lui causait cet

évènement tragique. M. Cammeron accourut à ses cris. Il entendit, il vit... Oh! pour cette fois il n'y eut plus de rémission.

« Je vous ai pardonné bien des fautes, dit le « bon prêtre à Robert; mais ôter la vie à une « créature innocente, pour satisfaire la haine que « vous portez à une fille à qui je dois tant, et qui « ne me doit rien, voilà ce qui est inexcusable, « et ce que je ne vous pardonnerai point. Sortez « d'une maison où vous avez apporté le trouble « et la défiance, et puissent les infortunes que « vous ne cessez d'attirer sur votre tête, vous « rendre sage enfin! Voilà deux couronnes. Dieu « m'est témoin que c'est tout ce que je possède: « je vous les donne. Allez, et repentez-vous. »

CHAPITRE XXII.

Robert devient Comédien.

Voilà Robert parti, emportant la bourse du bon prêtre, sa vieille culotte de panne noire, un gilet vert et un bonnet carré, mangé de mites, dont la houpe usée, attachée à un bâton, servait de houssoir au presbytère. Robert n'était pas avantageusement vêtu, il ne se le dissimulait pas; mais il avait appris qu'on ne gagne rien à jeter ce qu'on a dans la mer, et il ne forma d'autre projet sur les vêtemens qui le couvraient, que de les garder jusqu'à ce qu'il pût s'en procurer de meilleurs. Il

se mit à trotter, persuadé qu'il ne manquerait pas de rencontrer bientôt quelque Louison, quelque lord, et projetant, par exemple, de tirer un grand parti des circonstances.

Il se rappelait, en marchant, la cuisine de sa mère, la bonne chère que lui faisait mademoiselle Louison; il comparait, à cette vie, passée la misère qu'il éprouvait sur sa roche, l'abstinence que lui faisait partager M. Cammeron, et à ces idées succéda la tentation très-prononcée de se bien régaler à la première auberge. Il n'ignorait plus qu'on joue un triste rôle quand on n'a rien; il sentait qu'un bon repas écornerait furieusement ses petites finances; mais puisqu'elles devaient finir, qu'importait que ce fût deux jours plus tôt, ou deux jours plus tard?

C'est ainsi que calculent des hommes faits, qui se ruinent, et qui ne le sont pas plutôt, qu'ils gémissent des privations où les a exposés leur mauvaise conduite. C'est ce calcul-là qui fait des escrocs, des filoux, des voleurs, et il en faut, et beaucoup, car de quoi vivraient messieurs de la justice criminelle, leurs subordonnés, leur *agent?* De quoi s'amuserait ce bon peuple, qui n'a pas de quoi payer un billet de spectacle, qui n'a pas tous les jours des fêtes publiques, si de temps en temps on ne le régalait d'une pendaison? Tout est pour le mieux.

Robert parlait fort bien l'écossais, et savait un peu d'anglais. Avec cela, il était sans inquiétude

sur son chemin, et après tout, il n'avait aucune raison de préférer celui-ci à celui-là. L'important était de savoir où il trouverait une ville quelconque, qui lui conviendrait comme une autre, pourvu toutefois qu'il y eût une bonne auberge. Il interrogeait les passans, qui riaient de son grotesque équipage, qui l'interrogeaient à leur tour, et auxquels, selon sa coutume, il racontait ses aventures : il n'avait rien fait qu'il eût intérêt à dissimuler. Très-peu de gens, je crois, auraient la même franchise.

Il prit quelques repas assez légers, en traversant quelques villages, quelques *villotes*, où il ne lui arriva rien de remarquable, cherchant toujours la bonne auberge, qu'il ne devait trouver qu'à Dornock, ville assez considérable du Southerland, où il arriva avec sa seconde et dernière couronne, qu'il se disposa à manger aussi gaiment que si le soleil n'eût pas dû se lever le lendemain.

Comme il parlait très-haut, qu'il avait soin de faire sonner, en parlant, deux ou trois gros sous qui accompagnaient son unique écu, on lui servit tout ce qu'il voulut. On le coucha comme un petit prince, à cette différence près pourtant, qu'il y avait dans la chambre deux lits, dont le meilleur était réservé pour un monsieur très-sérieux, qui paraissait très-réfléchi, qui parlait peu, et qui modestement avait soupé à table d'hôte.

Robert, qui avait l'estomac garni, et à qui une forte ration de *porter* tenait les oreilles chaudes,

ronfla bientôt, et trouva, pour quelques heures, l'oubli de ses malheurs passés et de ceux qui l'attendaient encore. Gare le moment du réveil, allez-vous dire : il est toujours cruel, quand on ne peut s'en prendre qu'à soi de ses infortunes. Bah, bah ! si je vous écoutais, je ferais un cours de morale qui ne serait lu de personne, et qui ruinerait mon libraire.

Un petit évènement troubla le sommeil de Robert, long-temps avant que le jour vînt lui ouvrir les yeux, lui rappeler sa dépense de la veille, et la nécessité de vider ses poches. On frappa avec tant de violence à la porte, qu'en quatre secondes elle s'ébranla, et qu'elle tomba quatre secondes après. Une troupe de gens armés entra dans la chambre. Celui qui la partageait avec Robert, sauta sur ses pistolets, et fit feu de ses quatre coups. Les assaillans ripostèrent. Robert se tapit sous sa couverture ; il y resta jusqu'à ce que le calme fût rétabli, ce qui n'arriva qu'une heure après. Lorsqu'il n'entendit plus rien, il sortit sa tête, et n'en vit pas plus.

Qu'est-ce donc que tout cela ? pensait-il. Suis-je dans un coupe-gorge, et ne m'a-t-on épargné que parce qu'on ne m'a pas jugé volable ? Que d'obligation j'aurais à ces guenilles, que je dédaignais tant ! Ce raisonnement ne valait rien, car enfin, qu'il fût volable ou non, des voleurs n'eussent pas manqué de le sacrifier à leur sûreté. Il n'en est pas moins vrai que bien des individus doi-

vent leur tête à leur obscurité. Obscurité heureuse, qui... « Ah ! je vous y prends à mon tour, « monsieur l'auteur ; c'est vous maintenant qui « moralisez. — Vous avez raison, monsieur le « critique. — Il vous échappe quelquefois des « traits... — C'est sans y penser, en vérité. Con- « tons, contons. »

Robert se livrait à une foule d'idées plus ou moins extravagantes, plus ou moins vraisemblables, lorsque le crépuscule lui permit enfin de distinguer les objets. Il remarqua que le plancher avait été lavé, d'où il conclut qu'il y avait eu du sang répandu. Il s'approcha de la fenêtre, regarda partout, et fut frappé du silence profond qui régnait dans l'hôtellerie. Il ouvre sa porte en tremblant ; il s'avance dans une galerie qui recevait le jour de la rue : nulle apparence que cette scène nocturne ait causé de sensation à l'extérieur. « Allons, dit-il, c'est le maître de la mai- « son et ses gens qui ont assassiné ce voyageur. « Hâtons-nous de sortir d'ici, et même sans payer. »

Il rentre sur la pointe du pied ; il reprend sa chère culotte, qu'il baise avec un transport de reconnaissance. Il s'assure que son écu est toujours à lui ; il passe son gilet, met ses pieds dans ses savates, sa tête dans son bonnet carré, et avise au moyen de s'esquiver sans être aperçu.

Un papier roule sous ses pas. « Si c'était un « billet de banque ! dit-il en le relevant. Un « mort n'a besoin de rien, ajoutait-il en s'appro-

« chant de nouveau de la croisée, pour distin-
« guer les caractères. Je pourrais me l'approprier
« sans scrupule »; et il lit :

« A tous mes fidèles sujets.

« Accordez votre confiance à M. Mac-Mahon.
« Il a toute la mienne, et je l'ai chargé de mes
« plus chers intérêts. Entendez-vous avec lui sur
« les moyens de soulever l'Écosse, et d'y intro-
« duire des armes. Tâchez surtout d'établir, dans
« vos châteaux, des magasins de toute espèce.
« Quand vous serez prêts, je paraîtrai au milieu
« de vous.

« Je vous recommande particulièrement M. Mac-
« Mahon, l'un de mes plus dévoués serviteurs, et
« son fils bien jeune encore, qui a voulu accom-
« pagner son père, mais qui n'est pas dans le
« secret. »

CHARLES ÉDOUARD.

Robert ne savait d'abord ce que cela voulait dire; mais il avait souvent entendu M. Cammeron et Betty parler du prétendant. L'obscurité de leurs phrases l'avait empêché de saisir aucun détail; il ne s'en était pas même occupé. Que lui faisaient, à lui, les querelles des rois?

En repassant dans sa mémoire ce qu'il avait entendu, en comparant certains propos à la lettre qu'il tenait, il jugea que M. Mac-Mahon était celui qu'on avait tué ou enlevé; que dans le tumulte cette lettre était tombée de sa poche ou d'ailleurs, et il devinait juste.

Le prince Charles Édouard préparait dès lors l'invasion qui devait se faire en 1742, pour laquelle on l'avait appelé en France, et qui n'eut lieu que trois ans après. On sait comment se termina cette malheureuse expédition.

Mac-Mahon s'était découvert aux lords Cromarty, Lokil, Frasers et Kilmarnock. Ces seigneurs, dévoués à la famille Stuart, commençaient à agir sourdement, mais avec succès. Mac-Mahon, encouragé par ces commencemens, mit moins de réserve dans ses discours; il se laissa pénétrer par un homme du parti contraire, qui le dénonça. On le suivit, on épia ses démarches, et on expédia l'ordre de l'arrêter. Il se défendit, et mourut en brave homme.

Robert réfléchissait profondément, tenant toujours sa lettre à la main. « Oui, disait-il, oui... « pourquoi pas?... mais, non, ce projet est inexé« cutable : je ne suis au courant de rien... Au con« traire, le jeune homme n'est pas dans le secret, « par conséquent rien à répondre. La lettre du « prince n'indique pas d'âge.... M'y voilà, m'y « voilà : je suis décidé. »

Robert descend, il fait quelques tours... Toutes les portes sont fermées. Il s'approche des croisées de la cuisine : l'hôte et l'hôtesse, assis devant les restes de leur feu, paraissent plongés dans une mélancolie profonde. Ils sont peut-être Jacobites, pensait Robert; en ce cas je ne risquerais rien, et j'obtiendrais des éclaircissemens. Entrons, et voyons venir.

Il frappe à la fenêtre, et se fait un air affligé. Il cherchait à paraître excessivement pénétré, et il eût volontiers donné sa vieille culotte pour pouvoir pleurer; mais le don des larmes n'est accordé qu'aux femmes.

L'hôtesse se lève, aussi effrayée que si une nouvelle troupe de sbires se fût offerte à ses yeux. Elle regarde à son tour... Robert lui paraît grand comme saint Christophe, et fort comme Hercule: richesse et fécondité d'imagination sont encore l'apanage des dames.

L'hôtesse recule, et va tomber dans les bras de son mari. Le mari, qui prévoit une scène conjugale, et qui ne s'en soucie plus, dépose tendrement sa femme sur le carreau, et veut juger par lui-même de la cause de son effroi. Il distingue, à travers le vitrage, le gilet vert, le bonnet carré, et un menton imberbe. Il ouvre; Robert entre et s'écrie: « Je suis au désespoir. — Et nous, mon « cher ami, et nous! — Vous connaissez aussi « M. Mac-Mahon? — Et son fils. — Ah, diable! « — Ils ont passé ici en allant aux Orcades. Le « fils est resté malade à Eda. — Bien malade? — « Hélas! il est peut-être mort. — Pauvre jeune « homme! — Mais je parle, je parle... Ma tête « n'est plus à moi. Qui êtes-vous, avec votre « bonnet carré et votre costume hétéroclite? — « Je suis fils d'un officier irlandais, au service de « France. — Vous êtes donc Jacobite! — Oh! je « vous en réponds. — Asseyez-vous, mon cher « enfant. Hé bien, votre père?

« — Je me suis embarqué avec lui à Calais. — « Après ? — Nous avons abordé à Wick. — Ensuite ? — Mon père cherchait à se réunir à « M. Mac-Mahon. — Et il vous a confié ses projets ? — Il connaît ma prudence. — Cela ne « prouve pas trop en faveur de la sienne... Ah ! « permettez-moi une réflexion. Il me semble « qu'hier vous ne connaissiez pas M. Mac-Mahon ? « — C'est encore un effet de cette prudence que « mon père a reconnue en moi. Je me défiais de « vous, je me défiais de tout le monde. Mais à « peine M. Mac-Mahon eut-il fermé la porte de « notre chambre, qu'il m'a tendrement embrassé, « et il m'a dit en me remettant ce papier : Je sais « qu'on me cherche, et votre âge vous met à « l'abri du soupçon. Prenez cette lettre du prince ; « elle vous servira si la fortune nous sépare, ou « elle nous sera commune à tous deux, si vous « voulez vous attacher à moi. »

Robert présentait en effet la lettre avec un sérieux et une dignité propres à persuader. « Pardon, mille pardons, lui dit l'aubergiste ; mais dans « une affaire aussi délicate, il est bon de savoir à « qui on se livre. Revenons à votre père. — On « l'a arrêté chez M. Cammeron... — Chez M. Cammeron ! le prêtre le plus respectable !... — Betty « m'a ôté mes habits français... — Elle a bien fait, « Betty. Elle est un peu revêche, mais bonne fille au « fond. J'ai passé là il y a quinze ans... — Il y a « quinze ans ? — Elle était, ma foi, jolie. Enfin ? « — Enfin elle m'a habillé comme me voilà, pour

« me rendre méconnaissable. — Elle a eu tort : « vous êtes fagoté de manière à piquer la curio- « sité, et le roi Georges a des agens partout. — « Oh ! je ne m'alarme pas aisément. — Bien, mon « brave, bien. Moi, je ne suis pas né courageux, « et je me borne à aider les gens du parti selon « mes petits moyens. Venez avec moi. »

Il conduit Robert dans un arrière-cabinet, et lui donne la défroque, très-propre encore, d'un fils unique qui s'était noyé dans la crainte de l'être, c'est-à-dire en apprenant à nager.

Pendant que Robert se donnait une tournure décente, il interrogeait, calculait ses réponses, et tirait parti de tout. « Qu'est devenu ce digne « M. Mac-Mahon? — Vous n'avez donc rien vu? « — J'étais sans armes. — Les scélérats l'ont tué : « Dieu le leur rendra quelque jour. — Oh ! c'est « ce qui leur arrivera avec le temps. Et vous di- « tes qu'il a laissé son fils malade aux Orcades? « — Dans l'île d'Eda, chez un prêtre qui a été « confesseur de notre bon roi Jacques, et qui ne « balance pas, à quatre-vingts ans, à exposer sa vie « pour être utile aux vrais Jacobites. — Il n'expose « pas grand'chose; mais il n'en a pas moins de « mérite. Je vais prendre la route des Orcades... « Ah çà... mais le jeune Mac-Mahon est-il connu? « — Pas du tout. Il est tombé malade en débar- « quant, et le premier soin de son père a été de « le mettre en sûreté. — Bon. Vous sentez qu'il « y aurait de la témérité à s'exposer inutilement....

« — Sans doute. — Je me réunirai à lui, nous « pleurerons nos malheurs communs, et si je suis « privé de mon père... — Ah ! mon ami, j'en ai « bien peur. — Je repasserai en France avec mon « compagnon d'infortune. — C'est ce que vous « pouvez faire de mieux. — Et il trouvera chez ma « pauvre mère un asile et du pain. — Digne en- « fant, digne enfant !

L'hôte était attendri, l'hôtesse l'était à l'excès. Robert crut devoir profiter du moment. Il tira sa couronne de sa poche, et la présenta d'un air qui voulait dire : Quel plaisir vous me feriez, si vous ne la preniez pas ! « Non, dit l'hôte, non « mon jeune ami. Vous avez bien soupé, sans « que j'en sois plus pauvre. Gardez votre écu, « et Dieu fasse qu'il vous profite ! Je vais vous « donner quelques renseignemens.

« En revenant d'Éda, M. Mac-Mahon a vu dif- « férens seigneurs qui l'ont reçu avec distinction, « et qu'il a disposés en faveur du prétendant. Pre- « nez leurs noms, les lieux de leur demeure, et « d'ici aux Orcades vous trouverez partout le cou- « vert, la table et même de l'argent. Je vous en « donnerais bien, mais je n'en ai pas trop.

« Allez, mon ami, ne perdez pas de temps. Les « bons Jacobites ne sont pas sortis de cette nuit, « de peur d'être remarqués. Les partisans de « Georges sont restés tranquilles, parce qu'il leur « est égal qu'on tue un des nôtres. Les uns et « les autres vont sortir de chez eux. Vous êtes

« facile : les premiers vous exposeraient, par leurs « caresses, aux soupçons des seconds, et vous fi- « niriez peut-être par aller joindre votre père à « Newgate. »

Il donne à Robert une liste des lords avec qui Mac-Mahon avait formé des intelligences, et il le met à la porte, enchanté d'en être débarrassé, et comptant bien se faire un mérite des services qu'il lui avait rendus, si le prince Édouard triomphait un jour.

Robert a repris sa course. Il s'imagine avoir tout prévu; il croit sa fortune assurée. « Non, « dit-il, non, je ne serai pas chancelier de France, « et qu'est-ce, après tout, qu'un chef de la jus- « tice? un animal vêtu aussi plaisamment que je « l'étais ce matin, qui doit s'écouter parler, tout « faire méthodiquement; grave, taciturne, en- « nuyé et ennuyeux, voilà, ce me semble, ce que « doit être un chancelier. Vive, vive l'uniforme! « cela donne à un jeune homme une grace, une « tournure!...

« Je me fais réellement Jacobite. Je débute par « une sous-lieutenance. Je me bats bien, quoique « je confesse avoir eu peur cette nuit. A la fin du « mois, je suis colonel. On m'envoie reconnaître « une redoute, je l'enlève; on me détache avec « mon régiment, je bats l'avant-garde ennemie. « On me fait brigadier, et avec ma brigade je « passe sur le ventre à toute l'armée du roi Georges. « Le prince Édouard ne voit plus que moi; c'est

« moi seul qu'il charge de toutes les grandes ex-
« péditions. Il congédie enfin ses autres généraux,
« et me nomme généralissime de ses armées. Je
« marche droit sur Londres. Le lord-maire vient
« au-devant de moi, me présenter les clefs de la
« ville sur un plat d'or, et me supplie à genoux
« de ménager ses concitoyens. Je pardonne à tous
« les habitans, en faveur de milord All-is-bad,
« qui pourtant m'a fait bien du mal ; mais je lève,
« à mon profit, une contribution de dix millions
« sterling. J'envoie un aide-de-camp au prince
« Édouard, et je le presse de se montrer. Je le
« prends par la main, je le conduis, au milieu
« du plus brillant cortége, à Westminster-hall.
« Un trône est préparé, et la foule ravie ne cesse
« de crier : Vive le nouveau roi! Quel est mon éton-
« nement! Édouard confesse publiquement que
« c'est à moi qu'il doit sa couronne ; il veut me la
« mettre sur la tête, et moi... aïe, aïe, aïe. »

C'était le brancard d'une charrette qui venait droit à Robert, qui le frappa à la poitrine, qui le jeta à dix pas de là, et qui termina ces grands projets, comme l'expérience, plus lente et aussi sûre, en dissipe tant tous le jours.

« Oh ! oh ! dit Robert, en se relevant et en
« boitant tout bas, j'ai été un peu vite ; mais
« me voici descendu du trône plus brusquement
« que je n'y étais monté. Après tout, est-il né-
« cessaire d'être roi pour être heureux? Une belle
« terre, un château commode, des vassaux affec-

« tionnés, une jolie femme... oui, jolie, très-
« jolie femme, et avec cela on peut passer dou-
« cement la vie, sans faire de vains projets. Hé
« bien, il y a partout des terres, des châteaux et
« de jolies femmes : pourquoi n'aurais-je pas,
« comme un autre, une jolie femme, une terre
« et un château? Que faut-il pour cela? de l'ar-
« gent. J'ai un écu que je ne devrais pas avoir,
« c'est de l'argent trouvé. Avec un peu d'adresse,
« certaines gens, dit-on, trouvent aussi aisément
« un million que d'autres un écu, et je ne suis
« pas mal-adroit. Allons, j'adopte une vie opu-
« lente et tranquille. Je fais à ma petite femme
« des enfans jolis comme elle... mon dieu! qu'il
« doit être agréable de faire des enfans! elle les
« nourrit, je les caresse, je les fais sauter... Ah!
« parsambleu, en voici bien d'un autre.

En faisant sauter ses enfans, Robert avait sauté lui-même dans le fond d'un étang. « Diable, diable!
« disait-il en se tirant de la boue, si l'ami Rifflard
« était là, il me dirait que ces deux accidens sont
« d'un fâcheux augure pour les projets faits et à
« faire. Pauvre garçon que ce Rifflard! génie
« étroit, qui n'arrivera jamais à rien de grand;
« bon camarade cependant, et que j'aime de tout
« mon cœur. »

CHAPITRE IV.

Robert joue la comédie, de manière à faire illusion.

Le premier soin de Robert fut d'étendre au soleil la lettre du prince et la liste de ses lords : c'est à la conservation de ces deux pièces qu'était attachée sa fortune. Il avait envie de passer ses vêtemens à l'eau, pour qu'on pût au moins distinguer leur couleur primitive ; mais le jour baissait, et ce n'est pas la nuit qu'on rencontre ces villageois, si utiles au voyageur qui ne connaît pas la carte des lieux. Or, Robert ignorait où était le château du lord Lovat, qui était en tête de sa liste, et avec qui il comptait bien souper. « Après « tout, dit-il, cette terre noire qui me couvre, « ajoutera de l'intérêt à mon histoire, et si mi- « lord me trouve mal comme cela, il me fera faire « un habit neuf. »

Un paysan lui indiquait un bouquet d'arbres ; un autre, un clocher ; un troisième, un champ de houblon ; et, d'indication en indication, il arriva, avec la nuit, au château de Lovat.

Milord était au milieu de sa famille ; sa femme et ses enfans l'entouraient. Une conversation douce, mais animée, faisait disparaître l'ennui du travail, et forçait de temps en temps milord à poser son livre, à écouter et à sourire. Un do-

mestique annonce un jeune inconnu d'une figure heureuse, qui demande à se présenter. La jeunesse intéresse presque toujours, et n'est jamais suspecte : milord ordonne qu'on fasse entrer.

Il fallait que Robert fût vraiment beau garçon pour le paraître, chargé de boue et d'eau. Milady et ses demoiselles lui sourirent d'abord avec bonté. Milord attendait l'explication de cette espèce de mascarade. Robert s'énonça ainsi, en roulant les yeux, et en faisant de grands bras :

« Je suis le fils infortuné d'un père plus mal-« heureux encore. Je dois le jour à M. Mac-Ma-« hon... » Le petit coquin ! quel sujet il fût devenu, s'il eût été un an ou deux de plus sous la direction de M. Belle-Pointe !

Au nom de Mac-Mahon, milord pose sa main sur la bouche de Robert, prend un flambeau, et le fait passer dans son cabinet. Robert n'a oublié aucune circonstance ; il les arrange, les embellit de la manière qui lui semble la plus propre à captiver la confiance. Il exhibe d'abord la lettre du prince, que milord reconnaît à l'instant. Il raconte que, guéri par les soins du bon pasteur d'Éda, il s'est empressé de se mettre en route pour se réunir à son père. Il avait passé chez les lords Cromarty, Lokil, Frasers et Kilmarnorck. Il avait appris du dernier que M. Mac-Mahon était allé à Dornock, et qu'il logerait à la Tortue, chez le bonhomme Thomlinson. Il l'y avait en effet rencontré ; mais au moment où ils s'étaient

embrassés, où ils allaient se livrer aux douceurs du repos, trente hommes avaient enfoncé la porte de leur chambre. Son père avait fait feu. Il s'était, lui, emparé des armes des premiers qui avaient mordu la poussière ; il s'était rangé à côté de son père, s'était défendu comme un lion, avait soutenu ce combat inégal, pendant au moins quinze minutes, et voyant enfin M. Mac-Mahon succomber sous le nombre, il n'avait plus pensé qu'à se faire jour, les armes à la main, ou à périr noblement comme son pere.

Son intrépide audace avait enfin frappé les assaillans de stupeur. Ils s'étaient précipités les uns sur les autres. L'escalier était jonché de morts, de mourans, de fuyards, que la rapidité de leur course faisait tomber sur leurs camarades expirans. Il avait franchi tous ces obstacles, traversé l'hôtellerie, la ville, un sabre d'une main et un pistolet de l'autre.

Il n'était pas à un demi-mille, qu'il entendit derrière lui un bruit de chevaux. Il tourne la tête... C'était un gros de cavalerie qui était à sa poursuite. Quitter la grande route, se jeter dans un bois voisin, fut l'affaire d'un moment. De l'autre côté du bois est un vaste étang, dont les bords sont garnis de joncs; le jeune Mac-Mahon s'y enfonce et s'y cache, ayant de l'eau jusque sous les aisselles.

L'esprit de parti aveugle tous les hommes, et n'est, rigoureusement parlant, qu'un esprit de

vertige. Milord était enchanté de trouver, dans l'infortuné que le destin jetait dans ses bras, le germe d'un héros. Cependant certaines particularités de son histoire avaient fait naître des réflexions que milord s'efforçait d'écarter, et auxquelles l'aventure de l'étang le ramena malgré lui.

« Mais il me semble, monsieur, dit-il à Robert, « que l'étang et le bois dont vous parlez sont à « un mille de mon château, et non à un demi-mille « de Dornock? — Cela se peut, milord; mais vous « conviendrez qu'en sortant d'un combat inégal « et terrible, on n'a pas la tête à soi. — Je l'ai « moi-même éprouvé. J'ai fait ma première cam- « pagne sous le duc de Marlborough, et après la ba- « taille de Malplaquet, je me suis trouvé devant « Mons, sans savoir par où, ni comment j'y « étais arrivé. — Vous voyez, milord, que le vrai « peut quelquefois n'être pas vraisemblable. — A « la bonne heure. Vous mettez d'ailleurs dans tout « ce que vous dites un ton de vérité bien propre « à persuader. »

Milord donnait tête baissée dans le piége. Cependant il lui vint à l'esprit une difficulté dont la solution devait pleinement constater l'identité du personnage. « Vous avez été élevé en France, « ainsi vous parlez français. Milady sera fort aise « de converser avec vous dans cette langue. » « C'était faire beau jeu à Robert.

Son imagination se monte de nouveau. Il débite une kyrielle de mensonges avec une volu-

bilité telle que milord, qui avait perdu l'habitude du français, ne comprit pas la moitié des belles choses qu'il lui contait, et n'en fut pas moins convaincu qu'il parlait sa langue maternelle. C'est la seule fois que milord devina juste, pendant le séjour que fit chez lui M. Mac-Mahon.

Il l'embrassa tendrement, le pressa contre son cœur, et montrait le plus vif empressement de le présenter à milady et à ses enfans. Robert lui réservait une dernière scène qui devait écarter à jamais le soupçon.

« Je vois, milord, que je suis chez un véritable « ami de mon père. Vous n'êtes étonné de rien « de ce que vous voyez, de ce que je vous ai ra- « conté : vous êtes donc instruit. Par grace, par « pitié, dites-moi pourquoi on a attenté à la vie « de mon père. Qu'est-ce que cette lettre signée « *Charles Édouard?* qu'est-ce que ce secret que « j'ignore, et pourquoi suis-je expressément re- « commandé aux fidèles sujets d'un roi dont les « états me sont inconnus? » Et Robert était aux genoux de milord, il lui baisait les mains, et le regardait d'un air pénétré.

« Vous saurez tout, quand il en sera temps, « lui répondit milord, d'un ton mystérieux et « prophétique. Nourrissez votre valeur, et atten- « dez en silence le moment marqué pour la vic- « toire. Gardez surtout le plus profond secret « sur cette lettre, qui peut vous perdre, qui me « perdrait avec vous, et que votre père n'aurait

« pas dû vous confier. Donnez-la moi, que je l'en-
« ferme, que je la dérobe à tous les yeux. »

Milord fait appeler son épouse. Il lui raconte les billevesées que lui a débitées Robert. Milady, déja prévenue en sa faveur, va plus loin encore que son mari : elle veut que Mac-Mahon n'ait pas d'autre domicile que son château. Elle veut qu'il y retrouve un père, une mère ; qu'il soit le frère de ses enfans. Milord baisse agréablement la tête en signe d'acquiescement. « Oui, madame, nous « devons tout faire pour lui, et vous n'avez que « le mérite de m'avoir prévenu. Adoptons ce jeune « infortuné, dont le père est mort, comme nous « mourrons peut-être, Lokil, Kilmarnock, Fra- « sers et moi, et puisse quelque ame généreuse « rendre à nos enfans ce que nous aurons fait pour « celui-ci ! » Mourir pour des rois détrônés ! quelle folie ! un souverain, digne du trône, n'en descend jamais, quels que soient ses revers : il meurt les armes à la main.

Allons, allons ! c'est bien à moi de me mêler de ce que les rois doivent ou ne doivent pas faire. Revenons à M. Robert.

Milord et milady convinrent d'interpréter, d'altérer, de changer les premiers mots échappés au jeune Mac-Mahon, en présence d'un domestique, dont l'indiscrétion pouvait avoir des suites funestes. Il fut arrêté qu'il se nommait Van-Benning ; qu'il était de Mons ; que milord avait connu son père pendant ses campagnes de Flandre ; qu'il

lui envoyait son fils pour qu'il apprît l'anglais, et qu'ainsi Mac-Mahon parlerait toujours français dans les premiers temps, ce qui serait utile aux enfans, qui avaient déja quelques principes de cette langue.

Tout cela bien entendu, bien convenu, on pria M. Van-Benning de venir prendre une place à table, ce qu'il ne se fit pas dire deux fois.

CHAPITRE V.

Projets de mariage.

Indépendamment du père et de la mère, la famille était composée de deux demoiselles fort jolies, dont l'aînée avait treize à quatorze ans, et d'un fils en bas âge, qui était né pour déshériter ses sœurs, d'après une coutume aussi extravagante que tant d'autres qui ont été supprimées en France.

En prenant double part d'un excellent souper, M. Van-Benning regardait du coin de l'œil les deux petites ladys. Fanny, plus formée, plus jolie, plus gaie, plus piquante, fixa enfin son cœur irrésolu. Il lui adressait de ces traits généraux, mais obligeans, spirituels, que femme qui plaît interprète toujours si facilement. Milady mère, souriait à ce qu'elle n'entendait qu'à demi. Fanny baissait les yeux, et ne répondait pas ; mais elle écoutait, et en pareil cas écouter c'est répondre.

On conduisit M. Van-Benning dans une belle chambre, où était, entre autres meubles utiles, un lit digne du prince Édouard lui-même. Van-Benning, en se déshabillant, jouait avec son imagination. Elle est charmante, pensait-il, elle me convient et beaucoup, et je crois que je lui conviens assez. Elle ne me donnera ni terre, ni château, parce que le bambin de lord doit, pour soutenir l'honneur de sa maison, avoir à lui seul la succession tout entière; mais Fanny aura une légitime quelconque, et je n'ai rien : Fanny est donc un excellent parti pour moi. Une simple métairie qu'elle embellira, n'est-elle point préférable à tous les châteaux? C'en est fait, je me borne, et je sacrifie à Fanny les plus brillantes espérances.

Il s'endormit, et ne rêva que bonheur. A son réveil un homme se présenta. C'était le tailleur le plus renommé du bourg voisin, qui lui prit gravement sa mesure, et qui se retira sans articuler un mot. Il n'est personne en Angleterre qui ne se croie un personnage. Il n'est personne en France qui n'ait la même prétention; mais l'Anglais soutient la sienne avec une persévérance, une sorte de dignité que nous ne connaissons pas, nous autres rieurs, et l'homme qui rit toujours est quelquefois plaisant, souvent ridicule, et n'impose jamais.

« Bien, dit Van-Benning en descendant, je vais « être vêtu comme un digne soutien du préten-

« dant. On m'a trouvé bien sous mes habits crot-
« tés; je paraîtrai charmant lorsque je serai mis
« avec une sorte d'élégance : Fanny est à moi. »

Le petit drôle ne se trompait pas. Fanny n'avait pas fermé l'œil, et la nuit lui avait semblé courte : elle avait rêvé éveillée; elle avait rêvé amour et bonheur. Toutes les petites filles rêvent comme cela.

Le jour commençait à peine à poindre, qu'elle était sautée de son lit. Elle avait passé une robe à la hâte; sa mise n'avait pas le sens commun, et elle en était plus jolie. Jeunesse et fraîcheur, œil vif, nez en l'air, narguent l'art et la parure.

Elle parcourait les jardins, et sans intention, sans même y penser, elle se retrouvait à chaque instant sous les fenêtres de M. Van-Benning. « Peut-
« on dormir aussi long-temps! » dit-elle enfin avec dépit.

Le jouvenceau, sortant des mains du silencieux tailleur, se lance à son tour dans les bosquets, pour penser en liberté, pour mûrir ses nouveaux projets. Fanny l'a vu; elle fuit, elle se cache sous le bois touffu. Elle rougit de plaisir; mais elle soupçonne le danger d'être deux. Voilà ce qu'éprouvent encore les petites filles bien élevées... pendant quelques jours.

M. Van-Benning la rencontra enfin, et cela devait être ainsi : quand les Graces fuient devant l'Amour, c'est toujours pour se laisser prendre. L'amant était embarrassé; Fanny n'eût osé, pour

les trois royaumes, dire le premier mot. Ils se promenaient depuis une heure; il ne disaient rien, et ils s'entendaient à merveilles.

La cloche appelle les commensaux au déjeûner. La petite personne prend sa course. Elle connaît les détours; elle est entrée, elle est à table, et M. Van-Benning cherche encore le château. Il arrive enfin. On se salue, on se souhaite le bonjour, comme si on ne s'était pas vus encore : une petite fille bien élevée est quelquefois plus dissimulée qu'une autre. Fanny a retrouvé la parole, elle s'en sert librement; elle se croit forte, parce qu'elle est auprès de sa mère.

Cette différence de procédés, de conduite, n'échappe point à l'amant. Il n'a pas d'expérience; mais on voit si clair quand on aime ! « Je plais, dit-« il à part lui; je plais, je serai le gendre de milord, « et le plus heureux des hommes... Un moment « donc. Puis-je sans scrupule tromper un seigneur « respectable, épouser, sous un nom supposé, « une fille qui croira se donner à celui que je re-« présente?... Hé ! parbleu, que doit vouloir un « bon père? le bonheur de sa fille; et qu'aura-t-il « à me reprocher si je fais celui de Fanny? Or, « je le ferai, car ce n'est pas Mac-Mahon, c'est « moi qui aime la séduisante fille, et c'est moi « qu'elle épousera. Après tout, le fils de madame « Robert ne vaut-il pas celui d'un aventurier écos-« sais? Mac-Mahon se serait fait un état, me dira-

« t-on. Hé bien, par considération pour milord,
« je reviens à mes premiers projets. Je me lance
« dans la carrière de la gloire. Je dépose aux
« pieds de Fanny des faisceaux de lauriers, et la
« gloire est au-dessus de l'or. Alors je me ferai
« connaître, et qu'aura à dire milord? un héros n'a
« pas besoin d'un nom. Il a illustré le sien; il est
« l'enfant de ses œuvres. »

Le lendemain, nos jeunes gens se rencontrèrent encore de très-grand matin. Fanny était moins timide; Robert, qu'elle encourageait, parlait avec feu et avec grace : il disait tout, hors son nom. Fanny s'enivrait du plaisir de l'entendre. Elle ne répondait pas encore; mais écouter un aveu répété, retourné de mille manières différentes, n'est-ce pas dire : J'aime. Marcher avec nonchalance; laisser voir sur une figure enchanteresse une teinte de langueur et de volupté; oublier une main que rencontre, que caresse une main qu'on n'ose chercher, mais qu'on attend, n'est-ce pas dire encore : Éclairez-moi ? A quoi mène l'amour ?

On apporta à Robert deux habits complets, simples, mais du meilleur goût. Il trouva une montre dans une culotte, quelques guinées dans l'autre, et une femme-de-chambre lui présenta, de la part de milady, un assortiment de ce beau linge qu'on ne trouvait alors qu'en Angleterre. « Ma foi! dit le jeune homme, en passant la che-

« mise fine, le beau-père fait bien les choses! Un « uniforme, un cheval de bataille, et sa fille, et « je ne lui demande plus rien. »

Robert, toujours plus amoureux, était de temps en temps ramené par son cœur à l'idée de l'erreur où il laissait sa maîtresse. Toujours plus sûr de celui de Fanny, il voyait peu de danger à s'ouvrir à l'aimable fille. Il jugeait avec raison qu'elle lui saurait gré de sa franchise; qu'au fond il devait lui être égal d'être madame Robert ou madame Mac-Mahon. Connaît-on les distinctions sociales en amour? Pour lui, il eût aimé, il eût épousé Fanny sous le chaume comme dans un château, et devait-elle, pouvait-elle penser différemment? Un autre motif le portait à parler. Sa belle maîtresse connaissait le caractère, les qualités, les ridicules de ses parens; elle pouvait connaître leurs vues; elle dirigerait sa conduite, et si elle lui ordonnait de se taire, qu'aurait-il à se reprocher.

Fanny aimait, et femme qui aime est toujours plus ou moins faible. L'aveu de Robert n'altéra pas ses sentimens; mais elle redouta le courroux de son père. Il devait en accabler celui qui abusait de sa confiance, qui n'avait pas de nom, pas de fortune, aucun de ces avantages qui en tiennent lieu partout, même en Allemagne. Mac-Mahon du moins était bon gentilhomme; la mémoire de son père était chère aux gens du parti... Ces réflexions étaient désespérantes. Fanny sentait

la nécessité d'aimer en secret, ou de cesser d'aimer. Elle balança quelques minutes, et elle ordonna le silence à son amant.

N'oser avouer à ses parens ce qu'on éprouve, ce qu'on désire, c'est être persuadé de ses torts. Mais pourrait-elle en avoir avec Robert? elle lui a promis de l'aimer toujours. L'affligera-t-elle, le livrera-t-elle à la vengeance de ses parens? Elle en est incapable; y penser même la révolte; mais elle est sans cesse avec lui, toujours plus tendre, et elle commence à se montrer plus facile. Elle ne voit, elle ne pense, elle ne rêve plus que lui. Incapable de rien accorder, elle est sans force pour se défendre. Heureusement Robert n'attaque que son cœur. Il n'est point parvenu encore à ce développement, à cette fougue d'organes qui font braver les convenances, les périls, et qui précipitent l'homme vers le but que lui marque la nature. La jeune lady vivait sans rien prévoir; elle se laissait aller aux plus douces illusions. Un an plus tard, c'était fait d'elle. Un évènement inattendu la sauva en déchirant son cœur.

On dînait. Robert était parvenu à fixer sa place à table. Petit à petit, on s'était habitué à le voir à côté de l'aimable fille; mais on ne soupçonnait pas que le pied, le genou, parlaient amour, lorsque la bouche était forcée à se taire. Tous deux jeunes, satisfaits, ils apaisaient à la fois deux besoins qui ne cessent de renaître à cet âge, ceux du cœur et de l'estomac... O malheur,

que je tremble de vous raconter, et qui vous fera trembler vous-même, si vous avez quelque sensibilité!

Un homme entre sans se faire annoncer. Milord se lève, lui ouvre les bras; le nouveau venu s'y précipite ; ils se donnent les marques de la plus vive affection. Milady et ses filles sont debout. Elles paraissent impatientes de saluer à leur tour celui à qui Robert n'accorde quelque attention, que parce qu'il a dérangé un jeu commencé sous la table avec le dîner, et qui ne devait finir qu'avec lui.

« Avez-vous dîné, mon ami? dit milord. — Non, « parbleu. — Hé bien, asseyez-vous. — Mais c'est « mon intention. — Vous passez quelques jours « avec nous? — Je l'espère. — Bien, mon cher « Kilmarnock. » A ce nom Robert perd la tramontane. Il a conté à milord Lovat qu'il s'est arrêté chez Kilmarnock, Cromarty, Lokil, Frasers, etc. Milord ne peut l'avoir oublié, et que pensera-t-il, si Kilmarnock et lui n'ont pas l'air de se connaître? Robert, troublé, hors de lui, se lève, s'incline d'un air qui devait signifier pour Lovat: « Je suis « pénétré de l'accueil que j'ai reçu chez vous, et « je vous en remercie. »

Kilmarnock dévorait ce qu'on lui servait, et ne prenait pas garde aux révérences de Robert. « Bien, c'est assez, dit au jeune homme Lovat, « qui interprétait ses mines selon son désir. As- « seyez-vous. Vous vous parlerez après dîner. »

C'est de quoi Robert ne se souciait pas du tout. Il désirait au contraire pouvoir prendre un parti prompt et décisif, et sa tête égarée n'était capable de rien. Celle de Fanny n'était pas plus calme.

Lorsque Kilmarnock fut arrivé à ce point du repas où on commence à s'occuper des autres, milord renoua la conversation. « Hé bien ! mon « ami, comment trouvez-vous notre jeune homme? « — Pas mal, pas mal du tout. — Savez-vous que « c'est un brave garçon ? — Je n'en doute pas. Bu- « vons. — Il vous contera ce qu'il a fait à Dor- « nock. — A la bonne heure. — Ah ! si ce pauvre « Mac-Mahon n'avait pas succombé... — Renvoyez « vos domestiques, et buvons. — Il faut réparer ce « malheur autant qu'il est en nous. — Faites donc « sortir vos gens.

« — Que croyez-vous que nous puissions faire? « — Je vais vous le dire sans détour, mon cher « Lovat : je n'aime pas les affaires qui traînent en « longueur. — Mais je pense assez comme vous. « Le jeune Mac-Mahon est un joli sujet. — C'est « ce que nous répétons tous les jours, moi et les « lords de notre voisinage. Nous n'avons plus de « filles à marier; mais il nous reste de l'argent, et « votre Fanny trouverait en lui un parti qui n'est « pas à dédaigner. — Vraiment? — Donnez-la au « jeune homme, et nous lui ferons, Frasers, Lo- « kil, Cromarty et moi, cent bonnes mille livres « sterling. Mac-Mahon avait de brillantes con-

« naissances à Versailles; ainsi son fils sera utile « au parti de plus d'une manière. Nous nous l'at- « tacherons irrévocablement, et nous lui four- « nirons bientôt les occasions de nous marquer « sa reconnaissance. Qu'en dites-vous, milady? — « Si milord consent... — Parbleu, je le veux bien; « j'aime à faire des heureux, et je juge, à la « rougeur de Fanny, que l'obéissance ne lui coû- « tera pas d'efforts bien pénibles. Allons, mon- « sieur, remerciez Kilmarnock, et embrassez votre « femme. »

Robert ne voyait, n'entendait plus rien. Il était droit et immobile comme une statue. Milord Lovat le pousse par les épaules, et Robert court devant lui par la chambre, comme un malade en délire. Fanny, qui prévoit une explosion prochaine, dont rien ne calmera la violence, Fanny s'échappe pour s'épargner la douleur d'en être témoin. Milord suit la marche incertaine et rapide de Robert, persuadé que l'annonce, peu ménagée, d'un bonheur inattendu, a dérangé la cervelle de ces deux enfans. Il joint le futur dans un coin, le prend par un bras, le tire après lui, et le présente à Kilmarnock, qui le regarde d'un air étonné. « Que signifient ces marques de sur- « prise, dit le lord Lovat? Je ne vous conçois « pas. — Parbleu, je ne vous comprend pas da- « vantage. — Comment, lorsque je souscris à ce « que vous proposez... — Mais je vous parle de

« Mac-Mahon? — Et moi aussi. — Et qu'a-t-il de « commun avec ce jeune homme qui me regarde « avec ses grands yeux effarés? — Ce qu'il a de « commun ?..... Pouvez-vous le méconnaître, « lorsqu'il y a à peine quinze jours qu'il est sorti « de chez vous? — Sorti de chez moi!... Ce petit « drôle-là serait-il un fripon? — Ah çà, tout le « monde extravague-t-il ici? — Personne n'extra- « vague que vous, mon cher Lovat. Mac-Mahon « est chez moi; il y a été conduit par le bon « pasteur d'Eda, qui l'a reçu des mains de son « père, et à cet égard il n'y a pas d'équivoque. « Viens çà, petit coquin! et dis-nous qui tu es. »

L'air consterné de Robert prouvait assez sa supercherie. Lovat, déja piqué au vif, le secouait d'un côté, Kilmarnock de l'autre. Il avoua qui il était avec une extrême confusion, et il protesta que le plus cuisant besoin l'avait mis dans la nécessité de mentir. Kilmarnock jouissait; Lovat, furieux de la certitude d'avoir été joué, saisit le grand couteau qui servait à dépecer le roast-beef. Milady, bonne et compatissante... comme une bonne femme, se jeta entre Robert et son mari. Si Fanny fût restée, elle serait morte d'effroi.

Pour peu qu'on ait le temps de réfléchir, on ne tue pas un homme comme un poulet. Milord Lovat dit avec dignité à l'imposteur : « Va, malheu- « reux! porte ailleurs ton abominable duplicité, » et

il accompagna cette apostrophe d'un geste énergique, dont Robert n'éprouva l'effet que dans le derrière, pour avoir su se tourner à propos.

Il s'en allait, regrettant amèrement sa Fanny, qu'il perdait pour s'appeler Pierre au lieu de Paul. Il eût fait là-dessus de très-belles réflexions, s'il n'en eût été distrait par le plaisir de se tirer d'affaire à si bon marché. Mais s'il ne dépendait pas de lui alors d'user d'une partie de ses facultés intellectuelles, Kilmarnock, qui n'avait plus de maîtresses, qui n'échappait à aucun danger, et qui ne s'occupait que de son roi détrôné, courut après Robert, poussé par une idée très-prudente, et qui avait rapport aux périls futurs. Il ramena le petit malheureux par une oreille. « Puisqu'il s'est, « dit-il, donné ici pour le fils de Mac-Mahon, il « doit savoir bien des particularités qu'il ne man- « quera pas de publier. Je crois qu'il est indis- « pensable de le mettre dans l'impuissance de nous « nuire. Il m'en coûte d'ouvrir cet avis; mais il me « semble qu'il vaut mieux sacrifier un misérable « aventurier que nous. «

Robert, malgré son trouble et la douleur qu'il ressentait à l'oreille, ne saisit que trop bien le sens de ce discours. Déja il se croit mort. Il tombe à genoux; il demande grace. Il pleure, il se repent... Il était jeune, beau, et Lovat ni Kilmarnock n'étaient cruels. « Je l'ai interrogé, dit le « premier. J'ai la conviction intime qu'il ne sait « que le nom de Mac-Mahon, connu à présent de

« tous les habitans de Dornock. Il a bâti sa fable « sur la lettre du prétendant, qu'il a trouvée je « ne sais où, mais que j'ai en ma puissance. Quel « mal peut-il nous faire ? » Milady joignit ses prières aux observations de son mari, et Robert obtint la liberté de se retirer où bon lui semblerait, plus, quelques taloches concluantes, dont il se serait bien passé.

Comme on ne renonce pas facilement à l'habitude de vivre en bonne maison, et que Robert n'ignorait plus que la condition essentielle, pour être admis, est d'être bien vêtu, il monta à sa chambre en quatre sauts, et comme

Le bien le mieux acquis est celui qu'on nous donne,

il entassa ses effets dans une valise, qui se trouva dans son ci-devant cabinet de toilette; il chargea le tout sur son épaule, passa devant l'appartement de Fanny, qui, heureusement pour elle et pour lui, était allée gémir ailleurs, et il sortit précipitamment du château, de peur qu'il ne vînt à Kilmarnock quelque nouvelle réflexion, ou que Lovat ne pensât à le dépouiller.

CHAPITRE VI.

Nouveaux projets.

Voilà Robert en route, pour la cinquième ou sixième fois. Fugitif ou chassé, honnête homme

on non, il faut marcher quand on na pas de voiture, ce qui fait que tant de gens, qui valent mieux que Robert, sont à pied, lorsque tant d'autres...

Robert et sa valise arrivèrent à un petit rideau qui bordait le chemin. Un gazon frais couvrait le tertre; un vieux chêne l'ombrageait. Site agréable, besoin de repos, invitent à s'asseoir. Robert s'assit, et on ne s'assied pas sans penser à ses affaires, surtout lorsqu'elles ne sont pas satisfaisantes.

L'idée première qui fixa son imagination, qu'il avait, par intervalles, caressée sur la grande route, fut le souvenir de Fanny, qu'il aimait tant, dont il était si tendrement aimé. On ne se trouve jamais de tort à seize ans; on n'en reconnaît pas à sa maîtresse, parce qu'elle est toujours l'être le plus parfait; on ne convient pas davantage que l'infortune soit l'effet de l'imprévoyance, du défaut de conduite. L'amour propre ne manque pas d'attribuer tout au sort, et a-t-on jamais plus d'imprévoyance, d'inconduite et d'amour-propre qu'à seize ans?

Aussi Robert, très-satisfait de lui-même, enchanté de la manière brillante dont il a conduit sa petite intrigue avec la demoiselle, fit le raisonnement qui suit.

J'ai été, par la pensée, tout ce que j'ai voulu être, et je conviens franchement qu'en ce moment je ne suis rien. Cependant, comparons

Fanny aux dignités, aux richesses dont nous nous sommes comblés, et convenons qu'elle est fort au-dessus de tout cela. Donc nous devons tout faire pour l'obtenir. Un incident m'en éloigne, un incident peut m'en rapprocher.

Lorsque par réflexion j'ai salué milord Kilmarnock d'un air assez bête, mais qui disait beaucoup à milord Lovat; lorsque celui-ci m'a fait asseoir, qui m'empêchait de sortir de la salle? Fanny, peinée de ma situation, m'eût suivi. Nous aurions fait cent projets, pendant une demi-heure que Kilmarnock a mangé sans mot dire. Celui auquel nous nous serions probablement arrêtés, eût été d'aller trouver un ministre écossais, qui nous eût mariés à aussi bon compte qu'on délivre un billet de confession à Paris. Qu'eût fait milord, lorsque je serais venu lui déclarer que j'étais tout-à-fait son gendre? Il eût tempêté, et des cris ne cassent pas un mariage. On ne casse pas un mariage sans déshonorer sa fille, et un père n'en vient jamais, ce me semble, à une telle extrémité. Je conviens que ces mariages d'Écosse sont un peu subversifs de l'ordre social; qu'il est dur pour une noble famille qu'une jeune et jolie demoiselle devienne réellement la femme de son jockei, par exemple, parce qu'un prêtre famélique a prononcé sur eux quelque mots de la liturgie; mais enfin, la chose étant ainsi, pourquoi n'en profiterais-je pas comme un autre? N'ai-je pas, d'ailleurs, à venger mon derrière, et

mes oreilles? Traiter comme un goujat le fils d'un marguillier, qui, par la règle de proportion, est à son évêque comme un bedeau à son curé!

Or, ce que je n'ai pas fait à midi, qui m'empêche de le faire à quatre heures? J'entre au premier cabaret, je me fais servir le *porter*, l'écritoire et la feuille de papier; j'écris à Fanny de la manière la plus persuasive, et rien d'aussi aisé quand on aime. J'ai dix guinées dans ma poche, avec cela on trouve dix émissaires intelligens, et il ne m'en faut qu'un. Fanny, aussi empressée d'être ma petite femme, que je le suis d'être son mari, Fanny s'esquive par une petite porte du parc. Elle entre à mon auberge, sans autre cortége que l'aimable dieu qui la guide. Pas une robe, pas un chapeau de rechange, et qu'importe? A quoi servent robe et chapeau, quand on épouse son amant? ce qui dérobe un attrait, est un larcin à l'amour.

Robert arrive à un cabaret qui a quelque apparence. En vidant son petit pot, en écrivant à Fanny, il remarque un garçon d'écurie qui, en allant et venant, conte de lourdes fleurettes à la grosse Moly, qui trouve, en faisant son service, le temps de l'écouter et de lui répondre.

« Bon, bon! dit Robert. Ils parlent à leur ma-
« nière; mais leurs idées sont celles de tous les
« amans. Ils arrivent grossièrement au résultat où
« parviennent les gens du bon ton, par des sail-

« lies et des madrigaux. Thomas entend trop bien « son affaire pour mal conduire la mienne. »

Il appelle Thomas. Il lui met dans la main une guinée et sa lettre. Il lui dit par où il faut entrer, comment il parviendra jusqu'à Fanny. Il ne faut pour cela que distinguer une porte de dix autres, qui sont autant d'issues au parc, et qui se ressemblent toutes ; qu'amuser par des contes le jardinier, sa femme, ses garçons, les domestiques de milord, et milord lui-même, s'il le rencontre. Quoi d'aussi facile pour un amoureux ! Robert l'a bien fait n'aimant encore personne.

Thomas, compatissant à ses peines, plus attendri encore à l'aspect d'une guinée qu'il va gagner en trois ou quatre heures, Thomas part, après avoir répété cinq à six fois ses instructions. Il a juré par Moly d'amener la jeune lady, et Robert, que tant de fâcheuses expériences devaient rendre défiant, ne doute plus du succès. Il prépare sa noce, il commande le festin, et pendant que les cuisiniers allument les fourneaux, il va trouver un vieux prêtre qu'on lui a indiqué.

Le bonhomme, aussi aise que Thomas de gagner sa guinée, avait pourtant un certain *décorum* à garder. Aussi cacha-t-il sa joie sous des questions, des interprétations, des exhortations, qui pourtant ne durèrent qu'un quart-d'heure, car si Robert tremblait qu'on refusât de l'unir à sa maîtresse, le marieur craignait de perdre ses

honoraires par des difficultés prolongées. Aussi, après avoir demandé à Robert si le ciel l'appelait à l'état du mariage; s'il croyait y faire son salut plus sûrement avec Fanny qu'avec une autre; s'il n'avait employé pour s'en faire aimer ni filtres, ni incantations; après avoir observé que Dieu, en instituant le mariage, n'a eu d'égard ni à la différence des conditions, ni aux oppositions de parens bizarres, qui se refusent au bonheur de leurs enfans; après avoir engagé le futur à être fidèle à sa femme, à l'aider de toutes ses ressources, à la garder en maladie comme en santé, il alongea la main, reçut la pièce d'or, et dit: « Venez, et puissiez-vous, plus heureux que Ja-« cob, faire autant d'enfans à votre seule Fanny, « que le patriarche en fit à Rachel et à Lia! »

Concevez-vous la joie, le délire de Robert? Dans deux heures, il sera l'époux fortuné de la plus tendre amante. Dans deux heures, il n'aura plus rien à désirer, et son bonheur sera toujours le même, parce que l'amour est éternel. *Vanitas vanitatum!*

Il allait de la cuisine à la porte. Il retournait aux fourneaux; il revenait à la grande route. Il regardait du côté par où devait arriver sa petite femme. Ses yeux cherchaient à percer l'intervalle qui les séparait: ses yeux ne voyaient rien.

Le temps s'écoulait. L'impatience avait été extrême; l'inquiétude, la crainte lui succédèrent. Ici s'ouvrit une suite de réflexions toujours très-

sages, et toujours très-tardives, lorsque Robert distingua quelque chose dans l'éloignement... La voilà! s'écrie-t-il, et craintes et réflexions disparaissent.

Cependant l'objet approche lentement... Ce n'est pas une femme; c'est un homme qui paraît marcher avec peine... C'est Thomas! grand dieu, qu'est-il donc arrivé? s'écrie encore Robert, et il vole au-devant de son embassadeur.

Il allait éclater, tempêter, l'accabler de questions et de reproches. L'air furibond de Thomas lui glace la langue. C'est lui qu'on gronde, qu'on maudit, qu'on menace.

Thomas n'avait pas perdu de vue le fond de l'affaire, mais il avait oublié quelques détails. Par exemple, il s'était trompé de porte, et il était entré à cinquante pas du château. Les valets l'avaient rencontré, interrogé; il avait balbutié. On lui avait marqué quelque soupçon; il avait cru convaincre de sa probité, en parlant beaucoup, et avec chaleur, erreur commune à tous les fripons. On lui avait ri au nez; il s'était emporté. On l'avait gourmandé, il avait crié; milord était accouru.

Quatre ou cinq hommes qui en battent un autre, en l'interrogeant, en ont bientôt tiré la vérité. Milord apprit que sa fille allait se marier, et qu'il ne tenait qu'à lui d'être de la noce. Thomas, pour se tirer de ce pas épineux, fit même ce qu'on ne lui demandait pas. Il livra la lettre de Robert, avec un air d'ingénuité propre à désarmer

tout autre qu'un père irrité. Tant d'opiniâtreté et d'impudence mirent Lovat en fureur. Une grêle de coups tomba sur le malheureux émissaire, qui enfin fut chassé, brisé, moulu, pouvant à peine se soutenir.

Thomas n'était pas convenu de recevoir dix coups de bâton par chaque schelling qu'il avait reçu de Robert. Ce qui excédait les bornes de sa mission, devait être payé à part. Il est incontestable qu'il avait droit à une indemnité, et il la demanda du ton d'un homme persuadé qu'il lui reste plus de force qu'il n'en faut pour rosser un enfant. Robert, très-brave, à ce qu'il prétendait, avait toujours une échappatoire à sa disposition. Il déclara qu'il tenait à des idées de justice, dont un galant homme ne s'écarte jamais, et celui qui ne s'était fait aucun scrupule de voler une fille à son père, trouva très-équitable d'entrer en négociation avec le fougueux Thomas. Deux guinées le calmèrent. Il devint doux, poli; il accabla Robert de respects.

Une guinée qu'il avait reçue d'abord, et ces deux-ci font trois; une autre donnée au marieur, qui ne devait marier personne, fait bien quatre : or, de dix ôtez quatre, il ne reste que six.

Robert, désolé de ne point avoir Fanny, crut cependant pouvoir s'occuper de la conservation de ce qui restait dans sa bourse. Il courut à la cuisine, et contre-manda tristement ce dîner que

devaient embellir l'amour et la plus aimable de ses sujettes.

Contre-mander un dîner prêt à être servi, c'est se raviser un peu tard, et c'est ce que fit entendre l'hôte, assez poliment d'abord. Robert prétendit que ne mangeant rien, il n'avait rien à payer. L'hôte répliqua qu'on ne vend pas en huit jours, dans une auberge de village, ce que Robert avait commandé pour un seul repas. Monsieur l'amoureux déclara d'un petit ton impertinent, qu'il ne descendait pas à de semblables détails, et il envoya l'hôte... L'hôte jura qu'il était le premier *boxeur* des trois royaumes, et que ce serait à regret qu'il ferait usage de ses talens. Le brave Robert voulut bien composer encore, et qui de six paie quatre, n'a plus que deux.

Voilà donc Robert qui a perdu sa maîtresse et huit guinées; le voilà reprenant sa valise, et suivant à pied le chemin d'Edimbourg. Il marche la tête basse, affligé, pensif, et revenant malgré lui au chapitre des réflexions, toujours inépuisable dans certaines circonstances.

Cependant la légèreté, si naturelle à tous les hommes, les héros des romans exceptés, ne tarda point à porter dans le cœur de Robert quelque consolation. Il lui restait une jolie figure, deux guinées, une montre, une valise bien fournie. Avec ces avantages, on est encore dans une situation très-passable; on peut profiter d'une voiture

qu'offre un hasard heureux, et c'est ce que fit Robert. Il monta dans la diligence d'Edimbourg. Laissons-le rouler.

Que fait Fanny en ce moment? Elle pense à Robert, elle regrette Robert, elle pleure Robert. Elle veut dérober ses larmes à sa mére; elle croit les cacher dans son sein. Sa mère, clairvoyante, les essuie, la caresse, la console. Qui sait, comme une mère, compatir aux peines de son enfant? Qui connaît, comme une femme, ce penchant irrésistible, et l'indulgence que mérite un sentiment trop général pour être bien condamnable?

Mais pourquoi ces larmes d'une part, cette tendresse compatissante de l'autre? Le voici. Milord avait conclu, des aveux de Thomas, que sa fille était d'intelligence avec Robert. Comment supposer, en effet, qu'on fasse tous les apprêts d'un mariage, sans être sûr de sa maîtresse? La lettre livrée par l'émissaire avait ensuite confirmé cette opinion. C'étaient des actions de graces pour le passé, des instances, des supplications pour le moment, des protestations pour l'avenir! Oh! que c'était beau! il fallait lire cela, et milord avait lu.

Il savait que fille qui a connu les douceurs de l'amour, s'en tient rarement à un essai malheureux. Une seconde tentative pouvait réussir, et il était prudent de guérir Fanny de la manie des mariages impromptus. Le moyen le plus sur était de la marier, et promptement, au véritable

Mac-Makon. Milord s'attendait à une forte résistance, et il n'ignorait pas que, dans certains cas, pour frapper juste, il faut frapper fort.

Il n'eut pas besoin de feindre pour marquer la plus épouvantable colère. Il reprocha à Fanny la bassesse de ses inclinations. Il chargea le portrait, déja peu avantageux, de Robert, de la difformité que lui prêta son indignation. Il notifia à sa fille qu'il ne la connaissait plus, et qu'elle ne retrouverait son père que lorsque Mac-Mahon serait son fils.

Vous pensez bien que la jeune lady ne répliqua pas un mot : on ne résiste pas ouvertement à un père furieux, et qui a de bonnes raisons de l'être. Mais Fanny, forte de l'indulgence de sa mère, lui protestait que Robert était presque gentilhomme; que madame Robert était fort à son aise; qu'elle avait très-bien élevé son fils; que sa faute était celle de l'amour, et qu'il n'y a pas de roman un peu estimé où on n'en trouve de semblables; qu'elle n'aimerait jamais que lui; qu'elle détestait Mac-Mahon, et qu'elle mourrait avant de l'épouser... Mourir! façon de parler, n'est-ce pas, mesdames?

Kilmarnock, toujours empressé de se défaire de son argent, et d'établir son protégé, avait saisi le moment favorable. Il courut chercher et amener le futur. Il creva ses chevaux, mais qu'importe? en les fouettant à outrance, il leur criait, à eux, qui ne connaissaient ni le roi Jacques, ni

sa postérité, ni Mac-Mahon, cette parodie d'un vers d'Horace :

Dulce et decorum est pro magistris mori.

Rien de joli, rien de modéré surtout comme l'esprit de parti.

Fanny ne daigna pas regarder l'audacieux qui prétendait à sa main. Il pouvait être passable, et reconnaître quelque agrément dans le rival de Robert, eût été une infidélité impardonnable. Cependant on n'est pas six heures en présence d'un homme sans lever les yeux sur lui, bien involontairement sans doute; mais enfin on ne peut pas se les crever. Mac-Mahon était aussi un bel adolescent. Un grand œil bleu annonçait la douceur de son caractère. Il avait le consentement de milord Lovat. Il allait avoir cent mille livres sterling. Tant d'avantages le rendaient haïssable, Fanny le disait tout bas. Or, comme l'objet qu'on hait n'est jamais dangereux, elle le regarda désormais sans crainte, sans scrupule, mais aussi sans le moindre plaisir : diable ! gardez-vous bien de le croire !

Le reste de la journée fut assez calme. Fanny, en se retirant chez elle, ne s'occupa que de Robert. Il était malheureux, proscrit, détesté de son père; jamais il ne serait son mari : que de raisons de lui être fidèle ! Le mariage pourtant doit être une jolie chose, à en juger par ces entretiens secrets, ces caresses innocentes qui

avaient été si favorables à Robert, et fillette est toujours un peu curieuse. Fanny rejeta d'abord cette pensée avec horreur, et cette pensée se reproduisait sans cesse. Le mariage, le mariage! que ce mot est puissant! n'est-il pas vrai, mesdemoiselles?

Malgré ces tentations si réitérées, si vives, la jeune lady eût perdu mille vies plutôt que de consentir à être la femme de Mac-Mahon : elle se le disait, au moins. Mais elle se disait aussi que céder à la force n'est pas être infidèle; qu'il est grand, d'ailleurs, d'être rangé au nombre des victimes de l'amour. Oh ! combien Robert la plaindrait entre les bras d'un rival odieux! Sans doute il aimerait davantage la déplorable victime de l'autorité paternelle; sans doute il consumerait sa jeunesse dans les regrets et dans les larmes, et cette idée ne laisse pas de flatter une amante infortunée. Combien elle le plaindrait, courbée sous la puissance du devoir, du devoir auquel pourtant il faudrait se soumettre!... Voilà comment de raisonnemens en raisonnemens, et à travers mille combats déchirans, Fanny se laissa conduire à l'autel. Elle épousa Mac-Mahon, absolument malgré elle, et elle s'en trouva fort bien.

C'est pourtant ainsi, mesdames, que vous êtes à peu près toutes fidèles, et vous ne cessez de nous accuser d'inconstance! Crier le premier, est souvent un moyen d'avoir raison.

CHAPITRE VII.

Robert acquiert de l'expérience.

La diligence d'Edimbourg roulait toujours, et Robert devenait plus gai à mesure qu'il s'éloignait davantage de sa tendre Fanny. Un monsieur, très-bien mis, d'un très-bon ton, très-aimable surtout, l'amusait par ses saillies, et lui marquait une préférence qui le flattait au point de lui faire oublier sa situation. La voiture arrêtait-elle? M. Dickson conduisait Robert par la ville, lui faisait admirer ces ruines précieuses, qui attestent l'invasion, et le mauvais goût des Danois. Il expliquait avec une extrême facilité des restes d'inscriptions que personne ne pouvait plus lire. Il lui montrait à jouer au billard, ce qui l'amusait bien autant que les antiquités; à boire sec, ce qui le mettait en belle humeur; il le louait surtout de sa bonne mine, de sa facilité à tout saisir, et il achevait ainsi de subjuguer le jeune homme par le plus usé, mais par le plus sûr des moyens. Robert ne vivait plus que par M. Dickson.

On n'était plus qu'à une journée de la ville capitale d'Écosse, et on soupait très-gaîment, lorsque M. Dickson s'écria tout à coup : « Vous « êtes charmant, mon jeune ami! Pour être tout-« à-fait accompli, vous n'avez plus besoin que « d'une chose. — De laquelle, monsieur Dickson?

« — Il faut savoir jouer au *creps*, jeu futile, en-
« nuyeux, mais à l'aide duquel un jeune homme
« tient un coin dans le grand monde, parce que
« le *creps* est très à la mode, et que la mode
« commence à être la passion dominante des ha-
« bitans de Londres, comme des Parisiens. Gar-
« çon, apportez des dés : je veux donner une
« leçon à mon jeune ami. »

Les Anglais ont trouvé comme nous les moyens de se ruiner en une soirée, et de ces moyens-là, il n'en est pas de plus expéditif que le creps.

M. Dickson possédait le fond du jeu. Ses démonstrations étaient claires, Robert était intelligent, et en peu de minutes il fut en état d'attaquer et de se défendre. On joua très-petit jeu : entre amis on ne veut que s'amuser. Cependant Robert gagna quatre guinées qui lui procurèrent une nuit très-douce. Il avait bien, en se déshabillant, quelque regret d'avoir battu le bon M. Dickson; mais il paraissait riche; cette perte ne l'avait pas affecté, et Robert ne pensa plus qu'au rétablissement de ses finances. O égoïsme, égoïsme, contre lequel tout le monde s'élève, et qui est le vice de tout le monde !

Robert, en se levant, s'occupa enfin de sa destinée future, dont le bon M. Dickson l'avait distrait jusqu'alors. Il arrêta qu'à Edimbourg il vendrait sa montre; qu'il prendrait la voiture de Londres, où il arriverait avec quelques guinées, qu'il mangerait en cherchant le domicile de mi-

lord All-is-bad, qu'il ne savait comment trouver. Réuni à cet original, mais excellent seigneur, il ne pouvait plus manquer de rien.

Pendant le reste de la route, il entretint M. Dickson de ses projets. M. Dickson trouva très-simple qu'il vendît sa montre, dont il pouvait facilement se passer, parce qu'il y a des horloges partout, et que quelques guinées de plus dans la poche d'un jeune homme, sont toujours d'une utilité réelle. En conséquence, son premier soin, en arrivant à Edimbourg, fut de conduire son jeune ami chez un honnête horloger de sa connaissance, qui lui donna sept guinées d'une montre qui en valait quinze.

Deux hommes qui se conviennent aussi parfaitement, ne se quittent pas sans peine. M. Dickson exprima ses regrets d'une manière qui toucha Robert. D'ailleurs, après trois jours de route on a besoin de repos, et le jeune homme accorda la journée suivante aux instances de son bon ami.

Dickson, enchanté de sa complaisance, ne souffre pas qu'il loge à l'auberge; il le force à le suivre chez lui. Il le présente à madame Dickson, petite brune très-jolie, très-éveillée, qui l'accueillit parfaitement, et qui acheva d'effacer jusqu'au souvenir de Fanny. Vous voyez, mesdames, que je ne ménage pas plus un sexe que l'autre, et que je suis juste envers tout le monde.

Après le dîner, M. et madame Dickson raisonnèrent très-sérieusement sur les plaisirs qu'on

pouvait procurer à M. Robert. Il n'en désirait plus d'autre que celui de voir madame Dickson, et, comme elle devait être en tiers dans tout ce qu'on ferait, il consentit à aller passer la soirée dans un cercle, composé des gens les plus distingués et les plus aimables d'Edimbourg.

Il fut introduit dans une salle assez gothique et très-enfumée : Dickson lui dit à l'oreille que cet ameublement était le plus précieux de l'Europe. Il venait du roi saxon Egbert, qui régnait sur les Anglais l'an 825, et dont les aïeux avaient conquis l'Angleterre vers le sixième siècle. Vous sentez que Robert ne put se défendre d'un sentiment de respect à la vue de ces meubles délabrés. Les messieurs et les dames qui formaient le cercle avaient un genre de gaîté qu'on ne connaissait pas chez milord Lovat : Dickson dit encore à Robert qu'ils descendaient tous de Canut, roi de Danemarck, qui asservit de nouveau l'Angleterre en l'an 1017; que jamais ils n'avaient contracté d'alliances avec le peuple vaincu, et qu'ainsi ils avaient conservé quelque chose de la liberté naïve des siècles reculés. Robert s'empressa de prodiguer à ces illustres personnages les marques du plus profond respect.

Cependant la plus haute noblesse est parfois bien aise d'oublier sa grandeur. Le besoin du plaisir rapproche les hommes de toutes les conditions. On proposa un *creps*, et sur la recommandation de M. Dickson, on voulut bien y ad-

mettre M. Robert, quoique sa famille ne datât pas de l'an 1017.

Madame Dickson avait placé Robert à côté d'elle. Des mots affectueux, quelques coups d'œil expressifs achevaient de tourner la tête du jeune homme. Il était enchanté de madame Dickson; il se croyait très-pénétrant, et quoiqu'il aimât beaucoup le mari, il se flattait de lui jouer, très-incessamment, le tour que nous jouons souvent à nos meilleurs amis. Heureux amis, qui ne se doutent de rien, lorsque la cour et la ville sont dans la confidence!

Un spectacle nouveau jeta Robert dans un délire d'un autre genre: la table se couvrit d'or. Il fut ébloui par des rouleaux de guinées, dont il ne supposait pas l'existence possible. Bientôt revenu d'un étonnement, qui n'est qu'une secousse passagère, il rapprocha, il fondit ensemble les deux sensations qui se disputaient alors l'empire de son ame, la cupidité et l'amour.

Encouragé par son succès de la veille, il ne douta point que la fortune lui fût encore favorable. Croire aux revers n'est pas d'un joueur, et cependant il n'a devant les yeux que des joueurs ruinés, désespérés, déshonorés! Robert, qui n'avait aucune expérience dans ce vilain genre, devait facilement s'abuser. Aussi son imagination, toujours féconde en projets, lui en suggéra un qu'il adopta avec la vivacité que vous lui connaissez.

Il résolut d'abord de gagner tout cet or. Madame Dickson ne paraissait pas folle de son mari. Elle ne balancerait pas à suivre un jeune homme fort aimable, qui prenait à chaque instant un ascendant plus marqué sur son cœur : en douter, serait être trop modeste. Il enlève madame Dickson. Il la conduit en France ; il se fixe avec elle dans une jolie petite ville. Ils y vivent l'un pour l'autre ; ils y passent des jours délicieux. La séduisante perspective !... Mais Dickson, l'ami Dickson ?... Oh ! ma foi, Dickson se consolera dans les bras de quelque beauté de la race de Canut... Ainsi se parlait Robert. Le petit coquin !

Il expose une guinée, puis une seconde. Il gagne, il perd. Madame Dickson s'intéresse à son jeu ; elle le conseille, elle le guide. Il semble, pensait Robert, qu'elle m'a pénétré, qu'elle me seconde. Elle est aussi impatiente que moi de passer la Manche.

Cependant après quelques alternatives, il perd à tous les coups. Déja il a vu disparaître le gain de la veille ; bientôt disparaîtra le produit de la montre. Le malheur est à son comble. Voilà Robert sans argent, peut-être sans maîtresse, et bien sûrement sans ressources pour le lendemain. Son premier mouvement est de s'adresser à Dickson ; mais osera-t-il implorer le secours d'un homme à qui, cinq minutes auparavant, il se proposait d'enlever sa femme, et le bonheur ? Fi donc ! Robert ne se dégradera pas à ce point.

Cependant que résoudre, que faire? La tête se monte, s'égare; l'imagination se couvre d'un voile épais; il n'a plus qu'une existence machinale; il ne lui reste pas la force de penser.

Un noble *Canutien* le tire à part. « J'ai pitié de « votre embarras, et je vous en tirerais, si je « n'avais moi-même perdu tout mon argent. Je « puis au moins vous donner un avis. S'il vous « reste quelques effets, un bon diable, qui est « là, à l'antichambre, vous prêtera à un intérêt « modique, et qui sait si, en un instant, vous ne « gagnerez pas beaucoup plus que vous avez « perdu? »

Ce conseil est de ceux que la jeunesse ne rejette jamais. Quel trait de lumière vient frapper Robert! Il se croyait sans ressources, et il lui reste sa valise, sa valise, don de la plus noble amitié, mais qu'il fallait vendre, soit qu'il jouât encore, ou qu'il se soumît à végéter quelques semaines de plus avec le prix qu'il en pourrait tirer. Végéter! que cette idée est humiliante pour une tête exaltée! Végéter, lorsqu'il peut prétendre encore à la possession de sa belle Écossaise! Ses yeux rencontrent ceux de madame Dickson; ils raniment dans son cœur l'espérance et l'amour. Il sort, sans lui dire son dessein. Peut-il, sans se perdre dans son esprit, l'instruire du triste état de ses affaires? L'insensé ignorait que Dickson les connaissait comme lui. Des questions adroitement jetées dans la diligence, rapi-

dement suivies d'une saillie, d'une idée plaisante qui faisait oublier à Robert ce qu'il avait répondu... C'est qu'il faut réellement du talent pour être fripon... dans plus d'un genre.

Robert se rappelle très-bien les rues par lesquelles il a passé. Son ami lui a raconté plusieurs particularités sur différens bâtimens faciles à reconnaître. Il est impossible qu'il se trompe sur la maison de Dickson. Celui-ci, en sortant, lui en a fait remarquer l'élégance extérieure. Ce bon Dickson ! pensait Robert en courant. Ne dirait-on pas qu'il a prévu que j'aurais besoin de retrouver ma route ? N'a-t-il pas fait tout ce qu'il faut pour que je puisse plaire à sa femme ? Que de maris, dit-on, se fâchent après un accident qu'eux seuls ont préparé !

Il arrive, il frappe, on lui ouvre. Toujours courant, il enfile l'escalier. On l'arrête, on lui demande où il va. « Chez M. Dickson. — Quel est « ce M. Dickson ? — C'est ce gentilhomme qui « demeure au premier. — Que me dites-vous « donc ? — Hé ! que dites-vous vous-même ? Je « vais chez ce monsieur chez qui j'ai dîné, qui a « une femme si jolie. — Ce monsieur, ce mon- « sieur a dîné, il a payé, il est parti. — Com- « ment, il ne demeure pas ici ! — Non, vous dis- « je. Un homme est venu ce matin commander « le repas ; je l'ai préparé, vous l'avez trouvé « bon : tout est dit. — Vous êtes donc traiteur ? « — Sans doute. — Vous êtes traiteur, et vous

« n'avez pas d'écriteau? — Ignorez-vous le pro-
« verbe : *A bon vin point d'enseigne?* »

Ici Robert commence à avoir quelques soupçons. « J'espère, au moins, monsieur, que vous « me rendrez ma valise. — Ah ça, êtes-vous « fou? — Non, monsieur, je ne suis pas fou, et « j'entends ravoir ma valise. — En effet, je me « rappelle... L'homme qui a commandé le dîner « est venu, un quart-d'heure après que vous avez « été sorti, réclamer un porte-manteau. — Hé! « qu'en a-t-il fait? — Tout ce qu'il a voulu. Allez « au diable, et ne me rompez pas la tête davan- « tage. — Je suis volé, je suis volé! — Ma foi, « ce sont vos affaires »; et en répondant, en tempêtant, l'hôte, toujours plus impatienté, poussait Robert vers la porte, qu'enfin il ferma sur lui.

L'être le plus pacifique a de l'humeur, quand il se voit dupé avec une certaine impudence. Robert éprouva un mouvement de colère qu'il ne chercha pas même à réprimer. Il court plus lestement que jamais; il jure entre ses dents; il approche de la maison où il a joué, déterminé, dût-il se faire assommer, à renverser la table, et à jeter les meubles vermoulus à la tête de ses spoliateurs.

La porte est fermée. Il frappe, il frappe... il frappe encore, et de manière à faire sauter les gonds. Une voix glapissante se fait enfin entendre. « Hé bien, quoi, que voulez-vous? pourquoi vous « entêter à entrer par ici? — Hé, f..., par où

« voulez-vous que j'entre ? par la fenêtre ? —
« Par la porte ordinaire qui est dans l'autre rue.
« Voyons, que désirez-vous ? la mesure de *porter ?*
« — C'est bien de cela qu'il s'agit ! Je veux mes
« guinées, ma valise, que m'ont volées des co-
« quins qui sont là-haut. — La maison est hon-
« nête, monsieur. — Je la juge par ceux qui s'y
« rassemblent. — Encore des propos, toujours
« des propos ! — Prenez donc garde de déplaire
« à cette vieille rabougrie. — Vieille, vieille ! ra-
« bougrie ! l'impertinent ! »

Robert est déja au haut de l'escalier. Il entre dans une chambre... C'est bien celle-là ; il reconnaît l'ameublement du roi Egbert. Mais déja les descendans de Canut sont remplacés par quelques bourgeois paisibles, qui ne quittent la pipe que pour boire un coup, ou pour médire du ministère.

« Faites-moi le plaisir, messieurs, de me dire
« ce que c'est que cette maison. — Ne le voyez-
« vous pas ? c'est une taverne. — Comment, ce
« n'est pas là l'ameublement du roi Egbert ? cette
« maison n'appartient pas à un arrière-petit-fils
« du roi Canut ? — Vous extravaguez, mon cher
« enfant. — Une taverne ! oh ! les coquins ! ils
« étaient tous d'intelligence. Je suis furieux,
« anéanti. » Le bon vieillard qui lui parlait a pitié de son état ; il l'interroge avec bonté, avec ce ton qui calme le cœur, et force l'attention. Robert raconte sa dernière aventure avec quelque confusion : il est si dur d'avouer qu'on n'est qu'un sot !

« Je ne connais pas ce Dickson, dit le vieillard. « Ce nom-là n'est pas sur mes registres. — Sur « vos registres? serait-ce vous, par hasard, qui « feriez la police à Edimbourg? — Pas précise- « ment en chef; mais je suis à peu près ici ce « qu'on appelle à Paris un inspecteur. — Il faut « me trouver Dickson. A Paris, on le trouverait « dans deux heures. — Mon cher monsieur, ce « n'est pas avec des lois qu'on peut bien faire la « police, et ici on ne fait rien que par elles. — « Ainsi donc à la faveur de vos lois, je serai im- « punément volé? — Ce malheur vous est par- « ticulier, et n'influe pas sur le bien général. — « Hé! que me fait à moi le bien général, lorsque « je n'ai plus rien? — Mon cher monsieur, votre « raison est altérée. Remettez-vous et écoutez- « moi. Je ne trouverai pas votre voleur; mais je « vous donnerai à coucher. Vous vous proposez « d'aller chez milord All-is-bad. Demain je vous « mettrai une couronne dans la poche, et avec « cela, à votre âge, on peut aller à Londres, « parce qu'à votre âge on a de bonnes jambes, on « peut boire de l'eau, et on doit avoir du cou- « rage. »

Vous connaissez maintenant M. Dickson et ses dignes associés; vous avez pénétré leurs vues, dès les premiers mots de ce chapitre, et vous avez peut-être deviné que ces piles de rouleaux étaient faites avec des jetons, et terminées par deux ou trois guinées qu'on voyait par le bout déchiré

du papier. Voici ce que vous ignorez. Cet homme si familier avec l'histoire de son pays, changeait de nom selon les circonstances. Il était l'émissaire de la troupe; il cherchait des dupes de tous les côtés, et il en faisait beaucoup, parce qu'il était habile à démêler les goûts, les caractères, auxquels il se ployait adroitement.

L'escroquerie faite à Robert n'était qu'une misère pour ces messieurs. Aussi traitèrent-ils durement Dickson, lorsque le jeune homme sortit de ce tripot. Dickson les avait désarmés par des observations pleines de bon sens. « On n'est pas « toujours heureux, dit-il. J'ai du moins couvert « mes frais de route, et ma foi, *toujours pêche,* « *qui prend un goujon.* »

CHAPITRE VIII.

Rencontre inattendue.

« A mon âge, on a de bonnes jambes, on peut « boire de l'eau, on doit avoir du courage! maxi- « mes faciles à débiter du fond d'un grand fau- « teuil, entre un pot de bière, la pipe et la ga- « zette. Je marche beaucoup, je mange peu, et je « dors sur la paille. Oh! oui, il est bien plus « commode de donner des préceptes que de les « exécuter. Et cent vingt lieues a faire comme « cela! » Ainsi parlait Robert en suivant la route de Londres.

Il ne pensait qu'aux privations actuelles. Il ne pensait pas à ce qu'il eût souffert, si le bon vieillard ne lui eût donné une couronne, qu'il ne lui devait pas.

A mesure que Robert avançait, ses plaintes devenaient plus amères. Les pieds s'écorchaient, les articulations devenaient douloureuses, et le mal physique ajoutait aux peines morales. Cependant il fallait marcher quatre jours encore, ou renoncer à l'espoir de revoir milord All-is-bad. Et que devenir, s'il s'arrêtait? Entrer dans une ferme, obtenir quelques vaches, ou des dindons à conduire! quelle perspective pour un jeune homme qui s'était cru au moment d'être roi d'Angleterre, chancelier de France, propriétaire d'un superbe château, gendre d'un lord écossais! *Vanitas, vanitatum!*

C'était bien le moment des réflexions, et vous savez que Robert en revenait toujours là dans les circonstances fâcheuses. Il en faisait alors que Sénèque n'eût pas désavouées. Que fera-t-il si la fortune lui sourit encore? jouira-t-il avec modération? se servira-t-il de son expérience pour tâcher de fixer le bonheur? *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean!* etc.

Déja il aperçoit dans l'éloignement cette noire et épaisse fumée qui annonce au voyageur la capitale de l'Angleterre; déja des inquiétudes d'un autre genre viennent l'assaillir. S'il ne pouvait découvrir la demeure de milord... si milord

n'était pas à Londres... si le temps avait éteint cet intérêt pressant qu'il lui avait marqué autrefois... si... si... si... Le chapitre des *si* était inépuisable.

Le voilà dans un faubourg, se traînant à peine, le dos courbé, les muscles en contraction, redoutant le contact du pavé, qui ajoute sans cesse à sa douleur. Il lève une jambe, il craint de poser le pied. Il compte ses pas; il s'adresse à tous ceux qui passent près de lui, car il n'a ni le courage, ni la force de s'éloigner de la ligne droite.

Il apprend enfin que milord a sa maison *Cavendish square;* mais on le croit dans ses terres. Cette affligeante supposition met le comble à ses maux. Entièrement découragé, il s'assied sur une borne, il pleure, il se relève; il va machinalement apaiser, dans l'eau croupie d'un ruisseau, l'ardeur qui dévore ses pieds. Un bon habitant de la cité le voit, et s'arrête. Il en était passé cent qui n'avaient pas daigné lui accorder un regard. Serait-il vrai que tout est relatif, et que celui-là seul est compatissant, qui a éprouvé des revers, et qui ne les a pas oubliés?

L'honnête marchand a pitié de Robert. Il l'interroge, il le rassure; il lui apprend que milord est à Londres, et que c'est même le moment de le trouver chez lui. L'espoir renaît dans le cœur flétri de Robert. Il se trouve plus léger; ses douleurs lui paraissent supportables. Il marche; il se hâte péniblement; il arrive chez milord.

Milord ignorait tout ce qui était arrivé à l'enfant de la nature. Six mois après l'avoir livré à ses seules ressources, il avait projeté d'aller admirer le développement de ses membres, de ses forces; de jouir de son air de santé, de sa satisfaction. Quelques incidens avaient retardé son voyage, avaient même causé quelque dérangement dans son système philosophique.

Il avait, *sans y penser*, injurié un domestique qui lui avait parlé trop familièrement. Le domestique avait élevé le ton; milord l'avait roué de coups... un procès.

Un philosophe renvoie un domestique dont il est mécontent, et ne bat personne.

Une partie du mur de son parc était écroulée; il avait aperçu un braconnier qui s'introduisait furtivement. Il l'avait rencontré, *par hasard*, et l'avait blessé d'un coup de fusil... Autre procès.

Un philosophe doit faire plus de cas d'un homme que d'un lièvre.

Les comptes de son intendant étaient loin d'être en règle. Milord avait fait venir un serrurier, et, selon la loi naturelle, il avait transporté, de la caisse de l'intendant dans la sienne, des fonds qui lui appartenaient à la vérité. Cependant... Troisième procès.

Un philosophe qui veut vivre en société, doit se soumettre aux lois sociales.

Milord avait surpris milady avec un jeune seigneur, beaucoup plus aimable que lui. Il avait

oublié que *les femmes, comme les fruits de la terre, doivent être en communauté.* Il avait provoqué son heureux rival, et l'avait tué d'un coup de pistolet... Encore un procès.

Un philosophe peut être cocu comme un autre; mais il ne doit jamais se mettre en contradiction avec lui-même.

Il avait traité, à la cour, l'archevêque de Cantorbéry d'imposteur et d'hypocrite... Quatrième procès.

Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire, et puis les philosophes présens et à venir ne détruiront jamais l'imposture et l'hypocrisie.

Il est d'usage en Angleterre de donner caution lorsqu'on est sous la main de la justice criminelle, et qu'on veut conserver sa liberté. Milord, à force de se cautionner, s'était réduit à ne pouvoir plus disposer d'une guinée, et il avait beaucoup d'humeur.

Le moment n'était pas favorable pour Robert; aussi milord, sans l'écouter, l'envoya faire *lanlaire*, le battit, et le chassa. Si Robert eût eu de l'argent, il eût pu intenter un cinquième procès; mais, en Angleterre, comme ailleurs, on n'obtient gratuitement justice que lorsqu'on est mort sous les coups.

Robert, en proie aux horreurs du désespoir, était étendu dans la rue. Il repassait les différens évènemens de sa vie; il s'accusait de tous ses malheurs. Il se reprochait de s'être jeté dans un

abîme de misère, pour ne pas manger un morceau de pain sec, qu'il n'était pas sûr désormais d'obtenir de la charité publique. Il résolut de se punir de ses fautes, et il forma un projet assez raisonnable, celui de se laisser mourir là, puisqu'il ne pouvait s'aller jeter dans la rivière.

Un jeune homme, un peu plus âgé que lui, vient de ce côté. La gaîté, le bonheur, brillent dans tous ses traits. Il chante nn petit air, en pensant probablement à quelque chose qui caresse son imagination. Il voit Robert; il cesse de chanter. Il s'arrête; son cœur se serre; cette figure rayonnante s'obscurcit. Il parle au malheureux, qui lui répond à peine. La vie lui est à charge. Pourquoi s'entretenir de ses maux, quand on ne veut plus que mourir?

Cependant le jeune homme paraît frappé de quelques paroles échappées à Robert. Il pense, il cherche à rappeler d'anciens souvenirs... Il interroge une physionomie déja défigurée... Il l'examine attentivement... Il parle encore, il prie, il conjure, il obtient quelques mots. Sa mémoire le sert enfin; ses idées sont fixées.

Il oublie qu'il est dans une place publique; il ne voit pas qu'on s'arrête, qu'on l'observe, qu'on chuchotte, qu'on rit. Il ne s'occupe plus que de Robert, il n'écoute plus que son cœur. Il est à terre, étendu sur le pavé, à côté du misérable qu'il serre dans ses bras. Il s'écrie d'une voix étouffée: « Hé quoi! tu ne reconnais pas Rifflard »?

L'infortuné l'a entendu. Il a rouvert des yeux éteints. Il fixe son ami, il lui sourit; il répond à ses caresses, il ne pense plus à mourir. Il sent qu'il va devoir à l'amitié une nouvelle existence, et peut-être le bonheur.

Rifflard se lève avec vivacité. Heureux du peu de bien qu'il vient de faire, du bien plus grand qu'il se propose de faire encore, Rifflard court, fait avancer une voiture de place. Il relève son ami, il l'enlève dans ses bras; il refuse des secours qu'on s'empresse de lui offrir : lui seul a le droit de servir l'amitié. Il prend Robert, il le porte, il le place dans le carrosse; il est auprès de lui. Il l'encourage, il le console. Le cocher a reçu ses ordres, il part. La foule se disperse lentement. On ne rit plus; on pense, on médite, on rêve à une bonne action, qui agite doucement, qu'on voudrait avoir faite.

Rifflard, enchanté, délirant de plaisir, soutient Robert sous les bras, et le monte à son petit appartement. Il le déshabille, il le couche dans un bon lit; c'est le sien, c'est le seul qu'il ait, n'importe. Il s'oublie, il ne pense qu'à Robert, il ne vit en ce moment que pour lui; effet assez ordinaire de cette première amitié de l'enfance, si douce, si durable, que les passions d'un âge plus avancé altèrent quelquefois, et qu'elles n'éteignent jamais.

Rifflard n'a pas de domestique. Il en aurait vingt, qu'il leur disputerait le plaisir de servir

son ami. Il ouvre son petit buffet; il en tire la petite casserole d'argent, le sucrier de porcelaine et le flacon de vieux Bordeaux. Le feu pétille sous les coups redoublés du briquet; l'allumette brille, le charbon s'allume, la rôtie se fait. Rifflard souffle, jette la soufflet, court à son ami, l'embrasse, revient souffler, souffle encore : rien ne va au gré de son impatience.

Le restaurant est enfin présenté avec l'empressement de l'amitié. Robert reprend quelques forces, et la douce confiance, les tendres épanchemens, un peu de gaîté même se trouvent au fond de la casserole. Heureux âge, où une lueur de jouissance fait oublier tout les maux !

C'était bien le moment des questions, vous l'avouerez; aussi Rifflard les multiplia avec une telle vivacité, que Robert ne savait à laquelle répondre. Rifflard fut le premier à rire de bonne foi de sa pétulance; il se tut, il s'assit au chevet de son ami, et caressant une de ses mains dans les siennes, il attendit qu'il parlât.

Robert lui conta en abrégé ce que vous savez de ses aventures, et à chaque projet, formé et évanoui, Rifflard lui disait avec douceur : « Plus « de projets, mon ami; tu n'en feras plus, n'est-« ce pas? tu vois où cela mène. Oh! bien certai-« nement non, reprenait Robert, et il continuait « son histoire. »

Il était naturel que Rifflard lui contât la sienne. « Elle est courte, dit-il, parce que je n'ai jamais

« formé qu'un projet, celui de me laisser conduire « par ceux qui ont plus d'expérience que moi. Je « ne me suis pas écarté de ce plan, et je m'en suis « bien trouvé. J'ai eu quelquefois à me plaindre « de mes supérieurs, de mes parens. Je leur ai « pardonné, persuadé que nous avons tous besoin « d'indulgence, et que j'avais pu, par mon incon- « sidération, donner lieu à des vivacités.

« J'avais fini mes études avec quelque distinc- « tion, avant l'âge où on s'occupe ordinairement « du choix d'un état. On craignait pour moi les « suites de l'oisiveté, et un de mes oncles, commis « au ministère des affaires étrangères, me prit « dans ses bureaux, sans autre intention que celle « de m'empêcher de faire des folies. Il se bornait « à me faire relire mes auteurs grecs et latins, et « quelques bons ouvrages français. Je les lisais; mais « je suivais son travail, et il fut étonné que l'aridité « des matières ne m'inspirât point de dégoût. Il « me donna des copies à faire, et *Grotius, Puf-* « *fendorf et Barthole* à lire. J'avoue que ces mes- « sieurs m'inspirèrent d'abord un ennui affreux; « mais je suis né avec de l'amour-propre et de « la tenacité. Je dissimulai l'effet que produisaient « sur moi ces auteurs, et je voulus voir à quoi « pouvait mener cette insipide lecture. J'avais « une ressource prête, quand j'étais excédé : je « me délassais entre *Horace* et *Tibulle*.

« Bientôt j'imaginai un moyen de répandre « quelque intérêt sur la lecture de mes publicistes:

« c'était de comparer à leurs préceptes, la con-
« duite de tel ou tel souverain, dans des circon-
« stances analogues au principe. Pour cela, il
« fallait lire l'histoire, et je la lus. Mon oncle
« avait l'air de ne s'apercevoir de rien, et il me
« laissait faire.

« Je ne tardai pas à démêler que le droit pu-
« blic est une vieille idole, qu'on encense par
« habitude, et qui n'est que l'arme impuissante
« du faible ; que le plus habile diplomate est
« celui qui, à la faveur de grands mots, fait le
« mieux les affaires de son maître, et, fier de
« quelques connaissances réelles, je me mis à
« discuter avec mon oncle et à faire le petit
« docteur.

« C'était un brave homme que mon oncle; mais
« jamais il ne fût devenu premier commis, eût-il
« vécu mille ans. Je l'embarrassais à chaque in-
« stant, et il était enchanté en proportion des
« difficultés que je lui opposais, et qu'il ne pou-
« vait résoudre.

« Je sentis bientôt ma supériorité, et mon
« oncle, piqué un jour de mon ton d'importance,
« voulut aussi faire le savant, et crut me fermer
« la bouche. Il me demanda ce que je pensais
« des droits de Louis XII et de François Ier sur
« le duché de Milan. Je lui répondis, sans biai-
« ser, que ce procès-là avait été jugé à Pavie.

« La réponse était fort simple : mon oncle la
« trouva sublime. Il m'embrassa, me mouilla de

« de ses larmes, et jura que je serais un jour un « homme supérieur. Cette scène me tint lieu de « vocation. On convoqua une assemblée de famille, « où il fut décidé que je serais diplomate. On me « notifia l'arrêté qu'on venait de prendre, et je « me laissai faire.

« Je commençai mon surnumérariat, et je me « remis humblement aux copies. Cela me déplai- « sait, parce que je croyais pouvoir faire mieux. « Mon oncle soutenait mon courage, en me ré- « pétant sans cesse qu'il avait été surnuméraire « trois ans. Je sentais, moi, que je ne devais pas « l'être trois semaines.

« J'attendais une circonstance heureuse pour « me faire valoir. Il s'en présenta une qui pouvait « me perdre, et je la saisis comme un enfant qui « ne connaît pas de danger. Le roi de Prusse ve- « nait de prendre la Silésie, et la France pensait « à s'allier à lui, pour écraser Marie-Thérèse. Je « copiais des instructions pour notre ambassa- « deur à Berlin, et l'auteur de la minute avait « laissé en blanc tous les noms des personnages, « et, par-ci par-là, quelques lignes à remplir. Je « devinai tout, je remplis tout, et je courus, très- « content de moi, porter ma copie au premier « commis de ma division. Il lut, un peu étonné de « ma démarche, qui blessait la hiérarchie des pou- « voirs, et au lieu des éloges que j'attendais, il « me demanda d'un ton sévère si quelque autre « que lui avait vu ma copie. Je lui protestai que

« non. Il se leva, m'ordonna de l'attendre, et me « dit, en sortant avec mon chef-d'œuvre, que si « j'en parlais à qui que ce fût au monde, je serais « jeté dans un cul de basse fosse.

« La jolie perspective! Oh, combien je me re- « pentis d'avoir voulu faire le capable! je me « croyais déja sequestré de la société, privé à ja- « mais du spectacle de la nature, si séduisant pour « des organes neufs, à peine parvenus à leur « dernier développement; et cependant de quoi « étais-je coupable? D'avoir cherché à m'avancer « dans une carrière où m'avaient jeté mes pa- « rens.

« Mon premier commis rentra et me dit : A « dix-neuf ans, on doit sentir l'importance de « certaines choses; ainsi je ne m'étendrai pas sur « la nécessité de la discrétion. Vous travaillerez « désormais dans mon cabinet, aux appointemens « de mille écus, que le ministre vous accorde.

« Cette journée était faite pour les extrêmes. « Mille écus au lieu d'un cachot! juge de ma joie, « mon cher Robert. Mille écus par an, à moi, « qui ne disposais encore que de douze francs « par mois! Je me crus haut et puissant seigneur, « et cependant la tête ne me tourna point. Satis- « fait de ma fortune présente, je ne pensai pas « à la pousser plus loin. Je résolus seulement de « la conserver par mon exactitude et mon travail.

« Un an se passa ainsi. Le secrétaire d'ambas- « sade de Paris à Londres mourut, et la faveur

« seule nomma son successeur. Il lui fallait des « travailleurs, et je fus du nombre de ceux qu'on « lui donna. Je jouis auprès de lui de l'agrément « qu'obtient un jeune homme qui se rend utile, « et qui n'annonce aucune prétention. Parfaite- « ment bien avec mes camarades, jouissant d'un « traitement, qui excède de beaucoup mes be- « soins, je suis doublement heureux par la ren- « contre inopinée d'un ami que je croyais perdu « sans retour, et à qui je peux être utile. »

CHAPITRE IX.

Bonheur, revers.

« Ah çà, mon ami, que comptes-tu faire, « quand tu seras redevenu frais, gaillard et dis- « pos? — D'abord, renoncer aux projets. Oh! « bien certainement je n'en ferai plus. — Bon! — « Je veux imiter ta conduite sage, prudente. — « Et tu auras raison. — Je vais écrire à ma mère, « lui marquer mon repentir, solliciter le retour « de ses bontés. — Oserais-je te faire un aveu? « — Ose, parbleu! Dans l'état où je suis, qu'a- « t-on à redouter? — Mon pauvre ami, tu n'as « plus de mère. »

Ici la conversation fut suspendue, parce que Robert pleura, et même de très-bonne foi. Il avait oublié le pain sec, et ne se rappelait que les tendres soins qu'avait obtenus son enfance :

l'amour maternel s'accorde à merveille avec l'amour des hommes, avec la dévotion, avec toutes les folies possibles.

« C'est un malheur, sans doute, d'avoir perdu « ma mère, mais c'est un malheur sans remède : « Ainsi il est inutile de s'en affecter trop vivement. « D'ailleurs j'ai du bien qui console de beaucoup « de choses. — Tu n'as rien, mon ami. — Bah! « — Ta mère t'a cru mort; elle s'est mariée à un « payeur des rentes, à qui elle a tout donné. — « Même la fortune de mon père? — Elle s'est « crue ton héritière. — Mais je vis, ventrebleu! je « vis, et monsieur le payeur des rentes me rendra « ce qui m'appartient. — Il ne rendra rien; il « aime l'argent. — Et moi aussi, parbleu! et je « n'entends pas renoncer à la succession.

« Tu vas me prêter cinquante louis. Je pars « pour Paris, j'arrive, je fais sommer le beau-« père de restituer. — Il ne répondra pas. — Je « l'attaque au Châtelet, au Parlement, au Conseil. « Je fais imprimer des mémoires; je produis des « témoins. Je confie ma cause à Gerbier; elle fait « un éclat du diable; je la gagne tout d'une voix. « Le peuple me conduit en triomphe à mon do-« micile; il en chasse l'usurpateur; je fais couler « le vin deux jours et deux nuits à ma porte... « — Tu ne feras rien de tout cela, et tu iras à « Bicêtre. — Oh! laissez donc, monsieur Rifflard! « — Ne te fâche pas, et raisonnons.

« Tu es parti à l'âge de dix ans, et tu es de-

« venu méconnaissable pour tous ceux qui n'ont « pas vécu très-intimement avec toi. — A la « bonne heure; mais notre maître Morisset... — « Il est mort. — Et sa grosse et courte femme? — « Elle est morte. — Et notre vieille cuisinière « Geneviève? — Elle est morte. — Nos camarades « d'école, au moins, ne sont pas morts. — Ils « sont dispersés. Et puis, je suis peut-être le seul « qui répondrais sciemment de l'identité. En ad- « mettant que quelques individus crussent te « reconnaître, oseraient-ils jurer que tu sois bien « Robert? les supposes-tu incorruptibles, ou « exempts de faiblesse? Le beau-père les gagnera, « les effraiera, les écartera : quinze mille livres « de rente sont bonnes à conserver. — Hé! mor- « bleu, qui pourra me nier que je sois moi? — « On fera plus; on te déclara imposteur, on te « condamnera, on t'arrêtera, on t'incarcèrera. — « Quel compte me fais-tu là? — Cela n'est pas « sans exemple. — Hé bien, je prends un parti « violent. Je soulève mes compagnons d'escla- « vage; je me mets à leur tête; nous nous faisons « des armes de tout ce qui se présente; nous « frappons, nous assommons; je me venge... — La « garde fait feu, et ceux qu'elle n'a pas tués « sont pendus. — Oh, oh! — Mais sais-tu, mon « ami, que tu n'es pas revenu de la manie des « projets. — Bon! est-ce que je viens d'en faire? « — Hé! tu ne fais que cela. Sois raisonnable, « Robert, et écoute-moi.

« Je ne vois pas d'inconvénient à écrire d'ici à « ton beau-père ; nous verrons ce qu'il te répon- « dra, et nous nous conduirons en conséquence. « En attendant, je vais tâcher de te procurer de « l'emploi. Le travail t'empêchera de te livrer aux « écarts de ton imagination, et, avec de la per- « sévérance et de la conduite, tu pousseras ta « petite fortune. — Oui, mon ami, de la persé- « vérance, de la conduite, et on doit réussir avec « cela : tu en es la preuve frappante. Voyons, « quel emploi me procureras-tu? — Les premiers « appointemens seront modiques. — C'est tout « simple. — Mais je suis là pour y suppléer. — « Tu es le modèle des amis; mais encore, quel est « cet emploi? — Je parlerai de toi au secrétaire « d'ambassade; il n'a rien à me refuser. — La « diplomatie? oui, je crois que cela me convient « assez. Je suis prudent, discret, et, sans vanité, je « ne manque pas d'intelligence. Dans un an je peux « être à la tête des bureaux; secrétaire d'ambas- « sade dans deux; ambassadeur la troisième an- « née. C'est un assez joli état que celui d'un am- « bassadeur, et je me sens fait pour représenter. « J'éblouis le public par mes équipages, mes « chevaux, mes pages, ma livrée, mes largesses; « je subjugue le cabinet près duquel je réside, « par ma noblesse et ma fermeté. On me craint, « on me cède, et alors... — Alors, Robert, tu « penseras à moi, tu m'avanceras, n'est-il pas « vrai? » Et Rifflard éclate de rire, et Robert rit

aussi en se frappant le front et en s'écriant : « c'est plus fort que moi, mais je m'en corri- « gerai. »

Rifflard annonça le lendemain à son ami qu'il était agrégé à l'ambassade, membre un peu inférieur, à la vérité, mais que, sans être ambassadeur dans trois ans, il pourrait, à cette époque, jouir d'un sort agréable, ce qui vaut mieux qu'un procès incertain contre un beau-père, et que le titre de chef des bandits de Bicêtre.

Robert ne joua d'abord qu'un rôle très-subordonné dans ses bureaux. Assez ignorant encore, malgré les soins de M. Cammeron; appelant persévérance et bonne conduite ce qui n'était que de l'exactitude aux heures indiquées, et non un bon emploi du temps; prenant pour de l'intelligence sa vivacité; de l'étourderie, des jeux de mots, il ne se soutint bientôt que par le crédit de Rifflard. Celui-ci lui faisait des sermons dignes de servir de suite au petit Carême de Massillon. Robert promettait toujours, et ne tenait jamais rien. Choqué du peu d'égards qu'on lui marquait, ennuyé enfin des remontrances continuelles de Rifflard, il se dégoûta tout-à-fait d'un métier qu'il n'entendait pas, et pour lequel peut-être il n'était pas né. Cependant il fallait vivre, en attendant qu'il trouvât l'occasion de voler à de plus hautes destinées. Il ne voulait pas être à charge à son ami, et il ne manquait pas d'aller toucher ses appointemens le jour de l'échéance.

Un évènement fort simple le tira cependant de la poussière. Les petites causes produisent toujours de grands effets, surtout entre les mains des femmes. L'ambassadeur donna une fête brillante le jour de la Saint-Louis, et Robert reçut, comme les autres, sa carte d'invitation. Il s'était paré autant que ses faibles moyens le lui avaient permis : il ne savait pas encore qu'il est un âge où l'art gâte la nature.

En dépit des peines qu'il se donna pour être moins bien, il parut charmant à madame de Chedeville. Madame de Chedeville, femme du secrétaire d'ambassade, avait vingt-deux ans, ce qui suppose un caractère peu formé encore ; elle était brune, ce qui annonce d'heureuses dispositions ; elle était légère, inconsidérée, ce qui donne à craindre peu de difficultés. Son mari l'aimait beaucoup, et elle ne s'en souciait guère ; il était jaloux, et elle en riait.

Femme qui n'aime pas son mari, et qui rencontre un beau garçon, a nécessairement quelques idées. Madame de Chedeville eût bien fait de les écarter ; elle ne le fit point : ce n'est pas ma faute.

Robert n'eût osé lever les yeux sur une dame de cette importance : non qu'il ne la trouvât très-jolie ; mais il ne supposait pas qu'une femme d'un rang distingué pût descendre à un petit commis. Pauvre enfant ! heureuse ignorance ! que

de princesses ont eu des bontés pour leurs laquais !

La bienséance exigeait que messieurs les secrétaires fissent danser madame de Chedeville. Robert la prit à son tour, et c'est là qu'elle l'attendait. Il ignorait le premier principe de cet art essentiel; mais il avait de l'oreille. Il brouillait les figures, et il avait le bon esprit d'en rire le premier.

Dans les intervalles, madame de Chedeville lui adressait quelques phrases entortillées, auxquelles il répondait avec timidité, quoiqu'il devînât à peu près ce qu'on voulait lui dire. Madame de Chedeville sentit qu'il fallait être plus claire. Robert, au lieu de répondre, baissa les yeux, et rougit de plaisir. Madame de Chedeville jugea qu'il y avait une éducation complète à faire, et les femmes ne haïssent pas cela.

La fin d'une contre-danse est au moins un prétexte pour s'asseoir et causer. Madame de Chedeville choisit l'endroit de la salle où il y avait le plus de monde, moyen certain de n'être pas remarquée : où il y a cohue, il n'y a personne. Robert lui avait offert la main d'un air assez gauche, et il allait se retirer après une révérence plus gauche encore : « Asseyez-vous là, monsieur, « lui dit madame de Chedeville. »

La conversation fut d'abord languissante, parce que Robert n'osait encore se flatter de bien en-

tendre. Les expressions de la jeune dame devinrent enfin si positives, qu'on ne pouvait s'y méprendre que par un excès de modestie, et ce n'est pas dans celui-là que donnait notre jeune homme. Il s'anima tout d'un coup, et d'une manière si prononcée, que madame de Chedeville se crut obligée de l'avertir qu'ils avaient des spectateurs.

Il ne restait plus qu'une difficulté à résoudre, c'était de savoir à quel titre Robert aurait ses entrées, car enfin une femme comme il faut ne peut se dispenser d'accorder les formes avec le fond. Les Anglais n'excellent pas dans les arts d'agrément, et une jolie Française ne peut prendre de maître dans ce pays-là. Madame de Chedeville demanda à son élève s'il savait la musique, le dessin, l'italien. Robert ne se doutait de rien de tout cela. Il déclara franchement ne savoir qu'aimer beaucoup en français, en anglais, et même en écossais, au choix de madame. « Vous savez « l'anglais, mon cher ami! comment, vous savez « l'anglais? Il n'en faut pas davantage. C'est char- « mant, c'est délicieux!

« Monsieur de Chedeville, monsieur de Che- « deville? il faut pourtant que j'apprenne la langue « de ceux chez qui nous vivons. — Madame, je « vous fais chercher un maître. — J'en ai trouvé « un, monsieur, assez maussade, assez ennuyeux; « mais qu'importe? Il est français, j'entendrai

« mieux ce qu'il m'expliquera, et il parle anglais « comme Pope.

« — De qui me parlez-vous, madame? — De ce « jeune homme qui danse si mal, qui est si « gauche... Le voilà assis là-bas... — M. Robert? « le plus mauvais sujet de nos bureaux, que je « ne garde que par condescendance pour M. Rif- « flard, qui, entre nous, fait toute ma besogne. « — Son âge mérite quelque indulgence. — Un « faiseur de quolibets, qui s'égaie même à mes « dépens. — Je conçois que de telles libertés doi- « vent déplaire; aussi je veux vous débarrasser « de ce censeur-là. Que désire M. Rifflard? que « son ami ait des appointemens. Au lieu de fati- « guer monsieur, il les gagnera chez madame, « voilà tout. — Mais... mais... Vous êtes bien jeunes « l'un et l'autre, et le public... — Le public sait « que les bons maîtres sont rares, et qu'on les « prend comme on les trouve. — Mais... mais... « ce jeune homme est très-bien, et... — Figure « commune, sans expression. — Mais... mais... — « Mais... je crois, monsieur, que vous allez vous « livrer encore à la singularité de vos idées. Il « est bien extraordinaire que je ne puisse parler « à un homme, sans être exposée à des obser- « vations désobligeantes. Croyez-vous que je ne « sache pas me conduire; que si je voulais for- « mer une liaison, je descendisse jusqu'à vos « commis; que je vous aie apporté trente mille

« livres de rente pour vivre dans un esclavage « insupportable? Je ne suis plus un enfant, mon- « sieur; je puis avoir une volonté; j'apprendrai « l'anglais, et M. Robert me le montrera.

« Monsieur Robert, monsieur Robert? — Ma- « dame? — Vous avez peu d'occupation dans vos « bureaux. Dès que M. de Chedeville entrera « dans son cabinet, vous passerez chez moi : voilà « qui est arrangé... Ah! vous m'apporterez une « grammaire, un dictionnaire, et vous ferez vos « leçons très-longues : je veux parler anglais dans « trois mois. »

Ces arrangemens-là n'étaient pas du goût de M. de Chedeville; mais le lieu ne permettait pas de prolonger une explication qui eût tourné publiquement au désavantage du mari. Les femmes, en France, ont toujours raison. Cependant la prévoyance est fille de la jalousie. M. de Chedeville observa le reste de la nuit, et ne surprit pas un coup d'œil à madame. Elle fut impénétrable : c'est encore un des talens de nos aimables Françaises. Robert, éloigné par le ton très-froid que prit tout à coup la dame, se demandait s'il avait bien entendu, si son amour-propre ne l'avait pas flatté. Il ne savait que penser de ce changement subit. Était-ce caprice ou prudence? « Ma foi? « dit-il, je saurai cela demain », et il fut faire un tour au buffet.

M. de Chedeville réfléchissait aussi de son côté. « Ce jeune homme, qui est si gauche, répétait-il

« à chaque instant, d'une figure commune, sans « expression... Je ne vois rien de tout cela, moi. « Et puis le fils du frère Philippe était un nigaud « aussi, et ces nigauds-là se déniaisent prompte- « ment. Certaines femmes même ne sont pas fâ- « chées de leur donner de l'esprit... Mais la mienne? « oh! la mienne a toujours tenu une conduite « sans reproche... Oui, mais il y a un commen- « cement à toutes choses, et ma femme est femme « tout comme une autre. »

Il alla joindre Robert au buffet... « Madame de « Chedeville vient de parler, monsieur, d'une fan- « taisie qui tient uniquement à son âge, et à la- « quelle elle ne pensera plus demain; aussi n'ai-je « pas voulu la contredire ouvertement. Mais vous « sentez qu'il serait absurde que le cabinet de Ver- « sailles vous payât pour montrer l'anglais à ma « femme, et que je ne pourrais me permettre de « porter cet article en dépense. Ainsi je vous or- « donne très-positivement de continuer votre ser- « vice dans mes bureaux. Je vous engage même à « le faire avec le zèle que vous devriez y mettre, « et qu'on n'a pas encore remarqué en vous. Je « vous déclare enfin qu'à la première incartade « vous serez congédié. »

L'ordre était précis des deux parts. Auquel Robert obéira-t-il, de madame ou de monsieur? En sortant, il parla à son ami de sa position critique, de sa perplexité, et il lui demanda des conseils. Voilà les hommes! ils se flattent qu'on leur con-

seillera ce qu'ils ont résolu de faire, et qu'ainsi on autorisera leurs désordres. Rifflard répondit par une question : « Avec lequel des deux as-tu réelle-
« ment plus d'intérêt à être bien? — Avec mon-
« sieur, sans doute. — Laisse donc là madame. —
« Mais elle est si jolie! — Tu trouveras à Londres
« cent jolies femmes qui ne seront pas celle de
« ton chef. — Mais madame de Chedeville m'aime.
« — Pas du tout. — Elle me l'a dit. — Il n'est pas
« de femme qui ne cherche à colorer une fai-
« blesse du prétexte du sentiment. — Elle m'en
« voudra à la mort. — Qu'importe? — Elle se dé-
« solera. — Imbécille! elle court après le plaisir :
« elle te préfèrera, demain, celui qui le fixera
« près d'elle. — Mais Rifflard... — Mais, monsieur,
« vous oubliez bien promptement votre banc
« d'huîtres d'Écosse, et l'état où je vous ai trouvé
« dans *Cavendish-square*. Je dois tout à mon ami
« persécuté par la fortune, et rien à un écervelé
« qui fait tout ce qu'il faut pour se la rendre con-
« traire. Voilà mon dernier mot. »

Robert ne répliqua rien. Il marchait rêveur, pensif, plus embarrassé que jamais. Rifflard pourrait bien avoir raison, pensait-il; mais renoncer à madame de Chedeville, à une femme accomplie, qui m'est si attachée, dont la conquête est si flatteuse!... Diable, diable!

En rentrant, ils trouvèrent une lettre. C'était la réponse de monsieur le payeur des rentes. Il disait que le jeune Robert était mort dans la tra-

versée de Lorient à la Martinique, où il allait continuer une vie vagabonde; que son décès était constaté par un procès-verbal du capitaine et de son second, et qu'il poursuivrait, selon la rigueur des lois, tout imposteur qui entreprendrait de le troubler dans la jouissance d'une fortune légitimement acquise.

« Mon beau-père est un fripon! s'écria Robert; « le capitaine et son second sont des fripons. On « ne trouve que cela dans le monde, dit Rifflard, « avec assez d'humeur. — J'espère, poursuivit Ro- « bert en riant, que tu voudras bien nous excep- « ter de la règle générale. — T'excepter, toi, qui « pour satisfaire une fantaisie, vas certainement « profiter de l'aveuglement d'une femme sans ex- « périence, porter le trouble dans une famille, « faire à ton supérieur l'affront le plus sanglant! « Tu as un état honnête qui peut te consoler de « la perte de ta fortune : que restera-t-il à M. de « Chedeville, quand l'étourderie de sa femme et « la tienne l'auront convaincu de son malheur?»

Il n'y avait pas de réponse à cela; aussi Robert ne répondit pas. Il se hâta d'éteindre la lumière : l'obscurité dispense de rougir. Il ne dormit pas, et passa la nuit, tantôt à combattre, tantôt à approuver les raisonnemens de Rifflard. Il se leva avec le soleil, et laissa son ami reposant avec le calme que donne une conscience pure.

Il fut promener ses pensées au parc de Saint-James. La raison le ramenait toujours vers M. de

Chedeville; le diable le poussait dans les bras de madame, et le diable l'emporte si souvent! Il se la représentait riche de jeunesse et de beauté; des organes de dix-huit ans paraient encore des charmes déja trop puissans. C'est une terrible chose, à cet âge, qu'un combat contre soi-même et contre une jolie femme qui va au-devant de son vainqueur. Rifflard eût triomphé peut-être; Robert cessa même de le vouloir. « Le sort en est « jeté, s'écria-t-il comme un fou. La rivière, ou « madame de Chedeville! »

Il entre chez un libraire, et prend une grammaire et un dictionnaire. Il s'arrête à la première taverne, et il demande à déjeuner : l'amour heureux n'ôte pas l'appétit. En mangeant, en buvant, il parcourait Boyer; il se remettait au courant des principes généraux, qu'il avait appris de M. Cammeron, et que depuis long-temps il avait oubliés : il fallait pouvoir parler métier, si M. de Chedeville entrait inopinément. Quand il se crut en état de se présenter en qualité d'amant et de professeur, il se rendit chez madame, qui l'attendait avec impatience.

La chaise longue, le déshabillé le plus galant, et en même temps le plus favorable, le demi-jour, le restaurant, rien n'était oublié, et je crois, en dépit du sage Rifflard, que madame de Chedeville avait déja plus d'usage qu'on ne lui en supposait.

Une table était chargée de papiers, d'une écri-

toire, de plumes. Robert y déposa ses livres, et s'approcha de la chaise longue : elle avait pour lui la vertu de l'aimant. Il n'osait attaquer ; mais madame de Chedeville était si bonne ! elle avait de petites manières si encourageantes !... « Tu es « charmant ! s'écria-t-elle après une première « défaite. Je t'adorerai toute ma vie, dit-elle après « la seconde. Je perdrai mon emploi, dit Robert « à la troisième ; mais qu'est-ce que de l'argent, « comparé à la possession d'un cœur comme « celui-là ! »

Femme qui vient de *terner*, n'est pas fâchée de causer un peu. Celle-ci voulut savoir ce que signifiaient ces mots : *Je perdrai mon emploi.* Robert se trouvait si bien de son premier essai, que toute idée de partage lui parut insupportable. Il forma aussitôt le projet de brouiller sans retour la femme et le mari. Il arrangea la défense qu'il avait reçue de M. de Chedeville ; il ajouta, il commenta, il fit si bien que madame détestait monsieur, lorsqu'ils entendirent quelque bruit sur l'escalier.

C'était monsieur, irrité du mépris de Robert pour ses ordres, qui venait jouer le maître chez lui, ce qui déplaît assez généralement aux dames, et qui pourtant est assez naturel.

« Que faites-vous ici, monsieur ? — Il me fait « travailler, mon ami. Nous en étions au verbe « *to love.* — C'est fort bien, madame, c'est fort « bien. Vous répondrez quand je vous interro-

« gerai. — Le joli ton! c'est bien celui d'un mari.
« Croyez-vous vous faire aimer ainsi, monsieur?
« —Morbleu! madame, point de plaisanteries: ce
« n'est pas le moment. Robert, vous n'êtes plus
« au secrétariat; j'en ai prévenu M. Rifflard. —
« Vous le congédiez, et moi je le garde. Je lui
« conserve ses appointemens, et je vous réponds
« de les lui faire gagner. — Je me flatte, madame,
« que vous vous respectez assez pour ne pas
« m'obliger à faire une scène. — Tout comme il
« vous plaira, monsieur. — Monsieur Robert, sor-
« tez! — Restez, monsieur Robert! — Savez-vous,
« madame, qu'il n'y a que vingt lieues d'ici à Dou-
« vres, et qu'il n'y en a que sept de Douvres aux
« bénédictines de Calais? — Des menaces, mon-
« sieur, des menaces pour une misère!... Je ne
« me possède plus, je suffoque, je me meurs... »
Et en effet elle tomba sur la chaise longue, où cinq minutes auparavant...

M. de Chedeville court à elle, la relève, lui fait respirer des sels, se reproche sa vivacité, demande grace... Pauvres maris! on s'en plaint, et ils sont si bons... qu'ils en sont bêtes.

Madame de Chedeville, ne pouvant faire mieux, promit de ne plus revoir Robert, et la réconciliation fut scellée sur cette même chaise longue... C'est un meuble bien heureusement imaginé, qu'une chaise longue! Il convient à tout le monde.

Robert, fort incertain du parti que lui ferait

monsieur le secrétaire, s'était prudemment esquivé, et il attendait, en se promenant dans la rue, ce que madame déciderait de son sort.

M. de Chedeville se retira, enchanté d'avoir fait tout ployer sous son autorité. Ces chers maris sont contens d'eux à si peu de frais!

Il était à peine sorti, que madame était à sa croisée : les femmes sont de si bonne foi! Robert avait un crayon; il écrit quatre mots, et le papier, roulé autour d'un petit caillou, tombe au milieu de la chambre. « Que vais-je devenir, mon « Émilie? — J'y penserai, petit ami, dit une carte « lancée par la fenêtre. — Je ne peux plus me « présenter chez toi. — Il y a des hôtels garnis « en ville. — Je n'ai pas le sou. — L'amour y pour- « voira. »

La correspondance était très-active, comme vous le voyez. M. de Chedeville, caché derrière la jalousie d'une anti-chambre, n'en perdait rien et se rongeait les doigts. Il sentait qu'un éclat perdrait sa femme, et il mourait d'envie de faire expirer Robert sous le bâton. Sa position n'était pas gaie, convenons-en. On rit pourtant de ces évènemens-là.

Il avait une jolie maison à Gravesend. Il fit mettre les chevaux, enleva sa femme, et ordonna à mademoiselle Jeannette de suivre, avec ses cartons, dans une voiture de louage. Mademoiselle Jeannette aimait le plaisir pour son compte, et n'était pas fâchée d'en procurer aux autres. Ac-

tive, curieuse, intelligente comme une femme-de-chambre française, elle avait pénétré le secret de sa maîtresse, et avait entendu bien des choses. Elle fit charger ses paquets, mit Robert sur le tout, et partit en riant de tout son cœur, et en disant : « Oh! mon dieu, c'est à Londres comme « à Paris. »

Elle arrive, elle cache Robert dans une serre, et va voir où en sont madame et monsieur. Monsieur tempêtait, se calmait, caressait, se fâchait encore, s'épuisait en réconciliations, et grondait de plus belle. Madame se prêtait à ce qui lui convenait, et du reste laissait dire monsieur. Jeannette ne perdait rien, et brûlait de se réconcilier aussi, quoiqu'elle ne fût brouillée avec personne. Elle allait rendre compte de tout à Robert. Elle était blonde, voilà déja de la variété; elle avait de grands yeux bleux; ceux-là valent bien les noirs, et Robert était désœuvré. Elle monta tant, elle descendit tant, que Robert s'endormit enfin d'un profond sommeil.

Elle déshabillait madame; et monsieur avait ses raisons pour coucher seul cette nuit-là. Il n'est pas de soubrette qui n'aime à faire l'entendue. Celle-ci, d'un petit air fin, dit à sa maîtresse : « Il « est là-bas. — Tu m'as devinée, Jeannette, je « n'oublierai jamais ce service-là. Va vite me le « chercher. »

Jeannette court, vole, pousse, secoue, éveille, entraîne Robert, le conduit par un escalier dé-

robé, le laisse avec madame, et va dans sa mansarde attendre le garçon jardinier, son péché de village, garçon précieux, qu'elle n'aimait pas, mais qui lui donnait en deux heures de la sagesse pour huit jours.

Madame, impatientée de la lenteur de Robert, daigna lui servir de valet de chambre, et Robert, fatigué, rendu, se prêtait nonchalamment à ce qu'on voulait faire de lui. Madame consentait à s'exposer, mais elle voulait un dédommagement, et Robert n'était pas un Hercule. Madame se donnait des peines incroyables, et l'affaire traînait toujours en longueur. « Le sot animal, s'é-« cria-t-elle en sautant du lit! Et cela se croit « bon à quelque chose! » Ce début promettait; elle allait continuer... On frappe à la porte à coups redoublés. Madame, interdite, ne sait quel parti prendre; la porte cède aux secousses de trois à quatre bûches, et M. de Chedeville paraît, suivi de dix à douze matelots.

Madame se décide aussitôt. Elle crie à l'infamie, à l'attentat. Robert s'est introduit furtivement chez elle; elle l'a trouvé dans son lit. Éperdue, sans force, elle a voulu en vain appeler du secours. Elle conjure son mari de ne pas croire aux apparences. Elle fait toutes les grimaces d'usage.

Le mari ne répond pas un mot; il montre Robert à ceux qui l'accompagnent. On le saisit, on l'enlève. Il veut crier; on lui ferme la bouche avec un mouchoir. On le transporte à bord du

Bucentaure, et on le jette à fond de cale, les fers aux pieds et aux mains.

CHAPITRE X.

Où le conduira le Bucentaure?

Qu'on se moque à présent des maris français. Je viens de prouver qu'ils ont quelquefois de l'énergie comme les autres. « Un moment, monsieur « l'auteur! vous allez, vous allez, sans vous em- « barrasser si l'on vous suit ou non. Qu'étaient « ces matelots et ce Bucentaure? En vertu de « quelle loi avait-on *appréhendé* Robert au corps? « Pourquoi le jeter à fond de cale? Pourquoi le « barder de fer? — Vous avez raison, monsieur « le lecteur. Je vous dois l'explication de tout « cela.

« Si vous êtes marié, vous savez à merveille « que certain accident donne toujours un peu « d'humeur. Si vous aimez votre femme, vous « croyez au moins la moitié de ce qu'elle vous dit; « vous vous flattez qu'elle est disposée à revenir « à la raison et à vous, et que lui ôter une oc- « casion de pécher, c'est la rendre impeccable. « Oh! si cela était ainsi!

« — Point de préambules, je ne les aime pas. « Au fait, par grace. — M'y voilà, monsieur, m'y « voilà. Vous savez sans doute quels évènemens « nouveaux agitèrent les deux Mondes en l'an

« 1740 ? — Non, monsieur ; mais qu'ont de com-
« mun les révolutions des peuples et celles d'un
« ménage ? — Je vais vous l'apprendre, monsieur.

« Les Espagnols ont toujours été très-jaloux de
« leur commerce d'Amérique, et ils ont raison :
« il est tout simple d'aimer à jouir de ce qu'on a.
« Les Anglais aiment beaucoup aussi à étendre
« leurs jouissances, ce qui est encore assez na-
« turel ; mais ils ne sont pas toujours délicats sur
« le choix des moyens, ce qui produit de temps
« en temps des procès, qui se plaident à coups de
« canon.

« Depuis long-temps messieurs d'Albion abu-
« saient de la patience castillane. Ils avaient ob-
« tenu des concessions, c'est fort bien ; mais ils les
« quintuplaient par la contrebande, manière de
« commercer proscrite par toutes les lois, dans
« laquelle Mandrin excella... jusqu'à ce qu'il fût
« rompu, ce dont le ciel veuille vous préserver.

« Le patron d'une barque de fraude, nommé
« Jenkins, fut pris par les Espagnols, qui lui fen-
« dirent le nez et lui coupèrent les oreilles. Ils pou-
« vaient lui faire pis, puisqu'ils étaient les plus forts ;
« mais Jenkins, au lieu de leur savoir gré de leur
« modération, se présenta à la chambre des Com-
« munes, avec son nez fendu et ses oreilles de
« moins. Son histoire, qu'il arrangea comme il
« voulut, fit un effet de tous les diables. Le bon
« peuple de Londres demanda la guerre à grands
« cris. Le parlement et le roi ne se souciaient pas

« d'ensanglanter le globe pour deux oreilles de « plus ou de moins; mais il est une chose sur la- « quelle l'autorité ne peut rien, c'est l'opinion. « Il fallut faire la guerre pour venger M. Jenkins.

« L'amiral Vernon, qui ne demandait que *plaies « et bosses*, s'en fut bien vite attaquer, prendre, « piller et raser Porto-Bello, ville du golfe du « Méxique, et l'entrepôt des richesses espagnoles. « Le parlement vota des remercîmens à M. Ver- « non, qui avait assez bien fait ses petites affaires « pour se passer de cela; mais comme les hon- « neurs sont l'assaisonnement de la fortune, « M. Vernon parut faire très-grand cas des com- « plimens.

« L'*aviso* qui avait apporté la nouvelle de la « conquête, était à l'ancre vis à vis de Gravesend. « Il venait de recevoir ses dépêches de messei- « gneurs de l'amirauté, et il devait faire voile à « la marée du matin.

« M. de Chedeville, en sa qualité de secrétaire « d'ambassade, n'ignorait aucun de ces détails, « et, à son arrivée à Gravesend, son premier soin « avait été d'arranger avec le capitaine de l'*aviso* » le départ de Robert, dans le cas où il suivrait « son Émilie, ce qui était assez vraisemblable, et « ce qui ne manqua pas d'arriver, ainsi que vous « l'avez vu.

« Or, vous saurez qu'en Angleterre, où on est « libre, nul ne peut être emprisonné sans un or- « dre légal; mais on y enlève à force ouverte ceux

« dont on a besoin pour compléter les équipages « de Sa Majesté, ce qui fait qu'un homme, qui « comptait vivre tranquillement à Londres, est « tout étonné de se trouver aux Grandes-Indes, « après avoir été bâtonné en route, pour peu « qu'il ait été récalcitrant.

« Je crois, monsieur le lecteur, vous avoir mis « suffisamment au courant des circonstances. « Permettez que je reprenne mon récit. »

Il est assez inutile de nous occuper davantage de madame de Chedeville. Son histoire est celle de toutes les femmes de cette espèce : du plaisir jusqu'à trente ans ; quelques jouissances rares, mêlées d'humeur, jusqu'à quarante ; ensuite le mépris et l'abandon. Revenons à notre héros.

Nous l'avons laissé à fond de cale, les quatre membres fixés de manière à lui interdire toute espèce de mouvement, situation qui peut paraître dure à un petit monsieur qui sort des bras de deux jolies femmes ; mais il est évident que nous ne sommes pas en ce bas monde pour y avoir toutes nos aises.

« Mon ami, je suis bien mal, disait Robert à un « matelot qui, à l'aide d'un perçoir, volait du rhum « à même une barrique — Ah ! on t'a mis là, gar- « çon ? tiens, bois un coup et tais-toi. — Que veut- « on faire de moi ? — Parbleu ! on te mène en « Amérique. — Et que ferais-je là ? — Tu jouiras « du bon temps, tu supporteras le mauvais, jus- « qu'à ce que tu sois tué, ou que tu obtiennes

« ton congé. — Comment donc! penseriez-vous « me faire faire la guerre? — Nous ne t'emme- « nons que pour cela. — Mais je n'ai pas l'humeur « belliqueuse. — Cela viendra, mon brave. — Tu « devrais bien me détacher. — Ventrebleu! je n'ai « garde. — Mais je souffre horriblement. — Et que « m'importe à moi? je n'ai qu'un avis à te don- « ner, c'est de prendre patience, et surtout de « ne parler à personne du rhum que j'ai pris, et « que nous avons bu ensemble, parce que tu me « ferais donner la *cale sèche*, et que, par saint « Georges, je te jetterais à la mer à la première « occasion. Adieu, camarade.

« Faire la guerre! répétait Robert. M'aller bat- « tre pour des intérêts qui ne sont pas les miens; « pour des Anglais qui ne m'en sauront aucun « gré! Ah! Rifflard, Rifflard, que n'ai-je suivi « tes sages conseils! mon étourderie, ma présomp- « tion m'ont jeté dans un abîme de maux, dont « aucune puissance ne peut me tirer. Imprudent, « malheureux, indigne que je suis!.... » Robert, après avoir prolongé sa *Jérémiade*, avoir pleuré, pesté, juré, fit ce que tout autre eût fait à sa place : il se consola, en pensant qu'il ne pouvait être plus mal, et qu'ainsi toute espèce de changement devait lui être avantageux.

Les cris des matelots, le bruit des manœuvres, et bientôt un roulis sensible, lui firent juger qu'on partait. « Tant mieux, dit-il, on me détachera « quand on ne craindra plus que je déserte, car

« enfin on ne me fera pas faire la guerre avec les « fers aux pieds et aux mains. Voyons quel parti « je pourrai tirer de ma nouvelle situation. J'ai « fait déja bien des projets insensés : tâchons en- « fin d'en faire un raisonnable et solide.

« Me voilà marin, et dans ce métier-là on « avance rapidement en Angleterre, avec du mé- « rite. Or, je n'en manque pas. Il me faudrait, à « la vérité, quelques connaissances; mais je les « acquerrai facilement. Il n'est pas d'amiral qui « n'ait d'abord été mousse. Je commence comme « ces messieurs, pourquoi ne finirais-je pas de « même? Je passe rapidement par tous les grades, « et me voila amiral. Je prends les galions du roi « d'Espagne, et je m'assure une fortune immense. « Le parlement, qui est dans l'usage des remer- « cîmens, m'en adresse de très-flatteurs, et le roi « ne peut se dispenser de me donner l'ordre du « Bain. J'achète dix mille arpens de terre, et je « bâtis un superbe château sur le bord de la mer.

« Je brave de là les tempêtes; je vis en sage « au milieu d'une société choisie, dont je fais « l'agrément. J'en bannis les femmes, parce que « les plaisirs qu'elles donnent ne valent pas les « regrets qui les suivent, et pour les oublier, ce « qui est assez difficile, j'ai les meilleurs coqs, « les meilleurs chiens, les meilleurs chevaux des « trois royaumes. Je gagne les prix partout, et par- « tout on ne parle que de moi et de ma magnifi- « cence. Chacun s'empresse et veut me voir. Rif-

« flard vient me féliciter. Il n'a que six mille francs « d'appointemens; je lui en donne douze, et je le « fais mon intendant, parce que la reconnaissance « est d'une belle ame, et que je prétends à toutes « les qualités, comme à tous les genres de gloire. Le « prince de Galles lui-même cède à l'éclat de ma « renommée, et me fait demander à dîner. Je vais « au-devant de lui, à la tête d'un cortége bril- « lant et nombreux; le prince me sourit agréa- « blement, et.... Aïe, aïe, mon bras!.... aïe, ma « jambe! » *Vanitas vanitatum, omnia vanitas!*

Le Bucentaure était à deux lieues de la côte, et il n'est pas de nageur qui ose entreprendre un pareil voyage. Aussi un vieux matelot, valet de chambre, cuisinier, ame damnée du capitaine, descendit, une clef à la main. Il ouvrit les cadenas qui retenaient Robert sur le dos, et il lui dit : *Come up, French dog.* Ce qu'on peut traduire ainsi : Viens là-haut, chien de français. — Chien toi-même, lui répondit bravement Robert, et aussitôt un vigoureux coup de poing dans le creux de l'estomac, lui ôta l'usage de la respiration et de la parole. Quel début pour un amiral! Le vieux marin craint de l'avoir tué, et lui administre tous les secours qu'on peut trouver à fond de cale. Il lui frotte les tempes avec du rhum; il lui souffle de la fumée de tabac dans la bouche; il lui frappe dans les mains, de manière à les lui briser. Cet homme-là était digne d'être médecin de village, de ces médecins qui

tuent impunément, et dont personne ne s'occupe que leurs malades, qui ne se plaignent jamais, parce que les morts ne parlent plus.

La nature, plus forte que master Anderson, rappela Robert à lui, et le besoin de la vengeance est le premier qui s'empare d'un opprimé. Robert prit un cadenas de chaque main, et en frappa si opiniâtrement, si fortement le crâne de master Anderson, qu'il perdit connaissance à son tour. Robert le laissa geindre et se débattre; il monta lestement deux petits escaliers, au haut desquels il retrouva la lumière et le grand air.

Le capitaine se promenait gravement sur le gaillard, les mains derrière le dos, pour maintenir l'équilibre, qu'un ventre volumineux dérangeait à chaque instant. Il aspirait la fumée du meilleur Virginie, à travers un tube de trois pieds de longueur, et il crachait méthodiquement de quatre en quatre pas.

Il ramena lentement un de ses bras, et portant l'index en avant, il regarda un grand drôle qui n'attendait que le signal. Celui-ci s'empare de Robert, le met nu comme un ver, et jette sa dépouille dans la mer, précaution qui ôte, non l'envie, mais la facilité de quitter le drapeau. On enfile le futur amiral dans un habit de soldat, propre à le faire reconnaître partout, et qui lui allait comme si on eût pris sa mesure sur une guérite.

Robert ne comprenait pas comment un soldat

d'infanterie peut devenir amiral. Cette route, en effet, est un peu détournée. Il déclara qu'il n'avait nul goût pour le service de terre, qu'il en avait beaucoup pour la marine, et qu'il désirait troquer son uniforme contre la grosse veste et la grande culotte. On lui répondit qu'on ne fait pas un mousse d'un homme de son âge et de sa taille, et qu'il figurera à merveilles dans un rang, le fusil sur l'épaule. Robert répliqua; on lui tourna le dos, et un sergent, qui portait habituellement une canne accrochée à sa boutonnière, lui ordonna de le suivre.

Robert, très-mécontent, mais très-docile, parce qu'il n'était pas le plus fort, marchait tristement à côté de son officier, lorsque master Anderson parut, se traînant avec peine, la tête enflée comme un ballon. On s'inquiète, on interroge le vieux rêtre; il raconte ce qui lui est arrivé, en arrangeant les faits à son avantage, comme cela se pratique ordinairement. Le capitaine, toujours marchant, fumant et crachant, regarda le sergent d'un air qui voulait dire : Il est très-louable d'assommer un Espagnol; mais il est bon d'ôter à un mutin l'envie de casser la tête à ses camarades.

Le bas-officier commanda quatre hommes. Ces gens-là ne savent qu'obéir, et sont agens de sang-froid, sans réfléchir que demain ils seront patiens à leur tour. On traîne Robert, qui prend le ciel à témoin de son innocence; on l'attache avec des

cordes au cabestan. Deux de ces messieurs, placés à droite et à gauche, lèvent les pans de son habit; le sergent détache sa canne, lui en applique cinquante coups sur les fesses, après quoi il lui dit qu'il peut aller se bassiner, et que le lendemain il lui donnera la première leçon d'exercice.

Robert, furieux, désespéré, résolut de se jeter à la mer, pour guérir ses contusions et finir ses misères. Au moment de l'exécution il s'arrêta, en pensant qu'un homme qui se noie ne se venge de personne, et se punit des fautes des autres. En conséquence de ce raisonnement lumineux, Robert mangea sa ration, en se frottant le derrière; puis il se jeta dans un hamac, où il s'endormit, n'ayant rien de mieux à faire.

Le lendemain, monsieur le sergent lui expliqua prolixement ce qui constitue un bon soldat. Robert comprit qu'il fallait être debout, quand il aurait envie de s'asseoir; avoir les talons joints, lorsqu'il voudrait faire des gambades; tourner à droite, lorsqu'il serait bien aise d'aller à gauche; marcher aligné, remuer un petit tube de fer en douze temps, obéir à tout le monde, n'avoir plus de volonté à soi, le tout à la plus grande gloire du roi Georges.

Il y avait matière à des réflexions trés-philosophiques; mais Robert, devenu machine, perdait insensiblement la faculté de réfléchir. Accablé, hébêté, il invoquait Rifflard, Rifflard son bon génie, qui ne pouvait plus rien pour lui.

En invoquant Rifflard, en détestant la vie, en faisant des *à droite* et des *à gauche*, Robert et sa frégate entrèrent dans le golfe du Mexique. Le capitaine passa à bord de l'amiral, et remit ses dépêches. Vernon fit à sa flotte le signal d'appareiller, et il alla devant Carthagène, essayer les talens de Robert et de ses camarades.

On comptait tellement sur le succès en Angleterre, qu'on y avait frappé d'avance une médaille en l'honneur de Vernon. Ses premières tentatives furent heureuses. Un feu vif et soutenu força les Espagnols à se retirer dans la place et dans le forts. On mit à terre quelques bataillons, qui devaient attaquer et prendre la redoute Saint-Lazare. Robert était du nombre des héros désignés pour cettte expédition, et il forma aussitôt le projet de passer du côté des Espagnols à la première occasion. Cependant comme il était dans les rangs, et qu'il fallait faire feu comme un autre, il cassa les reins à son sergent, et à quelques officiers qui lui avaient allongé des coups de canne entre les épaules, pour lui faire ouvrir la poitrine ; vengeance assez usitée à l'armée, et sur la légitimité de laquelle les plaignans ne forment point le moindre doute.

Les Espagnols se défendirent vigoureusement. Une batterie masquée, chargée à mitraille, mit les Anglais en désordre. Leur amiral, irrité de l'affront qu'essuyaient les armes britanniques, envoya de nouvelles troupes soutenir les pre-

mières. Lorsqu'elles arrivèrent, Robert et ses compagnons étaient en pleine fuite, et le canon espagnol dispersa ceux-ci à leur tour.

Le moment était trop favorable pour que notre héros n'en profitât point. Lorsque tout le monde a peur, chacun ne s'occupe que de soi, et personne ne s'aperçut que Robert, au lieu de courir vers les chaloupes, s'enfonçait dans les terres, laissant l'amiral Vernon s'arranger comme il l'entendrait. Celui-ci crut n'avoir rien de mieux à faire que de se retirer, et sa médaille fut renvoyée au creuset.

On connaît quelques-unes de ces médailles prématurées, qui tromperaient la postérité, si l'histoire n'était là, et ne rappelait nos petites faiblesses et nos mensonges.

CHAPITRE XI.

Robert devient ce que nul homme ne fut jamais.

Il marchait sans savoir où il allait; il ignorait même s'il tournait au nord ou au midi. Il ne connaissait aucune plage, la situation d'aucune ville; mais il s'éloignait des Anglais, et c'était l'essentiel. Il ne pouvait manquer de rencontrer bientôt quelques Espagnols. Il se ferait connaître en qualité de sujet d'une puissance alliée, et on ne pourrait se dispenser de le faire officier,

quand on saurait qu'il avait tué son sergent, son porte-enseigne et son lieutenant.

Ce n'est pas qu'il eût un goût bien décidé pour le service militaire; mais les officiers espagnols sont considérés, bien payés; ils vieillissent dans leurs garnisons américaines; ils deviennent presque tous propriétaires. Ces sortes de fortunes ne sont pas très-brillantes, mais elles sont assurées, et, ma foi, il faut savoir se borner.

Tout autre, à la place de Robert, aurait réfléchi qu'il n'était pas aisé aux Espagnols de deviner un allié sous un uniforme anglais; qu'un désagréable *quiproquo* pouvait prévenir une explication, toujours difficile entre gens qui ne parlent pas la même langue, et vous vous doutez bien que Robert ne sait pas un mot d'espagnol. Aucune de ces idées ne se présenta à lui : il tenait à son habitude d'être toujours étranger au présent, et de vivre dans l'avenir, qui l'avait si souvent abusé.

Il distinguait déja le clocher de Notre-Dame de la Poupe, bourgade peu éloignée de Carthagène, et il ne douta plus que ses nouveaux projets ne fussent au moment d'être réalisés. Bientôt il entendit sonner. « Ah, ah! dit-il, on me rend déja « des honneurs! Je serai au moins capitaine, peut-« être colonel, que sait-on? » Il approche, et une quarantaine de coups de fusil partent à la fois. « Diable! on me reçoit au bruit de l'artillerie! « c'est trop flatteur, en vérité. Ecoutez donc des

« Rifflard, et autres raisonneurs de la même es-
« pèce, gens qui ne voient rien au-delà de leur
« étroite sphère, et qui restent toujours dans les
« infinimens petits ! » A mesure qu'il avançait, les décharges se succédaient, et il crut entendre enfin le sifflement de quelques balles, qui en effet lui passaient près des oreilles.

A son habit rouge, qui se voyait de loin, les habitans l'avaient pris pour un tirailleur plus leste et plus ardent que les autres, et, persuadés que l'orage allait fondre sur eux, ils avaient sonné le tocsin. Le voyant toujours seul, ils avaient repris courage, et faisaient sur lui un feu d'enfer. Un soldat plus expérimenté eût jeté ses armes, eût agité son mouchoir en l'air, ce qui partout veut dire qu'on se rend. Robert, terrifié à son tour, fit un saut de tous les diables, prit sa course, et se jeta dans les bois. Ses dernières illusions se dissipèrent encore, et, craignant également les Anglais et les Espagnols, repoussé dans les bras d'une nature souvent marâtre, il pensa à Rifflard, dont il n'osa prononcer le nom dans ce premier moment de honte et de dénuement, car enfin si nous ne convenons pas aisément de nos fautes, nous les sentons : cette chienne de conscience ne flatte jamais.

Après avoir fait tous les rêves que vous supposez possibles, voilà donc Robert revenu à l'état où milord All-is-bad l'avait laissé en Ecosse, avec cette différence cependant qu'il fait froid au nord

et chaud au midi; que la terre, au nord, ne produit que dans la proportion de la sueur dont on l'arrose, et qu'au midi elle offre d'elle-même l'aspect riant de l'abondance et d'une éternelle verdure; enfin Robert, au lieu d'un faisceau de méchans bâtons, avait un bon fusil sur l'épaule, un sabre au côté, et sa giberne et ses poches garnies de cartouches : c'est déja quelque chose que ces avantages-là.

Eprouvait-il, en marchant, le besoin de se rafraîchir, il trouvait des fruits plus agréables que la plupart de ceux que nous n'obtenons que d'un travail continuel. Approchait-il d'une rivière, des œufs de crocodile, qui ne sont pas beaux, mais qui sont bons, s'offraient à la superficie du sable. La pierre à fusil allumait un brin de bois pourri, et le creux de la première roche était transformé en fourneau. La baguette et la baïonnette en croix soutenaient un morceau de terre grasse grossièrement façonné : c'était alternativement la casserole et la marmite. Robert, errant à l'aventure, retrouvait quelquefois le bord de la mer, et une multitude de coquillages qui variaient son ordinaire. Manquait-il de tout cela? des racines tendres et savoureuses lui faisaient faire un repas d'anachorète, qui le rendait plus sensible à la bonne chère, lorsqu'il arrivait dans un canton où la nature déploie ses richesses.

Il n'était pas très-mécontent de son sort. Il avait même retrouvé l'énergie suffisante pour se

livrer à des exercices, vraiment utiles dans sa position. Déja il montait à un arbre comme un écureuil, et il nageait comme un canard. Dès que le jour baissait, il cherchait de l'œil un palmiste, un copal élevé et touffu, dont les branches croisées le missent à l'abri d'une chute. Il grimpait, son fusil en bandoulière, et il s'endormait, son arme entre les jambes, se moquant de tout, et sans inquiétude du lendemain. Il disait quelquefois, en fermant les yeux : « Ah ! si j'avais une petite femme « qui ne fut celle de personne ! que je n'aie à « craindre ni des pères, ni des maris !... Parbleu ! « le bon Dieu, qui a fait Eve, plus aisément que « je fais un demi-tour à droite, devrait bien me « faire ce cadeau-là. Bah ! je crois qu'il y a long- « temps qu'il ne se mêle plus de la pauvre espèce « humaine, car tout va si mal ! » Tous les jours, tous les soirs, il appelait la petite femme qui lui manquait, et qu'il aimait déja si vivement, peut-être parce qu'il ne l'avait pas.

Je dois avouer qu'il n'avait pas réussi à nager aussi facilement qu'à monter en haut d'un cèdre : la peur ôte le sentiment de la force et l'usage des moyens. Un jour, il s'était trouvé arrêté par une rivière dont la rive opposée abondait en melons d'eau, qu'il aimait beaucoup, et il n'avait pas soupé. Or, la faim rend industrieux. De son côté étaient des touffes de joncs, dont il fit un fagot, sur lequel il s'abandonna à la fortune, après avoir attaché son fusil sur son

dos. Enhardi par ce premier succès, il passa une autre fois, porté sur des branches; enfin il nagea sans autre secours que celui de ses bras et de ses jambes. Fier de cette faculté nouvelle, il étendait sans cesse ses domaines et ses jouissances. Il avait de quoi satisfaire aux besoins réels; il vivait dans une indépendance absolue, et il eût été parfaitement heureux avec la petite femme.

Chère petite femme! il faisait ce qu'il fallait pour ne la rencontrer jamais. Il fuyait tous les lieux habités, parce qu'il craignait les Espagnols, qui lui tiraient des coups de fusil, et les Indiens, parce qu'ils étaient attachés aux Espagnols. Cependant il éprouvait de plus en plus le besoin d'être deux, et en se promenant, il revenait sans y penser à sa vieille habitude, dont l'avaient éloigné les soins, assez inutiles, qu'il avait pris d'abord pour sa sûreté et sa subsistance. Tantôt il était roi de ces vastes régions inhabitées, ce qui était vrai à certains égards, car il ne trouvait jamais d'opposition à ses volontés, et si la force ou l'adresse ne lui soumettait pas les habitans de ces forêts, au moins ils fuyaient à son approche, et il est flatteur d'être craint. Satisfait d'avoir sur eux droit de vie et de mort, il n'usait jamais du dernier, parce qu'il ménageait sa poudre pour les grandes occasions. Quelquefois il aspirait à l'honneur de fonder une colonie, et surtout au plaisir d'en être le père; mais, pour cela, il fallait la petite femme, et même deux, afin de peupler plus vite, et pour-

quoi pas quatre? A dix-neuf ans, on ne s'effraie de rien.

« Je rappelle le bon temps des patriarches, di-
« sait-il un soir, du haut de son arbre. Je marie
« les frères avec les sœurs, et le nombre de mes
« sujets croît avec celui de mes enfans. Je règne
« par l'amour, le plus puissant des ressorts. On
« m'écoute comme un oracle, et mes moindres
« désirs sont des lois. Je profite de mon ascen-
« dant pour changer les grandes-mamans de mon
« bon peuple, qui ont vieilli comme moi, et j'as-
« semble mes arrière-petites-filles. Je leur déclare
« mon intention d'en épouser une... une seule,
« oui, ce sera assez alors. Toutes briguent l'hon-
« neur de ma couche, et je choisis la plus jolie. Pé-
« nétrée de reconnaissance et de respect, elle se
« prosterne. Je la relève avec majesté, et la fête
« commence. Pour lui donner une certaine idée
« de mon inépuisable vigueur, je lui fais danser
« un *passe-pied* au son des plus belles voix,
« parce que nous n'avons pas encore d'instru-
« mens. Je fais des *jetés-battus*, et on applaudit
« à tout rompre; je passe un *entrechat* de quatre
« pieds de haut, et... aïe, aïe... aïe... aïe... je me
« meurs, je suis mort. » Robert venait de tomber du haut de son arbre, en passant son *entrechat*, et il s'était froissé tout le corps.

Il se relève, se secoue, se tâte, et, enchanté d'en être quitte pour des contusions, il va prendre un bain de mer pour résoudre le sang extra-

vasé ; après quoi, se trouvant assez bien pour penser, non à son royaume, mais aux moyens de rêver quand bon lui semblerait, sans s'exposer à se casser le cou, il décida de se bâtir une cabane, et de se faire un lit de coton à six pouces de terre.

Et comme on ne change pas volontiers de domicile, lorsqu'on est l'architecte du sien, il résolut encore de se fixer dans un endroit qui réunît les avantages que jusqu'alors il avait trouvé épars, et il se mit à la recherche de ce nouveau paradis terrestre.

Après bien des courses inutiles, il arrive sur les bords d'une large baie. Sa vue perçante se porte à l'autre rive, et il est frappé d'étonnement et de plaisir. Il distingue certains objets noirs qui paraissent avoir du mouvement : ce sont des tortues qui font des trous dans le sable pour y déposer leurs œufs. Des lamentins, poissons d'une grosseur extraordinaire, d'un goût délicat, et faciles à prendre, jouent sur la surface d'une mer calme et transparente. Une multitude de perroquets, de ramiers, de perruches vont et viennent à travers la baie. La contrée qu'aperçoit Robert brille d'une verdure animée, signe certain de la plus forte végétation, et vous conviendrez que tous ces avantages étaient bien faits pour éblouir un homme qui aimait l'abondance, et qui détestait le travail.

Il ne balance pas. Il croit ne pouvoir trop tôt

se mettre en possession de tous ces biens. En un tour de main il est déshabillé; son paquet, au milieu duquel est son fusil, est attaché sous ses bras avec la banderole de sa giberne. Ce n'est plus une rivière qu'il s'agit de traverser, c'est un voyage qu'il entreprend, et on tient à son mobilier, quand il est exigu.

Il se lance dans l'eau, et à mesure qu'il approche, la richesse des lieux se développe avec plus d'éclat, et soutient son courage. Laissons-le nager.

Il est important de vous dire deux mots de cette baie, que Robert ne connaît pas, et où vont se passer des scènes singulières, très-singulières, en raison de leur nouveauté. Vous me permettrez de faire un moment l'historien.

Cette baie, que les Espagnols nomment *Bocca del Tauro*, sépare leurs immenses possessions d'un territoire fertile, défendu par des marais, des montagnes et des forêts impraticables. C'est là que s'est retirée une tribu d'Indiens, passionnés pour la liberté, que jamais les vainqueurs du Nouveau-Monde n'ont pu réduire, que par cette raison ils désignent par le beau titre d'*Indios bravos*, et que nous appelons, je crois, tout simplement *Apaches*.

Ces malheureux, tristes restes d'une immense population, ont en horreur tout ce qui est européen. Cependant ils ne font jamais d'incursions; mais ils veillent sans cesse à la sûreté commune,

et sont toujours prêts à se défendre. Ils fondent sur leurs ennemis avec la rapidité du daim; ils se dispersent avec la même légèreté. Ils sont partout, sans que jamais on puisse les joindre. Le coin d'un bois, des roches escarpées, sont autant de postes d'où pleut une nuée de flèches empoisonnées. On les suit, on croit les couper, et déja ils sont sur les derrières. La même manière d'attaquer et de fuir se renouvelle à chaque instant. Ils harcèlent, ils fatiguent, ils exterminent les détachemens espagnols. Les armes des vaincus les rendent plus formidables, et ils offrent le sang et la graisse de leurs prisonniers à une divinité, implacable comme eux.

Tels étaient les hommes dangereux au milieu desquels Robert allait se jeter. Déja il touche à cette rive, objet de son ambition nouvelle; il se laisse aller à ses rêves de bien-être, de paix, d'indépendance; il reprend ses habits avec la lenteur de la sécurité. Il avance, il sourit au tableau qui, varié à chaque pas, est partout enchanteur. Il compare les différentes situations, il en calcule les commodités; il se décide enfin pour une colline couronnée de bananiers, d'orangers, de citronniers, des flancs de laquelle s'échappe un ruisseau qui tombe en cascades, et qui lui promet la jouissance du spectacle imposant de la mer, et d'une vaste étendue de pays.

Il marche gaîment, tantôt croquant une banane, tantôt se désaltérant avec une orange.

« C'est bien ici, disait-il, que ma colonie pros-
« pérerait. Oh! si j'avais la petite femme! »

Il arrive au haut de la colline, le cœur ouvert à toutes les sensations du bonheur présent, et de celui qu'il espère encore. Il promène autour de lui ses regards satisfaits... Se trompe-t-il?... il croit voir... oui, c'est bien cela, un, deux, trois Indiens, armés de leur arc et de leurs flèches... « Ah! mon dieu, où suis-je donc? » Et il se jette derrière un copal, et il cherche les moyens de se dérober au danger.

Pendant qu'il se consulte, il voit de l'autre côté quelques femmes qui jouent avec leurs enfans. Elles ne lui inspirent pas de crainte, parce qu'une femme est toujours plus disposée à l'amour qu'au meurtre; mais si celles-ci le voyaient, qu'effrayées elles-mêmes, elles répandissent l'alarme... « Allons, allons, il faut quitter ce pays « charmant; il n'y a point à hésiter. Si du moins « une de ces femmes, la plus jeune, la plus jolie, « s'écartait de la troupe! je la suivrais; je l'appro- « cherais à la faveur de ces arbres touffus; je l'en- « leverais; je l'aiderais à passer la baie à la nage, « et je fixerais sur l'autre rive l'amour et ses « douceurs. »

Rien de tout cela ne devait arriver. Une troupe d'hommes se mêla d'abord avec les femmes, et s'exerca ensuite à lancer ces longues javelines, armées d'un caillou tranchant. Ils frappaient le but avec une adresse qui ajoutait aux terreurs de

Robert. « J'ai mon fusil ; j'en tuerai un, à la bonne « heure ; mais pendant que je le rechargerai, « trente javelines me passeront au travers du « corps. »

Deux autres hommes se joignirent aux premiers. Une écharpe de coton, leur barbe parée de coquillages, leur tête couronnée de plumes, annoncent les chefs de cette peuplade. Leur qualité est fort indifférente à Robert ; mais ce qui ne lui est pas égal, c'est de leur voir à chacun un bon fusil, avec lequel ils s'exercent aussi, et dont ils se servent avec une justesse étonnante. « Hélas ! hélas ! « s'ils tirent les premiers, me voilà mort, sans « avoir pu seulement me défendre. » Il frémit, il tombe dans un découragement absolu. Il lui reste à peine assez de force pour se traîner dans d'épaisses broussailles, où il se propose d'attendre la nuit, qui favorisera peut-être son évasion.

« Ah ! disait-il, si j'avais été capable de suivre « un bon conseil, je jouirais encore à Londres « de toutes les douceurs de la vie. Si j'étais resté « à bord du Bucentaure, j'aurais pu, en rem- « plissant des devoirs forcés, me faire remarquer « et obtenir quelques encouragemens. Si enfin, « lorsque j'étais bien, l'envie d'être mieux ne « m'avait fait traverser cette malheureuse baie, « je ne serais pas exposé à une mort lente et « cruelle... Conviens-en du moins, misérable, « tous tes malheurs sont ton ouvrage. Tu as tout

« fait pour les combler. L'homme, dès son ber-
« ceau, est le jouet des circonstances; lutter
« contre elles est d'un fou; s'y soumettre est
« d'un sage.

« Mais peut-être ces Indiens, qui me parais-
« sent si redoutables, sont amis des Espagnols.
« D'où leur viennent des armes à feu, s'ils n'é-
« taient en relation avec les Européens? Quittons
« cet uniforme anglais et ces armes, qui ne sont
« propres qu'à occasioner une erreur funeste.
« Abordons ces bonnes gens, en leur faisant des
« signes de détresse et de soumission. Ils ne me
« refuseront pas du *manioc* et une femme. »

Toujours prompt à exécuter, il se dépouille jusqu'à la peau, et il ne fait pas un grand sacrifice : ces habit qu'il porte depuis un an, à travers les bois, les halliers, sont en lambeaux. Il allait descendre dans la plaine, lorsque des cris aigus lui font lever la tête au-dessus des broussailles qui le recèlent. Il voit un grand feu, vers lequel s'avance à pas lents une double file d'hommes, qui, dans toute autre occasion, ne lui eussent paru que grotesques, et auxquels il trouve un extérieur atroce.

Ils traînent au milieu de leurs rangs un pauvre soldat espagnol. Ils l'attachent à un poteau; ils attisent le feu autour de lui; ils commencent leur chant barbare. Une sueur froide coule des membres de Robert; ses cheveux se dressent,

ses idées se brouillent; il ne revient à lui que pour sentir qu'il n'a pas de quartier à espérer de ces gens-là.

La nuit, quelquefois si courte, toujours si lente pour le malheureux qui l'implore, déploie enfin son obscurité protectrice. Robert se lève, il écoute; le plus profond silence règne autour de lui. Il sort de ses broussailles; il s'essaie à marcher; il s'arrête, il écoute encore; il juge le moment favorable.

Reprendra-t-il ses habits et ses armes? Les premiers ne peuvent servir qu'à le faire reconnaître ailleurs comme ici; les secondes ne peuvent lui être utiles que contre des hommes, et il vient d'être convaincu de leur insuffisance. Pourquoi se charger toujours d'un vain fardeau qui rend sa marche plus pesante? Ne pourra-t-il pas, quand il sera en sûreté, s'habiller de feuilles de papayer, et se faire, s'il le veut, un habit neuf tous les jours?

D'après ces considérations, il abandonne sans regret ses petites propriétés. Il avance, en prêtant toujours une oreille attentive. Effrayé du bruit des feuilles que lui-même il agite, il chancèle, en proie aux angoisses de la frayeur, qui ne se calme un moment que pour renaître avec plus de violence. Cet état d'exaspération lui ôte le jugement. Il cherche les bords de la baie, et il s'enfonce dans les terres. Il s'aperçoit de son erreur, et il tombe dans le dernier désespoir. En effet,

quel sera son guide dans ces ténèbres si désirées, et maintenant si funestes? Il frémit à la seule idée du retour du soleil. Cet astre, dont la présence charme jusqu'à l'infortune, va éclairer ses ennemis, et combler tous ses maux.

A quelque degré de misère que nous soyons descendus, il nous reste encore deux grands moyens : l'amour de la vie qui fait supporter, et l'espérance qui laisse entrevoir un terme au malheur. Robert se flatta que cette peuplade, qui ne paraissait pas nombreuse, ne devait pas occuper une grande étendue de terrain, et qu'il était possible encore d'échapper avant le jour, en ne perdant pas un moment. Il ne marche plus, il court, il vole; il suit la ligne droite, autant qu'il peut la juger, et que les obstacles le lui permettent. Il rencontre une pente douce, qu'il croit conduire à la mer; il la suit avec ardeur. Au fond de la vallée, il entrevoit la base d'une montagne. Toujours prompt à se flatter, il espère avoir retrouvé celle où il comptait s'établir, et de là jusqu'à la baie le trajet est court et facile. Il monte avec un courage opiniâtre, et, du haut de cette montagne, il est frappé des premiers rayons du soleil levant.

Est-il enfin sorti du territoire habité par ces barbares? peut-il prétendre à vivre encore? Le malheureux, dérangé, à chaque instant de sa route, par un arbre, un rocher, un ravin, n'avait cessé de tourner sur lui-même. Il s'est jeté au milieu

des Apaches. Il voit leurs huttes éparses autour de la montagne qu'il vient de gravir.

Sur la cime est un vaste bâtiment, construit à peu près comme nos hangars. Est-il habité? S'il ne l'est pas, à quel usage est-il destiné? Robert y trouvera-t-il un asile sûr pour la journée qui commence?

Pendant qu'il se fait rapidement ces questions, les Indiens commencent à sortir de leurs cabanes. Il n'est plus possible de descendre. La terre foulée de la plate-forme n'offre qu'un espace dépouillé; plus d'espoir de retraite que dans quelque coin obscur du hangar.

Il entre, il tourne, il examine. Un toit de feuilles de bananier est soutenu par des pieux isolés, dont les intervalles sont autant d'entrées et d'issues. Pas de recoin, de coffre, d'armoire où il puisse se cacher. Au milieu de l'édifice est une figure de bois, de grandeur naturelle, dont il distingue à peine les formes, à travers une quantité d'entrailles dont elle est surchargée, et qui sont probablement celles des animaux, ou peut-être des hommes immolés sur une méchante table encore ensanglantée. Il est clair que le hangar est un temple, la figure de bois un dieu, et la table un autel.

Derrière ce dieu est une espèce de puits grossièrement taillé dans le roc. Robert n'en prévoit pas l'usage, qui, dans ce moment, lui importe peu. Il ne cherche que les moyens d'y descendre;

mais point de seau, de cordes, ni d'échelle, et une profondeur que la vue la plus perçante ne peut mesurer, fait reculer Robert. Bientôt il distingue dans le lointain un bruit confus de voix. Sont-ce des cris, sont-ce des chants? c'est ce qu'il ne peut démêler encore. Cependant ce bruit augmente de minute en minute, et il est évident qu'on monte la colline. Les Indiens viennent sans doute consacrer la journée à leur puante divinité. Robert ne peut éviter l'horrible supplice du feu, qu'en se précipitant, et en se brisant sur les pointes saillantes des roches qu'il a remarquées dans le pourtour du puits. Quelle alternative!

Il s'approche de ce tombeau prêt à l'engloutir. Il balance, il s'éloigne, il revient, il recule encore. L'idée de sa destruction le glace de terreur. Il reste immobile, incertain, dans un état de stupidité. Cependant son oreille est frappée d'un chant bizarre, dont il distingue déja jusqu'aux moindres modulations. L'intervalle qui existe encore, entre lui et ses ennemis, n'est plus que d'un moment.

L'horreur même de la mort, portée au dernier excès, ranime ses esprits. La nature, quelque temps muette, fait tout à coup un effort terrible. Une foule de pensées se produisent et s'échappent à la fois. Une inspiration subite... Il la saisit; il cède à son impulsion; il se croit sauvé.

Il se jette sur l'autel; il s'y roule, il s'y couvre de sang. Il arrache au dieu ses fétides ornemens;

il en charge sa tête et toutes les parties de son corps. Il renverse la statue; il la porte, il la traîne, il la roule, il la pousse dans le puits. Il monte sur le billot qui lui servait de piédestal; il prend la même attitude, il retient son haleine, il s'interdit jusqu'au moindre mouvement.

A peine a-t-il pris la place du dieu, que le cortége paraît. Il reconnaît, en tête de la marche, ceux qui la veille étaient les juges, les gardes, les exécuteurs de l'espagnol : c'étaient les prêtres. A côté d'eux marchaient de jeunes filles qui, dans toute autre circonstance, eussent parlé bien vivement aux sens de Robert : c'étaient les prêtresses. Tous ces membres du sacerdoce vinrent se ranger autour de l'autel et du nouveau dieu. Le peuple se tint à une respectueuse distance.

Le chant recommença. Quel fut l'étonnement de Robert, lorsqu'il entendit de ridicules vers chantés en mauvais français, avec un sérieux et une importance à faire mourir de rire! C'est à lui que s'adressaient ces hymnes; c'est à lui qu'on demandait une chasse, une pêche, une récolte abondantes, et la mort du dernier espagnol. A la vérité, s'il ne pouvait rien de tout cela, il pouvait plus que le morceau de bois qu'il remplaçait, et déja le culte indien devenait moins absurde.

Bientôt la scène varia. Des cris perçans se firent entendre. C'étaient ceux d'un monstrueux cochon, qu'on voulait conduire à l'autel, et qui semblait pressentir le rôle qu'il devait y jouer.

Celui qui paraissait être le chef des prêtres, par sa longue barbe, parsemée de petites lames d'or, fit un signe à plusieurs de ses acolytes, qui allèrent prendre le cochon, toujours grognant, des mains de celui qui l'offrait au dieu. Ils lui attachèrent les quatre pattes avec des lianes, et le portèrent majestueusement sur leurs épaules, en faisant une génuflexion à chaque pas, et en chantant que le ciel acceptait l'offrande. Robert était mal à son aise; il désirait ardemment la fin de cette comédie : il n'était pas au bout.

On plaça le cochon sur l'autel, et on l'égorgea en chantant : ces prêtres-là ne savent rien faire sans chanter. Que le sujet soit gai ou triste, c'est égal, ils chantent toujours. Ils coupèrent les pieds de la victime, et les allèrent gravement jeter dans le puits, après les avoir chargés de malédictions. C'était apparemment la part du diable, car partout il a la sienne. Au reste, il vaut mieux lui donner à griller des pieds de cochon que des hommes.

On fendit ensuite le ventre de la victime. On lui arracha les parties internes; le grand-prêtre les reçut, et vint les déposer sur le bord du piédestal. Il y monta pour ôter au dieu sa parure de la veille, et y substituer celle-ci. Nous voilà au moment critique. Robert sentit la main sacerdotale s'arrêter tout à coup. Ses yeux rencontrèrent ceux du prêtre, dans lesquels se peignit la plus grande surprise, mêlée d'une sorte de frayeur. Il se remit

à l'instant, et continua ses augustes fonctions.

Lorsque le dieu fut paré, on l'offrit à la vénération publique. On le pria, toujours en chantant, de vouloir bien dévorer le cochon, et comme ses prêtres sont ses représentans, ils coupèrent l'animal en quartiers, et l'emportèrent, suivis du peuple enchanté, qui criait à tue-tête, en descendant la montagne : *Bon appétit, bon appétit! Ainsi soit-il, ainsi soit-il.*

La première chose que fit Robert, fut de s'asseoir, et d'étendre ses membres engourdis par la longueur de la séance. Il ne comprenait pas comment il avait échappé à ce dernier péril, car enfin ce prêtre, qui lui avait tâtonné tout le corps, avait dû sentir qu'il n'était pas de bois. La manière dont il l'avait regardé, prouvait d'ailleurs qu'il avait découvert la supercherie. Sa réserve n'était pas naturelle, et prouvait un plan quelconque, aussi rapidement conçu, qu'impénétrable pour Robert. Quel pouvait être le projet de ce prêtre dissimulé? Le plus sûr était de s'y soustraire; mais il fallait attendre la nuit, profiter de l'éloignement des Indiens pour observer le pays, marquer de l'œil quelques points faciles à reconnaître, afin de ne pas s'égarer de nouveau, et de n'être pas obligé à faire encore le dieu le lendemain.

Pendant que Robert réglait ainsi ses affaires, et qu'il était absorbé dans une suite de réflexions profondes, que je me dispense de rapporter, il

reçut sur l'épaule un léger coup, qui pourtant lui fit faire un saut, tel qu'il n'en avait pas fait encore. C'était le grand prêtre qui s'efforçait de prendre un air riant, et qui lui faisait des signes de bienveillance. « Vous pouvez parler, dit Robert, qui « commençait à se rassurer; je vous entendrai, « puisque je suis français. Vous ne paraissez pas « conduit par la haine; hâtez-vous donc de m'ap- « prendre ce que vous avez décidé de moi. — « Prends d'abord ces provisions, tu dois en avoir « besoin. Mange, nous nous expliquerons ensuite. « — Vous êtes le plus respectable des prêtres... « mais, si quelques-uns de vos Indiens étaient à « portée de nous entendre? — Ne crains rien. « Ce lieu est sacré, et personne n'en approche « sans ma permission, hors les heures de la « prière. »

Robert mangea, et de très-bon appétit. A chaque morceau qu'il avalait, il interrogeait des yeux son prêtre, qui lui dit enfin : « Je ne sais par « quel hasard tu t'es fait dieu; mais j'ai besoin que « tu le sois, et tu continueras de l'être. Tu rece- « vras les adorations de ce peuple et les miennes. « Tout fléchira sous ta volonté. La plus belle « cabane, les meilleurs morceaux des victimes, « le vin de palmier le plus délicat, te seront of- « ferts. Les plus jolies de nos prêtresses iront « au-devant de tes vœux. Les Indiens te supplie- « ront d'honorer leur couche, et, dans les enfans

« que tu leur feras, ils verront autant de demi-
« dieux. En échange de tant de biens, je n'exige
« de toi que de la docilité.

« Ah! s'écria Robert, avais-je tort d'être am-
« bitieux, ou plutôt devais-je borner mon ambi-
« tion? J'ai voulu être général, ambassadeur,
« chancelier, souverain. Qu'est-ce que ces mi-
« sères-là, comparées au sort qui m'est réservé?
« Je vais voir les rois à mes pieds; ils viendront,
« en tremblant, recevoir mes ordres, et du haut
« de mon piédestal j'assemblerai les tempêtes, ou
« je les dissiperai à mon gré. Et ces prêtresses si
« jolies, et ces femmes qui solliciteront mes fa-
« veurs! c'est vraiment le bonheur céleste qui
« m'attendait ici. A la vérité, il a fallu, pour y
« parvenir, cette suite d'aventures que je consi-
« dérais, il y a quelques instans, comme l'effet
« d'un jugement faux, de l'instabilité de mon ca-
« ractère, et qui dérivent évidemment de cette
« énergie qui porte à entreprendre, qui déter-
« mine les succès, qui fait enfin les grands hom-
« mes. Hé! oui, oui, je suis un grand homme, et
« peut-être quelque chose de mieux encore. —
« Tais-toi, bavard! Il ne suffit pas de désirer les
« attributs et les honneurs de la divinité. Il faut
« apprendre à faire le dieu, et ce n'est pas le mé-
« tier de tout le monde. Écoute, et n'oublie rien
« de ce que tu vas entendre. »

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Qui éclaircit bien des choses.

« Il y avait autrefois ici un mauvais sujet, « nommé *Vaco*, qui battait sa mère, qui enlevait « les filles, et qui volait ses camarades. Un beau « jour, on le roua de coups, et on le chassa. Il « s'enfuit vers la mer, où il trouva la chaloupe « d'un flibustier, qui remontait la baie pour faire « de l'eau. Vaco avait toutes les qualités qui font « un bon corsaire : il s'arrangea avec ces mes- « sieurs. Il aida au pillage de *Porto-Rico*, *Cu-* « *raçao*, *Panama*, *Carthagène*, sous *l'Olonois*, « *Laurent*, *David*, *Monbars*, et autres héros de « la même espèce. Tantôt bien, tantôt mal, sou- « vent battant, quelquefois battu, il parvint à sa « cinquantième année. Il avait gagné quelque « chose, et il désira revoir sa patrie.

« On se trouvait trop bien de ses services « pour lui accorder cette satisfaction; mais le vais-

« seau qu'il montait, le *Jean-Bart*, battu de la « tempête, vint se briser sur cette plage, et Vaco « gagna les bois. Ses compatriotes avaient oublié « ses fredaines. Ce qu'il avait fait, ce qu'il avait « vu; ses habitudes, nouvelles pour des sauvages; « les langues étrangères qu'il parlait, tout en lui « paraissait extraordinaire. Souvent l'étonnement « produit le respect : c'est ce qui arriva ici.

« Vaco trouvait fort bon qu'on le respectât; « mais cela ne lui suffisait point. Il aimait la bonne « chère, il était paresseux, et personne ne se « souciait de partager avec lui un superflu qui « pouvait le lendemain devenir le nécessaire. « Quel parti prendre, quand on veut ne rien faire? « vivre aux dépens d'autrui. Mais comment? men- « dier? pauvre ressource. Voler? cela tourne quel- « quefois mal. Tromper les hommes? rien de « sûr, de facile, de commode comme cela, et « c'est ce que fit Vaco.

« Il n'est pas difficile d'imaginer des contes, et « de les faire adopter aux sots; mais encore faut- « il un plan suivi, lié dans ses parties; il faut sur- « tout ne pas oublier le jour ce qu'on a dit la « veille. Il est donc nécessaire de bien savoir sa « leçon, avant que de la faire aux autres.

« D'après ces réflexions, Vaco cherchait les en- « droits solitaires. Il répétait et répétait ses dog- « mes, car il en faut, et d'étonnans : c'est la ro- « cambole de la morale. Il répétait l'ordre de ses « cérémonies, et il en faut encore : c'est par les

« yeux qu'on prend les hommes. Il chantait les « mauvais vers français qu'il avait faits, et ceux « qu'il faisait encore. Il les arrangeait sur des « airs de flibustiers, d'un genre inconnu ici. Il se « formait un son de voix grave, un jeu de « physionomie imposant et mielleux à la fois. Il « s'accoutumait à ne pas rire des sottises qu'il dé- « bitait, et à paraître convaincu le premier.

« Il n'était plus arrêté que par quelques petites « difficultés. La première, c'est qu'avant d'établir « son culte, il fallait détruire celui de *Manco*, et « les prêtres du soleil tiennent à leurs intérêts, « comme les autres. La seconde, c'est qu'il ne « pouvait les exterminer à lui seul, que lui seul « ne pouvait être le haut et le bas clergé, séduire « ou persuader toute une peuplade. Il fallait, d'ail- « leurs, donner une certaine pompe à ce charla- « tanisme nouveau. Il chercha donc à s'associer « une vingtaine de vauriens comme lui... — Mais, « seigneur prêtre, vous traitez assez mal ce Vaco, « et probablement vous êtes son successeur. — « Je m'explique franchement avec toi, parce que « nous faisons cause commune, et que ton in- « térêt me répond de ta discrétion. Je t'avoue « que je ne vaux pas mieux que Vaco. Je suis « orgueilleux, parce que c'est d'en haut que je « tiens ma mission et mon pouvoir. Je suis in- « grat, parce qu'on ne doit que rire de la sottise « qui se laisse dépouiller. Je suis inquiet et tur- bulent, parce que je suis tourmenté de l'envie

« de dominer. Je suis soupçonneux, défiant, cruel,
« parce que je crains qu'on ne découvre l'impos-
« ture. Je suis l'ennemi de la vérité, parce qu'elle
« peut anéantir mes prérogatives. Je suis impla-
« cable dans mes vengeances, parce qu'il serait
« dangereux de pardonner à ceux qui doutent
« de ma doctrine. Je suis hypocrite, parce que je
« suis trop sensé pour croire aux niaiseries que
« je débite. Je suis déréglé et sans mœurs, parce
« que l'oisiveté et la mollesse m'ont corrompu. Je
« me montre austère dans ma conduite, pour en
« imposer à tous. Tu me verras rebelle et sédi-
« tieux, parce qu'un pouvoir qui vient du ciel ne
« doit ployer sous celui de personne.

« — Mais, seigneur prêtre, vous invoquez ici
« le ciel, et vous m'avez bien l'air de n'y pas
« croire. — Imbécille, quand on n'est pas fort en
« choses, il faut l'être en mots. — J'entends, j'en-
« tends. Il est inutile de m'en dire davantage. Vous
« êtes un coquin consommé. Permettez-moi ce-
« pendant de vous faire quelques observations.
« L'homme est un être faible, qui sent à chaque
« instant le besoin qu'il a de ses semblables, et
« il ne peut intéresser les autres à son existence
« et à son bonheur que par sa conduite à leur
« égard. Sa conduite, si elle est bonne, relative-
« ment à eux, est *vertu; crime,* si elle leur est
« nuisible; *vice,* si elle ne nuit qu'à lui. Il n'a
« donc besoin que d'écouter la voix de son intérêt
« personnel pour sentir que ses vices, même les

« plus cachés, tendent à sa propre ruine; que « ses crimes le rendront odieux ou méprisable à « ses associés, qui tous auraient concouru diver- « sement à sa félicité. Enfin l'éducation, l'opinion « publique et de bonnes lois, sont les bases de la « vraie morale. Ainsi votre Vaco... — Voyez ce « nigaud, qui s'avise de parler raison! Rien de « simple, sans doute, comme ce que tu viens de « dire; mais ce n'est pas cela qu'il nous faut, car « de quoi vivrions-nous? Je reprends mon récit : « ne m'interromps plus.

« Vaco et ses néophytes s'assemblaient ordinai- « rement sur le bord de la mer. Ils avaient derrière « eux une longue plaine de sable, qui les rassu- « rait contre les écouteurs. Là, ils apprenaient « du maître ses rites et ses chansons. Un d'eux, « qui ne manquait pas d'esprit, apprit même le « français.

«On convint d'abord d'égorger en une nuit tous « les prêtres du soleil : c'est le moyen le plus « court de réduire ses adversaires au silence. On « arrêta de laisser calmer la fureur, la stupeur « qu'occasionerait cet évènement, puis de ré- « pandre sourdement que Vaco avait des inspira- « tions, et qu'il était un homme surnaturel.

« On résolut de garder les apparences du cé- « libat, pour se donner un air de pureté; mais on « se promit de former un collége de prêtresses, « vierges surtout, parce que Dieu fait grand cas « des pucelages, et les prêtres aussi. Les enfans

« qui en proviendraient devaient être élevés, par « leurs mères discrètes, comme les résultats d'une « fécondation divine, et par conséquent destinés « au sacerdoce. A l'âge de vingt ans ils devaient « être initiés à ces ruses pieuses, et instruits dans « la langue française, qui fut proclamée langue « sacrée, parce que le peuple n'admire jamais au- « tant que lorsqu'il n'entend pas.

« En allant et venant, en instituant toutes ces « belles choses, ces messieurs arrivèrent un jour « à l'endroit où le vaisseau le Jean-Bart s'était « brisé. Ils trouvèrent dans le sable la figure de « proue, celle qui était là ce matin, et que tu as « jetée je ne sais où. — Dans le puits. — Qu'elle y « reste. Cette figure hétéroclite, ses habits, ses « ornemens étrangers parurent propres à pro- « duire un grand effet, et on résolut de faire un « dieu de Jean-Bart.

« Et comme ce nom est assez insignifiant, on « jugea à propos de l'appeler *Mimi-Taptap*, ce « qui veut dire, en langue du pays, tout bon, « tout méchant. Il devait être *Mimi*, quand Vaco « serait content de son peuple; *Taptap*, quand « les choses n'iraient pas à sa fantaisie, et cet usage « s'est pieusement conservé.

« Or, comme une bonne idée en amène néces- « sairement une autre, on trouva bien de changer « le nom trop connu de Vaco, en celui de *Pupu*, « qui ne veut plus dire grand'chose, mais qui « avait du mérite dans sa nouveauté.

« Un autre jour, les associés trouvèrent au coin « d'un bois une truie qui avait échappé au nau- « frage, et qui venait de faire ses petits. Ils pensè- « rent que de tous les moyens de persuader, le « plus puissant est celui des bienfaits, et on se pro- « posa d'offrir, avec le culte nouveau, d'abondans « moyens d'existence.

« Le plan bien conçu, bien arrangé, bien « mûri, on procéda à son exécution. Un beau « matin, il ne resta rien des prêtres du soleil, que « l'or dont ils décoraient leurs personnes, et la « bicoque où on adorait leur dieu. Il y eut beau- « coup de rumeur dans le pays; mais comme le « soleil se leva et se coucha à son ordinaire, on « oublia bientôt ses représentans.

« Alors les adjoints du Pupu travaillèrent le « peuple de toutes les manières. Ils échauffèrent « si bien les têtes, que Vaco ne vit plus d'incon- « véniens à assembler les Indiens et à leur parler « ainsi : Votre Manco-Capac était un imposteur, « puisque le dieu qu'il vous a donné a laissé dé- « truire cet empire, et n'a pas même défendu ses « prêtres. Il y de la folie à servir un être impuis- « sant ou malfaisant. Je vous annonce un dieu « nouveau qui va vous combler de biens, et qui « me dit qu'il vient de descendre du ciel. Quelque « malin d'entre vous pourrait me demander com- « ment j'entends seul ce que personne n'entend « ici. Je répondrai que vos sens se bornent à « l'ouïe, au goût, à l'odorat, à la vue, au tou-

« cher, et que j'en ai, moi, un sixième à la fa-
« veur duquel je sens clairement la vérité que je
« vous révèle. Vous me demanderez encore quel
« est ce sens, et en quoi il consiste. Je répliqué-
« rai qu'il est inutile de vous expliquer cela,
« parce que n'en pouvant avoir d'idée, vous ne
« m'entendriez pas plus qu'un aveugle né à qui
« on voudrait donner une notion des couleurs.
« Croyez et adorez, et que ceux d'entre vous que
« Mimi-Taptap inspire, se joignent à moi et chan-
« tent ses louanges !

« — Seigneur Pupu, votre prédécesseur Vaco
« était un rusé personnage. J'aime beaucoup son
« sixième sens, et je crois qu'il aiderait ailleurs à
« lever bien des difficultés.

« — Aussitôt ses associés entonnèrent, au grand
« étonnement de tout le monde, ces mauvais
« vers que tu as entendus ce matin, et on s'écria
« que ces hommes saints avaient reçu le don des
« langues.

« On se rendit, en chantant, sur le bord de
« la mer, où on trouva Jean-Bart debout et
« chargé de fruits et de fleurs. Il fallait bien qu'il
« vînt du ciel, puisque personne ici n'était capa-
« ble de l'avoir fait. A ses pieds étaient la truie
« et ses petits cochons. Cet animal inconnu était
« évidemment un présent du dieu : on le déclara
« sacré. On se prosterna, on adora Jean-Bart et la
« truie. Les nouveaux prêtres prirent Mimi-Tap-

« tap sur leurs épaules, et l'apportèrent ici, parce « que Dieu aime beaucoup les lieux élevés. Vaco « porta majestueusement les petits cochons, et « la mère le suivit volontairement, ce qui fit « dire qu'elle avait des relations directes avec la « divinité.

« L'Inca regnant ne manquait pas de bon sens, « et il entrevit du micmac. Heureusement pour « Vaco, il croyait au besoin d'un culte quelconque, « et, entraîné par le vœu de la multitude, il révéra « extérieurement des sottises qui ne lui inspiraient « que du mépris.

« Bientôt on éleva ce temple, que nos Indiens « croient superbe. On creusa le puits, sous le « prétexte de faire disparaître à l'instant les par- « ties impures des victimes. Il était réellement « destiné à recevoir la nuit ceux qui s'avisaient « de raisonner le jour. Cela parut plus sûr que « de les jeter à la mer, qui rejette quelquefois ce « qu'elle a reçu dans son sein. Après quelques « exemples, on ne douta plus que Jean-Bart n'eût « une grande antipathie contre les raisonneurs, « et qu'il les exterminât du milieu de son peuple. « On ne raisonna plus.

« On plaça dans l'intérieur du puits des espèces « de rouages dont les bras sont armés de pierres, « et qui, tournant en sens contraire, font un « vacarme infernal. On s'en sert quand on a be- « soin de miracles, car il en faut de temps en

« temps ; mais nous en sommes avares, parce « qu'il ne faut pas familiariser le peuple avec ces « belles choses-là.

« Le Pupu se fit bâtir un palais que tu verras. « Auprès est une vaste case habitée par les prêtres, « et, dans la même enceinte, est le couvent de « nos petites prêtresses : cela est plus commode. « Tous ces lieux sont sacrés, et pour cause. L'Inca « lui-même n'oserait toucher les palissades exté- « rieures.

« On laissa pulluler les cochons jusqu'à ce que « chaque Indien put avoir son petit parc. Les « prêtres eux-mêmes s'interdirent d'en manger, « et, en dédommagement de cette privation, on « leur apportait en abondance tout ce qui est né- « cessaire à la vie, car il faut que nous vivions de « l'autel : c'est un heureux principe, heureuse- « ment reconnu.

« Voilà pour le passé : occupons-nous du pré- « sent. Je remarque que la foi se refroidit considé- « rablement, et tu sens que j'ai le plus grand in- « térêt à la ranimer. Un peu de persécution « produirait cet effet; mais notre Inca, aussi rusé « que moi, a toujours dissipé les orages que j'ai « eu l'adresse de susciter. Il ne m'aime pas, je le « sais; j'ai supporté certaines attaques directes « qui me font soupçonner des vues dangereuses. « Le temps de la vengeance est à la fin venu. Il « faut qu'il ploie, ou que Jean-Bart prenne un « parti. Pour cela, il me faut des miracles. Ceux du

« puits sont un peu usés. J'en veux de nouveaux,
« qui frappent, qui étourdissent, qui subjuguent,
« et c'est toi qui les feras.

« — Comment, si je vous en ferai, ami Pupu?
« Je le crois bien, ma foi! c'est là ce qui donnera
« de l'éclat à ma divinité. Mais, en attendant, ne
« pourrais-je pas rendre une visite aux petites prê-
« tresses? — Ne pense point encore à cela. Les prê-
« tresses, la plupart des prêtres mêmes ignoreront
« nos fourberies. On ne confie jamais de tels se-
« crets à la canaille sacerdotale : il s'y glisse par-
« fois quelques gens de bien qui révéleraient
« tout. Il faut que tu sois annoncé par des pro-
« diges, qui ne permettent point de douter, et
« que ces petites filles, frappées d'admiration et
« de crainte, reçoivent tes caresses à genoux. —
« Vous avez raison. Cela sera plus beau. — Et
« plus sûr. — Voyons, qu'allons-nous faire?

« — Remarque bien ce mouvement de mon œil
« gauche. Le vois-tu? — A merveilles. — Prends
« garde de t'y tromper. — N'ayez pas peur. — De
« main, quand tu verras ce signe, tu étendras le
« bras gauche. — Je n'y manquerai pas. — Observe
« à présent mon œil droit. — J'y suis. — A ce se-
« cond signe, tu diras : *Pello*, *obichi Pupu*. —
« Pello, obichi Pupu... Qu'est-ce que cela veut
« dire? — Peuple, obéissez au Pupu. Voilà ta le-
« çon faite pour demain. — Un moment, s'il vous
« plaît. Et les prêtresses, les prêtresses? — Oh!
« les prêtresses! tu en reviens toujours aux prê-

« tresses. — C'est qu'elles sont si séduisantes ! —
« Écoute, vers la fin de la cérémonie, tu diras :
« *Coco mito alla.* — Et cela signifie ? — Qu'une de
« mes filles reste près de moi, et m'adore. — Coco
« mito alla veut dire tout cela ! — Oh ! notre lan-
« gue est abondante. — Je le vois bien.

« Elles défileront devant toi, et tu indiqueras
« de l'index celle qui te conviendra. Choisis parmi
« celles qui portent une double guirlande de
« fleurs : ce sont celles qui entendent le français.
« Tu pourras jaser, et ta grande habitude de la
« langue sacrée sera un nouveau moyen de con-
« viction. — Tout cela me paraît sagement vu. Ah
« çà, ne serait-il pas bien aussi que j'adressasse à
« mon peuple un petit discours en langue sa-
« crée ? — Mais je n'y vois pas d'inconvénient,
« pourvu que tu sois sûr de parler et de gesticu-
« ler avec noblesse. — Parbleu, c'est bien diffi-
« cile ! n'ai-je pas vu Taconnet à la Foire ? — Tout
« est bien convenu ? — Oui, oui, le bras gauche,
« Pello, obichi Pupu ; Coco mito alla, et l'index
« et tout ce qui s'en suivra. — C'est fort bien.
« Adieu, Mimi-Taptap. Mange, bois, dors, et
« ne crains rien. Je viendrai cette nuit faire ta
« toilette. »

CHAPITRE II.

Mimi-Taptap entre en fonctions.

« Tout cela va fort bien, au mieux, à merveilles,

« disait Robert en se frottant les mains. Avec un « signe du doigt, je me fais adorer de la plus belle, « je règne sur toutes, et je vais chercher la variété « chez les petites mamans des hameaux, dont les « maris n'éprouvent à mon aspect que vénération « et reconnaissance. Oh! oui, oui, c'est vraiment « être dieu... Mais ce Pupu, qui s'imagine que je « m'accommoderai long-temps de son ton familier. « Il m'encensera corbleu! il m'adorera comme « l'Inca, comme le peuple, comme ses moinil- « lons; il me baisera le derrière en cérémonie, « si je l'ordonne. Qu'il bronche, et je lui ferai « voir que je suis son maître. Avec deux mots « à cette canaille, je l'envoie dans le puits, join- « dre les raisonneurs du seizième siècle. C'est « un plat coquin, que ce Pupu, et s'il ne se « rendait la cheville ouvrière de ma gloire et de « mes plaisirs, le premier acte de ma puissance « serait d'en purger le pays. Au reste, malheur « à quiconque ne sera pas aveugle et soumis! « Supérieur maintenant aux jeux de la fortune, « à ses caprices, à ses faveurs, je dicte des lois « du haut de l'empyrée. La terre écoute, obéit, « et se tait. »

En débitant ces grandes phrases, le dieu Robert se soumettait machinalement aux plus humbles besoins de la nature. Il mangeait, il digérait, il faisait quelque chose de plus, et son postérieur touchait presque à la terre, lorsque son imagination plânait au neuvième ciel. Monsieur de l'em-

pyrée s'endormit enfin, et ronfla comme un pauvre mortel excédé des inquiétudes et des travaux de la nuit précédente. *Vanitas vanitatum!*

Ce n'est pas au moins que je prétende que ces habitudes corporelles de Robert dussent rien prouver contre sa divinité aux yeux des Indiens et de bien d'autres. Consultez un théologien, un savant en Vistnou. Il vous dira que son dieu s'est incarné trois cents fois, sans pouvoir nous rendre meilleurs.

Jean-Bart fut réveillé en sursaut, et frappé de la lumière de quelques flambeaux qui brillaient autour de lui. Ici nous nous servons de bougies, de chandelles; là, on s'éclaire avec des éclats de bois de santal jaune : chaque pays a ses usages.

Il reconnut son Pupu et cinq à six drôles de la même espèce. Ils étaient chargés d'un tas d'ustensiles à différens usages, et Robert, déja dans l'esprit de son rôle, se prêta avec dignité aux préparatifs de son apothéose.

On commença par le plonger dans un baquet plein d'eau. On le décrassa de la tête aux pieds, et à mesure que la peau paraissait sous ces immersions, sous des frictions multipliées, le Pupu et ses confidens remarquaient qu'il n'avait rien de cette couleur tannée qui distingue les Espagnols, et qui eût été si facile à reconnaître. « Qu'il est beau, disaient-ils, qu'il est blanc! ses « formes sont vraiment célestes. »

Semblable à ceux qui ne peuvent voir une

fleur nouvelle, sans ajouter à la jouissance des yeux par le charme du toucher, le Pupu ne se bornait pas à la simple admiration. Robert le prit par l'oreille, et lui déclara très-sèchement que ces manières-là n'étaient pas de son goût. Le Pupu entreprit de les justifier par des argumens. Robert, qui ne savait pas ergoter, allait frapper, lorsque le prêtre et lui se souvinrent qu'ils avaient besoin l'un de l'autre.

Il manquait à la toilette du jeune homme des aromates, des essences,

Afin qu'odeur de Dieu se sentît à la ronde;

mais on n'avait point de parfums : on ne saurait tout avoir. On se borna à le rendre éblouissant. On l'orna de plaques, de feuilles, de bracelets, de chaînes d'or, dépouilles des prêtres du soleil, que Vaco et ses successeurs, qui en connaissaient le prix, gardaient soigneusement, secrètement, persuadés que l'homme, en naissant, est le très-humble serviteur des circonstances, et que l'or console de tout.

Il restait une petite difficulté à lever. Le mystère de l'incarnation de Jean-Bart devait s'opérer en présence de la multitude émerveillée : il fallait donc que le dieu parût d'abord couvert de ces entrailles dégoûtantes, dont les traces n'ont rien de divin. On tint à ce sujet un consistoire, où, selon l'usage des gens passionnés, on parla beaucoup, sans savoir ce qu'on disait. Il ne fallait pas

moins qu'un dieu pour rapprocher et concilier les opinions. Robert dit qu'il fallait laver ces vilains boyaux, les laisser sécher, et les lui remettre sur le corps au moment de son exaltation. A ces sages paroles, le Pupu reconnut et bénit la Providence, qui ne laisse jamais ses élus dans l'embarras.

La purification des entrailles bien et dûment faite, on s'occupa à remettre les rouages du puits en état. C'est toujours par un grand bruit que s'annonce la divinité, et le tapage souterrain est d'un plus grand effet que celui d'en-haut, auquel les enfans mêmes sont accoutumés. Un de ces messieurs descendit dans le puits, à l'aide d'une échelle de lianes; il visita tout, restaura tout, ajouta des pierres nouvelles aux anciennes, afin que le tintamarre fût tel, qu'aucun vieillard ne se souvînt d'en avoir entendu un semblable. On changea la vieille corde, qui, par-dessous terre, communiquait, du puits, à une manivelle cachée sous le piédestal de Mimi-Taptap. Ce piédestal creux pouvait recéler un prêtre, qui, entré là avant l'arrivée des croyans, jouait de la manivelle à volonté, et faisait des miracles autant qu'il en était besoin.

Celui qui devait opérer, resta avec Robert. Les autres éteignirent leurs bouts de santal, et regagnèrent leur réduit en silence.

Il parut enfin ce jour destiné, ainsi que tant d'autres, à ajouter à la stupidité humaine. Le

premier chant se faisait entendre du bas de la montagne, et le Pupu, ses confidens intimes et Robert, étaient agités d'un certain trouble qu'ils cherchaient en vain à se dissimuler. La foi aveugle, la confiance absolue et soumise des Indiens, les remirent bientôt.

On en était au sacrifice de la victime, qui devait fournir ce jour-là aux quatre repas de la clique sacerdotale. Le Pupu prend le couteau sacré, il frappe, il examine les entrailles ; il se tourne vers le peuple, et déclare, sans rire, qu'il a remarqué des signes extraordinaires. Aussitôt la manivelle joue, et on entend un carillon qui eût renversé Jean-Bart de son piédestal, s'il n'eût été prévenu. Le peuple tombe le front contre la terre, se frappe la poitrine, et invoque avec ferveur monsieur Robert, l'arbitre de ses destinées.

Le bruit cesse, les têtes se remettent ; on lève les yeux, et on voit le Pupu, s'approchant d'un air craintif et recueilli, pour dégager le dieu des ornemens de la veille. Il y porte une main incertaine ; il s'arrête, il recule, il descend ; il fait fumer la gomme du copal : c'est l'encens des Mexicains.

Il remonte. Il avance encore cette main tremblante, égarée. Le peuple attentif s'effraie encore et frisonne, sans savoir pourquoi : avantage certain du merveilleux. « Non, mes frères, non, « s'écrie le Pupu du ton d'un inspiré, ce n'est « plus un simulacre, c'est un dieu vivant que je

« touche, que je présente à vos adorations. » Ici la manivelle tourne avec plus de force que la première fois. On n'entend que des invocations, des exclamations, des sanglots, qui partent à la fois de toutes ces bouches fixées sur la poussière; le prestige est complet. Le Pupu sourit à son ouvrage, et se hâte de faire disparaître ce qui cache encore la majesté de Robert.

La manivelle s'arrête, le calme renaît pour la seconde fois. Ce n'est plus la terreur qui glace, qui pétrifie; c'est l'admiration, c'est un doux saisissement qui raniment les esprits, qui réchauffent tous les cœurs. Robert, brillant d'or, de jeunesse, de beauté, ne ressemblant aux hommes, que les Indiens avaient vus jusqu'alors, que par la supériorité de ses formes, par l'éclat de son teint, Robert inspire aussitôt autant d'amour que de respect. Les femmes ne cessaient de le regarger, et toutes se disaient : il est trop beau pour n'être pas le vrai Dieu.

Robert avait vivement joui de l'enthousiasme qu'il inspirait : le premier mouvement appartient toujours à l'amour-propre. Le second le ramena vers ces prêtresses, objets de ses tendres désirs. Il les considérait attentivement; toutes lui semblaient dignes de ses hommages, et cependant il calculait les différens degrés de bonheur que chacune semblait lui promettre. Tout entier à ces idées charmantes, il ne pensait plus à son

prêtre, qui deux fois avait cligné l'œil, ainsi qu'ils en étaient convenus.

On termina ces heureuses distractions avec un tour ou deux de manivelle. Il se souvint que ce n'était qu'en faisant le dieu, qu'il parviendrait à faire l'homme, et il étendit le bras gauche avec une grace particulière. Un murmure général de satisfaction, d'ivresse se fit entendre dans l'assemblée. Que fût-ce, lorsque le dieu eut distinctement prononcé : *Pello, obichi Pupu!* On n'y tint plus. Des fumées vraiment divines brouillèrent toutes les têtes. On se précipita de toutes parts, les hommes pour baiser les pieds de Robert, les femmes pour lui baiser autre chose, et cette autre chose, grace aux charmes de ces belles filles, était dans un état divin. Le Pupu, qui ne se souciait pas qu'on se familiarisât trop avec son dieu, lui souffla adroitement : *Milare faüt solsi;* ce qui veut dire : Qu'on se tienne à une distance respectueuse. Mes prêtres seuls peuvent entrer dans mon sanctuaire, et cette foule exaltée, mais toujours soumise, recula aussi précipitamment qu'elle s'était avancée. Robert s'amusait beaucoup de cette comédie, qui pourtant lui paraissait un peu longue. Il brûlait de manifester son choix, et mon polisson avait bien choisi : la petite Aliba... Je vous en parlerai tout à l'heure.

Le Pupu, tout à l'affaire essentielle, commença un discours préparé, réfléchi, corrigé, augmenté,

qu'il débita avec l'audace que lui inspiraient ses succès. Il fit sentir au peuple quelle éternelle reconnaissance il devait au dieu qui daignait le visiter en personne, bien qu'il en fût indigne, et par son relâchement dans les pratiques religieuses, et par son indocilité. Il l'exhorta à ne jamais douter de la vérité de ses paroles, à voir en lui le premier des hommes, et à n'obéir à la puissance temporelle, qu'autant qu'elle serait soumise elle-même au dieu dont il était l'organe. Cette péroraison fit faire à l'Inca une grimace qui ne marquait pas la persuasion. Il se contint cependant, et il fit bien : il était seul contre tous. Il se promit de ruser à son tour, de culbuter Mimi-Taptap, le Pupu, et tous ceux dont il sentait bien qu'il ne serait plus que le très-humble serviteur.

Monsieur Robert ne pensait à détrôner personne; mais il voulait assurer, étendre son empire sur les femmes. Il jugea à propos de faire aussi l'orateur. Il promit à ses Indiens plus qu'il ne pouvait tenir; mais que risquait-il? Si la rivière débordait, si la mortalité se mettait dans les cochons, il ne manquerait pas de motifs pour être Taptap, et on serait trop heureux de retrouver Mimi à l'instant où ces fléaux cesseraient. Il promit à ses vigoureux croyans d'habiter parmi eux aussi long-temps qu'ils seraient bons, c'est-à-dire, aveugles. Il déclara qu'il daignerait même visiter quelquefois les plus zélés, les maintenir dans la bonne voie, les soutenir dans les épreuves,

auxquelles il lui plairait de les soumettre pendant cette courte vie. Il finit en donnant à entendre qu'il descendrait peut-être jusqu'aux simples mortelles qui, par d'éminentes vertus, mériteraient d'entrer en contact direct avec la divinité.

Les sectateurs de Jean-Bart ne s'étonnèrent point qu'il parlât la langue dont il avait fait don à ses prêtres ; mais tous à beaucoup près, n'avaient pu le comprendre. Le Pupu, qui démêla la curiosité sur toutes les figures, trembla qu'on ne conjurât le dieu, qui devait tout savoir, de déroger jusqu'à l'idiôme mexicain. Il se hâta de traduire le discours de Robert, avec les modifications et les changemens qu'il crut convenable d'y faire. Tout le monde fut enchanté, ravi, en extase. Dès ce moment les femmes n'eurent plus à la bouche que le mot vertu. Il était le type de toutes leurs idées ; il se glissait dans toutes les phrases ; il devint la conjonction unique. Galettes de manioc à la vertu ; côtelettes et jambons à la vertu ; sandales, diadèmes de plumes, ceintures de coton, jeux, danses, tout fut à la vertu, et vous savez, mesdames, combien il y a loin du mot à la chose ; mais où la chose manque, le mot peut être utile : c'est un *chasse-soupçon*, qui fait quelquefois de l'effet. Revenons.

Robert n'y tenait plus. Il disait à l'oreille du Pupu : « Finis-en donc, tout cela m'ennuie. Je « vais épouser en public. » Il fallut qu'il suppor-

tât une dernière cérémonie. Il y avait encore un hymne à chanter, celui qu'on réservait pour les jours de jubilation, par lequel on remerciait Jean-Bart du bien qu'il n'avait pas fait à son troupeau, du mal qu'il n'avait pas fait à ses ennemis, et le Pupu dit à haute voix :

« En ce temps-là, Mimi-Taptap dit à ses disci-« ples... » et les prêtrillons chantèrent :

J'ai du bon tabac dans ma tabatière, etc.

Robert, étonné du succès de cette chanson, et de quelques autres qui vraiment ne signifient pas grand'chose, les apporta en France, où elles eurent beaucoup de vogue, et où elles tombèrent dans l'oubli, parce que rien n'est éternel, excepté pourtant Mimi-Taptap, qui seul est impérissable, chez les Apaches, bien entendu.

Le moment décisif, ce moment si désiré de Robert, arriva enfin. Les petites prêtresses défilèrent devant lui, en regardant à la dérobée le dieu, dont la beauté les charmait plus qu'elle ne les intimidait. Il prononça le victorieux *Coco mito alla*, et toutes s'arrêtèrent. Il allongea le doigt jusque sur les cheveux bouclés de la jeune Aliba, qui faillit à se trouver mal de plaisir. Les autres eurent de l'humeur; mais elles passèrent, à demi-consolées, par l'espoir d'adorer à leur tour, en tête à tête, le dieu *très-vivant*.

Les voilà seuls. La petite, interdite, les yeux baissés, le sein palpitant, restait clouée à sa place.

Robert promenait ses regards audacieux sur des formes que trahissait une courte chemise de coton, ouverte sur la poitrine. L'heure du plaisir avait sonné. Il fallait cependant qu'il alliât les intérêts de sa divinité avec ses jouissances terrestres; il fallait paraître accorder comme une faveur ce qu'il brûlait de ravir.

« Levez les yeux, ma fille. Je vous permets de « contempler ma figure rayonnante de gloire et « de majesté. » Sa figure n'exprimait ni l'une, ni l'autre; mais le désir s'y peignait en traits de feu, et pour fille de seize ans, cela vaut bien autre chose. Robert avait d'ailleurs la prévention pour lui. La petite leva ses grands yeux bleus, et ne pensa plus à les baisser.

« Approchez-vous de votre dieu. » Et la petite s'approcha. « Vous le servez avec un zèle qui ne « sera pas sans récompense. Parlez, que désirez-« vous? — Que pour moi vous soyez toujours « Mimi, et jamais Taptap. —Votre prière est exau-« cée. Dites-moi maintenant ce que Mimi peut faire « pour vous. — Mon dieu, vous lisez dans mon « cœur. — Sans doute, mais je veux vous enten-« dre. — Ah! mon dieu, faites comme si ma bou-« che avait parlé. — Pourquoi cette résistance à « ma volonté? vous n'avez pas toujours été si ré-« servée. Cette fleur précieuse, qui était digne de « moi, un homme l'a cueillie... — Ah! mon dieu, « vous savez combien je suis pure. — Quoi! le « Pupu, quoi! ses prêtres... — Sont-ce des hom-

« mes, mon dieu? — Oui, ma fille. — Je ne le « croyais pas. — Plus parfaits que les autres sans « doute; mais vous devez être purifiée avant... — « Hé bien, mon dieu, purifiez-moi. » Robert aurait imaginé quelque cérémonie préparatoire, bien bête, bien inutile; mais la petite lui souriait avec une volupté qui lui fit oublier son rôle. Il s'élança du trône céleste, il redevint homme, mais homme aimable, homme charmant, prodiguant, épuisant le plaisir, en tarissant les sources. « Oui, disait Aliba, d'une voix entrecoupée, « c'est un dieu, je le reconnais aux délices dont « il m'enivre. Quel mortel pourrait lui être com- « paré? »

Pénétrée de reconnaissance et de joie, elle tombe à genoux, et chante pieusement :

Ah! le bel oiseau, maman,
Qu'Alain a mis dans ma cage, etc.

Cette nuit ne dura qu'un moment. Ces jouissances, rapides, multipliées, ne furent interrompues que par l'arrivée du Pupu, qui venait régler les opérations de la journée. « Ah! lui dit « Aliba, vous n'êtes qu'un homme : Mimi me l'a « prouvé. »

Le moment vint où il fallut cacher l'amour derrière la majesté. Robert reprit son ton noble, imposant, sublime, qui ne s'accordait pas trop avec sa figure tiraillée et des jambes un peu chancelantes; mais observe-t-on, raisonne-t-on quand

on croit? La petite ne voyait rien de ces légères altérations; elle adorait, le frond baissé, rouge encore de plaisir. Prosternée d'abord sur ses genoux, bientôt assise sur ses talons, elle s'endormit en répétant *Mimi*, et Mimi en eût fait autant du meilleur de son cœur; mais il fallait jouer à la chapelle, ce qui ne laisse pas d'être pénible, après une nuit passée à un autre jeu.

CHAPITRE III.

Grands évènemens.

Cette journée fut consacrée à de petits miracles sans conséquence, mais propres à corroborer la foi, et à préparer le coup décisif que voulait porter le Pupu à l'autorité de l'Inca. Jean-Bart, excédé, attendait sur son piédestal la fin de la fatigante séance. Aliba, toujours sur ses genoux, attendait le *Coco mito alla*. Ses compagnes, à qui son air défait faisait présager bien des choses, cherchaient toutes les regards du dieu; toutes se flattaient de voir tourner sur elles l'index divin.

Mimi sentait le besoin du repos; mais le moyen d'être cruel envers ces jolies filles, dont les yeux ne cessaient de le caresser! et qui n'est pas bien aise de passer de la blonde à la brune? Il désigna la petite Lili, moins belle peut-être, mais plus animée qu'Aliba. Pauvre Aliba! elle s'était conduite de manière à pouvoir espérer de nouvelles

faveurs. Elle se soumit cependant, en pensant que Dieu est le père de tous les hommes, et que tous ont un droit égal à ses bontés.

Robert partagea prudemment son temps en trois parties : une à la bonne chère, l'autre au sommeil, la troisième à Lili. Elle trouva tout simple que Mimi, qui s'était fait homme, se fût soumis à toutes les fonctions de l'humanité. Elle le servit, pendant qu'il mangea; elle le couvrit de sa chemise de coton, lorsqu'il dormit; elle lui ouvrit ses bras, quand il le commanda. Toujours adoré, toujours heureux, Robert n'avait plus rien à désirer... que des forces inépuisables.

Le jour suivant, il ne put garder son attitude pendant les deux heures que durait la parade du Pupu. Il déclara que son peuple avait assez joui du bonheur de contempler toutes ses formes, et qu'il allait lui dérober une portion de sa gloire. Il tombait de lassitude, et voulait s'asseoir. Les femmes, à qui rien n'échappe, avaient déja remarqué que ce quelque chose qu'elles avaient trouvé si digne de leurs hommages, n'était plus bon qu'à cacher. Elles commencèrent à chuchoter, et le Pupu, aussi clairvoyant qu'elles, sentit qu'il n'en fallait pas davantage pour discréditer son dieu. Il se hâta de faire jouer la manivelle. Lorsque les têtes se relevèrent, Mimi savait ce qu'il avait à dire, et il portait à sa ceinture un bijou imposant, qui n'était sujet à aucune vicissitude : c'était le manche du couteau sacré.

« Adorez et tremblez ! s'écria-t-il, en faisant la « grosse voix. Femmes, j'ai voulu vous éprouver, « et vous avez souillé mon temple par d'infames « pensées. Je rejette la victime que vous venez « m'offrir. Sortez. Emmenez-les, Indiens, ou à « l'instant même je ne suis plus que Taptap, et « j'étends sur vous un bras vengeur .Sortez, in- « diens, sortez, femmes qui avez péché, répéta « le Pupu en mexicain. Je vais implorer pour vous « la clémence de votre dieu. » Quelques tours de manivelle terminèrent cette harangue énergique et cette matinée orageuse.

La désolation se répandit dans le pays. On n'entendait que des gémissemens, et des coups de poing dans la poitrine, que se donnaient les femmes éplorées, en criant : *C'est notre faute, c'est notre faute, c'est notre très-grande faute.* Les maris irrités, les battaient par-derrière, pendant qu'elles se battaient par-devant. Les enfans pleuraient, parce qu'ils voyaient pleurer leurs mères ; les cochons, effrayés, grognaient de manière à déchirer les oreilles d'un sourd. C'était un charivari infernal, et tout cela à la plus grande gloire de Jean-Bart.

Cependant, comme il ne peut y avoir en dieu ni changement, ni contradiction, Mimi avait maintenu l'ordre établi par lui-même, et il avait fait rester une petite fille, qui s'attendait à autre chose qu'à ce qui lui arriva.

Le Pupu, demeuré aussi, sous le prétexte,

ainsi que vous l'avez vu, de solliciter le pardon des pécheresses, le Pupu s'occupa de toute autre chose. Il lava la tête à Mimi, il tempêta, il jura que, loin de conserver les attributs d'un dieu, il cesserait bientôt d'être homme, s'il continuait d'aller ce train-là. Il observa qu'il n'aurait pas toujours les moyens ou la présence d'esprit de réparer une imprudence ou une étourderie. L'état où était Robert le rendait accessible à la persuasion. Il promit, avec l'intention formelle de tenir parole, et il est douteux que Vénus elle-même la lui eût fait violer.

La circonstance la plus indifférente en elle-même, est toujours saisie par un Pupu, quand elle peut tourner à son profit. Le courroux de Taptap pouvait conduire au coup médité, et l'occasion perdue se retrouve rarement. Le Pupu endoctrina son dieu, lui fit vingt fois répéter sa très-longue leçon, et sortit, les cheveux épars, le front couvert de cendres, ce qui, dans ce pays-là, annonce une pénitence publique. On l'entoura, on le pressa, on l'interrogea. Il répondit d'un ton lamentable, que Taptap était toujours Taptap, et que le lendemain il manifesterait sa volonté. Aussitôt le tintamarre recommença; mais comme on ne peut pas toujours battre sa femme, que les femmes ne peuvent pas toujours crier, *c'est ma faute*, ni les enfans toujours pleurer, on se modéra, on se rapprocha, on se consulta, et on convint de ne pas dîner, parce qu'il est prouvé qu'un

estomac vide est plus agréable à Taptap qu'un estomac plein. O! le bon peuple, le bon peuple!

Pendant la conférence, la petite prêtresse s'était tenue à une distance respectueuse. Elle s'approcha du dieu, elle s'arrêta devant lui, et le regarda d'un air qui voulait dire : Ne serai-je pas aussi pénétrée d'un rayon divin? Robert, calme, insensible, répondait entre ses dents : *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.*

La petite s'agenouilla, étendit ses jolis bras et dit : J'attends la grace. Robert fit une pirouette et lui tourna le dos. La petite, étonnée, interdite, ne savait comment interpréter la conduite du dieu. Aliba avait parlé, ses compagnes comptaient aussi sur des prodiges, et celle-ci se croyait la plus belle, ce qui pourtant n'était pas vrai; mais quelle femme un peu jolie ne se trouve pas charmante? quelle laideron même n'a pas sa petite vanité, ses petites prétentions?

La prêtresse suivait Robert importuné. Il courait en long, en large; il sauta bientôt sur le piédestal, sur l'autel; elle courait, elle sautait après lui; elle eût, je crois, sauté dans le puits pour le suivre. En courant, en sautant, elle conservait l'air suppliant, le ton respectueux; elle priait avec ferveur, ce qui faisait un contraste assez plaisant avec ses gambades. La piété céda enfin au dépit et au désir. Irritée d'un caprice aussi soutenu, la petite osa porter une main téméraire sur son dieu. Le dieu lui donna

une croquignole sur le bout du nez, en criant : « *Je suis Taptap.* — Taptap ou Mimi, je suis prê-« tresse comme une autre, j'ai des charmes « comme une autre, et vous leur ferez le même « honneur qu'aux autres.. » Pendant ce dialogue, la petite arrêtait le dieu, le perdait, le retrouvait encore, et ne gagnait à ce jeu qu'une claque par-ci, une claque par-là. Fatiguée, révoltée, furieuse, elle jeta les hauts cris. Elle était déshonorée, rejetée, condamnée ; elle allait mourir. C'est toujours par-là que veut finir une amante infortunée, qui souvent rit une heure après.

Robert, également fatigué de cette scène, ne savait comment la terminer. Il eût bien voulu faire quelque petit miracle qui soutînt sa divinité ; mais cela n'est pas facile, quand on n'y est pas préparé : que peut un escamoteur, sans ses gobelets à double fond ? Au défaut de miracles, Robert eut recours à un moyen terrestre. Il attacha avec des lianes sa petite Phèdre, sa petite Putiphar, toutours criant, se débattant. Il la fixa au piédestal, et s'en fut grossièrement dormir dans un coin.

Nous savons que la prévoyance n'est pas une de ses qualités. En faisant ses nœuds, en passant et repassant ses cordes autour de ce joli corps, qui n'aurait dû porter de chaînes que celles de l'amour, Robert n'avait pas pensé à la manivelle, dont la poignée se trouva prise dans cinq à six tours. Désir de fille est un feu qui dévore, a dit Gresset, et celle-ci était fille autant qu'il est pos-

sible de l'être. Robert, en l'attachant, avait ménagé des formes qui obtiennent toujours des égards de l'homme le plus indifférent. La petite dégaga facilement une main, puis l'autre. Déja elle se flattait d'être au moins l'épouse du dieu ronflant, puisqu'elle n'avait pu l'être du dieu éveillé. Violer son dieu ! il fallait qu'elle fût abandonnée de la grace, pour avoir cette abominable pensée. Mais ce dieu était si séduisant ! et puis les grandes passions font les grands péchés. La petite savait d'ailleurs qu'un *c'est ma faute* arrangeait tout avec le Pupu, ce qui ne laisse pas d'être commode.

Elle n'avait plus qu'un pied à détacher; mais les nœuds étaient serrés, il y en avait deux, quatre, six l'un sur l'autre. Il était nuit; ses doigts délicats cherchaient, tâtonnaient en vain. Quel expédient employer ? femme qui aime en a toujours un à sa disposition. La jeune prêtresse imagina d'avancer, en tirant sa corde après elle : elle espérait qu'elle serait assez longue pour la conduire jusqu'à son ronfleur. Elle tira si bien, que la manivelle partit. L'obscurité rendit le bruit plus effrayant, et le silence le porta jusqu'aux cabanes les plus éloignées.

La prêtresse se crut frappée par une main de fer. Elle tomba sans force, sans sentiment. Les Indiens s'éveillèrent en sursaut, saisis d'un nouvel effroi. Les torches de santal s'allumèrent de tous les côtés. Le pupu prévit quelque diablerie,

et il accourut au temple. Robert, éveillé comme les autres, distingua ces feux, et, à tout hasard, il se remit sur son piédestal.

Les faits éclaircis, expliqués, le Pupu dégagea le pied de la prêtresse, rejeta sous l'autel ces ligatures qui y fixaient les victimes, et il descendit la montagne aussi vite qu'il l'avait montée. « Quel-« qu'un de vous, cria-t-il, a encore péché par « pensée. Taptap est en fureur. Il a frappé de « mort la prêtresse; il va vous exterminer tous, « car vous savez qu'il punit la faute des pères dans « les enfans. Des cochons, des ananas, des me-« lons, du vin de palmier, du coton, de l'or, s'il « vous en reste; rassemblez, apportez tout, apai-« sons la colère céleste. »

Il voulait tirer un autre avantage de cette scène nocturne, dont il regrettait sincèrement de n'être pas l'inventeur. Il jugeait que des prodiges, opérés dans les ténèbres, frappent, terrifient doublement les esprits, les rendent incapables de raisonnement, et par conséquent de résistance. Dites que ce Pupu-là ne savait pas son métier!

A peine fut-on placé, qu'habile à diriger les circonstances, il fit parler son Taptap. Robert avait beaucoup de choses à dire, et il est difficile de ne pas se tromper dans une langue dont on n'entend pas un mot, lorsqu'on n'a pas suivi un cours ou deux de mnémonique. Le dieu disait blanc quand il fallait dire noir. Jamais souffleur de comédie ne fut aussi occupé que le Pupu. Il

suait à grosses gouttes. Heureusement pour lui, l'excès de la frayeur étourdissait sur ce qu'on n'entendait pas, et s'augmentait de quelques mots ronflans qu'on saisissait au passage. L'Inca avait toute sa tête à lui; il observait et se taisait. Tromper un trompeur est œuvre méritoire.

Le résumé du grand-prêtre fut clair et précis. De tous les crimes, le plus dangereux, selon lui, est celui qui se commet par la pensée, parce qu'il échappe à la pénétration humaine, et qu'ainsi Dieu seul peut le réprimer. Celui qui a les suites les plus funestes, c'est encore le péché par pensée, puisque Taptap, sans son intervention, aurait déja fait tomber le soleil dans la mer, et la lune dans le puits. Comment prévenir cet abominable péché et la subversion de l'univers? Ordonner qu'aucun Indien ne pensera à l'avenir, qu'après avoir consulté un prêtre, ou, si son imagination est plus active que ses jambes, qu'il déclarera au moins sans réserve, ce qu'il aura pensé. Et comme il n'est pas dans les convenances que l'Inca coure sans cesse après un prêtre, il y en aura quatre auprès de lui, qui ne le quitteront jamais, qui seront toujours prêts à recevoir ses aveux. Il s'assurera d'eux si la loi qu'il veut promulguer, si le coup d'autorité qu'il veut frapper ne blesse pas Mimi-Taptap, auquel cas les prêtres, toujours inspirés, lui prescriront ce qu'il devra faire. En récompense de cette conduite louable, des bons exemples donnés au peuple, le Pupu l'appellera

son fils, et comme un fils doit à son père déférence et respect, l'Inca cèdera la place d'honneur au pontife, soit dans l'intérieur du palais, soit dans les cérémonies publiques. Ainsi soit-il, ainsi soit-il, dit le peuple.

Aussitôt le Pupu détacha de son sacré collége quatre coquins, aussi madrés que lui, qui s'emparèrent de la personne de l'Inca, frémissant de rage, mais toujours maître de lui.

Tout allait au mieux, lorsque la petite prêtresse, que le Pupu et l'assemblée avaient vraiment crue morte, donna quelques signes de vie. Le grand-prêtre fut embarrassé un moment; mais il avait toujours un tour de gibecière prêt. « Voyez, « dit-il, admirez les effets de votre soumission ! « Taptap s'apaise, et déja les morts sortent du « tombeau. Prêtres, emportez dans votre demeure « ces offrandes que votre dieu daigne honorer « d'un regard; que la joie renaisse dans les cœurs, « et chantez avec moi :

« J'ai du bon tabac dans ma tabatière. »

« Ah çà, ami Pupu, dit un jour Robert, je me « trouve fort bien d'être dieu; je suis satisfait des « honneurs qu'on me rend, de la chère que tu « me fais, des complaisances de ces petites fem- « mes. Cependant je trouve mon existence un « peu uniforme; l'ennui me gagne sous ce han- « gar. Suis-je condamné à y passer ma vie? — « Parbleu, mon cher, après ce que nous nous

« sommes permis, je crois que nous pouvons tout « nous permettre. Promène-toi; mais prends bien « garde de jamais sortir de ton caractère. Ne man- « que pas, par exemple, de bénir le champ de « manioc, le plan de bananiers devant lesquels tu « passeras. Bénis la mer, les rivières, les cochons; « bénis jusqu'au mari que tu mettras à la porte « de sa hutte. Parle peu; le silence a sa dignité. « Ne parle jamais mexicain, surtout : tu écorches « cette langue horriblement. — J'en conviens, « Pupu; mais avec les femmes, qui n'entendent « pas la langue sacrée?... — Tu agiras. — L'un « vaut bien l'autre. »

Et voila Mimi qui se met en campagne, majestueusement appuyé sur l'épaule de son Pupu. « Il « daigne visiter son peuple, avec qui il s'est ré- « concilié, criait le prêtre », et le peuple de tomber à genoux, et les bénédictions de pleuvoir à droite et à gauche.

Il était dans l'ordre qu'il commençât par visiter le palais sacerdotal. C'était une vaste baraque, grossièrement construite, mais dans laquelle ces drôles avaient rassemblé toutes les commodités de la vie. De bons lits de coton, assez larges pour deux, des vases de coco à tous les usages, des siéges de jonc, des tables d'acajou, faites à coup de hache, mais sur lesquelles ont faisait bombance, autour desquelles on s'énivrait du meilleur vin de palmier, tout annonçait une abondance, un luxe étonnant, pour des sauvages, bien en-

tendu. C'était surtout la cuisine qu'il fallait voir. Douze vieilles prêtresses ne cessaient de tourner des broches de bois, de fumer des jambons, de faire griller ou bouillir de la chair de tortue, de racler des racines de manioc, de creuser les calebasses destinées aux libations. La cuisine était l'honorable retraite que ces messieurs donnaient à ces dames, quand elles n'étaient plus bonnes qu'à cela.

Une porte bâtarde communiquait avec le palais des fillettes. C'est par là qu'on se réunissait le soir, qu'on s'enivrait ensemble de toutes les manières. Le jour, les prêtres entraient par une porte extérieure, les yeux baissés, les bras croisés sur la poitrine, et il était permis au peuple édifié, qui ne pouvait rien voir, de regarder à travers les palissades qui fermaient l'enclos sacré.

Il était dans les convenances que Robert fît sa première entrée chez ces demoiselles par la grande porte. Son empressement ne lui permit pas de différer cette visite. Il bénit encore son peuple en sortant de chez ces messieurs; il le bénit en entrant chez ces dames. Cela ne coûte rien, et ce peuple ébahi le regardait, la bouche ouverte, les mains jointes. On s'élevait sur la pointe des pieds pour le voir plus long-temps; on se fût mis à califourchon sur les palissades, si on l'eût osé; on ne le voyait plus, et on regardait encore.

La même abondance régnait chez les prêtresses; mais tout y était plus recherché, plus déli-

cat; tout y annonçait le culte, non de Mimî-Taptap, mais des amours, amours sauvages, amours grossiers sans doute, mais qui, dépouillés des petites recherches, des jolis riens d'Europe, n'en ont que plus d'énergie. C'est là que Robert vit des objets pour qui lui-même était encore un objet nouveau. De petites mères charmantes, de petites filles prêtes à le devenir, qu'on dérobait soigneusement aux regards profanes, cachaient dans l'obscurité du cloître les suites de leur sainte vie. Les unes présentaient un sein aussi ferme qu'éblouissant à ces petites créatures destinées à être, vingt ans après, présentées au peuple, comme si elles étaient tout à coup sorties de terre avec les graces et la force de la jeunesse; d'autres leur pétrissaient de petits gâteaux de farine de manioc, mélangée avec des œufs de perroquet et du lait de truie. Celles qui devaient incessamment jouir des honneurs de la maternité, préparaient la petite layette. Des paniers de jonc, tissés par ces jolies mains, étaient remplis de feuilles sèches; des tresses de lianes les suspendaient mollement à des traverses de bois; des voiles de coton se préparaient pour garantir l'enfant chéri de la piqûre des insectes. Ces travaux n'étaient interrompus que par les fréquentes visites des voisins, qui étaient reçus avec une foi ingénue, une piété, une ferveur, une soumission inexprimables. Une police sévère réprimait les jalousies, faisait supporter l'infidélité, et même l'abandon, maintenait un ordre admira-

ble. Oh! le Pupu était vraiment un homme extraordinaire.

Cet ordre fut cependant troublé par l'apparition inattendue de Mimi. Les demoiselles mères, et celles qui allaient l'être, n'attendirent pas qu'il marquât de préférence; elles s'empressèrent autour du dieu, dont Aliba avait préconisé les formes, les talens célestes, et elles le trouvèrent supérieur à l'idée qu'elles s'en étaient formée. Elles présentaient à ses bénédictions, les unes leur enfant, les autres, un ventre rondelet, toutes, leurs charmes. Mimi, après quelques jours de repos, ne pouvait penser à des croquignoles, ni à des claques. Il fit mieux, et il fit bien. On ne vit bientôt, on n'entendit autour de lui que des femmes à genoux, chantant dévotement : *Ah! le bel oiseau, maman, etc.*

Le Pupu, qui avait voulu lui faire beau jeu, rentra enfin, et jugeant de ses exploits par le nombre des chanteuses, il s'approcha du dieu, en faisant trois génuflexions, et il lui dit à l'oreille : « Modère-toi donc, libertin! As-tu déja oublié le « miracle du manche de couteau? Veux-tu nous « réduire à la nécessité d'enchaîner toutes ces pe- « tites filles? Ne vois-tu pas que tu leur mets le « diable au corps? » Et à haute voix : « Je supplie « votre majesté divine d'honorer de sa présence « le palais de l'Inca; il s'est rendu digne de cette « faveur par son profond respect pour vos prê- « tres. »

L'Inca, prévenu de l'arrivée du dieu en personne, n'avait pu se dispenser de mettre sa maison sous les armes. Ses vingt gardes étaient rangés autour de lui, armés de leurs piques de bois. Il était sur son trône, décoré de peaux de singe, et dressé dans la grande salle, tapissée de chevelures et de crânes espagnols. Sur les degrés du trône étaient sa noble famille et sa brillante cour, composée de cinq à six seigneurs sans chemise, bien souples, bien complimenteurs, et vivant tristement de ce qu'il pouvait leur donner. La fainéantise les dédommageait de l'ennui et du désagrément de ramper.

Les quatre prêtres de service à la cour, proclamèrent l'entrée du dieu, qui parut en effet, suivi de la canaille, pour qui Mimi a toujours eu une prédilection particulière. L'Inca se leva avec un respect apparent, et crut avoir fait assez : c'en était beaucoup trop. Il comptait esquiver une bénédiction dont il se souciait peu; mais Robert agita si long-temps l'air de ses deux doigts, que le peuple ne put s'empêcher de crier : A genoux, à genoux ! Il fallut que l'Inca cédât encore, et pendant qu'il donnait dieu au diable, le Pupu passa lestement derrière lui, et s'assit sur son trône. L'Inca, en se relevant, fut très-étonné de trouver sa place occupée. Il en pâlit de colère, et se mordit la langue pour ne point éclater.

Cependant il n'était pas d'humeur à descendre du trône, et ne sachant trop comment se tirer

de ce pas difficile, il prit le parti de s'asseoir brusquement sur les genoux du Pupu. Le Pupu, indigné de cette irrévérence, et ne voulant point paraître sortir de sa modération ordinaire, pinça l'Inca au derrière. L'Inca fit un saut en avant, et tomba dans les bras des quatre prêtres, qui, avec trente révérences, le collèrent d'un air doux et benin sur un siége inférieur.

Mimi était resté droit et immobile, comme un terme, au milieu de la salle. Il sentit à l'instant qu'il ne jouait qu'un rôle secondaire, et chacun prétend au premier. Il fronça le sourcil, en regardant le Pupu, qui ne pensait qu'à lui-même, et qui s'enivrait complaisamment des fumées de sa suprématie. « Que fais-je ici ? s'écria enfin Robert. « Des hommes occupent un trône, des siéges, et « votre dieu est debout ! Faut-il qu'il abandonne « des enfans dénaturés ; qu'il les rende les té- « moins douloureux de son ascension ; qu'il se « montre dans les nuages avec toute sa majesté ; « qu'il vous aveugle par une splendeur, dont vos « faibles yeux ne pourront supporter l'éclat ? Par- « bleu, je voudrais bien voir cela, murmura un « esprit fort, car cette maudite engeance s'est ré- « pandue partout. A bas, à bas ! crie au pontife « le peuple, qui croit d'autant plus, que ce qu'on « lui dit est moins croyable. Pardon, pardon, trois « fois pardon, dit humblement le Pupu, que l'a- « postrophe venait de rendre à lui-même. J'ai ou- « blié mon dieu, je l'avoue, pour ne m'occuper

« que de moi. Hélas! c'est ce qui m'arrive tous les « jours. *C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma « très-grande faute.* » Après qu'il eut prononcé ces mots, contre lesquels il est convenu que la colère céleste ne tient jamais, Mimi lui sourit d'un air de protection; le Pupu descendit du trône, et Mimi s'y plaça. Et comme il faut que les lois de la hiérarchie soient scrupuleusement observées, le Pupu fit lever l'Inca, et s'assit sur son siége d'osier, et comme l'Inca était très-certainement le premier personnage de l'état, après le Pupu, on le pria respectueusement de s'asseoir sur les degrés du trône, ce qui obligea les courtisans de descendre au niveau du peuple, ce qui leur déplut singulièrement.

Robert jouit peu de la première place. Elle lui était due, et les honneurs qu'on lui rendait chaque jour commençaient à produire l'ennui de la satiété. Qu'importe au fond d'être assis plus haut ou plus bas, pourvu qu'on soit à son aise? Il se sentit pris d'une envie de bâiller, qu'il réprima bien vite, parce qu'un dieu ne doit rien avoir de commun avec les sots, quoique tous les jours il communique avec eux. Il avisait aux moyens de terminer sa visite et de rentrer avec dignité dans la classe des simples mortels, lorsque ses yeux errans de tous côtés, se portèrent sur un objet qui le réveilla, en le frappant d'étonnement et d'admiration.

La famille de l'Inca, naguère rangée autour du

trône, maintenant descendue sur le dernier degré, cachait au milieu d'elle la belle, la séduisante, l'enchanteresse Zilia. L'œil égrillard du dieu la découvrit entre ses parens inquiets et pressés autour d'elle. Il se leva, marcha majestueusement vers cette jeune beauté, écarta les gardiens de son innocence et de sa pudeur, frappa l'air de deux doigts perpendiculairement, horizontalement, et baisa Zilia au front, ce qui voulait dire que Mimi l'appelait au culte de ses autels, car dans ce pays-là, la moindre niaiserie a un sens mystique.

Quelle vocation fut jamais aussi positive, et le moyen que la jeune infante s'y refusât? Elle avait un amant, jeune, vigoureux, bien fait, qu'elle aimait de tout son cœur, et à qui l'Inca se proposait de l'unir, parce que c'était un excellent parti. Il maniait un canot avec adresse; il retournait une tortue d'un coup de poignet; il prenait un singe à la course, et personne ne trouvait comme lui un nid de perroquets; mais que sont tous ces avantages, comparés à l'ordre d'un dieu, à qui nous devons l'abnégation totale de nous-mêmes? Zilia, élevée dans la foi de ses pères, se résigna sans murmurer, mais en soupirant. L'Inca, écumant de fureur, fut obligé de remercier Mimi de l'honneur qu'il voulait bien lui faire, et Mimi, enchanté de sa nouvelle conquête, la plaça au milieu de ses prêtres, et prit avec eux le chemin

du couvent : il voulait la consacrer de ses augustes mains.

Il oublia alors le vide du cœur, l'espèce d'affaissement qu'il avait éprouvé dans le temple, et même dans le palais sacerdotal. Il compta sur des jouissances toujours vives, toujours nouvelles, comme si Zilia était plus qu'une femme, comme si le plaisir pouvait être autre chose que le repos du travail.

CHAPITRE IV.

Catastrophe.

Corambé, l'amant de Zilia, avait tout vu, et dans un premier mouvement il avait levé sa redoutable massue. Les passions ne raisonnent point, et sont toujours plus puissantes que les chimères religieuses, qui ne passionnent réellement que les cerveaux exaltés par l'oisiveté et la contemplation. Elles produisent alors ce que certaines gens appellent fanatisme, et d'autres vertu, selon leur opinion ou leur intérêt.

Corambé, qui n'était ni fanatique, ni vertueux dans ce sens, suivait l'impulsion de la nature. Il allait terminer d'un coup les projets et la vie de Robert, si l'Inca n'eût trouvé le moment de lui glisser quelques mots à l'oreille. L'espérance renaquit dans son ame, et la modération apparente de l'Inca fit retomber la massue.

Cependant, de toutes les humiliations, de tous les chagrins qu'avait dévorés l'Inca, le plus cuisant fut la perte de sa fille. Elle précipita le moment de la vengeance, qu'avait jusqu'alors calculé la sagesse, que dédaigna d'écouter désormais le cœur ulcéré d'un père. Nous y reviendrons.

Robert, fort tranquille, suivait sa procession, en pensant à ses petites affaires. Qu'est-ce, pensait-il, que jouir sans amour, et quel prix ont les faveurs de ces femmes qui ne savent qu'obéir; qui ne cherchent dans mes bras qu'une préférence qui ne flatte que leur amour-propre? Qu'ai-je fait moi-même jusqu'ici, qu'être l'instrument de leur folle ambition, que me prostituer bassement? Est-ce là être dieu? ce n'est même pas être homme. Ajoutons à cela l'ennui de toujours faire les mêmes choses. Toujours adoré, toujours encensé, toujours fatigué de l'avilissement, de la sotte crédulité de ce peuple! Oh! combien ma grandeur me déplairait, si Zilia ne vivifiait tout, ne répandait un charme, secret, inexprimable, sur tout ce qui l'environne! Oui, Zilia, toi seule es la divinité, et je me voue à ton culte. J'espère que voilà du beau, du sentimental. Voyons ce que tout cela va devenir.

Par un petit malheur facile à prévoir, Zilia avait fait sur le Pupu la même impression que sur Robert. Le drôle tira son dieu à part, dès qu'ils furent rentrés dans leur enceinte, et il lui

parla en ces termes : « J'ai tout fait pour toi. Je « t'ai cédé l'autel et le trône; je t'ai abandonné « toutes nos prêtresses, sans exception, et toutes « les femmes indiennes sont soumises à tes ca- « prices. Je m'en réserve une seule, c'est Zilia, « dont la beauté m'a fait enfin connaître l'amour. « Il faut que tu me la cèdes. — Tu n'as rien fait « que pour ton intérêt; tu ne m'as mis au-dessus « de toi, que pour régner en mon nom; tu m'as « livré des petites filles dont tu étais las; je ne « veux pas de tes Indiennes; j'aime aussi Zilia, « et je ne te la cèderai point. — Je l'aurai. — Tu « ne l'auras pas. — Ingrat ! — Soit. — Coquin ! « — Coquin toi-même. Est-ce moi qui ai imaginé « les bêtises que j'ai faites et dites? J'avais pris la « place de ton dieu, sans penser à l'être. C'est « toi qui m'as divinisé, et je renonce de bon cœur « à mes prérogatives. Composons. Tu n'as plus « besoin de moi, puisque j'ai amené ton roitelet « à tes pieds. Remettons cette nuit Jean-Bart à « sa place. Conduis-moi avec Zilia au bord de la « baie. Nous trouverons sur l'autre rive l'exis- « tence et le bonheur. — T'abandonner Zilia ! — « Je le veux. — Jamais. — Je l'ordonne. — Chan- « son. Je vais tout déclarer au peuple et à l'Inca, « et te faire pendre comme un fripon. — Ou- « blies-tu que tu es mon complice? — Je m'en « souviens; mais sans Zilia que m'importe la vie? « — Renonces-tu à cette jeune beauté, ou péris-

« sons-nous ensemble? Choisis, je ne te donne « qu'un moment. »

Le ton décidé de Robert intimida le Pupu. Zilia lui plaisait infiniment; mais se faire pendre pour une femme lui paraissait un peu fort : ce n'est plus à cinquante ans qu'on est amoureux de cette manière-là. Le Pupu céda; mais il se promit intérieurement une prompte et douce vengeance, et il n'est pas de prêtre mexicain qui ne sourie à cette idée-là.

Zilia avait été fort surprise de trouver, parmi ses nouvelles compagnes, des mères et des filles grosses. Elle avait cru jusqu'alors qu'il poussait là des hommes sans l'intervention masculine, et les prouesses du dieu, ou de ses prêtres, lui firent faire quelques réflexions : malheureuse déja de n'avoir plus cette foi aveugle, si nécessaire, et si utile surtout à ceux qui l'enseignent! Ce moment d'erreur dura peu; la conviction, la pieuse faiblesse de ses compagnes, leur habitude d'étendre, de resserrer, d'interpréter le dogme, et plus que tout cela peut-être, la présence d'un dieu, beau et galant, qui ne se parfumait pas, comme le farouche Corambé, d'huile de tortue ou de lamentin, mais près de qui elle respirait la fraîcheur de la jeunesse, tout concourut à ranimer sa foi chancelante. Conduite par son vainqueur sous un bosquet d'orangers; partageant avec lui un trône de mousse; pressée par de tendres caresses, par le

premier éveil des sens, elle succomba sans être infidèle, et le nom de Corambé se mêla à ses soupirs amoureux.

Robert, plein de sa félicité, ne redoutant plus les langueurs de l'uniformité, ne pensa qu'à honorer l'objet de son constant amour, et à le rendre respectable aux autres. En conséquence, et de son autorité privée, il créa pour Zilia la dignité de grande-prêtresse, ce qui renversait l'ordre établi par le Pupu, ce qui excita, parmi les petites filles, un mécontentement qui éclata, malgré la crainte de pécher. Il n'y avait plus d'égalité, disait-on; on ne pourrait plus prétendre aux faveurs de Mimi; elles seraient toutes pour la nouvelle dignitaire; on serait réduit à des prêtres, qu'on connaissait comme les doigts de la main, et dont par conséquent on ne se souciait plus.

Que fut-ce, lorsque Mimi rassembla ses prêtrillons, actifs, vigoureux, indifférens au triomphe de Zilia, incapables, par conséquent, d'y opposer de résistance, et qu'il leur ordonna de bâtir, sous le bosquet, un palais à la grande-prêtresse? Il serait impossible d'y entrer sans la permission de celle dont on ne serait plus que la très-humble servante; on ne jouirait plus de l'aspect du dieu qu'au temple, et quel plaisir que celui des yeux, quand il se borne à en rappeler d'autres qu'on a perdus sans retour? D'ailleurs, qu'avait-elle donc de si séduisant, celle à qui seule Mimi allait pro-

diguer l'essence de sa divinité ? Beauté ordinaire, peu de graces, démarche gauche. La vérité est que Zilia réunissait tout ce qui plaît, qui captive; mais les femmes sont femmes au Mexique comme à Paris.

« Le joli dieu, vraiment ! murmurait, dans un « autre coin, une petite prêtresse, que vous vous « rappelez sans doute. Je ne le connais, moi, que « par une croquignole sur le nez, et une ving- « taine de claques sur les fesses. En vérité, ce « n'est pas lui que je regrette; mais obéir à Zi- « lia! Oh ! ma foi, c'est trop fort. » Celle-ci, je crois, n'était pas moins femme que les autres.

Robert, sourd ou insensible à ces plaintes, ne cessait d'exciter, d'encourager ses architectes, et comme l'érection d'un palais n'exige, dans ce pays-là, que quatre pieux pour appuis, quelques bottes de feuilles pour le toit, et des claies de jonc pour clôtures, celui de Zilia fut terminé dans la journée. Elle y fut installée avec toute la pompe que put ajouter l'industrie européenne aux routines du Mexique. Le Pupu voyait tout, n'empêchait rien, ne disait mot, et n'en pensait pas moins.

Ce palais devint le domicile de Mimi. Il n'en sortait que pour aller passer, au temple, deux heures, sur son piédestal, et, afin de soustraire Zilia aux entreprises du grand-prêtre, qui aurait pu, après tout, se contenter de la coadjutorerie, il

avait arrêté que la grande-prêtresse conduirait ses nonnettes à l'autel, et les en ramènerait.

C'est dans le palais de Zilia que les plaisirs s'étaient fixés; c'est là que régnaient les jeux et l'amour; qu'une cour, empressée et soumise, portait la gaîté et l'éclat, feignait d'adorer les fantaisies de la déesse, et disparaissait au moindre signal du dieu. C'est là que Robert oubliait le vol du temps; c'est Zilia qu'il devait adorer toute sa vie; c'est du moins ce qu'il avait projeté le premier jour. Zilia, scrupuleuse d'abord, se laissait aller à l'impulsion du bonheur : cette pente est si douce à suivre! Vraiment reine dans cet aimable réduit, elle oubliait insensiblement la triste et pauvre grandeur de ses pères. S'il lui arrivait de penser encore à Corambé, ce n'était plus son nom qui venait errer sur ses lèvres. Sa voix affaiblie, entrecoupée, ne disait plus que Mimi.

L'heureux Mimi vivait dans une parfaite sécurité, pendant qu'on s'occupait de sa perte. Le Pupu marchait dans les bois, les yeux baissés, l'air recueilli; il paraissait absordé dans une profonde et sainte méditation, et il cherchait à ses pieds ces herbes vénéneuses que Taptap, qui ne fait rien sans dessein, a placées au Mexique, pour faciliter les tours de passe-passe de ses prêtres. Déja le pontife en avait cueilli de quoi expédier la moitié de la peuplade, lorsqu'il entendit, à quelque distance, deux Indiens parler avec cha-

leur. Il faut qu'un Pupu prévoie tout, se défie de tout, écoute tout. Celui-ci s'approcha des deux causeurs, à la faveur des arbres qui leur dérobaient sa marche.

« Il est temps que ces jongleries finissent, disait « l'un. Il est temps que l'autorité légitime re- « prenne tous ses droits. Eclairons ce peuple, « jouet méprisé des deux plus grossiers impos- « teurs. J'ai traduit nos hymnes en langue vul- « gaire : les voilà écrits avec mes *quipos*. Commu- « niquons-les aux moins fanatiques; qu'ils jugent « les sottises qu'ils révèrent; que la vérité gagne « de proche en proche, et qu'on ne connaisse ici « de culte que celui de la vertu. »

L'homme qui parlait ainsi, était probablement un philosophe, mot qui veut dire au Mexique, un mal-avisé, un sot, un diseur de riens, qu'il est cependant défendu aux croyans d'écouter, ce qui est un peu contradictoire; mais qu'importe? Ses *quipos* étaient des fils de coton de différentes couleurs, dont le mélange tenait lieu d'écriture au Pérou. Vous me demanderez comment ces quipos sont venus du Pérou au Mexique; par quels moyens des sauvages teignaient; comment le plat raisonneur avait appris la langue sacrée, scrupuleusement conservée entre quelques membres du sacerdoce? Hé! ne savez-vous pas, mes frères, eût répondu le Père Salomon de Pontoise, que la perversité vient à bout de tout, et qu'au besoin Satan lui-même aide à ses suppôts? Mais leurs

connaissances diaboliques tournent toujours à leur honte, et c'est ici le cas de nous écrier : *Vanitas vanitatum !*

Le Pupu, moins confiant que le Père Salomon, trembla de tous ses membres, en écoutant les paroles du philosophe. Il jugea qu'il fallait opposer au raisonnement les prodiges qui l'étouffent, miracles terrifians, miracles consolans, miracles corroborans, tous les miracles possibles, et il ajourna le décès de Robert, qui plus que jamais lui devenait nécessaire.

Et comme ce Pupu savait combien il est avantageux de préparer les esprits, et, qu'ainsi que beaucoup d'autres, il se piquait d'être orateur, bien qu'il n'eût ni figure, ni voix, ni noblesse, il voulut essayer d'abord du charme de l'éloquence, et le lendemain, il monta sur une escabelle, placée au milieu du temple. Après avoir toussé, s'être passé le bout des doigts sur les lèvres, avoir levé les yeux au ciel, et salué bénignement l'auditoire attentif, il dit :

« Peuple, aurez-vous toujours des yeux pour « ne point voir, des oreilles pour ne point enten- « dre ? Les prodiges les plus étonnans demeure- « ront-ils sans effet ? Les dogmes de Mimi-Taptap « ont-ils besoin d'être expliqués, d'être défendus ? « Hé ! ne sont-ils pas divins, par cela seul qu'ils « sont incompréhensibles ? Cependant on les atta- « que, je le sais ; mais loin de redouter d'abomi- « nables novateurs, de misérables saltimbanques,

« je les défie, et je leur permets de nouer des qui-
« pos, à condition toutefois que vous ne les lirez
« point. Je vais conférer avec eux, à condition
« que je parlerai seul. Commençons par défendre
« ces hymnes sacrés, qu'on ose tourner en ridi-
« cule, parce qu'on n'en saisit pas le sens caché :

« *J'ai du bon tabac dans ma tabatière ;*
« *J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas.*

« La tabatière, Indiens, est ce temple saint, et
« le bon tabac est l'odeur céleste qu'il exhale.
« *Tu n'en auras pas*, s'adresse évidemment à l'im-
« piété audacieuse.

« *J'en ai du fin et du rapé.*

« Votre dieu désigne par là les dons subtils,
« pénétrans, consolateurs, qu'il accorde à ses fa-
« voris.

« *Mais ce n'est pas pour ton fichu nez.*

« Mimi-Tatap menace, une seconde fois, le per-
« vers, pour l'amender, ou lui ôter toute espèce
« d'excuse. Que peut objecter l'incrédulité à cette
« explication lumineuse, et surtout véritable?
« Vous vous taisez, philosophes, vous ne répon-
« dez pas! Il est vrai que je vous l'ai défendu.
« Passons à l'hymne d'actions de graces.

« *Ah ! le bel oiseau, maman,*
« *Qu'Alain a mis dans ma cage...*

« Il faut donc vous dire, hommes de peu de foi,

« que le bel oiseau est Mimi-Taptap lui-même,
« et qu'Alain est le saint prêtre qui le fait entrer
« dans la cage, c'est-à-dire qui lui ouvre les cœurs
« humbles, soumis, reconnaissans, dans lesquels
« il se plaît à habiter. Saisissez-vous ce type, ce
« sens mystique? Et cet hymne-ci, Indiens, qui
« ne présente que des idées augustes, sublimes,
« cet hymne que vous ne sauriez assez chanter :

« *Réveillez-vous belle endormie.....*

« Qu'est-ce ici que la belle endormie, si ce
« n'est la religion méconnue, souffrante et cachée?
« *Réveillez-vous*, sortez de votre douloureux ac-
« cablement, religion sainte. *Car il fait jour*, car
« votre lumière se répand plus brillante et plus
« belle. *Mettez la tête à la fenêtre.* Montrez-vous
« à votre peuple fidèle dans toute votre majesté.
« *Vous entendrez parler de vous.* Vous entendrez
« les vœux, les cantiques qu'on vous adresse de
« toutes parts. »

Ainsi soit-il, *ainsi soit-il*, répondit la plus grande partie du peuple, toujours ferme dans les vrais principes. L'autre partie se tut, tant l'abominable philosophie avait déja fait de progrès! Le Pupu allait continuer; il allait expliquer ce qu'il entendait et ce qu'il n'entendait pas; puis serait venu le jeu de la manivelle; puis les flammes du Tartare se seraient élancées du fond du puits, au moyen des bourrées et des feuilles sèches qu'on y avait déposées la nuit. Une traînée de poudre

venait sous terre jusque derrière le piédestal, et un compère devait l'allumer clandestinement, pendant que le Pupu amuserait l'assemblée avec ses contes saugrenus.

C'est dans ce volcan miraculeux que le peuple, adroitement excité, aurait jeté lui-même les philosophes, parce qu'au Mexique les prêtres font faire, et n'agissent jamais. Tous ces préparatifs restèrent sans effet. Mimi, fatigué de jouer à la chapelle, et ne voulant voir brûler personne, se hâta de dissoudre l'assemblée. « Peuple, dit-il, « vous avez entendu le pontife. Allez méditer chez « vous les grandes vérités qu'il vient de vous an- « noncer. Demain, et les jours suivans, il conti- « nuera de vous expliquer le sens caché de mes « mystères. »

Le Pupu sentait l'importance de la perte de quelques jours, avec des ennemis tels que des philosophes, race dangereuse, qu'on ne saurait trop se presser d'exterminer. Cependant il ne pouvait contredire publiquement son dieu, et malgré lui, en enrageant... « Un moment donc, « Pigault ! un moment ! Où diable ce Pupu avait-il « pris la poudre de sa traînée ? Que devient, pen- « dant ces cérémonies, l'indomptable Corambé ? « Pourquoi n'enlève-t-il pas sa Zilia lorsqu'elle va « au temple ou qu'elle en revient ? Pourquoi, à « l'aide de sa redoutable massue, ne la ravit-il « pas au pied de l'autel même, pour aller jouir, « au fond des forêts, de sa victoire et de son

« amour? Savez-vous que tout cela n'est pas très-
« vraisemblable? — Bah, bah! vous lisez ceci
« comme vous feriez un roman, sautant des pa-
« ragraphes, des pages, et donnant peu d'atten-
« tion au reste. Ne vous ai-je point parlé d'un
« malheureux espagnol, rôti à la plus grande
« gloire de Mimi-Taptap; de ces deux prêtres que
« Robert avait pris pour deux grands, et qui
« avaient deux fusils, dont ils se servaient avec
« tant d'adresse?

« Ne vous souvient-il plus que Corambé allait
« assommer prêtres et dieu, si l'Inca ne l'eût ar-
« rêté? Croyez-vous que le beau-père, et le
« gendre, cocufié d'avance, perdent maintenant
« les heures à délibérer? Que malgré la vigilance
« des quatre estafiers placés, par le Pupu, au-
« près du souverain, la philosophie ne se soit pas
« glissée dans le palais? Je vous assure, mon-
« sieur, qu'à la cour on tirait parti du temps et
« des moindres circonstances : je vous le prouve-
« rai tout à l'heure. Revenons. »

Pendant que le Pupu pérorait, grondait, tonnait sur son escabelle, en attendant le moment si désiré d'allumer ses fagots, Robert, satisfait d'avoir soustrait à la grillade cinq à six malheureux, continuait de faire l'amour à Zilia. Cependant son projet d'une éternelle constance, s'effaçait peu à peu de son imagination calmée. Heureux d'abord, du présent et de l'avenir, il n'avait plus, même au moment de la jouïssance, cet empres-

sement, ce brûlant enthousiasme qui divinise l'objet aimé. Les intervalles devenaient plus longs par l'habitude, plus difficiles à remplir par la satiété. Bientôt enfin il ne vit dans Zilia qu'une femme qui lui appartenait. Elle ne savait pas la langue sacrée. Elle ne pouvait donc qu'aimer, le prouver sans pouvoir le dire, et quel homme n'a pas, tôt ou tard, besoin d'être soutenu, réveillé par les agrémens de l'esprit? Robert bâillait, et Zilia croyait le ranimer par des caresses : ces caresses mêmes devenaient importunes. Robert les repoussait doucement, et s'endormait, en disant, en répétant : La sotte chose que d'être dieu!

Il n'est pas d'homme, un peu délicat, qui ne prépare, qui n'adoucisse une rupture par des détours adroits, par des mensonges obligeans. Robert réduit, pour se faire entendre, à une pantomime uniforme, bornée, fatigante, se décida à tout brusquer. Il sortit, assez mécontent de lui, se faisant même quelques reproches, mais ne pouvant plus tenir à la vie qu'il menait.

Il porta ses pas incertains vers les huttes indiennes. Il entrait machinalement; on tombait à ses pieds bêtement, et il répétait : La sotte chose que d'être dieu! Rencontrait-il une jolie mexicaine? il bénissait le père ou le mari qui sortait. Il chiffonnait l'une, il faisait quelque chose de mieux à l'autre, et toutes disaient : Quoi! ce n'est que cela! et lui, excédé, n'en pouvant plus, revenait tristement au palais sacerdotal, regrettant

le passé, préférant même le mousquet que lui avait donné le roi Georges, à l'insipide facilité qu'il trouvait partout, aux honneurs fastidieux dont on l'accablait.

« Écoute, dit-il enfin au Pupu, je me suis prêté « à des sottises, mais je ne serai pas l'instrument « d'un crime. Ma manière d'être me paraît insup- « portable, et ce que tu médites me décide irré- « vocablement à en changer. Attends, pour brû- « ler tes philosophes, que je sois parti, et je pars « demain : je ne veux plus être dieu. Je te ré- « ponds que demain tu ne le seras plus, répondit « le pontife. »

Le sens de ces paroles est facile à saisir pour tout autre que Robert. Accessible au remords, courant partout, entrant seul où bon lui semblait, il pouvait s'assurer la protection de l'Inca, en lui révélant tout. Il fallait donc que le Pupu en finît, et promptement, et qu'en pouvait-il résulter que ces choses si simples? Le dieu mort et enterré serait remonté au ciel. Les feux de l'enfer, comprimés par sa présence, s'allumeraient subitement. On apaiserait sa colère, en priant, en brûlant des philosophes, en immolant, en mangeant des cochons, jusqu'à ce qu'on ait fabriqué un autre dieu, qui ne manquerait pas de pardonner, quand il ne resterait plus d'incrédules.

Robert avait en effet pensé à se rapprocher de l'Inca. La probité l'exigeait; mais la probité est-elle toujours écoutée, et connaissez-vous beau-

coup d'hommes disposés à se sacrifier au cri de leur conscience? Robert était retenu par la crainte de trouver dans Corambé un ennemi incapable de lui pardonner le tour sanglant qu'il lui avait joué.

« Voilà cependant, disait-il pour la dixième « fois, voilà à quoi mènent les projets. Je ne pou- « vais me soustraire d'abord à l'influence de ce « Pupu, à la bonne heure; mais depuis que je « suis libre, pourquoi n'ai-je pas cherché ma « baie, ne m'y suis-je pas fait conduire proces- « sionnellement, ne l'ai-je pas traversée à la nage « en présence de ces hommes stupides, dont « aucun n'eût osé me suivre?... Mais, non, tu as « voulu vivre aux dépens des autres, t'en faire « adorer, avoir les prêtresses, les princesses, les « Indiennes, t'exténuer, te tuer follement, sans « motif. Regarde-toi dans ce ruisseau; vois tes « yeux éteints, tes joues flétries, tes jarrets « ployans, tes muscles distendus. Le joli dieu « que voilà!

« Mais où est donc le bonheur, s'il n'est pas « au sein de toutes les jouissances que peut ima- « giner l'homme, et qu'il se procure à son gré? « Rifflard avait raison : point de bonheur sans « vertu. Se suffisant à elle-même, n'ayant besoin « ni d'appuis, ni de grandeurs, indépendante des « évènemens, c'est un ami fidèle qui ne nous « abandonne jamais, qui dédommage des sacri- « fices, qui soutient, qui console dans l'infor-

« tune, qui ajoute, à la félicité dont nous som-
« mes susceptibles, ce calme intérieur, cette
« douce sérénité qui suffiraient à une ame hon-
« nête. Et à quoi se réduit cette vertu, dont on
« croit la pratique si difficile? A l'exact accom-
« plissement des devoirs que nous imposent la
« nature et la société. Quoi de facile comme cela!
« Oh! c'est un garçon d'un grand mérite, que
« Rifflard!

« Oui, je serai vertueux, je le serai dans toute
« l'étendue du mot. Né avec un malheureux ca-
« ractère, toujours disposé à abuser de tout, je
« suis las cependant d'être le jouet de ma mau-
« vaise tête, et victime de l'oubli des principes.
« Plus de fautes, plus même de faiblesses. Après
« avoir été dieu, je veux au moins honorer la na-
« ture humaine. »

Pendant que Robert s'abandonne à ce nouveau projet, et qu'il se dispose à aller vivre seul, avec sa vertu, dans les forêts du territoire espagnol, voyons ce qu'ont fait et ce que vont faire l'Inca, Corambé et le philosophe.

Le philosophe, convaincu que Taptap n'était pas tombé du ciel, avait cherché des traces de son arrivée, et il était naturel de commencer les recherches, plutôt du côté des Espagnols, que vers des contrées désertes. En allant et venant sur les bords de la baie, autour de la colline, où Robert comptait d'abord s'établir, il avait suivi un perroquet, dont le vol, circonscrit dans un espace étroit,

indiquait un nid où il voulait se reposer. Les perroquets, élevés par les prêtres, disaient toujours : Foi aveugle, colère, vengeance céleste. Il voulait en instruire d'autres à répéter : Vérité, tolérance, sagesse. Ce n'est pas qu'il fît grand cas des paroles d'un perroquet; mais il est quelquefois bon d'opposer bête à bête, et le moyen le plus faible a souvent produit quelque bien.

En suivant l'oiseau causeur, il était arrivé au centre des broussailles, où Robert avait déposé son habit d'uniforme et ses armes. Ces effets étaient autant de pièces de conviction, faites pour éclairer l'entendement le plus encroûté. Le philosophe enchanté, les avait portés la nuit dans sa cabane, et il s'en servait, le jour, à propager les principes philosophiques.

Corambé, tout à l'amour et à sa fureur jalouse, était à peine contenu par l'Inca et le philosophe. Il s'était échappé un soir, s'était approché de la palissade sacrée, avait entendu un mélange de voix d'hommes et de femmes, des ris, des éclats, qui n'avaient rien que de terrestre, et ayant gagné l'autre extrémité, où régnait le plus profond silence, il avait sauté dans l'enceinte, en bravant, en défiant les foudres de Taptap. Il s'était approché du lieu où se prolongeait l'orgie sacerdotale, et de quelles idées n'avait-il pas été assailli, en voyant, à travers les claies, des enfans de tous les âges, des prêtres ivres, des filles abusées? Déja il agitait sa terrible massue; il allait renverser, exterminer

cette prêtraille... C'en était fait, si Zilia eût été présente, sans l'incertitude où il était de son sort, que les prêtres seuls pouvaient éclaircir. Cette réflexion avait ramené Corambé à des idées plus sages. Il avait couru chez le philosophe, le philosophe chez ses disciples, et ceux-ci chez d'autres, dont la foi commençait à chanceler. On leur avait fait tout voir, tout entendre, et, passant des faits aux conséquences, ils avaient été ensemble au puits, dont ils avaient découvert tout le mécanisme.

L'Inca était libre la nuit, parce que ses quatre gardiens, qu'il avait soin de fatiguer de jour, étaient forcés alors de se livrer au repos. Excédé lui-même de fatigue, il supportait tout, par l'espoir de redevenir bientôt homme et souverain. C'est la nuit qu'il rassemblait ses sujets fidèles; que Corambé et le philosophe lui en amenaient de nouveaux; c'est la nuit qu'on s'occupait des moyens de sortir de la plus ignoble sujétion, et qu'on avait arrêté le plan dont vous allez voir l'exécution.

C'était la veille du jour où Robert devait perdre sa divinité et la vie, où l'enfer devait s'allumer, où l'autorité sacerdotale allait être à jamais cimentée du sang des proscrits. Les ténèbres couvraient à peine le Mexique, que Corambé entra, la massue à la main, dans la chambre où les quatre prêtres arrangeaient les piles de coton qui allaient les recevoir. « Le règne de l'imposture est passé, leur « dit-il; celui de la justice commence. » Il lève sa

massue vengeresse, et ils demandent la vie; ils s'abaissent, ils supplient, ils promettent... ils ne sont plus.

Le philosophe avait voulu épargner le sang. Il suffisait, selon lui, de transporter cette canaille sur le territoire espagnol. « Non, avaient répondu « l'Inca et Corambé, point de pitié pour le crime. « Vengeons les hommes et Zilia. »

Les conjurés sortirent du palais, et marchèrent en silence vers les lieux qui recélaient la masse des coupables. Ils les surprirent au sein de la débauche, incapables de se défendre. Corambé ne dit qu'un mot: Où est Zilia? Il la trouva seule, livrée aux douceurs du sommeil, étrangère, selon les apparences, à la corruption générale, et il commença à punir des affronts qu'il ignorait encore. Son premier coup fut le signal du carnage... Tirons le rideau sur cette scène d'horreurs; détournons les yeux, en applaudissant à cet acte de justice, et revenons, s'il est possible, à la gaîté qui fait toujours tant de bien, et qui est si nécessaire en ce moment.

Il est des circonstances où il faut frapper fort, pour frapper juste; mais il est toujours nécessaire de ménager les yeux : ils sont le chemin de l'imagination comme du cœur; ils sont le premier moteur des passions. D'après ce principe général qui naît partout de l'expérience, les restes du Pupu et de sa clique, les matériaux des palissades, et des monastères abattus, furent transportés pendant la

nuit, et jetés dans la mer, qui en déroba bientôt jusqu'aux moindres traces.

Les petites prêtresses eussent été très-scandalisées de ce qui venait de se passer, si elles eussent été moins inquiètes sur le sort qu'on leur réservait. Elles aimaient beaucoup leur dieu; mais elles s'aimaient davantage, ce qui est assez naturel. Cependant, par un effet de l'habitude, elles priaient tout bas le bon, le beau Mimi de les tirer du milieu de leurs gardes, par quelque petit prodige, qui ne devait rien lui coûter, à lui qui en faisait tant. Il est certain qu'il devait cela à la plupart d'elles; mais les dieux sont-ils reconnaissans? Celui-ci, sourd aux vœux qu'on lui adressait, retiré dans le creux d'un rocher écarté, s'était endormi, en rêvant vertu. Son sommeil était calme et pur, comme son cœur nouvellement régénéré. Il était loin de prévoir ce qui l'attendait au réveil.

L'Inca, de retour de l'expédition de la baie, se plaça au milieu du cercle formé par les prêtresses et leurs petites familles, et il leur parla en ces termes. « Vous avez été séduites, abusées, « ainsi vous n'êtes pas coupables. Bannissez donc « toute espèce de crainte, et renaissez à la rai- « son. Vous retournerez aujourd'hui dans vos « familles, où vous ne passerez plus le temps à « chanter, *Ah! le bel oiseau, maman;* mais à « remplir les devoirs que vous impose votre qua- « lité de mères. Vous n'apprendrez plus à vos « enfans des sottises révérées comme des vérités.

« Vous leur répèterez que pour être considéré « de ses semblables, il faut leur être utile, loin « de leur être à charge, et que chaque membre « de la société trouve son bonheur particulier « dans la prospérité publique. Voilà la religion « qu'on pratiquera désormais ici, et dont je m'é- « tablis le souverain pontife. »

Ce discours, préparé par le philosophe, ainsi que vous pouvez le prévoir, parut aux petites filles à peu près inintelligible. Elles ne concevaient pas encore qu'on pût vivre sans un Pupu, sans un dieu de bois ou de chair, sans lui immoler des cochons, et le jaunir avec de la fumée de gomme de copal, sans processions, sans expiations, sans vin de palmier, et surtout sans varier chaque jour ses plaisirs. Cependant Corambé avait des manières de convaincre, qui ne permettaient pas au murmure de s'échapper. Et puis rentrer dans la société, ne leur paraissait pas, tout bien considéré, un sort très-malheureux. Une jolie fille, maman sans être coupable, devait intéresser les incrédules, et les croyans pouvaient se trouver honorés d'épouser une femme sanctifiée par des caresses sacerdotales. Zilia, assez mécontente des manières dédaigneuses de Mimi, trouvait dans son amour-propre piqué le premier germe du scepticisme. Les sœurs cuisinières, elles-mêmes, se livrèrent à l'espoir, assez commun aux vieilles filles, de trouver enfin quelque honnête homme âgé, qui partagerait avec elles le

fardeau de la vie. Ce sont à la vérité ruines contre ruines; mais elles s'étaient mutuellement. Toutes, après quelques momens de réflexion, se rangèrent du parti de l'Inca.

Pendant que toutes ces cervelles travaillaient, Corambé observait sa Zilia, et son petit air en-dessous, sa contenance embarrassée, lui donnaient des soupçons. Il l'avait trouvée seule, dans son palais isolé, c'est fort bien; mais il y a tant d'articles, de divisions, de subdivisions au chapitre des accidens! et au Mexique comme à Paris, il n'est pas d'amant qui ne soit bien aise de savoir à quoi s'en tenir. « Zilia, ma Zilia, m'es-tu de-« meurée fidèle? — Cher Corambé, je n'ai jamais « aimé que toi. — Mais es-tu pure, comme tu « l'étais quand on t'arracha des bras de ta mère? « — Oh! je le suis bien plus, mon ami. Un dieu, « léger, bizarre, à la vérité, m'a purgée de toutes « mes souillures, et m'a rendue digne de toi. — « Oh! le coquin de dieu! Il me le paiera, j'en « jure par mon amour et ma massue! »

Zilia n'était pas fâchée de pouvoir attribuer son incartade à un pouvoir surnaturel, auquel elle ne croyait plus trop; mais quelle femme ne préfère une excuse admissible à un mensonge évident? Celle qui est violée dans une place prise d'assaut, convient du fait, et se tait sur le plaisir qu'elle a eu, parce qu'on ne peut l'en convaincre.

Nous avons vu jusqu'ici triompher la bonne cause. Cependant l'Inca n'était pas sans inquié-

tudes sur la manière dont les *Taptapistes* prendraient les réformes faites et à faire. Les philosophes formaient à peu près la moitié de la peuplade; ils avaient les deux fusils des prêtres, celui de Robert, et Corambé était à leur tête. La victoire ne pouvait être incertaine; mais un souverain, qui a un millier de sujets, ne se soucie pas d'en sacrifier la moitié.

Lorsque le soleil reparut, que les Indiens sortirent de leurs cabanes, que les vieilles femmes les suivirent en trottillant, pour aller attendre, hors l'enceinte sacrée, le Pupu qu'ils accompagnaient au temple, quels furent l'étonnement, la stupéfaction des uns et des autres, en trouvant l'Inca et ses combattans sur l'emplacement même où s'élevaient la veille ces édifices somptueux, dont il ne restait plus de vestiges! Les hommes demandaient, en fronçant le sourcil, comment ces monumens étaient disparus. Les vieilles criaillaient, appelaient les hommes saints qui attiraient sur la contrée les bénédictions du ciel. Le philosophe parla *impromptu*, parce que l'Inca n'était pas préparé.

Son discours, très-beau, très-sage, plein de développemens profonds, ne persuada personne :

« *L'homme est de glace aux vérités,*
« *Il est de feu pour le mensonge.*

Les Indiens s'éloignèrent en grondant, et les femmes s'écrièrent que tant de sacriléges ne res-

teraient pas impunis. Elles priaient charitablement Mimi de frapper les coupables de sa foudre, et surtout d'épargner les croyans : Le *primò mihi*, qu'on n'entend pas partout, est partout en usage. L'Inca, qui n'était pas orateur, répondait aux vociférations par des faits. Il rangeait les prêtresses en ligne ; il montrait ces enfans, qu'on n'avait pas remarqués encore, ces petits ventres rondelets, qui ne s'étaient pas enflés seuls. La présence des enfans ne parut pas une preuve suffisante ; ils pouvaient, en effet, être tombés du ciel ; mais tous ces ventres arrondis, sur lesquels les matrones passaient alternativement leur main ridée, prouvaient évidemment un commerce terrestre, illicite, scandaleux. Cependant, disaient les vieilles, l'abus de la religion n'est pas la religion elle-même, et pouvait-on douter de la divinité de Mimi, constatée par tant de miracles ? L'Inca était à toutes, parlait à toutes. Il leur montrait l'habit rouge de Robert, son sabre et sa giberne. On répondait que ces pièces n'étaient pas convaincantes, et que probablement c'était la dépouille de quelque espagnol.

« Espagnol ou autre, crièrent trente femmes à « la fois, il est constant que Mimi n'est qu'un « homme.

« Je l'ai cru dieu un moment, dit Aliba en « baissant les yeux ; il en avait la beauté et la « force. Il m'a prouvé, trop tôt, hélas ! qu'il n'est « qu'un homme, et un homme ordinaire.

« Il ne m'a donné aucune preuve de sa puis-
« sance, dit la petite fille aux croquignoles. Il a
« sauté, gambadé avec moi ; il m'a claqué les
« fesses toute une nuit. Est-ce à ces tours de
« polisson que vous reconnaissez un dieu?

« Il m'a trompée, délaissée, méprisée, dit la
« tendre Zilia. Un dieu inconstant n'est-il pas au-
« dessous du dernier des hommes ?

« Oui, ce dieu-là est le dernier des hommes,
« dirent cinq à six Indiennes fort jolies. Il nous
« a chiffonnées, tourmentées, fatiguées, et pour-
« quoi ? Nous avons été trop heureuses de re-
« trouver nos maris. »

Tant de témoignages réunis devaient avoir de la force, même sur les vieilles femmes, qui n'ont perdu ni la mémoire, ni la volonté. Les lumières commençaient à faire des progrès, et il était temps. Les Indiens paraissaient dans le lointain, l'arc au poing, le carquois au dos, et déja quelques-uns ajustaient la flèche homicide. Mais comme les femmes mènent les maris partout, celles-ci coururent au-devant des leurs, rompirent leurs rangs, parlèrent, racontèrent, ajoutèrent, selon l'usage, et lorsque les deux partis furent en présence, les *Taptapistes* étaient disposés, au moins, à écouter ce qu'on voudrait leur dire.

« Venez, venez, leur dit Corambé, impatient
« du dénouement, avide de vengeance; venez à
« ce puits, si étonnant par ses prodiges; vous-

« mêmes allez les opérer. » Si ce ton ferme ne persuada pas entièrement, il détermina les Indiens à voir de leurs propres yeux. On suit Corambé, on monte au temple; la main du chef des incrédules est fixée sur la manivelle; il tourne, et le miracle s'opère; mais comment s'est-il opéré?

« Descendez avec moi, leur dit le philosophe, « et il ne vous restera plus aucun doute. » Il leur montre les rouages, il leur en explique le mécanisme. Entraîné par son enthousiasme, en gesticulant, en trépignant, il tombe sur le nez. Il se relève en jurant, ce qui n'est pas trop philosophique; il regarde, il cherche ce qui a roulé sous ses pieds, et les spectateurs reconnaissent Jean-Bart. « Le voilà, s'écria-t-il, le voilà ce dieu « que vous avez cru s'être animé devant vous! « N'est-il pas évident que celui que vous avez vu « sur ce piédestal, devant qui vous avez tremblé, « à qui vous avez consacré les produits de votre « chasse, de votre pêche, qui vous a ravi vos « femmes et vos filles, n'est-il pas évident, dis-je, « que c'est un Européen, fripon comme vos prê« tres, et endoctriné par eux? »

Les yeux étaient dessillés, et les hommes sont faits pour les extrêmes. Les Indiens passèrent de la plus stupide crédulité à tous les excès de la fureur. « Où est cet Européen? criait l'un; qu'il « expie ses crimes par une mort lente et cruelle, « disait l'autre. » Ceux-ci montaient sur le temple, et en arrachaient la couverture; ceux-là brisaient

la manivelle et les rouages du puits. Ils insultaient, ils foulaient aux pieds l'image de bois qu'ils ne craignaient plus ; tous remerciaient le philosophe, qui les avait éclairés.

Robert venait de se réveiller, très-content de lui, et il suivait tranquillement le sentier qui menait au temple. Il aperçut de loin ceux qui travaillaient avec tant d'ardeur à le démolir. « Oh, « oh! dit-il, le Pupu fait réparer ce toit! aurait-il « envie de manquer à sa parole, ou a-t-il oublié « que je dois aujourd'hui cesser d'être dieu? « Qu'il s'arrange comme il voudra. Je vais me « faire adorer pour la dernière fois, et me livrer « tout entier ensuite à la pratique des vertus. »

Il entre dans le temple, portant à droite et à gauche des regards pleins d'aménité, qu'il adressait de préférence aux petites femmes qu'il croyait contentes de lui. A droite et à gauche encore il fendait l'air de ses deux doigts, et il marchait vers le trône ordinaire de sa gloire... Une huée générale, prolongée, lui fit lever la tête. Il regardait son bon peuple d'un air qui voulait dire : Mais je crois, canaille, que vous sortez des bornes du respect! Corambé le prit par une oreille, et lui dit : « Plus de bamboches, Taptap, plus de « bénédictions : nous sommes revenus de tout « cela. Voilà la petite princesse que tu as divi- « nisée, et ce qui est fait est fait, il n'y a pas « moyen de revenir là-dessus. Je l'épouse, parce « que je l'aime ; mais tu sens bien, Mimi, que

« tu n'auras pas joué au dieu impunément. Nous « allons voir comment tu descendras de ta majesté « à la condition de l'homme souffrant. Bravo, « bravo! répondit en chœur la peuplade indienne. « C'est la partie *peccante* qu'il faut retrancher « d'abord, et après on verra... » Robert ne savait plus où il en était.

« Vous avez parbleu raison, reprit Corambé. « Il sera brûlé vif, ce que vous avez dit, pendu « au bout de son nez. Quand il sera cuit, nous « mettrons son corps en quartiers, et il sera « mangé et digéré, car pourquoi ne mangerait-on « pas, ne digèrerait-on pas Mimi-Taptap comme « un autre! Allons, viens à ton autel, coquin! « et qu'on m'apporte le couteau des sacrifices. « — Mais, monsieur Corambé, je ne suis pas « coupable d'intention; c'est le Pupu... — Je me « moque de l'intention, moi; le mal est fait: Zilia « n'est plus qu'une veuve. Je ne dis pas qu'il n'y « ait des veuves fort aimables; mais chacun a « son goût, et je préfère les vierges. — Monsieur « Corambé, j'étais revenu à la vertu, et je vous « jure... — La vertu, mon drôle! toi et les tiens « en parlent sans cesse; ceux qu'ils anathémati- « sent la pratiquent.... quelquefois cependant: « il faut être juste même avec ses ennemis. Vite, « qu'on m'apporte le couteau sacré!

« Corambé, dit le philosophe, je vous ai rendu « un service signalé, et le prix que j'en demande « est bien modéré : ne descendez pas au niveau

« de ces fripons-là, ne versez plus de sang. Mé-
« prisez ce dieu, si altier hier, si rampant aujour-
« d'hui; montrez-vous grand, magnanime, et
« envoyez-le porter ailleurs son hypocrisie, ses
« mystères, ses grands mots pestilentiels.

« Philosophe, philosophez, reprit l'Inca, et ne
« vous mêlez point d'affaires d'état. Je ne veux
« pas que Mimi propage ses poisons; je veux les
« étouffer avec lui. Corambé consent à épouser
« ma fille, malgré l'accident qui lui est arrivé; je
« vais bénir le mariage, puisque je me suis fait
« pontife, et le supplice de Taptap sera le prin-
« cipal ornement de la fête. Voilà le couteau,
« mon gendre; opérez, et dépêchez-vous! »

Point de quartier à espérer de ces gens-là, pensait Robert, accablé de douleur. Il faut mourir, et me voir trancher avant... O vertu, que j'ai adoptée trop tard, soutiens-moi, si tu es bonne à tout, comme l'assure Rifflard!

On l'attachait à l'un des piliers du temple; on rassemblait autour de lui les bourrées, dont le Pupu avait composé son enfer. Corambé, l'œil étincelant, les muscles tendus, faisait brandir le couteau sacré... « Voilà les Espagnols, s'écrie un « Indien. Ils sont en force, gagnons les bois; il « n'y a pas un moment à perdre. » La foule se précipite, se disperse, Corambé et ses braves, pour surprendre, immoler quelques ennemis, les autres pour se soustraire au danger.

« Il faut avouer que je reviens de loin, dit Ro-

« bert. *Senor*, criait-il à tue-tête, Senor, ici à « moi! tirez-moi des mains de ces enragés, dus- « siez-vous me fusiller. Que je meure au moins « tout entier! »

C'était le vaisseau de guerre le *Saint-Jacques de Compostelle*, qui était entré dans la baie pour faire de l'eau, et qui, de peur de quelque surprise, de la part des *Indios-bravos*, avait mis cinquante hommes à terre pour soutenir les travailleurs. *Don Antonio-Fernandès-Caprara della Médina della Santa-Crux-della Muscada*, qui les commandait, s'avançait lentement, précédé de sept à huit éclaireurs qui n'allaient pas plus vite que lui. Ils entendirent les cris de Robert, et don Antonio, qui parlait français, et qui avait beaucoup de pénétration, dit : « Messieurs, c'est « un allié qui *fait signal de détresse;* volons à « son secours. » L'avant-garde se replia, et le corps entier marcha au pas ordinaire, vers l'endroit d'où partaient les cris.

Don Antonio ne fut pas très-étonné de trouver un beau jeune homme tout nu dans cette position critique: il connaissait les Indiens; mais il ne comprenait pas comment ce beau jeune homme, chargé d'un diadême d'or, de bracelets d'or, de chaînes, de plaques d'or, allait être brûlé sous ce précieux attirail. Il ne s'agissait que de me faire cuire, disait Robert. Nous causerons ailleurs; de grace, tirez-moi de là! Don Antonio répliquait par une question nouvelle, et Robert

par une seconde, une troisième supplication. Le lieutenant, persuadé que la peur lui avait brouillé la cervelle, fit signe à ses gens de le détacher. Ceux-ci obéirent gravement, et Robert, qui voyait toujours le terrible couteau, trépignait, se désespérait se donnait au diable.

Il fallut cependant qu'il indiquât où on trouverait de l'eau, qu'il accompagnât le détachement, qui emplissait une futaille par heure, et qui souvent s'arrêtait, parce que le travail est insupportable à un noble espagnol, et que ces soldats étaient tous gentilshommes... à ce qu'ils disaient.

On retourna enfin au canot, et Robert, au centre de la troupe, bien gardé, bien en sûreté, n'avançait cependant pas d'une toise sans regarder derrière lui. Il aperçut enfin cette baie, au milieu de laquelle le Saint-Jacques était à l'ancre. Il écarte les Espagnols à droite et à gauche, il prend sa course, il se jette à l'eau, il est sur le gaillard, et ses alliés sont encore à cent pas du rivage.

CHAPITRE V.

Son retour en France.

Le capitaine lui demanda qui il était, ce qu'il voulait. Oh! alors Robert parla tant qu'on voulut. Pendant qu'il racontait ses faits et gestes,

les gens de l'équipage regardaient, convoitaient, touchaient du doigt ses plaques d'or. Il est à dix-huit carats, disait l'un ; à vingt-deux, disait l'autre ; à vingt-quatre, ajoutait un troisième.

Lorsque Robert eut cessé de parler, que le capitaine eut achevé sa partie d'échecs, qu'il eut remis l'échiquier à son valet, qu'il eut toussé, qu'il se fut essuyé la bouche, il dit : « Ce que « vous me contez là est fort extraordinaire. N'im- « porte, vous êtes sujet du roi de France, vous « avez droit à ma protection, et je vous protége. « Cet or est à vous ; il fournira à vos premiers « besoins, lorsque vous serez rendu en France, « et vous y passerez facilement de la Havane, « où je vais vous conduire. Francisco, donnez- « lui du linge, un de mes habits, et conduisez-le « à la cuisine de l'état-major ! »

Après ces paroles, il tourna le dos à Robert. Le lieutenant et son détachement se rembarquèrent ; on leva l'ancre, et on partit.

J'éprouve déja, disait mon aventurier, pendant que Francisco faisait sa toilette, j'éprouve déja les avantages de la vertu. C'est mon retour à son culte qui a intéressé en ma faveur le capitaine, quoiqu'il n'en ait rien dit, parce que probablement la vertu est si commune en Espagne, que ce n'y est plus la peine d'en parler.

Le valet de chambre Francisco, en détachant les liens d'or de Robert, glissait de temps en temps une pièce de côté. « Frère, lui dit le jeune

« homme, en les reprenant dans sa poche, la « vertu veut qu'on donne ; elle défend de voler. « Elle ne veut pas qu'on donne sans discerne- « ment ; je ne donnerai donc rien à un voleur. « Cependant, en haïssant le vice, il faut être in- « dulgent pour le coupable ; ainsi je ne dirai « rien au capitaine de vos tours d'escamotage, et « je vous fais grace de la cale sèche. »

Francisco répondit, en faisant maintes révérences, que monsieur se trompait sur son intention ; qu'il fallait bien mettre d'abord ces joyaux quelque part, et il apporta à monsieur une petite cassette fermant à clef, dont il le pria de disposer. « Point de vertu sans prudence, lui dit Ro- « bert. Épargner à l'homme l'occasion de faillir, « c'est presque le rendre bon : mon or ne sortira « plus de mes poches, s'il vous plaît. » Francisco fit encore une profonde révérence, et conduisit Robert à l'office.

Pendant que notre héros comparaît l'*olla podidra* aux ragoûts des sœurs cuisinières, et de vieux Malaga au vin de palmier, le Saint-Jacques voguait à pleines voiles. Je vous élèverais bien ici une tempête, ornée de tous ses accessoires. J'amènerais, si je le voulais, un combat terrible avec le Royal-Georges, ou tel autre vaisseau anglais ; mais pourquoi répéter ce que disent tous les jours ceux qui n'ont rien de mieux à dire ? Vous saurez simplement que Robert, toujours vertueux, toujours bien traité, entra dans le port de la Havane

sans que le capitaine, le lieutenant, ni les autres, lui eussent adressé trente mots. Pour se dédommager des privations que lui imposait la gravité espagnole, il parlait seul, parce qu'il faut qu'un français parle.

Le premier soin de Robert, en arrivant au port, fut d'appeler le valet-de-chambre. « Frère, « lui dit-il, toute peine vaut salaire. Le retenir « est injuste, et l'injustice est en opposition avec « la vertu. Vous avez eu soin de moi pendant la « traversée ; acceptez cette chaîne d'or, et défaites-« vous de la mauvaise habitude de vous payer par « vos mains. » Il courut ensuite chez le premier orfèvre, et il lui dit : « Je ne sais pas ce que vaut « cet or ; mais vous allez me l'apprendre : vous « n'abuserez pas de mon ignorance. » Lorsque l'orfèvre eut pesé et prononcé, Robert reprit : « Confiance aveugle est duperie, et la vertu n'or-« donne pas qu'on soit dupe. Je vais savoir, chez « votre voisin, à quel *titre* est votre probité.

« Vous êtes plus honnête homme, d'un quart, « que le voisin, dit Robert en rentrant : termi-« nons. » Nanti de mille bonnes pistoles, il retourna au vaisseau, adressa à son capitaine un compliment fort bien tourné, qu'il termina en exhibant ses espèces, et en priant l'officier de prendre ce qu'il lui devait pour son passage. « Apprenez, faquin, lui dit l'officier, que lors-« que le roi, mon maître, oblige, il le fait gra-« tuitement. — La vertu, sans doute, veut qu'on

« s'entr'aide, et il est beau de pouvoir obliger « gratuitement; mais la vertu défend de dire des « injures, et je vous proteste d'ailleurs que je « ne suis pas un faquin. » L'officier, qui ne se souciait pas de quitter une partie où il allait faire échec et mat, fit signe à Francisco de mettre Robert à la porte, ce qui fut exécuté aussitôt; mais avec beaucoup de douceur, en reconnaissance de certaine chaîne d'or que vous n'avez pas encore oubliée.

Eh bien! pensait Robert en sortant, sans mon acte de justice envers ce valet, je ne me serais tiré de là qu'avec quelques taloches, que j'aurais gardées, bien que je sois très-brave, parce qu'un homme seul ne peut tenir tête à tout un équipage. Oh! la vertu!... la vertu!... c'est une bien belle chose que la vertu.

Robert chercha un tailleur, une lingère, un perruquier. Quoiqu'on soit bien moins expéditif à la Havane qu'à Paris, il n'en fut pas moins, en vingt-quatre heures, l'homme le mieux mis et le mieux tourné de la ville. La vertu, pensait-il, n'ordonne pas de mépriser ses avantages naturels; elle défend seulement d'en tirer vanité.

Les femmes de tous les pays se ressemblent par un point, l'amour du plaisir. On lorgnait Robert. Des regards pleins de feu brillaient à travers ces grilles qui tombent partout devant l'amant audacieux. Robert regardait, à la dérobée, ces belles qui semblaient aller au-devant d'un vainqueur. Il

était vertueux; mais il était homme. Il redoutait la tentation, et il éprouvait le besoin d'y succomber. « Tu l'emporteras, fille du ciel! s'écria-t-il, » et il courut sur le port.

Il trouve un capitaine de Bordeaux qui avait chargé du café et des cuirs de bœuf, et qui devait au premier jour faire voile pour la France. Le capitaine aimait l'argent, Robert en avait; ils furent bientôt d'accord. Le Français est facile et confiant; ils furent bientôt amis. Le voyage fut gai, parce que vertu n'est pas misantropie, et que la vertu de Robert amusait le capitaine. On était, à la vérité, exposé à certains désagrémens de la part des Anglais, qui nous avaient aussi déclaré la guerre, après avoir ruiné notre commerce, ce qui n'est pas très-loyal; mais messieurs les Anglais sont comme cela. Quelque jour on changera leurs habitudes, et ce jour-là n'est pas très-éloigné.

Cependant, quand nos voyageurs pensaient qu'ils pouvaient être pris, ils ne riaient plus; mais comme il n'est pas dans le caractère français de s'affecter long-temps d'une même chose, que d'ailleurs il n'était pas dans les nouveaux principes de Robert de faire d'un peu d'or un objet essentiel, on revenait bientôt à la gaîté, et on se disait: « La route est large; il n'y a pas dans « l'Océan autant de vaisseaux anglais que de tur- « bots; nous passerons. » En effet ils passèrent, et ils arrivèrent heureusement à Bordeaux.

Robert y passa quelques jours. La maison du capitaine fut la sienne. Il y trouva une société aimable, au sein de laquelle il oublia les fatigues de la mer. Il se laissait aller au charme de la conversation, parce que la vertu permet un usage modéré de tous nos organes, et que le plus étonnant, le plus beau peut-être est celui à l'aide duquel nous nous communiquons nos pensées. Après une semaine de repos, après avoir vu ce que cette ville, célèbre par son commerce, offre de remarquable, Robert se disposa à partir pour Paris. Il voulait retrouver Rifflard. Il se faisait une fête de le surprendre par son retour inattendu, par son changement inespéré.

Il avait pris un domestique, non pour le vain plaisir d'être servi, mais pour donner des moyens d'existence à un être que l'indigence pouvait avilir, qu'elle pouvait même conduire au crime. Comment résister à des motifs aussi vertueux ?

Or, comme la vertu veut que chacun remplisse les devoirs qu'il s'est imposés, il exigeait beaucoup de son domestique, et il s'en donnait encore d'excellentes raisons : occuper un homme exactement, sans relâche, c'est lui ôter les occasions de penser à mal, et par conséquent de faire des sottises. Pour lui, il dormait commodément dans sa chaise de poste, pendant que Lafrance courait à bidet, parce que la distinction des rangs n'est pas une chimère, et que la subordination,

de degré en degré, est la chaîne qui lie le grand ordre social.

En arrivant à Paris, en descendant de voiture, il demanda l'adresse de Rifflard au maître de l'hôtel, qui lui présentait la main. Le maître, très-poli, comme tous ces messieurs, obligeant, empressé même, répondit avec beaucoup d'aménité que dans une ville telle que Paris, il est impossible de connaître tout le monde ; mais qu'il prendrait des informations, et il conduisait son nouvel hôte, oubliant et sa promesse et jusqu'au nom de Rifflard. « Mais, disait Ro-
« bert, en montant l'escalier, il est étonnant
« que mon ami ne soit pas généralement connu.
« — Voyez, monsieur, cet appartement — Trop
« somptueux. C'est un homme d'environ vingt-
« sept ans. — Préférez-vous ce second étage?
« — Simple et commode : c'est cela... d'une figure
« heureuse. — Deux louis par mois. — Bien....
« Intelligent, laborieux. — Plus, douze francs
« pour un cabinet de domestique. — Bon... Il était
« attaché à notre secrétaire d'ambassade à Londres.
« — Table d'hôte à trois livres par repas. — J'y
« mangerai... C'est lui seul qui menait les bureaux
« de M. de Chedeville... — et qui peut-être a fait
« le manifeste qui vient de paraître contre l'An-
« gleterre. — Il en est très-capable. — Premier
« commis aux affaires étrangères? — Oh ! il doit
« être parvenu à une grande place. — Et qui se

« nomme M. de l'Oseraie. — Rifflard, monsieur,
« Rifflard. Voilà vingt fois que j'ai prononcé son
« nom. — Je vous demande pardon, monsieur.
« Voyez M. de l'Oseraie; il vous donnera certai-
« nement des nouvelles de monsieur Rifflard. »

Pendant que Lafrance installait son maître, qu'il garnissait armoire et commode en vidant malles et valise, Robert courait dans un fiacre, au ministère des affaires étrangères. Il entre; il demande à voir M. de l'Oseraie. Il est arrêté à chaque pas par des garçons de bureau, qui trouvent chacun deux ou trois raisons pour lui refuser l'entrée du cabinet. Le dernier l'invite à s'asseoir, et à attendre que monsieur soit visible. Il est bien étonnant, pensait Robert, qu'il soit si difficile d'aborder un homme dont la vie entière est consacrée aux affaires publiques. Si j'avais un avis important à lui donner, que je me rebutasse, que je m'en allasse... ce n'est pas mon ami Rifflard qui ferait attendre ainsi. Je crains bien que ce M. de l'Oseraie n'ait aucune des vertus de son état.

A la fin de ce monologue, la porte s'ouvre, et le garçon dit d'un ton imposant : Monsieur peut entrer. Robert avance avec cette défiance, cette incertitude que produisent toujours la morgue et la froideur... Quelle est sa surprise ! c'est Rifflard qu'il voit, qui le reconnaît, qui oublie les sujets de mécontentement qu'il lui a donnés à Londres, qui lui ouvre ses bras, qui le presse sur son cœur.

Après les premiers épanchemens, vinrent cent questions qu'on se faisait à la fois, et qui restaient sans réponse. A ces mouvemens tumultueux succéda le calme qui permet de recueillir et de classer ses idées. « Je cherchais, dit Robert, un mon-
« sieur de l'Oseraie, qui devait me donner de
« tes nouvelles, un impertinent, un faquin, qui
« m'a fait attendre cinq grands quarts-d'heure,
« et qui a fini par ne pas se montrer. — Mon
« ami, le public, toujours mécontent, toujours
« injuste, ne se borne pas à nous reprocher les
« fautes que nous faisons nécessairement, parce
« que nous sommes hommes; il nous charge en-
« core de torts que nous n'avons pas. Si nous re-
« cevions à la minute les hommes à projets, les
« solliciteurs inconsidérés ou ridicules, les plaintes
« auxquelles il est impossible de faire droit, nous
« n'aurions pas une heure par jour à donner aux af-
« faires. Ce M. de l'Oseraie, cet impertinent, ce
« faquin, c'est moi. — Ah! mon ami, que de par-
« dons! — Ne parlons plus de cela, Robert; le
« changement de nom a causé ton erreur. Tu
« n'aurais pas accusé Rifflard de hauteur ou
« d'insouciance. — Et Rifflard a pu quitter son
« nom, un nom ennobli par les vertus de qua-
« tre générations! — C'est que Rifflard sent l'in-
« fluence de l'usage, et la nécessité de s'y sou-
« mettre. Tu ne sais donc pas qu'il n'est plus
« permis de porter le nom de ses pères? Cette

« absurdité a passé des grands jusqu'aux derniè-
« res classes de la bourgeoisie. Sans cesse au mi-
« lieu des gens en place, j'ai été forcé de suivre
« le torrent. J'ai acheté un marais qui produit de
« l'osier, d'où j'ai pris le nom de M. de l'Oseraie.
« — Au fond, je ne vois rien là d'absolument
« contraire à la vertu. Je conçois même que
« l'homme vertueux peut se ployer aux travers
« de son siècle. — La vertu, la vertu ! Après
« tant de projets vains et insensés, aurais-tu formé
« celui... — D'être vertueux ? Précisément, et je
« fais mieux, je l'exécute. — Ah ! mon ami, voilà
« le premier moment de satisfaction que tu me
« donnes, et je ne peux t'exprimer... — Tu ne
« t'attendais pas à ce changement, n'est-il pas
« vrai ? Mais quand on a été Dieu, qu'on a fait
« éclater sa toute-puisance par des miracles, et
« qu'on est rendu au néant de l'humanité, il ne
« reste, pour se conduire au milieu des ténèbres,
« que le flambeau de la vertu. »

Ici, M. de l'Oseraie ouvre de grands yeux, une bouche qui n'était pas petite, et laisse tomber ses bras à ses côtés. Bientôt, par un mouvement subit et rapide, il sonne à briser tous les mouvemens... « Gaspard, Buisson, Laporte, entrez, et
« restez avec moi ! — Comment donc ! que veux-tu
« faire ? — Ah ! mon pauvre ami, il n'y a plus de
« ressources. — Je n'ai plus de ressources ! — Hélas !
« non, mon cher Robert... Empêchez-le donc de
« m'approcher ! — Je n'ai plus de ressources ! je

« rapporte neuf cent pistoles qui décoraient ma
« personne quand mon peuple, prosterné à mes
« pieds, chantait : *J'ai du bon tabac dans ma ta-*
« *batière ; Ah! le bel oiseau, maman !* — Buisson,
« allez faire signer cet ordre au ministre, et faites-
« moi venir un exempt de police ! Infortuné ! —
« Un exempt de police ! tu veux me priver de ma
« liberté ? — Au moins tu ne perdras qu'elle. Un
« logement commode, une nourriture abondante,
« un traitement suivi, mon active surveillance,
« t'en dédommageront, s'il est possible. — Ah ! je
« vois ce que c'est : tu me crois fou. — Plût à Dieu
« que je pusse en douter ! »

Robert éclate de rire, et ses éclats soutenus confirment Rifflard dans sa première opinion. Robert avance, Rifflard recule. Le premier veut parler, le rire l'empêche d'articuler. Il essaie de suppléer la parole par ses gestes. Détestable mime, quoiqu'il ait vu Taconnet à la foire, il effraie M. de l'Oseraie au point de le faire fuir dans un arrière-cabinet. Il veut le suivre ; Gaspard et Laporte le saisissent. Il s'agite entre leurs bras, il leur fait faire la culbute. Il tombe avec eux; mais il leur échappe, il enfile l'arrière-cabinet, puis un couloir, puis une anti-chambre, un salon; il entre enfin dans une pièce, où il voit Rifflard, debout à côté d'un monsieur, enfoncé dans un grand fauteuil, affublé d'une volumineuse perruque, enveloppé dans une ample robe de chambre de brocard d'or. Il court à son ami, les bras étendus... « Il est furieux ! » s'é-

crie Rifflard en se sauvant. Le monsieur à la grande perruque veut se sauver aussi; ses jambes s'embarrassent dans sa robe de chambre; il trébuche, il roule sur le parquet. « Il a renversé le « ministre, s'écrient Gaspard et Laporte, qui cou- « raient sur les pas de Robert. » Ils le saisissent de nouveau. Robert furieux, pince, égratigne, mord. Le ministre profite du moment, et s'enferme à double tour dans sa chambre à coucher. Sept à huit domestiques viennent prêter main-forte aux deux garçons de bureau, et lient Robert, par les quatre membres, avec des mouchoirs, des jarretières, avec tout ce qui se présente à eux. Robert, arrangé en momie, n'a plus que l'usage de la langue. Il crie à tue-tête qu'il n'est pas fou, qu'il prétend s'expliquer, et plus il crie, plus il persuade que sa tête est totalement dérangée.

Un exempt paraît; il est suivi d'une douzaine d'hommes qui enlèvent Robert, et qui le descendent dans la cour. La portière d'un fiacre s'ouvre; on le couche sur les deux banquettes, et ses reins sont supportés par le dos d'un agent subalterne, soutenu lui-même sur ses genoux et ses mains. Du haut d'un balcon, M. de l'Oseraie répète trois ou quatre fois l'ordre de le traiter avec la plus grande douceur. L'exempt ordonne de toucher à Charenton. On part.

CHAPITRE VI.

Robert passe de Charenton dans le grand monde.

Il est bien extraordinaire, pensait Robert, que la vertu mène à Charenton! car enfin, c'est pour avoir prononcé son nom que j'en suis venu naturellement à parler de ma divinité. Au reste, la vertu veut qu'on se résigne, et je me soumets, puisque je ne peux faire autrement; mais si la vertu réside dans l'accomplissement de ses devoirs envers les autres et envers soi, je me dois, à moi, d'abréger ma captivité, et quoi de plus facile? je n'ai pour cela qu'à prouver que j'ai toute ma raison, en m'exprimant avec modération, en mettant dans mes discours une suite, une liaison qui dissiperont jusqu'au moindre doute.

En effet, Robert, transporté de son fiacre au parloir, demanda au supérieur de la maison un entretien public. Il exposa, avec la plus grande clarté, les causes qui avaient amené le *quiproquo* dont il était victime, et le bon frère conclut de son discours, qu'il avait des momens lucides; mais comme l'exempt l'avait prévenu qu'à d'autres momens il était dieu, il faisait des miracles, qu'il avait aussi des accès de fureur, on l'attacha par les quatre membres aux colonnes d'un lit, placé dans la plus propre des chambres vacantes. Ce procédé l'irrita de nouveau. Il oublia la modération dont

il ne devait pas s'écarter; il cria, il tempêta, et on procéda aussitôt à lui administrer une douche. « C'est ma faute, disait Robert en la recevant. Si « j'avais eu assez de vertu pour suivre le plan que « je m'étais tracé, je ne serais pas tourmenté en « ce moment. Conduisons-nous de manière à n'ê- « tre plus exposé à de semblables immersions, « auxquelles ma tête ne résisterait pas », et Robert marqua une douceur archangélique jusqu'à la fin de l'opération, qu'on eut soin de prolonger, pour la rendre plus salutaire.

« Bien, fort bien, disait le frère supérieur; la « douche produit un effet sensible. Dix à douze « encore, et on pourra, je l'espère, rendre ce « jeune homme à la société. »

A ces mots, Robert frémit; il protesta à demi-voix qu'il n'était pas fou, et il déclara qu'il en allait donner une preuve nouvelle. Il demanda du papier et une plume. D'après les ordres de M. de l'Oseraie, dont on considérait les vertus réelles, bien qu'il n'en parlât jamais, on n'eut garde de lui rien refuser. On mit seulement près de lui quatre frères de la Charité, des plus robustes de la maison.

Robert écrivit. Il commença sa narration de l'époque où M. de Chedeville l'avait envoyé au siége de Carthagène, et il devait finir à celle de sa dernière entrevue avec Rifflard. Plein de son sujet, il écrivait avec facilité, et même avec grace. « Quel « dommage, disait un frère, qui lisait par-dessus

« son épaule, quel dommage que cet homme ait « la tête dérangée ! — Mais, je vous jure, mon « frère, qu'elle ne l'est pas du tout; que même je « n'écris point par un sentiment d'amour-propre « déplacé, mais pour que M. de l'Oseraie suive « sans interruption les évènemens qui m'ont « amené, malgré moi, à être dieu. — Voilà l'accès « qui va le reprendre. — Eh! quelle fureur avez-« vous de croire tout le monde, excepté moi ? « Il faut que vous soyez bien imbécille pour pré-« tendre juger mieux que moi de mon état. — « La tête se monte, les yeux s'allument, les dents « se serrent. — Le diable vous possède, je crois; « mais je vous préviens que la vertu a ses bornes « et, par-là ventrebleu, je vais vous faire voir... » On ne lui laisse pas le temps de finir; on se jette sur lui, on le rattache sur son lit, et on porte ce qu'il vient d'écrire au frère supérieur, comme un monument des extrêmes qui se réunissent dans une même tête. Que de gens à Charenton, si on y mettait tous ceux qui ne sont pas un moment d'accord avec eux-mêmes !

« Est-il concevable, disait Robert, qu'on soit « sincèrement vertueux, sans pouvoir conserver « au milieu des souffrances cette impassibilité qui « sied si bien à la vertu ? Mon malheureux ca-« ractère l'emporte sur mes raisonnemens, sur « mon propre intérêt. Je le refondrai, je changerai « tout mon être. Le temps viendra où les priva-« tions, la douleur, n'altèreront pas un instant

« le calme de mon ame. Alors je serai l'exemple « du monde, l'objet des hommages publics; mon « nom sera dans toutes les bouches, mon image « dans tous les cœurs. C'est ainsi que je retrou- « verai les autels que j'ai perdus. » *Vanitas vanitatum!*

Robert ne se doutait pas qu'on écoutait à la porte, et ce monologue n'était pas propre à donner une haute idée de sa raison. On le rendit mot à mot au frère supérieur, qui ordonna de préparer au maniaque un léger repas pour le moment, et une douche pour le lendemain. Le médecin de la maison, qui n'avait rien à faire là, ne manqua point d'intervenir, et comme il avait pris ses grades pour quelque chose, qu'un docteur ne se soutient qu'en disant et qu'en faisant quelque chose, celui-ci décida qu'on joindrait aux douches la saignée et la fustigation, remèdes benins, qui finissent par rendre vraiment fous ceux qui ont de la disposition à le devenir.

De l'Oseraie, véritablement affligé de l'état où il croyait son ami, décidé à adoucir son sort par tous les moyens qui seraient en son pouvoir, de l'Oseraie, après avoir expédié ses affaires du jour, monta dans sa voiture, et se fit conduire à Charenton. Robert, décidé à tout souffrir pour la vertu, implora cependant l'assistance du dieu tutélaire qui s'offrait à lui. Il le conjura de lire ce qu'il avait écrit, et d'écouter, sans l'interrompre,

ce qui manquait à son récit. De l'Oseraie trouva possible tout ce que lui raconta Robert; mais,

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,

et certains faits attribués à Mimi-Taptap, pouvaient inspirer une juste défiance. Il fut convenu cependant qu'on ne tourmenterait pas le malade, à moins qu'il ne tombât dans de nouveaux accès, et que préalablement on le laisserait libre dans une chambre très-sûre.

Robert n'avait pas douté que son ami lui rendît la liberté, après l'avoir entendu. Malgré ses principes et ses résolutions, sa vertu était toujours irascible. Ces nouvelles mesures l'aigrirent au point, qu'on se crut obligé de le calmer avec deux poignées de verges, qu'on usa sur son postérieur. Ce traitement jeta Robert dans un état de stupeur qui n'échappa point à la sagacité du Médecin. Le docteur prononça que la manie prenait un caractère mélancolique, et qu'elle allait probablement se fixer.

M. de l'Oseraie revint le jour suivant, à la même heure. Robert se plaignit des tourmens de la veille avec le calme de la vertu : il avait éprouvé que l'humeur ne mène à rien dans cette maison-là. M. de l'Oseraie, satisfait de sa modération, lui fit répéter le récit de ses aventures, et fut étonné qu'il n'y changeât aucune circonstance. Son af-

fection le portait à ramener à l'instant Robert à Paris... Mais si un nouvel accès le prenait dans le carrosse, qu'il égratignât, qu'il mordît, qu'il prît son homme à la gorge... on ne se souciait pas plus alors d'être suffoqué en tête-à-tête qu'en public. De l'Oseraie se borna à défendre sérieusement la fustigation et les douches. Il ordonna qu'on lui rendît compte, jour par jour, de ce qu'aurait fait et dit le maniaque prétendu. Rassuré enfin sur l'état de Robert, par des épreuves multipliées, il lui demanda pardon, les larmes aux yeux, d'une erreur qui avait eu des suites si douloureuses. La vertu est indulgente, et Robert n'avait rien de mieux à faire que d'oublier des maux passés. Il embrassa son ami, et ils partirent

Vous sentez qu'une cure de cette importance devait faire honneur à l'hôpital de Charenton, et qu'il était indispensable de lui donner de la publicité. Robert trouva, dans la gazette de France, un long article, qui rendait compte et de sa maladie, et des moyens curatifs, et de leurs progrès. Le lendemain, autre article du médecin, qui prétendait que la cure était due à la seule fustigation, qui, en imprimant, par la terreur, une forte secousse au cerveau, l'avait rétabli dans son état naturel. Troisième article du frère supérieur, qui s'élevait contre l'usage de la fustigation, qu'on ne doit employer que comme moyen de discipline envers les maniaques furieux, reconnus incurables, et qui attribuait la cure à une douche et au

régime doux qu'il avait prescrits. Enfin, quatrième article de M. de l'Oseraie, qui déclarait au public que son ami n'avait jamais été fou, et qu'il invitait le supérieur et le médecin à garder leurs dissertations scientifiques pour une meilleure occasion.

Le premier soin de Robert avait été de courir à son hôtel garni. Il ne tenait pas aux biens périssables, oh! il n'y tenait pas du tout; mais l'argent n'est pas sans quelque utilité. C'est une source de bienfaisance, et, dans la distribution des bienfaits, il est assez naturel de commencer par soi, parce qu'il est évident que nous sommes notre plus proche prochain : ainsi raisonnait Robert.

Lafrance, qui était aussi un raisonneur, ne voyant point rentrer son maître, avait dit : « Voilà « deux jours que monsieur ne paraît pas. De « deux choses l'une; ou il ne veut pas revenir, ou « il ne le peut pas. S'il ne le veut pas, il est inu- « tile que je l'attende; s'il ne le peut pas, je l'at- « tendrais en vain. Il n'a point de parens, par « conséquent pas d'héritiers, où est l'inconvé- « nient que j'hérite? »

D'après ce raisonnement, Lafrance produisit au maître de l'hôtel un ordre écrit de Robert, qui lui enjoignait de déménager et de l'aller trouver, je ne sais où. L'hôte ne connaissait pas l'écriture du jeune homme; le mois lui avait été payé d'avance; il pouvait louer l'appartement le lendemain, le jour même ; on aime à doubler

ses bénéfices, et où chacun trouve son compte, il n'y a jamais d'opposition.

Lorsque Robert se présenta, l'hôte opposa son ordre à ses réclamations. Robert protesta qu'il n'avait pas écrit ce billet. L'hôte répondit que cela pouvait être; mais qu'il n'avait pas le don de deviner. Robert s'emporta, l'hôte lui tourna le dos.

Robert alla porter plainte chez monsieur le lieutenant-général de police; non qu'il tînt beaucoup à ses pistoles, je vous l'ai déja dit; mais parce qu'il ne voulait pas autoriser le vol par une insouciance condamnable. Le lieutenant de police lui promit d'ordonner des recherches, et il en ordonna; mais sa juridiction ne s'étendait pas au-delà de la banlieue, et Lafrance était sorti de Paris. Robert, ruiné sans ressource, prit le seul parti qui lui restait : il adressa de très-belles choses à la vertu, et se jeta dans les bras de Rifflard.

Cet honnête homme faisait le bien sans ostentation, sans éclat, et son amitié était indépendante des coups de la fortune. Il reçut Robert avec satisfaction, avec cordialité. Il lui représenta avec douceur que si la vertu ne doit pas être soupçonneuse, la raison ne permet pas de prendre à son service un inconnu, et de lui donner aveuglément sa confiance. Il ajouta que les vertus stériles sont de fausses vertus; que tout en mots, elles ne sont qu'exagération, et cachent

un esprit de parti, dont le vain masque n'impose pas long-temps au public; que la véritable vertu, silencieuse, tolérante, et toujours active, se manifeste par des actions utiles à la société, et qu'au sein d'un monde corrompu et trompeur, elle doit prendre la prudence pour base. Après cette courte, mais utile leçon, il prit son ami par la main, et le présenta à madame de l'Oseraie.

Depuis sa tendre jeunesse, Rifflard avait eu du goût pour le mariage : c'est le vœu de la nature, qu'on ne trompe jamais impunément. La considération dont il jouissait depuis long-temps, lui permettait de prétendre à un parti distingué; mais il n'avait sérieusement pensé à se fixer que lorsqu'il put procurer à une femme une vie aisée et douce. Il n'entrait pas dans son plan de sacrifier à la fortune et à la beauté. Il connaissait les dangers de l'excessive opulence, dont le moindre effet est de dessécher le cœur. Il avait éprouvé l'empire de la beauté; mais il savait combien cet empire est peu durable; combien il importe de trouver quelque chose de plus dans l'être avec qui on doit passer sa vie. Il avait cherché une demoiselle estimable, bonne, aimante, et ces qualités se trouvent rarement réunies. Il les avait enfin rencontrées dans une jeune personne, qui, par hazard, était jolie, et il s'en était félicité. Elle avait une dot, et un accroissement d'aisance ne lui avait point paru un motif raisonnable d'exclusion. Il avait proposé sa main; la jeune

personne avait conçu de lui l'opinion qu'il avait d'elle : ils furent unis, et ils étaient heureux.

Madame de l'Oseraie reçut l'ami de son époux avec ces graces affables, cette affectueuse politesse qui inspirent d'abord la confiance, et qui mettent l'infortune à son aise. La jeune dame apprit et les travers de Robert, et les revers qui en avaient été la suite nécessaire. Elle le plaignit, et Robert remarqua avec plaisir que sa triste situation ne changeait rien à sa figure ouverte, ni à l'aménité de ses manières; il crut même remarquer dans ses yeux la douce expression de la sensibilité. De l'Oseraie n'était pas tout-à-fait aussi traitable. Il ne laissait passer aucun évènement sans faire quelques réflexions, sans en tirer pour l'avenir des conséquences, qui ne plaisaient pas trop à son ami, mais dont il ne pouvait se dissimuler la justesse. La raison, simple, franche, s'exprimait par la bouche du mari. L'affabilité de l'épouse tempérait ce qu'elle avait d'austère.

Madame de l'Oseraie était femme ; elle joignait donc quelques faiblesses à beaucoup de qualités brillantes ou solides. Sa première réflexion fut qu'on ne s'habillait pas à la Havane comme à Paris; qu'on avait du monde à dîner, et que si M. Robert paraissait ainsi vêtu, il aurait un air original, qui ne tournerait ni à son avantage, ni à celui des maîtres de la maison. De l'Oseraie n'attachait aucune importance à un habit, plus long ou plus court, plus ample ou plus étroit ;

mais il fut bien aise que sa femme l'engageât indirectement à faire une garde-robe à son ami. Sans doute il était le maître chez lui ; il l'était à la manière des honnêtes gens, qui ne se permettent rien qui puisse déplaire à une femme raisonnable. Il applaudit aux dispositions de la sienne ; il lui laissa aux yeux de Robert le mérite de ce premier bienfait. Il partit avec lui, et le ramena habillé comme un homme du meilleur goût et du meilleur ton.

Compatissante au malheur, madame de l'Oseraie, soumise à l'empire de la mode, avait encore un penchant un peu marqué pour la médisance : que de maris voudraient n'avoir que cela à reprocher à leurs femmes !

Lorsque le sien et son ami rentrèrent, les convives commençaient à s'assembler. La confiance, les attentions, les soins d'une femme ont quelque chose de plus attrayant, de plus délicat que ceux d'un homme, quel qu'il soit, et lorsque cette femme est jolie, le choix ne peut être douteux. Robert, sans s'interroger sur les motifs de la préférence, sans peut-être se douter qu'il préférât, se trouva, sans s'en apercevoir, placé à côté de madame de l'Oseraie. Comme il faut dire quelque chose à son voisin, qu'on ne se dissimule pas qu'on a de l'esprit, et qu'on n'est pas fâchée d'en persuader les autres, madame de l'Oseraie faisait connaître à Robert ceux qui arrivaient successivement.

Ses portraits offraient une bigarrure piquante. Toujours décente, elle indiquait seulement le trait malin, que Robert ne manquait jamais de saisir. Moi, qui n'ai pas dans l'esprit les graces légères qui distinguent nos aimables Françaises, je mettrai ces originaux à nu : il vaut mieux être clair, qu'insignifiant.

Ce médecin pense qu'une gravité affectée, un air important, et de grands mots, ne sont pas la science. Il a l'air, le ton, l'amabilité d'un homme du monde, et point de pratiques, parce que la multitude veut être trompée, et que l'extérieur est tout pour elle : de là l'opulence des moines.

Cette dame conserve, à soixante ans, les prétentions de la jeunesse, les manières enfantines. Elle a épousé un jeune mousquetaire, sans fortune, et elle ne conçoit pas qu'il la néglige. Il reviendra quand il aura besoin d'argent; il lui jurera qu'il l'adore; elle le croira, elle paiera, et il ira se moquer d'elle avec une nymphe d'opéra.

Cet évêque n'a jamais été dans son diocèse. Il fait des madrigaux, il ne paie pas ses dettes, il vit publiquement avec un femme mariée, et il proteste, en riant, que cette conduite est toute évangélique, parce que Jésus pardonna à la femme adultère.

Celui que vous voyez là-bas, qui ne cesse de parler de Fontenoi et de Lawfeldt, est devenu officier pour avoir conduit les intrigues amou-

reuses de son colonel ; capitaine, pour avoir plu à la femme de son colonel ; major, pour avoir plu à la fille de son colonel, et il en restera là probablement, parce qu'il n'est plus d'âge à plaire à personne.

Cette dame a été élevée dans une excellente pension, où on apprend tout, excepté l'art de conduire sa maison. Elle a ruiné son mari ; mais elle est jolie, elle a des talens, et elle soutient un grand train, en procurant de grandes places.

Ce gros homme, qui rit aux éclats, a acquis une fortune immense, et il n'était pas sans inquiétude sur les moyens dont il s'est servi pour la gagner. Son directeur lui a conseillé de déshériter ses enfans, et de tester en faveur de l'église. Il doit à ces mesures, très-chrétiennes, la tranquillité intérieure dont il jouit.

Ce petit groupe, morose et silencieux, est composé de femmes qui, par égard pour mon mari, ont consenti aujourd'hui à voir le soleil. Ces dames se couchent le matin, et se rassemblent le soir pour dire *passe*, *jeu*, *tout*.

Cet homme ni grand, ni petit, ni beau, ni laid, ni bien ni mal fait, et qui paraît si content de lui, a tant parlé de ses bonnes fortunes, qu'il a persuadé qu'il en avait. Les femmes ne l'aiment pas ; elles le prennent pour se mettre à la mode.

Ce joli garçon aime tant sa maîtresse, qu'il dédaigne de regarder une autre femme. Sa maîtresse l'aime tant, qu'elle est toujours pendue à son

cou ou à sa bourse. Il sollicite une intendance pour rétablir ses affaires, et il l'obtiendra : une femme de chambre d'une grande princesse a des vues sur lui.

Ce gros papa, à l'air assuré, au ton tranchant, est un banqueroutier qui devrait être aux galères. Ses juges l'ont ménagé, parce qu'il a le secret d'une eau qui prévient les rides, ôte les rougeurs, et conserve les dents : deux présidentes et trois duchesses se sont mêlées de son affaire.

Ce chanoine, au regard en-dessous, est un égrillard, qui fait l'hypocrite et de mauvais sermons, pour attraper un évêché. Il ne l'aura pas, parce qu'un hypocrite est ennuyeux, et qu'on ne veut à la cour que des prélats aimables.

Celui-ci sort de la Bastille. Il y entra pour avoir trouvé mauvais qu'un grand seigneur voulût trop de bien à sa femme, et il en est sorti parce qu'une grande dame ne peut se passer de lui.

Cet homme est riche ; il est plein de talens ; il peint comme un ange ; il fait le portrait uniquement pour s'amuser, et personne ne l'emploie, parce qu'il ne flatte point.

Ce vieillard a épousé une jeune personne pauvre, belle, aimable, pleine de qualités. Depuis deux ans elle rêve que la reconnaissance est de l'amour. Cet officier aux Gardes lui prouvera très-incessamment qu'amour et reconnaissance ne se ressemblent pas du tout.

Cette veuve si séduisante est une femme de qualité, dont l'orgueil est la passion dominante. Elle aime éperdument un jeune littérateur. Elle s'est fait sa maîtresse, de peur de succomber au désir de l'épouser.

Ce cardinal est un homme d'esprit qui prétend au génie, comme si cela se donnait ainsi que la barrette. Il vient d'être reçu à l'Académie, et il eût pu faire un bon ouvrage pendant le temps qu'il a perdu à régler le cérémonial de sa réception, et à donner à rire aux oisifs de la capitale.

Ce cordon bleu veut se populariser. Il accueille tout le monde; il promet à tout le monde; il reconduit tout le monde; il oublie tout le monde dès qu'il a le dos tourné.

Cette femme passe sa vie au jeu. Étrangère à sa famille, on la trouve partout, hors chez elle. Elle perd; elle emprunte pour perdre encore. Elle désole un honnête homme de mari, qui paie, pour ne pas la déshonorer aux yeux de ses enfans.

Celui-là avait cent mille livres de rente. Il ne lui en reste que vingt; mais il possède les fleurs les plus rares. Il ne s'en soucie plus; mais on visite son jardin, on admire, et il se console.

Celui-ci a la livrée la plus élégante, les laquais les mieux tournés, les plus beaux attelages de Paris, et il va toujours à pied, pour ménager ses chevaux.

Considérez cette femme mélancolique, dont les regards semblent solliciter la bonté. Sa naissance est illustre, sa fortune considérable, et on lui accorde à peine les froids égards de la simple politesse. Elle a oublié qu'il fallait vieillir ; elle n'a rien acquis de ce qui supplée aux graces de la jeunesse. Elle a multiplié ses jouissances ; elle a eu beaucoup d'hommes, peu d'amans, et il ne lui reste pas un ami.

« Mais, savez-vous, madame, dit enfin Robert, « que dans cette foule de convives il y a tout au « plus trois personnes qu'on puisse voir, et dont « on ose avouer la connaissance ? — Je le sais, « monsieur ; mais l'homme le plus estimable est « esclave de ce qui l'entoure. — Ah ! madame, la « vertu... — Ne vous échauffez pas, monsieur, et « écoutez-moi. Lorsqu'un homme joint, à de l'ai- « sance, une certaine considération, il est recher- « ché par des gens qu'il n'estime pas, qu'il n'aime « pas, mais qu'il ne saurait éconduire, et qui se « flattent de cacher, sous sa réputation, les taches « dont il sont couverts. — On rompt avec eux, « madame, on rompt ouvertement. La vertu... « — Pensez donc, monsieur, que si aucun de « ceux que vous voyez ici ne peut être utile, il « n'en est pas un qui ne puisse nuire. — Hé ! ma- « dame, transige-t-on avec sa conscience ? — « Dans le grand monde, oui, monsieur. Il est « souvent dangereux de paraître valoir mieux « que tel autre. Au reste, rassurez-vous ; cette

« réunion qui vous blesse, a lieu tout au plus « quatre fois par an. Le reste du temps est con- « sacré à des amis vrais, qui ne sont jamais in- « vités à ces dîners-ci, parce qu'ils y seraient dé- « placés. — Je ne vois, et j'en suis bien fâché, « madame, je ne vois dans ce que vous faites que « les ménagemens de la faiblesse pour le vice, « que devrait écraser un homme tel que Rifflard. « — N'écrasons personne, monsieur ; soyons in- « dulgens, parce que nous avons aussi besoin « d'indulgence ; sacrifions même aux préjugés « reçus : Cicéron fut augure, et vous valait bien. »

CHAPITRE VII.

Choix d'un état.

« Mon vertueux ami, dit le lendemain M. de « l'Oseraie à Robert, je te garderais volontiers « chez moi ; mon aisance est telle que tu ne me « serais pas à charge ; mais à ton âge on est « propre à tout, et je te verrais avec peine re- « noncer à tes avantages. Voyons, que vas-tu « faire ? — Je sens bien qu'il faut travailler... « Oui, j'ai envie de me livrer à quelque occu- « pation douce, afin d'avoir tous les jours quel- « ques heures à donner à la méditation ; lucrative, « afin de pouvoir faire quelque bien — J'entends : « tu voudrais une place qui rapportât beaucoup, « et qui ne t'obligeât à rien. — Ce n'est pas là

« précisément ce que je dis. — C'est ce que tu « penses. Mon ami, je ne vois pas la nécessité de « la méditation, et avant que de penser à faire du « bien, il faut tâcher de se procurer le nécessaire. « Laisse là tes vertus oisives, contemplatives, « spéculatives; oppose à l'aversion naturelle que « tu as pour le travail, la raison, plus solide que « des mots, et surtout plus utile. Fais disparaître « la sècheresse du devoir, en t'en imposant qui « te conviennent. On est toujours porté pour « quelque chose, et on fait toujours bien ce qu'on « fait avec goût. Veux-tu servir? »

Robert réfléchit un moment... « Mon ami, j'ai « été soldat. Toute la différence que j'ai remar- « quée de moi à mes officiers, n'existe que dans « le plus ou le moins de considération, dans une « solde plus ou moins forte, et ces niaiseries-là... « — Tu appelles niaiseries l'estime publique, et « les dons de la fortune? — Combien, dans ce « public, y a-t-il d'individus dont l'estime soit « précieuse, et combien de soldats, sur cent « mille, parviennent à un grade distingué? Qu'est- « ce, en dernière analyse, que la profession mi- « litaire? Un métier où on s'engage à se faire « tuer pour gagner sa vie. — Allons, je vois bien « que tu n'es pas un amant de la gloire. Préfères- « tu le commerce?

« Oh! le commerce! qu'est-il aujourd'hui que « l'art de se tromper mutuellement? Le plus

« adroit dépouille le moins rusé, et est dépouillé « par un autre, qui le sera à son tour. Quelle vie « que celle d'un homme exclusivement occupé « d'argent ; dont toutes les vues n'embrassent « qu'un gain sordide ; qui en rêve la nuit, après « en avoir parlé le jour ; qui, se targuant du « vain honneur d'enrichir sa patrie, est le jouet « de la bonne ou mauvaise conduite de ses com- « mis, de ses facteurs, de l'inconstance des vents « et de la mer, des caprices des acheteurs, des « piéges des fripons?... — Tu ne présentes pas le « commerce du beau côté. Passons à autre chose. « Que penses-tu du barreau ?

« Le barreau, mon ami, n'est qu'une arène où « l'innocence est toujours aux prises avec la mau- « vaise foi. Des lois obscures, et souvent contra- « dictoires ; des formes compliquées, des écri- « tures barbares et inintelligibles ; nulle ressource « pour l'éloquence, ainsi point d'espoir à la cé- « lébrité ; mais des frais, des frais, et toujours « des frais... Rétablis ce barreau de la Grèce et « de Rome, où l'orateur discutait les grands in- « térêts de la patrie, attaquait ou défendait les « rois, je monte à la tribune, et mon génie, « échauffé par de grands objets, me range sur la « ligne des Démosthène et des Cicéron. — J'en « doute, mon ami ; mais comme il s'agit de Paris, « et non de Rome, que tu ne veux pas plaider « ici, que tu dédaignes le commerce, et que tu

« fais peu de cas d'une croix de Saint-Louis, je « ne vois pour toi qu'un parti à prendre, c'est « d'entrer au séminaire.

« — De grace, dispense-moi de te rendre compte « des raisons qui m'éloignent de l'état ecclésias- « tique. Je suis persuadé que tu les sens comme « moi. — Il est clair que monsieur ne veut rien « faire du tout ; que les secours que je destinais « à son avancement n'alimenteront que son in- « dolence ; qu'il passera sa vie, le mot vertu à « la bouche, et qu'il mourra sans l'avoir compris. « Malheureux ! ta fausse vertu ne se révolte-t-elle « pas de l'idée de recevoir sans cesse, lorsque tu « peux devoir tout à ton activité ? D'ailleurs, ne « suis-je pas mortel, et penses-tu que mes héri- « tiers te verraient du même œil que moi ? Qu'as- « tu fait pour eux ? qu'as-tu fait pour aucun de « tes semblables ? A qui oserais-tu demander ? de « qui pourrais-tu même espérer quelque chose ? » De l'Oseraie rassemble ses domestiques : Mon- « sieur est ici chez lui. Qu'il demande, qu'il or- « donne, et qu'on lui obéisse comme à moi. » Il sort, sans daigner jeter un regard sur Robert.

Celui-ci est resté au milieu de cinq à six valets, qui attendent ses ordres. Il est embarrassé, humilié de cet excès de générosité, et bientôt il n'y voit que la plus amère des ironies. Il tremble de perdre sans retour l'affection de Rifflard ; il sent que loin alors de pouvoir choisir un état, il ne pourra pas même exercer le métier le plus vil.

Il s'avoue à lui-même que cette vertu dont il se pare, n'est qu'une suggestion de l'orgueil, qui veut toujours dominer, et à qui tous les moyens conviennent. Il se retire interdit, confus ; il va trouver son ami. Il balbutie, il s'accuse, il se repent, il promet. Le front de Rifflard redevient serein, le sourire reparaît sur ses lèvres ; ses bras s'ouvrent, Robert s'y précipite.

« Assieds-toi, mon ami, et raisonnons. Je sens « et j'avoue de bonne foi à mon tour, qu'aucun « des partis que je t'ai proposés ne te convient « encore. J'ai voulu te lancer sur le théâtre du « monde, avant que tu fusses sûr de toi, et une « faute commise sur cette scène élevée, influe sur « le sort de toute la vie. Il faut, peu à peu, te « ployer au travail, te soumettre à des épreuves « obscures, pouvoir cacher, dans les ténèbres, les « fautes que tu commettras infailliblement. — Je « n'en ferai pas, j'y suis déterminé. — Je le dé- « sire, et ne le crois pas. Je réfléchirai à ce que « tu peux faire. Je te placerai convenablement, « et je te pousserai en proportion de ton appli- « cation, et du développement de tes moyens.— « Mon application... oui... tu peux y compter... « Hé ! mais... pourquoi pas ?... cette tentative... « tu dois l'approuver. Si elle réussit, je cesse « d'abuser de tes bontés ; je pourrai même te « rembourser ce que tu m'as avancé en diffé- « rentes circonstances ; te prêter cinquante mille « francs, cent mille francs, s'ils te manquent

« pour compléter le prix d'un vaste domaine.
« Moi, je vis de peu, je m'établis dans ton château ;
« je veille sur tout ; je dirige l'exploitation des
« terres ; je perfectionne la culture. J'obtiens des
« moissons plus abondantes, des fruits plus beaux,
« plus savoureux. J'élève des plantes exotiques,
« j'en utilise d'indigènes, négligées jusqu'ici. Je
« fais des toiles de fil d'ortie et du sucre de bette-
« rave. J'établis des verreries, des moulins à huile,
« à farine et à tan. Je fabrique des cuirs anglais.
« J'expédie des pacotilles de souliers pour les co-
« lonies... — Tu te ruines et moi aussi. Cepen-
« dant, comme il peut y avoir quelque chose
« d'exécutable dans les plus bizarres rêveries, je
« voudrais savoir comment, sans avoir un sou,
« tu me prêterais cent mille francs, dont je n'ai
« pas besoin, mais qui, sagement placés t'assure-
« raient une existence. — Rien de si facile. On ne
« craint pas, à Paris, un homme qui est à Lon-
« dres. Il écrit, on répond bien ou mal, et les
« choses restent dans leur premier état ; mais
« quand on se présente en personne, qu'on parle,
« qu'on menace, on intimide facilement un fri-
« pon, déja aux prises avec sa conscience. — La
« conscience d'un fripon ressemble à ta vertu : il
« en parle beaucoup et ne l'écoute jamais. Sa-
« chons pourtant quel est ce fripon. — Parbleu,
« c'est mon beau-père. — Ah! ah!... en effet, cette
« tentative n'a rien de ridicule, elle peut même
« réussir. Que risque-t-on, d'ailleurs, d'essayer ? »

Robert, enchanté d'avoir une fois enfin obtenu l'approbation de son ami, voulait à l'instant même courir chez son beau-père. Il arrangeait son discours; il se répondait, il répondait au beau père, et à la fin d'un dialogue assez décousu, le propriétaire, vaincu, désarmé, se dessaisissait de ses titres, et Robert sautait, et il pensait qu'avec douze mille livres de rente, on n'a pas besoin de travailler. Donc il ne travaillerait pas. *Vanitas vanitatum!*

De l'Oseraie tempéra cette belle ardeur par des raisonnemens tres-sages. Il fit observer qu'on restitue à Londres, à Pétersbourg, à Pékin, quand on a envie de rendre; que la lettre du beau-père prouvait l'envie très-prononcée de garder; qu'on ne pouvait le traduire devant les tribunaux sans faire un éclat; que la publicité même de l'affaire l'obligerait à la soutenir, et qu'il la gagnerait infailliblement, si le certificat du capitaine, qui attestait la mort de Robert, était en règle; qu'il fallait donc ne rien précipiter, et qu'enfin les seuls moyens qu'on pût employer, étaient la douceur, la finesse, des insinuations propres à persuader. M. de l'Oseraie avait son petit amour-propre comme un autre: il se réserva le rôle principal, et se chargea d'agir quand il en serait temps.

D'après ces réflexions, il fut convenu qu'on s'informerait d'abord des goûts, des habitudes, de la passion dominante de M. Dupont, et qu'on l'attaquerait ensuite par le côté faible. Or, comme Robert n'avait rien à faire, il fut chargé des infor-

mations, après avoir solennellement promis de ne se permettre aucune démarche directe envers son beau-père.

Voilà notre homme en campagne. Alors, comme aujourd'hui, rien n'était plus facile que de trouver l'adresse d'un homme en place. L'Almanach royal était déja la ressource commune. Robert sut donc au bout d'une demi-heure, que M. Dupont demeurait rue Saint-Louis, au Marais, numéro... je ne me rappelle pas positivement lequel.

C'est quelque chose que d'avoir trouvé la demeure du beau-père. Mais comment s'instruire, au milieu d'une rue, de ses goûts, de ses habitudes, de sa passion dominante? Peut-on arrêter les passans pour leur faire crûment des questions sur un individu que peut-être ils ne connaissent pas, et de quelle manière s'y prendre pour lier naturellement une conversation avec quelqu'un du quartier? Robert, sans être très-fin, trouva aussitôt un expédient fort simple : il entra dans un café en face du logis de M. Dupont.

Il pensait qu'une limonadière, clouée à son ennuyeux comptoir, ne doit pas être fâchée de causer un peu ; qu'elle doit même être bien aise de causer avec un joli garçon, et qu'elle doit surtout être enchantée de médire de ses voisins. Cette limonadière était jolie; elle paraissait vive et coquette. En flattant sa vanité, Robert pouvait captiver sa confiance; par la suite peut-être il pourrait davantage, et le besoin de la petite

femme commençait à se renouveler avec une vivacité que la vertu du jeune homme se gardait bien d'avouer, mais qu'elle ne pensait pas à réprimer.

En prenant sa tasse de café, sur le coin même du comptoir, Robert commença, selon l'usage, par parler de la pluie et du beau temps. Il loua la beauté de la rue et des édifices, la salubrité de l'air, et passant à des choses plus directes, il attribua au choix heureux du domicile la fraîcheur et les graces, qu'on ne pouvait voir sans désirer de les revoir encore; il parla de la main charmante qui avait touché les six morceaux de sucre qu'il savourait en ce moment; des formes célestes qui devaient être plus douces encore, et qu'il ne faisait que soupçonner. Ce qui n'était que lieux communs, rue Saint-Dominique, avait le mérite de la nouveauté, rue Saint-Louis. Une limonadière du Marais ne pouvait tenir à tant de jolies choses. Celle-ci souriait, en regardant Robert, qui s'exprimait avec le feu du désir, et vous savez, mesdames, ce que le désir ajoute à la beauté.

Robert devenait toujours plus intéressant, et le fripon s'en apercevait à merveilles. Cependant la perspective de douze mille livres de rente, aussi puissante que les appas de la limonadière, l'empêchait de trop s'écarter de son but. Il témoigna son regret de ce qu'une femme charmante fût obligée de sacrifier, au soin de sa santé, tous les

agrémens de la vie. Dans le faubourg Saint-Germain, dans le quartier du Palais-Royal, elle eût reçu les hommage des hommes les plus aimables et les plus distingués, qui tous eussent brigué avec ardeur une préférence que la sagesse n'accorde sans doute à personne; mais femme jolie est toujours flattée de plaire, même à celui qu'elle ne veut pas aimer. Ici la limonadière rit d'un petit air pincé : les femmes du Marais étaient prudes alors, et ce n'était pas dans un café que celle-ci pouvait témoigner à Robert tout le plaisir qu'elle avait à l'entendre.

« Ici, au contraire, continua le jeune homme, « madame ne doit voir que des gens tristes, maussades, vieux, incapables de l'apprécier. — Plus « bas, monsieur, plus bas; voilà, à deux pas de « vous, trois habitués qui sont précisément ce « que vous dites, et si je ne tiens pas à eux, je « suis attachée à mes intérêts. » La réponse était un peu lourde. Elle était du Marais; mais prononcée par une jolie bouche, elle devenait passable.

Vous prévoyez que Robert ne manqua pas de s'informer qui étaient ces messieurs. Il sut aussitôt leur nom, leur profession, l'état de leur fortune, leurs ridicules et leurs défauts. Passant de l'intérieur à la rue, l'entretien tomba naturellement sur les locataires de la maison en face. Aucun ne fut épargné, et le tour de M. Dupont vint, sans que Robert fût obligé à la moindre

question sur son compte. Les femmes sont bonnes, tendres, compatissantes; mais elles s'arrêtent difficilement, quand elles sont en train de médire.

M. Dupont avait arrondi ses affaires par un très-bon mariage; tout le monde savait cela. Il avait peu regretté sa femme, quoiqu'il lui eût fait de superbes obsèques, qu'il eût porté rigoureusement son deuil d'un an, et qu'il eût passablement joué la douleur; mais, du vivant de la défunte, il s'amusait en secret de mademoiselle Désirée, petite lingère âgée de dix-huit ans, qui demeurait alors rue du Chaume, et qui maintenant demeure chez lui. Cela est plus commode, et puis un homme seul ne peut se passer d'une gouvernante. On trouve partout chez eux des prie-dieu et des christs du bois le plus simple; mais les lits sont excellens, et les ottomanes de la commodité la plus recherchée. Dans l'antichambre, et bien en vue, sont la bible de Royaumont, le bréviaire de Paris, l'imitation de Jésus, proprement cartonnés; mais dans la chambre à coucher, derrière un petit rideau de taffetas vert, sont Angola, le Cousin de Mahomet, les Bijoux indiscrets, dorés sur tranche et reliés en maroquin. M. Dupont et mademoiselle Désirée vont tous les jours à la messe. La demoiselle marche les yeux baissés; jamais elle n'a envisagé un homme; mais pendant quatre ans de suite, elle s'est absentée pendant trois mois pour aller voir son

père en Picardie, et elle s'est constamment arrêtée rue Saint-Denis, chez madame Gorju, sage-femme très-discrète, comme vous le voyez. Monsieur Dupont est un parfait honnête homme; il est charitable. Il rassemble tous les vendredis à sa porte douze pauvres, qui reçoivent chacun un sou et un pain d'une livre. Il a donné un magnifique devant d'autel à sa paroisse; mais il n'y a pas un an que tous les voisins ont couru sous ses fenêtres, attirés par le tapage que faisait chez lui un marin, qui le traitait d'hypocrite et de fripon. « Qu'a répondu M. Dupont? demanda vivement « Robert. — Pas le mot; mais un instant après, « l'officier est sorti portant un gros sac sur le « bras, et murmurant entre ses dents : Les ma- « rins de Lorient ne se mènent point par le nez, « et je lui ai fait voir de quel bois se chauffe le « capitaine du Voltigeur. Vous sentez, monsieur, « qu'on n'oublie pas de semblables expressions, « parce qu'elles peuvent conduire à quelque nou- « velle découverte, toujours amusante pour quel- « qu'un qui passe ordinairement la journée à dire : « *Servez chaud.* — Et qu'avez-vous découvert de « plus? — Oh! mon dieu, rien du tout. »

L'objet de Robert se trouvait rempli, puisque la dame ne pouvait lui donner de détails plus positifs. Cependant on ne quitte pas une femme, qui produit quelque impression, sans désirer savoir précisement où on en est avec elle. Robert, riant, soupirant, parlant raison, amour, folie,

apprit que le mari était garde de la ville, et ne rentrait chez lui qu'assez tard, ce qui voulait dire, en ce temps-là, que madame pouvait disposer de quelques instans de la journée. Ce mari était froid, sans prévenances, sans égards, et on sait à quoi pense femme piquée, et qui se plaint. On parla enfin d'une voisine, très-curieuse, très-médisante, qui logeait sur le même carré. Cela signifiait, qu'avec certaines précautions, on pourrait se décider à causer de très-près avec le beau jeune homme.

On lui demanda, avec une indifférence affectée, s'il reviendrait le lendemain. On le retint, quoiqu'on n'eût plus rien à lui dire. On le suivit de l'œil, lorsqu'il se retira. Robert, plein d'espoir et d'impatience, reporta cependant toutes ses idées sur ses douze mille livres de rente, et puisque de l'Oseraie n'avait pas besoin du capital, il ne restait aucun inconvénient à régler à l'instant même l'emploi du revenu : c'est ce que fit Robert, en longeant la rue Saint-Louis.

D'abord un joli logement, dans cette rue même, où il recevra sa limonadière, sans craindre la voisine curieuse et médisante. Ensuite, des loisirs, beaucoup de loisirs; un peu de lecture, cela procure quelquefois une heure de sommeil dans la journée. Un dîner délicat, pris tantôt chez un traiteur, et tantôt chez un autre. De la promenade, pour la santé; des spectacles, pour s'égayer un peu. Des nuits très-longues, et toujours

une indépendance absolue, continuelle. Plus tard, une union légitime avec une jeune personne, douce, sage, aimante. Pas trop d'esprit, cela tourmente un mari. Pas trop jolie, on sait où cela mène. Un enfant ou deux, quelques amis à leur aise, et enfin une vieillesse douce, insensible dans son cours... « Oui, disait Robert, voilà « l'état le plus agréable, le seul qui me convienne, « et qu'on ne peut comparer à aucun de ceux que « m'a proposés Rifflard.

« Hé!... mais... je ne vois rien dans tout cela « qui tourne au profit de la société, et la vertu, « dont je ne parle plus, mais que j'écoute tou- « jours, me crie sans cesse: Soyez utile à vos « semblables. Mais si je suis né sans activité, in- « capable d'application; si un penchant invincible « me porte à l'oisiveté, à la mollesse, est-ce à « moi, ou à la nature que la société doit s'en « prendre de mon inutilité? Dépend-il de moi de « changer mon être? Ai-je plus d'empire sur « mon moral que sur mon physique?... Que dis- « je? je suis utile, vraiment utile. Je fais vivre « perruquier, chapelier, lingère, tailleur, bonne- « tier, cordonnier. Je ne fais plus un pas sans « verser plus ou moins dans une main indi- « gente. Que je suis simple, moi! je me faisais « des reproches, et je suis un bienfaiteur de l'hu- « manité.

« C'est fort bien... mais la petite limonadière?... « Elle est liée par un nœud respectable. Y porter

« atteinte est un crime. Y penser seulement est « une faute. Non, je ne me rendrai pas coupable « d'une telle abomination... Cependant, voyons « un peu, réfléchissons. Le mari, sans tendresse, « sans attentions, a froissé le cœur de sa femme; « il l'a aliéné sans retour ; il est donc coupable « des excès auxquels elle peut se porter... Oui, « il est coupable, la chose est démontrée ; mais « est-ce à moi à le punir? Non, non, jamais.

« Il me semble pourtant que la jeune femme « est déterminée. Que deviendra-t-elle, si je l'a- « bandonne à son cœur, à son imagination déli- « rante? Elle se jettera dans les bras du premier « homme qui lui ouvrira les siens. Elle oubliera « tous ses devoirs, elle négligera sa maison. Trom- « pée, trahie par son amant, elle cherchera l'oubli « de ses disgraces dans les trompeuses douceurs « d'un nouvel engagement. Elle arrivera, de « chute en chute, à la misère, à l'infamie, à « l'abandon, à une vieillesse anticipée et dou- « loureuse.... Non, non, je n'y puis consentir. « Sacrifions quelque chose à la nécessité. Que le « mystère et le respect des bienséances couvrent « une intrigue qui devient indispensable ; que la « jeune femme puise, au sein du plaisir même, de « nouvelles forces pour résister aux mépris de « son époux, pour lui continuer ses égards, pour « conserver aux yeux d'un monde malin le masque « de la décence... C'en est fait, je suis décidé. Je « sauve une imprudente des écueils qui l'environ-

« nent, je lui conserve l'estime générale : je suis « réellement vertueux.

« Hé, pourquoi différer l'exécution de ces pro- « jets, dont je n'ai qu'à m'applaudir? Pourquoi « m'abandonner à la lenteur, aux froides con- « ceptions de Rifflard? Sans doute il compte sur « l'ascendant que lui donneront, dans cette af- « faire, sa réputation et son crédit connu sur « l'esprit du ministre; mais ai-je besoin de ces « avantages, lorsque j'ai à ma disposition les « moyens les plus puissans! Faut-il un nom pour « faire trembler un coupable, à qui on rappelle « l'histoire de toute sa vie, et n'est-il pas temps « de prouver enfin à Rifflard que je puis, par « moi-même, et sans l'intervention de personne, « entreprendre et réussir? D'ailleurs, remettre « au lendemain le salut d'une femme estimable, « le bien-être d'honnêtes artisans, et les jouis- « sances que m'assurent tant de bonnes œuvres, « ne serait-ce pas être également injuste envers « les autres et envers moi? Je cours chez M. Du- « pont. »

CHAPITRE VIII.

Vanitas vanitatum!

Plein de ces beaux projets et des plus douces espérances, Robert arriva, sonna, et mademoiselle Désirée vint ouvrir, les yeux baissés, selon la coutume; mais fixés d'une façon assez parti-

culière. Au reste, quand on ne regarde pas un homme en face, il faut le regarder ailleurs, afin de pouvoir dire avec connaissance de cause : Que veut monsieur ?

« Je veux, répondit Robert, parler à M. Du-
« pont. — Monsieur ne reçoit pas en ce moment.
« Son potage est servi, il dit son *bénédicité*, il
« va se mettre à table, et vous sentez... — Il va se
« mettre à table? tant mieux. Je m'y mettrai
« avec lui. J'ai quelques droits à son potage. —
« — Mais, permettez, monsieur... — Eh, par-
« bleu, mademoiselle, permettez vous-même... »
Robert veut passer sous un bras droit; il est arrêté par un bras gauche. Il saisit une main qu'on retire avec précipitation, et que, sans lever les yeux, on lui applique juste au milieu de la figure. Il ne peut se déterminer à faire usage de ses forces. Il saute par-ci, il saute par-là; mademoiselle Desirée semble se multiplier. Elle est partout, et barre constamment le passage. Robert trouve inopinément un moyen sûr de faire reculer une béate. Il baise les joues fraîches et rebondies de Désirée, et pendant qu'elle s'essuie, à cinq à six reprises, avec le coin d'un tablier bien blanc, il a traversé l'anti-chambre, il a roulé un fauteuil près de la table, il s'est assis en face de M. Dupont, qui le regarde avec des yeux où se peignent la surprise et l'indignation. Robert a la tête montée; il est disposé à ne pas reculer, quoi qu'il arrive.

« Permettez, monsieur, que je vous serve la « croûte-au-pot. — Mais ce jeune homme a la tête « dérangée... Mademoiselle Désirée! — Ces légu- « mes paraissent excellens. — Mademoiselle Dési- « rée! — Quelques brins de céleri, monsieur Du- « pont; vous ne vous en trouverez pas mal. — « Mademoiselle Désirée! — Un moment, mon- « sieur, un moment. Je lave avec de l'eau fraîche « la trace... — Des baisers que j'ai imprimés sur « la plus jolie figure. Ce potage est excellent, « monsieur Dupont! — Sortez, insolent, sortez, « ou par la corbleu !... — De la colère, monsieur « Dupont? ah! vous oubliez votre rôle; vous « compromettez votre réputation. — Je suis hors « de moi, je ne me possède plus... Désirée, ap- « pelez la garde. — Qu'elle n'en fasse rien, mon- « sieur. Les éclaircissemens ne seraient pas en « votre faveur. — Qui diable êtes-vous donc? — Je « suis Robert. »

A ce nom, le beau-père, stupéfait, alarmé, se renverse dans le fond de son fauteuil. Ce nom, prononcé d'un ton haut et ferme, est un talisman qui agit également sur mademoiselle Désirée. Elle accourt, sa serviette mouillée à la main. Incertaine, troublée, elle regarde alternativement son maître et Robert. Ses yeux, qu'elle levait sans doute pour la première fois, disaient clairement au jeune homme : Si vous n'êtes pas un imposteur, il faudra bien se rendre à l'évidence. Je n'aurai donc plus de maître, à moins que vous

vouliez être le mien, et vous le serez, n'est-il pas vrai, beau garçon? Vous n'abandonnerez pas une fille, majeure, il est vrai, mais bonne encore à quelque chose. M. Dupont, la bouche ouverte, les yeux fixés aussi sur Robert, méditait profondément sur les moyens de se tirer de ce mauvais pas. Le jeune homme jouissait de l'embarras de l'un et de l'autre, et en augurait des merveilles.

« Je vous ai déja dit qui je suis, monsieur, et « je ne pense pas que vous prétendiez me dispu- « ter un héritage... — Pardonnez-moi, monsieur, « je vous le disputerai. — Vous en jouissez contre « tous les lois. — J'en jouis selon les formes. — Je « vous traduirai devant les tribunaux. — Je m'y « présenterai, monsieur. — Je vous y confondrai, « monsieur. — C'est ce que nous verrons, mon- « sieur. — Vous le prenez sur un ton bien haut, « monsieur! — C'est celui qui convient à un homme « comme moi, monsieur. — Un homme comme « vous, monsieur, a beaucoup de ménagemens à « garder. Votre piété présente au public des *cru-* « *cifix* et des livres d'édification; mais cette fille « est votre divinité, et derrière ce petit rideau vert, « sont des brochures trés-lestes, dans lesquelles « vous faites la méditation quand vous êtes enfer- « més tête-à-tête... Les voilà, les voyez-vous?... « Les bijoux indiscrets... et cette Ode, cette Ode « fameuse qui ferma à son auteur les portes de « l'Académie... Homme moral, vous avez sans cesse « le précepte et la censure à la bouche; mais quatre

« fois la complice de vos désordres a été cacher « sa honte chez une sage-femme de la rue Saint- « Denis. Homme charitable, vous donnez régu- « lièrement aux pauvres; mais vous dépouillez « l'héritier légitime. Homme probe; vous fabri- « quez des *faux;* vous êtes en relation avec des « coquins; vous descendez à leur niveau; vous « vous querellez avec eux. Croyez-vous qu'on « ignore votre dernière scène avec le capitaine « du Voltigeur? Vous flattez-vous qu'on ne le « trouvera point à Lorient, et qu'on ne vous con- « vaincra point l'un et l'autre? Par respect pour « la mémoire de ma mère, je consens à ne pas « vous déshonorer; mais je ne vous donne qu'un « moment pour faire un retour sur vous-même, « pour rétablir l'orphelin dans ses droits, pour « effacer, par un grand acte d'équité, les infa- « mies dont votre vie est couverte. »

Si M. Dupont eût été au courant des aventures de Robert, il aurait pu, sur bien des articles, répondre avec avantage. Il ne savait rien, sinon que le beau-fils pouvait être vivant, qu'il était possible qu'ils fussent en présence, et tel est l'ascendant de cette malheureuse conscience, que le voleur ne sut trop que dire au volé. Dupont laissait pérorer Robert. Celui-ci, mu par son intérêt, entraîné par la justice de sa cause, joignit bientôt la force de l'éloquence à la solidité des raisonnemens. Enchanté de lui-même, il s'abandonnait aux plus beaux mouvemens oratoires;

il entrevoyait le moment où Dupont allait se rendre, et il ne s'apercevait pas de l'absence de la petite dévote.

Outrée des vérités que Robert lui avait dites en face, convaincue de n'avoir rien à espérer de lui, elle était sortie avec l'intention de frapper un coup qui sauvât la fortune bien ou mal acquise de son maître, son existence, à elle, et qui repoussât victorieusement les atteintes portées à la réputation de tous deux.

Elle rentra suivie d'une escouade du guet, qui arrêta Robert au milieu de sa péroraison. M. Dupont reprit courage, et Désirée, le mouchoir à la main, essuyant des larmes qui ne coulaient pas, prit la parole à son tour. Robert était un inconnu, un vagabond qui s'était introduit chez elle avec violence; qui avait débuté par des propositions insolentes; qui avait passé aux injures, à l'outrage; qui, constamment repoussé, avait hautement juré de se venger; avait commencé envers M. Dupont par les accusations les plus absurdes, et, pendant le tumulte inséparable d'une scène de cette espèce, avait furtivement jeté, derrière un rideau, des livres, dangereux sans doute. « Je l'ai vu, monsieur le sergent, je l'ai vu jeter « ces livres... les voici. Lisez, par grace, lisez « les titres... ce sont peut-être des ouvrages con- « tre madame de Pompadour. »

Robert, étourdi qu'on tournât contre lui les armes dont il comptait se servir avec avantage,

ne trouvait plus un mot. Dupont, fort de sa faiblesse, soutint vivement, ainsi que Rifflard l'avait prévu, une affaire qu'il ne voulait pas étouffer. Il joignit ses clameurs à celles de sa gouvernante. Le sergent, qui n'était pas homme à connaître un livre par le titre, qui n'interprétait jamais favorablement le silence d'un accusé, crut avoir trouvé une édition de la vie privée de la marquise. Il jugea sa fortune faite. Il se hâta de saisir la bibliothèque galante et Robert. Il donna le Sopha à un soldat, le Cousin de Mahomet à un autre, laissa le surplus à la garde de M. Dupont, mit Robert au milieu de l'escouade, et invita M. Dupont à le suivre chez le commissaire du quartier.

Robert, effrayé de la tournure que prenaient les choses, recouvra subitement la parole. Il voulut s'expliquer; on lui ordonna de se taire. Il insista; on lui ordonna de marcher. Il résista; on le bourra.

On arrive chez le commissaire. M. Dupont dresse sa plainte, et Désirée, les yeux toujours baissés, se porte aussi accusatrice. Les livres mêmes, qu'exhibent messieurs du guet, déposent contre Robert. Il crie, il tempête, il pleure, il proteste qu'il est le fils de madame Dupont; on ne l'écoute pas. Sa tête se brouille; il ne sait plus ce qu'il dit, et le commissaire lui tourne le dos. La réputation de l'accusateur, sa consistance

dans le monde, son ton d'assurance, déterminent l'opinion du magistrat; il ne balance plus que sur le choix de la prison. Dupont interprète autrement son indécision, et veut se délivrer enfin d'un adversaire redoutable. Il représente d'nn ton mielleux, qu'un jeune homme capable, à cet âge, d'un plan de scélératesse aussi profondément conçu, et suivi avec autant d'impudence, est une peste publique, que la société doit rejeter pour jamais de son sein. Il proteste au commissaire que son intérêt personnel n'entre pour rien dans ses observations, car il lui sera facile d'empêcher, à l'avenir, cet escroc de violer son domicile, et il est loin de craindre d'impuissantes clameurs. Pour prouver quelle doit être sa sécurité, il tire d'un petit porte-feuille de taffetas piqué, une pièce qu'on ne lui demandait pas : c'est le procès-verbal du capitaine du voltigeur. « Vous voyez, mon-« sieur, que le jeune Robert s'est embarqué à « Lorient le 15 mai 1735; qu'il est mort le 2 juin, « à la hauteur des Açores. Cet écrit a été légalisé « le 12 janvier de l'année suivante, par le juge de « Lorient; ainsi je suis en règle, parfaitement en « règle. — Ce n'est pas à moi, monsieur, que « vous devez la communication de ce titre. Il me « suffit de savoir que vous êtes domicilié, connu. « Vous avancez des faits, dont quelques-uns sont « attestés par les gens du guet; vous avez signé « votre plainte; je peux sévir contre un homme

« sans aveu, dont le trouble prouve assez la cul-
« pabilité. Sergent, prenez cet ordre, et mettez-le
« à exécution ! »

Le commissaire fait passer Dupont et Désirée dans son salon; il ferme la porte de son cabinet; il laisse Robert au milieu de gens qui n'entendent rien à ce qu'il leur débite, et qui, fatigués de ses plaintes et de ses grandes phrases, l'emportent pour en finir, le mettent dans un fiacre, le conduisent à Bicêtre, et reviennent à pied, en regardant si quelque poule ne s'est pas trop écartée du toit hospitalier.

On coupe les beaux cheveux de Robert; on lui prend, et on inscrit sur un registre, quatre à cinq louis qu'il a dans sa poche; on le déshabille; on le couvre des livrées de l'infamie; on le jette dans un cachot.

La vertu, selon lui, l'avait conduit à Charenton, et elle le logeait à Bicêtre, car enfin, sans le désir très-louable de répandre l'or, et de sauver une jeune femme des séductions du siècle, il serait libre, tranquille chez son ami. Il essaya de se consoler, en se rappelant que le sort de la vertu est d'être persécutée, et que Socrate but la ciguë. « Mais ajoutait-il, Socrate mourut douce-
« ment, promptement, et je suis condamné à
« un long supplice. Pourquoi me traiter plus du-
« rement que Socrate, moi qui, certainement,
« ne le vaux pas? Je suis las de souffrir pour la
« vertu, et je vais prier Rifflard de me tirer d'ici,

« dussé-je faire aveuglément ce qu'il me prescrira, « et renoncer à avoir une idée à moi. »

Il fait appeler un chef de la maison. Il demande du papier et de l'encre. « Pourquoi faire? lui « dit-on d'un ton brusque. — Pour écrire... — A « qui?— A monsieur de l'Oseraie. —Quoi?— Que « je subis une injustice affreuse, et que j'implore « son secours. — M. de l'Oseraie ne peut ni con- « naître un drôle de ton espèce, ni prendre à « lui le moindre intérêt. » Et pan, le guichet de la porte se ferme sur le nez de Robert. Il gagne tristement un coin, où on a jeté quelques poignées de paille. Il se jette dessus, le cœur brisé, la poitrine gonflée. Il cherche le sommeil ou des larmes : il ne trouve que le désespoir.

Il était minuit. De l'Oseraie s'entretenait paisiblement avec sa femme, en attendant son ami. Une heure sonne, de l'Oseraie s'inquiète; la nuit s'écoule; il s'agite, il se tourmente, il se promène à grands pas dans sa chambre. Le jour renaît, et il n'a pas fermé l'œil.

Il attend avec la dernière impatience l'heure à laquelle on peut décemment se présenter. Il se fait habiller, il monte en carrosse, il descend chez le lieutenant de police.

Il ne pouvait avoir qu'un but, d'obtenir qu'on prît des informations qui levassent le voile qui couvrait la destinée de Robert. Quel fut son étonnement, lorsqu'il apprit la détention du jeune homme, et les circonstances qui l'avaient

amenée! Outré de son imprudence, du mépris de ses conseils, de la violation de sa parole, il fut tenté un moment de l'abandonner à son sort; mais laisser écraser l'innocence, permettre, par une coupable inaction, le triomphe du crime, c'est ce que Rifflard ne peut faire, ce qu'il ne peut même penser. Il revint promptement à ses idées généreuses, et, aussi circonspect que son ami l'était peu, il jugea qu'avant de s'ouvrir à personne sur le fond de cette affaire, il fallait qu'il en connût les moindres détails, et que les lumières qu'il tirerait de Robert servissent de base à sa conduite. Il demanda simplement et obtint un ordre pour le voir dans sa prison.

Il avait arrangé en route un discours bien raisonné, bien sage, bien dur surtout, et l'état dans lequel il trouva le prisonnier fit expirer le reproche sur ses lèvres. Ce n'est plus un juge sévère, c'est un ami compatissant, qui console, qui encourage, qui laisse entrevoir une fin prochaine à des maux qu'il ne dissimule pas cependant que Robert s'est attirés. Il lui fait répéter jusqu'au mot le plus indifférent qui s'est dit au café, chez Dupont, chez le commissaire. Il prend des notes, et croit pouvoir promettre qu'avant quinze jours les portes s'ouvriront. « Quinze jours, « s'écrie Robert! — Ce n'est pas trop, mon ami, « pour que la leçon te profite, et pour que je « me venge un peu, ajouta-t-il en souriant. — « Te venger, et de quoi? ne suis-je pas la seule

« victime de mon imprudence? — Tu la sens donc,
« Robert? — Oh! cruellement. — Puisse-t-elle être
« la dernière! Je vais agir sans perdre un moment.
« — Mais quinze jours, mon ami, quinze jours
« dans cette position cruelle! — Je conviens que
« c'est un peu long; mais il faut que j'écrive au
« Hâvre, à Dieppe, en Angleterre; que j'accumule
« les preuves; que leur nombre, leur évidence
« écrase ce coquin de Dupont. » Il embrasse Robert. Il se fait conduire chez l'économe, chez le commandant. Il les prie d'adoucir le sort du prisonnier; il proteste qu'il n'est pas coupable, et que son détenteur, abusé par de fausses apparences, sera le premier à solliciter sa liberté.

Robert s'aperçut bientôt que son ami avait parlé. Une chambre logeable, un ordinaire abondant et sain, succédèrent, le jour même, à un cachot humide, à du pain noir, à de grosses fèves. Il ne comprenait rien à l'influence qu'avait partout de l'Oseraie. Il ignorait que la considération tient moins à l'importance de la place, qu'à la manière dont on la remplit. Une bonne réputation est un édifice dont les fondemens se jettent dans l'obscurité, qui s'élève dans le silence, et qui, cimenté par les épreuves et le temps, brille tout à coup d'un éclat qui séduit, qui entraîne, auquel on ne résiste plus.

Les bons traitemens qu'on éprouve en prison, n'abrégent pas la durée des jours. Il semble que le temps s'arrête sur ces tours qu'il a noircies,

qu'il s'y repose, sans égard pour les plaintes du malheureux qui lui reproche de suspendre son vol. Que fera Robert pour tromper, pour dissiper ses ennuis! Ce qu'il doit faire, des projets.

Quels seront-ils? Ce que sont tous les siens, bizarres, ridicules, inexécutables. Le mal n'est pas dans les projets en eux-mêmes; mais dans la manière de les concevoir, dans la faiblesse qui caresse une erreur, dans l'aveuglement qui méconnaît la distance qu'établit la raison entre des chimères et la vérité. Heureux, au reste, qui peut faire entre quatre murs, des châteaux en Espagne, qui sait prolonger l'illusion, et s'en créer une nouvelle au moment du réveil! Robert, toujours rêvant, sentait peu son infortune et n'était réellement tourmenté que du dépit de ne pouvoir exécuter les belles choses qu'il imaginait.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Qui ne vaudra pas mieux que les autres.

La chambre contiguë à celle de Robert était occupée par un vieillard, qui toute sa vie aussi avait fait des projets. D'erreur en erreur, de sottise en sottise, il était arrivé à Bicêtre, où il ne s'occupait que de ce qu'il ferait dans le monde, sans chercher les moyens d'y rentrer. On leur permettait de communiquer ensemble, et deux hommes de ce caractère sont bientôt intimement liés. Ceux-ci déraisonnaient à la journée, quelquefois l'un après l'autre, le plus souvent tous deux à la fois. En effet, comment se taire quand une grande idée se présente ? Et ces messieurs avaient une imagination si féconde !

Ce qu'il y avait de plaisant, c'est qu'ils s'accusaient réciproquement, secrètement, d'être des visionnaires, qu'ils se plaignaient l'un l'autre, et que le miroir qu'ils se présentaient mutuelle-

ment, était constamment terni par les vapeurs de l'amour-propre.

M. Duverger, notre vieillard, avait essayé de tout, avait mal fait tout : non qu'il manquât de moyens ; mais, dépourvu de jugement, la chose qu'il tentait était précisément celle qui ne pouvait réussir. Il était arrivé à ses quarante ans, ne sachant rien, n'étant propre à rien, n'ayant rien. C'est à cet âge, ou jamais, qu'il faut prendre un parti raisonné, vigoureux, et le suivre avec constance. Nous avons tous un grain plus ou moins fort d'ambition, et le bonhomme s'était fait janséniste, pour être quelque chose.

On ne sait plus ce qu'était le jansénisme : je vais vous le dire. Un *Cornelius Jansenius*, évêque d'Ipres, s'avisa, vers l'an 1600, d'écrire sur la grace, dont les honnêtes gens ne parlent plus, et sur la prédestination, qui est un blasphême, un gros livre que personne ne lit. Après sa mort, un M. *de Haurane*, abbé de Saint-Cyran, vint à Paris, poussé par la grace, et persuada à quelques jeunes docteurs et à quelques vieilles femmes, de déraisonner avec lui : voilà l'origine de la secte.

Quelques années après, le Jésuite *Molina* trouva comment Dieu agit sur ses créatures, et comment ses créatures lui résistent. Molina imagina l'ordre naturel et l'ordre surnaturel ; la prédestination à la grace, et la prédestination à la gloire ; la grace prévenante et la coopérante ; le concours conco-

mitant, et le congruisme. Voilà une autre secte en opposition avec la première.

Vous croyez peut-être que ces gens-là ne pouvaient se regarder sans se rire au nez : pas du tout. Ils disputèrent sérieusement pour des mots qu'ils n'entendaient pas plus que vous.

Les Jésuites devaient être molinistes : l'esprit de la jaquette agissait puissamment, agit encore, et agira jusqu'à ce qu'elle soit usée, ce qui arrivera peut-être enfin. Ainsi soit-il. Les Jésuites étaient puissans ; ils persécutèrent les jansénistes, et le jansénisme s'étendit : c'est l'effet ordinaire de la persécution.

Les molinistes aimaient les beaux vers ; les Jansénistes déclamèrent contre les spectacles. Les molinistes les soutinrent ; les jansénistes les interdirent sous peine de la damnation. Jusque là il n'y avait pas grand mal, car enfin est libre de se damner qui veut ; mais alors les jansénistes s'unirent avec le pape contre le roi ; ils intriguèrent en Hollande ; le gouvernement crut devoir les châtier, et les châtimens firent de nouveaux prosélytes. Le fameux *Arnauld*, de Port-Royal, adopta les rêveries de Jansénius, et dès lors la secte devint une espèce de puissance que l'autorité eut de la peine à contenir.

Cependant, comme des sottises ne sont que des sottises, quelque importance qu'on leur donne, les jansénistes et les molinistes tombèrent insensiblement dans le mépris et dans l'oubli, ainsi que

Geoffroi *et consorts*, qu'on a cru long-temps des personnages, commencent à passer pour des radoteurs, parce qu'en effet ils radotent.

M. Duverger forma le projet de relever le jansénisme. C'est fort peu de chose en apparence qu'un chef de jansénistes; mais il n'y a pas de petit parti pour celui qui le gouverne, et le général des capucins était devenu un personnage. L'occasion était favorable pour un tel projet. Racine le fils venait de donner le poème de la Grace. Il n'avait pas le talent de son père; mais il portait un grand nom. Il trouva des lecteurs, et son ouvrage ranima un feu languissant et presque éteint. Duverger, le poème de la Grace dans une main, et un bréviaire dans l'autre, courut les oratoires obscurs de quelques dévotes ignorées. Il trouva des partisans, et il s'enhardit. Il fit revivre un livre de *Baïus*, un autre de l'oratorien *Quesnel*, et il se fit une réputation parmi les béates. Les œuvres de Baïus et de Quesnel, réimprimées aux frais du parti, ne se vendaient pas. On en distribuait aux frères des exemplaires qu'ils s'efforçaient de lire, et sur lesquels ils s'endormaient. Duverger, fêté, choyé, caressé, nourri, habillé par ces dames, ne s'apercevait de sa misère réelle qu'en rentrant le soir dans son galetas, d'où il se hâtait de sortir dès le matin.

Tout allait bien; mais est-il dans ce monde une félicité durable? Le lieutenant-général de police

apprit que le jansénisme fermentait, et que les propositions de Jansénius allaient ajouter aux troubles dont je vous parlerai tout à l'heure; en conséquence, un exempt monta un soir au grenier de Duverger, et le conduisit à la Bastille, lui et son édition de Quesnel et de Baïus.

La détention de Duverger fit un éclat de tous les diables. Ses dévotes payaient des émissaires qui se glissaient partout, qui le représentaient comme un martyr de la secte, car toute secte a les siens. Son nom fut inscrit sur le martyrologe des jansénistes, et ces menées n'aboutirent qu'à le faire rester à la Bastille.

Il est dans le caractère des Parisiens de se passionner sans réflexion, et de se refroidir de même. Au bout de quelques semaines, personne ne parlait plus de Duverger, ni du martyrologe, ni même du miracle opéré en faveur de mademoiselle *Perrier*, de Port-Royal, que la catastrophe du nouveau martyr avait tirée de l'oubli. Le calme des esprits opéra seul ce que n'avaient pu faire les plus vives sollicitations; on rendit la liberté à Duverger. Il vécut quelque temps d'aumônes; mais de nouveaux évènemens réveillèrent son ambition, les espérances des jansénistes, et la haine de leurs adversaires.

Le parlement de Paris était opposé aux évêques, et il annonçait, contre le trône, des prétentions qui allaient jusqu'à l'audace et la désobéissance. Il

avait raison de poursuivre le clergé, qui voulait troubler l'État, mais il avait tort de s'élever contre l'autorité suprême.

Les prêtres exigeaient des mourans des billets de confession, et refusaient, à ceux qui se confessaient à des *appelans* de la bulle *Unigenitus*, l'extrême-onction, sans laquelle personne ne doit mourir, et l'inhumation, dont les morts se passent très-bien, mais qui est utile à la santé des prêtres vivans. Le parlement décrétait les prêtres. Le roi, persuadé que ces actes de sévérité n'étaient propres qu'à perpétuer les troubles, voulait rapprocher les partis. Sa modération accrut la témérité, et il fut forcé de rendre des arrêts. Le parlement refusa de les enregistrer; on l'y contraignit; il protesta, et il cessa de remplir ses fonctions.

Un curé des environs d'Amiens prêcha contre les jansénistes, et désigna publiquement plusieurs de ses paroissiens, qui ne savaient ce que c'était que le jansénisme, et qui furent poursuivis, à coups de pierres, par des gens qui ne le savaient pas plus qu'eux.

Le parlement reprit ses fonctions, et fit arrêter ce prêtre factieux. Le roi approuva cette mesure; mais le parlement fit brûler, par la main du bourreau, les Mandemens des évêques qui lui contestaient son autorité, et il faisait communier les malades, la baïonnette au bout du fusil. Le roi, dès long-temps fatigué, excédé de ces dis-

sensions, exila le parlement à Pontoise, et laissa aux malades et aux prêtres la liberté de s'arranger comme ils l'entendraient.

Duverger ne s'était pas oublié pendant les troubles, toujours favorables à ceux qui n'ont rien, et qui veulent avoir quelque chose. Il soufflait partout le feu de la discorde, et il arrondissait ses petites affaires. Qui croirait que la nation s'occupa sérieusement de ces misérables disputes, au moment où les gens de lettres et les savans les plus célèbres lui préparaient l'Encyclopédie, recueil immense qui honore également et ses auteurs et le peuple qui le possède? Les yeux s'ouvrirent enfin. On ne sentit bientôt que le ridicule de tous les partis, et ce que frappe le ridicule, en France, est blessé à mort.

Duverger, séparé sans retour des grands et des gens instruits, se tourna du côté de la canaille. Il imagina de faire un saint d'un diacre Pâris, enterré dans le cimetière de St.-Médard, et comme tout saint doit faire des miracles, on en fit sur le tombeau de l'abbé Pâris. Des frères, instruits par Duverger, faisaient dans ce cimetière des sauts étonnans, et paraissaient avoir des convulsions; des sœurs, prises aux spectacles de la foire, se faisaient casser à coups de masse de grosses pierres sur l'estomac, et s'enfonçaient impunément des poignards dans les chairs. On ne parlait que de sourds qui avaient entendu, d'aveugles qui avaient

entrevu, de boiteux qui avaient marché droit. Une foule prodigieuse se porta au tombeau du bienheureux Pâris; les aumônes devinrent abondantes : c'est ce qu'il fallait à Duverger.

Le gouvernement abandonna quelque temps ces frénétiques à eux-mêmes; mais, les prodiges redoublant, la foule allant toujours croissant, il crut notre sainte religion assez riche en miracles pour pouvoir se passer de ceux-ci. Il fit fermer le cimetière, et un plaisant écrivit sur la porte :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Les convulsionnaires, chassés de leur domicile, allèrent opérer dans les maisons. On les vit de près, on les jugea, et dès qu'ils furent méprisés, on cessa de les ménager. Duverger et ses principaux agens furent enfermés à Bicêtre, et le tombeau du diacre Paris fut en effet celui du jansénisme.

Quand un historien met un personnage en scène, il doit dire ce qu'il est : voilà le motif de cette courte digression. J'avoue cependant que je n'ai pas été fâché de prouver à certaines gens que la philosophie est bonne à quelque chose; que sans elle on disputerait encore sur la grace efficace et gratuite, versatile et congrue; que sans elle, le diacre Pâris figurerait sur le calendrier, et que sans elle nous aurions peut-être encore aujourd'hui quelques petits miracles, faits exprès pour monter de pauvres têtes, toujours dange-

reuses, quand elles sont échauffées. La philosophie est la sentinelle de la raison : elle veille et veillera.

Duverger et Robert avaient, ainsi que je vous le disais, donné carrière à leur imagination. Sans cesse elle franchissait ces tristes murailles; sans cesse ils étaient au milieu de la grande famille. Ils corrigeaient, ils changeaient, ils gouvernaient le monde, et, fatigués de s'occuper des autres, ils firent enfin un retour sur eux-mêmes. « Quel parti « prendrez-vous, disait M. Duverger, si votre ami « ne vous rétablit pas dans votre bien, ce qui est « très-présumable ? — Hélas ! mon cher, il faudra « travailler. — Travailler est bien dur ! — Oh ! oui. « — Ne jamais faire ce qu'on veut; ne rien faire « comme on le voudrait; sacrifier son temps, ses « goûts, ses habitudes; être soumis aux fantaisies, « aux injustices d'un, de deux, de dix, de vingt « chefs, et tout cela pour un peu d'argent ! quelle « vie ! — Affreuse, monsieur Duverger. — Indé- « pendance, don du ciel, source du vrai bon- « heur, que les institutions sociales ont anéantie, « tu n'existes plus que pour quelques ames géné- « reuses, capables de tout te sacrifier ! — J'ai une « de ces ames-là, monsieur Duverger. — Puisse- « t-elle ne jamais changer, mon jeune ami ! — Je « crois pouvoir vous le promettre, monsieur Du- « verger. »

Ces messieurs passaient en revue les différens états de la vie, et ils n'en trouvaient aucun qui

se rapprochât de l'indépendance primitive, comme celui d'un homme qui a cent mille livres de rente. Encore, ajoutaient-ils, cet homme est obligé de veiller sur ses biens, d'entretenir, de réparer. Il craint le vent qui enlève les couvertures, le feu qui consume les maisons, la grêle qui ravage les vignes, les inondations qui détruisent les moissons, et qui mettent les fermiers dans l'impossibilité de payer. Alors, les dettes, la dépendance envers des créanciers, des huissiers, des procureurs, des avocats, des juges... « Oh ! quel métier, s'écria « Robert, que d'avoir cent mille livres de rente !

« — Tenez, mon jeune ami, il n'y a d'état vrai- « ment libre que celui de l'homme de lettres. Il « élève, il abat, il crée, il tue, il régit l'Univers « du fond de son cabinet. Sa chaise de paille se « convertit en trône, et sa plume est son sceptre. « — Mais il faut prendre la peine d'écrire. — Seu- « lement quand cela plaît, quand on y est poussé « par un bel enthousiasme. — Alors la fatigue du « travail disparaît. — Hé ! sans doute. — J'ai ap- « pris un peu de latin en Ecosse. — C'est quel- « que chose : cela sert à citer bien ou mal. — J'ai « de l'esprit. — Mais je crois m'en être aperçu. — « De la facilité. — C'est ce dont vous ne jugerez « qu'en écrivant. — J'en ai, monsieur. — Peut- « être, monsieur. — Je me connais mieux que « vous, sans doute. — Au contraire, monsieur, « nous nous jugeons ordinairement assez mal. — « Vous ne manquez cependant pas d'amour-pro-

« pre. — Mais je le crois fondé. — Nous nous ju-
« geons ordinairement assez mal, vous venez de
« le dire. — Il n'est pas de règle générale. — Et
« pourquoi, comme vous, ne serais-je pas une
« exception à celle-ci ? — C'est qu'elles ne sont
« pas communes. — Vous êtes vain, orgueilleux.
« — Taisez-vous, petit être ignorant, ridicule !
« — Allez vous... interprète de la grace ! — Allez-y
« vous-même, Mimi-Taptap ! — Marchand de ca-
« brioles, de reliques, de miracles ! — Imbécile,
« paresseux, homme à projets, vrai gibier de Bi-
« cêtre ! » Ces messieurs allaient se prendre aux cheveux ; ce dernier mot fit partir Robert d'un éclat de rire, dont M. Duverger resta stupéfait, et, se souvenant qu'il était aussi commensal de ce château, il se mit à rire à son tour. Ainsi ces deux hommes, prêts à s'étrangler, quelques secondes auparavant, se regardaient, les genoux ployés, le corps soutenu sur les poignets, les muscles du visage en contraction, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles. Oh ! si les grandes querelles finissaient aussi gaîment que celle-ci !

« Nous sommes fous, reprit Duverger, quand
« l'accès fut passé. Oublions ce que nous nous
« sommes dit de désagréable, mon camarade, et
« voyons où vous en voulez venir avec votre latin
« d'Ecosse, votre esprit et votre facilité. — Je
« veux être homme de lettres. — Ma foi, et moi
« aussi. — Je ferai la comédie. — Prenez garde,
« monsieur Robert ; vous ne connaissez pas la

« difficulté d'obtenir une lecture, de se faire re-
« cevoir, de distribuer ses rôles à son gré, d'être
« mis en répétition, de ramener à l'esprit de la
« pièce un acteur qui s'en éloigne. — Oh! je ne
« me mêlerai de rien de tout cela. — Et vous ne
« serez pas joué. — Pardonnez-moi. J'envoie mon
« manuscrit par la petite poste; j'y joins une lettre
« flatteuse, infiniment flatteuse pour mesdames
« et messieurs. Tous les hommes se prennent,
« dit-on, aux piéges de la flatterie, et les comé-
« diens doivent être aussi un peu hommes de ce
« côté-là. Je supplie celui qui lit le mieux de se
« charger de la lecture, et alors c'est à qui lira.
« Je choisis mon lecteur pour patron, et ma pièce
« se distribue entre lui et ses amis. On m'apprend,
« on me répète, on me joue...—Rien de fait en-
« core, mon camarade; et la cabale, et les huées,
« et les sifflets; et les *paix-là;* et les *à bas le ri-*
« *deau;* et les coups de poing; et les banquettes
« cassées; et la garde; et un misérable, qui, pour
« quelques bouteilles de vin de Champagne ou
« une dinde aux truffes, ment à sa conscience,
« trahirait son Dieu pour quelques écus de plus,
« et qui imprimera que votre pièce est détestable,
« si vous ne lui graissez la patte, ou si vous n'a-
« vez la réputation d'être dévot; et... — Hé! mon-
« sieur, vous n'êtes propre qu'à décourager le
« génie naissant. Jamais Molière, Regnard, Des-
« touches, n'eussent écrit, si, en entrant dans la

« carrière, ils eussent rencontré un homme comme « vous. Quel genre avez-vous donc choisi, qui « n'entraîne après lui aucun inconvénient? — Je « veux travailler pour la chaire. Quelques passa- « ges latins tirés des Saints-Pères, beaucoup de « déclamations contre la philosophie, voilà pour « les sots, et ceux-là composent les quatre cinquiè- « mes d'un auditoire. Quelques antithèses et quel- « ques métaphores, voilà pour les pédans de tous « les états. Quelques paragraphes raisonnés, soi- « gnés, coloriés, voilà pour trois ou quatre gens « de goût, et mon sermon est fait. Chacun y a « trouvé quelque chose qui lui plaît, et chacun « sort à peu près content. Je vends mes discours « aux vicaires qui veulent être curés, aux curés « qui veulent être évêques; j'en augmente le prix « à mesure que ma réputation s'accroît, et... — « Et si votre premier sermon ne vaut rien? — Il « sera bon. — Si vous y glissez une hérésie? — « Je possède mes docteurs. — Si votre auditoire « n'est pas de votre avis, s'il bâille... — Oh! vous « m'impatientez. Si mon auditoire bâille, au « moins il ne sifflera pas. — Je conviens que c'est « quelque chose.

« — Je commence mon sermon. — Et moi ma « comédie. — J'écris sur la Conception : ce sujet « prête aux images. — J'intitule ma pièce, *le Va-* « *let mentor de son Maître.* Voyez-vous Léandre « ou Damis faisant sans cesse des sottises, et

« l'Orange ou Pasquin faisant sur la scène ce que « votre vicaire de campagne fait en chaire? cela « sera neuf et piquant.

« — Nous faisons tous des enfans, mes frères; « mais quelle différence de notre *faire* à celui « dont je vais vous entretenir! Produits de la « chair, soumis à la chair, ne faisant rien que par « la chair... — Fi donc, voisin, fi donc! trop de « charnel dans votre début. Quatre lignes encore, « et vous arrivez au fait; or, un sermon de six « lignes est trop court. — Laissez donc, voisin! « vous n'y entendez rien. Je reprends à l'*Ave Maria*, et je repars de plus belle.

« — Vous préparez, monsieur, de bien tristes destins,
Et n'êtes, entre nous, qu'un fat, un libertin.
« Je suis, je le sais bien, votre valet très-humble.....

« — Ah! ah! ah! voilà du neuf, en effet! un « premier vers qui n'a pas de sens déterminé, un « pluriel qui rime avec un singulier! Oh! je con- « nais les règles, moi. Mettez

« Vous vous préparez, monsieur, un bien triste destin.

« — Ah! vous vous préparez, monsieur!... Un « hémistiche de sept syllabes! Faites de la prose, « mon voisin, et laissez la poésie au nourrisson « du Pinde.

« Je suis, je le sais bien, votre valet très-humble.....

« Votre valet très-humble... très-humble... Dia-

« ble ! humble... humble... Je ne trouve pas de « rime. Monsieur Duverger, monsieur Duverger ! « — Un moment : je termine mon exorde par « une comparaison brillante et poétique. Le « Saint-Esprit est Jupiter, la Vierge, Alcmène, « et saint Joseph, Amphitrion. — Ma rime, ma « rime ! — Allons, le voilà dans ma chambre, dé- « rangeant, bouleversant tout. Votre rime ! Hé ! « cherchez-la, nourrisson du Pinde !

« — Arrêté depuis une heure au quatrième « vers !... Ah ! quel métier que de faire la co- « médie ! autant vaudrait être cheval de fiacre. « Je n'y tiens pas; j'y renonce... Quelle est cette « brochure, mon voisin ? — C'est un petit ou- « vrage moral que personne n'a lu, et que tout « le monde a vanté. — Bah ! — Oui, rien de beau « comme la morale ; tout Paris en raffole ; on en « parle sans cesse ; mais on n'en lit pas. — La pra- « tique-t-on ? — Bien moins encore.

« — Ah ! parbleu, mon voisin... — Qu'est-ce ? « — Une excellente idée. — Voyons-la. — Si je « changeais le titre de la brochure... — Et le li- « braire, ce serait un ouvrage nouveau. — Que « personne ne lirait ? — Oh ! je vous en réponds. « — Qui me ferait honneur ? — N'en doutez pas. « — Qui me porterait à l'académie ? — Peut-être. « — Et qui me rapporterait de l'argent ? — Oh ! « c'est une autre affaire. — Je suis décidé, je tente « l'aventure : il est beau d'entrer à l'académie à « vingt-deux ans. Que risqué-je, d'ailleurs ? deux

« ou trois jours d'un travail facile, car enfin il est « plus commode de copier que d'imaginer. Con- « seillez-moi, voisin. Sous quel titre ferai-je re- « paraître cette antiquaille? — *L'Amour des ver- « tus sociales et divines.* — Non pas, non pas : « les casuistes me liraient. *Magasin de vertu por- « tative.* — Trivial, commun... — *La Morale par « alphabet.* Oui, c'est simple, noble et piquant à « la fois. Qu'en dites-vous? — Allez, copiez, en- « fant de l'Hélicon! Moi! je crée.

LA MORALE PAR ALPHABET.

Abus. Tout le monde s'en plaint; il n'est personne qui n'en profite.

L'abus de la politesse a substitué le mensonge à la vérité. L'abus des sciences a substitué la bagatelle à la profondeur; celui des arts utiles a substitué le luxe au bien-être.

Accueil. L'accueil que l'on fait à quelqu'un est rarement l'expression des sentimens qu'il inspire. La voix, le geste, les yeux, la contenance, démentent souvent ce que la bouche a dit.

Le bon accueil que les grands font aux petits, est un tribut que la grandeur doit à l'humanité : un grand s'honore en le payant.

L'accueil que les grands se font entre eux est une lutte d'athlètes. A forces égales, l'adresse triomphe, et l'orgueil cède quelquefois, en apparence, pour gagner réellement beaucoup.

L'accueil que les grands seigneurs font aux grands hommes, n'est que l'erreur de la vanité. Elle croit s'élever jusqu'au mérite en le caressant.

Admiration. Les sots admirent les grands; le philosophe les juge.

L'admiration n'est pas un sentiment, ce n'est qu'une secousse de l'ame.

Age. On est indulgent pour les imperfections qui sont propres à chaque âge; mais on ne pardonne pas l'humeur chagrine à quinze ans, ni l'étourderie à soixante.

Ambition. Les uns méprisent ce que les autres désirent avec ardeur. Cette différence établit la valeur des choses que poursuit l'ambitieux.

Il est une ambition propre à chaque état. De celle-là naît une conduite sage et soutenue. L'ambition démesurée produit souvent des actions d'éclat; mais ce qui est éclatant est souvent loin de la vertu.

Amitié. L'amitié est la passion des belles ames. Elle survit à l'amour, parce que les désirs s'envolent avec les graces, et que l'amitié marche d'un pas égal à côté de la vertu.

Le premier sentiment que nous partagions est l'amitié. Elle charme l'enfance, elle double ses plaisirs, elle la console dans ses peines. Que fait-elle de plus, lorsque le jugement l'apprécie, et que le besoin nous la fait rechercher?

Les plaisirs font les liaisons; l'ambition lie les intrigues; les goûts et l'intérêt forment les socié-

tés; la vertu seule resserre les nœuds de l'amitié.

Dire : Un tel est mon ami, et dire vrai, c'est faire à la fois son éloge et celui de son ami. C'est comme si on disait : Un tel et moi sommes vertueux.

Un ami dans la prospérité est un préservatif contre l'ivresse. Dans le malheur, c'est une colonne qui soutient le fardeau qui nous accablerait seuls.

Un ami est un bien que le sort ne nous montre quelquefois que pour nous porter le coup le plus sensible ; mais pour qui sait penser, la perte d'un ami dispose à la mort, et en adoucit l'image.

Amour. Il y a presque autant de sortes d'amour que de physionomies. Il peut se diviser et se subdiviser à l'infini. Essayons d'abord, non de donner une détermination fixe au mot amour, mais de le reconnaître au milieu des illusions dont il s'enveloppe sans cesse. Osons le séparer un moment de ses brillans entours. Voyons-le seul, sans appui que lui-même. S'il a son innocence, il n'en sera que plus aimable.

Le véritable amour est un penchant naturel, réglé par la raison, justifié par la vertu. Celui-là seul dure autant que le cœur : malheureusement il est très-rare.

Il se décèle ordinairement par le désir et la jalousie. L'un et l'autre tiennent, j'en conviens, à un instinct purement matériel ; mais pourquoi

rougirions-nous d'affections inséparables de notre manière d'être ?

La jalousie et le désir entraînent toujours, après eux, une espèce d'indiscrétion, qui se pardonne facilement entre deux personnes qui s'aiment, parce qu'elles en sont également coupables.

Heureux qui peut long-temps désirer! heureux qui est jaloux sans blesser les convenances! Tôt ou tard le désir soutenu conduit au bonheur, et lorsque le sentiment s'émousse, la jalousie le réveille, et donne une vie nouvelle à l'amour.

Étudiez votre amant, mesdames; suivez ses goûts, ses habitudes; assurez-vous qu'il ait un ami. Celui qui ne connaît pas l'amitié n'est pas digne de vous, car l'amour vrai n'est autre chose que l'amitié, plus le désir.

Un homme estimable, une femme vertueuse, unis plutôt par leur bonheur que par leurs sentimens, s'isolent volontiers de la société pour être entièrement l'un à l'autre; mais ils ne sont pas perdus pour elle : ils peuvent lui servir d'exemple.

On va voir comme une chose extraordinaire deux personnes qui s'aiment bien. On y retourne rarement : elles ennuient; mais elles se suffisent.

Les armes les plus puissantes de l'amour, celles qui assurent son empire, sont la modestie, la douceur et l'esprit.

La modestie est à la beauté, ce que le parfum est aux fleurs.

La douceur n'attire pas toujours; mais elle fixe, et l'un vaut bien l'autre.

L'esprit est le repos du cœur. Il fait quelquefois oublier qu'on aime, et ces heureuses distractions tournent au profit de l'amour.

Cet amour, dont j'ai peut-être saisi quelques traits, n'est qu'un être idéal pour les gens malheureusement organisés, et c'est le plus grand nombre. L'amour, auquel ceux-ci adressent leur culte, les conduit à la porte du temple de la volupté ; mais aussitôt qu'elle s'ouvre, il éteint son flambeau, rit, et s'envole pour chercher d'autres dupes. Il s'irrite par les obstacles, il s'accroît par la résistance ; il s'affaiblit par l'absence, il languit par l'habitude, et meurt enfin dans les bras de l'ennui, qui lui ferme les yeux.

Amour-propre. Ne concluons pas de ce que j'ai dit de l'amour vrai, qu'il y ait quelque mérite à le sentir et à le faire partager. Il est fils d'un autre amour qui naît avec nous, et qui, pendant le cours entier de notre vie, exerce sur nous un pouvoir irrésistible. Unique moteur de nos penchans, de nos goûts, de nos actions, il éclaire les uns, il égare les autres. Il a aussi des favoris et des victimes. Il s'appelle l'amour-propre, ou l'amour de soi.

Ce qu'on nomme communément amour, cet attachement exclusif, cet abandon absolu, ces sacrifices offerts et reçus, ne sont que des effets

de l'amour de soi. On s'attache exclusivement à l'objet qui promet le bonheur ; on s'abandonne à lui, parce qu'il est commode d'être confiant ; on lui sacrifie tout, parce que la félicité de l'un dépend essentiellement de celle de l'autre.

Ainsi, qu'on peut comprendre tous les sens sous celui du toucher, on peut rapporter toutes les passions à l'amour de soi. C'est lui qui nous détermine et nous pousse ; c'est lui qu'on devrait appeler passion première : toutes nos affections en dérivent. L'opulence, la grandeur, la gloire, sont autant de moyens d'être heureux, offerts par l'amour de soi ; mais ils lui sont tellement subordonnés, que lui seul nous force à les abandonner ou à les suivre.

Il est donc inutile de chercher dans ses passions des ennemis à combattre. Réunissons nos forces contre celui-ci, et nous les renverserons tous.

Ces traits de dévouement, dont les annales de l'amour s'enrichissent, et dont il ne balance pas à s'honorer, appartiennent sans exception à l'amour-propre : c'est lui qui donne le courage pour soi, et la sensibilité pour l'objet qui intéresse.

L'homme courageux inspire l'admiration. L'homme vertueux force l'estime, l'amitié, la reconnaissance. L'amour de nous-mêmes nous fait prétendre à tout cela, et une preuve incontestable que l'amour physique dérive essentielle-

ment de l'amour de soi, c'est que l'admiration, l'estime, l'amitié et la reconnaissance leur sont nécessaires à tous deux.

Avarice. L'avarice est la passion des petites ames. Une ame petite n'a jamais de grands vices. Ceux d'un avare sont cachés dans son coffre-fort.

Un avare ressemble à Tantale. Ils ont sous les yeux les objets des plus violens désirs. Il leur est impossible à tous deux d'y toucher.

L'avare vit et meurt inconnu, ignoré. Ses héritiers rappellent bientôt qu'il a existé.

Bonheur. Nous tendons tous au bonheur par une pente naturelle. On croit y arriver par la fortune, l'ambition, la gloire, les conquêtes, l'indépendance, la modération, la probité, la sagesse. Tout cela peut y conduire; rien de tout cela n'est lui. Presque tous les hommes le cherchent, sans se consulter seulement sur la route qu'il faut prendre. Est-il étonnant que la foule s'égare?

Nous cherchons le bonheur, comme un astronome cherche à découvrir une étoile, toujours au-dessus de nous. Insensés, baissons les yeux. Il est à nos pieds, et nous passons sans le voir.

Le bonheur et le repos résultent l'un de l'autre, et ne sont, pour ainsi dire, qu'une même chose; mais il ne faut pas confondre le repos et l'inaction. Le repos de l'ame est dans un mouvement régulier, que rien ne suspend, que rien ne précipite.

Travailler à régler ses penchans, c'est commencer à être heureux.

Si j'avais à donner des principes à un jeune homme, j'aimerais mieux commencer par cette question : Voulez-vous être heureux ? que par cette maxime : Connaissez vos devoirs. L'enfance soupire après l'indépendance, tant qu'elle n'en connaît pas les dangers ; le mot devoir la blesse, le mot bonheur lui plaît. Lui montrer la vertu comme un tyran, c'est l'en éloigner ; l'offrir comme un guide aimable, qui mène au bonheur, c'est presque toujours persuader de la suivre, et persuader est plus sûr que contraindre. Le mot bonheur, en ce cas, est un parfum qui corrige l'amertume des simples, sans rien ôter à leurs propriétés.

Le bonheur, rigoureusement parlant, n'est pas d'une absolue nécessité. L'absence du mal est un état de médiocrité dans le bonheur, que les gens que l'on croit heureux ne voient pas toujours sans envie.

On ne se lasserait pas d'être véritablement heureux ; mais on se lasse de tout ce qu'on a cru être le bonheur. Le désir égare, la jouissance éclaire.

Nous avons sur le bonheur une foule de livres qui n'ont pas rendu les hommes plus heureux. Sénèque, Fontenelle, Maupertuis, Helvétius, madame du Châtelet, Voltaire, ont écrit sur le bonheur, et un défaut commun à tous ces ou-

vrages, c'est que l'auteur veut toujours que nous soyons heureux à sa manière. Il n'a pas réfléchi qu'il y a autant de différences dans la nature du sang, l'activité des humeurs, le jeu des viscères, que dans les traits d'une quantité innombrable de visages.

Bravoure. Tout être veille à sa conservation : c'est l'instinct le plus puissant que nous ayons reçu de la nature. La bravoure est donc une qualité acquise, et les récompenses doivent être en proportion des efforts indispensables pour arriver au mépris de la mort.

Il y a de l'injustice à mépriser un poltron de bonne foi. Il ne mérite aucun ménagement, s'il prend la place d'un brave homme.

Une ame faible ne voit pas le danger où il est réellement ; elle s'y précipite en voulant l'éviter. Une ame forte prépare les ressources, juge les choses, et trouve la gloire au-delà du péril. De là, l'explication de la maxime populaire, que le danger cherche le lâche, et que la valeur lui en impose.

Causticité. L'homme caustique n'est pas encore méchant ; mais il n'a plus qu'un pas à faire, et il est difficile qu'il ne le fasse pas tôt ou tard.

Célébrité. Elle fait presque toujours la gloire des hommes et la honte des femmes. Les grands criminels mêmes trouvent une sorte de réputation où les femmes ne trouvent que l'infamie.

Tel écrivain croit passer à la postérité par le

grand nombre de ses ouvrages. La Rochefoucauld y est arrivé par ses maximes.

Clémence. La clémence est la plus belle vertu des rois, parce qu'elle fait supposer l'habitude de se vaincre soi-même. Il est beau, il est sublime de pardonner à son ennemi, quand on n'a qu'un mot à dire pour l'écraser.

La clémence fait presque toujours des ingrats; mais le souverain assez grand pour oublier un outrage, peut se passer de la reconnaissance.

Colère. La colère est un mouvement de l'ame, aussi impétueux que celui de la compassion est doux. Le premier dégrade l'homme autant que le second l'honore.

L'homme qui s'abandonne à la colère, ne sent pas son avilissement : la passion l'aveugle.

La colère ressemble, dans ses effets, à ce que le vulgaire appelle amour. Elle s'allume par la présence de l'objet qui l'excite ; elle s'affaiblit par l'absence ; elle se calme lorsqu'elle s'est exhalée ; elle s'éteint par l'habitude de voir l'objet qui la faisait naître.

On réprime la colère dans les grandes ames, en lui opposant une résistance noble et vigoureuse. Il est également dangereux, avec un homme ordinaire, de la heurter ouvertement, ou de lui céder avec bassesse.

Commandement. Nous voudrions tous commander. Nous ne nous soucions pas d'obéir, et nous disons tous qu'il faut savoir obéir pour ap-

prendre à commander. Que conclure de cette contradiction? que l'orgueil nous abuse sur nous-mêmes, et double les imperfections d'autrui.

Comparaison. Les comparaisons sont aux yeux de l'ame, ce que les verres noircis sont aux yeux du corps. Il est peu d'ames qui puissent regarder fixement la vérité, comme l'aigle regarde le soleil. Il faut donc adoucir l'éclat de la vérité, en la couvrant d'un léger nuage, et les rayons qui le pénètrent n'en ont que plus d'activité

Compassion. La compassion est le moins durable des sentimens qui honorent l'humanité : il fuit avec l'objet qui l'a fait naître.

Notre compassion pour les autres est en proportion des rapports qui existent entre leurs malheurs et ceux que nous avons éprouvés, ou que nous pouvons craindre.

Nous ne sommes jamais si peu occupés de l'adversité d'autrui, qu'au moment où nous en sommes frappés nous-mêmes : c'est que nous nous aimons exclusivement à tout.

Conduite. Nous jugeons assez sainement la conduite des autres, et nous ne savons pas nous conduire. Nous leur reprochons amèrement des fautes que nous commettons tous les jours. Nous attribuons leurs revers à leur imprudence, et les nôtres à l'infortune.

Conquérans. L'amour des conquêtes ressemble à l'ivresse. Elle devient une soif inextinguible. Le conquérant, qui n'est que cela, compte pour

rien le meurtre, l'injustice, la dévastation. Ses flatteurs le louent, son peuple pleure. Tels furent Attila, Gengis-Kan, Tamerlan. Alexandre protégea les arts, bâtit des villes, ranima le commerce : la postérité lui pardonne ses conquêtes.

Cour. L'usage du monde et l'art de se maintenir à la cour, n'ont rien de commun. L'homme de Paris, le plus fin, sera un pauvre courtisan, parce qu'il est à peu près en paix à la ville, qu'il vivra dans un état de guerre continuel à la cour, et qu'il ne connaît pas le terrain où il doit combattre.

A Paris, il suffit de se montrer toujours dans la société ce qu'on a voulu y être toujours. A la cour, il faut paraître tel que chaque circonstance l'exige. Dans le monde, il faut garder son masque; à la cour, il faut craindre de n'en pas changer assez.

A la cour et à la ville, les motifs sont les mêmes; mais les objets et les moyens sont différens.

L'homme sensé regarde la cour comme un pays étranger, la ville comme un lieu de séjour, la campagne comme un asile.

On ne va pas souvent de la campagne à la cour. On revient quelquefois de la cour à la campagne, et très-rarement de la cour à la ville.

Pour être considéré à la cour, il faut ne rien demander, ou tout obtenir.

Courtisans. Pénétrer tout le monde, être im-

pénétrable, voilà en deux mots l'art du courtisan. Soutenir ce personnage, est son chef-d'œuvre.

Il y a cette différence entre le philosophe et le courtisan, que le premier cherche ses défauts pour s'en corriger, et que le second ne veut s'apercevoir des siens que pour les dissimuler mieux; que l'un fait servir ses vertus à son bonheur, que l'autre fait tourner jusqu'à ses défauts au profit de sa fortune; que l'ambition fait tout entreprendre à celui-là; que la philosophie fait tout abandonner à celui-ci.

La faveur du courtisan qui sert indistinctement tous les goûts de son maître, est plus brillante et plus sûre que celle du ministre qui ne sert que le souverain; mais celle-ci est plus honorable. L'un n'est que l'homme du prince, l'autre est celui de l'État.

Le courtisan disgracié se console rarement, parce qu'il n'a pas un ami.

Création. Les bonnes gens parlent d'une création, comme s'ils en eussent été témoins oculaires. Les sceptiques parlent de l'éternité de la matière, comme s'ils existaient de toute éternité. Qu'importe qu'il y ait eu, ou non, un commencement? Être intelligent et raisonnable, utilise ta vie!

Dispute. La dispute est à l'esprit ce que l'acier est au caillou, dont il tire des étincelles. L'étincelle disparaît; les argumens s'oublient.

Douceur. La douceur est aussi souvent l'effet de l'indolence, que celui de la bonté.

Éducation. Chacun parle éducation, chacun a un système d'éducation; chacun a le meilleur possible. Pourquoi donc tant d'enfans si mal élevés? Pourquoi les talens unis à la futilité; de grands moyens anéantis sous des vices? Pourquoi quelques gens estimables qui ne doivent rien à leur éducation? C'est que la nature fait les hommes; l'éducation polit ou gâte son ouvrage. Chez un peuple corrompu, l'enfant le plus heureux est celui qu'on abandonne à lui-même, s'il n'a pas de mauvais exemples sous les yeux.

Éloquence. L'éloquence est un talent souvent pernicieux, quelquefois utile, et toujours agréable. L'éloquence est un piége qui entraîne le faible au-delà de ses moyens; c'est un levier puissant qui ranime l'énergie d'un peuple libre. Aujourd'hui, c'est un jeu d'esprit et de calcul.

Tout ce qui flatte attire. On suit jusqu'à un prédicateur éloquent, non pour faire ce qu'il dira, mais pour l'entendre dire.

Emplois. Pas d'homme médiocre qui ne prétende aux grands emplois, et qui n'y parvienne à force de tenacité. On veut se défaire d'un importun, et le moyen le plus court est de le satisfaire.

Cet homme remplit mal ses fonctions. On devait le prévoir, et on le punit de la condescen-

dance qu'il ne méritait pas ; mais qu'on pouvait lui refuser.

On intrigue pour obtenir un emploi, comme s'il s'agissait d'un bénéfice simple. On se plaint du travail qu'il exige après l'avoir obtenu, comme si la société devait quelque chose à celui qui ne veut rien faire pour elle.

On envie une place qui donne un équipage, et on ne se doute pas que les soucis occupent le fond du carrosse.

Émulation. L'émulation est utile comme certains remèdes extraits des poisons. Fille de l'envie, elle en prend la noirceur, quand elle n'est pas adoucie par l'honnêteté et la délicatesse.

On veut que les enfans aient de l'émulation. Le vaincu cache sa haine ; elle augmente si le vainqueur triomphe avec orgueil.

Ne dites pas aux hommes : Regardez vos concurrens. Dites-leur : Regardez votre but.

Entendement. L'entendement est une qualité de l'ame qui lui permet de saisir plusieurs objets à la fois. Il est à l'ame ce que les yeux sont au corps.

Esprit. Rien de si commun que l'esprit, par conséquent rien de moins estimé, et cependant nous courons tous après celui que nous n'avons pas.

Quelques hommes d'esprit feraient le charme d'une société nombreuse, s'ils n'avaient pas chacun la prétention de briller exclusivement.

Un trait d'esprit est un météore qui plaît dans l'obscurité. Les éclairs multipliés fatiguent la vue, et on se lasse de trop d'esprit, comme de tout ce qui est affecté.

L'esprit de saillie est plus brillant que solide. L'esprit de conduite est plus nécessaire qu'agréable. L'esprit philosophique est bon aux autres et à soi.

Parler, pour faire parler un sot et l'humilier, c'est se mettre au-dessous de lui. C'est attaquer un homme nu, armé de pied en cap.

Si tous les sots se condamnaient au silence, il y aurait moins de ce qu'on appelle esprit dans la société. Qui en tiendrait lieu? Le bon sens. La société y perdrait-elle?

Un péril grave est attaché au rôle de plaisant: c'est de devenir un homme sans conséquence.

Celui qui n'a qu'une sorte d'esprit, dit La Rochefoucauld, n'a point d'esprit. Il est vrai que celui-là ne peut embrasser qu'un objet, ne peut acquérir qu'un talent; mais souvent il y excelle.

Les esprits ont leur tempérament moral, aussi difficile à connaître que le tempérament physique. Ainsi on voit un même raisonnement porter la vérité dans l'esprit de l'un, l'incertitude ou l'erreur dans celui de l'autre, comme un remède guérit ou tue celui à qui on le donne.

Esprit fort. Cette qualification, qui a dû être un éloge, ne s'emploie plus que dans un sens défavorable. Il est plus facile de dénigrer un esprit

énergique, que de monter à son niveau. Il est plus commode de le persécuter, de le perdre, que de le combattre.

L'esprit fort avance des choses ; on lui répond par des mots.

L'esprit fort n'a d'opinion que sur ce qui est accessible à ses sens. Il nie le reste, et plaint ceux qui prononcent sur ce dont ils n'ont pas d'idée. Il ne persécute jamais.

Estime. Nous prétendons tous à l'estime, parce que nous sentons tous le besoin d'être estimés.

Par une fatale conséquence du principe, chacun se renferme dans la classe où il peut prétendre à ce bienfait. L'escroc vit avec des banqueroutiers ; l'hypocrite avec des charlatans ; la femme galante se rapproche des filles perdues. Cartouche était estimé de sa troupe.

L'honnête homme fait tout pour obtenir de l'estime, et il est souvent réduit à se consoler avec lui-même de l'injustice de ses contemporains.

États. Les états se forment comme les îles dans la mer, et disparaissent de même.

Si le gouvernement le plus parfait est celui où les têtes sont sans cesse en fermentation, le meilleur des gouvernemens est le républicain. Si la tranquillité publique, la sûreté des citoyens, sont les effets d'une sage administration, le meilleur des gouvernemens est le monarchique.

Louis XI fut un tyran. La haute noblesse

souffrit sous son règne; mais le peuple fut heureux.

Les révolutions ressemblent aux convulsions d'un malade fortement constitué. Il résiste aux premières, il s'affaiblit et succombe.

Il faudrait un hasard bien extraordinaire pour qu'une maison renversée se trouvât rebâtie à neuf, et c'est ce qu'on attend des révolutions.

Elles offrent pourtant un avantage : elles mettent les grands hommes à leur place.

Étendre ses états par de vastes conquêtes, c'est s'affaiblir des braves que l'on perd et du terrain que l'on gagne.

Il serait chimérique de se flatter de distraire les hommes de leur intérêt particulier, au point de ne les occuper que de l'intérêt général : ce fut une des erreurs de notre révolution. Il faut les convaincre que concilier ces deux intérêts, c'est les servir l'un et l'autre, et que les diviser, c'est les trahir également.

Le peuple le plus riche en numéraire n'est pas le plus puissant : l'opulence tombe avec les moyens qui la procurent. L'état vraiment riche et redoutable est celui qui possède une population nombreuse, des grains, du fer, et des lois sages.

Un souverain doit connaître le caractère de la nation qu'il gouverne. Les meilleures lois ne sont pas celles qui paraissent les plus sages, mais

celles qui ont le plus d'analogie avec le peuple auquel on les destine.

Les vices sont un chancre rongeur qui insensiblement détruit tout. Le gouvernement ne peut leur opposer trop d'activité. Tout est perdu, quand on entend dire de tel ou tel vice : C'est celui des honnêtes gens.

Exagération. L'exagération tient également de la méchanceté et de la flatterie. Un esprit faux exagère tout, et juge toujours mal. L'esprit de Geoffroi est méchant, flatteur et faux : aussi tombe-t-il dans le discrédit.

Exagérer le mérite de quelqu'un est une ruse du mensonge pour dérober quelque chose à la vérité.

Il n'est permis d'exagérer que les bienfaits qu'on a reçus.

Experience. L'expérience est la seule démonstration qu'on puisse opposer au témoignage des sens. Le raisonnement la contredit quelquefois; mais lorsque le raisonnement ne prouve pas une erreur, il faut s'en tenir à l'expérience.

L'expérience n'est pour l'ignorant qu'une lumière vacillante et trompeuse. Le savant seul en profite.

L'expérience de la vie ne se communique pas. On a dit avec raison : L'expérience des pères est perdue pour les enfans.

Extérieur. L'extérieur et le moment produisent les goûts, les antipathies, les caprices. Un

autre instant, une autre manière de voir, changent tout.

L'air froid et l'air haut se ressemblent tellement, que souvent on les prend l'un pour l'autre. Cet air repousse ceux qui vous approchent. La seule intimité peut détruire cette première impression; mais dans le monde, a-t-on le temps de s'étudier? On juge sur l'extérieur ; on veut être jugé de même.

Un homme naturellement froid ne doit se livrer à la société qu'avec la plus grande réserve. Peu à peu on s'accoutume à le voir ; il gagne à se faire connaître. C'est un mur qu'il faut rompre. L'est-il, on s'en trouve bien réciproquement, parce que le cœur a en plus ce qu'il exhale en moins. C'est le feu porté de la circonférence au centre. Dans la plupart des hommes, il est porté du centre à la circonférence.

Faste. Bien des gens croient ajouter à leur grandeur ce qu'ils ajoutent à leur faste. S'ils pensaient à la multitude de ceux dont ils ont besoin pour élever cet échafaudage de grandeur apparente, ils se trouveraient bien petits.

Est-il étonnant que tant de gens placent leur mérite dans leur faste? Il est si commode d'avoir du mérite pour de l'argent!

Les petits font, par ostentation, ce que les grands se croient obligés de faire par état. Cette chimère de devoirs d'état ruine plus de familles, que n'en peut enrichir le souverain le plus opulent.

Fatuité. La société rit d'un fat, le sage le plaint, le sot l'admire.

Femmes. Ceux qui disent toujours du bien des femmes, ne les connaissent pas assez. Ceux qui en disent toujours du mal, ne les connaissent pas du tout.

Nous croyons avoir de l'empire sur les femmes. Nous voyons enfin que nous perdons près d'elles jusqu'à l'empire que nous avions sur nous.

On accorde aux femmes la finesse de l'esprit et celle des perceptions, comme des effets nécessaires de la délicatesse de leurs organes. On leur refuse le courage, la prudence, et presque le jugement. Leur éducation, et nos préjugés seuls, les placent aussi bas. L'homme, naturellement orgueilleux, croit s'élever à mesure qu'ils les abaisse. Insensés! rendons-leur justice. Ne voit-on pas des femmes soutenir des évènemens désastreux, braver des périls, penser, parler, agir avec la force, la constance, la présence d'esprit que s'attribuent exclusivement les hommes, et qu'ils sont loin d'avoir toujours?

Aimons, estimons, honorons les femmes. Nous leur devons l'existence; elles guident nos premiers pas, elles font le charme de notre vie, elles consolent notre vieillesse, elles nous aident à mourir.

Fierté. La fierté prouve également la grandeur d'ame ou la sottise. Rien ne l'excuse dans un sot.

On la supporte dans l'homme de mérite que l'adversité poursuit.

Flatterie. La flatterie ressemble à un arbre qui séduit par sa beauté, et qui ne donne que des fruits pourris. Un flatteur est le plus vil des êtres. Fier et rampant, adroit et dissimulé, il ne dit jamais ce qu'il pense, et il a le talent funeste d'ériger les vices en vertus. Ennemi des gens de bien, par défiance, il l'est aussi du maître, par esprit de calcul. Que lui importe le maître? il ne tient qu'aux bienfaits. Gorgez-le d'or, et il verra avec indifférence la chute de son bienfaiteur.

Tous les princes ont pour eux l'exemple de leurs prédécesseurs, et tous sont plus ou moins dupes des flateurs.

Frivolité. La frivolité et les grandes conceptions ne s'allient pas dans une même tête. Les gens frivoles donnent le ton; les têtes fortes dominent.

Fortune. C'est l'idole à laquelle la plupart des hommes sacrifient tout, jusqu'à l'honneur.

On se croit riche, parce qu'on a beaucoup d'or. Il n'est de richesse réelle, que par l'usage qu'on en fait.

Autrefois, celui qui hésitait entre l'honneur et la fortune, se déshonorait. On ne savait trop, pendant le dernier siècle, lequel est préférable. Celui-ci a décidé la question.

Telles gens placent la félicité dans une opulence

à laquelle ils ne peuvent atteindre. Ils sont malheureux par la manie de regarder toujours au-dessus d'eux.

L'artisan occupé n'a pas le loisir d'être ambitieux. Il dort d'un sommeil paisible entre sa femme et ses enfans. Il se lève gaîment pour recommencer sa tâche, et retrouver les jouissances de la veille.

La pauvreté est un malheur réel, et souvent elle fait envie. D'heureux coupables poursuivent l'honnête homme indigent. Ils veulent le dégrader, pour s'épargner le spectacle de sa gloire, qui les appauvrirait enfin de tout ce qu'ils possèdent.

Génie. On peut se faire une réputation d'esprit, en cultivant son entendement. Le génie ne veut pas de culture. Elle le gêne, elle l'étouffe. Il brille de son seul éclat, et se montre dès le premier moment ce qu'il sera toujours.

Les gens d'esprit ont l'art des détails ; l'homme de génie les dédaigne. Il voit tout en grand, et reste inutile, si les circonstances ne le mettent pas à sa place.

L'esprit a fait la Métromanie ; le génie a créé Cinna.

On a le génie propre à une chose ; on en conclut qu'on est homme de génie, et on se trompe. Charles XII avait le génie de la guerre, Mazarin celui des affaires, Boileau celui de la poésie. Pé-

riclès, César, Richelieu, Pierre-le-Grand, Montesquieu, Voltaire, étaient des génies.

Gloire. La gloire dépend du succès; le succès dépend du génie et de la conduite. L'orgueil accuse la fortune de ses revers.

Grands. La grandeur importune, fatigue, blesse le peuple. Il s'en venge ordinairement par la haine, et croit rapprocher les distances, s'il a le droit d'y joindre le mépris. Beaucoup de grands ne connaissent de la grandeur qu'un fardeau au-dessus de leurs forces.

Ce n'est pas l'homme de mérite que les grands aiment à protéger; c'est l'homme qui les amuse, ou qui est leur complaisant.

Un grand court la ville en frac, pour n'être pas reconnu. On ne l'y connaît pas davantage sous son habit brodé. Tout le monde connaissait Sully.

Exiger la perfection dans un grand, serait se venger trop cruellement de son élévation. Il est estimable, si l'opulence et la grandeur n'ont rien ajouté aux faiblesses qui lui sont communes avec le vulgaire.

Grands hommes. Le courage et des circonstances heureuses font les héros. Le génie, les talens et les vertus font les grands hommes.

Un héros bat les ennemis. Un grand homme administre, comprime les factions, triomphe des ennemis et de lui-même.

Les grands hommes ressemblent aux corps célestes : leur influence s'étend partout.

Les courtisans empruntent leur éclat de la faveur du prince ; le grand homme ne doit rien qu'à lui.

Guerre. La guerre n'est pas toujours un mal réel pour un état. Elle est quelquefois l'unique remède aux troubles qui le déchirent.

Elle le purge des oisifs, toujours dangereux ; elle entretient le courage et la discipline ; elle suspend les effets du luxe, et ramène la simplicité des mœurs. On peut la comparer, si elle dure peu, à la neige qui tue les insectes, et rend à la terre de nouvelles facultés.

On ne commet pas impunément deux fautes de suite à la guerre. La première décide souvent de l'homme et de la chose.

Une guerre injuste est un attentat contre le genre humain. Le citoyen qui refuse son bras à la patrie menacée, est parricide.

Haine. On ne hait pas celui qu'on méprise. On hait l'homme dont les qualités balancent celles qu'on croit avoir, et dont les prétentions sont en opposition avec celles qu'on a.

Si on rapprochait deux personnes qui se haïssent et s'estiment, ou qui n'ont cessé de s'estimer que sur de légères préventions, les préventions et la haine s'évanouiraient bientôt, parce qu'entre deux hommes estimables, la haine elle-même n'est qu'une prévention.

Souvent la haine et l'amitié se touchent. La première peut disparaître devant le flambeau de la vérité.

Homme. L'homme est né méchant. Il ne faut, pour s'en convaincre, qu'examiner un enfant. Son plus grand plaisir est de détruire, et il se venge, sur ses joujoux, du mal que sa faiblesse ne lui permet pas de faire aux individus.

Les hommes sont comme les mots, on ne les met pas toujours à leur place. Ils valent trop ou trop peu pour ce à quoi on les emploie.

L'homme naît-il avec des penchans décidés? Sans doute. Est-il maître de les vaincre avec du courage et de la persévérance? C'est un problême que la vie de Socrate a résolu.

L'homme serait heureux dans l'état de nature, car ses vrais besoins le mèneraient au plaisir. La chaîne de ses maux se compose des besoins qu'il s'est faits.

Il serait plus sûr de voir les hommes tels qu'ils sont; il est plus agréable de les voir tels qu'ils veulent paraître.

Vouloir bien connaître les hommes, c'est se préparer des dégoûts. Cette étude doit conduire à l'insensibilité, et même à la misanthropie.

Ce qu'a de mieux à faire celui qui a approfondi le moral de l'homme, c'est de jouir de tout, et de ne s'attacher à rien.

L'étude de soi-même est plus cruelle encore. Son amertume est celle des plantes médicinales.

Leur goût révolte; ce n'est pas même sans douleur qu'elles entraînent les causes de la maladie; mais elles guérissent. Les remèdes doux, au contraire, irritent, provoquent, et augmentent le mal.

On demande quel est l'état le plus fâcheux où l'homme puisse se trouver. C'est, dira l'un, de réunir une vieillesse imbécille à l'extrême pauvreté. C'est, assurera l'autre, de souffrir à la fois les maux du corps et de l'esprit. C'est, je crois, de n'avoir aucun souvenir qui flatte l'ame, et qui la console, en la reportant sur la carrière qui va s'évanouir.

Les lois générales de la nature suffisent à la reproduction et à la conservation de ses ouvrages. Tous les hommes s'y soumettent. Celui qui s'occupe sans cesse à déranger l'ordre public, et à s'y soustraire lui-même, prouve-t-il l'excellence, ou la perversité de son être?

L'homme passe une partie de sa vie au-dedans de lui-même, et la plus grande partie du temps à s'applaudir. C'est qu'il est deux mesures d'après lesquelles il se juge. L'orgueil tient l'une et la présente continuellement; la raison attend qu'on lui demande l'autre.

L'homme se détache de ce qu'il possède, pour désirer ce qu'il n'a pas. En conclura-t-on qu'il soit inconstant dans ses désirs? Non, mais qu'il est insatiable.

Le goût de la propriété est une de nos chi-

mères. L'homme passe, et tout reste. Les propriétés réelles sont la force, la santé, la paix du cœur. Avec ces biens, des millions d'hommes, qui n'ont pas un pouce de terre, arrivent gaîment au terme de la vie. Lucien fait parler un champ dans une de ses épigrammes. J'étais, dit-il, le champ d'Achœmenides ; aujourd'hui je suis le champ de Ménippe. Celui-là crut me posséder, celui-ci se persuade la même chose : j'appartiens à la fortune.

On prononce que les hommes sont ce qu'ils ont toujours été, et ce qu'ils seront toujours. Horace ne trouve-t-il pas dans la cour d'Alcinoüs, décrite par Homère, les mœurs romaines de son siècle? Ne retrouvons-nous pas les nôtres dans celles des Romains du siècle d'Horace? Je vous arrête. Ce sophisme ne peut faire illusion que lorsque vous comparez un peuple dégénéré à un autre peuple dégénéré. Les Romains du temps de Numa, de Camille, de Régulus, ressemblaient-ils aux Perses vaincus par Alexandre, ou même aux Romains de Caligula, de Claude et de Néron? La corruption des hommes n'est jamais générale; elle n'a donc pas sa source dans la nature; on peut donc les employer au bien comme au mal. L'esprit du gouvernement, les préjugés nationaux et l'éducation, font fermenter en eux les vices ou les vertus.

Honneur. L'honneur, dit Montesquieu, est le ressort du gouvernement monarchique, comme

la vertu est celui du gouvernement républicain.

Tout s'use, tout passe. L'honneur s'éteint; les vertus disparaissent; les gouvernemens tombent.

Les révolutions retrempent les hommes. L'honneur et les vertus renaissent pour périr encore.

Il faut nécessairement de l'honneur où il n'y a pas de vertus. Il y a anarchie où on ne trouve ni l'un ni l'autre.

Il n'y a plus d'honneur, où on jure par lui à chaque instant, et sur des choses indifférentes. Profaner le mot, c'est se jouer de la chose.

L'invoquer, même sans réflexion, c'est lui rendre un hommage involontaire; c'est en reconnaître la nécessité.

Bien des gens qui se dispensent d'en avoir, en exigent dans les autres.

Hospitalité. L'exercice de l'hospitalité suppose des mœurs simples et douces. Les anciens, qui la pratiquaient, valaient-ils mieux que nous?

Certains Arabes, chez qui elle est encore en honneur, seraient-ils le premier peuple du monde? Les Nomades ont toujours du superflu, parce qu'ils ont peu de besoins. Sans cesse errans, ils retrouvent chez un voisin ce qu'ils lui ont donné la veille. Nos besoins sont toujours au-dessus de nos moyens; nous n'avons rien à donner, et nous avons supprimé l'hospitalité pour échapper au reproche d'enfreindre les devoirs.

Nous en avons conservé le nom. Nos aubergistes ne connaissent ni le mot ni la chose.

Humeur. Ce qu'on appelle humeur, n'était autrefois qu'un dérangement de la santé, qui ne nuisait qu'à l'individu. L'humeur, dans son acception actuelle, est un fléau de la société, surtout si elle part d'un homme à qui on doit des ménagemens. Quelques femmes prétendent en faire une gentillesse.

On se corrige d'avoir de l'humeur, en vivant avec quelqu'un qui en a beaucoup, ou qui n'en a point.

L'humeur mène à l'impatience, l'impatience à la colère, la colère à l'emportement, l'emportement aux excès les plus funestes. C'est le venin de l'aspic ; il faut l'arrêter au moment même. S'il fait des progrès, il est mortel.

Humilité. L'humilité est une justice que se rend la bassesse. C'est une attitude qu'il faut laisser à qui est assez méprisable pour la prendre. Relever un tel être, c'est réchauffer un serpent.

Jeu. Le jeu est pour la société, ce que sont les spectacles pour une grande ville. Il y a trois heures dans la journée qu'on pourrait employer plus mal.

Que de gens sans mérite et sans occupation ne tiendraient en rien au monde, si le jeu ne leur en donnait l'entrée!

Il faut faire jouer les sots : c'est ce qu'ils font le moins sottement. A une bouillotte, d'ailleurs, tout le monde se ressemble.

Il est humiliant de perdre toujours, disent

certaines personnes. Il est bien plus humiliant de jouer toujours.

Celui qui joue gros jeu, qui ne joue que pour gagner, le joueur de profession enfin est aussi dangereux que méprisable. Tel est cependant l'empire des usages, qu'on dissimule le mépris qu'il inspire... tant qu'il a de l'argent.

Imitation. Les gens médiocres copient servilement. Les esprits supérieurs commencent par imiter, et finissent par servir de modèles.

Immortalité. On montre l'immortalité à tous ceux que leur naissance distingue du vulgaire; mais tous n'en sont pas également avides. Il en est qui trouvent la récompense dans le bien même qu'ils ont fait. Lesquels sont préférables?

Un prince a deux moyens d'arriver à l'immortalité, les conquêtes et les bienfaits. On admire le conquérant; on aime son bienfaiteur.

Les rois, les philosophes et les poètes prétendent tous à l'immortalité. C'est ce qui a produit tant de conquérans, de sectes absurdes, et de mauvais vers.

Impétuosité. L'homme impétueux est digne de pitié. La morale le corrige moins qu'elle ne le punit. Il passe sa vie à céder à son premier mouvement, à se le reprocher, à se promettre de le réprimer, et à y céder encore.

Importun. Un importun doit être un sot ou un méchant, pour ne pouvoir ou ne vouloir pas sentir combien il importune.

Un importun réussit quelquefois : on achète de ce qu'il demande, le plaisir de s'en défaire. Il est possible qu'un importun s'importune lui-même, et qu'il ne cherche quelqu'un que pour se fuir.

Indépendance. On ne voit dans l'esclavage que de la faiblesse ou du désespoir, et dans l'indépendance, que de l'aveuglement et de la férocité.

Le désir de l'indépendance est le plus grand ennemi de la liberté : il mène droit à l'esclavage.

Qui ne veut qu'être libre, a le germe des grandes vertus; qui veut se rendre indépendant, est déja vicieux.

Ingratitude. L'ingratitude est un vice double, en ce qu'elle dégrade celui qui en est atteint, et qu'elle ferme le cœur de l'homme bienfaisant.

Il faut examiner scrupuleusement, dit Cicéron, les motifs qui ont déterminé quelqu'un à nous obliger, pour régler sur eux notre reconnaissance. On est bien prêt d'être ingrat, lorsqu'on pèse ainsi le bienfait.

Justice. Tous les hommes devraient être justes, car tous exigent qu'on le soit envers eux. Pourquoi presque tous les hommes sont-ils injustes? parce qu'ils ont sur les yeux le voile des passions.

La justice qui gouverne la plupart des états n'est que l'abus de la force. Si le souverain a la main trop faible pour soutenir l'épée, elle lui échappe, et on la tourne contre lui.

Larmes. Les larmes qui expriment la tendresse, sont à l'amour ce que les pluies d'été sont aux fleurs : elles le nourrissent et le raniment

Les larmes ajoutent à la beauté, et la rendent plus touchante. Il est bien doux d'en arrêter le cours, quand on les a fait couler. Il est bien doux de rassurer ce qu'on aime, lorsqu'on n'a que de l'incertitude à détruire.

Les larmes de l'artifice n'excitent que l'indignation; mais on s'y méprend.

Il est des gens qui se font une habitude de pleurer. Les uns pleurent par faiblesse, les autres par perfidie. Les premiers cessent bientôt d'inspirer la pitié; les seconds ne trompent qu'une fois.

Livres. Nous avons une surabondance de livres, qui se succèdent comme les vagues de la mer : la dernière fait oublier celle qui l'a précédée.

Que reste-t-il d'une foule d'ouvrages imprimés depuis un siècle? Quelques volumes sauvés de l'oubli par l'homme de goût.

Luxe. Le luxe tue les républiques, parce qu'il corrompt les mœurs. Il est l'appui du trône, si l'autorité le contient dans de justes bornes. Il console quelquefois de la nécessité d'obéir, et tel qui éblouit la ville, oublie un moment qu'il est nul à la cour.

Malheur. Le malheur n'est peut-être qu'un

être de raison. Si nous avions des idées justes du bien et du mal, nous n'aurions pas sans cesse à la bouche les mots *adversité*, *bonheur*.

Ainsi, ce qui nous semble un malheur réel, relativement à nous, ne nous paraît qu'un évènement ordinaire par rapport aux autres.

On se croit malheureux pour n'avoir pas réussi dans une tentative quelconque; mais on n'avait conçu ni projets déraisonnables, ni espérance sans fondement, de quoi aurait-on à se plaiudre?

La modération dans les désirs est un moyen sûr de n'être jamais malheureux. L'homme n'a pas la force d'être modéré, voilà l'unique source de son malheur.

Les gens passionnés placent le malheur dans la privation de l'objet de leurs désirs. Maîtres de ces désirs, ils maîtriseront le malheur.

Avoir des remords, perdre un objet chéri, manquer du nécessaire, souffrir des douleurs aiguës, voilà de vrais malheurs. Les autres sont presque tous des chimères, enfans de notre imagination.

On supporte assez facilement un malheur qu'on n'a pas mérité : la certitude d'être plaint en console. Le malheur que nous nous sommes attiré, ajoute le poids de l'humiliation à celui du revers.

L'adversité corrige quelquefois l'excessive vanité de gens qu'elle remet à leur place. Quelque-

fois aussi elle rend trop humbles ceux que la prospérité avait rendus trop vains.

Quelquefois encore elle aigrit le caractère; elle produit des accès de colère, et même de fureur. C'est l'orgueil vaincu qui se révolte. Une nouvelle infortune l'abattra sans retour, et raccourcira sa chaîne.

L'adversité conduit les esprits faibles au désespoir ou à la superstition. Elle ramène un esprit fort à la philosophie.

Il faut être bien heureusement né, pour être philosophe sans avoir été malheureux.

Il est beau, il est grand de savoir souffrir. Savoir mourir n'est rien auprès de cela. Une mort tranquille et courageuse est la récompense de quiconque a su supporter l'infortune.

Un malheur presque inévitable est d'avoir besoin du secours des autres, et tant d'amertumes précèdent et suivent les bienfaits sollicités, qu'un homme délicat balance entre la nécessité qui le presse, et une grace qu'on lui fait acheter.

Un autre malheur est d'être forcé de mépriser celui à qui on doit de la reconnaissance. Alors le meilleur moyen de se corriger d'avoir besoin des autres, est d'en avoir eu besoin.

Matière. Tout ce qui est accessible à nos sens est matière. Nos sens sont donc matière, nous sommes donc matière nous-mêmes. Tout le monde ne convient pas de cela; mais tout le monde voudrait savoir ce que c'est que le soleil, et per-

sonne ne cherche la cause qui lui fait remuer le petit doigt.

Méchans. Les méchans ont cela de commun avec les honnêtes gens, qu'ils ne peuvent être trop connus.

L'imprudence est presque toujours compagne du crime. Les honnêtes gens seraient trop à plaindre, si les méchans étaient toujours de sang-froid.

La société a aussi ses méchans. On les ménage, parce qu'on les craint. Sont-ils démasqués, ils tombent dans le mépris.

Le mépris est-il une punition suffisante pour qui a perdu une femme dans son honneur, brouillé des époux, des frères, des amis?

Mémoire. La mémoire fait quelquefois à l'esprit le tour que certains chimistes ont joué à des gens simples. Ceux-ci ont cru avoir fait l'or que les autres avaient glissé dans le creuset.

La mémoire rend quelquefois l'homme implacable. Il pardonne mal ce qu'il n'oublie point.

L'ingrat n'oublie pas le bienfait : il voudrait l'oublier.

On vend bien des choses à Paris; on y vend même de la mémoire. Il serait à désirer qu'on y vendît de l'honneur : il ne manque que cela à bien des riches. En achèteraient-ils? J'en doute.

Mépris. Mépriser les richesses, c'est ressembler au renard de La Fontaine. Le sage ne les méprise point, il les craint.

Ce n'est pas mépriser la vie que lui préférer

l'honneur : c'est estimer l'honneur ce qu'il vaut.

L'existence est un malheur pour qui ne mérite que le mépris.

Mérite. Le mérite, ainsi que l'or, a sa pierre de touche. Il y a des gens adroits en mérite comme en métaux.

Ministres. Les grands ministres ne font pas toujours les grands rois; les grands rois font presque toujours les grands ministres. Richelieu fut un grand ministre, et Louis XIII un roi ordinaire. Louis XIV fut un grand prince, et forma Louvois. Il crut former Chamillard, et se trompa.

Ceux qui approchent les ministres, cherchent sans cesse à les tromper, et ils les blâment lorsqu'ils se trompent dans leurs choix.

La connaissance des hommes est essentielle à un ministre. S'il place par recommandation, ou au hasard, il se trompera souvent. Il doit chercher à connaître aujourd'hui ceux dont, peut-être, il aura à juger demain la capacité.

Le poids des affaires publiques est un fardeau que peu de ministres savent porter. Beaucoup le déposent ou le traînent.

Un grand ministre perd rarement sa place. Le moment de sa mort, ou celui de sa disgrace, décide s'il est un grand homme.

Misanthropie. Haïr tous les hommes est une injustice pour quelques-uns, un excès de sévérité pour quelques autres, et toujours un malheur pour soi-même.

La misanthropie est fille de l'excessive probité. La probité peut donc rendre malheureux. C'est l'effet certain des extrêmes.

Fuyez la corruption, plaignez ceux qui en sont atteints, cherchez les gens vertueux. Il en est encore, puisqu'il y a tant de méchans, car ce ne sont pas leurs semblables que ceux-ci cherchent à tromper.

Modestie. La timidité et la modestie sont loin d'être la même chose. C'est l'orgueil qui rend timide, c'est l'amour-propre qui rend modeste.

Mollesse. La mollesse est au moins le sommeil des vertus.

Monde. On peut comparer le monde à un bal, où on court sans cesse les uns après les autres pour se connaître. On se plaît tant qu'on s'en tient aux agaceries; si on se démasque, on se quitte.

Le monde est une espèce de comédie, entremêlée de quelques scènes tragiques. Chacun y joue son rôle, bien ou mal; mais personne ne connaît la pièce.

Le grand usage du monde tient souvent lieu de talens, d'esprit, et même de vertus; mais lorsqu'on est forcé de causer avec soi-même, cet usage ne tient plus lieu de rien.

Morale. La morale est quelquefois le tyran de l'esprit, et presque toujours l'esclave du cœur.

Les moralistes ressemblent aux chimistes. Ils préparent des remèdes pour les autres, et s'en servent rarement.

Il s'en faut bien que tout ce qui peut se dire sur la morale ait été dit. La nature, inépuisable et variée, produit sans cesse, dans les passions des hommes, des nuances différentes, à la faveur desquelles elles cherchent à se cacher. La morale doit suivre la nature, et la saisir sur le fait.

Mort. La crainte de la mort est le seul mal qu'elle fasse éprouver. La mort est le point mathématique qui ne peut être aperçu.

Personne n'est content de son sort, et chacun craint de finir.

Pour être fondé à regretter la vie, il faudrait avoir su en jouir.

Bien des gens craignent la mort, parce qu'ils craignent la douleur : ils ne devraient craindre que d'être malades.

Le vulgaire ne s'aperçoit guère de son existence qu'au moment où il va la perdre, et ce vulgaire-là est de tous les états.

Mots. L'abus des mots, que la sottise prend pour de l'esprit, est un vernis dont se masque la nullité. Cet abus est le père du calembourg.

Beaucoup d'ouvrages, qui ne sont pas écrits en calembours, n'en sont pas meilleurs. Quelques écrivains, qui ont de la réputation, prétendent que la langue doit être esclave du génie. Qu'ils apprennent à parler celle de Racine, et le mot propre viendra se placer.

Les phrases inintelligibles sont comme des bois fourrés, à travers lesquels l'ignorance se sauve.

Musique. La déclamation est une musique vocale comme la musique vocale est une déclamation. Chacune a son harmonie; toutes deux naissent des passions, servent à les peindre, et doivent s'entr'aider mutuellement.

Grétry a prouvé la vérité de cette assertion. Personne n'a déclamé aussi heureusement que lui.

Il a ouvert une route nouvelle. Ses concurrens s'en sont écartés, et ont séduit un moment : on se laisse éblouir par des fusés volantes. Le jour reparaît; tout rentre dans le néant. Le public est revenu à Grétry.

Négociations. Les négociations sont la ressource de l'habileté contre la force.

Noblesse. La noblesse suppose la vertu, et doit être la satire vivante du vice. La noblesse était éteinte avant sa suppression. Pas de principe sans exceptions : elles étaient rares.

Des parchemins plus ou moins anciens, différens degrés de noblesse, étaient de vaines distinctions. Le degré du mérite seul distingue les hommes. Celui qui remplit ses devoirs sociaux et qui s'occupe des intérêts de la patrie, est un grand seigneur.

Aboutemir n'avait pas d'aïeux, et conquit l'Egypte. On osa lui demander un jour de quelle race il était. Voilà ma race, répondit-il en montrant ses troupes, et voilà ma généalogie, en montrant son épée.

Opinions. Les différentes opinions sont comme

les assortimens d'un magasin : chacun y prend ce qui lui plaît, sans examiner la qualité. Voilà pourquoi nous voyons des opinions si ridicules, et qui durent si peu.

Les opinions les plus importantes se communiquent souvent comme la frayeur. On n'examine pas l'objet dont on est frappé, et on s'accorde à le trouver effrayant. Le nombre des crédules grossit, et finit par devenir une autorité pour les gens qui ne raisonnent pas.

Opulence. On aurait vu la statue de Varus à côté de celle de Camille, si les Romains avaient mesuré la considération sur l'opulence. Varus alla pauvre en Syrie, et la trouva riche; il en revint riche, et la laissa pauvre. Il est des Varus dans tous les pays et dans tous les siècles.

Les biens avec lesquels on est né, n'empêchent pas de tomber dans l'indigence. Le luxe, en augmentant tous les jours, fait des riches malaisés. Ce n'est que dans l'économie que se trouve l'opulence.

Bon ordre. Il est plus facile de conserver de l'ordre dans ses affaires, que de l'y rétablir.

Celui qui a follement dissipé sa fortune, n'a aucun point sur lequel il puisse se reposer. Le passé l'étonne et l'humilie; le présent le trouble et l'embarrasse; l'avenir l'inquiète et l'épouvante.

Se résoudre à quelques privations, c'est se garantir de les supporter toutes.

Orgueil. L'orgueil est un miroir devant lequel nous faisons passer nos actions et celles des autres. Nous avons soin de ternir la glace, quand nous craignons de la trouver trop fidèle.

Si nous pensions combien nous sommes dépendans de la nature, nous aurions moins d'orgueil, et plus de reconnaissance.

Être susceptible, difficile à vivre, c'est immoler son amour-propre à son orgueil. On s'estime bien peu, quand on craint de n'être pas assez estimé.

Il n'y a point de vertus sans amour-propre. En est-il beaucoup qui s'accordent avec l'orgueil?

L'orgueil nous fait parler de nos bonnes actions. Quelquefois la joie de les avoir faites trahit notre secret. L'un semble dire: Voyez ce qu'il m'en coûte à faire le bien, et l'autre: Jugez par le plaisir que j'éprouve, de tout le bien que je voudrais faire encore.

Il est peut-être plus facile de se corriger d'un défaut, que d'acquérir une vertu. C'est qu'en se corrigeant, on se croit au-dessus de celui à qui le défaut reste, et qu'en acquérant une vertu, on se voit tout au plus à côté de son modèle.

L'orgueil, qu'une vérité dure révolte, entend mal ses intérêts: exiger des ménagemens, c'est avouer sa faiblesse.

L'orgueil exige tout de la soumission des autres: l'amour-propre ne veut rien obtenir que de l'examen.

Notre orgueil est à celui des autres, comme un grain de poudre est à ceux qui l'environnent : il les embrase tous au moment où il s'enflamme.

Notre propre orgueil nous rend celui des autres insupportable, et c'est un double motif pour nous en corriger. Triomphons du nôtre; nous ne blesserons personne, et nous serons hors d'atteinte.

L'orgueil et la méchanceté croissent dans le cœur de certains dévots, en raison des dehors d'humilité et de charité qu'ils affectent.

Disputer avec aigreur, décider impérieusement, rejeter les objections au lieu de les résoudre, c'est prouver que l'amour-propre cherche moins l'honneur d'avoir raison, que l'orgueil ne craint la honte d'avoir tort.

L'orgueil est la source de presque tous nos vices. On le sait, on le dit aux autres; on se le déguise à soi-même. Rien de si commun que le précepte; rien de si rare que de s'en faire l'application.

Ostentation. L'ostentation est la volupté de l'orgueil. Elle n'est qu'un ridicule qui se montre nu.

Passions. Les passions sont à l'homme ce que le soleil est aux plantes. Un soleil trop ardent dessèche ce que des rayons plus doux eussent vivifié. Les passions violentes dessèchent l'ame; les passions modérées lui communiquent une activité, une chaleur utiles.

Les passions excessives font sur l'ame l'effet des ventouses sur la peau : elles la boursouflent, pour ainsi dire. Lorsque l'action cesse, l'ame, ainsi que la peau, retombe, et reste long-temps flétrie.

L'adversité seule agit puissamment contre les passions. L'amour-propre alors se les immole, pour n'en pas devenir la victime.

Patience. La patience est, ou le triomphe de la raison, ou la langueur de l'indolence, ou la dextérité de la ruse.

Quand la patience n'est pas l'effet de la raison, elle est celui d'un excès d'orgueil, ou d'un excès de bassesse.

On affecte de la patience pour humilier ceux qui en manquent, ou ceux qui veulent nous en faire manquer.

La patience est vertu dans un philosophe, et nécessité dans un courtisan.

Patriotisme. Le patriotisme est l'idole du républicain, une vertu rare dans une monarchie, un être de raison sous le despotisme.

En révolution, le patriotisme est, pour certaines gens, un masque sous lequel ils arrivent à la fortune et aux grands emplois.

Quand la tourmente révolutionnaire cesse, on reconnaît le patriote pur : il est resté à sa place.

Perfection. La perfection est sur la cime d'une montagne escarpée. A son aspect, l'homme borné ou indolent s'étonne et s'arrête. L'homme d'esprit fait quelques pas, et bientôt rétrograde ou tombe.

Le sage seul suit le sentier que lui trace la vertu. La prudence l'y soutient. Éclairé par l'une, soutenu par l'autre, il avance lentement, mais sans interruption. S'il trouve un endroit difficile, il s'efforce de le franchir. Si la pente devient plus douce, il respire et ne s'arrête pas. Enfin il voit le but, il va y toucher, il chancelle, il meurt. Un pas de plus, et il arrivait. La vertu pleure, et revient s'offrir pour guide; mais a-t-elle conduit quelqu'un plus loin?

Persuasion. Il est quelquefois plus aisé de convaincre que de persuader. La conviction est accablante, mais elle agit vivement. La persuasion est lente, mais douce: c'est la lyre d'Amphion, qui bâtit les murs de Thèbes.

Peuple. Quelquefois un esprit de vertige souffle sur une nation, comme on voit, dans certains parages, s'élever tout à coup des vents qu'on n'y connaissait pas. Alors les rangs se confondent, comme les flots dans une tempête. Les systèmes prennent les couleurs de la vérité, comme les récifs, dans les ténèbres, paraissent quelquefois un asile. On s'agite, on se tourmente, on se heurte, on enfante des projets, ainsi que dans un vaisseau sans pilote, chacun veut mettre la main au gouvernail. Les imprudens s'écrient que le vaisseau va périr. Les gens sensés, qu'on n'écoute plus, se taisent; mais ils s'assurent de la chaloupe, pendant que les autres s'arrachent des débris.

Le peuple ne juge que sur l'apparence. Ce ne

sont pas les honneurs, la puissance, les richesses qui lui en imposent; c'est le faste qui les annonce ou qui les suit.

Les siècles les plus féconds en grands scélérats, le sont ordinairement aussi en grands hommes. Il y a aussi des temps de faiblesse et d'épuisement chez certains peuples. Tout y devient petit, vice et vertu.

Dans ce qu'on appelle les siècles éclairés, on applaudit, on récompense les grands talens, et on néglige l'homme vertueux. Un homme de bien cependant est un modèle aussi utile qu'un excellent danseur.

Il est un peuple qui ne parle que par saillies, qui se console de tout avec une épigramme, qu'on mène avec des chansons, et chez lequel un plaisant est un personnage.

Philosophe. Juger le bien, l'aimer, le faire; attaquer sans ménagement les vices et les erreurs nuisibles, c'est être philosophe.

Il est des époques où l'astuce se fait des armes de tout, même de la philosophie. Ses adversaires s'élèvent contre elle, en affectant de confondre l'abus avec la chose, et le beau titre de philosophe devient une injure. Alors le philosophe timide se tait et se cache; le philosophe énergique se montre et parle : il est toujours philosophe.

Plaisanterie. La plaisanterie douce et légère a un charme qui la fait souvent préférer aux qualités les plus solides et les plus essentielles. C'est

que le mérite n'amuse pas comme les graces; que pour accorder des récompenses il faut être juste, et que pour répandre des faveurs il ne faut qu'être grand.

Plaisir. Le plaisir est une situation de l'ame inexplicable, car telle chose procure du plaisir à l'un, et affecte péniblement l'autre.

Pourquoi les plaisirs de l'ame demandent-ils tant de variété? Un pur esprit ne doit pas s'user à sentir.

Nos plaisirs nous mettent presque toujours dans la dépendance des autres. Quelques-uns cependant sont en nous. Ne point faire le mal est pour l'ame une situation tranquille; faire le bien est sa volupté.

Le plaisir qu'on achète n'est qu'une vaine erreur. Il est même humiliant de penser qu'on s'ennuierait, si on n'avait pas de quoi payer ses fantaisies, et ces fantaisies mêmes sont humiliantes.

Les vrais plaisirs sont ceux qu'on ne doit pas à l'intérêt. Le cœur ne compte pas ceux qu'il donne, et l'intérêt les calcule.

Politesse. La politesse a remplacé la cordialité, lorsqu'on a substitué l'apparence aux vertus.

La politesse des grands envers leurs inférieurs n'est que de l'affabilité. L'amour-propre de part et d'autre en sent bien la différence. Les petits feignent de s'y tromper.

Les grands ont quelquefois une politesse si hu-

miliante, qu'on lui préfèrerait de la brusquerie.

L'homme excessivement poli fatigue en proportion des égards que sa politesse commande.

Si le titre d'ami, que l'on prend et que l'on donne si légèrement, n'a rien de commun avec l'amitié, il dispense au moins de la politesse, et de deux espèces de fausse monnaie, il est la plus commode.

On a fait un tarif des égards qu'on accorde aux noms, aux titres, aux places, aux fortunes. Il n'y en a point encore pour les qualités personnelles. A rang égal, on ne fait pas une révérence de moins à la fatuité qu'au mérite. A indigence égale, on ne fait pas une révérence de plus à la probité qu'à la mauvaise foi.

Politique. Un peuple qui se forme, ressemble à un enfant qu'il est facile de ployer à tout; mais il ne faut pas négliger le temps de l'enfance : sa constitution, son caractère, le reste de sa vie, dépendent de son éducation. Les premiers préjugés, une fois établis, ne se détruisent plus qu'avec le peuple même qui les a reçus.

La politique est un art chez les peuples civilisés. Un peuple neuf la méprise : il n'emploie que de la franchise et du fer.

La politique des Anglais est de réunir à leurs trésors ceux de toutes les nations. L'intérêt est la base de leur gouvernement, et leur gouvernement tombera avec leurs richesses.

Préjugés. Ce qui est vrai dans un temps, cesse de l'être dans un autre, et n'est plus qu'une opinion qu'on révère par habitude.

Il faut être un grand homme, ou un grand fou, pour entreprendre de détruire les préjugés. Le grand homme n'attaque que les préjugés nuisibles; l'insensé veut les abattre tous.

Le premier qui attaque un préjugé, et qui n'a pas en sa faveur les circonstances, et des préventions plus accréditées que le préjugé même, succombe, et laisse une tâche plus difficile à son successeur.

Pour attaquer un préjugé avec succès, il faut joindre à beaucoup de fermeté la prudence la plus éclairée. Sans ces moyens, tel qui croit détruire une erreur, ébranle la vérité.

Probité. Vertu essentielle et très-rare.

Comment la société se soutient-elle sans probité? Comme un malade vit dans des crises continuelles. Quelles en sont les suites? La mort pour celui-ci; la dissolution pour l'autre.

Raison. La raison prévient les excès; elle ne les réprime qu'à l'aide du courage.

Une victoire remportée par la raison, n'est pas le garant d'une autre victoire. Aujourd'hui vainqueurs, nous pouvons demain être vaincus. Heureux qui meurt les armes à la main, et sur son bouclier!

Raisonnement. Les hommes raisonnent moins d'après leurs principes que d'après la manière

dont ils sont affectés. Souvent ils abusent du raisonnement pour justifier leurs passions.

Un raisonneur n'a souvent pas la moindre lueur de bon sens, et n'est communément qu'un sot.

Reconnaissance. L'homme vraiment généreux ne s'affecte pas de l'ingratitude, parce qu'il n'a pas besoin de reconnaissance. Il plaint les ingrats, et il aime à en faire.

La reconnaissance devrait être égale entre celui qui donne et celui qui reçoit. Procurer à quelqu'un l'occasion de faire le bien, c'est lui préparer de doux souvenirs, c'est être son bienfaiteur.

Forcée de choisir entre son bienfaiteur et son ami, l'austère vertu se décide pour la reconnaissance, et le cœur se prononce pour l'ami.

Réputation. Il est beaucoup de réputations usurpées; il est même des gens qui en font, et qui n'en ont pas.

Un drôle répète jusqu'à satiété que Voltaire n'avait pas de génie. Ce drôle a pourtant une réputation, puisqu'on le paie pour le lire. Il est vrai que cette réputation est celle que se fait un empoisonneur.

Une bonne réputation est tôt ou tard le fruit d'une bonne conduite. Une grande réputation n'est pas toujours établie sur les vrais principes. Souvent une opération brillante éclipse une opération profonde.

Résolution. Dans toutes les circonstances, le plus mauvais parti qu'on puisse prendre, est de n'en prendre aucun.

Quelquefois une résolution audacieuse subjugue la fortune; quelquefois elle perd tout. C'est au génie à juger de ce qu'il peut entreprendre, de ce qu'il doit s'interdire.

L'homme faible laisse écouler dans l'irrésolution le moment propre au succès.

Richesses. Lorsque les richesses ont coûté le sacrifice de l'honneur, on se flatte en vain d'obtenir de la considération, en étalant ce qu'elles ont de plus somptueux. Cette pompe insultante est un témoin de plus qui atteste la vérité.

Sage. On demande si l'égalité parfaite peut exister. Oui, dans le cœur du sage. C'est là que tous les hommes sont égaux.

La connaissance de ses propres défauts n'est que l'aurore de la sagesse.

Sévérité. Ceux qui portent la sévérité jusqu'au scrupule envers les autres, sont presque toujours indulgens pour eux-mêmes jusqu'à l'aveuglement.

L'extrême pureté des mœurs doit justifier la sévérité que nous exerçons sur les autres. Sans cela, cette sévérité n'est qu'un tort de plus, qu'ils s'empressent de punir avec rigueur.

Siècles. Malheureux le siècle où il est également dangereux de connaître ou d'ignorer ses devoirs; de les remplir ou de les mépriser; d'a-

voir, ou non, du zèle pour le bien public, de l'amour pour le vrai, du génie pour les grandes choses. Ce siècle est celui de Néron ou de Domitien. Plus malheureux peut-être serait le siècle où le cultivateur et le commerçant seraient regardés comme des espèces d'animaux domestiques; où l'honneur, séparé de la probité, serait plus considéré qu'elle; où le luxe aurait l'audace de fouler aux pieds le mérite indigent; où l'orgueil usurperait le droit d'en imposer; où la pudeur serait un ridicule, la sincérité imprudence, le bon sens ennuyeux. Un grand homme, né dans l'un de ces siècles, doit s'attendre à la persécution ou à l'oubli. Qu'il tourne, pour ainsi dire, sur sa propre grandeur : il sera lui-même son tourbillon.

Sincérité. La langue est un étranger auquel il faut que le cœur serve toujours de guide.

L'effort qu'il faut faire pour repousser la vérité; la contraction d'esprit nécessaire pour mettre toujours le mensonge à sa place, sont la première punition de celui qui fait un art de la duplicité. Ce travail continuel produit souvent l'effet de celui de l'araignée : dès qu'on aperçoit le tissu, on se hâte de chasser l'ouvrière.

Singularité. La simplicité a ses partisans; la singularité a ses sectaires.

Autrefois un homme paraissait singulier dès qu'il était ridicule. Aujourd'hui, c'est lorsqu'il n'est pas ridicule qu'il paraît singulier.

Sobriété. Thimothée, fils de Conon, disait que

les soupers de Platon ne valaient rien le soir même, mais qu'on les trouvait excellens le lendemain matin.

Société. Les caractères se brisent, s'émoussent, s'adoucissent par le frottement continuel : tel est l'avantage de la société. Mais les nouvelles découvertes, produit ordinaire des liaisons étendues, éclairent sur le mal comme sur le bien, développent les vices comme les vertus : tel est l'inconvénient de la société.

Malgré notre dépravation, il est encore des sociétés pures, où la vertu rallie ses sujets dispersés, et que le désordre respecte.

Nous sommes à l'égard des autres, ce que les autres sont à notre égard. Faisons-leur grace, ou faisons-nous justice.

Souverains. Un prince qui règne sur des peuples courageux, doit se placer entre les lois et la justice. Il est plus facile à un souverain de se faire aimer que de se faire craindre.

Titus et Trajan honorèrent le trône. Lequel fut le plus digne de l'occuper? Trajan aimait la gloire; mais Titus aimait le genre humain. Un prince parfait serait celui qui réunirait les qualités de l'un et de l'autre.

La réputation des souverains dépend un peu de ceux qui leur succèdent. Charlemagne doit une partie de sa gloire à Louis le Débonnaire.

Démétrius de Phalère conseillait à Ptolomée d'acheter des manuscrits qui traitaient du gouver-

nement. Vous y trouverez, disait-il, ce que jamais courtisan n'osa dire à son maître.

Un prince qui donne avec profusion et sans choix, est un prodigue qui ruine l'état. Un prince libéral et judicieux enrichit le peuple, les particuliers et lui-même, par la création des grands hommes, le bonheur et l'amour de ses sujets.

Un roi se lasse quelquefois de régner; mais lorsqu'il devient homme, il l'est plus qu'un autre, dans quelque acception qu'on prenne ce mot.

Les hommes capables de gouverner les autres, sont plus rares qu'on ne pense. Le droit ou l'art de régner ne se ressemblent pas, et les peuples en sentent parfaitement la différence.

Les jours des souverains sont autant de feuillets de leur histoire.

Style. Il y a des gens qui préviennent en leur faveur par leur physionomie; mais il faut que leur caractère tienne ce que leur figure a promis. Il en est de même du style et du fond d'un ouvrage.

Un historien est un juge; il doit en avoir la sévérité, la délicatesse et les lumières. Le style de l'histoire doit être simple, noble et clair. Y jeter du brillant, c'est le travestir, et aujourd'hui on travestit tout. On a mis la fable en madrigaux, la tragédie en maximes, la comédie en romans, l'épigramme en vaudevilles, et le Geoffroi fait le mauvais plaisant.

Superflu. Le riche sans conduite est toujours

au-dessous du besoin. L'homme modéré, dans quelque position qu'il se trouve, peut avoir du superflu.

On aime mieux conserver un bien superflu qu'un repos nécessaire. On aime mieux acquérir un bien superflu, que la modération qui apprend à s'en passer.

Système. Chacun court après la renommée. Il est si doux de faire parler de soi! Les uns ne peuvent créer, faute de génie; les autres ne peuvent même traduire, faute de savoir les langues: on fait des systèmes. Nous avons eu l'art de procréer les Sexes à volonté, la Terre vivante, l'Explication du langage des animaux. Cent personnes lisent l'ouvrage; la moitié l'applaudissent, l'autre moitié le combattent. Si l'auteur se fût tu, il serait ignoré.

Talens. Parmi les peuples policés, la prééminence des talens est une chimère. L'Angleterre a eu Newton; nous avions eu Descartes. Montécuculli fut l'émule de Turenne, et Shakespear avait précédé Corneille. Dans un nombre égal d'années, on trouve à peu près un nombre égal de gens célèbres, chez les peuples parvenus au même degré de civilisation. Celui qui durera le plus, sera aussi celui qui en comptera le plus dans ses fastes.

Le talent de plaire est de tous les talens le plus désiré, le plus agréable, le plus profitable,

le plus indéfinissable. Il emploie, il caresse les vices, les vertus, les graces, les ridicules; il fait valoir le mérite, ou il en tient lieu. La nature le donne; l'orgueil croit le posséder; l'amour-propre le cultive; la sagesse même ne le néglige pas.

Les talens agréables sont toujours de mode. Les talens utiles ne sont recherchés qu'au moment où le besoin force à s'en occuper.

Temps. Le temps s'écoule, dit-on tous les jours. La durée est fixe; c'est nous qui coulons. Chaque être occupe un point imperceptible dans le temps. La vie d'un homme se perd dans la durée de sa famille, et celle d'une nation dans la durée du monde. Le temps est une mer qui absorbe les fleuves qui se précipitent dans son sein : lui seul est invariable.

Le présent est le point mathématique imperceptible aux yeux du corps : ceux de l'esprit seuls peuvent l'apercevoir.

Travail. Travailler à éclairer son esprit, à former son cœur, à connaître les vérités utiles, à se faire des principes sûrs, à régler sa conduite, c'est vouloir jouir de la dignité de son être, et rendre sa vie utile à soi et aux autres.

La mollesse, compagne de l'opulence, énerve, enivre, rend incapable de toute application. Celui que caresse la fortune, cherche rarement la vérité. Il prend la flatterie pour elle, et s'en trouve mieux. Que lui importe de mériter l'estime, puis-

qu'il obtient la considération ? Pourquoi raisonnerait-il sur le vrai bonheur, puisqu'il peut acheter le plaisir ? Les sciences sont pour lui ce qu'est sa livrée : il paie les gens qui la portent.

Il ne faut pas non plus que le malaise force la plume de l'écrivain. On s'aperçoit bientôt que l'indigence passe de son foyer dans ses écrits. Ce n'est plus un homme de lettres, c'est un ouvrier à la journée, qui ne fournit que sa peine.

Tyrans. Les tyrans sont les premiers, et souvent les plus malheureux esclaves de la tyrannie. Le grand Julien, que la sottise a cru perdre de réputation, en le nommant Apostat, le grand Julien disait : « Il n'appartient qu'aux tyrans de donner leurs caprices pour règles, leur puissance pour preuve, leurs succès pour raisons. »

Vengeance. La vengeance est un breuvage affreux, dont l'ame s'enivre en déchirant ses blessures.

La vengeance, loin d'effacer l'injure, en grave le souvenir par le remords qui la suit.

Le plus sûr moyen d'oublier une injure, est de la pardonner, quand l'honneur le permet.

Se venger, c'est descendre jusqu'à l'offenseur. Lui pardonner, c'est le mettre au-dessous de soi.

Quelquefois on prend, dans un premier mouvement, le cri de l'orgueil pour celui de l'honneur, dont il emprunte la voix.

Les demi-vengeances sont aussi dangereuses que les demi-confidences.

Vérité. Ce n'est pas assez de la dire, il faut la faire aimer.

Vertus. Les vertus privées sont connues de tout le monde, dit-on; pourquoi en parler dans un ouvrage? C'est par de bons ouvrages qu'il faut s'efforcer d'en relever le culte. L'orgueil et l'intérêt donnent assez de vogue aux vertus qui mènent à la gloire et à la fortune.

La confiance qu'inspirent les vertus de tempérament, vaut-elle l'admiration qu'excitent les vertus acquises? Celles-ci sont plus glorieuses: les premières sont les plus sûres.

La nature, disait un philosophe, loge le plaisir au lieu d'où elle vient de chasser la douleur: on peut en dire autant de la vertu.

Les vertus qui ne conduisent ni aux honneurs, ni aux richesses, ni à la célébrité, sont ordinairement les plus négligées, et ne sont pas les moins essentielles, ni les moins satisfaisantes.

Ceux qui veulent donner des ridicules à la vertu, ressemblent aux chiens qui aboient à la lune.

La vertu est un champ que chacun voudrait moissonner, mais que peu de gens cultivent.

Vie. La vie est un fonds dont nous ne sommes que les banquiers.

Voir et sentir, c'est être: réfléchir, c'est vivre.

Tout ce qu'on a fait pour ses passions est évanoui. Il ne reste du passé que le souvenir de ses fautes, ou du bien qu'on a fait.

Les anciens philosophes regardaient la vie comme une table à laquelle chacun vient s'asseoir successivement, sans pouvoir ni choisir, ni garder sa place.

CHAPITRE II.

L'Avocat.

« Monsieur, dit de l'Oseraie, en entrant chez « Dupont, écoutez-moi, et réfléchissez sérieuse- « ment ensuite au parti que vous prendrez.

« Robert est vivant, et c'est lui que vous avez « fait mettre à Bicêtre. — j'entendrai donc tou- « jours parler de ce fripon-là! — Écoutez-moi, « vous dis-je. Robert est l'opprimé, et vous savez « quel est le fripon.

« Vous avez un procès-verbal très en règle, « qui semble constater la mort de ce jeune homme; « mais le nom de Robert ne se trouve porté ni « sur les rôles d'équipage, ni sur l'état des pas- « sagers, déposés dans les bureaux de l'amirauté; « mais un vieux pilote et trois matelots invalides « déposent qu'il n'y avait pas d'enfant de cet âge « à bord, et qu'il n'est mort personne dans la « traversée. Ainsi le capitaine du Voltigeur et « son second sont deux faussaires.

« Deux femmes, enfermées à l'hôpital de Rouen, « déclarent avoir voyagé avec Robert, de Paris

« au Hâvre, précisément à l'époque où vous le
« faites mourir ailleurs.

« Milord All-is-bad déclare l'avoir embarqué à
« Dieppe, et l'avoir laissé en Écosse.

« M. Cammeron, prêtre écossais, déclare l'a-
« voir gardé deux ans chez lui.

« Je déclare, moi, l'avoir recueilli à Londres,
« d'où il est parti en qualité de soldat de marine,
« pour servir sur la flotte de l'amiral Vernon.
« Son enrôlement et sa désertion sont consignés
« sur les registres de l'amirauté de Londres.

« Je l'ai depuis parfaitement reconnu à Paris,
« et je pensais à le placer avantageusement, lors-
« que vous l'avez fait arrêter.

« Voilà, monsieur, des pièces qui prouvent
« tout ce que j'avance. Voilà les armes avec les-
« quelles je vais vous attaquer, vous, le capitaine
« et son second, et vous savez où cela vous con-
« duit tous trois.

« Quant à cette pureté de mœurs à laquelle
« vous prétendez, et qui vous a fait une petite
« réputation dans le quartier Saint-Louis, elle
« tombe avec tout le reste. Madame Gorju,
« que vous connaissez bien, déclare que Désirée
« Deslandes, qui va tous les jours avec vous à
« la messe, les yeux baissés, l'air recueilli, est
« accouchée quatre fois chez elle; que vous avez
« payé tous les frais, et si cela ne prouve pas
« que vous avez été quatre fois père, vous êtes

« au moins convaincu d'avoir autorisé le désordre,
« et d'être un hyprocrite. On sait qu'un hypo-
« crite est capable de tout; ainsi vous devez ployer
« par toutes sortes de considérations.

« Je vous donne vingt-quatre heures pour vous
« déterminer. Si demain vous n'avez retiré votre
« plainte de chez le commissaire, si vous ne dé-
« clarez authentiquement que vous avez reçu des
« éclaircissemens, dont il résulte que le jeune
« homme enfermé est réellement Robert; si en-
« fin vous ne le rétablissez dans son honneur et
« dans ses droits, je vous fais pendre, vous et
« vos complices. »

De l'Oseraie se retira, et laissa Dupont et Désirée dans un embarras, dans un trouble faciles à concevoir. Dupont aimait l'argent; mais il tenait encore plus à la vie. Désirée sentait que Dupont pendu, non-seulement ne lui ferait plus d'enfans, mais cesserait de fournir aux frais de la vie douce et commode dont elle avait contracté l'habitude. Tout perdre à la fois est bien dur! Aussi Désirée penchait à restituer à Robert l'héritage de sa mère. « Je ne rends rien, dit Du-
« pont. — Mais, monsieur, il nous restera encore
« de quoi vivre doucement. On dîne avec deux
« plats; on se contente de vieux vin de Mâcon,
« et on fait des layettes moins brillantes. — On se
« contente, on se contente... Mademoiselle, vous
« en parlez bien à votre aise. — J'espère, mon-
« sieur, que vous ne préferez pas être pendu. —

« Oh! nous n'en sommes pas là. — Mais je ne « vois pas comment éviter... — Ni moi non plus; « mais il doit y avoir des moyens... — Trouvez- « les donc. — Je les cherche.

« Hé! parbleu, j'y suis. — Ah! voyons cela. — « Il y a des gens adroits dans toutes les profes- « sions. — Adroits! — Coquins, si vous voulez : « entre nous, il n'y a pas d'inconvénient à ap- « peler les choses par leur nom. Je vais au Palais. « L'avocat que j'y trouverai seul dans la grande « salle, s'y promenant d'un air soucieux, regar- « dant en-dessous ceux près de qui il passe, que « ses confrères ont l'air d'éviter, cet avocat est « mon homme. Je le consulte. — Bon. — Il re- « tourne toute l'affaire, et la présente sous un « jour nouveau. — Vous tirez votre bourse... — « Mais je ne l'ouvre que lorsque je suis sûr du « succès. »

Dupont part, arrive, regarde, cherche, et ne voit d'abord sur les figures qui l'environnent que la sécurité et la satisfaction. Un petit homme à l'œil louche, à la robe usée, aux bas noirs jaunis, était assis dans la boutique d'un bouquiniste, et déchirait avec les ongles son vieux bonnet carré, en attendant qu'il pût déchirer un client. « Le voilà, dit Dupont.

« Monsieur, j'ai une mauvaise cause... — Mon- « sieur, j'aurai plus de mérite à la gagner. — « Elle est importante. — Elle me rendra davan- « tage. — Quelle qu'elle soit, vous vous en char-

« gez ? — C'est selon. — Comment ? — Il faut « d'abord nous entendre sur les honoraires. Cette « manière est peu usitée ; mais elle prévient des « contestations désagréables et fréquentes après « le jugement. — Entrons chez le buvetier.

« Votre affaire est excellente, dit l'avocat, en « finissant un poulet, qu'il avait dévoré pendant « que Dupont narrait. — Excellente, vous croyez? « — Détestable au fond ; excellente, parce que je « la gagnerai. — C'est tout ce qu'il me faut. — « Deux mille écus à l'avocat, après l'affaire ar- « rangée, ou le prononcé du jugement. — Et si « l'avocat perd ? — Cent louis. — Cent louis pour « avoir perdu une cause ! — Et mon honneur « compromis ! — Oh ! je crois qu'à cet égard-là... « — Pas de réflexions : on ne gagne pas les pro- « cès avec des épigrammes. Mon métier est de « plaider, le vôtre est de payer. Cinquante louis « à compte, et je vais faire peur à M. de l'Oseraie. « — Mais, monsieur, cinquante louis !... — Oui, « monsieur, cinquante louis ; j'en ai besoin, je « les veux, vous me les donnerez, ou vous cher- « cherez un autre avocat, et je vous réponds « que vous n'en trouverez point. — Mais hasar- « der ainsi cinquante louis ! — Ne me restera-t-il « pas cinq mille francs à gagner ? Me croyez- « vous assez imbécille pour ne pas les suivre « opiniâtrement ? Supposez-vous qu'il me vienne « souvent de ces affaires-là ? Mon intérêt vous « répond de moi. — Voilà cinquante louis.

« — Votre billet pour le reste ! — Comment, « mon billet ! — Les cliens et les malades se « ressemblent : ils oublient l'avocat et le médecin, « dès qu'ils n'ont plus besoin d'eux. Votre billet ! « — Conditionnel, au moins ? — C'est juste. — « — Le voici. — Je cours chez M. de l'Oseraie. »

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer. — « Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? — « C'est moi, monsieur, qui viens vous en rendre « un. — Ah ! ah ! et lequel ? — Vous êtes un « homme respectable. — Monsieur ! — Estimable. « — Par grace... — Généralement respecté et « estimé. — Au fait, je vous en prie. — Et il est « de mon devoir de prévenir les désagrémens « que vous attirera infailliblement l'affaire que « vous vous proposez de suivre. — Ah ! vous « êtes un émissaire de Dupont. — J'ai l'honneur « d'être avocat, et M. Dupont m'accorde sa con- « fiance. — Je la crois bien placée. — Au fait, à « votre tour, s'il vous plaît, monsieur.

« Vous allez assigner, imprimer un mémoire, « me réduire à la dure nécessité de rétorquer « vos argumens, et de les tourner contre vous. « Réparation d'honneur, dommages et intérêts, « frais, affiche du jugement à cent exemplaires ; « voilà, malgré le respect que je vous porte, « quelles seront mes conclusions. — Elles sont « folles. — Modérées. Écoutez-moi.

« Me croyez-vous assez gauche pour produire « un procès-verbal de je ne sais quel capitaine,

« lorsque je suis convaincu que Robert ne s'est « pas embarqué sur le Voltigeur, et que je sais « que vous en avez la preuve? Vous fournirai-je « contre ma partie la plus terrible des armes? « Non, monsieur, je ne fais pas de ces fautes-là. « Je me borne à combattre les déclarations des « deux filles enfermées, de Milord All-is-bad et « de M. Cammeron, et quoi de plus facile? Ils « attestent que ce jeune homme leur a dit se « nommer Robert, et je ne conteste pas cela; « mais de ce qu'il a dit être Robert, s'ensuit-il « qu'il le soit? Ces femmes, milord et le prêtre « ont-ils le moindre indice sur l'identité d'un « personnage que le hasard a jeté dans leurs bras, « loin de sa patrie, de ses parens, de ses con- « naissances, et qui a pris le nom qui lui a plu?

« Pour vous, monsieur, si je suis forcé de pro- « noncer le vôtre au barreau, j'observerai, avec « les égards qui vous sont dus, combien il est « difficile que vous ayez reconnu à l'âge de vingt « ans, un jeune homme qui n'en avait que dix « quand vous l'avez quitté. Réfléchissez au chan- « gement qu'opèrent dix ans sur la taille, les « formes, la figure d'un enfant, et dites-moi si « votre témoignage est admissible. D'ailleurs, « monsieur, vous êtes témoin unique, et vous « connaissez le principe romain : *Testis unus*, « *testis nullus*.

« Et je vous demande bien pardon, monsieur, « si en me conformant à ce qu'exigent de moi

« la probité et l'honneur, en me dévouant tout
« entier à mon client, et attaquant successive-
« ment les moyens développés dans votre mé-
« moire, je ne peux me dispenser d'observer
« que vous n'êtes mu que par un esprit de pas-
« sion. — Vous oseriez penser... — Permettez,
« monsieur. Pour éclaircir une question de droit,
« vous fouillez dans l'intérieur de votre adver-
« saire! Vous l'attaquez dans ses mœurs! Vous
« faites intervenir une sage-femme, qui déclare
« que M. Dupont est soupçonné de faire des en-
« fans à sa gouvernante. Quand cela serait, mon-
« sieur, ne vaut-il pas mieux qu'un homme libre
« vive avec une concubine qu'avec la femme de
« son prochain, et lorsqu'il a payé les frais de
« couches et satisfait l'accouchée, qu'a-t-on à
« lui reprocher? Mais je nie que M. Dupont se
« soit oublié à ce point. Je prétends qu'en voi-
« lant les faiblesses de cette fille, en la secourant
« selon ses moyens, il s'est conduit d'après les
« principes d'une religion sainte et charitable, et
« je vous déclare, monsieur, que si vous refusez
« de transiger... — Transiger avec des fripons!
« — Si vous refusez de transiger, si vous atta-
« quez la réputation de M. Dupont, nous atta-
« querons la vôtre. — Sortez, insolent! — L'une
« et l'autre sont intactes dans ce moment. Le pu-
« blic restera indécis entre vous, et celui-là per-
« dra la sienne, qui aura perdu le procès. Or,
« je viens de vous convaincre que vous le per-

« drez. — Faut-il que je vous fasse chasser? —
« Je me retire, monsieur, et je vais présenter
« requête, motivée sur quatorze ans d'absence du
« jeune Robert, et tendante à faire adjuger à
« M. Dupont la propriété absolue des biens de
« son épouse. »

De l'Oseraie, après avoir réfléchi à la tournure que l'avocat donnait à sa défense, sentit la difficulté de gagner cette cause et le danger de l'entreprendre. La réputation de Dupont était usurpée sans doute; mais elle existait. Il fallait des faits positifs pour la renverser, et il n'y avait que des présomptions. De l'Oseraie, succombant, devait perdre beaucoup de sa considération, et quel est l'homme capable de faire un tel sacrifice à l'amitié? J'avoue que je n'en connais pas.

L'intérêt que madame de l'Oseraie avait marqué à Robert, n'était que l'effet de sa condescendance pour son mari. Une certaine présomption, suite ordinaire des conquêtes faciles; l'insouciance, occasionée par des projets toujours flatteurs et toujours renaissans, lui avaient inspiré pour ce jeune homme un éloignement décidé. Elle combattit le cœur de son mari de tout l'ascendant qu'elle avait sur lui; elle pressa, elle pria, elle lui fit promettre de ne plus s'occuper de cette affaire.

Cependant de l'Oseraie, sincèrement attaché à Robert, se le représentait innocent, enfermé, destiné à passer dans la captivité et l'infamie ses

plus belles années, et peut-être le reste de sa vie. Cette idée le poursuivait, l'affligeait. Placé entre un ami dont il était l'unique espoir, et une femme qu'il chérissait, et à qui il avait donné sa parole, il eût sacrifié une partie de sa fortune pour concilier ces deux sentimens, et faire triompher Robert sans se compromettre. Cependant il fallait plaider ou se taire : il ne voyait pas de terme moyen.

Il se rappela enfin que l'avocat avait parlé de transigner. Une transaction se fait sans éclat, et quelle que fût celle que voulait proposer la partie adverse, il en devait résulter plus ou moins d'avantages pour Robert. Il résolut de revoir cet homme, s'il n'avait pas encore présenté sa requête, et il lui écrivit un billet, qu'il eut grand soin de cacher à madame. Nos jolies femmes de Paris sont de petites souveraines, auxquelles on obéit par habitude, à qui on veut plaire par besoin, et qu'on ne désoblige pas impunément.

L'avocat, en parlant à de l'Oseraie, avait observé sa contenance, sa physionomie, ses gestes, et il l'avait vu irrésolu, intimidé. Il ne doutait pas, ou qu'il laissât Dupont jouir en paix, ou qu'il cherchât à s'en rapprocher pour finir à l'amiable. Il n'avait eu garde de présenter une requête, dont il n'avait parlé que pour effrayer davantage, et le billet qu'il reçut ne l'étonna point.

Il se rendit au lieu que de l'Oseraie indiquait,

bien loin de son domicile, de peur que madame n'eût connaissance de l'entrevue, comme si on savait quelque chose à Paris, même de ce qui se passe parmi les locataires de sa propre maison; mais les bons maris sont si bons!

« A quelles réflexions nouvelles dois-je, mon-
« sieur, un rendez-vous de la part d'un homme
« qui voulait me faire chasser de chez lui? —
« Monsieur l'avocat, nous nous sommes échappés
« l'un et l'autre, et il me semble qu'en affaires
« il faut s'attacher aux choses, et non aux mots.
« — Monsieur, cette réparation me suffit, et me
« voilà à vos ordres. » Il fallait que de l'Oseraie aimât bien Robert, pour s'exprimer ainsi avec un être qu'il méprisait complètement.

« — Vous m'avez pressenti, monsieur, sur une
« transaction, et j'ai cru qu'il peut être utile de
« connaître votre façon de penser à cet égard. —
« Monsieur, les circonstances sont un peu chan-
« gées. Mon client, furieux de vos inculpations,
« me prese vivement d'agir, et je vous avoue
« que je suis très-embarrassé sur la manière d'ac-
« corder ce que je lui dois, avec le désir de faire
« quelque chose qui vous soit agréable. — Mais
« encore, monsieur, quelles sont les propositions
« que vous comptiez me faire? — Elles me pa-
« raissent maintenant inexécutables. — Peut-être,
« monsieur. De grace, détaillez-les-moi. — Je
« n'ai rien à vous refuser, monsieur.

« M. Dupont n'a pour héritiers que des arrière-

« petits cousins, qui demeurent dans le fond de « la Bretagne, et qu'il n'a même jamais vus. Vous « sentez qu'on tient peu à de tels parens. — « Sans doute. — Ses biens propres sont plus que « suffisans pour leur laisser quelque chose, et « assurer à mademoiselle Désirée une existence « heureuse et indépendante. — Après, après ? « — Je pensais donc qu'il pourrait reconnaître « M. Robert, avec d'autant moins de répugnance, « que vous affirmez positivement que c'est bien « lui, et que vous êtes incapable de vous jouer « et de votre parole, et de la fortune des parti- « culiers. — Vous me rendez justice. — De son « côté, M. Robert, par respect pour la mémoire « de sa mère, et par attachement pour son époux, « aurait laissé à M. Dupont l'usufruit de sa for- « tune, pour sûreté de laquelle on lui aurait « donné des hypothèques sûres. — Mais ces con- « ditions me paraissent raisonnables. — N'est-il « pas vrai? Votre ami est très-jeune. Il se serait « occupé utilement quelques années encore, et il « serait rentré dans ses biens, sans bruit, sans « ces réclamations scandaleuses, qui ne serviraient « ici qu'à amuser un public toujours méchant, « si vous persistiez, monsieur, dans votre pre- « mier dessein

« — Et qui empêche de revenir à ces idées « sages, claires, qui concilient tous les intérêts, « et qui sont très-préférables à un procès, dont « l'issue est toujours incertaine? — Je vous l'ai dit

« M. Dupont est furieux. — Mais vous avez de
« l'ascendant sur lui, puisqu'il vous a donné sa
» confiance. — Si vous saviez, monsieur, combien
« un vieillard entêté est difficile à ramener! —
« Vous avez tant de raisons à lui donner, tant
« de chances incertaines à lui mettre sous les
« yeux! — Mais vous ne pensez pas, monsieur,
« aux démarches, aux allées, aux venues, que
« cet arrangement nécessite; aux moyens qu'il
« faut classer dans sa tête, pour les développer
« avec adresse; combien, pour persuader, il faut
« joindre d'éloquence à la solidité du raisonne-
« ment. — Croyez-vous, monsieur, qu'il faille tout
« cela? — Oui, monsieur, je le crois, et alors il
« faut que je néglige mon cabinet, que je re-
« mette à quinzaine, et peut-être à un mois, des
« affaires prêtes à passer. — J'entends, monsieur;
« vous désirez une indemnité. — Il me semble,
« monsieur, qu'elle m'est due. — Et quelles se-
« raient vos prétentions, si... — Vous savez,
« monsieur, qu'un avocat ne fixe jamais ses ho-
« noraires. — Il me paraît que cent louis... —
« C'est peu; mais, je le répète, nous ne taxons
« jamais. — Observez, monsieur, que cent louis,
« qui ne vous suffisent point pour un mois, fe-
« raient supposer que votre profession vous rap-
« porte plus de trente mille livres par an, et votre
« mise annonce... — C'est par le talent et la pro-
« bité que brille un avocat, et le temps employé
« en toilettes est un larcin fait à ses cliens. J'avoue

« cependant que mon cabinet ne me vaut pas « trente mille francs ; mais vous sentez, mon- « sieur, qu'une affaire majeure doit dédommager « de beaucoup de petites causes, qui occupent « sans rapporter. — Hé bien, trouvez-vous que « quatre mille francs... — Je n'ai plus rien à ob- « jecter, monsieur. Je verrai M. Dupont, et je « ferai ce qui sera en moi pour terminer à votre « commune satisfaction. »

L'avocat avait eu une furieuse envie d'abuser de la facilité de M. de l'Oseraie, et de le pressurer au moins autant que Dupont; mais son caractère lui en imposait, et il n'avait pas même pensé à prendre ses sûretés : il sentait que la parole de l'un valait au moins le billet de l'autre. Hommage involontaire que le vice rend toujours à la probité.

Il arrive chez Dupont, troublé, hors d'haleine, jouant l'affliction, le désespoir. Dupont s'inquiète, Désirée s'allarme; l'avocat s'explique.

Il n'a pas vu son client depuis quelques jours, parce qu'il a tout préparé pour l'attaque ou la défense ; mais un incident nouveau, imprévu, terrible, déjoue toutes ces manœuvres, et rend un accommodement indispensable. Une femme, employée à la lingerie de Bicêtre, autrefois repasseuse chez madame Robert, a entendu nommer son fils. Elle l'a vu, elle lui a parlé, elle l'a interrogé; elle l'a reconnu à une brûlure à l'épaule gauche, qu'elle baisait en l'habillant, en le

déshabillant pendant son enfance. Robert a envoyé cette femme chez M. de l'Oseraie. Ils se sont concertés, ils vont se réunir, et ces deux témoins enleveront à M. Dupont les deux tiers de son bien. L'avocat propose la transaction convenue entre lui et M. de l'Oseraie, et Dupont l'envoie au diable.

Point d'arrangement. L'avocat lui a garanti l'excellence de sa cause, il a reçu cinquante louis, il faut qu'il plaide. Qu'importe le dire de cette repasseuse? Que signifie une brûlure sur l'épaule droite ou l'épaule gauche? On brûle tous les jours des enfans en nourrice. Et puis, ce fripon-ci aura eu, n'importe comment, des renseignemens positifs sur la famille Robert, et il se sera rendu justice, en se faisant marquer d'un fer chaud par un autre coquin de son espèce. Voilà ce que doit dire, ce que doit crier l'avocat des mauvaises causes, lorsqu'il sait son métier, et surtout qu'il se fait payer aussi cher. Enfin une ouvrière de la lingerie de Bicêtre ne doit pas être incorruptible, et on la corrompra.

Dupont peut d'autant moins se prêter à un arrangement, qu'il se propose de finir honorablement avec Désirée. Cette pauvre petite l'aime passionnément, et veut tenir à lui de plus près que par les simples liens du cœur. Elle exprime le vœu bien naturel de jouir enfin des douceurs de la maternité. Le père de ses enfans partage le même désir, et veut rendre à leur mère une

justice tardive et bien méritée. Il ne se laissera donc pas dépouiller d'un bien nécessaire à l'existence d'une famille nombreuse. Que Robert travaille, si on ne peut l'envoyer aux galères. Qu'est-il, après tout, que le fils d'une femme épousée par des vues d'intérêt? Balancera-t-il les droits des enfans de l'amour?

Tel est le résumé du discours de Dupont. Il demanda son consommé, son perruquier, et annonça qu'il prendrait un fiacre, pour aller à l'instant même trouver la repasseuse, faire briller l'or, la gagner. L'avocat, interdit, le regarde la bouche ouverte; la parole expire sur ses lèvres; il ne sait comment se tirer de ce pas difficile.

Un homme comme lui ne pouvait être longtemps embarrassé. Il proposa à Dupont de l'accompagner à Bicêtre, sans autre but que de l'écarter de la lingerie par quelque stratagême qu'il chercherait, et qu'il comptait bien trouver en route. Dupont lui répond qu'il n'a besoin de ses services qu'à l'audience, et que partout ailleurs il saura bien faire ses affaires lui-même. L'avocat le quitte de très-mauvaise humeur, parce que rien n'en donne autant à un fripon, que la certitude de voir sa fourberie découverte. Il sort, il marche, il invoque son imagination toujours fertile, et son génie, heureux ou malfaisant, lui suggère un échappatoire qu'il saisit avec ardeur, avec enthousiasme.

Il mangeait ordinairement dans une gargote,

rue de la Huchette, confondu avec l'écrivain famélique de la grand'salle, le porteur d'eau et le commissionnaire du coin, et parfois l'escroc et le filou, lorsqu'ils n'avaient pas de quoi dîner ailleurs. Le gargotier était un sot, soumis à sa femme, et n'ayant d'autre talent que de faire de détestables sauces. Madame avait commencé par être ravaudeuse; elle avait ensuite été entretenue par des huissiers, qui l'avaient passée à leurs recors, des bras desquels elle était tombée entre ceux du public crapuleux. Comme elle avait de l'ordre, elle avait économisé, en dix ans, une centaine de pistoles, et M. Fricoteau l'avait trouvée un excellent parti. En effet, personne ne s'entendait comme elle à faire du bœuf à la mode avec du cheval, et du vin blanc avec du poiré.

Elle avait su prendre dans tous les temps un air de décence qui la faisait passer, loin de son quartier, pour une bonne fortune, et quand elle n'était pas enluminée par un poisson d'eau-de-vie, on découvrait encore des traces de beauté, à travers les rides, qui commençaient à sillonner son visage.

L'avocat arrive chez elle en courant. « Marguerite, cent louis à gagner, à condition que tu « me nourriras gratuitement pendant un mois. » Marguerite, qui les gagne à peine en deux ans, saute au cou de l'avocat, l'appelle son cher petit, son mignon, et colle à ses lèvres ses lèvres décolorées. L'avocat lui fait sa leçon, la lui répète.

Marguerite l'a compris d'abord : elle était digne d'être sa femme.

Il lui aide à faire une espèce de toilette; il court chercher un fiacre; il promet douze francs au cocher, s'il arrive à Bicêtre en trois quarts-d'heure. Le cocher répond de ses rosses; Marguerite reçoit le salaire du cocher en dépôt ; elle part au galop d'un cheval boiteux et d'une jument aveugle.

Dupont, sûr de trouver sa repasseuse, n'avait pas mis la même rapidité dans sa course. Il aimait mieux arriver une demi-heure plus tard, et dépenser six francs de moins.

Marguerite n'était pas du tout étrangère au local et aux usages de Bicêtre. Plusieurs de ses amans étaient devenus commensaux de la maison, pour avoir soufflé des exploits, mauvaise habitude des huissiers d'alors, qui s'est communiquée, dit-on, jusqu'aux huissiers de nos jours. Marguerite avait conservé quelques relations avec certains porte-clefs, qui dînaient économiquement chez elle, quand ils allaient faire les messieurs à Paris. En conséquence, elle pouvait les appeler par leur nom, en obtenir un coup d'œil de bienveillance, aller et venir partout sans être observée, ce qui suffisait pour entretenir l'erreur de Dupont, et en tirer parti.

Il descend lentement de sa voiture. Il entre; on lui demande ce qu'il veut. « Voir Bicêtre », et on voit Bicêtre comme la Morgue, les Petites-Maisons, et autres spectacles dont se contentent

ceux qui ne peuvent pas payer un billet chez Nicolet.

Marguerite, qui se promenait aux environs de la porte d'entrée, aperçoit un petit vieillard, aux jambes torses, au ventre en pointe, aux sourcils épais, à la face rubiconde. Il porte une perruque à bourse, un habit de ratine marron, à boutons d'or, à doublure de satin vert-pomme, et dans les plis se perd la poignée d'une épée à monture d'argent, dont la lame n'est jamais sortie du fourreau. « Voilà mes cent louis, dit Mar-« guerite. »

Elle s'approche avec l'air d'honnêteté qu'elle affecte à propos, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire. Elle débute par une révérence, qui dispose toujours favorablement celui qui n'a pas de soupçons, et elle propose de conduire monsieur à la lingerie, qui est, dit-elle, la plus belle chose du monde.

Dupont ne sait trop que répondre. Ce n'est pas la lingerie qu'il veut voir, mais une lingère dont il n'a pas pensé à demander le nom à l'avocat : on ne saurait penser à tout.

Il balbutia, biaisa ; il en vint assez gauchement à parler de l'administration de cette lingerie, du nombre des sujets qui y étaient employés, des qualités requises pour l'admission, et Marguerite, après lui avoir fait l'histoire de cinq à six femmes qu'elle n'avait jamais vues, dont elle n'avait pas même entendu parler, s'étendit sur les infortu-

nes d'une ancienne repasseuse, très-honnête, qui gémit d'être obligée de vivre dans une telle maison, mais qui espère en sortir bientôt, par le produit infaillible d'une découverte importante.

De l'intérêt avec lequel elle s'exprime sur l'intéressante repasseuse, Dupont conclut qu'elle doit être la repasseuse elle-même, et on lui répond, avec un sourire modeste, qu'il ne s'est pas trompé.

Il amène la conversation sur le fond du métier, sur ses avantages et ses inconvéniens, sur les bonnes et mauvaises pratiques. Madame Robert est nommée entre cinquante autres par Marguerite : on ne parle plus que de madame Robert.

En parlant de la mère, on en vint naturellement au fils. La repasseuse plaignit le sort d'un jeune homme, en butte à des persécutions, qui n'ont pour objet que la spoliation de ses biens. Elle parla avec amertume et mépris de la conduite d'un beau-père barbare, qui outrageait, dans Robert, la mémoire d'une épouse dont il n'avait reçu que des marques d'amour. Cette sortie violente devait affermir la crédulité de Dupont, et en effet il trembla de ne pouvoir désarmer la vertu, qui se vouait aussi énergiquement au soutien de l'innocence.

Il se garda bien de se déclarer. Il se donna pour l'agent de ce beau-père, dont il s'efforça de justifier les procédés. Il prouva, à sa manière, que

Robert n'était qu'un imposteur, et ses preuves devaient être trouvées bonnes par Marguerite, qui voulait enfin se laisser dissuader. Elle déclara que si les choses étaient ainsi... si réellement on tendait un piége à un honnête homme... si elle avait cru trop légèrement à des apparences trompeuses, elle abandonnerait ce petit coquin à son sort,... pourvu toutefois que la reconnaissance du beau-père la mit en état de monter un petit négoce à Paris, et d'y mener une vie douce.

Dupont parla de vingt-cinq louis. La repasseuse observa qu'on ne peut faire avec cela qu'un commerce d'allumettes. Dupont proposa de doubler la somme, et la repasseuse répondit que M. de l'Oseraie envisageait la chose sous un autre point de vue que le beau-père; qu'il prenait ouvertement la défense de Robert; qu'il avait des manières très-engageantes, et que, pour une bagatelle, on ne se sépare pas d'un homme aussi généreux que respectable. Dupont fronça le sourcil; mais il allait en passer par ce que lui prescrirait Marguerite, lorsqu'une scène inattendue changea la position de tous les personnages.

Un homme assez bien mis aborda les deux interlocuteurs. « J'ai, je crois l'honneur de parler à « M. Dupont? — Oui, monsieur, répondit celui-« ci, après avoir un peu hésité. — Vous, ma mie, « vous êtes bien Marguerite Fricoteau, de la rue « de la Huchette. Suivez-moi tous les deux. — « Mais, monsieur... — Pas de mais. — Un homme

« comme moi... — A la garde, » et la garde s'approche, et l'inconnu tire un bâton d'exempt, et Dupont et Marguerite sont remis dans les voitures qui les ont amenés, et devant et à côté d'eux sont placés des messieurs qui ne leur permettent pas de faire le moindre mouvement.

On descend à l'hôtel de la police. L'avocat y entrait, bien accompagné, et M. de l'Oseraie y arrivait dans sa voiture.

Comment ces fripons se trouvent-ils rassemblés là? Par quelle raison de l'Oseraie y est-il lui-même? C'est ce que je vais vous apprendre.

Vous savez déja que Fricoteau n'était chez lui que le premier animal domestique. Il allait et venait, parlait ou se taisait, agissait ou non; on n'y faisait pas plus d'attention qu'au merle de madame.

En retournant la casserole, il avait remarqué la conférence particulière de sa femme avec l'avocat. Il n'avait pas eu l'indiscrétion de s'approcher; mais comme la curiosité est presqu'inséparable de la sottise, il prêtait une oreille attentive. La sottise entend mal; cependant Fricoteau avait fort bien compris que sa femme allait gagner cent louis, n'importe comment, et lorsqu'elle fut partie, il se mit à rire, à chanter, et à sauter dans sa salle enfumée.

Un traiteur qui chante et qui danse au milieu des dîneurs, au lieu de les servir, est une chose assez nouvelle. Le plus grand nombre le regardait,

s'étonnait et riait; mais un homme qui faisait semblant de dîner, lui demanda quel était le sujet de cette joie extraordinaire. Fricoteau répondit, en multipliant ses gambades, que Marguerite allait gagner cent louis. Cent louis, gagnés en une heure par Marguerite, devaient fixer l'attention de quelqu'un qui n'était pas là pour manger. Les questions se succédèrent. Fricoteau parla de Bicêtre, de fers à repasser, d'un pont d'osier, de l'avocat Goulin, et personne ne comprit rien à son galimatias. Cependant l'homme en question jugea, au nom seul de l'avocat, qu'il s'agissait de quelque friponnerie, et toujours interrogeant, toujours versant à Fricoteau, il comprit enfin qu'il fallait que Marguerite arrivât promptement à Bicêtre, et passât ventre à terre sur un pont de la rue St.-Louis. Or, comme il n'y a pas de pont dans la rue St.-Louis, que pour aller du quartier du Palais à Bicêtre, on ne passe pas par la rue St.-Louis, notre homme pensa que ce pont pouvait désigner la dupe qu'on allait faire. Il paya le mauvais vin auquel il n'avait pas touché; il courut prendre son cabriolet, caché aux environs de la gargote, et il se rendit en toute diligence dans la rue St.-Louis.

Le consommé ne s'était pas trouvé prêt, le perruquier s'était fait attendre, et mademoiselle Désirée mettait Dupont dans son fiacre, lorsque le cabriolet arriva. Il n'y avait pas de raison pour observer cette voiture plutôt qu'une autre; mais

quelques mots à l'oreille du maître, prononcés d'un air de mystère par la gouvernante, déterminèrent l'observateur. Il suivit le fiacre, et trouvant un moment favorable, il fit entrevoir au cocher le bout d'ivoire de son bâton, et lui demanda s'il savait qui il conduisait. « Monsieur Du-« pont. — D'où le connais-tu ? — Oh ! il est connu « de tout le Marais. — Où le mènes-tu ? — A Bi-« cêtre. »

L'exempt ne trotte plus, il vole. Il descend chez le commissaire du quartier. Il comptait simplement envoyer une note à la police, et demander du monde : il apprend et les prétentions de Robert, et son emprisonnement, et l'intérêt que M. de l'Oseraie prend à ce jeune homme. Il proteste au commissaire que M. de l'Oseraie est incapable de protéger un imposteur; qu'il doit y avoir ici complication de friponnerie; que cette affaire a été jugée bien précipitamment, et qu'on ne peut trop se hâter de la soumettre aux lumières de monsieur le lieutenant de police. Le commissaire, susceptible d'une erreur, mais toujours disposé à la reconnaître, ne balance pas, et part. Son chef examine les pièces, réfléchit, suspend son jugement, fait prier M. de l'Oseraie de passer à l'hôtel, et n'hésite pas à s'assurer de l'avocat, déjà perdu dans l'opinion publique. Le reste vous est connu.

Les détenus parurent d'abord séparément, selon l'usage. Dupont, interrogé sur les qualités de

la femme avec qui on l'avait arrêté, répondit qu'elle était attachée à la lingerie de Bicêtre. Interpellé de déclarer ce qu'il avait de commun avec cette lingère, il ne sut que répondre.

Marguerite, déjà très-mal notée à la police, fut sommée très-brusquement, et avec menaces, d'avouer ce qui l'avait déterminée à faire la lingère. Elle répondit que c'étaient les instances de l'avocat Goulin, dont elle ignorait le but.

Goulin, interrogé à son tour, nia les imputations de Marguerite. Marguerite, confrontée à Goulin, et placée entre la Salpêtrière et la vérité, répéta mot à mot ce que lui avait dit l'avocat.

Dupont, confronté aux deux autres, intimidé par l'air sévère du magistrat, et vivement poussé, avoua une partie de ses manœvres. On lui opposa les dires et les attestations dont M. de l'Oseraie était porteur, et il fut forcé d'avouer le reste.

Le commissaire alla prendre chez lui le procès-verbal du capitaine du Voltigeur, et chez l'avocat, le billet conditionnel de quatre mille huit cents livres. Le faux de la première pièce fut prouvé par les extraits des registres de Lorient; la seconde prouvait la vénalité et la connivence de l'avocat avec Dupont. Ce billet, la séduction employée par lui pour faire escroquer cent louis par Marguerite, formèrent les charges d'un procès-verbal.

Autre procès-verbal contre madame Fricoteau,

qui a été sciemment l'instrument de l'escroquerie.

Troisième procès-verbal contre Dupont, convaincu de faux, de subornation de témoins, et de l'intention avouée de se défaire, par toutes sortes de moyens, d'un jeune homme qui l'inquiète.

Ordre expédié à Lorient d'arrêter le capitaine et son second. Enfin allait intervenir jugement du lieutenant de police, qui renverrait les coupables par-devant messieurs du Châtelet.

Il ne restait plus qu'à savoir ce qu'était réellement celui qui se disait Robert. Le témoignage de M. de l'Oseraie était d'un grand poids ; cependant, comme la décision de cette question n'était pas du ressort de la police, il fut encore décidé de la renvoyer aux juges qui devaient en connaître, après toutefois avoir ordonné l'élargissement du soi-disant Robert.

Dupont tremblant, désolé, désespéré, se repentait et demandait grace. Il offrait de reconnaître Robert, de lui rendre ses biens sans condition, pourvu qu'on ne donnât pas de suite à une affaire, dont il ne pouvait plus se dissimuler les dangers.

De l'Oseraie triomphait. Il touchait au moment de recueillir le prix de ses démarches et de ses soins. Cependant quoiqu'il sentît que Dupont ne valait pas mieux que Marguerite, Goulin et le capitaine, il voyait avec peine celui qui avait été l'époux de la mère de son ami, exposé à une

peine capitale. Il représenta au lieutenant de police, qu'il ne pouvait déshonorer Dupont sans que sa honte réjaillit sur Robert; que cette faute était la seule qu'on pût reprocher à cet homme; que son aisance était le garant de sa conduite à venir, et que la société n'est intéressée à rejeter de son sein que ceux qui, par leur position, doivent continuer à la troubler; que la justice se relâche quelquefois de sa sévérité, lorsqu'il en résulte un bien, et qu'ici, avec de l'indulgence, on rétablirait un opprimé dans ses droits. De l'Oseraie reproduisit les certificats qu'il avait tirés de Rouen, d'Écosse et d'Angleterre. Il fit sentir au lieutenant de police, que bien qu'aucune des signatures ne pût répondre de l'identité, il était évident qu'un même individu avait parcouru toutes ces contrées, qu'on le suivait pas à pas jusqu'à son arrivée à Londres, où lui, de l'Oseraie, affirmait, sur son honneur, l'avoir parfaitement reconnu. « C'est parce que ces preuves sont suffisantes de-« vant les tribunaux, ajoutait-il, que vous devez « vous faire un mérite de corriger l'inflexibilité « de la loi. Qu'avez-vous à faire pour être juste? « Vous taire, et laisser agir Dupont. Pas une dé-« marche, pas un écrit de votre part qui puisse vous « compromettre. Qu'avez-vous, d'ailleurs, à ré-« pondre à Dupont, qui déclare qu'il a été trompé, « que de nouvelles lumières l'ont éclairé, qu'il « renonce à ses poursuites, et qu'il reconnaît Ro-« bert? Le procès-verbal du capitaine inculpe-

« t-il réellement un homme qui a pu le croire « vrai, et à qui on ne saurait faire un crime de « n'avoir pas été fouiller dans les registres de « l'amirauté de Lorient? Que reste-t-il donc « à sa charge, rigoureusement parlant? Son en- « trevue avec cette lingère, qui n'est qu'un fait « de police, que vous pouvez laisser tomber « dans l'oubli. » Le magistrat paraissait ébranlé.

Robert était libre, et celui qui l'avait fait élargir, l'avait instruit de ce qui se passait à la police. Son premier mouvement fut à la reconnaissance. Il accourut, pressé du désir d'embrasser son ami. La scène fut vive, touchante, franche surtout. Le lieutenant de police se sentit ému, et l'homme de bien ne résiste pas à son cœur. Cependant celui-ci, toujours prudent, parla à Robert, et lui fit cent questions auxquelles il ne pouvait être préparé. Le jeune homme répondit à toutes, sans hésiter, et avec ce ton de vérité qui persuade toujours. Le magistrat enfin félicita de l'Oseraie sur sa conduite, sa persévérance, et leurs suites heureuses. Il ordonna qu'on relachât Dupont, et que l'on conduisît les autres en prison.

De l'Oseraie et Robert n'étaient pas sans un reste d'inquiétude. Dupont, maître de lui, pouvait ne pas tenir ce qu'il avait promis. Le bonhomme ne pensa pas même qu'il lui fût possible de revenir sur sa parole : il se laissa conduire. L'acte fut rédigé, signé, et Robert, qui, deux

heures auparavant, n'était propriétaire que de *la Morale par Alphabet*, se trouva riche de douze mille livres de rente, qu'il ne devait qu'à la sage lenteur de son ami.

CHAPITRE III.

Le Libraire et l'Académie.

De l'Oseraie voyait avec plaisir que la position nouvelle de Robert le dispensait de le reprendre chez lui. Il sentait que la présence continuelle d'un homme qui ne plaît pas à madame, doit influer sur l'harmonie d'une maison. Il se félicitait de pouvoir accorder ce qu'il devait à l'amitié, avec les égards dont il était incapable de s'écarter envers sa femme.

Il donna à Robert d'excellens conseils sur la manière de conserver sa fortune et de se conduire dans le monde. Il l'engagea à travailler, parce qu'à vingt-trois ans, disait-il, il faut faire des folies ou des fautes, quand on ne s'occupe pas utilement. Il lui promit de le placer avantageusement, et il l'invita à le venir voir souvent *dans ses bureaux*.

La première chose que fit Robert fut d'oublier ce que de l'Oseraie venait de lui dire. Il alla se mettre en possession de ses biens, et il eut raison. Il demanda des avances à ses fermiers, et il n'eut pas tort, parce qu'il n'avait pas un sou, et

qu'il devait à son ami ; mais il ne compta pas avec lui-même. Il dépensa d'abord sans réflexion, selon ses fantaisies, et voilà ce qu'il ne fallait pas faire.

Dans les intervalles d'une jouissance à une autre, M. Robert revoyait son manuscrit, changeait quelques tournures de phrases, créait un paragraphe, et finit par se croire l'auteur de la Morale par Alphabet. Il tenait plus que jamais à son projet d'entrer à l'Académie, parce qu'il faut qu'un homme aisé soit quelque chose, que les fonctions d'académicien n'ont rien de pénible, et que ce titre, mérité ou non, donne du relief dans le monde.

Il voyait de l'Oseraie une fois ou deux la semaine. Il écoutait peu, parlait beaucoup, ne disait rien, et faisait ses visites courtes. De l'Oseraie lui proposa une place qu'il lui avait ménagée à la cour d'Espagne. Cette place devait changer des habitudes qui n'étaient pas encore enracinées. Elle était agréable et facile à remplir. Robert répondit sèchement qu'il se plaisait à Paris, qu'il ne s'accommoderait pas de la gravité espagnole; il fit trois ou quatre pirouettes, sortit, et ne reparut pas.

Quand il crut avoir mis la dernière main à son ouvrage, il envoya chercher un libraire lettré. On en trouvait alors plusieurs à Paris. Je ne sais si aujourd'hui... Il présenta son manuscrit avec la confiance d'un auteur qui croit avoir fait un

chef-d'œuvre. Le libraire en lut quelques articles, se frotta le front un moment, comme un homme qui cherche à se rappeler quelque chose; mais sa mémoire le trahissant, il crut s'être trompé, et il entra en matière

« Que veut faire monsieur de ce manuscrit? — « Parbleu, monsieur, je veux le faire imprimer. « — J'entends cela, monsieur; mais à quelles « conditions? — Je vous avoue que cet ouvrage « est mon début, et que je n'ai pas d'idées des « conditions usitées. — Je vais vous mettre au « courant, monsieur. Quand un livre porte le « nom d'un homme célèbre, nous l'achetons. Bon « ou mauvais, la première édition se vend. Quand « un livre est fait par un auteur avantageusement « connu, nous l'achetons encore, mais moitié « moins. Quand l'auteur est tout-à-fait ignoré, « nous n'achetons pas, parce que nous ne devons « pas payer son introduction dans le monde lit- « téraire; mais profiter plus tard de sa réputation, « s'il s'en fait une. Voilà les principes généraux « de notre commerce. — Hé bien, monsieur, vous « n'acheterez pas. J'ai de l'argent, ainsi... — Un « moment, monsieur. Si vous m'offriez un roman, « un poëme un peu leste, une critique gaie et « mordante, je hasarderais les frais d'une édition; « mais un ouvrage moral! vous devez savoir, « monsieur, que le public ne veut pas de cela, « et par conséquent je ne peux... — Allons, allons, « je paierai l'édition. — Beau papier? — Vélin. —

« Caractères ? — Ce qu'il y a de mieux : je ne sais « comment vous les appelez. — Un frontispice ? « —Qu'est-ce que c'est qu'un frontispice ? — C'est « une gravure en tête d'un ouvrage. — Oui, des « gravures partout. — Des fleurons, des vignettes ? « — Oui, oui, — Faits par les meilleurs maîtres ? « — Sans doute. — Vous mettez votre nom ? — « Comment, si je le mets ! Robert, Robert, en- « tendez-vous, en lettres majuscules, très-ma- « juscules, monsieur. — Y joignez-vous quelque « qualité ? — Aspirant à l'Académie française. — « Permettez-moi, monsieur, de vous faire obser- « ver que l'usage n'est pas... — Pas d'observations, « je ne les aime pas, et je me mets au-dessus de « l'usage.

« — L'ouvrage tiré à combien ? — Comment, « tiré ? — Oui, à quel nombre d'exemplaires ? — « A dix mille. — Mais, monsieur, c'est beaucoup « trop. — Non monsieur, ce n'est pas trop. J'en « donnerai à toute la France. — Trouvez bon que « je réfléchisse un moment. — A quoi ? — A ce que « coûtera cette édition. — Qu'importe ? — Pardon- « nez-moi, c'est très-important. »

Le libraire tire son crayon, calcule, suppute, efface, rétablit, ajoute, augmente, et trouve enfin un total de quarante mille francs, sur lesquels vingt mille seront payés comptant, et le surplus en effets à six mois, endossés par gens connus.

Robert se récrie, le libraire insiste. Le Premier marchande, le second tient ferme. Robert a le

bon esprit de réduire son édition, toujours bataillant avec le libraire, à six mille, à cinq, à trois, et enfin à deux cents exemplaires. Il s'arrange pour le prix, et passe une partie de son temps à presser dessinateurs, graveurs, imprimeur. C'est le temps de sa vie qu'il a jusqu'alors employé le moins mal.

Il regardait ses courses et ses soins comme un travail important, et il trouvait tout simple de se procurer des délassemens. L'argent qu'il avait reçu de ses fermiers diminuait sensiblement; il se rappelait l'état de misère où il était plusieurs fois tombé, et il sentait la nécessité de renoncer aux plaisirs dispendieux.

Il lui en fallait cependant. L'amour se faisait entendre d'une manière très-prononcée. C'est en effet, à cet âge, le premier besoin de la vie, et le plus doux à satisfaire, celui qu'on regrette plus tard de ne plus éprouver, et dont on aime à se souvenir, tant que le cœur conserve un reste de sensibilité. Habitué aux jouissances faciles, Robert avait essayé de l'amour qu'on achète, et l'illusion n'avait duré qu'un moment. Il s'était senti humilié de n'obtenir qu'à prix d'or ce que méritaient sa jeunesse, sa beauté et ses graces. Il pensa qu'une liaison décente lui était nécessaire, et qu'une femme jolie, spirituelle, enjouée, remplirait ces momens de vide, si fréquens et si durs pour l'homme qui a douze mille livres de rente, et même pour celui qui en a cent.

Il se rappela la limonadière de la rue Saint-Louis, et, laissant de côté les principes de vertu qui l'avaient déterminé à la garantir du vice par une chute, ne cherchant plus à s'abuser sur ses motifs, s'abandonnant de bonne foi à son cœur et à son intérêt personnel, il lui parut commode de passer ses jours entiers avec sa maîtresse, sans que personne, pas même le mari, pût le trouver mauvais. Il convenait que la dame n'avait pas l'esprit orné, mais elle était fort bien; elle avait un certain fonds de gaîté, et quand on a de la fortune, et qu'on va entrer à l'Académie Française, on peut consentir à se borner d'ailleurs. Et puis, dès qu'il serait académicien, il se verrait recherché, fêté; il ferait un choix digne de lui, et laisserait sa limonadière avec le souvenir du bonheur qu'il lui aurait procuré. Ainsi raisonnait Robert.

Il se met dans une brouette, et se fait rouler au marais. Il entre au café avec la confiance et l'air léger que donnent les avantages qu'il réunissait. Il se présente comme un homme sûr de vaincre, et ce ton déplaît singulièrement à la petite femme, qui aimait le péché, mais qui voulait le commettre incognito. Elle était, d'ailleurs, piquée de l'espèce d'abandon qu'elle avait éprouvé, et, entre nous, il était assez naturel qu'elle trouvât mauvais qu'après un mois d'absence, on débutât comme si on s'était vus la veille, et surtout qu'on fût au mieux ensemble. Ces manières, qui

réussissent quelquefois dans un boudoir, entraînent certain inconvénient dans un café, et il n'est pas de limonadière qui s'y expose.

Celle-ci répondit avec un flegme, une dignité, qui déconcertèrent l'homme à projets. Ceux qui étaient dans le café s'amusèrent de son embarras, et il crut n'avoir rien de mieux à faire que de se retirer. Qu'ils sont loin, ces plaisirs si doux et si prompts qu'il s'était promis! *Vanitas vanitatum*!

Cependant la difficulté est l'aiguillon du désir, et ce qui n'était qu'une fantaisie, devint un goût prononcé. Robert s'aperçoit que le premier moyen de réussir auprès d'une femme, est de se couvrir du masque qu'elle adopte; je crois même que celui-là dispense de beaucoup d'autres. Il s'enferme chez lui, et se dispose à écrire une lettre bien tendre, bien respectueuse. Il va entrer dans les détails qui ont occasioné sa disparition, à cela près pourtant que la Bastille remplacera Bicêtre, parce qu'on n'aime pas à avouer qu'on a habité ce dernier château. Il prend la plume; il sera élégant, pathétique, brûlant, persuasif. Quoi de facile comme cela? Un auteur!

Il s'aperçoit bientôt que *l'esprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a,* et que le sien, très-brillant en monosyllabes et en phrases coupées, n'est nullement propre à un travail un peu suivi. Cette réflexion l'afflige d'abord; mais comme il doit être lu par une femme d'un genre très-inférieur au sien, pour qui l'exagération doit être du

sublime, et le galimatias du sentiment, il se console en pensant que sa lettre fera autant d'effet que si madame de Sévigné lui en eût donné le brouillon, et que si une commère ou deux sont dans la confidence, son style lui fera un honneur infini dans le quartier. Il prend courage; il écrit, il rature, il déchire, il recommence; il appose enfin son cachet sur la plus extraordinaire comme sur la plus plaisante des conceptions.

Il comptait avec raison, que l'amour-propre de la dame apaisé, la rendrait facile à ses insinuations. En effet, une femme qui se croit aimée, qui a besoin d'aimer elle-même, a bien peu de chose à objecter à l'amant dont les torts n'ont été qu'apparens. Il ne restait qu'une difficulté; c'était de déterminer la limonadière, qui se croyait offensée, à recevoir l'épître et à la lire. « Je vais « la lui envoyer par un commissionnaire. Elle « rompra le cachet, sans savoir quel est l'é- « crivain, et, la première ligne lue, la curiosité « et l'amour lui feront lire le reste. Elle sera flattée « en secret d'entrer en commerce réglé avec un « jeune homme comme moi, et si la pruderie com- « bat ses désirs, qu'elle refuse de répondre à cette « lettre, elle répondra à la seconde, et ce que j'ai « à craindre de pis, c'est la perte d'un jour. »

D'après les dispositions de la dame, les choses auraient fort bien pu s'arranger ainsi; mais si les enfans, les buveurs, les amans ont leur dieu, les maris ont quelquefois le leur.

En précédant un de messieurs les échevins que députait son corps vers monsieur le prévôt des marchands, le mari de la limonadière, garde de la ville, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, s'était donné une entorse, pour avoir monté trop précipitamment l'escalier. Or, comme une entorse ne permet pas à celui qui se l'est donnée d'aller plus loin, monsieur le garde s'était assis sur son derrière, et monsieur l'échevin était entré sans être précédé de personne, ce qui l'affecta singulièrement, car il était noble depuis trois semaines.

Cependant, comme un homme qui s'est donné une entorse ne gagne rien à rester assis sur un escalier, monsieur le garde de la ville s'était fait reporter chez lui, et comme un homme obligé à rester assis, s'ennuie moins à un comptoir que dans une arrière-boutique, monsieur le garde avait prié madame son épouse de lui céder sa place, et comme madame son épouse n'était pas fâchée d'aller causer avec son cœur, sur le boulevard du temple, elle avait remis à son époux la sonnette de cuivre argenté, la pince à casser le sucre, et le journal des crédits du jour, car à Paris, et même au Marais, il faut faire crédit pour vendre. Les crédits, d'ailleurs, ont cela de bon qu'ils donnent au moins un prétexte pour faire banqueroute, les mains vides ou pleines.

Le dieu des amans n'avait pas soufflé à Robert que monsieur le garde de la ville se donnerait une

entorse, et que la dame de ses pensées actuelles irait rêver à lui vis-à-vis le théâtre *des grands danseurs du roi.* Ainsi point de recommandations à faire au porteur de la séduisante épître; nulle précaution à prendre par lui. Le lourd Auvergnat entre, demande madame... je ne sais plus son nom; le mari allonge le bras, prend la lettre; le commissionnaire se retire.

Il est permis aux époux du Marais de décacheter les lettres de leurs épouses. Celui-ci ouvre... Il se frotte les yeux; il croit avoir mal lu. Il relit, il pâlit, il rougit. Il voit que s'il n'est pas... ce que vous savez, il s'en faut de si peu de chose!... et personne n'aime cela.

Il envoie un petit drôle très-intelligent, et déja assez discret pour qu'on lui donnât sans crainte de la chicorée à moudre au lieu de café, il l'envoie au corps-de-garde de l'Arcade Saint-Jean, chercher trois ou quatre camarades d'élite. Le petit drôle les trouva faisant une partie de piquet-voleur, qu'ils avaient beaucoup de peine à quitter. Cependant, quand ils comprirent qu'il s'agissait de l'honneur du corps, ils laissèrent les cartes et le poste, et suivirent le garçon limonadier, aussi lestement que le leur permit une petite épée qui leur battait dans les jambes, parce qu'ils ne la portaient qu'*aux bons jours seulement.*

Le punch au rhum n'était alors connu qu'au café de la Régence; ainsi le confrère ne put of-

frir qu'une terrine d'eau-de-vie brûlée, qu'il vit accepter avec une satisfaction particulière, parce qu'il savait qu'il est nécessaire de monter les têtes pour leur faire embrasser des intérêts qui ne sont pas les leurs.

La terrine vidée, et messieurs les gardes ne voyant plus rien que leur petite épée ne dût emporter, le confrère se fit porter par eux à son entresol, où il exhiba et lut la lettre de Robert, qui mit messieurs dans une colère épouvantable.

« La chose serait inouie dans notre corps! s'é-
« cria l'un. Perdons plutôt, s'écria l'autre, notre
« drapeau de taffetas blanc, toujours neuf, quoi-
« qu'il soit de 1701. Perdons plutôt, s'écria le
« troisième, nos charges qui nous coûtent cent
« pistoles, et qui nous donnent le droit de porter
« un habit galonné, des bas de soie rouge, et un
« plumet blanc dans le chapeau. Ne perdons rien,
« s'écria enfin le limonadier; empêchez-moi seu-
« lement de gagner. »

On se consulte sur les moyens à employer dans une conjoncture aussi délicate, et après bien des débats on arrête un plan admirable. Le plus savant répond à Robert, et le billet est confié au petit drôle, qu'on veut faire jurer d'être fidèle, et qui réplique que cela n'est pas nécessaire, parce que madame lui donne des soufflets, et monsieur des pièces de six blancs.

Le conseil de guerre rassuré par cette réponse,

le petit drôle part, et trouve Robert attendant son Auvergnat, qui ne revenait point, parce qu'il avait rencontré un arrivant de la *Limagne*, avec qui il parlait du pays, le verre à la main.

Robert, en extase, lisait, relisait le billet de sa belle. Il y avait bien par-ci par-là quelques fautes d'orthographe et de langue; mais son amour-propre ne lui permettait pas de s'y arrêter : notre dernière conquête n'est-elle pas toujours la plus flatteuse? Voyons-nous les défauts d'une femme qui ne s'est pas encore donnée? Dans l'excès de sa joie, Robert donna un louis pour boire au petit commissionnaire, et le chargea d'annoncer à madame qu'il marchait sur ses pas.

Robert se pare comme si vraiment il allait être le marié. Il parfume à l'eau de lavande chemise, mouchoir, et peut-être quelque chose encore : dans ce temps-là on mettait tout à l'eau de lavande, témoin le café de madame Geoffrin. (*)

Il sortait, se balançant le corps avec grace, caressant d'une main la pomme de son épée, jouant de l'autre avec un énorme bouquet, et le premier individu qu'il rencontre, est le petit drôle, qui l'aborde avec franchise, et qui lui dit : « Madame « me donne des taloches, et monsieur de l'argent. « Il était raisonnable que je prisse parti pour « monsieur; mais monsieur ne m'a encore donné

(1) Allusion à un très-joli conte de M. Guichard.

« que quatre livres dix sous en quatre mois et « demi, et vous m'avez donné un louis en une « minute. Il m'a paru juste de me tourner du « côté de celui qui paie le mieux, et je suis re- « venu sur mes pas. — Je ne te comprends pas. « — Vous allez me comprendre. Le billet que je « vous ai apporté n'est pas de madame. — Bah! « — Non monsieur. Il est d'un garde de la ville... « — Et qu'a de commun ce garde?... — Madame « était sortie, et votre lettre a été reçue par le « mari. — Ah! diable. — Il m'a envoyé chercher « trois camarades, dont le plus petit a au moins « quatre pieds onze pouces. Ils sont armés jus- « qu'aux dents, et ils vous attendent pour vous « faire une opération... — Quelle opération, mon « dieu? — Je ne sais trop comment ils la nom- « ment; mais il s'agit de retrancher quelque « chose... — Je n'irai pas. — Vous ferez bien. — « Que j'aie été exposé à cet accident pour la fian- « cée de M. Corambé, pour une princesse, passe; « mais pour la femme d'un garde de la ville, ma « foi, ce serait trop fort. » Il donne un second louis au petit drôle, qui s'en va en chantant, et Robert se rappelant et madame de Chedeville, et Zilia, Robert frémissant des dangers nouveaux auxquels l'avait exposé sa liaison imparfaite encore avec sa limonadière, renonça une dixième, une vingtième fois au beau sexe, et se flatta de l'oublier chez son libraire, en s'occu-

pant exclusivement de son ouvrage, de ses gravures, de ses vignettes et de ses fleurons. Vains projets! On vous gronde, on vous querelle, on vous maudit, mesdames, et on revient à vous.

Messieurs les gardes avaient fait toutes leurs dispositions, et ils attendaient avec impatience le moment de donner un exemple terrible, propre à assurer à chacun sa propriété. Le petit drôle vint leur annoncer que le monsieur avait deviné le piége à la fermeté des caractères, à l'énergie du style, et qu'il avait déclaré n'avoir aucune envie d'un tête-à-tête masculin.

Messieurs les gardes jurèrent comme s'ils eussent été soldats; ils remirent dans le fourreau leur rouillarde, qu'ils avaient aiguisée sur les chenets, sur les pincettes, sur le cul de la terrine vide, et, poussés à la fois par la liqueur spiritueuse, par la jalousie, par une fureur martiale, ils proposèrent de former, sous le titre de *retrancheurs*, une association où seraient admis tous les maris de France, et dont ils seraient, eux, les grands dignitaires, en leur qualité de fondateurs. Il ne s'agissait de rien moins que de proscrire *portion* de tous les jeunes gens qui auraient atteint l'âge de vingt-cinq ans sans avoir femme à eux, parce que, disait le *considérant* de cet article, celui qui n'a pas femme à lui, compte sur celle de son voisin.

Par un autre article, toutes les épouses, sans exception, devaient être averties, par une circu-

laire, de la nécessité d'être fidèles à leurs maris, si mieux elles n'aimaient dire avec Héloïse :

Couvre-moi de baisers, je rêverai le reste.

Troisième article, qui ordonnait que les jeunes gens seraient pareillement avertis de se marier tout de bon, s'ils ne voulaient être réduits à l'impossibilité de se marier autrement.

Quatrième article, qui ordonnait aux époux d'exécuter la loi sur les réfractaires, partout où ils les trouveraient.

Enfin, arrêté par lequel messieurs les fondateurs s'obligeaient à colporter les statuts de la nouvelle société chez tous les maris de leur connaissance, de chacun desquels ils tireraient la promesse positive de faire des prosélytes, plus un écu pour frais d'impression des circulaires.

On est très-chatouilleux, au Marais, sur l'article en question. Aussi les premiers maris auxquels le projet fut communiqué, le trouvèrent admirable autant que neuf. Ils remarquèrent même, avec beaucoup de sagacité, que le gouvernement leur saurait un gré infini d'avoir trouvé, contre le célibat, un moyen qu'il cherchait en vain depuis trois siècles. Cependant, un apothicaire de la rue Bourgtibourg, à qui on présenta le règlement à signer, répondit que sa femme était l'amie d'un fameux chimiste, qui ne faisait pas une découverte, qu'il n'indiquât exclusivement sa boutique. Un marchand de vin répondit que sa femme

était l'amie des chefs d'une société nombreuse qui se rassemblait chez lui tous les soirs. Un huissier répondit que sa femme était l'amie d'un commis-greffier qui l'avait empêché trois fois d'être pendu. Un maître perruquier répondit que sa femme était l'amie d'un chanoine qui avait payé sa charge, et un écrivain de la grand'salle, que sa femme était l'amie d'un valet-de-chambre du premier président, qui disposait des piliers.

« Ouais, dirent messieurs les fondateurs, puis-« que l'amitié des femmes est si utile, et si gé-« néralement tolérée, nous serions bien dupes de « nous fâcher de ce qui fait rire tant d'autres. Tâ-« chons que nos femmes aient aussi des amis. Je « crois, dit l'un, que cela n'est pas difficile. Ah ! « dit l'autre, il n'y a qu'à fermer les yeux. Pourvu « qu'on y trouve son compte, dit le troisième. « Cela va sans dire, ajouta le dernier », et le règlement fut jeté au feu.

Ainsi périt, dès sa naissance, une institution qui eût prévenu bien des accidens, et qui eût immortalisé le corps des gardes de la ville, dont on ne parle déja plus.

L'ouvrage de Robert allait paraître. Déja il était pompeusement annoncé dans la Gazette de France et le Mercure, les seuls journaux de ce temps-là qui fissent des annonces, et le relieur finissait de décorer une centaine d'exemplaires destinés à messieurs de l'académie, et à des gens de cour et de finance, qui seraient bien aises d'avoir dans

leur bibliothèque un livre de plus, relié en veau racine et doré sur tranche.

Robert avait oublié de l'Oseraie; l'amour-propre l'en rapprocha. Il se rendit dans ses bureaux, et, après avoir imputé sa longue absence à d'immenses travaux, à de profondes méditations, il tira de dessous son habit la Morale par Alphabet, et la présenta d'un air qui exprimait à la fois la confiance et la modestie. De l'Oseraie lut quelques articles au hasard, et félicita Robert sur la justesse de ses idées, la concision et la pureté de son style. Il ne put cependant s'empêcher d'observer qu'il était inconcevable qu'on pensât aussi bien, et qu'on se conduisît aussi mal. Robert répondit qu'il n'imiterait pas certains prédicateurs qui font le contraire de ce qu'ils enseignent, et que son livre serait désormais la règle de sa conduite. Il quitta son ami, persuadé que puisqu'un homme du mérite de de l'Oseraie n'avait aucun soupçon de sa supercherie, personne ne la découvrirait.

Il expédia quarante exemplaires aux quarante de l'académie. Il en envoya à tous les grands, aux princes, au roi même. Il reçut de quelques-uns de ceux qui avaient regardé le titre et les vignettes, une lettre d'encouragement. Un Mécène lui écrivit que sa manière de classer la morale était tout-à-fait commode; que son livre serait très-utile aux enfans, et qu'il allait le recommander au recteur de l'Université. La lettre parvint dans une boîte d'or, ornée du portrait du protecteur,

et Robert, qui n'avait jamais pensé à prendre du tabac, en prit dès ce moment, afin de pouvoir dire à tout le monde : Cette tabatière m'a été donnée par le comte de***, enchanté de mon ouvrage.

Messieurs de l'académie ne furent pas tout-à-fait si faciles. Ils avaient été très-choqués que M. Robert, que personne ne connaissait encore, affichât la téméraire prétention d'être agrégé à leur illustre corps, et il y avait parmi eux quelques hommes qui lisaient autre chose que des madrigaux et des poèmes érotiques. Ils découvrirent le larcin, et ils allaient le dénoncer à Fréron, lorsqu'un confrère, ignoré pendant trente ans, fit tout à coup un bruit du diable, mit en l'air tous les beaux esprits, forma des cabales, opposa coteries à coteries, et occupa tellement messieurs de l'académie, qu'ils n'eurent pas un moment à donner au petit plaisir d'humilier Robert : ce confrère venait de mourir.

Robert ne manqua pas de se mettre sur les rangs. Il prit un *remise*, et fit ses visites, car vous saurez que les visites sont la condition essentielle pour être reçu de l'académie. Qu'on ait du mérite, on n'y entre que par des visites; on y entre encore par des visites, quand on n'en a pas, et il est convenu que l'homme à talens qui a fait trois fois ses visites, et qui a été trois fois éconduit, n'est pas plus déshonoré que l'académie qui lui a préféré un grand seigneur qui n'est bon à rien.

Elle venait de nommer, et, déchargée des em-

barras qui précèdent toujours cette importante fonction, cette auguste compagnie ne dédaigna pas de punir le petit orgueilleux qui l'avait offensée : un article foudroyant parut dans l'Année Littéraire.

Piron déjeunait avec Collé, Gallet et quelques autres qui étaient de l'académie, ou qui n'en étaient pas. On s'égayait sur le compte du récipiendaire qui quittait, pour le fauteuil, son diocèse et la chaire de vérité. Le bon vin aiguisait l'épigramme, et la belle humeur allait toujours croissant, lorsque le garçon mit sur la table le numéro du jour. Piron, lecteur ordinaire de la société, cherchait un trait malin qui tombât sur Voltaire, et trouva l'article qui parlait de Robert, et qui fit beaucoup rire cet homme assez heureux pour rire de tout. « Parbleu ! s'écria Collé, il faut nous « divertir. — Soit. Soyons les vengeurs du trône « académique, et prouvons à ces messieurs que si « nous ne sommes pas du corps, nous en avons « tout l'esprit. »

On arrange un conte, on se lève, on passe chez Piron, on donne des ordres, on prend un fiacre, on descend chez Robert, dont Fréron n'avait pas même oublié de donner l'adresse, afin, disait-il, que les amateurs du beau, du bon, et surtout du neuf, pussent lui adresser leurs complimens de condoléance.

Robert, qui ne lisait jamais, qui ne soupçonnait pas même l'existence de l'Année Littéraire,

attendait avec sécurité le résultat de la séance de la veille, qui ne lui paraissait pas devoir être douteux. Il avait passé la soirée précédente à se plaindre du peu d'empressement de l'académie à lui annoncer son exaltation, et la nuit, à composer son discours de réception, *calqué* sur celui de Fontenelle, de sorte qu'il s'était endormi le matin dans sa bergère, parce que l'esprit, qui n'est pas matière, a pourtant besoin de repos, et il ronflait à faire trembler les vitres de sa chambre, lorsqu'il fut réveillé en sursaut, au bruit infernal que faisait sa sonnette.

Il se lève, il court, il ouvre. Le gros Piron se présente, suivi de ses compagnons de taverne, et adresse, au nom de l'académie, un compliment amphigourique à Robert, qui lui répond dans le même genre, ce qui ne lui était pas du tout difficile. Le cérémonial épuisé, et les prétendus académiciens assis, on simplifia le style, parce que enfin il fallait s'entendre, et que d'ailleurs messieurs les beaux esprits dérogent quelquefois jusqu'à parler la langue du peuple. Robert apprit que ceux qui avaient l'honneur de lui parler étaient députés par l'académie, pour le féliciter sur sa nomination, et le prier d'accepter un dîner de corps. Robert, enflé d'orgueil, accepta la proposition, et sourit, de l'air le plus gracieux, aux choses flatteuses qu'on ne cessait de lui adresser, et dont il se croyait très-digne.

On part, on arrive chez Piron, et quatre autres

messieurs qui attendaient à la croisée, descendent précipitamment l'escalier, et vont recevoir leur nouveau confrère à la porte. Au moment où il descendit de carrosse, deux clarinettes, un violon et une basse, que portaient quatre aveugles chamarrés de rubans, grincèrent une fanfare, et on apprit à Robert étonné, que la cécité est un des symboles de l'académie, et désigne son impartialité dans les réceptions. Robert trouva cette conception admirable, et monta entre deux files de ses confrères qui avaient, comme Musson, l'art de ne pas rire au nez de ceux qu'ils bernaient. Une jolie demoiselle, qui était la nièce du secrétaire perpétuel, et qui avait trente mille livres de rente, lui présenta la main, et le conduisit à un fauteuil élevé sur une estrade, et placé au haut bout de la table. Robert s'assit sans façon, en protestant avec dignité qu'il était reconnaissant des égards que lui marquait l'académie. Il engagea la jolie demoiselle à se placer près de lui, car, à travers le brouillard, dont l'offusquait la grandeur, il distinguait encore la beauté, et son cœur était toujours prêt à lui rendre hommage.

La nièce du secrétaire perpétuel était cette petite Manon, gouvernante du Métromane, que le commissaire du quartier mit un jour à l'amende, pour n'avoir pas balayé le devant de la maison, et que ces vers de Piron dispensèrent de la payer :

De ma chambrière Manon,
Que le devant soit sale ou non,
Elle est condamnée à l'amende;
Mais douze francs!... c'est l'égorger.
La pauvre petite demande
Que vous la fassiez décharger.

Un couvert élégant était mis, mais on ne servait pas. Robert, qui n'avait pas déjeuné comme ces messieurs, éprouvait le besoin de quelque chose plus solide que la gloire, et il manifesta l'intention de dîner. Piron répondit que le traiteur de l'Académie se faisait souvent attendre, et Robert répliqua qu'il fallait changer ce faquin-là.

Un domestique entre tout effaré, et annonce que la voiture à bras, qui apportait le dîner, a versé dans l'égout Montmartre. Les confrères se regardent tristement, et parlent de la nécessité de se séparer. « Des académiciens se quitter sans « dîner! s'écrie Robert; n'y a-t-il donc que ce « traiteur-là au monde? Il y en a un excellent à « deux pas, murmure Piron à demi-voix; mais « notre trésorier n'est pas ici. Hé! qu'importe le « trésorier? reprend Robert avec véhémence. « Dites-moi, messieurs, est-il dans les conve- « nances qu'un académicien aille en personne « commander un dîner? Cela arrive rarement, « répond Collé; mais il n'y a pas d'inconvénient, « quand l'académicien a de l'argent dans sa poche. « J'en ai, messieurs, répliqua Robert, » et il s'é-

lance, et le coquin de domestique court devant lui, et ils trouvent un repas somptueux qu'on allait porter chez un fermier-général. « Il n'y a « fermier-général qui tienne, dit Robert. Qu'est « toute la ferme comparée à une députation de « l'Académie ? Qu'on porte tout cela ici à côté. « — J'ai le plus grand respect pour l'Académie ; « mais j'observe à monsieur que les fermiers-gé- « néraux paient comptant. — Et les académiciens « aussi, entendez-vous, mon ami ! — Je ne savais « pas cela. — Voilà ma bourse, prenez ce qu'il « vous faut. — Je n'ai plus rien à objecter, et le « fermier-général dînera deux heures plus tard. »

La table est couverte ; on mange, on boit, on s'arrête pour louer le confrère qui sait si bien ordonner un repas, et qui en fait les honneurs avec tant de noblesse. Manon lui adresse de ces choses flatteuses qui coûtent si peu à une femme qui a de l'esprit, et Manon n'en manque pas, parce que Piron en a beaucoup, et que cela, dit-on, se communique. Robert est enivré de toutes les manières. Sa fortune tout entière ne lui paraît pas comparable aux délices de cette mémorable journée. « Messieurs, s'écrie-t-il en « faisant sauter un bouchon de Champagne, je « suis comblé des faveurs de la gloire, et je n'ai « plus à désirer que les jouissances du cœur. « Jusqu'ici j'ai fait des choix condamnables et « dangereux. Une femme m'a envoyé au siége de « Carthagène ; je me suis vu au moment d'être

« brûlé pour une autre, et de perdre pour une « troisième ce qu'on regrette toujours, et ce « qu'on ne recouvre jamais. La beauté, les graces, « les vertus me fixent sans retour, et si je n'ai « pas, comme mademoiselle, trente mille livres « de rente, je lui offre en compensation ce que « l'amour a de plus tendre, et un titre inappré- « ciable. Qu'elle accepte mes vœux et ma main ; « monsieur se chargera de déterminer l'oncle à « agréger sa nièce au corps illustre auquel j'ai « l'honneur d'appartenir. »

Le monsieur était Piron, qui protesta que l'oncle ne pouvait qu'être flatté d'une recherche aussi honorable, et qui pressa la demoiselle de prononcer. La demoiselle baissa les yeux et rougit, parce que son rôle commençait à devenir embarrassant. Robert attribua cette rougeur à l'amour modeste, qui craint de se laisser pénétrer. Il baisa respectueusement la main de Manon. Manon rougit plus fort... peut-être de plaisir, et Gallet et Collé chantèrent cent couplets qui célébraient Apollon et l'Hymen, que Robert, sur leur parole, voulut bien prendre pour autant d'impromptus, et dont il permit complaisamment qu'on lui fît l'application.

On l'avertit que l'Académie allait ouvrir sa séance, et qu'il était indispensable qu'il allât se faire recevoir. On lui demanda s'il avait son discours en poche : il n'avait eu garde de l'oublier. Collé le prend, et en lit avec emphase quelques

passages qu'il interrompt pour sabler le marasquin. On se récrie, on admire; Robert répond qu'on est trop bon, trop indulgent, de ce ton qui veut dire : Vous êtes connaisseurs. On cherche, on trouve un prétexte pour laisser éclater le rire, qu'on ne peut plus arrêter, et Robert rit comme les autres, parce que huit académiciens ne peuvent rire que de quelque chose de très-plaisant. On lui donne à peine le temps de demander et de prendre deux baisers à sa future épouse; on l'emmène, on l'entraîne; on arrive au Louvre, on est dans la salle.

Piron et les autres avaient des billets d'entrée. Ils se groupent, et font passer Robert au milieu d'eux. Ils lui montrent le président, lui disent de s'aller asseoir à sa droite, et se perdent dans la foule. Robert gagne le sanctuaire, en saluant modestement à droite et à gauche. Il monte l'estrade, il est à côté du président, qui le regarde d'un air étonné, et qui lui demande ce qu'il veut. « Écoutez, lui dit Robert à demi-voix; je me flatte « que vous serez satisfait. » Il tire son discours; il commence. On s'étonne davantage; on se parle à l'oreille; bientôt on murmure; la voix de l'orateur est couverte. « Silence! crie Piron. C'est « M. Robert qui vient se faire recevoir, et qui « vous lit son discours de réception. » A ces mots une huée générale part et se prolonge. Elle n'est suspendue que par des applaudissemens dérisoires. Robert, étonné à son tour, regarde autour

de lui, et cherche la cause d'un tumulte aussi extraordinaire qu'indécent.

Le président a pitié de lui. Il lui donne à lire son article de l'Année Littéraire, et lui dit : « De « mauvais plaisans vous ont joué un tour abomi- « nable. Croyez-moi, abrégez une scène humi- « liante pour vous, et désagréable pour l'Acadé- « mie. Échappez-vous promptement. » Robert, confus, troublé, hors de lui, est incapable de se conduire. L'huissier le prend par la main, et le guide à travers un auditoire qui le persifle, qui le berne impitoyablement. Le président sonne à casser trente sonnettes, et n'est pas entendu. Robert est déja loin, et les éclats et le désordre continuent. L'Académie, révoltée de tant d'irrévérence, lève cette séance orageuse, et se sépare en disant : C'est un nouveau tour de Piron.

Robert rentre chez lui, et se jette sur son lit, accablé par la honte et le désespoir. « Apparte- « nait-il à un sot comme moi, s'écrie-t-il, de vou- « loir être académicien ? Projet insensé, et plus « funeste que les autres, par sa publicité, pour- « quoi t'ai-je conçu ? Ah ! si Riflard était dans « l'auditoire, quels avantages nouveaux n'aura-t-il « pas sur moi ? » Il avait passé la nuit précédente ivre de plaisir et d'orgueil ; celle-ci se traîna lentement, au milieu des plus affligeantes réflexions.

Il avait affaire à des gens qui n'entendaient pas le tenir quitte à si bon marché. Il reçoit le lendemain dix exemplaires de la Gazette *Marin*, où

sa mystification et celle de l'Académie étaient décrites jusque dans les plus petits détails, avec l'esprit et la gaîté dont ces messieurs assaisonnaient la moindre bagatelle. « Me voilà déshonoré, perdu ! s'écrie Robert. Je suis le jouet de « Paris et de toute la France. Où fuir, où me « cacher ?... Dans mes terres, au milieu des bons « villageois, étrangers à la littérature, ignorant « jusqu'au nom de l'Académie, et qui ne lisent « pas la Gazette de France. Là, je vivrai en sage, « et j'y rappellerai l'âge d'or. J'oublierai, au sein « des heureux que j'aurai faits, des projets tou- « jours désastreux, et je perdrai enfin la funeste « manie d'en faire ; je le jure par tout ce que « respectent les hommes, par tout ce qui les en- « chaîne. *Vanitas vanitatum !* »

CHAPITRE IV.

Le Mariage.

Robert n'osa aller prendre congé de son ami. Il lui écrivit sans prétention, sans courir après l'esprit, et sa lettre était bien. A son ordinaire, il s'accusait, il se repentait. De l'Oseraie ne comptait pas sur son repentir; mais il espérait beaucoup de cette dernière leçon. Il répondit à Robert avec intérêt et ménagement : il faut toujours caresser ceux dont on veut conserver la confiance.

A mesure que notre héros s'éloignait de Paris,

et qu'il approchait de ses terres, le souvenir de sa dernière disgrace s'effaçait insensiblement. Il voyait sans cesse de nouveaux visages, à qui le sien était inconnu ; il était fort bien reçu partout, parce qu'il payait largement ; on le comblait d'égards, on le traitait somptueusement. Comment n'aurait-il pas perdu le souvenir du passé, que sa vanité avait tant d'intérêt à oublier ?

Il réfléchit cependant que la Gazette de France se lit partout ; que le curé de son village, au moins, aurait connaissance de sa mortifiante aventure, et qu'il pourrait débuter avec ses paysans par être montré au doigt. Il pensa que rien ne l'empêchait d'imiter ceux qui se donnent du *de* pour avoir l'air de quelque chose. Il trouvait à un changement de nom le double avantage de passer pour un homme *comme il faut*, et de garder le plus entier incognito. Il courut une poste ou deux, en cherchant comment il s'appellerait, et il ne trouva rien de plus agréable à l'oreille que d'être M. de Roberville.

Le voilà chez lui, dans une habitation qui n'est pas un château ; mais qui est commode, d'un extérieur agréable, et que Dupont avait passablement entretenue. De ses croisées il découvrait la Marne, au-delà de laquelle s'élevait un riant coteau couvert de vignes, de vergers, à travers lesquels il apercevait tantôt la brebis bêlante, tantôt le chien fidèle, tantôt le jeune berger essayant sur son chalumeau des doigts novices encore.

Quoi de séduisant comme ce touchant spectacle! Robert se récrie sur la beauté, sur la richesse de la nature, sur les charmes des plaisirs innocens. Il n'en goûtera plus d'autres, et il s'occupe de la distribution de son temps.

Pendant qu'il rêve coteaux, troupeaux, pipeaux, on lui annonce le curé du lieu, qui vient saluer son nouveau paroissien, se féliciter de l'avoir dans sa paroisse, et qui finit par donner à entendre qu'étant à la portion congrue, il accepte la soupe de ceux qui la lui offrent. M. de Roberville s'aperçoit que le curé n'est pas très-fin; il pourra donc briller auprès de lui. Il s'aperçoit qu'il ne sait de latin, que ce qu'il en a appris lui-même chez M. Cammeron; il passera donc pour un savant. Le bonhomme a dans toute sa personne quelque chose de patriarchal; il sera donc toujours près de cette belle nature, à laquelle M. de Roberville a consacré le reste de sa vie. Le curé est l'homme qu'il lui faut; il l'invite à dîner.

Un curé à la portion congrue a son petit amour-propre, comme un gros bénéficier. Celui-ci était bien aise qu'on sût qu'il n'ignorait rien de ce qui se passait d'important dans la capitale. Il régala M. de Roberville du récit de la dernière aventure de M. Robert. Robert écoutait en enrageant, riait, malgré lui, d'un rire gauche, forcé et bête, et se hâta de tourner la conversation sur d'autres objets. Il s'informa des voisins, et

surtout des voisines. Le curé, qui trouvait l'ordinaire très-passable, et qui désirait s'impatroniser dans la maison, chercha à se rendre agréable, assaisonna même ses récits d'un peu de médisance, ce qui n'est pas très-bien pour un curé; mais il faut qu'un curé dîne.

On n'était pas encore au café, et Robert savait déja les noms et les prénoms de ceux qu'il pouvait voir. Il connaissait l'état de leur fortune, leurs habitudes et leurs goûts. On se rassemblait le dimanche chez madame Perceval, et on y jouait la bête ombrée à un sou la passe. Le lundi on se réunissait chez M. Valin, et on y dansait au son d'un violon, dont il jouait à faire peur. Le mardi et le mercredi on s'occupait d'affaires domestiques; mais il était permis aux oisifs d'aller amuser les gens laborieux. Alors on chantait la romance de *Daphné*, ou un air de *la Laitière*, en faisant une reprise à un bas, ou en repassant du linge fin. Le jeudi était consacré au plaisir. On dînait alternativement chez chaque particulier. Après le dîner, un *vingt et un* général; puis les *rondes*, les jeux innocens, et enfin les marrons et le vin blanc. Le vendredi, on allait ou on envoyait vendre ses denrées au marché voisin. Le samedi, on payait, et on préparait ce qu'il fallait pour briller à la grand'messe du lendemain.

Robert observa avec beaucoup de sagacité que, puisqu'on dansait des rondes et qu'on jouait au gage touché, il devait y avoir des demoiselles

dans le village. Il apprit qu'il y en avait trois, et que les mamans dansaient, et se mêlaient aux petits jeux, en riant de leur ridicule, en protestant qu'elles le sentaient les premières, et qu'elles ne cédaient qu'au désir de contribuer aux amusemens de la jeunesse. Les trois jeunes personnes étaient une demoiselle Valin, et deux demoiselles Perceval, dont l'aînée, âgée de dix-huit ans, était la beauté du canton. Adieu coteaux, troupeaux, pipeaux, et la nature végétale, et l'air patriarchal du curé. M. de Roberville le prie d'annoncer que le lendemain il fera sa visite à ses cohabitans, et vous prévoyez que madame Perceval recevra son premier hommage.

C'était un lundi. Le curé se rend chez M. Valin. Il a bien dîné ; il est enchanté de l'accueil qu'il a reçu, et il fait l'éloge le plus pompeux de M. de Roberville. Il ne tarit pas sur ses agrémens extérieurs, sur l'élégance de ses manières, et il jette la pomme de discorde entre les trois déesses, en terminant par déclarer que le beau jeune homme est garçon. Mesdames Valin et Perceval se regardent en pinçant les lèvres, et leurs yeux disaient clairement : « Vous croyez peut-être, madame, « qu'une de vos filles l'emportera sur la mienne? « — Oui, madame, je le crois. — Détrompez-« vous, ma chère ; elles ne peuvent soutenir la « comparaison. — Votre Mimi n'a que des yeux. « — Vous en verrez l'effet. — Oh ! je ne les crains « pas. »

Les petites filles faisaient de leur côté leur rêve de bonheur, en examinant leurs compagnes. Les plus légères imperfections étaient saisies, et ne pouvaient manquer de frapper M. de Roberville. La vérité, c'est qu'elles étaient fort bien toutes les trois.

Tous ces visages furent froids pendant le reste de la soirée; cela devait être, et le lendemain les concurrentes et leurs mamans étaient parées dès huit heures du matin. M. de Roberville n'avait pas dit quand il viendrait, et il eût été cruel d'être surprises en bonnet de nuit.

Robert, également empressé de voir les beautés du village, s'habilla à l'heure où on est à peine éveillé à Paris. Il termine sa toilette devant cette même croisée, d'où il s'extasiait la veille, à l'aspect des coteaux, des troupeaux. Il ne voit plus rien de tout cela. Tous ses sens se portent à son imagination, qui lui crée trois graces, non telles que la nature a formé mesdemoiselles Valin et Perceval, mais telles qu'il les désire.

Il tire dix fois sa montre... Huit heures un quart... huit heures vingt... vingt-cinq minutes. Il n'y tient plus; il sort. Il sent bien qu'on ne se présente pas chez des dames à huit heures vingt-cinq minutes; mais on se promène pour jouir de la fraîcheur d'une belle matinée, et si une porte est ouverte, si une maman ou un papa est dans la cour ou dans le jardin, on s'approche, on salue, on entre, en rendant grace au hasard

qui avance de deux heures une jouissance que l'étiquette ne permettait pas d'espérer encore.

Mademoiselle Valin, les demoiselles Perceval avaient toutes trois, et séparément, chargé leur petite bonne de se tenir à la porte, et de bien regarder si M. de Roberville passerait. La petite bonne ne le connaissait pas ; mais elle ne pouvait s'y méprendre : il était si beau ! Elle avait ordre de lui faire une révérence gracieuse : il est tout simple qu'une petite bonne salue un joli monsieur. Le joli monsieur ne pouvait manquer d'être arrêté par la révérence gracieuse, et de s'informer du nom des propriétaires de la maison. La petite bonne répondrait que ces *dames sont visibles*, et elle engagerait le beau garçon à entrer, car il serait humiliant pour madame Valin, que madame Perceval reçût la première visite, et pour madame Perceval, que ce fût madame Valin. Il fallait pourtant qu'une des deux familles fût humiliée, et ce fut la famille Valin.

La prédestination, la sympathie, la fortune, ce que vous voudrez enfin, poussa Robert dans la rue où demeurait madame Perceval. La petite bonne salue d'un air gauche ; mais elle sourit agréablement, et sa bouche est si fraîche ! Robert donne dans le piége innocent qu'on lui a tendu. Il s'approche, il interroge ; la conversation s'engage, et il croit voir, dans le fond de la cour, une main blanchette qui entr'ouvre et laisse retomber un rideau de mousseline, selon que ses yeux se

portent vers la croisée, ou s'en éloignent. Il cède à l'invitation d'entrer, et il s'excuse auprès des dames, sur les instances de la petite bonne, qui ne connaît pas encore les usages, mais qui a secondé son empressement, et le fripon disait vrai.

Après les premiers complimens, on passa une minute ou deux à s'examiner réciproquement, et le résultat de l'examen fut avantageux pour tous. Vous savez déja que Robert est très-bien, et je vous apprends que le bon curé était connaisseur, et que les demoiselles Perceval étaient deux jolies, mais très-jolies personnes. Elles ne se mettaient pas comme les femmes de Paris; tout ce qu'elles portaient était de mauvais goût; mais on n'avait pas le temps d'en faire la remarque, et, quand on les voyait, on ne regardait qu'elles.

Madame Perceval était sortie, et rentra. Elle venait, disait-elle, de la messe, car il fallait bien qu'elle vînt de quelque part. Elle se félicita d'avoir un voisin aussi aimable; elle l'engagea à partager le déjeuner de famille. Robert ne se fit pas prier.

Ce n'est pas de la messe que venait madame Perceval. Elle avait fait porter chez le curé douze bouteilles du meilleur du crû, et elle avait suivi le panier. Le curé connaissait M. de Roberville; il pouvait le disposer favorablement, et madame Perceval connaissait la force des premières impressions. Elle parla de la difficulté d'établir des

demoiselles, de l'importance de saisir une occasion favorable, et des marques de reconnaissance qu'on était disposé à prodiguer à celui qui déterminerait un mariage.

Lorsqu'elle sortit, le charretier de madame Valin apporta un dindon, et un billet conçu en termes vagues, et dans lequel le mot *reconnaissance* ne se trouvait pas. Le curé devait prendre parti pour madame Perceval, et c'est ce qu'il fit.

Le déjeuner était à peine servi, on était à peine à table, que mademoiselle Rose se lève et dit quelques mots à l'oreille de la petite bonne, qui disparait aussitôt. Le triomphe des Perceval eût été incomplet, si mademoiselle Mimi eût ignoré qu'elles avaient reçu la première visite du beau jeune homme, et qu'il déjeunait avec elles. La petite bonne avait reçu simplement l'ordre d'aller causer à la cuisine Valin, et de répondre vrai aux questions qu'on ne manquerait pas de lui faire. Mademoiselle Rose jugeait mademoiselle Mimi d'après elle, et elle ne se trompait pas.

Robert, fortement ému, balança un moment entre mesdemoiselles Rose et Félicité. L'une et l'autre avaient droit à ses hommages; l'une et l'autre cherchaient à fixer ses vœux. Rose, plus svelte, plus formée, plus jolie, l'emporta sur sa rivale, qui s'aperçut aussitôt de sa défaite : au village comme à la ville, les femmes ont un tact certain sur ce qui touche à leur vanité ou à leur cœur.

Félicité était toujours bien convaincue qu'elle méritait d'être préférée : pour voir ainsi il ne fallait encore qu'être femme. L'injustice de Robert l'affligea, la piqua ; mais elle n'était pas méchante, et elle se consola en pensant qu'il ne pouvait faire qu'une heureuse, et qu'il fallait le plaindre de son peu de discernement. Elle réduisit ses prétions à obtenir l'amitié de son futur beau-frère, et elle fit dès lors ce qu'il fallait pour la mériter.

Robert passe rapidement de l'émotion à l'enchantement et à l'ivresse : nous l'avons vu plusieurs fois ivre et enchanté. Il y a pourtant ici cette différence, qu'il croit pouvoir joindre l'estime et le respect à l'amour. Le doux aveu ne s'échappe pas encore; mais il ne pense plus à contraindre ses sentimens. On le pénètre ; maman lui sourit ; papa se caresse le menton ; Rose est vermeille et belle comme la fleur dont elle porte le nom.

Il est midi. L'usage veut qu'on termine une visite qui dure depuis trois grandes heures ; mais le temps vole pour notre amant, et il craint de perdre une minute de cette délicieuse journée. Il ne trouve pas de moyen plus sûr de se l'assurer tout entière, que d'inviter l'aimable famille à dîner.

Maman répond, en minaudant, que cette démarche serait prématurée ; qu'elle ferait jaser dans le village ; qu'on supposerait aux uns et aux autres des vues que, sans doute, ils n'avaient pas,

et qu'une mère qui a des demoiselles à marier ne peut être trop circonspecte. Les demoiselles se turent; mais elles répliquèrent par une petite moue à la réponse de maman. Papa, qui connaissait mieux l'art de faire valoir ses terres, que celui de vivre dans un certain monde, dit tout bonnement à sa femme qu'il ne voyait pas pourquoi des gens qui se conviennent ne passeraient pas la journée ensemble, et il accepta l'invitation.

C'était une lame à deux tranchans que la réponse de madame Perceval. La partie qui avait rapport aux bienséances, agit assez faiblement sur Robert; mais ces vues supposées, cette prudence d'une mère, lui imposaient presque la loi de se déclarer. L'occasion était simple, naturelle; on l'avait mis sur la voie; il ne restait qu'un mot à ajouter. Ce mot, maman grillait de l'entendre; Robert brûlait de le dire; il était sur ses lèvres, il va le prononcer. Il se rappelle tout à coup ses infortunes, toujours causées par sa précipitation. Il se lève, il sort, sous le prétexte d'ordonner le dîner, mais en effet pour combattre ses sens surpris, et leur opposer l'examen de la raison. Le voilà sage une fois : le sera-t-il long-temps?

Madame Perceval a vu le combat que se livrent le cœur et le jugement de Robert. Elle sait qu'à son âge, l'amour doit l'emporter, quand son objet est vraiment aimable. Elle félicite, elle embrasse sa fille : madame Perceval avait de l'expérience.

Les esprits étaient dans une situation bien différente chez madame Valin. On avait su que M. de Roberville était chez les Perceval. Il était désagréable sans doute qu'il eût commencé par là ses visites; mais rien n'annonçait de préférence marquée, car il ne peut y avoir de choix où on ne connaît encore personne. Bientôt on apprend que le jeune homme déjeune avec les redoutables concurrentes, et l'anxiété commence à naître, car on ne déjeune guère où on ne se plaît pas. Enfin la visite se prolonge jusqu'à midi, et l'inquiétude est au comble.

Cependant on réfléchit que M. de Roberville doit être assez poli pour ne pas laisser passer le reste du jour sans venir saluer madame Valin, et il est indubitable que les charmes de Mimi détruiront l'impression passagère qu'a produite Rose ou Félicité. Que devint-on, quand l'autre petite bonne, qu'on avait mise en sentinelle, accourut, et annonça que la famille Perceval sortait, et tournait du côté de la maison de M. de Roberville! La chose n'était pas croyable. Madame Perceval se respectait trop pour jeter ses filles à la tête d'un inconnu. On court à la porte, et on voit en effet ces dames en grande toilette, laissant éclater leur satisfaction, et le papa cherchant lourdement les pavés les plus hauts, pour ne pas salir ses souliers de castor.

Vous sentez que la famille triomphante ne pouvait passer sans écraser la famille dédaignée. On

s'arrête, on se salue, on s'embrasse, on se comble d'amitiés, et maman Perceval dit à l'oreille de maman Valin, qu'elle va dîner chez M. de Roberville; que c'est un homme charmant; qu'il marque à Rose les plus tendres égards; que cela sans doute ne signifie rien de positif; qu'aussi elle se gardera bien de faire part de ses observations à toute autre qu'à sa bonne et discrète amie.

On passe. Maman Valin et sa Mimi rentrent, la poitrine gonflée, les yeux humides; elles se jettent chacune dans un fauteuil, et se regardent sans trouver la force de se dire un mot.

« Oui, disait Robert en allant chez son curé, « qu'il voulait avoir aussi à dîner, il n'y a qu'un « fou qui suive son premier mouvement. Le sage « réfléchit avant d'agir; il prévoit, il calcule, il « pèse les inconvéniens, les dangers. Pas de plai- « sirs pour lui, qui ne soient avoués par la pru- « dence. C'est l'égide qu'il oppose à ses passions. « Elle est son guide dans ses moindres affaires. « Je serai donc réfléchi et prudent.

« Monsieur le curé, que pensez-vous de made- « moiselle Rose Perceval? — C'est un ange, mon- « sieur. — Un ange, un ange, monsieur le curé! « — Oui, monsieur; c'est le mot. — Ce que peut « faire de mieux une créature terrestre, c'est de « s'unir intimement aux esprits célestes. — Tous « nos livres le disent. — J'épouse cet ange-là. — « Je vous le conseille. — Mademoiselle Rose est « charmante. — Et elle est élevée... — Adorable.

« — Dans des principes... — Je l'épouse demain,
» aujourd'hui. — Il faut huit jours avec dispense
« de bans. — Comment, huit jours! ce sera huit
« siècles. — Je n'en peux rien rabattre. — Au
« moins vous ferez la demande de suite. — Très-
« volontiers. — Avant qu'on se mette à table. —
« J'y consens. — Courez donc, curé, courez donc!
« Dispensez-moi de l'embarras et de l'inquiétude
« que j'éprouverais en voyant ces dames avant
« que la chose fût décidée. Mais allez, allez donc!

« C'est un ange, c'est un ange! répétait-il, après
« avoir mis le curé dehors par les épaules. Quoi
« de sage, de prudent, de réfléchi, comme d'é-
« pouser un ange! Rifflard va être enchanté et
« de mon discernement, et de l'empire que j'ai
« sur moi. »

Il écrit à Rifflard. Il ne veut, dit-il, rien faire d'important sans le consulter. Il doit cette marque de déférence à son affection, dont il fait le plus grand cas, à ses qualités, qu'il honore; il s'étend sur les vertus angéliques de Rose, sur les grands principes dans lesquels elle a été élevée, et en attendant l'approbation de son ami, il finit par l'inviter à la noce.

Le curé rencontra, à deux pas de la maison, la famille Perceval, aussi empressée d'arriver, que Robert l'était de la recevoir. Le pasteur adressa le premier compliment au papa, en sa qualité de chef de la communauté; il fit part ensuite à la maman des vues de M. de Roberville, et suivant

l'ordre des pouvoirs et de naissance, il annonça à mademoiselle Rose que, d'après la réponse de ses chers auteurs, elle pouvait espérer un bonheur prochain. Comme on aime à faire valoir les talens qu'on a, et même ceux qu'on n'a pas, il commença, sur les devoirs conjugaux, une exhortation pastorale, que Rose écoutait avec autant d'intérêt que de docilité, lorsque Robert, qui les attendait, qui les avait vus, arriva en trois sauts, coupa la parole à l'orateur, et commença lui-même un discours qu'il ne finit pas, parce qu'il fut déconcerté par l'air réservé qu'avait pris tout à coup madame Perceval.

Or, comme il avait dit assez pour qu'il ne restât aucun doute, et qu'il était reconnu dans la famille que maman avait plus d'esprit que papa, maman se chargea de répondre au nom de tous.

On ne pouvait qu'être flatté de la recherche honorable de M. de Roberville. On n'avait sans doute aucune objection à former contre un mariage qui semblait présenter tous les avantages que peut désirer une personne bien née; mais on ne pouvait y consentir formellement, que lorsque les prétendus se connaîtraient davantage, et qu'ils seraient certains de se convenir réciproquement. Robert répliqua qu'il suffisait de voir mademoiselle Rose, pour juger qu'elle réunissait les qualités et les agrémens de son sexe; que pour lui, il s'était montré ce qu'il serait toute sa

vie. Il pria, pressa, conjura. Il s'adressait tantôt à papa, tantôt à maman, tantôt à Rose, et souvent à tous trois. Il supplia le curé de le seconder; et le curé observa très-doctement que Booz épousa Ruth, qu'il n'avait vue qu'au clair de la lune, et qu'il n'y a rien de plus louable que d'imiter un patriarche.

Madame Perceval pouvait à peine dissimuler la joie dans laquelle nageait son cœur maternel. Elle se contint cependant, et dit que l'opinion de monsieur le curé et l'exemple de Booz étaient d'un trop grand poids pour qu'elle se permît de les combattre; mais qu'il restait une difficulté à lever. « J'en leverais mille, s'écrie Robert! — Nous « sommes à notre aise, monsieur; mais, tenus à « une certaine représentation, il ne nous est pas « possible de nous dégarnir. — Que je suis loin, « madame, de vous demander quelque chose! « Moi, je donnerais à soupçonner que j'ai pu « être guidé par des vues d'intérêt! Je m'avilirais « jusqu'à marchander Rose et le bonheur! Loin « de moi de semblables pensées! C'est Rose, c'est « elle seule que j'aime; c'est elle seule que je « désire, que je demande. »

Il eût fallu être bien difficultueuse pour résister à tant d'amour et de délicatesse. Madame Perceval laissa paraître enfin ses véritables sentimens; elle ouvrit ses bras avec le plus doux abandon, et dit tendrement: Embrassez-moi, mon gendre!

Robert embrasse maman, papa, la petite sœur pour arriver à Rose. Il allait donner et prendre le premier baiser de l'amour; madame Perceval l'arrête par le pan de son habit, et lui dit avec dignité : Je vous le permets, monsieur.

Le temps qu'on passa à table s'écoula au sein de l'ivresse et de l'espérance. Robert ne cessait de faire des projets pour le bonheur de sa femme, projets séduisans, qui se succédaient avec une telle rapidité, que les convives charmés ne pouvaient qu'admirer et jouir. Pas un intervalle qui leur permit de glisser un mot. Cependant madame Perceval avait aussi un projet, et Robert s'arrêtant enfin pour s'humecter les lèvres de quelques gouttes de Volnay, elle lui observa que les bienséances exigeaient qu'il vît, dans l'après-dînée, madame Valin et les autres *notables* du lieu : « Car enfin, ajouta-t-elle, l'amour ne doit « pas rendre impoli, et Rose seule excuserait les « fautes qu'elle aurait fait commetre. » Madame Perceval ne pouvait se refuser le plaisir innocent d'annoncer à madame Valin et à tous les habitans, que sa fille épousait M. de Roberville.

M. de Roberville n'avait rien à refuser à sa belle-maman. Il lui offrit son bras, papa Perceval donna le sien à Rose, et le curé marcha à côté de Félicité, à qui, chemin faisant, il expliquait le catéchisme, ce qui ne l'amusait pas du tout, et ce qu'elle avait l'air d'écouter, parce qu'elle savait déja qu'il ne faut pas désobliger un homme

qui fait faire à une petite fille un bon mariage en vingt-quatre heures.

On commença par les visites insignifiantes. M. Lambel, la veuve Merville, le maire, le marguillier, apprirent l'établissement de mademoiselle Rose sans jalousie, parce qu'ils n'avaient pas de filles à marier, et ils la félicitèrent de très-bonne foi.

La cruelle madame Perceval cria, dès la porte, à M. Valin d'accorder son violon, parce que sa famille était dans la joie, et que sans doute la sienne la partagerait. M. Valin, bon mari et père tendre, sympathisait d'affliction avec sa femme et sa fille, et trouva la proposition de madame Perceval très-inconvenante. Madame Perceval mit l'instrument dans la main de M. Valin, et M. Valin, exaspéré par un coup d'œil furibond de sa femme, jeta l'instrument au feu. Madame Perceval, piquée, oublia son plan et les mots à l'oreille dont elle assassinait si adroitement les gens; elle dit très-haut qu'on ne se conduisait pas impunément ainsi avec la très-future belle-mère de M. de Roberville. Madame Valin, hors d'elle, dit plus haut encore, qu'il est très-facile de marier ses filles quand on fait toutes les avances, et qu'on a affaire à un jeune homme sans jugement. M. Perceval s'écria qu'on manquait à sa femme; M. Valin répliqua qu'elle le méritait. Mimi regarda Rose par-dessus son épaule, et Robert, indigné, protesta qu'il n'y avait dans ce village que la fa-

mille Perceval qu'un homme de bon ton pût voir. La famille Valin répondit en chœur par la plus bruyante et la plus aigre des clameurs. Déja papa Valin portait machinalement la main sur le balai ; papa Perceval allait prendre la pincette, et Robert regrettait d'avoir oublié son épée. Je ne sais ce qui serait arrivé si le curé, qui avait beaucoup de présence d'esprit, n'eût calmé toutes ces têtes, en parlant en ces termes :

« Oh ! le bon temps, mes frères, que celui où « Dieu permettait la pluralité des femmes, et où « un brave homme pouvait accorder deux riva- « les ! Jacob épousa d'abord Rachel, qu'il avait « vue la première, et ensuite Lia, qu'il ne vit « que la seconde. Mademoiselle Rose est Rachel, « mesdames, et mademoiselle Mimi serait Lia sans « doute, si l'Éternel ne nous privait des graces « qu'il accordait aux premiers descendans d'Abra- « ham ; mais puisque M. de Roberville ne peut « avoir qu'une épouse, et qu'il a fixé son choix, « bénissons le Très-Haut de toutes choses, et « soumettons-nous humblement à sa sainte vo- « lonté. »

Que pouvait-on répliquer à ce discours très-chrétien, quoiqu'un peu juif ? Rendrait-on le curé témoin d'une scène scandaleuse, ou se soumettrait-on à la force des circonstances ? On eut l'air de se soumettre, parce qu'on sentit que c'était e parti le plus sage ; mais on se promit intérieurement de jouer tous les tours imaginables à

celle qui soufflait M. de Roberville à Mimi, et même au curé, qui recevait des dindons, et qui ne les gagnait pas.

Les huit jours destinés à remplir les formalités d'usage furent comptés, recomptés par l'amour impatient, et s'écoulèrent comme ceux qui les suivirent, avec cette différence pourtant, que les suivans avaient déja de moins le charme de l'espérance. Mais ne révélons pas les secrets de l'hymen.

La veille de la bienheureuse journée où Robert allait devenir le plus fortuné des époux, il reçut de M. de l'Oseraie la lettre suivante :

« Je vois avec peine, mon ami, que l'expérience « de plusieurs années est perdue pour vous. Jus- « qu'ici vos fautes ont pu se réparer; mais si vous « vous trompez dans votre choix, quelle ressource « vous restera-t-il, quand vous serez irrévocable- « ment lié? Différez, s'il en est temps encore. At- « tendez que le voile de l'illusion tombe, et que « vous puissiez juger celle que vous vous pro- « posez d'associer à votre sort. Elle est jolie : hé! « qu'importe cela? On s'accoutume à la beauté « comme à la laideur; c'est l'affaire de quelques « jours; mais on a besoin toute la vie d'une femme « douce et raisonnable.

« Si vous rejetez mes conseils, je désire que « cette union, si précipitée, soit heureuse; mais « je n'en serai pas témoin. »

« Je suis fatigué d'être sans cesse contredit par

« cet homme-là! s'écria Robert, après avoir lu « la lettre. Il est toujours le même; toujours exi- « geant, tyrannique. Je brise sans retour ce joug « insupportable, et je prouverai par ma conduite « que je n'entends plus être mené. » En effet, il conduisit le lendemain sa Rose à l'autel.

Rose déja belle, était rayonnante d'amour et de plaisir. Son heureux époux avait peine à contenir ses transports. Maman Perceval regardait, du coin de l'œil, la plaintive Mimi, enveloppée dans sa coiffe, à demi-cachée par un pilier, et qui se retira tristement après avoir entendu prononcer le *oui* fatal.

A la cérémonie succéda le banquet; au banquet le vin chaud et le ménétrier, et la jarretière enlevée, et les niches des jeunes gens aux mariés, pour qui l'hymen fit briller enfin son flambeau, qui, selon eux, ne devait jamais s'éteindre. C'est ce que je leur souhaite. Ainsi soit-il.

FIN DE L'HOMME A PROJETS.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

Chapitre Ier. Faisons connaissance avec notre héros..... Pages 1
Chapitre II. Premier voyage de Robert..... 8
Chapitre III. Mademoiselle Louison sera-t-elle toujours évanouie?..... 17
Chapitre IV. Voyons un peu ce qui se passe chez madame Robert..... 27
Chapitre V. Retournons à la diligence..... 38
Chapitre VI. Aventures de nuit..... 48
Chapitre VII. Départ de Rouen..... 57
Chapitre VIII. Jusqu'où iront-ils?..... 67
Chapitre IX. J'ai vu l'impie adoré sur la terre, je n'ai fait que passer, il n'était déja plus..... 78
Chapitre X. Revenons à nos moutons..... 103
Chapitre XI. L'homme réduit à ses seules ressources..... 117

DEUXIÈME PARTIE.

Chapitre Ier. Il faut pourtant le tirer de là..... 234
Chapitre II. Le bon prêtre..... 146
Chapitre III. Robert devient comédien..... 158
Chapitre IV. Robert joue la comédie, de manière à faire illusion..... 172

Chapitre V. Projets de mariage..... 178
Chapitre VI. Nouveaux projets..... 190
Chapitre VII. Robert acquiert de l'expérience... 203
Chapitre VIII. Rencontre inattendue..... 214
Chapitre IX. Bonheur, revers..... 226
Chapitre X. Où le conduira le Bucentaure?.... 245
Chapitre XI. Robert devient ce que nul homme ne fut jamais..... 256

TROISIÈME PARTIE.

Chapitre Ier. Qui éclaircit bien des choses..... 278
Chapitre II. Mimi-Taptap entre en fonctions... 289
Chapitre III. Grands évènemens..... 302
Chapitre IV. Catastrophe..... 320
Chapitre V. Son retour en France..... 351
Chapitre VI. Robert passe de Charenton dans le grand monde..... 364
Chapitre VII. Choix d'un état..... 380
Chapitre VIII. *Vanitas vanitatum!* 394

QUATRIÈME PARTIE.

Chapitre Ier. Qui ne vaudra pas mieux que les autres..... 408
La Morale par alphabet..... 423
Chapitre II. L'avocat..... 481
Chapitre III. Le Libraire et l'Académie..... 509
Chapitre IV. Le Mariage..... 535

FIN DE LA TABLE.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME XIV.

MONSIEUR DE ROBERVILLE,

SUITE DE L'HOMME A PROJETS.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME QUATORZIÈME.

A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE M. PICARD ET DE M. ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, N° 51, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1822.

MONSIEUR

DE

ROBERVILLE,

OU SUITE

DE L'HOMME A PROJETS.

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Suites d'un mariage précipité.

Tout le monde sait ce que c'est qu'une première nuit de noces. Ceux-là, surtout, que l'amour a mis dans les bras de l'hymen, se rappellent toute la vie cette nuit, à laquelle, malheureusement, nulle autre ne doit plus ressembler. Roberville protestait à sa petite Rose que leur vie entière s'écoulerait au sein des délices et des enchante-

mens. Rose, très-novice, croyait fermement à ces paroles, et répondait, en rougissant de pudeur et de plaisir : Ainsi soit-il, mon cher ami!

Roberville avait cependant appris de la piquante madame Chedeville, de la tendre Aliba, de la fiancée de Corambé, et de quelques autres, avec quelle promptitude se détruit le prestige. Mais qu'étaient toutes ces femmes comparées à Rose? Avaient-elles ce titre sacré, qui fait du plus saint des devoirs le plus doux des plaisirs? Possédaient-elles cette sensibilité exquise, cette finesse de perceptions, cette éloquence de la nature, cette variété d'expressions, qui multiplient pour ainsi dire une femme, et la rendent toujours nouvelle? La vérité de tout cela, est que Rose n'avait encore dit que quatre mots; mais ils étaient d'un sens, d'une profondeur, d'un agrément!

Ils en étaient à cet instant où la nature cesse de seconder une infatigable imagination. M. de Roberville avait un bras passé sous le cou satiné de sa séduisante compagne ; il caressait de l'autre main ce joli doigt qu'il avait décoré la veille de l'anneau sacré, ce talisman qui nous assure de la fidélité d'une femme, en lui rappelant sans cesse ses sermens et ses devoirs. Ses yeux fatigués étaient fixés sur les yeux à demi clos de la voluptueuse Rose. Il démêlait, sous ses longues paupières, l'expression de l'amour le plus tendre, et de la plus sincère reconnaissance. « Oh! s'é-

« cria-t-il, qu'il est doux d'être aimé ainsi ! Qu'il « faudrait entendre peu ses intérêts, pour ne pas « prolonger cette scène ravissante ! Ma chère « Rose ? — Mon bon ami ? — Nous déjeunerons « au lit. — Oui, mon ami. — Nous y dînerons. « — Oui, mon ami. — Nous y souperons. — « Oui, mon ami. — Aujourd'hui, demain, le reste « de la semaine, le reste du mois. — Oui, mon « ami. — C'est ainsi qu'on vit véritablement l'un « pour l'autre. Oublions le monde, qui nous de- « vient étranger. Je trouve en toi tout ce qui « fixe un cœur délicat, hymen, amour, amitié. « Que le lit nuptial soit notre univers ! » *Vanitas vanitatum !*

Il sonne. Maman Perceval épiait depuis longtemps le moment du réveil. Sans doute M. de Roberville est passé dans sa garde-robe, et elle se dispose à prodiguer à sa fille ces soins réparateurs que l'expérience a transmis, de génération en génération, aux mamans Perceval.

Elle s'arrête, en voyant son gendre au lit ; elle s'étonne, lorsqu'il lui dit très-sérieusement que ce n'est pas elle qu'il demande, mais le déjeuné. Elle passe de l'étonnement à la stupéfaction, quand elle apprend que le jour, la semaine, le mois, s'écouleront ainsi. Elle emploie les représentations, les observations, les réflexions. Elle proteste que jamais personne, dans sa famille, n'a fait un tel abus du mariage ; que les femmes s'y résignent, à la bonne heure ; mais sans cesser

d'être chastes, et qu'une mère, jusqu'alors irréprochable, ne peut tolérer un tel excès, sans provoquer, sans mériter le blâme général.

Robert réplique qu'il n'a pas épousé la famille, mais Rose; que personne n'a le droit de s'immiscer dans le mystère conjugal; que si les habitans jasent, on les laissera jaser, et que la mère, jusqu'alors irréprochable, a perdu tous ses droits sur sa fille, de l'instant où elle l'a présentée à l'autel. Madame Perceval s'emporte, son gendre rit; elle crie, elle tempête; les gens de la noce accourent à la porte de la chambre nuptiale, et sont au fait, en deux minutes, de l'objet de la contestation. Rose, interpellée par sa mère, balbutie d'abord, et soufflée par son mari, elle répond bravement qu'elle a promis obéissance. Madame Perceval, piquée, outrée, exaspérée, se dispose à arracher draps et couverture. Roberville saute à bas du lit, la prend respectueusement par les épaules, et la pousse dehors. Hélas! disait en elle-même la bonne maman, qui avait le coup d'œil juste et prompt. M. Perceval était jeune, beau, vigoureux comme cela, il y a vingt ans. Il est bien changé! Et vous aussi, aurait-on pu lui répondre.

Roberville s'enferme à double tour; il met les verroux. Il ouvre sa croisée; il appelle son domestique; il lui donne ses ordres. Bientôt un grand panier, bien garni, monte du jardin au premier, soutenu, balancé par la ceinture et les jarretières

de la jolie mariée. Un guéridon, roulé près du lit, se transforme en table, et l'amour fait les honneurs du repas.

On mange, on boit; on se regarde, on oublie un moment la perdrix rouge, le Clos-Vougeot, le marasquin. On y revient; on porte le seul *toast* duquel on put s'aviser : *Amour extrême, invariable, éternel.* On jure par les plaisirs passés; mille baisers scellent le serment. Les yeux s'appesantissent, se ferment, et un doux sommeil rend de nouvelles forces à l'hymen, qui, quoi qu'en dise M. de Roberville, n'est pas infatigable.

Cependant la malignité, toujours prompte à saisir le ridicule, toujours disposée à le répandre, à y ajouter, à en rire, de ce ris qui ressemble à la rage, la malignité n'était pas oisive. La petite bonne Valin n'avait cessé d'aller et de venir le jour du mariage et le lendemain. Elle se glissait partout, à la cuisine, à l'office, dans les jardins. Elle écoutait par les trous des serrures, et elle allait rendre compte à sa maîtresse, de ce qu'elle entendait, et même de ce qu'elle n'entendait pas.

Madame Perceval qui dirigeait tout, qui se mêlait de tout, qui était toujours en l'air, avait vingt fois rencontré la petite bonne. Mais la mariée était mise comme un ange, le repas était somptueux, l'assemblée brillante, et il était bon que madame Valin n'ignorât rien de tout cela; mais on avait le plus haut intérêt à lui cacher la

scène un peu scandaleuse qui venait de se passer, et celles qui pourraient suivre. En conséquence madame Perceval prit par une oreille la petite bonne, qui s'était fourrée parmi les convives, et qui riait comme eux à la porte de la chambre nuptiale.

L'oreille fut tirée de façon à guérir la petite fille de la manie d'écouter. Elle s'enfuit, dès qu'il plut à maman Perceval de lui rendre la liberté. Mais, hélas! elle avait tout vu, tout entendu.

Vous sentez quel avantage avait maintenant la famille Valin sur la famille ennemie. Une mère à qui tous les moyens sont bons pour marier sa fille; un mari qui affiche l'incontinence, et qui outrage les mœurs publiques; une jeune mariée sans pudeur, qui consent à passer un mois au lit; etc. etc.

« Mettez-vous à votre secrétaire, monsieur « Valin. — Pourquoi faire, ma femme? — Com- « ment, pourquoi faire? Une complainte en qua- « rante-deux couplets. — Mais, je n'ai jamais fait « de vers. — Eh bien, vous commencerez. — « Mais, ma bonne... — Mais, monsieur... — Je « ne saurais... — Je le veux. »

Les maris des petits endroits sont dociles. M. Valin passe à son secrétaire, prend son canif, taille sa plume, se frotte le front, se gratte l'oreille. Madame Valin, l'œil animé, un bras en l'air, frappe le carreau du pied, et s'écrie : « Al-

« lons donc, monsieur, allons donc ! Est-il si « difficile de déchirer son prochain ? — J'y suis, « ma femme, j'y suis.

« Or, écoutez l'histoire mémorable. »

L'histoire mémorable... Et M. Valin s'arrête là. Avec aussi peu de dispositions pour la poésie que Roberville, mais bien plus patient, il cherche au plafond le second vers, qu'il n'y trouve pas. Maman Valin en dicte deux sans reprendre haleine, et mademoiselle Mimi finit le second couplet. Il était acrimonieux, outrageant, et il n'en parut que meilleur.

Nos trois poètes, par occasion, eurent beaucoup de peine à arriver à la sixième strophe à la fin de la journée. Cependant M. Valin n'avait cessé, pour entretenir leur verve commune, de racler son violon pendant que Mimi chantait, rechantait le dernier vers fait, pour appeler le suivant. Quarante-deux couplets à faire de cette façon, avaient quelque chose d'effrayant. Mais le désir de se venger est un terrible stimulant ! On résolut de ne pas se coucher que la complainte ne fût terminée, et comme on était pressé de jouir, on convint de ne pas tenir trop rigoureusement à la rime, ni même à la mesure.

Nous avons laissé notre héros et sa jeune épouse, fatigués, accablés sous le poids des myrtes, se livrer à un sommeil réparateur. Leurs yeux se rouvrirent enfin à la lumière, et leurs cœurs à

l'amour. Roberville prouva une fois, deux fois encore, que personne n'aimait comme lui, et lorsqu'il ne lui resta plus de preuves à administrer, il essaya de remplir, par une conversation sentimentale, un intervalle qu'il prévoyait devoir être assez long. Parler d'amour à ce qu'on aime, c'est encore jouir ; recueillir sur ses lèvres ces traits heureux, ces expressions brûlantes qu'une vive passion peut seule inspirer, et qu'elle apprécie si bien, c'est doubler la jouissance. Ainsi pensait Robert, et il n'avait pas tort.

Il les attendait, ces mots enchanteurs, ces traits d'ivresse, et il les attendait en vain. Oui, mon ami. Non, mon ami. Mon ami, je ne sais. Ah! mon ami, voilà à peu près ce que lui répondait Rose, et cette manière de répondre n'avait rien de bien satisfaisant. Mais la fatigue, la timidité, privent une femme d'esprit de la plus grande partie de ses moyens, et Rose doit être spirituelle, puisque c'est un ange. Roberville n'a garde d'en douter, puisque le curé l'a dit. C'est de quoi il eût pourtant été bon de s'assurer avant que d'épouser.

Il faut lui donner le temps de se remettre, pensait le jeune homme. Il faut faire naître sa confiance, et forcer doucement l'esprit, qui se cache, à se manifester. Roberville qui avait eu la prétention d'entrer à l'Académie, en avait conservé beaucoup à l'érudition, et il n'était pas fâché de trouver l'occasion de se faire valoir : cela

ne lui était pas difficile. Il eût parlé trois heures, que sa petite Rose ne se fût pas permis la plus légère observation. Il se jette à corps perdu dans la haute littérature. Il cite Montesquieu, qu'il connaissait à peine, le Contrat Social qu'il n'entendait pas, Helvétius qu'il n'avait pas lu, et une cinquantaine de vers qu'il avait retenus de la Henriade. Rose ouvrait ses grands yeux, écoutait en silence, et finit par bâiller si franchement, que son mari s'arrêta court. Allons, allons, se dit-il, ce n'est pas là son genre d'esprit. Essayons de la littérature légère. Il cite ce qu'il se rappelle de plus piquant, de plus gai de Bernis, de Boufflers, des autres amans des muses espiègles, et les bâillemens continuent sans interruption. Que signifie cette fureur de bâiller, pensait le citateur ?... Hé ! j'y suis. M. Morisset, mon premier maître d'école, homme docte et grand observateur, nous disait : Mes amis, il y a trois sortes de bâillemens ; bâillement produit par des tiraillemens d'estomac ; bâillement effet de l'ennui ; bâillement précurseur du sommeil. Or, madame de Roberville n'a pas sommeil, puisqu'il y a une demi-heure au plus qu'elle est éveillée. Elle ne s'ennuie pas avec Collé et Panard, puisqu'elle a de l'esprit comme un ange : elle a donc appétit.

D'après ce raisonnement, dont la justesse lui paraît démontrée, Roberville rassemble les débris du déjeuner, et propose une aile de perdrix. « Je « vous remercie, mon ami. — Je t'en prie, Rose.

« — Je ne saurais, mon ami. » Morbleu! dit-il tout bas, je m'y perds. Passons à une dernière épreuve.

Il prend un nouveau texte. Il s'étend sur l'économie rurale, sur les soins intérieurs de la maison, et la langue de sa jolie épousée se délie. Il apprend en quel temps se taille la vigne; en quelle saison se fait la vendange; quels plaisirs on s'y permet; quelles niches font les garçons aux fillettes; comment on tisse le chanvre; le couplet favori qu'on chante en le filant, et ce qu'on accorde de déchet au tisserand sur vingt-cinq livres de fil. Vint ensuite l'art de transformer les jeunes coqs en chapons, d'engraisser les poulardes et d'élever des dindons, partie essentielle et difficile de la basse-cour. Allons, allons, pensa Roberville, si elle n'a pas l'esprit orné, elle l'a du moins solide, et les femmes en état de bien conduire leur maison, sont plus rares qu'on ne pense. La véritable richesse est dans l'ordre et l'économie. Ma femme doublera mes produits; il est clair qu'elle m'apporte douze mille livres de rente. Elle est jolie, très-jolie; je la crois douce; j'ai donc fait un très-bon mariage... Il est pourtant un peu dur de passer sa vie à parler chanvre et dindons.

Bah! qu'est-ce au fond que ces conversations si brillantes et si vantées? de la futilité, du vide, assaisonnés de quelque esprit dirigé par l'orgueil, par l'envie de se faire valoir et d'abaisser les au-

tres. Que reste-t-il à la fin de ces vains mots qui ont frappé l'air? Rien. Et que manque-t-il aux tableaux un peu trop rustiques de Rose, pour les rendre enchanteurs? De les parer du charme de la mythologie. Substituons à *vendange*, au *vin du crû*, Bacchus, Silène et les Bacchantes. Que nos pigeons soient l'oiseau de Vénus; cherchons Priape dans un chou et dans une laitue; plaçons Flore et Zéphire dans l'anémone et la tubéreuse, et nos entretiens sont ceux des gens du meilleur ton.

Le mari le plus sot a, comme un autre, la manie d'être l'instituteur de sa femme, lorsqu'elle est jeune et docile. Cet animal barbu est si vain, lorsqu'on sourit à un trait heureux de sa compagne, de pouvoir dire à l'oreille d'animaux de son espèce : c'est moi qui l'ai faite ce qu'elle est ! Pauvres gens, qui ne vous doutez pas que la plus naïve vous mène en paraissant vous céder, et que la force est toujours l'aveugle servante de l'adresse !

Roberville, vain comme un mari, commence aussitôt son cours de mythologie. Il indique à Rose les noms qui doivent embellir chaque objet. Rose trouve qu'il est plus clair et plus court de dire *tonnerre*, que Jupiter lançant la foudre; *rosée*, que les pleurs de l'Aurore, et *abricot*, que les dons de Pomone. Robert insiste, Rose persiste. Il commence une dissertation sur l'excellence du langage poétique, et Rose bâille plus

fort que jamais. Ici Roberville réfléchit, et se mord les lèvres. « Ma chère amie, dînons, cela « fait toujours passer une heure. »

Ils dînent. L'heure s'écoule en effet ; mais combien d'autres doivent s'écouler de ce moment à la fin du mois, et le moyen de les remplir avec une femme qui répond en bâillant ! Si du moins il avait quelques livres, il tromperait la lenteur du temps, car il sent bien qu'il ne peut penser à s'habiller et à paraître, après la manière positive dont il s'est expliqué avec madame Perceval. Un mois aux arrêts ! dans un lit ! avec une statue ! quel supplice, et à qui s'en prendre, qu'à cette imagination toujours exaltée, toujours au-delà du vrai, et dont il a toujours la faiblesse de suivre la première impulsion !

Rose, sans goût pour la fable, en a pris beaucoup à l'*histoire*. Elle croit, dans son ingénuité, que son mari peut à son gré en multiplier les leçons. Elle s'approche, elle agace ; elle sourit, elle attaque : la fable, toujours la fable, rien que la fable. « Ah! dit-elle en bâillant de nou- « veau, si j'avais mon bas, je tricoterais. — Tu « as raison, Rose : le plaisir n'est pas inépuisable. « C'est par le travail qu'on y revient et qu'on en « sent le prix. »

En débitant cette phrase très-morale, Roberville avait mis un pied hors du lit, puis l'autre ; il est debout. Il fait quelques tours par la chambre ; il s'arrête devant une croisée ; il regarde

les arbres de son verger, les fleurs de son parterre ; il revient à son lit, il retourne à sa croisée.

En allant et venant, en ouvrant toutes les portes, excepté celle qu'il grillait d'ouvrir, la porte qui conduisait à l'escalier, il trouve dans un cabinet de garde-robe... il trouve !... ressource précieuse, bonheur inespéré !...

Dans ce temps-là tout le monde, depuis le colonel du cercle jusqu'au bourgeois élégant, faisait de la tapisserie. Roberville jouait l'homme du bon ton depuis l'heureuse issue de son affaire avec M. Dupont, et ce qu'il venait de trouver avec un plaisir si vrai, c'est un métier.

Il le tire au milieu de la chambre, il passe un caleçon, un manteau de nuit, et il finit une aile de l'Amour qui enlève Psyché. Celle-là parlait du moins, pensait-il, et cependant son amant a des ailes. Les anciens connaissaient mieux le cœur humain que moi.

Rose, assise sur son lit, sa tête soutenue sur ses mains, et ses coudes appuyés sur ses genoux relevés, le regardait faire, sans rien dire, et peut-être sans rien penser. Elle se fatigue enfin et de sa position, et de ce lit solitaire. Par un mouvement machinal, elle se trouve aussi debout ; elle a passé une robe du matin. Elle est derrière le fauteuil de son mari, et elle s'écrie : « Ah! que « cette dame est bien ! »

Roberville se retourne. Il voit une figure enchanteresse qu'embellit le plaisir de la surprise,

des formes célestes, qu'une robe négligemment jetée trahit de toutes parts. L'aiguille tombe de sa main. Il regarde, il admire. « Ah ! dit-il, « Psyché était moins belle que toi ; mais elle « avait une ame. — Et moi aussi j'en ai une. « Maman et M. le curé me l'ont dit. — Ah ! Rose, « pourquoi as-tu parlé ? tu as détruit le charme. « — Je ne t'entends pas. — Hélas ! je le sais « bien. »

Elle demande à son mari ce qu'il veut faire de cette jolie vierge et de ce beau Gabriel qui la tient dans ses bras. « Partie d'un meuble, ma « bonne amie. — D'un meuble ? — Oui, un des « six fauteuils qu'accompagnera un canapé. — « Apprends-moi à faire un meuble. Je trouve « cet ouvrage-là plus amusant que mon tricot. »

Roberville, enchanté de se dérober à l'ennui qui le tourmentait, et que doublait celui qui se peignait un moment avant dans tous les traits de sa femme, met l'aiguille dans ses jolis doigts, lui montre à la tenir, à la conduire. Rose est gauche ; mais c'est la gaucherie d'Hébé, rougissant et laissant tomber sa coupe aux pieds du dieu qui lui sourit. Roberville l'encourage, elle fait mieux ; il l'applaudit, bientôt elle va l'égaler.

Allons, allons, se disait-il, elle n'est pas si bornée. Celle qui apprend à broder en deux heures, est susceptible d'apprendre autre chose. D'ailleurs, la patience et l'amour peuvent opérer un prodige.

Le reste de la journée s'écoula assez agréablement pour tous deux. La ceinture et les jarretières montèrent le souper, et on retrouva avec plaisir ce lit qu'on avait oublié pendant quelques heures. La volupté et le sommeil y régnèrent tour à tour, et le jour naissant ouvrit des yeux qui se dirent : amour et bonheur.

Que faire, quand les yeux et la bouche ont tout dit? Déjeuner comme la veille; comme la veille se mettre au métier. Faire de la tapisserie deux jours de suite, en faire encore le lendemain, le reste du mois... Quelle perspective! « Je m'ennuie, ma bonne, dit franchement Ro- « berville. — Et moi aussi, mon ami. — En- « nuyons-nous avec courage. — Ennuyons-nous, « mon ami.

« — Tu descendrais volontiers. — Oui, mon « ami. — Et moi aussi, ma femme. — Descen- « dons, mon ami. — C'est impossible, Rose. — « Pourquoi donc, mon ami? — Veux-tu que « nous passions, dans l'esprit de tes parens, de « tes amis, pour des jeunes gens inconsidérés, « qui ne savent ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils « font? Si le projet de nous suffire à nous-mêmes « nous a donné en effet du ridicule, à quelles « plaisanteries piquantes ne nous exposerions- « nous pas, en paraissant ne pouvoir plus nous « supporter dès le second jour? Sans doute ce « ne serait qu'une apparence trompeuse, car je « t'aime toujours passionnément. — Et moi aussi

« mon ami. — Mais l'apparence est tout dans le « monde. — Elle est tout, mon ami ? — Tout « absolument, Rose. Travaillons. — Travaillons, « mon ami.

« Je suis excédé, s'écrie Robert vers le soir, « et il jette au milieu de la chambre aiguilles, « soie et ciseaux. Je n'y tiens plus. — Ni moi, « mon ami. — Qu'on pense, qu'on dise ce qu'on « voudra, il faut sortir de cette insoutenable pri- « son. — Sortons, mon ami. » Et les voilà tous deux, s'occupant gaîment de leur toilette, enchantés d'échapper l'un à l'autre.

Roberville a examiné scrupuleusement la mise de sa jeune épouse. Il a placé la guirlande de fleurs sur sa tête, il a donné un tour gracieux aux plis de l'étoffe qui la couvre. Je la retrouverai céleste, pensait-il, quand j'aurai passé un jour sans la voir.

Ils sont prêts, et Roberville balance; il hésite, il entr'ouvre la porte, il la referme. C'est qu'il faut vraiment de la force d'esprit pour s'exposer à des épigrammes, pour paraître les braver. Rose le regardait faire et ne concevait rien à ses irrésolutions. Sa bonne fortune le tira d'affaire.

Un aigre violon se fait entendre. Deux voix plus aigres encore le couvrent bientôt. Roberville prête l'oreille. Elle est déchirée par de détestables vers bien méchans, bien injurieux. Le prétexte qui s'offre est naturel : le jeune homme le saisit. Il joue la fureur, il saute sur son épée, il sort.

Rose ne sait à quoi attribuer la colère de son époux; elle ignore ce qu'il veut faire de son épée; mais elle le suit, parce qu'elle est bien aise de sortir de cette chambre, et elle est sans alarmes, parce qu'un beau jeune homme de Paris doit savoir ce qu'il fait.

« Quels sont, s'écrie Roberville en descendant, « quels sont les insolens qui osent nous chanson- « ner, et chanter leurs infames couplets à ma « porte ? Ne l'avais-je pas prévu, dit maman Per- « ceval? Châtions-les, reprend Roberville. Châ- « tions-les, poursuit le papa Perceval, » et il s'arme d'une broche. « Passez le premier, mon « gendre.—Je sais trop ce que je vous dois, beau- « père... »

Beau-père se souciait peu de l'honneur qu'on lui faisait; mais il était difficile qu'il le refusât. Tous les hommes sentent le mérite de la bravoure, et M. Perceval y prétend, comme une prude brigue la considération due à la sagesse. Celui-ci ne pouvant donc refuser le généralat, crut au moins devoir user des prérogatives de sa dignité. Il prit le valet de Roberville pour son aide-de-camp, lui ordonna d'ouvrir la porte de la rue, de reconnaître la position et les forces de l'ennemi, et de venir lui en rendre compte.

Pendant que le général s'occupait de ces mesures préliminaires, les chanteurs allaient leur train. Déja ils en sont au vingt-unième couplet. Madame Perceval rugit de s'entendre qualifier de

bégueule, d'édentée, de vieille ridée. Le curé arrange un prône dans lequel il prouvera qu'on peut sans conséquence accepter et manger un dindon. Papa Perceval aiguise la pointe de sa broche, à la fin du couplet qui le traite d'époux imbécille, et qu'on mène par le nez. La petite sœur Félicité, la plus raisonnable de la famille, proteste que les moyens qu'on va employer pour repousser une ridicule agression, sont dangereux et pitoyables. Personne ne l'écoute, et l'aide-de-camp ne sachant plus auquel entendre, sort sans autre arme que son fouet de poste, dont il jouait à ravir.

Il voit le papa Valin raclant entre madame son épouse et mademoiselle Mimi, qui continuaient leur charivari infernal. De chaque côté du trio est un estafier armé d'une fourche, qu'il porte fièrement sur l'épaule en manière de trident : ce sont les charretiers de la maison Valin. Devant et derrière, sont deux drôles portant chacun un fléau : ce sont les batteurs en grange. Autour d'eux est un cercle, composé des ivrognes, des fumeurs, des curieux, des oisifs, des nourrices, des fileuses, des commères du village, c'est-à-dire, de la presque totalité des habitans, qui riaient de ce gros rire symbole de la sottise.

M. Bourguignon avait servi un certain marquis, qui faisait battre par ses gens les bourgeois qui lui déplaisaient, et qui entendait qu'ils respectassent sa livrée. Bourguignon voulut épargner à son

nouveau maître l'humiliation de se mesurer avec des manans, et il commença à faire claquer son fouet, et à frapper à droite et à gauche.

Mais M. de Roberville n'était pas marquis; mais les paysans du lieu n'aimaient point qu'on coupât à coups de fouet le visage et les bras de leurs femmes. Ils cédèrent d'abord à la vivacité de l'attaque; ils s'ouvrirent, ils reculèrent. Mais, revenus de leur première surprise, ils tombèrent en masse sur Bourguignon, qui appela à son secours son maître, qui ferma la porte à double tour, qui monta au premier étage, et qui, aidé de papa Perceval, jeta bravement sur les assaillans les pots et autres ustensiles, que les trois dames leur fournissaient en abondance.

Papa Valin eut une oreille coupée d'un coup d'écumoire; Mimi et sa maman furent *contusionnées*, et se seraient trouvées mal, si elles n'avaient craint d'être plus grièvement blessées. Elles prirent papa chacune sous un bras, et firent une retraite précipitée, en appuyant un mouchoir sur la blessure du nouveau Malchus. Les spectateurs, qui perdaient l'espoir d'entendre la fin de la complainte, et qui n'avaient plus à gagner là que des coups, se dispersèrent, après avoir mis sous leurs bras les ustensiles qui valaient la peine d'être emportés, et avoir cassé les vitres de M. de Roberville avec les autres.

Bourguignon, roué de coups, était resté sur la place. Lorsqu'on eut longuement et certainement

reconnu qu'il était bien seul, on fut le relever, on lui fit prendre des vulnéraires, et on lui couvrit le corps de compresses d'eau et de sel.

Or, comme on ne peut pas habiter une maison sans vitres et sans batterie de cuisine; que lorsqu'on a coupé une oreille au coq du village, et qu'on s'est fait des autres habitans du lieu autant d'ennemis déclarés, on cesse d'y être en sûreté, M. de Roberville avisa prudemment d'envoyer la petite bonne de maman Perceval à la poste voisine. En attendant son retour, on fit les paquets, et deux heures avant le jour, les deux familles montèrent dans la cariole d'osier des Perceval, et dans le cabriolet qui avait amené M. de Roberville de Paris. On partit au galop, et on sortit du village par les derrières, de peur de mésaventure.

Voilà donc notre héros, qui ne devait plus revoir la capitale, qui y retourne au bout de quinze jours. Voilà l'homme qui devait se livrer exclusivement aux douceurs de la vie champêtre, et qui y a renoncé en vingt-quatre heures. Voilà celui qui voulait passer un mois au lit avec sa femme, et qui, dès le premier jour, a cherché un prétexte de renoncer honnêtement à ce dernier projet. Oh! si l'homme se servait de son expérience, de ses lumières et de sa raison, que de fautes, que de regrets il s'épargnerait! Mais, hélas! enfant à tout âge, il chancelle, il marche de chute en chute; il accuse la fortune, quand il ne doit accuser que lui, et pour finir ce chapitre par un

trait de morale sublime que vous connaissez déja, mais que je ne saurais vous rappeler trop souvent, je répète avec l'*Ecclésiaste : Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.*

CHAPITRE II.

Autres inconvéniens d'un mariage irréfléchi.

C'est une terrible chose qu'un mariage, quel qu'il soit! A-t-il été fait avec précipitation, on impute au mari certains petits évènemens fâcheux. Tel époux a-t-il étudié sa femme, a-t-il cherché à la bien connaître avant que de se lier, on se moque de lui, quand on ne peut le blâmer. Cependant tous les mariages possibles se font de l'une ou de l'autre manière : il demeure donc constant qu'un mari ne peut échapper au blâme ou au ridicule. On voit cela, on sait cela, on se marie pourtant, et on fait bien; car, sans le mariage, que deviendrait le monde? Au reste, un puissant motif de consolation pour un pauvre époux, c'est que tel qui le raille aujourd'hui sera raillé demain, et puis, sur cent billets, il s'en trouve un bon, et chacun compte sur celui-là. Revenons.

Pendant que le cabriolet et la cariole roulaient, Roberville s'occupait de la manière dont il vivrait à Paris. D'abord il logera dans le quartier de l'Estrapade : l'air y est pur, et on ne

connaît dans ce pays-là ni les académiciens, ni même l'académie. Ainsi sa femme et sa famille ignoreront l'humiliation que lui a valu sa *Morale par alphabet.* Rose sera mise dans le meilleur goût, parce qu'une jeune femme aime cela, et qu'un mari est bien aise que la sienne brille dans son quartier. Elle aura un maître de danse, qui fera disparaître certain air gauche que le cher époux commence à remarquer. Elle apprendra la musique, parce que, lorsqu'on chante, ou qu'on joue d'un instrument on ne parle pas, et que Rose..... comme bien d'autres, gagne beaucoup à se taire. Elle fréquentera les spectacles, parce qu'ils forment l'esprit, et que de ce côté-là il y a tout à faire. On se liera avec quelques gens aimables, s'il y en a à l'Estrapade, qui feront oublier à Rose ses choux-fleurs et ses dindons, et de qui elle prendra au moins ces lieux communs qui annoncent l'usage du monde, qui ne sont pas de l'esprit, mais qui en tiennent lieu..... aux yeux de ceux qui n'en ont pas. Roberville lira beaucoup, et il trouvera cent bibliothèques à un écu par mois. Sa femme prendra insensiblement le goût de la lecture, et si elle a le courage d'ouvrir la grammaire de Restaut, il est indubitable que, dans un an ou deux, elle saura l'orthographe, ce qui donne une certaine opinion, à l'Estrapade surtout, de l'éducation qu'on a reçue.

La famille Perceval faisait, de son côté, un plan

de vie assez agréable. La maman se proposait de loger, elle, son mari et Félicité, chez son gendre, à qui elle promettrait, pour la forme, une bonne pension, que son désintéressement éprouvé ne lui permettrait pas d'accepter. Elle partagera ses loisirs entre les *Grands danseurs du Roi* et le prédicateur en vogue. M. Perceval comptait affermer son bien, et trouver un estaminet où il lirait tous les jours la Gazette de France de feu Marin, ou le Journal de Bouillon, en fumant sa pipe, et en vidant sa pinte de tisane... Sa tisane, c'est du vin blanc. Mademoiselle Félicité pensait qu'une jolie fille vieillit ignorée dans un village; que lancée sur un grand théâtre, elle fixera les regards, et que ses parens, qui ont marié sa sœur sans dot, feront sans doute, en sa faveur, un sacrifice, qui lui procurera un établissement solide et agréable. Chacun rêvant de son côté, on voyageait sans mot dire. Rose ne parlait pas plus que les autres. Je ne saurais vous dire à quoi elle pensait; peut-être ne pensait-elle à rien.

Madame Perceval avait bien jugé Roberville. Les femmes, même celles qui ont le moins d'esprit, possèdent un certain tact qui ne les trompe jamais. A la première ouverture d'une pension, le gendre se fâcha aussi sérieusement que si on lui eût essentiellement manqué. Il était enchanté de vivre avec les parens d'une épouse qu'il aimait tendrement; mais il était sensiblement blessé qu'on ne rendît pas justice à son cœur, et qu'on

doutât de ses moyens. Maman Perceval l'apaisa facilement, en consentant à vivre à ses frais, et en lui protestant qu'il fallait la juste et profonde considération qu'elle lui portait, pour imposer silence à sa délicatesse.

On se logea donc, et spacieusement, afin d'éviter les longs têtes-à-têtes, dont Roberville était tout-à-fait revenu. Il se meubla élégamment, parce qu'il avait de la vanité, et comme il acquit le mobilier nécessaire à deux familles, que ses déplacemens continuels lui coûtaient beaucoup, et qu'il ne tira presque rien des meubles qu'il avait laissés à la campage, il commença à emprunter.

Il aurait pu réfléchir que le train, sur lequel il montait sa maison, nécessiterait de nouveaux emprunts; qu'on peut prendre une jolie femme sans dot; mais qu'on n'est pas obligé d'épouser toute sa famille. Roberville, vous le savez, est un homme à projets, et ces gens-là ne réfléchissent jamais qu'après l'évènement.

Il était toujours empressé de se réunir le soir à sa petite femme. Une demi-heure à l'amour, le reste au sommeil, et les nuits sont courtes. Les journées s'écoulaient dans les dissipations de toute espèce, et ne pouvaient paraître longues. Roberville se trouvait passablement heureux. Il se plaisait surtout auprès de mademoiselle Félicité, sa belle-sœur, presque aussi jolie que Rose, et qui avait sur elle les avantages de la gaîté, d'une imagination toujours vive, et des saillies qui en sont la

suite naturelle. Il pensa que de l'Oseraie, qu'il accusait de le contredire toujours, avait eu raison dans cette circonstance, comme dans mille autres. Il est certain, se disait-il, que si j'eusse attendu huit jours de plus, c'est Félicité que j'eusse choisie. Je ne fais que des sottises. Mais comme il n'y a pas de remède à celle-ci, les réflexions sont inutiles : ne réfléchissons plus. Qui sait d'ailleurs ce que deviendra Rose? C'est une plante tardive que la culture développera. A propos, cherchons-lui des maîtres.

Roberville n'en connaissait pas. Mais M. Bourguignon, qui avait servi un marquis, était au courant des usages, se piquait d'avoir du goût, et prétendait connaître ce qu' il y avait de mieux parmi ces gens qui vivent du superflu et de la sottise des grands, et des petits, qui ont le ridicule de les singer. Ce fut donc M. Bourguignon qu'on chargea de choisir les maîtres qui allaient faire l'éducation de madame.

Il amena d'abord un danseur, jeune, bien tourné, d'une jolie figure, et qui se présentait avec grace. Il avait, comme tous ses confrères, la prétention d'être un homme essentiel, et, comme la plupart d'entre eux, il avait tout son esprit dans ses jambes.

« Combien, monsieur, prenez-vous par leçon?
« — Six francs, monsieur. — Six francs! J'aurais
« pour ce prix-là des maîtres de mathématiques,
« de grec et de latin. — Vous les aurez, sans

« doute, monsieur. Mais à quoi servent le latin,
« le grec et les mathématiques? Moi, monsieur,
« j'enseigne l'art de plaire, j'anime les graces, je
« les embellis, je les crée au besoin. Dans un an,
« madame sera accomplie. Qu'est-elle à présent?
« une statue parfaite, à qui il faut que je com-
« munique la vie. »

Cette manière de définir la danse, de faire valoir des entrechats, n'était pas bête du tout. Aussi, rien de tout cela n'appartenait à M. Duponceau. Il avait appris ces phrases d'un danseur de l'Opéra, qui avait persuadé à tout Paris qu'une femme qui ne danse pas comme mademoiselle Guimard n'est bonne à rien.

Il est tellement flatteur d'avoir une femme *accomplie*, un tel avantage est si réellement impayable, que Roberville ne marchanda plus. M. Duponceau se mit en devoir de donner sa première leçon.

« Que faites-vous donc, monsieur? vous pre-
« nez les mains de madame! — Pour la placer,
« monsieur. — Vous enlevez son fichu! vous
« touchez ses épaules nues! — Pour les lui ou-
« vrir. — Vous la troussez morbleu! — Je relève,
« je drape sa jupe. — Ne relevez rien, monsieur.
« — Il faut que je voie les jambes. — Vous ne
« verrez que les pieds. — Il m'est impossible de
« lui rien apprendre ainsi. — Pardonnez-moi,
« pardonnez-moi. — Je connais mon art peut-
« être. — Votre art! votre art ne consiste pas à

« tâtonner une femme de la tête aux pieds. — Je « vous proteste, monsieur... — Je ne le veux « pas. M'entendez-vous? — Savez-vous ce qui « résultera de votre opiniâtreté? — Qu'est-ce? — « Dans un an, madame ne saura rien. — Que « vous importe, pourvu que je vous paie? — Et « ma gloire, monsieur? »

Roberville s'étendit en homme intéressé sur l'indécence de semblables leçons. Il ne concevait pas comment des pères et des maris souffraient une telle licence. Duponceau lui jurait que c'était un usage généralement reçu; qu'un *professeur* de danse est un homme délicat par principes, et qu'en entrant chez une jolie femme, il laisse ses sens à la porte. Roberville tint ferme, et Duponceau fut obligé de composer. On convint que madame aurait une robe à coulisses, qui fermerait sous le menton, mais qui ne descendrait qu'à deux doigts au-dessus de la cheville du pied, et qu'elle danserait avec des gants. Or, comme une robe ne se fait pas en une demi-heure, la première leçon fut remise au lendemain.

Le professeur de musique se montra moins exigeant. Il ne demanda à voir ni les jambes, ni les épaules. Mais il s'étudia à donner à madame une pause romantique; il lui montra à arrondir son bras sur sa harpe; à laisser entrevoir ses formes, en se servant des pédales; à pencher mollement la tête; à baisser voluptueusement la paupière dans la romance; à lancer des regards perçans

pendant un allegro. Roberville prétendait que tout cela n'est pas l'art. M. Sandrin répondait que ces moyens étaient au-dessus de l'art même, et le faisaient oublier; qu'on n'écoute pas une jolie femme qui déploie tous ces avantages, parce qu'on s'énivre du plaisir de la contempler; qu'il suffit qu'elle pince supportablement quelques variations, pour être recherchée, fêtée, adorée, et qu'il est beau pour un mari, de trouver dans sa femme l'objet des désirs de tous, et celui dont il est exclusivement aimé.

« Mais, messieurs les *professeurs*, puisque *pro-*
« *fesseur* il y a, il semblerait, à vous entendre,
« qu'on ne prend une jolie femme que pour les
« autres. Je ne me soucie pas du tout que la
« mienne plaise à tout l'univers. L'admiration
« mène droit au cœur, et le cœur... — Ne mène
« à rien, monsieur. L'écueil que vous redoutez,
« n'est dangereux que pour les femmes sans vertu,
« et toutes celles qui pincent de la harpe en ont
« beaucoup. — Êtes-vous marié, monsieur le pro-
« fesseur? — Non, monsieur, et je n'ai nulle en-
« vie de l'être. — Eh bien! monsieur, si cette envie
« vous prend, vous ne voudrez ni œillades lan-
« goureuses, ni regards animés. Vous n'entendrez
« pas que votre femme soit à demi-nue, pour
« qu'on admire son bras et sa gorge, ni qu'elle
« place sa harpe de manière à faire deviner sa
« cuisse. Supprimons tout cela, s'il vous plaît,
« ou s'il faut choisir, je préfère la gaucherie mo-

« deste d'une femme qui vit dans son intérieur,
« aux graces et à la voluptueuse vertu de vos *har-*
« *pistes.* — Alors, monsieur, il faut que madame
« devienne une artiste consommée, et qu'elle
« brille par son talent, si elle ne séduit point par
« ses formes. — Eh! monsieur, voilà tout ce que
« je vous demande. »

Rose prenait ses leçons le matin. Elle faisait peu de progrès dans ces deux genres, mais beaucoup dans ce que le monde appelle *maintien*, et ce que les hommes indulgens nomment assurance. Le soir, elle allait au spectacle. Elle ne trouvait de bon à l'opéra que les ballets; elle bâillait en écoutant le Tartufe et Mérope; mais elle riait de tout son cœur des fourberies de Scapin, et des tours de l'avocat Patelin. Son goût pour la toilette se formait sensiblement, et tous les jours il lui fallait quelque chose de nouveau. On l'admirait à l'Estrapade, oh dame! et tous ceux dont son mari avait composé sa société, étaient ses petits serviteurs : Rose se croyait un personnage.

Un jour, son mari était allé acheter un ouvrage très-agréable, et qui faisait un bruit prodigieux, à cause des idées hardies dont il abonde, et qu'on trouvait neuves alors. Papa Perceval se promenait au jardin du Roi; maman et Félicité écoutaient un genovéfain, bien pomponné, bien musqué, qui régnait comme un petit sultan sur son auditoire féminin. Roberville revient, son livre

sous le bras. Il monte sans se faire annoncer, parce que la bourgeoisie n'avait pas encore adopté cet usage, dont les maris de tous les temps devaient cependant pressentir l'utilité. Que voit celui-ci! M. Duponceau caressait, baisait amoureusement la gorge de madame. Roberville, furieux, manifeste sa présence en appliquant un vigoureux soufflet au danseur, et il adresse des reproches sanglans à sa femme. « Mon ami, mon-
« sieur me montre la danse de Flore et de Zé-
« phire. C'est ce qu'il y a de plus nouveau, et ainsi
« que l'air frais d'un beau matin joue dans le ca-
« lice des fleurs, ainsi Zéphire s'enlace dans les
« bras de Flore, et lui communique par ses baisers
« l'incarnat de la rose. — Et vous l'avez souffert!
« quelle impudence! et qui vous a dit tout cela!
« — Mon ami, c'est monsieur. — Vous verrez
« qu'elle me fera cocu par excès de bêtise! Com-
« ment, ventrebleu! cet homme est étendu sur
« un canapé, vous êtes sur ses genoux, et il vous
« persuade qu'il danse! Monsieur le drôle, je vais
« vous attaquer en séduction. — Monsieur le mari,
« je ne possède pas un écu, on se moquera de
« vous, et voilà tout ce que vous gagnerez. — On
« se moquera de moi! on se moquera de moi!
« — Oui, monsieur, on se moque des maris qui
« ont de l'humeur, c'est l'usage. — Sortez, fa-
« quin! » Duponceau sortit, et il était temps. Monsieur le mari allait se faire raison à coups de canne.

Il était facile de pénétrer madame, et Rober-

ville brûlait de savoir jusqu'où les choses avaient été poussées. Rose répondit avec son ingénuité ordinaire, et Roberville resta persuadé qu'il n'y avait eu que des baisers pris et rendus, mais que cinq minutes plus tard...

Une pareille aventure était bien faite pour dégoûter des maîtres à la mode, et inspirer le projet des précautions pour l'avenir. Le *professeur* d'attitudes voluptueuses et de coups d'œil assassins fut aussi congédié. La réforme s'étendit jusque sur Bourguignon, à qui monsieur ne faisait pas l'honneur de le craindre personnellement; mais qui paraissait fait pour bien mener une intrigue.

Duponceau fut remplacé par un maître à danser de la rue des fossés-Saint-Victor. Soixante ans, une bouche dégarnie, les joues cavées, une perruque à trois marteaux, des souliers tailladés partout, à cause des cors et des durillons : voilà son signalement.

Le nouveau maître de harpe était à peu près du même âge, et la goutte qui lui rongeait les mains, leur donnait quelque ressemblance avec des pattes de chapon rôti.

Le successeur de Bourguignon tenait beaucoup de ces deux messieurs, et à la faveur de ces changemens, Roberville crut pouvoir dormir en paix.

Une particularité qui le frappa et qui ajouta à ses regrets, c'est que Félicité qui n'avait reçu aucune leçon, mais qui assistait assez régulière-

ment à celles que prenait sa sœur, savait ce qu'on avait inutilement essayé de lui apprendre, et son beau-frère, occupé un jour dans un cabinet voisin, fut étonné d'entendre résonner la harpe de madame avec assez de méthode et de précision. Il croit qu'il s'est opéré dans sa femme un changement subit. Il se lève enchanté; il accourt. Félicité, qui se croyait seule, s'étonne à son tour; elle s'arrête, la harpe est muette, mais Roberville a vu. « Ah! lui dit-il, en l'embrassant, on ne vous ferait « pas croire, à vous, que vous dansez, si vous « étiez assise sur les genoux d'un homme couché « sur un canapé. » Félicité rougit du plaisir de mériter l'éloge, et de celui d'être vengée d'un choix injuste et précipité. L'amitié qu'avait déja pour elle son beau-frère, devint un sentiment exclusif, qui, par la suite, le consola de bien des choses, parce qu'elle le partagea sincèrement.

Cependant Roberville dépensait le double de son revenu, et il ne réfléchissait pas encore aux inconvéniens qu'entraîne le dérangement des affaires. Jusque là, il n'avait rien vendu, mais les emprunts se succédaient. Rose, qui ne calculait pas plus que lui, demandait toujours, et si son mari se permettait de légères observations, elle fronçait son joli sourcil; son front était nébuleux. Elle ne recouvrait la parole, le sourire ne reparaissait sur ses lèvres, que lorsque le marchand d'étoffes et la couturière paraissaient.

Il y avait déja quelque temps que Félicité pré-

voyait les suites de ce désordre. La timidité naturelle à son âge, une sorte de délicatesse, ne lui permettaient pas de s'ériger en censeur, et de faire la leçon à son beau-frère. Cependant, l'avenir désastreux qui le menaçait, lui et son épouse, la déterminèrent enfin à surmonter de frivoles considérations. Elle parla avec douceur, avec ménagement, et la solidité de ses raisonnemens n'en fut que mieux sentie.

Roberville forma à l'instant le projet de payer ses dettes avec ses économies. Honteux de revenir sur ses pas, craignant de s'expliquer avec madame Perceval, il prit le parti de lui écrire qu'il avait été égaré par son cœur, et que l'état de sa fortune ne lui permettait plus de soutenir son train de maison. Il représenta à sa femme que douze francs dépensés chaque jour au spectacle font par an cent quatre-vingt louis, qui valent mieux que toutes les ariettes et les gambades du monde; qu'une jeune dame peut être très-passablement mise, sans payer dix louis par mois à sa couturière et à sa marchande de modes, et qu'à dix-huit ans on peut se passer d'un *remise*.

Madame Perceval se soumit : elle n'avait pas d'autre parti à prendre. Mais Rose avait appris déja des dames de l'Estrapade, qu'une femme ne doit jamais céder à son mari. En conséquence de ce principe, elle entreprit de prouver, et elle prouva très-mal qu'elle ne pouvait, qu'elle ne devait pas réduire sa dépense. Roberville, qui

l'aimait moins, à mesure qu'il s'attachait davantage à sa sœur, prononça le mot *je le veux*, mot fatal, qui met toujours le feu dans un ménage. Rose pleura, et son mari lui tourna le dos.

Vous prévoyez bien que les bonnes amies furent consultées. Indépendamment de l'esprit de domination, passion première des femmes, celles-ci tenaient à certains dînés, où Roberville faisait également régner l'abondance et la gaîté, et on n'est pas fâché, à l'Estrapade, de ménager son pot-au-feu. Un *chorus* général d'indignation s'éleva contre les maris impérieux. On se consulta, on discuta, et on arrêta que Rose opposerait la résistance à des prétentions absurdes, et que si son mari employait les moyens violens, elle se vengerait.

Elle ne savait pas encore comment une femme se venge, et elle n'osait le demander, de peur de passer pour ce qu'elle était. Mais elle déclara très-nettement à Roberville, qu'une femme *comme il faut* ne peut vivre sans voir Clairval et Vestris, et qu'elle continuerait de fréquenter les spectacles. Ce ton tranchant étourdit d'abord Roberville. Mais, revenant au sentiment de sa dignité, qu'on outrageait avec impudeur, il prononça la défense positive de sortir sans son agrément.

Rose ignorait les dangers où s'expose une femme qui brave un mari raisonnable. La perte de son affection, celle de l'estime des honnêtes

gens, les chutes réitérées où peuvent l'entraîner son dépit et l'abandon de ceux qui la soutiennent contre elle-même, par des égards, des respects qu'il est toujours flatteur de mériter, rien de tout cela n'était prévu, ne s'était même offert à sa pensée. Elle sortit; elle fut prendre madame Thomasseau, la plus élégante de ses jeunes amies, et elles allèrent entendre les vers voluptueux d'*Atys*.

Selon l'usage invariable des femmes, Rose raconta en chemin la scène très-vive qu'elle avait eue avec son mari, et madame Thomasseau ne manqua point de la féliciter sur sa noble et courageuse résistance. Elle l'exhorta à secouer entièrement le joug, et à jouir de sa jeunesse.

Madame Thomasseau jouissait de la sienne dans toute l'étendue du mot. Elle avait épousé un riche marchand de draps, et elle vivait avec son premier garçon, dont elle n'était pas fort éprise; mais qu'elle trouvait commode d'avoir sous sa main. Elle avait un bijoutier à la porte des Tuileries, un conseiller au parlement au marais, et un officier aux Gardes au faubourg Saint-Germain, de sorte que, dans quelque quartier de Paris qu'elle allât, elle rencontrait, sans se détourner d'un pas, l'amour ou le plaisir, ce qui ne laisse pas d'être agréable.

Madame de Roberville devait aller vite avec une telle institutrice. A peine furent-elles placées et eurent-elles jeté un coup d'œil rapide sur tous

les points de la salle, que madame Thomasseau s'écria : Voilà votre vengeur! Ce vengeur était un jeune mousquetaire, qui occupait la loge voisine.

Rose voit un officier bien brillant, bien tourné, d'une figure aimable, et elle ne conçoit pas encore quel mal ce vengeur peut faire à son mari. Le mousquetaire, qui déja dévore des yeux deux jolies femmes, dont il n'est séparé que par une frêle barrière, a saisi le sens des mots jetés par madame Thomasseau. Il débute par une salutation moitié leste, moitié polie. Madame Thomasseau y répond par une inclination de tête et un doux sourire. Rose se lève et répond par une profonde révérence, telle que la lui faisait faire Duponceau, au commencement et à la fin du menuet. Le mousquetaire eut envie de rire; mais Rose était si jolie! pouvait-elle long-temps paraître ridicule?

Il s'approche, il parle de la pièce qu'on va jouer, des actrices qui vont paraître, de la mode du jour, de Longchamp, du maréchal de Saxe, et il parle de tout avec l'amabilité que donne l'esprit, et la grace que procure l'usage du grand monde. Bientôt il cesse de généraliser la conversation. Il s'occupe exclusivement de ces dames; il se félicite du hasard heureux qui les lui a fait rencontrer. Ne les aura-t-il vues un moment que pour les regretter toujours? emporteront-elles le repos du reste de sa vie? C'est madame Thomasseau qui répond à tout, et qui ne répond pas mal. Son doux sourire a engagé la conver-

sation ; c'est tout ce qu'elle voulait. Maintenant sa gaîté est modeste, réservée, décente même, parce qu'elle sait que les hommes ne s'attachent qu'en proportion de la résistance qu'ils éprouvent, et qu'elle se flatte que Rose règlera sur elle son ton et son maintien. Si madame Thomasseau eût été seule, elle subjuguait le mousquetaire. Il avait balancé un moment. Mais c'est maintenant à Rose que s'adressent ses vœux ; elle est l'objet unique de ses désirs, et Rose méritait la préférence.

« Mademoiselle est sans doute de Paris ? — « Non, monsieur. — Comment, une provinciale « aurait ces graces naturelles, cette tournure, « cette aisance qui n'ont rien d'affecté ? » Ici Rose rougit de plaisir : la flatterie est l'arme la plus dangereuse des hommes. « Mademoiselle est chez « des parens sans doute ? — Je suis chez mon « mari, monsieur. — Mariée ! Mariée à cet âge ! « C'est un meurtre, une indignité. Et quel est « l'heureux mortel qui a ravi cette fleur ? — Heu- « reux ! il ne l'est pas, monsieur. — Comment, « madame, il ne l'est pas ! — Il le dit, monsieur. « — Le monstre ! et que lui faut-il donc ? — Que « je me soumette à des volontés tyranniques. — « Voilà bien les maris ! Le vôtre ose être exigeant, « lui qui devrait passer sa vie à vos pieds. Ven- « gez-vous, madame, c'est le seul parti qui vous « reste. » Hélas ! pensait Rose, je le veux bien.

Mais qu'ils me disent donc comment on se venge. Moi, je n'ose pas le demander.

Notre mousquetaire n'était pas homme à le lui laisser ignorer long-temps. Des expressions passionnées, un ton vrai que donne toujours le désir, que les femmes veulent bien prendre pour de l'amour, firent palpiter le cœur de Rose. Elle écoutait, elle n'avait plus la force de répondre, et le mousquetaire n'y perdait rien.

Déja l'entreprenant officier a passé dans la loge voisine. Déja il a couvert de baisers une main charmante qu'on lui abandonne : c'est plus qu'on doit oser en public, c'est aussi tout ce qu'on peut s'y permettre. Mais ces baisers étaient expressifs. Avant la fin du spectacle, Rose commençait à se douter de quelque chose, et la vengeance à lui paraître douce.

On allait se séparer, et on voulait se revoir. Le mousquetaire demande la permission d'aller le lendemain assurer madame de son respect : c'est toujours par là qu'on commence, même avec celle qu'on veut le moins respecter. « Je ne « demande pas mieux, monsieur. Mais mon mari... « — Laissez-moi faire, madame, je serai son ami. « — Vous serez son ami ! vous ne me vengerez « donc pas ? » Le mousquetaire partit d'un éclat de rire ; madame Thomasseau suivit son exemple. « C'est un enfant à former, dit-elle. — Je m'en « charge, madame. — Mais de quoi donc riez-

« vous ? — Charmante ingénuité ! précieuse igno-
« rance, qu'il me sera si doux de dissiper ! »

On convient de l'heure et du prétexte que prendrait M. de Vercourt, des moyens qu'on emploierait si le mari était un homme sans usage, sans savoir-vivre, et le mousquetaire fit monter ces dames dans le carrosse de certaine comtesse qui était à sa disposition. Contenu par la présence de madame Thomasseau, qu'il prenait pour une demi-vertu, et à qui il faisait trop d'honneur, il se borna à ces protestations qui manquent rarement leur effet, qui sont sincères la veille, et auxquelles une femme qui a de l'expérience ne croit plus le lendemain. Il les déposa sur la place de Saint-Michel, pour leur donner le temps d'arranger la fable qu'elles débiteraient en rentrant, et il courut attendre le moment heureux dans les bras de sa comtesse.

Roberville fut aussi indigné que surpris de l'évasion de sa femme. Il concevait qu'on peut, à son âge, ne pas obéir rigoureusement, et chercher à couvrir la désobéissance de quelque prétexte spécieux. Mais braver ouvertement un époux ; mépriser sa colère et les convenances, jusqu'à lui faire dire par ses gens qu'elle est allée à l'Opéra, est un excès d'audace qu'il ne devait pas attendre d'une femme de dix-sept ans ; c'est ce qu'il ne peut souffrir, c'est ce qu'il doit réprimer.

Quels moyens emploiera-t-il ? dix plans divers

se succèdent, et tous, à l'exécution, lui présentent des inconvéniens qu'il n'a pas prévus d'abord, parce qu'il est toujours entraîné, par son imagination, au-delà de ce qui est raisonnable. Consultera-t-il Félicité? En fera-t-il l'ennemie de sa sœur? peut-il même le désirer? Sa meilleure, son unique amie ne se dégraderait-elle pas à ses propres yeux, en nourrissant en lui un éloignement qui, chaque jour, devenait plus prononcé? A-t-elle d'ailleurs l'expérience, qui seule peut conseiller sagement, dans une conjoncture aussi délicate?

Indécis, incertain, mais toujours furieux, Roberville court chez M. de l'Oseraie, chez cet homme à qui il doit tant, qu'il a trouvé sensible à ses peines, indulgent pour ses erreurs, et dont il a si mal reconnu le tendre attachement. La longueur de la route, la fraîcheur de l'air, lui avaient calmé la tête, et en entrant chez son ami, il ne sentait plus que ses torts envers cet être estimable. Il s'attendait à être froidement reçu, il le méritait, il en convenait avec lui-même. Quel fut son étonnement, lorsque de l'Oseraie prit, à son aspect, un air riant, et lui serra la main!

« Tu me délaisses dans la prospérité : tu as donc « quelque nouvelle disgrace à me confier? J'aime « que tu reviennes à moi dans le malheur. Cela « prouve ta confiance et une affection que tu « oublies trop souvent, mais que rien ne peut

« éteindre. Voyons, mon ami, que puis-je pour « toi ? »

Roberville, rassuré, raconta tout ce qui s'était passé depuis son mariage jusqu'à ce moment. Rendu, par la bienveillance de son ami, et par la chaleur du débit, à son premier ressentiment, il peignit les torts de sa femme en traits de feu. De l'Oseraie sourit et lui dit : « N'attachons pas à « une première imprudence une importance que « probablement elle ne mérite pas. Ta femme a « fait une fausse démarche ; mais il me semble « que tu en es l'unique cause. — Moi, mon ami, « moi ! — Écoute, Roberville. Tu as commencé « par vouloir faire de ton amour et de celui de ta « femme l'occupation de tous les jours et de tous « les momens. Tu t'es hâté d'user un sentiment « qui n'est pas éternel, et qui ne se reproduit ja- « mais ; tu l'avais éprouvé dix fois. Voilà une pre- « mière faute.

« Ton amour-propre se révolte, s'indigne pour « une misérable chanson, qui eût été oubliée le « lendemain. Tu te mets en état de guerre avec « tout un village, tu es forcé d'enlever ta femme « des lieux où elle vivait dans la médiocrité, au « milieu de gens simples comme elle, qui ne pou- « vaient ni la corrompre, ni même altérer la pu- « reté de ses goûts. Tu la conduis à Paris ; tu « ouvres ta maison à des gens que tu ne connais « pas, et qui peuvent être dangereux. — Je ne « reçois, à peu d'exceptions près, que des femmes.

« — Tant pis. Ce genre de liaison est d'autant « plus dangereux qu'il est plus libre, et, de tous « les corrupteurs, le plus insinuant, le plus per- « fide est une femme corrompue. Revenons.

« Tu prends un état que ta fortune ne te per- « met pas de soutenir. Tu fais contracter à Rose « l'habitude du luxe et des plaisirs dispendieux, « et lorsque ta raison te fait sentir la nécessité « d'une réforme, tu crois qu'il suffira d'un mot « pour y ployer une jeune femme, sans jugement « et sans expérience! Elle résiste, tu devais t'y « attendre, et, au lieu de voir dans sa résistance « l'effet certain de son défaut de lumières, au « lieu de l'amener insensiblement à tes idées par « la douceur, par des raisonnemens, tu deviens « exigeant, impérieux. Tu prononces le mot *je le* « *veux*, mot que des circonstances majeures lé- « gitiment quelquefois, mais qui est toujours le « signal de la discorde, et qui ne laisse d'autre « parti à prendre que celui de la sévérité. Que « de fautes à la fois!

« Ta femme s'aigrit au lieu de céder. Elle déso- « béit ouvertement, et elle veut que tu le saches. « Quelles sont maintenant tes ressources avec un « être qui n'en a aucune dans l'esprit, et qui a « cessé d'aimer? Ne t'abuse pas là-dessus, mon « ami. Eût-il survécu quelque chose de ce pre- « mier amour à l'abus que vous en avez fait, « cette faible lueur a dû s'éteindre par ce mot « redoutable. C'est un malheur de le prononcer

« quand on y est contraint ; c'en est un plus grand « d'être forcé de le soutenir ; mais le dernier de « tous est de voir mépriser une autorité légitime, « sans laquelle il n'existe pas d'ordre dans une « maison.

« Je te le répète, j'attache peu d'importance à « la démarche qu'a hasardée ta femme. Mais tu « t'es mis toi-même dans une position qui ne te « permet plus de reculer. Représente-lui d'abord « qu'elle a manqué à son devoir. Déclare-lui avec « fermeté qu'à la première désobéissance, tu la « mettras dans un couvent. Elle paraît altière ; « elle désobéira encore, je le crains. Alors il n'y « aura plus à balancer. Effectue ta menace. Con- « duis-la dans une maison décente ; fournis abon- « damment au nécessaire ; mais imprime d'abord « la terreur. Elle passera de l'indifférence à la « haine. Mais les remontrances d'une supérieure « éclairée, ses propres réflexions la rameneront « insensiblement à toi, et à ce qu'elle se doit à « elle-même. Elle verra, dans son époux, un ami « vrai, envers qui elle a eu des torts réels ; elle « aura appris à craindre, à respecter ton autorité, « et elle te saura gré de ta clémence, quand le « moment d'en user sera venu.

« Tels sont, mon ami, les tristes et uniques « conseils que je puisse te donner ; tel est le « parti que j'eusse pris moi-même, si le sort « m'eût mis à une semblable épreuve. — Oh ! « toi, tu es heureux en tout. — J'ai fait ce qu'il

« fallait pour l'être. Quand j'ai pensé au mariage « j'ai comparé l'amour à un météore éblouissant, « mais passager. J'ai senti qu'une vive amitié, « des soins, des prévenances, des égards mu- « tuels, rendent seuls constamment heureux, et « j'ai eu le bonheur de rencontrer une femme « pénétrée comme moi de ces vérités. Va, mon « ami, je te plains autant que je t'aime; mais « sois homme, et déploies-en le caractère. »

En quittant M. de Vercourt, madame Thomasseau avait fait la leçon à sa compagne. « Il faut, « lui avait-elle dit, mener son mari ou en être « esclave, et, dans l'alternative, il n'y a pas à ba- « lancer. Vous venez de débuter comme un ange: « sachez maintenant persévérer. Il vous en coû- « tera, à la vérité, quelques efforts; vous aurez « quelques combats à soutenir, pour subjuguer « un homme qui annonce de l'énergie; mais « l'empire est le prix du courage, et vous le per- « dez sans retour, si vous cédez une fois. Dé- « clarez d'un ton aisé et ferme que vous n'en- « tendez pas vous contraindre, et que vous avez « été à l'Opéra, parce que tel était votre bon « plaisir. Si M. de Roberville s'emporte, opposez « une dignité calme à l'orage, et retirez-vous « dans votre appartement.

« N'allez pas lui parler du charmant mousque- « taire. Au moindre soupçon d'une intrigue ga- « lante, il ameuterait contre vous tous les maris: « ces animaux-là ont tous le ridicule de ne vou-

« loir pas être trompés. Il entraînerait encore « dans son parti les dévotes, les prudes, les bé- « gueules, et une femme qui n'a plus pour elle « que ses amans, est à peu près seule, car ce « n'est plus l'amour de l'individu qui les guide, « c'est celui du plaisir, et cet amour-là n'est qu'un « goût passager. Bonsoir, ma petite. Fermeté, « adresse et discrétion : avec cela une femme « arrive à tout. »

Roberville et Rose se conformèrent exactement aux conseils qu'ils avaient reçus. Le mari exigea tout ; l'épouse ne voulut rien accorder. Ils se séparèrent aussi indifférens l'un pour l'autre que s'ils eussent eu quinze ans de mariage, et aussi animés, aussi aigris que deux Normands qui se menacent mutuellement d'une assignation.

Il est bien extraordinaire, pensait Roberville, que ma femme ne trouve des idées, qu'elle ne s'exprime facilement que pour me contredire. Vous verrez qu'elle deviendra aimable pour tout le monde, excepté moi. Cette remarque de Roberville pourrait être faite par bien des maris, qui n'y pensent pas. Concluons-en que tout est pour le mieux, et ajoutons une huitième *béatitude* à celles que nous connaissons déja : *Bienheureux les maris faciles et confians.*

CHAPITRE III.

Vous deviez vous attendre à cela.

Madame de Roberville dormit très-bien : les sots ne s'affectent jamais. Son mari se frotta le front une partie de la nuit : était-ce un pressentiment ? L'image du beau mousquetaire se présenta le matin à l'imagination paresseuse de madame, et fixa le sourire sur ses lèvres. Monsieur, à son réveil, retrouva les soucis sur son oreiller.

Il était à peine levé, qu'on lui annonça quelqu'un qui demandait à le voir avec empressement. Roberville ordonne qu'on fasse entrer, et à peine a-t-il parlé, que la porte s'ouvre, qu'un jeune homme se précipite et le serre dans ses bras en s'écriant : « Mon cousin, mon cher cou-« sin ! »

Roberville le regarde. Taille bien prise, figure heureuse, habit de soie noire complet, dentelles d'Angleterre, épée d'acier, chapeau sous le bras : on pouvait reconnaître ce parent-là. Roberville n'y voyait qu'une difficulté : il ne se souvenait pas d'avoir ouï dire à sa mère qu'il eût jamais des oncles ou des tantes, et sans cela il n'est pas aisé d'avoir des cousins.

« Monsieur, répondit celui-ci, votre père avait « un frère nommé Hippolyte, qui parvint à l'âge « de dix-huit ans, sans savoir faire autre chose

« que jurer, boire, jouer aux dés et avec les filles.
« Grand-papa Robert, qui n'était pas endurant,
« le fit enlever, conduire à Brest, et mettre à
« bord d'un vaisseau qui partait pour les Antilles.

« Au milieu de la traversée, le bâtiment fut
« assailli d'une tempête, dont je vous ferai l'his-
« toire si vous voulez. — C'est inutile, monsieur.
« — Il fut jeté sur un rocher, où il se brisa.
« L'équipage se mit dans les chaloupes, et on
« refusa d'y recevoir Hippolyte, parce qu'on ne
« voulait pas les surcharger, et que si quelqu'un
« devait être noyé, il valait mieux que ce fût un
« mauvais sujet qu'un autre. En conséquence de
« ce raisonnement, auquel Hippolyte eût répondu
« d'une manière victorieuse, si on lui en eût laissé
« le temps, il fut réduit à s'accrocher à quelques
« plantes marines, et il resta dans l'eau jusqu'au
« cou, attendant le moment d'être tout-à-fait
« submergé, ou tiré de-là par quelqu'un de ces
« coups du sort qui tiennent du prodige, et que
« cependant on lit partout.

« Bientôt il se trouva les épaules hors de l'eau;
« une heure après, il n'en avait que jusqu'à la
« ceinture; enfin le roc se découvrit, et Hippo-
« lyte put se promener à pied sec. Vous allez me
« prendre par mes propres paroles, et crier au
« miracle. Rien n'est pourtant plus simple que ce
« que je vous raconte : la marée baissait, voilà
« tout.

« En se promenant sur son rocher, Hippolyte « pensa que la marée, qui avait baissé, remonte- « rait infailliblement au bout de six heures. Il ne « savait même pas si elle ne baissait pas déja au « moment où le vaisseau périt, auquel cas il au- « rait, à la marée prochaine, de l'eau par-dessus « la tête, perspective qui n'était pas faite pour « l'égayer.

« En faisant toutes ces réflexions, il broncha « et tomba, parce qu'il observait les bornes de « l'horizon, au lieu de regarder à ses pieds. Sa « chute ramena son imagination vagabonde au « point qu'il occupait, et il se trouva entre un « coffret et deux caisses, dont il ne put se tirer « qu'à l'aide d'un ferrement avec lequel il les « brisa. Une des caisses était pleine de biscuit, « l'autre de vin de Champagne, et le coffret d'or.

« Hippolyte but et mangea, et se trouva assez « bien pour tenir à la vie et aux jouissances. Il « regarda ses richesses avec complaisance, et ju- « gea que s'il pouvait les porter à terre, il aurait « de quoi jouer aux dés et avec les filles le reste « de ses jours. Il n'y avait qu'un obstacle à sur- « monter : c'est que la terre était à quatre ou « cinq cents lieues de lui.

« Cependant, comme un grand cœur ne dése- « père de rien, Hippolyte se mit à fabriquer, des « débris du bâtiment et de quelques cordages « rompus, un mauvais radeau sur lequel il char-

« gea ses provisions et son or. Il s'y plaça ensuite, « s'y attacha fortement, et s'abandonna à sa « bonne ou à sa mauvaise fortune.

« Bientôt un vaisseau, que la tempête avait « aussi écarté de sa route, mais qu'elle n'avait « pas brisé, parut fort à propos, et recueillit « Hippolyte, son biscuit, son vin de Champagne « et sa cassette. Tout cela est arrangé pour le « mieux, allez vous dire. J'en conviens avec vous ; « mais une preuve certaine de la vérité de ces « faits, c'est que me voilà, et que je n'existerais « point si mon père se fût noyé alors.

« Hippolyte, arrivé à Saint-Domingue, crut en « être quitte pour payer généreusement son pas- « sage. Ce n'était pas là le compte du capitaine. « Presque tous les hommes sont fripons, quand « ils peuvent l'être avec impunité. Celui-ci avait « jeté un dévolu sur la cassette de mon père, et « il lui déclara qu'il fallait partager, ou s'attendre « à être dénoncé et à perdre le tout. Hippolyte « dit au capitaine que le trait n'était pas délicat. « Le capitaine répondit qu'on fait toujours mal « ses affaires avec de la délicatesse, et il persista « si vivement dans ses prétentions, qu'Hippolyte « aima mieux se tirer de ce pas difficile avec « cent mille écus qu'avec rien.

« Il vécut un an comme un petit seigneur. Un « an de cette vie encore, et il ne lui serait plus « rien resté. L'amour, qui fait au hasard le bien « et le mal, l'amour le sauva.

« Hippolyte rencontra chez le gouverneur la « fille d'un riche habitant, jeune, jolie et très- « éveillée. Vous savez qu'il aimait à jouer avec les « filles ; elle aimait à jouer avec les garçons. Ils « jouèrent tant qu'au bout de six mois monsieur « le gouverneur lui notifia que s'il n'épousait ma- « demoiselle Sophie dans les vingt-quatre heures, « il le ferait mettre aux fers à la réquisition de « son père.

« Comme une femme jeune, jolie et riche, vaut « mieux qu'un procès criminel, Hippolyte épousa « mademoiselle Sophie.

« Comme il n'était pas très-content de son père, « il n'avait pas jugé à propos de lui donner de « ses nouvelles.

« Comme un père se console aisément de la « perte d'un mauvais sujet, le grand-papa Robert « ne s'occupa plus de son fils,

« Comme un goût qu'on ne combat point de- « vient irrésistible, ma mère joua tant avec les « garçons, qu'elle en mourut.

« Comme il est juste qu'un père meure avant « son fils, le mien s'est décidé, il y a six mois, à « me transmettre sa fortune.

« Et comme on ne jouit bien de son opulence « qu'à Paris, j'ai tout réalisé, je me suis embar- « qué, et je suis ici depuis huit jours.

« Mon premier soin a été de chercher les Ro- « bert, s'il en existait encore. Je n'avais reçu de « mon père que des renseignemens très-généraux

« sur sa famille. Cependant, à l'aide de quelques « notes du lieutenant de police, et des registres « de votre paroisse, je vous ai découvert, mon « cher cousin, et je m'empresse de vous offrir « mon amitié, et votre part de deux millions, si « vous en avez besoin. »

Cette histoire était un peu extraordinaire, et le ton du narrateur peu propre à persuader. Mais le moyen de ne vouloir pas être le cousin d'un homme qui a deux millions, et qui vous offre sa bourse! Roberville devait soixante mille livres, et les intérêts de cette somme réduisaient son revenu à neuf mille francs. Il forma le projet de se libérer aux dépens du cousin.

Il devait craindre que le parent attribuât le dérangement de ses affaires à son inconduite, ce qui pourrait éteindre tout-à-coup cette belle chaleur, ce noble désintéressement. Roberville jugea donc à propos de faire précéder la demande des soixante mille francs, du récit des faits qui avaient successivement nécessité les emprunts, et il conta au cousin les particularités que vous connaissez déja. Le cousin le plaignit, le loua de la fermeté qu'il opposait aux fantaisies d'une femme déraisonnable, s'engagea formellement à payer ses dettes, et finit par une offre qui devait séduire un homme dans sa position.

« J'ai acquis hier, lui dit-il, à Épinai, près « Saint-Denis, une propriété charmante. La mai- « son est simple, mais les jardins sont délicieux.

« La nature n'a produit nulle part de paysage « aussi piquant, aussi varié; nulle part l'ordon- « nateur n'a aussi complètement caché l'art. Ce « chef-d'œuvre est l'ouvrage de M. de Nayer, qui « s'est fait la plus haute réputation en ce genre (1). « Vous le connaissez, mon cousin? — Non, mon « cousin. — Vous en avez au moins entendu par- « ler? — On en parle partout. — Je vous prête ma « maison. Conduisez-y madame de Roberville, et « passez-y quelques mois avec elle. Les beautés « locales la séduiront, et elle perdra insensible- « ment à Épinai ces habitudes qui vous blessent « si justement. Vous serez arrivé à votre but, sans « avoir été contraint d'employer l'autorité, moyen « que dans notre famille on emploie toujours à « regret. »

Roberville trouve la proposition sage et naturelle. Il se félicite de ramener, sinon l'amour, du moins le calme dans sa maison. Il accepte avec les protestations de la plus vive reconnaissance et du dévouement le plus absolu. Il fait appeler madame.

Madame paraît, et monsieur lui présente le cousin. Elle le fixe, recule et rougit. « Quel en- « fantillage! s'écrie Roberville. Approchez, ma- « dame; embrassez un parent généreux, qui réta-

(1) Ces jardins existent réellement. Ils appartiennent à M. de Nayer, maire d'Épinai, qui en fait parfaitement les honneurs, et qui passe sa vie au sein des arts et de l'amitié.

« blit nos affaires. » Rose hésite, elle balance, elle craint de faire quelque bévue. Son mari la pousse dans les bras du cousin. Par quelle fatalité l'hymen donne-t-il toujours, tête baissée, dans les piéges que lui tend l'amour ?

Le cousin est le mousquetaire ; la maison d'Épinai appartient à sa comtesse, et il n'aurait pas un sou, s'il n'avait emprunté la veille cinquante louis à un de ses camarades.

Roberville fait part à sa femme de l'intention où il est de passer quelque temps à Épinai. Sa femme lui répond qu'elle est disposée à faire ce qui lui plaira, et que la société de son parent lui sera toujours agréable. « Voyez-vous, disait « tout bas Roberville au mousquetaire, voyez-« vous les effets heureux de l'énergie que j'ai « déployée hier ? Les femmes, quoi qu'elles disent, « sentent qu'elles sont faites pour obéir. Elles « ploient sous un mari ferme, et ne résistent « qu'à un sot. — Vous avez raison, mon cousin. « Mais sachez maintenant adoucir le joug, à me-« sure que ma cousine reviendra à son devoir. — « Vous sentez bien que je l'engagerai à être tou-« jours plus soumise, en reconnaissant sa doci-« lité par des égards, des attentions. Oh ! je sais « comment il faut mener une femme. — Mon car-« rosse est à la porte : ne laissez pas refroidir ces « favorables dispositions. » Les mousquetaires menaient les affaires rapidement, et celui-ci était plus mousquetaire qu'un autre.

« Allons, ma bonne amie, donnez ordre qu'on « nous fasse une malle ou deux pendant que nous « déjeunerons. — J'y cours, mon ami. — Je suis « sûr, mon cousin, que vous n'aurez plus de ma « cousine que de la satisfaction. — Ma foi, je « commence à le croire. »

M. de Vercourt ne manqua point d'offrir son hommage à la famille assemblée. Roberville répéta exactement ce que lui avait dit le cousin. Papa et maman Perceval ouvrirent les yeux et les oreilles. Félicité observait le jeune homme, et tira son beau-frère à part. « Ne lui trouvez-vous « pas, dit-elle, un air contraint? — Bah! voulez-« vous qu'un homme de vingt ans, qui n'a encore « vécu qu'avec des nègres, soit à son aise, au « milieu de quatre à cinq personnes qu'il voit pour « la première fois? Apprenez qu'il me donne « soixante mille francs, et qu'il me prête les plus « beaux jardins des environs de Paris. — Je n'ai « rien à répondre à cela. »

On déjeune. M. de Vercourt est réservé, gai, spirituel avec décence. Pas un regard qui s'adresse à Rose; toutes ses attentions sont pour Félicité. « Il est charmant, disait tout bas maman Perceval. » Si elle pouvait le fixer, pensait Roberville! Beaucoup de maris sont de cette finesse-là.

On laisse la garde des lieux au beau-père et à sa femme; on témoigne à Félicité de vifs regrets de la quitter; on se promet de venir quelquefois passer un jour avec elle; on ne manquera pas de

lui amener l'aimable cousin. On part, on arrive à Épinai.

« Cette maison, dites-vous, appartient à la com-
« tesse? Et si la fantaisie d'y venir lui prenait?
« — Elle est dame d'atours de la Dauphine, et
« elle est de service en ce moment. — Et son car-
« rosse? — Un moment donc, vous ne me laissez
« pas le temps de respirer. M. de Vercourt a ren-
« voyé l'équipage, et il a dit à Roberville : Il faut
« lui ôter, avec les moyens d'aller à Paris, l'envie
« d'y retourner. »

La jolie cousine se lance dans les bosquets, dans la prairie. Elle monte le yacht, elle visite les îles. Partout elle admire, elle s'écrie, elle proteste qu'elle passerait sa vie dans ce lieu de délices. Roberville partage son ravissement. Il n'a qu'un regret : c'est de ne pouvoir acquérir ces jardins enchantés. « Mais le cousin est si bon! il
« paraît tenir si peu à ce qu'il a! Je ne lui ai de-
« mandé que soixante mille francs; il m'eût éga-
« lement donné cent mille écus. Qui sait, lorsqu'il
« apprendra combien je tiens à cette propriété... »
Vanitas vanitatum!

Quand on n'est que trois à la campagne, il est difficile de se ménager des tête-à-têtes, et quand on n'a que cinquante louis à sa disposition, il n'y a pas de temps à perdre. Vercourt avait distribué les logemens, de manière à pouvoir s'introduire facilement la nuit prochaine chez madame. Mais il fallait au moins trouver le moment de lui dire

à l'oreille : Vous laisserez votre porte ouverte, parce qu'elle crie sur ses gonds. Il suivait Rose pas à pas; mais il avait toujours sur ses talons le cher mari, trop reconnaissant pour ne pas faire à son noble parent la cour la plus assidue. Vercourt enrageait... et Rose aussi.

On dîne, et le repas est frugal. Le mousquetaire assure qu'une vie sobre est mère de la santé; qu'il se trouve à merveille de ce régime, et Roberville n'a garde de le contredire. C'est la femme du jardinier qui a fait la cuisine; c'est le jardinier qui apporte les plats et qui se retire. Vercourt proteste qu'il ne peut souffrir les domestiques, qu'ils ôtent toute la liberté de la conversation, et qu'ils sont souvent les espions de leurs maîtres. Roberville ne manque pas d'assurer que pour être bien servi, il faut se servir soi-même. Cependant il regarde sa femme ; il craint qu'un genre de vie aussi nouveau ne lui déplaise extraordinairement... Sa femme conserve sa gaîté franche et son air satisfait.

Il amène la conversation sur l'objet qui l'intéresse essentiellement. « Il est inutile, mon cousin, « de me parler de cela davantage : c'est paraître « douter de ma sincérité. J'ai contracté un enga- « gement; je le tiendrai. Mais l'exécution tient à « certains arrangemens que je dois prendre avec « mon banquier. Je ne peux terminer avant « quinze jours, et j'en suis bien fâché. — Que « cela ne vous chagrine pas, mon cousin. J'atten-

« drai un mois s'il le faut. — Je vous certifie « qu'avant ce temps-là vous saurez à quoi vous « en tenir. A propos, savez-vous que votre belle- « sœur est jolie, mais très-jolie! — Elle a de l'es- « prit comme un ange, un caractère doux, et les « qualités les plus rares. — Je crois en effet cette « jeune personne propre à assurer le bonheur « d'un galant homme, et je serai enchanté de « la voir bien mariée. — J'avais toujours eu de « l'éloignement pour le mariage. — Et notre petite « Félicité vous en rapproche peut-être. — Je ne « dis pas encore ce que je ferai. Au reste, j'as- « surerai un million à celle que j'épouserai. » Roberville croit déja sa belle-sœur millionnaire. Heureux de son bonheur futur, il cherche le pied de sa femme; il veut lui exprimer et lui faire partager un sentiment, que les convenances ne lui permettent pas de laisser éclater. Ce n'est pas le pied de madame qu'il rencontre; c'est celui de quelqu'un bien plus habile, qui, sans se déconcerter, répond mollement à la douce pression, et qui carresse en même temps le pied mignon qu'on lui a abandonné dès l'instant où l'on s'est placé. Maris, défiez-vous des grandes napes à table, des bras à la promenade, et des sacs partout.

On se leve, on rentre dans les bosquets. Le cousin s'échappe un moment; il revient, il offre son bras à madame, et la jolie main, qui paraît à peine le toucher, le presse amoureusement. Le

sac, confident discret, est légèrement suspendu à un doigt effilé; il est entr'ouvert, il a déja reçu le billet qui prononce sur les destinées du mari. Rose s'éloigne à son tour. Elle reparaît, ici, derrière un arbre; plus loin, derrière des touffes de lilas; elle joue, elle folâtre; à peine l'a-t-on perdue de vue, et elle a trouvé une minute pour lire et déchirer le billet. Oh! c'est un grand maître que l'amour! on l'a souvent dit, et je pouvais me dispenser de le répéter.

Nos jeunes gens se lassent de courir. On veut se reposer sur le bord de l'eau, sous les peupliers d'une île qui semble consacrée à l'amour. On remonte sur le yacht, on vogue, on aborde. On trouve une collation champêtre composée du meilleur laitage et des fruits les plus beaux. Tout cela ne coûte rien à Vercourt, c'est la comtesse qui traite sa rivale. Avouons, messieurs, que s'il y a des femmes adroites, il est des hommes qui les valent bien.

« Oh, parbleu, il me vient une excellente idée. « Par ici, par ici, ma belle cousine! » Vercourt prend la main de la jeune femme, il l'entraîne, ils se rembarquent, ils sont au milieu du canal. « Cousin, vous voilà précisément dans la position « de Robinson. Voyons si vous serez aussi indus- « trieux que lui. » Il est charmant, pensait Roberville. Quelle variété piquante il met dans nos plaisirs! Rose a raison, on passerait ici sa vie... Hé! mais... oui... sans doute, ces jardins sont à

moi. Le cousin aime Félicité. Au premier jour il me chargera des demandes. J'exigerai cette terre en présent de noces, et un homme amoureux ne refuse rien.

Pendant que le bon mari fait des projets, Vercourt suit l'exécution des siens. Il a conduit sa douce amie sous un bois épais. Un banc de gazon se présente, on s'assied. On débute par les aveux mutuels qu'on s'est faits la veille à l'Opéra; mais que la passion naissante aime tant à répéter. Le beau mousquetaire croit pouvoir tout se permettre : tout autre l'eût cru comme lui. « Finis-« sez, monsieur, je ne permettrai point cela. — « Refuser à un homme qu'on aime un baiser sur « ces lèvres de rose ! — Ma bouche à promis fidé-« lité. — Parbleu, c'est bien le moment d'avoir des « scrupules, et d'en avoir d'aussi plaisans ! — Je « ne plaisante pas, monsieur. Ma bouche ne faus-« sera pas son serment. » Le mousquetaire insiste; madame de Roberville se défend avec opiniâtreté. Vercourt s'afflige, se désole. « Que vous « êtes enfant ! de quoi vous plaignez-vous ? du « refus d'une bagatelle. Mais ne savez-vous pas « qu'il n'y a que ma bouche qui ait juré ? »

Vercourt, en riant aux éclats, devint possesseur de mille charmes qui n'avaient rien promis, et dans l'excès de leur ravissement, cette bouche si chaste fut infidèle comme le reste.

Rose, revenant à elle, se plaignit amèrement de l'infraction du traité. Le mousquetaire promit d'en

observer les conditions à l'avenir. Il les viola cinq minutes après, et la conscience timorée de la petite femme était déja rassurée, lorsqu'ils rejoignirent le nouveau Robinson.

Le pauvre insulaire avait travaillé de son côté, non à défricher un coin de terre, ni a prendre des chèvres sauvages; mais à enlacer les rameaux d'un saule pleureur dans les branches de quelques peupliers. Il avait préparé pour le cher cousin un toit de verdure impénétrable aux rayons du soleil. La bêche avait pratiqué une table de gazon, et le petit fossé qui l'entourait était destiné à reposer leurs pieds. La collation était rangée avec goût sur l'herbe verdoyante.

« A merveille, à merveille, cousin! s'écrie le « mousquetaire. Que de choses en aussi peu de « temps! D'honneur, vous êtes digne d'habiter « une île déserte. — N'est il pas vrai? et vous, à « quoi avez-vous passé le temps? — J'ai donné à « ma cousine une première leçon de billard. Elle « manie la queue à ravir. »

Tout le monde était fatigué, et la collation parut excellente. Au repas champêtre succéda le plaisir de la pêche, et l'étang de la comtesse fournit la matelotte pour le soir. Le mousquetaire avait trouvé un éclair de bonheur sur le banc de gazon; mais l'amour est insatiable, et Vercourt soupirait après des jouissances commodes, prolongées. Il remarqua que pour bien saisir les beautés de la nature, on doit se coucher avec le

soleil, afin de se lever avec lui. Roberville, excédé des travaux de la journée, ne désirait plus que son lit; Rose, très-satisfaite de son amant, était impatiente de se retrouver dans ses bras, et quand tout le monde est du même avis, les choses s'arrangent d'elles-mêmes. Neuf heures sonnaient, et chacun se retirait chez soi.

Après les derniers complimens, Vercourt tire sa porte avec fracas, et, la repoussant aussitôt, il s'assure une sortie facile. Il a en effet persuadé le cousin qu'il est bien et dûment renfermé, et qu'il ne pense qu'à dormir. Rose a suivi à la lettre les instructions que lui donnait le billet. Son appartement est ouvert; elle est dans un lit parsemé de roses, et dans l'état où Vénus sortit du sein de l'onde. Elle compte les minutes; elle appelle en secret l'amour et le bonheur.

Roberville, toujours plein d'attentions et de prévenances, avait aussi laissé sa porte ouverte et sa bougie allumée. Il n'y avait pas de domestiques dans la maison; le cousin pourrait avoir besoin de quelque chose, et les soins de tous genres ne coûteront rien à un homme qui attend de celui auquel il les rendra, soixante mille francs, et une propriété charmante.

L'ardent, l'impétueux Vercourt prête depuis quelque temps une oreille attentive : le plus profond silence règne autour de lui. Il se lève, il sort de sa chambre. La lumière qui frappe sur le mur opposé à la porte du cousin, indique qu'elle est

ouverte. Roberville a-t-il quelque soupcon? L'inclination qu'on feint pour sa belle-sœur, ne doit-elle pas écarter toute idée d'intelligence avec sa femme? Lit-il? que fait-il? C'est ce dont il faut d'abord s'assurer. L'amant le plus intrépide ne se brouille avec le mari qu'à la dernière extrémité, et Vercourt voulait conserver l'amitié de celui-ci jusqu'à son dernier écu.

Il veut savoir si le cousin veille ou dort; il s'avance sur la pointe du pied, il tâtonne. Le point lumineux lui sert de fanal, sans rien éclairer autour de lui. Un jardinier une jardinière, connaissent peu les dispositions d'un appartement : ces bonnes gens ont laissé, dans un coin du corridor, un guéridon, une cuvette et son pot à l'eau, qui devaient être dans un cabinet de toilette, et que Vercourt ne pouvait s'attendre à rencontrer là. Son pied accroche le meuble léger et sans aplomb. Le guéridon, la porcelaine, roulent à dix pieds de lui, et se brisent avec fracas. Le cousin se réveille en sursaut, saute de son lit, prend sa bougie, et se trouve nez à nez avec Vercourt. « Bon dieu ! qu'avez-vous, mon cher « cousin? — Une indigestion épouvantable, et je « viens vous demander du secours. — Du thé, « mon cousin, force thé. — Non, un verre de « rhum, et l'estomac se dégagera. — Du thé vous « dis-je, du thé, c'est le remède souverain. » Roberville ouvre la croisée; il appelle la jardinière à grands cris. Vercourt se donne au diable; Rose,

interdite, profite cependant de ce moment de tumulte pour s'enfermer à double tour.

La jardinière accourt, un pied chaussé, l'autre nu; un jupon dans une main, son fichu dans l'autre, et ce désordre ne la rend pas plus intéressante. Une bourrée est au feu, la bouilloire suspendue, la boîte au thé sur la table, la théière essuyée. Vercourt assure qu'il se trouve mieux, et annonce qu'il va se recoucher. Roberville y consent; mais il déclare qu'il passera le reste de la nuit auprès du cher cousin, et qu'il lui versera de l'eau chaude, jusqu'à parfait soulagement. Vercourt proteste qu'il ne boira pas; Roberville jure qu'il boira; Vercourt s'enfuit dans sa chambre, Roberville y entre avec lui. La jardinière monte le thé, Roberville verse, Vercourt se cache sous la couverture. Roberville prie, supplie, conjure; le mousquetaire est sourd. Roberville commence, sur les dangers d'une indigestion, une dissertation aussi prolixe que savante. La jardinière, femme très-entendue, saisit cette circonstance favorable. Elle descend; elle remonte armée d'une seringue, et, pendant que Roberville cherche à découvrir la tête, elle attaque le postérieur. Un coin de la couverture est levé, et Vercourt ne sait plus à quel assaillant faire face. Défend-il le haut, il sent le bout de la canule à l'orifice. Echappe-t-il à l'instrument, il retrouve Roberville la tasse à la main. Il se ploie, il s'allonge, il se roule, il s'étend comme un ver. Dans la rapidité de ses

mouvemens, il heurte le bras de Roberville; l'eau bouillante lui couvre une épaule et le dos. La douleur le rend immobile; l'arme fatale est appliquée, le piston joue, Vercourt n'a pas perdu une goutte. Prompt à la riposte, il renvoie, à la jardinière, l'eau qu'elle a introduite, mais colorée et odorante. Elle jette les hauts-cris; le mousquetaire la regarde; il est vengé. Le visage, le cou, la gorge sont inondés. La bonne femme s'emporte, tempête; Vercourt et Roberville rient aux éclats.

Le reste de la nuit est employé à réparer le désordre. Le mousquetaire se recouche dans des draps blancs. Roberville s'obstine à rester, le cousin le laisse faire, et s'endort profondément, bien convaincu qu'il ne peut mieux faire. Roberville attribue ce sommeil tranquille à l'évacuation produite par le lavement. Rassuré sur l'état du cousin, il rentre dans sa chambre, et se remet au lit.

Rose ne sait à quoi attribuer le carillon infernal qu'elle a entendu. Elle croirait que son mari a surpris son amant, cherchant à s'introduire chez elle, sans les bruyans éclats de rire qui ont terminé cette scène. Elle se lève au point du jour, elle descend dans les jardins; elle cherche, elle trouve le jardinier, elle l'interroge; elle apprend que ses plaisirs ne sont que différés.

Parbleu, se disait Vercourt, en s'habillant, je ne craindrai, la nuit prochaine, ni thé, ni graine de lin, ni mari. Celui-ci est le premier qui ait

mystifié un mousquetaire; mais je prendrai glorieusement ma revanche. En déjeunant, il parle de Félicité, il en parle à la promenade, il en parle au dîner, et toujours avec plus de chaleur. Enfin, lorsque le jour va finir, qu'on peut tout au plus arriver à Paris avant que le soleil se montre à Pékin, Vercourt prie, supplie son bon, son obligeant cousin, de ne pas différer son bonheur, et d'aller à l'instant même demander le cœur et la main de sa belle-sœur. Roberville cède avec empressement à des instances, dont le résultat peut combler tous ses vœux. Il prend son épée, sa canne à pomme d'or; il trotte à pied jusqu'à Saint-Denis, où il se jette dans la première cariole qui se présente.

« Ah! mon ami, disait Rose à son amant, tu « m'as fait connaître combien la vengeance est « douce; mais, jusqu'ici, tu m'as bien peu vengée. « — Nous avons aujourd'hui un tort de plus à « punir : une nuit qui devait être délicieuse, et « qu'on m'a fait passer entre une bouilloire et une « seringue! — Et les inquiétudes mortelles que j'ai « eues? — Oui, la vengeance sera sans bornes. « Une nuit d'Alcmène pourrait à peine y suffire. « — Qu'est-ce qu'une nuit d'Alcmène, mon ami? « — C'est une nuit double, mon petit ange. — « Oh! ayons une nuit double. »

Quand on en a passé une sans dormir, le lit est bien attrayant. Il a un charme irrésistible, augmenté par le désir et la présence de l'objet aimé.

Nos amans soupent de bonne heure, ils soupent à la hâte. Vercourt donne, en se levant, le signal du combat; son intrépide amante se montre digne de lui. Il l'enlève, il la porte, il la dépose sur l'autel; il arrache jusqu'au dernier voile qui couvre la victime; le premier sacrifice est consommé. « Cher vengeur, cher vengeur, » disait d'une voix entrecoupée la jeune femme, ivre de la vengeance qu'elle a goûtée, et de celles que son amant lui promet encore.

Le bon mari cheminait trop lentement au gré de son impatience. Il était dix heures au moins, lorsqu'il arriva à l'Estrapade. Il craignait de trouver la famille Perceval couchée. Mais Félicité n'avait à se venger de personne, et dès long-temps maman Perceval ne trouvait plus de vengeurs. On allait se mettre à table.

Félicité se hâte de donner un couvert, et cet aimable empressement est payé de deux baisers. Aux caresses fraternelles succèdent les félicitations. Il est difficile de s'en réjouir, quand on n'en connaît pas l'objet. On attendait, la bouche ouverte, que Roberville s'expliquât. C'est par là qu'il aurait dû commencer; mais il ne faisait rien comme un autre.

Il débuta par dépeindre son cher cousin de la tête aux pieds; il fit valoir le moindre de ses agrémens personnels, ce qui était fort inutile : Félicité était fille, et toute fille à marier a jugé en un clin d'œil un homme qui ne l'est pas. Ro-

berville vint enfin aux propositions. Des propositions, il passa aux conditions, et il ne dit plus un mot qui ne fût avidement recueilli, et qui ne plût infiniment. En marquant le plus haut intérêt, et un zèle vraiment sincère pour le bien-être futur de la petite personne, M. de Roberville ne s'oubliait pas. « Mon cousin donne à Félicité un « million, dont sa charmante habitation d'Epinai « fait partie pour trois cent mille livres. Mais « comme il a pour moi beaucoup d'amitié, il en- « tend que j'aie la jouissance, à vie, de cette maison, « à la charge par moi de l'entretenir dans l'état « où elle est, et de l'y recevoir avec sa femme, « quand ils voudront y venir. »

Il n'y avait pas la moindre objection à faire contre ces arrangemens. Il restait à une fille, qu'on mariait encore sans dot, sept cent mille francs net, et un fort joli homme. Il eût fallu être bien difficile pour délibérer; aussi répondit-on à l'instant, et de la manière que le désirait Roberville.

« Ce cher cousin, de quelle joie son tendre « cœur sera pénétré! avec quelle ivresse il va « m'entendre! Eh!... mais... pourquoi retarder « la jouissance que l'amour lui réserve? Peut- « être l'incertitude de son sort l'empêche de se « livrer au sommeil. Qu'il sache dans deux heures « qu'il n'a plus qu'à marquer l'instant de sa féli- « cité. Qu'on m'aille chercher un fiacre. »

Roberville repart, avec plus d'empressement

encore qu'il n'est venu. Il anime, il stimule son cocher, et, à chaque coup de fouet, il ajoute quelque chose au pour-boire promis. Il arrange sa harangue au cousin. Elle est insinuante, flatteuse, et il ne résistera pas à des phrases si bien tournées; d'ailleurs, la jouissance de la maison d'Epinai est le prix de la main de Félicité. Le cousin y gagnera encore, pensait-il, car enfin, j'ai estimé ce bien-là au-dessus de sa valeur. Il n'entrera dans aucune explication avec les Perceval : celui qui donne n'a rien à dire, et Félicité est trop avantagée, pour se permettre la plus faible réclamation. Ainsi, il n'est pas probable que ma supercherie soit jamais découverte. D'ailleurs, je me mettrai toujours en tiers, jusqu'après la signature du contrat. Ma foi, vive les gens d'esprit! me voilà propriétaire sans frais.

Roberville descend à une portée de fusil d'Epinai; car enfin, tout amoureux qu'est le cousin, il pourrait fort bien reposer, et on ne saurait avoir trop de ménagemens pour son bienfaiteur. Sonner à la grille serait inconvenant, parce que le logement du jardinier est éloigné, et il faudrait que le cousin vînt lui-même ouvrir, ce qui ferait beaucoup de peine à Roberville. Il longe les murs du parc; il cherche l'endroit d'où sa vue s'est perdue dans la vallée de Montmorency, et où, par conséquent, la muraille a peu d'élévation. Il s'accroche, il monte, il parvient au faîte; le voilà dans l'enclos. Pauvre mari!

Il s'avance vers la maison. Il écoute; pas le plus léger bruit. « Il dort, dit-il. Allons attendre « son réveil dans ma chambre, et qu'il doute, aux « premiers mots qu'il entendra, s'il veille, ou s'il « n'est pas flatté par le plus doux des songes. » Toujours plein des plus délicates attentions, Roberville va chez le jardinier. Il frappe; il demande la clé d'une fausse-porte des cuisines; il revient, il allume une bougie, il quitte ses souliers au bas de l'escalier, il entre chez lui, et la perte de nos amans était au moins retardée, s'il ne lui fût venu dans l'esprit d'aller écouter à la porte du cousin. « Je n'entends rien, c'est à merveille; mais avec « qui causerait-il, et s'il ne dort pas, n'est-il pas « juste que je jouisse de la reconnaissance due à « mes succès et à la célérité de mes démarches? » Idée fatale aux intérêts de tous.

Roberville s'avance sur la pointe du pied; il trouve la porte de Vercourt ouverte. Il avance... C'est maintenant lui qui doute s'il veille; il ne peut en croire ses yeux. L'étonnement, la colère le rendent immobile; la bougie est prête à s'échapper de sa main... Vercourt n'est pas dans son lit, il n'y a pas été; il ne peut en partager qu'un, c'est celui... Et le mari le moins attaché à sa femme n'aime pas cela.

Quand on est seul à la campagne avec sa maîtresse; qu'on ne craint ni mari, ni fâcheux; qu'on s'est assuré que les jardiniers sont allés, à l'autre extrémité du parc, oublier les travaux du

jour, enfin, qu'on a fermé la porte ordinaire d'entrée, on croit n'avoir pas besoin d'autres précautions, et Vercourt avait négligé de s'enfermer avec madame de Roberville. L'époux outragé paraît tout à coup devant eux.

« Lâche, ingrat, tu déshonores l'homme qui te « croyait son ami! — Qu'avez-vous donc, mon « cousin? — Ce que j'ai, malheureux, ce que j'ai! « — Allons, ne va-t-il pas se mettre un tas de « chimères dans la tête, s'aviser d'être jaloux! — « Moi, jaloux d'une perfide, d'une infame! Je suis « furieux, et les effets de ma colère seront ter- « ribles pour tous deux. — Modérez-vous, mon « cousin. Le cœur plein de l'image de Félicité, « je ne pouvais dormir, et je suis venu parler « d'elle avec madame. — Parler avec madame, « tous deux dans le même lit! — Qu'importe? « Vous ne supposez pas sans doute qu'on puisse « éprouver des désirs auprès de sa cousine ger- « maine. Et quand cela serait, ne savez-vous pas « que le bienheureux Robert d'Arbrissèles cou- « chait avec les plus jeunes de ses religieuses, « dans l'unique vue de mortifier ses sens? Or, ne « puis-je pas aussi me sanctifier auprès de ma- « dame? C'en est trop, s'écrie Roberville, exas- « péré, hors de lui, et il lève sa canne à pomme « d'or. On peut pardonner, reprend le mousque- « taire, quelques injures à un mari qui a de l'hu- « meur; mais je ne supporterai pas ce dernier « outrage. Oui, mon ami, vous êtes cocu, puis-

« que vous voulez le savoir, et vous me rendrez « raison du geste que vous venez de vous per- « mettre. — Quoi, non content de me couvrir d'in- « famie et de ridicule, vous allez encore attenter « à ma vie! — Mon cher, tout homme qui épouse « femme jolie et bête, doit s'attendre à bien des « accidens, et à être corrigé, lorsqu'il prend trop « mal les choses : c'est la règle. Allons, en garde, « et finissons-en. »

En écoutant, en débitant ces dernières phrases, Vercourt a passé sa culotte, et a mis flamberge au vent. Le courage, très-équivoque de Roberville, est soutenu par la fureur, irrité par les railleries. D'ailleurs, on le pousse, on le presse; il tire sa petite épée.

Madame Thomasseau a appris à Rose que rien ne donne autant de célébrité à une femme que deux hommes qui se coupent la gorge pour elle, et Rose se garde bien de séparer les combattans. Elle se borne à faire des vœux pour Vercourt, parce qu'elle sait encore qu'une femme du bon ton s'intéresse plus à son amant qu'à son mari. Il est vrai que le mousquetaire l'a traitée de bête; mais elle a lieu de se croire une bête fort aimable, puisqu'il lui a juré qu'il l'aime à la rage.

Ces messieurs ont croisé le fer. Vercourt fait les gros yeux; il a frappé trois ou quatre fois le parquet du pied, et déja Roberville a reculé jusqu'au mur, où le cher cousin va le clouer, lorsqu'un carillon infernal fait ce que Rose aurait dû

faire. Vercourt recule à son tour; il regarde, il s'inquiète, il attend. Roberville respire.

Madame la comtesse, jeune, jolie, riche, et veuve avec tout cela d'un vieux mari, qui s'était borné à lui procurer quelques avant-goûts, s'était donnée à Vercourt avec tout l'abandon d'un cœur qui cède au besoin d'aimer. Faveurs, largesses, elle prodiguait tout pour le fixer; elle avait même pardonné quelques infidélités passagères du genre de celle-ci; mais ces infidélités mêmes avaient éveillé sa jalousie, et un homme à gages lui rendait compte de toutes les démarches de Vercourt. Elle avait trouvé odieux qu'il pût la tromper encore, et intolérable qu'il choisît sa maison pour le théâtre de ses plaisirs, et surtout qu'il lui donnât une bourgeoise pour rivale. L'amour-propre est au moins de moitié dans toutes les sensations des femmes.

Madame la comtesse avait écrit pendant une partie de la journée précédente. Elle s'était adressée à plusieurs gens en place. Elle s'était échappée de Versailles à l'entrée de la nuit, et elle venait jouir de sa vengeance.

« Dans cette chambre, s'écria-t-elle en entrant, « dans ce lit même! Le trait est atroce. Messieurs, « exécutez les ordres dont vous êtes porteurs. » Ces messieurs étaient un commissaire et deux exempts de police, soutenus par une douzaine de leurs gens.

« De par le roi, dit un exempt à madame de

« Roberville, levez-vous et suivez-moi. — Où « faut-il vous suivre, monsieur, dit Rose intimi- « dée? — A la Salpétrière, mademoiselle. Le roi « est bien bon, dit Roberville, de m'épargner la « peine de châtier ma femme. Comment, reprit « la comtesse, vous êtes le mari! Vous faites là « un joli métier. — Vous voyez, madame, que « j'ai l'épée à la main.

« De par le roi, dit l'autre exempt à Vercourt. « — De quoi s'agit-il, monsieur! — J'ai ordre de « vous remettre au commandant de votre corps. « — J'entends, quinze jours d'arrêts. Ma chère « comtesse, le tour est un peu vif.

« Monsieur, continua Roberville en s'adressant « au mousquetaire, vous sentez que je ne veux « pas de vos soixante mille francs. — Et vous « faites bien. — Je renonce aux cadeaux d'un pa- « rent tel que vous. — Je vous le conseille. — « Je me suis montré en brave homme.... — Pas « trop. — Et maintenant la justice aura son cours. « — Je ne connais pas cela. — Ah! vous feignez « d'être amoureux de ma belle-sœur; vous me « faites courir à Paris, et tout cela pour coucher « avec ma femme! Voilà des témoins : je mange- « rai une partie de vos deux millions, et cette « maison m'appartiendra dans peu de temps, en- « tendez-vous, mon cousin?

« Votre cousin!... deux millions!... cette mai- « son vous appartiendra! reprit la comtesse. Je « vois qu'on vous a joué comme moi, mon cher

« ami. Monsieur est le cadet d'une famille distin-
« guée de Bretagne, et vous n'êtes qu'un petit
« bourgeois. Il n'a pas cent louis de rente, et vous
« ne gagnerez rien à plaider contre lui. Cette
« maison est à moi, et vous aurez la bonté d'en
« sortir avec celui qui vous y a établi.

« Un petit bourgeois, répliqua Roberville ! un
« petit bourgeois comme moi vaut bien une
« grande dame sans mœurs. — Qu'est-ce que
« c'est, mon ami? Est-ce à vous qu'il appartient
« de juger les usages de la cour? — Ma foi, ma-
« dame, les petits jugent les grands, et je pro-
« nonce, moi, qu'entre les femmes-filles, il n'y
« a de différence que du coin de la rue à l'inté-
« rieur d'un palais. — Délivrez-moi, messieurs,
« de ces criailleries. »

Le commissaire s'avança gravement, de peur de perdre de son importance, de chiffonner sa robe, et de déranger sa perruque à trois marteaux. Le bras étendu et l'index en l'air, il dit : « Votre principe, monsieur, n'est que d'un phi-
« losophe, et ce n'est point avec des hypothèses
« qu'on gouverne les états. L'expérience a établi
« des distinctions, que nous appliquons rigou-
« reusement aux différentes classes de femmes.
« Femmes honnêtes, et il y en a. Elles s'ennuient
« un peu; mais elles sont respectées. Femmes
« faibles, qui n'ont qu'un amant. L'opinion pu-
« blique les ménage, parce que la faiblesse est
« le partage ordinaire de la condition humaine.

« Femmes galantes, qui ont plusieurs amans;
« mais qui accordent leurs plaisirs avec les bien-
« séances. Celles-ci sont reçues partout. On en
« parle à l'oreille; mais comme on ne cesse de
« leur marquer une estime qu'elles n'inspirent
« plus, elles se trouvent fort bien de la galante-
« rie, et voilà pourquoi il y a tant de femmes
« galantes. Femmes entretenues, qui appartien-
« nent au plus *donnant*. L'état de ces dames est
« un peu scandaleux; mais elles sont jolies, et
« on ne méprise pas ce qui plaît. D'ailleurs nous
« les protégeons, parce qu'elles tendent sans cesse
« à rétablir l'égalité des fortunes. Quant à celles
« qui trafiquent publiquement de leurs charmes,
« nous les tolérons, parce que les femmes hon-
« nêtes et les femmes faibles leur doivent de ne
« pas recevoir dans les rues des baisers avinés, et
« de ne pas faire d'une borne un sofa. Mais à la
« moindre incartade, elles passent du ruisseau à
« l'hôpital et à la Salpétrière. Ces maisons sont les
« égoûts, où la fange va se perdre, et quelquefois
« se purifier. Or, il est clair que ce n'est pas là
« que je conduirai une femme en puissance de
« mari, que j'ai trouvée avec un mousquetaire dans
« une maison respectable. Je prends sur moi de
« mener madame aux *Repenties*, couvent où elle
« trouvera une société très-variée, où par con-
« séquent elle ne se corrigera pas, mais où elle
« restera tant qu'il plaira à monsieur de l'y laisser
« et d'y payer sa pension. — Comment, mon-

« sieur, je suis cocu, et il faut que je paie! Il « me semble que mon prétendu cousin..... — Fi « donc ! monsieur, ce serait vous déshonorer. « Vous avez une jolie femme, elle vous trompe, « et vous paierez. C'est la règle à la cour, et « cette règle sera la vôtre, puisque vous ne vou- « lez pas tenir à la bourgeoisie. Partons, s'il vous « plaît. J'ai encore un capucin à prendre rue « Trousse-Vache, et un prieur de bénédictins chez « la Montigny. »

Vercourt monta dans un fiacre avec son exempt; madame de Roberville dans un autre, accompagnée du commissaire et de sa suite. Madame la comtesse, après avoir fermé ses portes, et pris ses clefs, s'élança dans son carrosse. Roberville resta seul sur le pavé, et comme on ne se pend plus, qu'on ne se noie plus, qu'on ne s'afflige plus pour être cocu, il reprit, à pied, le chemin de Paris, et il disait : « A quelque chose malheur « est bon. Me voilà au moins débarrassé d'une « femme que je n'aime plus. »

CHAPITRE IV.

Roberville premier commis.

Comme ces sortes d'accidens ont toujours un côté plaisant, que le plaisant mène au ridicule, et que le ridicule est ce que les Français craignent par dessus toutes choses, Roberville était un peu

embarrassé en rentrant à son logement de l'Estrapade. Un père, une mère, une sœur, sont toujours empressés de savoir pourquoi et comment une aussi proche parente est disparue. Les indifférens même se font un malin plaisir de pénétrer ces sortes d'aventures, qui alimentent la conversation pendant une demi-heure, et c'est beaucoup, dans un siècle où on a si peu de chose à se dire, qu'on est réduit à une bouillotte ou à un boston.

Roberville sentit donc qu'il ne pouvait cacher ce qui venait d'arriver, et il prévint les interrogations, afin que le lendemain il ne fût plus question de rien. Il s'étendit avec complaisance sur les détails de son combat avec Vercourt; il allait le tuer infailliblement, si le respect dû aux ordres du roi n'eût retenu sa main. Maman Perceval trouva fort étrange que le roi daignât se mêler de ce qui se passe dans l'intérieur des familles. Elle prétendit que, dans de telles circonstances, c'est au mari seul à invoquer l'autorité; mais que tout mari qui prend ce parti est un sot, parce qu'il donne de la publicité à une chose si ordinaire, que personne n'y prend plus garde. Elle conclut à ce que Roberville réclamât sa femme, qui ne devait pas être aussi rigoureusement punie pour un acte de tempérament. Roberville répliqua que *les actes de tempérament* pourraient se multiplier, et qu'il n'en voulait pas courir la chance; que ce n'est pas d'ailleurs le nombre,

mais le genre de l'acte, qui constitue le cocuage; qu'il se tenait pour être aussi bien cocu, que s'il eût épousé madame A.... ou madame F.... et que sa faible moitié resterait où elle était.

Ce raisonnement ne persuada point maman Perceval. Elle continua la discussion, et distingua les différentes nuances du cocuage, avec une précision qui annonçait plus que de la théorie. Roberville fut inflexible.

Maman Perceval observa alors, avec beaucoup de sagacité, que puisque sa fille cadette manquait un joli homme et un million, elle devait au moins, en mère prudente, assurer les droits de son aînée. Elle enjoignit, en conséquence, à M. Perceval, d'aller le lendemain prendre hypothèque pour mille écus de revenu, au capital de soixante mille francs, du douaire assuré à madame de Roberville, par son contrat de mariage. Roberville s'écria qu'il était bien dur de voir engager son bien en faveur d'une femme infidèle, qui ne lui avait rien apporté. Il s'étendit sur la rigueur, sur l'indécence d'une telle mesure. Maman Perceval répliqua que les lois sont toujours respectables; qu'aucun cas ne dispense de les observer, et elle fut inflexible à son tour.

Un évènement plus ou moins fâcheux, force toujours celui qu'il frappe à un retour sur lui-même. Roberville, qui réfléchissait trop tard, mais qui pourtant réfléchissait quelquefois, pensa que ce n'est pas tout d'être défait de sa femme;

qu'il est bon aussi de se délivrer de ses créanciers. Les intérêts des intérêts grossissaient chaque jour la masse de ses dettes, parce qu'il ne payait personne, d'après une raison fort simple; c'est qu'on n'abandonne pas le quart de son revenu, quand on n'a que douze mille livres de rente. Il jugeait, en ce moment, qu'il vaut mieux renoncer à la partie qu'au tout, et comme il était aussi neuf en affaires, que familier avec tous les genres de dissipation, il fut consulter, sur les formes à suivre, son oracle ordinaire, M. de l'Oseraie.

« Mon ami, lui dit celui-ci, il est inutile de « revenir sur le passé : occupons-nous de l'ave- « nir. L'outrage que tu as reçu, est de ceux qu'un « homme d'honneur ne pardonne jamais. S'en « trop affecter, serait d'une dupe : femme qui « trompe, ne mérite pas un regret. Y paraître in- « sensible, serait d'un cœur sans délicatesse, et « quelque parti que tu prennes, on rira d'abord. « C'est à quoi doivent s'attendre tous les maris « qui se trouvent dans une certaine position; « mais le public ne méprise que ceux qui auto- « risent le dérèglement de leurs femmes, par une « lâche insouciance. Une dignité calme et réflé- « chie te conciliera les esprits, si d'ailleurs ta con- « duite est sans reproche, ce qui dépend entiè- « rement de toi.

« Commence par payer tes dettes : il est hon- « teux de devoir, surtout quand on peut s'ac- « quitter. Le reste de ton bien sera plus que suf-

« fisant pour assurer le douaire de madame de « Roberville. Hypothèque cette dernière partie. « Mets-toi dans l'heureuse impuissance d'en dis- « poser.

« Tu ne concevais pas, dis-tu, qu'on pût vivre « avec neuf mille livres de revenu. Concevrais-tu « davantage qu'on fût riche avec cent mille écus « de rente, ne sachant pas se borner, et dépen- « sant toujours au-delà des produits? Mon ami, « il est bien rare qu'un homme oisif ne finisse « par se ruiner. L'art de conserver sa fortune est « plus difficile qu'on ne pense, et ceux qui ne « sont pas nés avec un certain esprit d'ordre, « n'ont qu'un moyen de prévenir le naufrage, « c'est de s'occuper. Le travail éloigne d'abord « les fantaisies; il apprend la valeur de l'argent, « par la difficulté de le gagner; il devient ensuite « une habitude salutaire, sous tous les rapports.

« Travaille donc, mon cher ami. Je t'en ai cent « fois offert les moyens, et je peux te les procurer « encore. Le temps et l'expérience ont dû t'ou- « vrir les yeux, et j'aime à croire que tu n'éludé- « ras plus, sous les prétextes les plus frivoles, « des conseils que tu demandes de bonne foi, et « dont la solidité paraît te convaincre. »

M. de l'Oseraie entra ensuite dans des détails nécessaires, mais que je ne rapporterai point, parce qu'aujourd'hui il faut être sobre de morale, quand on veut se faire lire. Roberville, ramené, convaincu par les raisonnemens de son ami, se

sentit tout à coup enflammé d'une noble émulation. Il forma le projet de se faire citer comme un modèle d'application et d'exactitude. De l'Oseraie, qu'il avait si souvent trompé, crut à la sincérité de ce retour, l'en félicita, l'embrassa, et l'envoya mettre ordre à ses affaires domestiques.

Les deux doyens des maîtres de danse et de harpe, une femme de chambre et le vieux domestique furent congédiés, comme gens au moins inutiles. Roberville garda sa cuisinière, personnage toujours essentiel ; mais il lui prescrivit la plus sévère économie. Il quitta son appartement de l'Estrapade, et força ainsi la famille Perceval, qui devait lui payer une pension, et qui ne payait rien, à retourner dans ses champs. Il regretta l'amitié sincère et les agrémens de Félicité ; mais il pensa que lorsqu'on a travaillé tout le jour, on est bien aise de dormir la nuit, et qu'on peut se passer de la société d'une jolie fille, peut-être trop séduisante. Il se défit d'une partie de son mobilier, notamment des ottomanes : il se rappelait la danse de Flore et de Zéphire. Il vendit sa maison de campagne, dont il ne jouissait plus, et qui lui coûtait mille francs par an en frais de jardinage, quoiqu'il ne mangeât pas une laitue de son jardin; en réparations que son architecte ne faisait pas, et en impôts qu'on est bien aise de réduire autant que possible. Le prix de cent cinquante arpens de ses terres les plus médiocres

compléta la somme dont il avait besoin, et il se retira à un troisième étage, rue Jean-Pain-Mollet. C'est là qu'il devait économiser neuf mille francs chaque année, parce qu'il avait décidé de vivre désormais avec ses appointemens. Or, il est clair qu'il ne lui fallait que sept ans pour recouvrer ce qu'il avait dissipé en quinze mois.

La France était alors en guerre avec la moitié de l'Europe. Lowendall venait de gagner la bataille de Lawfeld. Richelieu prenait Mahon, mais les Anglais ruinaient nos colonies. Dans cet état de choses, il y a toujours des gens actifs, adroits, qui s'enrichissent en silence, et avec des apparences légales. Un M. Merlicourt venait d'obtenir l'entreprise des vivres de la marine. On ne connaissait pas, disait-on, de plus honnête homme. De l'Oseraie lui-même en eût répondu sur sa tête, et Merlicourt, en effet, s'était toujours très-bien conduit dans des affaires commerciales, dont les bénéfices dépendent uniquement de la confiance publique.

Un entrepreneur des vivres de la marine doit ordinairement cette place à de puissantes protections, et les protecteurs étaient chers en ce temps-là. On n'offre pas une boîte de bonbons à la maîtresse d'un roi, et il est assez naturel de reprendre, à la première occasion, trois ou quatre cent mille livres qu'il a fallu distribuer. Il est naturel aussi que ceux qui les ont reçues trouvent bon que celui qui les a données s'arrange en conséquence.

Il est vrai cependant que, pour que les uns gagnent, il faut que les autres perdent. Ceux qu'on dépouille se plaignent quelquefois ; mais ils parlent de si loin, de si bas, qu'ils ne sont point entendus, et ceux qui sont là-haut, assurent de bonne foi que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

C'est à Merlicourt que de l'Oseraie parla de Roberville. Il en parla avec chaleur. Merlicourt prévoyait déja certaines circonstances où les bons offices des gens considérés pourraient lui devenir nécessaires. Il saisit avec empressement l'occasion de s'attacher de l'Oseraie. Roberville fut nommé premier commis dans une partie qu'il ne connaissait pas. Il en fit l'observation, poussé peut-être autant par la paresse, que par un mouvement de probité. Merlicourt répondit qu'il était aussi étranger que Roberville à son administration, quand il l'avait obtenue ; que tout s'apprend avec de l'intelligence et de la bonne volonté, et qu'un sujet présenté par M. de l'Oseraie, devait être abondamment pourvu de tout cela.

On a dit, il y a long-temps, qu'on mène les hommes en caressant leur vanité. Celle de Roberville lui suggéra qu'il pouvait tout faire sans dispositions et sans connaissances. Quelques louanges encore, et il se fût chargé du gouvernement de l'État. Voilà donc le sort de nos braves marins, chargés de la défense de Chandernagor, de Pondichéry, du Sénégal, de la Guadeloupe,

de la Martinique et de nos côtes, confié à deux hommes, dont l'un doit voler, d'après les raisons exposées plus haut, et dont l'autre ne sait pas encore de quoi se composent les provisions de bouche qu'il doit fournir à nos escadres. Oh! c'est une belle chose que les protections!

De l'Oseraie était trop honnête homme pour souffrir que son ami acceptât cet emploi, s'il en eût connu l'importance. Il présumait, avec quelque raison, que Merlicourt, qui avait besoin d'agens éclairés, n'employait personne que conformément à ses forces. Il crut que la place accordée à Roberville était de celles qui rapportent beaucoup et qui occupent peu, une de ces places de faveur, comme il y en avait alors, et comme il n'y en aura plus, bien certainement. Il assura Merlicourt de sa reconnaissance, et Roberville fut installé.

Sa nomination ne fut pas plutôt connue, que vingt ou trente de ses subordonnés accoururent dans son cabinet, lui présentèrent leurs hommages, et lui demandèrent sa protection. Jamais Roberville n'avait été fêté, honoré ainsi. Il était enchanté, et tant que la conversation fut générale, il la soutint avec une dignité aimable. Mais, comme on ne passe pas deux heures à se louer réciproquement, parce que la matière est bientôt épuisée quand on ne se connaît pas, et même quand on se connaît, ces messieurs, après avoir prêté à Roberville toutes les qualités, toutes les

vertus qu'il avait, ou qu'il n'avait pas, finirent par lui demander ses ordres. Donner des ordres, quand on n'est au courant de rien, et en donner à trente personnes, c'est ce que le personnage le plus impudent n'oserait faire. Roberville, étourdi de sa position, répondit, d'un air important, qu'il verrait. On lui repliqua que le travail pressait; qu'on équipait à Brest une flotte qui devait mettre à la voile au premier moment, et qu'on ne cessait de recevoir à ce sujet des lettres de l'administration civile de la marine.

Roberville déclara qu'il se dispensait, en raison de l'urgence, de développer les vues qu'il avait pour l'amélioration de la partie; qu'il s'occuperait de réformes utiles, quand on serait moins surchargé d'affaires; que chacun eût à suivre avec activité le travail commencé, et à le lui soumettre chaque jour par extrait. Des colonnes de chiffres en extraits! c'est ce qu'on n'avait pas vu encore. Roberville croyait trouver deux avantages à cette méthode : d'abord il ne se fatiguerait pas à lire des liasses de papiers; ensuite il comptait s'instruire promptement avec ces tableaux en raccourci des opérations générales. Les premières notions acquises, il projetait de raisonner, ou de déraisonner, de manière à n'être compris de personne, ce qui donne beaucoup de poids à un chef, et masque son ignorance. Bien des gens en place se servaient alors de ce moyen, et ne s'en trouvaient pas mal.

Parler de réforme à des commis, ou présenter de l'eau à un hydrophobe, c'est la même chose. Ceux-ci, déja révoltés qu'un *intrus* eût enlevé une place à laquelle chacun d'eux se croyait des droits certains, s'indignèrent qu'il voulût débuter par des suppressions. Roberville n'était plus cet homme éclairé, équitable, qui devait apprécier et récompenser le talent de chacun. C'est un sot, disait celui-ci, en sortant, à son ami intime. C'est un ignorant, disait tel autre ; un étourdi, un présomptueux qu'il faut faire sauter, chuchotait la masse. Or, comme les amitiés de bureaux ressemblent à celles des couvents, un ami intime trouva bien vite un prétexte pour rentrer dans le cabinet du premier commis. Il lui rapporta très-exactement les propos tenus ; il ne manqua pas de nommer les personnages, et Roberville commença son travail par inscrire sur ses tablettes ceux qui lui avaient rendu justice.

Vous prévoyez, sans doute, que le délateur était un de ces êtres qui ne sont propres à rien, et à qui on n'accorde un modique emploi que pour leur épargner l'humiliation de demander l'aumône. Celui-ci, pétri d'orgueil et de bassesse, prétendait à une place distinguée, trouvait bons tous les moyens d'y parvenir, et il est rare que ces gens-là ne réussissent point : le plus sot d'entre eux n'ignore pas que l'amour propre blessé ne pardonne jamais. On feint de se mettre au-dessus de l'outrage ; on accueille même l'of-

fenseur; mais au plus léger prétexte, on l'immole, *malgré soi*, au bien public. Que de vengeances particulières a servi ce grand mot!

Qu'on chasse seulement sept à huit employés par an, pensait Durocher, et il est indubitable que mon traitement augmentera progressivement: monsieur le premier commis me doit trop pour mettre des bornes à sa reconnaissance. En effet, Roberville s'attacha involontairement à cet homme, et tout en protestant qu'il était incapable de récrimination, il éloignait de lui les sujets qui pouvaient l'éclairer; il donnait sa confiance à celui qui le flattait servilement. Huit jours n'étaient pas écoulés, qu'il lui avait avoué son ignorance absolue, et qu'il lui demandait des conseils. Durocher, tout inepte qu'il était, en savait plus que lui. Roberville admirait ses rares connaissances; Durocher croyait sa fortune faite.

Pendant que Roberville suivait la voie la moins propre à l'instruire, et que ses commis s'étudiaient à embrouiller de plus en plus la besogne, M. de la Galissonière, qui avait battu l'amiral Bing devant Minorque, et qui se flattait avec quelque raison d'obtenir de nouveaux avantages, s'indignait à Brest de la lenteur des préparatifs. L'administration civile de la marine écrivait à l'entrepreneur général des vivres. Le chef d'escadre s'adressa directement au ministre.

Le ministre sentit combien ses plaintes étaient

fondées. Il était naturel qu'il parlât au roi de la manière dont il était servi ; qu'il lui fît connaître l'ignorance ou la friponnerie de ses agens subalternes. Mais Merlicourt avait été placé par madame de Pompadour, à qui on ne déplaisait pas impunément. Elle eût détruit avec un mot les impressions qu'aurait reçues le monarque. C'était vouloir se perdre, sans remédier à rien. D'ailleurs, les ministres de ce temps-là tenaient plus à leur place qu'à la gloire de la France. Celui-ci se tut; les Anglais bloquèrent le port de Brest, et Merlicourt trouva le moyen de se faire payer les fournitures qu'il n'avait pas faites.

Le marquis de la Galissonière accourut en poste à Paris. Il jetait feu et flammes. Il ne parlait que de faire pendre l'entrepreneur des vivres, et de culbuter le ministre. On lui insinua qu'il y avait une Bastille pour les causeurs, et un conseil de guerre pour juger ceux qui désertent leur poste. Il était possible, en effet, qu'un coup de vent forçât les Anglais à s'éloigner de la rade de Brest, et qu'on attribuât à l'absence du chef l'inaction de notre flotte. La Galissonière s'en retourna aussi vite qu'il était venu.

Il était d'usage alors que les gens distingués par leur naissance ou leur fortune, eussent des gens de lettres à leur table. Les premiers payaient en espèces, les autres en esprit. Le maître de la maison leur savait bon gré d'en avoir pour lui, et ses convives lui témoignaient plus ou moins

d'égards, selon que sa table était plus ou moins bonne.

Les grands seigneurs recevaient ce qu'il y avait de mieux à l'Académie ; la haute finance admettait le *fretin* de cette illustre compagnie, car il se glisse du fretin par tout. Merlicourt était réduit à Gallet, à Panard et à quelques autres, qui, pour n'être pas académiciens, n'en étaient pas moins des gens de mérite, et surtout de bons compagnons.

Roberville, protégé, présenté par de l'Oseraie, était invité à toutes les fêtes que donnait Merlicourt, et c'est par des fêtes brillantes qu'on se soutenait alors. Comment des supérieurs éclaireraient-ils la conduite d'un homme qui les traite souvent, magnifiquement, et qui leur fait chanter, par Gallet et l'Attaignant, des couplets, pleins de délicatesse qu'ils ne saisissent pas, et de louanges qu'ils ne manquent pas de s'appliquer ? C'est à l'une de ces fêtes que Roberville se retrouva avec Gallet, et Gallet, vous vous en souvenez peut-être, était un des auteurs de la *mystification* que la *Morale par Alphabet* valut à son auteur.

Gallet n'était pas homme à laisser échapper une aussi belle occasion d'amuser les convives. Il raconta la scène de l'Académie ; il orna son récit de traits piquans, d'incidens controuvés, enfans d'une imagination féconde ; il fixa l'attention générale : on est sûr de se faire écouter, quand on veut être méchant, et qu'on l'est avec esprit.

L'historiette parut charmante à ceux qui ne la connaissaient pas. Ceux qui l'avaient lue dans l'*Année Littéraire* et la Gazette *Marin*, la trouvèrent nouvelle. On craignait que le conteur n'arrivât à la fin de sa narration. Roberville seul trouvait le récit trop long, et quoique Gallet ne le désignât par aucune apostrophe, par aucun signe, il se décela par sa rougeur, par son embarras. Tous les yeux se fixèrent sur lui.

Nous n'aimons pas qu'on humilie ceux qui ont des rapports directs avec nous. Nous prévoyons que la plaisanterie nous atteindra tôt ou tard, au moins par ricochet. En effet, celui qui avait donné un emploi important à un inconnu, à l'auteur de la Morale par Alphabet, à un auteur berné, pouvait craindre les plaisans partout... excepté chez lui. Merlicourt se récria sur l'inconvenance du procédé de Gallet. Il prit le ton tranchant d'un homme qui traite splendidement, et qui, par conséquent, a le droit de tenir le thermomètre de la gaîté. Il apprit à la société que Roberville était un de ses premiers commis, un autre lui-même, et qu'il était absurde de ne pas distinguer le littérateur de l'homme d'affaires. Aussitôt la scène changea. Gallet, qui aimait la bonne chère, se mordit les lèvres, et se tut. Un des rieurs observa qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil; que les modernes ne peuvent que rhabiller les idées des anciens, et que M. de Roberville aurait dû jouir de cette prérogative

comme un autre. Un second ajouta qu'il avait pu, sans ridicule, se mettre au nombre des candidats, lorsqu'il avait vu l'Académie admettre de grands seigneurs qui ne savent pas l'orthographe. Un troisième dit que cette ambition était louable, en ce qu'elle annonçait une ame au-dessus du vulgaire. Merlicourt termina la séance en déclarant que l'homme qui brille dans une partie utile, est très-supérieur à un bel-esprit, et que la manie de tourner des vers n'annonce que de la niaiserie, de la paresse, et ne mène jamais à la fortune. Tous les convives, ceux même qui ne l'avaient pas entendu, protestèrent qu'il avait raison, en sablant sa liqueur des îles. Gallet adressa trente révérences à Roberville, en arrangeant une épigramme contre lui. Enfin Merlicourt roula son grand fauteuil en arrière, et chacun s'empressa de se lever, et de chercher dans ses yeux ce qu'on pourrait faire ou dire qui lui fût agréable.

Au nombre des convives était un petit monsieur, bien gros, bien court, et qui paraissait très-content de lui. Il écoutait d'un air suffisant; il approuvait, ou improuvait d'un simple mouvement de tête. Il riait avec confiance de ce qu'il avait dit, et il riait seul, parce qu'il parlait mal et qu'il ne donnait pas à dîner. Il louait chaudement les auteurs morts, afin de pouvoir dénigrer les vivans. Il leur trouvait à tous des défauts essentiels; il glissait sur ce qu'ils avaient de bon,

et il se fût placé à la tête de la littérature française, s'il n'eût craint de se faire siffler. Ce monsieur-là n'avait encore travaillé que pour l'Almanach des Muses.

Il tira Roberville à part, pendant que les autres admiraient les jardins et les serres chaudes de Merlicourt, qu'ils se récriaient sur la beauté d'une petite fleur, d'un brin d'herbe, apportés du Pérou ou du Sénégal, et dont le propriétaire ne parlait qu'avec enthousiasme, parce qu'ils lui coûtaient extrêmement cher, quoiqu'ils ne fussent bons à rien. « Monsieur, dit le petit homme, « auriez-vous la faiblesse de croire que tous les « gens de mérite soient de l'Académie? — Com- « ment le croirais-je, monsieur, puisque je n'en « suis pas? — Observez, monsieur, que j'y au- « rais des droits avant vous, car vous n'êtes qu'un « prosateur, et j'ai l'honneur d'être poète. — « Monsieur, je suis loin de vous contester la « prééminence. — J'aime qu'on se mette à sa « place, et je vous vengerai de tous ceux qui « vous ont persiflé. Soyez persuadé, monsieur, « que Gallet, Panard, l'Attaignant et Piron lui- « même, qui n'est pourtant pas sans quelque « mérite, n'auront jamais rien de commun avec « moi, ni avec vous. — Comment, monsieur, « vous me placerez au-dessus de ces gens-là! — « Écoutez-moi, monsieur. — Je ne perds pas un « mot. — Une société, qui rivalisera bientôt avec « l'Académie, et qui finira par l'écraser, se forme

« au sein du mystère. — Bon. — Nous sommes « déja réunis au nombre de cinquante. — Bravo ! « bravo ! Ils ne sont que quarante là-bas... — Et « qui ont de l'esprit comme quatre. — Oh ! ce « mot-là n'est pas de vous. — Rien de nouveau « sous le soleil, monsieur, on l'a dit à table. « Nous avons rédigé nos statuts. — Et vous en « êtes content ? — C'est moi qui les ai faits. Nous « ne sommes plus incertains que sur le titre « que nous prendrons. — Hé ! qu'importe le titre ? « — Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Il nous « faut un mot composé du grec et qui signifie « beaucoup. Rien de beau comme le grec, rien « d'aussi répandu. Ma cuisinière le parle tous les « jours. Lit-elle la Gazette de Santé, c'est du « grec ; va-t-elle chez l'apothicaire, encore du « grec ; chez l'herboriste, toujours du grec. Nous « finirons par être dispensés de savoir le français. « — J'en serais très-fâché, moi qui ne parle que « cette langue-là. — Parbleu, je n'en connais « pas d'autre, et mes nouveaux confrères ne « sont pas plus savans. Mais nous avons des tra- « ductions grecques et latines, et cela suffit pour « citer à l'occasion. Un de nos membres a même « fait, sur une traduction de Théocrite, une « traduction nouvelle, et il se dispose à com- « menter Racine d'après Luneau-de-Boisgermain « et M. de La Harpe. — Il me semble, monsieur, « que vous vous écartez un peu de votre objet. « — J'y reviens.

« Nous nous proposons d'admettre encore « parmi nous quelques gens d'esprit. — Et je « serai du nombre ? — N'en doutez pas. Je vous « proposerai ; on nommera une commission pour « examiner vos titres... — Et si son rapport m'est « défavorable ? — Ne craignez rien : le rappor- « teur sera bien aise que je serve, à mon tour, « les candidats dont il demandera l'admission. Ce « sont de ces services que nous nous rendons « mutuellement. — Et qui tournent à l'avantage « de la société. — Certainement, parce qu'il est « reconnu que nous avons trop de mérite pour « nous tromper sur les sujets que nous propo- « sons. »

Lorsqu'on ne peut figurer au premier rang, on est bien aise de briller au second. Roberville adopta avec plaisir les vues de son protecteur, et il fut mis au rang des candidats à la séance suivante, composée de sept membres, nombre compétent pour délibérer. La commission nommée, l'un de messieurs les commissaires dit à l'oreille du présentateur qu'il avait le malheur de ne pas connaître la Morale par Alphabet. « Ma « foi, je ne la connais pas plus que vous, répon- « dit le petit monsieur ; mais nous ressemblons « aux moines ; il nous faut des recrues, et il doit « vous suffire du titre d'un ouvrage pour en faire « l'extrait. — Chargez-vous-en, mon confrère, « car je suis accablé de travail. Je finis ma sa- « tire contre le goût... — Et vous devez la lire

« en séance publique. Diable, c'est un beau mor-
« ceau ! — Je m'estimerais fort heureux qu'il va-
« lût les trois madrigaux et les deux fables dont
« vous régalerez notre auditoire. — Vous êtes
« trop modeste, mon confrère. — La modestie
« est le cachet du vrai talent. »

Après avoir épuisé ce que la louange a de fin et de délicat, ces deux messieurs convinrent que Roberville ferait lui-même l'éloge de son ouvrage, et que le rapporteur n'aurait que la peine de le lire, après l'avoir copié, pourvu toutefois qu'il ne fût pas trop long. Or, comme un bon office se paie par un autre, il fut arrêté que le petit monsieur se ferait nommer commissaire lorsque son confrère proposerait le poète Fardeau, très-connu dans la rue des Lombards.

Roberville se fit un peu prier pour se louer lui-même. Il lui en coûterait beaucoup pour répéter ce que des connaisseurs avaient dit de son ouvrage. Il craignait que leurs éloges fussent exagérés. Il sentait le besoin qu'il avait d'indulgence, et il débitait ces lieux communs avec les révérences et les roulemens d'yeux usités en pareille circonstance.

A la séance d'après, le président fit résonner sa petite sonnette, et dit très-gravement : « Vous
« avez à entendre le rapport de votre commission
« sur le candidat qui vous a été proposé. »—« Chut,
« chut, chut », fit-on de tous côtés. Le rapporteur

se leva, tira de sa poche un cahier orné de jolie faveur couleur de rose ; et il lut :

« Il m'est bien doux, messieurs, d'avoir à vous « rendre compte d'un ouvrage aussi distingué que « celui de M. de Roberville. On y trouve tout ce « qui est utile et agréable. Chaque article est traité « dans le style qui lui est propre. Le lecteur est « frappé de la profonde connaissance du cœur « humain, développée dans cet ouvrage, et unie « aux idées les plus philantropiques. C'est Mon- « taigne paré des beautés de la langue moderne, « c'est La Rochefoucault vaincu. Un des avan- « tages inappréciables de cet ouvrage, est le « classement des matières par ordre alphabétique. « La conversation roule-t-elle sur le vice ou la « vertu, sur l'indépendance ou l'esclavage ; le pro- « priétaire de la brochure la tire de sa poche à « la dérobée, trouve aussitôt la définition que « cherchent les interlocuteurs : il la répète de « mémoire, et chacun admire et se tait. Quel « livre, messieurs, que celui qui donne de l'esprit « à tout le monde, et qui ne se vend que quinze « sous ! Je conclus à ce que son auteur soit admis « parmi vous.

« Quel talent dans ce rapport, disait l'un ! « quelle clarté, ajoutait l'autre ! quelle précision, « s'écriait un troisième », et des applaudissemens prolongés annoncèrent la satisfaction de l'assemblée, et ses dispositions en faveur du candidat.

Monsieur le secrétaire prend un petit panier de chaque main. Dans l'un sont les boules blanches, et dans l'autre les noires. Les paniers circulent autour du tapis vert. Chacun des membres prend une boule blanche et dédaigne de regarder les autres. L'admission de M. de Roberville ne peut être douteuse. En effet, le président le proclame reçu à l'unanimité.

Un membre tire un rouleau de papier de sa poche. Il va commencer la lecture d'un Essai sur l'égalité des hommes, prouvée par l'égalité des plantes. Son regard benin s'étend autour de la table et sollicite l'attention. O douleur!... Monsieur le secrétaire dit un mot à l'oreille de monsieur le président; monsieur le président répond par un signe de la main. La porte s'ouvre; un individu se présente, la tête courbée jusque sur ses genoux, et le président dit : « Messieurs, vous « possédez dans votre sein M. de Roberville. » Tous les membres de la société se lèvent, saluent leur nouveau confrère, et le confrère leur dit d'un air orgueilleusement timide : « Je ne sais ce « que j'ai fait, messieurs, pour mériter l'honneur « d'être admis parmi vous. Je justifierai cette « faveur insigne par le zèle et l'exactitude que « la société est en droit d'attendre de ceux qui « la composent. » Et tout cela se fait et se dit sans rire.

On approchait du jour où la séance publique devait se tenir. Quel jour que celui-là pour les

membres d'une société littéraire! Ceux-ci avaient une fureur inextinguible de produire, et tous se faisaient, disaient-ils, un devoir de contribuer à l'éclat de cette mémorable journée. Tous ambitionnaient en secret la gloire de paraître un moment à la tribune, et de fixer l'attention de l'auditoire *le plus éclairé*. Que de pauvretés, tant en prose qu'en vers, devaient être applaudies, puisqu'elles avaient été reçues pour cela! Comment l'avaient-elles été? Comme Roberville venait d'être admis, et comme le poète Fardeau allait l'être. L'adage secret de la société était : *Passez-moi la rhubarbe, et je vous passerai le séné.*

Aussi, lorsqu'un membre proposait une pièce pour cette fameuse séance, avec quel enthousiasme, on se récriait sur les beautés qu'elle contenait, et on disait tout bas à son voisin. C'est détestable. On lisait à son tour; on recevait les mêmes éloges tout haut, on était jugé tout bas, et les uns et les autres se gonflaient d'aise et se croyaient bien sûrs de passer à la dernière postérité.

Il fallait surtout entendre les rapports sur les ouvrages nouvellement publiés par quelques-uns des membres. Quels détails, quelle prolixité! Le rapporteur trouve tout beau, admirable. Pas un défaut, pas une tache à remarquer. Si l'auteur n'était pas nommé, vous croiriez qu'il s'agit de Montesquieu, de Voltaire ou de Jean-Jacques. En sortant de la séance publique, l'auditoire émer-

veillé doit courir en masse à la boutique du libraire; sa fortune et la réputation de l'auteur sont faites. *Va t'en voir s'ils viennent, Jean.*

Vous croyez peut-être que tout était fini, quand on avait une collection de pièces dont la lecture devait durer trois grandes heures : vous n'y êtes pas. Dans quel ordre les lira-t-on? Question importante, et impossible à résoudre au gré de tous. « Vous sentez, monsieur le président, « que je ne peux pas lire une dissertation sur le « sphynx après un poëme érotique : je ne serais « pas écouté.—Permettez-moi de vous faire obser- « ver, monsieur le président, que ma fable ne fera « aucun effet après une description de l'intérieur « de l'Afrique qui aura épuisé l'attention. — Mon- « sieur le président, je demande la priorité pour « mon idylle. Elle n'est pas assez longue pour « nuire à ceux qui liront après moi. »

M. le Président.

« Silence, messieurs, silence. Ceci est assez sé- « rieux pour être discuté avec calme et méthode. « La société veut-elle me charger de la rédaction « du programme? »

« Non », disent les uns. « Oui », disent les autres. Ceux-ci sont les menins du président.

M. le Président.

« Je vais mettre la question aux voix. »

Il résulte des bras en l'air et des bras pendans, bien et dûment comptés, que le président ne se mêlera pas de cette affaire. Chacun alors ouvre un avis, et c'est celui dont l'adoption l'arrangera le mieux. Tous parlent à la fois. C'est un bruit à ne plus s'entendre.

« Je demande la parole, je demande la parole », crie en beuglant un homme qui n'avait rien dit encore, et dont les poumons frais et vigoureux couvrent toutes les voix, et même la sonnette.

M. le Président.

« Vous avez la parole. »

« Messieurs, il est neuf heures, et vous vous « y prenez de manière à n'avoir rien décidé à « minuit. Je propose qu'on s'en remette au sort, « de l'ordre des lectures. Appuyé, appuyé », s'écrie-t-on de toutes parts. Il n'est personne qui ne compte sur sa bonne fortune. Celui même qui porte ses trente sous à un bureau de loterie, croit tenir le terne dans sa poche. La proposition fut unanimement adoptée, et celui que le hasard avait le plus maltraité, disait tristement en sortant : « Il vaut mieux lire le dernier, que ne pas « lire du tout. »

Le soleil éclaire enfin ce jour, dont le souvenir se perpétuera à jamais dans les fastes de la société. Chacun des membres à reçu six billets d'entrée, qui sont distribués, comme de raison, aux

plus proches parens, ou à des amis sûrs. Chacun des membres est paré comme un triomphateur. Ils se montrent les uns aux autres leurs femmes, leurs sœurs, leurs maîtresses, leurs frères, leurs fils, leurs neveux : le succès n'est pas incertain. La séance est ouverte.

La lecture du premier morceau est commencée. C'est la longue histoire de deux membres morts, que personne n'a connus de leur vivant. On écoute d'abord avec attention, on bâille ensuite, on applaudit en bâillant, parce qu'il faut être civil; on s'endort, et les coups de coude font imperceptiblement le tour de la salle. « Réveillez-« vous donc, maman. — Vous dormez, mon frère. « — Un peu de complaisance, mon oncle. Pensez « donc que ces messieurs sont les confrères de « papa, de mon cousin, de votre ami; que par « cette raison seule ils doivent avoir du mérite, et « que nous leur devons des égards. » On se fait violence, on se réveille; de faibles applaudissemens se font entendre dans ce coin-ci, dans celui-là. Le lecteur s'attendait à être plus favorablement traité. Le confrère, son voisin, lui fait observer que le succès d'estime est le prix le plus flatteur d'un ouvrage sérieux, et que l'estime, toujours réfléchie, dédaigne ces éclats bruyans que produisent l'engouement et l'étourderie.

On passe à une seconde, à une troisième lecture. L'un des auteurs a la voix nasillarde, l'autre parle en fausset, et l'auditoire ne s'écarte pas

trop encore de la marche qui lui a été tracée. Mais cette dissertation sur le sphynx est si longue, si vague, si dépourvue de ce qui intéresse, de ce qui attache quelquefois dans un ouvrage de ce genre, que les bénévoles auditeurs ne peuvent s'empêcher d'en désirer vivement la fin. Quelques-uns donnent déjà des marques d'impatience. C'est en vain que quelques autres, plus directement intéressés au succès, font de continuels efforts pour relever les applaudissemens.

« Madame, s'écrie enfin une petite vieille, en « s'adressant à sa voisine, je trouve fort inconve- « nant, très-déplacé que vous n'applaudissiez pas « mon fils. Ce n'est pas là ce dont nous sommes « convenues, et je vous proteste que je n'accor- « derai pas la moindre marque de satisfaction aux « madrigaux de votre mari. — Madame, le vrai « talent n'a pas besoin de l'appui d'une cabale, et « mon mari est assez avantageusement connu... « — De vous, peut-être, madame. Mais je crois « que sans le programme, le public ignorerait « jusqu'à son nom. — Hé bien, madame, tant pis « pour le public. — Mais, madame, nous nous « sommes engagées à soutenir réciproquement « ceux qui nous intéressent. — Mais, madame, « pouvais-je prévoir que votre fils nous parlerait « aussi longuement d'un vieux monstre qui n'in- « téresse plus, et dont on ne se souvient que par « la sottise qu'il a fait faire à Jocaste? »

Ce dialogue fut vingt fois interrompu par le

président, qui pâlissait, qui rougissait de colère et de honte. Les confrères étaient furieux qu'on révélât aussi publiquement le secret de la société. L'auditoire balançait entre l'engagement partiellement contracté avec tel ou tel membre, et le besoin de rire du ridicule de cette scène. Connaissez-vous un Français qui ait résisté une fois à l'envie de rire, et n'avez-vous jamais remarqué avec quelle facilité cette envie se communique? Elle prévalut sur les procédés, sur les principes, sur les clauses du traité clandestin. Le rire, d'abord contenu, étouffé, gagne bientôt de proche en proche, et quand tout le monde rit, personne ne se contient plus.

M. de Merlicourt, à qui Roberville n'avait pas manqué d'envoyer un billet, trouva très-mauvais qu'on se conduisît avec cette indécence devant un directeur général des vivres de la marine. Il voulut s'en expliquer hautement, et crut que la déférence qu'on lui marquait partout, contribuerait ici au rétablissement de l'ordre. Il se leva, il parla; on l'écouta et on le berna. Un plaisant lui dit qu'il avait incontestablement le droit de donner le ton à sa table; mais que là, où il ne traitait point, il n'avait qu'à choisir entre deux partis : rire comme les autres, ou se retirer. Un autre ajouta qu'on peut être un très-mauvais écrivain et un très-honnête homme; qu'il estimait messieurs de la société en leur qualité de citoyens; mais que c'était leur rendre un ser-

vice essentiel que les guérir de la manie d'écrire, et que les petits Mécènes de Paris feraient fort bien aussi de renoncer au rôle ridicule de protecteurs subalternes. Oh! à ce dernier trait Merlicourt ne se possède plus. Il appelle ses gens. Ses gens ne l'entendirent pas, parce qu'ils étaient dans la rue. Mais ce mot n'en fut pas moins un signal de guerre. La perruque de Merlicourt vole au nez du président. Merlicourt veut tirer son épée : elle a passé de main en main à l'autre bout de la salle. Un des rieurs monte sur un banc et fait tourner son chapeau sur la pointe de la pacifique épée, comme vous avez vu un faiseur d'équilibres faire tourner un plat d'étain au bout d'une broche. Roberville est furieux à son tour. Il vole d'une chaise rembourrée à une banquette; de la banquette à un tabouret; il écarte à droite et à gauche ce qui s'oppose à son passage; il pénètre jusqu'à son protecteur. Il assène un coup de poing sur l'oreille du plus irrévérent. Celui-ci riposte par un autre. « Ne souffrons pas, « s'écrie le président, que des profanes portent « impunément la main sur un membre d'une so- « ciété respectable. » Il s'avance à la tête de la troupe sacrée. Il a vengé Roberville; mais le combat s'engage. Chacun est obligé d'y prendre part, l'un pour punir un insolent adversaire, l'autre pour le prévenir.

La victoire est quelque temps indécise. Apollon et les Muses, d'un côté, la fière Pallas, de

l'autre, saisissent, perdent et reprennent l'avantage. O infortune, ô douleur! la personne sacrée du président est renversée sur le dos d'une grosse maman qui a déja perdu son bonnet et son tour de gorge. La tête du président entre par la fente de sa robe; son corps entier passe dans un panier volumineux, dont les deux côtés reposaient naguère sur les genoux de deux voisins galans, et qui est tout-à-coup changé en place forte. C'est de là que le président fait une défense d'autant plus belle qu'il n'y voit plus, et qu'il est peut-être le premier général aveugle dont parle l'histoire. La tête en bas, les deux mains fixées sur le parquet, le buste soutenu par les cuisses de la grosse maman, ce grand homme joue des jambes; il allonge des coups de pied autour de lui; il en donne tant et tant, qu'il frappe enfin sa dondon entre les deux épaules, et la jette sur le nez. Ils tombent ensemble; ils n'offrent plus qu'une masse informe, semblable aux débris d'un bastion que vient de faire sauter une mine.

Ainsi que dans Homère et dant Tite-Live, la chute du chef est toujours suivie de la défaite de l'armée; ainsi les membres de la société, privés de leur président, ne pensent plus qu'à la retraite. Elle se fit plus aisément qu'ils n'osaient l'espérer. Un cocher de fiacre attendait à la porte une dame qui n'avait pas payé sa première course, et qu'il lui importait qu'on n'étouffât point. Il avertit le commandant du poste voisin. Dix sol-

dats du guet suivirent le sergent, et arrivèrent la baïonnette haute. Ils séparèrent les combattans, qui ne demandaient pas mieux, parce qu'on se lasse plutôt de recevoir des coups, que de rire.

Combien de jeunes femmes rougirent de plaisir ou d'orgueil, en gagnant leur voiture à travers une double haie de curieux, dont les regards avides dévoraient des charmes qu'il n'était plus possible de leur dérober! Que de vieilles outrées des ris insultans qu'excitèrent des ruines qui ne devaient plus être exposées au grand jour! Que d'hommes au nez cassé, à l'œil poché! Que de côtes meurtries! Que d'entorses et que de boiteux! Quelle journée pour le concierge de la société! là, il trouve une breloque de montre, et plus loin la montre elle-même : ici, il ramasse de fausse hanches, et là-bas un faux cul; dans un coin, un bonnet de dentelles; dans un autre, le tronçon supérieur d'une canne à pomme d'or, une boucle d'oreille, un solitaire. Trois ou quatre séances semblables, et sa fortune est faite; car vous devinez que ces objets passent promptement dans sa poche, et de sa poche dans son armoire. On réclame le lendemain. Il cherche soigneusement, avec ceux qui ont perdu, ce qu'il sait ne pas trouver.

Mais, hélas! et quatre fois hélas! cette première séance devait être la dernière. M. de Merlicourt, après avoir été vivement houspillé, avait eu le chagrin, la honte de rentrer chez lui sans per-

ruque et sans un des pans de son habit. Dans son indignation, il avait instruit la ville et la cour des circonstances de la scène scandaleuse dont un homme *comme lui* avait été forcé d'être acteur. Les compagnons de sa mésaventure ne furent pas plus discrets. Les beaux esprits de la capitale s'égayèrent, l'un dans une chanson, l'autre dans un poëme burlesque; celui-ci dans un madrigal, celui-là dans une élégie. Monsieur le lieutenant de police voulait bien qu'on eût de l'esprit, et même qu'on prétendît en avoir; mais il n'entendait pas que cette prétention amenât la guerre civile. Il défendit à messieurs les membres d'avoir de l'esprit collectivement, et comme un homme adroit tire parti de tout, il fit hommage à madame de Pompadour de la prompte et éclatante justice qu'il avait rendue à son protégé. Madame de Pompadour lui présenta sa main à baiser, et le lieutenant de police visa dès ce moment au ministère de la marine.

Ainsi s'étaignit une société, qui naguère se croyait immortelle. *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas!*

CHAPITRE V.

Projets de propager la probité, d'être continent, etc.

Roberville, privé encore une fois de la palme littéraire, et fort aise d'avoir esquivé celle du

martyre, qui, pendant l'orageuse séance, avait plané sur sa tête, Roberville forma le projet de se dérober à toute espèce d'éclat, et de se renfermer dans les devoirs obscurs, mais lucratifs de sa place. Le dévouement avec lequel il avait reçu quelques coups de poing qui s'adressaient à son chef, le lui avait rendu plus cher. Merlicourt ne mettait point de bornes à sa faveur, comme Roberville s'abandonnait à sa bienveillance pour Durocher. Déja deux ou trois de ceux qui avaient déclamé contre le premier commis, avaient reçu leur congé. A chaque disgrace, toujours motivée sur le bien du service, Durocher avançait d'un pas, et les choses n'en allaient pas mieux.

Cependant Roberville s'instruisait. Déja il avait acquis assez de lumières pour pressentir que les opérations pouvaient n'être pas réglées par la stricte probité, et que monsieur le directeur général était trompé par ses agens : il lui faisait bien de l'honneur. Au projet de remplir exactemeut ses devoirs, il joignit celui de porter la lumière dans toutes les parties de l'administration ; d'étourdir un jour son bienfaiteur par l'étendue de ses connaissances ; de lui livrer à la fois toutes les têtes de l'hydre des abus, et d'arriver ainsi à la célébrité, qu'il avait en vain cherchée ailleurs.

Ce projet, au moins, était de ceux qui honorent leur auteur, quel qu'en soit le succès. C'est le seul, de tous ceux qu'a formés Roberville, qui lui prépare des souvenirs satisfaisans. Mais est-il

au pouvoir d'un homme, quel qu'il soit, de corriger des voleurs? Un souverain les chasse quelquefois; il ne les corrige jamais. Il les remplace par d'autres, et, pour peu qu'il manque d'énergie, bientôt las de ses vains efforts, il abandonne la nature humaine à sa perversité. Nous verrons, plus tard, ce qui résulta du double projet de Roberville. N'anticipons pas sur les évènemens.

M. de Merlicourt, parvenu à l'apogée de sa fortune, crut ne pouvoir mieux faire que d'en créer un ou deux héritiers. Il chargea Roberville de chercher, de concert avec lui, celle qui devait être de moitié dans ce grand œuvre, et ses prétentions étaient bornées : un million en dot, cela se trouvait aisément chez les fermiers-généraux; de la figure, cela se trouve partout; des talens, quoi de plus commun? des qualités, toutes les femmes en ont : demandez à ces dames.

« Tenez particulièrement à la dot, lui disait « Roberville; cela console de bien des choses, « et je crois que dans le mariage on a souvent « besoin de consolations. Faites peu de cas de la « figure, on s'y accoutume promptement. Défiez-« vous des talens, et surtout de la danse de Flore « et de Zéphire, des airs de tête, des bras ar-« rondis, et du jeu du pied sur les pédales d'une « harpe. Tout cela mène la femme au plaisir, et « le mari au chagrin. Quant aux bonnes qualités, « rapportez-vous-en à votre fortune. Partout « vous en trouverez le masque. L'avenir seul

« vous apprendra ce que vous aurez réellement « rencontré. — Comment donc, mon cher Rober- « ville, mais vous êtes philosophe! — J'ai de l'expé- « rience, monsieur. — Vous êtes marié! — Et « j'ai rencontré, au million près, toutes les belles « choses après lesquelles vous courez.

« — J'entends. Vous avez fait de l'hymen une « épreuve fâcheuse, et vous êtes d'avis que j'é- « pouse une femme riche, sans éducation et sans « beauté. — Oui, monsieur, c'est ainsi que je « pense. Je vous le répète, qu'est-ce que la « beauté après six mois de mariage? Rien. Qu'est- « ce que les talens? Une niaiserie, et à qui ce « vain prestige est-il profitable? A une nuée « d'étourdis que la beauté attire, que les talens « fixent, qui obsèdent une femme, et qui finis- « sent par la séduire, si toutefois elle ne va pas « d'elle-même au-devant de la séduction. — Mais « on dirait, à vous entendre... — Oui, monsieur, « je le suis. — Vous êtes?... — Cocu.

« — C'est malheureux. — Malheureux, non; « mais humiliant. — Cependant, il ne faut pas « tirer une conclusion générale d'un évènement « particulier. — J'ai dit cela comme vous. — Il « est des femmes honnêtes. — Ce n'est pas le grand « nombre. — Je peux en trouver une. — On gagne « bien un terne à la loterie. — J'occupe une grande « place, je représente, je suis riche, considéré, « assez jeune encore. — Qu'est-ce que tout cela, « contre la fatalité? — Je ne manque pas de mé-

« rite. — Enfin, vous voulez en courir la chance.
« — J'y suis décidé. — Eh bien, monsieur, cher-
« chons. »

Merlicourt met une de ses voitures à la disposition de Roberville. Roberville se lance dans le tourbillon du grand monde; il court partout, et partout il est bien reçu, parce qu'on accueille toujours un homme qui a un carrosse, sans s'informer des moyens qui le lui ont procuré. Il voit de petites filles, de jeunes veuves de toutes les tailles, de toutes les tournures, de tous les caractères. Il examine, il étudie, après avoir préalablement demandé à l'oreille d'un de ces amis de société, dont on sait à peine le nom : A-t-elle un million de dot?

Roberville était dans la force de l'âge, dans tout l'éclat d'une mâle beauté. Ses occupations littéraires et administratives avaient imposé silence pendant quelque temps à un penchant dominant, qui se réveilla à l'aspect des charmes dont il se trouva tout à coup entouré. Ici, un grand œil bleu, un air timide et décent attaquent son faible cœur; là, des regards de feu s'échappent d'un œil noir, et viennent à travers de longs cils, porter le désir et le trouble dans son ame. Roberville s'aperçoit qu'il est seul, et il lui serait si doux d'aimer et de l'être! « Ah! disait-il en « soupirant, on fait très-bien de punir une femme « infidèle; mais pourquoi me punir d'une faute « qui n'est pas la mienne? Pourquoi ne puis-je

« me consoler dans les bras d'une seconde épouse,
« des torts de la première? Quel dédommagement
« offre la société à un mari dans ma position?
« Des femmes à séduire? Ferai-je subir à d'autres
« un affront qui m'a si vivement affecté? Trom-
« perai-je une jeune personne innocente et naïve?
« Porterai-je le désespoir dans son cœur et le
« trouble dans sa famille? Loin de moi ce fatal
« projet! Soyons chaste, et souffrons, puisque
« nos lois n'ont pas le sens commun. »

Tout cela est bien aisé à dire. Parmi les beautés qui pouvaient flatter les sens de M. de Merlicourt, et grossir une bourse déja trop arrondie, Roberville avait distingué une jeune veuve, qui réunissait tous les avantages. Vingt ans, taille svelte, élancée, figure enchanteresse, graces sans apprêt, esprit naturel et sans prétention, caractère doux, réputation intacte, et cent mille livres de rente; telle était madame d'Achicourt.

Fille de qualité sans fortune, elle avait épousé, à dix-sept ans, M. d'Achicourt, qui en avait soixante-quatre, et avec cela la goutte, un cautère et un asthme. M. d'Achicourt n'était pas, comme déja vous le soupçonnez, un de ces vieillards sensuels, qui achètent à tout prix une ombre de plaisir, et qui se flattent que l'innocence et la beauté ranimeront des sens éteints. Garçon, et toujours sage par l'absence des passions, ce qui, je l'avoue, n'est pas très-méritoire, ses infirmités étaient l'effet d'une constitution faible et d'un

travail soutenu, qui lui avait valu cent mille écus de rente. M. d'Achicourt était généralement estimé, parce qu'aucun négociant n'avait porté plus loin la loyauté et l'intelligence du commerce. Il était aimé, parce qu'il se plaisait à faire du bien.

Il avait rencontré dans le monde mademoiselle de Verville, que personne ne pensait à épouser, parce qu'alors la première qualité d'une fille était sa dot. Personne aussi ne songeait à en faire sa maîtresse, parce qu'on ne cherche pas à avilir ce qu'on respecte. M. d'Achicourt résolut de réparer à son égard les torts de la fortune. Il n'avait que des parens éloignés, qu'il connaissait à peine, et il crut pouvoir, sans injustice, disposer en faveur d'une infortunée, du tiers de ce qu'il avait acquis par son travail. Il proposa sa main, que les parens de la demoiselle acceptèrent avec transport. La jeune personne ne pensa point comme eux : il est un âge où les jouissances du cœur sont tout, et où l'or est compté pour peu de chose. Mademoiselle de Verville résista. Ses parens opposèrent à sa répugnance leur extrême médiocrité, la nécessité d'avancer deux frères qu'elle aimait tendrement, et qui languissaient dans les derniers grades militaires. Ils pressèrent, ils caressèrent une enfant qui ne savait pas leur résister, et mademoiselle de Verville suivit M. d'Achicourt à l'autel.

On s'égaya sur ce mariage : M. d'Achicourt s'y attendait. Des plaisanteries indiscrètes frappèrent

son oreille, le jour même de ses noces : il dédaigna d'y répondre. A mesure que la nuit s'approchait, la tristesse, déja peinte sur la physionomie de sa femme, prenait un caractère plus prononcé. M. d'Achicourt ne s'en alarma point : il avait un moyen certain de la dissiper.

Madame d'Achicourt était retirée. Conduite, soutenue, encouragée par sa mère, elle n'attendait que le moment de consommer le plus douloureux sacrifice. M. d'Achicourt se dérobe à la foule importune, et passe dans l'appartement de sa femme. Madame de Verville voulut s'éloigner « Restez, lui dit-il, madame. Connaissez le sort « de votre fille, et jugez-moi. »

Prenant alors le maintien et le ton solennel qui convenaient à la circonstance, il adressa la parole à sa jeune épouse. « Madame, faire acheter ses bien- « faits, c'est vouloir en perdre le fruit ; c'est dis- « penser l'être qui les reçoit de la reconnaissance, « et même de l'estime dont le bienfaiteur le plus « modeste se complaît à recevoir des marques : « voilà pour l'homme en général. Voici des dis- « tinctions qui me regardent personnellement. Je « serais le plus ridicule des vieillards, si je croyais « pouvoir vous inspirer de l'amour, et le plus « odieux, si j'arrachais à la complaisance ce que « le cœur seul doit accorder. Je prétends à votre « amitié. Ce sentiment consolateur m'aidera à sup- « porter le reste d'une vie douloureuse, et ce « sentiment, je veux le mériter. Je ne vous met-

« trai pas aux prises avec votre devoir; je ne « vous contraindrai pas à une dissimulation conti- « nuelle, pénible et humiliante; enfin, je n'uni- « rai point la vieillesse et ses infirmités à la jeu- « nesse, à la fraîcheur et aux graces. Je contracte « l'engagement de vous aimer comme un père, « et de vous respecter comme ma fille.

« Cette conduite serait déplacée à l'égard d'une « jeune personne, qui doit éprouver le besoin « d'aimer, si je ne sentais que je tarderai peu à « vous rétablir dans vos droits. Vous aurez accru « alors l'estime dont vous jouissez déja, de celle « que vos procédés pour moi auront inspirée à « un public léger, mais toujours juste. Vous join- « drez à tous vos avantages, ceux d'une fortune « indépendante, et vous ferez le bonheur d'un « homme que vous saurez choisir, parce que vous « êtes raisonnable et prudente. »

M. d'Achicourt se disposait à passer dans son appartement. Sa jeune femme lui prit les mains, les lui baisa avec transport. Elle voulait parler; son époux la prévint. « Point de remercîmens, » madame; je ne fais rien que pour moi. J'ai » senti qu'il fallait choisir de votre amitié ou de » votre haine; j'obtiens la première, et vous ju- » gerez combien elle m'est précieuse, par les » soins que je prendrai pour la conserver. »

Il sortit, et laissa sa jeune épouse et sa mère étonnées, interdites, admirant un procédé si délicat et si rare. Il ne s'éloigna pas un moment du

plan qu'il s'était tracé, et il en reçut la récompense. Madame d'Achicourt, pénétrée de reconnaissance, allait au-devant de ses moindres désirs; elle le comblait d'égards et de complaisances; elle lui prodiguait ces soins attentifs, si précieux pour l'homme souffrant. Le monde se trompa sur le caractère de son attachement. On le prit pour un sentiment qu'elle était loin d'éprouver, et qui paraissait aussi extraordinaire qu'inexplicable. On décida enfin que la nature avait formé ce cœur-là exprès pour M. d'Achicourt; on convint généralement qu'il méritait son bonheur, et on ne s'en occupa point davantage.

Un an s'écoula de cette manière. Les infirmités de M. d'Achicourt augmentèrent au point de lui faire pressentir une fin prochaine. Sa femme ne le quittait pas; elle s'efforçait de soulager des maux qu'elle ressentait autant que lui. Le moment fatal arriva. Il dit à sa femme un dernier adieu; il la remercia tendrement de ce qu'elle avait fait pour lui; il la laissa inconsolable.

Vous aurez une idée de sa situation, vous, jeune fille, qui avez perdu dans votre père un bienfaiteur, un ami vrai, un appui salutaire. Vous l'avez pleuré, comme madame d'Achicourt pleura son époux; comme elle, vous en conserverez un souvenir cher, et comme elle, vous apprendrez qu'il n'est pas de douleur éternelle.

Le temps du deuil était écoulé. Madame d'A-

chicourt venait de reparaître dans le monde, et le monde, qui oublie tout, attendait avec impatience le moment de la revoir. Telle est l'effet d'une vertu douce, d'un caractère aimable et égal. Ils ne séduisent pas comme des qualités brillantes; ils ne surprennent pas les cœurs. Ils s'insinuent petit à petit; mais ils finissent par captiver. Les êtres de cette classe ont peu d'amis; mais ils n'en perdent aucun.

Madame d'Achicourt, aimable, belle, riche ne tarda pas à fixer tous les vœux. Ces hommages ne l'éblouirent pas. Elle se trouvait au milieu de gens qui l'avaient négligée pauvre, et dont l'empressement devait peu la flatter. Elle était polie avec eux, et elle se livrait facilement à ceux qu'elle voyait pour la première fois : ils n'avaient pas de torts à lui faire oublier. Elle voulait bien même supposer qu'elle eût obtenu deux ans plus tôt la justice qu'ils lui rendaient alors. Son amour-propre blessé cherchait-il un dédommagement, ou est-il d'une belle ame d'accorder des qualités à ceux qui ne nous ont pas donné encore de raisons de les mésestimer?

Au nombre de ces derniers, était Roberville, dont l'extérieur prévenait toujours favorablement; qui, sans avoir précisément de l'esprit, se faisait écouter, par l'expression qu'il donnait aux choses les plus simples, surtout près d'un objet qui l'intéressait. Raisonnable, judicieux même, lorsqu'il ne s'abandonnait pas à la manie des pro-

jets, sa conversation devait plaire à une femme décente, dont la gaîté ne s'exprimait jamais par des éclats. Roberville, sans s'interroger sur la nature des sentimens que madame d'Achicourt commençait à lui inspirer, sans en pressentir les suites, se laissait aller au charme qui l'entraînait. Sans effort, sans étude, sans même y penser, il prenait les formes et le ton qui pouvaient plaire à la jeune dame. Assez assidu pour se faire remarquer, trop peu empressé pour inspirer de la défiance, il n'était pour madame d'Achicourt qu'un jeune homme sans prétentions, qui la préférait aux autres femmes, et il est toujours flatteur d'être préférée, quoiqu'on sente qu'on en est digne. D'après ces dispositions, elle devait distinguer Roberville, et il est difficile à une femme sans expérience de prévoir où la mènera un sentiment, quelque indifférent qu'il lui paraisse.

Roberville, après deux, trois soirées passées auprès de madame d'Achicourt, fut convaincu qu'un galant homme ne pouvait faire un meilleur choix. Il en parla à Merlicourt avec une chaleur dont il ne démêlait pas encore la source, mais qui n'échappa pas à son protecteur. Celui-ci jugea qu'une femme qui plaisait beaucoup à un homme bien plus jeune que lui, n'était pas l'épouse qui lui convenait. Il pouvait avoir raison. Mais était-il certain qu'une autre ne plairait pas aussi après le mariage? Quoi qu'il en soit, il re-

çut avec indifférence les ouvertures de Roberville; il répondit vaguement qu'il verrait madame d'Achicourt. Il la vit, il la trouva charmante, et il intercepta des regards qui le déterminèrent à porter ses vues ailleurs.

Roberville la voyait tous les jours. Il lui consacrait tous les momens qu'il pouvait dérober au travail. Madame d'Achicourt commençait à compter les heures d'absence. Elle n'avait point d'amour, oh! non, elle n'en avait pas; elle se le disait au moins, elle cherchait à se le persuader. En effet, une femme estimable peut-elle aimer un jeune homme fait pour plaire, mais qui ne s'est pas déclaré? D'après la force de ce raisonnement, elle allait tous les soirs où devait être Roberville; Roberville arrivait avant elle, où il savait la trouver, et jamais ils ne se donnaient un rendez-vous. Il y aura demain un cercle brillant chez madame la marquise, disait l'un à l'issue d'une soirée qui paraissait toujours trop courte. Je dîne demain chez la comtesse, disait l'autre. Après demain je vais aux Français; et aux Français, chez la comtesse, chez la marquise ils s'approchaient insensiblement; une place se trouvait toujours ménagée auprès de la jeune dame, sans adresse, sans intention. Roberville la prenait comme un autre eût pu la prendre, et il ne la quittait plus.

L'innocence disposait les choses de façon qu'il eût été difficile qu'un autre s'en emparât. Tantôt

c'était une ottomane dont l'éventail, les gants, le sac à ouvrage garnissaient tout un côté; tantôt ces objets étaient sur une chaise dont les barres soutenaient deux pieds mignons, et tout cela disparaissait dès que Roberville s'approchait. Au spectacle, le panier garnissait tout le devant de la loge, et Roberville se plaçait d'abord derrière. Mais on avait toujours quelque chose à lui dire. C'étaient des choses très-indifférentes sans doute. Cependant on parle bas aux Français; Roberville ne pouvait entendre du troisième rang; madame d'Achicourt était continuellement obligée de tourner la tête. Des hommes, qui savent vivre, ne souffrent pas cela, et se prêtent à tout. Roberville passait au second rang. Dans l'entr'acte, la jeune dame se levait; une chaise se découvrait, et Roberville s'asseyait, pour ne pas empêcher de voir ceux qui étaient derrière lui. Alors on n'entendait plus Piron, ni Voltaire. On causait confidentiellement. On ne se disait rien de positif; mais on s'entendait à merveilles. Le temps volait avec rapidité; on était étonné de voir tomber le rideau; on se quittait à regret, et on savait où se retrouver le lendemain.

Ces innocentes finesses-là n'échappent pas longtemps à des yeux observateurs. On ne parlait dans le monde que du mariage du joli couple, c'est ainsi qu'on les nommait. L'engagement qu'avait contracté Roberville n'était connu qu'à l'Estrapade, quartier dont n'approchent jamais les gens

d'un certain ton. Il n'avait pas cru devoir en parler dans la société brillante où il était jeté, afin de n'avoir pas à répondre à des questions, toujours embarrassantes après ce qui lui était arrivé. Mais sa situation, qu'il ne pouvait oublier, le rendait timide, circonspect avec madame d'Achicourt. Il cherchait à s'étourdir sur le sentiment qui l'attachait à elle; il eût voulu pouvoir se le dissimuler.

Il avait formé le projet de respecter la sagesse et un lien que son épouse avait méconnu. Il sentait ce qu'il devait de ménagemens à une femme telle que madame d'Achicourt. Il se reprochait de lui faire partager un sentiment qui ferait un jour le tourment de son cœur. Il s'accusait de l'avoir fait naître, tandis qu'avec un mot il aurait pu le prévenir. Il sentait la nécessité de faire à son amie un aveu, trop tardif sans doute; mais qui seul pouvait lui rendre son repos. Il sortait avec la volonté de lui déclarer son mariage et d'obtenir son pardon. Il revoyait la femme charmante, et, près d'elle, il n'avait de force que pour aimer.

Madame d'Achicourt se livrait avec sécurité au penchant le plus doux. Elle ne comptait son existence que du moment où elle avait vu Roberville. Plus elle le voyait, plus elle le trouvait estimable. Elle lui savait gré de sa retenue auprès d'elle. Elle l'attribuait à sa modestie, qualité si rare alors, et que possèdent si éminemment les

jeunes gens d'aujourd'hui. Elle l'attribuait à la différence de leurs fortunes, et elle en concluait en faveur de la délicatesse de son amant. Elle l'attribuait... à quoi ne l'attribuait-elle pas?

Cependant elle avait à remplir les derniers vœux de son époux. Qui était plus digne que Roberville de lui succéder? S'il continue à garder le silence, il faudra donc l'encourager en lui laissant pressentir qu'il est aimé et qu'il peut prétendre à tout. Pauvre enfant! elle les eût oubliés ces derniers vœux de son époux, s'ils n'eussent rendu en quelque sorte respectable la passion qui la dominait.

Maîtresse d'elle-même, mais trop jeune encore pour tenir une maison, elle vivait avec sa mère. Elle n'avait osé proposer à Roberville de le recevoir, et il frémissait à la seule idée de solliciter une faveur qui ferait naître des occasions dangereuses, qu'il voulait de bonne foi éviter. Il en était au point de ne pouvoir plus vivre sans madame d'Achicourt, et il était incapable de penser à la séduire. Son amour croissait à chaque instant, et sa position, toujours plus vivement sentie, le rendait le plus misérable des hommes.

Oh! combien il se repentait d'avoir méprisé les conseils de son ami! « Si j'avais cru de l'Ose-
« raie, je serais libre encore, et je déposerais mon
« cœur, mon être, ma vie aux pieds d'Adèle; je
« lui devrais mon bonheur, et je suis en proie
« aux plus cruels tourmens... Allons voir de l'O-

« seraie... Que me dira-t-il que je ne sache déja?
« Il me reprochera d'avoir caché mon état à ma-
« dame d'Achicourt; il m'ordonnera de fuir. Hé!
« le puis-je, grand dieu !... Il le faut, il le faut
« cependant. Qu'elle m'oublie, qu'elle me mé-
« prise, qu'elle me croie ingrat, barbare; je me
« soumets à tout, pourvu qu'elle recouvre son
« repos. »

Il rentre chez lui, il fait une malle, il court à la campagne. Il va déposer dans le sein de Félicité sa douleur et ses combats. Félicité est jeune ; elle doit être compatissante. Elle partagera sa peine; il l'adoucira en parlant sans cesse d'Adèle. Il arrive. Madame Perceval le reçoit mal, parce qu'elle aime Rose, et que l'amour maternel est aveugle. M. Perceval ne lui marque que de la froideur, parce qu'il règle ses mouvemens sur ceux de sa femme. Félicité l'accueille comme un frère malheureux. Il lui parle, elle écoute, elle s'attendrit, ses yeux se remplissent de larmes. Ah! s'écrie-t-il, je trouve enfin un cœur qui répond au mien.

Madame Perceval ne conçoit rien à ces longs tête-à-têtes. Elle attribue à Roberville la perte de sa fille aînée : quels sont ses desseins sur la cadette? Pourquoi a-t-elle l'air abattu, les yeux rouges? Madame Perceval interroge Félicité. Le secret de Roberville n'est pas le sien; elle s'obstine à le taire. Sa mère soupçonne tout, elle croit

tout, elle ferme sa maison à son gendre. Il revient à Paris.

Il trouve un billet de madame d'Achicourt. Depuis deux jours elle ne l'a pas vu. Elle a envoyé chez lui. Elle sait qu'il est à la campagne. A la campagne sans avoir pris congé d'elle! Est-ce ainsi qu'on se conduit avec une amie? Elle donne à dîner le lendemain. Elle ne pardonnera qu'à condition que Roberville se réunira à d'aimables convives, et qu'il contribuera à dissiper le vide insupportable qu'elle éprouve.

Qu'il contribuera! infortunée! c'est lui seul que tu désires, que tu veux, que tu appelles. Le dîner n'est qu'un prétexte, un hommage aux bienséances. Ton cœur est ouvert à ton amant; tu lui ouvres ta maison : quel asile te reste-t-il?

« C'en est fait! s'écrie Roberville; mes forces « sont épuisées, ma raison éteinte. Le sort en est « jeté. »

Il répond qu'il arrive excédé, qu'il n'est pas présentable en ce moment, mais qu'il ira dîner le lendemain à l'hôtel; voilà le fond de sa lettre. Mais il a écrit quatre pages. Des expressions brûlantes sont coupées par des phrases inintelligibles. Le désordre de ses idées passe dans le cœur de madame d'Achicourt. Elle a pitié de son amant; elle décide de le rendre à lui-même en se déclarant la première. Elle ne forme plus qu'un vœu, elle n'a qu'une volonté : c'est de couronner l'amour de Roberville et de partager sa félicité.

Il se présente chez madame d'Achicourt. Il est pâle, défait. Le secret qu'il lui cache est un poids insupportable, qui oppresse, qui froisse son cœur. Madame d'Achicourt, alarmée, cherche à cacher l'inquiétude qui la tourmente. Ses efforts mêmes la trahissent : l'amour vertueux est toujours maladroit. Ses convives lisent dans ses yeux; mais l'état de Roberville leur paraît inexplicable. Il est accablé, lorsque tout semble concourir à son bonheur.

Le dîner fut triste. Madame d'Achicourt en attendait la fin avec la plus vive impatience. Elle brûlait d'être seule avec son amant. Elle voulait descendre dans ce cœur navré, y chercher sa peine, le consoler, le rendre à la vie, en l'ouvrant à l'espoir.

On se lève enfin. Roberville est isolé, errant au milieu de vingt personnes. Tout entier à ses idées, et par conséquent à son malheur, il ne voit pas même celle pour qui il donnerait sa vie. Elle est auprès de lui. Ils sont seuls dans l'embrasure d'une croisée. Elle veut parler; la pudeur la retient. Sa main rencontre celle de Roberville et la presse doucement. Roberville se tourne vers elle. Les plus beaux yeux du monde expriment l'amour et la pitié. Il sort d'un rêve douloureux; il ne voit plus que son Adèle; et à l'aspect de tant de charmes, il oublie sa probité. En vain elle lui ordonne de parler ; les mots expirent sur ses lèvres. Renoncer à la voir, à en être aimé, eût

été un effort sublime de vertu ; mais dans la route épineuse qu'elle nous trace, débute-t-on par le plus pénible des sacrifices ? Ce n'est que par degrés qu'on s'élève au-dessus de soi-même, et qui n'a pas l'habitude de combattre, doit être constamment vaincu. Roberville le fut, il garda le silence.

« Qu'avez-vous, mon ami? Votre état m'in-
« quiète; vous le voyez, et vous me cachez ce
« qui vous afflige. — Si je parle, vous me haïrez.
« — Croyez-vous que je le puisse? — Vous le
« devez. — Je ne vous entends pas. — Adèle?
« — Mon ami? — Je suis bien malheureux. —
« Ne puis-je rien pour vous ? — Vous pouvez
« tout!... Vous ne pouvez rien. — Vous ne m'ai-
« mez donc pas? — Adèle, je vous adore. — Vous
« venez de décider votre sort et le mien. Croyez-
« vous que je sois insensible? Que dis-je, n'avez-
« vous pas vu combien vous m'êtes cher? — N'a-
« chevez pas.—Il ne me reste rien à dire.—Adèle,
« je suis au désespoir. — Du désespoir, quand
« on aime, quand on est aimé! — Je ne peux
« prétendre à votre main. — Votre fortune est
« bornée, je le sais; mais je suis riche, et quel
« plus noble emploi ferai-je de mon bien, que
« de le partager avec l'homme que je préfère? Je
« suis de qualité; mais vous avez un emploi hon-
« nête, des vertus et l'estime de M. de l'Oseraie.
« Ces titres valent les miens. Mon mari n'en avait
« pas d'autres. D'ailleurs, mon ami, doit-on

« craindre le monde, quand on n'a rien à se re-
« procher? Est-ce du sein de la félicité qu'on en-
« tend ses vains murmures, qu'on daigne s'y ar-
« rêter? Vous aimez Adèle, vous venez de le lui
« dire; Adèle est à vous. »

« Je ne sais, s'écrie la marquise, quand il
« plaira à M. de Roberville de nous rendre ma-
« dame d'Achicourt. Cette journée est la plus
« maussade que j'aie passée de ma vie. Pas une
« saillie, pas un trait piquant. Les uns se parlent
« dans le coin d'une croisée; les autres les re-
« gardent sans dire un mot. Je n'y tiens plus, je
« vous le déclare. La gaîté est mon élément; il
« faut que j'y rentre. Réveillez-vous, messieurs,
« faites avancer nos voitures, et partons tous
« pour mon château. La liberté qui règne à la
« campagne, vaut bien l'auguste gravité de ce sa-
« lon. Les petits jeux sont préférables à des sen-
« tences, et les espiègleries à des réflexions.
« Allons, mon beau monsieur, ajouta-t-elle en pre-
« nant la main de Roberville, conduisez-moi à
« mon carrosse. Si nos amusemens vous paraissent
« au-dessous de vous, vous philosopherez avec
« qui bon vous semblera dans mes bosquets so-
« litaires. »

Roberville se laisse conduire: c'est un homme hors de lui, incapable d'avoir une volonté. Il est dans le carrosse de la marquise; elle lui parle, il n'entend pas. Un jeune colonel répond pour lui. La conversation s'engage; on s'agace, on s'égaie,

on rit; on laisse le philosophe mélancolique à ses pensées. Elles étaient sans liaison, sans suite; sa tête était l'image du chaos.

Madame d'Achicourt avait été piquée qu'on l'eût interrompue au moment où Roberville était dans la nécessité absolue de s'expliquer. L'aveu de ses sentimens ne s'était échappé qu'avec un effort pénible. C'était une victoire de l'amour sur la pudeur. Faudra-t-il qu'elle revienne au point d'où elle est partie? Est-il concevable que Roberville ne soit pas tombé à ses pieds, ivre d'amour et de reconnaissance? Comment s'est-il laissé enlever par une femme qui lui est indifférente? Cette conduite est inexplicable. Cependant il aime. Ses moindres actions, son silence même, peignent un sentiment profond, insurmontable. Il est réservé, timide. Il a craint de se laisser aller à l'impulsion de son cœur, de me donner en spectacle à des gens toujours disposés à trouver aux choses les plus sérieuses un côté ridicule. Il y a des bosquets à Sceaux. Je m'y égarerai avec lui. L'occasion, la solitude, un regard décideront notre commun bonheur.

C'est ainsi que madame d'Achicourt passait d'une idée à une autre, rejetant celle qui blessait son amour, adoptant celle qui le flattait. Ses compagnons de voyage avaient le caractère, la légèreté d'esprit de ceux qui voyageaient avec Roberville. Comme eux, ils parlèrent du vaudeville du jour; ils ajoutèrent un article à la chro-

nique scandaleuse, et ils abandonnèrent la femme charmante à ses réflexions.

On arrive. Chacun s'occupe d'abord de ses arrangemens particuliers, et ces dispositions prennent le reste de la soirée. Roberville, rendu à lui-même, s'enfonce dans les bois. Il y cherche le calme qu'on n'y trouve jamais, quand le cœur est agité. Il va, il vient, il s'efforce de se recueillir, de se retrouver. Les derniers mots de madame d'Achicourt se présentent à sa mémoire trop fidèle, et ajoutent au trouble de ses sens. D'un côté est le bonheur le plus parfait auquel un mortel puisse atteindre; de l'autre est la barrière insurmontable qu'il a élevée entre Adèle et lui. L'amour d'Adèle, cet amour si naïvement, si franchement exprimé, est un malheur de plus. Son imagination frappée lui offre un objet fantastique; c'est sa maîtresse connaissant enfin l'obstacle qui les sépare, révoltée de sa dissimulation et de sa bassesse, l'accusant de perfidie, lui reprochant l'abus de sa confiance, lui redemandant le repos de son cœur, le retour de ces jours sereins qui s'écoulaient au sein de l'innocence et de la paix, et qu'il ne peut plus lui rendre. Il entend ses plaintes, il voit ses pleurs. Ce tableau déchirant le jette dans un accès de désespoir. Il erre çà et là, une pièce d'eau l'arrête; il la considère, il rit du rire d'un insensé. Bientôt la fureur s'empare de lui; ses nerfs sont tendus, ses muscles en contraction... « Terminons à la fois et

« mes combats et mon supplice... » Il s'est précipité.

Adèle, simple comme la nature, belle comme elle, s'occupait peu des recherches de l'art et des commodités inventées par le luxe. Elle avait laissé à ses femmes le soin de son appartement et de sa toilette; elle cherchait son amant. Déja elle l'avait distingué à travers le feuillage; elle l'avait perdu sous l'épaisseur du bois; elle le retrouvait pour le perdre encore. Elle avançait lentement. Son pied agile était retenu par la décence, qu'elle n'invoquait jamais, et qui l'accompagnait toujours.

Un bruit sourd frappe son oreille; elle ne sait à quoi l'attribuer. Ce bruit se prolonge; elle croit reconnaître un effet de l'eau fortement agitée. Elle s'alarme... Si c'était lui!... Cette seule pensée impose silence à toute espèce de considérations. Elle s'élance, elle court, elle jette un cri, elle se précipite après son amant.

Le bassin a peu de profondeur. Le malheureux n'a pu y trouver la mort qu'il cherchait, et qui eût prévenu de nouvelles infortunes. Il se sent relever, soutenir par une main qui s'essaie à le rendre à la vie. Ses yeux se rouvrent. C'est son amante, pâle, tremblante, qui a veillé sur ses jours, qui succombe elle-même à la violence des sensations qui l'ont agitée. Il ne veut plus mourir. Il prend Adèle dans ses bras, il l'enlève, il la dérobe à l'ardeur du soleil, il la porte sous un

ombrage touffu, il l'y dépose avec respect. Il appelle; personne ne lui répond. Il s'éloigne, il va chercher des secours... L'abandonnera-t-il mourante? Il revient; il se penche sur elle, il lui prodigue les noms les plus doux, il la presse dans ses bras. Il voit, il touche des formes célestes, qu'il n'a pu jusqu'alors que soupçonner. Il brûle, il s'égare, il ne se connaît plus... Il ose tout.

Adèle ouvre péniblement les yeux; elle les porte sur son amant, elle sourit à celui qui la déshonore... Bientôt elle sent son outrage, elle s'indigne, mais elle est sans force. « Malheureux, « dit-elle d'une voix languissante, tu ravis ce que « l'hymen allait t'accorder. »

La foudre n'est pas plus prompte que l'effet de ces mots sur Roberville. Désespéré de n'avoir pu jouir, c'est maintenant la jouissance même qui le désespère. Il s'éloigne à grands pas, au moment même où Adèle a tant de besoin d'être rassurée, où son cœur flétri est avide de consolations. Il la laisse seule avec sa conscience, en proie aux plus déchirantes réflexions. Une porte s'offre à lui; c'est celle du parc. Il sort, il est sur la route de Paris; il marche, poursuivi par le souvenir de son crime, par l'image de sa déplorable victime; il croit ne pouvoir mettre un intervalle assez grand entre elle et lui.

Il est dans la ville. Il en parcourt au hasard différentes rues; il ne peut échapper à lui-même. Il arrive machinalement devant la maison de

M. de l'Oseraie. Il s'arrête. « Ici, dit-il repose en « paix l'homme qui n'a rien à se reprocher. L'in- « fluence du vice lui fut toujours étrangère. C'est « donc à moi qu'il était réservé de la lui faire « connaître! Je cède au besoin de m'approcher « d'un être vertueux. Près de lui je me croirai « meilleur. Qu'il soit à la fois mon juge et mon « consolateur. ».

Il frappe. Le suisse, effrayé de son désordre, refuse de l'introduire. Il viole le domicile de son ami; il pénètre malgré les valets; il trouve de l'Oseraie éveillé par le tumulte, inquiet sur la cause qui le produit. Il tombe à genoux devant lui; il prend ses mains, il les mouille de ses larmes. Il veut parler; les sanglots coupent sa voix. Il cache sa tête dans le sein de son ami stupéfait. Il lui semble que le sein du juste est un asile contre les remords. Il y respire plus librement.

Ses larmes l'ont soulagé. Il répond aux questions que lui adresse de l'Oseraie. Il commence son triste récit, cent fois interrompu par des exclamations de honte et de douleur.

« Vous avez commis un crime, lui dit de l'Ose- « raie, un crime irréparable. Vous avez voulu « fuir, vous le deviez, vous le pouviez: on peut « toujours ce qu'on veut fortement. Vous avez « voulu mourir; c'est la ressource d'un lâche. « L'homme courageux n'a-t-il donc que la mort « à opposer à ses passions? Noyez-vous mainte-

« nant dans des larmes inutiles. Que serviront à « madame d'Achicourt ces larmes et votre repen- « tir? Si votre faute n'a pas ces suites fatales qui « éclairent la société, lui rendrez-vous sa propre « estime et le calme du cœur? Éloignez-vous de « moi. J'ai pardonné des faiblesses; je ne vivrai « pas avec un homme vicieux. Éloignez-vous, « vous dis-je. Cessez ces étreintes; laissez mes « mains; les vôtres sont souillées. Allez pleurer « seul. Vous êtes indigne de m'approcher. »

Il appelle ses gens. Il ordonne qu'on mette ses chevaux, qu'on porte Roberville dans sa voiture, qu'on le conduise chez lui. On détache l'infortuné de ce sein, où il trouvait un reste de vie et de consolation. Ses forces l'abandonnent. Il tombe privé de sentiment.

Ce spectacle touche, émeut de l'Oseraie; mais il ne transige jamais avec sa conscience. « Qu'on « lui couvre un lit à l'extrémité de ma maison. « Qu'on veille à ses besoins; mais qu'on lui inter- « dise l'entrée de mon appartement. Qu'on aille « jusqu'à la violence, s'il ose s'en permettre au- « cune.

Il en était incapable. Son sang, enflammé par l'amour, par des combats multipliés, par le sentiment de sa faute, porta au cerveau le délire du cœur. Une fièvre dévorante le saisit. Il appelait Adèle, il lui demandait pardon, il voulait mourir à ses pieds. Les efforts continuels de deux

hommes robustes pouvaient à peine le retenir sur son lit.

Madame d'Achicourt était revenue à elle. Son œil languissant cherchait, appelait celui qui l'avait outragée, et qu'elle ne pouvait haïr. Madame d'Achicourt n'avait aucune expérience ; mais il lui semblait qu'on ne s'éloigne pas de celle qu'on aime, et qu'on vient d'offenser. Elle se lève, elle fait quelques pas, elle s'inquiète, elle s'alarme, et pourtant elle est loin de prévoir son malheur.

Elle reprend le chemin du château ; elle tourne la tête à chaque pas; à chaque pas elle se flatte de rencontrer celui qu'elle ne reverra plus.

Elle rentre chez elle. Elle interroge ses femmes; ses femmes ne savent rien. Après s'être mise en état de paraître, elle descend au salon. Elle le parcourt d'un coup d'œil rapide. La joie y règne; Roberville n'y est pas. Elle sort, elle s'enfonce de nouveau dans les bosquets. Elle en visite les réduits les plus solitaires. Elle voudrait, elle n'ose appeler celui auquel elle se croit irrévocablement liée. Si quelqu'autre que lui l'entendait! Le nœud qui les unit est tout pour elle, sans doute; mais qu'est-il pour un monde toujours malin, toujours médisant? Elle remonte au château. Elle s'arrête devant la porte de Roberville. Elle va frapper... Sa main tremblante retombe. Timide, irrésolue, elle balance entre la décence et l'amour. Ira-t-elle

au-devant de celui qui devrait lui faire oublier son audace par les empressemens les plus vifs, les plus délicats, les plus soutenus?... Si cependant sa chute dans la pièce d'eau a eu des suites, si sa santé est altérée, l'abandonnera-t-elle à des soins étrangers? Elle se livre à cette idée vraisemblable, consolante. Elle se trouve le courage d'une ame innocente, mais forte, qui se met au-dessus de tout... Elle frappe à cette porte. Un laquais lui répond que Roberville n'a point paru.

Il faut renoncer à une dernière lueur d'espérance. Roberville est parti, il l'abandonne, il la fuit, et dans quel moment, grand dieu! Elle rentre chez elle éplorée, anéantie.

La cloche appelle à la salle à manger les joyeux habitans du château. Madame d'Achicourt fait dire qu'elle ne descendra pas. On décide qu'elle et Roberville sont fous; qu'il faut se hâter de les marier pour les débarrasser l'un de l'autre. On se met à table, et on ne pense plus qu'au plaisir.

A mesure que les heures s'écoulent, l'état de madame d'Achicourt devient plus douloureux. Elle se reproche amèrement une faute qui n'est pas la sienne. Elle en prévoit les conséquences; elle frémit. Elle est en proie au désespoir. Elle ne trouve pas une larme.

« Puisque M. de l'Oseraie l'aime, il doit avoir « des qualités, s'écrie-t-elle en sortant d'un long « accablement Allons trouver l'homme respec-

« table. Confions à l'honneur le secret de l'amour « trahi. Que de l'Oseraie soit mon appui, mon « consolateur, mon guide... Je suis incapable « d'agir, et même de penser. »

Elle sonne, ses femmes paraissent. Elles sont effrayées de l'altération de ses traits, du désordre de ses idées. Elles veulent éveiller la marquise. « Non, dit madame d'Achicourt, il me faut un « ami; on n'aime ici que la dissipation. Ma voiture « à l'instant même. — Hé, où irez-vous, madame, « dans l'état où vous voilà? — Chez M. de l'Ose- « raie. »

Les femmes obéissent. Vertus, considération méritée, noble emploi du crédit, le nom de l'Oseraie rappelait tout ce qu'il y a de bon, d'honorable. Chercher un tel homme dans quelque circonstance que ce soit, c'est user de sa raison : celle de madame n'est donc pas aliénée.

On part sans bruit à l'aube du jour. Madame d'Achicourt est chérie de ses gens; ses femmes partagent des peines qu'elles ne soupçonnent pas, et gardent un silence respectueux. Son cocher seconde son impatience.

On arrive. On annonce l'infortunée. M. de l'Oseraie va la prendre au pied de son escalier; il lui présente la main. « Dispensez-vous de parler, « lui dit-il, madame; je sais tout. » Il sait tout, pensait-elle, et il ne me méprise point! Je ne suis donc pas coupable. Je suis au moins bien malheureuse.

Il la conduit à l'appartement de sa femme. « Voilà, lui dit-il, celle pour qui je n'eus jamais « de secret, parce qu'elle et moi ne sommes qu'un. « dans la position où vous êtes, c'est une femme « aimante qu'il vous faut : un homme oblige, il ne « sait pas consoler. » Il tire sa femme à l'écart; il lui adresse quelques mots, il sort.

Madame d'Achicourt se trouve plus faible de son absence. Résolue à lui tout dire, à tout entendre, il fallait qu'elle se préparât à une scène nouvelle qu'elle n'avait pas prévue. Madame de l'Oseraie vit son embarras. Elle s'approcha d'elle; elle lui prodigua ces caresses et ces marques de déférence qui annoncent l'amitié et l'estime, et qui font renaître le courage, si elles ne rendent pas le bonheur. C'est dans les bras de cette femme compatissante que madame d'Achicourt retrouva un peu de calme et des pleurs.

« On meurt quelquefois d'une douleur prolon- « gée, avait dit de l'Oseraie à son épouse, et jamais « d'un coup violent. Si l'incertitude est le plus « cruel des maux, c'est peut-être par sa durée. « Ne la flattez pas d'un vain espoir; épargnez-lui « une nouvelle secousse. Qu'elle sache qu'il n'y a « rien à espérer. L'accès doublera de violence, « mais il n'y aura que celui-là. »

Elles étaient assises sur un même sofa. Madame d'Achicourt avait la tête penchée sur l'épaule de madame de l'Oseraie, et ses larmes coulaient dans son sein. Levait-elle ses yeux sur ceux de

l'amie que venait de lui donner le malheur, elle y trouvait l'intérêt le plus tendre, la compassion la plus douce, et cela ne lui suffisait pas. « Votre « mari connaît ma déplorable aventure, ma- « dame; comment la connaît-il? A-t-il des nou- « velles récentes de celui... » Elle ne put en dire davantage.

Madame de l'Oseraie réfléchissait à la manière de tourner, d'adoucir un aveu aussi délicat. Cette question, qui amenait naturellement un éclaircissement aussi pénible qu'indispensable, la mit plus à son aise. Elle parla avec le ménagement dû à l'infortune; avec les égards qui rétablissent le faible dans sa propre estime; avec cette effusion, ce sentiment, ces tours heureux, qui ôtent aux expressions ce qu'elles ont d'amer. Madame d'Achicourt apprit que son amant était marié.

Ainsi que l'avait prévu de l'Oseraie, l'accès fut terrible. Toutes les sensations violentes se réunirent à la fois dans le cœur de l'infortunée, et le déchirèrent. Le sentiment de son déshonneur, la crainte d'une maternité infamante, la privation absolue d'espoir, la nécessité de mépriser, de haïr l'homme qu'elle adorait, c'est plus que ne peut supporter une femme vertueuse et sensible. Égarée, délirante, celle-ci s'accusait; elle accusait son séducteur; elle accusait le ciel qui n'avait pas secouru l'innocence. Elle maudissait le jour où elle était née; elle maudissait une vertu stérile qui

n'avait pu la garantir; elle maudissait un sexe qui se fait un travail, un honneur de perdre celles qui n'ont à opposer, aux piéges de la perfidie, que de la franchise et de l'amour. Ses belles mains meurtrissaient ce sein, innocent comme elles. Madame de l'Oseraie, tremblante, troublée, ne savait quel parti prendre. Madame d'Achicourt était sourde aux raisonnemens, insensible aux caresses, inaccessible à la persuasion. A chaque minute le désespoir augmentait d'un côté, et l'embarras de l'autre. Madame de l'Oseraie fit appeler son mari.

« Madame, dit celui-ci à la déplorable victime, « pourquoi cet égarement, pourquoi ces violen- « ces? Madame d'Achicourt, l'exemple, l'hon- « neur de son sexe, ne sait-elle pas souffrir? — « L'honneur de mon sexe! J'en suis devenue la « honte. — Détrompez-vous, madame. Un faible « enfant qu'on égorge, tombe et n'est pas déshо- « noré. Osez vous élever au-dessus d'une catas- « trophe que vous n'avez pu prévoir ni prévenir. « Osez-vous juger, comme vous jugeront les hon- « nêtes gens, au rang desquels je ne balance pas « à me compter. Je vois en vous une femme in- « fortunée, que je dois plaindre, sans cesser de « la respecter. Ceux qui ne penseront pas ainsi, « sont indignes de vous, et qu'importe leur opi- « nion? Que dis-je? pourquoi vous jugeraient-ils? « Pourquoi connaîtraient-ils un évènement qu'il « dépend de vous d'ensevelir dans l'ombre? Votre

« vertu personnelle, les mœurs publiques vous « défendent ces éclats imprudens, qui, en éclai- « rant le monde, aggraveront votre infortune. « Un intérêt, plus puissant encore, vous ordonne « de vous modérer et de vivre. Êtes-vous certaine « que vos jours soient à vous seule? La nature « n'a-t-elle pas des droits plus sacrés que ceux « de l'amour et de l'orgueil blessés? Si un être, « innocent du crime de son père, existait en ce « moment; si des transports, que votre raison « peut réprimer, lui ôtaient la vie! c'est alors, « madame, que, sans asile contre votre con- « science, il faudrait gémir et invoquer la mort. »

De l'Oseraie avait un ton, une chaleur de débit qui ajoutaient à l'ascendant que lui donnaient ses qualités. Madame d'Achicourt, frappée de sa première phrase, forcée ensuite d'écouter, vaincue par le dernier raisonnement de l'homme estimable, se précipita dans ses bras. La confusion succéda au délire. Elle tomba à genoux, et élevant vers le ciel ses mains et un front pur : « Vous l'ordonnez, mon Dieu! je supporterai mon « infamie; je l'oublierai s'il est possible. Je vivrai, « sans aimer la vie; je vivrai pour remplir les « devoirs que le malheur m'a imposés. »

M. de l'Oseraie saisit ce moment de résignation. Il enleva l'infortunée. Sa femme et lui la conduisirent à la campagne, non dans un de ces châteaux, où les plaisirs bruyans semblent insulter à la douleur; mais dans une maison simple et riante,

où l'on est toujours près de la nature. C'est là, que l'active amitié, que les soins compatissans s'efforçaient de cicatriser une blessure douloureuse et profonde. C'est là, que madame d'Achicourt, respectée et chérie, était sans cesse distraite de sa peine. Voulait-elle descendre dans son cœur? un ami l'arrachait à elle-même, et la ramenait aux sentimens doux et consolateurs. Son lit était dressé dans la chambre de madame de l'Oseraie. Leurs paupières se fermaient au milieu d'un entretien, dont l'aimable sensibilité faisait seule les frais. Un songe pénible agitait-il l'infortunée? madame de l'Oseraie, toujours attentive, tirait son amie d'un sommeil fatigant, lui parlait, dissipait des idées sinistres, et la rendait au calme et au repos.

De l'Oseraie avait rendu à madame d'Achicourt un autre service non moins essentiel. Il avait dérobé à sa mère la connaissance du triste évènement, et le spectacle de la douleur d'une fille qu'elle idolâtrait. Il avait écrit à madame de Verville qu'on avait lié chez lui une partie de campagne ; que madame d'Achicourt n'avait pu se donner exclusivement à la marquise; qu'elle avait cédé à ses instances, et qu'il la lui rendrait dans un mois. Madame de Verville avait répondu avec franchise, qu'elle était charmée que sa fille apprît à choisir ses amis, et qu'elle était flattée que M. de l'Oseraie voulût bien être le sien.

On avait ri chez la marquise du départ brusque et original de Roberville ; on s'occupa davantage de l'absence de madame d'Achicourt. La disparition d'une femme charmante est un évènement à la campagne. Monsieur le comte, monsieur le chevalier jurèrent qu'ils ramèneraient la fugitive. Ils protestèrent, en riant, qu'elle ne résisterait pas aux séductions de leur esprit et de leur figure, et ce qu'ils disaient en riant, ils le pensaient sérieusement.

Leur visite étourdit un peu madame de Verville. Elle sentait que sa fille devait être accusée au moins de bizarrerie. Il fallait répondre, et mentir ne remédiait à rien. Elle jugea que ne pouvant justifier sa fille de l'oubli des convenances, elle devait lui faire honneur du motif qui l'avait déterminée. Elle avoua que, fatiguée du tumulte, elle était allée reposer sa tête et nourrir son esprit chez M. de l'Oseraie.

Il est inconcevable, disait le chevalier, qu'on soit aussi impoliment raisonnable à vingt ans. Partir à trois heures du matin, reprenait le comte, sans avoir pris congé de personne ! Fuir les jeux et les plaisirs, pour aller philosopher entre deux tristes époux ! Je ne lui pardonnerai jamais, s'écria la marquise. Elle se plaignit partout d'un procédé inoui, indécent. Le monde blâma le procédé, mais il jugea que la société de madame de l'Oseraie convenait mieux à une très-jeune femme, que celle de la marquise.

Un mois était écoulé. Certaine crainte n'existait plus, et elle avait eu cela d'utile, que madame d'Achicourt était parvenue à se vaincre, et qu'il ne restait de ses premiers transports, qu'une mélancolie qui la rendait plus intéressante, et qui n'avait rien de dangereux. On ne craignait plus de la laisser à elle-même. De l'Oseraie partait tous les matins; il allait à Paris suivre ses affaires; il revenait le soir. Les dames travaillaient, jouaient, causaient. Quelquefois madame d'Achicourt se retirait dans un petit bois.

Elle se laissait aller à une profonde rêverie. Un livre instructif ou agréable s'échappait de ses mains, une larme tombait de sa paupière; mais ces larmes n'étaient plus brûlantes. Elle se levait pour échapper à son cœur : son cœur la suivait partout.

Elle sentit enfin qu'il était temps de cesser d'être à charge à ses amis. Elle se proposait de rentrer chez sa mère, d'éviter le monde, et de vivre avec un très-petit nombre de personnes choisies. Elle fit goûter ce projet à madame de l'Oseraie. Elle allait l'exécuter, lorsqu'un incident imprévu changea sa manière de voir et de sentir.

De l'Oseraie était à Paris; sa femme était occupée dans l'intérieur de la maison; madame d'Achicourt effeuillait machinalement quelques roses, en prenant le frais dans la cour. Le piéton de la poste aux lettres entre, et remet à la jeune

dame celles qui étaient pour la maison. Elle regarde les adresses... L'écriture de l'une d'elles la frappe... Vous vous rappelez qu'elle avait reçu quelques billets de celui...

Le paquet est volumineux ; il est à son adresse. Cette lettre fait palpiter un cœur trop tendre ; un sentiment, à demi vaincu, se réveille avec violence. Il est combattu par le ressentiment, par le mépris ; mais il existe tout entier ; il est dangereux, elle le sent, et il ne dépend pas d'elle de l'éteindre.

Troublée, éperdue, elle court vers son amie. « La lirai-je ? lui dit-elle — Non, répond avec fer-
« meté madame de l'Oseraie. — Mais s'il était
« moins coupable que les apparences l'annon-
« cent ? — Le crime est avéré. — Que ferons-nous
« de cette lettre ? — Brûlez-la. — Il croira que
« je l'ai lue : où est alors l'inconvénient de la lire ?
« — Renvoyez-la-lui. — Et où est-il, bon dieu !
« — J'ai son adresse. Donnez-moi cette lettre.
« Adèle, vous avez brisé le cachet ! — C'est par
« inadvertance. »

C'est aussi sans y penser qu'elle ouvrait insensiblement le paquet, en écoutant son amie, en lui répondant. Est-il possible de ne pas lire une lettre ouverte, quand on le désire vivement, et qu'on n'a pour témoin que l'indulgente amitié ? « Un instant va détruire l'effet de tous nos soins,
« disait madame de l'Oseraie. C'est la dernière

« fois que je m'occuperai de lui, répondait l'in-
« fortunée. »

Il écrivait qu'il revenait des portes du tombeau, où l'avait conduit le sentiment de son crime. Il parlait de son amour naissant, de la résistance qu'il lui avait opposée, de la résolution d'avouer ses engagemens, de l'impuissance où il était de le faire, dès qu'il voyait l'objet aimé. Il rappelait son respect, le silence qu'il avait gardé après les ouvertures les plus séduisantes. Il nommait son attentat une erreur des sens. Souvent il s'accusait; mais il prouvait qu'il n'avait eu d'autre intention que d'adorer en secret celle dont il n'avait pu s'éloigner. Il était indigne d'elle, il le sentait; mais il espérait au moins qu'elle ne le mépriserait pas, et qu'il pourrait se justifier plus complètement, lorsqu'elle lui permettrait de la revoir. La lettre était brûlante, comme le cœur qui l'avait dictée. Elle devait porter le ravage dans une ame disposée aux plus fortes émotions. C'est ce qui arriva.

« Non, s'écria madame d'Achicourt, il n'est
« pas coupable! c'est un malheur de moins pour
« moi. Je lui rends mon estime; mais je ne le
« verrai plus. — Il vous cherchera; vous l'aimez,
« vous serez faible encore. Vous en gémirez,
« Adèle; mais enfin l'habitude étouffera le re-
« mords. — Que dites-vous, mon amie? Tout
« mon être se soulève à cette seule idée. — La
« vertu ne transige jamais. Elle fait le sacrifice

« entier, absolu, parce qu'elle ne présume pas « de ses forces. Il vous cherchera, vous dis-je. — « Je mettrai Dieu entre lui et moi. — Y pensez-« vous, Adèle ? Remplissez le but de la nature. « Faites le bonheur d'un galant homme. — Moi, « tromper ! Unir une femme dégradée à un être « respectable ! Aimer un autre que lui ! Jamais. « — Il n'est point de passion éternelle. — Je ne « puis aimer qu'une fois. — Fuyez donc, c'est le « seul parti qui vous reste. — Je ferai plus : la « Valière s'est punie ; moi, je m'immolerai. »

De l'Oseraie arriva. Il combattit une résolution subite, et par cela seul inébranlable en ce moment. Les femmes ont aussi leur genre d'héroïsme : c'est celui du dévouement. Comme nous, elles aiment à sortir de la route commune, à se distinguer, à fixer l'attention. Moins enthousiastes, peut-être, elles le sont avec plus de ténacité, et la raison ne peut rien, tant que l'enthousiasme dure. De l'Oseraie se flatta que la solitude, les austérités du noviciat ramèneraient madame d'Achicourt à des sentimens modérés. Il céda, ne pouvant faire mieux.

Elle partit. Elle descendit chez son notaire. Elle signa l'abandon de sa fortune à sa mère et à ses frères. Elle entra dans un cloître, et les portes d'airain se fermèrent sur elle pour ne se rouvrir jamais.

C'est de là, qu'avant de se courber sous le

cilice et les macérations, elle écrivit pour la dernière fois à son amant. Elle ne lui reprochait rien; elle ne faisait pas valoir son sacrifice. Elle lui disait un éternel adieu : elle n'avait pu se priver de cette consolation. « Dieu seul, disait-elle en « finissant, peut occuper un cœur où vous avez « régné. »

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Essayons de rire encore.

Six mois s'étaient écoulés. Roberville était revenu à lui et à ses occupations. Sœur Adélaïde commençait à réfléchir : le temps est l'infaillible consolateur. Déja elle sentait que Dieu n'est quelque chose, que lorsque les passions ne sont rien, et elle avait vingt et un ans ! Les derniers conseils de madame de l'Oseraie lui revenaient souvent à la mémoire; l'idée de sa prétendue dégradation s'en effaçait; le souvenir de Roberville s'affaiblissait, et le besoin d'aimer se faisait sentir. Osera-t-elle déclarer à ses supérieures que la vie monastique lui est à charge, qu'elle ne peut plus la supporter? Quel sera son sort, maintenant que ses biens sont partagés entre sa mère et ses frères? Consentira-t-on à les lui rendre, ou vivra-t-elle d'une pension quelconque qu'on voudra bien lui accorder? Donnera-t-elle au monde le

spectacle d'une femme sans caractère? s'exposera-t-elle à ses railleries? Toutes ces considérations l'enchaînaient dans son cloître. Le temps des épreuves expira, et ce fut au milieu de ces incertitudes, de ces irrésolutions, qu'elle prononça des vœux téméraires. Beaucoup d'amour, une dévotion mal entendue et un orgueil déplacé, voilà ce qui faisait des Carmélites.

Roberville pensait quelquefois à cette Adèle. Il ne concevait pas qu'on se fît réligieuse sans vocation, quand on n'a rien à se reprocher, et seulement par humeur. Il ne concevait pas davantage qu'il eut été mortellement malade du regret d'avoir fait une chose toute naturelle, et sans aucun plan de séduction; tant il est vrai que notre manière de voir les choses dépend du moment, de la prévention, d'un sang plus ou moins échauffé. « Plus de projets de chasteté, disait-il. Il n'y a « qu'un fou qui en fasse, et qu'un homme im- « puissant qui les exécute. »

M. de Merlicourt, qui aimait beaucoup Roberville, ne l'avait pas perdu de vue un moment. En rapprochant les circonstances, il avait reconnu que madame d'Achicourt s'était punie d'avoir eu du plaisir, et que son amant l'avait à peu près oubliée, ce qui arrive toujours, et ce qui n'empêche pas de jurer amour éternel, de la meilleure foi du monde, après avoir faussé vingt ou trente de ces sermens-là. M. de Merlicourt avait conclu de tout cela, que ce qui était arrivé à une femme

très-sage, pourrait arriver à la sienne; que la prendre jolie, n'est pas toujours la prendre pour soi; que la prendre laide, n'est pas agréable; que la prendre riche est inutile, quand on a soi-même des biens considérables; enfin, qu'on peut se passer d'héritiers de son fait, quand on n'a qu'un nom obscur à leur transmettre.

Cependant Merlicourt n'avait pas la manie des projets, et avec la facilité de satisfaire tous ses goûts, il se serait bien gardé d'imiter ce pieux roi de France, qui mourut d'un excès de continence. Il avait fini par croire que rien n'est plus commode qu'une maîtresse. On paie, il est vrai; mais on a du plaisir pour son argent. Une fille couverte de diamans fait honneur au maître, comme une livrée riche et un attelage élégant. On est trompé sans doute; mais il vaut mieux l'être par sa maîtresse que par sa femme, et puis, on a la ressource de s'en défaire, sans formalités et sans frais, quand on en est mécontent ou fatigué. D'après ces raisonnemens, qui ne sont pas moraux du tout, mais qui forment le code de la plupart des gens du grand monde, Merlicourt avait pris à ses gages une femme charmante.

Il s'était bien gardé de la faire voir à Roberville, pendant qu'il en était amoureux : il savait qu'il y a au moins imprudence à présenter à une femme un homme plus jeune et plus aimable que soi. Mais le temps, qui use tout, ayant usé cet amour-là, comme tant d'autres, et madame d'Atys n'étant

plus pour Merlicourt qu'un objet de luxe, il voulut que Roberville enviât son bonheur passé, et applaudît à sa magnificence. Il l'invita à souper dans sa petite maison, un soir que madame d'Atys avait été à l'opéra éclipser des princesses, et prouver à d'honnêtes bourgeoises que si la sagesse est satisfaisante, la volupté est lucrative.

Il eût été bon alors qu'on dédommageât ces petites femmes qui refusent tout à leur cœur et à leur vanité; qui ne s'élèvent jamais au-dessus de leur pot au feu, et qui s'ennuient vertueusement chez elles, en marquant d'un signe quelconque celles qui dépouillent leurs maris avec impudeur. Un nœud de rubans jaunes sur la tête, par exemple, les cheveux coupés de telle ou telle manière, auraient dit : Cette femme est une *fille*. Eloignez-vous d'elle, jeunes personnes qui craignez le souffle de la corruption, et la femme fille, isolée partout, eût été forcée de rester chez elle. Dès lors, plus de diamans, de carrosse; autant d'économies pour le *monsieur* et sa triste famille. Heureusement cette mesure serait inutile, aujourd'hui que tous les hommes ont des mœurs, et les petites filles de la modestie. Revenons.

Roberville ne pensait pas à payer la pension de sa femme. On ne lui demandait rien, et son dernier amour, qui l'avait exclusivement occupé, et sa maladie, et sa longue convalescence, et ses projets de réforme administrative, tout avait concouru à lui faire oublier à peu près qu'il était

marié. Il s'était cependant passé des choses assez piquantes pour le tirer de cette espèce d'apathie, s'il en avait eu connaissance.

M. de Vercourt, notre mousquetaire, n'avait pas eu le temps de se rassasier des charmes de la séduisante Rose. Un éclair de plaisir, dérobé pendant que le mari jouait au Robinson, une nuit ébauchée, voilà où le sort avait borné ses jouissances, et quinze jours d'arrêts échauffent singulièrement une jeune tête. Le commissaire de police avait nommé le couvent où il allait conduire sa belle, et un officier ne peut mieux occuper ses loisirs, qu'à faire des plans de siége et à combiner les attaques du fond de sa chambre.

C'est ce que fit M. de Vercourt. Un domestique affidé allait reconnaître les dehors de la place. Il examinait attentivement les murs extérieurs; il jugeait leur élévation; il étudiait la position des bâtimens; il comptait les croisées; il venait rendre compte de tout à son maître, qui, le crayon d'une main, la gomme élastique de l'autre, traçait, effaçait, corrigeait, et qui parvint à faire, sous les yeux de son espion, un plan assez exact du couvent des Repenties, qui ne lui servit à rien. Si la prévoyance est utile en guerre, ce sont presque toujours les circonstances qui la dirigent.

Quand les assiégeans ne sont pas en force, ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de se ménager des intelligences dans la place, et c'est ce que

tenta M. de Vercourt. Son éclaireur fut chargé de séduire la tourière, ce qui n'était pas facile. Elle était vieille, et l'âge aigrit le caractère. Elle avait toujours été laide, et son cœur était resté froid. Privée long-temps de toute espèce de jouissances, elle avait fini par s'en faire une, c'était de tourmenter les autres. Cette femme se montra donc incorruptible. Cependant elle avait aussi son côté faible : elle aimait passionnément le café, les confitures et les liqueurs des îles. Elle l'avait laissé entrevoir; mais pour causer un quart-d'heure avec elle, il aurait fallu faire au moins sa provision d'un an, et Vercourt avait perdu ce qui restait de ses cinquante louis, en jouant avec des camarades qui venaient le consoler pendant sa captivité. L'argent, l'argent!

C'est le nerf de la guerre ainsi que des amours.

Il fallut donc se résoudre à emporter la place d'assaut. Cela ne coûte rien, et n'est pas dangereux quand on n'a que des nonnes à combattre. Les préparatifs se bornaient à une échelle de trente pieds, et il y a des échelles partout. Un couvreur, ami de l'espion, consentit à en prêter une.

Une partie des murs formait un côté d'une rue étroite, et déserte la nuit. Rien de facile comme de monter et de descendre. Trouver la cellule de Rose, ne l'était pas du tout. Au pis-aller, la pre-

mière incursion ne serait qu'une reconnaissance des lieux.

Vercourt sort à minuit de l'hôtel des mousquetaires. Ses provisions de bouche se composent de quelques massepins et d'un carafon de liqueur. Ses munitions de guerre sont dans son audace et son agilité. Il arrive. Le couvreur et son laquais tiennent le pied de l'échelle. Il monte. Ses aides-de-camp montent après lui, et aident à passer l'échelle de l'autre côté du mur. Notre héros descend dans le jardin, et se recommande à la fortune. Les deux autres se sont fait ouvrir un cabaret pour l'attendre plus commodément.

Voilà le bel officier parcourant les allées, rodant autour des bâtimens, écoutant à toutes les portes, et les trouvant toutes fermées. Il eût su où était la cellule de Rose, sans en être plus avancé. Que fera-t-il? s'en retourner, et n'en pas savoir davantage, autant vaudrait n'être pas venu. Le lendemain, les portes seront fermées encore. Elles le sont probablement toutes les nuits : voilà qui est désespérant, diabolique. « Morbleu, disait-« il, les mousquetaires ont pris Valenciennes, et je « ne tirerai pas ma maîtresse d'un couvent! » Il adopte, il rejette cent desseins plus fous, plus inexécutables les uns que les autres. Il va, il vient, il se démène. Il se casse le nez contre un grand crucifix de bois. Il en fait le tour en jurant.

Le piédestal est creux. En jetant dans les broussailles les instrumens aratoires qu'il recèle, Vercourt pourra s'y cacher. Il a de quoi vivre pendant une journée, et cette journée peut amener quelque incident heureux.

Pendant qu'il se livre à des espérances fort incertaines, la cloche de l'église commence à sonner, et bientôt il voit des lumières à toutes les croisées. Les nonnes, pensa-t-il, vont chanter les matines. Il n'est pas impossible que Rose passe près de moi; je tirerai le bas de sa robe; elle comprendra qu'elle a ici un libérateur. En effet, la communauté en corps défile devant Vercourt, mais il ne voit que des religieuses. Elles se rendent à l'église, et le mousquetaire n'a pas plutôt entendu leurs voix aigrelettes, qu'il sort de dessous son piédestal, et se rapproche des bâtimens.

Bonheur inattendu! la porte par où ces dames sont sorties, est fermée à double tour; mais le trousseau de clés est resté à la serrure, soit qu'on l'y ait oublié, ou que, se bornant à s'assurer de leurs prisonnières, les religieuses fussent sans inquiétude sur les entreprises du dehors. En effet, comment soupçonneraient-elles qu'on fût assez hardi pour violer l'asile des épouses du Seigneur?

Vercourt entre, il monte à tâtons. Il frappe bravement à la porte de la première cellule. Elle était habitée par une religieuse octogénaire, dispensée, en raison de son âge, d'assister aux offices. « Ouvrez, dit la bonne dame. Où loge ma-

« dame de Roberville, demande Vercourt? Vous « me direz cela, vous qui sans doute êtes ici « comme elle pour expier vos jolis péchés. — « Saint Augustin! c'est un homme! Et pour qui « me prend-il? Au feu, au meurtre! » Et la vieille s'agite dans son lit, d'où elle ne peut s'arracher. Au feu, soit, crie Vercourt rassuré par l'impuissance de son ennemie, au feu! au feu! et il continue de crier en parcourant les corridors.

A ces cris redoublés, dix-huit ou vingt jolies pécheresses sortent en chemise de leurs cellules. Quel enchantement, si le soleil eût éclairé cette scène délicieuse et burlesque! Vercourt appelait Rose, et en attendant que Rose répondît, il tâtonnait partout, et s'en trouvait fort bien.

Il distingue enfin la voix chérie. Il se nomme. « Habillez-vous, lui dit-il, et partons; il n'y a pas « un moment à perdre. — Je ne demande pas « mieux, mon ami. Oh! par grace, emmenez-nous « aussi, s'écrièrent toutes les autres à la fois. — « Parbleu, je le veux bien. Allons, mesdames, « hâtez-vous. Faire le bonheur général et le sien, « c'est être doublement heureux. »

Des prisonniers qui soupirent après leur liberté, ne perdent pas de temps à leur toilette. En deux minutes nos espiègles sont dans le jardin. L'une n'a pu trouver un bas; il manque à l'autre un de ses souliers. Celle-ci est sans fichu, celle-là sans bonnet; mais n'importe. La liberté, la liberté! On ne voit que cela, on ne pense qu'à

cela. On s'élance sur l'échelle; on se met à califourchon sur le mur à mesure qu'on monte. Vercourt tire l'échelle après lui, aidé par deux de ces dames, qui s'écorchent un peu les doigts, mais qui n'y font pas attention.

Le domestique et le couvreur attendaient de l'autre côté. Ils ne savent que penser en voyant cette file de femmes symétriquement rangées sur une muraille. Leur incertitude est promptement dissipée On descend comme on était monté; on s'éloigne à grands pas, et on laisse le couvreur, stupéfait, disposer de son échelle comme il l'entendra.

« Voyons, mesdames, qu'allez-vous devenir, « dit Vercourt, quand on fut au bout de la rue? « Je n'imagine pas que vous pensiez à retourner « chez vos maris. Le ciel nous en garde! répon- « dirent-elles toutes ensemble. — Vous n'êtes pas « dans un état à vous présenter dans un hôtel « garni. D'ailleurs, vous êtes peut-être sans ar- « gent? — Nous n'avons pas le sou. — Ni moi non « plus. Il n'y a qu'un parti à prendre : venez pas- « ser la nuit à l'hôtel des mousquetaires, et de- « main nous verrons. A l'hôtel des mousquetaires, « s'écrièrent les petites pécheresses. »

Vercourt prend sa Rose sous un bras, une duchesse sous l'autre; il se met en tête de la colonne. On marche à petit bruit; on prend les rues détournées. On avait fait la moitié du chemin; on comptait arriver sans mésaventure; mais le

diable, qui se mêle de tout, à ce qu'on dit, poussa une patrouille du guet à cheval le long du quai des orfèvres, au moment où nos fugitives débusquaient de la petite rue Saint-Louis.

Leur nombre, leur désordre devaient faire naître le soupçon. Le commandant de la patrouille les pria brusquement d'arrêter, et leur demanda qui elles étaient, d'où elles venaient, où elles allaient. Vercourt n'était pas préparé à un interrogatoire. Il resta muet. Mais les femmes galantes ont ordinairement l'esprit du moment, et un mensonge tout prêt. Une brune piquante, très-vive, très-usagée, s'écria : « Nous ne nous attendions pas, mesdames, à être arrêtées par le « guet. Il faut répondre comme de simples bourgeoises, car on ne peut nous deviner sous ce « costume. Monsieur, je suis la comtesse de Verville; voilà la duchesse de Mercourt, la marquise de Valsin. Nous sommes toutes des femmes « de qualité, qui sortons d'un bal masqué qu'à « donné monsieur le premier président. — Mais, « mesdames, vous n'êtes pas même habillées du « tout, et des femmes de distinction ne s'en retournent pas à pied, à quatre heures du matin. « — Je vois bien, monsieur, qu'il faut tout vous « dire : nous espérons au moins que vous serez « discret.

« Nous avions demandé nos carrosses pour six « heures, et nous comptions terminer gaîment la « plus agréable des nuits. Au milieu d'une con-

« tredanse, dont j'étais, moi, monsieur, le pre-
« mier président fait trois ou quatre tours sur
« lui-même. Il devient rouge, ses yeux s'enflam-
« ment ; il tombe sur le parquet, tué d'un coup
« de sang. — Ah! mon dieu, madame, que me
« dites-vous là? — La vérité, monsieur.

« Vous jugez quelle frayeur un évènement de
« cette espèce cause à des femmes. Nous quittons
« la salle ; nous allons reprendre nos habits, et
« le désordre où vous nous trouvez, est la suite
« du trouble inséparable d'un pareil moment.
« Nous sortons à la hâte de cette maison. Les uns
« fuient par la cour de la Sainte-Chapelle, d'au-
« tres par la rue de Harlai. Le hasard nous a
« conduites ici, et monsieur veut bien se charger
« de nous remettre chez nous. — Mais, madame,
« je ne vois rien de secret à tout ce que vous me
« dites-là. — Le voici, monsieur. Madame la pré-
« sidente a le plus grand intérêt à prévenir des
« collatéraux avides. A la pointe du jour, elle
« mandera son notaire, elle se mettra en mesure,
« et une indiscrétion lui coûterait deux millions.
« — Mais, madame... — Mais, monsieur, reprend
« Vercourt, en élevant la voix, il ne convient
« pas à un petit officier du guet d'interpeler ainsi
« la comtesse de Verville. Si vous doutez de sa
« véracité, reconduisez-nous à la maison mor-
« tuaire. Mais je vous déclare que si vous avez
« cette impudence, demain vous serez cassé.

« — Si vous m'aviez laissé finir, monsieur,

« vous sauriez que loin de mériter des menaces,
« j'ai quelques droits à la reconnaissance de ces
« dames. — Comment cela ? — J'allais leur parler
« des accidens qui peuvent arriver à des femmes
« parcourant les rues de Paris à cette heure... —
« Vous oubliez que je suis avec elles, monsieur.
« — Et leur proposer de les escorter, moi et mon
« escouade. — Apprenez, monsieur, qu'un mous-
« quetaire vaut une compagnie du Guet. Passez,
« continuez votre service, et soyez tranquille sur
« l'article des accidens. »

L'officier passa en effet. Madame la comtesse fut comblée d'éloges, et priée de tenir une autre histoire prête, dans le cas où on rencontrerait une seconde patrouille, ce qui n'arriva point, fort heureusement. Le diable était allé lutiner dans un autre quartier.

On arrive à l'hôtel des Mousquetaires. On gagne la chambre de Vercourt, on y entre pêle-mêle. On respire, on se croit en sûreté. « Mesdames,
« je n'ai qu'un lit, ainsi personne ne se couchera.
« Je n'ai que deux chaises; personne ne s'asseoira:
« égalité parfaite dans notre république. Je n'ai
« qu'une chandelle ; elle nous suffira, parce que
« nous n'avons rien à lire. Je ne possède pas un
« écu ; mais j'ai du crédit chez le restaurateur de
« l'hôtel. Je vais le faire lever, et nous déjeune-
« rons : je crois que vous en avez besoin. — Oui,
« déjeunons, dit la petite comtesse, et dormons
« après. —Vous devez être, mesdames, aussi fati-

« guées que moi. — Et comment dormir, ma « bonne amie ? debout ? — Laissez donc. Mon- « sieur n'a qu'un lit, à la bonne heure ; mais il « suffira à toutes. Tirons au milieu de la chambre « matelas, sommier, couvertures, et dédoublons « tout cela. Ce coucher-là en vaudra bien un « autre. J'ai quelquefois éprouvé que le plus dur « n'est pas le plus mauvais. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Voilà nos petites femmes couchées. Elles couvrent la superficie de la chambre. Vercourt trouve à peine où poser le pied pour aller à la provision. « La singulière « aventure, disait l'une ! elle est charmante, re- « prenait l'autre. C'est un roman tout entier, « ajoutait une troisième, Il y manque un bon « dénouement, poursuivait celle-ci. Qui sait ce « que Dieu nous garde, murmurait celle-là ?

« Mesdames, dit Vercourt en rentrant, j'ai fait « une réflexion. Ne réfléchissons pas, monsieur « le mousquetaire, cela fatigue, dit la petite com- « tesse. — Pardonnez-moi, madame, pardonnez- « moi, réfléchissons : cela est quelquefois utile. J'ai « pensé qu'on va s'apercevoir de votre évasion. « — C'est égal. — La supérieure agira. — C'est « égal. — L'officier du guet dira à tout le monde « que le premier président est mort. — C'est égal. « — On lui rira au nez. — C'est égal. — C'est « égal, c'est égal ! ce qui n'est pas égal, c'est que, « piqué d'avoir été joué, il déclarera avoir ren-

« contré vingt femmes sous la conduite d'un « mousquetaire. Il désignera votre âge, vos cos- « tumes ; on vous reconnaîtra au signalement ; « on fera perquisition ici ; on vous trouvera ; on « vous reconduira à votre couvent, et on m'en- « verra, moi, passer dix ans dans une citadelle. « Convenez, mesdames, que tout cela vaut la « peine qu'on y pense. — Bien, voilà le mal. « Avez-vous trouvé le remède ? — Il faut déjeu- « ner à la hâte. — Soit. — Et vous habiller toutes « en mousquetaires. — Délicieux. — Je n'ai que « deux habits, et je dois la préférence à madame « de Roberville. — C'est juste. Après ? — Cha- « cune des autres s'arrangera avec un de mes « camarades. — Fi ! l'horreur ! On fait son mari « cocu, c'est tout simple ; mais son amant ! Mon « pauvre chevalier ! — Quel tort cela fera-t-il à « votre pauvre chevalier ? Vous aurez du plaisir, « vous en donnerez, et le pauvre chevalier en « prendra de reste, quand vous le retrouverez. « — Monsieur le mousquetaire raisonne assez « juste, ma chère amie. — Il faut savoir céder à « la nécessité. — On dit les mousquetaires très- « aimables. — Mais, mesdames, mesdames, faire « son amant cocu ! cela s'est-il vu jamais ? — Pré- « férez-vous retourner au couvent, madame la « comtesse ? — J'aimerais mieux me noyer, mon- « sieur. — Laissez-vous donc conduire. — Faites « au moins des choix heureux. Que nous n'ayons « pas à rougir, si plus tard nous rencontrons

« dans le monde... — Je vous donnerai la fleur « de la compagnie. »

A peine a-t-il dit ces mots, que la porte s'ouvre. Dix-neuf jeunes gens, beaux comme Adonis, vifs comme la poudre, espiègles... comme des mousquetaires, paraissent, leur chandelle à la main. « A la bonne heure, ils sont bien, dit la « comtesse. Venez vous asseoir ici, et déjeunez « avec moi, vous, monsieur, qui me regardez « tendrement, et qui avez la tête d'Apollon sur « les épaules d'Hercule. » Les autres dames firent aussi leur invitation, ce qui n'était pas régulier; mais cette nuit devait être très-irrégulière. Quand toutes les femmes sont jolies, personne n'a à se plaindre de son partage. Nos officiers répondirent à l'appel, et chacun déjeuna gaîment avec sa chacune.

Vous prévoyez sans doute que Vercourt avait tout arrangé en allant ordonner le déjeuner. Il aimait passionnément le sexe ; mais que faire de vingt femmes à la fois? Il devait ses premiers soins à madame de Roberville ; il fallait donc se débarrasser des autres, au moins pour quelques heures. Qui sait ce que le fripon méditait pour le lendemain? Les mousquetaires portaient la cordialité jusqu'à établir quelquefois communauté de biens, et il est un genre d'échange dont les jeunes gens se trouvent à merveilles.

Le déjeuner fini, on se sépare. On va clandestinement s'enfermer deux à deux, et pendant le

reste de la nuit, nos petites pécheresses disaient en soupirant d'amour et de plaisir : Oh ! ce cou-« vent-ci vaut bien l'autre ! »

Vingt petits ménages sont établis, et personne ne s'en doute encore. On s'est levé, on a essayé des uniformes. L'un est trop long, l'autre trop large. Il a fallu se réunir dans une même chambre, échanger les habits de manière à paraître le moins ridicule qu'il se pourrait, et ces échanges-là ne se font jamais que l'amour ne commette quelque larcin, surtout quand de jolies dames ont pour femmes de chambre des mousquetaires. Une espièglerie succédait à une autre, et toutes amenaient des éclats de rire prolongés, qui attirèrent enfin un vieux brigadier, qui s'avisa de regarder par le trou de la serrure.

Le monsieur faisait plus de cas de sa croix de Saint-Louis que d'une femme, et pour cause. Il fut très-scandalisé du spectacle qui s'offrait à ses yeux, et il alla déclarer ce qui se passait au maréchal-des-logis de semaine. Le maréchal-des-logis sortit pour aller prendre des ordres du lieutenant de la compagnie, qui lui dit : « Je trouve très-« bon que ces messieurs aient des femmes ; mais « je n'entends pas qu'ils les introduisent à l'hôtel, « et je ne souffrirai pas qu'on avilisse l'habit du « corps. Allez, monsieur, faire déshabiller ces « donzelles, et mettez-les à la porte. »

Quand le maréchal-des-logis revint, l'hôtel était investi par un bataillon des gardes françaises,

qui avaient ordre de ne laisser entrer ni sortir personne, précaution qui laissa quelques momens encore à nos amans. Vous voulez savoir comment les gardes françaises se trouvaient là : je vais vous le dire.

Vercourt, malgré son étourderie, avait prévu à peu près ce qui était arrivé. En revenant de matines, les religieuses entendirent la voix éteinte de la vieille recluse, qui n'avait cessé de crier. Elles surent que les jolies pénitentes venaient d'être enlevées, n'importe par qui. La supérieure trembla. Elle répondait de ces dames, qui tenaient toutes à d'illustres familles. Elle écrivit au lieutenant de police; elle manda le jardinier, qui logeait dans une cour extérieure. Par une fatalité singulière, le jardinier, en allant chez le lieutenant de police, rencontra l'escouade du guet qui avait arrêté nos tendres fugitives. Cet homme courait, et un homme qui court la nuit est suspect. Celui-ci fut arrêté, et interrogé à son tour. Il répondit avec naïveté et franchise. L'officier du guet se douta qu'on s'était moqué de lui. Il fit monter le jardinier derrière un de ses hommes, et alla au grand trot à l'hôtel du premier président. Il fit un vacarme infernal à la porte. Le suisse vint lui ouvrir en grondant, et il apprit que non-seulement le premier président n'était pas mort, mais qu'il n'avait pas donné de bal, et qu'il n'avait dansé de sa vie.

Les soupçons de l'officier se changèrent en conviction. Il courut chez le lieutenant de police. Le lieutenant de police ordonna à ses gens d'envoyer faire... l'officier. L'officier insista. Il parla si haut que le lieutenant de police se mit à une fenêtre. Quand il sut de quoi il s'agissait, il cria qu'on mît ses chevaux; il passa sa robe de chambre; et sans se donner le temps de prendre sa culotte, il sauta dans sa voiture, et se fit mener ventre à terre chez le ministre de Paris.

Le ministre se délassait du poids des affaires entre les bras d'une danseuse de l'Opéra. Il fit dire au lieutenant de police de repasser. Le lieutenant de police fit répondre que l'état était en danger. A ce mot terrible le ministre se leva. « Si vous n'agissez promptement, monseigneur, « le plus pur sang de France est corrompu; plus « de héros à espérer. — Expliquez-vous, mon- « sieur. — Les dames détenues aux Repenties sont « évadées, et se feront faire des enfans par je ne « sais qui. Or, vous connaissez, monseigneur, « l'axiome de droit : *est pater ille*, etc. »

A cette fatale nouvelle, le ministre est prêt à perdre la tête. Il fait monter l'officier du guet, qui n'avait jamais dépassé la loge du suisse : rien ne fait disparaître les distances aussi promptement que le besoin. Indications prises, le ministre envoie un ordre aux casernes des gardes françaises. Le lieutenant de police en expédie de

tous les côtés. Plus de repos pour lui, ni pour monseigneur, jusqu'à ce que ces dames soient retrouvées.

Quelques mousquetaires, très-innocens de tout ce qui s'était passé, aperçurent le bataillon des gardes, et répandirent l'alarme dans l'hôtel. Nos amans se doutèrent d'abord à qui on en voulait, et ne perdirent pas un instant. On sort de la chambre de toilette, on se sépare deux par deux, on prend différens corridors pour être moins remarqués; on traverse les cours, on se réunit dans le magasin au fourrage. Ces messieurs creusent un nid, où se cachent les amours éplorés, et ils reviennent, enchantés du stratagême, voir quelle tournure vont prendre les choses.

On n'avait pas de certitude que ces dames fussent à l'hôtel, et il est probable qu'on n'eût pas été chercher dans un tas de foin des maréchales et des duchesses. Mais le vieux brigadier avait tout observé, et il se promettait bien de mettre un terme à des plaisirs qu'il ne pouvait plus partager.

Bientôt on vit le lieutenant de police en personne descendre de son carrosse. Nos jeunes gens se disposaient à lui faire une scène, lorsque le duc de ***, capitaine commandant de la compagnie, descendit de la même voiture, et contint tout le monde par sa seule présence. Il demanda un trompette, et lui fit sonner le bouteselle.

En cinq minutes la compagnie fut à cheval.

Le capitaine ordonna à messieurs les mousquetaires de remettre les clefs de leurs chambres. On allait commencer une perquisition générale, lorsque le vieux brigadier dit un mot à l'oreille du maréchal-des-logis, à qui enfin on avait permis de rentrer. Celui-ci parla au lieutenant, et le lieutenant au capitaine. Le capitaine ordonna de garder les rangs, et se détacha avec le lieutenant de police et sa suite. Ils marchèrent vers le dernier asile qu'avait pratiqué l'Amour à ses élues, et douze à quinze palefreniers les découvrirent confuses et tremblantes.

Le lieutenant de police tire de sa poche la terrible liste. Il appelle par leur nom la princesse, la duchesse, la marquise, la présidente, l'intendante, la conseillère. Les pauvres petites viennent tour à tour, les yeux baissés, se placer au milieu du cercle formé par les redoutables agens de la police. Madame de Roberville est appelée la dernière. Sa fraîcheur, sa gentillesse frappent le duc de ***. Il demande qui elle est ; on lui répond que ce n'est qu'une bourgeoise. Que de dames de haut parage eussent voulu ressembler à cette bourgeoise-là !

Or, comme une bourgeoise doit se trouver très-honorée de servir aux plaisirs d'un grand seigneur, le duc prononça, *in petto*, que celle-ci lui appartiendrait.

Le front sévère du lieutenant de police se dérida, lorsqu'il vit toutes ses fugitives rassemblées.

Mais qu'en fera-t-il? Les reconduire à leur couvent en plein jour, c'est achever de les déshonorer par un éclat inutile. Il est plus sage d'attendre à la nuit. Où les enfermer jusque là? Le duc propose de les mettre dans la chambre du vieux délateur, toujours accessible pour lui.

L'âge du brigadier inspira de la confiance au magistrat. Mais il prévit qu'un seul homme ne contiendrait pas vingt jeunes gens amoureux, et comme il vaut mieux prévenir les fautes d'insubordination que les punir, on retint cinquante gardes françaises. On les plaça aux portes et sous les croisées, et on envoya prendre au couvent de quoi habiller ces dames plus décemment qu'elles n'en étaient sorties.

On avait fait beaucoup, on voulut faire davantage. On essaya de connaître les audacieux qui avaient profané le couvent. Le duc fait mettre pied à terre. Le lieutenant de police passe dans les rangs. Il interroge, il flatte, il caresse; il tâche de s'insinuer dans les esprits. Il n'obtient que des réponses évasives ou plaisantes. Il se pique, il rappelle au duc qu'il a les clefs des chambres de ces messieurs. Il se flatte d'y trouver quelques indications qui décèleront les coupables, et on va fureter partout. Ici est une robe, là un jupon; plus loin une jarretière brodée, ailleurs un bonnet. Certains signes non équivoques annoncent que partout on a couché deux. On interpelle les jeunes gens qui habitent ces

différentes chambres ; ils s'obstinent au silence, et le duc saisit cette occasion d'éloigner son rival qu'il ne connaît pas : il envoie en prison tous ceux qui avaient eu des relations avec ces dames. Le moyen n'était pas nouveau. Hérode, dit saint Mathieu, l'employa jadis sans succès.

Le lieutenant de police, jaloux de tout approfondir, se détermine à retourner chez ces dames. Il croit qu'il intimidera facilement des femmes, qu'il les fera parler. Il compte tirer de leurs aveux mêmes les mesures qu'il opposera à leurs tentatives subséquentes. Ces dames, si douces, si traitables avec les mousquetaires, reprennent la dignité et le ton de la cour. C'est la maréchale qui, cette fois, porte la parole. Elle répond laconiquement qu'elle sait se soumettre aux ordres du roi, mais que personne n'a le droit d'interroger des femmes comme elles, et qu'elles sont décidées à ne pas répondre. Le magistrat réplique que c'est au nom du roi qu'il interroge. « Hé bien! « monsieur, reprend la petite comtesse, dites au « roi que nous nous sommes évadées sans aucun « secours étranger; qu'en fait de couvent chacun « a son goût; que Ninon avait choisi les grands « Carmes, et que nous préférons les mousque- « taires; que nous avons couché ici ; que nous « nous en sommes fort bien trouvées, et que « nous y reviendrons quand nous le pourrons. « Dites à nos maris qu'enfermer des femmes, « c'est user du droit du plus fort, et que lors-

« qu'elles s'échappent, elles usent du droit na-
« turel. Ajoutez, si vous voulez, que les cocus
« les plus sages sont ceux qui évitent l'éclat, et
« que donner de la publicité à une chose toute
« ordinaire, c'est vouloir se faire montrer au
« doigt. »

Ce discours pathétique fut suivi de longs éclats de rire. Le magistrat sentit qu'on allait se moquer de lui ouvertement, et il fut rendre compte au ministre de ce qu'il avait fait. Le ministre part pour Versailles, et va amuser le roi du récit de cette aventure : le roi aimait beaucoup les aventures scandaleuses. Celle-ci lui fit oublier qu'il venait de perdre la bataille de Minden, ses flottes et ses colonies; qu'on voulait qu'il chassât le prétendant, à qui il avait promis sa protection, et qu'on exigeait qu'il payât à Dunkerque un commissaire anglais, chargé de l'empêcher de rétablir le port.

Cependant le duc était réellement amoureux de madame de Roberville. Sans cesse il cherchait des prétextes pour retourner chez ces dames, et il en trouvait facilement, puisqu'elles manquaient de tout. Le brigadier, qui savait vivre, se retirait respectueusement lorqu'il paraissait, et le duc n'en était pas plus avancé, car enfin si on peut tout proposer à une femme, il est des choses qu'elle ne peut pas écouter devant témoins. D'ailleurs, un homme titré a toujours soin de couvrir ses fredaines du masque de la décence.

Celui-ci était fort embarrassé. La journée s'écoulait ; il fallait agir, et non délibérer.

« Monsieur, lui dit enfin la petite comtesse, « je vois bien qu'une de nous ne rentrera pas « au couvent. Mettez-vous à votre aise, et nom- « mez franchement celle à qui vous décernez la « pomme. » Le duc, encouragé, prend la main de la beauté qui l'enchaîne, et la baise avec transport. Ce baiser, en pareille circonstance, est une déclaration positive. Les femmes, je l'ai déja dit, ont l'esprit du moment, et un certain tact que nous soupçonnons à peine, nous autres hommes. Celles-ci, sans se consulter, sans même se dire un mot, se réunirent dans un coin de la chambre, et laissèrent le duc aussi seul qu'il pouvait l'être avec madame de Roberville.

Il s'explique sans détour : il n'y a pas de temps à perdre. Il parle ; il parle bien ; il est bel homme. Rose sourit à toutes ses propositions, et dans ce cas, sourire c'est répondre. Le duc sort avec l'empressement du désir, et comme le désir ne calcule jamais, il ne ménage pas plus sa bourse que ses chevaux.

Il y a, dit-on, à Paris vingt mille individus qui se lèvent sans savoir comment ils dineront, ni où ils coucheront. Un grand seigneur a toujours à sa solde quelques-uns de ces gens-là, avec lesquels il communique par un intermédiaire adroit.

A dix heures du soir, un carrosse de place s'ar-

rête à la porte de l'hôtel des mousquetaires. Deux femmes en descendent, et se chargent chacune d'un énorme paquet. Elles viennent des *Repenties;* elles apportent des effets à l'usage des dames. Les Gardes Françaises n'ont pas ordre d'arrêter les paquets; les deux messagères sont introduites. « Permettez, mesdames, que nous vous aidions à « vous habiller convenablement. » Le pudibond brigadier se retire.

On ouvre les paquets, on regarde, on retourne tout; on ne reconnaît rien de ce qu'on a laissé au couvent. On marque de la surprise : « Tout « cela vous est envoyé, mesdames, par M. Du- « perron. Plus de mots. Habillez-vous. — M. Du- « perron! Qui de nous connaît ce M. Duperron? « — Qu'il vous suffise de savoir, mesdames, que « c'est un homme très-utile aux femmes qui ai- « ment le plaisir. — C'est là tout ce que vous en « savez? — C'est tout ce que nous pouvons vous « en dire. — Habillons-nous, et vive M. Duper- ron! »

A dix heures et demie, quatre autres carrosses arrivent. Un commissaire en robe, un exempt et son bâton, douze à quinze hommes descendent des carrosses. Le commissaire présente au commandant des Gardes Françaises et au vieux brigadier l'ordre du lieutenant de police. Il notifie à ces dames qu'elles aient à le suivre, avec ce ton dur qui ajoute l'humiliation au malheur. Les jeunes dames soupirent, gémissent; on est indif-

férent à leur peine, on ne s'en occupe pas. On leur prend le bras à toutes, non par un sentiment d'humanité, mais pour s'assurer d'elles. On les conduit aux différentes voitures, on les y fait monter, on s'y entasse avec elles. Il faudrait un miracle pour les tirer de là, et il ne s'en fait plus.

Les cochers fouettent, les voitures partent. Les portes de l'hôtel des mousquetaires se referment. On marche au grand trot, on tourne plusieurs rues, les carrosses se séparent, probablement pour dérober au public la connaissance de ce qui se passe. Ils se réunissent une demi-heure après sur la place Louis XV; ils prennent le chemin des Champs-Elysées. La petite comtesse conserve toujours une sorte de présence d'esprit. « Nous n'allons point à notre couvent, dit-elle. « Où donc nous menez-vous? Silence, répond le « commissaire, d'une voix terrible, » et la pauvre petite se tait.

On s'enfonce sous les allées; on gagne l'avenue de Marigny; on s'arrête à deux cents pas du faubourg Saint-Honoré. Le commissaire et l'exempt ordonnent de descendre; on leur obéit. Les hommes qui forment leur escorte s'éloignent, se dispersent, disparaissent. « Bonheur inattendu! s'é« crie la petite comtesse, bonheur inappréciable! « nous sommes sauvées, mesdames, et par qui?

« — Oui, mesdames, vous êtes sauvées. Duper« ron, votre serviteur, a joué le commissaire, « un de ses camarades l'exempt, des hommes

« obscurs notre suite. L'ordre qui vous a tirées de « l'hôtel des Mousquetaires est de ma façon, et « vous conviendrez que j'ai du talent, puisque « j'ai trompé des yeux exercés. Vous savez tout, « et il ne me reste qu'à vous demander pardon « des procédés un peu durs dont j'ai usé envers « vous; mais il fallait être vrai jusque dans les moindres circonstances.

« Trois de ces voitures sont à vos ordres, et « vous conduiront où vous voudrez. Montez-y « toutes, à l'exception pourtant de madame de « Roberville, que je n'ai pas encore l'honneur de « connaître... — Me voilà, monsieur. — Nous al- « lons prendre ce carrosse, et je vous conduirai « où vous avez consenti de vous rendre. — Ah! « monsieur Duperron, vous êtes charmant. — « M. Duperron, je n'oublierai jamais... — Que de « graces, M. Duperron!... — Paix, paix. Montez, « vous dis-je, mesdames, et partez. En pareille « aventure, il faut autant d'activité que de pru- « dence. — Il a raison, il a raison. »

On se place, on baisse les glaces de devant, on presse le cocher; on ne cesse de le tirer par son habit; toutes lui parlent à la fois. « Rue Saint- « Dominique, chez le comte d'Avercourt. — Rue « de Verneuil, chez le marquis de Surlaville. Rue « Taranne, chez le chevalier d'Obeterre. — Rue « de Varennes, chez l'évêque d'Orléans... » Le pauvre cocher ne sait à laquelle entendre. Tout s'arrange cependant, et une heure après, ces da-

mes sont dans les bras de leurs amans, ravis de les revoir, et décidés à les dérober à tous les yeux.

Rose avait promis au duc de se rendre à sa petite maison. C'est là que Duperron l'a conduite. C'est là que l'attendaient son nouvel amant, l'opulence et le plaisir.

Une autre scène se passait à l'hôtel des mousquetaires. A minuit, l'ordre véritable, le vrai commissaire et son cortége y arrivent. Ils frappent, on leur ouvre... Le détachement des Gardes est retiré; les dames sont enlevées!... on s'écrie; on s'étonne... Le vieux brigadier produit l'ordre en vertu duquel il a livré les prisonnières. On le compare à l'autre, on les examine soigneusement. Le faux est reconnu; mais il est trop tard. Ces dames sont mises de manière à pouvoir se présenter partout. Sans doute chacune d'elles a trouvé un asile. Où les chercher?

On les cherche en vain. Après avoir donné à l'amour un moment dont nos jolies pécheresses pouvaient fort bien se passer, leurs amans n'avaient pensé qu'à les mettre en sûreté. Sans s'être vus, sans s'être entendus, tous avaient pris le même parti. La belle chose que le jugement! Les choix heureux qu'avaient faits ces dames! Ces messieurs étaient sortis de la ville avec leurs maîtresses, et à la première poste, ils les avaient confiées à des gens sûrs. L'une allait au château de son doux ami; l'autre à celui d'un confident discret; celle-ci en Suisse, celle-là en Hollande,

et le lendemain, ces héros, successeurs des mousquetaires, se montrèrent à l'œil-de-bœuf et au petit coucher, pour écarter les soupçons.

Ce dénouement mit le lieutenant de police en fureur; le ministre rougit vingt fois de colère, et le roi en rit beaucoup. Or, quand le roi riait, tout le monde devait rire. Le ministre rit, les courtisans rirent; on rit à la ville, le rire gagna jusqu'à la bourgeoisie, et comme la ville donne le ton aux provinces, les provinciaux rirent aussi, sans trop savoir pourquoi. Puissiez-vous rire vous-même, en finissant ce chapitre!

CHAPITRE II.

Roberville perd son emploi.

Le lendemain, le duc, ivre d'amour et de bonheur, avait été trouver le comte de Saint-Florentin. Il lui avait représenté que s'il était juste d'enfermer les femmes titrées qui manquent à leurs époux, il était cruel d'étendre cette mesure jusqu'à des bourgeoises jolies et complaisantes, qui ne peuvent pas se mésallier, et qui donnent même souvent des enfans nobles à leurs maris. Il demandait ce que deviendraient de jeunes seigneurs, mariés par des raisons de convenance, si on leur ôtait tous leurs moyens de dissipation. « Il faudra donc que nous partagions, avec des « financiers, des filles que nous ne pouvons pas

« payer comme eux. Un duc et pair de France,
« rival d'un fermier-général ! Cela serait absurde,
« choquant, mon cher comte. Souffrez que les
« bourgeois soient cocus : ils sont faits pour
« cela. »

Le comte de Saint-Florentin n'avait rien à répondre à des argumens de cette force-là. Très-bien lui-même avec la duchesse, il saisit l'occasion de s'insinuer dans les bonnes graces de l'époux. Elles ajoutent les grandes entrées aux petites; elles multiplient les occasions; elles aident à tirer parti de toutes. Le comte signa la révocation de la lettre de cachet qui pesait sur madame de Roberville. C'est la première grace qu'on avait obtenue à la cour précisément pour être roturier.

Dès ce moment, sécurité entière. Madame de Roberville fut établie dans la petite maison du duc. Un de ses carrosses, un cocher et un laquais furent mis à sa disposition, ce qui n'ajouta pas un sou aux dépenses journalières de l'amant. Il joignit à cela un trousseau de dix mille livres, et mille francs par mois, ce qui n'était pas cher, et comme certaines femmes changent de nom, quoiqu'elles ne puissent compromettre le leur, il fut convenu que celle-ci s'appellerait madame d'Atys.

Madame d'Atys était assez satisfaite de son sort. Le duc lui plaisait assez; sa voiture était assez belle, ses laquais assez bien faits, et elle avait assez de mille francs par mois, pour elle, assez modérée, pour une cuisinière assez bonne, et

une femme de chambre assez adroite. Cependant l'uniformité et le bonheur ne s'accordent pas long-temps. Il est fort ennuyeux d'être presque toujours vis-à-vis de soi-même, quand on n'a pas d'esprit, pas de talens, et qu'on n'entend pas ce qu'on lit. Madame d'Atys s'était fort bien trouvée de sa fugue à l'Opéra avec madame Thomasseau : elle eut envie d'y retourner. On n'y trouvait pas toujours des mousquetaires; mais il y avait alors des chevau-légers, des gendarmes de la garde, des gardes du corps. Que de ressources pour les femmes-filles! Elle part avec sa femme de chambre, confidente née de sa maîtresse, comme toutes celles qui servent des femmes de cette classe, et même des femmes d'un rang plus relevé.

Madame d'Atys avait pris goût à l'épée, et elle eut le désagrément de ne pas trouver ce qu'elle cherchait. Mais un jeune conseiller au parlement lui prouva que la robe a aussi ses agréables, et comme madame d'Atys n'était pas fine, celui-ci sut au bout d'une demi-heure qu'il était auprès de la maîtresse du duc de ***.

Or, comme une femme entretenue n'inspire pas beaucoup de réserve, le jeune conseiller lui dit qu'il l'aimait, ce qui était faux, qu'il la désirait, ce qui était vrai, et il finit par la prier de lui donner à souper. Madame d'Atys répondit, avec sa naïveté ordinaire, que M. le duc ne venait jamais le mardi, et que sa femme de chambre introduirait M. le conseiller, quand ses gens se-

raient retirés. M. le conseillier promit amour et discrétion : c'est la règle.

Il fut exact à la minute. Mais reprenons les choses de plus haut.

Le duc était rigide observateur des bienséances. Très-amoureux de madame d'Atys, il ne lui donnait cependant que les momens qu'il pouvait dérober à la duchesse, sans manquer aux égards qu'il croyait lui devoir. La duchesse profitait de ces absences, et regrettait qu'elles ne fussent pas plus fréquentes. M. de Saint-Florentin, dans sa première ferveur, se dépitait d'être réduit aux lundis, aux vendredis et aux samedis, et comme il n'est pas d'amant qui ne cherche à écarter, par des moyens plus ou moins honnêtes, un époux incommode, M. de Saint-Florentin voulait faire avoir au duc l'ambassade de Berlin. Il machinait cette affaire avec la favorite de sa majesté, qui lui devait quelque reconnaissance, parce qu'il était le très-humble serviteur de ses fantaisies, et voilà comment se distribuaient alors les grandes places. O le bon temps, le bon temps! regrettons-le donc bien.

Pendant qu'on intriguait à la cour pour coiffer un mari une fois ou deux de plus par semaine, on intriguait plus simplement, mais aussi sûrement à la petite maison du duc. La femme de chambre, mademoiselle Zulime, moins jolie que sa maîtresse, mais très-piquante, avait jugé à propos de s'arranger avec le cocher et le laquais. Elle

les trompait alternativement, et elle menait cette double intrigue avec une aisance, une grace qu'on ne saurait trop admirer. Sans cesse elle disait un peu de mal de Lafleur et de Champagne à sa maîtresse, dont elle avait pénétré la facilité, et elle avait grand soin de se mettre en tiers, quand madame parlait à l'un d'eux.

A ses petits intérêts près, mademoiselle Zulime était fort équitable. Elle jugeait que le duc, avec son étiquette et ses nuits conjugales, ne suffisait pas à une femme de vingt-un ans. Elle avait instruit madame d'Atys du grand principe : qui paie doit être trompé. Mais il entrait dans son systême que madame ne prît que des amans d'une certaine classe, parce que ces amans-là savent reconnaître les veilles, l'adresse et la discrétion d'une femme de chambre, et qu'il faut que chacun vive de son métier. Elle avait donc jugé monsieur le conseiller un homme très-sortable, et l'avait aidé de toute son influence, pendant une demi-heure qu'avait duré la négociation.

Et pour que Lafleur et Champagne n'éprouvassent pas de velléités qui eussent gêné ses manœuvres mystérieuses, elle avait été passer un quart d'heure au grenier à foin, et elle avait attiré le laquais dans sa chambrette. Deux bouteilles de vieux Bourgogne avaient été ajoutées à leur ration ordinaire, et avec ces précautions, Zulime pouvait espérer que ces messieurs dormiraient : pas du tout.

Mademoiselle Zulime donnait régulièrement et alternativement les nuits d'absence de monsieur à Champagne et à Lafleur. Elle persuadait à celui qui couchait seul, qu'elle faisait la lecture à madame, attaquée depuis quelque temps d'une insomnie indomptable, et elle les avait armés l'un contre l'autre d'une défiance qui faisait sa sûreté : jusque-là, tout avait été bien.

Mais le cocher qui devait être de service cette nuit-là, n'était pas de ces hommes qui se calment comme un petit maître. Zulime l'avait éconduit sous des prétextes assez frivoles ; il avait eu de l'humeur. L'humeur mène au soupçon, et enhardi par le bon vin, il était venu écouter à la porte de madame. Il n'avait rien entendu, et il était monté chez Zulime qu'il n'avait pas trouvée. Il va, il vient, il cherche dans tous les recoins, enfin il entend mettre une clef dans la serrure d'une porte de derrière.

Il approche sur la pointe du pied ; il se cache derrière la porte même qui venait de s'ouvrir, et bientôt il voit un homme, introduit par une femme qui ne pouvait être que Zulime : la cuisinière avait cinquante ans. Les fumées du Bourgogne se joignent à celles de la jalousie. Champagne n'est plus un homme, c'est un diable. Il tombe à grands coups de fouet sur le conseiller et sa Zulime.

Ceux-ci poussent des cris affreux, dont Champagne n'est pas ému. Il continue de frapper, et

ils seraient tombés sur la place, si Lafleur, éveillé par les cris de sa belle, ne fût venu faire une puissante diversion. Indigné de la scène atroce qu'il a sous les yeux, il attaque en preux chevalier le persécuteur de sa dame, et le conseiller profite de ce moment de relâche pour s'éloigner de la malencontreuse maison.

Quand on s'est bien battu, on finit par s'expliquer et s'entendre. Il serait plus sage de commencer par là; mais les hommes ne sont pas faits ainsi. Lafleur et Champagne apprirent que mademoiselle Zulime était bigame, comme beaucoup d'autres, ce qui ne les étonna point, ce qui même les affecta peu : entre canailles on s'arrange. Mais ils furent révoltés que Zulime osât leur donner un adjoint à qui son opulence apparente assurerait bientôt la prééminence. Zulime s'imagina que la vérité serait crue, et elle la dit tout entière. Le cocher lui répondit énergiquement qu'elle en avait menti; qu'elle n'avait pas de raison de leur cacher cette intrigue, si elle existait, parce qu'ils devaient trouver tout simple qu'une catin fît son métier. Zulime répondit que le secret de madame n'était pas le sien. Le cocher répliqua qu'un secret de cette nature ne se cache pas à des gens qu'on aime, parce qu'il peut avoir des suites désagréables, telles par exemple que la scène qui venait de se passer. Zulime ayant épuisé tous ses moyens de persuasion, invoqua le témoignage de sa maîtresse, que la peur avait

pelotonnée dans son lit. Madame d'Atys se trouva forcée de justifier Zulime, ou de s'en défaire, et comme une femme de chambre adroite est une chose de première nécessité pour une fille, madame d'Atys se décida à la garder, à avoir deux confidens de plus, et à payer leur silence. Il est fâcheux d'être obligée de traiter avec ses gens, et de vivre, pour ainsi dire, en société avec eux. Mais il y a réellement si peu de distance d'une femme entretenue à sa servante ! C'est ce qui rend la première traitable, et ce qui console la seconde de la nécessité d'obéir.

Il était probable que le conseiller jaserait, que ses propos deviendraient publics ; et parviendraient jusqu'au duc. Or, si en payant on peut craindre d'être trompé, on n'aime pas à en avoir la certitude. Si douze mille livres de rente ne sont pas un sort brillant, une fille modeste s'en contente, et elle est bien aise de les conserver... en attendant mieux. Le conseil assemblé... le conseil était composé de madame, qui présidait, comme de raison, de sa femme de chambre, qui faisait l'office de secrétaire, et de Champagne et de Lafleur, qui répondaient, lorque madame leur demandait qu'opinez-vous : je *copine* comme madame.

Le conseil assemblé donc, madame *copina* qu'il fallait prévenir le conseiller. Elle écrivit au duc, par son secrétaire, qui écrivait mieux qu'elle, qu'un importun l'obsédait depuis quelque temps ;

qu'irrité de se voir renvoyer des billets, qui n'avaient pas été lus, il s'était abandonné aux plus coupables excès; qu'il avait porté l'audace jusqu'à entrer dans son arrière-cour, à l'aide d'une fausse-clé; mais que son cocher et son laquais qui faisaient la ronde toutes les nuits, l'avaient étrillé de manière à ce qu'il ne reparût de long-temps; qu'elle suppliait monsieur le duc de la garantir de semblables entreprises, en menaçant le petit conseiller Dubourg de son indignation.

Le petit conseiller, qui descendait directement du fameux Anne Dubourg, mais qui ne le valait pas, était cependant fort aimable. Le duc sut très-bon gré à sa *fille* du sacrifice qu'elle lui faisait, et pour lui témoigner sa satisfaction, et la maintenir dans le chemin de la *vertu*, il lui envoya une paire de girandoles.

Vous riez de ce mot vertu! mais chaque profession a la sienne. Celle de l'usurier est de rendre exactement le gage sur lequel il a prêté à cinquante pour cent. Celle du voleur consiste à ne rien distraire du butin. Celle d'une fille est de n'en pas avoir, mais d'être fidèle au propriétaire du jour, et à cet égard-là même, bien peu de filles sont vertueuses.

Cependant le conseiller n'avait pas envie de parler des coups de fouet qu'il avait reçus : on ne tire pas vanité de ces choses-là. Mais deux contusions en croix, très-distinctement marquées sur

un visage, sont des preuves parlantes d'un évènement extraordinaire, auquel il faut donner une tournure quelconque.

Le conseiller voulait se venger du tour qu'on n'avait pas pensé à lui jouer; mais auquel les apparences lui faisaient croire. Il avait son amour-propre à ménager, et comme les faits les plus simples sont les plus vraisemblables, il dit à messieurs de la grand'chambre, qu'il était au mieux avec une femme charmante que le duc de*** cachait dans sa petite maison; qu'il s'était introduit par une porte de derrière, dont on lui avait donné la clef, et que marchant sans lumière, pour tromper la vigilance des domestiques, il était allé donner de la tête sur un bras de cheminée, qui lui avait meurtri le visage, ce qui ne l'avait pas empêché de passer une nuit délicieuse.

Bientôt tout Paris sut que le duc avait une maîtresse très-jolie et très-facile. C'est ce que voulait notre conseiller. Il comptait bien que le dépit ferait chasser madame d'Atys. Bientôt la duchesse fut instruite, et elle se disposa à tirer parti de cette découverte. Elle commença par persiffler son mari sur l'infidélité de sa belle. Le trait glissa : le duc était prévenu. Il savait d'ailleurs que l'épouse est toujours disposée à calomnier la maîtresse. La duchesse s'échauffa par degrés. Elle parvint à jouer une scène violente. Elle rendit avec assez de vérité la jalousie et le dés-

espoir, et c'est ce que le bon duc redoutait. Il entreprit de la calmer, de la meilleure foi du monde. Elle le repoussa.

Une femme est bien forte, quand elle a convaincu son mari d'une faiblesse. Il perd le droit d'éclairer sa conduite, et même de se plaindre de fautes que madame lui reprocherait d'avoir provoquées. La duchesse et le comte cessèrent de se contraindre. Ils se bornèrent à sauver les apparences, et le duc ne fut pas ambassadeur, parce qu'il n'était plus nécessaire de l'éloigner, depuis que le petit conseiller avait parlé. Quels grands effets résultent quelquefois d'une petite cause!

Tout ceci s'était passé à l'époque où Merlicourt, long-temps incertain entre le mariage et l'amour illicite, venait de se décider en faveur du dernier. Le duc, toujours réservé dans sa conduite, n'avait pu, disait-on, être séduit que par une femme d'une rare beauté. Quel honneur pour un financier, de la souffler à un homme de ce rang! Merlicourt avait demandé une entrevue, et ses propositions préliminaires furent si sonnantes, que madame d'Atys ouvrit les oreilles et sa porte. Champagne et Lafleur, prudemment avertis, cette fois, se tinrent à l'écart, et Merlicourt trouva madame d'Atys au-dessus de l'idée qu'il s'en était faite.

Un hôtel est acheté au nom de la belle; il est meublé magnifiquement. La toilette renferme un écrin de cinquante mille francs, et le secrétaire

le premier quartier d'un traitement de deux mille louis. De jolis chevaux normands sont à l'écurie; un carrosse verni par Martin est sous la remise. Tout cela est pris sur la subsistance des matelots; mais qu'importe que des matelots souffrent, pourvu qu'une fille soit dans l'opulence?

Madame d'Atys sortit un soir de chez elle, n'emportant que ses charmes et ses girandoles: le reste ne méritait plus son attention. Le duc trouva une lettre bien pathétique, où on lui disait qu'on était inconsolable d'avoir jeté le trouble dans sa maison; qu'on sacrifiait l'amour le plus vrai au retour de la paix conjugale; qu'on s'éloignait en gémissant, et qu'on n'avait pu se refuser la satisfaction de garder une marque de sa tendresse: c'étaient les girandoles.

Le duc, désolé d'être brouillé avec sa femme, plus affligé encore de la perte d'une maîtresse accomplie, dont la délicatesse lui paraissait sans exemple, le duc se laisse entraîner à la comédie française, par un ami qui voulait le distraire de tant de chagrins. Le premier objet qui frappe ses yeux, est madame d'Atys, très-consolée et chargée de diamans. Furieux d'être joué avec cette impudence, il sort de sa loge, il marche à grands pas vers celle de la perfide; il va éclater. Son ami l'arrête avec deux mots: un grand seigneur qui se rend ridicule, perd sa considération sans retour.

Le duc retourna chez lui. Revenu sincèrement

à sa femme, brillante encore de jeunesse et d'attraits, il tenta tous les moyens de reconquérir son cœur. Elle répondit constamment qu'elle n'aurait plus rien de commun avec un homme qui avait exposé sa santé, et elle rit, dans les bras du comte, de sa douleur et de sa crédulité.

Merlicourt conserva paisiblement sa conquête. Il en jouit jusqu'à satiété, et voilà où en étaient les choses, lorsqu'il invita Roberville à souper.

Roberville, en entrant, reconnut sa femme, plus formée et plus belle que lorsqu'il s'en était séparé. Son premier mouvement fut celui de la surprise; l'amour-propre le ramena aussitôt à la réflexion. Il pensa qu'un mari joue un sot rôle en présence de l'amant avoué de sa femme, et il se contint. Il se flatta que madame aurait assez de bon sens pour dissimuler aussi. Il se trompa. Elle se tut à la vérité, mais par un autre motif.

Elle avait tremblé en voyant Roberville. Son imagination, assez paresseuse, lui avait vivement retracé une suite de désordres, sur lesquels la femme la plus aguerrie n'est jamais sans une sorte d'inquiétude. Elle voyait son couvent; elle entendait crier les gonds et les verroux. L'air aisé et même galant de Roberville la remit par degrés. Elle finit par croire qu'il ne la reconnaissait pas.

Merlicourt avait remarqué du trouble. Il l'attribua à la vue d'un très-joli homme, qui fait toujours son effet, et il s'y arrêta peu, parce

qu'il n'aimait plus. Il espéra même que cette liaison naissante prendrait une tournure assez sérieuse, pour lui donner un prétexte honnête de rupture, car enfin un galant homme ne quitte pas une femme comme un ivrogne une bouteille vide, et, quelque riche qu'on soit, on ne se soucie pas de donner par an quarante-huit mille livres, qui ne rapportent ni plaisir ni honneur.

On se mit à table. Le souper fut très-gai. Roberville regardait sa femme, lui adressait de fort jolies choses, auxquelles elle répondait assez bien. Elle avait retenu de son mousquetaire et du duc, une cinquantaine de phrases piquantes, qu'elle plaçait heureusement, et sa beauté faisait valoir les idées ordinaires dont elle se servait pour amener le trait. Roberville était étonné, charmé, ravi. Parbleu, pensait-il, il est bien extraordinaire que tout le monde couche avec ma femme, excepté moi. Pourquoi ne me mettrais-je pas aussi sur les rangs? Que de cocus je ferais à la fois!

En vérité, pensait la petite femme, aucun des hommes que j'ai eus ne vaut mon mari. J'étais enfant quand je l'ai pris, et je n'ai pas su l'apprécier. Merlicourt m'ennuie. Pourquoi ne lui donnerais-je pas pour adjoint mon mari tout comme un autre? Il aime les femmes, il ne me reconnaît pas; il croira à une bonne fortune. Et le pied et le genou commencèrent à jouer de part et d'autre.

Une jeune personne bien innocente, bien timide, contenue par la présence de sa mère, n'entend par la douce pression que l'aveu d'un amour honnête, et lorsqu'elle y répond, elle veut dire seulement : Demandez ma main à maman ; je ne désire que d'être à vous. Un coup de genou donné et rendu entre une femme galante et un homme qui a de l'usage, signifie tout autre chose. Il s'exprime si positivement, que Roberville sortit, sous je ne sais quel prétexte, et il fut dire à la fidèle Zulime : « A minuit, je serai ici. — Ma-« dame y consent ? — Regardez-moi. — Madame « doit consentir. »

Roberville rentre. Il amène la conversation sur l'administration des vivres de la marine. Il a l'air de se rappeler une opération importante, qu'il doit terminer le lendemain de très-bonne heure. Il presse Merlicourt de se retirer et de le remettre chez lui. Merlicourt se rend, et part, convaincu que l'affaire dont parle Roberville peut se régler à midi comme à huit heures, et qu'ainsi, il y a intelligence entre lui et madame d'Atys. Il se propose de les surprendre, de jouer une scène, et d'aller chercher à l'Opéra le plaisir du changement.

Il n'était que dix heures et demie lorsque Roberville rentra chez lui. Une grande heure devait s'écouler encore avant l'instant du rendez-vous. A quoi l'emploiera-t-il ? Il s'occupe d'abord du bonheur dont il va jouir : telle est la marche de la

passion. Son imagination rapide lui peint une nuit tout entière, et le conduit jusqu'au réveil. C'est ici que la réflexion commence, et que le jugement pèse les conséquences de cette nuit.

« Insensé, que vas-tu faire? L'inconduite de ta « femme t'a forcé à t'assurer d'elle, et tu autori- « serais ses désordres par un raccommodement « inévitable! Elle s'en prévaudra sans doute, et « quels seront tes droits et tes moyens de répri- « mer des fautes, dont tu vas en quelque sorte « te rendre le complice? Ajouteras-tu, sans rou- « gir, aux débris de ta fortune le produit de la « honte de ton épouse? Te réduiras-tu ainsi à tout « voir, à tout supporter? Auras-tu la lâcheté de « te déshonorer à tes propres yeux et à ceux du « public?... Non. Ma femme est jolie, à la bonne « heure. Mais il y en a trente dans Paris qui la va- « lent, et qui ne m'ont pas fait cocu. Cherchons « une de ces femmes-là, et abandonnons la mienne « à sa destinée. »

Roberville n'avait fait de sa vie un raisonnement qui valût celui-là. Très-satisfait de lui, il se déshabille, il se couche. Il trouve son lit solitaire, et la vertu difficile; mais enfin il s'endort de ce sommeil calme qu'elle seule peut procurer.

Minuit venait de sonner, et madame d'Atys commençait à compter les minutes: les fantaisies de certaines femmes sont inexplicables. Celle-ci avait repris un goût très-vif pour son mari, et elle avait contracté la douce, ou la malheureuse

habitude de les satisfaire tous. Trop jolie pour trouver de cruels, trop emportée pour attendre, elle se plaignait déja de l'inexactitude de Roberville. Cent fois, dans un quart-d'heure, elle avait envoyé la fidèle Zulime à la croisée; cent fois Zulime en était revenue muette, les bras pendans, et sa figure triste disait : Je ne vois personne. Déja l'impatiente Rose avait donné un coup de pied à Zéphire. Zéphire était un petit chien-lion, qu'il fallait trouver charmant, et à qui devaient s'adresser les seconds complimens, quand on entrait chez madame. Déja elle avait renversé et brisé un cabaret de porcelaine, tout aussi innocent que Zéphire. Enfin, n'y tenant plus, elle se met elle-même à cette croisée. « Imbécille, « s'écrie-t-elle en donnant un soufflet à Zulime, « vous ne le voyez pas collé contre ce mur, at- « tendant avec une impatience égale à la mienne, « que vous alliez lui ouvrir? »

Zulime, étourdie du soufflet, tenant sa joue à deux mains, descend, entr'ouvre la porte, et appelle à demi-voix M. de Roberville. L'homme se détache du mur, il entre, il monte... Madame d'Atys est pétrifiée... C'est Merlicourt.

L'invitation de Zulime est une preuve sans réplique de l'infidélité de sa belle. Il lui rappelle les sermens qu'elle lui a faits, la confiance qu'il y a donnée, son amour constant, et ses libéralités. Il parle délicatesse à une femme qui en connaît à peine le nom, honneur à celle qui n'en a plus.

Moins il est affecté, et plus il est long : un orateur qui pérore à froid, ne sait jamais finir. Il conclut enfin en annonçant une rupture éternelle.

S'il n'eût dit que quatre mots, madame d'Atys n'eût su que lui répondre. La longueur de la harangue lui donna le temps de se remettre, et de trouver une tournure décente à la chose qui l'était le moins. Elle opposa à l'orage ce sang-froid qui persuade presque toujours. Elle raconta tout ce qui s'était passé entre elle et Roberville, à l'exception pourtant de la fantaisie qu'elle avait eue de coucher avec lui. Elle avait reconnu son mari; elle avait lieu de tout craindre de sa sévérité. Elle lui avait demandé une entrevue, où elle comptait bien lui prouver qu'elle n'avait de tort réel que dans sa liaison avec le mousquetaire, puisque ses aventures subséquentes étaient la conséquence nécessaire de son évasion du couvent. Il faut qu'un mari soit de bien mauvaise humeur pour ne pas pardonner une première faute, expiée par six mois de détention. Elle avait conçu le projet de fléchir le sien, de rentrer chez lui, de remonter au rang de femme estimable. Un amant injuste, déraisonnable, peut seul blâmer ce retour aux vrais principes, et elle se félicite de connaître enfin celui à qui elle avait donné son cœur tout entier, à qui, dans toutes les situations où elle se serait trouvée, elle se proposait de le conserver. Elle finit par un trait d'héroïsme qui de-

vait être du plus grand effet. « Vous m'avez soup-
« çonnée, vous n'êtes plus digne de moi. Repre-
« nez vos bienfaits, monsieur. J'ai cru les tenir
« des mains de l'amour; je rougis de les avoir
« reçus; je rougirais de les garder plus long-
« temps. »

Elle marche à son secrétaire avec la dignité d'une princesse de théâtre; elle prend le contrat de donation de l'hôtel qu'elle habite; elle va le mettre en pièces.

Merlicourt, hors de lui, la conjure de n'en rien faire. Madame d'Atys n'est plus cette femme qui, un instant avant, lui était à charge, et dont il voulait se défaire. C'est une femme charmante, mariée à un homme connu et qui a un état. La remettre avec son mari et la garder, est un coup de maître, une source de plaisirs nouveaux. Rien ne ranime un amour éteint, comme la crainte subite de se voir quitter par celle qui en fut l'objet. Le cœur humain est pétri de contradictions : on quitte une femme, on ne veut pas l'être. L'amour-propre ne se prête pas à cette idée, et si l'habitude tue le sentiment, la contrariété, les obstacles le réveillent. Merlicourt presse, conjure. Il offre sa médiation toute puissante auprès de Roberville : c'est là qu'on l'attendait.

Madame d'Atys s'adoucit. Le contrat est remis dans le secrétaire; Merlicourt est admis dans ce lit où il s'était promis de ne jamais rentrer, et qu'on ne comptait point partager avec lui. Il y

entre avec transport; il y passe une nuit d'ivresse, et le lendemain il envoie la plus jolie corbeille de fleurs, au fond de laquelle est un rouleau de cinq cents louis : un raccommodement coûte toujours quelque chose.

« Parbleu, madame, dit Zulime, cet homme-
« là est charmant! Vous avez joué hier comme
« un ange; mais vous avez joué gros jeu. Si M. de
« Merlicourt eût repris vos bijoux et vos autres
« effets? — Il ne le pouvait pas, sans se rendre
« la fable de tout Paris. — Mais enfin s'il vous
« eût prise au mot? — Je lui eusse arraché les
« yeux. — Et s'il vous eût laissé déchirer le con-
« trat? — La minute est chez le notaire. — Je
« vois que tout était prévu. Mais, dites-moi, s'il
« vous plaît, pensez-vous sérieusement à vous
« remettre avec votre mari? — J'en suis folle; il
« faut que je l'aie, n'importe comment. — Et
« vous quitterez M. de Merlicourt? — Le quit-
« ter! je prétends au contraire me ménager un
« raccommodement par mois. — J'entends. —
« Mais comment se fait-il que Merlicourt se soit
« trouvé là, et que Roberville n'y ait pas été?—
« Oh! madame, pas d'amour sans jalousie, et M.
« de Merlicourt vient de vous prouver combien
« il est amoureux. — A la bonne heure; mais
« Roberville... — Hé! qui diable entend rien à la
« bizarrerie des hommes? Une affaire, un obstacle
« imprévu, peut-être l'aspect de M. Merlicourt...
« — L'aura éloigné, tu as raison... Zulime? — Ma-

« dame? — Apporte-moi cette corbeille. — La « voici. — Ouvre ce rouleau. — Après? — « Prends dix louis. — Ah! madame... — Prends, « te dis-je. Je me reproche une vivacité... — Bien « pardonnable sans doute. A ce prix-là, madame, « mes deux joues sont à votre service. »

Merlicourt et Roberville se rencontrèrent dans leurs bureaux. « Monsieur, dit le directeur gé- « néral, après avoir débité quelques phrases in- « différentes, vous êtes marié. — Je le sais bien, « monsieur. — Votre femme n'a eu qu'un tort « envers vous. — Elle en a eu cent. — Elle n'en « a eu qu'un, et vous le lui avez fait expier. « Réduite à s'évader, livrée aux horreurs du be- « soin, elle a pu... — Tout se permettre à la fa- « veur de ce prétexte. — Sans doute elle l'a pu. « — Et elle l'a fait. — Vous seul êtes donc l'u- « nique cause de ses derniers écarts. — C'est fort « bien conclure. Voyons, monsieur, où voulez- « vous en venir? — Monsieur, à ceci : vous ne « serez pas plus sévère, ni plus délicat que de « grands seigneurs, qui ont repris leurs femmes « après des éclats aussi publics que celui..... — « Monsieur, chacun a sa manière de voir et de « sentir. Je ne suis pas un grand seigneur, et je « ne reprendrai pas ma femme. — Mais cela est « reçu. — Je m'en moque. — Je vous en prie. « — Je n'en ferai rien. — je le veux. — Je ne le « veux pas. — Je saurai vous y contraindre. — « C'est ce que nous verrons.

« — Vous le prenez sur un ton bien haut, mon-
« sieur. — C'est vous qui m'y forcez, monsieur.
« — Savez-vous, monsieur, que le duc de *** et
« moi ne pouvons déshonorer la couche d'un pe-
« tit particulier comme vous? — Le petit parti-
« culier vous doit peut-être des remercîmens? —
« Enfin, monsieur, votre dernier mot?... — Est
« que madame d'Atys doit se trouver fort heu-
« reuse que je la laisse tranquille, et que jamais
« madame d'Atys ne sera madame de Roberville. »
Vanitas vanitatum!

Madame d'Atys emprunta la main de Zulime, et elle écrivait à son mari. « Vous vous êtes expli-
« qué hier très-clairement avec moi. » Avec le pied et le genou. « J'ai répondu à votre aveu d'une
« manière positive. Vous vous engagez formelle-
« ment avec ma femme de chambre, et vous ne
« venez pas! Cela est fort mal, monsieur. Accou-
« rez ce soir à minuit, et méritez l'oubli d'une
« négligence qu'on ne peut pardonner qu'à un
« aussi joli homme.

« Allons, disait Roberville, me voilà placé entre
« ma femme et son amant. Je résisterai à l'une,
« quoiqu'elle me tente furieusement; mais l'autre?
« Quelle fureur a-t-il donc de me remettre avec
« ma femme? Hé! parbleu, il veut couvrir ses
« fredaines de mon nom, et se donner le plaisir
« de me berner, comme l'a fait le beau mous-
« quetaire. Il n'en sera rien, de par tous les dia-
« bles... Mais il parle de m'y contraindre... Hé!

« m'y voici. Il est au mieux avec le contrôleur-
« général, et la maîtresse du roi. Il fera intervenir
« l'autorité, et fera de moi le *bonneau* de ma-
« dame. Il faut le prévenir, et j'en ai les moyens. »
Il sonne. « Qu'on appelle M. Durocher.

« Durocher, il y a long-temps que je me livre
« à la dissipation, et que je néglige les affaires ad-
« ministratives. Je vous ai confié mon projet de
« réformer les abus, et de faire fournir enfin à
« nos matelots une nourriture saine et abondante.
« Je me reproche mon inaction; mais je la répa-
« rerai. Occupons-nous exclusivement du bien de
« l'état; méritons l'estime de la France entière.
« — Et ajoutons de nouveaux bénéfices à la gloire
« stérile d'avoir fait notre devoir. — Cette gloire
« est tout pour moi, monsieur. — Ah! cepen-
« dant si vous étiez directeur-général, et moi
« premier commis?... — Mais l'opération projetée
« pourrait nous mener là. Apportez-moi demain
« les notes que je vous ai demandées, il y a quatre
« mois, et surtout n'avancez que des faits posi-
« tifs que je puisse prouver jusqu'à l'évidence. —
« Oh! j'en ai de quoi faire pendre cinq cents
« employés. — Le directeur-général est-il du
« nombre? — Il est en tête du tableau. — Tant
« pis, c'est un homme que j'aime beaucoup; mais
« la probité fait taire en moi les affections per-
« sonnelles. »

Les notes étaient terribles. Les commis des vivres de la marine avaient reçu des fournis-

seurs de Brest, Toulon et Rochefort, quinze cent mille francs en dix-huit mois, dont on connaissait la répartition. Merlicourt avait touché cinq cent mille francs pour sa part, qui devait être la plus forte, parce qu'il était chef, et qu'il ne faisait rien. Vingt mille aux premiers commis qui ne faisaient pas grand'chose, et le surplus divisé entre deux cents employés sur qui roulait le travail. Voilà la cause première qui mettait les équipages à la vache au lieu de bœuf, au cochon ladre au lieu de bêtes saines, au biscuit de seigle au lieu de froment, à la piquette au lieu de vin, et à l'eau-de-vie de douze degrés au lieu de vingt. De là, le mécontentement, les murmures sourds, la négligence dans le service, et le scorbut. De là, les relâches forcées, pour remplacer par des vivres frais des vivres gâtés, qu'il fallait jeter à la mer. De là, l'inaction de nos flottes, et l'empire des mers abandonné aux Anglais. De là, les plaintes réitérées de M. de la Galissonière, dont les lettres étaient arrêtées par les premiers commis du ministère de la marine. De là, enfin le silence de certains officiers, qui avaient leur traité particulier avec les fournisseurs.

Mais comment Durocher s'était-il procuré ces éclaircissemens? Durocher, intrigant comme tous les hommes nuls, avait écrit aux commis subalternes des différens ports. Il avait vanté son amour du bien public, son crédit, et il avait promis un avancement rapide à ceux qui lui donneraient

des renseignemens certains. Un commis, qui n'avait pu voler que vingt-cinq louis, et à qui on en promettait cinquante, qu'il gagnerait légitimement, ne voyait que la gloire de l'état, y rapportait toutes ses vues, et eût calomnié plutôt que de se taire. Chacun de ces messieurs se croyait, sur la parole de Durocher, l'homme de l'administration, et tous avaient travaillé avec une ardeur incroyable à se perdre mutuellement.

Déja les notes étaient rédigées en forme de mémoire bien clair, bien fort, bien convaincant. Mais il restait une difficulté, c'est que Roberville avait touché ses vingt mille francs comme les autres. Il n'y avait pas là de quoi arrêter long-temps des hommes qui entendaient les affaires. Roberville n'a reçu que pour écarter la défiance des coupables, et pénétrer leurs manœuvres. La preuve certaine de son innocence, c'est qu'il les dévoile. Que répondre à cela?

Nos deux honnêtes gens jugèrent à propos de joindre à des pièces déja trop convaincantes, un témoignage irrécusable. Roberville écrivit à M. de la Galissonière, dans un style convenable au personnage qu'il voulait jouer. L'officier-général, aussi franc et désintéressé, qu'instruit et brave, ne vit dans Roberville qu'un homme digne de toute son estime. Désespéré de ne pouvoir servir utilement sa patrie, indigné de n'avoir pu porter la vérité aux pieds du trône, il saisit avidement l'occasion de démasquer enfin des fripons, et de

les faire châtier. Il répondit à Roberville par un mémoire détaillé. Il louait son courage, il l'engageait à persévérer, et à tout tenter pour pénétrer jusqu'au roi.

Cependant Merlicourt, plus amoureux que jamais, plus aveugle et plus libéral, tenait toujours essentiellement au désir de pouvoir avouer publiquement sa maîtresse, et Rose à celui de coucher avec son mari. Elle lui avait écrit plusieurs lettres, qui toutes étaient restées sans réponse. Irritée enfin d'une résistance à laquelle elle n'était pas accoutumée, maîtrisée par une fantaisie nouvelle qu'irritaient les difficultés, elle consulta Merlicourt, au bonheur duquel elle semblait rapporter toutes ses démarches. Merlicourt lui donna un conseil fort simple, et dont l'exécution devait jeter Roberville dans un extrême embarras. Rose promit à son amant de suivre exactement ses instructions, et après avoir juré qu'elle détestait Roberville, et qu'elle ne se remettait avec lui que par respect pour les mœurs publiques, elle se promit à elle-même de violer l'article principal du traité, qui lui interdisait toute espèce d'intimité avec son mari.

Roberville venait de recevoir le paquet de M. de la Galissonière. Il s'était félicité avec Durocher de posséder cette pièce triomphante, avec laquelle il se croyait sûr de prévenir les desseins de Merlicourt sur sa femme et sur lui, et de lui succéder dans sa place. Durocher se voyait premier

commis, et il était ivre de joie. Les deux conspirateurs se quittèrent au comble de leurs vœux, et chacun fut diner chez soi.

Roberville monte, il entre... Il doute s'il veille; il est muet d'étonnement. Sa femme et sa Zulime se sont établies chez lui; elles ont ouvert les armoires, les commodes; elles ont défait leurs paquets; elles rangent leurs effets avec une tranquillité, une aisance inexprimables. Rose vient gaîment au devant de son mari.

« Mon cher ami, lui dit-elle, je vous aime, et « rien ne le prouve comme la démarche que je « hasarde aujourd'hui. Vous faites le cruel, mais « vous ne l'êtes point, je le sais, et vous ne re- « pousserez pas une jolie femme, qui se jette « dans vos bras. Ah! mon dieu! quel air sombre « et réfléchi! Regardez-moi, beau garçon! sou- « riez à votre amie. » Elle lui caressait le menton, elle lui relevait la tête, et Roberville ne savait que faire, ni que dire. Un baiser donné à propos jette le trouble dans ses sens. Il balance, il hésite, il va oublier ses projets, et sacrifier sa raison au plaisir..... Un dernier effort le rend à lui-même; il s'arrache de ces bras qui le pressent amoureusement; il fuit à l'extrémité de la chambre.

« C'en est trop! s'écrie Rose indignée; je ne « souffrirai pas ce dernier outrage. Vous êtes mon « mari, monsieur, et vous ne semblez l'avoir ou- « blié que pour me priver des droits... — Il serait

« plaisant, madame, de vous les voir revendi-
« quer, après la conduite affreuse... — Des mots,
« monsieur! je vais y opposer des choses. Vous
« m'avez fait enfermer, et, six mois après, vous
« avez sollicité mon élargissement. — Moi, ma-
« dame! — Vous, monsieur. L'ordre qui révoque
« ma lettre de cachet le dit expressément. —
« C'est une fourberie. — N'importe, l'ordre parle,
« vous avez redemandé votre épouse; son domi-
« cile est chez vous; elle n'en a pas d'autre, et
« vous ne pouvez l'en chasser que par un juge-
« ment, que vous n'obtiendrez point : j'ai der-
« rière moi M. de Merlicourt. Choisissez d'être
« mon amant ou mon mari : j'entends que vous
« soyez l'un ou l'autre. — Je n'ai rien à répondre
« à ces impertinentes prétentions, et, morbleu,
« si je ne peux vous chasser d'ici, vous ne m'em-
« pêcherez pas d'en sortir, et je m'en vais. »

Il fait quelques pas. Rose, au désespoir, se jette devant lui et l'arrête. Elle invoque le ciel; elle le prend à témoin de son repentir; elle lui demande justice d'un inhumain, dont le cœur se ferme à sa voix suppliante; elle fond en larmes; elle tombe aux pieds de son mari.

Elle était belle; il était jeune, sensible et facile. Il oublie les affronts dont elle l'a couvert; il ne voit plus qu'une femme éplorée, que sa douleur embellit encore. Il la relève, il la conduit sur une ottomane; il se dispose à discuter. Il n'avait eu qu'un moyen de vaincre, et c'était de

fuir. Le moment favorable était perdu : Zulime s'éloigna, et Roberville fut faible, et se crut peut-être heureux.

Le réveil l'éclaira. Il voulut revenir sur ce qui était fait, et parler lorsqu'il n'y avait plus rien à dire. De nouvelles caresses lui fermèrent la bouche, et il se borna à sauver les apparences, puisqu'il consentait à perdre l'honneur.

Il fut arrêté que madame de Roberville retournerait à son hôtel, qu'elle conserverait le nom d'Atys, que sa porte serait fermée à Merlicourt et à tous les hommes; que Roberville n'irait chez elle que la nuit, mais qu'il irait tous les soirs. L'exécution du traité fut jurée de bonne foi, et sans restriction mentale de la part de Rose : elle aimait; elle le croyait au moins. L'illusion durera-t-elle long-temps?

On sert un joli dîner, et Roberville oublie que sa femme en a fait les frais. Zulime refait les paquets, et, en fille adroite, elle ménage quelques tête-à-têtes, qui tournent au profit de ce qu'on appelle amour. Les porteurs sont rappelés, et, à la chute du jour, Roberville reconduit madame à cet hôtel, désormais l'asile de l'infamie de l'un et de l'autre.

Merlicourt, qui avait conseillé madame d'Atys et qui était impatient de connaître le résultat de son entrevue avec son mari, se présente à l'hôtel quelques momens après. On lui dit que madame n'est pas rentrée. Il court chez Roberville. Un

chef suprême croit un subalterne très-honoré de le recevoir à toute heure. On lui dit qu'il n'y a personne chez Roberville. Merlicourt ne conçoit pas que madame d'Atys ne soit pas chez elle ou chez son mari. Il est tant de choses qu'un homme plus éclairé que Merlicourt ne conçoit pas, et qui sont pourtant bien ordinaires!

Le lendemain, M. le directeur-général retourne à l'hôtel. On lui dit que madame n'est pas visible. M. le directeur trouve la réponse déplacée, et il pouvait enfin lui paraître extraordinaire qu'on lui refusât l'entrée d'une maison qu'il avait payée. Il fit du bruit, on l'entendit de l'appartement, et comme il fallait nécessairement s'expliquer, et qu'on aime mieux se défaire d'un importun plus tôt que plus tard, on lui députa mademoiselle Zulime, qui lui dit très-sérieusement : « Madame « a suivi vos conseils, monsieur; elle s'est récon- « ciliée avec son mari, et dans ce moment ils re- « posent ensemble. — Comment, ensemble! Ta « maîtresse était convenu avec moi... — Je le « sais bien, monsieur; mais vous devez juger quel « ascendant a sur sa femme un mari offensé. Est- « il possible de se défendre?.. — Ta maîtresse est « une... — Quand elle couchait avec vous, mon- « sieur; mais avec son mari! quoi de plus conforme « à la morale, à la religion? — Tais-toi, imbécille, « et ouvre-moi cette porte. — Vous n'êtes plus « rien ici, monsieur. — Insolente!... Ta maîtresse « ose me traiter ainsi! — Vous deviez vous y at-

« tendre, monsieur. On vous rend ce que vous « avez prêté à M. le duc. — Je me vengerai, j'en « jure par... — Vous ne vous vengerez pas, mon- « sieur. Une jolie femme trouve, quand elle le « veut, des protecteurs qui imposent silence à « un directeur des vivres. » Zulime n'avait plus rien à ajouter. Elle fit paraître Champagne et Lafleur, qui donnèrent à entendre à M. de Merlicourt que ce qu'il avait de mieux à faire était de se retirer.

Merlicourt avait au côté une épée, vierge encore, qu'il ne crut pas devoir prostituer à des valets. Il sortit, et fut chez lui cacher sa colère et méditer sa vengance.

Les places supérieures de sa partie étaient à sa nomination; mais ses choix étaient soumis à l'acceptation du ministre. Il ne pouvait donc renvoyer un homme dont la commission était visée par une autorité première. Il n'était pas possible non plus de garder un commis qui avait l'impertinence de coucher avec sa femme, dont son chef était amoureux, et Merlicourt décida que Roberville sauterait : il suffisait pour cela de mentir au ministre. On semblait alors être tacitement convenu qu'un inférieur qui déplaît a tort.

La fidèle Zulime n'avait pas manqué de rendre aux époux ou aux amans, comme il vous plaira les nommer, la scène qui venait de se passer entre elle et Merlicourt. Roberville jugea qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Ses pièces étaient

prêtes, et il en avait fait faire trois ou quatre ampliations qui devaient être remises au ministre, au roi, et même à sa maîtresse, s'il fallait avoir recours enfin à la plus puissante des autorités.

Cette maîtresse était madame de Pompadour, qui joignait à une figure charmante une éducation soignée, et un esprit aimable et pénétrant. Elle abusait souvent de ces avantages pour maîtriser le monarque. Elle lui faisait commettre des fautes; mais elle savait au moins le faire respecter, en le respectant elle-même. Celle qui venait de lui succéder était une femme avilie, qui, ne pouvant s'élever jusqu'à son illustre amant, l'avait fait descendre jusqu'à elle, et l'avait asservi en le plongeant dans la plus crapuleuse débauche. Elle avait dépouillé le trône d'un reste d'éclat, et le prince de l'amour que le Français porte si facilement à ses maîtres. Incapable de diriger les affaires, et même de les entendre, elle bornait son ambition à régner au boudoir, et elle y tenait son amant captif. La France était abandonnée à des mains rapaces ou inhabiles. La corruption était au comble. La vérité n'arrivait plus jusqu'au monarque, et lui-même paraissait craindre de l'entendre. Roberville ignorait ces particularités, et il croyait à la justice, dont on ne parlait plus à la cour qu'avec dérision. Le bonhomme!

Il part, son mémoire sous le bras. Il se rend chez le ministre; il lui fait demander audience. Ainsi ce projet de porter la lumière dans toutes

les parties de l'administration, conçu d'abord par les motifs les plus louables, abandonné longtemps par cette versatilité qui distingue Roberville, repris ensuite par des raisons personnelles, ce projet, quel qu'en soit le résultat, ne peut plus honorer son auteur. Ce n'est maintenant qu'une misérable intrigue cachée sous des apparences respectables.

Pendant que Roberville attendait le retour de celui qui était allé l'annoncer au ministre, Merlicourt parut. Il avait écrit la veille à monseigneur, qui lui avait répondu qu'il l'attendrait le lendemain. Ainsi, pas d'obstacles pour lui; toutes les portes lui sont ouvertes. Il passe, en lançant un regard foudroyant à Roberville.

Ses menaces réitérées avaient inquiété notre héros; ce coup d'œil expressif doubla son énergie. Il se lève, et répétant, d'après César, et entre ses dents, *le sort en est jeté*, il marche sur les pas de Merlicourt. On sait qu'il occupe un premier emploi à l'administration des vivres; il est tout simple qu'il accompagne son directeur-général; on le laisse passer; ils entrent ensemble dans le cabinet du ministre.

Après les révérences d'usage, Merlicourt se dispose à parler. Il voit un bras qui s'alonge devant lui, armé d'un volumineux mémoire... Il se tourne... c'est Roberville. Le directeur pâlit. Il juge que son premier commis a pris un parti vi-

goureux, et quelque déhonté qu'on soit, il est des vérités qu'on n'aime pas à s'entendre dire en face. Cependant il faut se tirer d'un pas difficile quand on s'y est engagé, et l'audace, déguisée sous l'air d'une noble assurance, réussit quelquefois auprès de certaines gens.

« Monseigneur, c'est avec une peine sensible « que je viens vous déclarer que je ne puis garder « plus long-temps monsieur dans mes bureaux. « — Monseigneur, c'est avec les plus vifs regrets « que je viens vous dénoncer monsieur. Mais le « bien de l'état... — Monseigneur, je l'ai admis « pour obliger M. de l'Oseraie... — Monseigneur, « j'ai acquis les preuves les plus évidentes... — « Monseigneur, malgré ma juste considération « pour celui qui me l'a présenté... — Malgré la « reconnaissance que je dois à monsieur... — Je « ne peux tolérer l'insubordination, la paresse et « l'incapacité. — Je ne peux contribuer par un « coupable silence à perpétuer les délits dont les « conséquences sont déja trop funestes. Prenez « mon mémoire, monseigneur; lisez celui de « M. de la Galissonière, et vous jugerez qui, de « monsieur ou de moi, est le calomniateur. — « Monseigneur, débarrassez-moi de cet homme-« là. — Défaites-vous de celui-ci, monseigneur. » Et comme il n'est pas possible de rester dans les bornes de la décence et de la modération, quand on est mu par une passion violente, ces deux

messieurs commencèrent à parler ensemble, et finirent par vociférer d'une telle manière que le ministre fut obligé de se boucher les oreilles.

Et comme aussi un usage respectable, car il est consacré par le temps, ne permet pas qu'un subalterne puisse avoir raison quand il inculpe son chef, Roberville reçut l'ordre très-sec de se retirer dans une antichambre, et d'y attendre la décision de monseigneur.

Comme encore il importait très-peu à monseigneur que Pierre ou Paul fût premier commis à l'administration des vivres, et qu'il savait qu'on ne doit jamais mécontenter le chef d'une partie pour une vétille, la destitution de Roberville fut prononcée. Mais comme un ministre ne peut paraître négliger aucun avis important, et que celui-ci n'avait pas le temps de lire, les mémoires du malheureux distitué furent renvoyés à un premier commis du ministère, qui dit le lendemain, dans un rapport de quatre lignes, que l'écrit de Roberville était l'ouvrage d'un cerveau brûlé, et celui de M. de la Galissonière, l'effet de l'humeur tracassière qu'on lui connaissait à la cour et à la ville.

Merlicourt sortit triomphant du cabinet du ministre, et sans daigner regarder Roberville, il lui dit en passant : « Vous n'êtes plus rien, monsieur. « Je vous défends l'entrée de mes bureaux. »

« Ah ! je ne suis plus rien, dit Roberville en le « suivant ! Je suis un honnête homme, monsieur ;

« personne ne m'ôtera cette qualité ; personne ne « me reprochera de voler l'état, ni de perdre un « bon employé, parce qu'il ne veut pas prendre « à son compte les enfans que vous pourriez faire « à sa femme. Ah! je ne suis plus rien! Je vais « parler au roi... Oui, je lui parlerai, et demain, « vous pourrez fort bien n'être plus rien vous-« même. »

Quelle probité que celle de Roberville! Il oublie qu'il a reçu vingt mille livres des empoisonneurs de nos marins, et qu'il n'a dénoncé Merlicourt que par la crainte d'être prévenu. Il se targue avec impudence d'un titre qu'il déshonore. Que d'honnêtes gens de cette espèce on rencontre dans le monde!

On donne volontiers tort à celui qui crie. On croit communément que la vérité est toujours calme, et on ne réfléchit pas que la persécution irrite, et que l'homme irrité ne ménage plus rien. Les laquais rirent des reproches très-fondés que Roberville adressait à Merlicourt. Celui-ci eut l'air de ne pas les entendre : cela le dispensait d'y répondre. Il traversa la cour avec la dignité d'un personnage en faveur; il monta en carrosse et disparut.

Durocher apprit bientôt la disgrace de Roberville. Il était tout simple qu'il abandonnât son associé, et qu'il cherchât à profiter de sa chute. Il fut trouver Merlicourt, à qui il dit qu'il venait de découvrir que le premier commis travaillait

contre lui, et que le plus inviolable attachement à son chef étant le plus sacré des devoirs, il s'empressait d'engager monsieur à se mettre à l'abri des entreprises d'un ingrat. Il entremêla son discours de ces basses flatteries, dont les hommes de ce genre sont toujours prodigues, et dont tant de gens sont dupes, quelque grossières qu'elles soient. Merlicourt accueillit Durocher comme s'il lui eût en effet appris quelque chose; il lui promit de l'avancer, et le nomma quelques jours après à un meilleur emploi.

Cependant il n'était pas sans inquiétude sur les démarches que Roberville comptait faire à la cour. Il savait qu'il était difficile d'approcher le roi, quand on n'avait ni un grand nom, ni un protecteur puissant qui levât les obstacles. Mais il n'ignorait pas non plus qu'il est des circonstances heureuses dont un homme vindicatif, et par conséquent opiniâtre, ne manque jamais de profiter. Roberville pouvait rencontrer le souverain à la chasse, lorsqu'il irait à la messe, ou qu'il en reviendrait. Il pourrait s'introduire à un grand couvert, et, au mépris des usages, remettre son mémoire en présence de toute la cour, et déclamer hautement contre des malversations avérées. Quelqu'insouciant que fût le prince, il était vraisemblable que de pareils délits lui donneraient de l'humeur, et qu'il ferait rechercher les coupables. Merlicourt fit mettre cent mille francs dans sa voiture, et il fut trouver la favorite, qui se sou-

ciait fort peu de lui, mais qui faisait cas de ses cadeaux, et qui, par cette raison, le recevait toujours de manière à lui persuader qu'il était au mieux dans son esprit.

Il faudrait être bien difficultueux pour ne pas juger innocent un homme qui se fait annoncer par cent mille francs. Aussi la favorite prononça que Roberville était un faquin qu'il fallait mettre à Bicêtre. C'était assez l'avis de Merlicourt.

Mais il réfléchit que M. de la Galissonière avait écrit de son côté; qu'il était d'un caractère à prendre publiquement la défense de Roberville, et que le parti le plus sage était de fermer toutes les avenues qui conduisaient jusqu'au roi, et d'étouffer cette affaire. La favorite promit tout ce qu'il voulut, et Merlicourt revint à Paris, très-satisfait du succès de ses démarches; mais réfléchissant cependant que le plaisir de perdre Roberville lui coûtait un peu cher.

« Parbleu, disait celui-ci en faisant ses paquets « pour Versailles, on conviendra que je suis mal- « heureux! Je me suis marié comme un fou, et « j'ai été cocu. J'ai pris patience, et je n'y ai « rien gagné. Maintenant je ne veux plus l'être, « je me fâche, et je perds mon emploi : com- « ment faut-il donc faire? » il faut, monsieur de Roberville, écouter un ami désintéressé et sage, quand on a le bonheur d'en avoir un, et qu'on n'a pas assez de tête pour se conduire soi-même.

Voilà notre homme à projets en route. Il ne

doute pas que le prince ne l'écoute, ne l'accueille, et quoi de plus naturel, puisqu'il va lui rendre un service important? Il dit aux premiers factionnaires qu'il va parler au roi. Ces factionnaires sont des Gardes-Suisses, qui ne lui répondent pas un mot, parce que les Suisses ne sont pas causeurs, et que la consigne de ceux-ci ne s'étend pas plus loin que la grille, et qu'elle est ouverte à tout le monde. Roberville monte les degrés du péristyle, et il répète à dix ou douze valets de pied qu'il veut parler au roi. Les valets de pied lui rient au nez, et lui défendent d'aller plus loin. Roberville répond qu'il a des avis essentiels à donner au monarque. On lui réplique que le monarque donne des ordres, et ne reçoit pas d'avis. Il prétend que le souverain doit être accessible à ses sujets, parce qu'il est leur père. On lui fait observer que si le père recevait tous ses enfans, il ne saurait à qui entendre, et qu'il n'aurait pas un moment à donner au jeu, à la bonne chère, et à sa maîtresse. Or, il faut nécessairement qu'un roi joue, boive et fasse l'amour. Roberville ne trouva pas ces raisons convaincantes; il parla haut, et comme on parle bas à la cour, messieurs les valets de pied le reconduisirent hors la grille, et le consignèrent à la sentinelle. Roberville, qui ne se décourageait pas aisément, essaya de rentrer, et cette fois, le Suisse lui dit gravement : *Toi ne poufre pas parler au roi.* Roberville insista, et le Suisse lui présenta la crosse

de son fusil. Roberville se retira, ne concevant pas qu'un enfant ne puisse parler à son père.

Comme les contrariétés, et même les chagrins ne lui ôtaient jamais l'appétit, il fut s'établir chez un traiteur : un gargotier ne s'avisait pas alors d'écrire au-dessus de sa porte, en lettres d'or, et sur un fond rouge : RESTAURATEUR.

CHAPITRE III.

Une petite intrigue de cour.

En mangeant sa côtelette, en vidant sa bouteille de Mâcon, Roberville parlait de ce qui venait de lui arriver à un monsieur qui dînait à côté de lui. Le monsieur trouva très-simple ce qui paraissait très-extraordinaire au narrateur. « Si vous n'eussiez parlé à personne de votre « dessein d'approcher le roi, vous fussiez proba- « blement parvenu jusqu'à la galerie, et peut- « être eussiez-vous trouvé l'occasion de remettre « votre mémoire à sa majesté. — Ah! le roi passe « tous les jours dans la galerie? — Pour aller à « la messe. — Et je lui aurais remis mon mé- « moire? — Je n'ai pas dit cela. — Qu'avez-vous « donc dit? — Que ce qui est difficile, n'est pas « impossible, et qu'avec de la patience... — Oh! « je n'en ai pas du tout. — Non? en ce cas, je « vais vous indiquer un moyen qui a réussi à plus « d'un solliciteur. — Ah! voyons ce moyen. —

« On a quelquefois une jolie femme, une jolie « sœur, une jolie cousine. — J'en sais quelque « chose. — Quand on n'a rien de tout cela, on « loue une fille de la rue Saint-Honoré ; on l'ha- « bille convenablement ; on lui fait prendre un « maintien modeste ; on lui recommande de ne « pas jurer ; on se place avec elle sur le passage « du roi. Le roi la regarde ; elle baisse les yeux, « en laissant échapper un sourire presqu'imper- « ceptible, et elle tâche de rougir. Le roi s'ap- « proche, et il prend, en lui parlant, un ton « d'indifférence, dont personne n'est dupe. La « belle allonge le bras, en répondant à sa majesté, « et, qu'elle ait dit une balourdise ou non, le « placet est à son adresse.

« — Ma femme fera la fille à ravir. — Bon, « cela vous épargnera un loyer. Et madame est « donc jolie, dit un autre monsieur, qui n'avait « pas parlé encore ; mais qui n'avait pas perdu « un mot de la conversation ? — Ma femme est « une des plus belles femmes de Paris. — En vé- « rité ? — D'honneur. — Quel âge ? — Vingt-un « ans. — C'est un peu vieux. N'importe, revenez « demain, et madame parlera au roi. — Vous « plaisantez. — Apprenez, monsieur, qu'en af- « faires je ne plaisante jamais. — Qui donc êtes- « vous, monsieur, qui avez tant de crédit, et qui « dînez si économiquement ? — Passons dans le « jardin ; je vais vous le dire. Je suis, monsieur, « le valet de chambre du valet de chambre coif-

« feur de M. Le Beau, premier valet de cham-
« bre du roi. Quand je veux faire réussir une
« affaire, j'en parle à mon maître, qui en parle
« au sien. Je ne garde que dix louis; j'en donne
« quinze au valet de chambre coiffeur... — J'en-
« tends. Pour parler au roi, il m'en coûtera vingt-
« cinq louis. — Payés d'avance, c'est la règle. —
« Monsieur, je ne les ai pas sur moi. — Vous les
« apporterez demain. — Et si je ne parle pas au
« roi?... — On ne vous rendra rien; c'est encore
« la règle. — Voilà une règle bien singulière. —
« C'est la mienne, et je ne m'en dépars jamais.
« Demain ici, à la même heure, si la chose vous
« est agréable. »

Je pourrais bien perdre mes vingt-cinq louis, pensait Roberville en retournant à Paris. Ma foi, qui ne risque rien n'a rien, dit le proverbe, et je donnerais ce qui me reste pour culbuter ce Merlicourt, qui fait l'insolent avec le mari de sa maîtresse.

Roberville se rend à l'hôtel de madame d'Atys. Il lui raconte ce qui s'est passé; il lui fait part de ses projets pour le lendemain. Madame d'Atys est enchantée de paraître à la cour: plus d'une femme honnête eût accepté la proposition avec le même plaisir. Madame d'Atys n'a plus d'autre pensée que de briller dans une embrasure de fenêtre, d'y être remarquée, et d'entendre chuchoter autour d'elle: Qu'elle est bien! c'est encore ce qu'une femme honnête écoute très-volontiers.

On fait des châteaux en Espagne pendant le reste de la journée. On se couche tard; on dort peu, on se lève matin. L'embrasure de croisée, les cordons bleus, le roi, tout cela fatigue, obsède l'imagination, qui cependant reproduit sans cesse les mêmes idées. Zulime épuise tout son art pour embellir un des plus séduisans objets qu'ait formés la nature. La soie, l'or, les diamans couvrent madame d'Atys, sans rien dérober de ses graces. Roberville s'est mis aussi avec le plus grand soin. Il prend de l'or dans ses poches. La voiture neuve, les chevaux soupe-de-lait, les harnais piqués en argent, tout est prêt. On part on brûle le chemin, on est arrivé.

Il était temps. Merlicourt n'était vengé qu'à demi. Il lui restait à punir celle qui lui refusait des faveurs qu'il avait dédaignées un moment. Merlicourt était allé chez le lieutenant de police. Il lui avait peint ses erreurs avec toutes les apparences du repentir. Il semblait gémir sur des prodigalités qui finiraient par le mettre au-dessous de ses affaires. Il suppliait le magistrat de le sauver de sa propre faiblesse, en le séparant d'un objet trop dangereux. Il distribua de l'or dans les bureaux, et on ne résistait pas alors à ce mobile-là. On trouva des notes qui rappelèrent que la petite dame avait déja été enfermée; on y vit que, depuis sa sortie du couvent, sa conduite avait toujours été équivoque, et, comme il n'y a pas à balancer entre une fille entretenue et

un homme qui sert bien l'état, et qui ne tient pas à quelques rouleaux, l'ordre d'arrêter madame d'Atys fut expédié.

Il n'est pas agréable de descendre d'un équipage galant à la porte d'un traiteur. Mais puisqu'il fallait y arriver à pied ou en carrosse, Roberville jugea qu'il valait mieux faire filer la voiture jusque là. Il descend seul, il entre ; il trouve son homme, au moins aussi impatient que lui, qui le regarde d'un air de satisfaction, et qui lui demande où est madame. « Dans mon carrosse. — « Il faut que je la voie. — Venez. »

Le négociatcur s'étonne en voyant la richesse de l'équipage et les charmes de madame. « Elle « est fort au-dessus de l'idée que je m'en étais « faite. Le succès de votre affaire est sûr ; mais je « suis forcé de changer quelque chose aux con- « ditions de notre traité. — Comment donc, mon- « sieur? — Oui, monsieur. Je vous ai pris hier « pour un petit particulier, et vous êtes un homme « opulent. J'ai cru qu'il ne s'agissait que d'une « jolie femme, et vous m'amenez Vénus en habit « de cour. Mon tarif varie selon les gens à qui « j'ai affaire. Quintuplons la somme convenue, et « agissons à l'instant. — Mais, monsieur... — Le « succès est sûr, vous dis-je. — Mais cent vingt- « cinq louis... — Ne sont rien pour un homme « comme vous. — Je conviens que je suis au-des- « sus de cela. — Donnez-les donc. — Diable, « diable ! — Allons, vous faites l'enfant... Ah,

« mon dieu ! que vous êtes lent à dénouer les « cordons de cette bourse ! — C'est que cent « vingt-cinq louis... — Font trois mille francs, je « le sais. — Allez donc, quinze louis encore, s'il « vous plaît. Voilà qui est bien. Allez m'attendre « au Tapis Vert. Dans un quart-d'heure, vous « aurez de mes nouvelles. »

« Si cet homme était un escroc, disait madame « d'Atys en prenant le bras de son mari, et en « recueillant soigneusement les œillades qu'on « lui adressait déja de tous les côtés.... — Si cet « homme est un escroc, nous aurons perdu mille « écus. Mais s'il est de bonne foi, nous sommes « vengés de Merlicourt; j'obtiens sa place, je la « fais faire par Durocher, je vole peu, je passe pour « un très-honnête homme, et je jouis de la vie. »

Le Tapis Vert est, comme chacun le sait, une grande et magnifique pièce de gazon, bordée d'allées d'arbres et de bosquets charmans. C'est là que les femmes à prétention allaient se faire voir, et il y avait toujours beaucoup de femmes. C'est là que se rassemblaient tous les amateurs, et il y avait toujours beaucoup d'hommes. Dès que madame d'Atys parut, les amateurs se réunirent autour d'elle. Dès que les autres femmes se virent abandonnées, elles lui cherchèrent des imperfections; elles lui en trouvèrent mille. Les regards passionnés des hommes la vengèrent, et elle disait, de manière à être entendue, que les hommes de cour sont des êtres charmans !

A ces mots, un cordon bleu, qui épiait l'occasion de parler à Vénus en habit de cour, lui proposa son bras, et offrit de lui faire voir Versailles. Le bras d'un cordon bleu donne de la considération à une femme quelconque, et le bras fut accepté. Un cavalier, brillant de parure, de jeunesse et de santé, vint se placer devant Roberville, et l'obligea à s'arrêter. Il ne proposa rien : il prit le bras que le bon mari venait d'abandonner. Il est clair qu'un homme qui se met familièrement à côté d'un cordon bleu, doit être d'une naissance distinguée, et madame d'Atys n'eut garde de retirer son bras. Elle entendait à droite et à gauche des propos galans, de ces jolis *riens* que savaient prodiguer les Français d'alors, et qui tournaient si facilement la tête à toutes les femmes. Madame d'Atys ne trouvait pas le temps de répondre, et elle n'y perdait pas ; mais un sourire enchanteur était le prix de chaque mot agréable. Elle ne cessait de sourire ; elle était ivre d'orgueil, et Roberville, dont on ne daignait pas s'occuper, marchait derrière, en se grattant l'oreille.

Tout à coup, on entend murmurer : Voilà M. Lebeau. Toutes les femmes connaissaient M. Lebeau ; toutes cherchaient à fixer l'attention de M. Lebeau ; toutes savaient à quoi menait sa protection.

M. Lebeau ne fut pas incertain sur l'identité de l'objet qu'il cherchait. D'Atys brillait au-dessus

des autres, comme Diane effaçait ses nymphes, ou plutôt comme Calypso, qui n'était pas tout-à-fait aussi chaste. M. Lebeau s'approche ; il salue assez légèrement l'homme au cordon bleu ; il lui dit quatre mots à l'oreille, et celui-ci se retire. Le cavalier élégant, qui tenait l'autre bras, n'a rien entendu ; mais il est au courant des affaires. Il fait à madame d'Atys une profonde révérence, et se perd dans la foule. Roberville se dispose à reprendre la place qu'on lui a enlevée. Lebeau devine d'abord un mari. Il lui demande si madame a son mémoire ; Roberville répond que oui. « En ce cas, attendez ici. Je vais intro-« duire madame dans le cabinet du roi. » Roberville supplie humblement M. Lebeau de le protéger. « Voilà, lui dit le *Bonneau* du jour, la « plus puissante des protections. » Il désignait madame, et il disparaît avec elle.

Ils s'enfoncent dans des corridors obscurs ; ils montent, ils descendent des escaliers dérobés ; ils arrivent à un petit logement fort sombre, mais élégamment décoré. Madame d'Atys demande si elle est chez le roi. « Vous êtes chez moi, lui « dit Lebeau. — Et pourquoi chez vous, mon-« sieur ? — Il est de règle absolue, madame, que « je sache ce que je présente à mon maître. Je « suis très-satisfait de ce que je vois ; il me reste « maintenant... — Je ne vous entends pas, mon-« sieur. » Lebeau jugea inutile d'en dire davantage à une femme qui n'entendait rien ; mais ses

procédés devinrent si clairs, si vifs, que madame d'Atys s'écria : « Je ne vous permettrai pas cela, « monsieur. » C'était la première fois qu'elle disait non. Mais Lebeau n'était pas beau.

Il invoquait la règle absolue, invariable. Madame d'Atys se défendait toujours. « Voulez-vous, « lui dit-il enfin, parler au roi, et jouir des hon- « neurs de sa couche ? vous n'avez que ce moyen « d'y parvenir. » A ces mots, la tête de madame d'Atys se monte. Déja elle se voit sur les marches du trône ; elle distribue les graces ; elle dispose des emplois, des honneurs ; les grands de l'état sont à ses pieds. Elle cède, en pensant que le chemin qui conduisait jusqu'au roi, était un peu détourné.

Lebeau sortit, et envoya une femme de chambre, qui avait le talent et l'habitude de mettre celle qui devait être présentée, en état d'être déshabillée en un tour de main. Une heure après, il vint prendre madame d'Atys, et la conduisit avec autant d'égards et de marques de déférence, que s'il ne se fût rien passé entre eux : l'étiquette l'ordonnait, et M. Lebeau, ne voulait pas qu'on pût soupçonner qu'il était le *hulla* de son maître.

Les charmes de notre belle firent sur le prince l'impression qu'ils produisaient sur tous ceux qui la voyaient. Elle fut accueillie de manière à justifier ses espérances. Elle présenta son mémoire. Le monarque prétendait s'occuper de toute autre chose que de lecture. Une sujette n'a rien à re-

fuser à son souverain, tout le monde sait cela; mais l'expérience avait appris à madame d'Atys que les conquêtes faciles sont celles qui flattent le moins. Elle résista précisément autant qu'il le fallait pour donner une certaine idée de sa pudeur, et elle mit dans sa résistance la coquetterie propre à ranimer des sens presque éteints.

Un amant de cet âge, tranchons le mot, un vieux libertin, éprouve le besoin des longs intervalles, et il est bien aise de les remplir d'une façon qui empêche sa belle d'en calculer la durée. Or, quel moyen plus sûr de distraire une femme de certaines choses, que de l'occuper de ses intérêts? Le roi prit le mémoire, et le lut fort bien. Si de honteuses faiblesses déshonoraient le prince, il n'en était pas moins éclairé et judicieux, quand ses passions satisfaites le rendaient à lui-même. Les friponneries de toute espèce, dont il tenait la preuve, le mirent en fureur. Il jura qu'il ferait pendre Merlicourt et ses principaux agens, et il envoya chercher M. le chancelier.

Il paraîtra un peu extraordinaire qu'il choisît ce moment pour parler d'affaires sérieuses. La gravité du premier magistrat du royaume ne devait pas s'accorder avec le désordre de la toilette de madame d'Atys. Mais l'étonnement cessera, si on se rappelle que la favorite en titre jouait avec la perruque de M. le chancelier, et que celui-ci oubliait à ses pieds la dignité de son rang. Oh! le bon temps, le bon temps!

Le mémoire de Roberville, celui de M. de la Galissonière sont remis au chancelier, avec l'ordre de faire arrêter Merlicourt et ses complices, et de nommer des commissaires pour instruire leur procès. Un coup d'œil suppliant et enchanteur à la fois, vaut à madame d'Atys la promesse de la place de directeur-général des vivres. Tout le monde est content, et chacun agit d'après l'impulsion qu'il vient de recevoir. Madame d'Atys est plus complaisante que jamais; son auguste amant oublie de nouveau son âge; le chancelier relève sur le mémoire les noms des délinquans; des ordres sont expédiés pour les différens ports.

Déja des agens de la police s'étaient portés à l'hôtel de madame d'Atys; déja Merlicourt s'était placé à une croisée d'un café voisin, pour la voir monter en voiture, et jouir de sa peine et de sa confusion. M. Marais arrive au grand trot d'un cheval noir boiteux et d'un blanc aveugle, qui le traînaient dans un fiacre jaune à moulures rouges, doublé d'un vieux point de Hongrie. On avait jugé dans les bureaux de la police que puisque Merlicourt était condamné, on ne lui devait plus d'égards; que la lettre de cachet lancée contre lui pouvait avoir été sollicitée par quelque jolie femme; que cette jolie femme pouvait être madame d'Atys comme une autre, et qu'il était au moins prudent de suspendre, afin de ne pas se mettre mal avec quelqu'un qui avait incontestablement de puissantes protections à la cour.

En conséquence, M. Marais apportait à son confrère l'ordre de ne point agir, s'il en était temps encore, ou du moins de se retirer sans bruit, s'il avait parlé. Il apprend que Zulime a déclaré de bonne foi que Roberville et sa femme sont allés à Versailles, et que madame devait être présentée par M. Lebeau. Une simple conjecture se convertit en certitude, et Marais s'écrie aussitôt que son confrère a mal conçu la mission dont il est chargé ; que son erreur allait compromettre la réputation d'une femme respectable ; qu'il s'agissait d'arrêter Merlicourt, et qu'à la vérité on avait ajouté verbalement qu'on pourrait le trouver chez madame d'Atys ; qu'enfin... « Voilà votre « homme, dit Zulime en interrompant Marais. Le « voyez-vous, là, au café de Flore ? » Marais s'élance, il part comme un trait, il entre, il prononce le fatal *de par le Roi.*

Merlicourt pâlit et monte dans le fiacre doublé de point de Hongrie. On le mène à la Bastille, et l'ex-directeur-général disait en se promenant circulairement dans une chambre ronde de trois pieds de diamètre. « Il est bien singulier que je « me trouve en prison, au moment où je comp- « tais y faire mettre mon infidèle ! *Vanitas va-* « *nitatum !* »

Il était sept heures du soir, et Roberville attendait toujours M. Lebeau au Tapis Vert. Il se promenait, il s'asseyait, il marchait, il bâillait, il tempêtait. Si les amateurs d'un sexe charmant

démêlaient d'un coup d'œil une jolie femme au milieu de cent autres, les femmes de ce temps-là, plus modestes, plus timides en apparence, étaient aussi très-justes appréciatrices du mérite extérieur, et, sans sortir de la réserve que leur imposait l'usage, elles savaient regarder un bel homme de manière à l'encourager. Roberville, occupé de ses projets d'élévation, ne s'apercevait pas qu'il fixait l'attention de la plupart de ces dames. Deux d'entre elles vinrent enfin s'asseoir sur un banc de marbre, dont notre héros occupait un bout. Il est tout naturel que des femmes fatiguées s'asseoient, et deux femmes qui causent n'ont rien à craindre de la médisance. Il est vrai que celles-ci auraient pu prendre un autre banc que celui où venait de se placer un très-joli homme. Mais elles en étaient éloignées de deux pieds et demi au moins; elles ne daignaient pas le regarder; qu'avait-on à dire?

Cependant un intervalle de deux pieds et demi n'est pas impossible à franchir. La conversation de ces dames était très-animée, et on ne parle pas vivement, sans que le corps s'agite un peu. Sans le vouloir, sans même y penser, et surtout sans s'en apercevoir, elles se trouvèrent assez près de Roberville, pour que l'une d'elles le touchât de son éventail. Quand on a donné un coup d'éventail à un inconnu, on ne peut se dispenser de lui adresser quelques mots d'excuses. Un homme qui sait vivre, ou qui a seulement des yeux, ré-

pond toujours à une jolie femme, et lorsqu'on a commencé à se parler, on continue ordinairement, quand on se convient.

Roberville, qui était d'abord à un bout du banc, se trouva bientôt, je ne sais comment, entre les deux petites causeuses. Le temps lui paraissait moins long avec elles; elles le trouvaient rapide auprès de lui; tout allait à merveille.

Déja elles savaient que madame de Roberville avait été présentée par M. Lebeau. Déja Roberville avait appris que les maris jouent à la cour un rôle un peu plus sot qu'ailleurs; qu'on ne s'y occupe pas d'eux; que leurs femmes, fières des bonnes graces du maître, les regardent comme leurs très-humbles serviteurs, et qu'il ne devait pas s'étonner que M. Lebeau le fît attendre. Mais, comme la chose la plus désagréable a toujours son beau côté, on ajoutait que ces maris-là avaient le bon esprit d'oublier qu'ils étaient mariés, et qu'ils trouvaient mille occasions séduisantes, quand ils étaient jeunes et bien faits. Ces derniers mots étaient accompagnés d'un regard tellement expressif, qu'il était impossible que Roberville ne l'entendît pas. Il oublia un moment M. Lebeau et ses espérances de fortune.

Il était huit heures. Roberville devait se croire tout-à-fait oublié. Il n'avait rien pris depuis neuf heures du matin, et comme rien n'est aussi triste que l'amour quand il a faim, notre héros pria

ces dames de lui faire l'honneur de dîner avec lui. On lui fit sentir avec ménagement que des femmes d'un certain ton n'entrent pas chez un traiteur. On ne donna son adresse, qu'après s'être fait prier autant qu'il le fallait pour la faire désirer davantage. On convint d'un signal, et on se sépara très-empressé de se revoir.

Un homme à bonnes fortunes ne reste pas long-temps à table; mais un homme à bonnes fortunes, qui n'est pas amoureux, sait accorder ses plaisirs et ses affaires. Roberville, en sortant de chez le traiteur, retourna au Tapis Vert, et n'y trouvant ni M. Lebeau, ni son valet de chambre coiffeur, ni le valet de chambre du valet de chambre, il courut s'oublier au sein de la volupté.

Le signal convenu était un peu bruyant; mais la maison était isolée; elle était tout-à-fait à l'extrémité de Versailles. Les rues adjacentes étaient habitées par des artisans, plus amateurs de repos que d'intrigues; ainsi, il n'y avait rien à craindre que les suites du *gare-l'eau*, auxquelles on est exposé partout.

Roberville fait résonner ses mains comme un homme qui a reçu un billet de parterre pour faire réussir une mauvaise pièce. Un petit laquais se présente à une porte qui ouvre sur un vaste jardin, en assez mauvais état. Roberville ne conçoit pas que des femmes d'un certain genre ne fassent pas au moins ratisser leurs allées. Le petit

laquais le conduit sous quelques arbres où régnait une obscurité profonde. Il lui prend la main; il le guide à travers de hautes herbes de toute espèce. Roberville se pique les jambes, et s'écrie que lorsqu'on donne un rendez-vous à un homme qui ne connaît pas les lieux, on fait au moins arracher les chardons et les orties. Le petit laquais lui met la main sur la bouche; il lui recommande le silence, parce que M. le comte n'est pas couché encore, et qu'il est aussi jaloux de sa sœur que de sa femme. Roberville apprend avec plaisir qu'il va coiffer un comte. Il n'a pas encore fait de cocu de cette importance, et il espère bien s'allier doublement avec celui-ci, car les deux dames lui ont paru également prévenues en sa faveur. Pendant qu'il se livre à ces douces idées, son guide lui fait descendre un escalier délabré, et, toujours prompt à accorder les circonstances et ses projets, il trouve tout simple qu'on le cache à la cave, en attendant le moment fortuné.

Tout à coup il entend derrière lui la porte de cette cave se fermer avec un certain bruit. Roberville n'est pas brave, et ce petit incident dissipe aussitôt les fumées d'amour qui l'enivraient déja. Que devint-il, lorsque des flambeaux éclairèrent le lieu de la scène!... une cave infecte et ruinée; des murs chargés de limaçons; un fond humide et glissant, et, ce qui était plus effrayant encore, quatre hommes, à la mine rébarbative, sortis d'un caveau contigu, armés jusqu'aux dents, et

dont les intentions ne pouvaient paraître équivoques.

« Ah ! mon petit monsieur, lui dit l'un d'eux, vous « croyez les jolies femmes ! Ah ! vous croyez n'avoir « qu'à vous montrer pour leur tourner la tête ! Ah ! « vous êtes assez borné pour croire que des fem- « mes, qui annoncent de la naissance et de l'éduca- « tion, donnent des rendez-vous dans une cassine « abandonnée ! Mon cher ami, duper un sot et un « fat, est œuvre pie, et nous pouvons faire notre « métier avec vous en sûreté de conscience. Per- « mettez que nous procédions à votre inventaire... « Une montre à répétition, enrichie de bril- « lans?... confisquée à notre profit. Un beau so- « litaire?... cela nous convient encore. Une boîte « d'or?... nous aimons la vaisselle. Vous avez sans « doute quelques louis dans votre poche... Non, « ne vous donnez pas la peine. Je vais y fouiller « pour vous... Deux, cinq, sept, neuf... c'est mo- « dique ; mais il faut s'en contenter, puisqu'il n'y « en a pas davantage... Une épée d'acier? cela n'a « de prix que chez le fourbisseur. Un habit brodé « en soie, c'est une misère que cela. Allons, mon « cher, nous allons vous bander les yeux, et vous « mettre dans un endroit, d'où vous ne suivrez « pas nos traces. Nous irons ensuite nous réjouir « à vos dépens avec madame la comtesse et sa « belle-sœur. »

On le mène les yeux bandés, il ne sait où. On l'attache à un arbre ; on lui donne trois ou quatre

petites tapes sur les joues, et on s'éloigne en se moquant de lui.

Le premier soin de Roberville fut de chercher à recouvrer l'usage de ses mains. Les messieurs qui l'avaient mis là, avaient probablement passé par les mains de la maréchaussée : ils savaient faire des nœuds. Ceux qui retenaient Roberville se serraient en proportion des efforts qu'il faisait. Il jugea qu'il n'avait d'autre parti à prendre que d'appeler à son secours, si toutefois il était dans un lieu d'où il pût être entendu. Il cria longtemps, et il commençait à désespérer de se tirer de là, lorsqu'une voix glapissante se fit entendre dans l'éloignement : « Qui appelle? que voulez-« vous? où êtes-vous ? » A ces mots, Roberville double ses cris. Il prie, il conjure, il supplie. La bonne vieille s'approche, prend ses ciseaux, coupe les cordes, et détache le mouchoir, en pressant ses questions de manière que Roberville ne savait à laquelle répondre.

Lorsqu'il eut satisfait la curiosité de sa vieille, il apprit qu'il était au bout de l'avenue de Sceaux. Revenu des charmes d'un sexe qu'il appelait perfide, rendu à lui-même par sa triste aventure, il reprit le chemin du château. Il était temps de savoir ce qu'était devenue sa femme, ce qu'elle avait fait pour lui, ou du moins ce qu'elle pourrait faire. « Parbleu! disait-il en marchant, ces vo-« leurs sont d'assez bons diables, car enfin, où « en serais-je s'ils m'eussent déshabillé ? L'ora-

« teur est un homme de très-bon sens : il m'a « dit des choses un peu dures, mais d'une grande « vérité. Je me suis conduit comme un enfant « qu'un papillon, une mouche, distraient de l'ob- « jet qu'il poursuit. Quand réfléchirai-je donc « avant que d'entreprendre? Allons, Roberville, « renoncez aux aventures galantes, et occupez- « vous exclusivement de votre fortune. »

En raisonnant ainsi, il voit à ses pieds un papier roulé. Ce n'était pas un billet de banque : il n'y en avait pas alors en France. Ce n'était pas non plus un effet de la caisse d'Escompte, elle n'était pas encore établie. Cependant Roberville ramasse le papier, par un mouvement machinal de curiosité. Il s'approche des croisées d'un café. Il ne pense pas à y entrer : il ne lui reste pas de quoi prendre une limonade. Il déroule son papier... c'est un billet d'entrée au spectacle de la cour. On donnait ce jour-là *Alzire*, très-mauvaise tragédie, comme tout le monde le sait; mais qui charmait la cour et la ville, également dépourvues de goût et de jugement.

Dans toute autre circonstance, un billet de comédie eût été la trouvaille la plus insignifiante pour un homme qui venait d'être volé. Elle était précieuse pour Roberville, qui pouvait rencontrer là sa femme, ou M. Lebeau; qui pouvait se flatter au moins d'obtenir des indications propres à trouver l'une ou l'autre.

Il se présente; il entre. Il est frappé de la ri-

chesse de la salle et de la magnificence des spectateurs. Il est ébloui de la beauté d'une femme sur laquelle sont fixés les yeux du roi et de toute la cour. Il la regarde plus attentivement... Il reconnaît madame de Roberville. « Oh! oh! dit-il, « si je m'en rapporte aux apparences, mes affaires « sont en bon train. Allons savoir précisément « où elles en sont. »

Madame de Roberville était fort jolie; mais elle ne justifiait pas l'engouement général qu'avait cru remarquer son mari : aussi n'existait-il pas. Un seigneur avait dit à l'oreille d'un autre qu'elle avait été introduite dans les petits appartemens; le mot avait passé d'oreille en oreille. Le roi regardait la jeune femme avec complaisance. Les uns observaient jusqu'à quel point elle était digne de la préférence que le maître semblait lui accorder; d'autres calculaient déja, sur les regards qu'il lui adressait, la mesure des égards qu'ils auraient pour elle. Vive les gens de la cour pour tirer parti de tout!

Roberville arrive à la porte de la loge qu'occupait madame. On lui signifie qu'il ne peut y entrer. Roberville trouve fort extraordinaire qu'un mari ne puisse aborder sa femme partout. Il élève la voix; un homme accourt, c'est Lebeau. « Ah! « vous voilà, mon cher; je suis fort aise de vous « rencontrer. — Il vous eût été facile de me voir « plus tôt, et vous m'eussiez épargné une algarade « fort désagréable. — Parlez bas. — A la bonne

« heure. Je vous ai attendu quatre heures au
« Tapis Vert. J'ai voulu me dissiper un peu; j'ai
« été volé...—Bien, bien. Ce n'est pas de tout
« cela qu'il s'agit.—Ah! cela ne vaut pas la peine
« que j'en parle. — Finissons, que venez-vous
« faire ici?—Parbleu! Je viens causer avec ma
« femme. —Votre femme! celles que sa majesté
« honore de ses faveurs, n'ont plus de mari. —
« Ah! le roi a honoré ma femme de ses faveurs!
« au moins ce cocuage-là n'est pas déshonorant,
« et peut avoir son côté avantageux. Que me
« donne sa majesté, en échange de ce qu'elle
« m'ôte?—La place de Merlicourt. Vous êtes
« nommé.—Je suis nommé! je suis nommé! Dites
« bien à sa majesté que je suis le plus humble
« de ses serviteurs.—Bon, allez-vous-en.—Je ne
« demande pas mieux. Mais je vous dis qu'on m'a
« volé. —Eh bien! vous volerez à votre tour. —
« A la bonne heure. Mais, en attendant, il faut
« que je retourne à Paris, et je n'ai pas le sou.
« —Je n'ai pas le sou, je n'ai pas le sou! Expres-
« sion canaille. — Oh! ma foi, qu'on s'exprime
« comme on voudra, on passe toujours pour ca-
« naille, quand on n'a rien. —Partez, vous dis-je.
« Votre voiture vous attend où vous l'avez lais-
« sée. — Je le sais; mais madame... —Madame
« aura les carrosses de la cour. Où donc avez-
« vous vécu? — Allons, je souperai une heure
« plus tard, voilà tout. Dites à ma femme... —
« Oh! l'ennuyeux personnage qu'un mari! Je ne

« m'étonne pas que les accidens soient si com-
« muns. » Et Lebeau prend Roberville par les épaules. Il le pousse au milieu de cinq à six pages, qui le poussent à travers une double file de valets de pied, qui le poussent, à leur tour, jusque dans la rue, où il arrive sans savoir comment.

Madame de Roberville s'occupait fort peu de son mari. Le retour de tendresse qui l'avait surprise, était déja très-calmé, et ce qu'il en restait venait de s'évanouir devant les idées de grandeur qui l'occupaient uniquement. Son sort allait être brillant, sans doute. Mais elle attendait, avec impatience, et la fin du spectacle, et M. Lebeau, pour savoir quelle terre on lui donnerait, si elle serait érigée en marquisat ou en duché, quand elle serait publiquement présentée, si elle aurait le tabouret, etc.

La toile baissée, Lebeau vint la prendre mystérieusement, et lui annoncer à l'oreille qu'elle aurait l'honneur de coucher avec le roi. Tant de bonheur parut à la petite femme un présage certain de son élévation. Les questions se multiplièrent tellement, elles étaient d'un genre si extraordinaire, que Lebeau, qui ne faisait rien que méthodiquement, ne put s'empêcher de rire comme un fou. Madame d'Atys, très-choquée de cette liberté, lui dit sèchement qu'il ne lui convenait pas de s'oublier ainsi auprès de la maîtresse de son roi. Lebeau lui rappela qu'elle avait été

un moment la sienne. Madame d'Atys lui donna un soufflet. Lebeau l'embrassa, en riant plus fort que jamais, et il la conduisit jusqu'au lit du roi, en l'accablant de quolibets.

Madame d'Atys conclut, de ces privautés, que son exaltation n'était pas prononcée encore, et ce n'était pas mal juger pour une femme sans esprit. Mais elle prévit quels avantages une nuit royale pouvait lui donner, et elle se promit bien d'user du double ascendant qu'allaient lui assurer sur le prince sa beauté et le plaisir.

Personne ne voit aussi promptement ni aussi juste qu'une femme qui craint de perdre son amant, et, à cet égard, la maîtresse en titre d'un roi est plus femme qu'une autre. L'attention que sa majesté avait donnée à madame d'Atys pendant le spectacle; certains coups d'œil d'intelligence qui leur étaient échappés, avaient été remarqués de la favorite, qui ne pouvait se coucher sans savoir qui était la nouvelle débarquée, quels étaient ses projets, et quels seraient les moyens de la renvoyer dans sa province, s'il y avait lieu.

Elle assembla aussitôt son conseil privé, composé de quelques seigneurs sans talens, sans qualités, mais qui s'élevaient à force de ramper. Ils jouèrent d'abord l'indignation; ils ne concevaient pas qu'une petite provinciale osât se déclarer la rivale d'une femme accomplie, d'une femme qui méritait de voir l'univers à ses genoux. Cette audace devait être punie; mais il fallait d'abord con-

naître la téméraire. Ces messieurs courent déposer chez eux les décorations qu'ils déshonorent. Ils se partagent les différens quartiers de la ville. Ils ne rougissent pas de s'adjoindre ceux de leurs valets en qui ils reconnaissent quelque intelligence. A leur inquiétude, à leur activité, on eût cru que l'ennemi était aux portes de la capitale.

Il est des momens où la toute-puissance aime à se dépouiller de sa splendeur, et à jouir des charmes d'une douce égalité. Ces courts instans sont favorables à la beauté qui sollicite. L'amour, d'ailleurs, sait-il rien refuser? Madame d'Atys demanda beaucoup, et obtint ce qu'elle avait demandé ; mais une nuit fatigante, à la suite d'une soirée assez bien employée, ramène chez un vieillard la raison avec l'impuissance. Le roi sentit l'inconvenance de ses promesses, et le ridicule dont il se couvrirait en les tenant. Il passa, avec Lebeau, dans son cabinet. Il fut convenu qu'on mettrait madame d'Atys au *Parc-aux-Cerfs*, et qu'on l'amuserait, sous différens prétextes, tant que la fantaisie de sa majesté durerait.

En conséquence de cet arrangement, le fidèle Lebeau proposa à madame la marquise d'écrire à sa femme de confiance à Paris, et d'en faire venir les objets nécessaires à la représentation et à la volupté. Madame la marquise, enchantée de s'entendre donner ce titre, eût écrit à toute la terre. Elle fit une longue liste de ce qu'il lui fallait, et elle ordonna à Zulime de suivre les paquets

et les cartons, et de venir reprendre son service auprès d'elle. Elle finissait par quelques mots de bienveillance. Elle disait que, de quelque pompe qu'elle fût environnée, elle n'oublierait jamais ses anciens serviteurs, et que Zulime occuperait toujours une place distinguée dans son palais et dans ses affections.

La petite tête de Zulime tourna aussi à la lecture de cette lettre. Elle prit les clés de l'hôtel, et se mit en chemin pour Versailles, en faisant aussi ses rêves de grandeur. Elle pensait qu'on n'approche la maîtresse du roi que par l'intervention de sa femme de confiance; que tous les hommes, amans ou solliciteurs, doivent payer une audience en proportion de leur amour, ou de l'importance de l'objet qu'ils poursuivent; ainsi, cadeaux du roi, cadeaux des courtisans de madame, cadeaux des grands qui veulent grandir encore, cadeaux des petits bourgeois qui veulent devenir quelque chose, et, avec tant de cadeaux, quatre ans doivent suffire à une femme de chambre adroite, pour avoir aussi une fortune, un hôtel, et trouver un mari qui lui donne une consistance dans le monde. Mademoiselle Zulime prenait les grands airs dans sa vinaigrette, comme si elle eût été dans son carrosse, et elle regardait ses compagnons de route comme ses laquais.

Cependant le conseiller Bonneau insinuait adroitement à madame la marquise que le roi avait des ménagemens à garder avec la favorite

qu'elle allait remplacer; qu'il ne pouvait la renvoyer brusquement; qu'il lui fallait quelques jours pour préparer une rupture, et qu'il jugeait à propos de couvrir ses nouvelles amours du voile du mystère. Il ajoutait que madame la marquise, qui sans doute aimait le roi pour lui-même, ne balancerait pas à lui sacrifier, pendant une semaine ou deux, l'éclat auquel elle était destinée, et dont elle jouirait ensuite avec plus de sécurité. Madame la marquise ne trouvait pas ces raisons excellentes. Elle eût voulu régner à l'instant même sur le monarque et sur ses états. Mais comment se refuser à ses désirs, sans craindre de lui déplaire, et de perdre une fortune assurée? Madame d'Atys se laissa conduire.

Elle daigna prendre le bras de Lebeau; elle l'assura de sa constante protection; elle lui promit un régiment pour son fils, et elle s'engagea à marier sa fille. Lebeau répondait à ces promesses par des protestations de respect et de dévouement absolu. La scène méritait d'être écrite. Elle ne le fut pas, et je me garderai bien de la faire d'imagination, de peur de lui ôter de son originalité.

Madame la marquise fronça le sourcil en entrant dans le jardin, et en y voyant folâtrer douze à quinze jeunes filles, peut-être aussi jolies qu'elle. « Où m'avez-vous menée, mon cher? C'est encore « un couvent que cette maison. — Madame la « marquise se trompe. C'est l'asile des amours;

« c'est un temple que lui a élevé notre maître,
« et où il vient quelquefois oublier le poids de
« sa grandeur. — Que dites-vous, Lebeau? C'est
« donc un sérail que ceci? — Précisément, ma-
« dame la marquise. Mais..... — Mais, mais... Je
« vous trouve bien impertinent d'y conduire une
« femme comme moi. — Permettez, madame la
« marquise... — Je ne permets rien. Je me plain-
« drai, et je vous ferai chasser. — J'espère que
« madame n'aura pas la dureté de m'ôter ma
« place. Si elle veut réfléchir un moment, elle
« sentira qu'elle ne jouirait nulle part d'un aussi
« entier *incognito*. Destinée pour la cour, elle
« apprendra ici à commander avec aisance, à
« accorder avec dignité, à refuser avec grace. —
« Qu'est-ce que c'est, mon ami, qu'est-ce que
« c'est? Ai-je quelque chose à apprendre? Votre
« maître ne me trouve-t-il pas parfaite? Ne me
« l'a-t-il pas juré devant vous? Remenez-moi
« chez le roi : je vous l'ordonne. — Je m'empres-
« serai toujours d'obéir aux ordres de madame la
« marquise; mais j'ai l'honneur de lui représenter
« que je ne fais et ne dis rien que par ordre
« exprès de sa majesté. — Le roi veut me con-
« fondre avec ces petites filles-là! — Il veut qu'elles
« forment votre cour, qu'elles vous obéissent,
« qu'elles s'empressent à vous plaire. — Ah! voilà
« qui devient différent. — Il exige que vous soyez
« connue dans cette maison, sous le nom de made-
« moiselle de Courville. — A quoi bon? — Toutes

« les demoiselles que vous voyez, sont de qualité,
« ou nobles, et vous prendrez ici vos premiers
« degrés de noblesse. — Ah! j'entends, on ne peut
« être marquise sans être noble. — Cela arrive
« quelquefois, et n'en est pas mieux. Vous ne
« voudriez pas avoir l'air d'une parvenue. — Mais
« on dit que celle que je vais remplacer... — J'a-
« voue que son origine est un peu obscure; aussi
« son élévation a fait étrangement clabauder. —
« Fort bien. Je sortirai d'ici comme demoiselle
« de qualité. — Oui. Le roi veut que son nouveau
« choix soit généralement approuvé, et que les
« hommages que vous rendront ses courtisans
« soient sincères. — Je n'ai rien à répliquer à
« cela. »

Il était inutile que Lebeau fît la leçon à ces demoiselles. L'expérience leur avait appris que la dernière arrivée était l'objet des empressemens du prince et le canal de ses graces. Les délaissées n'étaient pas fâchées de sortir d'un lieu où elles ne respiraient plus que l'ennui et le dégoût; mais elles aspiraient toutes à une retraite décente et avantageuse. Le prix de bons et loyaux services était fixé à quarante mille livres. Cependant celles qui étaient protégées doublaient la somme, et l'apportaient en dot, avec leur expérience et leurs appas, à un gentilhomme dont elles relevaient la chaumière, à un commis de la guerre, à un major de place, qui, en reconnaissance, leur donnaient un état.

En conséquence, tous les égards, toutes les attentions qui pouvaient flatter mademoiselle de Courville, lui furent prodigués. Elle se crut vraiment reine du grand boudoir. Elle promit des commis et des majors à qui en voulut, et le but de Lebeau fut rempli.

Pendant qu'on intriguait au Parc-aux-Cerfs et ailleurs, les intimes de la favorite couraient les rues, les tripots et les auberges de Versailles. L'un d'eux, plus adroit et plus actif que les autres, fatigué de recherches inutiles, était retourné chez lui, avait repris son habit brodé, avait envoyé chercher des chevaux de poste, et était allé descendre chez Marais, qui lui devait sa place. Si le duc de *** n'avait pas été retenu chez lui par la goutte, il eût épargné bien des démarches à ces petits grands seigneurs; il n'eût pas manque d'aller au spectacle de la cour; il eût infailliblement reconnu madame d'Atys, et dechiré le voile dont elle s'enveloppait.

M. Marais, qui se croyait un personnage, ne se levait pas aisément à une heure du matin, et il murmura, bien qu'on lui eût annoncé son protecteur. Madame Marais, qui couchait avec son mari, quoique déja ce ne fût plus l'usage, lui représenta qu'il pourrait avoir besoin encore de monsieur le comte, et que les gens qui nous sont utiles doivent toujours nous trouver une physionomie ouverte. D'après ce raisonnement, Marais passa sa robe de chambre, alla au-devant

de monsieur le comte, l'aborda d'un air riant, et lui protesta qu'il s'estimerait trop heureux de lui être bon à quelque chose.

Il n'y avait pas d'apparence que Marais pût rien découvrir cette nuit. Aussi le comte se borna à lui demander ses bons offices pour le lendemain. Il lui raconta, dans le plus grand détail, ce qui s'était passé au spectacle de la cour, ce qui s'était fait et dit chez la favorite. Il parla des inquiétudes fondées de la dame, et de la magnificence avec laquelle elle récompensait un service. Le hasard avait mis Marais au courant de toute l'affaire. Vous vous rappelez que Zulime lui avait appris que madame d'Atys était allée à Versailles, et qu'elle devait être introduite par Lebeau.

Cependant, comme les hommes n'estiment les choses qu'en proportion des difficultés qu'ils éprouvent pour les obtenir, Marais jugea à propos de faire acheter à monsieur le comte les éclaircissemens qu'il pouvait lui donner à la minute. Il se jeta dans un fauteuil, se frappa le front, fixa ses yeux sur le parquet, les reporta au plafond, se leva, ouvrit un carton, retourna quelques paperasses, et vint se rasseoir en disant : « Il est impossible que je ne trouve pas quelque « notice sur cette femme, moi qui sais ce qui « se passe à Versailles comme à Paris. — Voyez, « mon cher Marais, cherchez, secondez mon impa- « tience. »

Marais ouvre un autre carton. Il en tire une note... « Madame de Roberville conduite aux Re-
« penties... — Eh! ce n'est pas cela, monsieur. —
« Un moment, monsieur le comte. Madame de
« Roberville, sortie du couvent, devient maîtresse
« du duc de ***, à qui elle est enlevée par le di-
« recteur-général des vivres de la marine. — Ce
« n'est pas cela, vous dis-je, ce n'est pas cela. —
« Peut-être, monsieur le comte. Voyez-vous ce
« numéro qui me renvoie à ce carton-ci?... Son
« mari, premier commis aux vivres de la marine,
« se brouille avec Merlicourt... — Eh! qu'ont de
« commun ce mari et ce Merlicourt?... — Atten-
« dez... Voyons le n°. 33... Ah! ce mari adresse
« au roi un mémoire appuyé d'une lettre fulmi-
« nante de M. de la Galissonière; il ne peut pé-
« nétrer jusqu'au souverain... Dubourg, valet de
« chambre de M. Lebeau, consent à présenter
« la dame... — Nous y voilà, nous y voilà! Le-
« beau lui a parlé dans les corridors, à la sortie
« du spectacle, et l'a menée on ne sait où. Mon
« cher Marais, je n'oublierai jamais le service que
« vous me rendez. Quelle clarté dans les indica-
« tions! quelle exactitude, quelle méthode dans
« la tenue de vos papiers! Vous êtes un homme
« unique dans votre genre. » Or, vous saurez que sur ces papiers si bien tenus, il n'y avait pas un mot de ce que Marais venait de lire.

« Monsieur le comte, avez-vous votre voiture
« à la porte? — J'ai ma chaise de poste. — Prenez

« cette adresse : c'est celle de madame de Rober-
« ville ou de madame d'Atys. Sachez si elle est
« ou non à Versailles.—J'y cours, mon ami... Je
« suis à vous, tout à vous. Je n'attends que l'oc-
« casion de vous le prouver. »

Le comte fait voler les chevaux. Un louis fait lever le portier, un autre louis fait descendre Lafleur. Madame est à Versailles ; sa femme de chambre lui a porté vingt paquets. Elle va donc y rester ; c'est donc elle qu'on a vue au spectacle ; c'est donc une fille entretenue que Lebeau a mise dans les bras de son maître ! Elle n'est plus à redouter, et la favorite va retrouver le calme et le sommeil.

Le comte repart. Il court à crever les chevaux. Il arrive, il se fait annoncer, il est introduit. La maîtresse en titre est désolée. Elle n'a pas vu le roi avant son coucher. La nouvelle favorite va lui ravir sans doute sa personne et son cœur, la dépouiller de son influence, de sa considération. Il faut mourir quand on a été tout et qu'on n'est plus rien. « Il faut vivre, madame, et plus heu-
« reuse que jamais, s'écrie le comte. » Il entre en matière, et à mesure qu'il débite ce qu'il a appris de Marais, la figure de madame s'épanouit et devient enfin rayonnante. Elle jette ses bras au cou du comte ; elle le presse contre son cœur ; elle lui jure qu'à la première promotion, il aura le cordon bleu ; elle lui remet deux cents louis pour Marais.

Un doux sommeil rafraîchit ses attraits, ranime son imagination, et lui rend tous ses moyens de plaire et de persuader. A peine est-elle éveillée, qu'elle s'occupe des mesures propres à lui ramener un prince, dont elle est forcée de tolérer les fantaisies, mais qu'elle veut empêcher d'avoir un goût prononcé. Elle envoie chercher Lebeau. Elle lui reproche d'avoir donné au roi une femme publique, et elle oublie qu'elle a passé de la fange au trône : nous oublions si aisément ce qui nous humilie!

Lebeau, interdit, effrayé, proteste que madame de Roberville est mariée, et qu'il connaît son mari. La favorite lui répète que madame de Roberville est une fille, et elle ajoute qu'en pareille circonstance toute erreur est crime de lèse-majesté. Elle entre dans tous les détails qu'elle tient du comte. Elle terrifie Lebeau, elle l'accable, elle le réduit à n'être plus que l'instrument de ses volontés.

Elle l'interroge avec la sévérité d'un juge et l'orgueil d'une reine. Elle apprend que Merlicourt est à la Bastille; que le chancelier a reçu l'ordre de lui faire son procès; que sa place est accordée à Roberville; que sa femme a la promesse d'une terre érigée en marquisat; mais qu'à ce dernier égard, le roi est décidé à se rétracter. La comtesse sent que ces mesures de rigueur, que ces graces accordées annoncent plus qu'un simple goût. Elle prévoit qu'un moment de séduction peut suffire

pour engager sérieusement le roi, et le faire aller au-delà de ses promesses. Elle exige de Lebeau le serment solennel de tout faire pour perdre madame de Roberville dans l'esprit de son maître. Lebeau promet tout; il convient de la nécessité d'agir sans le moindre délai, et il sort convaincu que la comtesse peut le renverser, en éclairant son amant sur la conduite première de sa nouvelle conquête.

Les fripons ont entre eux certaines règles qu'ils appellent principes, probité, et dont leur intérêt mutuel ne leur permet pas de s'écarter. La favorite pensa que si elle abandonnait ceux à qui elle vendait les emplois, elle perdrait la confiance des aspirans et une branche considérable de son revenu. Elle fit prier le chancelier de se rendre chez elle.

Elle se plaignit avec amertume qu'il lui eût caché les mesures prises contre Merlicourt. Le chancelier s'empressa de l'assurer qu'il n'avait reçu les ordres que la veille au soir, et qu'il n'attendait que l'heure du lever de madame la comtesse pour venir les lui communiquer. La favorite se rendit garant de l'innocence de Merlicourt. Elle fit entendre qu'elle ne doutait pas que monsieur le chancelier ne choisît des commissaires disposés à la faire éclater. Elle demanda qu'ils fussent nommés à l'instant; qu'il leur fût ordonné de se transporter aussitôt à la Bastille, et de solliciter, d'après leur premier interroga-

toire, la mise en liberté de l'accusé. Le chancelier, homme ambitieux, et par cela même courtisan, était né avec de grands moyens, un coup d'œil sûr, un tact fin. Il aimait l'équité, et il était juste, quand on lui permettait de l'être. Il osa résister. La comtesse lui ferma la bouche avec ces quatre mots : « Si vous ne cédez, je me « brouille avec vous. » Or, *je me brouille avec vous* voulait dire : dans huit jours vous n'aurez plus les sceaux. Les commissaires furent nommés.

Le contrôleur-général fut mandé ensuite, et poussé à déclarer au roi qu'on ne pouvait destituer subitement un homme à la tête d'une administration importante, sans interrompre les opérations; que la reddition de ses comptes demandait au moins trois mois, et qu'il fallait qu'il fût libre pour s'en occuper. Enfin, le ministre de la marine, qui avait un parti puissant contre lui, et qui ne se soutenait que par la favorite, consentit à ôter le commandement de la flotte de Brest à M. de la Galissonière.

Ces mesures n'étaient qu'un hommage rendu à cette probité de corsaires, dont je vous parlais tout à l'heure. Le point essentiel était de faire chasser, avec éclat, celle qui osait prétendre au cœur du souverain, et de la punir jusque dans son mari, en l'éloignant de toutes les places.

Il n'est pas de femme qui ne sente qu'il est plus facile d'écarter une rivale que de ramener un inconstant. Toutes celles qui ont un peu d'expé-

rience, savent que l'amour n'allume pas deux fois son flambeau au même autel. La comtesse jugea qu'il fallait devenir une femme nouvelle; abandonner la délicatesse, la décence, les soins tendres et touchans qui avaient assuré l'empire à celles qui l'avaient précédée, et qui jusqu'alors avaient soutenu le sien. Quoi de plus facile à la comtesse que de prendre une route opposée, qui pourrait paraître piquante dans sa nouveauté? Il suffisait pour cela qu'elle revînt à ses premières habitudes.

Son conseil entendu, elle arrêta que Bacchus serait désormais associé à l'amour; que la licence serait substituée aux graces, et la débauche à la volupté. On disposa enfin de l'honneur du prince et de l'état, et un mot suffit pour rappeler cette époque fatale : *La France, ton café f... le camp.*

Lebeau avait promis de bonne foi d'inspirer à son maître de l'éloignement pour madame de Roberville. Il réfléchit cependant que madame la comtesse jouissait de la faveur depuis quelques années; que le roi n'était plus capable de constance; qu'il serait facile de le détacher entièrement; qu'une favorite nouvelle, qui lui devrait son élévation, se laisserait guider par lui, et deviendrait indubitablement l'instrument de sa fortune. Un an, six mois, lui suffiraient pour la rendre considérable et indépendante. Ces réflexions l'emportèrent sur ses sermens. Il se rendit au Parc-au-Cerfs. Il eut avec madame de Ro-

berville une longue conversation. Il se garda bien de lui parler de ses vues personnelles; mais il voulut connaître quelles seraient les ressources de cette femme, pour fixer quelques instans un homme dont les sens étaient émoussés. Il chercha l'esprit, les talens, les connaissances, l'aménité. Il parla de tout; on ne lui répondit rien, ou on répondit mal. Il vit avec douleur qu'il fallait renoncer à ses espérances. Il résolut de faire renvoyer madame de Roberville, et de s'en faire un mérite auprès de la comtesse.

Roberville, de retour à Paris, s'était présenté dans les bureaux de son administration, avec l'assurance d'un homme qui vient de triompher de son concurrent. Il avait assemblé les chefs, et annoncé sa nomination d'un air vain et satisfait. Pouvait-on douter un moment? Le roi avait parlé. Tenait-on alors à un chef, à un ami disgracié? Le dévouement de Pélisson à Fouquet n'était plus qu'un ridicule digne d'être *chansonné*. On vénéra, on invoqua l'idole nouvelle. Quelques pauvres honnêtes gens, car dans tous les temps il y en a partout, gémirent intérieurement sur le sort de la France, et gardèrent leurs places, parce qu'ils en avaient besoin.

Durocher fut embarrassé un moment. Il est une pudeur naturelle dont l'homme le plus vil ne se défait jamais entièrement. Celui-ci se présenta avec une sorte de timidité. Roberville dai-

gna lui sourire et lui prendre la main. Durocher sentit que sa démarche auprès de Merlicourt, que ses déclamations contre Roberville étaient ignorées, et passant de l'incertitude à l'audace, il loua la justice et le discernement du roi. Il s'applaudit de travailler sous un chef, dont les lumières et la probité allaient épurer une administration corrompue. Il parla tant, il mit tant de chaleur et de vérité dans son débit, que Roberville, pour commencer l'épuration, le nomma premier commis, en remplacement d'un homme habile, accusé d'aimer Merlicourt, quoiqu'il fût incapable d'aimer personne.

Un directeur général ne peut vivre comme un simple particulier. On doit quelque chose à l'importance de sa place, au public et à soi-même, et il faut que l'ouvrier vive du superflu de l'homme opulent. Ce raisonnement doit se traduire ainsi : J'ai vécu dans l'obscurité, et j'en ai été humilié. Une circonstance imprévue me lance sur le théâtre du monde, et je veux éblouir à mon tour ceux que je laisse derrière moi. J'ai vu prodiguer, à la richesse, l'estime, la considération, le respect, et je veux être, comme un autre, estimé, considéré, respecté.

En conséquence, Roberville loua un hôtel magnifique dans le faubourg Saint-Germain. Il n'avait pas encore ces richesses qui devaient lui tenir lieu de connaissances, de talens administratifs et

de qualités; mais un propriétaire ne demande pas d'argent d'avance, pourvu qu'on meuble les lieux de manière à garantir les loyers. Un tapissier vend à crédit, pourvu qu'on ne chicane pas sur le prix des articles, et qu'on assure les paiemens. Il restait à Roberville neuf mille livres de rente, et avec un carré de papier marqué, il se procura un superbe mobilier. Un carrossier, un marchand de chevaux, ne sont pas moins traitables qu'un tapissier, et quand on voit les choses en grand, on ne tient pas à une hypothèque de plus où de moins. En quarante-huit heures, la maison de Roberville fut montée.

Ce n'est rien encore que d'avoir une maison. Il faut égaler le luxe de son prédécesseur. Il faut, comme lui, recevoir du monde, faire admirer la fraîcheur, l'élégance de l'ameublement, avoir ses complaisans à table, et payer leurs égards en perdant au jeu. Tout cela ne se fait qu'avec de l'argent comptant, et on trouvait alors, comme aujourd'hui, toutes les facilités imaginables de se ruiner; il n'en coûtait même pas si cher : on ne payait en intérêts que cinq pour cent. On pouvait donc tenir quelques mois de plus. On pouvait même manger fort au-delà de ce qu'on avait, parce que le code hypothécaire n'existait pas, et qu'on prenait dans vingt bourses, cinq cent mille francs sur un bien qui valait cent mille écus. D'après cela, Roberville ne devait manquer de

rien. Il recevait de toutes mains, et il n'avait pas la moindre inquiétude : les bénéfices de sa place devaient tout payer en trois mois.

Ces premières dispositions terminées, il s'aperçut qu'il lui manquait encore quelque chose. On l'avait séparé de sa femme, à qui il ne tenait plus que faiblement. Cette séparation, d'ailleurs, était le garant de son opulence future, et il n'y a guère de maris qui ne se consolent en pareille circonstance, et puis il y avait long-temps qu'en ce genre-là, Roberville avait appris à ne s'affecter de rien. Cependant, il était du bon ton qu'un homme riche, aimât, ou parût aimer quelque chose, et Roberville éprouvait le besoin de suivre un usage assez généralement adopté. Toujours prompt à former des projets, il en fit, sur son amour à venir, d'aussi sages que les mesures qu'il venait de prendre en finances.

« J'ai eu des femmes, des filles, des veuves, « toutes d'une classe distinguée. Toujours même « manière d'aimer, toujours uniformité de plai- « sirs. De l'esprit, des prétentions, de l'exigence, « voilà ce que j'ai trouvé chez ces dames, et, à la « longue, cela devient fatigant.

« Je veux une petite fille, bien simple, bien « naïve, bien jolie, bien faite, dont le babil m'a- « muse, dont l'étourderie m'égaie, dont la ten- « dresse m'attache.

« Une grande dame, dans ses atours, est une « idole qu'il faut adorer de loin. Je ne craindrai

« pas de chiffonner l'étamine de ma petite, de dé-
« ranger son bonnet, et quand l'amour nous éga-
« rera l'un et l'autre, je n'aurai qu'une épingle à
« ôter, qu'un cordon à défaire.

« Les belles dames doivent beaucoup à leur
« lacet. Ma petite ne daigne pas en faire usage.
« Avec ou sans corset, son joli sein est toujours
« le même.

« On recherche une femme bien née; on se
« presse autour d'elle. L'amour-propre est flatté
« en proportion de son rang; mais l'amour est à
« l'amour-propre ce que tout est à zéro. Que
« m'importe à moi qu'un joli minois soit de qua-
« lité, ou non?

« Irai-je chercher le bonheur dans ces bureaux
« d'esprit, où des bégueules rendent des oracles,
« où il faut recueillir, admirer le moindre mot
« qui leur échappe, où elles prononcent effron-
« tément sur Helvétius, Mably, Voltaire, Dide-
« rot? Ma petite ne connaît seulement pas leurs
« noms; mais, sans s'en douter, elle possède l'art
« de plaire.

« Qu'est l'amant d'une belle dame? l'esclave
« de ses volontés, le martyr de ses caprices. Ma
« petite ne veut rien, n'exige rien, et permet
« tout.

« Une grande dame règle mes démarches, mes
« pensées et jusqu'à mes plaisirs. Ma petite ne
« calcule rien, et elle est toujours contente quand
« j'ai beaucoup de santé.

« Une grande dame croit m'honorer par des « faveurs que dix autres ont obtenues avant moi. « Ma petite est reconnaissante du bonheur que « je lui procure, et elle m'invite ingénuement à « lui en procurer encore. »

Roberville n'avait pas observé que les femmes en général ont des goûts, des habitudes conformes à leur éducation et à leur rang; qu'elles se font un caractère d'après les circonstances où elles sont placées; mais qu'elles sont toutes les mêmes au fond. En attendre de la reconnaissance, c'est déja prévoir le moment où on n'inspirera plus d'amour, et alors on n'obtient plus rien d'elles. Cet homme épouse sa cuisinière avec qui il vivait, mais qui a cessé de l'aimer. Elle proteste de son dévouement, de sa tendresse, en ôtant son tablier pour aller à l'église. Elle oublie, en revenant, qu'elle l'a porté, et la semaine n'est pas écoulée, qu'elle commande impérieusement à son mari et à sa servante.

Roberville a donc décidé qu'il aura une petite fille, bien jeune, bien jolie, bien neuve, qui ne verra que par ses yeux, qui n'aura d'idées que celles qu'il lui communiquera, qui le caressera, le fêtera, le respectera. Il ne sait encore où la trouver. Mais il y a dix mille petites ouvrières à Paris. On les rencontre le matin, le panier au bras, portant leur modeste dîner, et allant commencer leur journée. Dès le lendemain, il sortira

en redingote; il se tiendra sur le Pont-Neuf; il arrêtera celle qui lui paraîtra pouvoir remplir les conditions qu'il exige. Il lui parlera, il la reverra, il parlera encore, il persuadera. En attendant, il se fait habiller, et il fait mettre ses chevaux pour aller faire l'important dans ses bureaux. *Vanitas vanitatum!*

Il monte en se balançant. Il caresse d'une main le pommeau de son épée; il joue de l'autre avec une superbe boîte, qui a remplacé celle qu'on lui a volée à Versailles. Il *chantonne* un petit air: c'est en *chantonnant* qu'il a l'habitude de s'annoncer dans ses bureaux; c'est à ses fredons que les plus empressés de ses commis accourent, et lui présentent leur hommage.

Il s'étonne d'être dans l'antichambre et de n'avoir vu personne. Il chante plus haut, et il est toujours seul. Il entre dans le premier bureau: à peine lève-t-on les yeux sur lui. Il s'arrête, il fronce le sourcil; il voit sur toutes les bouches un rire sardonique, qui ajoute à son indignation. Il ouvre une seconde porte; il la pousse avec violence. Il ne se possède plus, il va éclater... Il est frappé d'étonnement et de crainte... Merlicourt est devant lui. Les deux adversaires se regardent, se mesurent. Ils s'écraseraient si la foudre était dans leurs mains. Bientôt les deux visages se composent; ils affectent un air serein; ils se couvrent de ce vernis du grand monde,

qui n'est que le masque des passions basses et haineuses. Merlicourt tire enfin un papier de sa poche et le présente à Roberville.

« Le roi, vu le rapport des commissaires nom-
« més pour instruire le procès de M. de Merli-
« court, convaincu que les accusations portées
« contre lui sont calomnieuses, ordonne à son
« contrôleur-général et à son ministre de la ma-
« rine de le rétablir dans ses fonctions, et dé-
« clare l'accusateur incapable d'être jamais em-
« ployé à son service directement ni indirectement.

« *Pour copie conforme*, etc. »

On reconnaît ici la suite des manœuvres de la comtesse. Les ministres, forts du rapport des commissaires, avaient facilement persuadé le roi. Merlicourt était la victime des intrigues d'un tracassier, d'autant plus dangereux qu'il savait trouver des appuis, en apparence très-recommandables. Si cependant il plaisait à sa majesté d'examiner la conduite de M. de la Galissonière, elle reconnaîtrait la justesse des observations qu'on a déja eu l'honneur de lui soumettre. Elle démêlerait au premier coup d'œil l'ambition d'un homme qui, depuis long-temps, vise au ministère, à qui tous les moyens d'y parvenir paraissent légitimes, et qui n'a voulu renverser Merlicourt, qu'afin de pouvoir ensuite inculper le ministre. Ces déclamations étaient appuyées par les caresses, les séductions, les insinuations perfides

de la favorite. Lebeau avait agi de son côté. Il avait représenté à son maître que la persécution qu'avait essuyée l'honnête Merlicourt, était l'ouvrage de madame de Roberville; qu'une femme qui ne balançait pas à compromettre ainsi son souverain dans l'opinion publique, ne l'aimait pas, et était par conséquent indigne de lui. Il ajoutait que cette femme, jolie à la vérité, n'avait aucune ressource dans l'esprit, et le roi commençait à s'en apercevoir. Pressé de toutes parts, attaqué dans tous les sens, il céda aux impulsions qu'on voulut lui donner. Ce fut au milieu d'une orgie qu'il signa l'exil du meilleur officier de notre marine, la réintégration de Merlicourt, et qu'il ordonna de renvoyer madame de Roberville.

Elle revint à Paris, accablée du coup qui la frappait, ulcérée des plaisanteries amères de Lebeau. Elle ne réfléchissait pas qu'elle avait gagné, en quatre jours, cinquante mille francs et du plaisir; que l'honneur d'avoir passé par le Parc-aux-Cerfs allait la mettre à la mode, et qu'on se disputerait la gloire de se ruiner pour elle. Ces calculs sont d'une fille, et une femme qui croit tomber du trône, qui est encore ivre de ses grandeurs et étourdie de sa chute, a besoin de vingt-quatre heures au moins pour se dépouiller tout-à-fait de son auréole, et reprendre ses premières habitudes.

La situation de Roberville était réellement dé-

plorable. Forcé de ployer, avec les apparences du respect, sous les ordres du roi, et de s'interdire jusqu'à la plainte, il restait chargé d'un loyer énorme, et de dettes de tout genre. Il était clair que ses créanciers, instruits de sa disgrace, allaient l'attaquer dans ses biens et dans sa personne. Il ne voyait plus que huissiers, procureurs, contraintes par corps, geoliers, verroux. C'était le moment de lire le chapitre de Sénèque : *Du mépris des richesses.* Roberville, en sortant de ses bureaux, d'où on le chassait sans retour, ne pensa qu'à sauver les débris de sa fortune.

En effet, quoi de commode, et par conséquent de naturel comme une banqueroute ? « Je dois, « à la bonne heure ; mais je tombe de la manière « la plus imprévue : ne suis-je pas assez à plain- « dre ? faut-il encore que je me dépouille de tout « en faveur de mes créanciers ? Ne m'ont-ils pas « traité en juifs ? n'est-il pas juste que je les en « punisse ? »

C'est d'après ce raisonnement, ou tel autre à peu près semblable, par lequel on cherche à s'arranger avec sa conscience, ce qui prouve l'hommage involontaire que l'être le plus corrompu est forcé de rendre à l'équité ; c'est d'après ce raisonnement qu'on met ses meilleurs effets à couvert ; on étend son passif ; on restreint son actif ; on se cache pendant quelques jours ; on fait assembler ses créanciers ; on offre quinze pour cent ;

on retire ses lettres de change; on reparaît dans une certaine aisance, et on est encore assez bien vu des hommes... ceux à qui on a fait perdre exceptés; mais rien n'oblige à voir ceux-là.

Roberville sortait donc avec la résolution bien prise d'enlever son argent, ses bijoux, et ce qu'il y avait de plus portatif dans son mobilier. Il trouve au coin de la rue un homme assis, et pleurant sur une pierre. Il reconnaît Durocher. « Que fais-tu là? — Vous voyez. — On t'a donc « chassé aussi? — M. de Merlicourt m'a dit: Vous « m'avez félicité il y a huit jours d'avoir con- « gédié un ingrat; vous avez mis votre attache- « ment pour moi au rang de vos premiers de- « voirs, et avant-hier vous avez assuré Roberville « de votre dévouement; vous l'avez invité à por- « ter la lumière dans toutes les branches d'une « administration déprédatrice! Loin de moi ces « hommes qui vont toujours au soleil levant! — « Quoi, Durocher, lorsque Merlicourt m'a ôté « ma place de premier commis, tu lui as dit qu'il « avait fait un acte de justice? — Oui, je l'ai dit. — « Et tu ne rougis pas de l'avouer! — Pourquoi « n'en conviendrais-je point? Je n'ai plus rien à « craindre ni à espérer de toi.

« Voilà donc les hommes, disait Roberville en « s'éloignant. Je reste seul dans ma disgrace; je « suis délaissé par celui même que j'avais associé « à mes intrigues. Il est donc vrai que la vertu

« seule lie les hommes, et que ceux que leur in-
« térêt rapproche, ne tiennent les uns aux autres
« que par la prospérité ! »

Roberville faisait toujours les plus beaux raisonnemens du monde, quand il tombait dans le malheur. S'il eût recherché les causes de cette nouvelle infortune, il eût avoué franchement qu'il la méritait, et par les motifs qui l'avaient décidé à agir contre Merlicourt, et par l'usage qu'il avait fait d'un moment de bonheur, et par les moyens mêmes qui l'avaient préparé. En effet, complice maintenant des dérèglemens de sa femme; ne rougissant plus d'en recueillir le prix; croyant légèrement à une nomination dont il n'a pas de titre; se conduisant comme s'il eût été installé et reconnu; affichant un luxe révoltant, et qu'il ne pouvait soutenir qu'à force de déprédations; négligeant ses fonctions; donnant sa confiance à un homme qu'il méprisait; renvoyant, pour l'avancer, un sujet instruit et expérimenté; voilà ce qu'il a fait en quatre jours, et il se plaint des hommes ! et il parle de vertu !

En dissimulant des bassesses, qui n'étaient pas publiques, en se résignant à une honorable indigence, en abandonnant tout à ses créanciers, il pouvait rendre encore sa chute respectable. Le monde l'eût attribuée à la versatilité d'une cour corrompue; il eût plaint la victime; il s'y fût intéressé, et l'estime générale pouvait l'aider à se relever encore. Roberville ne vit que les pri-

vations auxquelles il se soumettrait en se comportant en homme d'honneur. Il frémit à l'idée des besoins dont il serait la proie, et mettant son intérêt du moment avant les principes, qui seuls assurent un bien-être constant, il courut dépouiller ses créanciers.

CHAPITRE IV.

Toutes les banqueroutes n'enrichissent pas.

Tout fait du bruit à Paris. Une bagatelle, qui présente un côté plaisant, ou qui inspire quelque intérêt, passe de bouche en bouche, de cercle en cercle, et vingt-quatre heures après est renvoyée du salon à l'antichambre, et de l'antichambre au chansonnier du Pont-Neuf.

Une lingère, un tapissier, un bijoutier, ne savent rien de ce qu'on dit chez M. le comte, chez madame la marquise, chez le fermier-général un tel. C'est au chansonnier qu'il appartient d'instruire la classe inférieure de tout ce qui arrive d'extraordinaire. C'est lui qui a le privilége de faire rire ceux que l'évènement ne touche pas; c'est lui que pouvait craindre Roberville.

Cependant, avant que sa mésaventure fût chantée, il fallait que le laquais, qui vendait un sujet *chopine* au poète de la rue Mouffetard, fût instruit des détails; que le poète se mît en verve avec du vin frélaté; que sa chanson fût faite, et,

d'après l'abondance du sujet, celle-ci devait être longue. Il fallait que le censeur y eût apposé son vu; que l'imprimeur eût *tiré* pour la ville et les provinces, et que le chanteur eût appris son air. Tout cela ne se fait guère qu'en trois ou quatre jours, et il n'en faut qu'un pour déménager un hôtel, quand on a ses raisons pour ne pas perdre de temps.

Roberville, qui se décidait à la minute, et qui opérait toujours bien, comme vous le savez, forma le projet de faire porter son mobilier chez sa femme, et d'aller ensuite à Versailles essayer de tirer parti de sa faveur. Et quoi de plus facile? La maîtresse du roi n'a besoin à Paris que d'un pied à terre. Il n'y avait donc pas d'inconvénient à encombrer sept à huit pièces de l'hôtel de la marquise de Courville. Et pourquoi ne ramènerait-elle pas son amant aux sentimens de bienveillance qu'elle lui avait d'abord inspirés pour son mari?

Telles étaient les idées nouvelles dont s'occupait Roberville, en remplissant une assez vaste cassette de son argent, de ses bijoux, et de sa vaisselle. Il fait porter le précieux coffre dans sa voiture; il s'y place, tant bien que mal, et il ordonne de *toucher* chez madame.

« Ah! c'est vous, monsieur, lui dit Zulime. Je « ne sais si ma maîtresse pourra vous recevoir. « — Madame est à l'hôtel! — Hélas! oui. — Que « vient-elle faire à Paris? — Des réflexions sur

« l'instabilité des choses humaines. — Comment,
« elle n'est plus rien ? — Non, monsieur. Mais,
« vous-même, qu'avez-vous ? Vous me paraissez
« préoccupé. — Moi, j'ai perdu ma place. — Ah !
« mon dieu ! madame sera affectée de cet évène-
« ment au point de ne pouvoir vous parler. —
« Va toujours m'annoncer... Ah ! descendons cette
« cassette, et mettons-la en sûreté. »

La cassette placée dans un cabinet, dont Roberville met la clef dans sa poche, Zulime monte, et rend compte à madame de ce qui se passe en bas. Madame juge à propos de s'expliquer avec monsieur, de manière à ne lui laisser aucun doute sur ses intentions. Elle le fait entrer dans son boudoir. On avait dès lors des boudoirs, appelés ainsi je ne sais pourquoi, car c'est l'endroit de sa maison où une jolie femme boude le moins.

« Mon cher ami, dit madame de Roberville,
« quand je vous ai épousé, j'étais aussi étrangère
« au monde qu'au plaisir. J'ai connu depuis l'un
« et l'autre, et je me suis conduite d'après mon
« expérience. Je vous ai quitté, parce que vous
« étiez devenu moraliste, grondeur, et par con-
« séquent ennuyeux. Je vous ai repris par une
« de ces fantaisies qui, pour être inexplicables,
« n'en sont pas moins fréquentes. Cette fantaisie
« est satisfaite, éteinte, et très-certainement elle
« ne se reproduira plus. Je me suis arrangé hier,
« pour le plaisir, avec un petit abbé, et pour

« l'intérêt avec un maréchal de France. Indépen-
« damment de cet hôtel, et de ce qu'il renferme,
« j'ai cent mille écus à moi, et monsieur le ma-
« réchal m'aidera à grossir mon capital des inté-
« rêts accumulés et du superflu de ce qu'il me
« donnera. Vous êtes ruiné, paresseux, inca-
« pable : vous voyez qu'il ne peut plus y avoir rien
« de commun entre nous. Je n'entends pas même
« que vous transformiez ma maison en magasin.
« Tout ce que je peux, c'est de garder le dépôt
« que vous venez de mettre ici, et de vous le
« rendre à votre première réquisition. N'attendez
« rien de plus, et retirez-vous, parce que mon
« petit abbé va venir déjeuner avec moi. Adieu,
« mon cher ami.

« Suis-je assez humilié, disait Roberville en
« remontant dans son carrosse ? Maltraité par une
« femme, dont je partage l'avilissement; trop vil
« moi-même pour avoir conservé le droit de me
« plaindre, me voilà donc placé entre la misère
« et l'opprobre! » Et comme celui qui paraît re-douter le plus l'opprobre craint réellement la misère, Roberville envoie chercher un carrossier, un maquignon, un tapissier, une lingère, dans des quartiers opposés à ceux qu'habitent les marchands qui lui ont fourni. Il consent à vendre à tout prix, pourvu qu'on paie comptant, et qu'on enlève de suite. Dix marchés sont conclus; les acquéreurs sont allés chercher des charrettes, et le maquignon un palefrenier pour conduire les

chevaux. Les uns et les autres doivent payer au moment où ils enlèveront.

Le diable, qui, dit-on, se mêle de tout, fourra son nez crochu dans cette affaire. Sans doute il ne voulait pas servir les marchands qui avaient livré de bonne foi ; il ne voulait pas non plus empêcher les fripons, que Roberville avait mandés, de s'enfoncer de quelques pieds de plus en enfer. Que voulait-il donc? c'est ce que je n'ai jamais pu savoir précisément, parce que je ne suis pas aussi heureux que certaines personnes, très-dignes de foi, qui l'ont vu et qui lui ont parlé.

Quoi qu'il en soit, c'est incontestablement lui qui souffla à Durocher l'idée infernale qu'il mit à exécution avec autant de promptitude que de succès.

« Combien donneriez-vous à un homme qui « vous empêcherait de perdre dix, vingt, qua- « rante, soixante, cent mille francs, fut-il dire « à la lingère, au tapissier, au marchand de che- « vaux ? Quinze louis, dit l'un ; cent pistoles, dit « l'autre ; douze cents francs, répondit le troi- « sième. — Mes sûretés? — Je dépose chez un « notaire. — Déposez et dépêchez-vous : il n'y « a pas un moment à perdre.

« Roberville a contracté des dettes, qui mon- « tent à quatre fois la valeur de son bien. — Est-il « possible ! — Il est sans emploi. — Quoi ! cette « grande place... — Il l'a perdue. — Ah ! mon

« Dieu ! — Il est impossible qu'il vous paie — « Courons, agissons, sauvons ce que nous avons « fourni. Prévenons une banqueroute... — Il est « capable de la faire. — Et de prouver qu'il n'y « a pas de sa faute. — Les banqueroutiers sont « si adroits ! — Ce sont tous des fripons, » et celui qui parlait ainsi avait manqué trois fois.

Au moment où on chargeait les premières charrettes, où on y entassait, pêle-mêle, les velours, les damas, les glaces, les dorures, on est arrêté, pétrifié par un *halte là*, que prononce un commissaire qu'avaient amené avec eux les marchands qu'on allait spolier. L'un reste un bras en l'air; l'autre, la bouche ouverte, ne peut achever la phrase commencée. Celui-ci demeure immobile comme la statue de marbre qu'il porte sur son épaule ; celui-là laisse tomber un lustre de cristal et le met en pièces. Roberville, qui a reconnu le commissaire à sa grande robe et à sa volumineuse perruque, se sauve au grenier, et se fût réfugié sur les toits, s'il n'eût craint de se casser le cou. Désolé maintenant d'avoir fait les dispositions d'une banqueroute, qui ne lui rapportera pas un sou, et qui le rendra la fable du public, il s'occupe cependant du soin de mettre sa personne en sûreté. Il se blottit dans un grand coffre, où on mettait du bois à brûler, qui appartenait au propriétaire de la maison, et qu'on avait monté sous les tuiles, parce que, selon Roberville, ce bahut déshonorait son escalier.

Le commissaire, aidé de son clerc, grand et maigre bas-normand, au teint hâve, au dos arqué, à l'œil actif, aux doigts crochus, le commissaire commença son procès-verbal, à la suite duquel devait venir un inventaire, qui ne pouvait être terminé qu'à la douzième ou quinzième vacation. Il ne manquait, pour qu'il ne restât rien aux créanciers, qu'un procureur qui intervînt dans cette affaire : il en viendra peut-être deux.

Or, comme un procès-verbal est un acte qui rapporte peu au rédacteur, le commissaire eut soin de faire le sien aussi clair et aussi court que le lui permit sa logique, qui n'était pas celle d'Helvétius, et pour ne pas perdre son temps, il écrivit *inventaire*, en grosses lettres, en tête d'un cahier de vingt feuilles de papier marqué. A la vue de ce cahier, les créanciers pâlirent à leur tour.

Sous le titre, le clerc bas-normand grossoya, à neuf lettres par ligne, un extrait, aussi long que l'original, des titres de chacun sur les biens-fonds de Roberville, et de leurs droits, motivés sur des fournitures considérables. Vint ensuite copie des mémoires, bien et dûment arrêtés par ledit Roberville, et comme on n'*instrumentait* pas alors après le soleil couché, qu'il ne se couche au mois de juin qu'à neuf heures, et qu'il en était quatre de relevée, monsieur le commissaire jugea à propos de clore sa vacation.

Il se retira, en déclarant qu'il amènerait le len-

demain des ouvriers, pour remettre les meubles en place, afin qu'on pût reconnaître la propriété de chacun. Les créanciers déclarèrent qu'ils se chargeraient volontiers de ce travail. Le commissaire leur fit observer que les parties intéressées ne pouvaient, selon je ne sais quel article de je ne sais quelle ordonnance, mettre la main à rien, à peine d'être poursuivies pour fait de *dol*. L'esprit de cette ordonnance était probablement de donner aux officiers de justice l'innocente facilité d'employer des ouvriers à trente sous, et de porter leurs journées à trois livres.

Et comme une ordonnance, plus connue, prescrit de mettre un gardien près des effets séquestrés, monsieur le commissaire jugea convenable d'en nommer un, dans cette circonstance délicate, qui eût un caractère public. En conséquence, il nomma son clerc, avec émolumens de six francs par jour, dont moitié reversible... vous vous doutez à qui.

Lorsqu'un suisse est couché et endormi, il a sa responsabilité sous son oreiller; mais le gardien d'un mobilier considérable, distribué dans vingt pièces, ne saurait être trop vigilant. Notre grand clerc avait allumé des bougies partout, parce que les gens mal-intentionnés, ne sachant où il serait, n'oseraient se présenter nulle part, et il est constant qu'on sait toujours où est un homme qui parcourt une vaste maison, la nuit, une lanterne à la main. Il n'était pas démontré du tout qu'il

y eût des gens mal-intentionnés; mais il est toujours bon de pouvoir couvrir ses marches et ses contre-marches d'un prétexte spécieux. Or, les prétendus mal-intentionnés étaient d'honnêtes voisins, que la curiosité avait tenus à leurs croisées pendant la journée précédente, et qui pourraient-être assez badauds pour vouloir connaître à quoi le grand clerc allait employer le temps.

Notre Bas-Normand, invisible derrière ses bougies, était partout, examinait tout; revenait sur ses pas, examinait encore, et, comme il avait beaucoup de facilité, il eût pu, à une heure du matin, faire l'inventaire de mémoire.

« Il est bien extraordinaire, disait-il en trem-
« pant sa croûte dans un doigt de vin, que Dieu
« ait tout donné aux uns, et rien aux autres. Ne
« serait-ce pas plutôt les hommes, qui, interver-
« tissant tout, altérant tout, ont effacé jusqu'à
« la trace de sa bienfaisance paternelle, et n'est-
« ce pas entrer dans les vues de la Providence,
« que de tâcher de ramener l'égalité primitive?
« Ma femme, par exemple, court les rues avec
« un mauvais casaquin d'indienne; elle dîne mal,
« et ne soupe pas mieux. C'est poutant une femme
« de mérite que ma femme, et qui serait encore
« fort bien, si, à l'aide de quelque parure, elle
« rendait une sorte de fraîcheur à des attraits,
« que quarante ans ont un peu altérés. Il y a là-
« haut des rideaux de mousseline brodée des
« Indes, qui lui feraient des robes et des mante-

« lets magnifiques. N'est-il pas affreux de pousser « le luxe jusqu'à faire des rideaux avec de la « mousseline des Indes, et n'est-il pas louable « de contribuer à la répression de pareils excès? « Ma foi, je vais rappeler un peu l'égalité de « mon côté, en confisquant les rideaux au profit « de ma femme.

« Faire le bien d'une compagne estimable, est « un devoir sacré pour un mari. Mais lorsqu'il a « rempli ses obligations, lui est-il défendu de « s'occuper de lui? J'ai un mauvais habit noir, « râpé partout, et recousu aux coudes, et il y a « ici à côté une tenture de velours cramoisi, dont « je tirerais un habit, veste, culotte, bien longs « et bien larges, une redingote et une robe de « chambre. Mettons la tenture avec les rideaux.

« Comme il est indispensable de régler toutes « nos actions d'après l'exacte probité, il ne faut « pas exposer un honnête tailleur, qui ne donne « pas dans le luxe, mais qui vit de son aiguille, « à perdre ses façons. Il y a au salon une tapis- « serie de haute-lice, bordée d'un large galon et « d'une crépine en or : je vais dégalonner la ta- « pisserie de haute-lice... Voilà qui est fort bien. « Mais demain, quand le tapissier cherchera et « ne trouvera point ses rideaux, son velours et « sa crépine... Eh bien, ces objets étaient déja « disparus quand M. le commissaire est arrivé, « et ce qui prouve combien les commissaires, et « leurs clercs surtout, sont utiles, c'est qu'on n'a

« rien enlevé depuis que je suis ici. C'est cela, « c'est cela. Cette réponse ferme nécessairement « la bouche au tapissier.

« Le joli paquet que j'ai fait là ! Il y a là-dedans « une petite fortune. Gloire, gloire éternelle à « l'inventeur des inventaires !

« Voyons maintenant où je mettrai cela, car il « n'est pas possible de hasarder d'emporter un « paquet aussi volumineux sous le bras. Il faut « le cacher quelque part, et ma femme, en ve- « nant voir son mari, sortira tantôt une pièce, « tantôt l'autre, attachée sur sa chemise, ou aux « cordons de son jupon piqué. Où cacherai-je « mon paquet? Eh parbleu, dans ce grand coffre « au bois qu'on a monté au grenier, et auquel « personne ne pensera. »

Voilà notre Bas-Normand qui prend son paquet, qui monte l'escalier sur la pointe du pied, et qui cherche son coffre à tâtons. Il s'est bien gardé de prendre de la lumière, car qu'eût-on imaginé, en le voyant se promener sous les combles ? On n'avait pas meublé le grenier, et les mal-intentionnés eussent pu juger défavorablement le restaurateur de l'égalité.

C'est dans ce coffre que s'était caché Roberville, et il ne pouvait y rester toujours. La nécessité de sortir de cette maison se faisait plus vivement sentir de minute en minute, et le calme de la nuit, le silence qui régnait partout, avaient rendu quelque courage au malheureux prisonnier.

Déja il avait levé le couvercle avec toutes les précautions d'un homme condamné à craindre désormais jusqu'à son ombre. Il sort une jambe ; il écoute, en retenant son haleine ; il passe la seconde ; il est debout. Il va chercher l'escalier, tâcher de gagner le jardin ; à la faveur des espaliers, il espère monter au haut du mur, et au risque de se casser le cou, il sautera dans la rue. Il est arrêté dans ce nouveau projet par un soufflet qu'il reçoit, il ne sait de qui, ni comment. Il jette un cri : un cri répond au sien.

Le Bas-Normand, en cherchant le coffre, alongeait un bras, et le portait circulairement de droite à gauche. La main avait rencontré la figure malencontreuse de Roberville, et la terreur était égale des deux côtés. Le paquet, échappé de dessous l'autre bras, était tombé sur le plancher avec un certain bruit. Cette circonstance éclaira Roberville. « Monsieur le voleur, dit-il en se jetant « à genoux, vous volez en petit, et moi en grand ; « voilà toute la différence, et entre confrères, on « ne s'égorge pas. »

Si le Bas-Normand avait eu le temps de se remettre, il eût peut-être profité de cet aveu pour prendre le haut ton, afficher les grands principes, et se faire honneur de l'arrestation du confrère. Il répondit, encore agité par la crainte : « Hélas ! « mon cher ami, chacun vole comme il peut. »

Une petite société, qui fait la guerre à la grande, se rapproche, se serre, se soutient réciproque-

ment, et quelquefois devient forte par le sentiment même de sa faiblesse. Les deux voleurs, après s'être fait humblement leur confession, convinrent d'agir de concert. Il était égal à Roberville que son mobilier passât dans les mains d'un Bas-Normand, ou de quelque Parisien. Le Bas-Normand était bien aise de se défaire d'un homme qui ne pouvait l'aider dans ses spéculations, et qui, par cette raison, était embarrassant. D'après cela, on arrêta que Roberville sortirait, non par-dessus le mur, parce qu'ainsi qu'il l'avait prévu, il pourrait se casser les jambes, mais par la porte ; qu'en reconnaissance de ce service, il irait éveiller la femme du confrère, la conduirait sous le mur du jardin, où elle recevrait le paquet déja fait, ce qui est bien plus court que de l'enlever par parties. D'ailleurs, le mari, débarrassé de celui-là, s'occuperait d'en faire un autre.

En conséquence, le Bas-Normand va frapper à la loge du suisse. Il lui crie que le recors qu'on a laissé avec lui est attaqué d'une colique épouvantable, et qu'il faut qu'il ouvre la porte. Le suisse, encore endormi, n'entend que la moitié de ce qu'on lui conte, et articule à demi : « La « clé est sur cette table. »

Roberville, échappé, oublie et le Bas-Normand, et sa femme, et le paquet, ce qui n'est pas loyal. Mais si le besoin rapproche certains hommes, le même sentiment les éloigne, et le besoin le plus pressant de Roberville était de

mettre sa personne en sûreté, et non de rendre à la femme de *mérite une apparence de fraîcheur*, à l'aide de sa mousseline des Indes. Il se hâta de sortir de Paris.

Le Bas-Normand réfléchissait, en attendant sa femme, à ce qui venait de se passer. Si j'avais arrêté cet homme, pensait-il, j'aurais reçu des créanciers une récompense honnête, qui ne m'aurait pas empêché de garder mon paquet. J'aurais au moins joui légitimement de ce qu'on m'aurait donné, ce qui eût un peu allégé certain poids que je sens là... Bah! qu'importe, après tout, de quel genre est la jouissance, pourvu qu'on jouisse? et puis, n'est-il pas possible que tout ce qu'il y a ici soit mangé par la justice, et alors les créanciers m'auraient-ils donné quelque chose? Ma foi, j'ai fort bien fait de laisser évader ce pauvre diable; il me rendra peut-être la pareille dans une circonstance semblable. Il est bon de tout prévoir, et si ma conscience crie, je la laisserai dire : elle finira par s'apaiser, comme celle de tant d'autres.

A la fin de ce monologue, le Bas-Normand s'aperçut que le jour commençait à poindre. Il sentit que le moment de jeter le paquet par-dessus le mur était perdu, et il fut le mettre dans le bahut. Il avait à peine baissé le couvercle, qu'il secoua les oreilles au bruit de sept à huit grands coups du marteau de la porte. Il descendit l'escalier en quatre sauts, ouvrit une fenêtre, et

demanda du ton le plus calme qu'il put prendre : « Qui est là ? — Ouvrez, c'est l'huissier Buisson. »

« Que diable, disait le Bas-Normand, en allant « ouvrir, M. le commissaire avait bien besoin « d'envoyer cet huissier! Pourquoi partager avec « lui des produits que nous pouvions nous ré- « server, et comment ferai-je des paquets à présent ? » Ce n'était pas le commissaire qui envoyait Buisson.

Durocher avait touché les fonds déposés par les créanciers. De ce moment, il n'avait plus rien de commun avec eux, et il lui importait peu quelle tournure prendrait leur affaire. Dans cette circonstance, il n'y a que de l'insouciance à lui reprocher, et ce n'est pas un crime capital. Mais les empêcher de retirer leurs marchandises, après s'être fait payer pour les leur faire recouvrer, est une idée archi-diabolique, qui ne pouvait sortir que du cerveau de Durocher. Il avait trouvé tout simple de tirer encore vingt-cinq louis du propriétaire de l'hôtel, et il avait été le prévenir de se mettre en garde contre le coup qu'on lui préparait.

Le propriétaire avait passé la soirée précédente à conférer avec son procureur, à peu près aussi honnête homme que ceux qui figurent dans cette scène, et le résultat de la conférence avait été d'expédier à Buisson l'ordre d'aller saisir, au point du jour, tout ce qu'il y avait à l'hôtel. Vous jugez bien qu'on se proposait encore d'*in-*

strumenter promptement, vivement et efficacement.

« Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur l'huis-
« sier? — Monsieur, je viens saisir. — De quelle
« part? — De celle de M. Turc, procureur au Châ-
« telet, fondé de pouvoir du propriétaire de cet
« hôtel. — Vous venez trop tard, monsieur. Tout
« est saisi, et il y a inventaire commencé par
« monsieur le commissaire Mutel. — Je ne viens
« pas trop tard, monsieur, et je vous apprends
« qu'un commissaire ne peut *instrumenter* que
« chez les personnes mortes de mort violente ou
« subite. — Êtes-vous bien sûr de cela, monsieur?
« — Très-sûr, monsieur. — Nous avons cependant
« été appelés par les créanciers... — Qui n'enten-
« dent pas plus les affaires que vous. — Qu'est-ce
« à dire, monsieur? — Qu'il y a lieu ici à une
« action civile; que le Châtelet est le tribunal
« compétent, et que le commissaire Mutel n'a
« rien à voir dans tout cela; en conséquence,
« vous allez avoir la bonté de vous retirer. —
« Et nos frais, monsieur? — Ils sont faits contre
« l'esprit et la lettre de toutes les ordonnances.
« — Est-ce une raison pour que nous les per-
« dions? — Non. Je dis seulement que vous ne
« préleverez rien sur le produit de la vente des
« effets que je saisis. Mais vous pouvez tenter la
« voie d'action contre ceux qui vous ont mis en
« œuvre. Vous n'y êtes pas fondés. Cependant,
« je crois qu'ils aimeront mieux vous donner deux

« cent francs, que de manger cent écus en plai-
« doiries.

« Allons, messieurs mes recors, dispersez-vous
« dans ces différentes pièces, et ayez soin que rien
« ne soit distrait. Moi, je vais donner un coup
« d'œil par toute la maison.

« Ah, mon dieu! disait tout bas le clerc de
« Mutel, je suis ruiné, s'il trouve mon paquet!
« J'avais bien affaire de laisser échapper ce M. de
« Roberville, dont la peau m'eût valu de l'argent!
« C'est quelque chose de beau, qu'une bonne ac-
« tion qui ne rapporte rien! Une bonne action
« n'est que duperie. »

L'huissier Buisson, qui aimait mieux agir que pérorer, courait de chambre en chambre, le nez au vent. Il arrive sous les toits, il trouve le coffre, il lève le couvercle, il voit le paquet, il l'entr'ouvre. « Oh, oh! dit-il, c'est sans doute ce co-
« quin de Bas-Normand qui a fourré cela ici. Vo-
« ler un voleur est pain béni, » et le paquet passe aussitôt du coffre sous un tas de foin, qui était à dix pas de là.

Pendant que ces deux messieurs s'occupent de leurs affaires personnelles, le procureur Turc se présente, très-empressé d'agir. Le commissaire Mutel arrive presque en même temps. Il est suivi de douze à quinze crocheteurs, et des créanciers, qui gémissent de voir échapper de la masse douze à quinze écus, qu'ils pouvaient et qu'ils devaient gagner eux-mêmes.

Le commissaire et le procureur entrent en explication. Turc parle dans le sens de l'huissier Buisson. Mutel soutient qu'un commissaire doit se porter et opérer partout où il est requis. Un des créanciers, qui prévoit que son commissaire sera évincé, profite de la vivacité et de la longueur de la contestation, pour aller chercher maître Boisang, autre procureur, digne à tous égards de figurer avec son confrère Turc.

« Monsieur, dit maître Boisang à maître Turc, « un propriétaire a droit de saisir, sans doute; « mais jusqu'à concurrence des loyers, et je sai- « sis, moi, afin d'assurer le surplus aux créan- « ciers. — Maître Boisang, il existe un bail de « trois, six, neuf, et pour assurer les loyers de « trois ans, je saisis la totalité, parce que je ne « sais combien ces guenilles seront vendues. — « — Des guenilles, maître Turc, des guenilles! « Ce mobilier paierait l'hôtel et au-delà. Je saisis le « tout de mon côté, sauf à prélever, sur la vente, « ce qui sera alloué au propriétaire, et je soutiens « qu'il ne peut, lorsque le locataire est insolva- « ble, prétendre en indemnité que la valeur d'un « an de loyer. — Moi, je soutiens le contraire, « maître Boisang, et je prouverai mon dire à l'au- « dience. — A l'audience! Ah! vous voulez plai- « der! Je fais assigner dès ce jour; demain je pré- « sente requête, et, en attendant, je commence « mon inventaire, entendez-vous, maître Turc? — « Je commence aussi le mien, maître Boisang.

« Vos menaces ne me font pas peur. Ah, ah! j'en « ai vu bien d'autres.

« Permettez, dit le commissaire Mutel, que je « saisisse, et que j'inventorie aussi, pour sûreté « des émolumens de ma vacation d'hier et des « écritures faites. — Qu'est-ce que c'est, monsieur « le commissaire, qu'est-ce que c'est? Pour une « misérable bagatelle, vous allez multiplier les « frais, frustrer des créanciers légitimes... — Et « ne deviens-je pas créancier légitime aussi, moi « qui ai été mandé? Je veux multiplier les frais, « dites-vous? Eh! messieurs, fait-on quelque chose « sans frais, et les procureurs ont-ils le droit exclu- « sif d'en faire? Je saisis et j'inventorie à mes ris- « ques et périls.

« Arrêtez, messieurs, arrêtez! s'écrie en en- « trant maître Grugeons. C'est moi qui saisis et « inventorie pour M. Bernard, qui a fourni trois « services d'argent, un de vermeil, cinq bagues « et trois boîtes d'or. Vous n'êtes pas fondé, « réplique vivement maître Turc. Et pourquoi? « reprend maître Grugeons. — Mon huissier n'a « trouvé ici aucun des articles dont vous parlez. « — Ils ont été distraits sans doute. Mais j'ai mon « mémoire arrêté, et j'entends être admis à par- « tager au marc la livre. — Attaquez le débiteur « dans ses biens-fonds. Vous avez contre lui la « voie de l'expropriation forcée. — Croyez-vous « me l'apprendre? Mais vous l'avez aussi, et vous « en userez, n'est-il pas vrai? — Je n'y manquerai

« point, parbleu! — Eh bien, je fais comme vous,
« je saisis partout, j'inventorie partout, j'écris, je
« plaide partout, et je prends partout... où il y a
« de quoi prendre »

Voilà donc trois procureurs et un commissaire travaillant à l'envi à la ruine du débiteur et des créanciers. Oh! c'est un joli métier que celui de procureur... pour ceux qui l'exercent.

Mais par quel hasard maître Grugeons est-il venu *occuper* pour l'orfévre-bijoutier? Un homme adroit et intelligent n'oublie rien, et Durocher, enchanté des succès de la veille, n'avait pas dormi de la nuit. Il pensa qu'on ne monte pas aussi magnifiquement une maison, sans y mettre de la vaisselle. Occupé lui-même de l'ameublement de l'hôtel, il ignorait à quel orfèvre Roberville avait donné la préférence de l'opération d'où il voulait le tirer. Mais comme Durocher avait toujours un expédient à sa disposition, il se leva de très-bonne heure, et fut trouver les syndics de la communauté. Les syndics, alarmés sur la fortune d'un de leurs confrères, coururent chez le receveur de la marque d'or et d'argent, qui ne put leur donner aucun renseignement sur cette affaire. Ils se remirent en course, et arrivèrent chez un petit homme, qui marquait secrètement et honnêtement, avec un poinçon que lui avait fait un graveur de la monnaie, et à un tiers seulement du droit établi, la vaisselle que lui apportaient des orfèvres connus et discrets.

Le petit homme leur avoua, après s'être fait un peu prier, qu'il avait marqué, la semaine précédente, pour deux mille écus en droits, de grosse vaisselle à M. Bernard. Les syndics se remirent en route, portèrent l'alarme dans l'ame de leur confrère, et firent valoir le zèle et la probité de Durocher. Durocher ajouta qu'il était dans la misère, et que tout bon office vaut un salaire. Bernard lâcha cent pistoles à Durocher, et mit Grugeons aux trousses de Roberville.

On commençait à chanter sur le Pont-Neuf les trente-six infortunes de Roberville, parodie en vingt-trois couplets des trente-six infortunes d'Arlequin. Dans ce temps-là, bien ou mal, on parodiait tout, et il y avait autant d'esprit dans cette parodie-là que dans bien d'autres que je pourrais citer. Trois particuliers, qui avaient l'habitude de faire leurs affaires aux dépens d'autrui, entendirent la fameuse complainte, qui déja avait passé du Pont-Neuf au carrefour de Bussy : un sujet heureux fait une fortune rapide dans la capitale. Déja les auteurs de la foire taillaient leurs plumes, et se disposaient à mettre en action les couplets du poète de la rue Mouffetard. Dans ce temps-là encore, on aimait à traiter des sujets tout faits. Cette manière dispensait d'inventer, et pour peu que le créateur eût mis de dialogue dans son ouvrage, il ne restait plus qu'à copier, ce qui ne laisse pas d'être commode.

Les trois personnages, qui écoutaient la ro-

mance au carrefour de Bussy, étaient précisément ceux qui avaient prêté soixante mille livres à Roberville, et qui avaient, en raison des intérêts, réduit son revenu à neuf mille francs. Chacun d'eux, et par un mouvement spontané, courut chez son procureur, fit saisir les fermages, et donna ordre de poursuivre le remboursement du capital, en vertu de son droit d'hypothèque. Madame de Roberville, ivre d'une opulence passagère, incapable de s'occuper de l'avenir, ne pensait point à faire valoir ses droits.

Voilà maintenant sept enragés, se disputant, s'arrachant les morceaux, et qui finiront peut-être par se battre avec les os, lorsqu'il ne restera plus que cela.

Terminons, le plus succinctement que nous le pourrons, l'histoire de cette procédure, qui n'était pas sans exemple, et qui fera peut-être encore quelque heureux imitateur.

On écrivait de tous les côtés. Les procureurs, le commissaire, l'huissier, le clerc broyaient du noir, à qui mieux mieux, à l'hôtel. Les domestiques étaient renvoyés, comme bouches inutiles, et on n'avait conservé le Suisse que parce qu'il fallait empêcher les voleurs de dehors de se réunir à ceux de dedans. Or, ce Suisse était un homme d'un grand sens. Il jugea qu'on vendrait mal les chevaux, si on les laissait mourir de faim, et comme il y avait au grenier du fourrage et de l'avoine, il se chargea, peut-être par un de ces

mouvemens sympathiques, qui attire tel être vers tel autre, de fournir sans frais à la subsistance de ces pauvres animaux.

En disposant les bottes dont il allait charger les cordes de la poulie, le bon Suisse trouva le paquet, qui avait d'abord appartenu au tapissier, puis à Roberville, puis au Bas-Normand, puis à l'huissier Buisson. « Ce qu'on trouve, dit le Suisse, « et qui n'est réclamé par personne, appartient à » celui qui a trouvé. » En conséquence, il délie une botte de foin, met le paquet dans le milieu, relie sa botte, la descend avec les autres à l'écurie, et comme pendant la journée personne ne réclama le paquet, et pour cause, le bon Suisse décida qu'il y avait prescription. Il chargea, à la nuit tombante, sa femme de porter le paquet chez sa commère, où il crut qu'il serait plus en sûreté que dans sa loge.

A l'entrée de la rue Montmartre, un autre honnête homme, qui passait auprès de la *Suissesse*, vit, à la lueur d'un réverbère, briller un bout de crépine, qui sortait de la serpillère, et pan, il arrache le paquet et s'enfuit. La *Suissesse* crie au voleur, et le voleur court plus vite. A quatre pas de l'égoût, il aperçoit une patrouille du guet qui venait droit à lui. Que va-t-il faire? point de rue à droite ni à gauche; la cour Mandar n'était point bâtie; aucune allée ouverte, et il faut prendre son parti. Il jette son paquet dans l'é-

gout, et se propose de venir le reprendre plus tard. Il n'est pas au bout de la rue, qu'un orage violent éclate; la pluie tombe à flots; le paquet roule, il est entraîné par le torrent, et va se perdre dans la rivière. Tel est le sort de la plupart des choses que les hommes se disputent. On s'agite, on se tourmente, on bataille pour arriver à zéro.

Si une saisie et un inventaire suffisent pour provoquer une vente judiciaire, à plus forte raison est-elle prononcée quand les formalités sont remplies quatre fois. Un huissier-priseur-vendeur et son clerc vinrent aussi prendre leur petite part des dépouilles des créanciers. A la suite de la vente, vinrent quatre procès sur le partage. Pendant que les procès se suivaient, vinrent sept actions en expropriation forcée. Le jugement prononcé, un créancier, qui ne venait pas en *ordre utile*, provoqua une surenchère. Personne n'ayant enchéri, le créancier interjeta appel au parlement, du premier jugement. Le parlement cassa tout, recommença tout, et comme la fortune mobilière et immobilière de Roberville n'était pas inépuisable, il s'en fallut de dix mille francs qu'il y eût de quoi payer entièrement les frais. Partant, pas un sou pour les créanciers; dix mille francs au contraire à payer, par eux, au nom de qui avaient été faites les *poursuites et diligences*, et c'est depuis cette époque que lorsqu'un débiteur dépose son bilan, on se garde

bien de le poursuivre, et qu'on s'arrange avec lui comme on peut, c'est-à-dire comme il veut.

CHAPITRE V.

Punition du coupable qui a conservé quelque sentiment d'honneur.

Roberville a quitté Paris, théâtre immense où brillent tour à tour les talens et l'ineptie, l'élévation et la bassesse, l'intrigant et l'honnête homme; écueil contre lequel viennent se briser l'orgueil, l'ambition, la rapacité; gouffre qui engloutit les fortunes et les hommes; où tout disparaît, après avoir ébloui un moment; où on oublie tout, hors la mode et le plaisir; où la frivolité est l'idole qu'on encense constamment; où les femmes ne paraissent dominer que pour être asservies aux usages, aux convenances, et surtout à l'amour.

Roberville marchait, en faisant de profondes et d'inutiles réflexions sur le passé. Où portera-t-il ses pas? Où cherchera-t-il un asile? Un nom qu'il ose à peine prononcer, et qui toujours se présente le premier lorsqu'il est battu par l'infortune, un nom qui rappelle la vertu aimable, l'amour du devoir, la considération qui accompagne l'homme de bien, de l'Oseraie enfin est le dieu tutélaire que Roberville invoquerait encore, s'il se croyait digne de l'approcher.

Désespérant de l'intéresser autrement que par le mensonge, il conçut le projet de le tromper, de cacher ses fautes, et de ne présenter qu'une victime du malheur, titre toujours sacré auprès de son ami. Une copie de son mémoire au roi rendrait ses intentions respectables; l'original de la lettre de M. de la Galissonière attesterait leur sincérité, et l'estime d'un tel officier était le garant de la continuation de celle de de l'Oseraie.

Il retourne sur ses pas. Fatigué d'une longue marche, il est forcé de s'arrêter... Celui qui, vingt-quatre heures avant, avait un hôtel magnifique, des meubles somptueux, un équipage élégant, des flatteurs et des valets, est trop heureux de rencontrer au point du jour un misérable cabaret où il puisse se reposer. Ainsi le roi de Syracuse, soumis à son humble fortune, était maître d'école à Corinthe.

Roberville aura-t-il cette force d'esprit qui fait tout supporter, ce courage tranquille et froid qui élève l'homme au-dessus des circonstances? L'homme vicieux ne s'occupe que des jouissances qu'il a perdues; il ne vit que pour les regretter; il n'agit que pour s'en procurer de nouvelles. Son repos, sa réputation, son honneur, tout disparaît devant l'illusion qui l'entraîne.

Roberville, dégradé, étudiait un discours bas, flatteur, mensonger, qui pût surprendre de l'Oseraie, lorsqu'un homme se présenta gaiment à la porte du cabaret. Des souliers ferrés, des guêtres

de cuir, une veste d'indienne, un habit percé au coude, un chapeau d'où pendaient quelques lambeaux, tristes restes d'un bord d'argent, un mauvais violon sous le bras, et par-devant une trousse, faite d'un morceau de vieille tapisserie, et remplie de chansons, tel était l'extérieur du nouveau compagnon que la fortune offrait à Roberville.

Il entre. Il dépose son violon sur une table, et sa personne sur une escabelle. Il tire du milieu de ses chansons le grignon de pain, le morceau de fromage; il demande *chopine*. Son front serein annonce la paix du cœur, et un sourire habituel marque son contentement.

Roberville, sombre, rêveur, mangeait, en corrigeant, en polissant sa harangue, une côtelette qu'il trouvait dure, une omelette dont le beurre lui paraissait rance. Il buvait d'un vin qui lui faisait faire la grimace. La cabaretière s'était pourtant empressée de lui servir ce qu'elle avait de mieux. Le compagnon, au contraire, trouvait son pain et son fromage excellens; il savourait sa piquette, et s'il interrompait un moment son repas, c'était pour dire de ces gaillardises, un peu grivoises peut-être, mais qui prouvent l'absence du souci. Il a déjeuné, il va payer et partir. « Combien ma « chopine notre hôtesse? — Six blancs, camarade. « — C'est donné, ma foi, car il est excellent. Je « veux vous régaler aussi. Ecoutez une chanson « nouvelle, qu'on chante par tout Paris, et qui « va faire ma fortune à Etampes. — Volontiers,

« camarade; j'aime les chansons; je ne chante « même pas mal, à ce que dit not' bourgeois, et « si l'air n'est pas difficile... — Je vous l'apprendrai, notre hôtesse. J'ai là mon violon, vous « le suivrez. Je ne regarde pas à un quart d'heure, « quand il s'agit d'obliger une brave femme comme « vous. — Voyons, chantons, et je paie chopine « à mon tour. — Tope. »

Cette chanson, comme vous l'avez probablement prévu, était celle qui avait fini de donner l'éveil aux créanciers de Roberville. Il interrompit le chanteur au quatrième couplet, il paya son écot, et il sortit en se disant : « Ma honte « est publique; je ne peux plus tromper personne. »

Il renonce au projet de surprendre de l'Oseraie; non qu'il se repente de l'avoir formé; mais il juge l'exécution impossible. Il s'éloigne encore de Paris; il marche au hasard; il s'assied enfin sur le revers d'un fossé, plus accablé encore de regrets que de fatigue.

Une vinaigrette passe. Celui qui, naguère s'étendait dans une voiture dorée, ne dédaigne pas d'y prendre place entre une nourice et un capucin. Peu lui importait où le mènerait la brouette : le mouvement, la conversation, pouvaient l'arracher à lui-même, et c'est ce qu'il voulait.

Le capucin finissait de dire son bréviaire, et la nourrice de faire téter son enfant. Ces importantes opérations terminées, on commença à jaser. Le

capucin apprit à son compagnon de voyage qu'il allait prêcher la Saint-Vincent de Paule dans un couvent de Sœurs de la charité, où le prédicateur, lorsqu'il avait du talent, était fort bien traité, quoique la maison fût pauvre. La nourrice conta que son nourrisson appartenait à un procureur qui venait de saisir les meubles d'un coquin. « Ma bonne, dit le capucin en nazillant, les ap-« parences sont souvent trompeuses, et la charité « chretienne défend d'y croire; elle ordonne même « de pardonner au coupable. — Oh! révérend « père! il n'est pas question ici d'apparences, et « ce Roberville est un fripon, comme vous êtes « un saint homme. » Elle commence l'histoire dès son origine; elle n'oublie aucune circonstance; elle en ajoute, selon l'usage. Lorsqu'elle s'arrête pour cracher, le capucin prend la parole, et dit bénignement : « Dieu amolisse l'ame du pécheur, « et lui fasse la grace de s'amender! » La nourrice reprenait, après la pieuse exclamation, et elle n'était pas à la moitié de son récit, que Roberville se plaignit d'une colique qu'il n'avait pas, et se fit descendre sur le grand chemin.

Comment, pensait-il, le criminel peut-il échapper un instant à lui-même? Je n'ai à me reprocher que des fautes, et je ne trouve pas un moment de repos. Il marche, il avance; le marchand de chansons lui a appris qu'il est sur le chemin d'Etampes, et il aime autant aller à Etampes qu'ailleurs.

Une maison simple, mais agréable, se présente à lui. Une cour, plantée de tilleuls, tapissée d'espaliers, dont le vert gazon est coupé par de petites allées sablées, s'étend jusqu'à la grande route. Une grille, dont une couleur légère couvre le fer, toujours triste et menaçant, fait la sûreté du propriétaire, et permet à l'œil de s'égarer dans la plaine.

Roberville s'arrête devant cette grille. Une jeune femme est assise sur le gazon. Elle encourage, elle guide les premiers pas d'un enfant, qui voudrait et qui n'ose s'échapper de ses bras. Roberville ne voit pas son visage; mais il est frappé des graces de son maintien, et de ses moindres mouvemens. La douce anxiété, la tendresse attentive, portent en avant, en arrière, deux bras arrondis, sur lesquels l'enfant chéri retrouve l'équilibre, ou cherche un appui. « Ah! disait « tout bas Roberville, qu'il est heureux, le père « de cet enfant! il jouit de ses caresses; il trouve « en lui un lien nouveau, qui l'unit doublement « à sa femme. La jeune épouse trouve, dans le « plus saint des devoirs, le plus doux des plaisirs: « aime-t-on ainsi son enfant sans en chérir le « père? Oh! cette jeune femme ne connaît, j'en « suis sûr, ni mousquetaire, ni duc, ni directeur-« général des vivres, ni roi, ni maréchal de « France, ni petit abbé. Elle compte pour rien « les jouissances du luxe; et que sont-elles en « effet! L'ostentation est-elle un sentiment? Ne

« cesse-t-on pas au contraire de sentir, à mesure « qu'on s'éloigne de la nature? Si je m'étais ma- « rié, comme l'époux de cette jeune femme, con- « tent dans mon intérieur, versant le bonheur « autour de moi, je serais heureux de la félicité « des miens; j'aurais conservé ma fortune; je ne « serais pas fugitif, errant, déshonoré. »

Pendant qu'il fait ces réflexions, et bien d'autres peut-être, l'enfant, dans la vivacité de ses jeux, porte les yeux sur lui et s'arrête. La jeune mère se tourne, Roberville croit la reconnaître; il est déja reconnu. Un cri léger s'échappe de la bouche la plus fraîche et la plus pure; elle prend son enfant sur l'un de ses bras; elle court à la grille, elle l'ouvre; elle passe au cou du malheureux le bras qu'elle a réservé à l'amitié. « C'est « vous, mon frère, qui m'avez si long-temps ou- « bliée! — C'est vous, Félicité, que je retrouve « heureuse, qui êtes si digne de l'être! Ah! j'ou- « blie auprès de vous toutes mes infortunes. — « Vous êtes infortuné! Entrez, venez, reposez- « vous ici. On nous avait dit cependant que vous « étiez riche; que ma sœur vivait dans l'opulence, « et, à Paris, c'est là ce qu'on appelle le bonheur. « Asseyez-vous, mon cher Roberville. — Plus de « Roberville, oubliez ce nom-là. Je l'ai pris pour « me dérober aux railleries qu'accumulaient sur « moi mes prétentions au fauteuil académique, « et à leurs résultats piquans. Je reprends mon pre- « mier nom, pour cacher la victime de malheurs

« que je me suis attirés, et de l'humiliation qui « en est la suite. »

Une petite table est déja placée devant lui. Elle est couverte d'un linge blanc comme la neige. Le vin est versé, les morceaux sont coupés par la main hospitalière. La douce voix invite, presse Roberville. Il est préoccupé, il entend mal, il mange peu. On confie, pour un moment, l'enfant chéri à une servante intelligente et douce. On se met à table avec Robert; des mots caressans le ramènent à lui, et l'exemple provoque l'appétit.

La bonne, l'aimante Félicité était un peu curieuse. On l'est plus au village qu'ailleurs, et sa curiosité était aiguillonnée par l'interêt qu'elle portait à son beau-frère. Robert eût voulu lui cacher ce que son amour-propre craignait tant d'avouer. Mais la maudite chanson arriverait là comme ailleurs. Il faudrait la discuter couplet par couplet, justifier certaine circonstance, et pallier telle autre : ce serait à ne pas finir. Un récit franc et court prévenait toute explication postérieure. Robert céda aux instances de sa belle-sœur.

Il comptait avec adresse. Il glissait sur un fait; il se bornait à en indiquer un autre; il cherchait enfin à concilier ce malheureux amour-propre avec la vérité. Rien n'échappait à la jeune femme. Elle pénétrait, elle entendait tout. Elle ne se permit pas une observation, elle ne proféra pas une parole; mais souvent, profondément affectée, elle

levait les yeux au ciel, et semblait lui dire avec reconnaissance : Je vous remercie de m'avoir préservée de tant d'écueils.

Il était naturel que Robert désirât entendre l'histoire du mariage de Félicité. Elle fut courte, parce que les gens sages et heureux n'ont presque rien à dire. La journée qui va commencer, ressemblera à celle qui vient de s'écouler. Leur vie est un long calme.

« Vous vous rappelez, mon frère, l'instant où « j'ai quitté Paris. Rentrée avec mon père et ma « mère dans nos foyers de Rancy, je partageais « mon temps entre les travaux domestiques et les « arts, dont j'avais acquis quelque habitude, en sui- « vant les leçons de ma sœur. Ma mère ne parais- « sait disposée à faire, en ma faveur, aucun sacrifice, « et, au village comme à Paris, les hommes sont « calculateurs. Je prévis que j'étais destinée à vi- « vre seule, et je songeai à m'assurer des ressour- « ces. Je me perfectionnai dans les talens que je « n'avais pour ainsi dire qu'effleurés, et je voulus « former par la lecture mon esprit et mon cœur. « Les premiers livres qui me tombèrent sous la « main, m'amusèrent beaucoup; mais quand je « voulus me rendre compte de mes lectures, je « trouvai que j'avais employé mon temps, à peu « près comme mon père, qui lit tous les jours « un journal. Je consultai notre curé sur le choix « de mes livres. Il m'en donna dont il faisait un

« cas particulier, et je m'aperçus qu'il n'y avait « de différence de ces volumes aux autres, que « par l'ennui que m'inspiraient les derniers. J'é- « tais fort embarrassée, lorsque M. Moreau nous « rendit sa première visite.

« M. Moreau est un homme de vingt-cinq ans, « d'une figure ouverte, d'une taille bien prise, « d'un sens droit, et d'une gaîté inaltérable. Il « héritait, d'une tante, deux cents arpens de « terre, dont il venait prendre possession à Rancy, « et un ami commun l'avait recommandé à mon « père. Chasseur déterminé, il avait pris son fusil « pour charmer l'ennui du chemin. Un lièvre et « quelques perdreaux, qui garnissaient sa car- « nassière, déterminèrent ma mère à l'engager à « dîner. Mon père ajouta à cette offre celle d'un « lit. M. Moreau accepta franchement, et me « regarda faire les apprêts du repas avec quelque « intérêt. Ma mère est grondeuse, et je suis do- « cile. Elle trouvait mal ce que je faisais; je tâchais « de mieux faire, et je ne répondais pas. Voilà, « dit M. Moreau, la meilleure façon de répondre. « C'est le premier mot qu'il m'ait adressé.

« Ma mère me chargea de faire les honneurs « du dîner, et M. Moreau me dit : La grace et « la cordialité font le charme d'un repas, et ce- « lui-ci me paraît excellent. Je ne répondis rien « à M. Moreau, et je crois que je rougis.

« Après le dîner, je m'occupai des soins du

« ménage, et je perdis souvent de vue M. Moreau;
« mais il me sembla que ses yeux me cherchaient,
« et qu'il me revoyait avec plaisir.

« Lorsque j'eus rétabli l'ordre partout, je ren-
« trai, et je trouvai au milieu de la salle un pupi-
« tre dressé et ma harpe. Ma mère m'ordonna
« de commencer, et j'obéis. Lorsque j'eus fini le
« morceau, M. Moreau me dit : Vous avez deux
« talens, celui de bien exécuter et celui de ne pas
« fatiguer d'avance vos convives en instances mul-
« tipliées, et par ces réponses évasives, qu'on
« prendrait pour de la modestie, si on ne démê-
« lait le sot orgueil qui les dicte. Je fus bien aise
« que M. Moreau eût du discernement.

« Je rangeai mon pupitre et ma harpe. Je pris
« mon ouvrage et je ne parlai plus. Quand on
« ne dit rien, on observe, et je m'aperçus que
« M. Moreau était rêveur. Je ne savais trop à quoi
« attribuer sa rêverie; mais je rêvai aussi.

« Ma mère s'en aperçut, toussa, et je repris
« mon aiguille.

« Je sortis, un panier au bras, et j'allai cueillir
« des fruits pour le souper. Je chantai, en les
« cueillant, la romance que j'avais accompagnée
« de ma harpe, non qu'elle me plût davantage
« qu'une autre, mais parce qu'elle avait fait plai-
« sir à M. Moreau.

« M. Moreau était derrière moi. A la fin du
« dernier couplet, il me dit : Vous chantez mieux

« ici que dans la salle; pourquoi cela? — C'est « parce que je me croyais seule. — On n'est ja- « mais seule quand on a un cœur.

« Voilà le premier et le seul mot de M. Moreau « auquel je n'ai pas répondu.

« Il engagea la conversation, et me parla d'a- « bord d'économie rurale. Je répondis en personne « instruite. Il me parla ensuite de moi, et je ne « répondis plus que oui, ou non.

« Ce genre de conversation me parut pénible, « et je le priai de m'indiquer quelques bons ou- « vrages. Toute lecture oiseuse, me dit-il, offre « plus ou moins de danger. Les autres vous sont « inutiles, parce que vous savez ce qu'une femme « honnête doit savoir. Ne lisez plus. Je ne lirai « plus, répondis-je.

« Voyez, reprit-il, ce jeune arbre. Il est plein « de sève et de vigueur. Ses rameaux souples et « verdoyans s'étendent de tous côtés. Qu'on le « taille, qu'on le régularise, on lui ôtera son « énergie et sa grace. J'avais promis de ne plus « lire, cédant à l'espèce d'empire que M. Moreau « prenait sur moi. La comparaison du jeune ar- « bre me persuada qu'il avait raison.

« Il cueillit une pêche, l'ouvrit et m'en pré- « senta la moitié. Elle me parut meilleure, peut- « être parce que je la partageais avec lui.

« Nous soupâmes. Chacun se retira dans sa « chambre, et je m'aperçus, pour la première « fois, que j'étais seule dans la mienne.

« Je ne dormis pas, et je me levai, plus fraîche « que la veille. Je descendis au jardin. J'y trou- « vai M. Moreau. Il me demanda si j'avais bien « reposé. Pour la première fois, je mentis à M. Mo- « reau, et ce fut la dernière.

« La politesse voulait que je lui demandasse à « mon tour comment il avait passé la nuit. Il me « répondit qu'il n'avait pas dormi. Je n'osai lui « en demander la cause.

« M. Moreau me dit qu'il était garçon. Je rou- « gis, et ce fut, je crois, de plaisir. Il ajouta qu'il « avait à Chatenai une jolie habitation, et un « domaine assez considérable qu'il faisait valoir, « et cela ne me fit plaisir, ni peine. Il m'avoua « qu'il s'ennuyait d'être seul, et son ennui me « parut naturel. Il m'assura qu'une femme telle « que moi ferait le bonheur de sa vie. Je pensai « qu'il ferait aussi le mien. Il sollicita mon aveu « pour me demander à mes parens. Je ne répon- « dis rien. Mais ma main était dans la sienne, et « probablement je la lui serrai, je ne sais com- « ment, car je vis la joie briller sur son visage, « et il me quitta aussitôt.

« Une fille qui sait qu'on la demande, est tou- « jours embarrassée. Je fus cacher mon embarras « sous une treille. Personne ne me voyait, et je « me sentais rouge comme une cerise.

« Je rentrai en tremblant, et ma mère me dit: « Mademoiselle, embrassez votre époux. Je ne la « fis pas répéter.

« De ce jour, M. Moreau ne nous quitta pres-
« que plus, et je sentis bientôt que ce n'était pas
« le désir de l'indépendance qui me déterminait
« à me marier.

« Pendant les quinze jours qui s'écoulèrent,
« M. Moreau m'inspira autant de respect que
« d'amour, et je ne conseillerai jamais à une
« jeune personne d'épouser un homme qu'elle
« ne respecte pas.

« Le notaire du village vint nous lire le contrat.
« On ne me donnait que deux mille écus. J'eus
« la faiblesse d'en paraître humiliée. M. Moreau
« me dit à l'oreille : Qu'importe qu'un diamant
« soit monté sur un peu plus ou moins d'or? Je
« souris à M. Moreau.

« On nous maria le lendemain. Le célébrant
« me demanda si je prenais M. Moreau pour
« mon époux. — Pour mon époux, pour mon
« ami, pour mon protecteur. — Promettez-vous
« obéissance? — Aimer, n'est-ce pas tout pro-
« mettre? M. Moreau me sourit à son tour.

« On fit une noce; il y eut une fête : je ne vis
« que M. Moreau.

« Il me conduisit ici. Voilà votre demeure, me
« dit-il. Vous y serez libre, parfaitement libre :
« l'épouse sage n'obéit qu'à elle-même en remplis-
« sant ses devoirs.

« Depuis que je le connaissais, son maintien, ses
« manières, son ton, avaient toujours eu quel-
« que chose d'auguste et d'imposant. Il avait

« voulu, me dit-il, me connaître et me juger. Sûr « de moi, il allait revenir à son caractère. Il y « revint, et n'en fut que plus aimable.

« La paix, la gaîté, l'abondance et l'amour ha- « bitent cette maison. Tous nos jours se ressem- « blent, parce que tous nos jours sont heureux.

« Je ne croyais pas que notre commun bon- « heur pût s'accroître encore. M. Moreau me « dit, en recevant sa petite Cécile, que je lui « devenais plus chère. Moi, je sens que la tenir « de son amour, c'est être deux fois mère.

« Vous savez tout, mon frère. L'histoire de « cette première année est aussi celle de la se- « conde, et je crois pouvoir me flatter que ce « sera celle de toute notre vie. »

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Robert devient le confrère de l'Empereur de la Chine.

« Mon frère, voyez-vous ces peupliers, là-bas, « au fond de cette vallée? — Je distingue même « ce tertre vert qu'ils semblent couronner. — « C'est là que je vais attendre M. Moreau, quand « il revient du marché voisin; c'est là qu'il trouve « son enfant, qu'il l'embrasse, qu'il le prend sur « le devant de sa selle. Il est heureux quelques « minutes plutôt, et moi aussi. — Vie pastorale, « patriarchale, vraie source du bonheur, que mé- « connaît l'homme opulent et fastueux, pour la « seconde fois tu me séduis, tu fixes tous mes « vœux, tu... — Voilà de grands mots, mon frère! « ici, nous nous bornons à la chose. Allons, ve- « nez. Nous verrons bientôt la grosse jument

« grise, et le manteau bleu, roulé sur sa croupe « pommelée. »

Robert offrit son bras. « Je marche bien dit-« elle, et j'aime à marcher en liberté. » Elle porte sa petite Cécile; elle lui sourit, elle lui parle, elle lui chante tout à la fois. Robert, étranger à ces sensations, continue, pour faire quelque chose, l'idylle en prose sur la vie patriarchale. L'heureuse mère ne l'écoute pas, et il se tait, parce que l'orateur, comme tous ceux qui cultivent les arts, veut des auditeurs, des témoins : la nature se suffit.

Les voilà sous les peupliers; ils sont assis sur le gazon. L'enfant recommence ses jeux, cueille une fleur, la présente à sa mère, la reprend et l'effeuille. La mère se prête à tout et ne voit rien. Ses yeux sont fixés sur la route ; elle cherche la jument grise, à travers la vapeur qui semble terminer l'horizon. Robert, que tout enchante, sort cependant de sa douce extase, pour s'occuper de ses intérêts : on en revient toujours là. « Félicité, « dit-il, je ne connais pas M. Moreau ; mais je « vous ai confié certaines particularités; qui pour-« raient lui déplaire, et dont, par cette raison, « il est inutile de lui parler. — Mon frère, taire « quelque chose à son mari, est le premier pas « vers la dissimulation, et une femme dissimulée « doit aller plus loin qu'elle ne veut. Je me suis « promis de découvrir à M. Moreau jusqu'à mes « pensées les plus indifférentes. C'est me mettre

« dans l'heureuse nécessité de penser et d'agir en « son absence comme s'il était présent. M. Mo- « reau saura tout; mais il m'aime, et il sait me « deviner : soyez tranquille... Le voilà, le voyez- « vous? Il partage mon impatience; il arrive au « grand trot. »

Robert voit, à travers un nuage de poussière, un homme jeune et frais. Tous ses mouvemens indiquent la force, et le contentement se peint sur sa physionomie. Il sourit à sa femme, il la salue de la main; il arrive, il saute à terre avec la légèreté de l'oiseau. Déja il tient son enfant sur un bras; il presse de l'autre son heureuse compagne. Il s'aperçoit enfin que Robert est là. Il ne s'informe pas qui il est : sa femme ne le lui laissera pas ignorer, parce qu'elle ne voit que des gens estimables. Il accueille son hôte avec franchise et cordialité, et Robert est avec lui, comme s'il le connaissait depuis long-temps.

Il a l'habitude de remonter à cheval, et de promener sa Cécile au petit pas, en parlant à sa femme de leurs intérêts communs. Mais Robert est là, et si M. Moreau ne sait pas comment il faut faire la révérence en entrant dans un salon, il n'ignore rien en procédés, parce que le cœur les indique. Il passe la bride à son bras, et on prend à pied le chemin de la métairie.

Madame Moreau voulait parler, et elle éprouvait de l'embarras. « Tu as quelque chose à me « confier, lui dit son mari. J'écoute. » Elle nomma

Robert, et Robert s'y attendait. Elle raconta son histoire tout entière ; il souffrit en l'écoutant. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'elle répéta la prière qu'il lui avait faite de taire certaines choses, et la réponse qu'il avait reçue d'elle ! Combien Robert se trouva petit, en se comparant à ces êtres sages ! Il se taisait ; il attendait avec anxiété ce qu'allait prononcer M. Moreau ; il cherchait ses pensées sur sa figure : elle était impénétrable.

« Monsieur, lui dit l'honnête homme, lorsque « sa femme eut cessé de parler, je vous avoue « que je ne serais pas flatté de vous voir chez « moi. Je ne vous reproche pas des fautes et des « imprudences ; vous en êtes puni, et ce qui ne « blesse pas directement l'honneur est indiffé- « rent à la société. Mais vous avez fait une bas- « sesse, et je ne vivrai avec vous que quand vous « l'aurez réparée. L'air qu'on respire ici est pur, « et vous n'en êtes pas digne encore. Retirez « cette vaisselle du lieu où vous l'avez mise ; ren- « dez-la au légitime propriétaire. Il ne vous res- « tera rien ; mais vous ne serez que malheureux, « et ma femme alors s'empressera de vous avouer.

« Si vous êtes revenu de vos erreurs, si vous « êtes décidé à vivre en paix avec vous et les « autres, ma maison vous sera ouverte, et vous « ne me serez pas à charge. J'ai des terres sur « deux villages ; je ne puis suivre l'exploitation « à Rancy et à Châtenay. Vous remplacerez un « homme que j'ai été forcé de renvoyer ; vous

« me suppléerez ici, et je vous ferai un traite-
« ment convenable.

« Vous n'entendez pas l'agriculture ; ma femme
« guidera vos premiers essais, et vous verrez
« bientôt qu'avec du courage et de la persévé-
« rance, on fait à peu près ce qu'on veut.

« Nous voilà à ma porte. Allez, monsieur, et
« ne reparaissez ici que lorsque vos mains seront
« pures.

« Tu souffres, Félicité ! Je n'ai pas voulu t'affli-
« ger ; je ne condamne même pas ta conduite ;
« mais plus expérimenté et plus ferme que toi,
« je dois voir mieux, et marcher d'un pas plus
« égal dans la route que nous nous sommes tra-
« cée. »

Robert voit refermer la grille, et les époux rentrent chez eux, sans tourner la tête, sans paraître lui donner seulement une pensée. C'est un bien honnête homme que M. Moreau, se dit-il ; mais sa probité est un peu dure.

Que va-t-il faire ? Suivra-t-il le conseil qui lui a été donné, ou s'exposera-t-il à de nouvelles aventures pour conserver sa vaisselle ? « Ma foi,
« dit-il, j'ai essayé une fois d'être vertueux, et
« cela ne m'a pas réussi, parce que j'ai voulu
« porter la vertu à l'excès, et que rien d'extrême
« n'est durable. Ayons cette fois une vertu douce,
« accommodante ; bornons-nous à être aussi bon
« que notre nature le comporte, et jouissons
« enfin d'un repos constant. Quoi de cruel comme

« la guerre qu'il faut se faire à soi-même, quand « les autres nous la font? Quoi de plus humiliant « que de n'oser lever les yeux devant un honnête « homme; que de se sentir accablé de l'ascendant « de Moreau, par exemple? Allons, allons, ré- « veille-toi, Robert; sors d'une longue léthargie; « méprise sans retour ce que tu as estimé, re- « cherché; sois laboureur. Il est véritablement « grand, celui qui sait apprécier cet art utile

« ..... Qui nourrit les mortels.
« Dans l'enfance du monde il obtint des autels.

« Oui, les laboureurs sont les hommes par ex- « cellence.

« D'utiles citoyens respectable assemblage,
« Que dédaignent les cours, mais qu'estime le sage.

« Je veux me ranger parmi vous, et peut-être on « me dira un jour :

« Le conquérant détruit, tu conserves le monde.
« Il ravage la terre et tu la rends féconde.

« Ma foi, je sais fort bon gré à Thomas d'avoir « fait ces vers-là. Ils élèvent mon ame, et je me « vois déja le confrère de l'empereur de la Chine, « qui est, dit-on, le premier laboureur de ses « états. »

Rien n'abrége la longueur du chemin, comme un projet nouveau. On est tout entier à ses idées. On les classe, on les mûrit, on s'en amuse, on

les caresse. On oublie le passé, le présent; on vit dans l'avenir; on y transporte tout son être. Sous ces rapports, il n'est personne qui n'ait été souvent homme à projets.

L'aspect des murs de Paris arracha Robert à son sillon. Il se souvint que certaines gens avaient des droits sur sa personne, et comme on ne laboure pas en prison, il jugea à propos de prendre quelques précautions, pour s'assurer les autels qu'on devait lui ériger un jour. La première fut d'attendre la nuit pour rentrer dans la capitale; la seconde, d'envoyer un homme sûr retirer sa cassette, parce que des recors, ou autres gens de même espèce, pouvaient fort bien l'attendre devant l'hôtel d'Atys. Il ne restait qu'une difficulté à lever : c'est qu'il ne connaissait personne sur qui il pût compter. « Ah! dit-il en soupi-« rant, j'ai été entouré de flatteurs, et je n'ai pas « su me faire un ami. J'ai avalé leur encens comme « un sot. Que m'en reste-t-il aujourd'hui? ce qui « restera un jour à ceux qui ne se doutent pas « qu'en eux on n'encense que la fortune. »

Tout cela était bien bon, bien beau, bien philosophique, mais ne remédiait à rien. Robert se frottait le front, en attendant, dans une auberge, que l'obscurité couvrît ses démarches. Il trouva enfin un moyen qui lui parut admirable, quoiqu'il fût connu de bien du monde; mais il se croyait inventeur. Que de grands hommes qui

ne seraient rien, si la bibliothèque d'Alexandrie existait encore !

Robert entre dans Paris. Il va s'établir dans un hôtel garni, à cent toises de l'hôtel d'Atys. Il écrit à madame ; il réclame son dépôt. Il demande au maître de la maison un homme sûr, et on lui amène un crocheteur, qui est le commissionnaire, le frotteur et l'homme de confiance de l'hôtel. C'est lui qui va recevoir pour les voyageurs.

Robert ne peut craindre qu'un homme à qui depuis long-temps on confie des lettres de change, disparaisse avec une cassette, dont d'ailleurs il ignore le prix, et qu'il doit présumer ne renfermer que les effets du nouveau commensal. Il n'y a donc pas d'inconvénient à l'expédier, et il l'expédie.

Durocher ressemblait à ces joueurs téméraires, qui poussent la *veine* aussi loin qu'elle peut aller. M. Bernard avait fourni de la vaisselle ; elle ne se trouvait pas à l'hôtel de Roberville ; l'acquéreur n'avait pas un ami ; il s'était rapproché un instant de sa femme ; il était vraisemblable que les services d'argent et de vermeil étaient chez madame d'Atys.

La première idée de Durocher fut de s'en assurer ; la seconde, de s'en emparer ; la troisième, de mettre les plats et les assiettes en lingots ; la quatrième, de convertir le tout en écus.

Durocher endosse l'habit noir râpé ; il se coiffe de la perruque de chiendent ; il fiche la plume derrière l'oreille ; il met quelques paperasses dans sa poche, et il va frapper à la porte de l'hôtel d'Atys. Il sait qu'il est facile d'intimider une femme qui n'entend pas les affaires, et que le mot *recéler* suffit pour lui faire ouvrir toutes les portes.

Il s'annonce *de par le Roi.* A ce nom respecté, quoiqu'alors peu respectable, le suisse tremble, Zulime sourit, et madame d'Atys est persuadée qu'un émissaire de M. Lebeau est à sa porte. Elle fait entrer Durocher.

Durocher se présente, et parle avec effronterie. Il tire de sa poche un procès-verbal des interrogations faites à M. de Roberville, et des réponses d'*icelui.* Il en résulte qu'il a soustrait sa vaisselle, et qu'elle est cachée chez sa femme. Le prétendu procès-verbal est le brouillon d'une satire contre le duc d'Aiguillon, que Durocher se propose de colporter, quand il aura mangé l'argent qu'il a escroqué.

Madame d'Atys avoue qu'elle a reçu une cassette de son mari, mais qu'elle ignore ce qu'elle renferme.

Durocher tire de sa poche une ordonnance de Louis XIII contre les recéleurs. Madame d'Atys frémit, lorsqu'elle entend qu'il ne s'agit de rien moins que du fouet, de la marque et de dix ans de réclusion. Elle ordonne à Zulime de livrer la cassette. Vous devinez que l'ordonnance de

Louis XIII était une pièce aussi authentique que le procès-verbal.

Voilà Durocher en possession de la chère cassette, et cela ne lui suffit pas : l'insatiable! il feint de prendre acte des déclarations de madame d'Atys. Il lui notifie qu'en sa qualité d'huissier exploitant, il ne peut se dispenser de la conduire au Fort-l'Evêque. Madame d'Atys pleure, et Zulime court faire son paquet, où, dans son désespoir, et par pure distraction, elle ne manquera pas de mettre les effets les plus précieux et les plus portatifs qui lui tomberont sous la main.

Durocher paraît s'attendrir. Il proteste qu'il n'a pas un cœur de pierre; qu'au contraire il aime beaucoup les femmes, qu'il a toujours saisi l'occasion de leur marquer son dévouement, et que pour peu que madame soit susceptible de reconnaissance... Madame entend ce que cela veut dire. Elle tire de son secrétaire un rouleau de cent louis. Durocher le prend avec une profonde révérence, et le coquin n'oublie pas de baiser la jolie main qui le lui présente.

Il appelle le crocheteur qu'il a amené avec lui; la cassette est chargée sur les crochets. Durocher se voit maître d'une valeur suffisante pour se dispenser de faire désormais le métier dangereux, sous plus d'un rapport, de misérable auteur satirique. Il va se retirer avec son trésor.

Avoir une jolie femme est plaisir; succéder à son maître est vanité, et cette dernière sensation

n'est jouissance que par la publicité. En conséquence, monsieur le maréchal ne venait chez madame d'Atys qu'à quatre chevaux ; le bâton, peint sur tous les panneaux, indiquait son rang ; on lisait son nom sur les galons de soie dont le cocher, le postillon et quatre laquais étaient chamarrés, et les badauds, stupéfaits, le regardaient passer avec admiration, et n'auraient pas manqué de dire, s'ils n'eussent eu la bouche ouverte ; qu'on est heureux d'avoir une maîtresse du roi ! Eh ! imbécille ! n'as-tu pas ta femme, qui n'a été la maîtresse de personne ? Et toi, ne vas-tu pas épouser une jeune fille, élevée par une mère sage et prudente, et qui ne connaîtra de l'amour que ce que tu pourras lui en apprendre ? Canaille, qu'on mène par les yeux, et qui se prosterne dans la boue, devant un peu de dorure !

Monsieur le maréchal paie assez cher pour être chez lui à l'hôtel d'Atys, et on ne se fait pas annoncer chez soi. Il entre, et ses quatre laquais s'arrêtent respectueusement à l'antichambre. Un laquais méprise une fille ; mais il lui marque des égards en proportion de la faiblesse du maître : Il faut vivre.

Monsieur le maréchal voit un crocheteur chargé, un homme qui change de visage à son aspect, et sa maîtresse, dont la dernière larme n'est pas encore essuyée. Il s'inquiète, il s'informe ; il apprend ce qui vient de se passer. Monsieur le ma-

réchal n'est pas savant, mais il sait lire. Il ordonne à l'huissier prétendu de lui communiquer les papiers en vertu desquels il s'arroge des droits sur les meubles et les personnes.

Rien de plus sot qu'un coquin pris sur le fait. Celui-ci avait parlé du fouet et de la marque, et il venait de faire précisément ce qu'il fallait pour recevoir l'un et l'autre. Il tomba à genoux devant monsieur le maréchal, et lui demanda grace. Monsieur le maréchal, lui répondit qu'il était le maître de le faire pendre, ce qui n'était pas vrai; mais les grands seigneurs ne doutent de rien.

Monsieur le maréchal ajouta qu'un général d'armée ne descend pas jusqu'aux formes judiciaires. Monsieur le maréchal oubliait qu'il avait été constamment battu, et il ne savait pas qu'il n'y a plus de gouvernement où un homme quelconque se met impunément au-dessus de la loi. En vertu de cette ignorance, Durocher reçut des quatre laquais deux cents coups de bâton, et il disait en se retirant clopin-clopant : « C'est à « douze francs par coup, et bien des gens, qui « passent pour valoir mieux que moi, en rece- « vraient volontiers à pareil prix. »

Vous comprenez que monsieur le maréchal avait dédaigné de retirer les cent louis extorqués à madame d'Atys. Mais madame d'Atys qui ne dédaignait rien, eut grand soin de se les faire rendre par monseigneur.

Durocher fut bassiner ses contusions avec de

l'eau de vie camphrée. Il alla dîner ensuite avec une fille, qui n'était inférieure à madame d'Atys que par le costume et l'ameublement. L'extérieur est tout, et vous remarquerez que tel homme, qui rougirait d'aborder une fille qui court les rues, ne balance pas à faire des courbettes devant une autre fille qui a un salon et des gens, surtout si elle est aux gages de l'homme qui nomme à l'emploi qu'il sollicite.

Comme on ne tient aux filles qu'en proportion de ce qu'on dépense pour elles, Durocher, qui n'avait dépensé que six francs, quitta sa donzelle au dessert, et entra au café du Caveau. Il y vit Jean-Jacques et Philidor; mais il n'entendait aucun des écrits du citoyen de Genève, pas même sa Nouvelle Héloïse. Il n'était pas musicien, et il ne savait pas jouer aux échecs. En conséquence, il s'éloigna de la foule qui pressait ces deux grands personnages, qui pourtant n'étaient rien au Caveau, puisque l'un n'y écrivait pas, et que l'autre n'y faisait point de musique. Il savoura son moka dans un coin, et il lui passa par la tête que M. de l'Oseraie ne faisait pas donner de coups de bâton comme un maréchal de France, et qu'il paierait comme lui si on prenait le *diapason* de son cœur. Il ne fallait pour cela qu'emprunter l'accent de la vertu, et quoi de plus facile pour un fripon? Ces gens-là parlent probité, morale, religion comme des anges. Ils se contredisent souvent, mais qu'importe? personne n'y prend

garde. Ils font des dupes, et c'est tout ce qu'ils veulent.

Durocher se présente chez de l'Oseraie, qui, toujours accessible, le reçoit et l'écoute. Durocher prend le ton convenable. Il plaint M. de l'Oseraie de s'être attaché à un homme qui n'est pas digne de lui, qui l'a même compromis par sa conduite. Cette dernière considération le déterminera sans doute à sauver l'honneur de celui qu'il a produit, protégé, dont il a en quelque sorte répondu, et que poursuivent les lois. Il parle ensuite de M. Bernard, de ce qu'il a fourni, de sa bonne foi, de son malheur, et de la manière dont Robert a soustrait des objets qui devaient être sacrés pour lui.

De l'Oseraie n'avait entendu parler que confusément des dernières aventures de Robert. Durocher l'instruit de tous les détails. De l'Oseraie frémit, et prend avec lui-même l'engagement formel de n'avoir plus rien de particulier avec cet homme-là. Cependant, comme l'a fort bien observé Durocher, son amitié constante, son active bienveillance, malheureusement trop connues, l'exposent à des reproches. La vertu a des ennemis, d'autant plus nombreux, qu'elle est la satire en action de leur conduite. De l'Oseraie croit déja entendre la voix publique s'élever contre lui, et il se décide à tout faire pour la prévenir.

Il remercie Durocher, qui croit déja voir ouvrir le secrétaire, et qui commence l'histoire

mensongère de malheurs mérités. Sur la réputation de M. de l'Oseraie, il s'est attaché à Robert; il l'a guidé dans des opérations dont il n'avait pas d'idée ; il l'a soutenu dans l'esprit de ses subalternes, que son élévation rapide avait indisposés ; il a enfin partagé sa disgrace, et il est tombé dans une honorable pauvreté. De l'Oseraie croit tout, parce qu'il est sans défiance sur des manœuvres qu'il est incapable d'imaginer. Il est touché de l'état désastreux où Durocher est tombé, et, comme il est homme, il lui sait gré intérieurement des louanges adroites qu'il lui adresse, de la respectueuse considération qu'il lui marque. Il lui promet de le faire entrer aux affaires étrangères, et de l'aider de sa bourse jusqu'à ce qu'il lui ait procuré une existence. Cette bourse allait s'ouvrir ; Durocher tendait la main, lorsqu'un particulier se présente et s'écrie : « Que fait ici ce coquin-là ? Tu as osé approcher « monsieur, lui parler, respirer le même air que « lui ! Éloigne-toi, misérable ! » De l'Oseraie, étonné, attend ; Durocher reste muet et confus.

Celui qui venait de l'apostropher, était le tapissier de qui il avait tiré de l'argent, qui avait de l'humeur, beaucoup d'humeur, et qui, ne pouvant recouvrer ses fonds, voulait au moins se venger. Il n'était pas non plus très-digne d'approcher de de l'Oseraie, car il venait recevoir le prix d'un meuble qu'il avait vendu le double de sa va-

leur; mais il trouvait qu'il était juste que quelqu'un payât pour Robert.

Les créanciers avaient vu qu'ils ne retireraient rien des mains des huissiers, ni des procureurs. Dans leur désespoir, ils s'étaient entretenus de leurs pertes : cela console, dit-on. Ils s'étaient montré leurs mémoires, les larmes aux yeux, et chacun avait ajouté à ce que s'appropriait la justice, l'argent donné à Durocher, qui les avait joués les uns après les autres. Le tapissier établit les faits, en présence de M. de l'Oseraie, avec une telle précision, que Durocher s'éloigna à reculons, la rougeur sur le visage, et la crainte dans le cœur. Il ploya le dos, en traversant l'antichambre, où se tenaient quelques valets. Il ne se remit que lorsqu'il eût gagné la rue.

L'audace alors succéda à la frayeur. Il courut à son galetas, et comme il voulait, n'importe comment, tirer parti de de l'Oseraie, il commença contre lui une plate satire, qu'il se promit de vendre par milliers, parce qu'une satire contre un honnête homme est une curée pour la meute des fripons.

Cependant de l'Oseraie sentait la nécessité de sauver la réputation de Robert, qu'il avait en quelque façon associée à la sienne. La cassette retirée et rendue, il n'était plus que malheureux. Mais comment traiter cette affaire avec une femme qu'il ne doit, qu'il ne veut pas voir, et à qui il ne

peut écrire? Un intermédiaire le remplacerait sans doute; mais qui charger de cette mission? Ne serait-ce pas dire à quelqu'un : Je vous suppose moins de délicatesse que je n'en ai, et vous paierez mes bons offices par des rapports avec une femme que je méprise complètement? De l'Oseraie était fort embarrassé.

D'un autre côté, il craignait que Robert, poursuivi, réduit à se cacher, ne vînt lui demander un asile. Peut-il le garder chez lui? Le livrera-t-il à ses créanciers? L'un et l'autre parti lui répugnent également.

Un homme estimable trouve difficilement des moyens, parce qu'il en a plus rarement besoin qu'un autre. Mais, comme un autre aussi, il imagine, quand une circonstance impérieuse l'y contraint.

De l'Oseraie alla trouver monsieur le maréchal. Il lui parla avec politesse; mais avec fermeté. Il lui représenta que la conduite qu'allait tenir madame d'Atys deviendrait infailliblement publique, et paraîtrait concertée avec lui, si elle était blâmable. Il lui rappela que les petits jugent les grands; que c'est la multitude qui forme l'opinion, et qu'on ne lui échappe jamais. Le maréchal, dont on avait déja chansonné la valeur et la tactique, craignit qu'on ne chansonnât encore sa probité : il promit de faire ce que de l'Oseraie lui conseillerait.

En conséquence, il fut convenu que la cassette

serait renvoyée le jour même à Bernard; qu'on en tirerait un reçu, et qu'on le remettrait à Robert, quand il se présenterait, avec dix mille francs, et une lettre que monsieur le maréchal reçut de M. de l'Oseraie.

Robert attendait impatiemment à son auberge le retour de son crocheteur. Il était à sa croisée, et, semblable à l'Avare de Molière, il cherchait sa cassette *gris-rouge* sur le dos de tous ceux qui lui paraissaient condamnés à mouiller le pavé de leur sueur, pour ne pas mourir de faim.

Son commissionnaire arrivait, il n'était qu'à trente pas de l'hôtel, et il ne le reconnaissait point : il n'était pas chargé de la précieuse cassette. Cet homme passe sous la croisée, une lettre à la main, un sac sur le bras, et Robert a encore les yeux fixés à l'extrémité de la rue.

Le commissionnaire entre enfin dans la chambre. Robert se tourne; il le reconnaît, il est stupéfait, et ne peut articuler que ces mots : Malheureux, où est ma cassette? Jacques pose son sac et sa lettre sur la table, et attend le prix de sa course, sans répondre à une question à laquelle il ne comprend rien, et qu'il ne cherche pas à comprendre : Jacques était Limousin.

Robert brise le cachet, court à la signature, et le cœur lui bat lorsqu'il voit le nom de son ancien ami. Il prévoit qu'il a perdu sans retour l'amitié de de l'Oseraie et sa cassette, et il trouve que c'est beaucoup perdre à la fois. Il lit:

« J'ai voulu vous conserver le seul genre d'hon-
« neur auquel vous puissiez prétendre encore,
« celui qui consiste à ne pas voler.

« Je suis décidé à ne vous voir jamais, et je
« vous défends de vous présenter à ma porte, ni
« de vous réclamer de moi à l'avenir.

« Je ne veux pas cependant vous exposer aux
« horreurs de la misère. Je vous envoie dix mille
« francs, c'est le dernier sacrifice que je puisse et
« que je veuille faire pour vous.

« Vous pouvez, avec cette somme, vous
« mettre en état de faire quelque chose. Si vous
« ne trouvez pas à vous placer selon votre goût,
« apprenez un métier, et sachez qu'il n'est pas
« d'honnête artisan qui ne soit fort au-dessus de
« vous. »

« Que j'apprenne un métier, s'écria Robert! ces
« honnêtes gens, qui n'ont besoin de rien, con-
« seillent facilement. Je voudrais bien le voir,
« avec ses trente ans, débuter chez un cordon-
« nier ou un tourneur, aller chercher de l'eau à
« la bourgeoise, écumer son pot, et faire les com-
« missions de la boutique! Il a quelquefois des
« idées étranges, mon ami Rifflard. Voyons au
« reste son sac de dix mille francs. »

La somme est bien complète, et le reçu de
M. Bernard est en bonne forme. « Allons, dit Ro-
« bert, je prends mon parti, puisque je ne peux
« faire autrement. Je retourne chez Moreau; je
« vais revoir son aimable et aimante Félicité. Je...

« un moment donc... diable! qu'allais-je faire? « Jacques, approche moi cette table. » Jacques obéit, et Robert écrit à M. Bernard.

« On vous a remis votre vaisselle par mes or-« dres; mais vous avez dû vous apercevoir d'une « petite erreur de mon fondé de pouvoir. Il a ou-« blié de retirer de la cassette trois cents louis, « sur lesquels vous n'avez aucun droit, et que « je vous prie de remettre au porteur de la pré-« sente. »

Jacques se remet en course avec le billet. M. Bernard le lit avec beaucoup de gravité, et répond :

« J'ai en effet trouvé trois cents louis dans « la cassette, et je les garde en indemnité des « façons que vous me faites perdre. Si cela ne « vous convient pas, attaquez-moi, nous plaide-« rons. »

« Oh! certainement oui, nous plaiderons, s'écria « Robert. Réclamer des façons pour de la vais-« selle, dont je ne me suis pas servi, et qu'il a peut-« être déja remise en vente dans sa boutique! Je « crois, le diable m'emporte, qu'il n'y a de probe « au monde que de l'Oseraie... et Moreau pour-« tant. Au reste, ils n'en sont ni plus aimables, « ni plus indulgens. »

Robert va trouver un procureur et lui explique les faits. « Votre affaire est excellente, monsieur. « Donnez-moi cent écus pour les frais prélimi-« naires. — Je m'en garderai bien, monsieur. Ce

« seraient peut-être cent écus de plus que je per-
« drais. — Au contraire, monsieur, l'orfèvre vous
« les rendra avec les intérêts. — A la bonne heure,
« monsieur. Mais puisque vous trouvez mon af-
« faire excellente, vous pouvez la suivre sans vous
« faire payer d'avance. — Monsieur, c'est mon
« usage, et je m'en trouve bien. — Je pourrais
« m'en trouver fort mal, et je vous tire ma ré-
« vérence. Oh ! je commence à connaître les
« hommes. »

Il va chez un autre procureur, qui a la même opinion de la cause, et qui ne demande pas d'argent. Oh, oh ! pensait Robert, il y a un honnête homme dans cette nuée de procureurs ; je ne l'aurais pas cru, et j'ai le bonheur de le rencontrer.

Le procureur prend le titre qui constate que Bernard a reçu trois cents louis qui ne lui appartiennent pas. Il l'enferme dans son secrétaire en répétant à Robert que son affaire est sûre, et il ajoute : « Vous n'aurez rien des sept mille deux
« cents livres, parce qu'il s'en faut de cent vingt
« mille livres que vous ayez de quoi payer vos
« dettes. Bernard n'en profitera pas non plus,
« parce que cette somme doit être rapportée à
« la masse. — Et mangée par la justice. — Peut-
« être bien. — Mais de quel droit vous emparez-
« vous d'un titre que je vous confie ? — Du droit
« qu'on a de prendre son bien partout où on le
« trouve. — Et il me paraît que partout vous

« trouvez votre bien. — Pas de mauvaise plaisan-
« terie, monsieur! *J'occupe* dans cette affaire
« pour le propriétaire de l'hôtel que vous avez
« habité trois jours. — Occupez pour le diable si
« vous voulez; moi, je ne prétends pas... — Mon-
« sieur, j'ai sentence, et par corps. Voulez-vous
« que je vous fasse arrêter? — Je n'en vaux pas
« la peine en vérité. — Et voilà pourquoi vous ne
« l'êtes pas. Mais, croyez-moi, retirez-vous sans
« bruit. »

« Si ce coquin-là, disait Robert en s'en allant,
« savait que je possède dix mille francs, il me
« mettrait à la Conciergerie, pour me les faire
« rendre, et les manger avec le reste. Sortons
« promptement de cette ville, dont je suis tout-
« à-fait dégouté, et où je ne vois que des fri-
« pons... sans me compter, ou même en me
« comptant, car il faut que j'avoue que je n'ai
« pas été exempt de la contagion. Retournons à
« Châtenay, Châtenay, séjour heureux de la paix,
« du repos, de la simplicité.

La bêche, la charrue, utiles instrumens,
Brillent plus à mes yeux que ces fiers ornemens,
Ces clefs d'or, ces toisons, ces mortiers, ces couronnes,
Monumens de grandeurs semés autour des trônes.

Robert se mit en route, et revint à Châtenay, plus gai qu'il n'en était parti. Sa conscience était allégée, et quoiqu'il ne fût pas l'auteur de l'acte

de probité, il jouissait du plaisir qui suit toujours une bonne action. Il se présenta devant Moreau, avec le visage ouvert qui annonce un homme content de lui. Il tira le reçu de Bernard, et il allait le présenter : « Serrez ce papier, lui dit Moreau; « le lire, serait nous humilier tous deux. Vous « êtes chez vous. Voilà votre chambre. Reposez-« vous-y. On vous appellera quand le souper « sera prêt. Ah !... n'oubliez pas qu'on dit ici « tout ce qu'on pense. Adoptez cet usage; vous « lui devrez l'habitude de ne rien penser que « d'honnête. Je n'ai plus qu'une recommandation « à vous faire. Ne parlez jamais de votre femme. « Un sentiment pénible pour sa sœur, pour vous, « et même pour moi, se joindrait nécessairement « à son nom. Il est des choses qu'il est bon de pa-« raître avoir oubliées. »

Robert avait son sac sur le bras. Il n'avait pas pensé à en parler, et il était impossible que Moreau ne l'eût pas vu. Il decendit, et chercha le maître de la maison. « Ici, on dit tout ce qu'on « pense; mais sans doute on n'y exige pas qu'on « parle avant d'avoir pensé. Dans le premier « moment je n'ai éprouvé que la satisfaction « d'être fixé entre les deux plus dignes créatures « que je connaisse, et j'ai oublié de vous dire « comment je suis devenu possesseur de dix « mille francs qui sont là-haut. » Il raconta ce que vous avez lu; mais il crut convenable de ne pas parler de certaine lettre qui accompagnait le

cadeau, et dont les expressions n'avaient rien de flatteur. « Nous verrons, lui répondit Moreau, à « placer cet argent d'une manière aussi sûre « qu'avantageuse. Je vais joindre mes moisson- « neurs. Choisissez de me suivre ou de rester. »

Robert resta. Il aimait beaucoup la conversation de Félicité; elle était jolie, et une bouche pure donne au moindre mot le charme de la candeur. Robert trouvait en elle les graces de la nature, embellies par la décence, la raison aimable, et l'esprit sans apprêt. Il trouvait que son ame s'agrandissait auprès d'elle. Il admirait et sa personne et ce qu'elle disait. L'enchantement s'étendit bientôt sur tous les objets qui l'entouraient. Il trouvait charmantes les mines de la petite Cécile; il était touché des soins affectueux de Jeannette; il s'arrêtait devant un arbre, une fleur, un brin d'herbe. Une chanson rustique lui paraissait fort au-dessus d'un air d'Alceste, et la cornemuse préférable au cor de Rodolphe. Il contemplait le soleil couchant; il jouissait de la fraîcheur d'une belle soirée, et il s'écriait de temps en temps: « Non, on ne connaît rien de tout cela à Paris; on « ne vit pas à Paris; à Paris, on cherche à s'étour- « dir sur son existence. Ici, tout est vie, tout est « sensation, tout est bonheur. » Robert se lançait sans cesse au milieu des chimères. Du moins, celle qu'il caresse en ce moment ne lui laissera pas de regrets.

Que devint-il, lorsqu'il entendit le bêlement

des agneaux; lorsque la vache docile sembla solliciter la main souple de Jeannette; que les moissonneurs entassèrent les dernières gerbes dans la grange; que Félicité leur servit l'éclanche, flanquée de pommes de terre, et la bouteille du vin du crû; que la gaîté naïve anima le repas champêtre, et que Moreau vint clore et achever de vivifier le tableau? « Il me semble, s'écria-t-il, « voir Jacob et sa chère Rachel féconder la terre, « la couvrir de leurs troupeaux, et s'entourer « d'une postérité aussi nombreuse que les étoiles « du firmament. » Jacob et Rachel partirent d'un éclat de rire, qui ramena Robert du pays de Haran à Châtenay. Sa belle-sœur lui prit la main, le conduisit à la salle à manger. On se mit à table, on parla raison, on n'en soupa pas moins bien, et on fut se coucher à neuf heures, parce qu'il fallait être levé à quatre.

Robert est debout le premier. Il brûle de partager les travaux champêtres de Moreau; il est près de lui, il attend ses instructions. « J'aime « cette belle chaleur, lui dit son beau-frère, et « je désire qu'elle se soutienne. Venez avec moi. »

Il le conduit à travers les chaumes et les terres labourées. Bientôt Robert s'arrête, pour aller prendre un soulier qu'il a laissé derrière lui. Un instant après, il s'arrête encore, pour attacher avec un cordon une semelle qui se détache de son dessus. « Monsieur, lui dit Moreau, Jacob « ne suivait pas ses ouvriers en escarpins de peau

« de chèvre. — Jacob n'en avait même pas. —
« Moi je vous conseille d'en avoir, et de solides.
« — Je m'en ferai faire demain. »

Ils passent à côté d'une haie. La grosse veste de Moreau résiste, et un pan de l'habit de Robert reste accroché aux épines. « Monsieur, Jacob ne « portait pas d'habit de taffetas. — Ni de culottes, « monsieur, et je n'ai pas lu qu'il se soit jamais « écorché les cuisses. — C'est que les ronces de « ce temps-là n'étaient pas aussi dures que celles « de celui-ci. — Mais je le crois. Elles n'ont com- « mencé à croître qu'après le péché d'Adam, et « elles étaient encore jeunes et faibles. — Mon « cher ami, laissons les patriarches, et revenons « au dix-huitième siècle. Ayez un chapeau que « vous ne soyez pas obligé de porter sous le « bras, ce qui vous prive de l'usage d'une main. « Laissez chez moi ce parasol qui ne servira qu'à « vous rendre ridicule. Ayez une veste comme la « mienne, de bonnes guêtres de cuir qui montent « au-dessus du genou, et vous ne chercherez plus « comment s'habillait Jacob, parce que vous le « serez commodément.

« Ce que c'est que l'expérience, disait Robert! « Si vous m'eussiez dit tout cela hier, je n'en « aurais pas cru un mot. — Monsieur, heureux « du moins les hommes qui, dans les grandes « comme dans les petites choses, profitent de « l'expérience qu'ils ont acquise! Mais combien « en est-il pour qui elle est perdue? — Oh! par-

« bleu, elle ne le sera pas pour moi, et la « preuve, c'est que je retourne à l'instant au « village, pour n'être pas exposé à y rentrer nu « plus tard. »

En effet, il prend congé du beau-frère, et va prier Jeannette d'aller lui chercher les ouvriers dont il a besoin.

On lui amène le cordonnier, le tailleur, le chapelier, qui ne savent pas donner de grace, de tournure à ce qu'ils font. Mais le cordonnier fait des souliers où le pied est à l'aise, et voilà pourquoi il n'y a pas de médecin *pédicure* à Châtenay. Le tailleur fait des culottes dans lesquelles on peut se baisser, des habits qui laissent aux bras leur liberté, et qui sont cousus, au lieu d'être *bâtis*. Le chapelier fabrique de gros feutres, durs à la main, mais impénétrables à la pluie, et qui en garantissent la poitrine, le dos et les épaules. Tout cela coûte moitié moins qu'à Paris, et dure quatre fois autant. Robert en conclut qu'avec les intérêts de ses dix mille francs, et ce que lui donnera Moreau, il sera riche, vraiment riche, parce qu'il aura au-delà de ses besoins. C'est, je crois, ce que ne s'est dit encore aucun grand seigneur, aucune coquette, aucun bourgeois vaniteux.

« Ventrebleu! que je suis bien comme cela, » disait Robert, après avoir endossé son nouveau costume! « Quel rôle jouais-je à Paris, avec mon « habit brodé et mes *solitaires*, que le dernier

« faquin pouvait porter comme moi? J'éclabous-
« sais l'humble piéton, à la bonne heure; mais
« il me donnait au diable, et voilà tout ce que
« j'en obtenais. L'homme titré, dont la voiture
« croisait la mienne, ne s'informait pas seulement
« de mon nom. Il passait, en me regardant d'un
« air fier et dédaigneux, et courait à Versailles,
« s'abreuver à son tour d'humiliations et de dé-
« goûts. Ici, je suis vêtu comme M. Moreau, le
« plus gros propriétaire du lieu; je suis son pre-
« mier ministre, le petit Choiseul de Chatenay.
« Je mange à la table du maître; je suis admis à
« sa familiarité. Tout cela se sait, se dit, se ré-
« pète. Je serai considéré, obéi du villageois qui
« s'arrêtera le chapeau à la main, à l'aspect de
« l'intervalle immense qui nous sépare. Je proté-
« gerai les bons sujets, je serai le canal des graces.
« Je recommanderai les pères de famille, ceux
« surtout qui ont des filles un peu gentillettes...
« O les filles! ô les femmes!... Mais ne pensons
« pas à cela, puisqu'ici on dit tout ce qu'on pense.
« Je ne veux pas avoir à rendre compte de cette
« pensée-là. »

Il y avait trois jours que Robert était à Châtenay, et qu'il n'y faisait rien que des monologues, ou des contes à madame Moreau, et quelquefois à Jeannette, lorsque la maîtresse était absente. Jeannette paraissait naïve. Elle écoutait et ne répondait pas, parce qu'elle ne devait rien entendre aux contes de Robert; mais elle conta à

Félicité qu'il lui chantait, en faisant l'agréable :

Son teint bruni par le soleil,
Est plus piquant et plus vermeil.

Félicité le répéta à son mari, et Moreau dit à sa femme : « Il est temps que cet homme-là entre « en fonctions. Au village comme à la ville, l'oi- « siveté ne mène à rien de bon. » A la fin du dîner, il tire un papier de sa poche, et dit à Robert : « Voilà mes obligations et les vôtres. Je « remplirai les miennes, et je compte sur votre « exactitude. Lisez, monsieur. » Et Robert lut :

« Je loge, je chauffe, j'éclaire M. Robert. Je « lui donne ma table et huit cents francs par an, « que je lui paierai par douzièmes, de mois en « mois. »

Robert fait un signe de satisfaction, et s'incline pour marquer sa reconnaissance. « Continuez, « monsieur, » dit Moreau.

« En échange de cela, M. Robert se conformera « à l'instruction suivante :

« 1° Il sera toujours levé avant le soleil. »

« Bien, fort bien, dit Robert, rien n'amollit « comme le sommeil. »

« 2° Il distribuera aux garçons de charrue et « aux charretiers, le fourrage et l'avoine pour le « déjeuner des chevaux. »

« — Oh! le cheval! animal noble et utile, aimé « et considéré dans tous les temps. Diomède vivait

« au milieu de ses chevaux, il leur parlait; je ne « sais pas trop même s'ils ne lui répondaient pas. « M'y voilà, monsieur Moreau. Je poursuis. »

« 3° Il rassemblera mes ouvriers, et les con- « duira sur le terrain.

« 4° Selon l'ordre des saisons, il suivra le la- « bourage; il prendra les blés de semaille propres « aux différens terrains, et il surveillera les se- « meurs, afin que leurs enfans n'emportent pas « la semence que ma terre doit recevoir. Il fera « herser et sarcler en temps convenable.

« 5° Pendant la moisson, il se fera suivre par « les chariots; il comptera les gerbes qui auront « été liées; il les fera charger et les enverra dans « mes granges.

« 6° Il prendra le compte de mes moutons, et « indiquera, jour par jour, au berger le canton « où il doit les mener paître. Il s'assurera que « ses ordres sont exécutés.

« 7° Il sera présent à la tonte, et pèsera le soir « les toisons enlevées dans la journée.

« 8° Dans tous les temps, il inspectera la lai- « terie; il suivra la fabrication du beurre et du « fromage, et ne chantera rien à Jeannette d'An- « nette et Lubin, ni d'aucun autre opéra... »

Ici, Robert rougit jusqu'au blanc des yeux. « Continuez, monsieur, lui dit Moreau. » Et il continua.

« ... Parce qu'en l'écoutant, elle pourrait laisser « tomber une jarre de lait, ou un panier d'œufs « frais, ce qui me causerait du dommage.

« 9° Il inscrira, jour par jour, les noms des « journaliers et des femmes qui rouissent le chan- « vre, le broient et le filent. Il ira sans cesse d'un « lieu à un autre, pour animer les paresseux, et « piquer ceux qui s'absenteraient hors les heures « d'usage.

« 10° Il tiendra un compte ouvert avec le « charron, le bourrelier, le maréchal, qui ne « travailleront que d'après des *bons* signés de lui.

« 11° Le mardi et le vendredi soir, il fera char- « ger la grosse charrette, de beurre, de fromage, « d'œufs et de volaille. Il les donnera en compte « au maître charretier, qui ira les vendre le len- « demain à la ville, et qui sera tenu de lui rap- « porter la *mercuriale* du marché.

« 12° Les jeudis, M. Robert fera conduire à la « Halle deux voitures chargées de froment, de « seigle et d'orge. Il recevra de mon courtier le « prix des marchandises vendues pendant la se- « maine, et il tirera un reçu de celles qu'il lui lais- « sera.

« 13° Le dimanche, M. Robert se reposera, et « ne sera pas probablement tenté de chanter à « Jeannette :

« Blancheur de lys est sur son sein.
« Mouchoir le couvre,
« Et ne s'entr'ouvre
« Que pour Lubin.

« — Monsieur Moreau, ceci est trop fort. Quoi!

« pour une simple plaisanterie... — Je plaisante « aussi, monsieur Robert, et chacun a sa manière. « Croyez-moi, ne chantez plus. Jeannette est une « indiscrète, qui vous exposerait à de nouvelles « plaisanteries... A propos, si dans la règle de « conduite que vous venez de lire, vous trouvez « quelque chose qui vous embarrasse, vous m'en « demanderez l'explication, et je vous répète que « lorsque je serai à Rancy, ma femme vous gui- « dera comme moi. »

Le soir M. Moreau rassembla tout son monde, et présentant son *factotum*, il ordonna que chacun eût à lui obéir en ce qu'il ordonnerait pour son service. Chacun salua du mieux qu'il put monsieur le *factotum*, et Robert s'écria : « C'est « charmant, c'est charmant ! Je suis fier de mes « fonctions, et je les remplirai avec un zèle in- « fatigable. »

Et comme il savait qu'un chef qu'on ne connaît que par son autorité, n'est ni aimable ni aimé, il donna généreusement à ses subordonnés douze francs pour boire, que Moreau leur permit d'accepter, sans tirer à conséquence, parce que, disait-il, quand on boit le soir, le maître en souffre le lendemain.

Ah ! mademoiselle Jeannette, pensait Robert en se couchant, vous avez cru sérieusement ce que je vous ai dit et chanté, et vous avez été le redire! Petite sotte ! je ne vous adresserai plus la parole; mais prenez garde à vous! je ne quitterai

pas la laiterie et le poulailler, et si quelque chose va mal... Elle est pourtant bien, cette petite Jeannette, et il serait cruel de lui nuire. Brune à la vérité, mais un teint comme le duvet de la pêche. Le bras un peu fort; mais parfaitement rond. Sous le bas de laine et le juste de bure, je devine une jambe et une taille assez fines, et sous le double fichu... Allons, allons, oublions tout cela. La drôle de maison, où il faut ne penser à rien!

CHAPITRE II.

Robert sera-t-il long-temps le confrère de l'empereur de la Chine?

De peur de n'être pas assez tôt éveillé, Robert se décida à ne point dormir. Il avait résolu de ne plus parler à Jeannette, et cependant il l'avait priée de l'appeler à l'aube du jour. Mais Jeannette, soumise aux usages de la maison, avait consulté sa maîtresse, qui lui avait ordonné de mettre le verrou, de ne descendre qu'après Robert, et de lui tourner le dos, soit qu'il parlât, soit qu'il chantât.

Robert, trompé par la clarté de la lune, se lève et s'habille. Il descend à tâtons, et débute par se frapper la tête contre celle de la clé qui fermait la porte en dedans. « Ce n'est rien que cela, dit-« il. Si ma tête eût été entre l'enclume et le mar-

« teau de Polyphème, je ne l'en eusse pas re-
« tirée avec une bosse au front. »

Il sort, il s'avance dans la cour, et il tombe dans une mare sale et infecte. « Corbleu! dit-il, « cette cour est aussi puante que les écuries « d'Augias! Hercule ne viendra pas la nettoyer; « mais je serai Hercule, moi. Je ne ferai pas pas- « ser ici le fleuve Alphée; mais demain j'y con- « duirai la source qui arrose le jardin, et j'entraî- « nerai ces eaux croupies et le fumier qu'elles « recèlent dans les prairies voisines. Elles en se- « ront moins riantes, mais elles deviendront plus « fécondes. Encore cinq à six accidens comme « celui-ci, et, en moins d'un an, je double le re- « venu de Moreau. » Comme nous prenons bien les choses, quand nous sommes favorablement disposés!

Cependant le nouvel Hercule, tourmenté de l'odeur qu'exalaient ses vêtemens, fut se laver dans cette source, qui devait féconder trente arpens de prés. Il n'avait de l'eau que jusqu'à la cheville du pied, et il fut obligé de se déshabiller et de faire sa lessive, semblable, disait-il, à la fille d'Alcinoüs, qui lavait ses robes, lorsqu'Ulysse la rencontra après un de ses mille et tant de naufrages.

Ne vous étonnez pas que Robert possède si bien son Iliade et son Odyssée. Il avait été chargé par certaine petite société littéraire, dont vous vous souvenez peut-être, de faire un rapport

sur Homère, quoiqu'il ne sût pas un mot de grec, ni ses confrères non plus. Il avait lu et relu la traduction de Dacier. Il avait déclaré Homère un bavard; mais il avait retenu ce prétendu bavardage, ce qui prouvait quelque chose en faveur du poète de Chio, et il se consolait alors, en se comparant aux héros d'Homère, de ne pouvoir plus se comparer à personne.

On était au mois d'août, et, à cette époque, on ne craint ni les rhumatismes, ni les sciatiques. Robert, au lieu d'invoquer Esculape, exprimait l'eau de ses habits, assis au bord de la fontaine, qu'il nomma pompeusement le fleuve Scamandre : il voulait agrandir les choses, pour élever sa personne.

Il se r'habille; il se retourne vers cette cour malencontreuse; il suit les murs des bâtimens qui la composent; il arrive enfin à l'écurie. Il examine les chevaux. « Ils ne sont pas Etoliens, » dit-il; « ils n'auraient pas traîné, à travers les « mourans et les morts, le char du haut duquel « Diomède blessa Venus et Mars. Mais ils tirent « la charrue et me mettent fort au-dessus de mon « confrère l'empereur de la chine, qui ne suit « qu'une paire de bœufs.

« Ah çà... mais... où est donc le garçon qui « devrait être couché ici? Son lit est froid... il « n'est pas même défait. Le drôle est en bonne « fortune. Il est bien heureux, lui, de n'être pas « obligé de dire ce qu'il pense. Cependant ces

« chevaux auraient pu se battre, s'estropier; cette « lanterne pouvait mettre le feu à l'écurie. L'ab- « sence de Pierre est un délit grave, dont je ne « peux m'empêcher de rendre compte, moi, que « Moreau a investi de sa confiance, et qui suis son « représentant. C'est déja un moyen de me faire « valoir. »

D'après ce raisonnement, Robert retourne à la maison, et il allait appeler Moreau, très-occupé, en ce moment, à donner le bonjour à Félicité, qui savait aussi se faire donner le bonsoir. Robert entend quelques mots assez significatifs, et il retourne sur ses pas, en pensant qu'il est facile à un prédicateur de prêcher l'abstinence en sortant d'une bonne table. Il marche sur la pointe du pied, et il passe devant le cabinet de Jeannette, où il s'arrête involontairement. Petite rapporteuse, se disait-il, je te donnerais bien aussi le bonjour, et tu n'en serais peut-être pas fâchée...

Il entend assez distinctement une voix qui disait : Pierre!... mon ami Pierre!... Oh, oh! pensa-t-il, tout le monde, hors moi, est occupé ici, et il me paraît que si Jeannette dit ce qu'elle pense, elle ne dit pas ce qu'elle fait : on a toujours quelque moyen innocent de s'arranger avec les autres et avec soi. Parbleu! je veux surprendre cet heureux coquin-là... Si je les faisais surprendre l'un et l'autre... Non, ce serait une cruauté, et je ménage jusqu'aux femmes qui ne m'aiment pas.

Mais amusons-nous de l'aventure ; et voilà Robert planté comme un piquet devant la porte de Jeannette.

Ce que Pierre aimait le plus après sa petite servante, c'étaient ses chevaux. Robert l'entendit reprendre ses habits et dire à voix basse : « Il est « temps de descendre. Le nouveau venu a l'air « de faire le capable, et il ne faut pas qu'il entre « à l'écurie avant moi. Jeannette, viens refermer « après moi la porte d'entrée. Attends, attends, « se disait Robert, le nouveau venu va te parler. »

Le cabinet s'ouvre, et Pierre paraît à moitié habillé et ses sabots à la main. Jeannette le suit, et tous deux frappés de la vue d'un homme, qu'ils n'attendaient pas là, reculent jusqu'à la dernière cloison, qu'ils ébranlent par la force du choc. Robert entre et referme la porte, « Ah! monsieur « le drôle, dit-il à demi-voix aussi, c'est donc ici « que vous faites votre service! — Mon bon mon- « sieur, ne me perdez pas! J'avoue que je vois « Jeannette, mais c'est pour le mariage. — Et tu « l'épouses, coquin, en attendant la cérémonie! « — Mon bon monsieur, c'est seulement pour « savoir ce que c'est. — Si tu remets les pieds ici... « — Jamais, mon bon monsieur, je vous le jure. « Mais promettez-moi... — De me taire, n'est-il « pas vrai? Cela dépendra de ta conduite. Marche « à l'écurie, et relève la litière. Je suis à toi dans « un moment. » Pierre s'éloigna sans dire un

mot, et sans la moindre inquiétude : il était sûr de Jeannette!

Jeannette pleurait. « Ah! mademoiselle, lui dit « Robert, vous trouvez mauvais qu'on vous re- « garde, qu'on vous chante un couplet; vous « allez le dire à votre maîtresse, et... — Monsieur « Robert, on dit une chose... — Pour en cacher « une autre, n'est-ce pas?—Faut-il qu'une pauvre « fille sèche à côté de ses maîtres, toujours heu- « reux, pour ainsi dire, devant elle? Croyez-vous « que cela ne donne pas des idées! — Je le crois, « parbleu! et j'en ai moi-même de très-heureuses « en ce moment... Jeannette? — Monsieur?... » Jeannette était assise sur son lit; elle était en chemise; la pauvre petite pouvait elle se défendre? Et puis, il fallait reconnaître de quelque façon la discrétion de Robert, et le prix qu'il exigeait de la sienne n'avait rien de fort effrayant. Jeannette se laissa persuader de gagner cent pour cent.

En fille prudente, elle représenta à monsieur le factotum que M. Moreau pouvait le surprendre, comme lui avait surpris Gros-Pierre. Robert trouva la réflexion très-sensée, et il courut à l'écurie, où il adressa au valet de charrue un discours plein d'onction et de morale. Il peignit Jeannette repentante, et revenue des plaisirs illicites. Pierre jura de nouveau de ne l'approcher de sa vie, et il se promit bien de ne pas manquer

la première occasion. Voilà les hommes : ils passent leur vie à se tromper mutuellement, et ils trouvent mauvais qu'on doute de leur loyauté et de leur franchise.

Robert revint promptement aux sentimens d'élévation qu'il croyait lui être propres, ou plutôt à ceux que lui soufflait sa vanité. Une servante, se disait-il, une laitière, dont je partage les faveurs avec un valet d'écurie ! Quelle bassesse !... Que faire cependant ? Madame Moreau est sage ; elle le sera... tant qu'elle aimera son mari. Cette servante est jolie, elle est fraîche ; Pierre ne l'approchera plus, et, ma foi, à la campagne, on prend ce qu'on trouve. Et puis, Agamemnon ne prit-il pas une esclave des bras d'Achille ? et serai-je plus difficile que le roi des rois ? Il est vrai que Pierre n'est pas Achille, et tant mieux : je ne me soucierais pas de disputer ma belle, le casque en tête et le sabre au poing. Allons, allons, tout est bien pour qui sait se prêter aux circonstances. « Pierre ?—Monsieur ?—Le coup d'étrille aux che-
« vaux. — Oui, monsieur, — Tu t'arrêteras qnand
« ils en auront assez. — Oui, monsieur. — Tu leur
« donneras à déjeuner.—Oui, monsieur.—Tu sais
« ce qu'il leur faut ? — Oui, monsieur. — A la
« bonne heure, car pour moi je n'en sais rien.
« — Je vous l'apprendrai, et en deux jours vous
« en saurez autant que moi. Mais *motus*. — Sois
« tranquille ; mais plus de Jeannette. — C'est
« convenu. »

Moreau parut en ce moment. Tout était en ordre dans l'écurie, les chevaux mangeaient l'avoine, et déja Gros-Pierre leur mettait le harnois sur le dos. « Bien, monsieur Robert, bien, dit « Moreau. Vous auriez pu être embarrassé en « commençant. Mais vous justifiez ce que je vous « disais, il y a quelques jours, qu'avec de la bonne « volonté et de l'intelligence, on fait ce qu'on « veut. »

Semblable à tant de chefs, qui recueillent le prix des travaux de leurs subordonnés, Robert se garda bien de parler des documens qu'il avait reçus de Gros-Pierre. Content de lui, de Moreau, de Jeannette, de tout le monde, il s'éleva de nouveau à la hauteur d'Homère. Il allait conduire Triptolème aux champs, et lui voir ouvrir son premier sillon. Il irait ensuite visiter Apollon gardant les troupeaux d'Admète, et il reviendrait mettre à l'ouvrage Arachné et les filles de Minée. Aux heures du déjeuner, du dîner, du goûter, il rassemblerait les ouvriers, qui, moyennant une faible rétribution, feraient passer le fleuve Scamandre par la cour, et le conduiraient majestueusement à travers la prairie. Il convenait qu'ils ne mangeraient pas de la journée; mais il est démontré qu'on peut vivre trois jours sans rien prendre.

« Un moment, dit Moreau. Triptolème que « vous allez conduire à la charrue, est sans doute « Gros-Pierre, à qui vous faites l'honneur de le

« comparer à l'inventeur de l'agriculture, bien « qu'il n'ait jamais rien inventé; mon berger est « Apollon, et je suis le roi Admète; c'est bien « flatteur, en vérité. Arachné et les filles de Mi- « née sont mes fileuses, c'est fort bien. Mais où « trouvez-vous ici le fleuve Scamandre, en l'hon- « neur duquel vous voulez mettre mes ouvriers « à la diète? »

Robert raconta son aventure de la mare, et ses grands projets sur la petite source du jardin. « Gardez-vous bien de faire cela, dit Moreau. Ce « fumier, qui vous déplaît dans ma cour, nourrit « ma volaille, et l'eau de la mare contribue à le « confectionner. Mon cher ami, les projets nou- « veaux me rappellent ce fou qui, pour rendre « sa maison plus commode, la fit abattre, et « manqua de fonds avant qu'elle fût à moitié re- « bâtie. Je me trouve assez bien de ma méthode : « ayez la bonté de vous y conformer.

« D'après vos dispositions aux améliorations « et aux changemens, je crois devoir vous re- « commander de ne lire aucun ouvrage qui traite « de l'agriculture. Ces livres-là sont bons pour « l'auteur qui les fait, pour le libraire qui les « débite, et pour le riche oisif, qui use son loisir « et son argent en essais, qui flattent d'abord « son amour-propre, et dont l'unique résultat est « de faire vivre quelques prétendus savans et « quelques ouvriers. »

« Cet homme-là ne fera jamais rien, disait Ro-

« bert en suivant Triptolème. Pas d'industrie, pas « d'ambition, et par conséquent point de grandes « vues. Il ne laisse rien à faire à mon émulation. « Il veut que je devienne machine, comme les « automates qu'il me donne à gouverner. Ma foi, « qu'il s'arrange. Après tout, si j'acquiers moins « de gloire, j'aurai aussi moins à faire, et voilà « déja un dédommagement. »

Robert tira sa note de sa poche, et se conforma à ce qu'elle lui prescrivait. Il fut surtout très-exact à la laiterie, et à s'assurer que Gros-Pierre ne quittât point le manche de sa charrue. Gros-Pierre enrageait d'avoir sans cesse Robert sur ses talons. Jeannette, toujours prude à sa manière, ne répondait rien à ses agaceries, et lui tournait le dos, ou lui donnait une tape sur la main, selon l'exigence du cas. Robert enrageait à son tour. Il ne concevait rien à cette conduite, après ce qui s'était passé entre eux. Il était vif, pétulant, et les tapes se multiplièrent tellement, qu'elles résonnèrent enfin à l'oreille de madame Moreau, qui allait et venait, et donnait son coup d'œil partout. « Jeannette, ma fille, je loue votre « conduite, continuez à suivre le chemin de la « sagesse, et quelque bon établissement sera un « jour votre récompense. Mon frère, laissez cette « jeune fille, je vous en prie. Son innocence est « toute sa fortune, et vous devez savoir que « c'est une fleur que le moindre souffle flétrit. »

« Elle est bonne, madame Moreau, disait Ro-

« bert, avec son innocence et sa fleur! Mon dieu,
« qu'il est facile de tromper d'honnêtes gens!
« Elle est adroite, cette petite Jeannette. Avec
« quelle hypocrisie elle joue son rôle! Il n'y a
« pas de dévote à Saint-Sulpice qui se masque
« mieux qu'elle. La ruse est donc innée dans le
« sexe avec le besoin d'aimer. Il faut que j'ap-
« prenne à ruser aussi, moi. Mes affaires avec
« Jeannette n'en iront pas plus mal. »

Il ne lui adressa plus la parole du reste de la journée; mais il s'attacha à Gros-Pierre. Il avait toujours quelque chose de nouveau à lui dire. Il était présent à tous ses repas, sous le prétexte, pour les ouvriers, de s'assurer qu'il ne leur manquât rien, et pour Moreau, qu'ils ne fussent pas trop long-temps à table. Gros-Pierre le donnait au diable, et Robert y envoyait madame Moreau, dont la vigilance le réduisait aux conversations de nuit.

Les ouvriers avaient soupé. Les maîtres allaient souper à leur tour, et Gros-Pierre comptait bien trouver un moment pour se dédommager de la contrainte de la journée. L'Amour, caché sous un sarrau de toile, ne parle pas comme l'Amour en habit brodé; mais il est aussi adroit, et au lieu de se glisser au boudoir, il s'introduit à la cuisine.

Robert, qui ne manquait pas non plus d'adresse, prévit ce qui pouvait arriver. Il passa à l'écurie, et trouva Gros-Pierre à la porte. « Que

« fais-tu là ? — Je fume. — Va fumer au fond de « l'écurie. — J'y mettrais le feu. — Ne fume pas « du tout. — Je ne peux m'en passer. — Tu rai- « sonnes, je crois ! — Quand ma journée est « faite, j'ai mon franc-parler. — Fort bien ; mais « pour être levé demain à l'heure convenable, il « est temps que tu te couches, et tu te couche- « ras. » Robert prend la pipe, la jette dans la mare, pousse Gros-Pierre dans l'écurie, ferme la porte et met le verrou. « Au moins, dit-il, me « voilà débarrassé de celui-là. »

Il va se mettre à table. Il rend compte à Moreau des opérations de la journée, et lorsqu'il eut cessé de parler, Moreau lui demanda s'il n'avait rien à ajouter. Robert répondit que non. Moreau prit la parole et prouva que l'homme qui dissimule n'a pas la conscience pure ; que des plaisanteries, en apparence innocentes, finissent par devenir dangereuses ; qu'un être raisonnable, qui se laisse subjuguer par ses passions, se dégrade aux yeux des autres et aux siens propres ; que violer les lois de l'hospitalité, est manquer à l'honneur, et que séduire l'innocence est un crime. Robert comprit fort bien qu'il était encore question de Jeannette, et que madame Moreau parlerait tant qu'elle aurait quelque chose à dire. Il ne répondit rien ; mais il rit intérieurement de lieux communs que tout le monde connaît, que tout le monde a dans la bouche, et que personne ne pratique, parce qu'ils n'accommodent personne. Moreau

lui-même, pensait-il, n'a-t-il pas été subjugué par le minois de Félicité, et si sa raison eût conservé quelque empire, n'eût-il pas épousé cent mille francs au lieu de deux mille écus? Je ne peux pas me marier, moi, je m'amuse : quoi de plus naturel?

On monte, chacun se retire. Jeannette fait résonner son verrou, gardien de cette précieuse innocence que ses maîtres défendent envers et contre tous. Attendons, disait Robert, que mes moralistes reposent : ils ne me pardonneraient pas de prendre le nécessaire, eux qui s'endorment au sein du superflu.

Il laisse sonner dix heures et demie, onze heures. Il entr'ouvre sa porte, il sort la tête, il prête une oreille attentive; le plus profond silence règne autour de lui. Il avance un pied, il écoute encore; il passe dans le corridor, en retenant son haleine; il craint de toucher le parquet.

Mademoiselle Jeannette, qui avait mis son verrou bien fort, l'avait retiré bien doucement. Elle se doutait que M. Robert n'avait pas envie de dormir, et elle ignorait que Gros-Pierre fût en prison. De toute manière, elle comptait sur une nuit agréable.

Robert trouve la porte entr'ouverte, il entre; il remet ce verrou, maintenant protecteur des plaisirs. « Qui est là? » dit à voix basse Jeannette, qui savait bien qu'elle n'avait pas ouvert la porte d'en-bas à l'autre. « — C'est moi, ma petite. —

« Comment, c'est vous, monsieur ! et vous savez « que je suis promise à Gros-Pierre ! — Tu l'as « oublié ce matin. — Ce matin, il a fallu acheter « votre silence. — Ce matin tu as cédé à ta re- « connaissance ; tu vas maintenant acquérir des « droits à la mienne. — Mais, finissez donc, « monsieur... Laissez-moi, vous dis-je... Com- « ment voulez-vous maintenant que j'épouse cet « homme-là ? — Comme tant d'autres, qui ne « rendent pas compte du passé, et qui se tairont « sur l'avenir. »

Jeannette ne tarda pas à oublier Gros-Pierre, et à jeter le masque qu'elle portait pendant la journée. Elle se livra à toute la vivacité de ses sensations ; elle était à tout, et cependant elle trouva un moment pour tracer à son nouvel amant un plan de conduite propre à cacher leurs amours et à tromper Gros-Pierre comme les autres. Robert ne concevait pas la différence de Jeannette à la cuisine, et de Jeannette au lit. Il ne put s'empêcher d'en marquer son étonnement. « Quelles femmes avez-vous donc connues, mon- « sieur, si vous ne savez pas encore qu'il faut « sacrifier quelque chose pour conserver l'essen- « tiel ? D'ailleurs, la probité m'ordonne de me « conduire ainsi. — Où diable fais-tu intervenir « la probité ? — Oui, monsieur, la probité, je « vous le répète. Mes journées sont à mes maîtres, « et je n'en dois pas perdre un moment ; mais « mes nuits sont à moi, et qu'importe que je

« les passe à dormir ou à faire autre chose? —
« Il n'est pas possible de raisonner plus juste. »

De raisonnemens en plaisirs, et de plaisirs en raisonnemens, les heures s'écoulaient avec rapidité, et déja la prévoyante Jeannette faisait observer à Robert qu'il était temps de penser à la retraite, lorsqu'ils entendirent frapper doucement à la croisée. Ils se levèrent sur leur séant, mus comme par un même ressort; ils se regardaient, nez à nez, d'un air qui voulait dire : Qu'est-ce que cela signifie?

Le coup léger se répète, et la frayeur succède à l'étonnement. Jeannette prend Robert par la tête, la lui remet sur l'oreiller, lui couvre le nez du drap, se lève bravement et va ouvrir sa fenêtre : c'était Gros-Pierre, qui lançait des pois dans les vitres, pour avertir qu'il était là, et que sa belle eût à l'introduire. Il restait à Jeannette deux heures encore, dont elle pouvait disposer sans nuire aux intérêts de ses maîtres; mais Robert n'était pas sourd, et il était défiant. Jeannette parla avec onction et de sa faiblesse, et de la promesse qu'elle avait faite de rentrer dans le sentier de la vertu. Ces belles choses-là ne persuadaient pas Gros-Pierre; mais il n'avait pas d'échelle; Jeannette refusait de lui ouvrir la porte d'en-bas, et il fallut qu'il retournât à l'écurie, non sans jurer énergiquement, ce qui ne remédie à rien, mais qui soulage, dit-on.

Robert quitta sa tendre Jeannette, enchanté

de la conduite qu'elle venait de tenir, et se promettant bien de se dédommager la nuit de l'uniformité des jours, qui commençait à lui paraître sensible. Une seule chose l'embarrassait : c'était de trouver le moyen d'enfermer Gros-Pierre de façon à l'empêcher de venir désormais effrayer les amours, et, pour cela, il fallait savoir comment il était sorti de l'écurie. Le lui demander, c'était faire connaître qu'il avait tout entendu, et par conséquent qu'il était d'intelligence avec Jeannette. Il n'y avait qu'un parti à prendre : c'était d'examiner les localités, de tâcher de deviner, et c'est ce que fit Robert.

Il lui parut constant que M. Pierre était monté sur son lit, qu'il s'était glissé, de là, à travers les ouvertures d'un plancher à claires-voies, et qu'il était descendu dans la cour par la lucarne du grenier à foin.

Pendant le déjeuner, Robert fit observer à Moreau divers inconvéniens résultans de ce que le volet de cette lucarne ne fermait pas. Le fourrage mouillé en temps de pluie, et l'humidité, gagnant de proche en proche ; la poussière portée par le vent et s'attachant aux parties humides ; la facilité qu'avaient les valets de garnir les rateliers, sans discrétion ni mesure, lui paraissaient autant de choses auxquelles il était important de remédier. D'ailleurs, il était convenable qu'il eût la clé des objets dont il répondait.

Moreau regarda sa femme d'un air de satis-

faction ; il serra la main de Robert d'une manière tout-à-fait expressive, et il l'autorisa à aller chercher le maréchal. Pendant que Gros-Pierre creusait des sillons, en composant pour Jeannette un billet doux, bien pressant, qu'il devait faire écrire par le maître d'école du lieu, un cadenas passé dans un bon moraillon répondit à Robert de la continence de son rival, et de la fidélité de sa belle.

Les yeux cherchent assez naturellement les objets qui occupent l'imagination. Ceux de Gros-Pierre, rentrant pour dîner, lui et ses chevaux, se portèrent vers cette lucarne, d'où il était si lestement et si inutilement descendu. « Oh, oh! « dit-il, c'chien d'homme-là pense à tout, pré- « voit tout. Il faut être plus fin que li. »

C'était la veille du jour où, pour la première fois, Robert devait aller à la Halle. Il n'avait pas manqué de désigner Gros-Pierre pour mener une des charrettes ; mais Gros-Pierre avait décidé qu'il n'irait pas à Paris, et qu'il profiterait de l'absence de son incommode surveillant. Il avait toujours ouï dire qu'une gousse d'ail fourrée en un certain endroit, donnait la fièvre à qui voulait l'avoir. Il en fourra deux, bien persuadé que le chirurgien du village n'irait pas chercher là son pouls, et que la feinte ne serait pas découverte.

O fortune, ô bonheur! déja il sent les avant-coureurs du frisson. Le voilà certain de rester à

Châtenay. C'est beaucoup ; mais cela ne suffit pas. Il faut que Robert passe la nuit à Paris : comment l'y contraindre? « Eh parbleu! » dit Gros-Pierre, « rian n'est pus facile. Mon grand'père « m'contait qu'on avait manqué de brûler un sor- « cier qui faisait boiter toutes les bêtes du village, « et qui se tira d'ça en déclarant son secret, où « i' n'entrait pas de sorcellerie du tout. J'vais user « du secret, moi. » Il arrache quelques crins de la queue du premier cheval ; il lui en noue un à chaque pied, entre le sabot et le paturon ; il répète son essai sur tous les chevaux qui doivent traîner le convoi de farine. Il va dire à un de ses camarades qu'il ne soupera point, parce qu'il a la fièvre, et il se met au lit.

En entendant parler de cette fièvre, venue si subitement à un gros garçon plein de santé, Robert soupçonna, non la gousse d'ail, mais une ruse quelconque, qu'il lui importait de déjouer. Il représenta à Moreau que Pierre était son meilleur ouvrier, et que son intérêt lui prescrivait, autant que l'humanité, d'administrer promptement des secours. Le bon, le sensible Moreau fut lui-même chercher le chirurgien, et, au grand étonnement de Robert, le docteur prononça qu'il y avait fièvre violente, causée par une répercussion d'humeurs. Il se décida pour une copieuse évacuation, et il ordonna en conséquence que le malade prendrait l'émétique à la fin de l'accès. Bien, pensait Robert. Le vomitif t'occupera pen-

dant la journée, et moi, je serai de retour le soir. *Vanitas vanitatum!*

Comme il est possible que dans la chaleur de la fièvre un homme sorte de son lit, et s'expose aux effets dangereux de l'air, Robert dit à Moreau qu'il allait mettre le verrou à la porte de l'écurie, et il obtint de nouveaux éloges, en couvrant ses petites passions de l'intérêt apparent du propriétaire. Rentré dans sa chambre, il attendit, comme la veille, que l'horloge de la paroisse sonnât onze heures, et Jeannette les entendit frapper avec ce doux battement de cœur qui n'est pas la jouissance, mais qui est plus que le désir. Elle commençait à préférer Robert à son rustre; il en avait la force, et il y joignait l'avantage des formes et de l'urbanité. Cette nuit parut aussi courte que la précédente, et c'est tout dire.

A la pointe du jour, Robert rassembla ses charretiers, fit atteler, monta tant bien que mal la grosse jument grise, et partit avec son convoi. A un quart de lieue de la métairie, un cheval boita d'un pied de derrière, et on décida qu'on ferait visiter ce pied par le maréchal du prochain village. Bientôt le cheval boita d'un pied de devant, et on jugea à propos de ralentir le pas. Il boita enfin des quatre pieds. Il fallut l'attacher derrière la charrette, dont les sacs furent répartis sur les autres voitures. Voilà déja une heure perdue.

On arrive au village. On mande le maréchal. Il

examine les quatre pieds, et déclare de bonne foi qu'il n'y voit rien, et qu'il croit le cheval atteint d'une crampe que la marche dissipera. En conséquence, Robert poursuit sa route. A peine est-on sorti du village, qu'un second, un troisième, un quatrième cheval sont pris de la *crampe*, et selon l'avis du maréchal, on leur distribue force coups de fouet pour leur assouplir les nerfs. Plus on fouette, plus les crampes augmentent; moins les chevaux avancent. Robert prévoit qu'il sera six heures du soir quand il arrivera à Paris, et il sait que l'émétique n'agit que pendant trois ou quatre heures.

Il ne prend ici conseil que de lui-même. Il prononce qu'on gagnera Mont-Rouge clopin-clopant; qu'on y louera des chevaux frais, et qu'on y laissera ceux de Moreau, qu'on reprendra au retour. Après bien des peines, et, ce qu'il y a de pis, après une perte de temps considérable, on parvient jusqu'à Mont-Rouge.

Le maréchal du lieu, plus ignorant, ou peut-être plus fripon que l'autre, parce qu'il respirait plus souvent l'air de Paris, déclara les chevaux attaqués d'éparvins, et la saignée et les cataplasmes d'herbes émollientes d'une absolue nécessité. Voilà donc trois harnois hors de service, pour la possession d'une simple paysanne. Qu'on s'étonne après cela de la destruction de Troie!

Pendant que le maréchal opère, M. le factotum et ses charretiers vont de chaumière en chau-

mière, cherchant et demandant des chevaux. On répond ici que le cheval charrie le fumier; là qu'il herse; plus loin, qu'il va revenir du marché. Robert s'emporte, tempête; le temps ne s'écoule pas moins, et il est midi, avant qu'on ait rassemblé les chevaux dont il a besoin.

Ses charrettes partent enfin, tirées par sept à huit rosses, qui mettent à peine un pied devant l'autre, et qui ne montent la pente la plus douce qu'autant que Robert et ses charretiers poussent à la roue. Plus on pousse, moins les rosses tirent. Robert voyait son rival rentré dans ses droits. Cette seule idée lui faisait faire des efforts incroyables, qui n'aboutissaient à rien, parce qu'il n'était pas secondé, et la raison en est simple : ses charretiers n'avaient pas de maîtresses.

Le chirurgien de Châtenay n'avait pas manqué d'envoyer la potion qui devait chasser les humeurs répercutées de Gros-Pierre. Madame Moreau n'était pas plus sensible que son mari; mais sa sensibilité se développait d'une manière plus active. Le cœur d'une femme honnête est une source de prévenances, d'attentions, de soins. Il semble qu'elle se dédommage de ce qu'elle refuse à l'amour, par ce qu'elle donne à l'humanité. Félicité ne voulut pas que Pierre restât dans son écurie; elle le fit transporter dans un cabinet attenant à la cuisine, et le coquin tressaillit de joie en y entrant : il était clair que Jeannette

serait sa garde de jour, et qu'elle n'aurait, la nuit, que la porte de sa chambre à lui ouvrir.

C'est madame Moreau elle-même qui lui présente l'émétique. Gros-Pierre se plaint d'un reste de fièvre, et prétend qu'il est indispensable d'attendre encore. Madame Moreau va à ses affaires, et Gros-Pierre jette l'émétique par la fenêtre. Il n'en a jamais pris; mais il se doute qu'une bouteille de vin vieux est plus favorable à l'amour qu'un vomitif. Madame Moreau rentre. Elle porte une énorme cafetière d'eau chaude, qui doit faciliter les évacuations. Elle met Jeannette auprès du malade, et lui enjoint de le faire boire sans miséricorde, et de lui tenir la tête dans certaine circonstance.

Gros-Pierre est seul avec sa belle. Il commence à parler tendresse, et Jeannette, fidèle à sa probité et à son plan de conduite, répond en lui présentant un verre d'eau. Gros-Pierre ne peut rien refuser de la main de sa maîtresse. Il boit; il parle après avoir bu, et un autre verre d'eau lui ferme encore la bouche. Il boit tant, qu'il sent son cœur défaillir. Il ne sait plus dire qu'il aime; il pourrait bien moins le prouver.

Cependant madame Moreau ne manquait pas, en allant et venant, de s'informer de l'état du malade. Elle s'étonne que l'émétique et l'eau chaude n'aient produit aucun effet. Elle envoie Jeannette chez le docteur. Le docteur accourt,

les poches pleines de petits paquets. Il tâte le pouls de Gros-Pierre, et le trouve excellent « Cet « homme, dit-il, a un coffre de fer : trois grains « d'émétique n'ont pas produit la plus légère émo- « tion. » Vite, il en vide trois autres paquets, que Gros-Pierre est forcé de prendre, quoiqu'il ne cesse de protester qu'il se trouve à merveilles.

Le docteur n'entend rien, sinon qu'il faut que le malade évacue. Il s'assied auprès de son lit, et déclare qu'il ne désemparera pas que le remède n'ait opéré. Indigné, au bout d'un quart d'heure, de trouver un viscère rebelle à l'ordonnance, le docteur réitère la dose; Pierre l'avale en rechignant. Un quart d'heure s'écoule encore, et Pierre a neuf grains d'émétique dans l'estomac.

L'irascible empirique eût été jusqu'à douze, s'il n'eût craint d'emporter le malade avec les humeurs. Cette considération l'arrêtait d'une part; l'opiniâtreté de l'estomac de Pierre l'excitait de l'autre. Il calculait jusqu'à quel point un médecin doit respecter la vie d'un charretier, lorsque la première évacuation se fit avec un bruit et une abondance de tous les diables. A celle-ci, succède une seconde, une troisième. Pierre s'écrie qu'on l'assassine. Le docteur répond par des verres d'eau, qui se suivent sans interruption. Pierre se repent amèrement de s'être donné la fièvre, et le docteur entrevoit le commencement d'une maladie grave et lucrative. Pierre fatigué, ex-

cédé, exténué, demande grace au médecin et à l'émétique. L'émétique continue d'agir avec violence, et le médecin d'administrer l'eau sans pitié

Il fallait effectivement que Gros-Pierre fût un Samson, pour résister à une pareille épreuve. Après des alternatives alarmantes, ce fut l'émétique qui céda. Mais il laissa le malade dans un état d'affaissement, dont il était probable qu'il ne se releverait de long-temps.

Lorsque Robert arriva à la Halle, les facteurs étaient retirés, les portes fermées, et la seule ressource qui restât, était d'abriter les voitures sous les remises d'une auberge voisine. On détèle les chevaux; les charretiers enfourchent chacun le leur, et prennent les autres en main. Robert remonte la jument grise, et il presse la marche, pour remettre plus tôt, disait-il, ces chevaux aux propriétaires, et voir quel traitement on faisait à ceux de Moreau. Son véritable motif était de prévenir les excursions nocturnes de Gros-Pierre. Il était loin de penser que son concurrent fût victime de l'ail et de l'émétique.

En appliquant ses cataplasmes, le maréchal de Mont-Rouge s'était pris un doigt entre un crin et un paturon. Cette découverte l'avait engagé à visiter les autres pieds. Il s'était donné au diable, pour deviner comment ces crins étaient là; mais la cause du mal trouvée et supprimée, la cure

devait être prompte, lui faire le plus grand honneur, et surtout lui rapporter de l'argent, à quoi un maréchal tient comme un médecin.

Les herbes émollientes avaient dissipé l'enflure causée par la compression et la fatigue, et lorsque Robert arriva, le maréchal leva ses cataplasmes, avec le charlatanisme d'un docteur consommé. Il sortit les chevaux, les fit marcher, et Robert et ses gens crièrent au miracle. Le maréchal protesta qu'il avait travaillé dix ans à la découverte du spécifique, et que ses essais lui coûtaient beaucoup, ce qui voulait dire qu'il espérait être bien payé, et, en effet, Robert ne marchanda point, parce qu'il était sept heures du soir.

Les habitans du village, émerveillés de la beauté et de la promptitude de la cure, prônèrent partout leur maréchal, et de tous côtés on lui amena des chevaux boîteux, qu'il ne guérit pas; mais dont les maîtres ne payèrent pas moins.

Il était sept heures; il restait deux lieues à faire, et l'ardent Robert poussait vivement la jument grise. Jeannette l'attendait avec impatience. D'avance elle jouissait des délices d'une nuit, que Gros-Pierre, cloué dans son lit, ne pouvait pas troubler. O infortune, ô douleur! un pavé détaché, tel qu'on en rencontre au milieu de toutes les routes, ce qui ne prouve rien en faveur de messieurs les inspecteurs, un pavé fait broncher la grosse, la vigoureuse Gogo. Robert ne se doute

pas qu'on puisse soutenir son cheval. Il laisse tomber le sien sur le nez, puis sur le flanc. Son pied se trouve serré entre la selle et le malheureux pavé. Gogo se relève d'elle-même, et le pauvre cavalier reste étendu sur le chemin, en poussant des cris douloureux.

Bon, pensait un des charretiers, il ne me fera pas lever demain avant l'aurore! Bien, pensait l'autre, il ne viendra pas voir ce que je ferai de ma semence, et comme on est comédien partout, ces bonnes gens remirent Robert sur Gogo, avec les précautions, les consolations usitées, et ils virent avec un plaisir secret qu'il avait le pied aussi gros que la tête.

Il arriva enfin à Châtenay, ainsi qu'il se l'était promis le matin; mais dans quel état, grand dieu! il fallut le descendre de cheval comme on l'y avait mis, et le porter dans sa chambre. Le docteur, qui se trouvait heureusement près de Gros-Pierre, bénit cette journée, en coupant le pantalon de coutil. Il prononça qu'il y avait foulure, et même entorse. Il prépara l'emplâtre de graisse de pendu, qui, dans ce temps-là, n'était pas rare à Châtenay, et après l'avoir appliqué, il condamna le blessé à garder le lit pendant quinzaine.

Concevez-vous la situation de Jeannette? Elle est placée le soir entre deux hommes dont elle est aimée, qu'elle chérit, en établissant cependant entre eux quelque distinction, et qui tous deux

sont impotens. « Si du moins, disait-elle dans son « lit solitaire, si du moins Gros-Pierre me fût « resté ! » La Providence, qui met toujours le bien à côté du mal, lui devait un dédommagement, et le lui accorda.

Le marquis de Châtenay, las de Paris et de ces folies brillantes qu'on appelle plaisirs, avait été à la campagne, rétablir sa santé dérangée par les veilles, et jouir de lui-même. Il avait visité plusieurs seigneurs de ses amis, et s'était arrêté à Salency, pour y voir la fête de la Rosière. Il avait remarqué que cette pompe champêtre ajoutait beaucoup à la considération qu'on accordait au seigneur, et lui coûtait très-peu. Comme il n'y a pas d'homme qui n'aime à être considéré, à bon marché surtout, M. de Châtenay forma le projet d'établir dans sa terre une fête imitée de celle de Salency.

Il arriva au château le lendemain du jour qui avait éclairé tant de désastres, et il manda aussitôt le maire et le curé. Il leur communiqua son dessein, et leur lut les statuts, qu'il avait fait copier sur ceux de Salency. Ces deux messieurs approuvèrent beaucoup les vues paternelles du seigneur, le curé, parce que la cérémonie serait précédée d'une grand'messe flanquée d'un pain béni, le maire, parce qu'il présenterait les trois vierges, parmi lesquelles le seigneur choisirait l'*élue*. Or, toutes les fillettes du village feraient

leur cour au présentateur, qui était encore égrillard, quoiqu'il commençât à grisonner.

Le seigneur n'avait parlé qu'à des hommes, et cependant tous les habitans surent, une heure après, que le dimanche suivant, il y aurait une Rosière; qu'elle recevrait une couronne de roses, une médaille d'argent du poids de cent sous, sur laquelle serait gravé : *Prix de la sagesse*, plus cinquante écus, dont elle ferait ce qu'elle voudrait.

A cette nouvelle, toutes les têtes fermentèrent. Les mères commencèrent à intriguer sourdement; les fillettes firent à monsieur le maire des révérences jusqu'à terre; les papas lui offraient *bouteille*, et même la lui payaient. Monsieur le maire était enchanté.

Madame Moreau crut ne devoir pas laisser échapper l'occasion de couronner la sagesse de Jeannette, et elle jugeait, à l'air affairé des uns et des autres, qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Cependant son mari était allé terminer à Paris l'opération que son factotum n'avait qu'ébauchée; elle connaissait les convenances, et le rôle de solliciteuse lui paraissait au-dessous d'elle. Sa petite vanité l'emporta sur toutes les considérations. Elle sourit à l'idée de voir la première Rosière prise dans sa maison; elle s'habilla, et fut présenter au château la plus séduisante figure, embellie de l'incarnat de la pudeur et de la timidité.

Monsieur le marquis se leva, dès qu'il aperçut la jeune dame; il fut au-devant d'elle, lui offrit la main, et comme un amateur veut bien supposer qu'une jolie femme peut avoir quelque chose de particulier à lui dire, M. de Châtenay fit entrer Félicité dans son cabinet, et lui avança le plus volumineux de ses fauteuils.

Félicité rougit davantage en se trouvant seule avec un homme qui n'était pas son mari. Elle devint cramoisie lorsqu'elle vit le marquis presque aussi rouge qu'elle, et elle sentit la nécessité de parler promptement, pour éloigner de lui certaines idées, dont elle s'alarmait déja.

Elle commença l'éloge de Jeannette du jour de sa naissance, et elle se proposait de le pousser jusqu'au moment où elle parlait : son mari lui avait dit que rien n'est soporifique comme un éloge. M. de Châtenay l'interrompit dès les premiers mots; il déclara qu'une fille proposée par elle était nécessairement ce qu'il y avait de mieux dans le village. Il sonna; il donna ordre qu'on lui amenât le maire, et, en l'attendant, il causa avec madame Moreau. Ce fut d'elle qu'il lui parla, parce qu'une femme aimable est de tous les sujets de conversation le plus intéressant. Il apprit qu'elle était mariée depuis deux ans, et il protesta qu'elle conservait les graces et la fraîcheur d'Hébé. Il sut que son mari était, après le seigneur, le plus riche propriétaire du lieu, et

qu'il faisait valoir son bien. M. de Châtenay marqua la plus haute estime pour les propriétaires qui vivent sur leurs terres et qui les cultivent. Il exprima le plus pressant désir de faire connaissance avec M. Moreau, et il pria madame de lui faire l'honneur de l'amener dîner au château, avec elle, le jour du couronnement. Refuser une grace n'est pas le moyen d'en obtenir une autre : Félicité accepta l'invitation, et le marquis crut devoir lui marquer sa reconnaissance en lui baisant la main. Les joues de Félicité se couvrirent de roses nouvelles. Le marquis tenait toujours cette main qu'il brûlait de baiser encore. Félicité était mal à son aise, et n'osait la retirer. Le maire entra fort à propos pour elle, et très à contre-temps pour monsieur le marquis.

Le seigneur lui notifia qu'il entendait que Jeannette Poitevin fût une des présentées. Le maire, qui sortait du cabaret, répondit avec fermeté que ce serait forcer les suffrages, qui devaient être libres d'après les réglemens. Le seigneur répliqua qu'il voulait être obéi, et qu'il prétendait qu'on se tût sur l'ordre qu'on venait de recevoir, à peine d'encourir sa disgrace. Le maire, qui était un des fermiers de monseigneur, ne lui adressa plus que des révérences.

Monsieur le marquis jeta sur une table une bourse destinée à gagner les récalcitrans, et dont

le contenu excédait de beaucoup la somme promise à la Rosière. Les hommes sont faits ainsi : ils donnent tout aux passions, et peu à la vertu.

Le maire prit la bourse et se retira. Madame Moreau se hâta de le suivre, très-satisfaite du succès de sa démarche; mais se promettant bien de ne plus entrer seule dans le cabinet de monsieur le marquis.

Elle aperçut, en rentrant chez elle, Jeannette très-occupée de ses travaux domestiques, très-affectée de sa viduité, et très-discrète sur cet article. Elle s'avança vers elle, les bras ouverts, et l'embrassant affectueusement, elle lui dit : « Ma « fille, la sagesse ressemble à ces breuvages salu- « taires, dont l'amertume répugne quelquefois; « mais dont les fruits sont toujours doux. Tu vas « cueillir ceux que ta vertu à mûris. J'espère « que dimanche tu seras la plus glorieuse des « filles, après avoir été leur modèle. » Certainement le curé du lieu n'eût pas parlé avec plus d'onction.

A propos du curé, c'était un homme de quarante ans, frais, robuste, infatigable dans l'exercice de toutes ses fonctions. Il faisait des mariages; il raccommodait les ménages brouillés; il arrangeait les procès; il prêchait comme Massillon, et il faisait la médecine presque aussi bien que le docteur. Il avait plus de pratiques, parce qu'il ne faisait pas payer ses visites. Aussi le docteur disait à l'oreille de tout le monde, qu'il n'était

pas autant selon Dieu qu'on voulait bien le croire; qu'il avait pris mademoiselle Catherine à l'âge de dix ans, pour qu'elle grandit chez lui sans qu'on s'en aperçut; qu'elle en avait maintenant dix-huit, et qu'il était aisé de juger, à son ton familier, des services qu'elle rendait à son maître. On croyait assez généralement à la vérité de ces propos. Mais comme l'intimité du curé et de Catherine ne nuisait à personne, on s'en souciait peu, et on les laissait faire. Il n'était pas de paysan qui n'aimât mieux lui savoir Catherine que sa ménagère, et qui ne sentît qu'il faut quelque chose à un homme bien conformé.

Le curé sentait, lui, la nécessité de faire taire le causeur, dont les propos pouvaient arriver enfin à l'oreille de son métropolitain, parvenu à cet âge où on ne pardonne pas des péchés qu'on ne peut plus commettre. Faire Catherine Rosière, était un coup de maître. C'était réintégrer sa vertu dans tout son lustre, et accabler la médisance.

Le curé n'avait pas, comme monsieur le marquis, la facilité d'acheter les suffrages. Mais l'éloquence est quelquefois aussi puissante que l'or; du moins les régens de rhétorique le prétendent. Moi, j'en doute un peu. Quoi qu'il en soit, le curé s'adressa aux petites femmes qu'il avait mariées, à celles qui lui devaient le retour d'un inconstant, ou l'amendement d'un brutal. Il leur représenta que celui qui prêchait la sagesse de-

vait espérer de la voir couronner dans celle qu'il dirigeait plus particulièrement; que d'ailleurs des paroissiens doivent quelque chose à un pasteur qui ne s'occupe que de leur félicité, et qu'il serait aussi reconnaissant que flatté de cette marque de déférence.

Les petites femmes riaient sous cape de la première partie du discours; la vérité de la seconde était incontestable, et aucune d'elles ne pouvant prétendre à la rose, elles parlèrent toutes à leurs maris; elles développèrent les petits moyens que la nature leur avait dispensés. Tout homme a son côté faible; il n'est pas de femme qui ne le connaisse, qui ne le saisisse, qui tôt ou tard n'amène son mari à son but. On se rassembla au cabaret, à la suite d'une messe adressée au Saint-Esprit, dont il était indispensable d'invoquer les lumières dans une affaire aussi importante que celle de la rose, et le Saint-Esprit inspira aux habitans de Châtenay de mettre mademoiselle Catherine sur les rangs.

Voilà déja deux prétendantes dont vous connaissez le mérite. Personne n'intriguant plus dans le village, toutes les voix se réunirent en faveur de Javotte Merlet, qui depuis six ans nourrissait une mère infirme, du produit de son travail : jamais, d'ailleurs, sa réputation n'avait reçu d'atteinte. Il est vrai que la petite vérole lui avait enlevé un œil et paralysé une jambe. Du reste, c'était une petite personne très-passable.

Madame Moreau n'avait pas manqué de rendre à son mari ce qui s'était passé entre elle et monsieur le marquis. Elle crut même nécessaire de parler de son embarras, de son trouble et de sa main baisée. Le marquis était bel homme, spirituel, aimable, et elle voulait placer son époux entre elle et lui. Quelle femme que celle qui porte la prévoyance jusqu'à prévenir la tentation, qui d'avance se ménage un appui, un protecteur contre elle-même! Vous conviendrez que madame Moreau était véritablement vertueuse, et je suis bien aise que dans le nombre de celles qui ont passé sous vos yeux, il y en ait au moins une irréprochable.

On me répondra que femme qui s'arme contre l'amour n'est pas loin d'aimer. Je répliquerai qu'il y a des libertins qui tournent en ridicule ce qu'ils ne peuvent combattre, et que faire rire n'est pas avoir raison. M. Moreau, d'ailleurs, qui se connaissait à tout cela mieux qu'un autre, approuva beaucoup la sincérité de sa femme; la remercia de sa confiance; jugea qu'il fallait dîner au château, puisque l'invitation était acceptée; mais qu'il serait inutile d'y retourner, parce que toute liaison directe avec les grands, tourne toujours au désavantage des petits.

En effet, un grand seigneur les tient à une distance humiliante; il exige qu'ils soient toujours de son avis; il leur emprunte quelquefois de l'argent; il oublie souvent de le leur rendre, et il

croit les honorer beaucoup en les faisant cocus. Hé, morbleu! vivons avec nos égaux. Rions, trinquons, chantons, disputons même, c'est la preuve que nous avons notre franc parler. Laissons les grands régler ou dérégler le monde, et *gaudissons-nous en paix avec notre Margoton.* Ainsi pensait Moreau, et vous savez que Moreau est un sage.

La veille du jour marqué pour le triomphe de la vertu, monsieur le marquis ne manqua point de venir apprendre à madame Moreau que les prétendantes étaient désignées, que Jeannette était nommée la première, ce qui annonçait le cas particulier qu'on faisait d'elle, et qu'en la couronnant il ne serait que juste. Il lui adressa ensuite une infinité de choses agréables et flatteuses, et il ne marquait à Moreau qu'une politesse froide, parce qu'il était reconnu, alors, que si un marquis pouvait déroger jusqu'à la simple bourgeoise, il devait bien se garder de se familiariser avec le mari.

Quelque plaisir qu'éprouvât madame Moreau à entendre ces jolis riens, elle fut piquée de l'oubli dans lequel le marquis laissait un homme qu'elle avait jugé digne de la rendre mère. Elle prétexta une affaire, et sortit pour forcer M. de Châtenay à lui parler, et à reconnaître le mérite de celui qu'il dédaignait. Le marquis, à qui ce mérite était fort indifférent, quitta Moreau avec une révérence assez leste, en lui rappelant qu'il

dînait le lendemain au château. « Ma foi, disait « Moreau, je ne me soucie pas plus de son dîner, « que lui de ma conversation, et je lui aurais dit « ma façon de penser, si je n'avais craint de nuire « à cette chaste et intéressante Jeannette. »

Le lendemain, sept à huit coups de fusil annoncèrent la solennité du jour. Le tambour battit, la cloche sonna, les *bouchons* s'ouvrirent. On ne parlait, en buvant le petit coup, que du choix que monseigneur allait faire. Les uns parièrent demi-setier pour Catherine; les autres pour Jeannette. Les plus honnêtes gens parièrent pour Javotte. Ceux-là perdirent, et cela devait être.

Madame Moreau, levée avec le soleil, ne s'occupait que de Jeannette. Elle préparait tout ce qu'elle croyait propre à donner un éclat nouveau à sa jeunesse et à sa fraîcheur. Il n'était pas dans ses principes qu'on sortît jamais de son état. En conséquence, le fond de la toilette de Jeannette se composa de son juste des dimanches et de la jupe de cotonnade rouge. Mais madame lui fit chausser les plus fins de ses bas de coton; elle lui couvrit la gorge du plus ample de ses fichus brodés; elle lui arrangea les cheveux avec cet art qui ressemble à la simplicité; elle lui attacha, sur le haut de la tête, un voile, emblême de la modestie. Elle la regarda enfin et la trouva charmante; mais elle se garda bien de le lui dire, de peur de lui inspirer de la vanité.

Le curé, tout à son affaire, était allé présenter

ses hommages à monseigneur. Il parla longuement des qualités de Catherine, et le marquis l'écouta, parce qu'il avait sacrifié cette journée à la représentation. Il lui répondit avec bonté, parce que cela ne coûte rien, et il lui donna des espérances, parce que personne ne sait comme un grand seigneur que *promettre et tenir sont deux.*

A dix heures, le tambour, les vieillards et les matrones vinrent prendre Jeannette, et la conduisirent au presbytère, où les mêmes honneurs furent rendus à mademoiselle Catherine, beaucoup plus parée que sa rivale, parce que chacun aime à décorer son idole. On se rendit enfin chez Javotte Merlet, qui ne brillait que de son honorable pauvreté et de sa vertu, choses assez peu considérées alors.

On se rendit processionnellement à l'église, au milieu des acclamations des habitans des deux sexes, entre lesquels on remarquait madame Moreau, couvant de ses yeux sa Jeannette, et flottant encore entre la crainte et l'espérance.

Le seigneur parut, enchâssé dans son plus magnifique habit, précédé de ses gardes-chasse, et suivi de ses laquais. Il fut conduit dans le chœur par l'écorcheur du lieu, qui faisait le suisse les dimanches et fêtes, et qui portait une épaulette, aussi ridiculement placée sur l'épaule d'un drôle de cette espèce, que le serait un bonnet carré sur la tête d'un capitaine de grenadiers.

La messe commença, une messe superbe, en vérité. Trois chantres au lutrin, deux vachers en enfans de chœur, les surplis et les aubes lavés de la veille, et la chasuble de damas vert, galonnée d'un ruban de fil jaune. Si l'usage de payer, pour avoir le droit de prier Dieu, eût été établi alors, le curé n'eût pas manqué de mettre les billets à six sous.

Une occasion, bien précieuse, qu'il ne laissa pas échapper, fut celle qui s'offrait si naturellement de déployer ses talens en présence de monseigneur. Il monta en chaire, après l'évangile, et parla longuement sur l'excellence de la virginité. Les petites vierges ne trouvaient pas que cela leur servît à grand'chose; les petites mamans étaient fort aises d'en être défaites. Jeannette et Catherine ne purent s'empêcher de sourire, et le marquis de bâiller.

Un repas somptueux était servi au château. Monseigneur admit à sa table les trois prétendantes, à peu près comme un évêque lave, le jeudi saint, les pieds à douze gueux, qui ne l'approchent que ce jour-là. Vous prévoyez que madame Moreau était placée à la droite du marquis. Il ne voyait qu'elle; il ne parlait qu'à elle. La femme du maire, celle du notaire étaient rouges de jalousie et de colère.

Bientôt madame Moreau sentit un pied agaçant qui l'obligea à retirer le sien. Bientôt un genou, très-actif, chercha une cuisse faite au tour, que

fixait un pied de la table, et qui était livrée à des attaques répétées. Madame Moreau fut vingt fois prête à dire : finissez donc, monsieur le marquis, et vingt fois l'intérêt de Jeannette la retint. Elle se borna à repousser ce genou téméraire, et le marquis interpréta, d'après son amour-propre, les légers mouvemens de cette cuisse, qu'il ne cessa de caresser. Madame Moreau était sage; mais elle était femme. Cette pression répétée produisit enfin une émotion que décelèrent le coloris des chairs et l'agitation du sein. Le marquis l'observait; il jugea le moment favorable, et il glissa sur la serviette de la jeune femme, une déclaration assez mal tournée, mais très-positive. Que fera-t-elle? Rendre le billet au marquis devant vingt personnes, c'est se livrer elle-même aux traits acérés de la médisance. Le laisser tomber, n'est pas plus prudent. Il sera trouvé par quelqu'un, et il peut être tourné de façon à ne pas laisser d'incertitude sur la personne à qui il est adressé. Madame Moreau le mit dans sa poche, car on n'avait pas encore imaginé de se passer de poches, de jupons, et de ne porter que la moitié d'une chemise. On n'eût même pas cru possible qu'une femme parût en public, le cou, les épaules, les bras, la gorge et le dos nus. Personne n'y touche, sans doute, parce que personne n'est tenté d'y toucher. Nos grand'mamans, plus adroites, cachaient tout cela, s'en portaient mieux, et inspiraient plus de désirs.

La cloche appela les fidèles aux vêpres, et le marquis se leva avec la dignité qu'exigeait la circonstance. On passa au salon, on se rangea circulairement. Les trois prétendantes se présentèrent le plus modestement qu'elles purent, et chacun attendit, la bouche ouverte, le nom qui allait sortir de celle de monsieur le marquis. Il proclama Jeannete Poitevin, en regardant madame Moreau d'un air qui voulait dire : Vous venez de contracter une dette envers moi, et vous l'acquitterez. Jeannette fut décorée du cordon bleu, au bas duquel pendait la médaille ; la couronne de roses blanches couvrit son front *virginal*, et le marquis lui présenta une main, qu'il eût bien mieux aimé offrir à madame Moreau.

On attendait à la porte du château que la Rosière parût, et on applaudit unanimement au choix de monseigneur. On l'eût applaudi de même, s'il eût choisi Catherine ou Javotte : le peuple est si crédule, et les grands si infaillibles!

Le curé, piqué que sa gouvernante n'eût pas obtenu la préférence, chanta les vêpres de fort mauvaise grace. Il mâchonna les mots, ce qui gâta beaucoup les œuvres du prophète-roi ; mais il abrégea le service, ce qui ne déplut pas aux paysans, qui aiment bien autant danser et boire, que psalmodier.

Il y eut grand bal au château. Le marquis l'ouvrit avec madame Moreau, et à la fin de la contredanse, il lui proposa d'aller prendre le

frais dans ses bosquets. Madame Moreau, qui n'avait plus rien à ménager, lui fit une grande révérence, et fut s'asseoir auprès de son mari. Le seigneur commença à penser que c'était une petite sotte, dont il serait difficile de faire quelque chose.

Comme on n'était pas encore assez avancé au village pour savoir que rien n'est aussi beau que les ténèbres, on dormait la nuit à Châtenay, pour y jouir des avantages et des agrémens du jour. En conséquence, chacun se retira à neuf heures, et un instant après le marquis reçut un paquet cacheté, qui renfermait son billet et une lettre très-sèche de Moreau. Il prononça que cette bourgeoise était une bégueule, et il retourna à Paris, pour ne pas rencontrer un mari qui ne lui paraissait pas plaisant.

Gros-Pierre était enchanté que Jeannette eût obtenu la rose; Robert ne concevait pas qu'elle eût osé l'accepter. Il en marqua son étonnement, lorsqu'il put se traîner de sa chambre à la sienne, et Jeannette lui répondit avec beaucoup de sagacité : « Les qualités ne sont rien; les réputations « sont tout. J'ai senti qu'il m'en fallait une; je « me la suis faite. Elle ferme tous les yeux, et « elle me vaut, comme à tant d'autres, du plaisir « la nuit, et de la considération le jour. — Et où « as-tu pris ces belles choses-là? — Dans un livre « que j'ai trouvé, il y a un an, sur la cheminée

« de M. Moreau. — Tu lis avec fruit. — N'est-il « pas vrai? »

Cependant le tempérament de Gros-Pierre commençait à triompher des efforts de la médecine. Il mangeait, il parlait de se lever, et il pouvait avoir, sinon des soupçons, du moins quelque velléité. Déja la circonspecte Jeannette refusait de recevoir Robert dans sa cuisine. Robert enrageait. Les difficultés avaient presque fait, d'un goût passager, une affaire sérieuse. Il souffrait impatiemment Gros-Pierre auprès de cette cuisine, voyant Jeannette, et pouvant lui parler à toutes les heures du jour. Il tremblait que le drôle ne profitât enfin de ses absences, et en effet, Gros-Pierre, commençait à épier l'occasion. Robert intrigua pour le renvoyer à l'écurie; Jeannette seconda l'amant favorisé par quelques mots, qui semblaient être jetés sans intention. Madame Moreau, pleine d'humanité, n'avait pas cependant toutes les vertus d'une sœur d'hôpital. L'aspect d'un malade devant lequel elle passait vingt fois dans la journée, commençait à lui inspirer une sorte de dégoût. Elle saisit les insinuations de Jeannette; Moreau saisit les insinuations de sa femme, et il décida que Gros-Pierre reprendrait son poste, pour diriger, jusqu'à ce qu'il pût travailler, un petit pâtre qui le remplaçait.

Cet ordre renversa tous les plans de Gros-Pierre. Il jura; mais il obéit. Robert retrouva sa Jeannette

plus tendre, plus voluptueuse, plus animée par la privation. Le couple amoureux trouvait *Éden* à quatre lieues de Paris. Tout s'embellissait, pour eux, du charme dont leurs cœurs étaient pour ainsi dire surchargés. Mais est-il un bonheur durable ? La Rosière sentit des maux de cœur; elle entrevit l'instant où s'évanouirait cette réputation de vertu, acquise par tant de soins. Robert prévit une humiliante expulsion. Leur imagination était sans cesse tourmentée, et ils trouvaient l'enfer où ils avaient vu le Paradis terrestre. Il fallait un miracle pour les tirer de là, et il y a long-temps qu'il ne s'en fait plus : les hommes sont si pervers ! Qui eût imaginé que Gros-Pierre dût être leur génie tutélaire ?

Irrité des obstacles qui se renouvelaient sans cesse, et amoureux dans la proportion de l'accroisement de ses forces, il prit enfin un parti vigoureux. Il entra dans la salle à manger, pendant que les maîtres dînaient. Il s'était battu les flancs pour se donner du courage, et le front pour trouver des idées. Il parla en ces termes :

« Not' maître, stila qui craint d'avoir une femme « à lui, compte un tantinet sur celle d'son voisin. « J'ne sommes pas d'ces gens-là. J'aimons Jeanne, et je vous la demandons en mariage. « Alle n'a rian, ni nous non plus ; mais peut-êt' « que ces deux rians-là mis ensemble produiront « queuque petite chose.

« Bien, mon ami, répondit Moreau, j'aime

« qu'on se marie, et je me ferai un devoir d'aider « des jeunes gens honnêtes qui m'ont bien servi. « Il faut savoir d'abord si tu conviens à Jean- « nette. — Si j'li conviens, not' maître, répliqua « Pierre en tournant son chapeau dans ses mains, « mais je l'crais. »

Robert, qui ne s'attendait pas à ce *ricochet*, fit une mine qui eût été infailliblement remarquée, si Gros-Pierre, son air niais et son chapeau tournant n'eussent fixé l'attention de M. et de madame Moreau. Jeannette interrogée, fut étourdie un moment, ce qu'on voulut bien attribuer à la pudeur. Ce n'était pas cela. Jeannette faisait ses petitscalculs avant que de répondre. Elle pensait que le moyen le plus sûr de se débarrasser de Gros-Pierre était de l'épouser, et que pour peu que Robert fût adroit, il lui procurerait, dans la journée, les petites distractions à l'usage des grandes dames. Mariée, on ne la surveillerait plus; elle pourrait parler, plaisanter, disparaître sans conséquence, puisque le mariage autorise tout, couvre tout; et quelle fille, sans cela, voudrait se marier? Elle fit à Gros-Pierre une petite révérence, les yeux baissés, les mains jointes sur son ventre rondelet, et elle répondit d'un air et d'un ton timides : « Ce sera comme nos maîtres « voudront, monsieur Gros-Pierre.

« J'y consens de tout mon cœur, mes enfans, « dit Moreau. Ne te le disais-je pas, reprit sa « femme, que tôt ou tard la sagesse reçoit sa ré-

« compense? Rosière il y a huit jours, mariée « dans la quinzaine, que manquera-t-il à ton « bonheur? N'oubliez jamais, Pierre, que nous « vous faisons un véritable cadeau. — Je ne l'ou- « blierons pas, not' bourgeoise. — Aimez votre « femme. — Oh! j'avons une provision d'amour « qui n'sera pas épuisée de vingt ans. — Renon- « cez à vos mauvaises habitudes. — J'n'en avons « pas, not' bourgeoise. — Hé, hé, le cabaret... — « Je n'y allons que par désœuvrement. Not' femme « et la pipe, la pipe et not' femme, voilà tout ce « qu'il nous faut. »

Robert, blessé jusqu'au fond de l'ame, fit cette nuit-là, et à voix basse, une scène épouvantable à Jeannette. La jalousie, l'égarement, le désespoir, furent employés tour à tour. Ce n'est pas que Robert fût désespéré; mais il savait que pour persuader les femmes, il faut toujours être au-delà du vrai.

Jeannette, qui avait aussi une certaine expérience, n'ignorait pas qu'on ne raisonne point avec un homme en colère. Elle laissa parler Robert, et quand il eut fini, elle le prit par le menton... Est-ce bien le menton qu'elle lui prit? n'importe. « Mon cher ami, lui dit-elle, à quoi « mènent ces criailleries? Nous devons nous esti- « mer fort heureux que quelqu'un se charge de « l'enfant que vous m'avez fait. — Qu'on s'en « charge!... cela ne me paraît pas certain. — J'ac- « coucherai à sept mois: j'ai ce privilége-là comme

« une autre. A la vérité, j'aurai deux hommes au « lieu d'un. Je gagnerai, mais vous ne perdrez « pas, car vous trouverez toujours Jeannette. — « Mais le partage? — Tous les hommes s'y prê- « tent — Mais un amant... — Ne doit pas être plus « difficile qu'un mari. — As-tu encore trouvé cela « dans ton livre de l'année dernière? — Précisé- « ment. — On devrait le faire réimprimer pour « l'instruction de la jeunesse. »

Quand les accords sont faits, un prétendu a quelques droits. Gros-Pierre avait acquis celui de parler à Jeannette, et d'exiger qu'elle lui répondît. Robert conservait celui de causer de plus près, pendant que le futur dormait, ou ne dormait pas dans son écurie, où il l'enfermait plus soigneusement que jamais, par respect pour les mœurs, disait-il. Jeannette et lui riaient de sa bonhomie, de sa sécurité. Ils prenaient leurs arrangemens, ils cherchaient, ils trouvaient des moyens, tantôt de faire coucher Gros-Pierre à Paris, tantôt de l'envoyer travailler à Rancy des semaines entières, pendant lesquelles ils continueraient ce train de vie si agréable, si commode. *Vanitas vanitatum!*

Le jour des fiançailles arriva. Après la cérémonie, le tabellion parut. Jeannette et Gros-Pierre n'avaient pas pensé à faire rédiger de contrat : où il n'y a rien, il n'y a pas de stipulation à faire. Moreau, toujours dupe de sa Rosière, mais toujours généreux, récompensait deux fidèles servi-

teurs, dont cependant il n'entendait pas élever les enfans. Il abandonnait à Jeannette, pour quatre ans, une maisonnette et un jardinet, qu'il avait au bout du village. Il donnait à Gros-Pierre une charrette et un bon cheval avec son harnais, afin qu'il pût travailler à son compte. Félicité se chargeait du trousseau de la mariée et elle promit de tenir son premier enfant. Moreau donnait au marié l'habit complet, bien long, bien large et doublé de même. Il s'engageait à faire le repas de noces et à payer le ménétrier.

Jeannette sentit combien ce changement de domicile allait être fatal aux amours. Elle sentit aussi que le plaisir d'être maîtresse de maison dédommage de bien des choses. Robert jugea qu'il ne serait pas possible d'aller souvent chez Jeannette sans être remarqué. Il faudrait employer la ruse, prendre mille précautions pour ne plus jouer qu'un rôle secondaire. Il se plaignait à Jeannette, la nuit; Jeannette le consolait par ses caresses; il recommençait à se plaindre, et de plaintes en consolations on arriva au jour du mariage.

Moreau fit grandement les choses. Il donna un dîner superbe, et toutes les portes furent ouvertes aux amateurs de la danse et du bon vin. Robert voulut profiter du tumulte, inséparable d'une fête villageoise, pour tirer la mariée de la foule et lui souhaiter le premier bonsoir. Gros-Pierre l'avait prévenu. Il avait entraîné sa femme dans la grange, et Robert, après avoir fureté

tous les coins, le trouva terminant une prise de possession. « Morbleu, monsieur, lui dit Gros-« Pierre, inspectez not' travail, c'est juste; mais « n'venez pas fourrer vot' nez entre not' femme « et nous. » Robert et Jeannette comprirent que ce mari-là ne serait pas aussi facile à mener qu'ils l'avaient cru.

La plus adroite, la plus circonspecte a cependant certaines distractions, qui ne tournent jamais à son avantage. Jeannette, dans un moment d'abandon, s'avisa de soupirer le nom de Robert. Gros-Pierre comprit, à son tour, les motifs qui faisaient si régulièrement fermer les portes de l'écurie, et qui avaient fait mettre un cadenas à la lucarne du grenier à foin. Il eut le bon esprit de se taire. Des mots ne pouvaient empêcher que ce qui était fait ne le fût; mais il se promit bien, s'il avait été coiffé d'avance, de ne pas l'être après.

Le lendemain, Robert fut rendre une visite à la mariée : ce jour-là autorise encore certaines plaisanteries, qui pouvaient lui servir de prétexte. Gros-Pierre n'entendit pas raillerie, et il dit très-vertement à Robert : « Monsieur, un homme « comme vous n'vient pas visiter un pauvre char-« retier, et je nous doutons bian de ce qui vous « amène. J'vous d'vons l'respect, ça s'peut; mais, « ventreguienne, je n'vous devons pas not' femme « et vous n'l'aurez pas. J'vous déclarons qu'si « j'vous retrouvons ici, j'vous passerons not' four-« che au travers du corps. »

Robert n'était pas brave. Il frémit à l'idée de trois pointes lui perforant les entrailles, et il se retira sans répliquer. Les femmes n'aiment pas les poltrons, et de ce moment Robert perdit singulièrement dans l'esprit de Jeannette. Gros-Pierre, soutenant ses droits, en acquit à son estime. Il n'était pas beau parleur, bien tourné, blanc et potelé comme Robert; mais il possédait à un degré éminent certaine vertu conjugale, qui tient lieu de bien des choses, auprès de beaucoup de femmes. Jeannette tenait à l'essentiel; elle aimait surtout les plaisirs que n'empoisonne pas la crainte. Elle avait été citée comme le modèle des filles; elle avait la petite ambition d'être encore celui des femmes. Il fallait pour cela qu'elle choisît ses amans dans la classe de son mari, parmi ces gens qui pouvaient entrer chez elle, et en sortir sans conséquence. C'est ce qu'elle se proposa de faire, dès que Gros-Pierre aurait besoin de repos, et elle le menait d'un train à ce que cela ne tardât pas.

Robert, abandonné, dépouillé des illusions qui l'avaient soutenu dans ses travaux rustiques, ne vit plus les choses du même œil. Le fleuve Scamandre, la princesse Nausicaë, Diomède, Apollon, Augias, le roi Admète, disparurent sans retour. Le jardin ne fut plus qu'un potager, assez mal tenu, qu'arrosait un filet d'eau; le berger, qu'un gros paysan mal bâti, mal vêtu; le son de sa cornemuse, qu'un bruit insupportable; les écu-

ries, qu'un lieu puant et ennuyeux; les charretiers, les moissonneurs, que des rustres, qui parlaient une langue grossière comme eux; la nouvelle servante qu'un objet repoussant, et cela était vrai; madame Moreau, qu'une prude; Cécile, qu'un enfant gâté, et Moreau, qu'un homme ployé par l'intérêt à l'excédante uniformité de la vie champêtre.

Dès ce moment, Robert négligea ses devoirs. Moreau s'en aperçut, et lui fit des remontrances pleines de douceur. Robert trouva étrange qu'on ne fût pas satisfait qu'un homme comme lui eût l'air de faire quelque chose. Les premiers reproches produisent quelquefois un noble retour, qui porte à en prévenir de nouveaux. Robert piqué devint plus négligent. Moreau se plaignit à sa femme. Félicité eut avec son beau-frère une conférence qui, loin de le ramener, lui donna beaucoup d'humeur. Il alla jusqu'à répondre que lorsqu'on cesse de se convenir, il n'y a rien de plus simple que de se quitter. Madame Moreau, piquée à son tour, lui répliqua qu'il était le maître, et Robert fut faire son paquet.

Dans le fort de sa ferveur il avait acheté les Œuvres de Thomas. Il jeta le livre dans la mare, en décidant que l'auteur était un sot, qui n'avait étudié la nature que sur les tableaux de Claude Lorrain et de Vateau.

CHAPITRE III.

Robert est journaliste.

De l'Oseraie n'avait pas voulu que les créanciers de Robert conservassent de droits sur sa personne. Un ami en prison ne nous fait jamais d'honneur, et nous déshonore quand il y entre pour des causes qui blessent la probité. De l'Oseraie avait obtenu un désistement fondé sur la cession générale du débiteur, et Robert, tranquille de ce côté, se détermina à aller voir la nature aux Tuileries. Ce n'est qu'à Paris qu'un homme de goût peut vivre, et on n'y manque de rien avec dix mille francs... tant qu'ils durent.

Il avait retiré ses fonds des mains de Moreau, qui les faisait valoir. Il avait envoyé chercher une petite voiture, et, sa malle derrière, lui dedans, et son sac à ses pieds, il partit gaîment pour aller chercher de nouvelles aventures. Il ne savait pas ce qu'il ferait; il n'y avait pas même pensé; mais un homme jeune encore a tant de ressources! Et puis que peut-on faire de pis que de passer sa vie avec des chevaux de charrue, des vaches et des moutons crottés? Il ne pouvait que gagner beaucoup à un changement de position, et il alla délibérer sur son avenir dans un cabinet garni, rue Jean-Saint-Denis. Il avait au moins contracté à Châtenay l'oubli du faste, et l'habitude de la médiocrité.

Quand on a vécu quelque temps loin de Paris, on s'empresse de revoir ces lieux consacrés au plaisir, où il est rarement, mais où l'oisiveté et le désœuvrement s'étourdissent pendant quelques heures. Robert, après avoir bâillé chez le traiteur, sur les boulevards, prit un billet d'Opéra, et il y eût bâillé encore, pour son argent, sans un de ces petits évènemens, assez fréquens à Paris, et toujours fort agréables pour quelqu'un qui arrive de Châtenay.

On lui ouvrit une loge, où s'était déja placée une jeune et jolie dame : on sait ce que c'est qu'une femme seule dans une loge. Robert adressa la parole à celle-ci, avec autant de liberté que s'il l'eût connue depuis deux jours, et il n'en faut pas plus à Paris pour se connaître beaucoup. La dame répondit avec la plus aimable aisance; elle avait de l'esprit; Robert n'était pas sot; il était libre, il avait envie de se *placer*, il voulut plaire; il réussit.

En province on veut se connaître avant que de se donner; à Paris, où on a beaucoup plus d'usage, il suffit de se connaître après. Ce fut vers la fin du souper que la dame dit : « A propos, je suis « une étourdie. Je vous reçois, j'ai des bontés « pour vous; vous les méritez sans doute; mais « qui êtes-vous? » Robert satisfit la curiosité de la dame, qui ajouta : « Je m'appelle Du Thé. J'ai « en ce moment le ministre de Paris, qui m'aime « beaucoup, que je n'aime pas, qui me paie fort

« cher, et que je trompe. Vous n'avez pour tout « bien qu'une jolie figure, et cela ne suffit pas. « Je veux vous mettre à votre aise. Un emploi ne « vous convient pas, ni à moi non plus; à vous « parce que vous êtes paresseux, à moi parce que « je veux vous voir librement. J'ai envie de vous « faire avoir un privilége. — Oui, un privilége. « Rien n'est commode comme cela. — Mais le- « quel? — Ma foi, je n'en sais rien. — Celui d'un « journal. Vous le vendrez, ou vous le louerez, « si vous ne le faites pas valoir vous-même.

« — Un journal, ma chère amie, un journal! « voilà une idée admirable. On m'a contesté mon « mérite littéraire. Quel moyen puissant de me « venger de mes détracteurs!... Mais, non, je « conçois un projet plus grand, plus généreux : « *Ce n'est pas au roi de France à venger les que-* « *relles du duc d'Orléans.* »

La tête de Robert se monte, s'allume. Il est déja l'oracle du goût, l'arbitre des destinées, le dispensateur de la gloire, et, ma foi, il pouvait s'attribuer ces qualités comme bien d'autres, qui ne valent pas beaucoup mieux que lui.

La matinée s'avançait; le ministre revenait de Versailles à midi, et comme mademoiselle Du Thé était plus intéressante que les affaires, c'est chez elle qu'il descendait, Elle fait habiller Robert, elle va à son secrétaire, et en tire une lettre cachetée. « Qu'est-ce que ce papier, lui demanda- « t-il? — J'ai là quelques lettres toutes prêtes à

« l'usage de ceux que je veux présenter. L'un est « mon cousin, l'autre mon oncle à la mode de « Bretagne; celui-ci mon frère de lait, celui-là, « un jeune homme de mon village. Je distribue « ces lettres selon les qualités et la manière d'être « de ceux pour qui j'ai une fantaisie. Je vous fais « mon frère. Ce titre intéressera davantage, et « vous autorisera à être ici à toute heure, sans « qu'on puisse le trouver mauvais. Zoé, conduis « ce petit homme-là dans ta chambre par l'escalier « dérobé. Tu l'annonceras quand monseigneur « sera arrivé. »

Zoé prit la main de Robert, l'emmena en folâtrant, lui apporta le restaurant, toujours prêt chez les femmes qui ont de l'expérience, l'enferma, et s'en fut, parce qu'elle jugea que Robert avait plus besoin de repos que d'une jolie femme de chambre.

Monseigneur arriva en effet. Du Thé courut à lui les bras ouverts, et avec les démonstrations de la plus vive tendresse : il faut gagner son argent d'une façon ou d'une autre. Cette réception, à laquelle monseigneur n'était pas fait, le mit de la plus belle humeur du monde, et ce fut ce moment que choisit l'adroite Zoé pour annoncer un inconnu, qui désirait parler à madame.

Robert paraît, assez embarrassé de sa personne : on le serait à moins. Il présente sa lettre d'une main incertaine. Du Thé brise le cachet... « C'est « ma mère, ma bonne mère qui m'écrit... Ciel!

« juste ciel! c'est Charles, ce joli petit frère que « j'aimais tant, et que j'ai laissé si jeune! » Elle se lève précipitamment; ne manque pas de renverser son fauteuil; jette ses bras au cou de Robert; l'embrasse pendant cinq minutes, de manière à lui ôter la respiration; le fait asseoir près d'elle; lui fait donner un couvert, et continue la lecture de sa lettre. « *Il va chercher fortune à* « *Paris.* Je le crois bien. Pauvre garçon! *Il est* « *bien élevé.* Cela se voit. *Propre à tout*, Je n'en « doute point. *Je te le recommande, ma fille.* Oh! « cela n'était pas nécessaire.

« Charles, tu resteras ici jusqu'à ce que mon- « seigneur t'ait placé. Zoé, tu lui donneras le petit « appartement de l'entresol... Oh! que je suis « heureuse, que je suis contente! Mon ami, il « faut faire quelque chose pour mon frère. — « Mais, ma chère amie, tu as une famille qui ne « finit pas. Il y a tout au plus huit jours que j'ai « placé un cousin. — Il est bien extraordinaire, « monsieur, que vous teniez note des petits ser- « vices que vous me rendez! — Eh, non, non, « je n'en tiens pas note; mais j'ai, dans mes bu- « reaux, d'excellens sujets, qui languissent dans « les emplois subalternes... — Et qui sont faits « pour cela, monsieur. Sont-ils parens d'une « femme charmante, qui vous aime exclusive- « ment, qui vous sacrifie sa première jeunesse, « et qui ne compte pas ses complaisances, parce « qu'elles ne lui coûtent rien? — Eh! mon dieu!

« ne fais-je pas aussi ce qui te plaît? Cessons de « contester, je n'aime pas cela. Voyons, que veux- « tu pour ton frère? — Mais je voudrais... je vou- « drais le privilége d'un journal nouveau. — Le « privilége d'un journal! c'est tout ce que je don- « nerais à un abbé de qualité, pour l'aider à at- « tendre un évêché. — Je veux un journal, vous « dis-je. — Mon ange, je ne peux pas, moi... — « Comment, monsieur, vous me refusez! — Je « ne dis pas cela. — Vous accordez donc? — « Mais... je... je verrai. — Vous verrez, vous ver- « rez! Ah! vous ne m'aimez plus, puisque vous « délibérez. Que je suis malheureuse! » Deux ruisseaux de larmes s'ouvrent un passage; la poitrine se gonfle; le plus beau sein du monde s'élève et s'agite avec rapidité. Monseigneur ne tient pas contre tant de preuves d'amour, contre un si touchant spectacle. « Il aura son privilége! « s'écrie-t-il; je te l'apporterai ce soir. »

Monseigneur et Du Thé se remettent de leur émotion. On finit de déjeuner. Robert se retire discrètement, et quand monseigneur est parti, il revient rire, avec Du Thé, de la bétise du personnage, et de sa folle condescendance. Il sort ensuite, parce qu'on ne peut pas toujours faire l'amour, et il va, dans une allée solitaire des Champs-Élysées, rêver à son journal.

En cinq minutes il s'est fait un plan de conduite, digne des plus grands éloges. Il a résolu d'abord de n'épouser aucun parti, d'être impar-

tial envers tout le monde, et de faire oublier son défaut de talent par son intégrité. Il se propose de se donner pour adjoints des gens éclairés, pleins de l'amour du beau et du vrai, incapables, comme lui, de tourner un auteur en ridicule, et de le blesser, surtout, par des expressions injurieuses. Toujours noble et décent, il se gardera bien d'imiter ces faquins, qui outragent un mort illustre, qu'ils n'auraient osé attaquer pendant sa vie. Il s'interdira rigoureusement toute espèce de personnalité, telle, par exemple, que de parler de la femme d'un auteur quelconque, qui n'a rien de commun avec les ouvrages de son mari, et qui se couvre du voile, sacré pour un journaliste, d'une honnête obscurité. Il encouragera les jeunes gens qui donnent des espérances, et ne flagornera point un radoteur, parce qu'autrefois il tournait bien un vers. Il se promet de ne pas louer à l'excès une jolie débutante, qui n'annonce que des dispositions, dans le seul dessein de tourmenter des chefs d'emploi, qui ont droit à des ménagemens, par des talens réels, et par de longs services. Il déclare infame un journaliste qui s'attache à prouver, dans quinze ou vingt numéros consécutifs, que tel acteur, avoué du public, est détestable, parce que nul homme n'a le droit d'en priver un autre de son état. Il est décidé à respecter tout ce qui est respectable; mais à marquer d'un fer rouge le fanatisme religieux, politique et littéraire. Il va faire

enfin un journal tel qu'on n'en a pas vu encore.

Pendant qu'il est occupé de ces grandes idées, il aperçoit un individu qui paraît le reconnaître, et qui se jette dans une allée latérale. A son tour, il reconnaît Durocher et l'appelle. Le drôle ne manque pas d'esprit; il est actif, intelligent, et pourra lui être utile dans sa nouvelle entreprise. Le ton amical de Robert persuade à Durocher qu'il ignore les tours, sans nombre, qu'il lui a joués, et qu'il n'aura qu'à lui demander pardon de l'avoir brusqué, lorsque Merlicourt venait de le déposséder, écart bien pardonnable à un homme qui avait lui-même perdu sa place.

Il aborde Robert avec assurance, lui adresse des excuses propres à lui faire oublier son incartade, et cherche dans ses yeux, dans son moindre mot, quelque indice, qui le conduise à le surprendre, et à lui attraper de l'argent.

Robert, aussi incapable de dissimuler que de se conduire prudemment, plein d'ailleurs des vues sublimes qui l'honorent à ses propres yeux, s'empresse d'épancher son cœur. A peine a-t-il parlé d'un privilége, que Durocher s'écrie : « Un jour-
« nal nouveau !... Que m'apprenez-vous, mon
« cher ami ?... C'est une mine que vous avez
« trouvée là. Mais il faut des fonds pour l'exploi-
« ter. Êtes-vous en argent! — J'ai dix mille francs.
« — J'en mettrai dix autres, mon cher ami. —
« Bon. — Je vous en donnerai douze pour moitié
« de votre privilége, et je ne demanderai rien

« pour mon travail, qui suffirait seul pour mettre « votre feuille en crédit. — Voilà qui est à mer- « veilles. — Il vous faut des sûretés : nous passe- « rons chez le notaire quand il vous plaira. — « Mais... au retour de la promenade.

« — Voyons, dans quel esprit comptez-vous « écrire votre journal? » Le bon Robert lui developpe ses projets, s'étend complaisamment sur ses conceptions, et attend les éloges que lui semble mériter un écrivain public qui respecte les bienséances. Durocher lui répond avec un rire sardonique, par un air de commisération qui le déconcertent tout-à-fait.

« Pauvre homme que vous êtes, lui dit-il, « croyez-vous faire fortune en suivant des idées « aussi extraordinaires? Où trouverez-vous des « lecteurs avec votre délicatesse et votre probité? « C'est bien là ce qui fait réussir un journal, ma « foi! Ecoutez (1).

« Vous voulez n'épouser aucun parti : c'est le « moyen de vous mettre mal avec tous. Adoptons « le plus puissant; sacrifions-lui le faible, le mal- « heureux, tout, jusqu'à notre conscience. Ecra- « sons sans pitié l'auteur, dont les opinions ne « seront pas celles que nous affecterons. Taisons- « nous sur ce qu'il fera de bien. Ne cessons de

(1) Ce qui suit est une critique assez vraie du critique Geoffroi.

« relever ses fautes; aggravons-les, par la mali-
« gnité, par de fausses citations.

« Attaquons les noms les plus célèbres. Cette
« méthode persuade aux sots que l'audace est du
« talent, et les sots doivent composer les dix-
« neuf vingtièmes de nos abonnés.

« Manions avec vigueur l'arme du ridicule; em-
« poisonnons l'épigramme. Les palais usés veu-
« lent de l'eau-forte, et pour émouvoir les gens
« indifférens, il faut toujours être au delà du
« vrai. Faisons rire par toutes sortes de moyens :
« le Français qui rit est persuadé.

« Ayons de l'esprit quand nous pourrons; mais
« soyons toujours impudens. Disons hautement
« que notre journal est fait pour la postérité, et
« qu'elle y trouvera les fastes de la littérature du
« dix-huitième siècle, quoique nous sachions fort
« bien que ces sortes de feuilles passent du salon
« au *cabinet*. Justifions cette impertinence, en nous
« mettant au rang de ceux que nous jugeons in-
« capables de rien imaginer, de rien produire.
« Pillons, comme eux, la Harpe et Luneau de Bois-
« Germain (1). Nos stupides abonnés acheteront
« les exemplaires sur parole, et nous nous serons
« ouvert une route de plus à la considération, et
« à la fortune.

« Lorsqu'un jeune homme débutera dans la
« carrière des lettres, qu'il soit d'avance con-

(1) Commentaire sur Racine, par Geoffroi.

« vaincu qu'il ne sera rien que par nous; qu'il « n'obtiendra notre suffrage qu'en écrivant dans « notre sens, et que s'il s'avise de faire le philo- « sophe, nous l'anéantirons à l'instant. La Sor- « bonne nous soutiendra ; ses adhérens nous « prôneront ; la canaille criera *bravo*, et insen- « siblement notre journal deviendra un livre « classique où, ceux qui n'ont pas le temps de « lire, ou qui ne veulent pas s'en donner la peine, « croiront se former l'esprit et le jugement.

« Mais en nous arrogeant tous les droits, ne « négligeons pas celui de revenir sur nos juge- « mens, ce qui, à la vérité, implique contradic- « tion ; mais ce qui est inévitable quand on souffle « le froid et le chaud. Ces petites disparates se- « ront peut-être relevées avec acrimonie ; mais « ces réclamations-là tombent dans l'oubli, et il « suffit d'un article plaisant pour tuer le froid « réclamateur.

« Une très-belle débutante, par exemple, nous « envoie une pièce de vaisselle. Aussitôt celle qui « tient l'emploi est sans intelligence, sans no- « blesse, sans moyens, laide surtout. Ce dernier « reproche n'est pas galant ; mais nous devons « au public la vérité, toute la vérité, rien que la « vérité. Nous louons la belle actrice jusqu'à sa- « tiété, si elle vient quelquefois faire sa cour à « la grosse et bête madame Durocher. Nous la « louons jusqu'à ce que ses créanciers la mettent « en fuite, et alors la soif des cadeaux nous porte

« à ramener insensiblement nos lecteurs sur le « compte de sa rivale, qui bientôt n'aura plus « que des agrémens et des qualités.

« Un petit acteur, sans talent, est admis au dé- « but par ses intrigues? Nous en disons ce que « tout le monde en pense, parce que nous ne « mentons qu'autant qu'il nous en revient quelque « chose. Le petit acteur envoie la dinde aux « truffes, ou le panier de Champagne. C'est une « bagatelle, c'est le denier de la veuve; mais nous « le recevons parce que rien n'est à dédaigner. « Dès lors, le petit acteur promet, et ses bévues « sont imputées à sa timidité.

« Un auteur a fait une mauvaise pièce, bien « compassée, bien ennuyeuse, bien prônée par « ses coteries. Il ne doute pas du succès. Mais il « connaît notre influence, et il nous prie d'ac- « cepter cent louis. Sa pièce est bien écrite, elle « est du meilleur ton, les caractères sont bien « tracés, et elle sera jouée tant qu'il achetera des « billets, et qu'il renoncera à ses droits d'auteur.

« Quand il sera bien connu que nous aimons « l'argent, que nous recevons de l'argent, que « nous ne faisons rien qu'à prix d'argent, l'ar- « gent nous viendra de toutes parts : tant de gens « veulent avoir une réputation, n'importe à quel « prix! Hé bien, nous en vendrons. — Mais, « M. Durocher, nous passerons pour des coquins. « — Sans doute. Mais avez-vous jamais vu un « honnête homme faire fortune? — Ceux qui

« nous paieront, nous décèleront. — Ils n'auront « garde. Il y a des chevaliers de Saint-Louis qui « ont acheté leur croix : vont-ils le dire ? — Ceux « que nous maltraiterons se vengeront. — Hé, « comment ? auront-ils, comme nous, dix presses « à leurs ordres ? — Ils nous donneront des coups « de bâton. — Je les recevrai, moi, je ne tiens « pas à cela. — Ah ! vous y êtes accoutumé ? — « Et pour que vous viviez tranquille, je signerai « les articles virulens. — Vous aurez le courage « d'y mettre votre nom ? — Vous n'y êtes pas. « On ne se nomme pas précisément ; on se laisse « deviner. On prend une lettre, prétendue initiale, « qui déroute les profanes, et que connaissent « les initiés. Vous, qui êtes un honnête homme, « à ce que vous dites, prenez l'H ; moi, je signe- « rai A.

« Je connais trois ou quatre drôles qui crient « vive le roi, et qui demain crieraient vive la « ligue. Je les enrôlerai, car enfin nous ne pou- « vons pas faire un journal à nous deux. — Mau- « vaise société que celle de telles gens. — A la « bonne heure ; mais on n'est pas obligé de vivre « avec eux. On les paie, à tant par mois, pour « diffamer, et si en effet ils diffament, ils ga- « gnent leur argent, et quittes les uns envers les « autres, chacun godaille de son côté. — Mais si « les tribunaux s'immiscent dans ces diffamations- « là ? — Hé bien, monsieur F, ou tel autre, va aux « galères, et on le remplace à l'instant : on trouve

« de ces marauds-là tant qu'on en veut. Nous « avons, nous, la sagesse de tourner nos phrases « de manière à ne craindre que les petits acci- « dens, dont vous parliez tout à l'heure.

« — Monsieur Durocher? — Monsieur? — Pas de « société entre nous. — Et la raison? — Vous êtes « un homme détestable. — Des mots, toujours « des mots, et pas la moindre connaissance du « monde. — Allez-vous à Chaillot, ou retournez- « vous à Paris? — J'entends. Si je vais à droite, « vous prendrez à gauche. Arrangez-vous comme « vous voudrez; mais je vous prédis qu'en six « semaines vous aurez mangé vos dix mille francs. « Vous vous entendez à faire un journal, comme « le père Bourdaloue à tirer des armes. Adieu, « mon petit monsieur.

« Qu'allais-je faire, dit-il, quand Durocher se « fut éloigné? Si je l'avais conduit chez le notaire, « je me serais imposé la loi d'être injuste, arro- « gant, hypocrite comme lui; de ressembler à « ces écrivains mercenaires qui vivent d'extraits « infidèles, de mensonges, de calomnies, et que « leur venin étoufferait, s'ils ne pouvaient l'ex- « haler autour d'eux. Marqué du sceau de la ré- « probation, je n'aurais osé me montrer, me « nommer dans un endroit public. J'aurais attiré « sur moi la haine des gens de lettres, et le mé- « pris de ceux mêmes que j'aurais fait rire. Oh! « que la profession de journaliste, telle que je « l'ai conçue, est noble et satisfaisante, pour

« l'homme vraiment digne de l'exercer! C'est « d'après les principes que j'ai adoptés, et dont « je ne m'écarterai jamais, que je vais rédiger « mon *Prospectus.* »

Il s'enferme chez lui. Il écrit, il rature, il déchire, il recommence; il porte enfin, chez un imprimeur, un écrit qui annonce les vues les plus sages et les plus honnêtes. Il le distribue par cent, par mille; il en expédie pour toutes les provinces.

Ses projets font rire ses confrères : un tel journal ne doit pas leur ôter un abonné. Cependant, comme on a vu le public quitter d'Alembert pour le singe savant, et Lekain pour les marionnettes, ces messieurs pensent qu'il est prudent d'étouffer le journal nouveau dès sa naissance. Ils rendent compte du Prospectus; il louent avec perfidie l'honnêteté de l'auteur; mais ils prouvent qu'il ne sait pas le français, qu'il est sans instruction et sans goût.

Robert répond à cette attaque par un pamphlet bien raisonnable, bien raisonné, et où il n'y a pas le mot pour rire. Il le met en vente; on le lui laisse. Il le donne; à peine daigne-t-on le lire. Il ne se décourage pas; il sait qu'une querelle littéraire n'a rien de piquant pour le public.

Il fait paraître son premier numéro, que, selon l'usage, il adresse gratuitement à tous les gens en place. On juge que le journal ne vaudra rien,

non parce qu'il est mal écrit, mais parce qu'il n'offre pas cette variété, ce mordant que les gens du monde veulent trouver partout. Cependant dix, vingt, trente abonnés se présentent.

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Beaucoup de journalistes devraient prendre ce vers pour épigraphe. A la fin du mois, Robert a dépensé mille écus ; mais son journal se tire à cent. Il est donc démontré qu'il a cent partisans, qui, infailliblement, lui en amèneront des milliers.

Un jeune poète, qui ne trouvait pas sa feuille bonne, mais qui croyait devoir encourager un journaliste honnête, par la seule raison que la chose est rare, un jeune poète, déja avantageusement connu, lui apporta une pièce de vers, comme on en faisait peu, et comme les amateurs désiraient qu'on en fît beaucoup. Robert n'était pas connaisseur; mais la fraîcheur, la grace du petit poème le frappèrent, et il jugea, avec raison, que dix ou douze morceaux tels que celui-ci, insérés chaque mois dans sa feuille, lui donneraient la vogue. Or, pourquoi n'en aurait-il pas dix, puisqu'il en avait un? Cette manière de conclure était digne de lui.

Ces vers furent lus avec avidité, applaudis avec transport. Ils donnèrent un moment de vie au journal nouveau. L'Almanach des Muses, le Parnasse Français, l'Abeille du Parnasse les reproduisirent sous tous les formats, sous tous les

caractères, et je ne peux me refuser au plaisir de les reproduire à mon tour.

Confession de Zulmé.

Qu'exigez-vous, belle Zulmé?
Moi, qu'en ministre saint tout à coup transformé,
Dans les replis de votre conscience
Je porte, avec sévérité,
Le flambeau de la pénitence!
Moi, confesseur de la beauté!
D'un sage directeur ai-je donc l'apparence?
Ai-je cet air de gravité,
Cette modeste et bénigne arrogance,
Qui s'établit, en toute humilité,
Juge suprême d'une offense
Qui blesse la divinité?

Non; mais cependant, quand j'y pense,
Avec ces messieurs-là, par un certain côté,
Je pourrais bien avoir un peu de ressemblance.
Lorsque, les yeux sur la terre attachés,
Une pénitente jolie
Leur conte ces heureux péchés,
Qui font le charme de la vie,
Souvent au récit des plaisirs,
Qu'en rougissant on leur confie,
Leur ame agitée, attendrie,
S'ouvre aux feux brûlans des désirs,
Et, pleins d'une flamme profane,
Qu'allume dans leurs sens un démon tentateur,
Ils partagent, au fond du cœur,
Tous ces jolis forfaits que leur bouche condamne.
Hélas! Zulmé, je le sens bien,
Malgré cette grace efficace,

Qui des élus est, dit-on, le soutien,
J'en ferais autant à leur place.

Enfin, vous le voulez, il faut vous obéir.
Que ne ferait-on pas dans l'espoir de vous plaire?
Quoique novice en cette affaire,
Me voilà revêtu du sacré ministère.
Recueillez-vous, ma sœur, le guichet va s'ouvrir.

Commençons. A l'*orgueil* vous êtes-vous livrée?
Moi, je le crois. Quand on a vos attraits,
De tous les cœurs quand on est adorée;
De cet encens, qui brûle, et ne s'éteint jamais
Sur les autels, dont on est entourée,
Pourrait-on quelquefois n'être pas enivrée?
Tout vous conduit vers ce piége trompeur,
Et le miroir qui répète vos charmes,
Et les tendres égards, et l'hommage flatteur
De mille amans, qui vous rendent les armes,
Et vos talens, et cet air séducteur,
Et cette taille de déesse,
Et ces beaux yeux, où la noblesse
Succède à la tendre langueur,
Et la langueur à la finesse.
Aussi, j'excuse en vous cette faiblesse:
L'humilité ne sied qu'à la laideur.

Poursuivons. Êtes-vous encline à l'*avarice?*
Vous rougissez, vous avez bien raison.
C'est, ma sœur, un fort vilain vice,
Un vice pour lequel il n'est point de pardon.
Inutile dépositaire
De tous les trésors de l'amour,
N'en doutez point, vous répondrez un jour
Du bien que vous auriez pu faire.
Rassurez-vous pourtant. Non, il n'est point d'erreurs

Qu'un bon repentir ne répare.
Renoncez donc à vos rigueurs;
Soyez, pour gagner tous les cœurs,
Économe de vos faveurs;
Mais n'en soyez jamais avare.

Le péché des *gourmands*, parlez-moi sans détour,
Est-il aussi le vôtre? Ah! ce serait dommage.
Ce dieu, dont votre bouche est le charmant séjour,
Qui d'un corail si pur en orna le contour,
Se plut à la former pour un plus digne usage.
Elle est faite, Zulmé, pour le tendre langage,
Les soupirs, les aveux, les baisers de l'amour.

Si quelquefois de la *colère*
Vous avez senti les accès,
Sans doute les efforts d'un amant téméraire
De votre cœur avaient troublé la paix.
Zulmé, votre courroux n'était pas légitime.
Épris de vos attraits, piqué de vos refus,
Son audace était-elle un crime?
Croyez-moi ne vous fâchez plus
Contre une erreur si naturelle:
Les désirs qu'on éprouve, en vous voyant si belle,
Nuisent trop au respect qu'on doit à vos vertus.

Votre ame, j'en suis sûr, des tourmens de l'*envie*
A toujours su se garantir.
Qui pourrait vous faire sentir
Un mouvement de jalousie?
Que reste-t-il aux dieux à vous donner?
En appas, en talens vous n'avez point d'égales.
D'un sentiment si bas peut-on vous soupçonner?
Il n'est fait que pour vos rivales.

Il est un péché moins affreux,
Auquel, je l'avoûrai, vous êtes fort sujette,

Péché que plus d'une fillette,
Entre deux draps, commet souvent seulette...
Ne baissez point vos deux grands yeux;
Que rien n'alarme ici votre délicatesse :
Ce péché-là, Zulmé, ce n'est que la *paresse*.
Ne cherchez point à vous en corriger,
Et de l'amour, si le souffle léger,
Au point du jour, vous berce d'heureux songes,
Pour le bien de l'humanité,
Puissent de si rians mensonges
Vous inspirer du goût pour la réalité!

Enfin ma tâche est bientôt achevée.
De six péchés, objets du céleste courroux,
Votre conscience est lavée.
Il en reste encore un... le plus charmant de tous.
De celui-là, s'il est sur la liste des vôtres,
Non seulement je vous absous;
Mais, en faveur de ce péché si doux,
Je vous pardonne tous les autres.

On accourait de toutes parts chez l'imprimeur de Robert. On demandait le n° 31, on voulait l'avoir à tout prix. La confession de Zulmé fut réimprimée dans vingt numéros suivans. Robert, rentré dans ses fonds, ivre de ce succès du moment, chercha des collaborateurs aussi équitables, mais plus habiles que lui. Il en demanda dans sa feuille; il fut frapper à toutes les portes des colléges de la montagne Sainte-Geneviève. La foule arrive chez lui; il n'a plus que l'embarras du choix.

Il traite avec deux hommes qui lui paraissent

instruits et doux, et il se fait des ennemis de tous les autres. Ses confrères recueillent et insèrent leurs réclamations, leurs sarcasmes. On commence à rire du journaliste et de son intégrité, et l'arme du ridicule blesse mortellement à Paris.

On y savait par cœur la confession de Zulmé, et M. Ginguené n'apportait plus rien. Les jeunes auteurs voulaient être lus, et ils donnaient leurs poésies fugitives aux folliculaires renommés. Robert abandonné à ses seules forces, retomba dans l'oubli, chargé de l'existence de deux hommes qui ne lui étaient d'aucune utilité.

Un malheur ne va pas sans un autre, dit un vieux proverbe. Le numéro 31 passa, de mains en mains, jusqu'en celles d'un docteur de Sorbonne. La confession de Zulmé l'indigna. Il y vit un sacrement régénérateur tourné en ridicule, et ses ministres présentés comme accessibles aux viles passions qu'ils condamnent et répriment. En conséquence, il jugea l'œuvre sacrilège, attentatoire à la dignité du clergé, digne enfin d'être lacéré, et brûlé au pied du grand escalier.

Il convoqua une assemblée extraordinaire de messieurs les docteurs, et leur lut les vers diaboliques. Quelques jeunes gens, qui n'avaient de doctoral que la fourrure, sourirent à certains passages; mais les vieux, qui ne tenaient plus qu'à leur robe, firent un tapage épouvantable. Selon eux, il ne suffisait pas de condamner la confession de Zulmé ; il fallait saisir, incarcérer,

déporter l'auteur, et l'envoyer faire des vers chez les Iroquois.

L'ouvrage fut déclaré hérésiarque, la décision de la Sorbonne envoyée à monsieur le procureur-général, et les gouvernantes des jeunes docteurs chez le distributeur du numéro 31.

C'est à cette époque que la France était divisée en deux partis, au sujet de la bulle *Unigenitus*, que personne n'entendait, et qui ne signifie rien. C'est alors qu'on exigeait que les mourans se confessassent à des prêtres adhérans à la bulle, et qu'ils en obtinssent des billets de confession. Sans cela, point de viatique, point d'extrême-onction, ce qui était très-malheureux pour les pauvres malades, qui ne savaient plus comment ils mouraient.

Le parlement, souvent opiniâtre dans d'injustes prétentions, mais toujours ferme quand il avait les intérêts du peuple à soutenir, le parlement entreprit de faire cesser ce ridicule scandale. Il manda des prêtres à sa barre; il en décréta quelques-uns; il en fit emprisonner d'autres. Le roi, obsédé par l'archevêque, cassa ses arrêts. Vous observerez que ce fut au dix-huitième siècle qu'on fit tant de bruit pour de pareilles sottises.

On comprime le faible, on ne peut rien sur l'opinion. Elle est toujours reine, au sein même de l'esclavage. Elle entraîne à la fin jusqu'au despotisme. Le parlement, suspendu, cassé, rappelé à ses fonctions, ne pouvait se défendre que par

des protestations. Le procureur-général était attaché à sa compagnie; il en avait l'esprit; mais il sentait la nécessité d'employer la souplesse au défaut de la force. La confession de Zulmé lui parut plus propre à ramener les esprits que des écrits polémiques, que personne ne lit, qu'on adopte ou qu'on rejette sur le titre, et qui ne servent qu'à alimenter les haines et à animer les partis. C'est ainsi, à peu près, qu'on juge aujourd'hui Voltaire, d'après le journal de l'Empire.

Le procureur-général dénonça la décision de la Sorbonne aux chambres assemblées. C'était ajouter à la réputation du joli poème; c'était vouloir faire succéder une aimable gaîté aux cabales et aux injures. Le parlement, dont on cassait les arrêts, cassa celui des docteurs, leur défendit de s'immiscer dans les affaires du Parnasse, et les relégua sur les monts Sinaï et Thabor.

L'archevêque cria partout que le parlement touchait à l'encensoir. Il cria dans les appartemens de Versailles, il cria aux oreilles du roi, qui ne sachant plus qui écouter, qui croire, et fatigué d'ailleurs de tant de criailleries, accorda au clergé un empire absolu sur toutes les montagnes du monde, sous la condition cependant qu'il n'entendrait plus parler de tout cela.

Il ne suffisait pas à l'archevêque que le roi eût prononcé. Il fallait que Paris, que toute la France sussent que la Sorbonne l'emportait sur le parlement. Il obtint, du roi, l'ordre au ministre de

supprimer le journal, et au parlement, celui de faire brûler la confession de Zulmé. Qui eût pu s'imaginer que Ginguené et Robert seraient de nouvelles victimes de la bulle *Unigenitus?* Qui eût prévu que mademoiselle Du Thé l'emporterait sur le roi, l'archevêque, et la Sorbonne? C'est pourtant ce qui arriva.

Du Thé, toujours éprise de Robert, persuada à son ministre de faire au roi de très-humbles, mais de très-fortes représentations. Elle fut, elle-même, représenter au procureur-général, aux présidens et aux meneurs des différentes chambres, car il y a des meneurs partout, que si le parlement faiblissait, les priviléges nationaux étaient anéantis, ce qui n'était pas vrai; mais sa manière de représenter était si séduisante, et elle multiplia tellement les représentations, que toutes considérations disparurent aux yeux de messieurs, et qu'ils refusèrent d'obtempérer.

Une députation se rendit à Versailles, exposa les motifs qui dirigeaient le parlement, et le roi convint que son parlement avait raison. Le ministre s'éleva contre les prétentions de l'archevêque; il prouva que le clergé visait à l'autorité souveraine, et qu'il finirait par l'usurper, si on ne l'arrêtait pas, et le roi convint que son ministre avait raison. Cependant, comme il avait promis une réparation au prélat, il voulut que le titre du journal fût changé.

L'archevêque, qui ne voyait pas brûler la con-

fession de Zulmé, retourna criailler à Versailles. Le roi, qui avait de l'humeur, parce que sa chasse n'avait pas été heureuse, exila l'archevêque à son château de Conflans. L'archevêque répliqua avec aigreur ; le roi le fit mettre dans son carrosse par quatre mousquetaires, et lui envoya une escouade du guet, pour l'empêcher de sortir de son château.

Sa majesté fut curieuse de voir ce monsieur Ginguené, qui faisait autant de bruit que la bulle *Unigenitus*. On vit paraître à la cour un jeune homme d'une figure douce et aimable, qui mettait, à lire ses vers, autant d'esprit qu'à les composer. La confession de Zulmé plut au roi, comme elle avait plu au public. Il promit au jeune poète sa protection immédiate, et une pension... qu'il n'a jamais eue.

Pendant ces allées, ces venues, et ces discussions, le journal restait suspendu. Déja le public ne se souvenait plus qu'il eût existé. Robert l'eût oublié lui-même, si ses deux collaborateurs et ses ouvriers ne le lui eussent rappelé à la fin de chaque semaine. Il ne lui restait plus que mille écus, et bientôt il ne devait plus rien lui rester. Cette position n'était pas agréable. A la vérité, Du Thé lui donnait le logement et la table ; mais il sentait que cela ne pouvait durer. Il se souvenait des conseils de Durocher ; il commençait à convenir de leur justesse, et bientôt il s'avoua, à lui-même, qu'il n'y avait alors qu'une manière lucra-

tive de faire un journal. Les temps sont bien changés. Aujourd'hui, le public intègre déteste les applications, la malignité, et nos journalistes peuvent être, et sont, en effet, les plus honnêtes gens du monde, sans nuire à leurs intérêts.

Pendant que Robert, irrésolu, passait d'un projet à un autre, pour ramener à lui la fortune fugitive, et qu'il cherchait à concilier ses faveurs avec les grands principes qu'il avait professés, Durocher fut le trouver, plus fort en raisons que jamais. Il lui rappela ses revers; il lui parla avec force de la facilité de relever ses affaires; il cita cent personnes très-riches, et par conséquent très-considérées, qui ne devaient leur fortune qu'à l'intrigue. Il assura que le titre nouveau sous lequel le journal allait reparaître, était un moyen certain de réparer toutes les pertes; qu'il suffisait pour cela de débuter avantageusement, et que du premier numéro dépendrait le succès de tous les autres. Robert, déja ébranlé par ses propres réflexions, se laissa entraîner. Il suivit Durocher chez un notaire.

Durocher s'entendait à la rédaction d'un acte, comme à celle d'un journal. Il ne manqua point de mettre son associé dans sa dépendance absolue, et de s'approprier les trois quarts des bénéfices, à la faveur de quelques phrases, entortillées et équivoques. L'imprévoyant Robert signa aveuglément, et tous deux se disposèrent à faire gémir des presses et des victimes.

Les deux collaborateurs furent renvoyés, et remplacés par deux escogriffes du choix de Durocher. On mit aussitôt la main à l'œuvre. Robert s'attendait à lire quelque chose de très-fort, et cependant ce premier numéro l'effraya. Durocher l'avait écrit d'après son cœur; il avait laissé courir sa plume, et ne s'était donné d'autre peine, que de couvrir des atrocités d'un peu de gaîté et d'esprit. Les amateurs de ce genre, et il y en a beaucoup, crièrent au prodige; les gens indifférens se laissèrent persuader : ils ne risquaient qu'un abonnement. Bientôt le journal devint à la mode. Elle exerce son empire, en France, sur les honnêtes gens comme sur les autres. Partout on disait : Durocher est un coquin, et partout on voulait avoir Durocher.

Rédacteurs et lecteurs étaient également satisfaits. Les victimes immolées à la méchanceté se plaignaient, et on ne les écoutait pas. Qu'importe à un financier, à un propriétaire, à un marchand, qu'on diffame un ouvrage, et même son auteur? Nous ne sommes sensibles qu'au mal qui est près de nous, qui peut nous atteindre, et il y a si loin d'un gros bourgeois à un homme de génie!

Cependant les gens de lettres, étourdis d'abord, revinrent au sentiment de leur force et de leur dignité. Ils répondirent, et on ne les lut pas. Durocher répliqua, et on rit. Quelques jeunes auteurs, plus énergiques que ne le sont ordinai-

rement les nourrissons des Muses, se rallièrent autour de Saint-Foix, et résolurent de se venger des outrages, dont le public insouciant leur refusait justice. Ils cherchèrent, ils trouvèrent le domicile de Durocher. Ils s'y présentèrent, résolus à lui infliger un genre de correction, plus infame encore que ses écrits.

Durocher, résigné, ainsi que nous l'avons vu plus haut, s'était cependant bien promis de ne recevoir des coups de bâton, qu'autant qu'il ne pourrait les éviter. Il ne lui était pas difficile de prévoir l'orage, qui grossissait chaque jour, et qui était prêt à fondre sur son dos. Semblable, par la crainte, à ce tyran qui avait cent chambres, et qui laissait ignorer celle dans laquelle il couchait, mais différent de lui par l'étendue du local, Durocher, comme Denis, avait sa garde, composée de trois ou quatre garçons imprimeurs, qui se relevaient, et qui interdisaient rigoureusement l'entrée de l'appartement à ceux qui n'étaient pas du parti. Les autres avaient le mot de passe, comme Caïn avait un signe au front.

Saint-Foix et sa troupe furent arrêtés à l'antichambre. Brave et bouillant, Saint-Foix allait tomber sur les satellites du tyran moderne, et passer sur leurs corps pour arriver jusqu'à lui. Mais il réfléchit qu'un coquin est toujours lâche, et que Durocher sauterait par la fenêtre, pendant qu'on rosserait ses gens. Il se retira sans faire d'éclat, se proposant d'employer la ruse pour approcher l'ennemi.

Les succès à la guerre sont quelquefois l'ouvrage du hasard : c'est ce qui arriva ici. On venait de donner, pour la première fois, la jolie comédie de l'*Oracle*. La salle était pleine, la chaleur excessive, et lorsque le rideau tomba, l'auteur satisfait, nos journalistes enragés, les spectateurs altérés, coururent se rafraîchir au café Procope. Durocher commit là sans doute une grande imprudence; mais les gens de cette trempe s'oublient aussi quelquefois, et Cartouche s'est laissé prendre.

Il est difficile de juger à la mine un polisson perdu dans la foule, et Saint-Foix était loin de se flatter de rencontrer son drôle dans un café. Cependant, comme la bassesse a aussi sa célébrité, les curieux, sur un mot échappé à un affidé indiscret, entourèrent le personnage. Saint-Foix vole, perce les rangs, arrive, et Durocher pâlit : il avait entrevu l'aimable auteur de l'Oracle et des Graces, à travers le trou de sa serrure.

« C'est donc vous, faquin, qui vous jouez de « tout, qui confondez tout, qui dénaturez tout, « qui outragez les personnes, quand vous êtes « las de déchirer leurs écrits! — Je ne vous en- « tends pas, monsieur. Que voulez-vous dire? — « Ah! tu ne m'entends pas! Je vais m'expliquer « plus clairement. Messieurs, cet homme est Du- « rocher. — Je vous proteste, monsieur... Je vous « jure... que vous, vous trompez. — Tu te trouves « donc bien vil, puisque tu n'oses avouer ton

« nom ! Rangez-vous, s'il vous plaît, messieurs.
« Je vais châtier exemplairement ce fripon-là.

« — Un moment donc, monsieur. Que diable !
« on s'explique avec un homme, avant que de frap-
« per. Tenez, voilà le propriétaire du journal,
« M. Robert, un garçon d'esprit, qui polit et
« termine tous les articles de littérature. Arran-
« gez-vous avec lui : moi, je ne suis chargé que
« de la politique. »

Le pauvre Robert prenait tranquillement sa limonade dans un coin, et ne se mêlait en rien de ce qui se passait, parce que, d'après les conventions arrêtées, les coups de bâton regardaient Durocher. Mais aux derniers mots de son confrère, il se leva, et fit un saut à percer le plafond avec son crâne. Saint-Foix n'avait jamais vu d'homme sauter de cette manière, et il prit la cabriole de Robert pour un aveu tacite de ses méfaits. En conséquence, il lui cassa sur les épaules un très-gros et très-beau jonc, dont il se servait avec ceux qu'il ne jugeait pas dignes de son épée.

Il était fâcheux pour l'ordre social, qu'un homme dit *comme il faut* s'arrogeât impunément le droit de bâtonner qui bon lui semblait; mais il serait très-bien pour l'ordre moral, qu'on traitât de même aujourd'hui les successeurs de Durocher.

Pendant que Saint-Foix agissait en chevalier du Parnasse, et fixait l'attention des spectateurs,

le vrai coupable gagnait la porte. Il sortit, prit sa course, et fut se renfermer chez lui. Robert le suivit de près dans un fiacre, où sa tête était soutenue par un chaud partisan du journal, qui n'avait osé dire un mot dans le café, de peur que la correction ne s'étendît de l'écrivassier au zélateur.

Robert, étourdi, meurtri, contusionné, trouva cependant la force de faire une scène infernale à Durocher. Il lui reprocha amèrement d'avoir violé le traité, en lui montrant ses épaules, dont le triste état l'eût attendri, s'il eût pu être sensible à quelque chose. Il laissa dire le plaignant, et lui répondit gravement : « Mon cher Robert, je « voyais avec peine qu'on me fît exclusivement « honneur de ce qu'il y a de bon dans notre « feuille, et j'ai saisi une occasion favorable de « vous créer une réputation. Je vous ai sacrifié « la mienne, car enfin vous allez passer dans « Paris pour avoir plus d'esprit que moi; mais « que ne sacrifie-t-on pas à son ami? — Belle ré- « putation vraiment, qui me coûte deux cents « coups de canne! — Eh! mon dieu, je les rece- « vrai à la première occasion. Quel bruit vous « faites pour une misère! — Une misère! encore « une scène comme celle-là, et je renonce à ja- « mais au métier de journaliste. »

Oui, dit en lui-même Durocher, il ne te faut plus qu'une algarade pour te faire renoncer à tes droits? Je te la procurerai, et très-incessamment.

La chose arriva tout naturellement, et sans que Durocher fût coupable d'intention.

Après avoir épuisé son venin sur les littérateurs de Paris, il s'avisa, pour jeter de la variété dans sa feuille, de traduire les provinciaux devant les oisifs de la capitale. Déja il avait tourné en ridicule certaines sociétés littéraires, qui ne valaient pas sans doute l'académie Française; mais qui étaient fort estimables, et qui ne devaient pas être en butte aux traits d'un Durocher. Ces sociétés avaient cru au-dessous d'elles de répondre à des platitudes. Mais il se trouva à Brive-la-Gaillarde, petite ville dont les paisibles habitans ne s'attendaient pas à être attaqués, et que Durocher attaqua sans savoir pourquoi, il s'y trouva, dis-je, un homme du caractère de Saint-Foix, qui s'érigea en vengeur de sa patrie outragée.

Il part; il arrive; il prend des renseignemens. Il sait que le logement de Durocher est une place forte, où on ne pénètre pas : il se décide à attirer l'ennemi en campagne. Il écrit aux associés qu'il vient de Marseille, et qu'il est chargé, par les abonnés de cette ville, d'offrir une marque d'estime aux soutiens de la religion, de la morale, des mœurs et du goût. « Fort bien, dit Du-
« rocher, c'est sans doute du thon, de l'huile
« d'Aix, du vin de liqueur, des étoffes du Levant,
« et de tout cela en quantité : les habitans de Mar-
« seille sont magnifiques et généreux. Ami Ro-
« bert, prenez un haquet, et allez recevoir tout

« cela, pendant que je termine cet article contre « l'académie de Montauban. »

Robert se rend dans le haut de la rue de Notre-Dame-des-Champs, où il ne passe personne, même à midi. L'adresse à la main, il cherche le numéro indiqué; il entre, il monte, il trouve le prétendu Marseillais, qui le reçoit avec une politesse, une douceur propres à éloigner tout soupçon. On lui dit que les marchandises sont dans une maison de roulage, à trente pas de là; on l'invite à descendre, et on s'appuie en boitant sur un bâton solide, parce qu'on relève, dit-on, d'une attaque de goutte.

On est à peine dans la rue, que le Marseillais se relève, droit comme un pin, fronçant le sourcil, agitant son bâton, et déployant, devant Robert inquiet, des épaules carrées, un jarret tendu, des bras nerveux : c'est Hercule armé de sa massue. Robert, en entrant chez le Marseillais, a décliné ses qualités; ainsi toute explication est inutile. Les coups pleuvent sur lui comme la grêle. Il crie, il demande quartier; le conducteur du haquet s'avance, armé du fouet protecteur; le gourdin joue des deux bouts; le charretier et le journaliste sont traités de la même manière, à cette différence près qu'il y eut fracture au bras dont Robert se couvrait la tête, et dont il tâchait de parer les coups.

Après cette expédition, le vengeur de Brive-la-

Gaillarde s'éloigna à grands pas, gagna la barrière du Mont-Parnasse, et sortit de Paris sans inquiétude sur les suites, parce qu'il avait donné un faux nom à son hôtel garni.

Robert, souffrant horriblement, fut trop heureux de se faire ramener sur ce haquet, qu'il se représentait, quelques minutes auparavant, chargé des plus précieuses productions de la Provence et de l'Inde. « Hélas! disait-il tristement, Saint-« Foix m'a meurtri les omoplates, celui-ci m'a « cassé un bras, le troisième me cassera la tête : « je ne veux plus être journaliste. Je mettrai ma « vie en sûreté, en rentrant dans la classe des « honnêtes gens. »

A merveille, pensait Durocher. Je ne comptais que sur du thon mariné, et je vais être unique propriétaire du journal : il y a plus que compensation. A la vérité, je serai seul exposé aux coups ; mais l'argent pleuvra chez moi, et ce baume-là ferme toutes les blessures.

L'acte d'abandon des droits de Robert fut rédigé dans le même esprit que l'acte de société. Durocher achetait, quinze mille francs, un journal qui déja en produisait huit par mois. Mais Robert ne connaissait qu'un tiers des abonnnés. Il était d'ailleurs si dégoûté du métier, qu'il eût traité à la seule condition d'être désormais à l'abri de certains évènemens.

Ce livre perdrait singulièrement dans l'esprit

de ses lecteurs, si Durocher n'était enfin puni de toutes ses friponneries. Passons à la catastrophe qui en fut la suite nécessaire.

Méprisé, honni, menacé de tout le monde, il crut devoir se procurer des protecteurs puissans; mais il se trompa dans son choix. Il adopta ouvertement les opinions de la Sorbonne, de l'archevêque et du légat du pape. Dès lors, il compta parmi ses abonnés ce qu'il y avait de plus distingué dans le haut clergé, et son audace s'accrut avec sa fortune. Il la porta au point que le parlement, indigné, le décréta et l'envoya à Bicêtre. Il écrivit au légat. L'ambassadeur apostolique courut à Versailles, et demanda la liberté du prisonnier, avec une hauteur qui blessa le monarque. Le roi avait cassé plusieurs arrêts; mais il commençait à sentir que le parlement était la seule digue qu'il pût opposer aux prétentions de la cour de Rome. Il lui abandonna le journaliste, comme on livre la vermine aux animaux utiles qui en purgent une maison, et il enjoignit au légat d'être à l'avenir plus modéré et plus décent dans ses expressions. Le légat, humilié, se plaignit à son maître, qui, dans l'impuissance d'abaisser un roi de France, l'attaqua dans la personne du duc de Parme, son parent. Il déclara le duché de Parme et de Plaisance partie intégrante du patrimoine de Saint-Pierre, et il excommunia le duc Ferdinand. Le roi ordonna au comte de Rochechouart de se saisir du comtat d'Avignon, et le

roi de Naples vengea sa maison en s'emparant des villes de Bénévent et de Ponte-Corvo.

Durocher s'imagina réellement qu'il remuait l'Europe du fond de son cabanon. Le faquin! quelques mois de détention et d'oubli le convainquirent de sa nullité absolue, et lui firent sentir que le bruit qu'il avait fait un moment dans le monde, n'était que le bourdonnement du frelon. Ne pouvant rien au dehors, il intrigua au dedans. Il se mit à la tête d'une troupe de bandits, à qui il communiqua l'idée de recouvrer leur liberté par la violence. Il se proposait de se retirer en Hollande, d'où il écrirait des libelles contre les souverains qui n'étaient pas aveuglément soumis au pape, et contre ceux qui avaient douté de l'excellence de son journal. Le complot fut découvert, et Durocher pendu dans la grande cour de Bicêtre, pour l'exemple de l'abbé Desfontaines, et autres coquins qui seraient tentés de l'imiter.

CHAPITRE IV.

Robert joue.

Mademoiselle Du Thé conseilla un jour à Robert de quitter son entresol, et cela par deux raisons. La première, c'est qu'une femme ne sait trop que faire d'un homme qui a un bras cassé; la seconde, c'est qu'elle avait un oncle à la mode

de Bretagne qu'elle voulait loger, parce qu'il lui inspirait un intérêt naissant, auquel, selon l'usage, elle était disposée à tout sacrifier.

Quand on quitte un certain monde, et qu'on n'a pour toute ressource que quinze mille francs, il faut rentrer dans le cercle étroit, dont mademoiselle Du Thé avait tiré Robert, et dont il ne pouvait espérer de sortir, tant qu'il aurait le bras en écharpe. Il retourna à son modeste hôtel de la rue Jean-Saint-Denis, où on l'aimait assez, quand il ne faisait pas de projets, parce qu'alors seulement il était possible de causer avec lui, et que l'hôte était un infatigable bavard.

Après avoir parlé long-temps du bras cassé, de la manière dont il l'avait été, de celle dont on l'avait traité, l'hôte lui proposa son chirurgien, le meilleur de Paris, à ce qu'il disait, comme tout père a les enfans les mieux élevés, tout amant la maîtresse la plus belle, tout mari la femme la plus sage, toute dévote le plus digne directeur. Ce que c'est que le sentiment de la propriété! il embellit tout; il pare l'erreur des couleurs de la vérité.

Robert était assez content du chirurgien qui avait commencé le traitement; mais celui de son hôte devait coûter moitié moins, ce qui est à considérer, quand on n'a que des moyens bornés, et il obtint la préférence. Le nouveau docteur jugea à propos de recasser le bras, qu'il déclara mal remis, parce qu'il est encore de notre vicieuse

nature de ne trouver bien que ce que nous faisons; de sorte que Robert, reporté au jour de l'accident, paya quarante visites à trente sous, au lieu de vingt qui restaient à payer à trois livres, et il eut de plus la douleur occasionée par la seconde fracture. Il y a des économies bien entendues.

On a le temps de dire et de raisonner bien des choses pendant six semaines de retraite, et il est à présumer que Robert ne prendra un parti qu'après de longues et de mûres réflexions. C'est ce que nous allons voir.

Son hôte lui représentait que quinze mille francs, bien placés, ne rapportent que sept cent cinquante livres de rente, et qu'on ne peut vivre avec cela. Robert convenait qu'il avait raison. Son chirurgien observait qu'un homme comme monsieur n'était pas fait pour travailler, et Robert était encore de cet avis. L'hôte répliquait que monsieur était encore assez jeune pour apprendre quelque chose, et qu'il est des professions qui n'ont rien de fatigant. Robert ne répondait rien à cela. « Je connais, reprenait l'hôte, un banquier « opulent, qui a commencé avec cent louis. — « Bah! disait le chirurgien, je ne connais de ban- « quier solide que celui qui taille au pharaon. « Pas de billets, pas de retards avec celui-là. Il ne « fait rien qu'au comptant. Sans doute, sans « doute, s'écria Robert. Je n'ai jamais joué; mais « je conçois que rien n'est comparable au sort

« d'un joueur heureux. Parbleu, je le crois, re-
« prit le docteur. »

Ses jours sont enchaînés par des plaisirs nouveaux.
Comédie, opéra, bonne chère, cadeaux,
Il traîne en tous les lieux la joie et l'abondance.
On voit régner sur lui l'air de magnificence,
Tabatières, bijoux, sa poche est un trésor.
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

Au ton d'enthousiasme avec lequel le chirurgien débitait les vers de Regnard, il était facile de deviner un joueur. En effet il jouait, et le jeu lui faisait négliger son état, et ses malades. On ne lui accordait aucune confiance, et il était quelquefois trop heureux de trouver une ou deux visites, à trente sous, pour dîner.

Si l'hôte eût connu son théâtre, il eût pu répliquer par ces autres vers :

Non, l'enfer en courroux, et toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés;
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi, cherche une autre victime.

Mais il eût débité ces vers vingt fois, qu'ils n'eussent produit aucun effet. Robert, devenu sourd à tout ce qui ne flattait pas sa passion naissante, ne cessait de répéter avec l'air d'un inspiré :

Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

Il était enchanté quand son docteur lui peignait les avantages d'un joueur sur l'homme laborieux; qu'il lui montrait autour d'un tapis vert cette égalité, si désirée, et qui n'existe vraiment que là. C'est là, que tous les états se confondent, ou plutôt s'anéantissent. C'est là, que la duchesse ne rougit pas d'emprunter, à un petit commis, dix louis qu'elle oublie de lui rendre. C'est là, où il n'y a jamais diversité d'opinion ni de culte; que l'or est universellement estimé, et qu'il est l'objet de tous les vœux, et de tous les hommages.

Robert jugeait que rien n'est comparable à une société de joueurs. Déja il se voyait l'égal d'un duc et pair, déja il prêtait de l'argent à madame la marquise, à madame la présidente, et il mettait son orgueil à ne pas le redemander... pourvu cependant que la dame fût jolie, et qu'elle sût comment une femme paie ses dettes. Oh! Robert avait une grande facilité de perception dans les choses qui lui plaisaient.

Il était fâcheux que le bras cassé ne permît pas de réaliser de suite ces heureux projets. Mais une grande et féconde imagination offre toujours quelque dédommagement. Robert trompait son impatience, en jouant dans sa chambre avec son docteur. Il payait quand il perdait; quand il gagnait, le docteur lui disait: Je vous dois tant, et Robert trouvait cela fort bien, parce qu'il est juste de payer ses maîtres.

C'est avec les écus du disciple que le maître avait troqué, à la friperie, son vieux habit contre un neuf. C'est à la considération que donne partout un habit neuf, que le docteur dut l'honneur d'être admis chez la femme d'un banquier, qui jouait un jeu d'enfer, et qui allait dans le cabinet de son mari prendre un sac, qui remplaçait celui qu'elle venait de perdre. Madame prenait des sacs pour le jeu; monsieur en prenait pour sa maîtresse; il en donnait à son architecte, à son maquignon, à son maître d'hôtel, parce qu'il est reconnu qu'un banquier doit représenter comme un prince. Mais comme les bénéfices ne sont pas en proportion de la dépense, le banquier fait banqueroute au prince, le prince à ses créanciers, la banquière à la vertu. Le monde ne s'aperçoit de rien, et chacun reste à sa place. En dernier résultat, il y a bien quelqu'un de ruiné; mais c'est un petit marchand, un particulier obscur, qui ont déposé leurs économies, et qui comptent là-dessus pour vivre tranquilles un jour. Il se sont trompés, voilà tout.

Il était minuit. Robert était couché, et au lieu de dormir, il se livrait aux illusions de l'espérance. Il jouait, il gagnait, il était dans l'opulence, il s'enivrait de plaisirs, et il n'y avait pas grand mal à cela : ses jouissances n'épuisaient ni sa bourse ni sa santé. Un carrosse s'arrête à sa porte. On frappe à grands coups; on monte précipitamment l'escalier; on entre dans sa cham-

bre... C'est le docteur. Il est radieux, triomphant. La joie se peint dans chacun de ses traits; son chapeau, dont il décharge ses bras fatigués, est plein d'or; il a de l'or dans les poches de sa culotte, de sa veste, dans celles de son habit. Il vide cet or sur le parquet, en présence de Robert stupéfait, enchanté. Il le compte, il le recompte, il en fait des rouleaux. Il dispose de vingt mille francs qu'il a devant lui. Il achètera une maison, une ferme, un moulin; il achètera toute la France. Mais il lui faut cinq cents louis pour sa dépense courante, et il ira les gagner le lendemain, pour ne pas toucher à son capital.

Robert ne résiste pas à ce spectacle enchanteur. Il se lève, il veut aussi palper cet or gagné si aisément, et en si peu de temps. Il ne conçoit pas qu'on puisse faire autre chose que jouer. Il déclare qu'il ira le soir chez madame Courgel, et qu'il est indifférent, pour sa santé, qu'il joue chez elle ou dans sa chambre. Le docteur est dans une situation d'esprit à ne rien refuser à personne. Il promet à son malade de le présenter; mais à condition qu'il ne soupera pas chez madame Courgel, qu'il rentrera de bonne heure, et qu'il prendra des calmans, pour tempérer l'effervescence d'un sang allumé par le jeu. Robert souscrit à tout, décidé à tenir... comme un joueur tient ce qu'il promet aux autres et à lui-même.

Le docteur a été présenté la veille, il n'est

pas connu encore, et il présente le lendemain. C'est que dans ces maisons-là, la présentation n'est que de forme. L'avidité s'y couvre du masque de la décence; elle le jette quelquefois.

C'est là, que Robert vit autour de la même table le grand seigneur et le bourgeois, l'homme d'épée, de robe, de finance, la mère et la fille, la dupe et l'escroc. C'est là, qu'on est insensible au malheur d'autrui, parce qu'on n'y connaît que soi; qu'on n'y voit que sa carte; qu'on n'y a que deux idées qui se rendent en deux mots : *perte et gain.* C'est là, que la ponte dévore des yeux la masse du banquier, et que le banquier attire à lui l'or qui est devant le ponte. C'est là, que les fortunes se fondent, que les passions s'allument, que les crimes se préparent. La fureur du jeu se communique des maîtres aux valets. La femme de chambre, en allant et venant, glisse son écu à un homme qui lui en rend deux, qu'elle ait perdu ou gagné, et qui vient le lendemain matin se payer de ce qu'il a donné. Les laquais font leur brelan à l'antichambre. L'un a volé son maître, l'autre le volera.

Les tableaux de la vie sociale produisent différens effets, dépendans de la différence des opinions, des goûts, des habitudes des spectateurs. Je vous ai présenté celui-ci sous le point de vue philosophique. Robert le vit à travers le prisme qui lui fascinait les yeux. Le grand seigneur, qui se dégradait, élevait d'honnêtes gens jusqu'à lui;

cette confusion de toutes les classes offrait l'image de la plus douce fraternité; cette jeune mère, qui perdait un argent, nécessaire aux besoins de sa maison, se faisait un devoir de faire rentrer son superflu dans la circulation; sa fille, à peine adolescente, apprenait à mépriser des préjugés, que les bonnes gens érigent en vertus; la femme de chambre cherchait à franchir les distances que l'orgueil établit, et que la nature désavoue. Sous un certain rapport, Robert avait malheureusement raison. Les vertus ne sont plus que des préjugés; beaucoup de femmes ne sont que des filles; les jeunes messieurs n'ont que des sens; les jeunes demoiselles s'en trouvent bien, et la fortune est le grand régulateur de l'estime, du respect, de la vénération. Je conviens que si elle retire sa main protectrice, l'idole, aux pieds d'argile, tombe et se brise. Mais l'idole a eu son temps, et elle fait place à une autre, qui passera comme elle.

Par quel bonheur, où plutôt par quelle fatalité l'homme qui joue pour la première fois gagne-t-il presque toujours? Robert n'avait qu'à tenter pour réussir. Il enlevait les coups les plus extrordinaires, les plus mal conçus. L'or qui circulait sur le tapis, arrivait insensiblement à son tas. Madame Courgel, piquée, désolée, n'osait pas jurer; mais la colère altérait, changeait des traits charmants. Elle était à son aurore, et elle ressemblait à une furie. Courgel ne s'en apercevait pas : c'était le

mari. Sa maîtresse, d'ailleurs, gagnait ce que perdait sa femme; ainsi il y avait compensation.

La jeune mère faisait de fort mauvaises affaires: rien ne lui réussissait. Elle doublait, elle triplait son jeu, et à chaque coup perdu, elle regardait Robert d'un air suppliant et significatif.

Robert, occupé de pousser sa chance, ne s'apercevait de rien. La jeune mère, en remplaçant ceux qui se levaient, parce qu'il ne leur restait pas un sou, s'était glissée auprès de Robert, à qui elle avait escamoté quelques louis, pendant qu'il regardait d'un autre côté, et avant qu'il l'eût aperçue. Un léger coup de coude le ramena à la dame. « Prêtez-moi mille écus, lui dit-elle à voix « basse. » Robert la regarde : elle a trente ans au moins. Il est des femmes très-séduisantes encore à cet âge; mais celle-ci était chère à mille écus, et c'est ce que signifiait la façon dont la regardait Robert. « Prêtez-moi mille écus, vous dis-je, et « passez demain chez moi. Je n'y serai point; « ma fille vous les rendra. » La dame avait de la pénétration.

Robert regarde Angélique. C'est un beau fruit, qui n'est pas mûr encore, et qui déja est gâté au cœur. Mais en laissant à part le cœur, la délicatesse, la sensibilité, il restait une très-jolie fille, et Robert donna les mille écus.

Le docteur, qui ne voulait pas toucher au capital acquis de la veille, et qui s'était proposé d'y ajouter cinq cent louis, pour les besoins jour-

naliers et les menus plaisirs, perdit un quart de ce qu'il avait gagné, et il eut autant d'humeur que s'il n'eût pas dû s'attendre à ce revers. Or, quand on a de l'humeur, on se soucie peu de ce qui se passe autour de soi, et le docteur ne s'occupait ni de Robert, ni du régime qu'il lui avait prescrit. Robert, en conséquence, passa avec les autres dans la salle à manger, et se disposa à souper, avec la gaîté et l'appétit d'un homme à qui tout a réussi.

Il est naturel de se regarder, quand on se voit pour la première fois, et jusqu'alors les convives n'avaient pas eu le temps de rien voir autour d'eux. C'est une bonne fortune, quand on ne se connaît pas, de pouvoir parler d'autre chose que de la pluie et du beau temps. Le bras en écharpe de Robert promettait une anecdote qui ne coûterait qu'une question, et qui amènerait des réflexions, des observations, insignifiantes sans doute; mais il est reçu que dire des niaiseries c'est causer. Il n'était pas impossible d'ailleurs que le champagne amenât quelques saillies, et il ne s'agissait que d'arriver, tant bien que mal, au moment de faire sauter le bouchon.

D'après cela, madame Courgel demanda à Robert pourquoi il portait le bras en écharpe. La question l'étourdit un moment. Mais comme il avait beaucoup de cet usage du monde, que les rigoristes nomment effronterie, il se remit promptement, et saisit l'occasion de se faire une réputation de valeur.

Il était fort bien, disait-il, avec une dame, aussi distinguée par son rang, que remarquable par ses charmes. Un mari jaloux traversait tous ses projets, et il avait formé celui d'être heureux, à quelque prix que ce fût. Il avait gagné le suisse, trois laquais, deux femmes de chambre, et on l'avait introduit le soir dans l'appartement de madame. Au moment le plus doux, le lit *crie et se rompt.* Robert s'accroche aux rideaux; le baldaquin se détache, tombe sur une table de nuit, et la renverse. La table de nuit tombe sur une chiffonnière, la chiffonnière sur un fauteuil, le fauteuil sur le parquet. Le petit chien de madame, qui dormait sur ce fauteuil, a la patte foulée, et pousse des cris affreux. Monsieur le comte, éveillé en sursaut, accourt sa bougie à la main. Il trouve la chambre de madame en combustion, les meubles brisés, un rideau par-ci, un oreiller par-là, et au milieu de ce désordre, il voit un homme en chemise, qui cherche à s'échapper; ce n'est pas que Robert ait peur, il a prouvé le contraire un instant après; mais il sait ce qu'un amant délicat doit à la réputation d'une femme sensible.

Le premier mouvement de monsieur le comte fut de crier au voleur. Mais il réfléchit qu'un voleur ne s'introduit pas sans culotte, et qu'il était vraisemblable que madame le faisait... Par égard pour celles qui l'écoutaient, Robert s'arrêta au sens suspendu. Madame Courgel articula le mot qui manquait, en riant comme une petite folle,

et on trouva la saillie charmante, délicieuse.

« Monsieur le comte, reprit Robert, n'était pas « homme à se laisser impunément faire cocu, « puisque cocu il y a. Il m'invite à m'habiller, et « fut en faire autant. Il rentra avec deux paires « de pistolets, et me proposa de le suivre au jar- « din. Je lui devais satisfaction, et je me mis en « devoir de la lui donner. En sa qualité d'offensé, « il tira le premier, me cassa le bras, vint m'em- « brasser, me mit dans sa voiture, et me renvoya « à mon hôtel. »

Cette histoire était assez mal arrangée; mais il avait fallu en faire une sans y être préparé, car enfin, on n'avoue pas volontiers qu'on a reçu des coups de bâton. D'ailleurs, il n'y avait dans celle-ci aucun incident qui ne fût possible, et puis Robert avait un habit brodé, une plume dans son chapeau, des talons rouges, une belle figure; il paraissait assez simple qu'il eût plu à une femme de qualité, et que cette intrigue ait été découverte, n'importe comment. On trouvait seulement extraordinaire que le mari se fût battu pour une semblable misère. On en cita cent, qui, en pareille circonstance, n'avaient pas marqué la moindre humeur, et un bel esprit allait commencer une dissertation sur le ridicule de la jalousie, lorsqu'un petit homme, à la mine refrognée, se leva, et demanda un moment de silence et d'attention.

« Il me semble, monsieur le chevalier, dit-il

« à Robert » (Robert s'était fait présenter sous le nom du chevalier des Ormeaux. En ce temps-là, on était chevalier ou abbé, sans tenir à la noblesse ni au clergé); « il me semble, monsieur « le chevalier, qu'un amant *délicat* ne met pas « un suisse, trois laquais, et deux femmes de « chambre dans sa confidence. C'est le moyen le « plus certain de compromettre la réputation « d'une femme *sensible*. Il suffit, en pareil cas, « d'une suivante affidée. Il me semble que tous « ces meubles, tombant les uns sur les autres, « ressemblent trop à ce jeu, que vous jouiez dans « votre enfance, avec des cartes que vous appe- « liez des capucins. Il me semble encore qu'on « ne tire pas, la nuit, un coup de pistolet dans un « jardin, sans que les voisins alarmés se mettent « à leurs croisées, ou qu'une patrouille s'arrête « pour savoir de quoi il est question. — Com- « ment, monsieur, douteriez-vous de ma véracité? « — Oui, monsieur, j'en doute, et par de bonnes « raisons. — C'est-à-dire que j'en ai menti? — Tout « comme il vous plaira. — Quand mon bras sera « guéri, nous nous verrons de près.

« Eh! messieurs, dit madame Courgel, qu'im- « porte que tel fait soit un peu exagéré? il suffit « que le fond soit vrai, et je trouve très-mauvais « que monsieur le chevalier, joueur loyal, et qui « joue gros jeu, soit provoqué chez moi par quel- « qu'un qui ne paraît ici qu'avec trois ou quatre « petits écus, et qui ne manque pas un souper.

« — Madame, reprit le petit homme rabougri, « votre maison est très-respectable, sans doute; « mais chacun y est reçu pour son argent, et « personne, en entrant, n'est obligé de montrer « à votre portier ce qu'il a dans sa poche. — Com- « ment, monsieur, chacun y est reçu pour son « argent! Je me fais un amusement du jeu, et je « n'admets chez moi que les personnes présentées « par quelqu'un très-connu. — Eh bien, madame, « remerciez celui qui vous a presenté monsieur « le chevalier. C'est l'associé de Durocher, qui ne « s'est pas battu avec monsieur le comte; mais qui « a été battu au café Procope, par M. de Saint- « Foix. J'en sais quelque chose : j'étais présent à « la scène. Vous conviendrez, madame, que si je « ne manque pas un souper, je ne manque pas « l'occasion de vous être utile, et les renseigne- « mens que je vous donne sur certains individus « devraient, ce me semble, être reçus avec quel- « que reconnaissance. — Vous me fatiguez, mon- « sieur, vous m'excédez. Que me fait à moi qu'on « se batte, qu'on soit battu? Monsieur le cheva- « lier met vingt-cinq louis, cinquante louis sur « une carte; voilà ce qui m'intéresse. Il m'a beau- « coup gagné aujourd'hui, et je compte, pour de- « main, sur ma revanche.

« Madame, reprit le docteur, je me trouve « inculpé par les propos de monsieur, puisque « c'est moi qui vous ai présenté le chevalier. Je « dois me justifier, et je vais le faire le plus brié-

« vement que je le pourrai. Je suis chirurgien ac-
« coucheur; j'ai fait mon cours à l'Hôtel-Dieu,
« où j'ai gagné *maîtrise.* Ce fait, qui prouve in-
« contestablement du mérite, est connu de tout
« Paris : j'ai donc des droits à la confiance de
« cette honorable assemblée.

« L'accusateur du chevalier était infirmier, ma-
« dame, infirmier à l'Hotel-Dieu, d'où je l'ai fait
« chasser, parce qu'il rognait les portions des
« malades, et qu'il vendait ce qu'il dérobait à la
« gargotière du coin. Il s'est fait depuis colporteur,
« et il a été jeté dans un cul-de-basse-fosse,
« pour avoir distribué la vie privée de madame de
« Pompadour, qui était vraie dans tous les points;
« mais toutes vérités ne sont pas bonnes à vendre.
« C'est moi, madame, qui l'ai guéri dans son ca-
« chot de la fièvre, de la gale et d'une autre mala-
« die, que je ne vous nommerai pas, parce que
« vous la devinez. C'est encore moi, madame, qui
« ai pansé son épaule, publiquemnt macérée d'un
« fer rouge, pour fait d'escroquerie. L'ingrat ne
« me reconnaît plus. J'étais mis assez mesquine-
« ment, j'en conviens; mais alors je commençais
« mon état, j'établissais ma réputation. Jugez,
« madame, quelle foi vous devez donner aux rap-
« ports d'un tel homme, et pour lui opposer ses
« propres expressions, remerciez celui qui vous
« l'a présenté. Le voilà confondu, il coule, il file,
« il s'esquive. Il m'emporte un chapeau neuf, et
« me laisse le sien, que je donnerai demain à mon

« valet. » Le valet du docteur était une femme de ménage qu'il payait à six francs par mois.

Tous les initiés s'écrièrent que monsieur le chevalier était un très-galant homme, et que la chose était prouvée par la retraite précipitée de son infame accusateur; mais qu'il était extraordinaire qu'on ne sût pas avec qui on se trouvait chez madame Courgel. Madame Courgel, compromise à son tour, appela la Jonquille, et lui demanda si ce n'était pas lui qui avait présenté l'homme qui sortait, comme ayant été autrefois son maître. La Jonquille, qui avait tout entendu, parce que les valets entendent tout ce qui mérite d'être remarqué, la Jonquille, effrayé, fit quinze ou vingt révérences, en balbutiant des excuses insignifiantes, et il avoua enfin qu'il avait menti pour dix-huit francs, et que ces petits mensonges-là étaient les profits innocens de l'antichambre. Il fallait une victime : la Jonquille fut chassé avec éclat, et le calme se rétablit chez madame Courgel. Dans cette maison-là, comme dans toutes celles qui lui ressemblent, et il y en a beaucoup, on se contente des apparences. Si on examinait scrupuleusement les hommes, avec qui vivrait-on à Paris?

« Mon cher docteur, dit Robert en sortant, « vous m'avez tiré du plus grand embarras où « je me sois trouvé de ma vie. — Mon cher ami, « j'ai fait mon devoir, et vous ferez le vôtre. J'ai « perdu cinq mille francs; vous allez me les ren-

« dre, et nous serons quittes. — Mais, docteur,
« cinq mille francs... — Sont une faible partie de
« ce que vous avez gagné. Vous êtes en veine;
« vous les rattraperez demain avec les intérêts.
« — Mais c'est que cinq mille francs... — Eh!
« mon ami, tout n'est-il pas commun entre nous?
« Si la fortune vous persécutait, ma bourse ne
« vous serait-elle pas ouverte? C'est pour vous,
« autant que pour moi, que je veux acheter une
« maison, une ferme, un moulin. — Je me rends,
« mon cher ami; mais au moins, vous me ferez
« un billet. — Qu'appelez-vous un billet? je vous
« en ferai dix.

« Mon cher hôte, dit Robert en rentrant chez
« lui, vous prêchez comme le père Massillon; mais
« quels raisonnemens opposerez-vous à l'évidence?
« Voilà mille louis gagnés dans une soirée, et si
« Polycrate fut heureux pendant quinze ans,
« pourquoi ne le serais-je pas pendant quinze
« jours? je crois que je suis modéré dans mes
« prétentions. Vingt-quatre mille francs que voilà;
« huit mille francs, donnés ou prêtés au docteur
« et à la mère d'Angélique, font trente-deux mille
« livres. Or, trente-deux mille livres multipliées
« par quinze, font bien quatre cent quatre-vingt
« mille francs, dont je suis possesseur en deux se-
« maines. Je me retire alors. J'observe le régime
« prescrit par le docteur; je finis de me guérir,
« et pendant que nous faisons ensemble le cent
« de piquet, ou une triomphe, mon notaire court,

« s'informe, et me trouve une terre seigneuriale « qui ne me rapportera que vingt mille livres de « rente; mais qui me donnera un banc dans le « chœur, le coup d'encensoir, et le chanteau de « pain béni. Je ne sais pas même si mon nom ne « sera pas prononcé dans les prières publiques, « à la suite du *Domine salvum fac regem.* Vous « sentez quel relief ces belles choses-là ajoutent « au mérite d'un joli homme. Je suis recherché, « fêté, caressé par les femmes aimables de mon « village et des environs; je fais trois ou quatre « heureuses, et je désole toutes les autres. Les « maris se doutent à peu près de ce qui se passe; « mais ils me font la cour, parce que j'ai une « bonne table, un équipage de chasse, et que je « fais parfaitement les honneurs de chez moi. J'ai « de plus... — Vous n'avez rien, mon cher mon- « sieur. Vos trente deux mille livres se fondront, « et adieu la terre, l'encensoir, le pain béni et « les femmes aimables que vous aimez tant. — « Mais je vous répète qu'il ne me faut que quinze « jours... — Et moi, je vous dis que trente deux « mille livres, et quinze que vous aviez, font qua- « rante-sept mille francs, et qu'avec cela, un « homme qui sait se borner, et qui a de la con- « duite, peut entreprendre, faire beaucoup, et « doubler en quelques années son capital par son « industrie. — Vous avez de petites vues, mon « cher hôte, et vous ne sortirez jamais de la rue « Jean-Saint-Denis. — Ma foi, monsieur, je m'y

« trouve fort bien. J'y vis dans l'aisance; je ne « dois pas un sou; j'ai une bonne femme, de jolis « enfans, que puis-je désirer de plus? — L'homme, « susceptible d'émulation, cherche toujours à s'é- « lever au-dessus de son état. — Alors, monsieur, « on a tort d'avoir de l'émulation. Je donne à « manger à *tout prix*, et si je vous croyais, « je voudrais être restaurateur. Quand je le se- « rais, je prétendrais à l'emploi de maître d'hôtel « d'un prince du sang, de la reine, du roi lui- « même. Quand je serais maître d'hôtel, je me « croirais fait pour mener un empire, comme « une cuisine et un office. J'aspirerais à tout, et « je n'obtiendrais rien, parce que mes préten- « tions seraient ridicules, et qu'il faut qu'il y ait « des petits et des grands, puisque la nature, iné- « gale dans ses productions, a fait des Pygmées « et des Patagons, des collines et des montagnes. « Les choses n'en sont peut-être pas mieux ainsi; « mais elles sont comme cela. Mes Pygmées, à « moi, car chacun a les siens, sont mon porteur « d'eau, mon décrotteur, mon marmiton, et ils « sont à leur tour les Patagons du chiffonnier, « du vidangeur et du mendiant. — Et qui sont les « Pygmées de ces derniers? — Votre associé Du- « rocher. — Il n'en croit rien. — Cela se peut; « mais je ne connais personne au-dessous de lui.

« — Mon cher hôte, nous ne serons jamais du « même avis. — Le temps prouvera qui de nous « deux a raison. — Bonsoir, mon hôte. — Bonsoir, « monsieur. »

En attendant le moment de placer à côté de lui, à la grand'messe, les élues de son cœur, Robert trouva bon d'aller rendre visite à mademoiselle Angélique, qui devait être seule, et lui payer ses mille écus, n'importe comment. Il ne regrettait pas la somme prêtée, ou donnée, parce que le prêt, ou le don avait été fait en présence de cinquante personnes, et qu'on considère beaucoup un homme qui prête, ou qui donne facilement mille écus. Il n'était pas fou d'Angélique. La facilité de la mère ne rendait pas cette conquête bien précieuse; il était même à présumer que bientôt elle ne trouverait plus à emprunter sur ce gage-là. Mais Robert était dans la force de l'âge; mademoiselle Angélique était fort bien, et si ses bontés ne valaient pas trois mille livres, elles valaient au moins quelque chose.

Robert arrive, se fait annoncer, se présente. La petite demoiselle était seule en effet. Elle le reçoit bien, très-bien, trop bien, si bien que la tentation expira à l'instant, et que Robert se fût retiré, s'il n'eût su que cette impertinence-là est la seule qu'une femme ne pardonne jamais, et il ne voulait pas être impertinent avec Angélique, qui, après tout, n'avait d'autre tort que celui d'avoir une mère corrompue. Ce sont les insinuations et l'exemple qui tuent l'innocence, comme un ver pique et flétrit un bouton de rose.

Robert prit congé d'Angélique, assez mécontent d'elle et de lui; mais paraissant, selon l'usage,

attacher le plus haut prix à des faveurs dont il ne se souciait plus. Il conclut de ce qui venait de se passer, que les femmes qui jouent sont des femmes sans moralité, et que leur prêter est duperie, parce qu'on trouve, à bien meilleur marché, des filles aussi honnêtes qu'elles, et souvent plus jolies.

Il retourna chez madame Courgel. Il y vit Angélique et sa mère. Il crut convenable de leur adresser de ces choses flatteuses, qui disent à la mère qui sait entendre : je vous dois mon bonheur, et à la fille : j'en suis pénétré. Quelle fut sa surprise, lorsque la maman lui répondit par une froide révérence, et que la petite se serra contre sa mère avec l'air timoré de la pudeur! Bien joué, bien joué! pensa-t-il. La révérence veut dire : Monsieur, vous en avez pour vos mille écus, et la rougeur de la petite en sollicite mille autres, que bien certainement je ne lui donnerai pas; mais qu'elle pourra trouver ici.

Il joua. La fortune lui fut fidèle encore, et son ivresse fut au comble. Petit sultan de Vaugirard ou de Surêne, il crut n'avoir plus qu'à jeter le mouchoir. Malheureux! tu ignores ce que l'amour ajoute à la jouissance. Tu ne sais pas même ce qu'est la jouissance sans désir.

« Mon cher hôte, dit-il au bonhomme qui l'at-
« tendait tous les soirs, et qui lisait, en l'atten-
« dant, ce chapitre de Sénèque, si vanté par

« *Hector*, du Joueur ; mon cher hôte, vous « voulez rester rue Jean-Saint-Denis, et moi j'en « sors. — Tout comme il vous plaira, monsieur. « — Vous sentez qu'un homme qui a quatre-« vingt mille francs, ne peut vivre à vingt sous « par repas, ni se loger à douze francs par quin-« zaine.. — Monsieur, l'homme qui dédaigne au-« jourd'hui son petit ordinaire et sa modeste « chambre, pourra les regretter demain. — Im-« possible, mon cher ami. De quelque façon que « le sort me traite, je conserverai toujours une « aisance que je n'avais pas en entrant chez vous. « — Cela n'est pas sûr du tout, monsieur. — « — Vous êtes un brave homme. — Mais je le « crois. — Je vous protégerai. — Je vous remercie. « — Je vous enverrai de pauvres diables, si j'en « trouve. — Oh! vous en trouverez. — Mais le « chevalier des Ormeaux doit prendre un certain « essor. — Ah ! vous vous êtes fait chevalier. — « Tout comme un autre. — Il valait peut-être « autant rester monsieur Robert. — J'étais si près « de mes aïeux! — Et tant de gens aiment à s'en « éloigner ! »

Robert déménagea en effet le lendemain, et le déménagement ne fut pas long : un crocheteur le suivit, portant, sans ployer les reins, son mobilier sur son dos. Robert fut s'établir rue Grange-Batelière, à un hôtel fameux, où on trouve tout, depuis un caleçon jusqu'à un carrosse de remise.

Il ne manqua pas d'en louer un, et de commander une garde robe complète, lorsqu'il sut que le duc de Choiseul demeurait dans son voisinage. « Il est probable, disait-il, que je le rencontrerai « en sortant, en rentrant. Je fais arrêter mon car- « rosse, car enfin à tout seigneur, tout honneur. « Le duc de Choiseul me remercie par une incli- « nation, à laquelle je réponds par une profonde « révérence. Il me sourit d'un air plein d'amé- « nité. Je descends, et je vais lui demander la per- « mission de lui faire ma cour. Il me l'accorde « de la meilleur grace du monde. Je dîne chez « lui; je m'insinue dans l'esprit de madame; ma « conversation lui devient nécessaire. Elle repré- « sente à son illustre époux qu'il est inconvenant « de laisser sans emploi un homme qui a figuré « au siége de Carthagène, et qui s'est battu pour « et contre les Espagnols. Le duc m'offre une « compagnie de cavalerie. C'est peu de chose; « mais j'accepte. Un de ses premiers commis « me vend une croix de Saint-Louis; un généa- « logiste me fait des ancêtres à juste prix, et pour « soutenir toutce la, je prends un maître d'armes, « qui montre la botte secrète, au moyen de la- « quelle un poltron tue un brave homme. Ma « femme meurt; j'achète un régiment, et j'épouse « la fille d'un fermier général. Je... Mais occupons- « nous d'abord des mesures qui doivent amener « ces grands résultats. Commençons par charger

« un notaire d'acheter le fief que je dois payer « dans quinze jours.

« Monsieur, je voudrais placer une somme « considérable. — Monsieur, rien n'est plus facile. « La terre de Vaux est à vendre. — Qu'est-ce que « c'est que cette terre-là. — C'est celle qui a ap- « partenu au fameux surintendant Fouquet. Le « palais et les jardins lui ont coûté dix-huit mil- « lions, qui en valaient près de trente-six d'aujour- « d'hui. C'est là que Fouquet donna à Louis XIV « cette fête célèbre, où on joua pour la première « fois *les Fâcheux* de Molière. — Diable, cela « doit être beau. — C'était ce qu'il y avait de « mieux avant que Versailles fût bâti. — En vé- « rité? Et on veut de cela... — Deux millions. « C'est pour rien. — Une terre où on a donné à « Louis XIV des fêtes... — Qui ont effacé celles « que lui donnait Mazarin. — Cette terre me tente « beaucoup. — Oh! elle en tente bien d'autres. — « Un moment, monsieur le notaire. »

Robert se retire à l'écart, prend une plume, et fait un calcul tout simple. Je dois être heureux pendant quinze jours, et gagner quatre cent quatre-vingt-quinze mille francs. Eh bien, au lieu de jouer cinquante louis, je n'ai qu'à en jouer deux cents, et je me trouve subrogé aux droits de monsieur le surintendant Fouquet, ou de ses ayant-cause. Il a donné des fêtes à Louis XIV, moi j'en donnerai à Louis XV : on dit qu'il les

aime beaucoup. En reconnaissance de l'argent que j'aurai dépensé pour lui, il me nommera maréchal des camps, lieutenant général, maréchal de France. Il ne m'emploiera pas, et je n'en serai pas fâché.

Monsieur le notaire, j'achète la terre de Vaux. Je vais vous envoyer dix mille francs, pour les frais de contrat, de contrôle, et vous relaterez, dans l'acte, que je m'oblige à payer... quand? Nous sommes au 6 mai... je paierai le 21 du mois courant. *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.*

Robert se garda bien de manquer l'envoi de ses fonds. Après les avoir fait remettre au notaire, il alla promener aux Tuileries son habit de lustrine, et sa longue et inutile épée. Il se balançait dans la grande allée : elle était fréquentée alors. Il fixait toutes les femmes, et ne les lorgnait pas : la mode d'avoir la vue basse n'était pas encore imaginée. On eût trouvé étrange de voir les jeunes gens en lunettes, les vieillards en perruques brunes, et de vieilles édentées en rubans *hortencia*, contentes d'elles-mêmes, et s'imaginant cacher leur caducité, sous des ornemens qui la rendent plus remarquable.

Robert remonte dans son remise, se fait promener sur les boulevards; s'arrête au Cadran-Bleu; fait servir un dîner de dix personnes, parce qu'il est sûr qu'où il y a pour dix, il y a pour un. Il fait monter Fanchon la vielleuse, maintenant

aussi célèbre que Sapho (1); il s'amuse de son instrument et d'elle; il baille enfin : qui maintenant est digne d'amuser monsieur? Il repart, il descend chez madame Courgel. Il entre avec fracas; il coudoie tout le monde, et tout le monde lui fait place. Il s'assied; il joue à écraser la banquière; il la débanque en effet. Courgel est affecté et ne se démonte pas. Il va chercher, et il met devant sa femme les fonds destinés à acquitter le lendemain trente lettres de change. Les effets seront protestés. Tout appartient à Robert, qui sort la tête haute, le regard altier, et chacun se range devant lui. Il jette de l'or aux laquais de Courgel, aux laquais leurs amis, et à tous ceux qui se trouvent sur son passage. En descendant chez lui, il déclare que rien n'est si modeste, et plus insupportable, par conséquent, qu'un remise. Il paie son cocher au double de ce qu'il lui doit. Il ordonne à son hôte de lui avoir, le lendemain, dans la matinée, un carrosse à train doré, et à paneaux vernis par *Martin*. Il veut des chevaux barbes, un cocher à moustaches, et deux laquais de six pieds.

Le lendemain, Courgel, qui avait des passions, mais qui conservait des sentimens d'honneur, se brûla la cervelle, et c'est ce qu'il pouvait faire de mieux. Sa femme, à qui il ne restait que de la jeunesse et des charmes, résolut d'en tirer parti : cela vaut mieux que de voler. Le lendemain en-

(1) Grace au vaudeville de M. Bouilly.

core, Robert reçut un billet par lequel le vicomte de Congy se plaignait qu'un aussi beau joueur se bornât à faire la partie d'une bourgeoise. Il n'en était aucune où on ne se fît un vrai plaisir d'admettre monsieur le chevalier, et, s'il le trouvait bon, on l'irait prendre à six heures, et on le conduirait au Palais-Royal, où on taillera un magnifique trente et quarante.

« Bien certainement, dit Robert, je ne laisserai « pas échapper l'occasion de faire la partie d'un « prince du sang. Il est flatteur, pour moi, d'être « son égal... tant que j'aurai les cartes à la main. « Mais soyons prudent et sage, et commençons « par mettre chez mon notaire un demi-million « en sûreté. »

A six heures très-précises, monsieur le vicomte se fait annoncer. Le chevalier des Ormeaux va au-devant de lui, jusqu'à son antichambre, le comble d'honnêtetés, proteste qu'il n'oubliera jamais que c'est à lui qu'il doit l'honneur d'approcher son altesse, fait porter trois mille louis dans son carrosse, et part gaîment, sans réfléchir que si Courgel a perdu douze cent mille francs en huit jours, ce qu'il lui a gagné peut se fondre aussi promptement. L'expérience n'est qu'un grand mot, et les assignats ont succédé aux actions de la rue Quincampoix, comme la Vendée à la Fronde, la Fronde au siége de la Rochelle, le siége de la Rochelle à la ligue, et c'est ainsi qu'en remontant de siècle en siècle, vous trouve-

rez toujours les mêmes fautes, les mêmes crimes, les mêmes malheurs, perdus pour la génération suivante.

On descend au Palais-Royal, et M. le vicomte apprend à Robert qu'il est d'usage de remettre son argent à un caissier de banque, qui, en échange, donne des jetons, qu'on reçoit au jeu pour vingt-cinq louis, et qui sont payés au porteur en sortant. Ce mode évite l'embarras d'avoir devant soi une somme énorme, disait M. le vicomte. Les vrais motifs de ce troc étaient qu'il faut du temps pour compter cent louis, et que quatre jetons se trouvent sous la main; qu'ainsi la banque taille trois coups de plus sur six; que les pontes calculent moins, quand ils ne tirent pas d'or de leur poche, et qu'enfin ils sont forcés de jouer au moins vingt cinq louis par coup, ce qui fait un petit jeu très-passable.

L'assemblée était superbe. Le plus riche salon était paré des plus belles femmes de la cour. Des cordons bleus leur adressaient les choses les plus aimables, en attendant le moment d'offrir leurs vœux à l'aveugle déité, aux pieds de laquelle nous sommes tous. Robert ne doutait pas que M. le vicomte le présentât à M. le duc; mais M. le vicomte n'était qu'un croupier de banque, et le banquier lui-même n'était qu'un homme aux gages de M. le duc.

C'est le vicomte qui était chargé de trouver, et d'introduire des gens qui eussent de l'argent, et

un extérieur de mise. C'est à ces gens-là qu'on donnait des jetons pour leur or. Les autres en prenaient, sur un simple reçu, qu'il fallait retirer, dans les vingt-quatre heures, à peine d'être déshonoré; mais on ne l'était pas, quand on écrasait, sous des roues qu'on devait au carrossier, une famille qui demandait, à genoux, du pain à celui auquel elle avait confié sa fortune.

Le vicomte dit à Robert qu'on ne présentait jamais les jours de jeu; mais qu'il était le maître de saluer son altesse, s'il en trouvait l'occasion. Robert poussa, jusque dans un coin, monseigneur, qui l'évitait, et lui adressa un compliment auquel monseigneur répondit en levant les épaules. Le chancelier du prince tira Robert à l'écart, et lui dit qu'on ne parlait à monseigneur que lorsqu'il jugeait à propos d'adresser le premier la parole à quelqu'un. Robert, piqué, répliqua qu'il croyait valoir au moins l'argent qu'il avait déposé à la porte, et que puisque monseigneur visait à l'un, il ne devait pas repousser l'autre. « Au reste, « ajouta-t-il, il paraît que monseigneur spécule « sur le jeu. Je suis aussi spéculateur, moi. J'ai « acheté la terre de Vaux; monseigneur la paiera. « Je lui gagnerai même son apanage, s'il veut le « jouer; et quand il n'aura plus rien, et moi tout, « je vaudrai mieux que lui. Le monde a déja dé- « cidé la question. »

Le chancelier, outré de tant d'impertinence,

fut demander au caissier de banque combien cet individu avait compté à la caisse. S'il n'y eût mis que deux cents louis, on les lui rendait à l'instant, et il sautait par la fenêtre. Mais M. le chancelier crut devoir calmer, par des attentions, par quelques égards, un homme qui avait soixante douze mille livres... à perdre.

Messieurs, faites votre jeu, dit le représentant de monseigneur, c'est-à-dire, celui qui taillait pour son altesse. A ce mot académique, parabolique, cabalistique, électrique, diabolique, les conversations particulières s'arrêtent comme par enchantement. Le plus profond silence règne dans le salon. On s'empresse, on se place. Le grand œuvre va commencer.

A la manière dont débute Robert, il semble qu'il ait enchaîné la fortune. Il hazarde les plus grands coups, il les gagne; il double, il triple ses mises; il gagne encore. Le banquier tremble; Robert rit. Son altesse quitte le salon; son chancelier s'approche du favori de Plutus, lui parle à voix basse, et le prie de modérer son jeu. « Point de considération, s'écrie Robert, pour « ceux qui répondent à un homme comme moi « avec les épaules; point de pourparlers avec « leurs gens. Tout ou rien est ma devise. Je joue « cent mille francs à la noire. »

Le banquier, interdit, ne sait s'il doit tenir. Le chancelier lui fait un signe, qui veut dire que l'honneur de son altesse ne lui permet pas de re-

culer. L'honneur de soutenir une folie! Monseiseigneur n'en a jamais eu d'autre.

Le banquier va tirer : tous les spectateurs ont les yeux fixés sur ses mains. Ils cherchent à deviner la carte qui va sortir ; ils attendent la seconde, la troisième. Ceux qui perdent font des vœux pour le ponte ; les gagnans en font pour le banquier. Si on le ruine, ils sont arrêtés au milieu de leurs succès.

Toute l'assemblée se partage en deux partis, que la force du coup intéresse également... Le hasard a prononcé... C'en est fait... Robert a perdu.

Il pouvait faire une retraite honorable, et s'éloigner chargé d'or. Mais renoncera-t-il aux plus brillantes espérances, parce qu'il a perdu un coup? S'exposera-t-il aux plaisanteries amères de M. le chancelier? Un homme raisonnable n'eût pas balancé. Robert n'hésita pas un instant; mais le parti qu'il crut devoir indispensablement prendre, fut de se conduire en forcené.

Il joue deux cent mille francs et les perd. Réduit aux jetons, qu'il a reçus à la porte, il les jette sur le tapis, et les voit disparaître. Les mots piquans se font entendre; un rire moqueur éclate de tous côtés. Robert, exaspéré, dit qu'il a encore cinq cent mille francs, et qu'il va les chercher. A ces mots, le rire s'éteint, les railleries cessent. Un homme qui a cinq cent mille francs, qu'il est possible de tripler dans un quart d'heure, peut

redevenir un homme très-respectable : l'évènement décide de ce qu'il vaut.

Par une suite de la fatalité, qui commençait à le poursuivre, Robert trouva son notaire chez lui. Il retire ses fonds. Il remonte en carrosse ; il revient au Palais-Royal, au galop de ses barbes ; il semble qu'il veuille dérober le temps, qui bientôt va lui paraître si long!

Il entre ; il s'avance entre deux laquais chargés de sacs. Huit à dix cartes vont décider de cent mille écus... Le banquier les tire avec une apparente modération, sous laquelle il cache le désir de dépouiller le perdant des deux cents mille francs qui lui restent. Robert a perdu la tête, et les joue... Il n'a plus que d'inutiles regrets... Il est en proie au désespoir.

Son profond accablement annonce qu'il est ruiné sans ressources, et on est sans pitié pour un homme ruiné. On lui reproche les torts de la fortune ; on en fait les siens. On le blâme d'avoir couru des chances, qu'on suit soi-même tous les jours. L'amour-propre cherche sans cesse des victimes ; il s'applaudit d'en trouver, il les immole sans remords.

Une huée générale annonça à Robert que sa considération s'était évanouie avec son argent. Le chancelier se comporta avec décence ; il fit taire les mauvais plaisans. Il ne fallait pas que d'autres malheureux eussent à redouter plus que la perte de leur or. Le banquier continue de *tailler*, et

déja Robert, perdu dans la foule, fait place à d'autres téméraires. Il s'éloigne peu à peu du fatal tapis; il gagne l'anti-chambre; il descend; il se jette dans son carrosse; il rentre chez lui, et ce lit, autour duquel voltigeaient, la nuit précédente, les songes légers et séducteurs, n'est plus environné que des soucis dévorans qui en chassent le sommeil.

Robert ne dormit point; mais il n'était pas homme à s'affliger long-temps. Pourquoi en effet s'affecterait-il d'un mal qu'il n'a pu empêcher? N'est-il pas plus simple d'en chercher le remède? Est-ce sa faute, si la fortune est inconstante? N'a-t-elle pas trompé de plus grands hommes que lui, et Charles XII s'est-il brûlé la cervelle après la bataille de Pultawa? Ainsi raisonnent ceux qui ne veulent pas s'avouer qu'ils sont les auteurs de leurs propres malheurs.

Au lieu de s'occuper du passé, sur lequel il n'y avait pas à revenir, Robert examine quelles sont ses ressources. « J'ai dix mille francs chez le no-
« taire. Le contrat est rédigé; mais il n'est pas
« signé; par conséquent, il n'est pas contrôlé. Je
« ne dois donc que le papier marqué et l'écriture.
« Je laisse cent écus pour cet objet, c'est payer
« en grand seigneur. Reste neuf mille trois
« cents livres, ci..... 9,300 liv.
« Mon carrosse et mes chevaux
« m'ont coûté douze mille livres. Je
« les vends six, ci..... 6,000

Report d'autre part..... 15,300 liv.

« Ma livrée, or et argent, m'a « couté trois mille six cents livres. « Je déshabille mon cocher et mes « deux laquais. Je les renvoie, et je « vends les galons cinq cents francs, « ci..... 500

Total..... 15,800 liv.

« Il me reste donc quinze mille huit cents livres. « C'est huit cents francs de plus que je n'avais « en commençant à jouer. J'ai, avec cela, une su- « perbe garde-robe, et je me plaignais! ingrat « que je suis! Je conserverai ma garde-robe, « parce qu'on repousse un homme vêtu comme « un gueux, tandis qu'avec un habit de cent pis- « toles sur le corps, on est reçu partout, et que « pour relever mes affaires, il faut que je con- « tinue de voir le grand monde.

« Ça, voyons. Que ferai-je de mes quinze mille « huit cents livres? D'abord, je ne jouerai plus, « c'est une chose décidée. Le jeu est attrayant; « mais, comme me l'avait fort bien dit le bon- « homme de la rue Jean-Saint-Denis, rien n'est « plus incertain que ses produits. Je ne peux « espérer de succès plus marqués que ceux que « j'ai obtenus, et si je les avais encore, je ne me « bornerais pas davantage: je me connais. Non, « je ne jouerai plus. » Ne trouvez-vous pas que Robert devient raisonnable? Son retour à la rai-

son lui coûte un peu cher ; n'importe. Il est tant de gens que le malheur ne corrige jamais! Voyons où le conduiront ses sages réflexions.

Il commence par exécuter ses projets de réforme. Il déclare bonnement à son notaire qu'il s'est cru millionnaire et qu'il s'est trompé. Il paie l'écriture, et reprend son argent. Il vend équipages, chevaux, galons ; il eût vendu ses laquais, s'il eût trouvé un acheteur. Il paie son hôte, et va se cacher, non dans la rue Jean-Saint-Denis. On n'aime pas à se montrer à ceux qui ne compatiraient pas à des malheurs qu'ils ont prévus, et qu'ils regarderaient comme bien mérités. Robert va loger rue de la Calandre, petite rue ignorée, où on peut se donner pour ce qu'on veut, ce qui est assez agréable, quand on n'est rien.

Robert installé à son nouveau domicile, son sang calmé, après une fermentation soutenue de cinq à six jours, il pensa à son bras, ou plutôt la douleur le fit souvenir que depuis quatre jours ce bras n'avait été pansé.

« Par exemple, dit-il, il n'y a pas là de ma « faute ; c'est celle du docteur. Son métier est de « soigner ses malades, et s'il se fût présenté, je « l'aurais reçu. Ah ! je vois ce que c'est. Il me « doit cinq mille francs, et il ne se soucie pas de « me les rendre. Et moi, qui fier de mon opu- « lence, ai dédaigné un billet, quand il voulait « m'en faire dix ! Cinq mille francs sont bons à

« ajouter à ce qui me reste : je vais écrire au doc-
« teur... Eh! mon dieu, mon dieu, que sens-je
« donc là !... Cela n'est pas possible, n'est pas
« croyable... Quoi! mademoiselle Angélique....
« Hélas! il est trop vrai, et j'ai payé cela mille
« écus! Quand on paie ainsi, si on n'est point à
« l'abri du repentir, on doit l'être au moins des
« accidens. Qui diable aussi eût pu prévoir pa-
« reille chose? La fraîcheur d'Hébé, la timidité de
« l'innocence... Il n'y a pas encore là de ma faute;
« mais, vite, vite, écrivons au docteur. »

Le docteur arrive, avec son habit neuf, mais avec du linge sale, et des bas crottés. « Mon cher « docteur, lui dit Robert, je vois que le sort ne « vous a pas mieux traité que moi. — Mon cher « ami, il me fallait un revers pour me rendre à « moi-même, à mon état, à mes malades. Je l'ai « éprouvé, et tout est pour le mieux. Adieu « ferme, maison et moulin. — Adieu la terre de « Vaux. — Voyons votre bras. — Ah! voyez autre « chose. — Voilà qui est superbe. Cette maladie « me fera le plus grand honneur. Il y a réunion, « complication; vous avez, mon cher ami, tout « ce qu'on peut avoir. — Vous m'effrayez, doc-« teur. — Oh! ne craignez rien. Je vous tirerai « de là, sans avoir recours à l'amputation. Mais, « dites-moi, vous reste-t-il de l'argent? — Quinze « mille francs environ. — Prêtez-moi cinquante « louis. — Hé, docteur, vous me devez déja cinq « mille francs... — Ho! ne parlons pas de cela,

« je vous en prie. — Mais j'en parle, corbleu! —
« Je n'ai pas le sou, et pour vous guérir, il faut
« que je vive. Je ne vous demande que douze
« cents francs, je ne peux vous traiter à moins,
« et qu'importe que vous payiez avant ou après?
« — Mais mes cinq mille francs. — Ils sont per-
« dus. — C'est consolant. — Donnez-moi cin-
« quante louis, vous dis-je, et remettez-vous au
« lit. — Mais, docteur... — Point de *mais*. Dépê-
« chez-vous, ou je vais chercher de l'argent ail-
« leurs. — Au moins, docteur, vous ne me de-
« manderez plus rien. — Ah! j'en suis incapable. »

En santé, on brave le médecin et le confesseur. Est-on vivement attaqué, on revient au confesseur et au médecin. On les écoute comme des oracles, on tremble devant eux, on cherche sa destinée dans leurs regards. Guérit-on? on se moque de l'un et de l'autre, et on en est bien puni : on meurt abandonné, de la faculté, et dans l'impénitence finale, ce qui est très-malheureux.

Robert, timoré comme un malade, qui ne connaît pas son mal, lâche les cinquante louis au docteur. Le docteur fait son ordonnance pour la maladie nouvelle, et examine le bras. « Il est
« bleu, mais ce n'est rien que cela. — C'est sans
« doute l'effet de la pression des bandes et de
« votre négligence. — De la vôtre, monsieur.
« Au reste, je vais imbiber la compresse de cam-
« phre, et nous verrons ce soir. »

Le docteur part, très-décidé à revenir en effet

dans la soirée. Mais un joueur, qui a cinquante louis, dans sa poche, sait-il ce qu'il deviendra? Le docteur s'était glissé chez Courgel, sans trop savoir comment- Son air commun, sa mise bizarre le réduisent désormais aux tripots. Il va de l'un à l'autre. Il perd ici, il gagne là. Dans ces alternatives, de perte et de gain, il a oublié la double maladie de Robert. Tant qu'il a dix louis dans sa poche, peut-il s'occuper d'autre chose que du jeu?

Le docteur fait grande chère, par un raisonnement tout simple : c'est que ce qu'il mange n'est pas tout-à-fait perdu. Il achète, par la même raison, deux chemises, et deux paires de bas de soie, qu'il pouvait se trouver dans l'impossibilité de se donner le lendemain, et il n'en faut pas plus pour être toujours propre à Paris, où on trouve des blanchisseuses à la minute, comme des cafés à la seconde, des tailleurs à l'instant, des filles sans cesse.

Il faut finir par perdre, quand on joue toujours. A la fin de la seconde journée, il ne resta au docteur que ses deux chemises et ses deux paires de bas. « Ma foi, dit-il, il y a toujours un « beau côté dans les choses les plus désastreuses. « Je perds cinquante louis à la vérité; mais je « les paierai avec des ordonnances, et au moins « je suis en linge. C'est fort agréable. »

Il arrive chez Robert, sa chemise dans une poche, et des cartes dans l'autre. « Je n'ai plus le

« sou, mon cher ami. Nous allons vivre en phi-
« losophes. Nous raisonnerons sur l'instabilité
« des choses humaines : cela fait passer le temps
« et ne coûte rien. Je vous ai mis à la diète ; il
« ne vous faut que du bouillon. Moi, je man-
« gerai le bœuf ; vous guérirez, et je me main-
« tiendrai en santé.

« Vous ne me répondez pas ? Qu'avez-vous
« donc ? — Je souffre horriblement du bras, et
« d'ailleurs. — Mon cher ami, l'homme est né
« pour souffrir. Il pleure en naissant ; en gran-
« dissant, il est sans cesse contrarié, et c'est un
« pauvre hère, s'il n'a pas le bon esprit de rire
« de tout cela. — Job riait-il, accablé de souf-
« frances ? — Bah ! Job était un mauvais joueur.

« Voyons quels progrès a faits le cadeau de
« mademoiselle Angélique... C'est plus beau qu'a-
« vant hier. Quelle cure, mon ami ! Vous me
« parliez de cinq mille francs que je vous dois !
« c'est une misère. Je vous devrai une réputation
« immortelle. Et ce bras ? — Je ne le sens plus,
« docteur. — Bah ! ceci est fort. Voyons le bras...
« Il est gangréné. Il faut le couper sans balancer.
« C'est l'affaire d'un instant. — Me laisser couper
« le bras, monsieur ! — Ou mourir dans les qua-
« rante-huit heures ; choisissez. — Malheureux
« que je suis, à trente-six ans perdre un bras ! —
« Ce n'est que le bras gauche. — Je n'y consen-
« tirai jamais. — Faites donc votre testament.
« Dépêchez-vous et ne m'oubliez pas. Il vaut au-

« tant que j'hérite qu'un autre. — Mais, docteur, « avant de couper, ne pourrait on pas faire une « consultation? Je la paierai ce qu'on voudra. — « Oh! une consultation ne tourne guère qu'au « profit des médecins. Au reste, si cela vous fait « plaisir, je vous aurai des consultans. Combien « en voulez-vous? — Trois. — Je ferais le qua- « trième, et, dans ces cas-là, il faut être en nombre « impair. — Et pourquoi? — Parce que les opi- « nions étant nécessairement divisées, il n'y a « que le nombre impair qui assure une majorité. « — Amenez-en donc quatre. Mais je vous déclare « que j'adopterai l'opinion de ceux qui ne seront « pas de votre avis. »

Le docteur ne brillait pas par ses relations avec les membres de la faculté. Au reste, les confrères qu'il amena, étaient gens à tuer leur homme tout aussi bien que MM. Tissot et Petit. C'était un tireur de dents de la place de Grève; l'inventeur d'un spécifique, propre à trente-deux maladies; un apothicaire, et l'éditeur des ouvrages de médecine, très-savant, à ce qu'il prétendait, à force d'avoir lu des manuscrits *médicinaux*.

Il est des choses tellement claires, qu'elles préviennent toute espèce de discussion. Ainsi que les hommes, bien organisés, conviennent qu'il fait jour à midi; que ce qui est vrai aujourd'hui ne l'était pas hier; que l'intrigue est le levier qui soulève le monde, de même les cinq docteurs

décidèrent le bras bien et dûment gangrené. Pour le bien de l'humanité, ils attachèrent Robert aux quatre colonnes de son lit, et, d'autorité, ils le séparèrent d'une partie qui allait emporter le tout.

« Mon pauvre bras, disait Robert, en le voyant « tomber dans le baquet, il m'allait si bien ! C'est « vous, docteur, qui avez développé ma passion « pour le jeu ; c'est vous qui êtes cause que j'ai « connu mademoiselle Angélique ; c'est vous... — « Reprochez-moi toutes les folies que vous avez « faites, et vous n'avez fait que cela. Est-ce moi « qui vous ai conseillé d'être journaliste et d'é- « crire de manière à vous faire briser les mem- « bres ? Est-ce moi qui vous ai brouillé avec M. Mo- « reau, qui vous donnait une existence douce et « sûre ? Est-ce moi qui vous ai fait monter votre « maison sur le ton le plus brillant, quand vous « n'aviez que la promesse d'une place, que vous « étiez incapable d'exercer ? Est-ce moi qui vous « ai fait accueillir un prétendu cousin, qui vous a « coiffé le premier ? Est-ce moi qui vous ai marié ? « Est-ce moi... — Assez, docteur, assez. J'avais « oublié tout cela. — Oubliez de même le mau- « vais bras que je vous ai ôté. Vous vous accou- « tumerez à n'en avoir qu'un, comme tant de « gens s'accoutument à n'avoir qu'une jambe, « qu'un œil ; à n'en avoir pas du tout ; à être « bossu, cul-de-jatte ; comme je m'accoutume à « n'avoir pas le sou, et à porter mon mobilier dans

« ma poche. Une chemise sur moi, celle-ci, et « deux jeux de cartes, voilà tout ce que je pos- « sède au monde. M'entendez-vous me plaindre? Me « voyez-vous faire l'enfant? — Vous avez vos deux « bras. — Hé, que de bruit pour un bras de plus « ou de moins! Faisons une partie, cela vous dis- « sipera. — Êtes-vous fou? Joue-t-on aux cartes « avec une main? — Je mêlerai pour vous, je « donnerai pour vous, et ça ira. — Vous n'avez « pas d'argent, dites-vous? — Ma chemise contre « un petit écu. — Tope. A quel jeu? — A la triom- « phe. »

Le docteur n'osait plus essayer d'emprunter. Il savait que les gens les plus faciles se fatiguent de donner, et il devait être démontré, pour Robert, que ce qu'il prêtait était perdu. Il était plus simple de jouer petit jeu, de se donner ainsi un air de complaisance, d'égards, d'attentions, et le docteur ne risquait qu'une chemise contre quinze mille francs, qui pouvaient, peu à peu, passer de la bourse du malade dans la sienne. Robert ne savait pas jouer. Il perdait un louis, il en perdait deux, trois, que le docteur se hâtait d'aller perdre ailleurs, sous le prétexte de visiter ses malades.

A la fin des six semaines, il restait peu de chose à Robert, et le docteur ne possédait que ses deux chemises et ses deux paires de bas. Le docteur était toujours de bonne humeur, et Robert s'égayait à mesure que sa santé se rétablissait. Il devenait fort adroit, du bras qui lui restait,

et il observait, avec beaucoup de sagacité, que si la nature ne nous en eût donné qu'un, il eût bien fallu se passer de l'autre.

Il dînait fort bien tous les jours. Il avait encore de quoi dîner pendant un mois, et un homme du caractère de Robert ne prévoit pas les évènemens de loin. D'ailleurs, on est toujours riche avec six francs dans la poche, et des projets dans la tête.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Robert invente un genre de commerce nouveau.

« Voyons, qu'allons-nous devenir, dit un jour « Robert au docteur ? Vous m'avez gagné douze « mille francs en détail, et vous n'en êtes pas « plus riche. Je me porte bien, et je veux penser « à faire quelque chose. — Ma foi, mon cher « ami, je vous conseille de vous faire médecin. « — Médecin, moi ! Je ne sais rien. — A la bonne « heure ; mais vous possédez assez de latin pour « soutenir vos thèses, et c'est là l'essentiel. Quand « vous aurez vos lettres de licence en poche, « vous pourrez, impunément, médicamenter, faire « saigner, charpenter, tuer qui il appartiendra, et « cette ressource-là ne vous manquera jamais : « elle est fondée sur la crédulité humaine. — « Ma foi, docteur, ce métier-là ne me tente pas. « Cette ressource, que vous faites tant valoir, ne

« vous est pas très-profitable, et je n'ai pas la « présomption de croire que je serais meilleur « médecin que vous. — Que vous êtes simple ! « il ne s'agit pas de savoir si vous serez un bon « ou un mauvais médecin ; mais si vous aurez la « vogue. Il y a des modes en médecine, comme en « bonnets, et mon confrère Papillon a un équi- « page, parce qu'il a inventé les bouillons de « poulets, la pâte de jujube, qu'il dit de jolies « choses aux dames, et qu'il essaie leur santé. — « Hé, que n'inventez-vous quelque chose, vous « qui parlez ? — Moi, j'ai inventé le *croup;* j'ai « retrouvé la *pituite vitrée*, et personne ne veut « avoir ces maladies-là. — Tenez, docteur, votre « exemple est bien fait pour me dégoûter de la « médecine, et puis on dirait que j'ai étudié mon « art dans *Gil Blas*, et que vous êtes mon *San-* « *grado*. On se moquerait de vous et de moi. « Allons nous promener. Dînons encore une fois « ensemble. Vous irez ensuite chercher des *croups* « et des *pituites vitrées*, et moi, de mon côté, j'a- « viserai à ce que je dois faire. »

A la fin d'un repas, assez frugal, Robert prit la main de son docteur, lui dit un dernir adieu, qu'il aurait dû lui dire plutôt, et mis comme dans les beaux jours de sa gloire, il fut rôder au Palais-Royal, dont le jardin, plus vaste, et plus agréable qu'aujourd'hui, était fréquenté par les honnêtes gens. On ne prévoyait pas qu'il se-

rait trente, ans après, le repaire de l'agiotage, de l'escroquerie et de l'impudicité.

Un joli homme, très-bien mis, fixe nécessairement l'attention, et quand ce joli homme a un bras de moins, il intéresse. Les petites demoiselles faisaient chacune leur roman, en regardant passer et repasser Robert. L'une décidait que ce bras était resté à Rosbach, l'autre à Pondichéry. Celle-ci faisait Robert capitaine; celle-là colonel. Une autre lui donnait le cordon rouge; toutes désiraient qu'il vînt occuper une des chaises vacantes, qui étaient autour d'elles. Plus d'un mariage a commencé comme cela, et beaucoup de jeunes demoiselles sont bien aises de se marier. Robert, qui aimait beaucoup les petites demoiselles, cherchait de son côté à se fixer pour une heure. Il allait s'asseoir auprès d'une belle blonde, dont l'œil languissant s'exprimait, sans doute, avec plus de clarté que celui de ses rivales, lorsqu'il s'entendit appeler par son nom, c'est-à-dire, par le nom qu'il avait pris. Vous vous rappelez qu'il était indécent, alors, de se nommer comme ses pères. A la vérité, on ne pouvait avoir de notions certaines sur l'origine d'une famille, que dans l'étude d'un notaire, où il fallait bien, pour maintenir l'hérédité, continuer de s'appeler *Jacquot*, ou *Villain*; mais dans le monde, on se donnait du *de*, et *de* donnait beaucoup de valeur à un homme.

La dame, qui venait d'appeler le chevalier Désormeaux, n'était pas de la première jeunesse. Elle avait cinquante-cinq ans, un gros embonpoint, l'œil hardi, du rouge, des mouches, un grand panier, une belle fortune, elle était veuve, elle avait enfin tout ce qui rend une femme respectable. Aussi le chevalier s'approcha-t-il avec le feint empressement que prescrit la politesse. Il avait connu madame de Vertenfort chez Courgel. Elle y jouait petit jeu, seulement pour avoir l'air de faire quelque chose, et elle cherchait les réunions nombreuses, parce qu'une femme de mérite y trouve toujours quelqu'un qui lui convient. Elle avait oublié Courgel : il était mort. Elle ne pensait pas davantage au chevalier ; mais le bras de moins venait de la frapper, et elle espérait se distraire de certaines peines, pendant que Robert lui conterait ce que ce bras était devenu.

Robert qui, depuis long-temps, mentait avec une aisance toute particulière, commençait un supplément à l'histoire qu'il avait contée au souper de madame de Courgel, lorsque madame de Vertenfort l'interrompit par une exclamation, accompagnée d'un roulement d'yeux, qui devait, d'après son intention, exprimer un voluptueux désespoir, et qui n'était qu'une grimace. Robert, interdit, regarde, et voit passer un beau monsieur, qui daigne à peine accorder un regard, et une légère inclination à la dame. « L'ingrat, dit-

« elle à demi-voix, le cruel, le monstre ! » Robert comprend que la dame aime le monsieur, et qu'elle a à s'en plaindre, ce qui est assez ordinaire. Mais les détails peuvent être piquans, et Robert est curieux. « Hélas, lui dit madame de « Vertenfort, c'est soulager un cœur malheureux, « que de le forcer à s'épancher : vous saurez « tout. »

« Tranquille depuis la mort de feu monsieur « de Vertenfort, à l'abri des passions violentes, « je coulais mes jours au sein des plaisirs inno- « cens. Je n'aimais pas M. de Vertenfort. Il est « vrai qu'il n'était pas beau, qu'il n'était pas bon, « qu'il n'était pas même sociable, et jugeant tous « les hommes d'après lui, je me flattais inconsi- « dérément de n'aimer jamais personne ; consé- « quence fausse, ainsi que me l'a trop prouvé le « vicomte de Chamferlin. Il me vit, il m'aima, « et se garda bien de me le dire. Couverte encore « de voiles, et de crèpes noirs, pouvais-je prêter « l'oreille au langage de l'amour ? Ses yeux, ses « traîtres yeux m'apprirent ce que sa langue crai- « gnait de m'exprimer. Je les entendis trop, et « le moyen de ne pas les entendre ! Ils sont d'une « beauté, d'une expression... vous venez de les « voir. Le vicomte, certain de ses progrès, me « dit de ces demi-choses, me fit de ces demi-aveux, « dont une femme chaste ne peut raisonnable- « ment s'offenser ; mais qu'elle entend toujours, « pour peu qu'elle ait des oreilles. Le perfide

« alluma, dans mon cœur, une flamme d'autant « plus vive, que ce cœur était neuf encore. Il me « demanda la permission de me venir voir, de « me consoler dans mon veuvage. On ne refuse « pas la visite d'un homme de qualité, qui s'an- « nonce respectueusement. Je le reçus... Vous « l'avouerai-je, chevalier? il me consola si com- « plètement, que je ne pensais plus au défunt, « lorsque le régiment de Picardie reçut l'ordre de « joindre l'armée en Allemagne... Le monstre y « avait acheté une compagnie, qui n'était pas « payée ; il n'avait pas le sou pour faire ses équi- « pages, et je lui dis : trop aimable consolateur, « on ne saurait trop faire pour qui console comme « vous. Voilà ma bourse, puisez-y comme dans « la vôtre. Vous balancez, mon cher vicomte! Hé « tout n'est-il pas commun entre des gens qui « s'aiment?

« Il y puisa, le parjure. Il paya sa compagnie, « ses effets de campement. Il prit ce qu'il lui fallait « pour faire figure pendant la campagne, et au « moment de me quitter, il redoubla de tendresse, « d'efforts... Jamais, je le crois, femme ne fut con- « solée comme moi.

« Hélas! pendant que je tremblais pour sa vie, « que j'adressais pour lui des vœux au ciel, que « je relisais ses lettres, que je les commentais, et « que je concluais de ces commentaires que nul « homme n'est comparable au vicomte de Cham- « ferlin, le barbare, insultant à mes alarmes, à

« ma douleur ; entretenait une correspondance
« suivie... avec qui ?... avec sa blanchisseuse, qui
« est aussi la mienne. Une morveuse de dix-huit
« ans, qui n'a pour elle que d'assez jolis traits, la
« fraîcheur de son âge, un bavolet bien blanc,
« un juste qui laisse entrevoir des formes, fort
« agréables, je l'avoue, et un bas de coton, sur une
« jambe fine, qui paraît tenir à quelque chose de
« très-séduisant. Mais qu'est-ce que tout cela com-
« paré à madame de Vertenfort, fille de l'intendant
« du Limousin, et veuve d'un lieutenant criminel
« du Châtelet ? — Rien du tout, madame, rien du
« tout. La qualité est fort au-dessus de la beauté.
« Qu'est-ce en effet que cette fraîcheur, dont se
« targuent tant de jeunes personnes ? une pauvre
« petite fleur que fane un rayon du soleil, dont la
« chaleur mûrit ces fruits délicieux que recherche
« la raison, et qu'elle se plaît à savourer. — Je ne
« vous croyais pas tant de jugement, chevalier.
« — Mais comment avez vous découvert la cor-
» respondance du vicomte et de votre blanchis-
« seuse ? — Elle avait une liasse de ses lettres
« qu'elle a présentée à ma femme de chambre,
« comptant lui donner son livre de blanchissage.
« Un secret pressentiment me fit prendre ces
« lettres, et vous sentez quel effet a fait sur moi
« cette lecture. — Oh, madame, je le prévois. —
« J'ai souffleté Jeanneton... — Qui n'a rien dit
« pour sa défense ? — Et qui par son silence a
« reconnu son indignité, et la supériorité du rang.

« — Madame, vous venez de me conter une his-
« toire fort intéressante. Permettez-moi de vous
« demander ce que vous comptez faire de votre
« amour pour le vicomte de Chamferlin. — Mais,
« chevalier... c'est moi qui vous le demande. —
« Eh bien, madame, parlons raison. Son langage
« ne messied pas aux Grâces. — Ah, chevalier,
« que vous êtes galant! — Combien avez-vous
« donné au vicomte ? — Quatre-vingt mille
« francs. — Et vous avez de rente ? Cinquante
« mille écus. — Hé bien, madame, c'est vous qui
« avez tort. — Ah, voilà qui est violent. — Le
« vicomte ne peut pas vous rendre quatre-vingt
« mille francs, et vous sentez combien il serait
« humiliant, pour lui, de paraître devant celle à
« qui il les doit. — Mais je les ai donnés, cheva-
« lier. — Quelle horreur! comment, madame,
« vous confondez le vicomte avec ces hommes,
« sans délicatesse, qui dégradent l'amour en rece-
« vant de l'argent des mains de la beauté! —
« Mais que puis-je faire mieux que de donner? —
« Si mon amante n'avait qu'une chaumière, je la
« partagerais avec elle. Elle a cinquante mille
« écus de rente, et elle balance à m'offrir sa main!
« elle me refuse le plus honorable moyen de
« m'acquitter envers elle? — Oh, ciel, admettre
« un volage dans le lit de M. de Vertenfort! —
« Vous l'avez bien reçu dans le vôtre. Et puis
« cette correspondance, avec Jeanneton, cache
« quelque mystère, que le vicomte expliquerait

« sans doute à son avantage. — Dieu! grand dieu!
« s'il était possible!... Cependant une femme titrée
« épouser en secondes noces un capitaine d'in-
« fanterie! — Mais cet homme est de qualité,
« il est aimable. — Charmant, M. le chevalier. —
« Vous êtes majeure. — Depuis six mois. — D'ail-
« leurs le mariage émancipe. — Oh! je suis très-
« émancipée. — Qu'importe alors ce que dira le
« monde. — Oh, le monde ne m'intéresse plus.
« — Il est reconnu que rien ne rend un homme
« fidèle comme le mariage. — Vous croyez cela,
« chevalier? — J'en appelle à la mémoire de
« M. de Vertenfort. — Oh, il était d'une fidélité
« exemplaire. — C'est l'effet certain du sacrement.
« — Vous me persuadez, chevalier. Mais com-
« ment ramener M. de Chamferlin? Je ne peux
« courir sur ses pas, lui faire les premières pro-
« positions. — Je les ferai pour vous, madame.
« — Vraiment? — Et avec un sensible plaisir. —
« Que vous êtes aimable, M. le chevalier! si j'o-
« sais vous prier... — De quoi, madame? — D'ac-
« cepter ce solitaire. Il est assez joli. — Il est
« superbe, madame, et un pareil service... — Ne
« saurait se payer, chevalier; aussi n'est-ce qu'un
« gage d'amitié que je vous offre. — A ce titre
« là, madame, il ne m'est pas permis de refuser.
« — Mais allez donc, monsieur, partez. Vous ne
« voyez pas que Chamferlin quitte la grande allée,
« et va je ne sais où. — Je l'aurai joint en trois
« minutes : J'ai gagné en jambes ce que j'ai perdu
« en bras. »

En effet, le chevalier court, comme lorsqu'il avait tous les huissiers de Paris à ses trousses, et il fait tant de bruit en courant, que le vicomte de Chamferlin se hâte de se ranger, croyant qu'un carosse à six chevaux va lui passer sur la tête. Étrange vertu d'une petite pierre polie, qui pourtant ne vaut pas un pain d'une livre.

« Où allez-vous donc, monsieur le vicomte? — « Que vous importe, monsieur.? — Oh, quel « ton! — C'est le mien, monsieur. — Il n'est « pas aimable. — Peu m'importe. — Vous a-t-il « quelquefois mené à quelque résultat satisfai- « sant? — Oui, à me défaire d'un interrogateur « importun, que je ne connais pas. Adieu, mon- « sieur. — Un moment donc. Quel homme vous « êtes! Au lieu de pointiller, tâchons de nous « entendre. J'ai formé un projet en courant... — « Oh, des projets! qui n'en fait pas, et à quoi « conduisent-ils? — Celui-ci fera votre fortune. « — Occupez-vous de la vôtre. — Mais vous « n'êtes pas traitable... Que donneriez-vous à quel- « qu'un qui vous ferait épouser trois millions? — « Six mois du revenu. — En vérité? — D'honneur. « — J'ai votre affaire; mais je ne peux vous dissi- « muler... — Quoi? — Qu'avec la dot, il faut vous « charger d'une femme... — Parbleu, je m'en « doute. — Qui n'est pas jeune. — Cela m'est « égal. — Qui n'est pas belle. — Eût-elle la tête « de Méduse, je l'épouse. Mais je veux des sûre- « tés. — Et moi aussi. — Je vous fais un billet

« conditionnel. — Soit. Quand ? — Tout de suite.
« — Où ? — Sur la forme de mon chapeau. »

Ces deux messieurs étaient aussi pressés l'un que l'autre. Cependant on n'écrit pas sur la forme d'un chapeau, quand on n'a ni plume, ni encre dans sa poche. Il fallut entrer au café voisin. Le billet fait et serré, Robert nomme madame de Vertenfort. — « Parbleu, s'écria le vicomte, je « ne la croyais pas folle à ce point là. Mais puis- « qu'il en est ainsi, je n'avais pas besoin d'inter- « médiaire pour faire ce mariage là. — Croyez- « vous, monsieur ? — Il suffisait de me présenter. « — Et votre intrigue avec Jeanneton, et la co- « lère de la dame ? Pensez-vous que vous l'eussiez « apaisée ; qu'elle eût donné dans toutes les « billevesées qui vous eussent passé par la tête ? « Il fallait qu'un conciliateur, en apparence « étranger à tous deux, entreprît de vous justifier, « et c'est ce que j'ai fait. — Et qu'avez-vous dit ? « — Je m'y suis pris assez adroitement, pour vous « laisser le maître de donner à l'aventure la tour- « nure qu'il vous plaira. — C'est quelque chose, « j'en conviens ; mais vous vendez vos services « un peu cher. — Ma foi, monsieur, il faut que « tout le monde vive. Vous pouvez, d'ailleurs, « présenter, la veille du mariage, un mémoire de « dettes égal au montant du billet. La future l'ac- « quittera, et de cette manière vous m'aurez payé « sans débourser un sou. — C'est fort bien l'en- « tendre. — Et puis, imaginez-vous qu'il ne me

« reste rien à faire ? Qui décidera la dame à vous « passer son bien par contrat de mariage ? Sera-« ce vous ? Braverez-vous les bienséances jusqu'à « établir des prétentions exagérées ? Entamerez-« vous des discussions d'intérêt ? Hem ? commen-« cez-vous à sentir l'utilité d'un tiers ?... Enfin, si « vous avez des regrets à la somme promise, je « vais vous rendre votre billet, et tout défaire « en un instant. Je dirai à madame de Verten-« fort que je vous ai mal jugé ; que vous êtes « aussi coupable qu'elle l'imagine ; que vous per-« sistez dans votre attachement pour Jeanneton, « et que... — Non, non, cela n'est pas nécessaire, « et je tiendrai le marché conclu. Il n'y a qu'une « chose qui m'embarrasse. — Je lève toutes les « difficultés. — J'ai un mémoire de dettes réelles « à ajouter au mémoire fictif que je ferai pour « vous. — Madame de Vertenfort les paiera tous « les deux. Je l'y déterminerai. — Mais la somme « est très-forte. — Hé bien, elle vendra une terre. « Ne sera-t-elle pas trop heureuse d'acheter, à si « bas prix, un beau garçon comme vous ? — Je « ne sais pas trop ce qu'elle en pensera au bout « de six mois de mariage. — Ma foi, ni moi non « plus. Mais qu'importe ? Allons trouver madame « de Vertenfort. »

Toute autre qu'elle se serait ennuiée d'attendre la fin d'une conférence assez longue. Mais ferme sur sa chaise, elle eût passé, au Palais-Royal, le reste du jour, et une partie de la nuit, avant de

renoncer à l'espoir de revoir son chevalier, et d'avoir des nouvelles de son perfide. Dès que le vicomte fut à portée d'être vu, il se composa une figure; il se gonfla la poitrine; il roidit ses bras; serra ses poings; se donna aux yeux de madame de Vertenfort, l'air d'un furieux, d'un désespéré. Les autres le prirent pour un extravagant, et on fait peu d'attention à ces gens-là : il y en a tant, et de tant de genres !

« Non, madame, je ne voulais plus vous voir, « je ne le devais pas, et c'est malgré moi que je « cède au chevalier, qui m'entraîne; mais résis- « te-t-on à l'amitié ? — Plus bas, vicomte, plus « bas. — Plus haut, au contraire, madame. Je « voudrais apprendre à tout l'Univers que le « vicomte de Chamferlin, trahi dans son amour, « outragé presqu'en public... — Oh! de grace, « gagnons ma voiture. Vous ne voyez pas que « vous me donnez en spectacle ici. — Hé, croyez- « vous, madame, que les grandes douleurs soient « muettes? Vous le voulez, montons dans votre « carosse... Cocher, à l'hôtel de Vertenfort.

« Voilà le salon où je vous déclarai ma ten- « dresse; voilà l'ottomane sur laquelle vous étiez « voluptueusement penchée; voilà le coussin sur « lequel je vous jurai, à genoux, une fidélité à « toute épreuve; voilà dans quelle position nous « étions tous deux, lorsque retenue par la dé- « cence, vous ne me répondîtes que par la plus « séduisante rougeur. Suivez le tableau, chevalier.

« Madame cachait, dans mon sein, son embarras et « sa figure charmante ; une jambe, faite au tour, « était en haut, l'autre en bas ; deux mules de « satin roulaient sur le parquet. Ivre de désirs, « je croyais toucher au moment du triomphe, « lorsqu'un petit chien, caché je ne sais où, s'é- « lance et me mord... On ne supporte pas de « sang-froid un pareil accident. Je me lève, je « tempête, je m'emporte ; madame cherche un « asile sur cette bergère ; je la poursuis sans re- « lâche ; elle veut se réfugier dans ce boudoir ; « cette clé l'arrête par la fente de sa poche, et « déchire sa robe et son panier. Voilà l'endroit « où son pied s'embarrassa dans le tapis ; voilà « celui où elle tomba... Voilà de quelle façon je « tombai... — Finissez donc, finissez donc, mon- « sieur le vicomte. Il n'est pas nécessaire de ré- « peter, devant un tiers, certaines scènes du ta- « bleau, pour me prouver votre mémoire. — « Avouez du moins, madame, que l'amour seul « retient mille particularités, en apparence indif- « férentes, parce que lui seul sait les apprécier. « Avouez que ce qu'il vous plaît appeler mémoire « est chez moi l'effet d'une passion sans bornes ; « que quiconque aime comme moi, ne peut voir « au monde qu'une femme ; qu'elle doit être l'u- « nique objet de ses vœux, de ses désirs, la source « de toutes ses jouissances... Je reviens, chevalier. « Madame se rend ; je me crois le plus heureux « des hommes ; je me flatte de couler près d'elle

« des jours tissus *d'or et de soie ;* le croirez-vous?
« Ses sermens, ses transports, tout était duplicité,
« mensonge. — Vous m'accusez, grand dieu!
« Vous m'accusez, vous, l'auteur de toutes mes
« peines! — Tandis que je me reposais sur ses
« faveurs, le plus fort, le plus indissoluble des
« engagemens, elle me trahissait, elle me sacri-
« fiait... — Et à qui, juste ciel! — A qui, ma-
« dame? Vous me le demandez! Vous voulez donc
« que le chevalier connaisse l'étendue de vos
« torts? Je parlerai. Un bourgeois, un misérable
« financier était mon rival heureux. — Nommez-
« le donc, je vous en supplie, je vous en conjure.
« — Courgel m'a tout avoué. — Courgel, dites
« vous, Courgel! il a eu la bassesse de me ca-
« lomnier! ah, si la mort n'avait mis, entre nous,
« une insurmontable barrière, je courrais chez
« lui, je le forcerais à une rétractation... Mais je
« consens qu'abusé par un lâche, vous m'ayez
« crue infidelle : comment accordez-vous cette
« jalousie, ce désespoir qui vous oppresse avec
« cette basse intrigue, avec les lettres écrites à
« Jeanneton? — Jeanneton! de qui me parlez-
« vous?... Jeanneton... Oui, je me la rappelle;
« oui, je l'ai possédée, et je la hais maintenant en
« proportion de ma faiblesse. Mais que voulez-
« vous? Ma tête était perdue; je ne roulais que
« des projets de vengeance, et j'ai cru que la
« plus insultante de toutes était de vous humilier
« dans la femme qui vous succèderait, de vous

« donner à croire qu'il n'en était aucune que je « ne misse au-dessus de vous.

« Mon but était manqué, si cette femme n'était « indiscrète; mais je pensais que son orgueil, « flatté de la conquête d'un homme de mon rang, « ne vous laisserait rien ignorer. Voilà ce qui « m'a déterminé à écrire ces lettres, qu'on a paru « vous remettre par erreur, et qu'on ne vous « voyait lire qu'en triomphant en secret.

« Réfléchissez, madame, et convenez que si « un gentilhomme descend jusqu'à une petite « fille, il ne lui écrit pas, sans motifs, dans une « langue qu'elle ne saurait entendre; que quel- « que naïve que soit cette petite fille, elle est « toujours discrète sur certaines choses, et que « des lettres d'amour et un livre de blanchissage « se ressemblent si peu, que Jeanneton n'a pu s'y « méprendre que très-volontairement.

« — Ah, cher vicomte, si vous êtes sincère en « ce moment, si le dépit seul a produit une in- « fidélité passagère... — En douteriez vous, chère « Hortense? — Non, mon cœur me dit que vous « êtes innocent, et, fussiez-vous coupable, il me « forcerait à vous absoudre. Mais ce qui est cruel, « barbare, impardonnable, c'est d'avoir cru que « je pusse cesser de vous aimer, que je pusse « vous trahir. — Oui, je l'ai cru, madame, et cette « erreur funeste a fait le malheur de tous deux. « Vous le savez, grand Dieu, si je me la reproche! « pour vous prouver mon repentir, combien vous

« m'êtes chère, à quel point je suis décidé à vous « consacrer mon être, je ne sors plus d'ici... — « Comment, mon cher enfant... —J'unis mon sort « au vôtre; je vais prononcer au pied des autels « l'heureux serment de vous aimer toute ma vie. « — Vous me ravissez, mon doux ami; mais « écoutez... — Je n'écoute rien. Vous serez ma « femme, et la femme la plus chérie et la plus « heureuse. Pour Jeanneton, cette petite vani- « teuse, qui a eu l'impertinence de croire qu'elle « vous balançait un moment dans mon cœur, je « veux l'en punir par le spectacle de notre mu- « tuelle félicité; je veux vous donner la preuve « convaincante qu'elle n'est nullement redoutable « pour vous, en l'ayant sans cesse sous mes yeux, « en l'insultant à chaque instant du jour : Vous « la prendrez pour votre femme de chambre. — « Oh, par exemple, non. —Vous la prendrez, vous « dis-je, ou vous me ferez la plus cruelle injure. « Hé quel sera le prix du plus parfait amour, si « vous me refusez votre confiance? — Je ne le « mettrai point à une épreuve, si non dangereuse, « au moins déplacée. —Je vous entends, madame. « Vous me croyez faible, vous me méprisez, vous « me jugez indigne de vous; ou plutôt étrangère « à l'amour, et à la jalousie, qui toujours l'accom- « pagne, vous dédaignez de vous venger de Jean- « neton, dont l'outrage ne vous affecte pas. Hé « bien, sachez, madame, que je n'épouserai ja- « mais celle dont la tendresse, réservée, défiante,

« ne répondra pas à la mienne. Je renonce à « vôtre main; j'y renonce sans retour. Je m'arra- « che de ces lieux; je passe en Amérique; je mets « entre vous et moi l'immensité des mers... — « Vous me faites trembler... Vous froissez le plus « tendre cœur..... Vous voulez donc emporter « avec vous mon repos et ma vie... — Que vois-je! « vos beaux yeux se mouillent de larmes! vous « me pressez dans vos bras... Ah, je viens de re- « conquérir mon amie. L'Orange, Jasmin, La Brie, « vite, vite, à l'instant, le notaire et Jeanneton.

« ... Je ne peux suffire à la force des sensations « qui m'ont successivement agité. Permets, divine « Hortense, que je passe dans ce cabinet. J'y « rappellerai ma raison, et mes sens que tes re- « gards ne cessent de troubler... Le chevalier « t'entretiendra pendant cette courte absence. »

Le vicomte n'avait pas trop mal joué son rôle pour un homme qui n'était pas préparé. Il jugeait qu'il était temps que le chevalier se mît en scène. Roberville débuta par l'éloge le plus complet de M. de Chamferlin. C'était le moyen de fixer l'attention, et de faire vibrer cette corde, qui n'existe pas, et qui par cette raison a paru neuve dans *Misantropie et repentir*. Le chevalier insinua qu'un jeune homme qui s'attache à une femme sur le retour, est essentiellement raisonnable, et qu'on peut compter sur lui pour le reste de sa vie. Il observa, en même temps, qu'il convenait de tirer le vicomte de l'anxiété affreuse qui le

tourmentait ; que les opinions différentes que madame de Vertenfort avait manifestées en cinq minutes, devaient le faire douter de son bonheur, et qu'une femme, délicate et sensible, va au devant de l'être chéri, qui la ménage, et qui veut lui éviter une explication. Le mot dédit fut prononcé à demi-voix et adopté avec transport. Les bonnes créatures que les vieilles! elles ne marchandent jamais un repentir.

Ensuite Robert donna adroitement à entendre que la mort nous surprend à toute heure; que le vicomte pouvait perdre une épouse accomplie, et qu'il était de la dignité de sa compagne de lui assurer de quoi soutenir le train qu'il aurait mené pendant ces beaux jours, où elle aurait épuisé avec lui ce que la volupté a de charmes. « Je lui « passe tout mon bien, s'écria madame de Ver- « tenfort, et je ne fais tort à personne. Je n'ai « qu'un neveu, qui passe son temps à étudier « l'astronomie; que des imbécilles disent être un « excellent sujet; mais qui n'apprend pas dans « les astres comment on doit se conduire ici bas. « Sans soins, sans égards pour moi, il a osé me « tourner en ridicule chez certaine comtesse... — « Madame, une faute aussi grave ne peut se pu- « nir que par l'exhérédation. — Je le déshérite. »

Il fallait en venir à l'article difficile à traiter, le billet du vicomte à Robert, et ses dettes à payer. Quelle tournure donner à cela? L'amour fait quelquefois dissiper des sommes énormes, et

si elles ne profitent pas à la beauté vénale, elle les a du moins palpées. Comment prouver à madame de Vertenfort qu'on a dépensé cent mille écus pour elle, sans lui avoir seulement envoyé une loge à l'Opéra? Robert se frottait le front, comme si les idées naissaient dans la paume de la main. Il le frottait, le refrottait... « Hé bien, « chevalier, qu'avez-vous ? Puis-je faire quelque « chose encore pour prouver au charmant vi- « comte l'excès de mon amour? — Ah! madame, « ne croyez pas que le vôtre égale jamais le sien. « A quoi pensez-vous qu'il passait le temps, lors- « que, se croyant trahi, il était en proie à des « tourmens intolérables? Vous imaginez, peut-être, « qu'il s'est jeté dans un monde, qui l'accueille « avec transport, et qui regrette de ne pas le voir « assez; qu'il a porté son désespoir, et le besoin « d'aimer dans les bras des femmes de la cour, « qui toutes eussent volé au-devant de son cœur? « Non, madame. Pénétré de son prétendu mal- « heur, ne s'occupant qu'à y trouver un remède, « c'est dans les bras d'un chimiste qu'il s'est pré- « cipité. Il a passé un mois, dans un grenier, à « chercher un filtre, qui pût lui ramener un cœur « qu'il croyait perdu. — Un filtre, chevalier, un « filtre, dites-vous! Ah! vicomte, que je vous sais « gré d'avoir cherché un filtre! Mais on dit, che- « valier, qu'on n'en trouve pas.—Aussi, madame, « n'en a-t-il pas trouvé. Mais comme les mar- « chands de filtre sont très-chers, qu'on a le

« temps, pendant un mois, de multiplier les es-
« sais, et que ces essais-là sont dispendieux, le
« vicomte a été forcé d'emprunter des sommes
« considérables. — Je les rembourserai, chevalier.
« Comment donc? Un amant au désespoir, qui
« ne pense qu'à moi, qui ne voit que moi, qui
« veut employer, pour me ramener à lui, jus-
« qu'aux ressources les plus cachées de la nature...
« Et à combien se montent ses dettes? — Vous
« jugerez de son amour par l'importance de la
« somme... Je n'ose vous la déclarer. Le vicomte
« peut-être... — Fi donc, mon cher ami, fi donc!
« Je sauverai cet aveu à sa délicatesse. Finissons.
« Il doit... — Cent mille écus. — Ah, mon dieu,
« cent mille écus pour des filtres... qu'on n'a pas
« trouvés. — Oh, son argent n'est pas absolument
« perdu. Comme on trouve toujours en chimie
« ce qu'on ne cherche pas, le vicomte et son
« adepte ont trouvé, au lieu de filtres, l'art de
« *transmuter* la potasse en métal. — Et à quoi
« cela est-il bon, chevalier? — Ma foi, madame,
« je n'en sais trop rien, ni le public non plus.
« Dans ce cas-là, les faiseurs de découvertes sont
« les seuls qui soient instruits, et qui ne doutent
« de rien. Mais le vicomte m'a dit, en général, que
« la transmutation de la potasse, en métal, avait
« la vertu d'effacer les rides naissantes, de ren-
« dre à la bouche sa première fraîcheur, de rétablir
« la rondeur et l'élasticité des formes... — Ah! que
« me dites-vous là! Voilà la plus précieuse des

« découvertes. Je paierais volontiers le double de « ce qu'elle a coûté, et je veux avoir chez moi « une fabrique de métal de potasse... Mais je vous « avoue que je suis embarrassée... — et de quoi « donc, madame? — Je n'ai pas cent mille écus. « — Hé, qu'importe? Serez-vous retenue par la « crainte d'un sacrifice, à qui vous devrez une jeu- « nesse inaltérable, des charmes toujours nou- « veaux, et la garantie de la constance du vi- « comte? Très-riche encore, pour quelqu'un qui « sait se borner, regretterez-vous une terre, qui « n'est d'aucun prix, comparée à la santé et au « plaisir?—Vous avez raison : je vends une terre.»

Le vicomte ne perdait pas un mot. Il se tenait les côtés, pour ne pas éclater, et il éclata enfin, au moment, où fort heureusement pour lui, l'apparition du notaire fit aboyer le petit chien, dont la voix aigre couvrit le rire le plus immodéré. Madame de Vertenfort se félicita beaucoup de ce que le vicomte ne serait pas présent aux ordres qu'elle allait donner au garde-note. Tout entier à sa flamme, il eût peut-être rejetté des dons, que le véritable amour n'accepte qu'avec répugnance. Elle parla au notaire à voix basse : elle tremblait qu'on entendît un mot du cabinet. Le notaire promit de repasser dans deux heures, et madame de Vertenfort fut voir comment se trouvait celui qui avait voulu la fixer par des filtres, et qui avait trouvé le métal de potasse, qui, selon elle, valait bien mieux, et dont elle faisait, pour le

moins, autant de cas que du vicomte. Les hommes ne savent pas aimer comme les femmes; ils ne font pas, comme elles, leur affaire principale de l'amour; ils ne connaissent pas ce dévouement absolu, ce renoncement à soi-même, cette impulsion secrette qui les identifie avec l'objet aimé. Toutes les femmes disent cela, et pas une ne convient que, de la coquetterie et du soin de leur petite personne, se compose leur passion dominante, celle à qui toutes les autres sont subordonnées. Il faut donc que je le dise pour elles.

« Mon doux ami, allez donc promptement me « chercher du métal de potasse, et ne manquez « pas de vous trouver ici à l'heure où le notaire « reviendra. — Je vole, madame, pour être plutôt « de retour à vos pieds.

« Ah, ça, chevalier, comment me tirerez-vous « du métal de potasse? où aviez vous la tête, « quand vous avez imaginé cette extravagance? — « Où était la vôtre, quand vous avez exigé que « votre Hortense prît Jeanneton chez elle? — « Quelle différence! une vieille folle croit tout, « accorde tout; s'estime heureuse, quand on dai- « gne prendre la peine de la tromper. C'est bien « avec de pareilles espèces, vraiment, qu'on a be- « soin d'esprit, de réflexions, de motifs raisonnés. « — Tout cela est fort bien; mais il était plus simple « et plus sûr de meubler Jeanneton, et de faire « payer les frais à la vieille. — Pas du tout. J'ai « une fantaisie pour cette petite fille; mais je ne

« prétends pas faire de cela une affaire sérieuse.
« J'aime mes aises. Je veux, quand je serai dés-
« œuvré, en allant, en venant, la trouver sous
« ma main. La vieille a consenti; elle brûle, elle
« grille, et elle n'obtiendra mes faveurs que lors-
« que les clauses du traité seront exécutées. Mais
« revenons. Que diable voulez-vous que je lui
« apporte qui efface ses rides, qui lui rende des
« dents, et qui arrondisse des formes allongées?
« — Ma foi, je n'en sais rien. — Peste soit de votre
« imaginative. — Hé, monsieur, j'ai pensé que si
« madame de Vertenfort concevait quelque soup-
« çon, sur votre intimité avec la petite, elle cesse-
« rait de craindre une rivale, à qui le métal de
« potasse l'égalera en jeunesse et en fraîcheur, et
« sur qui elle a déja l'avantage de la fortune, de
« l'éducation et de l'esprit. — L'intention était
« bonne, et vous auriez joué là un coup de maî-
« tre, si vous aviez le don des métamorphoses.
« Finissons. Qu'est-ce que c'est que ce métal de
« potasse? — Ce n'est rien du tout; mais pourquoi
« ne serais-je pas plus habile que les inventeurs,
« et ne lui découvrirai-je pas des propriétés, dont
« dont ils ne se doutent point. — Cessons de plai-
« santer. Qu'apporterons-nous à la vieille? — Du
« lait virginal. — Elle le reconnaîtra. — Nous y
« mêlerons un peu d'encre. — L'effet ne répondra
« pas à vos promesses. — Je n'ai pas dit que le
« métal de potasse fît, d'une Sybille, une Hébé en
« un jour. Et puis le contrat se signe dans deux

« heures, et vous serez sûr au moins du dédit.
« — Je me rends. Montons dans mon remise; al-
« lons trouver Jeanneton, et instruisons-la de la
« manière dont elle doit se conduire. »

Jeanneton, souffletée, chassée par madame de Vertenfort, n'avait pas reparu chez elle. Jolie comme une ange; lavant parfaitement son linon; développant, en le repassant, une main potelée, des doigts effilés, un bras arrondi, elle ne devait pas manquer de pratiques, ni d'amans. Elle aimait beaucoup son vicomte, et elle était fière de le recevoir à son quatrième étage, et de partager, avec lui, sa couchette de noyer.

Quand elle sut qu'elle allait jouer un rôle secondaire, qu'elle serait exposée aux caprices d'une maîtresse, que le vicomte ne serait son amant qu'en secret, et qu'il la menerait durement devant le dernier valet de la maison, elle fit la plus drôle de petite mine; elle bouda d'une manière si agaçante; sa cornette retroussée, et son fichu dérangé, et son jupon court, et sa gorge charmante, et sa jambe moulée, et tout son ensemble la mettait si fort au-dessus de celle à qui il fallait du métal de potasse, que le vicomte, enchanté, la saisit dans ses bras et la pressa contre son cœur.

Jeanneton se dégage, fuit aussi loin que le lui permettent les murs très-rapprochés de sa chambrette. Elle rajuste sa cornette, son fichu, et prenant le ton de hauteur, naturel à une femme trompée, et qui sait qu'elle n'est pas faite pour

l'être : « Finissez, monsieur, dit-elle. J'ai tout « accordé à mon amant. Je ne dois plus rien à « celui qui me quitte pour de l'or, et qui m'aime « et m'estime assez peu pour vouloir me rendre « le jouet d'une femme ridicule. » — « Je t'aime de « toute mon ame; mais j'ai un nom à soutenir; « je suis sans fortune, et... — On m'a offert un « carrosse, monsieur, un hôtel, des diamans, et « je vous ai préféré, avec vos dettes, au sort le « plus brillant. — Quelle différence, ma petite « dans notre position! — Elle est grande, en effet, « monsieur. Vous acceptez, d'une femme que vous « n'aimez pas, ce que j'ai refusé d'un homme qui « me déplaît; vous êtes titré et je ne suis qu'une « ouvrière; j'ai des principes et vous en manquez « — Mais, Jeanneton, tu n'exigeras pas que je te « sacrifie une fortune considérable, une occasion « unique de relever ma maison. — Je n'exige rien, « monsieur. J'observe que si j'étais née dans une « condition distinguée, j'aurais élevé mon amant « jusqu'à moi. Pauvre et abandonnée, je me ré- « signe; mais je conserverai mon indépendance, « et une sorte d'honnêteté étrangère aux préju- « gés. — Mais savez-vous, monsieur le vicomte, « que vous n'avez rien dû écrire à Jeanneton qui « fût au-dessus de sa portée, et qu'elle parle « comme un ange. — Parbleu, je le crois; son « père était bouquiniste au charnier des Innocens, « et pendant qu'elle tenait le fer à repasser d'une

« main, elle avait un livre dans l'autre... On « frappe, Jeanneton... Chevalier, nous sommes « pris : c'est sans doute un domestique de la « vieille. — Je ne veux pas vous faire manquer « *l'occasion unique* de relever votre maison. Met- « tez-vous tous deux sous cette table. Je vais vous « cacher avec ma couverture à repasser. »

Il n'y avait pas d'autre parti à prendre. Chamferlin et Robert se blotissent sous la table. Jeanneton la charge d'une brassée de linge; elle prend un fer, il est froid; mais elle a l'air de travailler. C'est l'Orange qui se présente. Il fait l'élégant et n'est que gauche; il veut dire des douceurs, et ne trouve que des balourdises. Jeanneton ne l'écoute pas, et chantonne un vaudeville, en approchant son fer de sa joue. L'Orange s'aperçoit qu'il perd ses révérences, et ses grandes phrases, et il a le bon esprit de revenir à sa commission. Il annonce à la petite que madame lui fait l'honneur de la demander, et qu'elle la destine à celui de lui présenter la chemise. « A « propos, ajouta-t-il, savez-vous qu'elle se marie? « — A qui donc? — A un des plus mauvais sujets « de Paris, une espèce de gentillâtre, sans le sou, « sans conduite, et même sans honneur; qui la « trompe, qui la berne, et en faveur de qui elle « déshérite un neveu, sage, laborieux, plein de « talens... Mais je m'amuse à jaser, et on m'at- « tend à l'hôtel. Que répondrais-je à madame? —

« Que je repasse des chemises, et que je n'en pré-
« sente à personne. — C'est votre dernier mot ?
« — Absolument. — Je vous salue. »

L'Orange est parti. Chamferlin et Robert lèvent un coin de la couverture, l'un riant aux éclats, l'autre très-confus du portrait qu'on vient de faire de lui. « Monsieur, lui dit Jeanneton, j'ignore à « quel point les propos de ce domestique sont « fondés; mais vos procédés, à mon égard, me « prouvent qu'un amant tel que vous n'est pas à « regretter. J'espère que vous ne vous présenterez « plus ici. Je souffrirai sans doute de ne plus vous « voir; mais je souffrirais plus encore de vivre « avec un homme que j'ai cessé d'estimer.

« Voilà sans doute de très-belles choses, dit « Chamferlin, en descendant. Si je fais un enfant « à ma vieille, je lui donnerai Jeanneton pour « précepteur. — Vicomte, cette fille est à regret- « ter, et sans le billet que vous m'avez fait, je « vous conseillerais... — Bah! il en est mille aussi « jolies, et qui ne sont pas si difficiles... Hé, mais... « — Quoi? — Il faut tirer parti de son refus; je « veux m'en faire honneur. — Et comment? — « Hatons-nous de prévenir ce faquin de l'Orange, « et mettons-le dans l'impossibilité de rendre la « réponse de Jeanneton. — Expliquez-vous donc. « — J'ai bien ce temps-là. Cocher, au quai de la « Féraille. Ventre à terre, écrase les passans, « crève tes chevaux. »

Un louis persuade le cocher. Le carrosse va

comme si le diable l'emportait. On arrive, la portière s'ouvre, le vicomte saute à terre, prend par le collet un grand coquin de recruteur de son régiment, le jette dans la voiture, y remonte, la fait repartir et arrive du même train à l'hôtel de Vertenfort, où l'Orange, malgré son exactitude, ne pensait pas à se rendre encore.

Le recruteur a sa leçon toute faite. Chamferlin et Robert montent chez madame. Le notaire venait d'entrer. Madame prend le contrat, et présente une plume au futur, avec cet air de satisfaction commun à une dupe, et à celui qui sait placer un bienfait. Le vicomte embrasse son Hortense, et lui dit : Je signe aveuglément : l'amour n'est pas calculateur. La vieille est enchantée de ce trait de désintéressement : il est clair qu'elle est aimée pour elle-même. Cependant elle prie le notaire de lire le contrat. Quand on donne cinquante mille écus de rente à un homme, on est bien aise de jouir de sa surprise; on désire, surtout, que la chose se répande, et le notaire lut, la couturière, la coiffeuse et la marchande de modes présentes; espèce de gens, dont le mérite principal est d'amuser leurs pratiques avec des contes bons ou mauvais, bien ou mal dits, et que madame de Ventenfort avait mandées, sous des prétextes, assez naturels, pour masquer sa véritable intention.

Pendant la lecture du contrat, le vicomte paraissait hors de lui. Il pressait, il baisait les mains

sèches de son Hortense. Il la regardait d'un air pénétré, attendri. Il eût bien voulu trouver quelques larmes; mais le don de pleurer, à volonté, n'a été accordé qu'aux femmes.

« Madame, s'écria le vicomte, lorsque le no-
« taire eut cessé de lire, vous avez surpris ma
« signature, pour me combler de biens. Je ne
« m'offense pas d'un tel procédé. L'amour enno-
« blit tout, quand l'amour est sincère. Mais si je
« ne peux vous égaler en libéralité, sachez au
« moins que ma délicatesse ne cède en rien à la
« vôtre. Apprenez qu'avant d'accepter cette main,
« l'objet de tous mes vœux, j'ai voulu m'assurer
« qu'il ne restait, dans votre mémoire, aucune
« trace d'un écart, auquel m'ont porté le délire et
« le désespoir. J'ai voulu me convaincre d'avoir
« toute votre estime, sans laquelle il n'est pas de
« bonheur entre époux. Je vous ai déja déve-
« loppé ces motifs; mais vous ignorez que mes
« instances, au sujet de Jeanneton, n'étaient
« qu'une épreuve dont le succès nous honore
« également tous deux. Vous avez cru pouvoir
« recevoir chez vous, sans danger, une femme
« avec qui j'ai été bien, et je respecte trop mon
« épouse, je tiens trop aux bienséances, pour
« avoir voulu, sérieusement, placer, près d'elle, un
« objet qui doit lui être désagréable, et que je
« jure de ne plus voir. Hortense, mon Hortense,
« toujours Hortense. Passer ma vie entre l'amour
« et la raison aimable, voilà mon désir, mon

« vœu, mon unique ambition. — Vous me char-
« mez, vous m'enivrez, trop séduisant enfant.
« Que n'ai-je un trône à partager avec vous !...
« Je conviens que ce n'était pas sans quelque
« crainte que je consentais à prendre Jeanneton
« chez moi. Vos projets de vengeance me parais-
« saient même bizarres, extraordinaires ; mais
« pouvais-je refuser quelque chose à ce que j'aime ?
« Je vous sacrifierais jusqu'à mon bonheur... Ne
« parlons plus de cela ; ne nous occupons que de
« notre avenir. Si Hortense est tout pour son vi-
« comte, elle trouve également en lui son amant,
« son ami, son époux, et plus heureuse, elle a pu
« le venger des outrages de la fortune. »

Pendant qu'on exprimait, ou qu'on jouait le pathétique en haut, une scène d'un autre genre se passait dans la rue. L'Orange avait rencontré, en revenant, un laquais de sa connaissance, qui avait offert bouteille : cela ne se refuse pas. C'est, d'ailleurs, une occasion toute naturelle de médire de ses maîtres, plaisir toujours très-doux pour des valets, et qui fait trouver le vin meilleur. L'Orange se pressait si peu de retourner à l'hôtel, que le racoleur pensa enfin qu'on avait eu le temps d'arriver avant lui ; mais que l'Orange était rentré. M. le sergent allait se retirer, lorsqu'il entendit estropier l'ariette du jour, par un homme qui filait le long des maisons. Il va au-devant de lui, reconnaît la livrée, saute au cou de l'Orange, et l'appelle vingt fois sont cher *pays*. L'Orange ouvre

de grands yeux, et cherche à reconnaître ce *pays-là*. Le recruteur ne lui permet pas de réfléchir, et propose le boll de punch. L'Orange est altéré: c'est l'effet ordinaire du vin de cabaret. Le punch ne désaltère pas; mais un laquais ne trouve pas tous les jours l'occasion d'en boire. L'Orange objecte faiblement qu'il doit rendre compte d'une commission importante. Le *pays* observe que les maîtres sont faits pour attendre. L'Orange rit de la saillie, se laisse conduire au premier carrefour, et monte dans un fiacre avec le *pays*. Il lui demande son nom, des nouvelles de son père, de son oncle le sabotier, de son cousin le manœuvre, etc... Et ces drôles-là font les faquins quand ils ont la livrée sur le corps!

Le *pays* répondait à chaque question: « Hem?... « plaît-il?... Le bruit des roues m'empêche d'en« tendre... Nous causerons tranquillement le verre « à la main. »

On descend à la porte d'une caverne, au-dessus de laquelle est écrit *café*. L'Orange entre avec le *pays*, et se trouve au milieu de vingt coupe-jarrets, portant tous les uniformes de France, et qui, au premier signal de leur camarade, comprennent de quoi il est question. Le punch est servi, et tous les recruteurs environnent l'Orange; tous veulent avoir le plaisir de trinquer avec un aussi joli garçon. L'Orange est très-flatté du compliment; mais il renouvelle ses questions, sur ses parens, et sur ses amis. Le *pays* remarque,

au lieu de lui répondre, qu'il serait beau comme un bijou sous le bonnet de grenadier. L'Orange répond qu'il n'a nulle envie de servir, et continue à parler de son village. Le *pays* déclare qu'il est humilié de voir un jeune homme, de son endroit, porter la livrée, et qu'il ne souffrira pas un tel affront. L'Orange réplique qu'il commence à voir clair; mais qu'il ne craint rien, et que si on lui joue un tour, sa maîtresse en aura raison. A peine a-t-il dit ces mots, que tous ces messieurs s'empressent à lui servir de valets de chambre. On le déshabille en un tour de main; on lui coupe les cheveux à la manière des paysans; on lui met des sabots aux pieds, une souguenille sur le corps, et un racoleur appelle la garde. L'Orange veut s'enfuir; on lui ferme le passage. Il donne un coup de poing, et il en reçoit trente. La garde paraît.

Le recruteur de Picardie conte au sergent du guet, que cet homme est venu volontairement s'enrôler, qu'il a bu à la santé du roi, et que voulant revenir sur ce qu'il a fait, il a déchiré et avalé son engagement. L'Orange jure que le recruteur en a menti. Le recruteur invoque le témoignage de ses camarades. Les camarades attestent qu'il a dit vérité, et comme le témoignage de vingt hommes doit l'emporter sur celui d'un seul, le sergent, à la réquisition du recruteur de Picardie, conduit l'Orange au Fort-l'Évêque.

Va-de-bon-Cœur court instruire son capitaine

de ce qu'il a fait. Le vicomte lui donne un mot pour le prévôt de la maréchaussée; le prévôt en donne un autre pour l'officier de service; l'officier envoie prendre l'Orange par un brigadier et deux cavaliers. On lui met les menottes; on l'attache à la queue d'un cheval, et, de brigade en brigade, on le conduit à Strasbourg, où était le régiment. A chaque auberge, où on s'arrête, il demande du papier pour écrire à madame de Vertenfort. On lui en donne, et il n'écrit point, parce qu'on lui laisse à peine le temps de manger et de boire : la maréchaussée ne prenait, au cabaret, que l'exact nécessaire, quand elle y était à ses frais. Le soir, l'Orange entrait en prison, et comme il n'avait que ce qu'il fallait pour vivre très-frugalement en route, il couchait à la paille, où on ne donne pas de lumière aux prisonniers, parce qu'il ne faut pas qu'ils se grillent en masse.

Ainsi l'Orange alla jusqu'à Strasbourg, où son premier soin fut de s'aller plaindre au colonel du tour abominable qu'on lui avait joué. Le colonel avait, comme le père du grand Frédéric, la manie des beaux hommes : l'Orange avait près de six pieds. Le colonel lui notifia qu'il trouverait le moyen de le faire pendre, si madame de Vertenfort faisait la moindre démarche; mais qu'il lui ferait une haute paie, s'il voulait être bon soldat, et se laisser croître la barbe. L'Orange

trouva qu'il valait mieux être sapeur que pendu, et il se résigna.

Laissons l'Orange apprendre à faire l'exercice, et revenons à son capitaine. Toujours plus tendre, plus empressé, plus prévenant auprès de sa vieille, il ajoutait à chaque instant au désir qu'elle éprouvait de voir son sort irrévocablement fixé. Chaque jour elle employait deux bouteilles de lait virginal *ardoisé*, et Chamferlin s'extasiait devant des charmes, qui, selon lui, se restauraient à vue d'œil, quoiqu'ils restassent toujours dans le même état. Madame de Vertenfort avait trop de plaisir à le croire, pour douter de ce qu'il lui disait. Aussi dupe, sur cet article, que sur tant d'autres, elle arriva, dans la plus douce sécurité, au jour où Chamferlin n'aurait plus de ménagemens à garder avec elle.

Il serait, parbleu, plaisant que ce livre tombât dans les mains de quelque douairière, abusée par son amour-propre; prenant des ruines pour des appas; des fadeurs pour des vérités; la cupidité pour du sentiment, et que l'exemple de madame de Vertenfort la garantit des piéges de quelque Chamferlin. Ce ne serait pas la première fois, au reste, que la folie aurait fait plus que le raisonnement. On ne gagne rien en heurtant un malade en délire; on le guérit quelquefois en déraisonnant avec lui.

L'homme le moins susceptible de procédés, en-

vers les femmes, en manque rarement avec les autres hommes. La raison en est simple : la femme, blessée dans son amour-propre, dans ses plus chères affections, n'a pour défense que des pleurs : un cœur dur brave cette arme-là. L'homme offensé à son bras et son épée; on ignore s'il sait s'en servir, et, dans cette incertitude, on le ménage. En descendant de l'autel, Chamferlin acquitta le billet qu'il avait fait à Robert, et fatigué de la contrainte, qu'il s'était imposée auprès de sa femme, il changea bientôt de ton avec elle. Il répondit à ses caresses par de la froideur, et un dégoût, qu'il ne se donna pas la peine de dissimuler. Elle se plaignit; il lui tourna le dos. Elle pleura; il en rit.

Madame de Vertenfort sentit bientôt qu'elle avait sacrifié sa fortune et sa liberté à des espérances, que chaque instant dissipait sans retour. Elle parla avec la fierté d'une femme outragée, et la confiance que donnent les bienfaits. Chamferlin lui prit la main et la conduisit devant une glace. « Convenez, ma chère maman, qu'il faut « que vous soyez folle pour avoir cru un mot de « tout ce que je vous disais. Vous avez soixante « ans, l'œil éraillé, la bouche dégarnie, et vous « êtes ridée comme un rhinocéros. J'ai fait la cour « à votre cassette, je la tiens, et voici ma réponse « à vos criailleries : si vous voulez m'acheter un « régiment, et respecter mes fantaisies, vous pou- « vez rester à l'hôtel. Si ce parti ne vous convient

« pas, prenez celui du couvent, où je vous don-
« nerai douze mille francs de pension, parce qu'il
« faut que vous viviez décemment, et, qu'avec
« cette somme, vous ferez une figure d'abbesse.
« Moi, je m'arrangerai du reste, parce que je
« suis le plus fort, et que je le veux ainsi. »

Ce discours insultant, ces propositions révoltantes mirent la divine Hortense en fureur. Elle saisit un flambeau et le lança à la tête de son mari. Il n'y aurait pas eu grand mal qu'elle lui fît sauter le crâne; mais sa main mal assurée le manqua, et brisa une glace, dont les débris tombèrent avec un fracas, qui fut entendu de l'antichambre. Les domestiques entrèrent. Chamferlin les prit à témoin de la violence de sa femme, et des dangers qu'il courait auprès d'elle. Le désordre, les imprécations de la vieille, complétèrent la conviction. L'adroit mari ne laissa point échapper une circonstance aussi favorable pour se défaire de sa femme. Il fut faire sa déclaration, et usant du droit que la loi lui donnait, il fit porter madame dans un carrosse, et la conduisit dans une communauté, où il ne s'engagea qu'à lui payer six mille francs, somme trop forte encore pour une femme qui a attenté aux jours de son mari.

Madame de Chamferlin, désolée, désespérée, ne tarda pas à succomber à ses douleurs. « Mal-
« heur, disait-elle, en expirant, à celle qui ne
« s'est point préparée à vieillir; qui veut donner,

« aux passions, des années que la nature destine « au calme, au repos, et la raison à des plaisirs di- « gnes d'elle. »

CHAPITRE II.

Nouvelles opérations de commerce.

Robert se retrouvait encore dans une situation riante. Une somme considérable, gagnée au milieu des fêtes, et sans autre peine que celle de mentir à une femme crédule, encourage nécessairement à tenter de nouveaux essais. Notre héros connaissait assez l'avidité des hommes, et certain penchant des femmes, pour croire, avec quelque fondement, qu'il pourrait, à la fin de l'année, se retirer avec une fortune brillante. Une seule chose l'embarrassait : c'était de savoir comment il ferait connaître, dans le public, son talent pour faire des mariages disproportionnés.

Aujourd'hui rien ne serait aussi facile, parce que tout s'est perfectionné. Une affiche, placée au coin des rues, vous apprend qu'un homme veuf, avec cinq enfans, et sans fortune, voudrait trouver une demoiselle jeune, jolie, bien élevée, et qui ait cinq à six mille livres de rente. Une autre affiche vous annonce une jeune personne *honnête*, d'un *physique agréable*, qui voudrait entrer chez un homme, *non marié*, de quarante à cinquante ans. Ces précieuses ressources n'exis-

taient pas alors, et il faut apprendre à se passer de ce qu'on n'a pas. Robert imagina de faire distribuer des annonces à la main, et de doubler ses honoraires, en tirant un droit de commission de chacune des parties.

Il fallait maintenant trouver un homme intelligent, adroit, et d'un assez bon ton pour pouvoir entrer partout. En ce temps-là, il y avait à Paris cinq à six mille hommes qui portaient de la broderie, des dentelles, et qui ne dînaient pas tous les jours. C'est de là qu'est venu le proverbe : *habit de velours, ventre de son.*

La difficulté était de distinguer, dans le nombre, le *Bias de l'homme opulent.* Certains messieurs eussent trouvé fort mauvais qu'on leur proposât de colporter des *prospectus* de mariages. Ensuite, il était possible que celui qui consentirait à se charger de la commission, dérobât à Robert le mérite de l'invention, et travaillât pour son propre compte. D'après ces considérations, il jugea à propos d'imiter ces charlatans, qui, le soir, distribuent eux-mêmes leurs adresses, et qui, le lendemain matin, attendent les malades, qui paient, et qui ne guérissent point.

Robert prit à ses gages des femmes de chambre de bonnes maisons, des facteurs de la poste aux lettres, des ouvreuses de loges, des loueuses de chaises des églises à la mode, et des jardins publics. On ne lui avait pas plutôt désigné une riche douairière, qu'un prospectus lui était en-

voyé, par la petite poste, ou même remis en main propre, pour abréger, lorsque l'œil de la dame était encourageant. Avec les messieurs, la marche était plus simple. Il suffisait de dire un mot à un officier, qui portait un habit rapé, à un maître clerc de notaire, à un cadet de Bretagne, qui avaient les qualités requises, c'est-à-dire de la jeunesse, de la figure, et de la santé. Tous répondaient, comme s'ils se fussent concertés : parbleu, mariez-moi.

Le mariage et la mort de madame de Vertenfort avaient fait un bruit effrayant dans Paris. On blâmait, on plaignait la vicomtesse. Cependant les femmes qui avaient son âge, ses goûts, et son fol amour-propre, rejetaient tous les torts sur Chamferlin, et disaient, tout haut, qu'un homme aussi pervers est une erreur de la nature; que la nature ne les produit qu'à de longs intervalles; ce qui signifie en langue vulgaire : je suis plus jeune que madame de Vertenfort; je suis moins passée qu'elle; j'ai infiniment plus d'esprit, et de ce qu'elle n'a pas su plaire, de ce qu'on l'a trompée, il ne résulte pas que je ne puisse inspirer de passion, ou qu'on ait l'adresse de m'abuser sur les sentimens que l'on feindrait pour moi.

D'après cette manière de voir, les prospectus de Robert devaient être reçus avec faveur. Il avait fait plusieurs mariages, qui tous avaient fort mal tourné; mais sa caisse était considéra-

blement gonflée, et il lui importait peu qu'une vieille femme mourût de plaisir ou de chagrin.

Bientôt Robert eut plus d'ennemis que lui en avait fait son journal. C'est que le public rit de cinq à six individus, que frappe lâchement la malignité, et dans ce cas-là, il n'y a que les battus qui aient de l'humeur. Dans celui-ci, un fils, un collatéral, qui avaient une mère, une tante, une cousine imbécille, tremblaient de voir échapper une succession, qu'ils se ménageaient par les moyens qui avaient procuré à Chamferlin la main de sa lieutenante-criminelle. Or, il y a beaucoup de gens, à Paris, qui ont le goût des successions, et, de tous côtés, s'élevait, contre Robert, un cri général de haine et de proscription.

Une présidente du parlement de Bordeaux venait de se jeter dans ses bras. C'était une femme qui avait été galante, aussi long-temps que les hommes le lui avaient permis; qui ensuite s'était fait dévote, c'est assez l'usage; mais qui trouvant la dévotion insuffisante, et voulant accorder le ciel et son cœur, avait résolu de se marier, n'importe avec qui, pourvu, toute fois, que le prétendant fût un homme tel que la nature en fait peu. Madame la présidente avait un fils unique, qui ne s'amusait pas, comme le neveu de madame de Vertenfort, à lire dans les astres; qui s'occupait beaucoup, au contraire, des affaires de ce bas monde; qui était plein d'égards pour sa mère; mais qui n'entendait pas qu'un aigrefin héritât de

M. le président, qui, cocu ou non, pouvait très-bien être le père du fils de sa femme. Ce fils, légitime ou adultérin, avait nécessairement plus de droits qu'un étranger, et il portait, pour le soutenir, une épée, qui souvent avait paru redoutable aux Anglais. Il servait dans la marine royale.

Madame la présidente connaissait le caractère du jeune homme, et dissimula quelque temps. Mais, pendant qu'il escortait un convoi, destiné pour le Port-au-Prince, elle partit de Bordeaux, sans prendre congé de personne, et vint descendre, à Paris, chez une amie aussi folle qu'elle, disposée, comme elle, à se laisser attraper, et qui, en attendant son mariage, voyait tout en beau, et ne parlait qu'avec vénération des talens du chevalier des Ormeaux.

Elles l'engagèrent un jour à dîner, et lui parlèrent ainsi, ou à peu près : « Monsieur, nous « avons de l'expérience; cela se voit de reste, et « nous ne sommes pas assez ridicules pour jouer « l'ingénuité. Nous allons donc nous expliquer « franchement. Vous saurez que nous ne prête- « rons l'oreille à aucun de ces propos douce- « reux, à la faveur desquels les agréables du jour « réussissent ordinairement, auprès des femmes « sans perspicacité. Ce ne sont pas des mots que « nous voulons. Nous nous marions pour être « sages, et il nous faut des maris qui nous en « donnent les moyens; de ces hommes qui voient « une femme dans chaque femme, sans acception

« d'âge, ni de formes. Nous exigeons encore qu'ils « soient sots. Il n'y a que ces maris-là qu'on mène, « et nous entendons conserver l'autorité.

« Cependant comme les apparences sont sou- « vent trompeuses, nous n'épouserons que ceux « qui auront rempli les conditions imposées. Ar- « rangez-vous en conséquence. Nous savons bien « que cette conduite n'est pas très-édifiante. Mais « Sara, l'immortelle Sara, dont est sortie la race « privilégiée, a fait plusieurs essais de ce genre, « et quoi qu'on en dise, nous trouvons qu'il est « beau d'imiter Sara. »

Elles dirent, et Robert sortit, pour découvrir les êtres privilégiés, qui pourraient convenir à ces dames. L'espèce n'en est pas commune à Paris, et Robert, après plusieurs tentatives, désespérait de réussir. Il voyait sa réputation compromise, et il redoutait un malheur plus grand encore, celui de perdre des honoraires, que les émules de Sara avaient promis de quintupler, en raison des recherches, et des démarches qu'elles exigeaient continuellement de leur pourvoyeur.

« Ma foi, dit Robert, je leur ai présenté des « gens de robe, d'épée, de finance, de jeunes « abbés qui ne sont dans le monde que depuis « six mois, et rien de tout cela ne les satisfait. « Essayons d'une paire d'orang-outangs habillés. » Il se remet en quête, et s'arrête au quai de l'École, devant deux jeunes drôles, aux sourcils noirs, épais et joints; carrés, musculeux, ner-

veux; qui, assis sur leur derrière, la chanson à la bouche, et l'alêne à la main, reparaient la chaussure d'un marchand de vin, de sa femme, d'un maître garçon, son substitut, et d'une petite fille de quinze ans, qui commençait à aimer le bouchon.

Robert les regarde, il leur parle, et n'obtient pour réponse qu'un rire niais, et des mouvemens d'épaule. Bien, pensa-t-il. Si ceux-là mènent leurs femmes, ils me tromperont fort. « Mes amis, vou-
« lez-vous faire fortune ? — Oui dà, mon beau
« monsieur. — Aimez-vous les femmes ? — Ha...
« ha... ha... — Il ne s'agit pas de rire; il faut répon-
« dre. Aimez-vous les femmes ? — Est-ce que tous
« l's hommes ne l's aimont pas ? — Et les vieilles ?
« — Morguenne, a sont toutes jeunes pour d's
« hommes d'not' âge. — Bravo, mes enfans,
« bravo. Suivez-moi, et je vous ferai faire à cha-
« cun un excellent mariage. — Laissez donc, mon-
« sieur le gouailleux, laissez-nous *carreller* nos
« souliers. — Vous doutez de ce que je vous dis ?
« — Aga, pour vous crére, faudrait être ben
« bêtes. — Voilà dix louis, levez-vous et mar-
« chez. »

Avec dix louis, on ferait entreprendre le tour du monde à deux Auvergnats. Ceux-ci se lèvent; laissent là cuir, outils, et savattes, et marchent sur les pas de Robert, en dansant une bourrée d'Auvergne, et en accompagnant leurs voix rauques du bruit de quatre mains carrées, qui battaient

la mesure, tantôt au-dessus de leurs têtes, tantôt au niveau de leurs genoux.

Robert les conduit chez un traiteur, et à l'aide d'un succulent déjeuner, il fait circuler, dans leurs veines, cette noble assurance si nécessaire au succès de ses projets. Il les mène, de là, chez un baigneur, barbier, perruquier, étuviste, conseiller du roi, qui les décrasse, de la tête aux pieds, leur fait les ongles et les cheveux. De chez le baigneur, ils passent à la friperie, où on les transforme en jeunes seigneurs, un peu gênés dans leur costume; mais alors il y en avait comme cela. En allant et venant, Robert leur apprit ce qu'il fallait faire et dire, et enfin il leur demanda leurs noms. « Je m'appelle Jérôme, dit l'un. J'ai « nom Antoine, dit l'autre. — Vous vous appel- « lerez, toi le comte de Jéronico, et toi le baron « Antonini. Votre baragouin vous fera facilement « passer pour des Italiens, et on ne vous deman- « dera pas de preuve de noblesse, ou on vous « donnera cent ans pour les faire, comme cela « se pratique à Malte en faveur de quelques bour- « geois opulens, qui sont bien aise d'avoir un « bout de ruban noir à leur boutonnière, afin « d'avoir l'air de quelque chose. »

Robert présente messieurs Jéronico et Antonini. Ces dames témoignent par un signe d'approbation que l'extérieur promet. Elles adressent quelques mots aux aspirans, qui leur lâchent de l'auvergnat, qu'elles veulent bien prendre pour

du Toscan. Nos demoiselles d'aujourd'hui n'y seraient pas attrapées. Elles chantent toutes l'Italien, d'une manière inintelligible à la vérité, mais qui, pourtant, ne ressemble pas aux croassemens des bons habitans de Saint-Flour.

Quand deux individus ne parlent pas la même langue, et veulent cependant s'entendre, ils ont recours aux gestes, et la causerie devient une véritable action. Lorsque Robert vit la pantomime s'engager, avec une certaine chaleur, il s'esquiva adroitement, et ne reparut qu'à l'heure où le cuisinier de ces dames devait ajouter à ses forces, et en rendre aux combattans.

Il est à peine entré que toutes deux se lèvent, s'élancent, le serrent dans leurs bras, protestent de leur reconnaissance, de leur dévouement, et jurent que MM. Jéronico et Antonini sont de la race des géans, de ces géans dont parle la Bible, et qui ressemblent un peu à ceux qui entreprirent de déposséder Jupiter.

Le dîner commence ; il est joyeux, parce que chacun est content de soi et des autres. On parle peu, parce qu'on s'est dit beaucoup de choses, et on s'empresse de se mettre en état de reprendre la conversation où elle en est restée. Robert, qui n'oublie jamais ses intérêts, est bien aise de terminer une affaire, qui l'empêche d'en ébaucher d'autres. Il parle conditions, stipulations, donations, honoraires surtout. Les dames annoncent leurs intentions bienfaisantes, en tapotant

les joues rebondies de leurs épais gentilshommes, qui ne savent que rire, et montrer des dents blanches comme l'ivoire. Elles soldent monsieur le chevalier, dont les services deviennent inutiles, et elles l'engagent à prendre un dernier verre de la liqueur de madame Anfoux.

On trinquait, on allait boire, et les dociles Auvergnats se disposaient à faire après dîner ce qu'ils avaient fait avant, lorsqu'un insolent ouvre la porte d'un coup de pied ; s'avance, le chapeau sur l'oreille, les poings sur les hanches, et s'arrête à quatre pas, en regardant d'un air menaçant les convives étonnés. Cet insolent était le fils de madame la présidente.

Il avait été forcé de relacher aux Açores, où il avait trouvé une escadre française, qui se radoubait, et qui devait, au premier jour, faire voile pour l'Amérique. Le chef d'escadre se chargea de convoyer les transports que protégeait notre officier, et le renvoya, lui et sa frégate, en France, où on ne l'attendait pas sitôt.

Soit pressentiment, soit respect pour les bienséances, l'officier se hâta de se rendre à Bordeaux. Le départ précipité de madame sa mère, le mystère, qu'elle y avait mis, lui semblèrent de mauvais augure. Il prit des informations, et n'en obtint que d'inquiétantes. Il entendit enfin parler d'un marieur, qui faisait grand bruit dans la capitale. Il s'y rendit en poste, courut de tous côtés, et fatigué de recherches inutiles, il entra à Notre-Dame, at-

tiré par Balbâtre (1) et par le besoin de se reposer.

La loueuse de chaises, matrone experte, et qui, quelquefois aussi, mariait de jeunes demoiselles contre le gré de leurs parens, s'arrêta devant l'officier, le toisa d'un coup d'œil, et ne lui trouvant ni l'air de componction qui convient au lieu, ni l'extérieur agréable qui séduit une Agnès, elle le jugea coureur de vieilles, et, en recevant ses deux sous d'une main, elle lui glissa un prospectus de l'autre. L'officier y lut l'adresse de Robert, et se remit en course, pour savoir si sa mère était, ou non, dupe de l'escroc qui en avait fait tant d'autres.

Robert, dans la crainte de perdre une aubaine nouvelle, ne manquait jamais, en sortant de chez lui, de dire où on pourrait le rencontrer. C'est ainsi que monsieur l'officier connut le domicile de madame la présidente, et qu'il arriva chez elle, lorsqu'elle le croyait à quinze cents lieues de son cœur maternel.

Vous sentez qu'une femme de soixante ans, qui épouse un jeune seigneur Italien, aux mains calleuses, au maintien gauche, qui ne sait pas porter son chapeau, qui marche les pieds en dedans, et qui n'est connu que de l'intrigant qui le présente, est très-embarrassée en présence d'un fils, plus raisonnable qu'elle; qui n'est pas d'humeur à se laisser dépouiller, et qui tue un homme

(1) Organiste célèbre.

comme une mouche. Madame la présidente se tenait debout, sur ses jambes grêles et chancelantes; elle avait la bouche ouverte, l'œil fixe, et elle étendait, vers son fils, des bras et des mains desséchés et supplians...

« Qu'est-ce donc, ma chère maman? vous pa-
« raissez mal à votre aise. Je vais tout arranger
« en cinq minutes. Qui de ces trois faquins se
« nomme le chevalier des Ormeaux? — Il n'y a
« pas de faquins ici, monsieur. — Fort bien, mon
« ami. Vous êtes sans doute l'homme que je cher-
« che. Vous faites un sot métier; mais vous ne le
« continuerez pas long-temps. Ces messieurs sont
« probablement des épouseurs de dot, des abu-
« seurs de vieilles... — Mon fils, ce sont de res-
« pectables seigneurs... — Dont l'un se charge de
« vous, tandis que madame s'arrange de l'autre.
« — Et quand cela serait, mon fils? — Cela ne
« sera pas, ma mère. — Et la raison, s'il vous
« plaît? — La raison? c'est que je ne suis pas
« homme à souffrir que vous fassiez une sottise,
« et que vous vous couvriez de ridicule. Mais
« dites-moi, vos seigneurs Italiens ne parlent-ils
« pas français? — Ils le parlent assez mal. — Ils
« l'entendent donc, et au lieu de me répondre
« en braves gens, ils me regardent d'un air hé-
« bété... Misérables, qui êtes vous? » Ici M. l'officier met l'épée à la main, et se place de manière à ce que personne ne puisse sortir que par la fenêtre.

Le comte Jéronico, et le baron Antonini tom-

bent à genoux, l'épée au côté, et demandent en grace qu'on leur permette de retourner à l'alêne et au tire-pied. L'officier s'écrie que le des Ormeaux joint, à l'infamie de ruiner des enfans de famille, celle de dégrader des femmes de qualité, en les mettant dans les bras de goujats travestis. Madame la présidente pensait que des goujats, de cette espèce, étaient fort au-dessus de ce qu'elle avait connu de mieux. Cependant elle ne pouvait décemment insister, et faire succéder, avec connaissance de cause, un savetier à un président. Robert, en reculant toujours, s'était laissé prendre dans une encoignure. L'officier le suivait, la pointe au corps; Robert, arrêté enfin par la muraille, voulut parlementer; l'officier refusa de rien entendre, et Robert, persuadé qu'il ne pouvait éviter la redoutable épée qu'en se défendant, se hâta de mettre flamberge au vent.

Rien de plus à craindre qu'un poltron poussé à bout. Robert se battit comme un diable; mais comme il est dans l'ordre que le diable ait le dessous, Robert en relevant une botte qui menaçait le téton, la reçut dans l'œil droit, et tomba baigné dans son sang. Un officier français ménage son ennemi à terre. Celui-ci d'ailleurs croyait avoir tué Robert, et la justice ne laisse pas d'inspirer quelque crainte, même à celui qui n'est pas l'agresseur. Tout le monde sait qu'elle a son tueur privilégié, sur les brisées duquel personne ne doit aller, et qui, quoi qu'on en dise, est quel-

quefois un personnage très-recommandable, témoin le compère du bon roi Louis XI.

Pendant que l'officier et Robert féraillaient, Jéronico et Antonini avaient pris la fuite, et disaient : si nous manquons la dot, au moins le costume et les dix louis nous restent. M. le chevalier, dit l'officier en se retirant, ne fera plus de mariages. Mesdames, dit Robert en se relevant, ce malheur m'est arrivé à votre service, ainsi ce que j'ai reçu de vous est bien à moi. Chers savetiers, puisque savetiers il y a, murmuraient ces dames en soupirant, ne vous retrouverons-nous jamais?

Il m'en a coûté un bras, pensait Robert, pour avoir fait un journal; je viens de perdre un œil pour avoir fait des mariages. Il y a des êtres qui sont vraiment nés malheureux, car les projets les plus louables tournent contre moi. Quoi de plus noble que la prétention d'instruire le public, de régler son jugement, de lui former le goût? Quoi de plus humain que d'enrichir de jolis hommes, et de procurer à des vieilles des plaisirs, qu'elles paient à la vérité un peu cher; mais tout ne se paie-t-il pas dans ce monde, depuis le général jusqu'au dernier soldat; depuis le contrôleur des finances jusqu'au dernier commis; depuis l'archevêque jusqu'au plus petit enfant de chœur? Ma foi, je ne ferai plus rien; c'est le seul moyen de me soustraire à la fatalité qui me poursuit. J'ai de l'or, je le placerai sûrement, et je

vivrai tranquille, et ignoré des hommes, souvent envieux, toujours méchans. Me voilà retiré dans mon appartement simple, mais propre. Quelques livres choisis m'intéressent, m'amusent, développent, ornent mon entendement, que j'ai trop négligé. J'étudie les sciences exactes; il n'y a là ni systèmes, ni sectes. Je suis sûr que deux et deux font quatre, et il est très-satisfaisant de savoir quelque chose, dont personne ne conteste la vérité. Mes connaissances s'étendent, se multiplient; je trouve la quadrature du cercle. Ma réputation se fait, pénètre partout; je suis recherché, et je me refuse aux empressemens du public. Enveloppé dans ma robe de chambre de damas, la tête couverte d'un ample bonnet de velours, retranché dans mon cabinet, je ne communique qu'avec mes livres, mes sphères, et mon secrétaire. Ceux qui se présentent à ma porte me croient du mérite, en proportion de mon orgueilleuse modestie, et comme rien n'est si grand, si beau que ce qu'on ne connaît pas, le monde me place à côté d'Archimède, qu'il admire sur parole, parce qu'il est mort depuis deux ou trois mille ans... Ah ça, mais... Est-ce bien un secrétaire que j'aurai? ma foi, non. Je préfère une gouvernante, attentive, soigneuse. La conversation est plus agréable, plus attachante. Je la prendrai jeune, elle vieillira à mon service; jolie, sa figure flattera l'œil qui me reste; douce, elle fera mes volontés; mais je ne voudrai rien qui soit

indigne d'un homme lancé dans les hautes sciences... A propos, et mon œil... il me fait un mal de tous les diables. Le projet le plus pressant, celui dont l'exécution ne souffre pas de délai, c'est de me faire guérir. « Cocher, descends-moi « chez le premier oculiste. — Je n'en connais pas, « monsieur. Quand on mène un fiacre, il faut « avoir les yeux sûrs, et les bras bons. — Vous « verrez que ce drôle-là ne me juge pas digne « d'être cocher de fiacre. Allons, informe-toi. — « Et à qui? — Aux passans, au crocheteur, et à « l'épicier du coin. — Monsieur? — Qu'est-ce? — « Je vois venir un homme un peu plus avancé « que vous. — Comment cela? — Il a déja un « emplâtre sur un œil, et vous n'avez encore que « votre mouchoir sur le vôtre. — Bon. C'est à ce- « lui-là qu'il faut t'adresser. »

L'homme à l'emplâtre était un vieux lieutenant de grenadiers, qu'un éclat d'obus avait glorieusement éborgné à la bataille de Minden, et qui marchait péniblement, accablé sous le poids des années et des lauriers. « Monsieur, indiquez moi « votre oculiste. — C'est le chirurgien major du « régiment. — Sa demeure? — A Besançon, au pa- « villon des officiers. — A qui donc m'adresserai- « je pour faire panser mon œil? — Vous y avez « mal? — Il est crevé. — Et par quelle aventure?... « — Je viens de recevoir un coup d'épée... — Celui « qui vous l'a donné est un maladroit: vous de- « viez le recevoir au travers du corps. — Ce serait

« bien pis vraiment — Ecoutez, il n'y a pas d'o-
« culiste qui raccommode un œil crevé. Mettez-
« moi là dessus une compresse d'eau et de bran-
« devin ; vous la leverez dans huit jours, et si
« vous êtes défiguré, vous ferez comme moi,
« vous porterez un emplâtre. J'aime les braves
« et je vous offre mes services. Si vous voulez, je
« vous mettrai le premier appareil. — Monsieur...
« vous êtes bien bon. — Fouette, cocher. »

On arrive chez Robert. Le lieutenant émerveillé regarde autour de lui. « Corbleu, je n'ai
« jamais vu de chambre de caserne meublée
« comme cela... Laquais de l'eau de vie... On
« peut se consoler de la perte d'un œil, et d'un
« bras, lorsqu'on a le nécessaire et même le su-
« perflu. Laquais, une chemise et des ciseaux...
« Je suis brave comme Bélisaire, célèbre et gueux
« comme lui... Diable, vous êtes fort heureux
« que le coup ait pris de biais. Vous étiez mort,
« s'il fut entré droit... soldat en 1710, caporal en
« 1720, sergent en 1730, sous-lieutenant en
« 1737, lieutenant en 1750, chargé de dix-sept
« blessures, je viens solliciter une compagnie
« qu'on me refuse, parce qu'on prétend que je
« ne peux plus marcher, et qu'il est indispen-
« sable qu'un fantassin ait des jambes. — On vous
« la refuse ! c'est une indignité, une infamie ! je
« vous la ferai avoir. — Bah ! — Et vous la com-
« manderez à cheval. — Ce n'est pas l'usage. —
« *L'usage est fait pour le mépris du sage.* — Ma foi,

« vous avez raison. Vous avez donc des protec-
« teurs, ou vous protégez vous-même? — J'ai
« dans ma manche un premier commis des bu-
« reaux de la guerre, dont j'ai richement marié
« le frère. En attendant le succès de mes démar-
« ches, vous resterez ici. — Je le veux bien. —
« Je vais mener une vie retirée, vous partagerez
« ma solitude. Hé, quel plus noble emploi peut-
« on faire de son opulence et de son crédit, que
« de les consacrer au mérite indigent? Il est bien
« plus satisfaisant de secourir un brave homme,
« qu'on a sans cesse auprès de soi, de jouir du
« bien qu'on lui fait et de sa reconnaissance, que
« de s'occuper des propositions d'Euclide, auquel
« pourtant je ne renonce pas. Je vais donc goû-
« ter un plaisir nouveau, et acquérir la véritable
« gloire, celle dont rien n'altère les charmes,
« parce qu'elle a sa source dans le cœur. Dites-
« moi, monsieur, êtes-vous mathématicien? —
« Non, monsieur, je suis Artésien. — Monsieur,
« les mathématiques sont l'art de juger les choses
« d'après de sûres démonstrations. Elles ont pour
« objet l'étendue, les nombres... — Et à quoi tout
« cela est-il bon? — Comment vous ne sentez
« pas l'avantage de savoir à quelle distance nous
« sommes du soleil?... — Il me suffit qu'il m'é-
« chauffe et m'éclaire. — De savoir combien de
« temps mettrait, à y arriver, un boulet de canon,
« qui ne perdrait rien de sa vitesse? — Hé, mon-
« sieur, que vous importe cela? Jouissez du peu

« de momens qui vous restent. Les plaisirs qui « vous appartiennent, sont sur la terre, sous « votre main, et non dans le soleil. Cherchez le « bonheur où la nature l'a mis pour vous. — « Vous ne concevez pas encore la sublimité des « choses que nous apprendrons ensemble; mais « quand nous aurons vaincu les premières diffi- « cultés... — Je n'ai pas même envie de les com- « battre. — Vous voulez donc rester ignorant? « — Et heureux. Jeune, j'ai fait l'amour, et il « m'était beaucoup plus utile de savoir à quelle « hauteur était la croisée de ma maîtresse, que « de connaître celle des astres, avec qui je n'ai « aucun rapport. Vieux, j'ai quitté les femmes « pour un ami toujours sûr. C'est lui qui fait dis- « paraître les distances; qui me présente les per- « sonnes dont j'ai besoin. Je leur parle, elles me « répondent, et ce qu'il y a de commode, elles « répondent ce que je veux, elles font ce qui me « plaît. Cet ami me console de l'indifférence des « belles, que j'aime toujours. Il me fait oublier les « douleurs cuisantes qui me tourmentent quel- « quefois. Il me fait rire de l'injustice, de la du- « reté des hommes. Il m'élève au-dessus de moi- « même. Il me change en un homme nouveau. Il « me rend l'audace, qui fait entreprendre. Il m'in- « spire la confiance, présage des succès. Je lui dois, « pendant quelques heures, les faveurs de la « beauté, le bâton de maréchal, le trône de « France, celui de l'univers. Je me réveille, j'en

« conviens; mais mon ami est toujours là, et je « lui dois bientôt de nouveaux rêves, et une nou- « velle félicité. Vive le vin; buvons, et s'il faut « nous casser la tête, que ce soit avec du bour- « gogne, et non avec des chiffres. Les buveurs « d'eau nous dédaignent, nous dénigrent, en fai- « sant tristement l'éloge de la sobriété. Fermes « sur leurs jambes, ils se croient très-supérieurs « à celui qui chancelle; mais leur tête est con- « stamment vide, et celle de l'ami du vin tou- « jours riche en idées, plus ou moins riantes. — « Ma foi, monsieur le lieutenant, je crois que « vous avez raison. — Laquais, apportez bouteille, « et du meilleur. — Oh! quels projets je vais faire, « quand je serai en pointe de gaîté! — Des pro- « jets, monsieur! des réalités. A vous. — A nous. « — Il est bon. Vous en reste-t-il beaucoup de « cette qualité-là? — Environ cinq cents bouteil- « les. — Nous en avons pour un mois. Buvons. »

Ces messieurs boivent, tête à tête, et parlent peu d'abord. Le lieutenant n'était pas riche en idées, et il ne s'échauffait que lorsqu'il parlait de son ami, ou qu'il éprouvait sa puissance. Bientôt une douce chaleur circula dans ses veines. Robert était plus jeune; mais il avait besoin d'habitude; ainsi le thermomètre des deux cerveaux était toujours au même degré. A la seconde, à la troisième bouteille, les têtes commencèrent à s'exhalter. Le lieutenant, en fumant sa pipe, et en crachant sur les tisons, dit : « ils

« me refusent une compagnie, les ingrats! — Une « compagnie, qu'est-ce cela! Il faut arriver, en « vingt-quatre heures, aux premiers grades de « l'armée. — Et comment monsieur le manchot? « — Les Anglais nous battent dans les quatre « parties du monde. Ils ruinent notre commerce, « et je fais disparaître en un clin d'œil les An- « glais et l'Angleterre. — Oh, oh! — Oui, mon- « sieur, et je ne demande pour cela que dix com- « pagnies de mineurs. — Et qu'en faites-vous? — « J'enterre mes mineurs à Calais; je conduis le « boyau sous la mer; je le pousse jusqu'à Lon- « dres, où j'établis ma chambre de mine. — « Diable! à votre santé. — J'y fais rouler cinq « cents milliards de poudre, et pan... — Pan, « c'est cela. — Il ne reste de cette fière Angle- « terre, que ce que nous conservons de Tyr et « de Carthage: le souvenir. — Le grand, le beau, « le sublime projet! je voudrais l'avoir trouvé. « — Soyez tranquille, je travaille pour votre « compte. C'est vous qui faites sauter l'Angle- « terre. — Il me semble pourtant entrevoir un « obstacle!... — Un obstacle! il n'y en a pas. — « Que ferez-vous de la terre qu'on tirera de votre « boyau? — Je la fais porter sur la falaise du « Blané (1); j'y élève une montagne, autour de la- « quelle j'établis vingt batteries, en échelons, de « mille pièces de canon chacune. Chaque canon « a trois cents pieds de long, et porte un boulet

(1) Près de Calais.

« de douze cents pesant. — O cher manchot, des
« canons de trois cents pieds de long! comment
« les coulerez-vous? — Je ne les coulerai pas; je
« les ferai tailler dans la mine. — Ah! c'est différent.
« Buvons. Voyons maintenant ce que vous ferez de
« votre montagne et de vos canons. — Je protége
« toutes les côtes de France? — Ah, ah, ah! hé,
« peut-il y avoir une montagne, d'où l'on voie
« toutes les côtes de France? — Il y en a bien une,
« d'où l'esprit malin fit voir, à notre divin maître,
« tous les royaumes de la terre. Pourquoi ne
« ferais-je pas la mienne aussi haute que celle-là? —
« Hé, oui, oui, je me rappelle cette montagne: on
« m'en a parlé, quand j'étais petit garçon. Après?
« — Comme il faut joindre l'agréable à l'utile, je
« bâtis sur la cîme de ma montagne... — De notre
« montagne, puisque vous travaillez pour moi. —
« Vous avez raison. Je bâtis, sur la cîme de notre
« montagne, un palais que nous habiterons tous
« deux. — A merveilles. — Nous y respirons un air
« pur. — Et nous y buvons, sans craindre d'être dé-
« rangés par personne. — Il ne faut pas qu'on nous
« dérange; mais il faut au moins voir quelqu'un. —
« A la bonne heure. Nous recevrons ceux qui vien-
« dront nous rendre leurs hommages. — Et nous re-
« tiendrons celles qui nous conviendront. Buvons,
« lientenant. — Tope, manchot. Mais comment les
« nourrirons-nous? — Je peuple le haut de ma
« montagne... — De notre montagne. — Hé, oui,
« c'est convenu. — De quoi la peuplez-vous? — Hé,
« parbleu, de chèvres. On mange les chevreaux;

« on boit le lait des mères... — Je n'aime pas le « lait. J'en fais du fromage. — Je n'aime pas le fro- « mage. — Il fait trouver le vin bon. — Je ne veux « pas de fromage ; je ne veux pas de lait. Bu- « vons, monsieur le manchot, et ne disputons pas. « — Soit. Renonçons aux chèvres, et peuplons « de lapins la base de la montagne. — Et nos « caves? où les mettrez-vous? D'ailleurs je n'aime « pas le civet. — Moi, je l'aime beaucoup. — Pas « de lapins. — Pas de fromage. — Je veux du fro- « mage. — Je veux des lapins. — Vous n'en aurez « pas. — J'en aurai. — Non, par la sambleu, cor- « bleu, ventrebleu, vous n'en aurez pas. — Vous « êtes un impertinent. — Vous êtes un sot. — « Un faquin. — Si vous ajoutez un mot, je vous « fais sauter de la montagne dans la mer. » En disant cela, le lieutenant, qui a deux bras, saisit Robert, à qui il n'en reste qu'un. Il ne le jette pas dans la mer; mais il l'envoie donner de la tête dans une glace, qui tombe avec autant de fracas que celle de madame de Chamferlin. Le domestique de Robert arrive et veut séparer les combattans. « Ah, tu as des auxiliaires, s'écrie le lieutenant. « Me voilà dans la position du maréchal de Saxe, « combattant Cumberland et Waldeck, et les ros- « sant tous les deux. Pan, pan, et pan. »

Au premier pan, il renverse une commode sur les jambes du domestique. Le domestique saute, et retombe sur les débris du marbre et du meuble. Au second pan, il culbute un secrétaire, qu'il

met en pièces. Au troisième, il réduit en poudre un cabaret de porcelaine. Robert et son domestique ne s'occupent qu'à sauter, et nullement à se défendre. Le lieutenant se retranche derrière les débris des meubles, et, de là, il lance, en manière de bombes, bouteilles vides, bouteilles pleines, grands et petits verres. Il casse une seconde glace; il coupe le cordon d'un lustre de cristal; les éclats volent de toutes parts. Le domestique a perdu le bout du nez. Le maître a celui d'une oreille fendu. Ivre, et bientôt excédé de cet exercice violent, il va tomber dans un coin, où il s'endort profondément en répétant : des lapins, et point de fromage.

Le domestique ne pense qu'à faire retraite; mais il a affaire à un tacticien, qui a déja coupé le chemin de la porte. Forcé de se défendre, le malheureux valet fait un dernier effort. Il jette à la tête du lieutenant matelas, couvertures, chaises, fauteuils, pendule, pelles, pincettes, et nouvel Encelade, celui qui croyait élever des montagnes est enseveli sous celle-ci. Un calme profond succède à ce terrible orage. Le valet s'esquive, va se coucher, et revient le lendemain sur le champ de bataille, pour dépouiller et enlever les morts, ou pour panser les blessés.

« Où suis-je, disait Robert, en étendant les « bras? Qui parle là-bas, dit le lieutenant, d'une « voix rauque? — J'ai un mal de tête affreux. — « J'ai fait une nuit excellente. Allons, reprit le

« valet, il n'y a personne de mort : j'hériterai un « autre jour. »

Robert était debout, et il regardait les débris confondus de ses meubles, avec stupéfaction et terreur. « Baptiste, qu'est-ce que cela signifie? — « Je n'en sais rien, monsieur. — Comment ma- « raud, tu n'en sais rien! — Non, monsieur. J'ai « vu le lieutenant tout renverser, tout briser, « nous jetter tout à la tête... — Tu as vu cela? — « Oui, monsieur; mais j'ignore l'à propos... Je « me rappelle pourtant qu'il était question d'un « lapin, et d'un morceau de fromage. — Quel « conte, me fais-tu là? c'est pour de semblables « niaiseries que mon appartement est bouleversé? « — Et que vous êtes blessé à l'oreille, et moi « au bout du nez.

Robert porte la main à son oreille, et y trouve un caillot de sang. « Monsieur l'officier, boire « mon vin, briser mes meubles et me blesser, « c'est trop fort. Qui a pu vous porter à de sem- « blables violences? — Ma foi, je ne m'en sou- « viens pas. D'ailleurs je suis sans rancune. Bu- « vons, et oublions le passé. — Je ne bois plus, « M. le lieutenant. Votre ami, dont vous faisiez « un éloge si magnifique, est un traître, qui ne « fait faire que des sottises. En voilà assez, et « vous allez avoir la bonté de vous retirer. — « Non pas, mon camarade. Vous m'avez proposé « le logement, et je l'ai accepté. Vous m'avez « offert votre vin, et je ne sortirai pas d'ici, que

« les cinq cents bouteilles ne soient bues. — Mais, « monsieur, avant que vous ayez fini mon vin, il « ne me restera plus un meuble. — A cet égard-là, « monsieur, le plus fort est fait. Jetons, par la « fenêtre, éclats et tessons. Un coup de balai après « cela, il n'y paraîtra plus. — Et il n'y aura ici « que les quatre murs. — Il n'en faut pas davan- « tage à un franc buveur. — Monsieur, je me suis « expliqué. — Laquais du vin. — Voulez-vous « bien vous conformer à mes volontés? — Du vin, « laquais. — Je vais envoyer chercher la garde. « — Je suis en mesure. » Et le lieutenant jouait de sa colichemarde, comme d'un bâton à deux bouts. La lame tourne autour de lui, menace alternativement Robert et Baptiste, et brise deux vases de porcelaine, tristes restes de ceux qui décoraient la cheminée.

Le maître et le valet sortent précipitamment; ferment sur eux la porte à double tour, et vont cherher main forte. Le lieutenant se voit pris, comme un loup dans un piége, et, malgré sa colère et sa valeur, il réfléchit que ce n'est pas en battant des bourgeois, et en pulvérisant tout chez eux, qu'on obtient une compagnie. Il juge que ce qu'il a de mieux à faire est de se dispenser de décliner son nom. Il ouvre la croisée : il est à un troisième étage. Les draps du lit, attachés bout à bout, ne descendent qu'au premier. Le lieutenant arrache, déchire les rideaux des croisées et du lit. Son épée dans les dents, il se laisse

couler dans la cour. Le portier refuse de tirer le cordon; le lieutenant lui taillade la figure, ouvre la porte et file le long des maisons. Son emplâtre est tombé. L'orbite d'un œil vide; celui qui reste, égaré, troublé, poché; la figure, les mains, les cheveux, les habits barbouillés de plâtre, de boue, fixent tous les yeux. Le lieutenant regarde les passans, d'un air si déterminé, qu'il leur fait baisser la vue, et que malgré la mauvaise opinion qu'on a de lui, personne n'ose l'inquiéter dans sa retraite.

Robert reparaît avec une force imposante. Son prisonnier est parti, c'est tout ce qu'il désire. Mais la frayeur a glacé le portier; elle a dénoué la langue d'un petit garçon, qui bégayait depuis sa naissance; la portière crie à tue-tête, et va accoucher avant terme. Le locataire du premier, réduit aux laxatifs, inonde son lit et le parquet. Un chantre, qui loge à l'entresol, crie au miracle, et jure que Dieu, dans sa colère, fait pleuvoir... de ce qu'il ordonna au prophète Ézéchiel de manger sur son pain. C'est un vacarme à ne plus s'entendre. Les soldats se répandent dans toute la maison. L'un présente sa bouteille empaillée au portier; l'autre le pan de son habit à sa femme. Celui-là propose un bouchon à l'habitant du premier; celui-ci vide la fontaine sur le corps du chantre. Le petit bègue est partout, et partout prend quelque chose, avec les meilleurs intentions. Du vin et du sucre pour sa mère; du linge

pour la layette du petit frère ; une redingotte pour vêtir son père; de l'argent pour payer les façons. Le petit bègue était bien élevé, et prévoyant surtout. La garde prie Robert de lui abandonner les lambeaux et les débris qui couvrent son plancher, et tout est enlevé avant qu'il ait répondu. Avant qu'il se soit reconnu, tout est vendu au miroitier, au marbrier, à l'ébéniste, qui convertissent les glaces en petits miroirs, la commode en chiffonnière, qui vendent cher, qui achètent bon marché; mais qui donnent, cependant, au soldat brocanteur de quoi boire le rogome, ce qui fait que chacun vit, que chacun est content.

Robert avait fort sur le cœur l'incartade du lieutenant. « Un homme, disait-il, que je ne connais « pas, dont je ne sais seulement pas le nom; que « je trouve dans la rue; à qui je m'intéresse, à « l'aspect de ses infirmités, et au récit de ses cam- « pagnes; à qui je promets une compagnie; qu'en « attendant je retire chez moi; en faveur de qui « je renonce à l'étude des mathématiques; par « qui je me laisse persuader que l'ivrognerie est « le goût par excellence, et qui n'a pas plutôt « bu trois ou quatre bouteilles de mon vin, qu'il « met tout en combustion chez moi; qu'il me « bombarde, et me tire aux oreilles! Monsieur, « reprenait Baptiste, si vous retirez chez vous « tous ceux qui vous feront des contes dans la « rue, votre maison sera bientôt un repaire que « la police fera raser. — Que veux-tu, Baptiste,

« je suis bon, moi; mais je crois qu'en général « l'homme naît méchant. — Ma foi, monsieur, je « ne sais pas ce qu'il est en naissant; mais je « n'en ai pas connu qui, en mourant, n'ait eu be- « soin d'une bonne et ample absolution. — Bap- « tiste? — Monsieur? — Amour aux bons, haine « aux méchans. — Haine à tout le monde, donc. « — Ah, Baptiste, Baptiste. — Oui, monsieur, à « commencer par vous. — Insolent! — Ne vous « fâchez pas, et laissez-moi finir. Vous êtes bon, « dites-vous. Vous vous flattez que c'est par « amour pour l'humanité que vous avez promis « une compagnie au lieutenant; que vous l'avez « pris chez vous. Ce n'est pas cela. Vous avez été « bien aise de prouver que vous êtes en crédit, « et votre orgueil était flatté de secourir un « homme, que le Gouvernement laisse dans l'oubli. « — Tu pourrais bien avoir raison, Baptiste. « Mais tu conviendras aussi que si je ne suis pas « bon, le lieutenant est un vaurien. — Oh, d'ac- « cord. — Qu'il peut venir s'installer encore ici, « et opposer, à des raisons, un argument, qui m'en « a toujours imposé, la pointe de sa flamberge. « Je confesse que je ne me bats que lorsque je « ne peux absolument m'en dispenser. Je vais, en « conséquence, trouver mon premier commis de « la guerre, et, au lieu de lui demander une com- « pagnie, je le presserai de renvoyer le lieutenant à « sa garnison. — Et vous ferez bien, monsieur. »

Robert court au ministère de la guerre, et détaille ses sujets de plainte, contre un homme qu'il ne connaît pas. « Monsieur, lui dit son premier « commis, si on écoutait tout le monde, il n'y « aurait dans l'armée que des maréchaux de « France, et nous n'avons pas un officier, qui ne « crie partout qu'il n'est pas à sa place. Celui « que vous avez recueilli, est un des plus mau- « vais sujets que je connaisse, car le détail de ses « services m'indique le père Balan. Simple soldat « pendant dix ans, parce qu'il cassait des vîtres, « battait les bourgeois, et tuait un camarade par « semaine; caporal pendant dix autres années, « parce qu'il mangeait le prêt, et mettait sa cham- « brée à la diète; sous-lieutenant après vingt-sept « ans de service, parce que son colonel, cerveau « brûlé comme lui, le protégeait, et que d'ailleurs « Balan est un brave homme; nul dans ce nou- « veau grade, et parvenu à la lieutenance, je ne « sais comment, Balan, qui devrait s'estimer fort « heureux, intrigue, cabale, et il est de ces êtres « dont il n'est pas permis de s'occuper. Que « gagne-t-on à protéger des gens obscurs? Rien du « côté de la considération; moins encore du côté « de la fortune. Recommandez-moi de ces hommes, « qu'on se fait honneur d'avouer, et d'avancer ra- « pidement; qui, à temps de service égal, atten- « draient, sous un concurrent préféré, un avance- « ment tardif, et même incertain, et qui savent

« reconnaître un bon office autrement que par des « phrases. Je vous indiquerai des sollicitans, qui « parlent trop, qui n'agissent pas assez, qui ou- « blient enfin qu'ils ont une bourse, et des mains « pour l'ouvrir. Vous leur ferez entendre raison. « — Vous comptez donc m'associer?... — Tant « vaut l'homme, tant vaut la place. J'entends, « comme un autre, à tirer parti de la mienne; « comme un autre, aussi, je veux ménager les ap- « parences. Vous êtes répandu, intelligent; soyez « mon courtier, nous partagerons les honoraires, « et croyez-moi, Ptolomée, Ticho-Brahé, Coper- « nic, Descartes, les logarithmes, et les astres, ne « peuvent entrer en comparaison avec les commo- « dités de la vie. »

Auri sacra fames! à la seule idée de l'or, Robert ouvre des oreilles attentives; il oublie ce qu'il lui en a coûté pour avoir fait un journal, et des mariages; il renonce aux sciences exactes, et à une vie tranquille; il se décide à faire commerce de compagnies, de régimens, de lieutenances du roi. Il ne désespère pas de devenir enfin propriétaire d'une aussi belle terre que celle du surintendant Fouquet, parce que l'impôt dont le produit est le plus incalculable, et dont on parle le moins, est celui qu'on lève sur la vanité humaine.

Déja il avait fait un colonel d'un joli chanteur, qui avait pour concurrent un ancien officier plein de valeur et de mérite, mais qui n'avait pas mille

louis à donner aux associés. Un maréchal de camp, de sa façon, l'avait emporté sur un colonel, qui s'était distingué partout; mais qui ne savait pas jouer la comédie, et le commandement d'une place importante devait être accordé à un homme qui dansait avec une rare perfection. Il fut un temps où la musique, la danse, et la déclamation tenaient lieu de qualités, auprès des femmes, et où les femmes menaient tout, faisaient tout, excepté ce qu'elles devaient faire. Les maîtres de déclamation, de danse et de musique devinrent tout à coup des personnages. Ils portèrent le linge le plus fin, les étoffes les plus belles; ils dédaignèrent de fouler le pavé; ils furent admis aux meilleures tables, et on ne les reconnut plus qu'à leur ton d'impudence.

Robert avait toujours l'adresse de mettre une femme à la tête de chaque affaire. Il les choisissait jolies, spirituelles, actives surtout, et, alors, on ne pouvait rien refuser à ces femmes-là.

Les jeunes officiers abandonnaient l'étude de leur art, pour apprendre à faire un rigaudon, à filer un son, et à répéter, avec charme, quelques vers de l'abbé de Bernis à une protectrice, qui écoutait de son ottomane, et qui variant ses positions d'après les tableaux du galant abbé, disait en rougissant, en soupirant, et à demi-voix : comment n'a-t-on pas une compagnie quand on dit aussi bien? Le lecteur, qui n'était ni aveugle, ni sourd, laissait tomber le livre... et le lendemain

M. le duc demandait la compagnie, qu'il payait, par les mains de madame, à messieurs les associés. Aujourd'hui les femmes ont le bon esprit de n'apprécier des bagatelles qu'à leur juste valeur; elles cultivent leur entendement, leur raison; elles vivent au sein de leurs ménages; elles sont fidèles à leurs maris.

Cependant ces promotions, bizarres et multipliées, causaient du mécontentement dans l'armée, et justifiaient des murmures. Un officier respectable, soumis à l'autorité, mais confiant en la justice de sa cause; sollicitant sans bassesse, mais avec persévérance et fermeté, arriva à Paris, déterminé à demander hautement le prix de ses belles actions. Jusqu'à quand, dit-il à l'ami de Robert, des sauteurs l'emporteront-ils sur de véritables soldats? Est-ce avec des gambades qu'on a gagné la bataille de Lawfelt, qu'on a pris Berg-op-Zoom et Minorque? Ces lieux sont teints de mon sang. Voilà l'état de mes services; je vous somme de le mettre sous les yeux du ministre, et de me rendre ce qu'il vous aura dit.

Le premier commis fut intimidé. Cet officier, né d'un artisan, était parvenu de grade en grade à celui de lieutenant-colonel, sans autre appui que son mérite. Il avait à surmonter le préjugé attaché alors à la rôture, et les obstacles qui en étaient la suite inévitable. Il avait tout vaincu; il était personnellement connu du roi, qui l'estimait; cet homme enfin était le brave Chevert.

On ne trompe pas impunément un officier de ce caractère. Le premier commis, qui préférait l'or à son devoir, osa cependant en former le projet. Un régiment était sans chef; le fils d'un homme, puissamment riche, faisait des offres brillantes; les intéressés ne pouvaient se décider à laisser échapper cette occasion. Ils conféraient, dans un arrière cabinet, sur les moyens d'écarter Chevert, lorsque celui-ci rentra dans les bureaux. Il entendit prononcer son nom dans la pièce voisine; il prêta l'oreille; il découvrit ce qui se tramait contre lui. Jeune et vif encore, il céda à un premier mouvement de colère; il entra dans l'arrière cabinet, et tomba à grands coups de canne sur les marchands de régimens. Il passa, de là, chez le ministre, avoua son emportement; mais précisa des faits, dont la vérification était facile. Le premier commis fut chassé; le ministre pardonna un acte de violence, que la circonstance rendait excusable; il se fit un honneur d'appuyer la demande d'un excellent officier : Chevert eut le régiment.

Robert, qui se rappellait comment bâtonnent les habitans de Brive-la-Gaillarde, s'était esquivé, dès les premiers coups, et sa précipitation même lui était devenue fatale. Il avait pris un escalier pour un autre, et s'était trouvé dans une avant-cour, fermée par une grille de fer, à hauteur d'appui. Poussé par la crainte, et croyant toujours avoir l'officier derrière lui, il avait essayé

de la franchir; mais il ne sautait pas comme les colonels qu'il avait faits. Il tomba sur les piques qui couronnaient la grille, et y resta accroché par une jambe et une cuisse. Un laquais, qui l'eût achevé, s'il l'eût connu, c'était celui de Chevert, qui bâillait en se dandinant, et en attendant son maître, ce laquais lui tendit une main secourable, l'aida à se traîner jusqu'à un fiacre, et le chirurgien, que Baptiste courut chercher, décida que les blessures n'étaient point dangereuses; mais que le blessé resterait boiteux, parce qu'il y avait un nerf coupé.

« Que je suis malheureux, disait Robert! mais « pas trop répondait Baptiste. Vous avez offensé « d'honnêtes gens, ruiné de légitimes héritiers, « condamné des officiers de mérite à l'obscurité, « et vous avez fait votre fortune, où d'autres « n'eussent gagné que des coups. — Mais je suis « borgne, manchot et boiteux. — Qu'est-ce que « cela fait? vous n'êtes plus jeune, vous n'êtes « plus beau; vous n'avez jamais eu qu'une mau- « vaise réputation; vous ne pouvez être recher- « ché que par votre opulence, et ce moyen de « considération, le plus puissant de tous, vous « l'avez à votre disposition. — Et l'amour, Bap- « tiste, l'amour? — Ah, l'amour est fait pour les « jeunes gens. Il faut avoir le bon esprit de re- « noncer aux femmes, quand on a cessé de leur « plaire. — C'est bien dur! — Hé, non. A quoi « vous ont mené vos mille et une amourettes? à

« la perte du temps, et au repentir. Tenez, mon-
« sieur, j'éprouve que l'amour n'est rien quand la
« jouissance cesse d'être un besoin, et ce besoin
« là n'est plus que dans votre tête. Ne faites plus
« de projets. Vous n'êtes pas heureux dans vos
« conceptions, et je ne sais pas ce qui vous serait
« arrivé, si votre premier commis, n'eût renvoyé
« Balan à son régiment, et si son expulsion des
« bureaux ne vous eût forcé à renoncer au com-
« merce de compagnies, et de régimens. Vivez
« tranquille, loin du monde, qui vous connaît
« trop, entre ces livres que vous avez achetés, que
« vous n'avez pas ouverts encore, et moi qui ne
« conseille pas trop mal. — Tu veux que je passe
« ma vie avec toi! — Et pourquoi pas, monsieur?
« les circonstances vous ont fait maître, et moi
« valet; mais nous sommes de la même pâte. Je
« vous aime, aimez-moi, et nous serons de ni-
« veau. Le monde est plein de Balans, qui vous
« boiront, qui vous mangeront, avec des formes
« plus polies, et qui se moqueront de vous,
« quand vous aurez le dos tourné. — Je crois que
« tu as raison, Baptiste. Je prévois cependant que
« le genre de vie, que tu me proposes de mener,
« sera un peu ennuyeux. — Bah, monsieur, qu'est-
« ce que le plaisir? du bruit. Quand on s'est fati-
« gué, étourdi, ne faut-il pas revenir à soi-même?
« Supposez tous les jours que vous vous êtes
« amusé la veille, et vous aurez, de plus que les
« autres, la santé, car on peut très-bien se porter

« avec un œil, un bras de moins, et une jambe « de quatre pouces plus courte que l'autre. — « Sais-tu que tu es philosophe, Baptiste? — Je « ne m'en doute pas, monsieur. — Tant mieux, « mon ami. Ta philosophie est celle de la raison. « Essayons de vivre ensemble, et si je m'en « trouve bien, j'aurai soin de toi pendant ma « vie, et je t'assurerai une existence après ma « mort. — Hé bien, monsieur, voilà qui s'ap- « pelle penser, parler, agir. Je suis tout à votre « service. »

Un motif secret contribuait à déterminer Robert. Il pouvait, dans cette espèce d'association, satisfaire pleinement ce goût de domination naturel à tous les hommes, car il était tacitement convenu que Baptiste resterait chargé des soins, des complaisances, des procédés; que Robert n'aurait que la peine de commander, et que son avis serait toujours le meilleur. C'était un bon garçon que Baptiste, qui avait le goût des héritages, et qui était capable de se ployer à tout, pour hériter.

CHAPITRE III.

Une intrigue domestique.

Les choses allèrent à merveilles, tant qu'ils ne furent que deux. Mais lorsque Robert commença à s'appuyer sur une béquille, il désira revoir le

soleil, et respirer le grand air. Baptiste le soutenait sous un bras, et ils allaient, clopin-clopant, s'ennuyer au Luxembourg. Ils s'étaient tout dit, pendant que Robert gardait le lit ou la chambre, et, après s'être extasiés, un moment, sur la richesse de la nature, avoir ri des figures hétéroclites, qui fréquentaient alors ce jardin-là, ils se regardèrent en bâillant, et Robert disait tout bas : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Il « lui faut une compagne. La Genèse le dit, et j'ai « beaucoup de foi à la Genèse. »

Il y avait là une jolie petite fille, qui venait, tous les jours, promener un enfant, aussi joli qu'elle, dont, moyennant deux cents livres par an, elle remplaçait la mère, qui jouait, ou qui faisait pis. Elle posait l'enfant devant elle; elle courait, à reculons, avec une grace toute particulière; elle étendait des bras rondelets, dans lesquels l'enfant venait se jeter. Elle l'enlevait, le baisait, trottait, pirouettait, chantait, riait et montrait les plus belles dents du monde. L'enfant était enchanté; Robert ne l'était pas moins, et son projet de prendre une gouvernante, douce, aimante, facile, se reproduisait avec un nouvel intérêt.

Baptiste avait pris de l'ascendant. Il fallait le tromper, au moins jusqu'à ce qu'on se fût assuré des dispositions de la petite. Robert l'envoya, à Chaillot, porter une lettre insignifiante, à quelqu'un qu'il connaissait à peine, et qu'il n'avait

pas vu depuis six mois. Il couvrit son œil crevé d'une bande de taffetas neuf; il substitua une canne à sa béquille, et il alla chercher la petite bonne, en se tenant aussi droit que le permettent des nerfs raccourcis, et en se donnant l'air le plus agréable qu'il put prendre.

Il faut débuter, n'importe comment. Il commença par sourire à l'enfant; il le caressa, lui offrit des bonbons. Il s'informa du nom de ses parens, de leur état, de leur demeure. La petite bonne répondait librement à ce qui ne s'adressait pas personnellement à elle. Bientôt la conversation devint plus directe. Robert lui parla d'elle, avec cet intérêt qui engage toujours une femme à écouter, et cette réserve qui écarte le soupçon. La confiance s'établit. Robert plaignit une jeune et jolie fille d'être obligée de servir, et surtout un enfant, dont il faut pour ainsi dire être esclave, et une mère quinteuse, qui paie peu, et exige beaucoup. Le service d'un homme est bien plus agréable. Il ne se mêle pas du ménage, trouve tout bien, est reconnaissant de ce qu'on fait pour lui, et marque sa reconnaissance par une robe, par un bonnet, une paire de bas de soie, de boucles d'oreilles. La petite écoutait attentivement. Elle se voyait déja parée comme sa maîtresse, et figurant à côté d'elle chez Nicolet. Elle regardait Robert, et elle jugeait n'avoir à courir, près d'un homme borgne, manchot et boiteux, aucun des risques, auxquels sont, dit-on, exposées les

petites filles qui servent de vieux garçons. Elle attendait que Robert s'expliquât. Encouragé par un sourire, il hasarda des propositions positives.

Il n'était pas bien de mettre madame dans la nécessité de promener elle-même son Victor, jusqu'à ce qu'elle fût pourvue d'une autre bonne; mais il y aurait eu de la folie à ne pas changer un casaquin contre une robe, et le mouchoir de grosse mousseline contre un fichu de gaze. Rosalie ramène l'enfant; fait son petit paquet; sacrifie un mois de gages pour éviter toute explication, s'échappe de chez sa maîtresse, et lorsque Baptiste revint de Chaillot, elle était établie chez Robert.

Baptiste, en apercevant Rosalie, assise dans une bergère, M. Robert debout devant elle, lui parlant avec chaleur, en lui passant au cou une chaîne d'or, qui n'avait pas été faite pour être collier, mais qui pouvait en tenir lieu, Baptiste, en remarquant la rougeur et la docilité de la petite, la prit d'abord pour une de ces femmes obligeantes, qu'on trouve dans tous les coins de Paris; qu'on prend, qu'on quitte sans conséquence, sans explication, et même sans adieux. Mais le paquet, qu'il vit sur un fauteuil, lui donna à penser, et lorsque Robert lui dit que mademoiselle Rosalie était commensale de la maison, il fit une mine, mais une mine... Avait-il tort? Un factotum n'est-il pas toujours jaloux de son utilité, et surtout de son influence? N'est-il pas

connu qu'une jolie gouvernante, qui ne l'aide en rien, qui ne fait rien, prend, par degrés, un empire absolu ? Qu'arrive-t-il avec le temps ? Qu'un pauvre domestique est obligé de servir deux maîtres, la demoiselle surtout, et que s'il lui arrive de déplaire, même involontairement, elle obtient son congé sur l'oreiller, qui donne conseil, dit-on, mais qui, souvent aussi, fait faire bien des sottises.

Dans cette position critique, Baptiste crut n'avoir qu'un parti à prendre. Il résolut d'attaquer la gouvernante, dans l'esprit de monsieur, de la miner, avant qu'elle le maîtrisât. Il tremblait déja de perdre, ou du moins de partager un héritage, sur lequel il comptait, quoiqu'il fût à peu près de l'âge de Robert. A la vérité, il ne lui était pas arrivé d'accidens, et il n'avait pas d'infirmités. Il est assez plaisant que nous spéculions tous sur la mort des autres, comme si chaque individu était exempt du dernier bonsoir. Prévention heureuse, au reste, qui fait que chacun déloge sans y penser, sans s'en apercevoir.

On soupa. Robert avait grande envie de faire mettre mademoiselle Rosalie à table ; mais il fallait aussi y recevoir Baptiste, ou proclamer la petite maîtresse en titre. Elle avait répondu assez vaguement aux jolies choses que monsieur lui avait adressées, et quelle humiliation pour lui, si elle refusait le rang qu'il brûlait de lui offrir ! Monsieur soupa donc à son petit couvert, le do-

mestique derrière sa chaise, la petite assise en face de lui, liberté qui déplaisait fort à Baptiste, parce qu'elle annonçait des dispositions à une intimité absolue. Il faisait, à Rosalie, des signes dont elle ne tenait aucun compte. Rosalie ne s'était pas écartée encore du chemin rocailleux de la sagesse; elle ne pensait pas à se fourvoyer; elle ne croyait pas même monsieur fort à craindre; mais elle avait un instinct de femme, qui lui disait que quand un maître a dit des choses tendres à sa servante, et qu'il lui a passé une chaîne d'or au cou, elle peut se mettre à son aise avec lui.

Robert ordonna à Baptiste de préparer un lit, à mademoiselle Rosalie, dans le cabinet qui tenait à sa chambre, parce qu'il ne se sentait pas bien, et que les soins d'une femme ont un certain moëlleux, dont les hommes n'approchent jamais. Baptiste répondit que jamais monsieur ne s'était plaint de son service; qu'il en avait l'habitude, et qu'il s'en trouverait mieux que de celui de mademoiselle, qui n'était pas au fait de son tempérament. Monsieur répliqua qu'il l'y mettrait. Baptiste sentit qu'il ne pouvait se maintenir qu'avec de la souplesse, et qu'il ne ferait congédier Rosalie, que par des insinuations, perfides avec douceur. Il dressa le lit, avec une apparence de bonne volonté, qui trompa le maître, et la demoiselle.

Mademoiselle s'enferma chez elle, comme on peut s'enfermer dans un cabinet, qui a une porte

vitrée, et un locquet, qui ferme et qui ouvre en dehors, c'est-à-dire, qu'elle tira le fin rideau sur le vitrage, et qu'elle poussa une chaise contre la porte.

Un homme boîteux et manchot ne se déshabille pas facilement seul. Robert eût volontiers prié mademoiselle de lui rendre ce service; mais ce chien de Baptiste était là, toujours là. Il roulait les cheveux, il ôtait la boucle du col, celles des souliers, de la jarretière de la culotte; il présentait le bonnet de nuit; il chauffait la chemise, et, sous un air hypocrite, il jouissait du dépit de son maître. Il voulait donner à la petite le temps de s'endormir : fille qui dort n'est disposée qu'à cela. Il fallut se retirer enfin; mais il n'oublia pas de prendre, selon l'usage établi, la clé de la porte extérieure de l'appartement.

Rosalie était couchée, et ne dormait pas, non qu'elle pensât à malice; mais elle s'occupait de son état actuel, de l'excellence de sa condition, et surtout de sa chaîne d'or. Robert ne dormait pas non plus, vous en devinez la raison. Tout à coup des cris perçans se font entendre, et Baptiste arrive, une bougie dans chaque main. Monsieur n'est plus dans son lit; il n'est pas même dans sa chambre. La porte du cabinet est ouverte, la chaise renversée, les couvertures, les matelas, monsieur et mademoiselle sont par terre. Rosalie se défend des pieds et des mains. Baptiste demande, avec un grand sérieux, si les soins moël-

leux de mademoiselle sont suffisans. Monsieur envoie Baptiste par delà les monts, et Baptiste reste là.

La présence d'un tiers, et surtout d'un goguenard, est un calmant, auquel peu de tempéramens résistent. Robert se releva, confus, incertain de ce qu'il allait faire et dire. Baptiste le remet dans son lit, et lui dit, d'un ton ironique : « Monsieur, quand une servante a trouvé grace « devant son maître, et qu'elle ne sent pas le « prix de ses bontés, elle s'en rend non-seulement « indigne, mais elle prouve la petitesse de ses « vues et de son jugement. Rosalie est une petite « sotte, arrivée de son village, à cheval sur sa « vertu, qui n'a pas senti qu'elle pouvait troquer « une niaiserie contre des bienfaits solides; qui « n'a pas assez de discernement, pour apercevoir « que l'œil qui vous reste est plein de feu; que « le bras qu'on ne vous a pas coupé est muscu- « leux, et que votre bonne jambe est faite au tour. « — Mais je crois, monsieur Baptiste, que vous « faites le mauvais plaisant. — Et cette petite « pigrièche mord, pince, égratigne, et ne craint « pas de vous donner en spectacle à votre valet, « car enfin, monsieur, j'ai tout vu, et n'ai rien « remarqué de fort beau, ni surtout de très-mo- « ral. — As-tu fini, coquin? — Pas encore, mon- « sieur. J'ajouterai quatre mots : c'est que vous « ne pouvez garder, chez vous, une fille que vous « ne regarderez plus sans rougir. — Bah! bah!

« elle rougira à son tour. J'en ai apprivoisé bien « d'autres. — Oui, quand vous aviez deux yeux, « deux bras, et deux jambes. — Voyez si ce ma- « raud se taira. Je te chasserai, misérable. — « Voilà comme vous faites justice, vous autres « maîtres. Vous me proposez de vivre avec vous ; « vous me promettez une place dans votre testa- « ment, pour prix de ma rénonciation à moi- « même, et vous introduisez ici la discorde, une « femme qui vous hait, qui vous maltraite, et « vous me chassez, moi, qui vous aime assez pour « vous dire la vérité. — Allons, reste, tais-toi, et « va te coucher. Je me suis fatigué avec cette « imbécille, et je veux reposer. — Mais où est- « elle donc, monsieur? — Au diable, si cela l'ar- « range ! Laisse-moi dormir. »

Rosalie avait entendu un terrible prône sur ce texte : *Homo est leo quærens quem devoret.* Persuadée que l'homme est un lion cherchant sa proie, ce qui est très-vrai, au physique et au moral, Rosalie s'était enfuie en simple chemise, sans savoir où elle allait, sans réfléchir à ce qu'elle deviendrait, n'ayant pour objet que d'échapper au lion Robert, et ne pensant pas qu'elle en pourrait rencontrer quelqu'autre, qui aurait l'usage de ses deux mains. Elle avait trouvé une chambre ouverte, et dans cette chambre un lit. Elle s'était tapie sous la couverture, et elle cherchait à remettre un peu d'ordre dans ses idées,

lorsqu'elle entendit marcher dans la chambre : c'était Baptiste qui rentrait chez lui.

Elle poussa machinalement un cri, qui indiqua à M. Baptiste le nid où s'était retiré le joli oiseau. Il fit subitement cinq à six réflexions, qui se réduisaient à ceci : Rosalie a son innocence, et faire peur à une fille sage n'est pas le moyen d'en tirer parti. Mon maître a voulu me chasser, parce que je lui ai parlé raison; donc il aime assez Rosalie pour être incapable de rien entendre ; donc elle détruira, avec un mot, un sourire, l'effet des plus adroites insinuations ; donc il faut m'entendre avec elle, puisque je ne peux la culbuter.

Baptiste commença un monologue pathétique sur l'excellence de la sagesse, sur l'abomination du vice, et de certains hommes qui ne respectent rien. Il s'apitoya sur le sort de Rosalie, jeune, charmante et sans expérience, que l'horreur du crime exposerait sans défense, dans la rue, aux attaques du premier brutal. Le coquin poussa quelques soupirs, bien ronflans, et à mesure qu'il soupirait et qu'il parlait, Rosalie se sentait rassurée. Elle avait crié, sans s'en apercevoir ; elle était restée cachée sous la couverture ; il lui paraissait clair que Baptiste ne la savait pas là. Il venait donc d'exprimer ses véritables sentimens, et, par une conséquence toute naturelle, elle jugea Baptiste un homme de bonnes mœurs et plein d'humanité.

Elle descendit doucement la couverture, découvrit un œil, puis l'autre, et montra enfin le bout de son nez. Ce fripon de Baptiste jeta, à son tour, un cri d'étonnement, et témoigna combien il était flatté que mademoiselle l'estimât assez pour être venue chercher un asile chez lui. La petite répondit, ingénuement, que le hasard avait tout fait ; mais qu'elle se croyait plus en sûreté chez M. Baptiste qu'ailleurs. M. Baptiste voulut justifier la bonne opinion qu'on avait de lui. Il s'assit, respectueusement, auprès du lit, et commença une conversation sentimentale. Les petites filles aiment beaucoup qu'on leur parle sentiment. Ce langage là trouve toujours le chemin du cœur, et Baptiste le parlait mieux que les petits paysans qui juraient par F... à Rosalie qu'elle était belle ; manière énergique, que sait apprécier une femme qui a de l'usage, et qui effraie la craintive innocence. Et puis Baptiste n'était point mal, quoiqu'il eût quarante ans. Ses grands yeux durs s'adoucissaient par le desir de plaire ; Rosalie l'écoutait, avec intérêt, et lui répondait, avec complaisance.

Il conçut tout à coup un projet, plus raisonnable que ceux de son maître, et peut-être aussi brillant. Il représenta à la petite que si elle sortait de chez monsieur, il faudrait qu'elle entrât dans une autre maison ; que partout il y a des hommes ; que partout on convoiterait sa jolie figure ; que son inexpérience la ferait enfin succomber, et

qu'elle n'avait qu'un moyen de sauver sa vertu : c'était de se mettre sous la protection d'un mari, et il lui demandait la préférence. Cette proposition là fait toujours plaisir aux filles, bien qu'elles n'en conviennent jamais. Rosalie se jeta dans les lieux communs, que les petites dissimulées ne manquent pas d'employer en pareille circonstance. Elle était bien jeune ; elle n'avait encore que sa chaîne d'or ; M. Baptiste ne la connaissait pas ; il pourrait se repentir plus tard d'un choix précipité. Tout cela voulait dire : Reconnaissez, en moi, la fraîcheur et les charmes du premier âge ; dites-moi que, riche des dons de la nature, je n'ai pas besoin de dot ; qu'il ne faut qu'un instant pour m'apprécier ce que je vaux, et qu'on ne se repent jamais d'avoir assuré son bonheur.

M. Baptiste répondit tout cela, ou l'équivalent, comme si mademoiselle Rosalie l'eût soufflé mot à mot. Il ajouta qu'il avait déja quelques épargnes, et qu'en agissant de concert, ils n'auraient pas besoin d'attendre les dispositions incertaines d'un testateur ; que bientôt les petits profits suffiraient aux frais d'un établissement honnête. Ces petits profits étaient faciles à percevoir, et à répéter : il ne s'agissait que de faire payer six francs à monsieur ce qui coûtait trois livres.

Rosalie répondit, naïvement, que lorsque les maîtres ne donnent rien, il n'est pas défendu de penser à soi ; que, d'ailleurs, ils promettent *tant* pour un service déterminé, et rien pour les hu-

meurs, les caprices, les brusqueries, dont il est juste de se dédommager, puisque toute peine vaut salaire. M. Baptiste exprima le désir modeste que le traité fût scellé par un baiser. Mademoiselle Rosalie répondit, aussi modestement, qu'on ne refuse pas un baiser à son futur époux.

L'effet d'un premier baiser est prodigieux. La petite fille ne savait plus trop où elle en était. M. Baptiste savait très-bien où il voulait être. Quand on a accordé un baiser, on en refuse rarement un second, et, de baisers en baisers, on arrive, sans s'en douter, au but auquel on n'avait pas même pensé. Baptiste fut étonné d'être heureux; Rosalie fut honteuse d'avoir eu du plaisir; mais le plaisir fait bien vite oublier la honte qu'il a causée. D'ailleurs qu'avait-elle à craindre? M. Baptiste lui avait juré qu'il l'épouserait, et un honnête homme ne manque pas, même, à une simple promesse. Baptiste n'avait garde, au reste, de violer ses sermens : on prend volontiers femme jeune et jolie, quand on croit y trouver son compte.

Baptiste ne prévoyait plus qu'une difficulté : c'était de faire consentir monsieur à un mariage, qui devait déranger tous ses projets. Il fut très-étonné de voir Robert sourire au premier mot qu'il lui adressa à ce sujet, et ce sourire était pourtant facile à interpréter. A l'aide d'un sacrement, la petite fille, la plus timorée, devient une femme aguerrie. Il ne reste qu'à vaincre sa répu-

gnance, si on en inspire, ce dont on ne convient jamais avec soi, et la puissance de l'or est incalculable, inconcevable, inimaginable. Il efface les rides; il cache les infirmités; il couvre, de roses, les glaces de la vieillesse; il endort, il aveugle un mari soucieux; il en fait un être affable, prévenant; il y a trois heureux enfin, où il ne devait y en avoir que deux, et le mystère assure le bonheur de chacun. Celui de madame surtout est complet : elle joue deux hommes, et elle arrondit ses affaires.

Baptiste surveillait soigneusement sa future. Robert le croyait éperdument amoureux, et se faisait d'avance un malin plaisir de tromper sa jalousie. La petite, très au courant du mariage, riait en elle-même de la frayeur, que lui avait causée le lion Robert, et femme qui se familiarise avec certaines idées, ne tarde pas à l'être avec la chose.

Robert présenta l'épousée à l'autel. Il fit les frais de la noce, et la fit magnifique. Il ne laissa échapper aucune occasion d'adresser, à la dérobée, de ces mots qui disposent une petite femme à entendre des choses positives, et déja il avait essayé du grand moyen de séduction. Une montre à répétition, et d'assez jolies boucles d'oreilles rendaient Rosalie très-attentive. Il est tout simple qu'un maître fasse un présent de noces à sa petite bonne qu'il marie. L'époux n'en peut tirer aucune conséquence. Il est tout simple aussi que

la petite bonne, qui connaît les prétentions de son maître, et qui en a reçu des boucles d'oreilles, et une montre, compte sur quelque chose de plus. Il est tout simple que celui qui donne ait plus que des espérances. Je ne sais comment le maître et la petite bonne s'arrangèrent; mais à la fin d'une allemande, où Baptiste avait excité l'admiration des parens, appelés de cinq à six villages, monsieur rentra, boita un peu plus que de coutume, et madame reparut, un instant après, rouge comme une cerise, et ayant, dans sa poche, une cinquantaine de louis, qu'elle ne savait où cacher mieux.

C'est une terrible chose que de l'argent mal acquis. On ne sait où le mettre; on ne sait à quoi l'employer. Il semble que l'écu dépensé soit un témoin, qui s'élève contre le monopoleur, l'exacteur, le spoliateur. On croit lire dans les yeux de chacun le reproche de son infamie... pour peu qu'on conserve de pudeur. Ainsi Rosalie, qui ne rougissait, ni de sa montre, ni de ses boucles d'oreilles, était embarrassée de ce malheureux rouleau... qu'elle venait pourtant de gagner.

Qu'en fera-t-elle? Elle serait assez disposée à en acheter de petits bijoux, quelques objets de parure. Mais le mari? Elle l'entend lui demander d'un ton sévère : Madame, d'où vient cet argent? Le dépenser en friandises, serait assez agréable, et personne n'en saurait rien. Mais qui peut man-

ger pour cinquante louis de marrons glacés, de pastilles, ou de confitures? On les mangerait, sans doute, avec du temps; mais la petite prévoit qu'un rouleau succédera bientôt à celui ci, et elle ne peut dévorer *le Fidèle Berger*, ou tel autre amas de bonbons de la rue des Lombards. Le parti le plus court, et le plus sûr est de mentir à son mari : c'est ce que les femmes entendent assez bien. Elle dit donc à maître Baptiste que pendant qu'il dansait l'allemande, monsieur l'avait tirée à l'écart, et l'avait forcée d'accepter ce rouleau. Maître Baptiste se pinça les lèvres un moment. C'est, vous le savez, un être très-réfléchi que monsieur Baptiste. Il pensa qu'il avait quarante ans, sa femme dix-huit; que le chapitre des accidens était très-étendu cette année là, et que tant de maris sont trompés, pour rien, qu'il ne devait pas raisonnablement se fâcher de l'être pour quelque chose.

En effet, l'argent plut avec une telle abondance, que M. Baptiste eût négligé *les petits profits*, s'il ne les eût considérés comme un moyen de plus d'accélérer son indépendance, et la formation de l'établissement qu'il projetait. Persuadé qu'on ne compte, que pour la forme, avec le mari d'une femme qui ne refuse rien, M. Baptiste gonfla bientôt les mémoires, de manière à pouvoir quitter le service dans six mois. Robert ne put se dissimuler qu'on le volait. Mais il sentait qu'il est un âge où il faut acheter ce que la beauté prodigue

à la jeunesse, et il se fût étourdi peut-être sur la réduction de sa cassette, si Rosalie n'eût commencé à lui faire éprouver les caprices, et même les dédains, auxquels doit s'attendre un homme qui ne peut plus plaire, et qu'une femme croit trop heureux d'obtenir quelques faveurs, accordées d'assez mauvaise grace. M. Baptiste de son côté faisait acheter son silence. Il avait de l'humeur, il faisait mal son service, il prenait un ton impérieux, il répondait avec insolence; Robert perdit enfin le droit de commander chez lui. Subjugué par la femme, obligé de dissimuler les torts du mari, il réfléchit à sa position. Il la jugea aussi dure qu'humiliante. Madame Baptiste commença à lui paraître coûteuse; le mari lui devint insupportable, et il forma le projet de secouer le joug qu'il s'était imposé. Il laissa percer son mécontentement. Baptiste en rit; sa femme dissipa l'orage, qui se formait, par quelques caresses, quelques complaisances. Robert reprit ses chaînes, et voulut de nouveau les secouer, lorsque les procédés offensans se renouvellèrent. Un sourire, un mot, une nuit rendaient ces chaînes plus pesantes.

Excédé de ces alternatives, et n'ayant jamais un moment de jouissance pure, Robert pensa, sérieusement à se défaire de ses tyrans domestiques. Ils avaient pris sur lui un tel ascendant, qu'il ne savait comment leur donner leur congé. Il voulait parler, et les mots expiraient sur ses

lèvres. Il voulait écrire, et indigné de sa faiblesse, il s'échappait de chez lui. Il essayait de dissiper ses chagrins, dans la société de quelques amis, à qui il n'osait pas même les confier encore, et il eût souffert long-temps, si un incident ne lui eût rendu quelque énergie, dont il se hâta de profiter.

Il avait passé la journée dehors. Il montait sa bougie à la main, parce que madame n'était pas faite pour l'éclairer, et que M. Baptiste ne s'en donnait pas la peine. Il entre chez lui; il entend de l'antichambre des éclats de rire prolongés. Il prête l'oreille : ce sont M. et madame Baptiste qui s'égaient à ses dépens.

« Ma foi, ma femme, il faut que je tienne bien « essentiellement à ton bien-être, pour tolérer ces « choses là. — Ma foi, mon mari, il faut que je « t'aime passionnément, pour me sacrifier à ta « fortune, et surmonter la répugnance que me « fait éprouver ce magot là. — C'est un bénet. — « Un imbécile. — A mener par le nez. — Par tous « les bouts. — Parbleu, je voudrais bien le voir... « — Oh, tu n'y tiendrais pas. Il est si gauche, si « drôle avec son bras de moins. C'est à mourir « de rire. » Et là-dessus les éclats recommencèrent de la façon la plus bruyante.

« Canaille, s'écria Robert, le magot, le bénêt, « l'imbécile à mener par tous les bouts, vous « chasse de chez lui. Sortez à l'instant même, et « sans répliquer, ou je vous ferai voir à qui vous

« avez affaire. — A un si pauvre homme, répliqua « impudemment Baptiste, que je ne sais pas même « si je dois me réputer cocu. » Et il commença à faire ses paquets, avec un sang-froid, dont Robert était confondu.

« Mon cher coadjuteur, lui dit-il en sortant, « et en tenant sa petite femme sous le bras, sou- « venez-vous de la leçon. Elle vous coûte un peu « cher; mais elle peut vous être utile. Un homme, « dans votre état, qui aspire à plaire est un fou, « et s'il prend, pour lui, ce qu'une femme fait « pour son argent, c'est un sot. »

La leçon est forte en effet, dit Robert, quand il fut seul. Elle est cruelle, avilissante, et je sens qu'ils ont raison. Il est trop vrai qu'il faut cesser d'aimer, quand on n'est plus aimable. Mais cette vérité ressemble à bien d'autres, qu'on oublie quand on est d'âge à les suivre. C'est ainsi qu'un jeune homme, tout à ses plaisirs, déclame contre l'ambition, et court en cheveux blancs chercher des dégoûts à la cour. C'est ainsi qu'un auteur, dans sa force, tourne en ridicule un confrère, qui veut survivre à son génie éteint, et, nouvel archevêque de Grenade, ne s'aperçoit pas de l'épuisement du sien. C'est ainsi que nous nous élevons tous contre le charlatanisme de tous les genres, et que nous finissons tous par être des charlatans. Qu'est-ce qu'un avocat, qui dit ne s'être jamais chargé que de bonnes causes? Qu'est-ce qu'un juge, qui proteste que jamais jolie sollici-

teuse n'a fait pencher la balance? Qu'est-ce qu'un médecin, qui nie que la médecine soit une science conjecturale? Qu'est-ce qu'un homme, qui veut nous persuader que la morale ne peut exister sans cérémonies? Qu'est-ce qu'un militaire fanfaron? Qu'est-ce qu'un commis, qui prétend n'avoir jamais brusqué personne? Qu'est-ce qu'un faiseur de systèmes? Qu'est-ce qu'un être, qui prétend n'avoir jamais commis de fautes graves? Qu'est-ce qu'un homme, qui proteste qu'il fait tout pour l'humanité, et rien pour lui? Charlatans, charlatans, charlatans. A chaque pas, on ne rencontre que des charlatans. Mais les aveugles passent, sans se voir, à côté les uns des autres.

M. Baptiste disait à madame : « Ma chère amie, « je t'ai passé monsieur, à qui il ne reste presque « plus rien d'un homme. Tu es assez bien dans « tes affaires pour être sage, et je compte que « tu le seras. — Et cela ne me coûtera rien, cher « Baptiste, car je ne puis aimer que toi. » Charlatanisme.

« — Nous avons une vingtaine de mille francs. « Voyons, ma petite, comment les ferons-nous « valoir? — Je n'en sais rien, mon ami. — J'en- « tends un peu l'office. Guidé par un garçon in- « telligent, je deviendrai un habile limonadier. « — Tu as raison, mon homme. Moi, je figurerai « au comptoir. — Et ta jolie mine attirera les « amateurs ; mais pas de sottises. — Oh! Baptiste, « *il faut être honnête avec tout le monde, pour*

« *achalander sa maison.* — Honnête, ma femme,
« honnête. — Je me souviendrai du mot. — Non,
« de la chose. — Comme tu voudras, mon mari. »

Baptiste traite du fonds d'un petit café borgne, et, pour mettre sa boutique en réputation, il régale des amis, qui ne parlent partout que de la belle limonadière. Il paie des Savoyards, pour la regarder par le coin d'un rideau entr'ouvert. Il paie un factionnaire, pour maintenir l'ordre... quand la foule se présentera. Il paie Duverny l'aveugle pour chansonner madame. Il paie les chanteurs qui débitent la chanson... Charlatanisme.

Mais comme le charlatanisme, adroitement manié, réussit toujours, les badauts se rassemblèrent au café *de la verdure*, sans trop savoir pourquoi, car madame Baptiste n'avait rien de fort extraordinaire. Bientôt elle se fit désirer; elle parut rarement au comptoir, et on s'entêta à la voir, par la seule raison qu'on ne la voyait pas. Baptiste débita tant d'eau chaude, qu'il put, au bout de trois mois, traiter d'un café très-marquant, et madame dut se croire, sans trop manquer à la modestie, une des plus belles femmes de Paris.

Or, il n'est pas de belle femme qui ne sache que la beauté est faite pour quelque chose. Madame Baptiste avait un mari, qui lui avait paru charmant, tant qu'il n'avait eu que M. Robert pour objet de comparaison. Mais elle le trouva

désagréable, quand elle fut entourée d'une jeunesse brillante.

Que devait-elle à ce mari? est-ce lui qui avait gagné les vingt mille francs? était-ce pour lui que Robert payait aveuglément les mémoires? lui conviendrait-il de gêner une femme, qui attirait la foule, et qui, sans cesse, ajoutait à sa fortune?

Baptiste pensa, de son côté, qu'une femme, faible par intérêt, doit l'être plus encore par amour. Les assiduités de quelques jeunes gens lui inspirèrent de l'ombrage. Il prévit qu'il ne tarderait pas à être cocu... tout de bon. Il mit sa femme au comptoir dès le matin; il l'y tint jusqu'à l'heure du coucher, et la publicité du lieu fut sa garantie.

Madame, observée, obsédée, ne pouvait répondre à des galanteries que par des sourires; à des billets doux, que par des soupirs. Elle eut de l'humeur : c'est de quoi un mari s'inquiète peu. Il n'y a pas de mari, cependant, qui n'ait éprouvé, dans sa jeunesse, que l'humeur d'une femme a toujours un résultat. Madame Baptiste jeta les yeux sur un joli garçon, dont la conquête ne flattait pas son amour-propre; mais qu'elle pouvait rencontrer, avant l'ouverture du café, après la clôture, à la cave, au laboratoire, peut-être même dans sa soupente, et elle était encore assez bourgeoise pour mettre le plaisir au-dessus de la vanité. Le joli jeune homme était son maître garçon.

Il fut le vengeur de Robert. Bientôt il ne

compta plus qu'avec madame, et il disposa secrètement de la clé du tiroir. Insensiblement, Baptiste ne remplit plus, dans son café, que le rôle subalterne que son maître avait joué chez lui. Il avait souvent une envie très-prononcée de rosser, et de congédier son garçon. Mais Dumont était actif, intelligent; c'était le meilleur glacier de Paris. Baptiste désespérait de le remplacer avantageusement, et cocu pour avoir de l'argent, il se résigna à l'être encore pour le conserver. Il enragea, et il fit semblant de ne rien voir. Il marquait, à sa femme, une estime qui pût en imposer au public. Le public et madame eurent l'air de la croire sincère... Charlatanisme de toutes parts.

CHAPITRE IV.

Tout pour la gloire, et l'humanité.

Il faut donc renoncer à l'amour, disait tristement Robert, en se promenant seul dans son vaste appartement! c'est un passe-temps si agréable! quel autre peut le remplacer? il faut pourtant faire quelque chose, car je ne passerai pas ma vie à table, à dire ou à entendre des bêtises, à jouer à la bouillotte, à bâiller, à dormir en écoutant chanter des paroles italiennes. Que ferai-je donc? Je suis riche. Il me faudrait un genre d'occupation, qui ne m'assujétît à rien, qui ne

fût pas fatigant; un délassement qui satisfît un peu mon amour-propre. Voyons, réfléchissons.

Pendant qu'il réfléchissait, son nouveau domestique lui annonça un monsieur, qui avait quelque chose d'important à lui communiquer. « Faites entrer. » Le monsieur se présenta, de fort bonne grace, et débuta par les complimens propres à lui concilier la bienveillance de son auditeur : c'est toujours ainsi qu'on débute avec ceux dont on a besoin. Il a entendu parler, avec éloge, de monsieur le chevalier, chez monsieur le comte celui-ci, chez monsieur le président celui-là. Madame la comtesse celle-ci, madame la marquise celle-là ne cessent de vanter ses grandes idées, ses vues généreuses, le noble emploi qu'il fait de sa fortune. A qui donc un homme à talent pouvait-il s'adresser avec plus de confiance? Robert ne se rappelait ni ses grandes idées, ni ses vues généreuses, moins encore l'usage utile qu'il avait fait de son argent. Cependant, il fallait bien qu'il eût laissé échapper quelque chose de remarquable, puisque M. le comte, et madame la marquise en avaient parlé. Il pria le monsieur de le remettre sur la voie, et de dire nettement ce qu'il attendait de lui.

« Monsieur, les arts et la fortune devraient « être inséparables. — Et sont très-séparés. — « C'est de quoi je me plains. — Que voulez-vous « que j'y fasse? — C'est moi qui veux les réunir. « — Ah, ah! et comment! — Je rendrai votre

« nom célèbre, et je doublerai, je triplerai, je « quintuplerai vos capitaux. — Vous êtes bien « bon, monsieur. Vous êtes donc immensément « riche? — Moi, monsieur, je n'ai rien. — Et que « ne vous occupez-vous d'abord de votre bien-« être? — C'est aussi mon objet principal. Je « mettrai mon talent dans l'entreprise; vous y « mettrez des fonds, et nous partagerons les bé-« néfices. — Et les bénéfices sont sûrs? Ne croyez « pas au moins que je vise principalement à un « accroissement de fortune : la gloire doit être « l'objet essentiel d'un homme comme moi. « Voyons pourtant sur quoi vous établissez les « bénéfices.

« — Il est notoire, monsieur, que Paris, la « première ville de l'Europe, celle qui réunit ce « que l'abondance, le luxe, et les plaisirs ont de « plus recherché, est environné des plus détesta-« bles vignobles de l'univers. — Je sais cela mon-« sieur. — Hé bien, il dépend de vous que le vin « de Paris acquière la célébrité qu'avait autre-« fois le Falerne à Rome, ce Falerne savouré par « Auguste, et chanté par Horace. Je fais du vin « de Beaune, et du Clos-Vougeot, avec du raisin « de Surenne, de Pantin, de Saint-Maur. Je le « donne à très bon compte, parce qu'il me coûte « peu, et que je ne paie pas de frais de transport. « La classe laborieuse de la capitale, fatiguée, « épuisée, insensiblement, par du vin frelaté, se « ranime, se réchauffe, et chante la chansonnette,

« en buvant à votre santé. Votre nom passe de « bouche en bouche. On vous aime, on vous ad- « mire, on vous préconise ; vous êtes classé « parmi les bienfaiteurs de l'humanité, car je « vous laisse l'honneur de la découverte. — Vous « me le laissez, monsieur ! — Absolument. — Mais « êtes-vous bien sûr de votre découverte ? — A « la preuve, monsieur. — Soit. — J'ai mon échan- « tillon en poche. Un tire-bouchon, deux verres.

« — Diable... voilà d'excellent vin. Votre pro- « cédé me paraît étonnant, inconcevable. — Rien « de plus simple cependant. Le vin de Surenne « n'est piquant que parce qu'il manque de *mu- « coso-sucré*. Je lui en communique, voilà tout « le mystère. — Du *mucoso-sucré !* ce mot-là ré- « sonne bien. — N'est-il pas vrai ? — Et avec du « *mucoso-sucré* vous changez le vinaigre en vin ! « — Vous venez de vous en convaincre. — Et « comment faites-vous du *mucoso-sucré ?* — C'est « mon secret. — Je n'insiste pas.

« Savez-vous bien, monsieur, que vous avez « fait là une découverte précieuse. — Comment, « si je le sais ! — Et à laquelle vous n'attachez pas « l'importance que je lui trouve. Vous vous bor- « nez à faire boire de bon vin aux Parisiens : « j'entends, moi, que toute la France en boive. « Plus de bierre, plus de cidre, ni de poiré. Du « Clos-Vougeot, morbleu, du Clos-Vougeot à « tous mes compatriotes. Que dis-je à mes com- « patriotes ? que la Hollande, la Suède, le Dane-

« marck, la Pologne, la Russie, et jusqu'à l'Amé-
« rique septentrionale participent à ce bienfait.
« Partout il y a du vinaigre, et partout je ferai
« du Bourgogne. Mon nom vole d'un hémisphère
« à l'autre. Les décorations viennent au-devant de
« moi. Le roi de France m'envoie le cordon noir;
« les souverains du Nord m'envoient des cordons
« et des croix, de toutes les couleurs, et de toutes
« les façons. J'en suis chargé au point qu'on dis-
« tingue à peine la nuance de mon habit. Les
« passans, étonnés, s'inclinent devant moi, et de-
« mandent à l'oreille de leur voisin : qui est ce
« seigneur-là? C'est, leur dit-on, l'inventeur du
« *mocoso-sucré*, le premier homme de l'univers.
« Faisons du mucoso-sucré, mon ami; faisons en
« sans relâche. Remplissons en les caves de Paris,
« et les carrières de Charenton.

« — Que j'aime cette belle chaleur, ce noble
« enthousiasme! que je suis heureux d'avoir ren-
« contré un homme, dont l'audacieux génie voit
« et saisit tout en grand! Opérons, monsieur,
« opérons. Le jour de gloire est arrivé. Achetons
« d'abord le raisin de Surène. — Et de toute la
« banlieue. — Louons tous les pressoirs... — Fai-
« sons en faire, s'il le faut. — Achetons toutes
« les chaudières des brasseurs. — Nous les aurons
« à bon marché, puisqu'elles deviennent inutiles.
« Mais à quoi bon des chaudières pour faire du
« vin? — Et le *mucoso-sucré*, M. le chevalier,
« croyez-vous que je le fasse au soleil? — Ache-

« tons tout le bois de l'Isle Louvier, achetons « pour quatre ans, pour dix ans, avant qu'on « pense à renchérir les denrées, dont nous avons « besoin. — Achetons tout le sucre de Marseille, « de Nantes, de Bordeaux... — Arrêtons tous les « produits des Colonies. Mais dites-moi : il faut « donc du sucre pour faire du *mucoso-sucré*? — « Hé, monsieur, le mot ne l'indique-t-il pas? — « Pardon, pardon, mon cher ami. Allez, com- « mencez les opérations. N'oubliez pas surtout « que je suis l'inventeur du *mucoso-sucré*.

« — Un moment. Quand on n'est pas connu, « on est sans crédit. Il me faut au moins un mil- « lion, que je distribuerai en à-comptes. J'ob- « tiendrai six mois de terme pour le surplus, et « de la manière dont nous nous y prenons, dans « six mois notre fortune sera faite. Donnez-moi « un million, s'il vous plaît.

« — Je vous demande un moment à mon tour. « D'abord, je n'ai pas un million. — En ce cas, « il faut opérer en petit, et cela est fâcheux. — « Oui, j'aime l'éclat. — Les bénéfices seront bor- « nés, votre réputation se fera lentement. — « Diable, diable! renoncer au plaisir d'étonner « le genre humain! — De confondre ces demi- « savans, qui doutent de tout, et qui seraient « morts de jalousie! — Hé, mais... Ecoutez donc. « Pourquoi renoncer à ces avantages? Nous en- « verrons de notre vin de Bourgogne aux jour- « nalistes; ils l'annonceront de manière à pro-

« voquer la curiosité, et l'admiration. Nous en « enverrons aux gens en place, aux grands, aux « têtes couronnées, et on s'empressa de nous « fournir les moyens de travailler en grand. — « En attendant, prenons, puisqu'il le faut, un « vol terre à terre. Donnez-moi cent mille francs. « — Un moment encore. Vous m'avez l'air d'un « fort honnête homme; mais je n'ai pas l'hon- « neur de vous connaître, et il en coûte quelque- « fois fort cher pour gagner cent mille francs : « c'est tout ce que m'a valu la perte de cet œil-ci. « — Monsieur, votre réflexion est juste, et n'a « rien d'offensant. Voilà mon nom, mon adresse; « voilà celles de personnes recommandables, de « qui je suis avantageusement connu. Je repasse- « rai dans deux jours. »

C'était un fort honnête homme que M. Vignol. Il avait de l'esprit, des connaissances; il avait même fait quelques découvertes intéressantes. Mais il avait, comme tous ses confrères, la manie de prendre des rêves pour des réalités, et lorsqu'il discutait, il ne manquait jamais de poser en fait ce qui était en question. Il avait fait du vin potable avec du verjus, et convaincu de la facilité de perfectionner son invention, lorsqu'il trouverait des secours, il n'avait pas balancé à faire goûter, à M. Robert, un vin, qui portait avec lui son *mucoso-sucré*.

D'après les renseignemens favorables que reçut Robert sur le compte de M. Vignol, il signa un acte de société, et donna les cent mille francs,

à la charge, par M. Vignol, de le mettre, jour par jour, au courant de ses opérations. Robert n'avait nulle envie de travailler assidument. Mais il fallait qu'il connût quelque chose de la manipulation, afin de pouvoir parler conséquemment de son invention, et qu'il se fît voir souvent dans les ateliers, pour paraître les diriger.

M. Vignol achète le raisin de deux à trois cents arpens de vigne. Il loue tous les pressoirs de Surenne. Il arrête trente ou quarante journaliers. Il fait construire vingt à trente vastes cuves, et il traite d'une partie considérable de sucre avec un épicier de la rue de la Verrerie (1), qui n'a pas, comme son frère, le talent de faire des romans et des comédies, mais qui a l'esprit de faire de bonnes affaires, ce qui vaut mieux. M. Vignol a déja placé, à fonds perdu, ou autrement, plus de soixante mille livres.

Ses dispositions sont faites. Il n'attend que le jour des vendanges, et il l'attend avec une impatience, égale au besoin où il est d'argent. Robert jouit d'avance. Il n'a en vue que la gloire et le bien de l'humanité. Si cependant il y a de gros bénéfices, il ne manquera pas d'en prendre la moitié.

M. Vignol n'oublie pas qu'il n'a fait jusqu'alors qu'un vin plat et mielleux. Il étourdit Robert par de grands mots; mais la nuit, lorsque son associé dort à Paris, il fait à Surenne des essais

(1) M. Charlemagne.

nouveaux en petit, en très-petit, et le résultat est toujours malheureux. « Ce vin ne manque, « dit-il, que de *calorique*, et parbleu je lui en « donnerai. »

Le jour tant attendu, le jour où le vigneron laborieux voit sa récolte à l'abri des orages, où une jeunesse folâtre court, entre les ceps, après le plaisir et l'amour, le jour de la vendange enfin, Robert part de Paris, pour être témoin du triomphe de l'art sur la nature, et imposer silence aux railleurs, à qui il a vanté sa découverte, et qui prétendent qu'on ne fait pas de vin de Beaune à Surenne.

« Mon cher associé, lui dit Vignol, tenez-vous « essentiellement aux bénéfices? —Mais... un peu. « — C'est-à-dire que vous n'y tenez pas. Je vous « ferai gagner en gloire, ce que vous perdrez « en argent. — Comment cela? — Au lieu de mille « tonnes de vin, nous n'en aurons que trois cents. « Mais je vous ai promis du Bourgogne, et je « vous ferai du Frontignan muscat. — Diable! ce « sera bien plus fort. — Et d'un débit bien plus « certain. — Faisons du Frontignan muscat. »

Vignol court après toutes les femmes, et les filles du village. Il les rassemble, à vingt sols par jour. Il les établit dans ses différens pressoirs, et, à mesure que la hotte se vide, elles épluchent le raisin; elles en ôtent les grains gâtés, ceux qui ont conservé quelque verdeur, et elles en ôtent les quatre cinquièmes. Elles jettent la grappe,

qui ne communique au vin que de l'amertume. Les vignerons, courbés sous la hotte, appuyés sur leur bâton, regardent, la bouche ouverte, ce procédé nouveau, et ne conçoivent pas comment un beau monsieur de Paris sait mieux faire du vin que celui qui, depuis son enfance, ne fait que cela.

Les grains choisis sont jetés dans la cuve, foulés, portés au pressoir. Vignol goûte; il est dans l'enchantement. Il présente une tasse à Robert... « Hé bien, qu'en dites-vous?—Il est encore dia-« blement aigre. — Oui. Mais que diront les cri-« tiques, quand j'aurai mêlé à cela un cinquième « de *mucoso-sucré ?* — Rien, mon ami, rien. « Votre succès sera complet. »

Vignol prépare son sirop, et il commence le grand œuvre. Il goûte... « Ce n'est pas cela. Du « calorique, force calorique. » Et il ajoute quelques brocs d'eau-de-vie à sa mixtion... « Ce n'est « pas encore cela. L'acide tartareux domine en-« core. Il faut en détruire l'excédant. » Il jette dans ses tonneaux du *carbonate de chaux* vulgairement appelé blanc d'Espagne, quelques poignées de fleurs de sureau, et il a un vin parfait. Les deux associés se regardent d'un air pénétré; ils s'embrassent avec tendresse. C'est alors que Robert prend le ton tranchant de l'audace heureuse. Il est partout; partout il parle de son vin; partout il en laisse des essais; partout on le trouve excellent.

Dans tous les cercles de Paris, on ne parle que du Frontignan-muscat, fait à Surenne. On se soulève contre les routiniers, on déclame contre eux, on affirme que leur entêtement étouffe l'émulation, arrête le progrès des arts, et qu'il est de la sagesse du gouvernement de contraindre tous les vignerons, de l'Isle-de-France, à adopter le procédé de M. le chevalier des Ormeaux.

Entraîné par cette première et belle chaleur, on adresse de toutes parts des demandes à M. le chevalier. Il ne sait à qui entendre, il ne sait à qui répondre.

Avant de faire les envois, il faut au moins déterminer le prix du vin. Ces messieurs compulsent leurs états de dépenses ; ils calculent, ils supputent. « Nous eussions pu faire deux mille « muids de vin ordinaire de Surenne, qui, à un « louis la barique, eussent rendu quarante-huit « mille francs. Au lieu de mille tonnes de Bour- « gogne, de trois cents de Frontignan, il n'en « existe que cent cinquante. Pour retrouver la « valeur des grappes du raisin gâté, ou vert, il « faut donc évaluer notre muscat à trois cent « vingt livres la pièce. Ajoutons à cela le sucre, « l'eau-de-vie, le *carbonate de chaux*, la main- « d'œuvre extraordinaire, la façon des cuves, le « loyer des pressoirs, et nous trouverons que « chaque pièce nous revient à cinq cents livres, « ou environ. N'oublions pas les intérêts des cent « mille francs ; contentons-nous de cinquante

« pour cent, ce qui fait un bénéfice honnête, et « nous pouvons définitivemeut vendre notre Fron- « tignan-muscat en raison de huit cent trente- « quatre livres la pièce de trois cents pintes, ce « qui réduit la bouteille à cinquante-six sols, et « ce qui certes n'est pas cher. »

Le Frontignan muscat fut enlevé dans deux jours. Vignol, désintéressé, ou insouciant, comme tous ceux qui cultivent les sciences, ou les arts, était fort content des vingt-cinq mille francs de part que son associé lui avait comptés, et il se proposait bien de les employer à quelque nouvelle découverte, qui finirait par l'immortaliser, car enfin, quand on a de l'argent, on travaille pour son propre compte, et on ne cède à personne l'honneur de l'invention. Robert, qui prétendait ne tenir qu'à la gloire et au bien de l'humanité, regrettait intérieurement de n'avoir pas mis tous ses fonds dans une affaire aussi lucrative. Il ne rêvait plus que Frontignan muscat, et il lui passa, par la tête, une idée, qu'il s'empresssa d'aller communiquer à son associé. Il lui dit qu'il était au-dessous de gens comme eux de faire les vendangeurs, et qu'ils devaient désormais se renfermer dans les opérations chimiques; qu'ainsi il était fort inutile d'attendre l'automne prochain pour opérer en grand; qu'il fallait de suite acheter tous les vins de pays qu'on pourrait se procurer, et les convertir en Frontignan muscat.

Vignol avait déja conçu un autre projet qui

l'occupait très-sérieusement. Cependant il fut assez satisfait d'une proposition qui lui assurait des bénéfices considérables. Mais il fit observer à Robert qu'il avait cédé à la force des circonstances, en se dépouillant de la partie la plus précieuse de sa découverte, l'honneur de l'invention; qu'à cet égard, il avait rempli ses engagemens; mais qu'il ne consentirait à une nouvelle opération, qu'autant que son nom serait joint à celui de M. le chevalier. Robert cria à l'injustice. Il avait avancé des fonds, qu'il aurait pu perdre, et la gloire était la seule compensation que Vignol pût lui offrir. Cette clause d'ailleurs était particulièrement stipulée, et il n'entendait pas renoncer à un tel avantage. Vignol s'emporta, en croyant raisonner; Robert cria plus haut encore; ils se séparèrent, très-mécontens l'un de l'autre; mais comme l'intérêt rapproche les hommes, ils ne tardèrent pas à se revoir.

Après des conférences multipliées et inutiles, chacun commença à regretter la perte du temps, si précieux pour des spéculateurs; chacun renonça à une partie de ses prétentions, et fit singulièrement valoir son sacrifice, comme cela se pratique toujours. Il n'était plus question que de trouver des courtiers intelligens... et fidèles, s'il y en a, qui parcourussent la banlieue, et qui fissent les acquisitions, au meilleur prix possible. Dans quinze jours, au plus tard, le grand œuvre devait s'opérer de nouveau, et les vignobles de

Frontignan étaient anéantis. *Vanitas vanitatum!*

Robert, en rentrant chez lui, trouve douze ou quinze assignations à comparoir dans huitaine, aux fins de se voir condamner comme falsificateur et empoisonneur public, à restituer le prix de ce qu'il appelle du vin, et en dommages-intérêts, proportionnés aux maux de tête et de cœur qu'il a occasionés.

C'est une plaisanterie, dit Robert; mais que peut-elle signifier? Il se creuse la tête pour en trouver le sens, et son imagination ne le servant pas à son gré, il va chez un des *assignans*, celui qui avait parlé du Frontignan muscat, avec l'enthousiasme le plus prononcé.

Il le trouve à table, et au lieu du mot de l'énigme, qu'il demande, qu'il attend, le maître de la maison lui laisse le choix de la porte ou de la fenêtre. Robert trouve la plaisanterie poussée un peu loin; mais il est beau joueur, et il commence un éloge burlesque de la chimie, qui est devenue la science par excellence, la science universelle, qui prendra, très-incessamment, la nature sur le fait, et qui, en décomposant la matière, nous apprendra ce qui entre dans la facture d'un chêne et d'un chou, d'un ciron et d'un éléphant.

Le maître de la maison réfléchit qu'un escroc ne pousse pas l'impudence à ce point, et qu'il est plus raisonnable de détromper M. le chevalier, de l'amener à restitution, que de l'accabler par

une procédure inutile. Il se fait apporter du Frontignan de Surenne (1).

Un laquais débouche une bouteille, et verse je ne sais quelle liqueur décolorée, dont le seul aspect inspire le dégoût. « Bien joué, bien joué! « s'écrie Robert; mais, parbleu, je ne boirai pas « de votre ripopée. » Il tire un des essais qu'il porte toujours en poche. « Le voilà le nectar « dont je suis l'inventeur; le jus divin que je « prodigue aux hommes, et que je devrais ré- « server pour la bouche des Dieux. » Il prend un verre... il reste stupéfait. Il porte le nectar à ses lèvres... Rien de liquoreux, de flatteur; tout, jusqu'au *mucoso-sucré*, tout est anéanti. Robert tombe sur son siége; il pâlit, il rougit; il essuie la sueur qui coule à flots de son front; il demande grace au maître de la maison; il proteste qu'il a été trompé le premier, et qu'il est prêt à rendre, sans contestation, l'argent qu'il a reçu, pourvu toutefois qu'on ne l'attaque pas dans sa réputation. Ce n'est pas que la réputation de Robert valût grand'chose; mais il prévoyait que la justice, qui prend tout au tragique, pourrait parler de galères, et elle passe assez communément du mot à la chose.

Il était fort égal, à la plupart des acquéreurs

(1) Cette prétendue découverte, et celles qui suivent, ont été réellement offertes aux gens crédules, à l'époque où l'auteur écrivait cet ouvrage.

du Frontignan de Surenne, que Robert ramât ou ne ramât point. Leur objet essentiel était de retirer leur argent, et ils s'adoucirent en le remettant dans leur coffre. Mais Robert, rassuré contre les poursuites, se livra à toute son indignation contre Vignol, et fut lui faire une scène épouvantable. Vignol, d'aussi bonne foi que Robert, lui répondit qu'il ne fallait pas s'effrayer de cet échec; qu'il avait forcé la dose de *carbonate de chaux*, et qu'il allait refaire du *mucoso-sucré*, d'après de nouvelles combinaisons. Robert envoie au diable le *mucoso-sucré* et son auteur. Vignol réplique que celui qui a suivi toutes les opérations; qui l'a forcé à employer le *carbonate de chaux;* dont le nom est dans toutes les annonces, sur toutes les adresses, est au moins aussi auteur que lui. Aux raisonnemens bons ou mauvais, succèdent les injures; les coups seraient venus probablement, si Robert n'eût été manchot et boiteux, et si un savant s'oubliait jusqu'à se battre. Vignol tourna le dos à Robert, et se remit à ses cornues. Robert sortit en tempêtant, et en gémissant, tour à tour, de sa crédulité : elle lui coûtait cent mille livres.

Il se ravise cependant, et il retourne chez Vignol. « Vous avez été mon associé, et la perte et « le gain devaient être communs entre nous. « Malgré cette clause essentielle du traité, je « perds tout, lorsque vous gagnez vingt-cinq mille « francs : il est de toute justice de me les rendre.

« — Je vous les rendrais, sans difficulté, si je les « avais encore. Vous sortez d'ici, et vous n'avez « donc pas vu cela? — Qu'est-ce? du plomb? — « C'est du zinc, monsieur. — Du zinc! Et vous « voulez avec cela... — Faire danser les morts. « — Oh, voici bien une autre histoire! — Je « suis déja parvenu à faire danser le train de « derrière d'une grenouille, et je compte, très- « incessamment, faire danser des apoplectiques, « des paralytiques, des noyés, des asphyxiés. — « Et ce bal là me coûtera vingt-cinq mille francs? « — Un bal! un bal! Cela se nommera *galvanisme*, « entendez-vous, monsieur? — Encore un grand « mot à la place de la chose : je crois au *galva-* « *nisme* comme au *mucoso-sucré*. Adieu, maître « fou. ».

Quand il est connu qu'un capitaliste donne dans les inventions, les faiseurs de découvertes abondent chez lui. Robert reçut la visite d'un monsieur fort bien mis, d'une figure avantageuse, qui parlait avec facilité, et même avec grace, qui avait enfin tout ce qu'il faut pour persuader. « Monsieur, vous aimez les arts, les sciences; « mais votre premier essai n'a pas été heureux. « Vous m'inspirez de l'intérêt, et je veux vous « faire regagner ce que vous avez perdu. — Je « suis décidé à ne plus hasarder un écu. — Vous « ne hasarderez rien, monsieur. Je ne suis pas « de ces charlatans qui demandent de l'argent, « qu'ils emploient à faire des essais. Ma décou-

« verte est certaine, perfectionnée; elle ne me « laisse rien à désirer. — Hé bien, monsieur, pro- « fitez-en. — Nous en profiterons tous deux. — « Non, monsieur. Je ne me mêlerai pas de cette « affaire-là. — Vous pouvez au moins m'entendre : « cela ne vous coûtera rien. — Oh, parlez, mon- « sieur, parlez. — Le bois est cher en France. Le « pauvre souffre l'hiver. Je me suis occupé de son « soulagement, et j'ai trouvé le moyen de chauffer, « pendant six mois, vingt ménages avec une de- « mi-voie de bois. — Je vous en fais mon com- « pliment. — Je vois, monsieur, que vous me « prenez pour un de ces faiseurs de contes, qui « cherchent à abuser les gens crédules. Je vais « vous détromper en peu de mots. J'ai imaginé « des poèles de carton, enjolivés de glaces, de « gaze d'argent, et d'autres brillantes bagatelles. « Mes tuyaux sont en cristal, orné de guirlandes « de fleurs, et le tout offre l'aspect d'un meuble « galant. Avec un paquet d'alumettes, je chauffe « à quinze degrés, un salon de vint-cinq pieds « sur toutes ses faces. C'est de quoi vous pouvez « vous convaincre, en vous transportant chez moi. « Ma voiture est à la porte. Qu'avez-vous à ré- « pondre? — Des poèles faits avec du carton, et « de la gaze d'argent, qui chauffent à quinze degrés ! « — Et avec un paquet d'alumettes. — Parbleu, « j'ai envie de voir cela. — Partons. — Partons. »

Robert entre dans un salon richement décoré. Il respire un air brûlant qui le force à reculer.

Il s'étonne, il s'écrie. Le monsieur le fait avancer, après avoir ouvert les croisées. Il le conduit à la bouche de son poèle... Deux ou trois brins de bois menu alimentent une flamme qui ne s'élève pas à plus de trois pouces. Robert porte la main sur le poèle : il est froid. Comment concilier l'état de ce poèle avec la chaleur de l'atmosphère? Le monsieur explique ce phénomène, d'une manière tout-à-fait satisfaisante. Il fait observer à Robert que l'épaisseur et l'opacité des poèles ordinaires concentrent, et conservent le *calorique*, tandis qu'ici il s'évapore continuellement à travers les gazes et les fleurs. Robert est forcé de se rendre à l'évidence. Il passe, de la défiance et du doute, à la confiance la plus aveugle. Il veut avoir, le lendemain, un poèle de carton. Il en demande le prix. Soixante louis, quand on n'en commande qu'un, parce qu'il faut faire chaque pièce particulièrement; au lieu qu'elles se fabriquent toutes d'un seul jet, lorsqu'on prend cent poèles, et alors ils ne coûtent qu'une bagatelle, cinq louis au plus. « Faites-moi cent poèles, dit « Robert. J'en céderai à mes amis; j'en donnerai « à de pauvres ménages. Je veux entrer dans vos « vues d'humanité, et substituer ce joli colifichet « à un vilain poèle enfumé, qui rembrunit ma « salle à manger. »

Il est d'usage de payer deux tiers d'avance. Ces arrhes lient l'acquéreur et le vendeur, et tout l'avantage est du côté de Robert : il est sûr d'être livré à jour fixe. Robert donne, au marchand de

poèles de gaze, une lettre de change sur son banquier, et il court, chez le curé de sa paroisse, prendre les noms et les adresses de vingt pères de famille, pauvres et honnêtes, à qui il donnera de la chaleur, sans frais. Il exige seulement que cet acte de bienfaisance soit inséré dans la gazette ecclésiastique : il est toujours flatteur de faire parler de soi.

Le marchand poèlier est exact. Il a reçu huit mille francs ; mais il tient aux quatre mille autres. Il arrive, suivi de quatre voitures chargées de l'élégante marchandise, et, à mesure qu'il avance, la foule des curieux s'accroit. « Qu'est-ce donc « que cela, disait l'un ? — C'est une décoration « nouvelle pour l'Opéra. Vous n'y êtes pas, re- « prenait l'autre. Ce sont les costumes des con- « ducteurs du bœuf gras. Oh ! s'écriait celui-là, « M. le curé suit les voitures : c'est une garde- « robe complète qu'on offre à la Sainte-Vierge. « Bah, répliquait celui-ci, vous ne voyez pas « que ces gazes d'argent sont destinées à habiller « les demoiselles pensionnaires du couvent voisin, « qui jouent ce soir *George Dandin*, et le *Cocu* « *Imaginaire*, et qui ont répété avec une intelli- « gence qui promet. »

Les curieux s'arrêtent à la porte de Robert, parce que le badaudage est plus causeur qu'entreprenant. On descend les cartons, les petits miroirs, les bandes de gaze, les guirlandes de roses, et chaque pièce arrache un signe d'incertitude et d'admiration. M. le curé se fait faire place, d'un

air, d'un ton plein de bénignité. Il est accompagné des pères de famille sur qui doit s'étendre ce nouveau bienfait. Robert choisit, pour payer son marchand, le moment où son appartement est plein de ses obligés, qui lui baisaient les pieds, les mains, qui lui eussent baisé le derrière, s'il eût voulu s'y prêter. Nous verrons bientôt à quel point on peut compter sur la reconnaissance.

Les honnêtes pères de famille emportent les pièces de leurs poèles, après avoir appris, du faiseur, la manière de les monter. Le bruit de cette merveille se répand aussitôt dans la rue. On sait qu'avec du carton, un petit miroir ou deux, et une demi-aune de gaze d'argent, on chauffe une chambre au degré de la canicule. On entoure l'inventeur; on le presse; on lui donne des adresses; on prend la sienne. Chacun veut avoir un poèle de carton; chacun paie un à-compte, proportionné à ses moyens.

On crie, dans tout le quartier, que les marchands de bois sont des fripons qui s'entendent avec les marchands de poèles de fonte et de terre; que les uns et les autres vont mourir de faim, et que la Providence en fait justice. On court chez tous les marchands d'alumettes, et on fait sa provision d'hiver, de peur que le prix de cette marchandise ne monte en proportion de son utilité.

Robert a trouvé, dans un coin, un gros marteau, et il frappe à grands coups sur un poèle de faïence, qui l'a chauffé trois ans, et qui doit dispa-

raître devant le clinquant de la nouveauté. Tessons, tuyaux, tout vole par la fenêtre : les plus anciens amis ne sont pas toujours les mieux traités. Un fragment du poèle, pesant huit à dix livres, rase l'épaule d'une femme grosse qui exerçait l'utile et sale profession de chiffonnière. Elle tombe, après avoir reconnu que le coup partait d'une maison spacieuse et élégante, et dont les locataires devaient être dans l'aisance. Un des honnêtes pères de famille, à qui Robert avait donné un poèle, court porter ses cartons chez lui; revient; relève la femme grosse. Il la prend sous les bras; il la monte chez Robert, en lui disant à l'oreille : « Il est riche, il paiera, et nous partagerons les espèces. — C'est trop juste, mon camarade... Ah! que je souffre, que je souffre, mon dieu!... j'ai l'épaule cassée... Mon pauvre mari! mes pauvres enfans! »

Ceux qui avaient vu tomber la femme grosse étaient passés avec dédain. Les nouveaux spectateurs s'arrêtaient, la plaignaient, criaient à l'inhumanité, à l'infamie, et montaient avec elle. L'appartement de Robert se remplit de criailleurs, qui le menacent de la police pour avoir jeté un poèle par la fenêtre; qui le menacent de la justice pour avoir cassé l'épaule à une femme grosse, à une mère de famille. Il ne sait auquel entendre, et il s'empresse de transiger. Il donne vingt-cinq louis, et la mère de famille, en tournant le coin de la rue, marche très-librement, et entre au

prochain cabaret, avec le père honnête, à qui elle compte cent écus d'une main, pendant qu'elle lui verse de mauvais vin de l'autre, en lui racontant qu'elle est grosse de la façon d'un porteur d'eau ivre, qui n'a pas voulu la revoir le lendemain.

Robert ne tient pas à vingt-cinq louis. Il est d'ailleurs tout à son objet : c'est le poèle de carton qui l'occupe exclusivement. Il monte le sien; il le monte de ses propres mains, et il est parfaitement monté, car il n'a oublié aucune des indications de l'inventeur. Il place avec attention son paquet d'alumettes; il y met le feu... Les alumettes brûlent, et il gèle dans sa salle à manger. Il examine son poèle... Toutes les pièces sont numérotées, et les numéros se répondent... « Que « diable, disait-il, il y a ici quelque chose que « je ne conçois point, et il faut, malgré moi, re- « mettre ma jouissance à demain. J'irai trouver « mon auteur, et j'écrirai ce qu'il me dira, afin « de ne rien oublier. »

Robert y fut au point du jour, et d'autres dupes avaient été plus matinales que lui. On mettait les scellés sur les meubles et les portes de M. le marchand poèlier, après avoir constaté que sous la chambre, où il montrait son poèle de gaze aux bonnes gens, était un foyer qui consumait une voie de bois par jour, et qui, par des conduits, dont les bouches étaient cachées derrière un canapé, un panneau de tapis-

serie, un tableau, communiquaient, à l'appartement, la chaleur que l'escroc attribuait à une botte d'alumettes.

Robert se souvenait que les procès ne rapportent rien, et qu'il en avait coûté, à ses créanciers, dix mille francs pour plaider contre lui. Il crut se conduire en homme sage, en abandonnant ses douze mille livres, et il rentra chez lui aussi gai que peut l'être un homme, qui ne saurait se dissimuler qu'on l'a traité comme un sot.

Il fit enlever les cartons et la gaze d'argent, qui eussent perpétué de fâcheux souvenirs, et il se consola bientôt, en pensant qu'au moins le chauffage économique lui coûtait beaucoup moins que le *mucoso-sucré*.

Robert dînait; il dînait seul, et il se disait qu'on est souvent en plus mauvaise compagnie qu'avec soi-même, ce qui est vrai quelquefois, et ce qui ne l'était pas trop à l'égard de Robert. Un gros homme, assez mal mis, entre en riant aux éclats, et en tenant son ventre à deux mains. « Quoi de plus comique, de plus extraordinaire, « de plus inconcevable, dit-il, que de voir un « homme plein d'esprit, de jugement, de con- « naissances, le chevalier des Ormeaux enfin se « laisser persuader qu'on chauffe une chambre, à « quinze degrés, avec huit ou dix alumettes! « Laissez-moi rire, monsieur, laissez-moi rire de « la faiblesse qui est le partage de tous les hom- « mes, et dont l'orgueil n'en est que plus plai-

« sant. Comment? lorsque vous étouffiez à côté
« de cartons froids, vous, et les autres, n'avez pas
« soupçonné un agent étranger! c'est au milieu
« d'une vaste cour, sans aucun moyen de pres-
« tige, sous la garantie de la bonne foi, que doi-
« vent se faire de semblables expériences. De la
« gaze et des roses! j'ai bâti à ciment et en bri-
« ques, au centre de deux arpens de terrain, un
« poèle de six pouces d'épaisseur, et je le chauffe
« avec de l'eau froide. — Avec de l'eau froide!... —
« Au point que personne n'y peut tenir la main
« pendant quatre secondes. — Encore du charla-
« tanisme. — Hé, ne voyez-vous pas, à mon habit
« rapé, à ma figure hâve, que je ne dupe personne?
« Je suis un savant, monsieur, un savant distingué,
« désigné pour la première place vacante à l'aca-
« démie des Sciences. Je ne vous offre point de
« poèle, je n'en vends pas au public; mais je se-
« rais bien aise qu'un homme comme vous fût
« témoin de mes succès. »

Robert ne voit pas d'inconvéniens à suivre un savant, qui ne tire aucun parti de ses découvertes, et qui ne l'invite à le venir juger que comme amateur. Il arrive au haut de la rue Saint-Jacques; il est introduit dans une enceinte spacieuse, au milieu de laquelle s'élève un poèle solidement maçonné. Robert tourne, regarde, observe; il enfonce le bout de sa canne en différens endroits... Le savant appelle ses garçons chimistes, leur fait prendre des pioches, et ou-

vrir, autour du poèle, une rigole de six pouces de profondeur, au-dessous de sa base. Cette opération constate que le poèle est isolé de toutes parts.

Pendant que Robert continue d'observer, qu'il s'assure que le poële est froid, qu'il ne recèle de feu dans aucune de ses parties, on apporte un seau plein d'une eau presque glacée. On la verse dans un conduit, qu'on ferme aussitot. L'eau pétille, le poèle crie, il semble qu'il va éclater. Bientôt il s'échauffe, et comme l'a annoncé monsieur l'aspirant à l'académie des Sciences, il n'est plus possible d'y tenir la main. Que ne donnerait pas Robert pour être propriétaire d'un meuble aussi précieux! hélas, il n'est point à vendre. Robert hasarde quelques propositions indirectes. On lui répond, avec une froideur désespérante, que ce poèle est destiné à l'impératrice de toutes les Russies. Robert observe qu'il peut payer un poèle aussi cher qu'une impératrice, et, qu'en sa qualité de compatriote de l'auteur, il compte sur la préférence. Le futur académicien se défend; Robert insiste. L'inventeur dit négligemment que sa majesté Russe doit payer sa découverte trente mille francs; qu'elle promet de faire garnir ses appartemens de ces poèles, et d'en recommander l'usage à tous les grands de sa cour.

Robert se mord les lèvres... Trente mille francs pour un poèle! ce serait payer comme un grand seigneur, ou comme un fou... Et quel moyen de

colorer cet acte de démence?... Hé, mais... Pourquoi la maîtresse d'un roi puissant ne serait-elle pas aussi jalouse d'acquérir cet admirable poèle que l'impératrice de Russie, et pourquoi ne serait-elle pas aussi généreuse? Si Robert allait le lui offrir, il dissiperait les impressions défavorables que lui ont données, contre lui, Merlicourt, et des protecteurs subalternes; elle lui accorderait sa bienveillance, le placerait avantageusement, et donner trente mille francs pour un emploi qui en rapporte quarante ou cinquante, c'est bien placer son argent.

Robert réitère ses instances; il leur donne une force nouvelle, et le savant est forcé de se rendre. Il n'exige qu'une chose. C'est le secret le plus absolu, pendant cinq à six semaines, qu'il emploiera à faire un autre poèle à sa majesté Russe. Robert s'oblige à tout; mais il n'a pas oublié que les cartons et la gaze n'avaient de vertu que dans le salon du charlatan, et il déclare qu'il ne paiera qu'à l'instant où le poèle, monté dans sa salle à manger, y sera chauffé avec de l'eau froide.

Le savant cache dans un fiacre les différentes parties de son poèle, ses garçons et lui-même. S'il était vu par l'ambassadeur Russe, ou par quelqu'un de sa suite, on le ferait suivre; on découvrirait son infidélité; on le perdrait dans l'esprit de l'impératrice.

Robert trouve ces précautions très-naturelles,

et lorsque le fiacre s'arrête à sa porte, il descend lui-même des manteaux, des redingotes, des tapis de pied, dans lesquels chaque pièce est transportée de la voiture à l'appartement. Robert s'applaudit d'avoir trouvé un moyen de mettre la curiosité en défaut : les hommes médiocres sont toujours contens d'eux. La nature donne un bâton au boiteux, un chien à l'aveugle, et la vanité aux sots.

Le savant, enveloppé, de la tête aux pieds, dans un des manteaux de Robert, porte, dans ses bras, une caisse de tôle, sous laquelle ses reins et ses genoux ploient. Il la dépose sur le parquet; il la couvre de son corps. Il veut la dérober à tous les yeux, même à ceux du trop heureux acquéreur. C'est dans cette caisse qu'est la machine merveilleuse, qui étonnera la postérité. Le mécanisme est fait avec tant d'art, qu'on ne peut ouvrir la caisse sans briser les ressorts dont il se compose, au point de les rendre méconnaissables. Mais un homme pénétrant, comme M. le chevalier des Ormeaux, peut tirer des inductions de telle ou telle protubérance extérieure, et il serait fâcheux, pour l'artiste, qu'on devinât le mécanisme intérieur, d'après une protubérance.

Robert n'a rien à objecter à tout cela; mais un homme, dont on a vanté la pénétration, est bien aise de justifier l'opinion qu'on a de lui. Robert annonce, d'un air suffisant, qu'il a reconnu, à la surface de la caisse, une multitude de petits trous,

qui ne sauraient passer pour des protubérances; mais qui probablement en tiennent lieu.

Le poèle est monté; la caisse miraculeuse est placée dans le fond, et on ne manque pas de répéter à Robert que la déranger, qu'y toucher même, c'est en détruire l'effet sans retour. Le seau d'eau est injecté; le poèle devient brûlant; Robert est ravi. Il paie, et jure de nouveau qu'il sera discret, d'aussi bonne foi que le savant a juré qu'il ne vend des poèles qu'à l'impératrice de Russie.

Mais à quoi sert un trésor, s'il ne fait pas d'envieux? Robert se hâte d'aller annoncer son bonheur à un ami, ou à un homme qu'il connaît superficiellement : c'est la même chose à Paris, et même ailleurs. L'ami ne partage pas l'enthousiasme de Robert, et Robert se fâche. L'ami rit des grandes phrases de Robert, et lui prouve par des raisonnemens, sans réplique, qu'on ne chauffe pas un poèle avec de l'eau froide. Robert, outré, exaspéré, prend l'ami par la main, l'entraîne chez lui, et pour répondre à des argumens par des faits, il se fait apporter un seau d'eau, et le vide dans le conduit. Il regarde l'ami, d'un air qui voulait dire : Vous allez entendre, vous allez sentir. L'ami ne voit, ne sent rien. Robert, confondu, désespéré, fait monter une seconde, une troisième voie d'eau. Il inonde son logement, sans obtenir ni ébullition, ni chaleur. Il trépigne; il renverse ses meubles. L'ami lui représente que

ce n'est pas en brisant tout, chez lui, qu'il chauffera son poèle. Robert, ramené par cette observation, veut savoir au moins comment il a été abusé. Il reprend le gros marteau, qui a mutilé ce bon poèle enfumé qui n'avait jamais trompé son attente; il met celui-ci en pièces, et retire cette caisse, à laquelle on ne peut toucher sans détruire le charme. Il l'ouvre, avec des efforts prolongés; mais il l'ouvre enfin, et il reste pétrifié.

Le savant était un filou qui avait entendu parler des poèles de carton, et qui prétendait que le bien des dupes, comme les fruits de la terre, appartiennent à tous les hommes adroits, ou laborieux. Il avait loué, pour huit jours, le terrein de la rue Saint-Jacques et une cave qui était dessous. Il avait pratiqué, à la voûte, une ouverture qui communiquait au poèle, et qui se fermait avec une plaque de fer, après qu'un garçon chimiste, son camarade ou son complice, comme on voudra, avait introduit dans le poèle vingt à trente livres de chaux vive. C'est la chaux vive, enfermée dans la caisse merveilleuse, qui avait produit de si grands effets dans la salle à manger de Robert, et vous savez que la chaux vive n'a pas la vertu de chauffer deux fois.

Au filou succéda un fort honnête homme, qui avait usé une partie de sa vie à bâtir des systêmes, et toute sa fortune à faire des expériences. Il avait trouvé le moyen d'extraire du sucre de la betterave, ce qui n'est pas très-fin : on en

tire bien, aujourd'hui, du raisin de Surêne, dans lequel on en mettait, il y a deux ans, pour le rendre potable. Robert, que l'expérience avait rendu incrédule, ne voulut pas seulement écouter le faiseur de sucre. Cependant, la curiosité le poussa à une assemblée de savans, pompeusement annoncée, par une grande affiche, et devant laquelle le chimiste devait faire du sucre de betterave. Il en fit en effet, et d'une qualité supérieure. Un échantillon fut porté à l'académie des Sciences, qui prononça que ce sucre égalait celui de nos colonies. Il faut se rendre à l'évidence. Robert avait perdu cinquante mille écus, en différentes spéculations, et nous avons la double faiblesse de hasarder légèrement notre argent, et de nous flatter, facilement, de le regagner. Robert consentit à acheter quarante ou cinquante arpens de terre. On les fume, on les laboure, on les ensemence. On prend des commis, pour tenir des registres, pour surveiller les ouvriers. On bâtit des hangards, des étuves; on établit des moulins à rapper, des chaudières. On fait acheter, à Orléans, cent mille formes à couler les pains. Tous les jours Robert donne de l'argent; mais, tous les jours, il a la satisfaction d'en voir l'emploi détaillé de la façon la plus claire.

Les petits bénéfices, multipliés, produisent des sommes avec le temps : demandez aux marchandes d'amadou. D'après ce principe, on pensa à tirer parti des feuilles des betteraves, qui n'é-

taient pas encore levées. On résolut de bâtir des étables, des laiteries, et d'envoyer acheter des vaches en Suisse. Il y a des vaches en France; mais avec du lait de vaches suisses on fait du fromage de gruyère, et le gruyère, fait à Paris, doit donner des profits considérables. Des vachers français ne savent pas soigner des vaches suisses; nos fromagères ne savent pas faire des fromages de gruyère. Le commis voyageur reçut donc l'ordre de joindre, à ses bêtes à cornes, des bergers et des laitières.

La récolte fut magnifique, et le bétail dans l'abondance. Mais les feuilles de betteraves n'ont pas probablement les qualités des herbes des Treize Cantons, car on ne fit que du fromage très-inférieur à ce que nous avons de médiocre en ce genre. Au reste, on ne s'est trompé que sur un accessoire, et le sucre dédommagera amplement de cette perte là. On le fabrique avec une ardeur, un zèle qui ne se ralentissent pas un moment. La qualité justifie les hautes espérances qu'on a conçues. Le sucre est de la plus grande beauté, et tels sont l'ordre et la clarté des registres, qu'on reconnaît, en cinq minutes, que le sucre de betteraves revient à quatre-vingt francs la livre. Il faut le vendre quatre-vingt-dix francs au moins, et c'est un peu cher; mais on se flatte, car on se flatte toujours, que les gens riches acheteront pour le plaisir de dire : « Connaissez-« vous le sucre de betteraves? avez-vous du sucre

« de betteraves? c'est le sucre à la mode; je ne « prends que de celui-là; je n'en peux plus sup- « porter d'autre. » Un homme riche paie mille écus un habit, dont l'éclat reflète sur sa personne, qui souvent serait nulle sans cela. Mais, jusqu'alors, on avait cherché le goût, et non le luxe dans le fond d'une tasse, et les gens riches se contentèrent modestement du sucre royal, qui ne coûtait que quarante sols la livre, et qui en valait bien un autre.

Il fallut vendre les terres, les bâtimens, les ustensiles, le bétail, pour achever de payer les ouvriers, et sauver quelque chose. Robert eût vendu jusqu'aux laitières, s'il eût trouvé des acquéreurs; mais les connaisseurs décidèrent que les jolies paysannes de Sèvres et de Meudon méritaient la préférence.

Vint ensuite un homme, qui faisait de l'huile avec de l'*oxide d'hydrogène*. *L'oxide d'hydrogène* est ce que, nous autres ignorans, nous appelons tout bêtement de l'eau, et ce n'est que cela. Robert, étourdi de ses pertes, adoptait tous les moyens qu'on lui disait propres à retablir sa fortune. Sa tête était montée au point qu'il ne calculait plus rien, pas même les probabilités. Il loue un vaste emplacement; il le meuble de cuves, de tonneaux; il les fait remplir *d'oxide d'hydrogène* filtré à la pointe de l'Ile Saint-Louis: c'est, vous le savez, le meilleur *oxide d'hydrogène* qu'on puisse boire à Paris. Le faiseur d'huile a

bientôt trouvé la fin de cinq à six mille francs, que lui a donnés Robert. Il fait un second, un troisième appel de fonds. Robert donne, abusé par l'espérance, que le fripon a soin d'alimenter. Fatigué enfin de payer, et de ne trouver que de l'eau dans ses cuves, il se décide à porter plainte. Des experts sont nommés. Le chimiste leur prouve qu'il ne manque à son eau que le *radical*, pour être convertie en huile de Provence. Les experts conviennent de la vérité de son assertion ; mais comme le *radical* est tout, et qu'il ne l'a pas trouvé, il est envoyé en prison, et condamné à y rester, jusqu'à ce qu'il ait restitué les sommes escroquées. Or, comme il n'a rien, Robert s'empresse de le relâcher, pour être au moins dispensé de lui fournir du pain, de *l'oxide d'hydrogène* et de la paille.

Celui qui compléta la ruine de Robert, fut un homme qui crut avoir inventé la *gélatine*, ou l'art de faire des tablettes de bouillon, avec des os, que d'autres avaient trouvé avant lui, et qui probablement n'avaient pas été plus heureux en résultats. Le reproducteur de la *gélatine* annonce partout ses avantages, ses rares propriétés. Il trouve des prôneurs, parmi les gens qui s'engouent de nouveautés, et il y en a beaucoup. Il trouve aussi des improbateurs, qui prétendent que la *gélatine* n'est pas substantielle. Les amateurs répondent que, par cela même, elle est plus convenable aux malades, dont il faut seulement amuser

l'appétit. D'après ce raisonnement, le monsieur obtient la fourniture des hôpitaux civils et militaires, des hôpitaux de l'armée, des infirmeries des prisons, des vaisseaux, et même des colonies. Robert pouvait-il se refuser aux avantages que lui promettait une telle association ?

On achète des os partout, et à tout prix. Déja la *gélatine* a produit un bien réel : on ne connaît plus la *réjouissance* à la boucherie, et la cuisinière a de la viande, sans os, à dix sous la livre. A la vérité, les os se vendent quarante, la gélatine vingt, et cette balance n'est pas en faveur de messieurs les associés. Mais les grands hommes ne se découragent pas aisément, parce qu'ils ont toujours de grandes ressources à leur disposition. Ceux-ci imaginèrent d'envoyer, au roi de Siam, un homme adroit et insinuant, chargé d'offrir, à sa majesté, une caisse de *gélatine*, et d'obtenir, en échange, la permission d'organiser des chasses d'éléphans. Ils ne visent à rien moins qu'à l'extinction de la race, dont les ossemens seront envoyés dans les laboratoires de messieurs, qui, ensuite, se rejetteront sur les rhinocéros et enfin sur les baleines.

Ces grandes conceptions avortèrent par des incidens difficiles à prévoir. Pendant que les amateurs du bœuf à la mode, et de l'entre-côte désossée, vantaient partout la *gélatine* et ses auteurs, un orage affreux se formait, et les menaçait de différens points de la France.

Requête, au conseil, des fabricans de moules de boutons, qui prétendent qu'on ne ferme pas sa culotte avec de la gélatine.

Réclamations des tabletiers, qui attestent que le jeu occupe les neuf dixièmes de la France, et qu'ils ne sauraient faire des fiches, et des jetons avec de la gélatine.

Paraissent ensuite les faiseurs de sel ammoniac, qu'on prive de la matière première de fabrication, eux, qui ont affranchi l'Europe du tribut qu'elle payait naguère à l'Asie.

Viennent les apothicaires, représentant, à messieurs du conseil, que la constipation sera la maladie dominante, parce qu'ils ne peuvent plus se procurer de canules de seringues.

Arrivent les cordonniers et savetiers, gémissant à la porte du tribunal, sur la perte de l'os de *sapience*.

Un journaliste modéré demande qu'au moins les fabriquans de *gélatine* n'exhument pas les morts, et lui laissent quelques os à ronger.

Aux clameurs de ces plaignans, se joignent bientôt les vociférations des marchands de phosphore, de noir de fumée, de petit suif, et celles des partisans de la *gélatine*, rassemblés à l'autre extrémité de la cour du Louvre. Ajoutez, à ce tintamarre infernal, les voix aigrelettes de quatre à cinq huissiers, qui ne cessent de crier aux croisées : Paix-là, messieurs, paix-là ! Ajoutez encore le bredouillement de sept ou huit avocats, plaidant

pour ou contre la *gélatine*, et voulant parler tous à la fois, et vous concevrez que le conseil assourdi ne doit plus savoir où il en est. La *gélatine* va tourner les meilleures et les plus respectables têtes de France. Ce n'est encore rien que cela.

Les habitans d'une petite ville de la Limagne, qui n'est connue que par ses couteaux, où il n'y a de bon que les manches, se mettent en marche, et viennent porter leurs griefs au pied du trône. Les femmes accompagnent leur maris, les maîtresses leurs amans, et pour que les voisins n'entendent rien de ce qui se dit à l'oreille, les tambours, et les ménétriers de la ville battent et raclent tout le long de la route.

La ville de Dieppe se partage en fumeurs de hareng, et en tourneurs de joujoux, et de reliquaires d'os, qui se vendent pour de l'ivoire. Quand le commerce de reliquaires tombe, plus d'écoulement pour le hareng. Marchands d'os et de poisson se soulèvent, spontanément, contre la *gélatine*, et prennent le chemin de Paris.

Dans tous les villages où s'arrêtent les Normands et les Auvergnats, on n'entend que des plaintes amères. Les cabaretiers, qui vendent leur cidre ou leur vin, ceux, dont les bouchers n'ont pas supprimé la *réjouissance*, sont de l'avis des plaignans. Le cortége grossit de gîte en gîte. L'Auvergne et la Normandie fondent dans la capitale. Cinq à six cents filles y arrivent grosses, et presque tous les maris cocus. Les têtes sont

exaltées ; on tempête, on menace ; on demande à grands cris la suppression de la *gélatine*.

Le bon roi Louis XV ne sait ce que cela veut dire. On lui conte que ses fidèles sujets le supplient de faire donner de vrai bouillon à ses soldats, et à ses marins, et de défendre la *gélatine* qui n'est bonne qu'à causer des insurrections. Le bon roi, qui avait, dans sa vieillesse, la docilité de feu Dagobert envers saint Éloi, trouva que rien n'était aussi juste que cette demande, ni de plus respectueux que cette manière de demander.

Les Normands et les Auvergnats, qui avaient mangé, en venant, leur hareng, et tout ce qu'ils avaient pu se procurer de monnaie, s'en retournèrent, en demandant l'aumône, et en criant : vive le roi. Celui de Siam, instruit, fut enchanté de n'avoir pas à désobliger un envoyé français. Robert avait la mine longue d'une toise, et un plaisant lui porta le dernier coup. Il attacha la nuit à sa porte un tableau sur lequel était écrit :

L'inventeur de la *gélatine*,
A la chair préférant les os,
Fait du bouillon pour la poitrine,
Avec des jeux de dominos (1).

---

(1) L'Antignac, dans sa chanson des *Merveilles du jour*.

CHAPITRE IV.

Enfin voilà le dernier.

Le voilà retombé dans la misère, cet homme, qui, trois fois, a été dans l'aisance, qui, toujours, en a abusé, qui est parvenu à l'âge où on n'inspire plus d'intérêt, et que des difformités, fruits d'un jugement faux, et d'une conduite répréhensible, rendent hideux, et repoussant. Quel homme cependant naquit avec plus de moyens de fixer la fortune, et même la considération ? une figure enchanteresse, la portion d'esprit nécessaire pour réussir dans le monde, assez de facilité pour se ployer à tout, et tout faire passablement, tel était Robert à vingt ans. Tels sont aujourd'hui beaucoup de jeunes gens, qui s'amusent de ses folies passées, qui ne s'en font pas l'application, et qu'attendent une vieillesse prématurée et des regrets inutiles.

Robert ne se dissimulait pas ce que son état avait de fâcheux. Mais, accoutumé à passer des revers aux succès, toujours prompt à se flatter, il vivait du produit d'un bijou, d'une pièce de vaisselle qu'il vendait successivement, en cherchant l'occasion de se relever, auprès de gens qui ne voulaient pas la lui fournir.

Il y avait long-temps que la société ne voyait, dans Robert, qu'un homme à principes faux, et

d'une probité équivoque. On le supportait, parce qu'on ferme les yeux sur des travers et des torts que couvre la fortune. On s'éloigne quand ils paraissent à nu. Encore un avis à la jeunesse inconsidérée.

Robert commença à se plaindre de la perfidie de ses amis, et, dans toute sa vie, il n'en avait eu qu'un, qu'il avait forcé à l'abandonner. Il se plaignait de la dureté des riches, et il avait constamment repoussé l'indigence, pendant les courts instans où il avait pu la secourir. Il avait donné quelquefois; mais par ostentation, pour s'entendre louer : ses aumônes étaient de l'argent placé à un haut intérêt. Pourquoi, d'ailleurs, ces déclamations continuelles du pauvre contre le riche? Il n'est pas peut-être un seul indigent qui n'ait trouvé cent fois de l'occupation, et qui n'ait pu se procurer une honnête indépendance, suite ordinaire d'une vie laborieuse. Mais les vices d'une grande ville, le goût du plaisir, l'habitude de l'oisiveté font des misérables, qui crient à la porte de celui qui doit son hôtel à des services marquans, à un travail soutenu, à l'ordre qu'il a établi dans sa maison, et qui est sourd à d'injustes clameurs.

Robert, repoussé par les hommes, se flatta d'être plus heureux auprès des femmes. Il se rappelait ce qu'il avait été. Sa mémoire fidelle lui représentait ces objets charmans, qui volaient, jadis, au-devant de son cœur, et qui faisaient leur

unique félicité de la sienne. Il avait oublié les mauvais procédés de Rose. Son amour-propre, dernière erreur de l'homme, l'abusait sur l'énorme changement qui s'était fait en lui, et jamais il n'avait réfléchi que l'amour, toujours égoïste, ne fait rien que pour lui, lors même qu'il croit se sacrifier à l'objet aimé. Les femmes, à qui Robert avait donné des soupers et des fêtes, qui caressaient en lui le plaisir qu'il procurait, le virent dans toute sa difformité, dès qu'il fut dépouillé du prestige qui l'avait quelque temps entouré. Les portes se fermèrent, et Robert se plaignit des femmes, comme des hommes.

Des plaintes ne remédiaient à rien, et, de jour en jour, l'avenir se montrait plus redoutable. Robert écrivit à ceux qu'il ne pouvait plus approcher. Il ne demandait qu'un modique emploi; il promettait d'en remplir les devoirs. Le plus grand nombre ne lisait pas ses lettres; quelques-uns lui répondirent; mais il n'obtint rien, parce qu'il y a cinquante concurrens pour une place, et que le préféré n'est pas ordinairement un homme âgé, inhabile, et infirme.

Robert se fit misantrope. C'est la ressource de ceux qui ont donné, aux autres, de justes sujets de plainte, et qui croient avoir à s'en plaindre eux-mêmes. Mais, pour qu'un misantrope joue un rôle, et fixe l'attention, il lui faut un théâtre; et celui d'où Robert exhalait son humeur, était un petit café, où il débitait ses maximes à cinq ou

six têtes pelées, rangées, avec lui, autour d'un poèle de fonte, dont ils éloignaient le consommateur. C'est lui qui lisait la gazette, qui disait du mal des têtes couronnées, qui réglait le sort des états, et qui, d'après ses vues politiques, faisait tous les jours, pour lui et son bénévole auditoire, des projets nouveaux, qui ne devaient jamais être exécutés.

Il est satisfaisant de marquer, même dans un petit café. Mais il fallait dîner avant que d'y entrer, souper après en être sorti, et les bijoux et la vaiselle de Robert n'étaient pas inépuisables. Le besoin commença à se faire sentir. Il fallut se rapprocher des hommes, dont on avait dit tant de mal, leur sourire, les caresser, prendre avec eux le ton propre à se concilier leur bienveillance. Robert chercha, dans les endroits publics, ceux qui l'avaient connu dans l'aisance, et qui étaient, alors, ses dévoués, ses serviteurs. Un homme ruiné n'a ni serviteurs ni dévoués. On est toujours disposé à éloigner quelqu'un, dont on n'attend plus rien; mais on ne le brusque pas ordinairement, lorsqu'il ne se rend pas importun. Robert savait encore qu'il ne fallait pas chercher à attendrir des gens, à organes émoussés, et qui sont bien aises de garder, pour le plaisir, ce qu'il leur reste de sensibilité. Il racontait ses malheurs, aussi gaîment qu'on peut le faire quand on souffre, et il finissait toujours par emprunter un louis, douze francs, six francs, selon les facultés du personnage, qui

ne refusait pas, parce qu'il croyait que cette manière de demander l'aumône ne se répète pas une seconde fois, et que se débarrasser, moyennant douze francs, d'un homme, à qui on doit quelque service, quelques dîners, c'est faire un bon marché.

Robert, en effet, n'osait réitérer sa narration, ni ses demandes. Il vendit ses meubles, le superflu de son linge et de ses habits, et il porta, lui-même, dans un galetas, le lit de son domestique, une table et deux chaises. C'est là, qu'il repassait, dans l'amertume de son cœur, l'histoire de toute sa vie. Sa mémoire, cruelle, ne lui retraçait que des fautes, des erreurs, des folies, et pas un souvenir consolant. La vie de l'homme solitaire, qui n'entend que le reproche de sa conscience, est insupportable. Robert se rejeta dans le monde, pour échapper au cri de la sienne. Il n'était plus admis nulle part; mais les spectacles, les promenades, les maisons des restaurateurs sont ouvertes à tout le monde, et c'est là que Robert fondit, peu à peu, ce qui lui restait du prix de son mobilier, et de sa garderobe.

Le malheureux lisait tous les matins les *Petites Affiches*, et tant qu'il put disposer d'un écu, il marquait, au crayon, tel ou tel objet à vendre, que tel nouveau projet devait le mettre en état d'acquérir le lendemain. Il était bien décidé, lorsque sa fortune serait rétablie, à finir une vie agitée au sein d'une douce retraite, et à n'avoir plus rien

de commun, avec ceux qui avaient cru s'acquitter, envers lui, avec six ou douze francs. *Vanitas vanitatum !* en faisant des projets de bonheur, il trouva la fin de son dernier écu.

La pauvreté dégrade, et la nécessité brise tous les freins. Robert écrivit une lettre suppliante et pathétique, et, la liste de ses obligés en poche, il entrait dans les maisons ; il priait, il conjurait le domestique, qui ouvrait, de présenter la lettre à madame ou à monsieur. Il recevait, quelquefois, trois livres, trente sols, souvent rien, et toujours on le consignait à la porte. Il prit, dans l'Almanach Royal, les adresses des gens en place. Il colporta sa lettre d'hôtel en hôtel. Très-peu d'argent, beaucoup de marques de mépris, voilà ce qu'il recueillit de ces nouvelles démarches.

Le produit de ces ressources humiliantes fut bientôt épuisé. Il vendit encore l'habit décent qui avait contenu, jusque-là, d'insolens valets, pour qui l'enveloppe est tout, et qui même ne reconnaissent leur maître qu'à ses cordons, à sa mauvaise humeur, et à leurs gages. Dépouillé de ce qui le distinguait encore du dernier misérable, il se réfugia dans ces asiles de la pauvreté crapuleuse, où tout blesse les yeux, et révolte le cœur. C'est là, que des réflexions nouvelles, et toujours plus cruelles, sans cesse provoquées par chacun des objets qui passaient devant lui, empoisonnaient son existence.

En effet, ce genre de vie devait être un sup-

plice continuel pour un homme qui avait vécu dans un monde tout-à-fait séparé de celui qu'il fréquentait maintenant, et dont il n'avait pas même d'idée. Il résolut de s'élever au-dessus de cette atmosphère fangeuse et dégoûtante, par le plus pénible des efforts, et malgré sa répugnance à solliciter de nouveaux bienfaits de celui dont il avait si peu ménagé l'affection, il se rendit chez de l'Oseraie.

Depuis trente ans de l'Oseraie ne s'était pas écarté un instant du plan qu'il s'était tracé. Fidèle à la probité, à ses devoirs; intelligent, laborieux, accessible, il s'était élevé lentement, mais sûrement aux dignités diplomatiques. S'il eût vu Robert, infirme, cassé, portant les livrées de la misère, n'espérant plus rien que de lui, il se fût probablement attendri, et son active sensibilité eût étouffé de justes et de longs mécontentemens. Mais il était alors ministre plénipotentiaire de France à la cour de Copenhague, et il y jouissait de la considération qui l'accompagnait partout.

Le temps des illusions était passé. A l'amour que lui avait inspiré sa femme, avait succédé un sentiment doux, qui s'était, pour ainsi dire, identifié avec lui. C'est auprès de son épouse qu'il allait chercher un délassement à ses travaux; c'est dans sa conversation, qu'il revenait à ces idées simples, attachantes, qui donnent un nouveau charme au repos, si nécessaire à l'homme labo-

rieux. De l'Oseraie, depuis long-temps, ne pouvait vivre qu'avec sa femme, bien plus précieuse pour lui qu'à l'âge où les passions séduisent et entraînent, où on se prend sans se connaître, où on s'adore sans savoir pourquoi. Il l'aimait par besoin, par habitude, par estime, par reconnaissance. Leur attachement mutuel embellissait leur existence présente, et leur laissait entrevoir une vieillesse heureuse. D'après ces dispositions, de l'Oseraie n'avait pu se déterminer à laisser sa femme à Paris, et elle l'avait suivi, comme l'ombre accompagne le corps, comme l'écorce tient à l'arbre. Le tronc périt, si on l'en détache.

L'éloignement de ces respectables époux laissait Robert sans ressources. Il rentra chez lui, le cœur serré, la douleur peinte dans tous ses traits, et il n'avait pas un consolateur. Il écrivit à de l'Oseraie, et en attendant une réponse, qui pouvait n'être pas flatteuse, il pensa à se présenter chez Moreau. Mais osera-t-il paraître devant cette Félicité, qui l'a vu brillant, qui l'a retrouvé pauvre, mais jeune, beau, et toujours intéressant. Il faudra qu'il décline son nom; qu'il avoue les causes de sa décrépitude, de ses infirmités; qu'il soit humilié par le contraste de la beauté, de la fraîcheur, de la vertu, toujours plus radieuse, par sa seule existence, semblable au soleil, qui, à mesure qu'il s'élève, brille d'un éclat plus vif. Robert écrivit à Moreau et à Félicité.

Elle n'avait pas une pensée qui ne fût digne de son mari, et qu'elle ne lui communiquât ; je vous l'ai dit, et peut-être ne l'avez-vous pas oublié. Incapable de dissimulation, dans des circonstances du plus haut intérêt, elle devait communiquer à son mari la lettre de Robert, et Moreau lui dit, après l'avoir lue : « Nous avons fait pour « lui ce que nous devions, ce que nous pouvions : « ne me parlez plus de cet homme-là. »

Dans ses fréquentes courses à Paris, Moreau s'était constamment informé, non de la fortune de Robert, mais de sa conduite. Moreau était un de ces êtres qui s'attachent par les services mêmes qu'ils rendent, qui voudraient trouver leur obligé digne de services nouveaux, et qui s'affligent sincèrement de la nécessité de retirer la main protectrice qu'on les oblige enfin à fermer. Moreau ne prenait pas légèrement un parti ; mais celui qu'il adoptait était irrévocable. Depuis plusieurs années, il était convaincu que de nouveaux secours, accordés à Robert, seraient une injustice et un outrage à l'honnête indigence. Il résolut de ne pas lui répondre, et annoncer sa détermination à sa femme, c'était lui imposer l'obligation de s'y conformer.

Le silence de ces anciens amis n'étonna point Robert, et ajouta au chagrin qui le consumait. Il ne douta plus que de l'Oseraie ne l'abandonnât, comme eux, à sa triste destinée. De l'Oseraie, plus faible ou plus aimant, donna ordre, à son

banquier, de compter cinquante louis au malheureux, et de lui dire que cet argent venait d'un étranger, qui ne voulait pas être connu.

Au point de dégradation où était tombé Robert, il lui importait peu de qui venait cette légère somme. Il la recut, et il respira un moment.

Un homme qu'entraîne un torrent, qui voit sa perte inévitable, qui saisit une frêle branche qui se trouve sur son passage, tremble qu'elle ne cède à ses efforts, qu'elle ne se détache pour rouler, avec lui, dans l'abîme qui va l'engloutir pour jamais. Il s'en aide doucement, avec précaution; il remonte peu à peu vers le tronc protecteur, où tendent tous ses vœux; il le saisit dans ses bras; il le bénit en renaissant à l'espérance et à la vie; il dédaigne, il oublie, quand ses pieds ont touché la terre, un vieux saule, jouet des eaux, des vents et des années. Ainsi Robert, dans un dénuement absolu, regarda ses douze cents livres comme un bienfait inespéré. Sa tête, penchée sur sa poitrine, se relève; il passe de l'abattement à une confiance aveugle, et bientôt calculant la valeur réelle de la somme, le nombre de jours, après lesquels il doit retomber dans son premier état, il ose se plaindre de la faiblesse du secours, et accuser celui à qui il le doit. Robert était ingrat. Tous les hommes le sont-ils?... Il y en a beaucoup.

Si cinquante louis ne sont rien, on peut au moins en faire quelque chose, et nous pourrions

citer des gens qui ne les avaient pas, et qui éblouissent aujourd'hui par leur faste. Robert devait se flatter, plus aisément qu'un autre, de marcher à grands pas vers la fortune. Les projets de toute espèce se succédèrent sans relâche, et, comme Robert n'avait jamais pensé, agi raisonnablement, qu'il était déja loin de cet âge heureux, où on se corrige quand on le veut fortement, le projet auquel il s'arrêta, fut de s'enrichir à la loterie de Piété, à celle des Enfans-Trouvés, à toutes les loteries existantes. Le gros lot est de cent mille francs; trois de ces lots réunis font cent mille écus, et avec cela on peut vivre agréablement. La difficulté est de les gagner; mais enfin quelqu'un les gagne, et pourquoi, disait Robert, ne les gagnerai-je pas comme un autre?

Le bon homme de la rue Jean-St.-Denis lui aurait répondu : monsieur, vous avez méprisé mes premiers avis, et vous ne vous en êtes pas mieux trouvé. Mais je ne me lasse pas de vouloir le bien, et je le fais quelquefois. Écoutez-moi : vous devez être tout-à-fait détrompé des illusions de la jeunesse. Il vous reste encore dix années d'activité; sachez les utiliser. Vous n'avez que cinquante louis; mais je suis arrivé à Paris avec des sabots aux pieds, et six francs dans ma poche. Vous ne savez rien faire; je n'étais pas plus savant que vous, et je me trouve maintenant à la tête d'un établissement, qui, non-seulement fournit à mes besoins, mais sur les produits duquel

je fais des économies. Pourquoi ai-je prospéré? C'est que j'ai su ployer mon caractère à la faiblesse de mes moyens. C'est là, je crois, le grand secret. Imitez-moi. Louez une petite boutique. Il vous en coûtera peu de rester à votre comptoir; vous êtes boiteux. Achetez pour cent pistoles de merceries au comptant. Prenez ensuite pour quinze cents francs à crédit, et peu à peu vous étendrez votre petit commerce. Je sais que vous serez obligé de manger, pendant quelques années, du pain et du fromage. Mais le pain, qu'on a légitimement gagné, n'est pas sans saveur, et quand vous approcherez de la soixantaine, vous trouverez doux de ne devoir votre bien être qu'à vous seul.

Parlez donc de pain et de fromage à un homme dissipé, qui a de l'argent dans sa poche, et qui attend les gros lots de deux ou trois loteries. Robert ne les gagna point, et cela n'a rien d'étonnant. Il retomba bientôt dans sa première misère, avec un regret de plus, celui d'avoir mal employé le secours qu'il avait reçu.

Il rentrait chez lui, ayant mal dîné, et ne voulant pas souper, par esprit d'économie. Il est arrêté, au milieu de sa vilaine petite rue, par une femme, qui la barrait de la courte étendue de son corps, et par un cocher de fiacre, qui coupait, à grands coups de fouet, sa victime gémissante. Robert, avili, n'avait pas cependant l'habitude du crime. Il lui restait un cœur, et le premier mouvement

de l'homme sensible est de secourir l'opprimé. Robert parle raison et principes au cocher, et le cocher continue de frapper. Robert, qui sent l'impossibilité de lutter, avec avantage, contre un homme qui a deux bras, prend, de celui qui lui reste, le cocher par une jambe, le jette sur le pavé, la tête en avant, relève la malheureuse victime de sa brutalité, l'entraîne, la fait sortir de cette rue, et la jugeant, à la lueur des lanternes, aussi peu difficile que lui, il la conduit chez un vinaigrier, et lui offre, sur le comptoir, un verre d'eau de vie, qui lui rendra infailliblement l'usage de ses sens.

Cette femme est couverte de guenilles. Sa pâleur, ses yeux cernés sont l'effet de la maladie ou de la débauche. Mais elle a été belle. En l'examinant, avec quelque attention, on retrouve de la délicatesse dans ses traits. Il est naturel de désirer savoir à qui on a rendu service, et ce qu'on pourrait faire encore pour la personne obligée. Cette femme s'appelle Angélique. Ce nom n'apprend rien, et fait seulement penser que jamais nom ne fut plus mal appliqué. La femme ajoute que le cocher de fiacre est son mari, et Robert réfléchit qu'un mari a des droits, souvent méconnus, mais toujours incontestables, et qu'un imprudent qui se mêle de querelles de ménage, s'expose à des voies de fait, que justifie quelquefois l'opinion. La femme, qui voit Robert préoccupé, craint de perdre sa protection. Elle lui dit,

bonnement et franchement, qu'elle est la femme du cocher de fiacre, comme les filles du Port-au-Blé, ou de la rue Maubuée, sont celles de tel ou tel portefaix, de tel ou tel décroteur. Cet aveu rassure Robert; mais il éteint, en même temps, l'espèce d'intérêt que lui avait inspiré d'abord la dame en guenilles, battue par son amant le cocher. Robert voulait s'en aller chez lui; la femme craignait de rentrer chez elle. Elle retenait Robert. Elle lui représentait que, maîtresse de ses actions, elle pouvait, à son gré, changer de mari; que lui, protecteur, était pauvre comme elle; que la nature l'avait plus maltraité qu'elle; qu'un homme borgne, manchot et boiteux, pouvait la considérer comme une espèce de bonne fortune; enfin, elle lui offrait la préférence.

Il y avait quelque temps que Robert, très-attentif, ne saisissait plus cependant le sens d'aucune phrase. Des rapports singuliers entre cette voix et celle de... Il n'était occupé qu'à recueillir, à comparer des sons... Il s'approche tout à coup; il prend les deux mains de cette femme; il l'attire sous la lampe enfumée qui éclaire ce cabinet. Il étudie des ruines; il cherche, sous des traits déformés, ces graces, cette fraîcheur, ce duvet de la pêche, qui colore la beauté, et qui, presque toujours est le cachet de l'innocence... Il recule d'effroi... Il revient... Il regarde encore... Il est enfin convaincu. Une sueur froide coule de tous

ses membres; ses cheveux se dressent sur sa tête; il s'écrie douloureusement : « De l'Oseraie me « l'avait prédit! »

Tremblez, vous, qui substituez la passion à la réflexion et au raisonnement; vous, qui prenez des charmes pour des qualités, le désir pour de l'amour, la jouissance pour le premier des biens; qui ne voyez qu'un jour, qu'une nuit, où l'homme sensé cherche à démêler, à prévoir au moins le sort de toute sa vie, tremblez, vous dis-je. C'est sa femme que Robert a devant les yeux.

Par quels degrés cette femme, jadis si séduisante, est-elle descendue à ce point de dégradation? l'histoire serait longue et pénible. Contentons-nous de présenter le vice dans toute sa laideur, courbé enfin sous le châtiment qui l'attend tôt ou tard.

Cette femme, frappée du nom de de l'Oseraie, des exclamations de Robert, écoute à son tour. Éclairée par quelques mots, qui rappelaient des particularités qu'elle seule connaissait, elle passe du doute à la certitude. Elle cherche en vain son mari; il est devenu méconnaissable. Mais elle n'en est pas moins certaine que c'est lui qu'elle voit. Elle s'élance, elle se précipite. Robert la repousse, avec mépris, avec dégoût. Il lui reproche sa conduite passée, son état présent. Elle répond, par des vérités dures, aux plaintes de son mari. Elle l'outrage, elle le provoque, et Robert

conçoit qu'il est des circonstances, où on ne peut répondre, à certaines femmes, que par des coups.

Respectant encore le choix de sa jeunesse et de son cœur, il voulait s'éloigner. Il employait ce qu'il lui restait de forces à s'arracher des bras d'une prostituée. « Il y a quinze jours que je te « cherche, que je te fais chercher, et tu ne m'é- « chapperas pas, lui cria-t-elle d'un voix rauque. » Ses yeux cavés étaient étincelans; ses mains décharnées s'imprimaient dans les mains de son mari; un vieux mouchoir détaché laissait voir une gorge flétrie et tombante; c'est la plus hideuse des furies qui s'attache à Robert, déja trop malheureux.

Elle lui apprend, en peu de mots, que les biens de son père appartenaient au survivant; que depuis long-temps madame de Perceval n'est plus, et que la mort récente de son époux autorisait ses filles à partager une succession, à laquelle, cependant, elles ne peuvent toucher sans l'autorisation de leurs maris. A ce mot *succession*, si puissant pour les malheureux, et agréable même aux riches, Robert sent expirer son ressentiment, et surmonte son dégoût. Il traite sa femme avec douceur; il cherche à la rappeler à elle-même; il lui laisse espérer qu'une conduite décente pourra lui faire oublier le passé. Il l'emmène, il la conduit à son galetas, et là on parle héritage, et on s'occupe des moyens d'entrer en jouissance de la moitié de la succession.

Robert apprend que sa femme aura, pour sa part, soixante mille francs au moins, et il ne la trouve plus si repoussante. Il croit même que la propreté, la toilette, une table saine et abondante, lui rendront quelque embonpoint, et une sorte de fraîcheur. Déja son imagination la lui peint telle qu'il la désire, et comme une femme passable encore, et qui a soixante mille francs, mérite des égards, Robert en marque, et beaucoup.

« Ma chère amie, lui dit-il, nous ne pouvons « nous dissimuler la nécessité de sortir de France, « où, des fautes, et des erreurs multipliées, nous « ont trop fait connaître. Passons en Angleterre « avec notre petite fortune. Augmentons la par « notre travail, car l'expérience m'a enfin rendu « sage, et je veux sérieusement travailler. Le com- « merce est en honneur dans ce pays-là. J'y ferai « commerce, et quoi de plus facile? Acheter et « vendre, voilà tout, et je ne fais que cela de- « puis que j'existe. Mais l'homme appliqué a be- « soin de relâche, et j'aurai un commis intelligent, « qui tiendra mes livres, qui fera ma correspon- « dance, qui achetera, qui vendra, qui recevra, « et ce qui me restera à faire ne sera pas au-dessus « de mes forces. Bientôt j'ai un vaisseau, à moi, « qui va d'Angleterre en Amérique, de l'Amé- « rique à la Chine, au Japon. Il revient par la « Russie, ayant vendu ou échangé dix fois son « chargement. Il rentre dans la Tamise avec des

« lingots, qui feraient la fortune de dix particu-
« liers. Alors je fréte dix vaisseaux, et, en moins
« de quinze ans, j'en couvre toutes les mers. Je
« suis, en Angleterre, ce que Samuel Bernard fut
« en France. Je répands l'or à pleines mains, et
« je suis nommé membre de la chambre des com-
« munes. Je me jette dans le parti de l'opposition.
« Je fais pâlir le ministère. Le roi m'achète au
« plus haut prix ; me donne l'ordre du Bain, et
« un titre. Me voilà lord un tel, vous êtes lady, et,
« dès lors, on ne recherche plus notre origine; on
« ne s'informe pas de ce que nous avons fait.

« Je tonne dans la chambre des pairs; je me
« déclare l'appui des catholiques d'Irlande. Les
« Irlandais, forts de ma protection, se rassem-
« blent; les têtes se montent; le cabinet de Saint-
« James craint une insurrection, et croit ne pou-
« voir mieux faire, que de confier le gouvernement
« de l'île à celui qui a captivé l'affection des
« habitans, et dont il se croit sûr. Je suis nommé
« vice-roi, vous êtes vice-reine. Cette marque de
« confiance me touche, et, comme nos opinions
« et notre conduite doivent varier, selon les cir-
« constances, je prouve aux Irlandais que les des-
« cendans des auteurs de la conspiration des pou-
« dres ne peuvent occuper aucune charge publique,
« et doivent payer doubles impôts. On ne me
« croit pas; mais on fait semblant de me croire,
« ce qui revient au même. On obéit, on paie, on
« tombe à nos pieds. La cour nous considère, et

« nous sommes heureux » *Vanitas, vanitatum !*

Madame Robert n'avait aucune ambition. Elle écoutait, avec la distraction qu'on donne au récit d'un rêve, ou à la lecture d'un conte de fées, et quand Robert eut assez parlé, elle le ramena à l'objet premier, essentiel, pressant, à la succession. Il fallait la recueillir d'abord, disait-elle, et on verrait ensuite ce qu'on en ferait.

Il était indispensable de voir Moreau, et de s'entendre avec lui. Robert conservait un reste d'amour-propre. Il avait craint, précédemment, de paraître devant sa belle-sœur. On n'avait pas répondu à sa lettre, et cette marque d'indifférence, ou peut-être de mépris ajoutait à sa répugnance. L'innocence est quelquefois trop timide ; la débauche, l'habitude de la crapule éteignent toute espèce de sensibilité, même dans un sexe, qui semble n'être formé que pour aimer et pour plaire. Madame Robert ne balança pas à aller offrir, à d'estimables parens, l'aspect de sa misère et de son opprobre. Munie de la procuration de son mari, qu'on a payée, en vendant de misérables haillons, elle part pour Châtenay, seule, à pied, moins fatiguée de remords, que du désir d'ajouter à ceux qu'elle s'efforce en vain d'éloigner.

Elle arrive à l'asile de la paix et du bonheur. Elle entre dans cette maison simple, embellie par la pratique des devoirs et des vertus domestiques. Personne n'envie le sort de ces heureux habitans : ils jouissent sans faste, sans éclat ; mais ils

ne connaissent ni la satiété, ni l'ennui, ces fléaux de l'oisive richesse.

Est-il donc des êtres qui portent, avec eux, un signe de réprobation? La petite Cécile, parvenue à l'âge de huit ou dix ans, avait vu des pauvres, à qui elle donnait, avec plaisir, le faible tribut qu'offraient ses parens à l'humanité souffrante. Cécile recula devant sa tante qu'elle ne connaissait pas, et courut se réfugier dans les bas de sa mère. Félicité, effrayée du trouble de sa fille, sort, et voit une femme, à qui il ne reste, de son sexe, que l'impudence trop commune à celles qui ont méprisé, qui ont rompu les liens sociaux. Elle s'arrête devant elle, inquiète, irrésolue. Elle entend ces mots terribles, plus terribles encore par l'air et le geste qui les accompagnent : Tu feins de ne pas reconnaître ta sœur.

Madame Moreau fuit, et son effroi ne lui permet pas cependant d'oublier sa fille. Elle enlève l'enfant; elle craint qu'il ne respire un souffle contagieux. Elle l'emporte; elle précipite ses pas; elle entre dans le cabinet de son mari; elle tombe sans pouvoir articuler un mot. Heureuse et respectable la femme qui n'a connu de joies que celles qu'elle a partagées avec son époux, et qui, dans ces évènemens, plus ou moins pénibles, qui nous frappent tous, ne connaît que lui pour ami, pour protecteur.

Moreau se lève, s'informe, et se présente devant celle qui porte le trouble dans sa maison.

Il prend le ton d'autorité et de confiance, naturel à la probité modeste, qui pourtant sait s'apprécier. Son maintien, l'estime qu'il inspire à tout ce qui l'approche, en impose même à celle qui, depuis des années, ne sait plus rien respecter. Elle balbutie ; son œil déhonté, son front qui ne rougit plus, se baissent vers la terre, au moment où elle articule son nom.

Elle présente d'une main tremblante la procuration de son mari. « Je vois ce qui vous amène, « lui dit Moreau. Le deuil, dont se parent les « enfans ingrats, n'est pas même sur vos lèvres. « Vous ne venez pas, guidée par la reconnais- « sance, offrir, à vos parens morts, le triste et « dernier tribut de votre affection. Vous vous « souvenez qu'ils ont existé, parce que vous êtes « héritière. Vous hériterez ; mais votre présence « ne souillera pas ma maison. Voilà l'adresse de « mon notaire. Soyez chez lui demain matin : « l'acte de partage est prêt. Je souffrirai sans doute « de me retouver avec vous ; mais il le faut, et « je me résigne.

« Je n'ai rien mangé d'aujourd'hui, dit à demi « voix madame Robert, le front toujours courbé « vers la terre. — Voilà de l'argent ; éloignez- « vous. »

Elle sort ; elle rentre à Paris. Elle ne pense pas à Robert ; elle n'a plus besoin de lui. Elle cherche, elle trouve le dernier compagnon de ses débauches, celui qui l'a meurtrie sous les coups, et

qu'elle préfère, en ce moment, à tous ceux qui peuvent laisser tomber sur elle un regard. Elle ne veut être ni lady, ni vice-reine; mais elle passera en Angleterre, avec son abject amant. Elle en fera, non un honnête homme, mais un monsieur. Ils mangeront gaîment leur soixante mille livres, et ensuite... ensuite? Pourquoi s'occuper de l'avenir?

Il est peu de cochers de fiacre qui refusassent une semblable proposition. Il en est même quelques-uns, qui seraient capables de reconnaissance envers la femme qui les aurait enrichis. Celui-ci était, sous tous les rapports, digne de madame Robert.

Elle touche ses fonds. Son amant l'aide à les transporter dans un hôtel garni, où ce ne sont pas les individus qu'on reçoit, mais les sacs qu'ils descendent du fiacre, et dont, sans doute, ils ne sont que porteurs. On les évite, on les écoute à peine; on dédaigne de les servir.

Un fripier, une lingère, qui vendent de la considération à juste prix, leur en procurent en une heure de temps. Ils prennent le haut ton, en rentrant à l'hôtel, et le maître baisse le sien. Il voit bien que monsieur et madame se sont amusés à ses dépens. Ils ne sont pas les premiers, au reste, qui, voulant se travestir, ont pris les costumes les plus burlesques. Monsieur a la voix éteinte par l'abus des liqueurs fortes, et le maître trouve tout simple qu'on soit enrhumé. Madame jure beau-

coup, et le maître observe que cela sied assez à une jolie femme.

Cependant, un mari qui a un intérêt réel à reprendre la sienne, peut la chercher, la retrouver, et se remettre à la tête de la communauté. D'après cette réflexion très-simple, monsieur et madame jugèrent que pouvant désormais paraître convenablement partout, ce qu'ils avaient de mieux à faire était de partir sans délai. Quand on a une voiture à sa disposition, il est naturel de s'en servir. Monsieur va prendre un homme, qui montera sur le siége, où décemment il ne peut plus paraître. Les sacs, au grand regret du maître de l'hôtel, sont replacés dans les coffres du fiacre. Les voyageurs partent ; ils sont sur la route de Saint-Denis.

On marche aussi vite que peuvent aller les rosses qui traînent la voiture. On rit beaucoup des maris dupés ; on a soin d'égayer la conversation, à l'aide d'une bouteille à dix-huit degrés, dont on a eu soin de se munir en passant à la Chapelle, et on ne sait plus ce qu'on dit en arrivant à Clermont. On oublie tout, hors les sacs, qu'on ne confie à personne, qu'on porte soi-même dans sa chambre. *Auri sacra fames !*

Le propriétaire du fiacre et des chevaux fut étonné de ne pas voir rentrer son cocher à onze heures, à minuit. Il l'attend jusqu'à une heure, jusqu'à deux, jusqu'à ce qu'enfin il ne put prendre d'informations de personne. Mais à la pointe du

jour, il se mit en course, et alla sur toutes les places, dans tous les cabarets, où son cocher s'arrêtait, et il fût rentré chez lui sans rien découvrir, si un petit décroteur, qui se tenait à la porte de l'hôtel, d'où monsieur et madame étaient partis, n'eût remarqué un homme inquiet, troublé, et qui parlait tout seul. Un Savoyard va toujours au devant de quelques sols. Celui-ci demanda, d'une voix timide, au propriétaire s'il pouvait lui être utile à quelque chose, et le propriétaire l'envoya promener. L'enfant insista, et n'obtint pas d'autre réponse. Le propriétaire reprit son monologue et parla de velours d'Utrecht jaune, du numéro 560, de son cheval pie, qu'il avait payé quatre-vingt deux livres au dernier marché. L'enfant s'écrie : « Je savais bien que je vous rendrais « quelque service. Le fiacre que vous cherchez « est parti hier, à deux heures, de cet hôtel. » Le propriétaire y entre, il interroge le maître de la maison. De question en question, de réponse en réponse, le voile qui couvrait la fuite de nos coquins se soulève peu à peu. Enfin tout s'éclaircit, et il ne s'agit plus que de savoir quelle route ont pris les voleurs. Le cocher a beaucoup d'argent, sans doute mal acquis ; donc il a le plus haut intérêt à se dérober aux poursuites. Il est vraisemblable qu'il est sorti de Paris. Le petit décroteur déclare que le fiacre a traversé la place des victoires, et a pris la rue Neuve-Saint-Eustache. Cette rue Neuve-Saint-Eustache conduit à la porte

Saint-Denis et à la porte Saint-Martin. On va, par ces deux portes, en Picardie, en Artois, et en Lorraine. Sur laquelle des trois routes chercher les fuyards ?

Le propriétaire court comme un insensé. Il voudrait être sur tous les chemins de France à la fois. Le petit Savoyard, le regard suppliant, la main étendue, le suit aussi loin que le lui permettent ses forces. Le propriétaire n'a pas le temps de reconnaître un bon office. Il perd son temps, en allant et venant, et n'apprend rien qui puisse le diriger dans ses démarches. Forcé de s'asseoir enfin, il réfléchit que les gens qui redoutent la justice, ne vont pas en Lorraine, et que son cocher doit avoir pris la route d'Angleterre ou de la Hollande. Il fait seller son meilleur cheval, qui pourtant ne vaut pas grand chose. Il part, décidé à s'informer de son cheval pie, à la Chapelle, à la Vilette, et il s'arrête précisément au cabaret, où monsieur et madame ont fait leurs provisions de bouche.

Là, il obtient des renseignemens positifs. C'est en Angleterre que vont ses coquins. Mais il y a encore ici deux chemins. Passent-ils par Beauvais, ou par Amiens? persuadé qu'il arrivera à Calais avant eux, il avance au hasard, et, à chaque gîte, il a la satisfaction d'apprendre qu'il les suit à la trace, et qu'il gagne, sur eux, trois à quatre lieues par jour.

Il arrive à Amiens, poussé, par l'espérance sou-

vent mensongère, mais qui, cette fois, ne le trompera point. Il voit du monde, rassemblé à la porte d'une auberge. Il s'arrête; il aperçoit, dans la cour, une femme qui s'arrache les cheveux, qui déchire une robe et un mantelet neufs, et, comme ce n'est pas cela qu'il cherche, il pique son cheval, au moment où ses yeux se portent sur un mauvais carrosse, qui ressemble singulièrement au sien. Il entre au galop dans la cour. Il retrouve des traces de son numéro 560, que monsieur et madame n'ont pu tout-à-fait effacer. Il revoit son velours d'Utrecht jaune. Il court à l'écurie; il embrasse son cheval pie, et son maigre compagnon.

Il demande, à l'oreille du valet d'écurie, où est l'homme qui est arrivé dans ce fiacre. « Oh! mon« sieur, c'est un coquin... — Je le sais bien. — « Qui s'est arrangé, sans en rien dire, avec le cour« rier de la malle de Calais; qui est disparu, cette « nuit, avec soixante mille livres, pendant que « sa femme dormait, et qui la laisse sans un sou. « La voyez-vous? Elle s'arrache, là-bas, ce qui lui « reste de cheveux. Elle ferait beaucoup mieux « de vendre ses chevaux et son carrosse à notre « maître, et de courir après son mari. — Vendre « mes chevaux et mon carrosse! » Le propriétaire s'élance, saisit la dame par le bras, et crie un bon quart d'heure, sans que, ni lui, ni personne sache ce qu'il veut dire.

Madame Robert, toute à la perte de son ar-

gent, ne s'alarme point des criailleries d'un homme qu'elle n'a jamais vu. Mais, quand on parvient à s'entendre, et à s'expliquer, qu'elle réfléchit qu'elle s'est donnée, publiquement, pour la femme d'un drôle, qui a volé un carrosse et deux chevaux, et, qu'en désavouant ce prétendu mari, il ne sera pas moins constant qu'elle est sa complice, la frayeur la saisit, l'égare; elle laisse, entre les mains du propriétaire, la moitié de son mantelet et de sa robe, et prend la fuite, avec le reste, sans savoir où elle va. De tous côtés, on crie au voleur! arrête, arrête! On lui barre le chemin. Elle se jette dans une allée; on ferme la porte sur elle. Elle trouve un escalier; elle monte, elle entre dans une chambre, dont les croisées ouvrent sur une rue, où elle ne voit personne. Elle se décide à sauter. Ses jambes s'embarrassent dans ses jupes; elle ne saute pas; elle tombe lourdement sur le pavé. Elle se casse un bras, une cuisse et la tête. Fin digne d'une telle vie, et qui prévient toutes poursuites judiciaires.

Le propriétaire ne pensait ni à chercher, ni à poursuivre des coupables. Trop heureux de retrouver son carrosse et ses chevaux, qui lui furent remis sur les attestations, recommandations et injonctions magistrales, dont il s'était pourvu, il reprit gaîment le chemin de son domicile, et laissa, au procureur du roi d'Amiens, à disposer, comme il l'entendrait, de la *dépouille mortelle* de madame Robert. Or, cette dépouille

ne pouvant couvrir aucuns frais, le procureur du roi supprima le réquisitoire, l'information, la cérémonie imposante de la claie, et les membres disloqués de madame Robert furent, à petit bruit, jetés dans un trou, où nous les laisserons, s'il vous plaît.

Son amant, le cocher, avait d'abord trouvé très-doux d'avoir une femme et soixante mille francs. Il avait pensé, depuis, que les soixante mille francs, sans la femme, vaudraient mieux encore, et le cocher était de ces êtres indifférens sur les moyens de doubler leurs capitaux. Il avait réfléchi, d'ailleurs, que son maître pourrait faire ses diligences, pour rentrer en possession de son carrosse, et de ses chevaux, et qu'il est des circonstances, où il est dangereux de voyager à petites journées, et où il faut savoir prendre un parti décisif. D'après cela, il s'était arrangé, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, avec le courrier de la malle de Calais. En soupant, il avait fait boire copieusement sa compagne, ce qui n'était pas difficile: il suffisait de lui verser, et lorsqu'elle céda à la force des vapeurs bachiques, le pouce et l'index armés encore d'une dernière et copieuse prise de tabac, qu'elle n'avait pas eu la force de porter à sa destination, mon coquin avait empli ses poches, avait fait plusieurs voyages clandestins, de son auberge à celle du courrier, et il était monté dans sa carriole, aussi tranquillement que s'il n'avait rien eu à se reprocher. Il y a des hommes heureusement nés.

A Calais, les affaires changèrent de face. On ne pouvait s'embarquer, pour l'Angleterre, sans un passeport, qu'on ne refusait que dans des circonstances majeures, parce que le produit des passeports, et du foin, qu'on récoltait, dans les fossés de la ville, arrondissait les émolumens de messieurs de l'état-major. Messieurs de l'état-major étaient cependant des gens fort honnêtes, qui aimaient mieux perdre un écu par tête, que de favoriser l'évasion d'un coquin. Le capitaine des portes, homme mâdré, fit observer à M. le gros major, que le langage du solliciteur ne s'accordait pas avec son habit de ratine de Hollande; que ses mains calleuses décelaient son obscurité; que son maintien gauche annonçait un défaut absolu d'éducation, car alors on jugeait de l'éducation de quelqu'un, d'après la manière dont il se présentait, dont il portait son chapeau et son épée, et cette manière de juger prouvait sans doute beaucoup de pénétration.

M. le gros major, enchanté de trouver une occasion de faire le capable, interrogea notre cocher. Notre cocher, qui ne s'attendait pas à subir un interrogatoire, se troubla, se coupa, et lorsque M. le gros major lui dit qu'il était un fripon, il jura le contraire, de manière à convaincre M. le gros major, qu'il pouvait... ce jour-là avoir deviné.

Comme M. le gros major n'était pas expert en matières criminelles, il chargea quatre grenadiers

de conduire le cocher chez M. le président, car vous saurez qu'alors il y avait, à Calais, un présidial, assez bien composé, ce qui ne vous étonnera pas, lorsque vous vous rappellerez que la colère et les forces d'Édouard III, échouèrent, pendant un an, devant cette ville célèbre, où on ne trouve aujourd'hui que du vent, du sable, un libraire, qui fait assez mal ses affaires, dix pâtissiers, qui font fort bien les leurs, et, ce qui est inappréciable, des femmes très-jolies, très-aimables, qui, dit-on, ne sont pas insensibles, ce que pourtant je n'affirme pas, parce que je n'en sais rien.

Quand on a vécu, quelque temps, dans une certaine intimité avec une femme, on est nécessairement au courant des détails de son ménage et de sa famille. Le cocher, pressé, menacé, terrifié par le président, avoua à peu près tout ce que vous savez déja. Les soixante mille francs furent transférés de l'auberge au greffe, et on expédia, aux juges d'Amiens, un courrier, qui les pria d'avertir madame Robert qu'elle pouvait revendiquer ses fonds. Or, comme les morts ne revendiquent rien, le courrier revint à Calais, comme il en était parti, plus, cependant, le prix de sa course, qui l'intéressait davantage, que la vie et la mort de madame Robert.

M. le président écrivit, à Moreau, une belle et longue lettre, qu'il aurait pu réduire à ceci : Madame votre épouse est héritière de sa sœur, si elle peut prouver qu'elle n'ait pas laissé d'enfans.

M. le président fit insérer, dans la Gazette de France, une autre lettre, qui invitait les héritiers, en ligne directe, s'il y en avait, à se présenter, ce qui fit que toute la France sut qu'il y avait à Calais un présidial, et c'est ce que voulait M. le président.

Moreau, muni des pièces nécessaires, prit la poste, et arriva dans la capitale du pays conquis et reconquis. Il trouva et toucha les soixante mille livres, à la petite différence près, de mille écus, qui ne sont qu'une bagatelle. Tout le monde sait que les tiroirs d'un greffe sont collans.

La succession de monsieur et de madame Perseval passa donc tout entière à une fille, l'ornement et l'honneur de son sexe, et à son époux, qui méritait sa fortune, par l'usage qu'il en avait toujours fait.

Qu'est devenu Robert? que pense-t-il, que fait-il, lorsque je vous raconte des évènemens qui le touchent de près, et qu'il ignore? Hélas! je crains de parler, et cependant je ne peux me taire... Je parlerai.

Robert attendait sa femme. Il craignait de sortir, de marcher. L'exercice et le grand air eussent ajouté au besoin qui le tourmentait déja. Étendu sur de la paille, il humecte, de temps en temps, sa bouche brûlante de quelques gouttes d'eau. La journée s'écoule; la nuit vient; l'inquiétude naît; le sommeil fuit.

A la naissance du jour, Robert fait un effort,

Il se lève ; un bâton lui sert d'appui. Il se traîne ; il va chez le notaire de Moreau, avec qui il avait eu quelques rapports d'affaires, lorsqu'il demeurait à Châtenay. Il passe devant la boutique d'un boulanger ; il s'arrête ; il dévore, des yeux, l'aliment auquel il ne lui est pas permis de toucher. La petite fille de la boulangère voit un homme pâle, défait, près de tomber d'inanition. Elle va dans le fournil ; elle cache un pain d'une livre, sous son tablier blanc ; elle fait, en chantant, deux ou trois tours dans la boutique ; elle gagne le seuil de la porte ; elle traverse la rue ; elle rentre, après avoir adressé quelques mots insignifians à sa voisine. Le pain, si désiré, est entre les mains de Robert, et personne n'a rien vu.

Il arrive chez le notaire, qui ne le reconnaît pas. Il faut qu'il s'humilie, qu'il se nomme. Le notaire recule devant lui, comme madame Moreau avait reculé devant sa sœur. Robert entre dans des détails ; il s'informe ; il apprend que sa femme a touché ce qui lui revient de la succession de ses parens, et qu'il n'y a pas une heure qu'elle est sortie de l'étude. Il se hâte de regagner son misérable logement ; il attend encore ; il compte les heures, les minutes ; le jour tombe, et il ne doute plus de son malheur. Il se reproche sa confiance imprudente, sa facilité. Il s'accuse de l'évènement fatal, qu'il eût prévenu, en surmontant la honte de se présenter devant son beau-frère. Le mal est sans remède. Deux ruisseaux de larmes

s'ouvrent et ne tarissent plus. Il est sans courage contre le néant qui se présente à lui, et qu'il devrait invoquer. En quelque état qu'on soit, on tient donc à la vie !

Le chagrin, le défaut d'alimens enflammèrent un sang, déja appauvri par les jouissances, les veilles, les anxiétés, qui tourmentent l'ambitieux. Une fièvre ardente se déclara, et de l'eau, de l'eau pour tout remède, pour toute nourriture.

Une pauvre femme habitait un réduit en face du sien. N'ayant jamais connu l'aisance, elle n'avait pas d'idée de l'infortune. Son aiguille lui donnait du pain, et elle riait quelquefois. Elle venait souvent essuyer l'eau, qui tombait du visage de Robert, et elle lui présentait à boire. « Je m'é-« teins, je me meurs, lui dit-il. Faites-moi porter « à l'Hôtel-Dieu. »

Un brancard vient, porté par deux hommes, qui n'exigent pas de salaire, parce qu'ils sentent qu'ils auront, quelque jour, besoin du même service, et qu'ils espèrent qu'on le leur rendra gratuitement.

Ah! pensait Robert, pendant qu'on le transportait, si je guéris, je me vengerai de l'infame qui m'a déshonoré, et qui me livre aux horreurs de la misère. J'invoquerai, contre elle, les lois et les hommes. Je découvrirai sa retraite ; je l'enfermerai, non dans un de ces couvens où on obtient encore une sorte de considération, mais dans cette maison, destinée à recevoir, à châtier

le vice crapuleux. Je m'emparerai de sa fortune; je me procurerai les douceurs de la vie, et j'accablerai le reste de son existence des privations auxquelles elle a cru me condamner. Je... je... je... Il n'eut pas la force de finir.

Les passans s'assemblèrent autour du brancard. Le bon homme de la rue Jean-Saint-Denis traversait le parvis Notre-Dame. Il allait, avec sa femme, jouir paisiblement, au jardin du Roi, d'une belle matinée. Il s'arrêta comme les autres, il s'informa, et la pauvre femme nomma Robert. « Place, cria-t-il, place aux restes d'un homme « qui a usé sa vie en projets insensés, et qui vient « mourir à la porte de l'hôpital. »

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas!

FIN DE MONSIEUR DE ROBERVILLE.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE Ier. Suites d'un mariage précipité. Page 5
CHAPITRE II. Autres inconvéniens d'un mariage irréfléchi..... 25
CHAPITRE III. Vous deviez vous attendre à cela.. 50
CHAPITRE IV. Roberville, premier commis..... 80
CHAPITRE V. Projets de propager la probité, d'être continent, etc..... 111

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier. Essayons de rire encore..... 152
CHAPITRE II. Roberville perd son emploi..... 181
CHAPITRE III. Une petite intrigue de cour..... 220
CHAPITRE IV. Toutes les banqueroutes n'enrichissent pas..... 268
CHAPITRE V. Punition du coupable qui a conservé quelque sentiment d'honneur..... 292

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier. Robert devient le confrère de l'empereur de la Chine..... 307

Chapitre II. Robert sera-t-il long-temps le confrère de l'empereur de la Chine..... Page 339
Chapitre III. Robert est journaliste..... 389
Chapitre IV. Robert joue..... 414

QUATRIÈME PARTIE.

Chapitre Ier. Robert invente un genre de commerce nouveau..... 468
Chapitre II. Nouvelles opérations de commerce.. 505
Chapitre III. Une intrigue domestique..... 541
Chapitre IV. Tout pour la gloire et l'humanité. 563
Chapitre V. Enfin voilà le dernier..... 601

FIN DE LA TABLE.

LF
P628

Pigault-Lebrun, Guillaume Charles Antoine Pigault
de l'Épinoy, called
Oeuvres complètes. v.13-14.

421588

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED